Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1927unse_1

Layret modèle

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME XXXIX. — 1er MAI 1927.

REVUE

DES

DEUX MONDES

SCOLASTICAT
SOC. DE MARIE

XCVII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1927

THE GETTY CENTER
LIBRARY

O SOLEILS DISPARUS...

TROISIÈME PARTIE (1)

XVI

Le docteur exigea que Raymond se reposât un mois au soleil. Il gagna Hyères; le plus léger printemps y apparaissait. Printemps flexible et frêle comme une jeune fille; mais quelle malice n'y avait-il pas dans les regards que jetaient les premières violettes, les premières fleurs d'amandier?

Raymond, en se promenant dans les bois de pins ou en regardant le ciel de sa fenêtre, apprenait à ne plus résister à la vie. Il ne lui substituait plus ces images intérieures, auxquelles il demandait trop souvent secours. Il se détendait, s'imprégnait peu à peu de cette atmosphère qui flotte autour des choses. Sa maladie l'avait dépouillé de son être ancien. Sa mère, en mourant, avait emporté au tombeau cet adolescent qu'elle avait formé à son image; du moins le croyait-il.

Il écrivait chaque jour à Valentine Guerrée; son attachement pour elle avait acquis un caractère passionné, qu'il prenait pour de l'amour et qui n'était que le respect d'une habitude tendre. Elle comblait, en partie, sa solitude intérieure. Sa jeunesse avait été austère; sa timidité, sa médiocrité de fortune, un physique moins ingrat cependant qu'il ne le croyait, lui avaient défendu les conquêtes. Puis était venue cette intimité avec un être si beau et si rayonnant, que toute femme, par comparaison, avait l'air d'une ombre. La Reine

Copyright by Edmond Jaloux, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril.

disparue, il redevenait pareil aux autres humains, un pauvre diable qui cherche un climat modéré où s'établir ; Valentine le lui offrait. Il avait conservé avec elle ces liens impérieux que crée la maladie entre le patient et l'infirmière : liens physiques sans sensualité, dépendance durable et que la pleine santé détruira.

Les longues lettres de Valentine, ardentes et contenues, le fortifiaient ; elles l'aidaient à croire en soi-même, elles le rattachaient à la communion humaine. L'arrivée de chacune d'elles était une aventure, surtout parce qu'il s'ennuyait. Il ne la lisait pas tout de suite ; il la parcourait du regard, puis, sortant avec elle, il s'en allait au long des chemins sinueux, déjà calcinés de soleil, jusqu'à ce qu'il trouvât sous les arbres un de ces asiles bruissants, où se reposent volontiers les dieux de la Méditerranée. Là, il dépliait la lettre, il écoutait ce bercement qui montait d'elle, et où il cherchait involontairement l'apaisement que lui donnait l'affection de sa mère. Chaque phrase se déroulait comme une vague, et le tout formait un murmure amoureux. Autour de lui, le vent qui naissait de l'écume marine lissait les branches des pins, des abeilles montaient à l'horizon des fleurs, l'éternelle chanson du temps jetait une strophe qui semblait nouvelle et cachait son morne refrain. Raymond, s'appuyant sur Valentine, envisageait un but nouveau à sa vie. Sa mère, enrichie par divers héritages, lui avait laissé, sinon l'opulence, du moins une petite fortune qui le mettait à l'abri des soucis matériels. Mais il avait de la vie un sentiment si grave, que cette aide inattendue ne lui donnait que plus d'ardeur au travail. Il ne voulait rien changer à son existence, mais se vouer à cet enseignement dont la reine Érica lui avait révélé la beauté ; remplir le dessein que lui avait indiqué la souveraine disparue lui semblait l'unique moyen de lui continuer un fidèle hommage. Ainsi, dans le renouveau de sa convalescence, cet hommage prenait figure d'action ; il voulait abandonner ce monde de rêveries, où il avait trop longtemps erré. Il prétendait vivre pour réaliser une idée.

Ces méditations l'accompagnaient quand il descendait vers la mer, à travers les bois qui dominent Hyères et se déroulent derrière Costebelle. L'odeur d'encens de la Provence, qui ne connaît aucun hiver, le faisait vivre dans une nature semblable à quelque chapelle. Il vit les roses naître, une à une, comme une série de miracles. Peut-on imaginer qu'il se formera deux

fois une splendeur comparable aux amandiers en fleurs? Il s'approchait tout près de l'arbre divin, levait la tête; mille étoiles, incolores à force d'éclat, criblaient un ciel si bleu qu'il repoussait le regard comme la pierre d'une coupole; cet azur véhément tombait sur vous comme une masse lumineuse, comme un amoureux fardeau. Comment, pressées, isolées par les segments de cette géométrie bleue, ces fleurs gardaient-elles leur légèreté, l'incroyable délicatesse de leurs contours? Mais les mimosas étaient plus fabuleux encore. Suspendus sur vous comme une pluie de soufre, ils vous exaltaient au lieu de vous brûler; ils obtenaient de vous une telle adhésion à leur incandescence épanouie que par eux, il vous semblait pénétrer le secret le plus beau de la vie : l'art de brûler sans se détruire en jetant autour de soi un rayonnement unique.

Raymond puisait dans ces exemples un enseignement salutaire; ces fleurs, ce printemps prodigue lui disaient de servir, de participer à l'œuvre commune. On ne doute pas de cette œuvre lorsqu'on est loin d'elle. C'est une chose que d'imaginer abstraitement son rôle dans une cité idéale et c'en est une autre que de s'insérer avec adresse ou avec brutalité entre les parties agressives et contractées du réel. Mais le Raymond neuf, que la maladie venait de mettre au jour, avait oublié les expériences difficiles de l'ancien. Il prenait son élan : ce n'était pas pour s'arrêter à mi-chemin.

Il resta à Hyères jusqu'à la fin de mars, puis reprit le train de Paris. Il se croyait impatient de revoir Valentine, sans se dire que rien ne l'avait retenu à Hyères que son caprice et, qu'au fond, s'il avait eu vraiment envie de la revoir, il n'aurait tenu qu'à lui de rentrer plus tôt. Mais, comme la plupart des hommes, il n'agissait qu'en vertu d'un contrat qui ne lui était pas imposé et dont il ne suivait les règlements que pour lui donner une authenticité.

Quand il revint, Valentine était presque jolie : c'était de le revoir. Mais elle eut, malgré elle, le cœur serré de la santé qu'il rapportait du soleil. Engraissé, bruni, l'œil brillant, il était devenu un autre homme. Elle ne le dominait plus en le servant.

Il parla aussitôt de ses projets d'avenir; il allait voir M. Gerbert, lui demander conseil. Il voulait enseigner tout de suite.

— Et votre thèse?

— Rien n'est pressé; elle est presque finie. J'ai l'intention

de la laisser mûrir quelque temps avant de l'achever. Il faut essayer d'atteindre à la perfection.

— Mais vous quitterez peut-être Paris?

— C'est possible, Valentine. Je n'ai pas la superstition de Paris. Quel bonheur que d'aller vivre en pleine France, dans une ville d'autrefois, à Rennes, à Dijon ou à Aix-en-Provence!

— Ne regretterez-vous rien?

— Pas grand chose. J'ai toujours vécu solitaire, j'ai peu d'amis, et aucun intime. Paris ne nous permet guère de cultiver nos souvenirs, et je suis déjà comme Baudelaire :

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

J'aurai plus de temps moral aussi à consacrer à cette formation des âmes et des esprits à laquelle j'entends me vouer. Il se fait en ce moment une terrible dégradation des idéaux sur lesquels nous avons tous vécu. Il importe d'en sauver ce qui est durable, mais pour sauver cela, nous avons besoin de le renouveler et de lui donner une vie profonde : ce sera l'œuvre du vingtième siècle. Mon rêve est d'y participer. J'ai beaucoup réfléchi, là-bas, à Hyères...

Il parlait d'abondance, dégorgeait les idées qu'il avait emmagasinées dans sa solitude, peu soucieux d'être ou non suivi par Valentine; il l'avait promue au rang d'auditrice. Que voulait-elle de plus?

Elle l'écoutait avec désolation. Quoi! c'était fini déjà tout cela, ce bonheur, cette intimité, cet avenir? Elle dit :

— Ainsi, vous partirez sans un regret, sans un souvenir? N'y a-t-il ici personne que vous désiriez ne pas quitter?

— Qui? fit-il avec impatience.

— Mais.... mais moi...

Il la regarda avec surprise :

— Mais, Valentine, il n'a jamais été question que vous ne m'accompagniez pas dans la vie...

Ce fut ainsi qu'ils se fiancèrent.

XVII

Une quinzaine de jours après ses fiançailles avec Valentine Guerrée, Raymond Valtier rencontra Mlle Trioson.

M. Gerbert lui avait écrit à deux reprises.

A la suite de cette correspondance, Raymond lui rendit visite. M. Gerbert se montra très affectueux et lui promit de s'entremettre pour lui obtenir une chaire de professeur dans un lycée de Paris, en attendant qu'il eût terminé sa thèse. Raymond lui ayant répondu qu'il l'accepterait avec plaisir, mais que rien n'était pressé, que sa mère, qui appartenait à une vieille famille normande d'hommes de loi, lui avait laissé une aisance qui lui permettait d'attendre, M. Gerbert n'en témoigna que plus d'empressement à lui faire accepter sa proposition, car, disait-il, il était aujourd'hui en mesure de l'aider et ne le serait peut-être plus demain : son beau-frère, en effet, M. Trioson, était intimement lié avec le nouveau ministre de l'Instruction publique, Romuald Touques. Il finit par inviter Raymond à dîner dans l'intimité avec les Trioson.

Or, ce M. Trioson était en réalité un avocat sans grand talent et surtout sans succès; gagnant trop mal sa vie pour pouvoir subvenir aux dépenses d'une femme gaspilleuse et d'une fille trop jolie ; ayant tâté de la politique sans y réussir, mais gardant de l'influence dans quelques comités d'indécision révolutionnaire ; petit homme maigre au nez relevé du bout, au teint bilieux, au visage maigre, défendu par un lorgnon, par un ruban noir et par une barbe épaisse, qui eût fait sa brigue dans une île déserte, avec deux autres naufragés ; rapace par destination ; perfide sans le savoir, et le type même de ces ambitieux sans envergure que la démocratie multiplie et qui encombrent aussi bien le Palais-Bourbon que les arrière-boutiques des marchands de vin.

Sa fille, Danielle, après avoir voulu épouser un secrétaire de son père, devenu rapidement député, s'était laissé assez étourdiment compromettre par un étudiant roumain qui passait pour avoir été son amant et qui avait rapidement regagné Bucarest. Dans un milieu où chacun proclame avec éclat sa liberté de penser, la tolérance à l'égard des mœurs ne suit pas fatalement cette indépendance des esprits. Mlle Trioson, dans les maisons où elle fréquentait, passait pour une jeune fille trop libre, mal élevée et difficile à marier.

Raymond ignorait ces choses ; sans doute ne les sut-il jamais. Il n'était pas dans sa nature de faire ces mensurations délicates et ces fines pesées qui donnent à certains esprits un sens, presque exquis, du réel. Comme beaucoup d'idéalistes

absolus, il se fiait aveuglément aux apparences : cela expliquerait peut-être les épreuves de ces idéalistes, tout au moins celles qui attendaient Raymond.

Le jour du dîner, il se trouva en présence d'une jeune fille, qui avait déjà l'air d'une femme, belle, avec quelque chose de mûr et de hardi ; point grande, la taille un peu épaisse, mais un visage de gitane, le teint brun, des yeux noirs dont l'éclat était presque animal, la bouche fraîche et gaie. Il sortait de cet ensemble une chaleur et une vitalité presque méridionales, accentuées encore par l'habitude de rire à tout bout de champ, et même hors de propos.

A voir sa mère, on devinait que Mme Trioson avait eu, elle aussi, la même chanson de jeunesse : corail rouge et tambours de basque. Mais la bohémienne était devenue sorcière ; on devinait aujourd'hui au bout de ses maigres doigts jaunes les tarots de la cartomancie.

Mais Raymond ne vit pas la mère, prophétique parodie de Danielle Trioson ; il ne vit pas son père embusqué dans le salon comme un renard à l'affût ; il ne vit rien que cette souple fille au regard effronté et qui lui parla aussitôt comme à un vieux camarade, le faisant complice de ses rires, de ses railleries à l'égard de ses parents, de ses déclarations cyniques.

Le dîner fini, elle le drossa dans un réduit étouffé de rideaux et de tapis que l'on nommait familièrement le petit salon ; il semblait fait pour servir de cadre à Mlle Trioson ; cet Orient de bazar l'exaltait par son odeur de camelote.

Raymond, barricadé par des coussins, seul avec Danielle, subit le prestige impérieux de ce visage poivré, de ce rire franc comme une cascade.

— Racontez-moi votre vie, lui dit-elle. J'aime savoir la vie des gens. Rien ne m'amuse davantage. Vous verrez, j'ai l'âme d'un juge d'instruction. « Accusé, jurez-moi de dire la vérité, toute la vérité ! »

— Je vous la dirai sans peine. Je n'ai rien à cacher.

— Je ne vous crois pas. Nous verrons bien. On a toujours quelque chose à cacher.

— Vous aussi ?

— Moi surtout, dit-elle avec prudence. Mais à vous cependant je ne mentirai pas. Vous m'inspirez de l'estime, une certaine estime, n'exagérons rien ! Eh bien ! j'ai été très malheu-

reuse. J'ai été fiancée avec un garçon charmant, un Roumain, en qui j'avais toute confiance. Mais c'était un indécis, un neurasthénique. Il a fini par rentrer dans son pays. J'en ai eu beaucoup de chagrin.

La vérité, nous l'avons vu, était tout autre. Prudente, Mlle Trioson parait déjà aux médisances possibles. Son jeu ne manquait pas d'adresse; elle avait, du premier coup d'œil, percé à fond l'innocence foncière de Raymond. Son père, d'ailleurs, l'avait dressée à juger les hommes plus bêtes qu'ils ne paraissent et à se conduire en conséquence; cette vue hardie l'avait conduit à tous ses échecs, justement parce qu'il était entouré d'imbéciles, et qu'il leur laissa voir qu'il le savait, mais ce qui avait été pour lui une source d'erreurs donna le succès à sa fille, parce qu'elle tomba sur un homme intelligent, mais candide, à la fois par disposition naturelle et par aveuglement systématique.

— Êtes-vous guérie? demanda Raymond.

— Oui et non. Guérie de l'amour en général, mais non de cet amour-là. Un sentiment comme celui que j'ai eu ne s'efface pas en un jour. Mais à vous de vous confesser. Êtes-vous amoureux?

— Non!

Le mot à peine jeté, Raymond rougit. Il avait répondu presque malgré soi. Depuis l'entrée de Danielle Trioson, il avait oublié Valentine Guerrée, il avait oublié ses fiançailles. Il ne la reniait pas. Il ne la connaissait plus. Il s'était cramponné à elle pendant une crise affreuse de sa vie, il ne l'avait pas aimée. La vue de cette belle fille lui donnant une force nouvelle, sa première heure de joie depuis la mort de la reine d'Illyrie, il reprenait conscience de soi-même et son premier acte de conscience était justement de rejeter le passé, de se sentir le cœur libre et de faire un acte de foi dans l'avenir.

Il avait rougi, il sourit aussitôt après. Il avait déclaré d'abord qu'il n'avait rien à cacher, et il cachait déjà qu'il était fiancé et que jusqu'à huit heures de ce même soir, il s'était cru amoureux.

— On répond toujours ainsi quand une jeune fille vous pose cette question. C'est pour sous-entendre qu'on pourrait le devenir d'elle, n'est-ce pas?

— Oh! mademoiselle, dit Raymond gêné, je ne me permettrais pas une telle audace!

— Je ne vous défends pas de l'avoir. Vingt hommes m'ont déjà dit qu'ils m'aimaient sans que je les crusse.

— Mais moi, je suis sincère !

Mlle Trioson eut une crise de fou rire.

— Sincère ? Que voulez-vous dire ? Que vous êtes sincère quand vous le dites aux autres ou que vous serez sincère quand vous me le direz ?

— Je vous demande pardon, j'ai dit une sottise.

Raymond, au supplice, persuadé qu'il venait de commettre une erreur irréparable, regardait la jeune fille s'abandonner au démon furieux de sa gaieté.

— Sincère, sincère ! Cela n'a pas de sens. On est clairvoyant vis-à-vis de soi-même ou aveugle. Tout le monde est sincère. Tartufe est sincère. Mais tout le monde n'est pas intelligent.

— Hélas ! Je le vois bien.

Elle rit de nouveau.

— Je vous demande pardon : vous n'êtes pas un imbécile. Je jouerai franc jeu avec vous. Je suis entourée de demi-canailles. Votre fraîcheur me plaît. Vous êtes vrai sans avoir le courage d'y voir tout à fait clair. Vous êtes professeur ?

— Je vais l'être grâce à votre oncle.

— Ah !... Qu'aimez-vous dans la vie ?

Il chercha, il ne trouva rien. Il aimait une certaine perspective que la vie créait et qui menait ailleurs, sur un plan où sont merveilleusement accomplies les ébauches que l'on rencontre ici-bas. Il entrevit qu'il ne serait pas plus clair pour Danielle Trioson que pour Valentine Guerrée. Ce sont les femmes qui sont simples. Les vraies énigmes sont masculines. Que George Sand est donc claire, comparée à Musset ! Danielle, comme Valentine, demandait à la vie quelque chose de franc, de net, de brutal ; Raymond, un clair-obscur qui exaltât ses plus étranges particularités.

— Eh bien ? Ne répondrez-vous pas ?

Il avait envie de faire une déclaration dissimulée : « J'aime les femmes gaies, loyales jusqu'à la brutalité, insouciantes, de caractère viril. » Il l'eût peinte par ces mots qui ne la représentaient en rien. Il était trop timide pour risquer un tel aveu. Il finit par dire :

— J'aime mon travail.

Elle laissa échapper un « ah ! » de désappointement.

— J'ai si peu vécu, dit-il, et tant étudié! J'envie les jeunes gens qui dansent, qui montent à cheval, nagent, font du sport, j'envie leur aisance, leur désinvolture, leur force. Si j'avais pu choisir, voilà ce qui m'aurait plu. Ne l'ayant pas, je m'efforce de chérir ce que je possède. C'est un pis-aller.

— Enfin, vous n'êtes pas malheureux?

Il ne répondit jamais à cette question, car Mme Trioson appelait sa fille. Elle se leva en maugréant. La conversation devint générale. On servit du thé, à onze heures. M. Gerbert emmena Raymond. Dans la rue, il parla de sa nièce, il vanta son intelligence, la souplesse de son caractère, son courage. Il fit allusion à cette rupture dont elle avait tant souffert. Il suçait sa canne en marchant. Raymond se disait que s'il butait, il risquait de se briser les dents. Il n'écoutait pas M. Gerbert. Il pensait à Danielle. Il avait hâte d'être seul pour mieux réfléchir à elle. M. Gerbert prit un taxi. Raymond préféra, dit-il, rentrer à pied.

Il éprouvait un sentiment neuf, violent, inexploré; une joie de vivre intense comme l'ivresse; non point cet apaisement presque divin qu'il avait connu auprès de la reine Erica, ni cette extase passive qu'il avait éprouvée à Hyères, mais une explosion de désir, une fureur de jouissance. Quelque chose d'immédiat, d'entraînant, presque de grossier, s'était emparé de lui. C'était un appétit de bonheur, un farouche espoir de délivrance. Mlle Trioson incarnait soudain à ses yeux toute cette vie dont il avait peur, avec ses risques, mais avec ses joies, ses dangers, mais ses triomphes. Il pensait aux hommes qui font l'impossible pour couvrir d'étoffes un corps de femme, pour l'écraser de bijoux. Pour elle, il se sentait capable d'actions qu'il eût jugées jusque-là bien médiocres; elle lui donnait un désir de domination et de conquête. Il y avait en elle de la bête sauvage qu'il faut dompter. Il voulait la réduire, ne voyant pas qu'il était réduit.

Il marchait dans les rues de Paris, la tête en feu, les yeux brillants. Le boulevard Saint-Germain s'allongeait devant lui. Des courants plus tièdes sillonnaient l'air frais. Une palissade, éclairée à l'électricité, formait un barrage au coin d'une rue; on travaillait par derrière. Non loin de là, un cinéma versait une rampe de feu sur des affiches bariolées de shérifs. Ces choses nues, laides, exactes, lui plaisaient. Il effaçait de sa

mémoire ce Raymond à qui ne suffisait pas le contact de l'actuel. L'image véhémente de Danielle donnait du prix aux platanes nus, aux couples errants, aux dernières terrasses de café que ne rougissait aucun brasero.

Il voyait Danielle à son bras dans cette nuit ambiguë comme la saison ; infatigable, curieuse, elle lui apportait une sensualité nouvelle. Sensible comme il l'était aux influences, il subissait cette force qui émanait d'elle et qu'il souhaitait partager. Son éclat, ces yeux rayonnants, cette bouche gonflée, s'approchaient soudain de sa vision, se matérialisaient et lui donnaient un frisson de joie. Il ne se disait pas qu'il était fiancé à Mlle Guerrée, qu'il était en train de devenir amoureux de Mlle Trioson. Il ne méditait pas sa vie, il la vivait. Ou plutôt, croyait-il vivre parce qu'il sentait les choses massivement. La quantité de nos émotions nous trouble plus que leur qualité. Au fond de tout cela, s'éveillait la vanité irraisonnée qu'une fille aussi jolie que Danielle Trioson eût fait pour lui tant de coquetteries. Lui, qui s'était cru laid et antipathique si longtemps, une jeune fille l'aimait, une autre le recherchait. Tout cela lui montait à la tête. Et tout à son délire, il se demandait si Mlle Périgois n'avait pas aussi un sentiment tendre pour lui.

La vue de la pension Balmette le refroidit cependant. Où son imagination ne l'emportait-elle pas ? Le concierge n'entendait pas ses coups de sonnette. Dix minutes d'attente devant la porte lui rendirent quelque bon sens, mais n'atténuèrent pas l'image de Mlle Trioson.

XVIII

« Que se passe-t-il donc en moi ? se disait Raymond, un soir de la semaine suivante. Je n'ai de plaisir à vivre que si je me trouve auprès de Mlle Trioson. Et ce plaisir est si vif qu'il me semble n'en avoir jamais goûté de pareil. Elle me donne envie de parler, de rire, d'agir, de vivre enfin. Et je sens que je lui plais. Mais peut-être mon plaisir n'est-il produit que par ce sentiment que je lui plais ? Pour vivre, il faut être vaniteux. Dès que je commence à plaisanter, sa figure s'anime et s'éclaircit, elle me jette des regards complices, j'ai brusquement l'impression qu'il va m'arriver enfin quelque chose d'extraordinaire et je suis heureux de mon succès. Mais Valentine ? »

Il y eut dans le déroulement de ses pensées un mouvement d'effroi qui les paralysa un moment.

« Je crois que j'ai fait une folie, une des pires que puisse commettre un honnête homme. Je me suis fiancé à Valentine sans être sûr que je l'aimais, ou, plutôt, j'ai pris pour de l'amour ce désir éperdu de s'accrocher à quelqu'un que l'on éprouve, quand on est saturé de solitude. Cette amitié très pure, je lui donnais le masque de la passion, parce que je n'en connaissais pas le vrai visage. On ne se marie pas par amitié. Je ne sais même pas si Danielle accepterait de m'épouser et déjà l'idée de me marier à Valentine me donne le désir de fuir. Nous sommes décidément tous des bouchons de liège emportés par les remous d'un rapide. Comment ai-je pu me tromper à ce point sur moi-même? Il est vrai que quand j'ai demandé à Valentine de m'épouser, j'étais encore malade, très malade et elle le savait. Pourquoi a-t-elle accepté la proposition d'un convalescent qui n'avait pas encore un contrôle absolu sur ses émotions? Si elle est malheureuse, plus tard, ne le serai-je point, moi, de toute façon? C'est sa faute autant que la mienne, mais ne la rendrai-je pas plus malheureuse encore en ne l'épousant pas? »

Il avait cette brutalité d'accent des hommes qui se sentent en pleine force. S'il s'était examiné à cette minute avec courage, au lieu de ruser vis-à-vis de soi-même, il aurait été surpris du changement de son caractère. Ce retour à la santé s'accompagnait de cet égoïsme qui le suit toujours. Il estimait que sa destinée avait été si misérable qu'elle lui donnait le droit de briser toutes les résistances pour être heureux. Mais les hommes comblés par la fortune se disent aussi bien cela que les indigents. Rien ne nous paraît plus sacré que nos changements d'humeur; nous sacrifions plus facilement un des sentiments fondamentaux de notre vie qu'un caprice.

Il était si peu sincère qu'il gardait secrètement le désir de ne pas rompre avec Valentine avant d'avoir la certitude de pouvoir épouser Danielle; il avait vécu si longtemps à l'écart des intérêts et des convoitises, qu'il s'abandonnait à eux avec d'autant plus de frénésie qu'ils présentaient à ses yeux un caractère inattendu. Quand un homme s'engage dans une voie nouvelle, il s'y donne tout entier et ne ménage en rien les réserves que veulent y conserver ceux qui suivent un chemin

normal. Raymond reprochait soudain à Valentine cet aspect humble et cette apparence mesquine qui l'avaient d'abord attiré parce qu'il n'était pas intimidé par eux. L'éblouissement que lui causait la personne de Danielle ne lui permettait plus de juger quelqu'un autrement que par des détails extérieurs, des particularités plastiques.

Cette exaltation l'illusionnait sur le caractère réel de Danielle. C'était un des travers de son esprit que de ne pouvoir apprécier à leur juste valeur que les choses qui le dépassaient infiniment. Sur le plan de la vie quotidienne, il dressait ou rasait ses propres échafaudages avec une frénésie où entrait une maladresse constante.

Le commencement de l'amour violent est une épreuve pour le caractère. Il nous impose une façon de voir qui nous est étrangère : de là son charme. Ce changement fugitif nous donne l'illusion de nous renouveler profondément : tout alors nous paraît plus beau. Raymond se plaignait que son destin l'eût fiancé à une femme au moment où il s'éprenait d'une autre. Il ne songeait pas que ce double phénomène avait la même cause : cette dépression physique qui lui avait donné le plaisir d'être protégé par un être dévoué; la réaction vigoureuse qui suivait lui apportait le désir, au contraire, de protéger à son tour quelqu'un.

Il finit par voir Danielle tous les jours. M. et Mme Trioson favorisaient ses visites. La jeune fille était toujours seule. Il lui parlait avec une animation où il ne se reconnaissait pas. Il lui arriva plusieurs fois de prendre Mlle Trioson entre ses bras et de la serrer contre lui. Mais il n'osait pas l'embrasser. Cependant, elle ne se défendait guère Elle riait ; elle secouait sur son front bas des boucles brunes et lustrées.

Il vivait à la pension Balmette dans un état de fièvre qui n'échappait pas à Valentine. Son amour l'avait alertée depuis longtemps et presque au lendemain du premier dîner Trioson. Elle souffrait en silence. Son bonheur lui avait toujours paru trop beau pour durer. Née pour la résignation, elle retombait à peine inquiète à un abattement sans révolte. Elle aurait voulu traiter de chimères ses inquiétudes. Mais Raymond dissimulait mal. A peine rentrait-il, l'air épanoui, que la vue de Valentine l'assombrissait. Il voyait en elle une gêne et un remords. L'interrogeait-elle, il lui échappait des paroles

brèves, irritées. Elle lui jetait des regards suppliants, les regards du chien menacé. Le sentiment de sa cruauté le rendait plus cruel encore.

« C'est de l'espionnage, c'est de l'inquisition », se disait-il.

Il ne se souciait plus de musique. Valentine cessa de voir dans sa chambre ce portrait d'Erica d'Illyrie que la Reine lui avait donné et qui ne l'avait pas quitté jusque-là. Elle supposa qu'il l'avait jeté dans un tiroir. Ce symptôme était grave. Il indiquait une rupture avec son passé, où elle-même avait tout à perdre. Elle décida de tirer la chose au clair. Son anxiété la rendit malhonnête. Elle explora les meubles de Raymond sous le prétexte (vis-à-vis d'elle-même) de mettre un peu d'ordre. Rien. Pas une lettre, pas un objet douteux, pas une photographie d'amateur. Elle soupçonna son fiancé d'avoir une liaison honteuse, elle eût préféré cela. Sans le vouloir, elle harcela Raymond, elle se rendit intolérable. Il y eut entre eux une scène violente. Valentine se révolta et jeta à Raymond les paroles les plus amères. Il riposta. Elle éclata en sanglots et quitta la pièce. Il alla voir Danielle.

L'inquiétude où nous sommes de notre sort nous pousse souvent à consommer notre ruine. Mlle Guerrée souffrait trop pour prendre patience. Elle ne pouvait croire à la perte de tous ses espoirs et, dans le désir de les ranimer, elle alla au-devant du désastre. Raymond pensait agréablement à Danielle quand Valentine fit irruption dans sa chambre. Elle ne l'attaqua pas de front, mais prit un biais qu'elle crut subtil et qui exaspéra son fiancé. Elle affecta de s'apercevoir pour la première fois que la Reine avait quitté sa place habituelle.

— Tiens, fit-elle, le portrait de Sa Majesté a disparu. Il se passe donc quelque chose de grave ici ?

L'ironie de son accent acheva de froisser Raymond. Rien ne pouvait lui être plus pénible que l'observation narquoise de cet acte puéril qui n'était tolérable à ses yeux que si personne ne le soulignait. Tout en faisant libre la place à l'invisible effigie de Mlle Trioson, il s'en voulait de son infidélité à l'égard de la Reine comme d'une trahison. Il eut la fureur de la bête prise au piège, fureur qui se retourne contre n'importe quoi.

— Ainsi, dit-il à voix basse, il n'y aura bientôt plus un seul de mes gestes qui ne doive donner lieu à des commentaires malveillants de votre part. Il se peut que je ne connaisse pas

les femmes, mais je comprends mal que vous, si bonne et si tolérante, quand nous n'étions que deux amis, vous soyez devenue à ce point intolérable depuis le jour où j'ai eu le malheur de vous dire que je vous aimais.

— Le malheur, fit-elle d'une voix contractée, le malheur...

— Je regrette de m'exprimer ainsi, je ne peux parler autrement. A dater de cette heure-là, un mauvais destin s'est mis à notre poursuite. On dirait que vous m'en voulez de je ne sais quel crime obscur. Vous me surveillez avec une méfiance hostile. Vous avez toujours quelque reproche au bord des lèvres, et si vous vous taisez, vos yeux me le crient. En vous avouant que je vous aimais, ai-je donc commis un acte absurde, irréparable, qui m'ait livré à vous, qui m'ait soumis pour toujours à la tyrannie la plus agressive et la plus injustifiée?

— Hypocrite, dit-elle tout bas.

Il eut pitié d'elle et faillit ne pas répondre. Mais il entrevit que s'il avait la force de la continuer, le salut serait pour lui au bout de cette scène. Valentine, accroupie dans l'unique fauteuil de la chambre, semblait prostrée. Ce regard si vif, si tendre, si expressif, quand Raymond était revenu du Midi, avait perdu tout éclat. Il montrait une humilité sans espérance. Le cerne, qui les entourait d'une couleur brune, faisait paraître meurtrie la chair des paupières. Le chagrin enlaidissait Valentine. Elle exhalait cette odeur de fièvre des personnes qui ont subi de longues insomnies, coupées de larmes. Il y a une certaine façon d'être victime qui rend impitoyables ceux qui se croient bourreaux.

— Que voulez-vous dire, Valentine? Finissons-en une bonne fois. Crevons l'abcès, si le moment en est venu.

Il employait volontiers des mots grossiers, blessants, dont il devait avoir honte plus tard. La colère est inexplicable ; elle nous met au cœur des sentiments de haine à l'égard de ceux que nous aimons le plus. C'est comme une explosion souterraine qui fait soudain jaillir à la surface une nappe volcanique de sentiments inexprimés. Mais est-il toujours au fond de nous-même un ferment d'universelle détestation, que les meilleurs n'arrivent jamais à endormir, ou bien s'agit-il d'une crise passagère qui déclenche en nous une fureur conventionnelle, la même chez tous les hommes et sans rapport vrai avec nos passions? Haïssons-nous par peur, par sauvage besoin

d'indépendance, ou pour exprimer un lointain besoin de meurtre, laissé en nous par nos terribles ancêtres errants? Raymond, désespéré de son injustice et de sa brutalité, frappait de plus en plus fort pour en finir avec les remords qui lui faisaient déjà assaut.

— Votre intolérance, votre violence, cria-t-il, me prouvent bien que cette apparence de dévouement et de bonté que vous avez longtemps affectée n'était qu'un masque. Vous ne m'aimez pas, mais vous cherchez simplement quelqu'un sur qui vous puissiez exercer votre fureur de despotisme et d'accaparement. Il y a des années que ce sentiment couvait en vous, et vous avez certainement des réserves incroyables de tyrannie. Ah! je ne suis pas si sot que j'en ai l'air! Croyez-vous que je n'ai pas remarqué votre air désespéré quand j'ai commencé d'aller mieux? Je vous échappais, n'est-ce pas?

— Vous êtes abominable, dit-elle avec un dégoût d'autant plus vif que, si perfidement interprété qu'il fût, le fait n'en demeurait pas moins exact dans son principe.

— Vous avez essayé cependant de me circonvenir d'une autre manière. Ah! vous avez été bien près de réussir! Quelques semaines de plus, et c'était fait. Mais je ne serai pas votre dupe.

Attachée au poteau de supplice et comme écorchée vive, Valentine fit un dernier effort pour réagir. Elle savait qu'elle était perdue, mais elle voulait tenir tête à l'ennemi qui se déclarait soudain dans le seul être qu'elle chérît.

— Qui aimez-vous? Dites-moi la vérité.

Cette brusque attaque le désarçonna. Il tourna en rond dans la chambre, buta contre une chaise, fit tomber une enveloppe qui traînait sur la commode.

— Question stupide. Il n'est question ici que de vous et de votre inexplicable changement d'humeur.

— Ne mentez pas. Une femme ne se trompe pas à certains signes.

Et elle fit si brusquement la preuve de ce qu'elle avançait qu'il ne vit pas la trappe ouverte sous ses pieds et s'y précipita.

— Je crois, Raymond, que nous agirions sagement en ne nous disputant pas davantage. Nous nous sommes trompés tous les deux. Sans doute avons-nous cru mutuellement que nous nous aimions, alors qu'il n'en était rien. Rendez-moi votre parole, je vous rends la mienne.

Le sentiment de délivrance qui se répandit dans tout le corps de Valtier fut tel qu'il se fit une illumination sur son visage. L'expression de son regard s'adoucit.

— Vous feriez cela, Valentine?

Elle éclata en sanglots.

— Vous voyez bien que vous aimez quelqu'un d'autre. Pourquoi ne m'avoir pas dit la vérité, au lieu de me jouer cette comédie aussi cruelle que lâche? Pourquoi?

De nouveau, Raymond s'était assis en face d'elle.

— Il ne faut pas m'en vouloir, Valentine. Je vous demande pardon. Je ne sais plus ce qui se passe en moi. Depuis ma maladie, j'ai peine à me reconnaître. C'est affreux. Après la mort de ma mère, après ma convalescence, j'ai eu tout à coup un désir furieux de vivre et j'ai cru que ce désir me poussait vers vous.

Il se tut, honteux de ce qu'il aurait pu ajouter.

— Et puis vous avez rencontré une autre femme et vous avez compris que vous ne m'aimiez pas.

— Je ne suis pas sûr de l'aimer non plus.

— Mais vous êtes sûr de ne plus m'aimer?

— Ne m'accablez pas, Valentine.

— Depuis quelques minutes, je vous comprends mieux que je n'avais fait jusqu'ici, Raymond. J'ai eu tort de m'attacher à vous. Tout ce qui est arrivé est de ma faute. Je suis pas la femme qui vous aurait aidé à vivre. Mais existe-t-elle? Ah! prenez garde, prenez garde! L'autre, je ne la connais pas. Je ne soupçonne même pas qui elle peut être. Je doute cependant que vous obteniez d'elle ce que vous lui demanderez. Il y a en vous quelque chose de désolant, c'est qu'aucun être réel ne sera capable de vous satisfaire.

— Que voulez-vous dire?

— Rien d'autre que ce que je dis. Je vous reverrai un jour dans cette même chambre et vous vous souviendrez alors de mes paroles. Ce jour-là, le portrait de la reine Erica sera de nouveau accroché à sa place et vous-même... Allons, disons-nous adieu sans amertume. Aussi bien ne vous quitterai-je réellement jamais. Je ne peux donc pas vous en vouloir. Si désespérée que je sois au moment de m'en aller, j'emporte cependant quelque chose de vous. Je suis plus riche et plus heureuse qu'avant de vous avoir rencontré. Je n'ai pas tout perdu, Raymond.

Elle se leva, et penchée sur lui, elle l'embrassa sur le front. Il fit un geste pour la retenir, mais si court et si hésitant qu'il l'effleura sans la saisir.

Seul, il n'éprouva point ce sentiment de joie sur lequel il comptait. Il doutait de lui et de son avenir, il doutait même de son amour pour Danielle. Il sentait dans son être une sorte de présence paralysante dont il ne s'expliquait ni la cause, ni les moyens d'action. Quelqu'un lui retenait à tout moment le bras et le forçait de tourner la tête dans une autre direction que celle qu'il prenait spontanément. Il aurait voulu déjà être transporté à la fin de sa vie, quand ce grand drame serait terminé et que la douce lumière fulgurante du couchant éclairerait ce vieillard résigné, assis devant sa porte et regardant mûrir les moissons destinées à d'autres. Alors seulement il saurait s'il avait vécu ou rêvé. Alors seulement les forces obscures qui le bousculaient et le déchiraient s'apaiseraient pour laisser s'établir en lui une souveraine unité. Mais en ce moment, il éprouvait à l'égard de soi-même, une honte qui allait jusqu'à la haine. Quoi ! ce pantin ridicule, ce personnage incohérent, inconstant, désordonné, poursuivant à travers êtres et choses la connaissance d'un secret dont il ignorait tous les éléments, ce serait toujours là ce Raymond Valtier qu'il lui faudrait regarder vivre tous les jours, dont il lui faudrait souffrir à toutes les heures et qu'il aurait tant de peine à conduire jusqu'à cette heure de lumière adoucie, de résignation et de blé nouveau qu'il entrevoyait au terme de sa course ?

Avec un mouvement mystérieux, le souvenir d'Erica revint soudain s'insinuer en lui. C'était comme un souffle accouru de très loin et qui adoucissait sa rancœur. S'il était devenu tel et si odieux qu'il fût à soi-même et aux autres, n'était-ce point parce qu'il l'avait perdue ? Auprès d'elle, sa vie avait ce sens qu'il cherchait partout désormais. En réalité, il fuyait Valentine pour rejoindre Danielle; mais cette Danielle, ne la fuirait-il pas un jour aussi ? Au fond de sa fuite, il y avait toujours cette espérance angoissée qu'ailleurs peut-être il retrouverait un certain air doré, tendre et lumineux qu'il avait respiré, une fois, dans sa jeunesse, auprès d'un être humain, sur les terrasses d'Illyrie.

XIX

L'union de Raymond Valtier et de Danielle Trioson ne fut pas heureuse.

L'attirance du jeune professeur pour sa fiancée n'était pas un appel profond. Fort ignorant jusqu'ici des choses physiques, il s'y était abandonné sans réticences, ne pouvant supposer que le genre d'attrait qu'elle exerçait sur lui pût demeurer indépendant du bonheur, ou de ce qu'il croyait tel.

Il vivait d'ailleurs sur un fonds d'idées toutes conventionnelles, aussitôt qu'il s'agissait de sa propre vie. Clairvoyant dès que l'exceptionnel entrait en jeu, il s'égarait le reste du temps. Il témoigna à sa femme un amour fervent et embarrassé, encombrant comme de trop beaux bagages dans un mauvais hôtel. Elle lui eût demandé moins d'enthousiasme et plus d'adresse, si elle eût pensé à lui demander quelque chose, mais elle s'était mariée pour le mariage et non pour lui.

Cependant, si elle ne l'aimait pas, elle n'avait à son égard aucun mauvais vouloir particulier : c'était déjà beaucoup. Elle l'avait épousé, parce que son oncle Gerbert, parce que ses parents la poussaient à cette union, qui leur semblait fort brillante dans l'état actuel de la fortune de M. Trioson et de la réputation de sa fille.

Comme elle était loyale à sa manière, elle s'efforça pendant trois mois de rendre son mari heureux et de lui complaire en toute chose. Il accepta cet état comme s'il était tout naturel et sans voir qu'il n'avait rien de spontané. Après un voyage d'un mois en Allemagne et l'amusement d'une installation, dans un immeuble neuf du boulevard Émile-Augier, ils eurent affaire l'un et l'autre au plus grand ennemi de la vie humaine et en particulier de la sentimentale : l'habitude. User d'une habitude sans s'user soi-même est un des problèmes les plus délicats de la vie.

L'influence de M. Trioson sur le puissant M. Touques avait fait nommer Raymond professeur de rhétorique au lycée Jules-Grévy. En quelques mois, arraché au monde à demi imaginaire où il avait vécu jusqu'alors, il se trouvait en face d'une série d'actions à accomplir. A la fois mari et professeur, toutes les ressources de son esprit auraient dû être dirigées dans ces deux sens, car avec une grande ignorance des êtres, il avait mainte-

nant à exercer son action sur une femme et sur des enfants. A vrai dire, il ne fut point trop maladroit au début, et peut-être eût-il réussi s'il avait été aidé; mais personne ne vint à son secours et chaque difficulté surmontée ne le mettait pas à l'abri de la suivante.

Comme beaucoup de femmes, — et particulièrement en France, — Danielle ne voyait dans la vie qu'un rôle social à jouer. Recevoir, donner d'elle une idée avantageuse à ceux qu'elle approchait, réunir des hommes, modifier leur caractère, susciter des actions, intriguer, tirer les ficelles des uns et des autres, lui apparaissait comme le bonheur suprême. Petite fille, elle le désirait déjà; rien ne l'intéressait profondément en dehors de cela. Ni sentimentale, ni sensuelle, ni même foncièrement égoïste. Elle ne s'occupait que des autres, et elle s'en occupait sans bonté. Mais il fallait qu'elle fût le centre de ce qui se passait autour d'elle. Si elle avait accepté Raymond, c'était que sa situation de fortune lui donnerait, à ce point de vue, certaines facilités. Elle aurait préféré épouser un homme dont elle pourrait faire la carrière politique; avec lui, il n'y fallait pas songer. Tant pis! Elle n'en serait que plus libre d'aider ses amis.

Elle en avait plusieurs, avocats, médecins, journalistes, tous attirés par le pouvoir et qui rôdaient autour d'elle à cause de son père. Aucun n'avait eu le courage de l'épouser : elle était pauvre. Le salut du peuple demande beaucoup d'argent à ceux qui l'entreprennent. Mariée, ils reparurent, plus avides. La venue de Touques, ami de Trioson, au pouvoir, permettait de grandes ambitions. Robert Igier était du nombre. Depuis le triomphe de son patron, il avait quitté la pension Balmette. Raymond le retrouva installé dans son intérieur, familier avec sa femme, protecteur avec lui.

Car Danielle organisait sa vie nouvelle : ce serait une série de campagnes électorales. Romuald Touques avait du goût pour son intelligence et acceptait de venir souvent chez elle. Il constitua la cellule autour de laquelle elle disposa ses rayons de miel. « Venez samedi, disait-elle confidentiellement aux gens. Romuald Touques sera là... »; ou bien : « Expliquez-moi de quoi il s'agit; j'en glisserai un mot à Romuald Touques. » Il y eut chez elle des gens d'affaires, des diplomates étrangers, des secrétaires d'hommes politiques. Les idées révolutionnaires

étaient à la mode dans ce groupe; on y donnait volontiers en exemple la Russie soviétique.

Raymond avait essayé de sauver son foyer; il ne s'était pas marié pour avoir chez lui des réunions publiques. Mais Danielle, habile, se garda bien de l'affronter; elle le persuada qu'elle n'agissait ainsi que dans l'intérêt de son père qui comptait se présenter aux prochaines élections, et cette passion régulièrement satisfaite, elle se montra une épouse docile et dévouée. Elle jugeait Raymond comme une sorte d'innocent, remarquable par ailleurs dans sa partie, et dont elle ferait ce qu'elle voudrait, à condition de flatter quelques-unes de ses manies. Elle ne le contrariait pas et lui accordait volontiers le sacrifice de diverses choses qui lui étaient indifférentes, mais dont elle lui avait laissé croire qu'elle tenait à elles pour lui prouver sa complaisance. Ces sacrifices accomplis, elle avait le droit de ne pas céder sur le seul point auquel elle tenait.

Valtier assistait, chaque samedi, à la réception hebdomadaire de sa femme; après un petit dîner d'intimes qui réunissait souvent Touques et Robert Igier, venaient un certain nombre de familiers. Raymond errait de groupe en groupe, avec ennui, essayant de suivre divers colloques; il aurait pu, à tout prendre, s'intéresser aux idées, mais les idées cédaient vite le pas aux questions de personnes. C'était une bourse d'influences. Les gens que l'on mettait en avant n'étaient poussés ainsi que comme distributeurs automatiques; les grands mots cachaient les petites actions.

Robert Igier avait dû entretenir Mme Valtier de l'intimité de son mari avec Valentine Guerrée, car elle ne parlait jamais de la pension Balmette qu'en se moquant de celui-ci. Ces plaisanteries l'affectaient. Il gardait le remords de sa mauvaise conduite avec Mlle Guerrée, sans trouver encore de motifs de la regretter. Il aimait aveuglément sa femme et avait en elle une confiance absolue.

Mais s'il se croyait heureux dans son intérieur, il ne l'était pas au lycée Jules-Grévy. Doux et distrait, il ne sut pas se faire obéir, ni respecter de ses élèves; on se moquait volontiers de lui, et certaines farces, certaines caricatures lui furent particulièrement pénibles. Malgré lui et sans même qu'il s'en doutât, il avait pris à la cour d'Illyrie une assez haute idée de soi. Non qu'il fût devenu snob, mais il estimait dans sa propre personne

quelqu'un qui avait été le secrétaire et presque le confident et l'ami d'une des femmes les plus accomplies qui eussent paru sur cette terre. Outrages et railleries blessaient en lui, non Raymond Valtier, mais une image de la Reine, un reflet de sa grandeur. Cela lui était intolérable.

Il n'avait pas mieux réussi avec ses collègues. Il arriva précédé d'une réputation fâcheuse; on s'étonnait qu'il eût pu être à la fois lecteur dans une des cours les plus réactionnaires d'Europe et qu'il dût sa nomination à la faveur d'un ministre socialiste. Il passa pour un intrigant et un hypocrite. Sa réserve fut taxée de hauteur; sa distraction, de pose; son éloignement, de sournoiserie. Plusieurs fois, certaines allusions blessantes lui permirent de mesurer l'hostilité de ses collègues. Lent à la riposte, il ne sut pas en tirer vengeance. Ces amertumes l'empoisonnaient. Seul, il revenait sur ces incidents, les grossissait, y voyait plus de noirceur encore qu'il ne fallait. Il retournait le fer dans la plaie, l'envenimait à plaisir, se réveillait la nuit pour ruminer l'outrage. Chacun de ces incidents se terminait par un retour désespéré vers le souvenir d'Adelsgratz. Il songeait à l'amitié de la Reine, à la sympathie de femmes aussi charmantes que la princesse Della Porta ou la comtesse Vadamich; il n'en éprouvait que plus de fureur à l'égard de M. Legros-Charpin ou de M. Brancher qui lui préparaient des pièges sournois ou lui décochaient des traits haineux.

La suspicion, la malveillance, la haine causaient à Raymond des douleurs véritables. Se sentir l'objet d'une malveillance quelconque lui causait une manière d'asphyxie morale. Le sol tout à coup lui manquait. Comment vivre si des ennemis s'acharnent après vous? Naturellement bienveillant et toujours disposé à rendre service, il ne comprenait pas ces aigreurs. Il songeait alors aux méchancetés que les Cuisance avaient répandues sur son compte, aux sarcasmes de Mlle Périgois : pourquoi un ostracisme si universel? Il ne se rendait pas compte que sa douceur faisait de lui une cible facile aux méchants, en même temps qu'il excitait une sorte de curiosité hargneuse par ce je ne sais quoi de différent qu'on sentait en lui, par cette impression qu'il donnait de ne pas attacher de prix à ce qui passionne les hommes moyens et d'aimer uniquement ce qu'ils dédaignent; il n'y a rien qui les froisse autant.

Raymond se plaignit de son sort à sa femme; elle se moqua

de lui; elle était décidée à ne jamais le prendre au sérieux. Pour la première fois, il entrevit qu'il ne pouvait pas compter sur elle et cela commença de lui ouvrir les yeux. Il l'observa; le résultat de ces observations fut désastreux. Danielle avait décrété une fois pour toutes que son mari ne ferait jamais qu'un pédant, fort sot une fois sorti de ses livres et qu'elle avait suffisamment aveuglé sur elle-même pour ne plus tenir compte de son opinion. Elle se trompait en cela. Une fois l'attention de Raymond éveillée, il ne cesserait plus de la découvrir.

Il tenait les yeux bien ouverts; et les choses qui lui avaient été cachées sortaient peu à peu de leur retraite et l'offusquaient. Il découvrait qu'on avait eu besoin de lui, qu'il s'était trouvé à point pour sauver de l'embarras une jeune fille autour de laquelle on faisait le vide, une famille rongée de besoins et de désirs. Pourtant, il innocentait encore Danielle. Mais il commença de protester contre l'invasion de sa maison par M. Trioson et ses familiers. Danielle défendit âprement son père. Elle l'aimait plus que tout au monde; elle voyait un futur homme d'État, un grand esprit chez cet homme médiocre, d'une éloquence molle et creuse et qui débitait des lieux communs centenaires avec des roulements de tambour dans la voix. Elle se laissait impressionner par ses airs de penseur chez le marchand de vins, d'inspiré de réunion publique. Cette idolâtrie irritait Raymond; il se contint de moins en moins: il montra à juger son beau-père un esprit judicieux, clairvoyant, caustique. Mais il n'entamait pas la conviction de Danielle qui lui répondait :

— Tais-toi. Tu es jaloux de lui. Père est un homme supérieur, et toi...

— Mettons que nous soyons deux ratés. Mais ton père est plus raté que moi, puisqu'il est plus vieux.

Ces conversations se terminaient par des scènes. L'une d'entre elles fut particulièrement grave. Après avoir vilipendé son beau-père, Raymond eut regret de ses paroles et tenta un rapprochement avec sa femme. Il lui fit valoir que leur intérieur devenait insupportable, qu'avec un peu de bonne volonté mutuelle, ils pourraient éviter le retour de crises semblables qui risquaient de détruire à la longue leur foyer et d'empoisonner irrémédiablement leur amour.

— Notre amour? dit Daniellle, en se levant, excédée du tour que prenait la conversation, mais je ne vous ai jamais aimé.

— Vous ne m'avez jamais aimé ? répéta-t-il, stupéfait.

— Jamais.

— Vous m'avez donc joué la comédie depuis deux ans.

— Ah ! pardon ! je ne vous ai joué aucune comédie. Vous ai-je jamais fait la moindre déclaration ? Vous m'avez dit que vous m'aimiez, je ne vous ai pas repoussé. Un point, c'est tout. Avez-vous des reproches à me faire ? Ne suis-je pas une femme fidèle, loyale, dévouée ? Vous êtes jaloux de l'affection que je porte à mon père. Je n'y puis rien. Mais je tiens à vous le déclarer une fois pour toutes : s'il me fallait hésiter entre lui et vous, je n'hésiterais pas. Ne me mettez donc pas un jour dans cette obligation.

Raymond se leva sans répondre, sortit. Il vit devant lui l'image de Valentine Guerrée qui l'avait aimé, qui l'aimait toujours et qu'il avait sacrifiée à une illusion. L'irritation d'avoir été trompé, — ou de s'être à ce point trompé soi-même, — l'offensait moins que ne le glaçait cette impression de désert qui s'étendait autour de lui. Au cours des deux années qui venaient de s'écouler, deux années où il avait donné sans compter sa tendresse, son attention, son dévouement, il n'avait en rien rapproché de lui cette femme hostile. Il restait un étranger pour elle et elle ne voulait pas qu'il en fût autrement. Elle exécutait loyalement, en effet, mais avec une rigoureuse indifférence une partie du contrat qu'ils avaient signé ; mais, en revanche, elle réservait entièrement sa vie intime. Raymond n'y aurait jamais de place.

Il voyait ces choses aussi nettement qu'il voyait l'écart des aiguilles sur le cadran d'une horloge, au-dessus de la gare, sur la place de la Muette où il venait d'arriver. Il éprouvait un engourdissement de tout son être, comme si ses nerfs fussent entrés volontairement en léthargie. L'édifice sur lequel il avait construit sa vie était bien rué à terre. Que lui restait-il ? Son travail ? Préoccupé par Danielle, à tout instant dérangé, diminué par cet amollissement qui accompagne souvent la vie bourgeoise, qu'il avait donc peu travaillé depuis deux ans ! Il fallait s'y remettre, reprendre ses fiches. Mais l'enthousiasme du début était loin.

Il mesurait la distance qui séparait le jeune homme timide, ardent et fier qui était entré pour la première fois au palais d'Adelsgratz et celui qu'il était aujourd'hui, à la fois aigri et

assouvi, alourdi et soupçonneux, préoccupé de son bonheur plus que de tout au monde et travaillé par les soupçons, les rancunes, les difficultés de ses rapports avec sa femme, sa belle famille, ses élèves, ses collègues du lycée Jules-Grévy.

Il monta machinalement dans un tramway La Muette-Rue Taitbout. Les arbres du Bois défilaient dans un tremblement des vitres qui lui faisait mal aux nerfs. Les gens qui étaient assis en face de lui lui inspiraient une espèce d'horreur. Leurs visages de captifs, mornes, inertes, comme appesantis sur une misère intérieure analogue à la sienne, devenaient à ses yeux de ridicules allégories de son propre sort. Peut-être avaient-ils connu les grands élans de l'adolescence, ces heures de la jeunesse, dorées et tourbillonnantes comme des abeilles et qui volent vers l'avenir dans l'espoir de lui voler son miel ; aujourd'hui, vaincus, démoralisés, réduits aux basses besognes de la vie, ils portaient avec humilité leur déchéance d'anciens demi-dieux.

La souffrance resserrait autour de Raymond ses serpents contractés. Il respirait avec peine comme si quelqu'un était assis sur sa poitrine. Des frissons parcouraient son dos. Rentrerait-il chez lui, ce soir ? Mais où aller ? Où cesse-t-on de souffrir ? Il y a des hôpitaux pour les malaises du corps, pourquoi n'y en a-t-il pas pour ceux de la vie morale ? Tout en lui subissait des défaillances et des ruptures ; il sentait des paliers de sa conscience se fendre et tomber les uns sur les autres. Il fit une profonde aspiration pour essayer de respirer mieux. « Je ne vous ai jamais aimé », entendit-il murmurer à ses oreilles. Brusquement, il se rejeta en arrière, dans le passé.

Crépuscule sur Adelsgratz. La Reine est assise sur la plus haute marche d'un escalier qui descend vers un rond-point d'arbres. Un vent, qui sait déjà les secrets de la nuit, tourmente des tamaris roses qui se détendent en sifflant. Une bande d'argent citron se lève à l'horizon, fend comme une flèche cette charnière d'ombre qui fait l'articulation de la terre noire et du ciel gris. C'est une fermentation de lumière dans cet épaississement des choses terrestres. L'herbe grelotte et crie grâce. Ambassadrice des ténèbres soumises, une chauve-souris entre en jeu, portée sur ses ailes d'opium.

— J'aime le génie de la terre, dit Erica, de sa voix pleine et chaude. Il m'a toujours réconfortée. Les hommes, quoi qu'ils fassent, ne peuvent rien contre lui. Notre cancer s'appelle

conscience : opérons-nous de lui. Le Christ a dit : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Et moi je réponds : « Qu'importe de perdre son âme, si l'on en vient à gagner l'univers ? » Mais au fond, nous parlons presque du même gain. On ne gagne vraiment l'univers que si on le fond avec son âme. Mais le génie de la terre ne peut pas entrer dans un palais ; je l'entends parfois la nuit qui court sur le toit et vole en secouant mes fenêtres. « Viens au dehors, me dit-il, tu entendras travailler les mille esprits de la sève et les dialogues pathétiques qu'échangent rochers et racines... » Mais une reine ne sort pas la nuit, même pour voir, par la plus froide aurore de l'année, s'ouvrir la première rose de Noël... »

Le contrôleur sonna. La plus triste des vaincues descendit au milieu du déferlement des taxis : une vague de capots battait le tramway. La statue de Shakspeare inclinait en souriant son sourire ironique au-dessus des chauffeurs crispés les uns aux autres dans l'emmêlement de leurs roues, comme un nœud de boas.

— Mon châtiment est d'avoir abdiqué mon royaume intérieur aux mains d'une créature sans âme, se dit Raymond, soudain réconforté. Quelle caricature de la vie ai-je poursuivie auprès d'elle ? Ah ! l'épreuve était salutaire ! N'ayant plus rien d'elle à attendre, je vais donc vivre de nouveau !

Mais il employait ces mots au hasard, dans un sursaut d'exaltation ; il ne savait nullement en quoi consisterait cette existence nouvelle qu'il essayait d'envisager avec joie.

XX

Raymond regardait non sans stupeur l'homme qui venait de s'introduire dans son bureau et qui lui parlait avec une extrême agitation.

C'était un long Anglais, maigre et voûté. Ses cheveux touffus, qui gardaient des reflets d'un roux ardent dans leur teinte cendrée, avaient l'air d'un bonnet de fourrure. Des lunettes à branches d'or ne cachaient guère l'acuité de ses yeux gris verts, inquiets, perçants, insaisissables. Il avait le nez pointu, deux profondes rides verticales dans ses joues rasées, le menton saillant. Sur un long cou mince, une pomme d'Adam en évidence gênait le regard comme une difformité. Il avait dû

aimer l'élégance, mais, malgré l'excellence d'une coupe déjà ancienne, ses vêtements montraient quelque chose de misérable. Il maniait cependant une canne d'écaille, reste de quelque ancienne splendeur.

— Je suis un homme taré, avait-il dit en entrant. Pouvez-vous me recevoir quand même?

Très gêné par cette bizarre entrée en matière, Raymond lui avait désigné un fauteuil sans répondre. Mais l'Anglais avait refusé de s'asseoir.

— Je suis Harold Reeves, déclara-t-il, cela vous dit-il quelque chose?

Et comme, à ce nom naguère fameux et aujourd'hui presque déshonoré, le visage de Valtier s'était éclairé, il continua avec une extrême volubilité, coupée de phrases prononcées solennellement, en scandant les mots, avec une lenteur majestueuse :

— Oui, je suis Harold Reeves. Je vois que vous me connaissez. (*Gravement.*) Me connaissez-vous comme homme de génie ou comme escroc? (*A toute vitesse.*) Il paraît que j'ai été les deux. C'est trop drôle! (*Il éclata de rire.*) J'ai tout obtenu. J'ai tout perdu. *Je récrirai le livre de Job.* Job, je le connais intimement. C'est moi. Je peux en parler. J'ai eu une gloire mondiale. Aujourd'hui, je suis un homme... *piétiné.* Il paraît que j'ai cessé d'être un gentleman et qu'aucun gentleman ne pourrait me serrer la main. (*Sur un ton tragique et déclamatoire.*) Êtes-vous un gentleman, monsieur? Ah! ah! cela est bien possible. Vous ne m'avez pas tendu la main...

Raymond se leva et se dirigea vers son visiteur les paumes ouvertes.

— Je vous demande pardon, monsieur. Je vous écoutais. J'étais ému. Vous êtes un grand poète, monsieur. Je lisais souvent vos vers, vos contes, vos comédies lyriques à la reine d'Illyrie. Elle vous admirait infiniment. J'étais son secrétaire et son lecteur.

Cet accueil bouleversa Harold Reeves. Il se tut un long moment et finit par s'asseoir dans un fauteuil. Ses lèvres tremblaient légèrement. Il avait peur, en parlant, de laisser voir son trouble. Il affecta de jouer avec sa canne.

— Merci, dit-il enfin. Vous êtes un Français. J'aurais dû m'en souvenir. Vous me parlerez de la reine d'Illyrie, n'est-ce

pas? Quand elle est morte, j'ai écrit une ode sur elle. Mais je ne l'ai jamais publiée, jamais...

A mesure qu'il parlait, il reprenait son débit bizarre, tantôt précipité et tantôt dogmatique.

— Je suis presque dans la misère. *Cela est bien aussi.* Le tout est de ne pas végéter dans la routine. Je ne vous dis pas cela pour vous raconter mes petits ennuis, mais pour vous avertir que je ne pourrai pas vous donner beaucoup d'argent en échange du petit travail que je vais vous demander. Et j'en viens au sujet de ma visite. Je voudrais écrire une comédie moderne sur le thème des *Bacchantes*. Mais j'ai besoin de lire de très près la vieille pièce d'Euripide; or, aucune traduction ne me convient. Pourriez-vous, en quelques séances, m'expliquer, dans toutes ses nuances, le texte grec? J'ai vraiment besoin de ce tremplin pour partir... Oh! ne me répondez pas encore! *Il faut d'abord que je vous dise comment je suis devenu un escroc.* Après, vous accepterez ou vous refuserez de m'aider. Saviez-vous que j'avais été très riche? Mon père était un puissant armateur. Je n'ai donc jamais su ce que c'était que l'argent. Aussi ai-je terriblement vécu et beaucoup dépensé. J'ai même organisé des missions scientifiques : c'est plus cher que les petites femmes, mais plus amusant. J'ai collectionné aussi des choses rares. J'ai presque tout collectionné et gaspillé ainsi tout mon patrimoine; je ne m'inquiétais pas, mes comédies avaient un tel succès! Puis la mode a changé, j'ai gagné beaucoup moins et dépensé toujours plus. J'ai dû commencer à vendre mes objets pour entretenir mon train de vie. Et plus je m'appauvrissais, plus je dépensais. Cela m'amusait tant! Je goûtais cent fois plus mes achats maintenant que je ne pouvais plus les payer. Puis est venue la chute de *Sir Galahad*. Et, alors, j'ai commencé de me sentir terriblement gêné; j'avais le goût de l'abîme. Je voulais rouler jusqu'au bas de la pente. Il y a une sorte de vertige dans le plaisir de se ruiner. Mon désordre augmentait. Tant et si bien que j'ai vendu un jour une vieille argenterie, très belle, du temps de George IV, sans avoir pris la précaution de la payer à son marchand. On a déposé une plainte... *contre moi*! Contre moi, qui n'ai jamais eu la notion de l'argent et qui ai enrichi des milliers d'êtres!... J'ai même été en prison. Ce n'est pas plus ennuyeux que d'aller aux eaux, monsieur, mais cela dure plus de vingt et un jours. J'ai

été enfin délivré, parce qu'un de mes amis a eu la gentillesse de dédommager le plaignant. Mais j'étais définitivement perdu... Du jour au lendemain, monsieur, plus d'amis, de parents, plus de gloire, de succès, plus d'argent, plus rien. *Job, vous dis-je. Il ne me manque que la lèpre. Je ne sais vraiment pas ce qu'elle attend!*

Il éclata de nouveau de ce rire strident, amer, sarcastique, qui finissait dans une sorte de hoquet.

Raymond s'inclina gravement devant Harold Reeves.

— Quand voulez-vous que nous commencions à travailler ? Ce sera un très grand honneur pour moi que de vous aider dans une œuvre nouvelle. Qu'il ne soit désormais entre nous question que d'amitié.

Le poète déchu baissa la tête : il goûtait une minute de paix ineffable telle qu'il n'en avait pas connu depuis des mois, mais le silence seul pouvait exprimer son émotion ; il laissa le silence s'étendre autour de lui comme une atmosphère de miel où ses pensées les plus amères se fussent adoucies.

Mais quand le silence eut fini d'expirer, seul et triste, entre ces deux hommes, ce fut avec des sarcasmes que Reeves revint au réel.

— En échange de votre dévouement, monsieur, permettez-moi de ne vous rien promettre. L'amitié des poètes est un pauvre don. Ils ne savent pas ouvrir les portes de ce monde. Quand mon pauvre ami, Ernest Dowson, fut tout à fait malade, du mal qui devait l'emporter, ce fut un autre poète, Sydney Goore, qui prit soin de lui. Sydney avait le même goût que Dowson pour la Circé aux mille couleurs qui palpite dans les flacons des bars. De sorte qu'il n'avait peut-être pas toute sa tête quand il emmena Dowson à la campagne, sous le prétexte que l'air y est meilleur qu'à Londres. Il alla en Cornouailles avec son malade, découvrit une ferme et prit des arrangements avec une famille de paysans. Il leur donna une bonne somme pour soigner le pauvre Dowson : puis il s'en alla. On coucha le poète dans la salle commune, où un drap pendu à une corde lui fit une chambre isolée. Et ce fut là que mourut tout seul, sans secours, sans amis, sans médecin, l'auteur du *Pierrot de la Lune*. Car notre pauvre Sydney Goore, toujours sous la domination de la chère Circé aux mille couleurs, avait omis de donner aux paysans le nom et l'adresse de

son ami, et lui-même, rentré à Londres, fut incapable de se souvenir, quand il y pensa de nouveau, du coin du monde où il avait conduit le moribond pour lui rendre le goût de l'herbe et des mille petites fleurs qui poussent dans les prairies. Cette histoire ne vous effraie-t-elle pas, monsieur Valtier? Voulez-vous toujours de moi comme élève?

— Plus que jamais, dit Raymond, les yeux brillants de plaisir.

— Vous êtes un obstiné.

Harold Reeves se leva, reprit sa canne d'écaille et un vieux feutre gris qu'il tenait plié sous son bras comme un chapeau de toile. Il avait l'air de se déplier en quittant son fauteuil et de devoir atteindre à une longueur démesurée. Il semblait à Raymond que l'atmosphère de son cabinet de travail était changée ; un brouillard plein de figures dansantes y avait pénétré avec Harold Reeves. Sa vie n'allait-elle pas prendre une direction nouvelle, maintenant qu'il avait un compagnon de solitude, un esprit de sa race à qui parler ?

— Quand vous reverrai-je, monsieur Reeves? dit-il fiévreusement, en prenant le poète par le bras.

C'était un homme étrange que Harold Reeves. Il pouvait parler plusieurs heures de suite : il avait toujours quelque chose à dire. Il n'avait pas vécu dans le monde où s'agitent les politiciens, les financiers et les hommes de loi, mais erré cinquante ans dans un univers féerique. De son berceau irlandais où il rêvait de gnomes et d'apparitions, jusqu'à cette taverne sombre où il imaginait peut-être ses souvenirs, il n'avait rencontré que des légendes et des prodiges. Il avait voyagé de site en site afin de rencontrer les plus beaux esprits de son temps, il avait lu tous les livres qui méritent d'être lus. Tout ce qui lui était arrivé ne pouvait arriver qu'à lui. Il avait capturé des oiseaux de paradis dans les forêts marécageuses de Bornéo, et découvert des Pharaons dans leur hypogée ; car il s'était occupé aussi d'ornithologie et d'archéologie. Il savait les mœurs du lophophore et n'ignorait pas qu'au temps du grand Sésostris, les prêtres n'avaient déjà plus la foi, car les histologistes de Lyon découvrirent dans les vases sacrés du Louvre que les entrailles, le foie et le cœur de Rhamsès II avaient été sacrilègement mêlés ensemble au lieu d'être placés isolément dans chaque vaisseau. Il avait fait une collection d'autographes et racontait sur les poètes des détails méconnus de tous.

Souvent, il improvisait pour Valtier le scénario, soi-disant découvert le mois précédent, d'une comédie perdue de Shakspeare ou d'un Élisabéthain. Et il inventait alors les plus délicates machinations : une Italie nouvelle, une Grèce nouvelle naissaient de ses récits ; la forêt des Ardennes s'étendait jusqu'à Delphes; les étangs de Mantoue aboutissaient au Styx. Que de provinces abandonnées par un père soupçonneux, que de jeunes filles travesties, de bouffons devenant rois, d'îles désertes hantées par des harpies métamorphosées en femmes et que le mariage avec d'honnêtes matelots rendait plus harpies que jamais ! Une jeune fille d'une grande beauté, qui ressemblait à une Irlandaise de la Chine, faisait-elle son portrait, il découvrait qu'il avait affaire à Mélusine. Un garçonnet de douze ans, qui composait d'étranges sonatines, était-il devenu son ami, il reconnaissait en lui une vivante réincarnation de Chopin, obligé de revenir sur la terre pour expier sa virtuosité.

Quand Valtier écoutait Reeves, il apercevait un autre monde à travers celui que nous hantons, comme un chiffre diplomatique fait apparaître un sens d'une phrase illisible. Ce n'était pas un diable boiteux qui soulevait pour lui les toits des maisons, mais un archange riant ; si l'on découvrait des sorciers occupés à préparer des philtres, des princesses condamnées à ravauder les chaussettes d'un rustre, on voyait aussi des enfants sur le sommeil de qui la reine Mab en personne versait des pavots cueillis en rêve ; des artistes de génie qui peignaient des fresques admirables sur les murs des greniers abandonnés ; des Parques qui tissaient des destinées humaines avec les fils des toiles d'araignées et des saints qui parlaient avec Dieu.

Désormais Raymond Valtier passa avec Reeves la plupart de ses soirées. Le poète habitait rue de Verneuil une petite chambre dans un hôtel très modeste. Il vivait d'une maigre pension que lui faisait cet ami qui l'avait sauvé de la justice et qui voulait bien l'aider à vivre, à condition de ne jamais le revoir. Il parlait bien de travailler et de gagner de nouveau beaucoup d'argent, mais l'heure de l'inspiration heureuse était passée. Il pouvait encore se prodiguer dans une conversation éblouissante, mais la vue du papier blanc vidait son esprit comme une pompe pneumatique. De désespoir, il allait dans quelque bar demander l'oubli à la Circé qui avait déjà perdu son ami Dowson. Raymond l'y accompagnait souvent.

L'air de légende qu'il avait respiré jadis au château d'Adelsgratz ou dans le parc de Lauriana, Valtier ne l'avait retrouvé nulle part depuis; et parfois, honteux de lui-même, il s'était demandé si le luxe, l'opulence, les grands titres, les lambris dorés, les statues des jardins ne lui avaient pas tourné la tête; mais voici qu'il retrouvait l'enchantement perdu. Et cette fois, il ne s'agissait plus de chambre royale, de château romantique, ni de serre chaude. Tantôt, Harold recevait son ami au fond de la cour moisie de son hôtel, dans un réduit humide, en désordre, dont les seuls ornements étaient un portrait de Swinburne, avec dédicace, et une mauvaise photographie des *Bergers* de Poussin; tantôt ils causaient ensemble dans un bar médiocre des boulevards, situé dans un des passages vitrés qui ressemblent à des aquariums; tantôt ils se promenaient, sous la pluie, la nuit, le long des quais, attentifs aux moindres accidents de ce paysage célébré par des milliers d'hommes et toujours nouveau. Le spectacle de la pauvreté, de l'abandon, de la solitude avait succédé à celui de la profusion, de l'orgueil, d'une foule en respect, mais l'ivresse était la même. C'était la même joie de délivrance, le même bonheur de recréer autour de soi par l'imagination ce monde lyrique annoncé par tant de prophètes. Très rapidement, Reeves avait renoncé à ses *Bacchantes*, attiré par d'autres projets qu'il ne réaliserait pas davantage. Mais ces projets l'aidaient à vivre. Et quand il entraînait son ami jusqu'au jardin des Plantes en lui racontant la véritable fin d'Hamlet ou la capture du dernier aptéryx, l'un oubliait sa déchéance, sa ruine, son avenir perdu, et l'autre, ses souffrances grandissantes, son horreur des mille petites actions difficiles de chaque jour, ses conflits perpétuels avec Danielle ou son père. Il pleuvait sur eux. Les arbres des quais faisaient le gros dos sous l'averse. La Seine se hérissait de fléchettes qui se fichaient dans ses écailles glissantes. Que leur importait tout cela? Ils voyageaient à travers le temps et l'espace, insaisissables, triomphants, et Pégase, pour eux, n'était jamais fourbu, puisqu'ils n'avaient besoin que de son ombre!

EDMOND JALOUX.

(La dernière partie au prochain numéro.)

MES SOUVENIRS

NOUVELLE SÉRIE

1833-1848

Dans un volume de *Souvenirs* (1) publié sous son pseudonyme de Daniel Stern, un an après sa mort, en 1877, la comtesse d'Agoult a fait, avec un grand charme, le récit des événements de sa jeunesse et la peinture du monde de la Restauration.

Mes Souvenirs s'arrêtent avant le drame sentimental qui bouleversa la vie de la comtesse d'Agoult et auquel la littérature doit Daniel Stern. Sur la brusque passion qui, en 1835, amena Mme d'Agoult à abandonner son foyer, sur ses cinq années d'existence commune avec Liszt, sur leurs séjours en Suisse et en Italie, sur les incidents qui provoquèrent leur séparation jusqu'à la rupture définitive, survenue en 1844, on a beaucoup écrit, — et parfois beaucoup erré, faute de posséder le témoignage direct de Mme d'Agoult.

C'est cette lacune que va combler un second volume de *Souvenirs* que publiera prochainement M. Daniel Ollivier, petit-fils de la comtesse d'Agoult.

En effet Mme d'Agoult se proposait de continuer le récit de sa vie jusqu'à ses dernières années : elle en avait entièrement rédigé certaines parties, notamment deux chapitres qui devaient s'intituler *La Passion : 1833-1839* et *Années incertaines : 1840-1848*.

Nous adressons tous nos remerciements à M. Daniel Ollivier qui a bien voulu nous donner la primeur des pages si curieuses qu'on va lire : elles éclairent d'un jour nouveau une intimité fameuse, et resteront comme un document de premier ordre pour l'histoire des mœurs à une certaine époque et pour l'intelligence de l'âme romantique.

(1) *Mes Souvenirs* (*1806-1833*), par Daniel Stern, Calmann-Lévy, éditeur.

I. — LA PASSION

« *Ecce Deus fortior me.* »
Vita Nuova.

Le titre exact de mes *Souvenirs* eût été le titre choisi par Gœthe pour ses mémoires : *Vérité et Poésie.*

L'auteur de Werther l'avait bien senti ; le récit minutieux des faits tels que le hasard les amène, nos sentiments, nos pensées, nos paroles, servilement reproduits, sans ordre et sans choix, dans toute leur incohérence et leur inconséquence, ne donneraient qu'une impression vague de la vérité, une image d'autant moins fidèle qu'on aurait voulu n'en rien ôter ou n'en rien laisser dans l'ombre.

La vie est invraisemblable. A qui la regarde de près, elle se montre compliquée, irrationnelle à ce point qu'on ne saurait voir ni plan ni loi. Mais, à distance, vue de haut, ses grandes lignes se dégagent. Ce qui était surchargé, répété, diffus, s'éclaircit. Chaque chose, dans la perspective, prend sa place et sa valeur. Un ensemble apparaît ; un caractère, une physionomie, un accent où l'on reconnaît l'ouvrier divin...

C'est pourquoi, dans les pages qui suivent, il ne faudrait pas chercher une représentation de la réalité telle que celle que l'on obtient à cette heure par les procédés photographiques.

Bien des choses, bien des personnes seront passées sous silence. Quelques traits épars seront rassemblés, d'autres effacés. Ni les faits ne seront mis toujours à leur date précise avec toutes leurs circonstances, ni les paroles ne seront rendues toujours avec la ponctualité du sténographe. Tout sera conforme à la vérité, mais tout sera comme un extrait de la vérité, à l'usage des méditatifs, bien plutôt qu'au goût des curieux.

Et encore, aurai-je finalement le regret de ne pouvoir, pour contenter du moins les premiers, tirer de mon récit ni une conclusion, ni une moralité sûre et certaine.

La vraie moralité serait, selon moi, de reconnaître dans toutes nos actions la part de liberté et la part de nécessité qui s'y rencontre ; tâche extrêmement délicate, et qui me semble même, à vrai dire, en l'état présent de nos connaissances et de nos facultés d'analyse, absolument impossible. Et pourtant, sans

ce discernement, comment, dans les choses du cœur et de la passion surtout, se flatter de porter un jugement équitable?

La liberté, sans doute, est supposée dans l'intérêt que nous prenons à la vie humaine. Mais de quelle nature est cette liberté? Dans quelle mesure et dans quel dessein nous est-elle donnée? A quel moment naît-elle dans l'âme de l'homme? A quelles intermittences, à quels obscurcissements y est-elle soumise? Comment la liberté précaire et variable de l'individu se combine-t-elle avec la permanence de l'ordre général? Dans quels rapports sont ensemble la loi et ce que nous appelons le hasard? la raison et la passion? la conscience et l'instinct?

Ici, je mets un doigt sur mes lèvres et je rentre dans le silence; laissant à d'autres, plus puissants d'entendement ou plus hardis, à trancher d'une main qui n'hésiterait pas des problèmes que ma pensée redoute.

* * *

Il y avait six années que j'étais mariée (1). J'étais la femme d'un homme de cœur et d'honneur; j'étais la mère de deux enfants pleins de grâce et de gentillesse. La fortune et les usages du monde où je vivais m'assuraient une pleine liberté. J'avais une famille excellente, des relations nombreuses, mille moyens faciles d'occuper ou d'amuser mes journées; je possédais enfin tout ce que l'on est convenu d'appeler une belle et grande existence.

Mais combien ma vie intime répondait peu à ces dehors brillants!

Depuis le jour de mon mariage, je n'avais pas eu une heure de joie. Le sentiment d'un isolement complet du cœur et de l'esprit dans les rapports nouveaux que me créait la vie conjugale, un étonnement douloureux de ce que j'avais fait en me donnant à un homme qui ne m'inspirait point d'amour avaient jeté, dès ce premier jour, sur toutes mes pensées une tristesse mortelle, et depuis lors, à mesure que se déroulaient les conséquences d'une union dont rien ne pouvait plus rompre le nœud, à mesure que se multipliaient les occasions où s'accu-

(1) Marie de Flavigny, fille du Vte de Flavigny, — qui avait été page de Marie-Antoinette, avait émigré et pris du service dans l'armée des Princes, — était née à Francfort-sur-le-Mein le 1er janvier 1806. Le 16 mai 1827, elle épousait le comte Charles d'Agoult, colonel de cavalerie, d'une illustre maison de Provence.

saient involontairement, entre mon mari et moi, les oppositions de nature, de caractère et d'esprit, au lieu de m'y accoutumer ou de m'y résigner, j'en avais souffert de plus en plus.

Et ce qui aggravait encore ma peine, c'est que je me croyais tenue de la cacher. En faire confidence à qui que ce fût m'eût paru un tort très grave, presque une trahison envers celui que j'avais promis d'aimer et que je devais du moins respecter par mon silence. Aussi, même avec mes plus proches, même avec le prêtre, à qui, sauf en ce seul point, j'ouvrais mon âme tout entière, je feignais le contentement. Et dans l'effort continu qu'il me fallait faire pour me montrer autre que je n'étais, je perdais la tranquillité et cette joie intérieure de la conscience qui naît d'une sincérité parfaite.

Une inquiétude sans objet, une sorte de remords qui ne savait où se prendre, car mes intentions étaient droites et mes désirs les plus purs du monde, la vague et vaine image des félicités que la vie prodigue à ceux qui s'aiment, l'effroi d'un avenir où rien ne pouvait changer, telle était, depuis six années, ma disposition constante, dans une existence aride et contrainte, où se flétrissaient, une à une, faute d'air et de lumière, les plus chères espérances et toutes les ardeurs de ma jeunesse trompée.

Comment donc un mariage, qui devait avoir si vite des effets si tristes, avait-il pu se faire? Passionnée, romanesque comme je l'étais alors, quelle méconnaissance de moi-même avait donc pu m'égarer jusqu'à ce point de consentir à une union où l'inclination n'avait aucune part? Exempte des ambitions et des vanités du monde, pourquoi m'étais-je laissé marier selon le monde? Par quelle aberration de la volonté, en étais-je venue, si jeune encore, à prendre pour époux un homme que je connaissais à peine, et dont toute la personne formait avec la mienne une dissonance telle que les moins prévenus s'en apercevaient tout d'abord? Par quelle incroyable puissance de la coutume, un mariage que tout déconseillait, la distance des âges, la diversité des humeurs et jusqu'au contraste apparent des formes extérieures fut-il deux fois rompu, deux fois renoué, comme par une obstination du sort, conclu enfin, malgré mon appréhension dominante à son approche?

Par quelle erreur de jugement, l'homme loyal et bon qui

demandait ma main fut-il conduit à un acte aussi déraisonnable? et comment la plus irréparable des fautes ne fut-elle épargnée ni à son entière droiture ni à mon inexpérience? Plus je vais, moins je puis comprendre cette trame et cette chaîne obscure de nécessité et de liberté, de hasard et de conseil, qui forment en s'entrecroisant dans nos propres mains le tissu mystérieux de notre vie.

Quoi qu'il en soit, je m'aperçus trop tard que j'avais trop présumé de ma force, en renonçant aux rêves de mon jeune âge et à l'espérance d'aimer. Il se fit en moi un vide affreux. J'essayai de le combler par les plaisirs du monde et par la multiplicité de ses devoirs futiles, mais en vain. Mon caractère sérieux et sincère répugnait aux frivolités et à tous les faux semblants. Cette agitation fébrile où je me jetais de parti pris m'étourdissait et me fatiguait sans me distraire, et quand je considérais l'emploi de mes heures, je me prenais moi-même en pitié.

Cependant mes enfants qui grandissaient sollicitaient ma tendresse; un charme mélancolique me retenait près d'eux, chaque jour davantage, mais chaque jour davantage aussi, je ne sais quel indéfinissable regret mêlait plus d'amertume à la douceur de nos caresses. Entre leur père et moi, ces riantes petites créatures n'étaient le plus souvent qu'un sujet de trouble. Ni nous ne les chérissions de la même manière, ni nous n'avions, touchant leur plaisir ou leur bien-être, une seule intention qui nous fût commune.

La religion m'offrait ses consolations. J'y recourus. On m'avait inculqué de bonne heure cette notion chrétienne que la souffrance est chose agréable à Dieu. Je fis effort pour me le bien persuader. Je me recueillis dans la contemplation des souffrances divines. Je me courbai sous ma croix, en songeant à celle du Sauveur, je versai beaucoup de larmes et j'en éprouvai du soulagement.

La pensée me vint alors que les vérités de l'Évangile, si j'en nourrissais mieux mon esprit, me donneraient une force de résignation qui suppléerait à tout dans ma vie, et que la lecture assidue des grands docteurs de l'Église, en accroissant en moi l'intelligence des mystères de notre foi, me ferait voir de plus haut les misères humaines avec mes propres ennuis. Je m'appliquai à l'étude des choses sacrées. J'y portai

le plus sérieux désir de m'avancer dans les voies du salut. Ne devais-je pas être exaucée? Élevée dans le respect des saintes Écritures, sans arrière-pensée, sans présomption, si j'interrogeais les interprètes de la parole divine, c'est parce que je me croyais assurée de rapporter de leur entretien des raisons plus solides de croire; si je voulais mieux connaître la loi, c'était afin de la pratiquer mieux; tout le contraire arriva.

De l'attention que je donnai aux livres de doctrine, d'une application plus soutenue au sens des textes sacrés, d'une capacité d'examen que je ne me connaissais pas, la tenant obscurément peut-être du sang protestant de ma mère et ne l'ayant jamais exercée, de ce premier contact libre et direct avec des esprits puissants me vinrent les premières appréhensions du doute. Ce fut dans la compagnie révérée des Pères et des Docteurs, en présence d'un Augustin, d'un Jérôme, d'un Bossuet, que je sentis avec inquiétude certaines difficultés d'accorder ensemble les vérités révélées et les vérités naturelles, le dogme et la raison, le bon sens et les miracles. Ma surprise fut extrême. Je pris peur. J'interrompis des lectures dont l'effet était si opposé à celui que j'en avais attendu et je formai le ferme propos de revenir désormais, sans trop y arrêter ma pensée, à l'acceptation pure et simple des vérités enseignées. De l'avis de mon confesseur, je demandai à la communion fréquente le triomphe du sentiment sur le raisonnement, la divine violence de la Grâce sur la liberté trompeuse de l'orgueil humain. Je considérai mon néant au regard de l'autorité séculaire de la tradition et de l'Église. De toute l'humilité d'une âme vraiment pieuse, j'implorai d'en haut le pardon de mes témérités. Mais ni la prière, ni l'union intime avec Dieu dans le sacrement de l'Eucharistie ne donnèrent la paix à mon cœur, la lumière à mon esprit. Ma conscience elle-même, malgré le témoignage qu'elle pouvait me rendre d'une parfaite pureté d'intention, restait inquiète.

Les exhortations du bon prêtre ne purent, au bout de quelque temps, l'emporter sur mes scrupules aux approches de la Table sainte. Je m'en éloignai avec douleur, mais avec la persuasion que je n'y apportais plus assez de foi; et je retombai plus bas qu'auparavant, dans un plus triste abandon de moi-même et de toutes choses.

***

C'est alors qu'une rencontre inopinée, — je répugnerais à dire un hasard, — ralluma soudain dans mon cœur la flamme cachée, et que cet ardent besoin d'aimer, auquel j'avais cru donner le change, éclata en moi avec une force terrible.

C'était vers la fin de la troisième année qui suivit la révolution de 1830. Un grand mouvement s'était produit dans les arts et dans les lettres. De nombreux talents surgissaient ; ils se groupaient, se faisaient cortège, s'éclairaient l'un l'autre d'une lumière splendide. Entre ces talents divers, poètes, écrivains, artistes, brillait dans la sphère musicale un génie prodigieux, qui, tout enfant disait-on, avait égalé le jeune Mozart ; je le nommerai : Franz (1).

A l'époque dont je parle, quoiqu'il eût à peine dépassé vingt ans, Franz venait de quitter le monde où des succès inouïs l'avaient accueilli à ses débuts et suivi l'espace de dix années. Virtuose incomparable, il ne se faisait plus entendre nulle part. Il donnait encore quelques leçons pour soutenir sa vieille mère, mais, ce devoir rempli, il se confinait strictement et vivait dans la plus entière retraite. On ne savait rien des motifs qui le poussaient à la solitude. Les salons où il avait été fêté et les femmes surtout s'étonnaient d'une résolution si subite en apparence, si peu motivée. On parlait d'un chagrin d'amour, et quelques-uns disaient qu'il allait se faire prêtre.

Au nombre des personnes qui s'intéressaient vraiment à ce mystère romanesque, était une vieille dame qui m'avait en amitié.

Une jolie nièce qu'elle élevait dans sa maison était du petit nombre des élèves privilégiées qu'avait conservées Franz. De loin en loin, il venait chez Mme L. V. faire de la musique, à la condition expresse que ce serait en famille et qu'on ne ferait aucune invitation. Mais la marquise n'y avait pu tenir. Insensiblement, sa porte, d'abord strictement fermée lorsque Franz jouait, s'était entrebâillée, puis ouverte, et elle invitait maintenant toute la société. Après avoir à plusieurs reprises refusé l'invitation de Mme L. V., lassée comme je l'étais d'aller dans le monde, n'ayant aucun souci d'entendre un virtuose de

(1) Franz Liszt.

plus, moi qui les avais entendus presque tous, je craignis à la fin de désobliger une personne très aimable, et, sur ses instances, je me rendis chez elle, un soir qui devait être le dernier où l'on entendrait Franz.

Lorsque j'entrai vers dix heures dans le salon de Mme L. V. où tout le monde était déjà réuni, et où j'étais, me dit la marquise en m'abordant, impatiemment attendue, Franz ne s'y trouvait pas. La maîtresse de la maison s'en excusait. Prévenant une question que je n'aurais point faite, on s'apprêtait, me dit-elle, à chanter un chœur de Weber. L'artiste était allé dans la pièce voisine pour écrire une partie qui s'était égarée... Mme L. V. parlait encore que la porte s'ouvrait et qu'une apparition étrange s'offrait à mes yeux. Je dis une apparition, faute d'un autre mot pour rendre la sensation extraordinaire que me causa, tout d'abord, la personne la plus extraordinaire que j'eusse jamais vue.

Une taille haute, mince à l'excès, un visage pâle, avec de grands yeux d'un vert de mer où brillaient de rapides clartés semblables à la vague quand elle s'enflamme, une physionomie souffrante et puissante, une démarche indécise et qui semblait glisser plutôt que se poser sur le sol, l'air distrait, inquiet et comme d'un fantôme pour qui va sonner l'heure de rentrer dans les ténèbres, tel je voyais devant moi ce jeune génie, dont la vie cachée éveillait à ce moment des curiosités aussi vives que ses triomphes avaient naguère excité d'envie.

Lorsqu'il m'eut été présenté et qu'assis près de moi avec une grâce hardie et comme s'il m'eût connue de longue date, Franz se mit à causer familièrement, je sentis, sous les dehors étranges qui m'avaient d'abord étonnée, la force et la liberté d'un esprit qui m'attirait ; et bien avant que la conversation eût pris fin, j'en venais à trouver très simple toute une manière d'être et de dire inusitée dans le monde où j'avais toujours vécu. Franz parlait impétueusement, d'une manière abrupte, et exprimait avec véhémence des idées, des jugements bizarres pour des oreilles habituées comme l'étaient les miennes à la banalité des opinions reçues. L'éclair de son regard, son geste, son sourire tantôt profond et d'une douceur infinie, tantôt caustique, semblaient vouloir me provoquer soit à la contradiction, soit à un assentiment intime. Et moi qui demeurais hésitante entre l'un et l'autre, surprise de tant de promptitude

dans une relation si peu prévue, je répondais à peine. La maîtresse de la maison vint me tirer d'embarras. Le piano était ouvert, les flambeaux étaient allumés aux deux côtés du pupitre. Mme L. V. murmura quelques paroles que Franz ne lui laissa pas achever. Brusquement, il quitta le siège qu'il occupait près de moi, je crus voir que c'était avec dépit; et comme involontairement, sans réflexion, sans qu'il m'en eût priée, je suivis l'artiste au piano où l'attendait le chœur des jeunes filles, et prenant des mains de l'une d'elles une partie de *mezzo-soprano*, je mêlai à ces voix fraîches et calmes ma voix émue. Le morceau terminé, Franz, qui ne m'avait pas vue jusque-là, cachée que j'étais derrière lui, dans le groupe des chanteuses, en se retournant m'aperçut. Une lueur passa sur son front, qui tout aussitôt se rassombrit; et pendant le reste de la soirée, il ne chercha plus à se rapprocher de moi.

Après qu'il eut joué, je lui dis, comme tout le monde, à mon tour et selon la politesse, quelques mots d'admiration, auxquels il répondit par une inclination silencieuse. Je rentrai chez moi assez tard; j'eus peine à m'endormir; et, pendant mon sommeil, je fus visitée de songes étranges.

Dès le lendemain, Mme L. V., avec l'empressement le plus aimable, venait, accompagnée d'un de ses parents, s'informer de ma santé; elle m'avait trouvée la veille un peu pâle quand je m'étais retirée, et voulait savoir, par elle-même, si je n'étais pas souffrante. Puis, sans me laisser le temps de répondre et d'un air d'enchantement : « N'est-il pas vrai, s'écria-t-elle, que Franz est incomparable? quel feu! quelle âme! quel génie!... Mais il faut avouer qu'il s'est surpassé hier. Jamais, au dire même de ses élèves, il n'avait joué ainsi. Vous l'inspiriez. C'est vous que ses yeux cherchaient toujours. Quand vous applaudissiez, son visage rayonnait. »

Mme L. V. eût pu continuer longtemps de la sorte, je ne songeais pas à l'interrompre. Son parent, homme sage et discret, hasarda quelques réflexions touchant les excentricités des artistes et l'inconvénient qu'il voyait à les admettre chez soi sur un pied d'égalité. Ces réflexions me déplurent et je sus bon gré à la marquise de n'en tenir aucun compte. Mme L. V. reprit, comme si rien n'avait été dit, l'éloge de Franz; son caractère était aussi beau que son génie, son âme aussi noble que son talent. Quant à sa piété, elle était évangélique, et

malgré les soucis quotidiens d'une situation très peu fortunée, Franz assistait les pauvres avec une charité sans mesure. On ne pouvait enfin le connaître sans l'aimer. Puis changeant de ton, d'un air de reproche :

— Vous ne l'avez pas autorisé à vous rendre ses devoirs, me dit la marquise ; il méritait pourtant qu'on le distinguât. Je suis sûre que vous l'eussiez rendu bien fier et heureux.

Le parent fit un geste qui voulait dire : « Quelle inconvenance ! » Ce geste décida ma réponse. Je demandai à la marquise l'adresse de Franz, et dès qu'elle m'eut quitté, je pris la plume pour l'inviter à mon jour de réception. Trois fois je recommençai un billet de trois lignes. Je ne parvenais pas à me satisfaire. Ou bien j'avais trop insisté sur le plaisir que j'aurais à avoir Franz chez moi, ou bien je me trouvais trop cérémonieuse en ma politesse. J'avais surpris chez l'artiste, dans notre conversation de la veille, je ne sais quoi d'ombrageux, une sorte de hâte à rappeler les distances des rangs, comme s'il avait pu craindre qu'on la fît sentir. Les observations du parent de la marquise m'avaient mis devant les yeux une chose à laquelle je n'avais pas eu l'occasion de réfléchir encore, cette différence du nom, du sang et de la fortune que nous devions au hasard de la naissance et qui nous établissait en supériorité sur le reste des hommes. A ce moment, je me sentis gênée par cette supériorité apparente dans mes rapports avec une personne que son immense talent, et ce que je croyais déjà savoir de son caractère, mettaient dans ma propre estime si fort au-dessus de moi. Je craignais, en écrivant ce billet, que l'habitude des formules du monde vis-à-vis d'un artiste qui n'en était pas, ne me fissent paraître hautaine quand je voulais simplement être convenable ; mais je craignais aussi, en négligeant ces formules, de laisser voir plus d'intérêt qu'il ne serait bienséant dans les relations si nouvelles avec un homme si jeune et si étranger à tous les miens.

Franz, sans me répondre, se rendit à mon invitation. L'accueil qu'il reçut dans mon cercle intime l'autorisait à y revenir, je l'en priai. Mon goût bien connu pour la musique rendait sa présence chez moi très naturelle. D'ailleurs, la considération dont j'étais entourée me donnait, après six années de mariage, une indépendance complète. Il n'y eut donc aucun

empêchement d'aucune sorte à la fréquence des entretiens qui s'établirent bientôt entre Franz et moi.

Ces entretiens furent dès le commencement très sérieux et, comme d'un mutuel accord, exempts de banalité. Sans hésitation, sans effort, par la pente naturelle de notre esprit, nous en vînmes tout de suite aux sujets élevés, qui seuls avaient pour nous de l'attrait. Nous parlions de la destinée humaine, de ses incertitudes et de ses tristesses. Nous parlions de l'âme et de Dieu. Nous échangions de graves pensées sur le temps présent, sur la vie future et sur les promesses de la religion qui s'y rapportent. Nous ne disions rien de personnel ni de trop intime, mais il allait de soi, dans le ton de nos discours, que nous étions l'un et l'autre très malheureux, et que nous avions déjà, quoique bien jeunes, plus d'une expérience amère.

Dans ces sous-entendus, dans ces confidences voilées, dans ces épanchements à la fois très libres et très discrets où nous trouvions chaque jour un plus grand charme, Franz apportait un mouvement, une abondance, une originalité d'impressions qui éveillaient en moi tout un monde sommeillant, et me laissaient, quand il m'avait quittée, en des rêveries sans fin. Bien qu'il n'eût reçu qu'une éducation très incomplète, ayant été dès l'enfance appliqué sans relâche à l'exercice de son art, comme il avait été aux prises avec les difficultés de la vie, comme il avait vu les choses sous des aspects très divers, tantôt dans les éblouissements d'une célébrité théâtrale, tantôt dans les privations d'une existence précaire asservie à la foule et à ses caprices, aujourd'hui comme le petit Mozart sur les genoux des reines et des princesses, demain dans l'isolement et la dure pauvreté, Franz avait, beaucoup plus que moi, senti l'inconséquence, l'injustice et la sottise, la légèreté cruelle et la tyrannie de l'opinion. Plus aventureux par nature et par situation, il avait aussi jeté ses curiosités beaucoup plus avant que moi dans le bien et dans le mal. Quoiqu'il fût encore, d'imagination du moins, très catholique, et que le bruit qui le faisait entrer dans les ordres ne fût pas sans quelque fondement, l'inquiétude de son esprit le poussait aux hérésies. Il avait assidûment suivi, en ces dernières années, les prédications des sectes et des écoles qui annonçaient des révélations nouvelles. Il fréquentait les assemblées des disciples de Saint-Simon. Sous les ombrages de la Chênaie, il avait écouté d'une oreille avide les ensei-

gnements de ce croyant illustre que déjà Rome condamnait.

En politique comme en religion, Franz haïssait la médiocrité et s'avançait hardiment jusqu'à l'extrémité des opinions. Il méprisait la royauté bourgeoise et le gouvernement du juste milieu; il appelait de tous ses vœux le règne de la justice, c'est-à-dire, selon qu'il me l'expliquait, la République. D'une même effervescence il se portait aussi aux nouveautés qui menaçaient dans les lettres et dans les arts les disciplines anciennes : *Childe-Harold*, *Manfred*, *Werther*, *Obermann*; tous les révolutionnaires superbes ou désespérés de la poésie romantique étaient les compagnons de ses insomnies. Avec eux il s'exaltait dans un fier dédain des conventions, il frémissait comme eux sous le joug détesté des aristocraties qui n'avaient pas pour fondement le génie ou la vertu; il ne voulait plus de soumission, plus de résignation, mais une sainte haine, implacable et vengeresse, de toutes les iniquités.

Tant de noms, tant d'idées, tant de sentiments, tant de révoltes qui m'étaient restés, jusque-là, presque inconnus, dans le cercle étroitement fermé de cette antique société toute de traditions où j'étais née, tombèrent sur mes pensées languissantes comme des étincelles, et m'effrayant, m'attirant tour à tour, me détournant de moi-même, me firent prendre le change sur le trouble de mon cœur. Un assez long temps s'écoula sans incidents, sans que rien survînt à la traverse, dans des entretiens, dans des lectures dont l'intérêt allait croissant, à mesure que se dissipaient mes premières timidités. A la voix du jeune enchanteur, à sa parole vibrante, s'ouvrait devant moi tout un infini, tantôt lumineux, tantôt sombre, toujours changeant, où ma pensée plongeait éperdue. Aucune apparence de coquetterie ou de galanterie ne se mêlait, comme il arrive entre personnes de sexe différent, entre personnes du monde, à mon intimité avec Franz. Il y avait entre nous quelque chose ensemble de très jeune et de très grave, de très profond et de très naïf. Contents de nous voir chaque jour avec l'assurance de nous retrouver le lendemain, aux mêmes heures, avec la même liberté, nous nous abandonnions l'un et l'autre à cette sécurité, à cette plénitude d'un sentiment spontané et partagé qui ne s'interroge pas, ne s'analyse pas, et qui n'a même pas besoin de se déclarer, tant il se sent compris, partagé, nécessaire et inexprimable.

***

Le changement de saison qui me ramenait à la campagne vint rompre le charme magique et nous avertir tous deux que nous n'étions pas seuls dans l'univers.

J'étais déjà depuis six semaines à Croissy quand l'occasion se présenta d'y inviter Franz. Ces six semaines m'avaient paru un siècle. Après le plaisir si vif et perpétuellement renouvelé de nos conversations à deux, après ces échanges rapides et sincères de pensées et de sentiments qui animaient toutes mes heures, l'insipide monotonie, l'étiquette et la gêne d'un voisinage de pure bienséance devenaient intolérables. Le meilleur moment de ma journée était celui où, retirée dans ma chambre, seule avec mes enfants, je m'appliquais à leur donner les premières notions élémentaires qui convenaient à leur âge. Mais ces moments étaient courts, parce qu'il me fallait en mesurer la durée à l'attention dont ces petits êtres se montraient capables. Et, d'ailleurs, j'avais plus besoin moi-même d'apprendre que d'enseigner, je n'étais pas entrée dans cette maturité généreuse où l'on répand autour de soi les trésors acquis : ma jeunesse sans expansion, arrêtée à mi-chemin de son développement, et qui n'était en quelque sorte qu'une enfance prolongée, avait faim et soif de nourriture; mon esprit n'était pas moins avide de connaître que mon cœur avide d'aimer; l'un et l'autre ne pouvaient déjà plus se passer de ce foyer de lumière qui brûlait si fervent dans l'âme de Franz.

Sur mon invitation, Franz vint à Croissy. Lorsqu'on l'introduisit au salon, mes enfants y étaient avec moi. Il ne les avait jamais vus auparavant, ne venant chez moi, à Paris, que le soir, après l'heure où on les emmenait. Que se passa-t-il soudain dans son esprit? Quelle pensée le traversa comme la flèche? Je ne sais, mais son beau visage s'altéra, ses traits se contractèrent. Nous demeurâmes un instant sans pouvoir parler. Franz s'était arrêté au seuil. Je fis quelques pas vers lui, tremblante, interdite. Dans un même éclair de la conscience nous venions de nous sentir coupables apparemment, car nous n'osions plus nous rien dire. A partir de ce jour, mes rapports avec Franz changèrent de nature. Je ne le voyais plus que de loin en loin, rarement en tête-à-tête, et je ne savais plus, par moments, si je désirais ces rencontres ou si je les craignais

davantage, tant elles me laissaient troublée. Dans nos conversations plus courtes, plus souvent interrompues, quelque chose était survenu qui n'était plus nous entièrement. Si le fond de nos entretiens restait le même, le ton en était tout autre. Franz y apportait l'humeur fantasque, moi, la gêne et l'embarras. Tantôt de longs silences s'établissaient entre nous, tantôt, au contraire, Franz causait avec une animation fébrile, il affectait la gaieté, mais c'était une gaieté railleuse et qui me faisait mal. Lui que j'avais vu si plein d'enthousiasme, si éloquent à parler du bien et du beau, si ambitieux d'élever sa vie, de la consacrer au grand art, si religieux dans toutes ses pensées, il ne s'exprimait plus maintenant sur toutes choses qu'avec un accent d'ironie. Il faisait parade d'incrédulité ; ses respects et ses mépris, ses admirations et ses sympathies, il les confondait comme à dessein dans une égale et moyenne indifférence.

Il célébrait la sagesse vulgaire et la vie facile ; il se plaisait à l'apologie des libertins. Tout à coup, sans que rien les amenât, il me tenait des propos bizarres, tout à fait inouïs dans sa bouche; il vantait ce qu'il appelait ma belle existence; il me félicitait de ma grande situation dans le monde, il admirait, disait-il, ma demeure royale, l'opulence et l'élégance de tout ce qui m'environnait. Était-ce sérieusement ? Était-ce en manière de persiflage ? A son air impassible, à sa voix morne, je ne savais plus rien discerner.

Chose étrange, le talent de Franz ne me paraissait pas moins changé que son esprit. Improvisait-il au piano, ce n'était plus comme naguère, pour en tirer de suaves harmonies qui m'ouvraient le ciel; c'était pour faire vibrer, sous ses doigts d'airain, des sons discordants et stridents. Sans me rien reprocher, Franz, à qui ma présence n'apportait plus ni paix ni joie, semblait nourrir contre moi je ne sais quel ressentiment secret. Une fois même, j'avais surpris dans son regard comme un pâle éclair de haine... Qu'était-ce? Je n'osais l'interroger. Quand nos regards se rencontraient, je croyais bien encore lire dans ses yeux des attendrissements subits et involontaires, mais, dès qu'il me voyait émue, sa lèvre reprenait son pli sardonique. La sécheresse de son accent, si je tentais de ramener l'intimité de nos épanchements d'autrefois, me déconcertait. Inquiète, repliée sur moi-même, je me perdais en suppositions, et j'étais remplie d'angoisses.

Un jour, sous le coup d'une parole acérée, dont je ne pus supporter la vive blessure, une plainte m'échappa. Longtemps contenues, mes larmes coulèrent. Franz me regardait consterné. Il restait silencieux, il paraissait en lutte avec lui-même, agité d'émotions contraires qui faisaient trembler sa lèvre. Soudain tombant à mes pieds, embrassant mes genoux, il me conjura d'une voix que j'entends encore, d'un regard profond et douloureux, de lui accorder mon pardon. Ce pardon, dans la brûlante étreinte de nos mains, fut une explosion d'amour, un aveu, un serment mutuel de nous aimer, de nous aimer sans partage, sans limite, sans fin, sur la terre et dans toute la durée des cieux!...

Les heures, les jours, les semaines, les mois qui suivirent ne furent qu'enchantement. Sans former aucun projet, sans rien préméditer, sans rien arranger, il se trouvait toujours que les choses allaient de soi et nous ramenaient l'un vers l'autre. Franz, comme il l'avait promis, ne paraissait plus le même homme. D'une tendresse toujours égale, il apportait dans nos entretiens une douceur charmante. Nous parlions maintenant beaucoup de nous. Il me racontait sa vie passée. Il me disait son enfance sans joie, son adolescence sans conseil et sans appui; il me confessait ses tentations, ses fautes, ses remords, le désir d'y échapper dans le cloître. Il me peignait en traits de feu les passions contraires qui, bien avant l'âge, s'entredéchiraient dans son sein, les ambitions mondaines et les ferveurs ascétiques, l'orgueil et la convoitise, l'âpre curiosité des choses défendues, tous les aiguillons de la chair et tous les aiguillons de l'esprit, excités par les ivresses d'une célébrité frivole et qu'il tenait lui-même en grand mépris.

Franz faisait aussi allusion, mais avec d'infinis ménagements, aux mouvements tumultueux de la passion que je lui avais inspirée, à ses espérances aveugles, coupables, insensées et, dans ses retours de clairvoyance, à la fascination du suicide. Mais combien cela était loin de lui désormais! Il n'y avait plus rien en lui qui ne fût changé par moi; rien qui ne pût, avec le temps, si je daignais le vouloir, devenir digne de moi. Mon âme tout entière se pénétrait peu à peu de ces douces persuasions. A mesure qu'il m'ouvrait mieux la sienne, nous nous découvrions mille analogies secrètes que nous n'avions pas aperçues encore, et qui, certainement, nous

destinaient l'un à l'autre. Nous revenions aussi très souvent, avec un plaisir extrême, vers ce passé si proche, et pourtant, si loin déjà, où nous avions commencé de nous voir et de nous plaire... Nous en voulions rappeler les moindres circonstances. Avec une curiosité qui ne se lassait pas, nous nous interrogions sur chacune des impressions que nous avions reçues l'un et l'autre et, toujours, nous en arrivions à ceci, qu'il ne nous eût pas été possible de ne nous point aimer, et que, cesser de nous aimer, ce serait, pour nous, cesser de vivre.

Dans nos longues promenades de Croissy, à travers les blés et les prairies, Franz aspirait avec délices cette paix des campagnes, que son enfance, jetée à tous les fracas des villes, n'avait pas connue. Il écoutait d'une oreille d'artiste la lente cadence des mouvements champêtres; il distinguait, sous l'herbe, les bruits les plus furtifs; il saisissait, dans l'air, les plus légers bourdonnements. En recueillant tous les souffles, tous les murmures extérieurs, il suivait, à part lui, le rythme de sa pensée, et moi, appuyée sur son bras, penchée vers lui, j'écoutais, à sa lèvre émue, des notes indistinctes, vagues, mélodieuses qui me semblaient préluder aux chœurs célestes.

On s'étonnera sans doute, et je m'en étonne moi-même en y reportant ma pensée, de cet apaisement soudain des violences de la jeunesse, de ce calme de l'âme et des sens qui s'établit si vite entre deux personnes passionnées, au lendemain du jour où elles se sont livré l'une à l'autre le secret d'un mutuel amour. On se demande comment, ce qui les attire, ce qui les repousse, ce qui les retient, ce qui les entraîne, ne se heurte pas violemment dans un choc terrible...

Qui de nous n'a senti parfois dans la forêt un silence mystérieux se répandre? une sorte d'immobilité inquiète et, comme si la nature retenait son haleine, envelopper, pénétrer toutes choses et succéder soudain au craquement des branches mortes, au murmure de la brise sous la feuillée, au bourdonnement des insectes, au vol des oiseaux? Paix trompeuse! Silence menaçant! Appréhension de l'orage qui s'annonce dans les nuées; tempête qui s'approche et qui va tout dévaster!... La tempête n'était pas loin.

* * *

Vers la fin du mois d'octobre, ma fille aînée tomba malade. Elle eut quelque accès d'une fièvre qui s'annonçait avec une tendance intermittente. L'attribuant aux vapeurs des soirs d'automne sur nos étangs, je ramenai l'enfant à Paris. Bientôt, toute incertitude cessa; les symptômes se caractérisèrent : c'étaient ceux de la fièvre cérébrale. Le souvenir de mon père, enlevé en quelques heures par cette cruelle maladie, me revint comme une menace. Ma famille accourut auprès de moi. Franz venait à ma porte plusieurs fois le jour, pour savoir des nouvelles, mais il ne demandait pas à me voir. Je ne quittais pas la chambre de mon enfant. Le mal s'aggravait. La fièvre devenait plus intense. Elle amenait parfois le délire. A ces délires succédaient de longues syncopes qui ressemblaient à la mort. Plusieurs jours passèrent ainsi. Le médecin devenait très soucieux ; les remèdes qu'il ordonnait n'agissaient plus ; il demanda une consultation. D'un commun accord, les docteurs appelés ordonnèrent de faire sur le front de l'enfant des applications de glace, mais je devinais à leur contenance, à la manière dont ils éludaient mes questions, qu'ils attendaient bien peu de ce dernier effort. Aucun changement, en effet, ne se produisit dans le cours rapide du mal ; tout au contraire, des symptômes nouveaux et très graves m'ôtaient d'heure en heure un reste d'espoir. Assise au chevet de mon enfant, pendant toute une nuit d'angoisse, j'épiai vainement, dans ses yeux ouverts et mornes, un regard qui répondît au mien. Elle ne me reconnaissait plus. De sa bouche sortait un souffle inégal et rauque qui me déchirait les entrailles et que pourtant je craignais à toute minute de ne plus entendre, car c'était le dernier signe qui me révélât qu'elle existait.

Une autre nuit vint, et passa encore. Je ne pleurais plus, je ne priais plus, je ne parlais plus, je n'avais plus conscience de ma propre vie, dans cette chambre silencieuse et lugubre qui me semblait un tombeau. La troisième nuit venue, je ne sais vers quelle heure tardive, vaincue par la fatigue, je m'assoupis dans le fauteuil où, depuis quarante-huit heures, je n'avais pris ni repos ni nourriture.

Je ne saurais dire non plus si ce sommeil fut de longue ou de courte durée; lorsque j'en sortis brusquement, les

premiers rayons du matin paraissaient à travers les fentes des volets, les bougies brûlées jusqu'au bout achevaient de s'éteindre sur les flambeaux. Dans ces clartés douteuses, était-ce une illusion ? je crus voir, sur les draps blancs du lit, la main de Louise, qui s'allongeait vers moi. Je courus à la fenêtre, j'écartai les rideaux, je jetai sur le lit un regard avide : plus de doute, Louise ouvrait les paupières et tout aussitôt les refermait. Je fis signe à la garde, elle prit la main de l'enfant que je n'osais pas, moi-même, interroger. O bonheur ! le pouls battait avec plus de force ; la respiration était plus égale : le prompt coup d'œil du médecin qui venait d'entrer m'en dit plus que tout le reste... à ce moment, Louise rouvrait les yeux et cette fois elle ne les referma pas. Elle m'avait reconnue, elle me souriait. Je ne crois pas que bonheur plus inespéré ait fait tressaillir de plus de joie, et monter vers Dieu d'un plus vif élan de gratitude, un cœur plus profondément ému ! Cependant le retour à la vie s'accentuait dans le regard et dans la physionomie de l'enfant. La joie se répandait dans la maison. La famille, les serviteurs se disaient : « *Elle a été* bien mal. » On allait, on venait d'un pas moins lent ; on parlait plus haut ; on préparait le repas du matin. Et moi, comme hors de sens, transportée d'une ivresse divine, je perdais toute conscience du lieu, du temps, des autres et de moi-même ; rien n'existait plus autour de moi ni en moi, hormis le sentiment intense, douloureux et délicieux, de la vie reconquise sur le spectre affreux de la mort. Je serrais, sans les distinguer, toutes les mains qui m'étaient tendues, et je pleurais à chaudes larmes.

Une heure s'écoula : l'enfant, sans avoir parlé, parut s'endormir d'un bon sommeil. Pour la première fois depuis deux jours je passai dans la pièce voisine, afin de mettre un peu d'ordre dans mon habillement ; mais à peine m'étais-je éloignée du lit, qu'un inquiet instinct m'y ramenait. Quel effroi ! grand Dieu ! quel effroi ! L'enfant s'était dressée sur son séant. Ses yeux étaient ouverts et hagards. Je m'élançai vers elle. Elle jeta ses bras à mon cou dans un mouvement d'épouvante, et comme pour fuir une main invisible. Je la serrai contre mon sein. Elle poussa un cri, et je sentis son corps affaissé peser d'un poids inerte sur ma poitrine.

Ce qui se passa alors, je n'ai jamais pu m'en souvenir. On

me dit qu'on m'avait emmenée sur l'heure. Quand je repris l'usage de ma raison, j'étais à Croissy entourée des miens. On me remettait une masse de lettres arrivées depuis mon malheur, et qu'on avait cru devoir jusque-là soustraire à ma vue. J'en ouvris une au hasard, ne distinguant pas les écritures. Elle était de Franz. Il n'espérait pas me voir, disait-il, dans un pareil moment. Il ne pensait pas que sa présence pût m'apporter de consolation. Il partait pour la Chênaie, Franz ne disait pas pour combien de temps. Il ne me demandait pas non plus de lui écrire. Il y avait dans le ton de sa lettre et dans la résolution qu'elle annonçait une froideur qui aurait dû me blesser. J'en éprouvai, au contraire, je ne sais quel âpre soulagement. La douleur a des égoïsmes farouches. Je ne voulais à la mienne ni trêve ni partage. Franz en s'éloignant semblait le deviner, et je lui savais gré de me laisser ainsi tout entière à moi-même et à mon désespoir.

Par une de ces duretés de la nature et du sort dont le cœur humain s'étonne, la perte d'un enfant, l'affliction commune, au lieu de nous rapprocher, mon mari et moi, ne fit qu'étendre entre nous la distance et le silence. Dans ces grandes salles sonores qu'égayaient naguère deux voix charmantes, nous allions et venions, mornes et muets. La petite voix argentine de l'enfant vêtue de noir qui s'y faisait entendre seule à cette heure déchirait nos cœurs sans les attendrir. Injuste, sombre, amère, j'en voulais à une enfant de quatre ans de ne pas comprendre la mort. Je lui reprochais ses jeux ; je repoussais ses caresses. Bientôt sa présence me fit tant de mal qu'on décida de l'éloigner. D'accord avec mon mari, ma mère mit Claire dans un pensionnat. Elle s'y habitua trop vite à mon gré, et ce fut à ma douleur une irritation nouvelle.

Six mois s'écoulèrent de la sorte, sans m'apporter la résignation. Je m'exaspérais au contraire, de plus en plus, contre l'inique arrêt du sort, contre le Dieu sans pitié, resté sourd à mes prières. Quand l'esprit de révolte se fut lassé, je tombai dans l'accablement. J'avais depuis longtemps perdu le sommeil ; toute nourriture m'était en dégoût, tout mouvement en aversion ; je ne parlais plus, je n'écoutais plus, je ne témoignais plus enfin d'aucune manière qu'il y eût en moi ni sensation ni pensée. Je continuais d'exister : c'était là tout ; serait-ce longtemps ? On en pouvait douter, tant se marquaient de jour en

jour à mon visage les signes d'un épuisement rapide ; je dépérissais à vue d'œil.

On entrait dans le mois de mai : il y avait six mois que Franz était parti pour la Chênaie. Pendant ce long intervalle, il ne m'avait point écrit ; son nom n'avait pas été prononcé en ma présence, et dans ma mémoire vacillante, son image n'apparaissait plus que vague et comme effacée. Une lettre de lui m'arriva. Il me fallut un effort pour en briser le cachet. Elle ne contenait que peu de mots. Franz venait, disait-il, de prendre une résolution. Il allait quitter la France et l'Europe. Il souhaitait, si cela ne m'était pas trop pénible, de me revoir une fois auparavant. Il me priait de lui marquer le lieu, le jour, l'heure... J'avais lu jusque-là machinalement. Mais quand mes yeux tombèrent au bas de la page, sur les caractères plus visibles qui formaient le nom de Franz, je me sentis frappée comme d'un courant électrique. Mon sang, depuis si longtemps figé dans mes veines, afflua au cœur tout à coup. La mémoire me revint, la vie rentra en moi, douloureuse, mais véhémente.

Un quart d'heure après, un messager sur la route de Paris portait à Franz une lettre qui fixait au lendemain, dans l'après-midi, chez sa mère, notre dernier adieu. Quand j'arrivai, Franz m'attendait au seuil. Il parut effrayé à ma vue. Me conduisant lentement vers un fauteuil où il me fit asseoir :

— Pauvre mère ! s'écria-t-il, que vous avez souffert !

Un torrent de larmes s'échappa de mes yeux.

— J'étais inquiet, reprit Franz, en me regardant fixement ; pas assez peut-être. Pouvez-vous me rassurer un peu ? me parler de vous ?

— Je vous dirai tout, m'écriai-je !

Et alors, avec une abondance de cœur qui ne m'était pas naturelle, avec une expansion que je n'avais pas eue, même aux plus heureux jours de notre intimité, je racontai à Franz, sans rien omettre, tout ce qui s'était passé depuis l'heure où nous nous étions vus pour la dernière fois. Il m'écoutait dans un recueillement profond. Lorsque j'en arrivai à lui dépeindre l'état où j'étais tombée après la mort de mon enfant, mes injustices, mes révoltes, ma détresse d'âme et d'esprit, puis ma torpeur, l'inertie de mon désespoir, et comment, à la vue de son nom, tracé de sa main, je m'étais soudain sentie renaître, il ne paraissait plus m'écouter. Sa physionomie avait pris une

expression que je ne lui connaissais pas ; dans tous ses traits on lisait une assurance et un calme que je n'y avais jamais vus auparavant, et comme il ne parlait pas, qu'il semblait suivre au dedans de lui un enchaînement de graves pensées.

— Mais vous, Franz, lui dis-je, à mon tour, qu'avez-vous fait pendant toute cette longue durée ? Qu'avez-vous donc résolu ? Qu'aviez-vous à me dire et qu'allez-vous m'apprendre ? Vous partez ?

— Nous partons, dit Franz avec un accent étrange et en attachant sur moi un long regard qui semblait vouloir tirer du plus profond de mon cœur un consentement.

Je demeurai muette, ne pouvant, n'osant comprendre ce que j'avais entendu. « Nous partons », reprit-il. Et ses yeux, qui ne quittaient pas les miens, prirent une intensité de supplication, d'espérance et d'amour qu'il me fut impossible de soutenir.

— Que dites-vous, Franz ? — Et je détournai la vue.

— Je dis, reprit-il d'une voix ferme, que nous ne pouvons plus vivre ainsi. Ne vous récriez pas. J'ai pensé bien auparavant tout ce que vous pourriez me dire. Du premier jour où je vous ai aimée, quand j'ai senti ce qu'était mon amour et ce qu'il allait vouloir, j'ai tremblé pour vous. J'ai décidé de vous quitter. Tout à l'heure encore je fuyais, je voulais mettre entre nous des distances infranchissables, pour que, à défaut de bonheur, la paix, du moins, vous fût rendue... Et voici ce que j'ai fait !... Pauvre femme ! accablée, affaissée sans force et sans vie, qu'êtes-vous devenue loin de moi ? Non, non, je ne vous laisserai pas ainsi misérablement languir et dépérir. Moi aussi, j'ai soif de vivre ! C'est assez ployer sous le joug qui nous courbe à terre ; c'est assez lutter, souffrir en vain. Luttons et souffrons, mais que ce soit ensemble et debout ! Nos âmes ne sont point faites pour les choses qui se partagent, pour ces résignations muettes où tout s'éteint dans les pleurs. Nous sommes jeunes, courageux, sincères et fiers. Il nous faut les grandes fautes ou les grandes vertus. Il nous faut, à la face du Ciel, confesser la sainteté ou la fatalité de notre amour. M'entendez-vous maintenant, me comprenez-vous ?

Et les bras de Franz me saisissaient et m'étreignaient tremblants...

— Grand Dieu ! m'écriai-je.

— Votre Dieu n'est pas mon Dieu, dit Franz, en mettant sa

main sur ma bouche; il n'y en a pas d'autre que l'amour.

Éperdue, défaillante, je sentis que toute ma volonté m'abandonnait. Un voile s'abaissait sur mes paupières. Franz n'entendait plus mes paroles entrecoupées. Se répondant à lui-même : « Où allons-nous? s'écria-t-il, que m'importe! Si nous sommes heureux ou malheureux, qu'en sais-je? Ce que je sais, c'est qu'il est trop tard pour vouloir autre chose, c'est que je vous aime, c'est que je romps vos liens, c'est que, dans la vie ou dans la mort, nous sommes unis à jamais... »

Huit jours après, nous avions quitté la France. Tout était brisé, rejeté, foulé aux pieds, hormis notre amour. Le Dieu inconnu, *le Dieu plus fort*, prenait possession de nous et de notre destinée.

* * *

Triomphe de l'amour, que tu fus en nous complet et magnifique! Sur quelle scène grandiose, dans quelle profondeur des solitudes, tu déployas tout à l'aise ton cortège d'illusions! à travers quels silences et quelles solennités!

Remparts de granit, monts inaccessibles que vous dressiez entre le monde et nous, comme pour nous dérober à sa vue, vallons cachés, noirs sapins qui nous enveloppiez de votre ombre, murmure des lacs, sourds grondements des précipices, rythmes prenants et doux des sites alpestres qui donniez à notre ivresse d'un jour je ne sais quel accent des choses éternelles, fantômes douloureux et chers de ma jeunesse, je vous évoque ici, dans ma mémoire émue, pour la dernière fois... Un jour encore, et vous rentrez avec moi dans les muettes ténèbres d'où un Dieu nous fit sortir. Nous garderont-elles à jamais, dissipés, évanouis, dans le vide et le silence? Plongerons-nous au contraire dans l'immense fécondité qui tire perpétuellement de la mort, la vie, et donne aux ombres vaines la forme et la pensée?

Tu le sauras bientôt, cœur inquiet et lassé :

Warte nur
Bald ruhest Du auch.

Nous n'avions formé aucun projet, Franz et moi; nous ne nous étions tracé aucun plan de voyage. Une circonstance fortuite avait dirigé nos pas vers la Suisse; peu nous importait

où nous allions. Vivre seuls, ensemble, mettre entre nous et notre passé une distance bien tranchée; changer d'horizon, comme nous allions changer de vie, nous n'avions pas d'autre but. Nous voulions la solitude, le recueillement, le travail. Franz, lassé et en quelque sorte humilié des éclats d'une célébrité dont il ne resterait rien après lui, tourmenté d'ambitions plus hautes, souhaitait que le silence se fît autour de son nom et de sa vie, afin de se livrer sans trouble à l'étude sérieuse des maîtres et à la composition d'une grande œuvre d'art.

L'art religieux le préoccupait au-dessus de tout. Les sujets bibliques, les légendes chrétiennes, et même à certains moments, quand son génie parlait plus haut que ses doutes, la Passion du Sauveur des hommes, sollicitaient sa pensée. Remettre dans le temple la musique sacrée, que les goûts profanes du siècle en avaient bannie; rendre à Dieu dans le plus idéal des arts un culte épuré, émouvoir, entraîner les foules, les pénétrer d'adoration et d'amour divin : tel était l'espoir secret que nourrissait Franz, et qu'il me laissait voir dans ces instants, trop rares, où, près de moi, confiant et heureux, il s'abandonnait à ses rêves. Franz ne me croyait pas non plus incapable de donner à mes sentiments et à mes pensées une forme durable. Il m'exhortait au travail.

Quelquefois aussi, lorsqu'il en venait à me parler de notre avenir le plus lointain, il semblait pressentir, par delà la passion, par delà la création poétique, par delà tous les ravissements de l'amour et de la gloire, un renoncement final, une expiation volontaire de notre bonheur trop grand. Il faisait allusion aux suggestions de l'esprit divin qui, naguère, l'inclinaient aux vœux monastiques.

Il admettait pour nous la possibilité d'une séparation consentie qui, en rompant nos liens terrestres, nous préparerait, par le détachement et la purification de la vie du cloître, à cette union céleste, où les âmes de ceux qui se sont aimés saintement ici-bas, exemptés désormais de toute épreuve, demeurent inséparables à jamais dans le sein de Dieu.

Deux mois passèrent de la sorte, au milieu des plus grands spectacles de la nature alpestre, dans de graves entretiens auxquels faisaient diversion l'imprévu, les mille incidents fortuits d'un voyage sans but précis, et ces doux propos sans suite, ces joies subites et sans cause, tous ces riens charmants, toutes ces

naïvetés du bonheur dont la jeunesse des amants connaît seule les secrets et sait goûter les délices.

Aucune lettre ne nous parvenait dans nos courses fantastiques à travers la montagne. Personne ne savait notre nom dans les maisons isolées, dans les hameaux où nous nous arrêtions de préférence. Presque partout, à nous voir si semblables par la taille, par la couleur des yeux et des cheveux, par le teint et par le son de la voix, on nous prenait pour frère et sœur : nous en étions tout ravis. Une telle erreur ne témoignait-elle pas, mieux que tout le reste, des affinités secrètes qui nous avaient si fortement attirés l'un vers l'autre? N'était-elle pas la preuve certaine que nous étions nés l'un pour l'autre, et que, l'eussions-nous voulu, il ne nous eût pas été possible de ne nous point aimer?

Les bords du lac de Wallenstadt nous retinrent longtemps. Franz y composa, pour moi, une mélancolique harmonie, imitative du soupir des flots et de la cadence des avirons, que je n'ai jamais pu entendre sans pleurer. Nous demeurâmes ensuite dans la vallée du Rhône, près de Bex, où nous fîmes lecture d'*Obermann* et de *Jocelyn :* c'est là que, brusquement, notre premier rêve finit.

* * *

Les règles de la société, on s'y soustrait pour un temps; rien n'échappe aux lois de la nature.

Un matin, à mon réveil, on touchait au mois d'octobre, je sentis un froid très vif. Jusqu'à ce jour la température avait été d'une douceur extrême. J'ouvris ma fenêtre : quelle ne fut pas ma surprise en voyant la montagne qui bornait notre horizon couverte d'un manteau de neige! A cet aspect sévère de la nature, hier encore si pleine de charme, mon cœur se serra. Hélas! C'était le premier frimas de l'hiver dans ces campagnes; un premier signe de ce changement des saisons que j'avais oublié comme tout le reste. Il allait falloir quitter la vallée, trop exposée aux rigueurs du froid et chercher un abri dans quelque ville. Genève était la ville la plus proche; c'était là aussi, que nous avions donné ordre, en quittant Paris, d'adresser nos lettres. Ce motif nous décida. Nous prîmes le bateau à Villeneuve, et quelques heures après, nous débarquions sur le quai du Rhône.

En mettant pied à terre et en me voyant tout à coup entourée de cette foule de gens officieux, qui, dans tous les pays visités des étrangers, guettent à son arrivée le voyageur pour tirer quelque profit de son embarras, je fus affectée péniblement. Quand nous parcourûmes la ville pour y trouver un logement, ce fut pis encore. Dans les campagnes agrestes où j'avais vécu depuis deux mois, rien ne me rappelait le monde, dont je me croyais sortie pour toujours. La passion qui vibrait en moi si fortement ne se sentait pas en désaccord avec les lois éternelles de la nature; la voix de Dieu dans le silence des solitudes alpestres ne lui causait pas d'effroi. Mais, ici, dans une cité bruyante, dans des rues populeuses, où je pouvais craindre à tout instant de coudoyer quelque personne connue, chaque maison dont j'entendais s'ouvrir ou se fermer la porte, chaque église devant laquelle je m'arrêtais, chaque boutique où il me fallait entrer, chaque regard qui s'arrêtait sur moi, chaque parole que je surprenais au passage me ramenait au sentiment des rapports sociaux, à la réalité de ce monde de relations et de traditions que j'avais cru pouvoir oublier.

Un malaise dont je ne me rendais pas compte, une oppression singulière de la respiration et de la pensée, me rendit, pendant cette première journée, extrêmement triste et silencieuse. J'appréhendais que Franz ne s'en aperçût; heureusement, il était distrait par d'autres soucis, et ne paraissait recevoir de notre changement d'existence aucune impression fâcheuse. Le lendemain, une émotion plus vive et plus douloureuse m'obligea, crainte de me trahir, à chercher des prétextes pour demeurer seule.

Franz était allé au bureau de la poste restante, et m'en avait rapporté deux lettres qui m'y attendaient depuis longtemps. Ces lettres étaient de ma mère et de mon frère. Je leur avais écrit à mon arrivée en Suisse sans leur dire précisément où je me trouvais, pour leur faire connaître ma résolution de vivre désormais hors de France avec Franz.

Je m'attendais à une explosion de colère, à des reproches sanglants de mon frère, à la malédiction, peut-être, de ma mère, aux menaces d'un mari offensé que la loi armait contre moi d'un droit vengeur. Je m'étais cuirassée contre les rigueurs de la famille, je croyais m'être fait un cœur d'airain. Combien je m'étais trompée !

Dès les premières lignes de la lettre de ma mère tout mon courage s'amollit, et je fondis en larmes... Quand je fus un peu remise, je lus et relus dix fois ces lettres, afin de me bien convaincre que mes yeux ne me trompaient pas. Était-ce bien possible ! Ma pauvre mère, frappée au cœur, atteinte dans ce qu'elle avait de plus sensible ; sa prédilection pour une fille, objet de toutes ses tendresses et de toutes ses fiertés maternelles, n'avait pas trouvé sous sa plume un mot sévère. Elle ne me reprochait rien, ne se plaignait de rien, n'accusait personne. Elle semblait ne s'étonner que d'une seule chose et l'exprimait avec des ménagements infinis. Comment Franz, dont chacun connaissait la foi, la piété chrétienne, avait-il pu user de son ascendant sur moi, pour m'arracher à mes affections les plus chères ? Elle ne disait pas même à mes devoirs, tant elle avait craint sans doute de me blesser. Elle paraissait compter sur quelque changement probable dans nos résolutions, sur des réflexions salutaires qui nous feraient revenir sur nos pas, pendant qu'il en était temps encore. Elle s'offrait à faciliter toutes choses. De Francfort, où elle était allée passer quelque temps dans sa famille, elle reviendrait par Bâle où elle m'attendrait : nous rentrerions ensemble à Paris : de la sorte, les bruits qui commençaient à courir sur mon absence seraient étouffés. Mais là ne s'arrêtait pas la sollicitude maternelle. Ayant deviné depuis longtemps ce que j'avais cru lui cacher, la contrainte mortelle de mon existence conjugale, ma mère admettait comme chose nécessaire ma séparation d'avec mon mari, et me rouvrait sa maison pour y demeurer avec elle.

Quant à mon frère, il était, sur ces questions délicates, plus explicite encore. Il entrait dans plus de détails. S'inspirant comme ma mère de l'espoir de mon prompt retour, il me mettait sous les yeux tous les moyens qui me restaient de rétablir, sans trop de sacrifices, une situation à peine compromise. Il pensait qu'il me serait aisé, du consentement même de mon mari, d'adopter une manière de vivre à la fois indépendante et régulière, entourée des miens, près de ma fille, occupée selon mes goûts, avec la part qu'il me conviendrait de prendre aux distractions du monde. Il ne doutait pas que l'opinion, qui me considérait comme une personne à part, n'eût ainsi pour moi des faveurs particulières. Il se faisait fort, au bout de très peu de temps, de ramener les plus rigoristes. Maurice joignait à sa

lettre quelques lignes de l'écriture de Claire qui m'embrassait et me demandait *si je ne reviendrais pas bientôt* ?

Je revoyais la maison, le foyer, ma chambre de jeune fille, les jardins où jouait mon enfant... l'église où j'avais tant prié et pleuré... la tombe de mon père... et de partout j'entendais sortir une voix plaintive qui m'appelait tout bas : « Marie, Marie... »

Et plus j'y pensais, plus m'entraient avant l'admiration, la gratitude, pour cette tendresse infinie des miens, qui faisait avec la dureté de mon abandon, un si poignant contraste! Non seulement le mot de pardon n'était tracé nulle part dans ces lettres, mais la plus lointaine allusion à une faute quelconque était soigneusement évitée. Rien de plus évident, il ne dépendait que de moi de reprendre, sans condition aucune, la place que j'avais occupée au foyer maternel. Mon mari n'y mettait point obstacle. Il avait trop de respect pour la femme qui portait son nom; il chérissait trop sa fille pour vouloir nous séparer. J'étais certaine également de trouver chez les religieuses à qui l'éducation de Claire était confiée, la plus grande déférence. Aucune difficulté sérieuse ne s'opposait donc à mon retour. Quelques concessions de forme plus que de fond satisferaient le monde, jusqu'au jour où le cours naturel des choses, qui me destinait, selon toute vraisemblance, à survivre à mon mari beaucoup plus âgé que moi, me donnerait, avec ma liberté, l'entière possession de moi-même et de ma vie.

A ces réflexions qui s'imposaient à moi, dans tous les moments où, les larmes faisant trève, je reprenais l'usage de ma raison, venait encore s'ajouter, je ne sais quelle persuasion secrète, que Franz, si ma mère faisait appel à sa générosité, ne repousserait pas sa prière, qu'il tiendrait à honneur de ne point gêner mon libre arbitre et que, quelle que fût ma décision, il éprouverait un soulagement à ne plus porter seul le poids de cette responsabilité terrible qu'il avait assumée devant Dieu et devant les hommes, et dont il n'avait pas, dès l'abord, peut-être, mesuré toute l'étendue.

Quand je me remets en mémoire ce que j'ai souffert au cours d'une vie à laquelle presque aucune souffrance ne fut épargnée, je ne trouve rien de comparable à l'angoisse de cette tentation suprême, qui, pendant de longues heures, mit aux prises, dans une commotion violente de tout mon être, les

mouvements les plus passionnés, les plus opposés de la nature humaine : l'enthousiasme de l'amour, les instincts sacrés du sang, l'honneur, le devoir... Je ne sais, mais il me semble que cette affreuse mêlée de pensées contraires, avec ses effrois, ses délires et ses défaillances, devait être très semblable aux combats qui se livrent dans une âme chrétienne entre la vocation religieuse et les résistances désespérées de toutes les attaches humaines. Ma passion pour Franz qui s'était encore exaltée dans la solitude de ces derniers mois, tenait du fanatisme. Je voyais en lui un être à part, supérieur à tout ce qui m'était jamais apparu. Disposée, comme je l'étais, aux superstitions du cœur, j'en arrivais parfois, dans une sorte de délire mystique, à me sentir comme appelée par Dieu, offerte en quelque sorte à la grandeur, au salut de ce génie divin qui n'avait rien de commun avec le reste des hommes et ne devait pas subir la loi commune! Dans ces extases amoureuses qui me venaient sans doute du sang germain, rien ne me paraissait plus devoir rester en moi, désirs, affections, devoirs, conscience même, que pour lui être immolé : j'aurais voulu être une sainte de l'amour, je bénissais mon martyre. Ce fut dans l'un de ces moments de tension nerveuse et de ferveur ascétique que, me roidissant cette fois contre moi-même, je répondis à mes parents, et que, d'une main glacée par la douleur, je leur ôtai tout espoir de me ramener à eux jamais.

Pendant ce temps, Franz était occupé d'une autre manière. En allant prendre nos lettres au bureau de la poste, il avait rencontré un ami d'enfance, un jeune musicien établi à Genève depuis quelques années, qui lui avait fait grand accueil et s'était offert tout aussitôt à le servir en toutes choses. Ils s'étaient mis ensemble à la recherche d'une demeure qui pût me convenir. Puis Édouard, c'était le nom du jeune virtuose (1), avait conduit Franz à la bibliothèque de la ville, où, à sa recommandation, on nous prêterait libéralement tous les livres d'étude dont nous pourrions avoir besoin. Édouard avait voulu aussi mettre Franz en relation avec un éditeur de musique, pour le cas où il lui conviendrait de publier à Genève quelqu'une de ses compositions. Enfin il avait tenu à lui faire voir sa propre maison, à lui faire connaître sa femme et sa petite famille. Il

(1) Pierre-Étienne Wolff.

l'avait retenu à dîner deux jours de suite, en sorte que nous nous étions très peu vus, Franz et moi, pendant ces premières heures, ce qui m'avait rendu plus facile de composer mon visage et de cacher mes pleurs.

Un après-midi, en rentrant, Franz, après m'avoir rendu compte du succès de ses recherches avec son ami, me demanda, mais sans y appuyer, et comme quelqu'un qui ne voudrait apprendre rien de fâcheux, si j'avais de bonnes nouvelles de France. Je m'apprêtais pour sortir et je tournais le dos au fauteuil où il était assis. Il ne me vit pas tressaillir. Il ne remarqua pas non plus l'altération de ma voix quand je lui répondis que oui. Il ne devina rien ou ne voulut rien savoir, nous parlâmes d'autre chose.

A partir de cet instant, tout à fait insignifiant en apparence, et dont aucune personne présente n'eût, à coup sûr, soupçonné la gravité, quelque chose fut changé, irrévocablement changé, dans ma relation avec Franz. Je sentis, — ce qui ne m'était pas arrivé encore, — entre son esprit et le mien, comme un intervalle, un espace vide où nos pensées ne se rencontraient plus. Je découvris, aux derniers replis de mon cœur, un lieu caché où Franz ne pénétrait pas. Et tout aussitôt, une parole dont je n'avais pas compris, en la lisant autrefois, le sens amer, éblouit mon esprit, comme fait l'éclair de sa lueur orageuse. Tristement, tout bas avec le poète, je redis cette parole profonde, que je ne savais pas avoir retenue :

J'ai un ami, mais ma peine n'a pas d'ami.

* * *

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans rien d'important. Ma nouvelle demeure me plaisait. La maison où nous avions loué un étage était située près d'une promenade publique, dans le quartier haut de la ville. De mes fenêtres j'avais un panorama splendide : les masses sombres du Jura, — dont je devais, beaucoup plus tard, habiter l'autre versant, — la vaste plaine semée de villas et de jardins ; les flots bleus du Rhône, rapides comme la flèche :

The blue rushing of the arrowy Rhône.

Dans la pièce où je me tenais d'ordinaire, il y avait un balcon d'où je contemplais, avec une admiration qui ne se lassait pas,

ce spectacle grandiose. Souvent aussi, quand la soirée était belle, je m'y oubliais longtemps à écouter, venant à moi d'une chapelle voisine, le chant grave et pénétrant des psaumes bibliques. Un piano d'Érard, quelques livres sur une étagère, une corbeille remplie de ces belles plantes alpestres qu'apportent chaque matin du Salève ou des Voirons, pour les amateurs de botanique qui sont nombreux à Genève, les femmes de la campagne ; tout un petit arrangement modeste, mais agréable à l'œil, me composait là un *home* charmant.

Après ces premiers jours de trouble dont j'ai parlé, nous avions repris, Franz et moi, d'une manière très régulière, nos lectures, nos études, nos entretiens. Il s'était mis à composer ; ma présence, quand il écrivait, ne lui était pas importune : tout au contraire, lorsque discrètement je voulais me retirer, il me retenait, disant qu'il avait plus de peine à se recueillir et que ses idées s'ordonnaient moins bien quand il ne me sentait pas auprès de lui. C'était pour moi, qui feignais alors de lire, mais qui en réalité ne perdais pas un mouvement de sa plume ni de ses lèvres, une émotion profonde de le voir ainsi tout à son art, tout à ce beau génie qui rayonnait dans ses yeux et que j'adorais en silence.

Et cependant, chose étrange, ce n'était pas son génie musical qui m'intéressait le plus dans Franz. J'étais musicienne assez pour le comprendre, mais pas assez pour pouvoir entrer pleinement dans les desseins qu'il formait, pour m'y associer activement, pour aider à leur réalisation comme l'eût fait une musicienne de profession, une virtuose, une Malibran. Peut-être même, à mon insu, je n'oserais pourtant l'affirmer, un secret instinct m'avertissait et me disait qu'il y avait là quelque chose de contraire à moi et qui menaçait notre amour.

Quelques mois s'étaient passés de la sorte, tranquilles et doux ; ma santé, un moment très altérée, reprenait peu à peu, dans cette existence sans secousses, son équilibre.

Franz travaillait beaucoup ; il était habituellement gai et paraissait heureux.

Un matin, à l'heure du courrier, il ouvrit devant moi une lettre que je lui vis lire deux fois de suite avec une certaine émotion ; puis il me la passa sans rien dire. La lecture de cette lettre m'émut à mon tour. Elle était d'un jeune élève de Franz, qu'il avait plusieurs fois rencontré devant moi et qu'il disait

doué d'un rare talent. Hermann, — il devait rendre ce nom deux fois célèbre, par sa virtuosité d'abord, puis après les écarts d'une jeunesse très dissipée, par l'éclat de sa conversion et de ses vœux monastiques (1), — se lamentait sur le départ de son Maître. Depuis lors, disait-il, il avait pris l'étude en dégoût. Il se sentait abandonné, découragé, perdu : c'en était fait de lui et de tout son avenir; il se jetait aux pieds de son bienfaiteur; il embrassait ses genoux, le priant, le suppliant de permettre qu'il le rejoignît n'importe où, n'importe dans quelles conditions. Il ne demandait pas de reprendre ses leçons. Pouvu qu'il fût dans la même ville que son cher Maître, à même de le voir quelquefois, de l'entendre, c'était assez. Il renaîtrait à l'espoir, il redoublerait d'efforts; rien ne lui paraîtrait plus difficile.

« Il faut qu'il vienne, dit Franz, en me reprenant la lettre des mains; je vais lui écrire. » Les paroles de l'enfant m'avaient touchée; j'allais intercéder pour lui... Ce mot de Franz me rendit muette. Eh quoi! pas une hésitation? pas une délibération entre nous, avant de prendre un parti si grave? Après que nous avions tout brisé pour vivre ensemble, voici qu'un tiers, un enfant que je ne connaissais pas, allait avoir accès dans notre solitude, en rompre le charme austère!...

Car, je le sentais bien, Hermann une fois à Genève ne pourrait pas, comme il le croyait, rester à distance. Les circonstances étaient telles qu'elles n'admettaient pas de réserve dans les rapports. Appeler Hermann auprès de nous, c'était lui ouvrir la maison, c'était lui livrer l'intimité du foyer... et Franz paraissait trouver cela si simple qu'il ne me demandait pas même mon agrément!

Je ne l'aurais pas refusé, sans doute, je n'aurais pas voulu mettre obstacle à une action généreuse, contrarier, dans Franz, son penchant inné qui le portait à susciter partout la vie, le talent; je ne me serais pas cru le droit de repousser un enfant plein d'espérance, de le renvoyer dans l'oubli, dans la dure pauvreté... Mais j'aurais désiré m'associer du moins, par le consentement, à cette bonne œuvre et rencontrer, chez Franz, quelque déplaisir à la pensée du changement qu'elle allait apporter dans notre existence jusque là si préservée

(1) Le Père Hermann, entré dans l'ordre des Carmes déchaussés, mourut à Stettin, en 1871, de la petite vérole qu'il avait contractée dans les hôpitaux, en soignant nos blessés. (Note écrite en 1872.)

de tout contact extérieur, si bien close à tous les regards!

La réponse de Franz partit le soir même. Six jours après, vers midi, un coup de marteau retentissant frappait la porte extérieure de la maison; quelqu'un montait quatre à quatre, entrait impétueusement malgré la servante, se jetait au cou de Franz : c'était Hermann.

Ce jour-là, cela allait sans dire, nous le retînmes à dîner avec nous. Le lendemain, il vint prendre une première leçon à l'issue de laquelle il sortit avec son Maître. Puis, il fut convenu qu'il reviendrait chaque jour. Insensiblement Franz, qui le trouvait très doué, mais très ignorant, en vint à lui faire faire des lectures qu'il accompagnait de longs commentaires. Ces lectures, dont l'enfant écrivait, de mémoire, des analyses qu'il nous rapportait le jour suivant, furent les premiers commencements d'une éducation complète. Je prenais intérêt aux progrès rapides de cette jeune intelligence; l'amour de Hermann pour Franz, dans son ingénuité, me touchait; mais, sans que j'osasse me l'avouer, sa présence presque continuelle froissait en moi quelque chose d'intime et de sacré. Il me semblait parfois qu'il y avait comme un manque de divination chez Franz à ne pas du tout sentir ce que la présence d'Hermann devait réveiller en moi de souvenirs et faire naître de réflexions. Était-ce donc pour accueillir à mon foyer un enfant étranger que j'avais quitté mon propre enfant? Cette éducation, ces caresses, ces liens d'amour filial et paternel qui allaient se resserrant sous mes yeux entre Franz et Hermann et qui faisaient qu'ils étaient deux dans la joie, quand moi, le plus souvent, je me sentais seule dans la peine; ces mille malentendus qui se produisaient à tout propos dans une situation mal définie, répandaient sur mes pensées refoulées beaucoup d'amertume.

Mais ce n'était rien encore auprès de ce qui allait survenir.

Un jour, Franz me demanda la permission de m'amener l'ami qui lui avait été si secourable à notre arrivée. Il y avait prés d'un mois déjà, disait-il, qu'Édouard exprimait le désir de m'être présenté. Comprenant ma répugnance à voir du monde, Franz avait différé de jour en jour, mais il ne lui était plus guère possible, sans offenser l'amitié, de tarder davantage. Édouard d'ailleurs était un esprit aimable, cultivé et dont la conversation pourrait ne pas me déplaire.

Comment refuser, sans aucun motif, une chose si simple et

de pure politesse? Je reçus chez moi Édouard. Il y vint discrètement; il causa avec réserve, mais j'appris par lui néanmoins beaucoup de choses que j'eusse préféré ne pas savoir. La société genevoise, dont nous ne nous occupions pas, s'occupait beaucoup de nous. On désirait extrêmement connaître Franz et l'entendre. On cherchait l'occasion ou le prétexte. Quelques amateurs de musique parlaient de lui offrir un banquet. On avait prié Édouard de sonder son ami pour savoir s'il ne lui conviendrait pas d'accepter la direction d'un conservatoire de musique, récemment fondé par les notables de la ville. Une dame russe, du plus grand monde, parfaite musicienne, souhaitait passionnément prendre des leçons de Franz.

Pour obtenir cette faveur, elle offrait d'y mettre un prix de reine, et tel qu'on n'en avait jamais imaginé de semblable. Je tombais des nues en entendant tout cela. Et pourtant, n'aurais-je pas dû le prévoir? La personne de Franz n'était pas de celles qui passent inaperçues. Son existence ne pouvait nulle part être ignorée. Sa renommée précoce, le prestige de son talent, l'éclat et le mystère tout ensemble du roman dont il était le héros, occupaient toutes les imaginations, excitaient les curiosités les plus vives: quoi de plus naturel? et comment Édouard, en m'en parlant, aurait-il pu soupçonner qu'il m'enfonçait au cœur mille pointes aiguës? Il s'en doutait si peu, qu'un jour il me dit en confidence et comme si je devais m'en réjouir, que les dames de la colonie étrangère qui résidaient à Genève, organisaient, au profit des pauvres, un concert d'amateurs, et qu'il était chargé de demander de leur part à Franz, s'il ne voudrait pas consentir à s'y faire entendre. Avant d'en parler à son ami, Édouard avait voulu, me dit-il, me mettre dans l'intérêt de ces dames, persuadé que je serais auprès de Franz, dans le cas où celui-ci hésiterait à promettre son concours, le meilleur des auxiliaires. Et comme je paraissais, sans doute, accueillir avec tiédeur cette ouverture, Édouard me peignit sous les couleurs les plus vives, le succès, le triomphe qu'on préparait à Franz. Genève, me dit-il, était, cette année, le rendez-vous de la plus grande compagnie européenne. De très puissants personnages s'y trouvaient qui n'avaient jamais encore entendu Franz. C'était pour lui une occasion unique de nouer des relations, les plus utiles du monde à sa gloire et à sa fortune.

Je promis ce que désirait Édouard. Mais, l'avouerai-je ? je le promis d'autant plus aisément que je croyais être certaine de n'être point écoutée. Dans les circonstances où nous nous trouvions, sitôt après l'éclat de ce que le monde appelait mon enlèvement, quand ma famille était encore sous le coup d'une rupture douloureuse ; quand il ne pouvait y avoir pour moi désormais de dignité que dans le silence, paraître en public, dans une salle de théâtre, me semblait pour Franz à tel point inconvenant que je n'en pouvais admettre la supposition. Toutes mes fiertés de femme, d'amante, et de mère se soulevaient. Cependant, composant mes paroles et mon visage, je transmis fidèlement à Franz le message dont je m'étais chargée. Dès les premiers mots il m'interrompit. Il était instruit de tout, ayant rencontré Édouard qui sortait de chez moi et n'avait pu garder son secret. « C'est un bien grand ennui, dit Franz, mais je ne vois pas trop le moyen d'y échapper. D'après ce que m'a rapporté Édouard, votre avis serait également qu'il ne m'est guère possible de refuser. Cependant, avant d'engager ma parole, j'ai voulu m'assurer par moi-même que nous sommes, en cela, d'accord... et aussi, reprit-il, car c'est la condition sans laquelle, pour moi, il ne peut plus être question de jouer en public, que vous assisterez à ce concert.

— Moi, Franz? —

Je sentis que mon gosier se serrait à m'étrangler... Il continua, sans entendre l'interruption. Sans distinguer ses paroles, j'en compris le sens confusément. Malgré les réserves qu'il croyait avoir faites, la parole de Franz était réellement donnée, le zèle d'Édouard avait tout précipité et m'avait moi-même engagée bien au delà de ce que comportaient les termes dont je m'étais servie avec lui. Je vis que Franz ne concevait pas le moindre doute touchant mon plein acquiescement et j'eus l'incroyable faiblesse de n'oser le détromper.

Lorsqu'il m'eut laissée seule, je demeurai confondue sur ce que j'avais fait et laissé faire. J'avais donc consenti à paraître à ce concert! J'avais manqué à ce point de présence d'esprit; de sincérité!... C'était à n'y pas croire! Ce qui semblera plus invraisemblable encore, c'est que les jours suivants, Franz, ne me parlant plus de rien, je n'osai pas de moi-même ramener ce sujet si délicat, et que, comme le font généralement les per-

sonnes timides ou irrésolues, je m'en remis au temps ou au hasard, du soin de me tirer de peine.

Cependant bien qu'oublié le jour fatal approchait. Quand un après-midi, en rentrant, Franz me dit comme il m'eût dit autre chose, qu'Édouard viendrait me prendre le soir et m'accompagnerait au théâtre, je fus aussi surprise que si jamais il n'eût été question de rien de semblable. Je balbutiai quelques mots tendant à me dégager, j'indiquai que j'étais souffrante ; mais alors Franz exprima de si vives inquiétudes, il me pressa de tant de questions que je finis par avouer ce que je n'avais pas osé lui dire jusque-là. Il y eut, sans doute à mon insu et contre ma volonté, dans mon accent, dans mon regard quelque apparence de reproche, car Franz pâlit, et, se levant brusquement, il se dirigea vers la porte. Je le retins...

— Où voulez-vous aller? lui dis-je.

— Pouvez-vous le demander? Je vais retirer ma parole; dire qu'on efface mon nom du programme...

En entendant ces paroles, graves et froides, je me sentis pâlir. L'inconvenance inouïe qu'il y avait à se dédire si tard, le blâme qui en rejaillirait sur Franz, s'offrirent à mon esprit dans une clarté vive; coûte que coûte, je voulus l'empêcher. Je suppliai Franz de m'entendre. Je me désavouai moi-même. Je m'accusai d'avoir cédé à un mouvement de timidité puérile. Je conjurai Franz de l'oublier, de ne me point punir en se rendant coupable à son tour d'un procédé indélicat et dont je m'attribuais tout le blâme. Il ne voulait rien entendre; j'insistai; la lutte entre nous se prolongeait; pendant ce temps, l'aiguille avançait sur le cadran... l'heure approchait, elle était passée, où il eût été possible encore à la rigueur de se dégager... Je demandai pardon à Franz et, de la meilleure foi du monde, je demeurai convaincue que j'avais eu tous les torts.

Je me rendis au théâtre. Édouard me conduisit à la loge qui m'avait été réservée. Hermann m'accompagnait. Je m'assis derrière un écran très haut et qui me cachait presque entièrement. La salle était éclairée avec splendeur et remplie jusqu'au faite. Mes yeux y plongèrent vaguement et se refermèrent tout éblouis. Il y avait un très long temps que je n'avais vu une si grande réunion d'hommes. Cet éclat de lumières, cet ondoiement de couleurs, ce mouvement houleux, ces mur-

mures, ces gestes et ces yeux d'une foule en attente me donnaient une sorte de vertige. Un gouffre ouvert sous mes pieds ne m'eût pas fait plus de peur. Tout à coup, faisant taire ces rumeurs confuses, un immense battement de mains éclate, étourdissant, prolongé, vingt fois repris, et qui ne voulait pas finir : c'était Franz qui entrait et qui saluait le public. Ma respiration s'arrêta. Je demeurai quelques instants oppressée, presque étouffée... Le bruit des applaudissements cessait. Au milieu d'un silence profond, les premiers accords du piano retentissaient. Soudain ranimée, j'abaissai un peu l'écran qui me dérobait la scène. Par un hasard étrange ou par un secret magnétisme, mon regard se croisa avec le regard de Franz qui me cherchait. Comment dire ce qui se passa en moi? C'était Franz que je voyais et ce n'était pas Franz. C'était comme un personnage qui le représentait sur la scène, avec beaucoup d'art et de vraisemblance, mais qui, pourtant, n'avait avec lui rien de commun, si ce n'est une apparence vaine. Son jeu aussi me troubla; c'était bien sa virtuosité prodigieuse, éclatante, incomparable, mais je la sentais, néanmoins, comme étrangère à lui. Où étais-je? Où étions-nous? Rêvais-je? Étais-je en proie au délire? Qui m'avait amenée là? Dans quel dessein?... C'était une angoisse inexprimable.

A partir de ce jour, un changement se fit encore dans mon existence; et celui-là fut à mon courage une nouvelle et bien difficile épreuve.

Dès le lendemain du concert, les félicitations, les empressements, les invitations de toutes sortes, les témoignages d'admiration, d'enthousiasme, de reconnaissance et de sympathie affluèrent, chez Franz, de tous côtés et de telle sorte que la meilleure part des journées se passait à y répondre. Les personnes les plus notables de la ville briguaient l'honneur de lui être présentées; tous le recherchaient : les jeunes pour son esprit, les vieux pour son talent; les femmes pour sa beauté, pour son air passionné, pour sa vie mystérieuse et romanesque. Édouard ne se tenait pas d'aise. Devenu l'intermédiaire, l'interprète officieux de ces empressements, de tous ceux du moins qui ne cherchaient pas le mystère, il prenait à ses propres yeux une importance nouvelle, et, pour la mieux établir, il insistait chaque jour davantage auprès de Franz, afin d'obtenir de lui, pour l'un ou l'autre de ses clients, la faveur d'être

admis chez nous. Édouard s'appuyait des raisons les plus diverses, mais qu'il trouvait toujours les meilleurs du monde. Tantôt c'était un étranger à la veille de son départ : le recevoir une fois ne tirait pas à conséquence; tantôt, au contraire, c'était un Genevois de si haut mérite qu'il y aurait dans sa fréquentation beaucoup à gagner. Celui-ci, c'était un amateur fervent de Beethoven et vouant à ce grand culte sa grande fortune; celui-là se recommandait par cette particularité, que n'aimant point la musique, sa conversation toute littéraire serait pour Franz un délassement. Devant de telles insistances, Franz se défendait, mais de plus en plus mollement. Notre porte s'ouvrit à quelques privilégiés. Peu à peu, le nombre s'en accrut et bientôt tout un petit cercle se forma, autour de Franz d'abord, puis autour de moi, quand je pus surmonter ma répugnance à me laisser connaître. On me rendait dans cet entourage choisi de grands respects; quelques-uns discrètement m'exprimaient leur sympathie.

Venant de si rares esprits, je n'y pouvais rester insensible. Au bout de quelque temps, je formai des relations qui n'étaient plus seulement de reflet, mais personnelles, et de cette époque datent pour moi quelques-unes de ces amitiés fortes et fidèles que j'ai trouvées toujours aux heures difficiles, qui sont encore, à l'heure tardive où j'écris, l'honneur et le charme de ma vie.

L'entretien de ces hommes d'élite ne descendait jamais aux choses vulgaires. Je m'y instruisais sans y prendre peine, et je m'y plaisais beaucoup. Toutefois la tristesse, moins visible à ma physionomie, moins consciente en quelque sorte dans le mouvement nouveau donné à mes pensées, creusait au dedans. Franz, de son côté, devenait soucieux. Dans la fréquence de ses relations très nombreuses, il ne trouvait plus le loisir, le recueillement nécessaire aux grands travaux qu'il avait souhaité d'entreprendre.

Son épargne aussi s'amoindrissant, il se voyait contraint de chercher dans son art des ressources pécuniaires. Les éditeurs lui faisaient des offres considérables. Ils demandaient des compositions légères, des morceaux faciles, propres à faire briller dans les salons le talent des amateurs. Franz se moquait ou s'irritait de ces exigences mercantiles, mais il était finalement contraint de les subir; et ne voulant pas, disait-il, pro-

faner au contact de ces vulgarités un art plus pur, il avait quitté brusquement le travail sérieux.

Ses compositions ébauchées, il les avait ôtées de sa vue; mais il ne pouvait aussi aisément les ôter de son esprit, en sorte que, exaspéré, tiré en sens contraire, il cherchait, pour se fuir lui-même, les distractions du dehors, d'où je le voyais revenir de plus en plus mécontent, hors d'équilibre.

Les propos qu'on tenait sur nous dans la ville depuis que Franz fréquentait certains salons, et qui lui revenaient par Édouard, ne laissaient pas aussi de l'irriter.

Ainsi qu'il arrive d'ordinaire, l'opinion en ce qui nous était commun n'avait pas même jugement; elle distinguait, dans ses sévérités, la part du faible, l'homme de la femme; et cela contrairement à l'équité, pour pallier la faute de celui qui l'a commise plus volontairement, plus sciemment, sans péril pour son honneur et qui par cela même y a, devant Dieu, la plus grande part; tandis que tout le poids de la réprobation se reporte sur celle qu'excusent presque toujours son inexpérience et le sacrifice entier de soi à l'être aimé. Comme ces calvinistes rigides voulaient, sans trop de scrupules, pouvoir jouir du talent de Franz, on inventait à plaisir et on se racontait l'un à l'autre mille circonstances qui l'exemptaient de tout blâme. Comme on me savait très fière, on me supposait très hardie. On m'attribuait l'initiative, la volonté maîtresse en tout ceci; on me reprochait amèrement d'avoir enlevé Franz à une carrière brillante, à la fortune, aux honneurs, et de l'enchaîner à mon sort.

Quelques-uns, au contraire, affectaient de ne me considérer que comme un épisode dans sa vie d'artiste, et qui ne pouvait tarder à prendre fin.

Franz me parlait de ces propos avec un extrême dédain, mais enfin il m'en parlait; et ainsi encore, ce monde que nous avions fui, ce monde vulgaire que nous avions oublié, nous forçait à nous occuper de lui et nous rabaissait à son niveau.

Un jour, — c'était par une belle matinée du mois de mai, — comme nous montions lentement les pentes du Salève, causant à cœur ouvert et avec plus d'abandon que nous n'avions eu occasion de le faire depuis longtemps, à un détour du chemin Franz s'arrêta et s'interrompit; je crus que c'était pour me donner tout loisir d'admirer le vaste paysage qui se dérou-

lait sous mes yeux, mais il ne le regardait pas. Pressant contre sa poitrine le bras que j'avais passé dans le sien et fixant sur moi un œil inquiet :

— Vous êtes triste, me dit-il, extrêmement triste ; je le vois, je le sens, ne vous en défendez pas. Notre existence à Genève vous déplaît ; elle me déplaît encore plus qu'à vous. Toutes choses nous y sont contraires. Le climat est rude, la ville sans monuments, sans art ; la société est pédante, médisante. Pour elle la musique n'est qu'un passe-temps ; l'amour, notre noble amour, un scandale... Je n'ai pas su nous préserver de l'action malfaisante d'une telle atmosphère ; je me suis laissé envahir par des compagnies médiocres où j'use vainement un temps précieux... Il faut me pardonner ; je manquais d'expérience...

Et comme je l'assurais que je n'étais pas sensible autant qu'il le croyait aux déplaisirs qui me venaient du dehors...

— Quant à moi, je n'y tiens plus, reprit vivement Franz. Si nous restions à Genève, mécontent comme je le suis, irrité contre moi-même, j'achèverais de perdre la paix et la force dont j'ai besoin pour accomplir la tâche que Dieu m'a donnée, pour rendre à notre vie la grandeur et la poésie que j'avais rêvée pour vous et que j'ai laissée pitoyablement se flétrir au contact d'un monde vulgaire. Si vous m'en croyez, Marie, sans attendre un jour de plus, nous quitterons tout cela ; sans rien dire à personne, nous partirons..., nous passerons le Simplon et nous irons vivre en Italie !...

L'Italie ! Ce mot magique fendit comme un éclair le nuage qui pesait sur mes pensées. De splendides horizons s'ouvraient à mes yeux éblouis, une terre enchantée m'apparaissait pleine de merveilles, et où m'attendait le bonheur ; un bonheur nouveau, inconnu...

Comme aux rayons du soleil, les épis courbés par la pluie, toutes mes espérances abattues se relevaient ensemble dans mon cœur... La voix du bien-aimé, trop longtemps muette, opérait encore ces prodiges. La jeunesse et l'amour, une fois encore, m'emportaient d'un vol rapide par delà tout ce qui passe et tout ce qui finit !

COMTESSE D'AGOULT.

(A suivre.)

L'INQUIÉTUDE DE L'ORIENT

XI [1]

LA RÉFORME TURQUE

VERS ANGORA

Entre Damas et Alep, le chemin de fer était coupé par les rebelles. Pour gagner la Turquie sans encombre, je m'embarquai à Beyrouth sur un paquebot italien qui faisait escale à Mersine. On s'arrêta longuement à Tripoli, où s'amoncelaient les caisses d'oranges et de citrons, puis devant Alexandrette. « *Porto schifoso !* » (2) déclara le commandant, en désignant d'un geste dédaigneux la jetée misérable et la demi-douzaine de wagons immobilisés sur une voie ferrée à l'abandon. Les travaux d'assainissement commencés par les Allemands étaient suspendus ; quant au projet du grand port, qu'au jour de l'inauguration, en 1912, j'avais entendu exposer en français par l'ingénieur allemand devant les autorités ottomanes, il n'en était plus question. A quoi bon construire un port que les canons turcs pourront détruire en une demi-heure ?

Le port de Mersine n'était pas, lors de mon passage, beaucoup mieux équipé que celui d'Alexandrette. On m'assure que depuis il a fait quelques progrès. Son développement est lié à celui d'Adana et de Tarsous, que le coton semble devoir enrichir. Mersine abrite encore aujourd'hui des éléments arabes assez remuants et hostiles à la Turquie. Les agents de Moscou

Copyright by Maurice Pernot, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin-1er octobre 1926, et des 15 janvier-1er avril 1927.

(2) « Un port dégoûtant ! »

avaient essayé de les grouper en « Foyers Arabes »; ils furent troublés dans leur besogne par une descente inopinée du fameux « Tribunal de l'Indépendance », qui pendit, emprisonna ou déporta les indésirables. Dans les milieux européens, on savait gré généralement à la justice turque d'avoir débarrassé le pays d'une tourbe de gens sans aveu qui terrorisaient les habitants ; et cela faisait passer sur l'arbitraire de quelques exécutions politiques.

On trouve à Yénidjé la grande ligne du Bagdad. La gare est encombrée de voyageurs et de marchandises. Affiches, inscriptions, billets, tout est libellé en langue turque, et les étrangers se débrouillent comme ils peuvent. J'avais pris place de bonne heure dans le compartiment le plus propre du train en partance pour Eski-Chéhir : j'en fus bientôt délogé par un agent de police, qui me révéla que ledit compartiment était réservé aux députés. On était à la veille de la reprise des travaux parlementaires, et je vis bientôt s'installer à ma place des hommes importants, vêtus et coiffés à l'européenne. Le costume n'était pas pour me surprendre ; mais la coiffure me sembla nouvelle.

J'eus le regret d'effectuer de nuit l'admirable traversée du Taurus, que j'avais faite jadis à cheval, en suivant la plus pittoresque des vieilles routes d'Asie-Mineure, et la plus émouvante. A neuf heures du matin, on atteignit Konia, où d'autres députés montèrent. En attendant qu'une ligne directe, actuellement en construction, relie Konia à Angora, il faut faire un immense crochet vers l'ouest par Afioum-Karahissar et Eski-Chéhir, où l'on n'arrive que vers minuit. Halte de quatre heures, sous une bise glaciale, pour attendre le convoi qui vient de Constantinople : on m'explique que ce retard est dû au passage du train spécial qui ramène Moustapha Kemal à Angora. Sur le quai, les députés se font de plus en plus nombreux. Enfin c'est notre tour de partir. Le wagon-lit annoncé n'étant point venu, force est bien d'achever cette nuit assis sur une banquette, dans un compartiment surpeuplé. A la première gare que l'aurore éclaire, quelques députés descendent du train pour s'entretenir avec les paysans, qui attendent patiemment qu'on veuille bien charger leur grain sur les wagons. Il est heureux que les Allemands, constructeurs prévoyants, aient aménagé sur toute cette partie de la ligne des hangars spacieux ; car les piles de sacs s'accumulent ; la récolte a été fort abon-

dante et les services ne permettent de l'évacuer que très lentement.

Plus on avance vers l'est, plus la nature devient sauvage et le paysage hostile. Entre l'Europe et leur nouvelle capitale, les Turcs ont mis un désert. Il est vrai que ce désert fut autrefois l'un des greniers du monde et pourrait le redevenir. On y travaille; mais il faudra pour aboutir beaucoup de temps et d'argent. Çà et là, sur les collines dénudées, des ruines se dressent : la contrée que traverse le chemin de fer fut, aux siècles anciens, la Galatie. A droite, derrière ces montagnes, était Gordium, où Alexandre prit ses quartiers d'hiver, et, plus loin, Pessinonte, la ville sainte de Cybèle. On traverse une dernière fois le Sakaria, on longe l'Enguru Sou, un de ses affluents. Bientôt apparaît, barrant brusquement la plaine, une citadelle farouche, que de hautes murailles à demi ruinées enserrent d'une triple ceinture rouge-sombre. Plus bas, au flanc de la colline rocailleuse, s'accrochent des maisons grises, entre lesquelles émergent des minarets blancs, de rares bouquets d'arbres et les toits roses de quelques bâtisses neuves. Quatre heures après-midi, Angora.

Avant que le soleil ne soit couché, j'ai le temps de grimper jusqu'à la citadelle, en m'arrêtant au temple de Rome et d'Auguste, que j'avais laissé, il y a trois ans, dans un état d'abandon pitoyable (1). Heureuse surprise : le temple est enfin libéré des décombres et des immondices qui le déshonoraient, et dégagé, au moins en partie, du pâté de masures qui, depuis des siècles, appuyées à l'une de ses murailles, rendaient invisible le texte grec du testament d'Auguste. Les mânes de notre vieux maître, Georges Perrot, ont dû tressaillir d'aise, lorsque cette bonne nouvelle est arrivée au paradis des archéologues. L'œil peut désormais suivre d'un bout à l'autre de leur majestueux développement les lignes de l'inscription grecque, que Perrot avait dû lire et estamper par fragments, s'éclairant d'une bougie et passant d'une maison à l'autre. Et l'on reconnaît aujourd'hui que sa lecture, faite dans des conditions aussi difficiles, est d'une correction presque absolue.

A l'intérieur du temple, l'opération de nettoyage a fait apparaître les moulures délicates qui courent au bas de la muraille

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1924.

de marbre, et confirmé l'ancienne hypothèse touchant le niveau primitif de la *Cella*, inférieur au niveau actuel d'environ 1 m. 25. Le niveau originel sera prochainement rétabli; du même coup, la porte de l'édifice retrouvera ses justes proportions. La nécessité de consolider le mur latéral gauche, qui penche d'une manière assez inquiétante, amènera peut-être à reconstruire, des deux côtés, les cloisons intérieures dont l'amorce est encore visible. Le ciment armé ferait alors sa triste apparition parmi ce marbre blanc patiné d'or. Mais tout est préférable à la ruine, et peut-être la ruine ne sera-t-elle évitée qu'à ce prix.

Du sommet de la vieille citadelle, je mesure sommairement les progrès réalisés depuis deux ans dans la nouvelle capitale. A dire le vrai, ce premier coup d'œil ne me révèle point la prodigieuse métamorphose que m'avaient annoncée quelques amis turcs. Çà et là s'élèvent des groupes de maisons neuves, plus ou moins compacts, plus ou moins étendus, sans qu'on puisse encore reconnaître distinctement le plan d'une grande cité. Pas d'eau, pas d'égouts, presque pas d'éclairage. Les travaux de construction, commencés un peu partout en même temps, enveloppent la ville d'un nuage de poussière. Et nous sommes aux plus beaux jours de l'automne anatolien. Que sera-ce dans quelques semaines, lorsque les pluies auront transformé le nuage de poussière en un lac de boue?

On dirait que les architectes de la nouvelle Angora ont commencé par édifier les faubourgs, et qu'ils les ont situés très loin les uns des autres, comme pour laisser plus de place à la ville même, mais celle-ci n'est pas encore sortie de terre. Quelques rues sont pavées assez soigneusement; les autres, simplement empierrées, seront impraticables, dès que viendra la mauvaise saison. Il sera bien difficile d'obtenir quelque propreté, tant que la ville sera dépourvue d'égouts.

Cependant tout le monde travaille, les femmes comme les hommes. Angora est pleine de paysans, dont on a fait des terrassiers et des maçons. Ce peuple froid, impassible, et même un peu passif, se soumet à la nouvelle discipline avec une sorte d'ardeur confiante. Les autos ont peine à circuler dans les rues encombrées de charrettes qui transportent matériaux et décombres. La préfecture de la ville a installé elle-même, à quelque distance d'Angora, des fours à chaux, des briqueteries,

des fabriques de ciment. Plusieurs scieries mécaniques, d'outillage assez moderne, débitent les bois destinés à la construction. De toutes les carrières voisines, on extrait la pierre sans relâche. Bref, une activité fébrile, continue, presque méthodique.

Quelques éléments étrangers collaborent à la transformation d'Angora. Un groupe russe a obtenu la concession de tout un quartier, où il bâtit une centaine de maisons. Les Allemands, les Hongrois, les Bulgares ont fourni un certain nombre d'ingénieurs, de contremaîtres et d'ouvriers qualifiés. Mais le souci d'employer de préférence l'élément turc est partout visible. Le matériel spécial et les machines, importés d'Europe, sont venus un peu de tous les pays. On me dit que les commandes faites pour le compte de l'État sont payées très régulièrement et sans formalités excessives, sauf en ce qui concerne le ministère de la Guerre, où les commissions de réception se montrent fort exigeantes et refusent impitoyablement tout ce qui, jusqu'au moindre détail, ne correspond pas à la demande.

Je résumerai d'un trait cette première impression. Ce qui m'a paru le plus remarquable, ce n'est pas la transformation d'Angora, mais celle de la Turquie : c'est l'état de prospérité relative qui succède à la misère de ces dernières années. Je n'ai rencontré sur ma route que des paysans vigoureux, des enfants robustes et bien nourris, des animaux en bon état. Bêtes et gens donnaient une impression de contentement, presque de richesse, qu'on n'a pas souvent l'occasion d'éprouver en Orient. Enfin, le fatalisme des Turcs, qui n'excluait pas l'énergie, mais qui la rendait passive et brutale, s'est mué en assurance. Les Turcs ont aujourd'hui une telle confiance en eux-mêmes et en leurs chefs, que l'air qu'on respire à Angora est comme imprégné de ce sentiment. Deux axiomes semblent dominer la pensée et l'action du peuple turc : le premier, c'est que rien n'est impossible à Moustapha Kemal Pacha ; le second, c'est que tout ce que fait le Ghazi est bien.

LE TRIOMPHE DU CHAPEAU

De cette toute-puissance du Ghazi, je devais avoir une preuve singulière quelques jours après mon arrivée. Parlant récemment à Angora, Moustapha Kemal Pacha avait déclaré : « Quel doit être le costume rationnel du Turc ? celui de

l'homme civilisé, c'est-à-dire un pantalon, un gilet et un veston. Quelle doit être la coiffure du Turc? celle de l'homme civilisé : un couvre-chef muni par-devant d'une visière ou d'un rebord; et cela s'appelle une casquette ou un chapeau. »

Il n'en a pas fallu davantage. En quelques semaines, les Turcs ont jeté aux orties la coiffure nationale, le costume traditionnel, pour les remplacer par le chapeau et le vêtement européen. Le gouvernement avait consenti aux fonctionnaires et aux employés une petite avance, bientôt transformée en gratification. Les bourgeois, les ouvriers, les paysans ont suivi le mouvement, chacun selon ses moyens, mais tous avec la même bonne grâce et le même enthousiasme : puisque la Turquie se renouvelle, il faut qu'elle renonce aux derniers vestiges du passé.

Pour les vêtements, rien d'extraordinaire. Mais la coiffure! Se fait-on en Europe une idée exacte du sacrifice que le Ghazi vient d'imposer à son peuple? Le petit musulman est à peine sorti des langes, qu'on lui couvre la tête et qu'on lui apprend à ne la jamais découvrir. Le fez avait remplacé le turban, puis le kalpak avait détrôné le fez, mais le principe demeurait. Jamais encore un Turc musulman ne s'était montré tête nue, qu'au hammam ou chez le coiffeur. Et voici que, du jour au lendemain, on lui ordonne de saluer en ôtant son chapeau, de se découvrir lorsqu'il pénètre dans un bureau de ministère ou même dans un café. Et il obéit.

La question du rebord ou de la visière avait toujours été, pour les peuples musulmans, le principal obstacle à l'adoption d'une coiffure moderne. On sait que le croyant doit prier cinq fois par jour, et que chaque prière comporte un certain nombre de prostrations qui ne sont point des simulacres : il faut que le front touche terre. Comment accomplir le rite avec la coiffure à rebord? Et, d'autre part, le musulman ne saurait prier Dieu que la tête couverte. Les Persans, gens subtils, ont inventé l'usage d'une large visière mobile, qu'ils s'attachent au front par une courroie et font glisser d'une oreille à l'autre, selon la direction du soleil ou les besoins de l'heure. Partout ailleurs, en pays d'Islam, soldats et marins portaient, jusqu'à présent, des képis ou des bérets qu'on semblait avoir rognés au ras de leur front : les autorités religieuses n'en eussent pas toléré d'autres. On ne nous dit pas si les Turcs feront encore leur

prière, ou si, pour se prosterner, ils ôteront leur chapeau. Mais c'en est fait du vieil interdit qui pesait sur toute coiffure au rebord proéminent.

Chaque jour, trois wagons chargés de chapeaux arrivaient à la frontière de Thrace. Borsalino à Milan, Haebig à Vienne ne pouvaient plus suffire aux demandes de la Turquie. En attendant, les marchands de casquettes faisaient fortune. Dans Angora, on en trouvait à tous les coins de rue. Assis sur le bord de la malle qui contenait leur pacotille, un petit miroir à la main, ils ne prenaient même pas la peine de coiffer le client : chacun puisait, payait et s'en allait content. C'est ainsi que le troisième vendredi d'octobre, dernier délai fixé, tout était prêt pour la métamorphose.

Quel spectacle, ce matin-là, dans les rues d'Angora! Le chapeau est rare, la casquette domine. Mais ne croyez pas que ce peuple en casquette ressemble à celui de nos faubourgs. Qui porte la visière sur l'oreille, et qui, sur la nuque, sens devant derrière. Des paysans arborent sur leur grosse tête un petit chaperon de piqué rose ou bleu pâle, coiffure d'enfant, dont le vacillement les exaspère et qu'ils renfoncent d'un coup de poing. Les canotiers, les paillassons à rubans tombants, avec des noms de bateau inscrits en lettres d'or, sont sortis des arrière-boutiques pour orner quelques fronts adultes et radieux. Je vois jusqu'à des feutres féminins campés à la diable sur ces têtes rases d'Anatoliens.

Que pensent les femmes turques de cette révolution? je me le demande. Plus coquettes que leurs époux, elles hésitent à adopter pour elles-mêmes une coiffure plus lourde et moins seyante que le joli voile dont les plus timorées continuent, sinon de couvrir, du moins d'encadrer leur visage. Quant aux paysannes d'Anatolie, il suffit de les voir descendre le matin vers Angora, à califourchon sur leurs petits chevaux, les jambes prises dans de larges culottes et la tête enfouie dans des fichus multicolores, pour comprendre que tous ces changements les laissent indifférentes et que, vivant et peinant comme leurs grand mères, elles continueront longtemps encore à s'habiller comme elles.

L'ANNIVERSAIRE DE LA RÉPUBLIQUE. — UN BAL A ANGORA

Deux ans s'étaient écoulés depuis que l'Assemblée nationale avait proclamé la République en Turquie. La journée du 29 octobre fut consacrée tout entière à cet anniversaire. Comme jadis en nos provinces le premier de l'an, les rues, dès le matin, s'emplissent de gens affairés, officiers en grand uniforme, fonctionnaires en habit, cravate blanche et chapeau haut-de-forme, diplomates chamarrés et emplumés, juges du tribunal de l'Indépendance en longue robe noire bordée de pourpre. Au palais de l'Assemblée, Moustapha Kemal Pacha reçoit l'hommage des grands corps de l'État et les félicitations des représentants étrangers. Puis il prend place dans la vaste tribune élevée au seuil du Palais; les ministres, les députés, les membres du corps diplomatique sont à ses côtés, debout. Et, au son des musiques militaires, le défilé commence.

D'abord les enfants des écoles, fillettes enrubannées aux couleurs nationales, garçons vigoureux, *boy-scouts* aux allures guerrières, tous les espoirs de la jeune Turquie. Puis viennent les troupes de la garnison d'Angora, en tenue de campagne : fantassins, mitrailleurs, sapeurs, artillerie de campagne et de montagne, cavalerie, chars d'assaut; et pour finir, une escadrille d'avions qui, volant très bas, répandent sur l'assistance une pluie de fleurs champêtres. Le public est surtout populaire : des ouvriers, des paysans, des femmes et des enfants par milliers. Tout ce monde est recueilli, un peu grave. Dans les tribunes officielles, on applaudit, on acclame; nul applaudissement, pas un cri ne sort de cette foule turque qui regarde de tous ses yeux, avec une attention passionnée, mais en silence. Debout, très grave, le pacha contemplait le long défilé, saluant les drapeaux. Tout cela, c'était son œuvre, à lui et à quelques hommes, qui n'étaient pas tous demeurés ses amis. Tout cela, c'était la force qui faisait respecter et craindre son autorité, et sur laquelle il n'hésiterait point à s'appuyer, si les circonstances l'y obligeaient...

Le soir, dans la grande salle d'un restaurant voisin du Palais législatif, une fête moins solennelle réunissait les députés, les hauts fonctionnaires et leurs familles, les officiers et le corps diplomatique. Sur deux estrades contiguës, un orchestre mili-

taire et un *jazz-band*. On dînait par petites tables, on buvait, on causait, on ne dansait pas. Si nouvelle était l'occasion, que le public, un peu déconcerté, attendait. Vers minuit, le pacha fit son entrée. En traversant la salle, il passa devant la table où j'étais assis. Quel changement en deux années! Ce n'était plus le chef militaire un peu raide, sobre de gestes, le regard fixe, le visage immobile, sauf, parfois, un sourire amer au coin des lèvres. Le changement de tenue, — il était en habit, — ne suffisait pas à m'expliquer cette métamorphose. J'avais devant moi un autre Moustapha Kemal, plus « civil », plus ouvert, et surtout plus mobile. Il parla : sa voix n'était plus la même, elle s'était adoucie et comme voilée...

C'est lui qui donna le signal de la danse. Sur ses instances, les dames turques retirèrent leurs voiles ou leurs chapeaux : le pacha voulait que la fête eût un air européen. Les *one step* et les *fox-trott*, alternant sans trêve, entraînaient pêle-mêle Turcs et étrangers dans leur rythme sautillant. La taille prise dans un habit de bonne coupe, Ismet Pacha, l'heureux négociateur de Lausanne, tournait, glissait avec la souplesse et l'entrain d'un sous-lieutenant. L'arrêtant brusquement au passage, le Ghazi l'enleva à sa danseuse, fit trois pas avec lui et l'embrassa, aux applaudissements frénétiques de l'assemblée.

Tout à coup, d'un groupe d'officiers, une voix s'élève, si franche, si impérieuse, que l'orchestre fait silence : assez de ces danses d'Europe, on réclame la ronde des Zeïbeks, familière aux paysans du vilayet d'Aïdin. Les musiciens obéissent, mais ce n'est pas la mesure. Quelques officiers la leur indiquent en chantant, et la même voix s'élève : « Allons, les gens d'Aïdin, à la danse ! » Mais une autre voix répond, celle du Ghazi : « Non, camarade. Il n'y a pas ici de gens d'Aïdin, il n'y a que des Turcs, et tous entreront dans la ronde. » Moustapha Kemal y entre le premier, et tout en tournant, y fait entrer jusqu'aux dames européennes, qui étaient revenues à leurs chaises. Enthousiasme général et un peu confus. Jamais le fameux pas des Zeïbeks ne fut plus mal dansé, mais jamais avec plus d'ardeur et de gaîté. Un nouvel ordre du Ghazi arrêta la ronde devant le buffet, et l'on vit toutes ces lèvres mulsumanes humer le vin de Champagne avec délices. A cinq heures du matin, les dames s'étant retirées, quelques douzaines d'intrépides tournaient et buvaient encore, en l'honneur de la Répu-

blique. Telle fut la première fête officielle et mondaine célébrée à Angora, capitale de la Turquie nouvelle.

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Les députés avaient été convoqués à Angora pour le jeudi 12 octobre : mais ce jour-là, faute du *quorum*, le président n'avait pu ouvrir la session. L'ouverture définitive fut remise au 29, quel que fût le nombre des députés présents. En fait, ils n'étaient pas 150, sur 280 : mais il faut tenir compte des énormes distances qui séparent de la capitale les circonscriptions de certains élus : pour quelques-uns, le voyage ne dure pas moins de quatre semaines.

L'Assemblée ne siège plus dans le petit bâtiment où je l'avais vue se réunir en 1923. On a construit pour elle un édifice plus vaste et mieux aménagé. Sans être encore assez spacieuse pour offrir une place assise à tous les députés, — si, par grand hasard, ils se trouvaient tous ensemble à Angora, — la nouvelle salle des séances est cependant plus confortable que l'ancienne et plus digne d'un parlement. Au fond, une large tribune en amphithéâtre est réservée au public. Les journalistes disposent de deux petites loges de côté. Au-dessus de l'estrade présidentielle, à droite et à gauche, deux *box* fort étroits sont destinés, l'un au corps diplomatique, l'autre aux fonctionnaires turcs du premier rang. La tribune du président de la République occupe le centre d'une des galeries latérales.

Quelques sourires accueillent un beau vieillard à tête rasée et à longue barbe blanche, vêtu d'un large complet beige tout flambant neuf : c'est un uléma très vénérable, qui a dû laisser au vestiaire sa longue robe et son turban. Aucun banc n'est réservé au gouvernement : les ministres siègent à leur rang de député. Les membres de l'opposition sont groupés dans la dernière travée à droite du président. Ils ne sont pas nombreux : à peine une trentaine ; mais ils comptent parmi eux des hommes de valeur, comme Réfet Pacha, Réouf bey, Djambollat et le général Kiazim Karabékir.

Le président de l'Assemblée fait son entrée : c'est Kiazim Pacha. Il est en habit noir et cravate blanche, la tête couverte d'un chapeau haut-de-forme qu'il dépose avec empressement sur un coin de sa petite table, à côté de la sonnette. Il ouvre la

séance et commémore en quelques mots les membres décédés pendant les vacances. « Vous avez eu tout le loisir, dit-il ensuite, de prendre contact avec vos électeurs, c'est-à-dire avec le pays tout entier. C'est donc en parfait accord avec le pays, guidés par son inspiration et sa volonté, que nous allons nous remettre au travail. »

Là-dessus, on donne lecture des adresses parvenues au bureau de l'Assemblée. Une petite commune agricole des vilayets orientaux félicite le Parlement d'avoir supprimé la dîme, qui pesait lourdement sur les paysans et, en signe de reconnaissance, lui envoie deux épis de blé. « Donnez-les, crie quelqu'un, au député de Bitlis, pour qu'il en orne son chapeau. » Le représentant de cette ville lointaine était arrivé à Angora avec un kalpak d'astrakan, coiffure périmée. Les Turcs résidant à Berlin exprimaient à l'Assemblée leur entière solidarité dans l'effort entrepris en vue de conserver Mossoul à la Turquie et se déclaraient prêts à verser leur sang pour épargner à la patrie une nouvelle amputation. Quelques applaudissements saluèrent la lecture de cette adresse. A trois heures et demie, le président levait la séance, renvoyant la suite des débats au dimanche 1er novembre.

Moustapha Kemal devait prendre part à cette séance de gala. Pas une place vide, ni aux bancs des députés, ni dans les galeries. Au premier rang de la tribune diplomatique, trois Orientaux, coiffés du fez et vêtus du costume traditionnel, semblent narguer un peu tous ces Turcs déguisés en Européens. A deux heures précises, le Ghazi fait son entrée. Le chapeau sur la tête, il monte au fauteuil, puis il se découvre et prend aussitôt la parole. Ton uni, geste sobre et monotone; il lit : quel sacrifice pour un improvisateur consommé! Je ne retrouverai l'accent âpre, les finales graves qui donnaient tant de caractère à ses harangues d'autrefois, qu'en certaines phrases directes et menaçantes, qui peut-être n'étaient pas écrites.

Dans un exposé substantiel et simple, Moustapha Kemal dresse le bilan des deux premières années de la république. Il se déclare satisfait de l'état des finances et de la situation économique du pays; il félicite l'armée et les fonctionnaires de l'administration, réclame de ceux de l'Instruction publique un effort plus méthodique et plus conforme aux aspirations du peuple; rappelle à l'ordre la presse, — celle de Stamboul, bien entendu,

— en quelques paroles sévères et mordantes. Le Ghazi fait comprendre qu'il ne tolérera aucune atteinte à la discipline, aucune critique systématique; et il ajoute : « L'exercice de certaines libertés politiques, sacrées en elles-mêmes, est condamnable, lorsqu'il devient pour la nation une cause de malaise ou de faiblesse. » Il félicite l'Assemblée de l'énergie et de la rigueur dont elle a récemment fait preuve en réprimant quelques tentatives d'insubordination. Passant ensuite à la politique extérieure, il définit à grands traits les relations de la Turquie avec les puissances étrangères.

La Russie est nommée la première, et Moustapha Kemal souligne avec une complaisance marquée la cordialité des rapports que la Turquie entretient avec la république des Soviets. Puis il se félicite des accords conclus avec les nations musulmanes d'Asie, l'Afghanistan et la Perse. Venant à l'Occident, il dit : « Nous avons conclu des traités politiques ou commerciaux avec quelques puissances occidentales, qui sont nos amies : nous tournons nos regards vers elles avec une entière confiance. Nous ne saurions considérer les autres tout à fait de la même manière : en ce qui les concerne, le gouvernement turc s'en tient aux règles inscrites dans les accords internationaux. » Même circonspection, touchant l'affaire de Mossoul : « Notre position, déclare le Ghazi, est fixée par le traité de Lausanne. Nous attendons que le bon droit soit reconnu. »

Le discours de Moustapha Kemal n'était ni une harangue banale, ni une apothéose outrée de son œuvre. Tandis que certaines phrases semblaient encore sortir de la bouche du chef révolutionnaire, du dictateur qui commande et veut être obéi, d'autres s'enveloppaient d'une forme plus courtoise et presque constitutionnelle. Et c'est peut-être ce mélange des deux styles qui donnait au discours son caractère et sa date.

Huit jours après, Ismet Pacha prit à son tour la parole. Dans l'intervalle, le bruit avait couru que les *progressistes*, — c'est ainsi qu'on désignait les membres de l'opposition, — étaient sur le point de se réconcilier avec le gouvernement; leurs chefs s'étaient rencontrés avec le président du Conseil, on avait jeté les bases d'un compromis. Le discours d'Ismet Pacha démentit brutalement ces rumeurs. Au lieu de passer sous silence, comme on lui en avait prêté l'intention, les mesures de rigueur prises au début de l'été contre les organisations progressistes,

le président du Conseil voulut revenir sur ce sujet scabreux et justifier encore une fois l'action énergique du gouvernement, en insistant sur la gravité du danger que l'opposition avait alors fait courir à la république et au pays. Kiazim Karabékir demanda aussitôt la parole : il n'entendait pas critiquer dans le détail l'exposé d'Ismet Pacha; mais il protestait avec force contre le grief fait à son parti d'avoir favorisé la réaction et pactisé avec les rebelles. « Mais nous avons des preuves », interrompit un majoritaire. « Montrez-les », répliqua froidement Kiazim Karabékir; et il se rassit.

Une fois encore, l'opposition donnait sa mesure : elle se défendait, sans attaquer. Avec l'assurance et l'autorité d'hommes qui ont rendu de grands services à leur pays, les chefs du parti progressiste écartaient la calomnie, sans rétablir la vérité. Tant bien que mal, ils parvenaient à garder intacte leur réputation d'honnêteté et de patriotisme : là se bornait leur effort. Si modeste qu'il fût, il gênait le gouvernement, en inspirant à l'opinion quelques doutes sur la réalité des griefs invoqués et sur le caractère légitime de la répression. Le retour à la légalité, quel problème pour un dictateur! Comment ne verrait-il point, dans tout effort tendant à limiter son pouvoir, une entreprise dirigée contre l'État, qu'il incarne, et contre la patrie, qu'il a sauvée et qu'il prétend servir? Pour se maintenir, et pour maintenir l'ordre, le dictateur proclame en permanence la patrie en danger et l'état de siège. D'un régime exceptionnel et provisoire, il fait un système de gouvernement, dont les conséquences se prolongent bien au delà du péril national qui l'a fait d'abord accepter...

L'année 1926 devait être marquée par deux grands procès politiques, où les chefs de l'opposition furent impliqués. Le 13 juillet, à Smyrne, quinze prévenus étaient condamnés à mort; on en pendait treize la nuit suivante, les deux autres étant contumax; le 26 août, à Angora, le tribunal de l'Indépendance prononçait la peine capitale contre quatre nouveaux inculpés, et en condamnait cinq autres à la réclusion perpétuelle. La plupart des prévenus acquittés s'exilèrent ou, renonçant à la vie publique, n'aspirèrent plus qu'à se faire oublier. Réfet Pacha, qui représentait Constantinople à l'Assemblée nationale, donna sa démission; Ali Fouad Pacha et Kiazim Karabékir se firent mettre en congé. Aux premiers jours de

décembre dernier, les journaux de Constantinople ont pu annoncer, sans être démentis par Angora, la fin de l'opposition parlementaire en Turquie.

LA RÉFORME TURQUE ET L'OCCIDENT

Il est aussi difficile de juger une dictature que d'en prévoir la durée. Pendant mon dernier séjour à Angora, le gouvernement de Moustapha Kemal Pacha m'a semblé très fortement établi, le prestige et l'autorité du chef m'ont paru incontestables, ses relations étroites et confiantes avec des collaborateurs comme Ismet Pacha, Tewfik Rouchdy bey et les autres membres du cabinet; enfin, et par-dessus tout, j'ai été frappé de la confiance que le régime a su inspirer au pays. Ces impressions sont celles d'un voyageur, je les donne pour ce qu'elles valent.

Après avoir vu très grand et fondé sur de vagues promesses des espoirs trop précis, les dirigeants d'Angora sont revenus à une évaluation plus exacte des moyens dont ils disposent et de la distance qui sépare encore la Turquie des nations d'Occident; sans renoncer à leurs ambitions légitimes, ils ont pris le parti de ne compter que sur eux-mêmes et de mesurer leur effort aux ressources du pays. Malgré la préférence accordée et maintenue aux dépenses militaires, qui absorbent encore plus de la moitié du budget, on a trouvé de l'argent pour construire des chemins de fer et des routes, pour fonder des usines, pour pousser les travaux d'irrigation. Comme le Ghazi le proclamait fièrement devant l'Assemblée, le bilan de la Turquie pour l'année 1925, c'est « quatre cents kilomètres de chemins de fer construits par des ingénieurs turcs, avec de l'argent turc » : c'est une longueur au moins égale de nouvelles routes; c'est quarante usines qui fabriquent le sucre, égrènent et filent le coton, tissent des étoffes pour le peuple d'Anatolie; c'est une mortalité infantile réduite et des écoles primaires ouvertes par centaines. La province de Brousse, grâce à la soie, la Cilicie, grâce au coton, sont aujourd'hui en bonne voie de développement. J'ai vu l'irrigation très avancée dans la plaine de Konia, commencée dans la région de Bali-Kesser. L'abolition de la dîme a eu pour première conséquence une augmentation notable des surfaces ensemencées. L'agriculture a fait quelques progrès : elle en fera davantage dès que l'emploi des machines

sera devenu plus général et qu'on exploitera le sol suivant des méthodes plus rationnelles. Moustapha Kemal Pacha, qui s'intéresse personnellement à ce progrès, a établi aux environs d'Angora une ferme modèle, qu'il visite presque tous les jours et dont il fait volontiers les honneurs à ses hôtes étrangers.

L'activité des banques m'a paru considérable et bien réglée. La *Banque agricole*, dont les actionnaires sont les agriculteurs des villes et des villages, possédant en commun, sans pouvoir l'aliéner, le capital social, consent au paysan, non seulement des prêts sur hypothèques, mais aussi des avances et des ouvertures de crédit jusqu'à concurrence des trois quarts de la valeur des actions qu'ils possèdent. Pour 1925, le total de ces avances a dépassé 25 millions de livres turques. Le capital actions s'élève aujourd'hui à 300 millions de livres (1). La *Banque d'affaires* (Ich Bancassi) sert d'intermédiaire au gouvernement d'Angora pour acquérir des participations dans les entreprises industrielles dont l'État veut favoriser la création ou le développement. Ce système, à la vérité, pèse assez lourdement sur les contribuables ; mais il a contribué aux progrès des industries turques, en particulier de celles qui intéressent la défense nationale. Parmi les établissements étrangers, la *Banque ottomane*, dont le privilège a été renouvelé récemment, tient toujours la première place; la seconde est occupée par la *Banque commerciale* de Milan.

L'effort de concentration qu'ont fait les Turcs au lendemain de l'échec des pourparlers américains (concession Chester) a eu de bons résultats et de mauvais; les mauvais seront peut-être éliminés assez rapidement. Un maximum d'exigences, un minimum de garanties, tel fut pour quelque temps le programme du gouvernement d'Angora. Capitalistes et entrepreneurs étrangers se détournèrent de la Turquie. Mais dès que celle-ci a commencé de travailler elle-même, d'une part elle a mieux compris les règles du jeu, de l'autre elle a inspiré au dehors plus de confiance. Sur la demande d'Angora, l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie, les pays balkaniques ont fourni aux entreprises turques des ingénieurs, des architectes, des contremaîtres et jusqu'à des ouvriers qualifiés. Puis les capitaux étrangers sont revenus d'eux-mêmes et ont trouvé en Turquie des conditions plus

(1) Compte rendu du 25 août 1926.

acceptables. La construction d'un réseau ferré de mille kilomètres (Angora-Héraclée, Guller-Diarbékir, etc.) vient d'être confiée à un groupe suédois. Le monopole des poudres, cartouches et explosifs a été concédé à une société française. Des Américains, des Belges, des Suisses ont soumis à Angora des projets de travaux publics, de constructions urbaines, d'entreprises industrielles. Les préférences turques semblent aller volontiers aux ressortissants de petits États dépourvus d'ambition politique : ainsi se précise le sentiment qui avait amené les Turcs à tenir pour quelque temps l'Europe à l'écart; la haine de l'Occident en général y tenait sans doute moins de place que la défiance à l'égard de certaines puissances européennes trop remuantes. Toute entreprise étrangère qui, de près ou de loin, tendrait à une installation définitive, à une *colonisation*, n'a plus aucune chance d'être agréée par le gouvernement d'Angora.

Il faut le comprendre : c'est un seul et même sentiment qui pousse les dirigeants de la nouvelle Turquie à introduire dans leur pays les lois, les pratiques et jusqu'aux signes extérieurs de la civilisation occidentale, et qui, d'autre part, les amène à défendre, avec une énergie farouche et par des moyens souvent brutaux, leur souveraineté et leur intégrité nationales contre les convoitises de l'Occident. La Turquie ne se soucie point de « singer » l'Europe, mais bien de lui emprunter des instruments de progrès, et même des armes pour se défendre contre elle. A la fin de 1925, Moustapha Kemal a imposé aux hommes de son pays la coiffure et le vêtement européens, il a demandé aux femmes d'abandonner le voile, de renoncer à l'isolement oisif du *harem*. Au début de 1926, il a introduit en Turquie l'usage du calendrier grégorien et la division du jour en vingt-quatre heures. L'adoption du système métrique, celle de l'alphabet latin sont annoncées comme prochaines. Le Ghazi veut que les conditions de la vie sociale et économique soient les mêmes en Turquie qu'en Occident, et compte sur cette identité pour rendre plus rapide et plus aisée l'admission de la Turquie dans le concert des nations civilisées.

— Il a fallu, me disait un Turc, toute l'autorité et tout le prestige de Moustapha Kemal, pour faire accepter au pays, en quelques mois, des changements que nos souverains d'autrefois n'eussent peut-être pas accomplis en un siècle.

L'ÉCOLE DE DROIT D'ANGORA. — L'ESPRIT LAÏQUE

Rien ne fait mieux apparaître la tendance de la nouvelle Turquie à s'approprier les instruments de la civilisation occidentale, que la réforme juridique entreprise et réalisée par l'Assemblée d'Angora, sous l'impulsion vigoureuse de Moustapha Kemal Pacha et de quelques-uns de ses conseillers. Pour séparer l'État de l'Église, il ne suffisait pas de supprimer le Califat : il fallait encore créer de toutes pièces une loi, qui ne fût point la loi religieuse, qui eût une autre base que le Coran. Car l'Islam est peut-être moins encore une religion qu'une doctrine morale, juridique et sociale, sur laquelle les peuples musulmans ont fondé leurs institutions, selon laquelle ils ont organisé la famille et l'État.

Dès 1923, Séid Bey, alors ministre de la Justice, m'avait expliqué, dans ses grandes lignes, le projet du gouvernement. Tout d'abord, restreindre la compétence des tribunaux religieux et faire ressortir à des tribunaux civils toutes les questions de statut personnel, paternité et filiation, adoption, succession; puis instituer un droit civil unique, applicable à tous les citoyens turcs, — ce qui, entre parenthèses, impliquait, sinon la suppression pure et simple, du moins une restriction très étroite des privilèges établis en faveur des communautés non musulmanes; enfin créer un corps de magistrats indépendants de l'organisation religieuse et capables d'appliquer la loi nouvelle.

En 1925, la préparation de cette réforme était très avancée. La Commission chargée de l'élaborer avait emprunté aux Suisses leur code civil, aux Italiens leur code pénal, aux Allemands et aux Autrichiens leur législation commerciale; on avait traduit les textes européens, pour en adapter ensuite les dispositions aux conditions particulières du pays. Il n'était plus que de faire approuver les résultats par la Grande Assemblée (1). Quelques jours après la rentrée du Parlement, le Ghazi inaugurait lui-même à Angora la nouvelle École de droit, où serait enseignée aux Turcs la loi moderne et laïque

(1) Le nouveau Code civil a été approuvé par l'Assemblée nationale le 17 février 1926; le nouveau Code pénal l'a été le 1er mars (avec l'adjonction de la peine de mort). La loi qui réorganise la magistrature a été adoptée après une longue discussion, le 24 février 1926.

(5 novembre 1925). On avait réuni à cet effet un petit nombre d'invités dans l'ancien local de l'Assemblée.

Moustapha Kemal était-il inspiré par le cadre où il avait connu ses premiers triomphes? Il parla, cette fois, d'abondance, sans une note, et jamais je ne l'entendis déployer tant d'entrain et de verve. Cette verve s'exerçait, il est vrai, aux dépens de la vieille Turquie, de ses institutions et de ses lois. « 1453! commença le Ghazi. Les Turcs prennent Constantinople et installent en Europe la capitale de leur Empire. A peu près au même moment, l'imprimerie est inventée. Combien de temps fallut-il pour que les Turcs se servissent de cette invention admirable? trois siècles! » La nouvelle Turquie va plus vite que l'ancienne : quelques années lui ont suffi pour accommoder à ses besoins les systèmes juridiques élaborés par la science et l'expérience de l'Europe. Pour faire triompher son dessein, le gouvernement a dû vaincre l'opposition des vieux juristes, la timidité des fonctionnaires, les scrupules des théologiens. « Songez, s'écrie Moustapha Kemal, songez qu'il y a vingt ans les mots : souveraineté nationale, étaient qualifiés de sacrilège! La législation, le système juridique d'une nation moderne doivent être actuels, conformes aux conditions du moment, et s'inspirer, non des principes, non des traditions, mais des circonstances. »

Après le président de la République, Mahmoud Essad bey, ministre de la Justice, monte à la tribune et revendique pour le peuple turc le droit de penser par lui-même, sans être lié par ce que d'autres ont pensé avant lui. « Jadis, chaque article de nos recueils juridiques commençait par le mot sacramentel : *Kalé* (on dit que). Aujourd'hui nous ne nous soucions plus de ce qu'on a dit : c'est nous qui pensons et qui disons. » Ces déclarations, comme celles du Ghazi, sont accueillies avec transport. Parmi les auditeurs les plus enthousiastes, je reconnais le caucasien Ahmed Aga Oglou, Yonous Nadi, Mouktar bey : c'est au triomphe de leurs idées qu'ils applaudissent.

On pourrait observer que la thèse soutenue par les orateurs est un peu outrancière. A ne considérer que le droit civil, emprunté par la Turquie à la Suisse, Moustapha Kemal Pacha peut-il ignorer que ce droit est profondément imprégné de deux influences, l'influence romaine et l'influence chrétienne? peut-il méconnaître le rôle que joue dans toutes les législations du monde civilisé la coutume, c'est-à-dire précisément cette

tradition, qu'il prétend abolir? Si l'on poussait jusqu'au bout le principe exalté par le Ghazi, il faudrait reconnaître à chaque génération le droit d'abolir le système juridique qui régissait la génération précédente, et d'en créer un nouveau, plus conforme aux circonstances où elle doit vivre et agir. Mais toute critique est visiblement désarmée par la force persuasive de quelques exemples bien choisis. « Qu'était la femme turque, sous l'ancien droit? demande Moustapha Kemal. Un jouet, une esclave. Le nouveau droit en fait une personne physique et morale, et l'égale de l'homme. »

De fait, il n'y aura tantôt plus de harems en Turquie. L'épouse unique, préparée à son rôle par l'école, règne désormais sur la maison, sur les enfants, dont l'éducation lui est confiée. On dit que, peu de jours avant l'entrée en vigueur du nouveau code civil, un grand nombre de Turcs se sont empressés de contracter des mariages polygamiques, que la loi religieuse autorisait. L'introduction du mariage civil a bouleversé l'usage en Turquie; mais c'est au bénéfice de la famille. La loi nouvelle reconnaît à l'époux et à l'épouse mêmes droits et mêmes devoirs; les motifs de séparation légale et de divorce sont identiques pour l'un et pour l'autre. Enfin, en fixant l'âge requis pour contracter mariage à dix-huit ans pour l'homme, à dix-sept ans pour la femme, la réforme supprime les graves inconvénients qui résultaient des unions précoces.

Sans prétendre nier l'esprit anticlérical, ou même antireligieux qui a parfois inspiré les législateurs de la Turquie nouvelle, je crois utile et équitable d'apporter deux réserves aux critiques formulées à ce sujet par quelques observateurs d'Occident. La première est que plusieurs réformes, d'apparence antireligieuse, s'expliquent en réalité par des motifs d'ordre moral et social : ainsi le mariage civil, ainsi la suppression des *tekkeh* et de quelques congrégations d'hommes dans les provinces orientales (2 septembre 1925). La seconde est que les réformes qualifiées d'anticléricales dans certains milieux turcs et musulmans, ont eu précisément pour effet d'introduire en Turquie, c'est-à-dire en pays d'Islam, des dispositions législatives empruntées à nos sociétés d'Occident, c'est-à-dire, en dernière analyse, inspirées par les principes moraux et sociaux du christianisme. L'évolution qui se poursuit aujourd'hui sous nos yeux fournirait-elle une nouvelle preuve de la puissance d'assi-

milation, de la vertu de rapprochement entre les hommes que possède à un degré si merveilleux la doctrine de l'Évangile? Jésus disait aux apôtres et aux disciples : « Attachez-vous, non à ce qui divise, mais à ce qui unit » ; et les vicaires romains de Jésus recommandent aujourd'hui la même conduite à leurs évêques...

LA RÉFORME INTELLECTUELLE

On sait que le gouvernement d'Angora a soustrait presque entièrement l'éducation de la jeunesse à la direction des *hodjas*, pour la confier à des maîtres laïques. L'enseignement religieux n'en est pas moins conservé dans les écoles primaires, où tous les enfants le reçoivent; dans les écoles moyennes et secondaires, il est remplacé par des leçons de morale ou de sociologie. Enfin, on a rattaché à l'Université de Stamboul une École supérieure de théologie et de prédication, qui représente, au plus haut degré de l'enseignement public, la seule institution religieuse. Transformation profonde dans un pays où, hier encore, le clergé (1) de toutes confessions avait à peu près le monopole de l'éducation.

L'enseignement ayant été déclaré obligatoire pour tous les enfants turcs, garçons et filles, le gouvernement s'efforce d'ouvrir un peu partout des écoles primaires. Cependant le nombre de ces écoles est encore loin de répondre aux besoins de la population. Dans plusieurs d'entre elles, j'ai trouvé les garçons et les filles réunis, faute de personnel ou faute de locaux. Ce mélange est même pratiqué dans les écoles secondaires et les écoles normales. Les filles reçoivent alors séparément des leçons de couture, de broderie et de tenue du ménage. Quelques écoles professionnelles ont été ouvertes récemment dans les grandes villes, et le gouvernement, sinon la population, comprend leur utilité.

Un effort sérieux a été fait pour améliorer les établissements d'instruction secondaire. En 1925, quarante professeurs étrangers, dont dix-sept Français, ont été engagés par le gouvernement turc pour y enseigner. Les élèves des lycées sont tenus d'apprendre, outre la langue turque, une langue européenne : ils ont le choix entre le français, l'anglais et l'alle-

(1) J'emploie cette expression commode, bien qu'il n'y ait pas, à proprement parler, de clergé chez les musulmans sunnites.

mand. On a ouvert en outre des écoles moyennes, organisées sur le modèle des établissements qui portent ce nom en Allemagne et en Hollande : ce ne sont pas les moins fréquentées.

L'École de droit d'Angora est-elle le premier organe d'une Université complète? il se pourrait. Mais jusqu'à présent la seule institution d'enseignement supérieur en Turquie est l'Université de Stamboul, à laquelle se rattache l'École de médecine installée à Haïdar Pacha. Parmi les chaires nouvellement créées à Constantinople, plusieurs, notamment celle de géographie, ont été confiées à des agrégés français; la sociologie et l'ethnographie ont toute la faveur des étudiants, et l'Université possède aujourd'hui un Musée d'ethnographie turque. Elle s'est en outre enrichie d'une École de bibliothécaires, où sont instruits les jeunes gens destinés à la garde et à l'organisation des dépôts d'imprimés, de manuscrits et d'archives. On se souvient que ces dépôts qui, pour la plupart, dépendaient autrefois du ministère de l'*Evkaf* (fondations pieuses) sont aujourd'hui rattachés à celui de l'Instruction publique.

La clause annexe du traité de Lausanne, qui subordonne l'ouverture d'une école étrangère à la présence d'une colonie de même nationalité dans le lieu où l'école est ouverte, a porté un coup fatal aux œuvres des missionnaires européens. L'Amérique, qui n'avait pas signé le traité, n'a pas eu bien meilleur succès que l'Europe dans ses efforts pour sauvegarder l'existence des établissements fondés en Turquie par ses nationaux. Le gouvernement d'Angora a décrété la clôture des Y. M. C. A. et d'un certain nombre d'écoles américaines. Seules quelques grandes villes, Constantinople, Andrinople, Smyrne, possèdent encore des instituts étrangers d'éducation et d'assistance. Nous avons été des premiers à comprendre qu'au lieu de heurter de front certaines exigences, il était plus sage de s'y conformer. L'accueil fait aux maîtres français, tant à l'Université de Stamboul et à Galata-Seraï que dans les grands lycées d'Anatolie, nous encourage à suivre la nouvelle voie dans laquelle nous sommes engagés. C'est encore à la France qu'il appartient de former, selon ses méthodes et son esprit, une élite intellectuelle dont l'influence peut être décisive sur l'évolution et les destinées de la Turquie.

Longtemps encore, selon toute apparence, notre langue sera le principal intermédiaire entre l'intelligence turque et la pensée

occidentale. Nous n'en devons pas moins apprécier à sa valeur le grand effort que font actuellement les Turcs pour perfectionner leur langue nationale et pour l'accommoder aux usages et aux exigences de la vie moderne. Entre 1910 et 1920, l'activité des *Turk-Odjaks* (foyers turcs) tendit surtout à purifier la langue, en la débarrassant des locutions étrangères qui l'encombraient ; on faisait la guerre aux mots persans et arabes, au risque d'appauvrir à l'excès un idiome sommaire et particulièrement dépourvu de termes abstraits. Là-dessus, quelques savants intervinrent. « Notre langue est pauvre, observèrent-ils, mais elle ne l'a pas toujours été. Il ne tient qu'à nous de récupérer les trésors linguistiques que nos ancêtres abandonnèrent le long de la grande route d'invasion, et dont les peuplades d'origine turque semées entre les plateaux de l'Asie centrale et la mer Caspienne sont encore aujourd'hui les gardiennes. »

L'homme qui dirige cette nouvelle entreprise est un jeune turcologue, originaire de la Russie méridionale et qui a fait dans plusieurs universités d'Europe, surtout à celle de Budapest, des études linguistiques très complètes. Moustapha Kemal Pacha a appelé Zubeïr Hamid bey à Angora et l'a nommé « directeur général de la culture ».

Dans le grand cabinet où me reçoit ce jeune fonctionnaire, il n'y a pour ainsi dire pas un livre : des fiches, et encore des fiches, enfilées dans des tringles, classées dans des boîtes, éparpillées sur des tables.

— Vous voyez mon travail, me dit Hamid bey. En somme, nous préparons un Trésor de la langue turque. Tandis que nos missionnaires vont recueillir sur place, aux pays étrangers, des locutions qui nous appartiennent et que nous avons perdues, dans nos villes, dans nos villages, les maîtres d'école, guidés par les questionnaires que je leur envoie, notent les mots singuliers, les expressions locales, les proverbes. Tout cela vient aboutir ici, où le résultat des multiples recherches est dépouillé, classé, passé au crible. Peu à peu, nous retrouvons les mots qui nous manquaient et dont l'usage peut être tantôt rétabli, tantôt généralisé sans contrainte, naturellement. Voici un recueil de chansons populaires turques, dont nous avons tiré des éléments précieux.

« Tout ce qui concerne les origines et les traditions du peuple turc rentre dans le cadre de nos études. Les enquêtes

scientifiques menées parmi les colonies turques de Russie et d'Asie centrale jettent un jour nouveau sur bien des problèmes. Notre langue, nos traditions y apparaissent encore dans l'état primitif, pur de toute contamination étrangère. Vous savez que les Turcs de Turquie ont subi surtout l'influence persane : l'influence arabe ne s'est guère exercée sur eux qu'à travers la Perse. C'est de l'élément persan qu'il faut libérer la langue turque.

« Il y a tout au plus neuf millions de Turcs en Turquie. Il y en a vingt millions dans l'Union soviétique. Ce sont des chiffres qu'on oublie peut-être en Occident, mais qui, pour nous, ont bien leur éloquence. Vingt millions de musulmans d'origine et de langue turque hors de Turquie ! Huit républiques fédérées, unies à celle de Moscou, et peuplées, pour une grande part, de gens de notre race ! Les missions scientifiques organisées dans tous ces pays par le gouvernement des Soviets travaillent avec ardeur. Bornent-elles leur activité à l'ethnographie et à la linguistique? C'est une question qu'il ne m'appartient pas de résoudre : la politique n'est point mon domaine. Quand je suis fatigué des fiches et du dictionnaire, je m'occupe des bibliothèques populaires, que j'essaye d'installer un peu partout, sur le modèle allemand, et d'un « cinéma instructif », sur lequel je compte beaucoup pour éveiller la curiosité de nos populations encore ignorantes ; car, chez elles, la mémoire visuelle est développée à un point extraordinaire.

Hamid bey me fit remettre le premier fascicule d'une Revue de turcologie, qu'il dirige et où il se propose de publier des textes anciens peu connus et des dissertations sur divers sujets de linguistique et d'histoire. Quelques jours après, je recevais la traduction d'une curieuse étude, parue dans le *Turk Yurdi* (1) du mois de novembre 1925, sous la signature d'un Tartare, Iyaz Ychaki. Après avoir démontré l'unité linguistique de tous les peuples de race turque, en Europe et en Asie, l'auteur préconisait l'institution d'une sorte d'Académie, composée des lettrés et des savants de toutes les régions où le turc est parlé, la création d'un Comité central de publication, chargé d'éditer dans la langue la plus pure les fables, les contes, les légendes et les chants populaires communs à tous les peuples turcs ; enfin la diffusion d'un grand journal quotidien ou hebdomadaire, rédigé en vue de la propagande intellectuelle. Je

(1) Organe mensuel des *Turk-Odjaks*.

retrouvais là, sous une forme moins scientifique, le programme de Zubeïr.

Mais Iyaz Ychaki concluait :

— Si la classe cultivée, en Turquie, se préoccupe sérieusement de l'avenir national, nous verrons en peu de temps les peuples turcs, qui constituent déjà une unité spirituelle, s'unir par un lien nouveau. Nous verrons resplendir la civilisation, la culture commune à tous les Turcs. Ainsi le terrain sera préparé pour l'unité politique. Si au contraire nous méconnaissons notre devoir, si nous n'entreprenons pas une action pratique dans cette voie, il ne faudra pas longtemps pour que les peuples turcs deviennent, les uns russes, d'autres persans, d'autres chinois, et perdent leur nationalité. La conséquence, c'est que le seul peuple de notre race qui ait su se conserver indépendant, perdra lui-même beaucoup de son importance. Notre devoir est donc de travailler à la formation d'un centre; et le devoir de la jeunesse turque est d'étudier, d'apprendre les dialectes des peuples de race turque. Voilà la vraie façon de nous unir.

Ainsi se révèle, derrière l'effort scientifique, le dessein politique. Qu'on l'appelle panturquiste, pantouranien, ou de toute autre façon, le mot n'importe guère; mais la chose est d'importance. Russes et Turcs luttent sur le même terrain, avec les mêmes armes, chacune des deux nations tendant à devenir, pour un certain nombre de peuples, le centre d'attraction, d'abord intellectuel, et bientôt politique. C'est sur l'initiative et par les soins du gouvernement des Soviets que se réunit à Bakou, au mois de juillet 1926, un « Congrès des savants qui s'intéressent à la civilisation et aux langues des peuples turcs ». 127 délégués, parmi lesquels M. Weltman Pavlovitch, recteur de l'université russe des études orientales, et le docteur Oldenburg, secrétaire de l'Académie des sciences de Léningrade, prirent part à cette réunion. On constata que, pour écrire les divers dialectes turcs, il ne fallait pas recourir à moins de 57 alphabets. Et c'est pourquoi le Congrès de Bakou, dirigé, en fait, par quelques savants russes, hongrois et allemands, recommanda à tous les peuples turcs l'adoption d'un alphabet unique : l'alphabet latin (1).

(1) L'alphabet latin était déjà en usage chez les Turcs de l'Azerbeïdjan, région où la presse est particulièrement développée. V. l'étude de L. Bouvat : *La presse de l'Azerbeïdjan*, dans *Revue du monde musulman*, XXXVIII, 1920, et l'*Oriente moderno* d'avril 1926, p. 267 et suivantes.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE. — LES TURCS ET L'EUROPE

Le gouvernement de Moscou, fidèle héritier de la politique des tsars en Asie, voit tout ensemble dans la nation turque une redoutable concurrente et une alliée précieuse. Puissance musulmane d'origine asiatique, la Turquie possède, à l'égard des peuples musulmans de l'Asie centrale, une force de rayonnement et d'attraction dont la Russie est dépourvue. Quelle fortune pour les Russes, si cette force pouvait s'exercer dans le cadre de leur action et au bénéfice de leurs desseins! D'autre part, l'hostilité de l'Angleterre, ses intrigues avec la Grèce, puis avec l'Italie, devaient avoir pour premier effet de rapprocher Angora de Moscou. C'est à Moscou qu'aux premiers temps de la guerre d'indépendance Moustapha Kemal avait trouvé le seul secours vraiment efficace : du matériel de guerre, de l'argent, et un accord lui permettant de rappeler sur le front d'Occident les troupes qui gardaient la frontière orientale de la Turquie.

Toutefois, l'accord turco-russe m'avait paru fondé bien plutôt sur la nécessité que sur la confiance. Au cours de l'été 1923, à Angora, Féthi bey, qui était alors président du Conseil, ne m'avait pas caché les appréhensions que causaient à son gouvernement, d'une part la propagande bolchéviste, de l'autre les aspirations asiatiques de la Russie (1). Deux ans après, le péril était apparemment le même; mais les Turcs ne le ressentaient plus de la même façon. Je venais d'entendre Moustapha Kemal et Ismet Pacha célébrer tour à tour les bienfaits de l'amitié russe : passant en revue les puissances d'Europe, ils avaient accordé tous deux la place d'honneur au gouvernement des Soviets. Il est vrai qu'alors la question de Mossoul n'était pas résolue. Mais cette circonstance suffisait-elle à expliquer tant de confiance dans les relations russo-turques? J'avais quelque peine à le croire.

Un des hommes pour qui la politique extérieure de la Turquie avait le moins de secrets, me confirma dans ce sentiment :

— L'affaire de Mossoul? me dit X... bey. C'est pour nous un malheur providentiel. Sans elle, nous aurions eu peut-être la tentation de nous reposer, de nous détendre, après un si

(1) Voir la *Revue* du 1er mars 1924 : *le Gouvernement d'Angora et les activités étrangères*, p. 131 et suivantes.

long effort; au lieu que nous voilà contraints de rester sur le qui-vive, les yeux fixés sur le point où surgit la nouvelle menace. Quel bon aliment pour le nationalisme turc, et quelle garantie d'ordre intérieur! Après cela, soyez bien assuré que la Turquie ne fera pas la guerre pour Mossoul; l'Angleterre encore moins. L'une et l'autre ont trop d'intérêt à éviter le conflit, et trop de façons de s'arranger à l'amiable.

« Il faut qu'en Occident on comprenne que nous avons renoncé à la politique de bascule : elle nous a souvent coûté très cher, elle ne nous a jamais rien rapporté. La base de notre action extérieure, c'est d'une part l'accord de Moscou, qui nous garantit une sécurité nécessaire et éventuellement une aide précieuse; c'est, d'autre part, le statut de Lausanne, avec les obligations et les garanties qu'il comporte pour nous-mêmes, et pour les puissances qui ont signé ce traité avec nous. Nous estimons que ce n'est déjà pas mal, en attendant mieux. Le traité de Lausanne a notablement amélioré la situation de la Turquie en Europe. Toutes les puissances balkaniques sont aujourd'hui nos amies, même la Grèce, avec qui nous réglons sans grande difficulté les litiges relatifs à la liquidation des biens étrangers et à l'échange des populations. Jamais la Turquie ne s'est sentie plus à l'aise, comme puissance européenne et balkanique. Nous souhaitons que l'Europe renonce à la guerre, et que chaque État, respectueux de la situation créée par les traités de paix, content de ce qu'il possède, ne s'applique plus qu'à en tirer le meilleur parti possible. Nous souhaitons aussi que la France s'entende *directement* avec l'Allemagne, plutôt que de recourir à certains courtiers, dont elle risquerait de payer chèrement l'entremise.

« Et maintenant voici ce que nous demandons à l'Europe. Il faut que l'Europe renonce en Asie à toute conquête plus ou moins déguisée, comme à tout monopole économique. Quand on a équipé un pays en fonction de ses propres besoins, quand on y a investi d'énormes capitaux, on ne peut plus quitter ce pays. L'Europe sera sage en ne s'exposant point à certaines tentations et à certaines déconvenues. Car les nations d'Asie ne sont plus d'humeur à supporter chez elle aucune hégémonie, aucune tutelle étrangère, ni politique ni économique.

« Quant à la Turquie, elle n'est pas pressée; elle ne demande même pas qu'on lui fasse crédit. Que l'Europe nous

observe, qu'elle voie ce dont nous sommes capables et ce que nous voulons. Puis, dans cinq ans, dans dix ans, elle dira si elle est disposée, ou non, à nous admettre dans la grande famille des nations civilisées. Il se peut que la Turquie ait bientôt l'occasion d'y jouer utilement son rôle.

« Vous avez toujours les yeux fixés sur votre continent, où bien sur l'Afrique. Or, c'est peut-être en Asie que va se jouer la grande partie. Nous sommes tout ensemble asiatiques et européens, ayant un pied sur chaque continent. La Turquie a conscience d'être la seule puissance capable, au cas d'une poussée hostile de l'Asie contre l'Europe, soit de dresser une barrière, soit de servir d'intermédiaire entre les deux continents ennemis. Notre politique est écrite sur la carte, et aujourd'hui nous savons lire. »

A quelque temps de là, le ministre des Affaires étrangères de Turquie, Tewfik Rouchdy bey, rencontrait à Paris Tchitchérine et signait avec lui le traité de neutralité et de garantie qui porte la date du 17 décembre 1925. Puis il s'arrêtait à Belgrade et rentrait à Angora juste à temps pour y entendre ratifier par l'Assemblée nationale l'accord turco-yougo-slave (31 décembre). Entre le mois de février et le mois de mai 1926, deux nouveaux traités, conclus à Angora, réglaient la question des frontières syriennes et celle de Mossoul, mettant enfin un terme aux difficultés qui avaient longtemps séparé la Turquie de la France et de l'Angleterre. C'est le moment où la diplomatie de Moscou devient plus active : l'Institut turco-soviétique, comprenant des sections techniques, sportives, scientifiques et théâtrales, est inauguré en mars 1926; les négociations turco-russes en vue d'un traité de commerce sont ouvertes le 2 avril. La fin de cette même année ramène Tewfik Rouchdy en Europe : le 11 novembre, le ministre turc traversait la mer Noire à bord d'un navire de guerre; il débarquait le 12 à Odessa où Tchitchérine était venu le rencontrer, avant de se rendre en Allemagne. L'ambassadeur de Turquie à Téhéran accompagnait Tewfik Rouchdy à Odessa, et peu s'en fallut que le plus intime conseiller du Chah de Perse, Mirza Timourtache, ministre de la Cour, ne vînt les y rejoindre. Voici comment, quelques jours après, un journal d'Angora, le *Yéni Sess*, commentait la rencontre : « De même que l'Italie cherche, avec le concours de l'Angleterre, à protéger ses intérêts dans la Méditerranée, ainsi

la Turquie, en accordant son appui à la Russie et à la Perse, garantit sa propre sécurité. L'Occident n'est parvenu à exploiter les peuples orientaux que grâce à la division qui régnait entre eux. Il est naturel que l'Occident s'inquiète, en voyant la puissante ennemie du capitalisme occidental, l'U. R. S. S., se mettre à la tête des nations d'Orient. Toutefois, parler à ce propos d'un accord militaire entre Russie, Perse et Turquie serait prématuré. La Turquie se borne à resserrer les liens qui l'unissent aux puissances voisines et amies. »

LES TURCS ET L'ASIE

J'étais à Angora, en conversation avec un homme politique considérable, lorsque le télégraphe apporta la nouvelle du coup d'État de Reza Khan (3 novembre 1925). La dynastie des Kadjar était déclarée déchue, et le Sardar Sépah mettait sur sa tête la couronne du Roi des Rois. Je puis dire que je m'y attendais; mais j'eusse été bien empêché de prédire la date exacte et les modalités de l'événement. Mon interloculeur fut encore moins surpris que moi : on eût dit que la dépêche de Téhéran ne lui apportait que la confirmation officielle d'un fait déjà connu.

Je m'en étonnai discrètement. On me répondit :

— Vous pensez bien que nous suivons les affaires de Perse jour par jour, heure par heure. A tout prix, nous voulions empêcher que la Perse devînt un autre Irak. Si l'Angleterre avait réalisé le projet de lord Curzon, c'était la domination britannique établie sur l'Asie entière. Quelle menace pour la paix du monde!

« C'est pourquoi nous avons soutenu Reza Khan. Lorsque nous massions cent mille hommes sur la frontière persane, ce n'était pas une menace, mais une protection, et le Sardar le savait bien. Il connaissait nos intentions, et nous les siennes, lorsque, pour donner le change, il faisait entrer dans son cabinet deux nouveaux ministres notoirement favorables aux intérêts britanniques, puis signait un compromis avec le parti de Modarrès.

« Que fera maintenant le nouveau souverain? Ce dont il a besoin avant tout, c'est d'une forte armée; après quoi, il lui faut de solides appuis extérieurs. Il peut compter sur le nôtre. Nous avons favorisé de tout notre pouvoir le mouvement natio-

naliste en Perse : nous ne cesserons pas de le soutenir au moment où il commence à triompher. Les prochaines élections vont être bien amusantes : tout le monde s'escrimera, ce sont les Persans qui s'agiteront le moins. Il faudra que Reza Chah ait le courage de donner autour de lui un coup de balai vigoureux et d'appeler les jeunes au pouvoir. Il y a dans la jeunesse persane des éléments excellents : nous les connaissons. N'oubliez pas que les Turcs sont voisins des Persans à l'ouest et à l'est.

— Comment l'entendez-vous?

— A l'est, c'est l'Afghanistan, et les Afghans sont nos alliés. Vous verrez d'ici deux ans ce que sera l'armée afghane. Et vous verrez aussi ce que deviendra la Perse, dès qu'un chemin de fer unira la mer Caspienne au Golfe Persique. Une Perse ouverte à tout le monde au point de vue économique, mais parfaitement indépendante et libre, au point de vue politique. Forte liaison entre elle et nous par le Caucase. Bonnes communications par une voie ferrée de Tauris à Trébizonde.

— Mais, dans tout cela, vous confondez entièrement vos intérêts avec ceux des Russes! Car enfin les républiques caucasiennes sont fédérées à celle de Moscou; et quant à la région de Tauris, vous savez mieux que moi...

— Je sais, je sais, interrompit le Turc. Mais, pour le moment, nous ne voulons voir dans la politique russe en Asie que l'effort nécessaire, indispensable pour tenir en échec les aspirations britanniques. Puisque vous venez de Caboul et de Téhéran, vous avez pu constater le parfait accord, la collaboration constante des agents russes et des nôtres en Perse et en Afghanistan. La Turquie et l'U. R. S. S. ont peut-être des raisons différentes pour soutenir en Asie tous les mouvements d'indépendance, tous les nationalismes. Mais à l'heure qu'il est, leurs routes se rejoignent, leurs deux actions sont solidaires, parce qu'elles tendent à écarter un commun danger.

Plus d'une fois, au cours de l'année 1926, les propos que je viens de rapporter me sont revenus en mémoire. Si grand qu'y pût être la part du *bluff*, de la confiance illusoire ou de l'exagération calculée, je n'en admirais pas moins l'assurance avec laquelle certains augures européens décrétaient gravement que la nation turque, que la race turque elle-même, en pleine décadence, ne compteraient tantôt plus pour rien dans les calculs de la politique mondiale. Et puis, je me souvenais à propos

que, pour bâcler ces fameux calculs, on fait généralement abstraction du réel, élément subtil et déconcertant...

Le 22 avril 1926, la Perse concluait avec la Turquie un « traité d'amitié et de sécurité », dont l'article 4 oblige chacune des nations contractantes à réprimer par les armes toute tentative faite par des tiers, en vue d'utiliser son territoire pour les passages de troupes, armes, munitions ou vivres destinés à une opération de guerre contre l'autre partie. C'est pousser assez loin les obligations de la neutralité.

Ce traité fut signé à Téhéran. A la fin de la même année, plusieurs représentants diplomatiques ou militaires de l'Afghanistan et de la Perse se rencontraient à Angora avec Ismet Pacha et Zekyaï bey, le très actif ambassadeur de la république turque auprès de l'U. R. S. S. On croit savoir, — mais le fait n'est pas prouvé, — qu'Ibn Séoud et le Grand Senoussi avaient aussi envoyé leurs délégués à cette conférence. Ce qui est certain, c'est que la Chine y était représentée par le docteur Alfred Szé, ministre du gouvernement de Pékin aux États-Unis, et qu'on y vit aussi plusieurs des commissaires japonais chargés d'étudier le fameux projet de colonisation nippone en Turquie. L'Europe n'a rien appris de ce qui s'était dit et fait alors à Angora; mais, peu de temps après, Tewfik Rouchdy bey partait pour l'Europe; enfin les deux ministres des Affaires étrangères de Turquie et de Russie se rencontraient à Odessa.

La guerre mondiale et la révolution russe ont eu sur le monde de l'Islam des répercussions variées et profondes, qui ne nous sont pas encore toutes apparues. L'une des plus inattendues est peut-être le mouvement, à la fois ethnique et religieux, qui tend à grouper les peuples musulmans d'origine turque autour de la république d'Angora. Avec quel étonnement n'apprit-on pas à Bucarest, en février 1926, que deux cent mille musulmans de la région de Silistrie avaient adressé une pétition au gouvernement turc, pour obtenir la faculté de s'établir aux environs de Smyrne! Des propositions analogues sont venues de Hongrie, de Bulgarie, de Pologne, de la Russie méridionale. La Turquie nouvelle est, plus que l'ancienne, un centre d'attraction pour les colonies éparses de l'Islam, en Europe et en Asie.

On a cru chez nous un peu légèrement, qu'en laïcisant l'État turc et en le séparant de l'Église, Moustapha Kemal Pacha avait

rompu les liens qui rattachaient à son pays toutes les nations, toutes les communautés islamiques. La suppression du Califat et la politique anticléricale du gouvernement d'Angora ont bien causé çà et là quelque émotion, ou même quelque scandale : au cours de mon voyage, j'en ai perçu les échos. Mais, en revanche, quel prestige, quelle autorité le peuple turc et son chef n'avaient-ils pas tirés de la double victoire, militaire et politique, remportée aux champs d'Anatolie et à Lausanne sur les chrétiens d'Occident!

Cette autorité et ce prestige, les hommes d'Angora entendent les exploiter au mieux des intérêts de leurs pays; mais les hommes de Moscou s'efforcent d'en tirer parti au bénéfice de l'expansion russe dans les pays musulmans d'Asie. Et voici un dernier aspect du problème. Tandis que les efforts de la diplomatie moscovite tendent naturellement à détourner les Turcs de l'Europe pour les orienter vers l'Asie, l'intérêt des Turcs leur commande de se ménager, en Europe comme en Asie, une influence et des moyens d'action. Les intrigues de l'Angleterre et l'agitation brouillonne de l'Italie ont eu pour premier résultat de favoriser l'action de la Turquie dans les Balkans. Rien n'a plus contribué au rapprochement turco-hellénique, que la politique albanaise de l'Italie et l'accord de Tirana.

Ismet pacha et Tewfik Rouchdy bey ont profité de la circonstance pour affermir la situation de la Turquie en Europe et, en même temps, pour donner aux diplomates de Moscou un avertissement discret. La collaboration des Turcs et des Russes en Asie est facile à concevoir et capable de résultats, sous cette réserve qu'elle pourrait bien aboutir à l'absorption du plus faible par le plus fort. Mais, sur le terrain européen, Russie et Turquie ne peuvent être que rivales et ennemies. Les hommes d'Angora semblent avoir fort bien compris l'avantage qu'offre à leur pays, vis-à-vis d'une Russie, adversaire ou alliée, sa double position de puissance asiatique et de puissance balkanique. Peut-être les chancelleries d'Occident s'en sont-elles rendu compte ; mais elles continuent d'agir comme si elles n'avaient rien vu.

MAURICE PERNOT.

(*A suivre.*)

LA CLEF DES ALLÉGORIES PEINTES ET SCULPTÉES

AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE

I

EN ITALIE

J'entrai un jour, à Rome, dans l'église de la Maddalena, dont les lignes tourmentées annoncent, dès le XVIIe siècle, l'art du XVIIIe. Six charmantes statues de femmes, œuvre de Paolo Morelli, s'adossaient aux murs de la nef, et chacune d'elles montrait, gravé sur son socle, un adjectif plein de douceur. Elles s'appelaient *Simplex*, *Humilis*, *Fidelis*, *Verecunda*, *Secreta*, *Lacrymabilis*. Quelques-unes avaient un attribut : *Secreta* mettait une clef sur sa bouche, *Simplex* portait une colombe et *Fidelis* avait près d'elle un chien, mais *Lacrymabilis* se contentait de pleurer doucement, le menton appuyé sur sa main, et *Verecunda* de se voiler avec grâce.

Quel sens avaient ces mystérieuses figures ? Étaient-elles une image de l'âme embellie par les vertus chrétiennes ? Voulaient-elles commémorer quelques-unes des perfections de Marie-Madeleine, qu'on honorait en ce lieu ? Je l'ignorais ; mais il me sembla que l'explication de cette énigme devait se rencontrer quelque part.

A quelque temps de là, étudiant à la villa Borghèse l'œuvre de Bernin, je remarquai avec surprise que sa belle figure de la *Vérité*, toute palpitante de vie, tenait à la main une sorte de

soleil dardant ses rayons et qu'elle avait un globe sous le pied. Comment fallait-il interpréter ces attributs? Quel sens y avait caché Bernin, qui avait conçu sa statue, nous le savons, dans une heure de mélancolie profonde? Mais ces étranges attributs, était-ce bien lui qui les avait inventés? J'en doutai le jour où je remarquai à San Spirito des Napolitains, sur le tombeau du cardinal Giovanni Battista de Luca, une *Vérité* tenant à la main un soleil et ayant un globe sous le pied. Était-ce donc une règle de représenter la Vérité sous cet aspect? Et si c'était une règle, d'où venait-elle? Il me semblait que j'entrevoyais une sorte de langage de l'allégorie avec son vocabulaire et ses lois.

Une visite que je fis à l'antique église San Sebastiano in Pallara, sur le Palatin, me confirma dans ce sentiment. Des fresques du XVIIe siècle y représentaient les vertus du martyr. La Foi et la Charité ne m'offraient rien de très particulier, mais la Constance me montrait une femme appuyée sur une colonne et tenant à la main une épée. Or, je venais de voir, quelques jours auparavant, dans une gravure représentant le service funèbre célébré à Florence pour l'empereur Léopold, une image toute semblable de la Constance. A ces exemples d'autres vinrent peu à peu s'ajouter. Il m'apparut bientôt avec évidence que les artistes avaient non seulement une tradition, mais un livre, une sorte de dictionnaire de l'allégorie, qu'ils consultaient toutes les fois qu'ils avaient à personnifier une idée abstraite. Il restait à découvrir ce livre.

I

La bibliothèque du Collège romain, qui fut celle des Jésuites, est aujourd'hui la bibliothèque nationale de l'Italie. Là, tout rappelle le passé; l'horloge elle-même semble parler latin, comme les professeurs d'autrefois, car, à midi, elle ne frappe que six coups, parce que midi était pour les Romains la sixième heure. On est presque sûr de trouver dans ces sombres galeries, sous leur reliure de parchemin, tous les ouvrages qui passionnèrent l'Europe au XVIe et au XVIIe siècle. C'est là que je rencontrai un livre italien, jadis célèbre, mais aujourd'hui profondément oublié, l'*Iconologia* du chevalier César Ripa. C'est un dictionnaire illustré des allégories où l'auteur enseigne comment

on peut personnifier les idées abstraites. Je le feuilletais distraitement, sans en soupçonner l'intérêt, lorsqu'une image de la Vérité éveilla mon attention. Nue et toute semblable à la *Vérité* du Bernin, elle tenait à la main un soleil et avait un globe sous le pied. Et je lus, au-dessous, le commentaire italien de Ripa : « On représente, dit-il, la Vérité toute nue, parce que sa nature est la simplicité... Elle tient le soleil pour signifier qu'elle aime la lumière, qu'elle est elle-même lumière... Elle a le globe du monde sous les pieds pour indiquer qu'elle vaut mieux que toutes les choses de ce monde; c'est pourquoi Ménandre a dit d'elle qu'elle était citoyenne du ciel. »

Ces lignes furent imprimées pour la première fois en 1603, cinq ans après la naissance du Bernin (1). Quand l'artiste commença sa statue en 1644, le livre de Ripa avait eu déjà sept éditions. C'est dans ce livre, sans aucun doute, qu'il trouva les attributs de sa *Vérité*. Il aimait cette belle statue, et, dans son testament, il demanda à ses héritiers de la conserver dans son palais. Il parle d'elle comme Ripa : « Mes descendants, dit-il, pourront se souvenir que la plus belle des vertus est la Vérité. » Il refit, vers la fin de sa vie, une statue de la Vérité pour le tombeau d'Alexandre VII et il lui donna les mêmes attributs. La belle Vertu pensive, le soleil à la main, le pied sur le globe, semble attendre son heure. Elle n'est plus nue comme jadis, car le pape Innocent XI lui fit faire une tunique de métal. « D'ordinaire, disait un contemporain, la vérité plaît peu, celle-là plaisait trop. »

Si Bernin a trouvé sa Vérité dans Ripa, le peintre de San Sebastiano in Pallara y a trouvé sa Constance. Une gravure du livre, en effet, nous montre une femme toute pareille à celle de la fresque : d'une main elle saisit une colonne et de l'autre elle brandit une épée. Chose curieuse, Ripa, si prolixe d'ordinaire, est ici presque muet : il nous décrit les attributs de la Constance, mais il ne nous les explique pas.

Allais-je découvrir aussi dans Ripa les six mystérieuses statues de la Maddalena? Je les y rencontrai, en effet, dans un article où je ne les attendais guère. A la page consacrée à la Confession, je lus ces vers, où les qualités d'une bonne confession sont énumérées :

(1) La première édition de l'*Iconologia*, qui est de 1593, donne un texte un peu différent. Cette première édition n'est pas illustrée.

Sit *simplex*, *humilis*, confessio, pura, *fidelis*
Atque frequens, nuda, discreta, libens, *verecunda*,
Integra, *secreta*, *lacrymabilis*, accelerata.

Je retrouvais là tous les adjectifs inscrits sur les bases des statues et leur sens me devenait clair. Il était d'autant plus certain que ces figures de femmes personnifiaient les qualités de la confession, que chacune d'elles s'élevait au-dessus d'un confessional. L'artiste devait donc sa pensée à Ripa, mais il lui devait aussi ses attributs, car, chez Ripa, la Fidélité est accompagnée d'un chien, la Simplicité porte une colombe et le Secret met un sceau sur sa bouche.

Ce début était encourageant. Au lieu de feuilleter Ripa, je commençai à le lire avec la plus grande attention, et je ne tardai pas à m'apercevoir que, Ripa à la main, je pouvais expliquer la plupart des allégories qui ornent les palais et les églises de Rome.

II

Qu'est-ce donc que le livre de César Ripa, que son éditeur nous présente, dans la préface de la huitième édition, comme un des ouvrages les plus célèbres du siècle? Comment comprendre son succès? Que doit-il à son temps et que doit-il à son auteur?

De Ripa lui-même nous ne savons presque rien. Il a dû naître vers 1560, mourir avant 1645 : la huitième édition de son livre, en effet, celle qui parut à Venise, en 1645, est une édition posthume qui fut publiée par un de ses amis. Le portrait qui orne l'*Iconologie* de 1618 nous le montre pensif et un peu triste; malgré le collier de l'ordre des saints Maurice et Lazare qu'il a sur la poitrine, il ressemble plus à un homme d'étude qu'à un cavalier. Son *Iconologie* paraît avoir été la grande affaire de sa vie, car il en donna, depuis 1593, sept éditions, enrichies, chaque fois, d'allégories et de gravures nouvelles. Il en parut trois après sa mort, et telle était la célébrité de l'*Iconologie* qu'en 1764 elle était encore réimprimée. Un succès aussi durable prouve que le livre fut jugé longtemps nécessaire.

Il est curieux de voir naître et grandir dans l'Italie du XVIe siècle le goût des allégories, des symboles et de ce qu'on

appelait alors « les hiéroglyphes ». La curiosité qu'éveillaient les obélisques égyptiens, restés debout au milieu des ruines romaines, n'y fut pas étrangère. On cherchait dans ces dessins énigmatiques le secret de la sagesse des Égyptiens et l'on pensait que le scarabée, l'épervier, l'ibis et le lion exprimaient de profondes vérités morales. Un petit livre grec, les *Hieroglyphica* d'Horus Apollo, imprimé par Alde en 1505, fit croire qu'il était possible de deviner les vérités cachées sous ces symboles. On ignorait alors que le pauvre grammairien alexandrin, qui se donnait comme l'interprète d'Horus, n'en savait pas beaucoup plus sur les mystères de l'Égypte que les hommes du XVIe siècle eux-mêmes. Il écrivait sous Théodose II, dans un temps où les temples de l'Égypte, déjà envahis par les sables du désert, n'avaient plus de prêtres, et où l'intelligence des hiéroglyphes était un secret perdu. La vieille Égypte venait d'entrer pour quatorze siècles dans la nuit. On le crut néanmoins sur parole, quand il affirmait que, dans les monuments égyptiens, la cigogne symbolisait l'amour filial, la grue la vigilance, le cerf la longévité, et les pattes de devant du lion la force. On pensa qu'il était possible de ressusciter ces signes vénérables et d'en enrichir la pensée moderne.

J'avais été fort surpris de voir, dans la salle d'Héliodore au Vatican, une figure de la Justice accompagnée d'une autruche. Je me demandais à quel livre Raphaël, ou ses élèves, avaient pu emprunter un attribut aussi nouveau. Ce livre, je m'en aperçus bientôt, était précisément les *Hieroglyphica* d'Horus Apollo qu'on lisait à la cour de Léon X. On les lisait encore plus tard, car la Justice accompagnée de l'autruche reparaît en 1523 sur le tombeau d'Adrien VI, à Santa Maria dell'Anima. Suivant Horus Apollo, l'autruche symbolisait la Justice chez les Égyptiens, parce que ses plumes parfaitement égales éveillaient dans leur esprit l'image de l'Équité. On s'étonne de voir cet audacieux XVIe siècle accepter avec tant de respect ces prétendus oracles de la vieille Égypte : c'est que toute parole antique restait encore sacrée.

Il y avait alors à Rome un homme qui avait lu le livre d'Horus Apollo et qui travaillait à le refaire en lui donnant l'ampleur d'une encyclopédie. C'était Pietro Valeriano, qui s'appela Pierio, en l'honneur des Muses. Il avait une érudition vaste, mais confuse, cette érudition qui se puisait alors dans les

commentateurs et les compilateurs, dans Solin, dans Élien, dans Pollux, dans Dioscoride, dans le *de Iside et Osiride* de Plutarque. Ses *Hieroglyphica* (titre emprunté à l'Horus alexandrin) sont une sorte de dictionnaire des symboles. Il y passe en revue les animaux, les plantes, les éléments, et leur demande leur secret. Il interroge tour à tour la sagesse égyptienne et la sagesse grecque. Le serpent enroulé sur lui-même, nous dit-il, était pour les Égyptiens le symbole du monde et pour les Grecs le symbole du temps. La colombe était pour l'Égypte l'image de la chasteté de la veuve, mais pour la Grèce un couple de colombes était l'image de l'amour. Pour les prêtres de Saïs, un chien tournant la tête exprimait l'obéissance. Pour les Grecs, comme le prouvent les monnaies d'Antioche, une chouette montée sur un lion signifiait la sagesse de Minerve régnant sur l'âme. Car le lion figurait l'âme pour les sages, et les anciens ont parfois représenté un homme aiguillonnant un lion avec une pique et le retenant avec un mors pour exprimer l'empire de la raison sur l'âme. Telle est la méthode et telle est l'érudition de Valeriano. Il interroge aussi certains objets symboliques, dont les poètes et les artistes ont toujours senti les vertus cachées, l'épée, la lyre, le miroir, l'anneau, le flambeau, l'autel, et nous en révèle le sens profond. Ainsi, astres, plantes, animaux, merveilles même de l'industrie de l'homme, tout en ce monde manifeste la pensée divine. C'est cette pensée qu'il faut chercher partout, car les êtres sont les mots d'une écriture sacrée. En les déchiffrant, nous entrevoyons quelque chose du secret de Dieu. « Expliquer ces hiéroglyphes, dit Pierio Valeriano, c'est trouver ce que cherchaient Pythagore et Platon. » Il y avait donc pour les contemporains une sorte de grandeur dans ce livre où nous ne trouvons plus aujourd'hui que des rêves.

Pierio Valeriano fut honoré par Léon X et par Clément VII, qui tous les deux le retinrent à leur cour. Ses conversations, ses conseils, et bientôt son livre, durent répandre dans ce monde d'érudits et de lettrés le goût des allégories. Ce qui est certain, c'est que, dès le temps de Clément VII, on vit apparaître au Vatican d'étranges figures allégoriques fort différentes de tout ce qu'on avait vu jusque-là. On en vit d'autres dans les fresques du palais de la Chancellerie, où Vasari raconta l'histoire du pape Paul III.

L'œuvre de Ripa fut donc préparée par un long travail des esprits. Il doit beaucoup à Horus Apollo, à Pierio Valeriano, peut-être même aux peintures allégoriques qui commençaient à décorer les palais, mais il doit bien davantage à son immense érudition. Il semble que d'Homère à Athénée, d'Athénée à Boëce, il ait dépouillé toute l'antiquité. Il n'ignore pas non plus les Pères de l'Église. Il cite les grands écrivains du moyen âge, saint Thomas, Dante, Pétrarque, Boccace, et il leur fait des emprunts qui rattachent parfois ses allégories à celles de nos cathédrales. Il connaît fort bien aussi les poètes de son temps et il demande des vers gracieux à l'Arioste, au Tasse, à ses contemporains. Dans tous les livres qu'il lit, ce qu'il cherche ce sont des allégories, des symboles, des mystères voilés. Quand les livres sont muets, il consulte les monnaies antiques et leur emprunte leurs nobles figures de la Paix, de l'Abondance, de la Concorde. Enfin, quand il ne trouve rien dans les livres ou au revers des médailles, il imagine, ou recourt à l'imagination de ses amis. Car il prétend donner une forme, un visage et des attributs, non seulement à des idées abstraites, mais à des nuances de pensée. De là, tant de figures bizarres qui nous choquent aujourd'hui, mais qui durent plaire à ses contemporains, qui étaient aussi, ne l'oublions pas, ceux du cavalier Marin. Dans la préface de l'édition posthume de 1645, l'éditeur ne célèbre pas seulement l'érudition de Ripa, mais encore son charme. On trouvait qu'il avait quelque chose du poète, et cela est vrai quelquefois. On croyait aussi entrevoir chez lui une ombre de cette sagesse que Pythagore et Platon étaient allés demander aux prêtres égyptiens.

Ainsi se forma cette encyclopédie des abstractions figurées que le XVIIe siècle adopta. Son succès fut surprenant. En 1622, lors de la canonisation de saint Isidore, on éleva, dans Saint-Pierre de Rome, un monument d'un jour orné de trente-neuf statues, symboles des vertus du saint. Or, ces trente-neuf figures avaient été toutes empruntées à l'*Iconologia* de César Ripa. Il en fut de même en 1625, lors de la canonisation de sainte Élisabeth, reine de Portugal. Ce succès fut si grand que Ripa eut bientôt un imitateur. En 1626, le père Vincenzo Ricci publia à Naples ses *Geroglifici*, conçus sur le plan de l'*Iconologia*. Il y exagère tous les défauts de son modèle : ses allégories trop compliquées et trop peu claires ne servirent jamais

de modèle aux peintres. Le livre de Ripa resta le livre classique. Des séries de gravures répandirent ses principales abstractions et les firent connaître à des artistes qui n'avaient pas son ouvrage. Une véritable tradition s'établit. Je ne dis pas que l'*Iconologie* suffise à tout expliquer. Il est des artistes qui, s'autorisant de l'exemple de Ripa, ont inventé eux aussi ; de beaux esprits ont parfois proposé leurs imaginations aux peintres. Il n'en est pas moins vrai que le livre de Ripa a donné pendant fort longtemps des modèles dont on s'est peu écarté ; avec lui, comme on va le voir, on peut comprendre la plupart des allégories de ce temps.

III

Commençons par une des œuvres les plus célèbres du XVIIe siècle romain, une de celles qui furent le plus souvent copiées et le plus souvent gravées, les quatre pendentifs de la coupole de San Carlo ai Catinari. De 1628 à 1630, le Dominiquin y peignit les Vertus. On les a plusieurs fois décrites, mais on ne les a jamais parfaitement comprises, parce qu'on ne s'est pas aperçu qu'elles avaient été inspirées par l'*Iconologie* de Ripa.

Ces belles Vertus sont des femmes assises dans une attitude harmonieuse, dont les unes regardent la terre et les autres le ciel. Majestueuses et douces, elles semblent unir la grandeur antique à la beauté chrétienne.

Voici d'abord la Justice. Deux génies enfants portent ses attributs : la balance et le faisceau du licteur, qui, ici, remplace l'épée traditionnelle. Or, ce sont les attributs mêmes que lui assigne Ripa. Il lui a donné le faisceau parce qu'il y a vu le symbole de la lenteur qui convient à la Justice ; car, dit-il, pendant que le licteur délie le faisceau pour en retirer la hache, il laisse au magistrat le temps d'une suprême réflexion. Sous la Justice, une belle jeune femme, au tendre visage, chaste, quoique à moitié nue, presse ses deux seins et semble vouloir en faire jaillir le lait, — figure énigmatique qu'aucun interprète n'a su expliquer. Ce n'est pas, comme le dit Bellori, l'Impartialité qui préside à la Justice, mais la Bénignité qui la tempère. Ripa s'autorise du mot de Cicéron : « La Bénignité est la compagne de la Justice. » Il nous la montre pressant ses mamelles, et,

comme la Charité, répandant amoureusement pour tous les êtres, même pour les animaux, sa substance et sa vie.

La Force emplit le pendentif voisin. Ripa décrit plusieurs fois la Force, car il est rare qu'il ne nous présente pas ses abstractions sous divers aspects et avec des attributs divers, laissant aux artistes le soin de choisir. La Force, qu'il nous montre comme une sorte de Minerve, avec le casque et le bouclier, est la Force même qu'a peinte le Dominiquin. Près d'elle, deux enfants portent une colonne, parce que, dans Ripa, la colonne qui soutient l'édifice est un des attributs de la Force. En dessous, l'artiste a représenté un jeune homme à moitié nu, brandissant un aiguillon et chevauchant un lion qui porte un mors dans la bouche. C'est un nouvel emprunt à l'*Iconologie*. Ripa appelle ce jeune héros : *Dominio di se stesso*, la Possession de soi-même. C'est la forme la plus noble de la Force. C'est, dit-il, la Raison stimulant l'âme avec l'aiguillon quand elle s'endort, et la maîtrisant avec le frein quand elle s'emporte. Nous reconnaissons, ici, l'allégorie empruntée par Pierio Valeriano à la sagesse antique. Un dernier attribut surprend. Un enfant porte un cartouche sur lequel on lit : *Humilitas*. L'Humilité serait-elle donc un des aspects de la Force? Telle ne fut pas la pensée de l'artiste. *Humilitas* était la devise de saint Charles Borromée, à qui l'église est dédiée. En introduisant cette devise au milieu des Vertus, le Dominiquin a voulu nous faire entendre que ces belles Vertus avaient été les siennes.

La Prudence occupe un autre pendentif. Le Dominiquin lui a donné d'antiques attributs que Ripa avait consacrés : le miroir et le serpent. Elle se regarde dans le miroir symbolique pour apprendre à se corriger de ses défauts et elle se rappelle la parole de l'Évangile : « Soyez prudents comme des serpents. » A ses pieds, une grande figure est debout, c'est le Temps avec son sablier. C'est, qu'en effet, Ripa nous enseigne que la Prudence ne fait rien sans l'aide du Temps.

La Tempérance du dernier pendentif montre un pur profil, digne de Raphaël. De la main gauche, elle tient une palme et, de la main droite, elle prend un frein que lui présente un enfant, — deux attributs empruntés à l'*Iconologie*. La palme, dit Ripa, symbolise la récompense que les tempérants trouveront au ciel; mais comme la palme s'incurve doucement sans jamais plier, elle exprime également ce ressort intérieur

qui nous fait résister aux passions. Le frein qui se met dans la bouche du cheval est l'image de la Tempérance, qui commande aux appétits de la bouche. L'eau qui tempère le vin, dit encore Ripa, est un autre symbole de cette vertu, et le Dominiquin a représenté, en effet, deux enfants versant le contenu d'un vase dans un autre. Il a ajouté dans le bas une autre figure pleine de charme, une jeune fille tenant une licorne captive. C'est la Virginité, compagne naturelle de la Tempérance. La vieille légende du moyen âge était donc toujours vivante. Ripa rapporte, en effet, avec la naïveté d'un Honorius d'Autun, que la licorne, le plus farouche des animaux, ne peut être apprivoisée que par une vierge.

Les Vertus cardinales, on le voit, sont accompagnées, dans chacun des pendentifs, d'une vertu ou d'une figure secondaire qui s'apparente à elles. Mais, dans le pendentif de la Tempérance, au lieu de deux Vertus, il y en a trois. A la Virginité, en effet, s'ajoute le Discernement, ou plutôt, son attribut, qui est le chameau. C'est sur un chameau que s'appuie la Tempérance, sans que l'étrange animal enlève rien à la noblesse de l'arabesque. Saint Thomas d'Aquin, nous dit Ripa, nous enseigne que le Discernement est un des aspects de la Tempérance. Le chameau est son symbole, car le chameau n'accepte jamais une charge qui excède ses forces : tel est le discernement de l'homme tempérant qui a l'art de ne jamais dépasser la mesure.

On voit avec quelle fidélité le Dominiquin a suivi l'*Iconologie*. Il est évident que, sans Ripa, son œuvre se comprendrait à peine. Malvasia nous assure que ces figures de Vertus lui furent inspirées par un lettré du temps, Mgr Agucchi. Il est fort possible que le prélat, au goût délicat, qui choisit pour Annibal Carrache les sujets de la galerie Farnèse, ait aidé le Dominiquin de ses conseils. Mais nous savons maintenant qu'il n'inventa rien; son rôle se borna à faire un choix dans l'*Iconologie*. Il fit connaître le livre au Dominiquin, qui semble l'avoir tenu en haute estime. Lorsqu'à la fin de sa vie il entreprit les fresques de la chapelle de Saint-Janvier, au dôme de Naples, il demanda encore à Ripa des leçons.

Peintes par un autre, les Vertus de San Carlo ai Catinari nous paraîtraient sans doute compliquées et artificielles. Mais les figures du Dominiquin ressemblent à l'âme harmonieuse de l'artiste qui les a conçues : une douce influence en émane qui

apporte au spectateur la sérénité et la paix. Ces vertus charmèrent les contemporains. « Elles vivront par toi, dit au peintre le poète Paoli, et toi par elles. »

Ainsi les abstractions de Ripa entraient dans le grand art ; dès lors, on va les rencontrer sans cesse.

Michel-Ange, aux tombeaux des Médicis, avait couché des figures symboliques sur les rempants d'un fronton : le XVIIe siècle l'imita. Que de fois ne rencontre-t-on pas dans les églises de Rome des allégories assises ou étendues des deux côtés d'un tympan ! Elles sont si fréquentes qu'on les regarde à peine. Les regarde-t-on, on a souvent la surprise d'y reconnaître les pensées de Ripa modelées en stuc.

A Santa Lucia in Selci, église des religieuses augustines, le tabernacle d'un des autels est décoré de deux figures assises. L'une d'elles, un casque sur la tête, tient d'une main un cœur et de l'autre un cierge. C'est une énigme qu'on ne pourrait déchiffrer, si on n'avait recours au livre de Ripa. Nous y apprenons que la Foi catholique a sur la tête un casque pour résister aux coups des hérétiques et des philosophes. Le cierge qu'elle tient à la main est le symbole même de la foi qui illumine le cœur; et c'est pour cela que l'Église, de toute antiquité, a allumé des cierges sur les autels. Ripa donne encore comme attributs à la Foi catholique les tables de la Loi et le livre des Évangiles, pour exprimer ce que Bossuet appelle « la Suite de la Religion ». Mais l'artiste a reculé devant ce luxe d'attributs; il a fait ce que feront si souvent les peintres et les sculpteurs : il a simplifié Ripa, qui a presque toujours besoin de l'être.

Entrons maintenant à Saint-Pierre de Rome. Dans la nef et dans les transepts, au-dessus de chaque arcade deux grandes figures de femmes sont couchées. Elles datent du milieu du XVIIe siècle et sont l'œuvre des élèves du Bernin. On les regarde peu d'ordinaire et on se soucie encore moins de deviner le sens des singuliers attributs relevés d'or qui les accompagnent. J'ai eu cette curiosité, et je n'ai pas tardé à reconnaître quelques-unes de ces graves Idées aux nobles draperies que Ripa m'avait rendues familières.

Que signifie cette femme assise qui tient une croix en même temps qu'un livre et qui a une petite figure sous les pieds ? Elle représente la Vraie Religion chrétienne que Ripa nous décrit ainsi. Elle tient une croix et porte un livre sur lequel

est écrit : *Diliges Dominum tuum*. Elle pose ses pieds sur une morte étendue à terre pour marquer qu'elle triomphe de la mort. Car la vraie religion est la défaite de la mort ; elle semble répéter les paroles du poète :

Cur tibi mors premitur ? mors quia mortis ego.

Voici plus loin une femme qui porte une lampe. Une grue est près d'elle, et, chose surprenante, l'oiseau debout sur une patte tient dans l'autre un caillou. Une des gravures du livre de Ripa nous montre la Vigilance avec ces attributs et le texte nous explique toute l'énigme. La lampe nous rappelle que la vigilance s'exerce de préférence aux heures qui conviendraient au sommeil. Les sentinelles romaines se partageaient les quatre veilles de la nuit. Les animaux eux-mêmes nous donnent l'exemple de cette vigilance qui est la mère de la sûreté. Pendant les migrations des grues, il en est une qui, aux heures de repos, veille sur ses compagnes endormies. Pour ne pas succomber elle-même au sommeil, elle porte un caillou dans sa patte relevée. Devine-t-elle un danger, elle laisse tomber la pierre, et aussitôt la troupe s'éveille et prend son vol... Récit que Ripa juge très digne de foi, car il l'a emprunté à Pierio Valeriano, qui le tenait lui-même d'Horus Apollo. On voit que l'histoire naturelle du XVIIe siècle n'était pas fort différente de celle du moyen âge.

Au-dessus d'une autre arcade, en face de la Vigilance, une femme tient une branche chargée de pommes de pin. C'est la Bénignité de Ripa (1). Le pin, nous dit-il, est son symbole, parce que, si largement qu'il étale ses branches, il ne nuit jamais aux plantes qui croissent à son ombre ; les plus humbles y germent et s'y développent : Théophraste en témoigne. Pour rendre toute la pensée de Ripa, le sculpteur aurait dû représenter, près de la Bénignité, l'éléphant, le plus doux des animaux. Il n'en a heureusement rien fait, car les sculpteurs de Saint-Pierre avaient encore plus de goût que de docilité.

Mais voici une allégorie pleine de noblesse : une femme met le feu à un monceau d'armes avec une torche renversée. On pense aux bas-reliefs romains, et non sans raison, car cette

(1) Ripa propose aux artistes deux figures très différentes de la Bénignité : l'une est celle que le Dominiquin a reproduite ; l'autre est celle que nous décrivons ici.

belle figure est une création de l'art antique. Elle représente la Paix, et Ripa nous dit qu'il l'a empruntée au revers d'une monnaie d'Auguste. C'est la Paix rêvant de détruire la guerre. La fierté des lignes aussi bien que la noblesse de la pensée séduisirent les artistes qui l'ont fréquemment représentée.

De travée en travée, Ripa nous guide et nous éclaire. Une femme tient une corne d'abondance d'où sortent des pièces de monnaie. C'est la Libéralité toujours prête à donner. Mais, ici, on regrette que l'artiste n'ait pas suivi son modèle jusqu'au bout ; car Ripa, avec beaucoup de sagesse, donne à la Libéralité un autre attribut : le compas, qui mesure les largesses au mérite de chacun. Sans lui, la Libéralité change de nom et s'appelle la Prodigalité.

Une femme a une balle pour attribut. Elle représente l'Humilité, car plus la balle s'abaisse, nous dit Ripa, plus fortement elle frappe la terre et plus haut elle rebondit. Cette balle de l'Humilité exprime donc la parole évangélique : « Ceux qui s'abaissent seront élevés. »

Une Vertu a près d'elle un pélican : c'est l'attribut de la Bonté dans Ripa ; car la bonté est la loi même de Dieu, cette loi que suit un simple oiseau, le pélican, quand il nourrit ses petits de son sang.

Près de la chaire de saint Pierre, dans le chœur, une élégante statue de femme tient à la main un cercle, qui ressemble à un anneau planétaire. C'est la Perfection de l'*Iconologie*. Le cercle qui l'entoure est le Zodiaque, route immuable du soleil au milieu des constellations, image de la perfection des lois du monde.

Au-dessus d'autres archivoltes, on reconnaît des Vertus semblables à celles du Dominiquin à San Carlo ai Catinari : la Prudence avec le serpent et le miroir, la Justice avec le faisceau du licteur, la Force avec la colonne, la Virginité avec la licorne.

On ne saurait donc douter que l'*Iconologie* n'ait fourni leurs principaux thèmes aux artistes de Saint-Pierre. Ainsi les figures de Ripa avaient été jugées dignes de décorer l'église des églises. Le Pape qui, à coup sûr, avait connu le projet dans tous ses détails, l'avait approuvé. Quelle solennelle consécration du livre de Ripa! Quelle preuve aussi que ces hiéroglyphes, si obscurs pour nous, semblaient alors aisés à déchiffrer ! On pensait qu'un chrétien instruit devait découvrir sans peine la pensée sous les

symboles, et ces symboles eux-mêmes devaient lui rappeler que le monde, pour qui sait le comprendre, est un discours de Dieu.

Ripa ne se contenta pas de personnifier les idées abstraites et les vertus ; il voulut embrasser la nature aussi bien que le monde de l'âme. Il personnifia les éléments, l'aurore et le crépuscule, les vents, les points cardinaux, les mois, les heures du jour et de la nuit, les parties du monde, les fleuves. Il ressuscita les antiques divinités de la nature. Comme un païen de la Renaissance, il décrivit le cortège triomphal des dieux montés sur leurs chars. Dans ces pages, sa subtilité ordinaire se métamorphose parfois en poésie, mais, à vrai dire, cette poésie est celle de la Grèce et non la sienne ; car il n'est poète que quand il emprunte ou se souvient. Cette partie de son livre, qui est la plus aimable, devait séduire les artistes et les a inspirés, en effet, plus d'une fois.

A Rome, le palais Verospi, qui s'est appelé plus tard le palais Torlonia, fut décoré par l'Albane d'un plafond allégorique, autrefois célèbre, aujourd'hui inconnu. Une banque occupe le palais ; la noble galerie est devenue un bureau, et les teneurs de livres sont trop occupés pour lever les yeux vers le ciel de l'Albane. Car c'est le ciel qu'il a représenté, ou plutôt le drame de la lumière et de l'ombre qui se joue éternellement dans le ciel. Nous voyons d'abord le Crépuscule du soir qui précède la Nuit aux grandes ailes, puis le Crépuscule du matin, qui annonce l'Aurore aux mains pleines de fleurs. Le soleil se lève, c'est Apollon qui s'élance dans le cercle du zodiaque. Tout autour de la voûte du ciel, les divinités des planètes, qui sont aussi les jours de la semaine, et les quatre saisons expriment le rythme du temps.

Ce gracieux plafond doit à l'Albane l'heureuse disposition de ses figures, mais presque tous les détails en ont été empruntés à l'*Iconologie* de Ripa. Conformément à la description et même aux dessins du livre, le Crépuscule du soir est un enfant ailé qui laisse tomber des flèches sur la terre. Ces flèches sont les vapeurs attirées par le soleil dans les hauteurs qui redescendent sur la terre aux approches du soir. La Nuit est une grandiose figure d'une inspiration tout antique. Couronnée de pavots, les ailes grandes ouvertes, elle porte un enfant endormi dans chacun de ses bras. Cette mystérieuse figure de la Nuit avait été créée par

le génie de la Grèce. Ripa l'a empruntée à Pausanias, qui l'avait vue dans un temple d'Olympie portant deux enfants, deux frères jumeaux, dont l'un s'appelait le Sommeil et l'autre la Mort. Magnifique poésie, qui confère à Ripa et à l'Albane une noblesse inattendue, une grandeur homérique.

Le Crépuscule du matin annonce l'Aurore. L'artiste l'a conçu comme Ripa. C'est un enfant ailé qui renverse une urne d'où tombent des gouttes de rosée, « cette douce rosée qui argente les bois aux confins obscurs et lumineux de la nuit et du jour », comme dit un poète qu'il cite. Une étoile brille sur sa tête, « l'amoureuse étoile, qui vient de l'Orient avant le soleil ». L'Aurore paraît enfin ; elle est ailée elle aussi, et ses ailes symbolisent son vol rapide et sa beauté fugitive. Elle sème des fleurs sur la route du soleil.

Les quatre Saisons sont conçues comme l'*Iconologie* recommande aux artistes de les représenter. Ce ne sont pas de simples figures allégoriques, mais des divinités : Flore est le Printemps, Cérès l'Été, Bacchus l'Automne et Vulcain l'Hiver.

Ce plafond de l'Albane est un des emprunts les plus heureux qui aient été faits au livre de Ripa. Annibal Carrache, lui aussi, fut séduit par sa figure de la Nuit portant les deux enfants symboliques : il en fit un dessin qui a été gravé. Le Guerchin lut également sa description et s'en inspira. Dans sa fresque de la Villa Ludovisi, il représenta la Nuit, non pas les ailes ouvertes, mais assise et rêvant à la lueur d'une lampe, tandis que, près d'elle, dorment paisiblement deux enfants, qui sont le Sommeil et la Mort. Peut-être pensera-t-on que toutes ces œuvres, où l'on n'a voulu voir, jusqu'à présent, qu'un harmonieux décor, gagnent en intérêt quand on en pénètre la pensée.

Du ciel Ripa redescend sur la terre et nous décrit quatre figures symboliques, qui sont les quatre parties du monde. L'Europe, l'Asie et l'Afrique avaient déjà été personnifiées par Tomasso Laurati, au temps de Grégoire XIII, dans la salle de Constantin au Vatican, mais elles n'avaient pas encore reçu d'attributs. Elles s'associaient simplement à trois épisodes de l'histoire du christianisme : la défaite de Maxence en Europe, la découverte de la vraie croix en Asie et les progrès de la religion chrétienne en Afrique.

En 1581, une gravure de Sadeler, qui parut à Rome, nous montre cette fois les quatre parties du monde avec des attributs

et un costume particuliers. L'Europe a une corne d'abondance et des armes; des chevaux et des bœufs paissent autour d'elle. L'Asie, coiffée d'un turban, porte un cimeterre; elle se détache sur un vaste paysage où passent des caravanes de chameaux. L'Afrique a un grand chapeau sur la tête, un carquois, et semble régner sur les lions et les éléphants. L'Amérique, coiffée de plumes, a une flèche à la main et contemple un perroquet.

Il y eut probablement d'autres tentatives du même genre. Ripa ne les ignorait pas, mais il donna aux essais de ses prédécesseurs une forme définitive. Les attributs qu'il assigna à chacune des parties du monde demeurèrent presque immuables pendant deux siècles.

Résumons brièvement ses descriptions.

L'Europe, majestueusement assise, a sur le front une couronne qui la désigne comme la reine du monde. Elle porte sur la main un temple rond, comme le *tempietto* de Bramante, parce qu'elle est le siège de la religion véritable. Des cornes d'abondance rappellent sa fertilité. Le cheval qui l'accompagne, les armes, les diadèmes, les instruments de musique et les pinceaux jetés à ses pieds témoignent de son courage dans les batailles, de sa science dans l'art de gouverner les hommes, enfin de son génie créateur. Elle est la « mère des arts, des armes et des lois ».

L'Asie, couronnée de fleurs, a des perles et des pierres précieuses sur sa robe. D'une main, elle porte un rameau cueilli au pays des épices; de l'autre, elle balance un encensoir d'où monte une fumée odorante. Cet encensoir ne symbolise pas, comme on pourrait le croire, le génie religieux de l'Asie, mais nous fait souvenir qu'elle est la terre où naissent la myrrhe et l'encens. Quant au chameau que l'on voit près d'elle, il nous rappelle les caravanes de ses déserts.

L'Afrique est une femme au teint noir, aux cheveux crépus. Un collier de corail éclate sur sa nudité. Elle a pour coiffure une tête d'éléphant, attribut que lui avaient déjà donné les anciens. Sa corne d'abondance est le symbole de ses riches moissons. Le lion et le serpent qui sont près d'elle, le scorpion qu'elle tient à la main et qu'on voit sur les monnaies antiques, la désignent comme « la mère des monstres ».

L'Amérique, presque nue, a sur la tête une coiffure de plumes. D'une main, elle tient un arc; de l'autre, un long

trait. A ses pieds, une tête coupée traversée d'une flèche témoigne de sa férocité ; elle rappelle aussi que l'anthropophagie est une de ses sauvages habitudes. Un grand saurien, le terrible caïman, aussi redoutable aux hommes qu'aux animaux, l'accompagne. Ripa a probablement imaginé quelques-uns des traits de ce tableau. Il a soin, en effet, de nous avertir que, pour apprendre à connaître l'Amérique, il ne s'est pas contenté de lire les livres des Jésuites, il s'est encore entretenu avec Fausto Rughese de Montepulciano, qui revenait du Nouveau Monde.

Telles sont ces personnifications, qui ouvrent des perspectives au rêve, mais que nous concevrions aujourd'hui plus pénétrées d'esprit. Elles plurent aux artistes. Ces images, où la tradition antique et l'imagination moderne se mêlaient, leur parurent si heureuses qu'ils les imitèrent sans cesse. On les trouve parfois littéralement copiées, mais on les rencontre plus souvent encore allégées de quelques-uns de leurs attributs.

Les visiteurs de l'église Saint-Ignace, à Rome, ont tous remarqué dans les parties basses de la fresque du P. Pozzo, qui semble ouvrir la nef sur les profondeurs du ciel, l'image des quatre parties du monde. Elles sont là pour nous rappeler que les fils de saint Ignace ont porté la religion chrétienne jusqu'aux extrémités de la terre. En les étudiant, on y reconnaît les attributs que nous venons de signaler. On ne les y trouve pas tous, il est vrai, mais ceux qu'on y remarque sont assez typiques pour ne laisser aucun doute sur leur provenance. L'Europe, en effet, majestueuse comme une reine, porte la couronne et a près d'elle le cheval ; l'Asie est caractérisée par le chameau et par la cassolette qui fume ; l'Afrique a le teint noir, les cheveux crépus, mais, au lieu d'avoir pour cimier une tête d'éléphant, elle tient à la main une magnifique défense d'ivoire ; l'Amérique, enfin, a la coiffure de plumes, et de sa longue flèche elle menace ses ennemis.

Ripa avait donc créé une sorte de canon dont on s'écartait peu. Carlo Maratta, lui aussi, s'y montra fidèle. Il avait peint un tableau allégorique, où la Foi, planant dans le ciel, recevait les hommages des quatre parties du monde. L'Europe avait sa corne d'abondance, son temple sur la main, ses couronnes à ses pieds. L'Asie faisait brûler sa cassolette de parfums. L'Afrique, la tête d'éléphant sur le front, contemplait la Foi triomphante en caressant son lion. L'Amérique, nue, coiffée de plumes, por-

tant son arc, mettait une main sur sa poitrine en signe de respect.

Il est inutile de multiplier, ici, les exemples, car la suite de cette étude nous en fournira bientôt plusieurs autres.

Les quatre grands fleuves de la terre pouvaient rappeler aussi les quatre parties du monde. Aux quatre coins de la fontaine de la place Navone, qu'un obélisque domine, Bernin groupa le Danube, le Gange, le Nil et le Rio de la Plata.

En a-t-il trouvé l'idée dans Ripa, qui, lui aussi, a personnifié ces fleuves, sans toutefois nommer le Rio de la Plata ? L'hypothèse semblera vraisemblable, si on se souvient que Bernin a emprunté à l'*Iconologie* les attributs de sa *Vérité*. Il a donc lu Ripa, et il l'a lu de fort bonne heure. Tout jeune, il sculpta deux bustes, l'un souriant et l'autre désespéré, qui symbolisent l'Ame bienheureuse et l'Ame damnée : or, ces deux figures antithétiques sont décrites toutes les deux dans l'*Iconologie*. Je sais bien que Bernin n'avait aucun besoin de Ripa pour imaginer des fleuves personnifiés : à Rome, il avait sous les yeux les magnifiques statues antiques du Tibre et du Nil. Je crois cependant qu'il a lu les pages de l'*Iconologie* consacrées aux fleuves. Un détail semble le prouver. Il a représenté le Nil le visage couvert d'un voile pour faire entendre que sa source est inconnue. L'idée appartient à Ripa, qui veut (avec beaucoup moins de raison) que l'on figure le Danube sous cet aspect. Je crois donc que son livre a été pour quelque chose dans la conception de cette étrange fontaine qui ressemble à un gigantesque modèle d'orfèvrerie, à un surtout de table démesuré. Singulière par la forme, la fontaine de la place Navone, qui porte les armes d'Innocent XI, est fière par la pensée. Ces quatre grands fleuves étant comme le résumé du monde, le Pape exprimait de la sorte sa mission universelle et sa volonté d'atteindre par la parole tous les peuples de la terre.

Ainsi, quelques-unes des grandes œuvres allégoriques du temps sont nées de Ripa. Mais combien d'autres ont disparu, dont le souvenir ne s'est conservé que par une description ou une gravure! A Florence, au casino de Saint-Marc, Fabrizio Boschi, artiste toscan du commencement du XVIIe siècle, représenta pour le cardinal de Médicis une singulière figure de la Peinture. Elle avait les pinceaux à la main et un bâillon sur la bouche : ce qui voulait dire que la Peinture, toute muette

qu'elle était, savait parler avec ses pinceaux. A cette description, on croit reconnaître le bizarre génie de Ripa ; c'est lui, en effet, comme il est facile de s'en convaincre, qui a imaginé cette personnification de la Peinture.

Au XVIIe siècle, on peignait encore les façades des palais. Dans les grandes villes d'Italie, on apprenait dans les rues la fable et l'histoire, et des allégories proposaient au passant des énigmes à deviner. A Florence, sur la place Santa Croce, la maison de Nicolo dell'Antella montrait une femme portant un cœur et une colombe ; près d'elle, une autre femme, appuyée à une colonne, tenait une épée. On trouvait dans l'*Iconologie* l'explication de ces deux figures : on apprenait que l'une était la Sincérité et l'autre la Constance.

Les services funèbres des grands personnages faisaient surgir à la façade et dans l'intérieur des églises, des magnificences éphémères, que les artistes improvisaient avec une verve merveilleuse. On voyait, à côté de squelettes qui soutenaient des draperies et portaient des torches, les images des vertus du défunt. C'était presque toujours à Ripa qu'on les empruntait. En 1610, on célébra à Florence une messe solennelle pour le repos de l'âme de la reine d'Espagne. Une gravure nous a conservé les figures allégoriques qui décoraient l'église et dont la réunion formait une sorte de portrait moral de la souveraine. La plupart sont inspirées par l'*Iconologie*. La Tranquillité, par exemple, portait dans sa main un nid d'alcyon. C'est que l'alcyon, au témoignage de Ripa, interprète de l'antique sagesse de l'Égypte, connaît d'avance toutes les variations du ciel. Il ne confie donc son nid au rivage de la mer qu'après les tempêtes, au commencement des jours tranquilles. La Sécurité était représentée le coude appuyé sur une colonne et telle qu'elle était décrite par Ripa, qui l'avait empruntée lui-même à une monnaie antique.

Le 18 décembre 1665, un service funèbre en l'honneur du roi d'Espagne, Philippe IV, fut célébré à Rome dans l'église Saint-Jacques des Espagnols. On avait représenté à la façade les quatre parties du monde pour signifier que la terre entière s'associait au deuil de l'Espagne. L'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique avaient non seulement les attributs que leur donne Ripa, mais elles étaient accompagnées des animaux qu'il leur assigne.

Les canonisations faisaient reparaître les figures abstraites de l'*Iconologie*. On les retrouvait sur les arcs de triomphe improvisés qu'on élevait sur les voies solitaires suivies par le nouveau pape pour se rendre à Saint-Jean de Latran. Elles éblouissaient dans les illuminations. La statue de la Vertu, un soleil sur la poitrine, une couronne dans une main et une lance dans l'autre, debout au milieu d'un temple embrasé, était la pièce principale du feu d'artifice donné au pape par le prince Colonna. Les lettrés y reconnaissaient la Vertu de Ripa, qui rayonne comme le soleil, qui porte la couronne de la victoire et la lance du commandement.

Les allégories de Ripa étaient partout. On les retrouvait au frontispice des livres, comme au revers des médailles patriciennes. Laura Corsi, marquise Salviati, fit graver sur la sienne, d'après un dessin de l'*Iconologie*, la Prudence portant une flèche autour de laquelle s'enroule un long poisson. C'est l'étrange rémora, qui, au dire de Ripa, était capable d'arrêter les plus puissants navires. Ici, il arrête la flèche au vol et nous enseigne cette forme de la prudence qui consiste à surprendre notre jugement.

Les figurants des ballets portaient parfois les costumes et les attributs imaginés par Ripa. Le char de Phébus, les quatre saisons, les vingt-quatre heures du jour et de la nuit que Catherine de Suède fit paraître en 1656 dans les jardins du palais Barberini ne pouvaient sortir que des pages de l'*Iconologie*.

IV

Ainsi le XVIIe siècle italien est plein de la gloire de Ripa. On l'y sent toujours présent; on le nomme rarement et on le sait par cœur.

Mais le XVIIIe siècle allait-il se montrer aussi respectueux? C'est ce que je me demandais avec curiosité. Une étude attentive n'a pas tardé à m'apprendre que le règne de Ripa, beaucoup plus long que celui des souverains, s'était prolongé près de cent ans encore. Quelques exemples suffiront à le prouver.

La chapelle Corsini, à Saint-Jean de Latran, a été élevée par Alessandro Galilei en 1734. Ce petit sanctuaire surmonté d'une coupole, harmonieux, blanc et pur, est digne de l'artiste qui refit avec tant de noblesse la façade de la basilique. Le

tombeau du pape Clément XII s'élève dans cette chapelle, non loin de l'autel qu'il consacra à saint André Corsini, son ancêtre. Près de la statue du pontife, une figure allégorique attire l'attention : elle a sur le front un diadème et tient à la main le plan d'un édifice. Ce n'est pas l'Architecture, comme on pourrait le croire, mais la Magnificence. Ripa, en effet, la représente sous cet aspect, et il nous enseigne que cette vertu royale éternise, par les monuments qu'elle élève, la mémoire des grands souverains. Digne hommage rendu au pape ami des arts que fut Clément XII.

Des bas-reliefs décorent les parties hautes de la chapelle. Plusieurs sont empruntés à l'*Iconologie* de Ripa. Une femme, un joug sur les épaules, contemple un crucifix : c'est l'Obéissance, à qui l'amour de la croix rend léger le joug du Seigneur. Une autre femme porte d'une main un miroir, de l'autre une équerre. C'est la Science parfaite : le miroir fait songer aux pensées qui se reflètent dans l'âme comme les images dans le miroir, et l'équerre est le symbole de l'ordre que l'âme impose aux idées. Une autre figure a pour attribut un sceptre surmonté d'un œil : c'est la Modestie ou plutôt la Mesure. Cet hiéroglyphe, dit Ripa, a été imaginé par les prêtres égyptiens. Le sceptre est la puissance, mais l'œil est la raison qui la surveille. Le sceptre surmonté d'un œil signifie donc le sage gouvernement de soi-même, la juste mesure en toute chose.

Huit bas-reliefs sont consacrés aux huit Béatitudes. L'idée de personnifier les versets du sermon sur la montagne est de Ripa; le moyen âge n'avait pas cru qu'il fût possible de fixer cette pure lumière, ce rayon d'or, qui vient d'un autre monde. Ripa ne semble pas s'être aperçu qu'il tentait l'impossible. Il imagina huit figures, sans vraie poésie, dont les artistes eurent quelque peine à se contenter. Les sculpteurs de la chapelle Corsini en copièrent pourtant quelques-unes. Une femme, les bras grands ouverts, qui donne deux pains à deux enfants placés à sa droite et à sa gauche, représente les miséricordieux. Une figure attristée qui contemple le ciel traduit le verset : « Heureux ceux qui pleurent. » Une femme qui porte une branche d'olivier est l'image des pacifiques. La balance caractérise ceux qui sont affamés de justice. D'autres Béatitudes diffèrent par quelques détails; l'inspirateur de l'œuvre en a modifié plusieurs dont il n'a pas été satisfait, mais il

est évident qu'il a eu sans cesse l'*Iconologie* sous les yeux.

Ainsi cette belle chapelle Corsini, une des œuvres les plus parfaites que le XVIIIe siècle ait laissées à Rome, doit une partie de son décor à la pensée de Ripa.

Il était donc toujours le guide de l'art allégorique. L'œuvre de Serpotta nous en apporte une autre preuve. Ce charmant sculpteur sicilien, qui n'est qu'élégance et grâce, a embelli de ses statues et de ses bas-reliefs en stuc la Palerme du XVIIIe siècle. Il modela pour l'oratoire de la confrérie de San Lorenzo à l'église de San Francesco plusieurs images de vertus, qui prétendaient rappeler aux confrères la gravité de leurs devoirs. Il n'y eut jamais vertus plus aimables, plus souriantes, plus semblables aux plaisirs de la vie. Or, la plupart d'entre elles sont encore empruntées à l'*Iconologie* de Ripa. L'Aumône, par exemple, qui fait des largesses à un enfant, a sur la tête un petit cierge allumé qu'une couronne d'olivier entoure. Ce qui veut dire qu'en secourant les pauvres, nos biens ne diminuent pas plus que ne diminue la lumière du flambeau auquel on en allume un autre. Quant à l'olivier, qui est le symbole de la miséricorde dans l'Écriture, il représente la pitié qui doit s'éveiller d'abord dans notre cœur pour rendre la bienfaisance méritoire.

L'Hospitalité, qui, d'une main, présente sa corne d'abondance pleine de fruits à un petit enfant et de l'autre accueille un pèlerin, reproduit non seulement la description, mais la gravure de l'*Iconologie*. La noble vertu devrait avoir la beauté touchante et un peu mélancolique de la maturité, car, plus jeune, dit Ripa, elle risquerait d'être égoïste, et, plus âgée, d'être avare, mais Serpotta ne pouvait suivre son guide jusque-là, car l'aimable artiste ne sut jamais exprimer que la jeunesse.

La Vérité a pour attribut le soleil rayonnant qui nous est familier, mais elle le porte sur la tête, au lieu de l'avoir à la main. Elle n'est pas nue, mais dévoile seulement sa nudité.

La Pauvreté porte une lourde pierre attachée à la main droite, et lève vers le ciel la main gauche que deux ailes accompagnent. Singulière image pour une église dédiée à saint François, car, pour saint François d'Assise, la pauvreté était une vertu, tandis que la pauvreté de Ripa est un vice, c'est la triste pauvreté qui empêche l'homme bien doué de s'élever. En vain essaie-t-il de prendre son vol vers le ciel, le lourd rocher de Sisyphe suspendu à sa main le ramène sans cesse vers la terre.

Cette Pauvreté, une fois sur son socle, dut choquer, car le nom en fut changé et elle s'appela l'Humilité, — métamorphose qui enleva tout espèce de sens à ses attributs.

Il est d'autres Vertus de Serpotta que l'*Iconologie* n'explique pas, mais il nous suffit que plusieurs en dérivent. Ces emprunts prouvent que le livre était toujours vivant.

Mais c'est Naples qui nous offre l'exemple le plus curieux de la vogue du livre de Ripa. De 1755 à 1766 les Sangro décorèrent de figures allégoriques la chapelle de San Severo, qui abritait depuis cent cinquante ans les tombeaux de leur famille. Ces statues sont célèbres par leur bizarrerie, et on a vainement cherché à découvrir l'origine de ces énigmes sculptées. Il n'y a rien pourtant de plus facile : il suffit d'ouvrir Ripa. Qu'est-ce que ce vieillard qui tient d'une main une lampe et de l'autre un fouet? c'est le Zèle de la religion, qui éclaire les ignorants, mais qui châtie les endurcis. Qu'est-ce que cette femme âgée qui, une férule à la main, instruit un jeune garçon? c'est l'Éducation, que Ripa nous décrit sous les traits que le moyen âge donne à la Grammaire. Quelle vertu symbolise cette femme qui porte d'une main une corne d'abondance et de l'autre un compas? c'est la Libéralité qui donne, mais qui sait mesurer ses dons. Pourquoi la Pudeur est-elle représentée avec un voile sur le visage? C'est que Ripa le veut ainsi et qu'il en énumère de nombreuses raisons empruntées à l'antiquité païenne et à l'antiquité chrétienne. De toutes ces allégories la plus singulière et la plus célèbre est celle du Disinganno. Un homme, enveloppé dans un filet, dont les larges mailles sont un chef-d'œuvre de virtuosité, essaie de s'en dégager avec l'aide d'un ange. On ne trouvera pas dans Ripa l'allégorie du Disinganno, « de l'homme désabusé de l'erreur », mais on y trouvera celle de l'Inganno, de la Tromperie. Or, l'Inganno est représenté avec un filet à la main : c'est dans ce filet, dont il veut rompre les mailles, que l'artiste, aussi ingénieux que son guide, a enveloppé son Disinganno.

On voit que le XVIIIe siècle continuait à demander à Ripa des leçons. On ne saurait s'en étonner, quand on songe qu'une nouvelle édition de Ripa venait de paraître en 1764.

On rencontrera en parcourant l'Italie beaucoup d'autres exemples de l'influence de Ripa. Il me semble inutile de les multiplier. J'en ai assez dit, je crois, pour rendre manifeste le

rôle de l'*Iconologie*. Si un éditeur contemporain avait l'idée de la réimprimer, l'amateur qui l'emporterait en voyage ferait mille petites découvertes. Il s'apercevrait que Ripa a été le créateur d'un langage véritable, le langage de l'allégorie, et que ses abstractions furent les hiéroglyphes des temps modernes.

En 1729, lors de la canonisation de saint Jean Népomucène, on éleva en quelques jours, devant Saint-Jean de Latran, une fausse façade décorée de figures de femmes. L'une mettait un sceau sur sa bouche, l'autre tenait un encensoir, une autre avait un joug sur les épaules, une autre se pressait les mamelles, une autre enfin était enveloppée par le cercle du Zodiaque. Ces figures étaient les phrases d'un panégyrique. Elles signifiaient que saint Jean Népomucène avait su garder le secret de la confession, qu'il avait eu l'esprit d'oraison, la vertu d'obéissance, la bénignité, et que toutes ces vertus, il les avait portées à la perfection. Il y avait alors à Rome beaucoup de personnes cultivées, qui avaient lu l'*Iconologie*, et qui entendaient cette éloquence muette. Ainsi, pendant près de deux siècles, on parla la langue créée par Ripa; les artistes la savaient, les gens du monde la comprenaient. Singulier exemple d'une tradition presque aussi impérieuse que celles du moyen âge. L'Italie tout entière la subit; il reste à savoir maintenant si elle passa les Alpes et si elle se retrouve en France.

Émile Mâle.

(A suivre.)

LA MAITRISE DE L'AIR

II[1]

LE MATÉRIEL

Une des principales difficultés du bon emploi des fonds consacrés à l'achat des avions et de leurs moteurs consiste dans la variété des types d'appareils à utiliser selon les besoins auxquels ils auront à satisfaire. Si certaines qualités sont exigées de tous les avions, elles le sont à des degrés différents, et leur ordre de priorité ne reste pas le même selon le service demandé.

On a beaucoup discuté la question de savoir si les avions civils et militaires doivent être construits d'après des conceptions différentes. La question est complexe et mérite une courte discussion.

Rappelons d'abord que les règles aérodynamiques sont impérieuses et qu'aucun avion ne peut s'en affranchir.

Un avion conçu pour un service déterminé pourra y être mieux adapté que s'il est à plusieurs fins. Par conséquent, on peut envisager avec avantage la construction d'avions spécialement destinés à l'aviation commerciale. Mais il est parfaitement raisonnable d'admettre que ces avions, tout en étant construits pour la navigation civile, puissent s'adapter, moyennant certains aménagements ou transformations, à des besoins militaires. Plusieurs constructeurs allemands l'ont officiellement indiqué dans leurs catalogues : tel avion postal à moteur de puissance limitée peut recevoir un autre moteur et se transformer rapidement en avion d'observation; tel avion ou hydra-

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

vion à passagers peut remplacer le poids de ceux-ci et de leurs bagages par des bombes ou des torpilles, ou, grâce à des réservoirs supplémentaires, devenir susceptible de reconnaissances à très grand rayon d'action (1). L'Italie vient de décider que les avions de ses lignes aériennes civiles devront posséder les qualités militaires et pouvoir être mis à la disposition de l'armée aérienne en temps de guerre.

Cela dit, voyons en quoi diffèrent normalement les besoins de l'aviation civile et ceux de l'aviation militaire.

La différence capitale est que la première doit tendre à travailler avec des appareils à fonctionnement économique lui assurant un bénéfice, et par suite lui permettant, — ce qui n'est du reste jusqu'à présent le cas dans aucun pays, — de se passer des subventions de l'État ou d'associations diverses. L'aviation civile peut donc, au moins en théorie, se contenter de vitesses de déplacement, de rapidités ascensionnelles et de plafonds moindres, et par suite peut-être de moteurs moins puissants, consommant moins, employés au-dessous de leur puissance maxima pour s'user moins vite.

Remarquons toutefois que cela cesse d'être vrai, quand il s'agit de très longs parcours sur lesquels la vitesse devient un facteur important, ou s'il s'agit de survoler de hautes montagnes. La concurrence entre compagnies rivales fera du reste rechercher la vitesse, comme pour la navigation maritime, et par conséquent entraînera l'emploi de moteurs puissants et coûteux. La preuve de la tendance de l'aviation commerciale à augmenter la puissance de ses moteurs a déjà été fournie par l'Allemagne. Tant que les règles restrictives imposées par les alliés ont été en vigueur, l'aviation allemande a été forcée de

(1) Lors de débats récents à la Chambre italienne, le député Locatelli a dit à ce sujet, en parlant des appareils de lignes commerciales allemandes : « Ils ont la possibilité d'installer des moteurs plus puissants, et pourraient, avec de petites modifications à l'agencement intérieur, devenir d'excellents appareils de guerre. »

En fait, on en peut déjà citer des exemples :

Le Dornier Do.O qui, autorisé par le Comité de garantie à voler avec deux moteurs de 260 C. V., est devenu le Dornier *Wall* muni de moteurs de 360 C. V.;

Le Junkers *G.-23* trimoteur, autorisé pour 500 C. V., a été mis en service en Suède avec 900 C. V. et un équipement de 3 tourelles à mitrailleuses ;

Le Junkers *A.-20*, autorisé avec un moteur de 160 C. V., est vendu à l'étranger comme avion de guerre avec un moteur de 400 C. V.

Il faut remarquer d'ailleurs que les avions à moyenne et petite puissance peuvent se trouver déjà utilisables pour certains services militaires : école, entraînement, estafette, sanitaire.

travailler avec des moteurs ne dépassant pas 250 à 300 chevaux au maximum : à peine débarrassée de ces règles en 1926, elle a mis en service des moteurs plus puissants sur ses grandes lignes, réservant les avions à faible puissance pour de petites lignes locales.

Un autre résultat de la concurrence pour l'aviation commerciale sera de la forcer à apporter un grand soin au confortable des passagers et des équipages.

L'aviation militaire et navale, au contraire, n'aura jamais trop de puissance, de vitesse, de rapidité ascensionnelle, de plafond. Le confortable y joue un rôle beaucoup moins important, quoique la bonne installation de l'équipage, en diminuant la fatigue, permette un meilleur travail. En revanche, le constructeur devra tenir strictement compte des nécessités du combat : visibilité dans tous les sens, maniabilité, installation et fonctionnement de l'armement et de l'équipement. Le côté économique passe au second plan. La question de sécurité se présente sous un tout autre aspect. Les avions de guerre auront à effectuer des manœuvres violentes, parfois des acrobaties : il leur faut donc une solidité plus grande. Ayant à assurer des genres de service très divers, ils sont soumis à des exigences très variables : chez l'un la vitesse et la puissance ascensionnelle seront les qualités essentielles, chez l'autre ce sera la faculté d'enlever du poids, chez un troisième la maniabilité et la rapidité d'évolution, etc.

Nous avons déjà indiqué qu'une grande complication, en temps de paix et en temps de guerre, résulte de la nécessité de mettre les avions à l'abri des intempéries et par suite de disposer de hangars vastes et coûteux.

Il est très désirable que les avions puissent se passer quelque temps d'abri : cette qualité est tout particulièrement précieuse pour ceux de l'armée et de la marine, mais l'aviation de tourisme y est également intéressée. La construction métallique, et surtout les revêtements métalliques des ailes ou du fuselage, ou pour celui-ci certains systèmes monocoques ou contreplaqués de bois, donnent des facilités très grandes de vie en plein air. Le choix des peintures, vernis, procédés d'émaillage des revêtements de toile a également une grande importance.

Une modification beaucoup plus importante, déjà réalisée sur quelques appareils, consisterait à avoir des ailes repliables per-

mettant de loger les avions dans des hangars beaucoup moins grands, ou, en campagne, dans des tentes individuelles. Si elle se généralisait, elle permettrait de réduire de beaucoup les dépenses d'infrastructure ; dans la marine, elle augmenterait dans une proportion considérable le nombre d'avions à embarquer sur les divers genres de bâtiments.

On a parlé d'avions volant normalement à 10000 ou 11000 mètres d'altitude et y progressant à des vitesses insoupçonnées. Cette conception ingénieuse se heurte à tant de difficultés que nous n'en verrons sans doute pas la réalisation dans un avenir prochain.

Nous allons donner maintenant quelques indications sur les principaux types dont l'aviation a besoin.

LES DIFFÉRENTS TYPES D'AVIONS

Avions-Écoles. — En dehors des avions destinés à une utilisation d'ordre commercial ou militaire, il faut d'abord envisager ceux qui serviront à la formation des pilotes : les *avions-écoles*.

Après avoir couru au sol sur des *rouleurs*, les élèves utilisent des *appareils de début*, à double commande, où ils sont accompagnés par un moniteur. Ces avions, de faible puissance, doivent être d'un maniement facile et peu délicat pour pardonner les fautes, et être pourvus d'un train d'atterrissage robuste et rendant le capotage difficile.

Les élèves travailleront ensuite sur des *appareils de transformation*, également à double commande, mais dont les qualités de finesse et de maniabilité les prépareront d'abord à voler seuls, puis à passer sur appareils de guerre ou de service commercial.

Avions commerciaux. — Lors de la mise en service des lignes commerciales de navigation aérienne, on commence en général par assurer d'abord le service postal. Puis, quand les conditions d'exploitation bien connues garantissent la sécurité, on passe au transport des passagers.

Bien que les mêmes avions puissent servir et servent souvent effectivement aux deux usages, les besoins des deux services ne sont pas identiques, et nous distinguerons deux types :

L'avion postal et de transport des colis;

L'avion à passagers.

Sur l'*avion* spécialement *postal*, il n'y a pas lieu de se préoccuper de l'aménagement en vue des passagers, et le confort de l'équipage ne retient pas autant l'attention. Ce genre d'avion doit pouvoir enlever du poids, comporter l'installation et le déchargement faciles des sacs de courrier et des colis, et éventuellement des dispositifs permettant de jeter le courrier au passage en cours de route.

Parfois l'avion postal reçoit cependant des passagers occasionnels ou dans la limite du poids disponible : la cabine aménagée pour ceux-ci, s'il y en a une, n'offre en général pas un confort comparable à celui des avions spécialement destinés aux passagers.

Dans l'*avion à passagers*, le transport de ceux-ci devenant le but principal, le facteur primordial est la sécurité. Cet avion sera donc le plus souvent multimoteur, et la disposition des moteurs permettra de les surveiller en vol et même d'y accéder pour parer aux incidents. L'équipage comprendra en général deux pilotes pouvant se relayer, un navigateur-radiographe, et un mécanicien. La concurrence provoque un aménagement très soigné des locaux pour les passagers : sièges confortables, couchettes en cas de voyages de nuit, lavabos, chauffage et aération, facilité de voir le pays survolé. L'avion à passagers comportera toujours les espaces nécessaires au transport de quelques bagages, de colis et du courrier.

Pour les trajets au-dessus de la mer, à moins qu'il ne s'agisse comme sur la ligne de Londres ou celle du Maroc d'une trentaine de kilomètres, les raisons de sécurité feront adopter l'hydravion ou l'amphibie pour les services commerciaux.

La raison de succès de la navigation aérienne commerciale étant de gagner du temps, on tendra de plus en plus à exécuter de nuit une partie du service postal, de manière à pouvoir expédier le soir le courrier rédigé dans la journée et le remettre le lendemain matin à destination. Le transport des passagers permet également à ceux-ci un gain de temps beaucoup plus important si on recourt au vol de nuit.

En conséquence, les appareils seront de plus en plus équipés pour le vol de nuit, et les lignes de navigation balisées en conséquence.

Avions de tourisme. — Nous jugeons convenable de parler des *avions de tourisme* comme d'une catégorie à part.

Il n'est pas possible d'en définir le type, ni la puissance, ni le rayon d'action, d'une manière précise, puisqu'ils sont destinés à l'usage de particuliers, libres de choisir le modèle à leur convenance. Cependant, le tourisme devant être économique, à la portée du plus grand nombre possible de bourses, et ne pas exiger de grands terrains ni de grands hangars, on admet que ces avions seront à faible ou moyenne puissance :

Par faible puissance, nous comprendrons les avionnettes munies d'un moteur de moins de 60 C.V. ;

Dans la moyenne puissance, nous comprendrons des appareils de 60 à 250 C.V.

Les avionnettes peuvent être très intéressantes pour l'étude de la finesse des appareils et pour la recherche du maximum de qualités (vitesse, endurance, plafond, rapidité de montée) dans des conditions économiques. Les avionneurs n'en construiront en série que lorsque l'aviation de tourisme à bon marché, qui dépend essentiellement des possibilités fournies par le développement de l'infrastructure, sera suffisamment répandue pour devenir d'un emploi pratique et fréquent, et par suite pourra devenir rénumératrice pour eux.

Les avions de tourisme de moyenne puissance correspondent au contraire à des types d'un emploi pratique dès maintenant parce qu'ils existent déjà pour d'autres services (écoles, entraînement, estaffette, sanitaire léger) dont nous avons déjà parlé ou dont nous parlerons plus loin. Le beau voyage de l'ingénieur en chef Hirschauer autour de la Méditerranée en 1926, avec un Morane-Saulnier (type école) à moteur Salmson 120 C.V., celui qui a été exécuté d'Angleterre aux Indes (1) par deux avions Moth (type servant à l'école et à l'entraînement économique) à moteur Cirrus de 60-65 C.V., en fournissent la preuve indiscutable.

Avions de l'armée de terre. — Les avions de l'armée présentent une variété de types bien plus grande que les avions commerciaux. Quel que soit le désir de simplification, on ne pourra

(1) Cela prouve en même temps qu'il existe dès maintenant sur tout ce parcours une route aérienne jalonnée de terrains d'atterrissage et de dépôts d'approvisionnements à des intervalles raisonnables.

jamais avoir un appareil bon à tous les genres de service à assurer. L'avion bon à tout risquerait fort de n'être propre à rien et de se trouver voué à l'impuissance et à une destruction rapide. La situation géographique et politique de chaque pays, et ses perspectives stratégiques influent d'une manière directe et très puissante non seulement sur l'organisation générale de son aviation, mais encore sur le choix des types d'appareils et sur l'importance proportionnelle accordée à chacun d'eux.

Quoi qu'il en soit, toutes les aviations militaires sans exception prévoient l'emploi des types suivants d'avions :

Observation, reconnaissance, destinés avant tout à travailler en liaison avec les troupes de terre et au profit du commandement de ces troupes;

Chasse, destinés à attaquer l'aviation ennemie pour l'empêcher de remplir ses missions, et à protéger la nôtre;

Bombardement de jour, bombardement de nuit.

On envisage également dans certains pays l'emploi d'un *avion de bataille* spécialement consacré à l'action contre les troupes ennemies à terre. L'Allemagne prévoit ce genre d'avion et en fixe les règles d'emploi dans ses règlements. A l'exemple de l'Allemagne, il en est de même, théoriquement tout au moins, aux États-Unis, en Italie, en Russie, etc...

Certaines aviations militaires prévoient l'emploi de *gros avions pour le transport du personnel*. C'est en particulier le cas en Angleterre, où il existe des avions capables de porter, outre leur équipage, vingt passagers. Ces avions découlent tout naturellement des avions civils à passagers, et nous n'en parlerons pas ici. Ils sont surtout intéressants pour les aviations coloniales.

Nous examinerons à part l'*aviation sanitaire*, parce qu'elle est à la fois militaire et civile.

Il reste enfin un dernier ordre de besoins à satisfaire : c'est la *liaison*, qui peut être assurée dans certains cas assez fréquents par des avions spéciaux.

Et maintenant, disons quelques mots de chacun de ces types d'appareils, déjà nombreux, comme on le voit, nécessaires pour le travail militaire sur terre.

La catégorie *avion d'observation* et *avion de grande reconnaissance* travaille au profit des troupes et du commandement. Il en résulte que dans un pays possédant comme la France une armée nombreuse, il devra être largement représenté.

L'*avion d'observation* doit faire face à des besoins multiples : observation générale en avant du front des troupes, missions photographiques, réglage ou contrôle du tir de l'artillerie, liaison en vol avec les troupes engagées (jalonnement du front, renseignements à fournir au commandement, transmission de certains ordres, etc...) ou avec des colonnes voisines.

A côté de lui, l'*avion de grande reconnaissance* ira chercher des renseignements au loin chez l'ennemi, et tout spécialement surveiller les courants de transport par voies ferrées, les grandes concentrations des réserves. Son rôle lointain exige des qualités qui ne sont pas identiques à celles de l'avion d'observation. En particulier, il doit posséder un plus grand rayon d'action qui entraîne un approvisionnement plus considérable d'essence.

Il faut à l'un et à l'autre assez de vitesse (actuellement 200 kilomètres à l'heure environ) pour n'être pas rattrapés trop facilement par les avions de chasse ennemis, un plafond élevé leur permettant de passer par surprise à grande altitude, 7000 mètres et davantage.

Leur armement doit avant tout les mettre à même de se défendre en combat aérien : mitrailleuses de capot tirant dans l'axe de la marche, mitrailleuses de tourelle destinées à la défense vers l'arrière, au-dessus et sur les flancs ; l'attaque par en dessous étant une des plus dangereuses, une mitrailleuse tirant sous le fuselage serait également très utile. Mais ils doivent aussi pouvoir agir éventuellement par leurs mitrailleuses et avec des bombes légères contre les troupes ennemies de terre.

Tous deux doivent être équipés pour la photographie et munis de la T. S. F. ; l'avion de grande reconnaissance a besoin d'appareils radios de plus grande portée.

Ce dernier ne recherchera pas le combat. Sa vitesse, son plafond et la surprise doivent lui permettre de l'éviter le plus possible. Au contraire, l'avion d'observation est très fréquemment obligé de combattre, car il opère, souvent à basse altitude, dans la zone où il y a le plus d'aviation ennemie, et il est très limité dans sa liberté sur le choix d'un itinéraire.

Aussi l'avion de grande reconnaissance peut-il être un biplace pour économiser du poids. L'avion d'observation serait avantageusement triplace, de manière à donner à l'observateur chargé des missions nombreuses et diverses que nous avons énumérées, la possibilité de s'y livrer avec plus de tranquillité

d'esprit, protégé par un mitrailleur uniquement chargé de la surveillance du ciel et du combat. En 1917-1918, quelques-unes de nos escadrilles d'observation ont comporté un certain nombre de triplaces bimoteurs qui se défendaient bien contre la chasse. On les employait surtout aux reconnaissances poussées à plusieurs kilomètres dans les lignes ennemies, aux missions photographiques, aux réglages d'artillerie lourde. Ils pouvaient remplir isolément ces missions, alors qu'il fallait souvent faire escorter les biplaces. Les missions au profit des divisions se faisaient en général au moyen des biplaces des mêmes escadrilles, parce qu'elles pénétraient moins loin chez l'ennemi, et pouvaient plus facilement se réfugier momentanément dans nos lignes.

On a cherché depuis la guerre à établir selon les formules actuelles un avion triplace pour en faire l'avion de corps d'armée, mais il n'a été présenté, jusqu'à présent, aucun modèle convenable, si bien que nous aurions demain le même avion biplace pour l'observation et pour la grande reconnaissance.

On a aussi envisagé la possibilité de doter l'avion d'observation d'un blindage amovible pour les missions d'infanterie à faible altitude, très exposées au feu des mitrailleuses tirant de terre. Aucun résultat décisif n'a été obtenu à ce point de vue.

L'avion d'observation comme celui de grande reconnaissance doit être équipé pour travailler de nuit comme de jour.

L'*avion de chasse* est avant tout destiné à l'attaque en vol des avions ennemis. C'est un outil essentiellement offensif : même quand il doit assurer une mission défensive, il ne peut agir qu'en attaquant.

L'avion de chasse est jusqu'à présent un *monoplace*, parce que cette formule joint le minimum de poids au maximum de puissance et de maniabilité. Il doit être aussi rapide et monter aussi vite que possible, afin de rattraper l'ennemi, assurer au pilote une très bonne visibilité, et être spécialement robuste pour résister aux efforts violents qui se produisent dans le piqué et les acrobaties inévitables pour un appareil de ce genre pendant le combat. Il ne doit pas seulement monter vite : il doit aussi monter haut, le plus haut possible, pour qu'aucun avion ne puisse lui échapper grâce à un plafond supérieur. On exige donc de lui actuellement une vitesse d'au moins 220 à 230 kilomètres à l'heure et un plafond de 8 000 mètres, et plus si possible.

Jusqu'à présent l'armement se compose de deux mitrailleuses de capot. On a songé à l'augmenter en en plaçant d'autres dans les ailes. Cette solution sera intéressante quand on aura des mitrailleuses d'un fonctionnement absolument irréprochable, car on ne peut y atteindre en vol, en cas d'enrayage.

L'augmentation de puissance des moteurs et celle de l'armement conduisent à des avions monoplaces plus puissants, mais aussi plus lourds, et par conséquent moins sûrement maniables. C'est aussi le résultat fatal de toutes adjonctions d'équipement : photographie, T. S. F., réchauffage, et inhalateur d'oxygène pour les hautes altitudes, extincteur d'incendie, parachute, etc. Tout cela a vite fait de représenter une centaine de kilogrammes.

Au reste, les qualités maxima de vitesse horizontale aux différentes altitudes, de vitesse ascensionnelle, de plafond, de maniabilité sont souvent impossibles à réaliser pour un même moteur : l'une nuit à l'autre. Il faut donc choisir, et arriver à un compromis entre elles.

Le *monoplace de chasse* aura toujours l'avantage du moindre poids et de la maniabilité plus grande par rapport à tout biplace, puisqu'il emporte un passager de moins et que tout son équipement est en outre allégé en conséquence. Mais, si bien construit qu'il soit au point de vue de la visibilité, il a forcément des angles morts. Il ne peut tirer que dans l'axe de sa marche et est par suite sans défense en dessus, en dessous et sur les flancs. Cette circonstance le met hors d'état de livrer un combat en retraite, et par suite de pénétrer profondément dans les lignes ennemies.

On a donc décidé dans toutes les aviations militaires de construire un *biplace de chasse* qui, outre les mitrailleuses tirant vers l'avant, aura une tourelle avec un jumelage de mitrailleuses pour le tir dans les autres directions. Cet appareil permettrait la véritable patrouille offensive, celle qui peut pénétrer dans les lignes ennemies jusqu'au-dessus des terrains de l'aviation adverse, ou escorter les expéditions de bombardement (1). Naguère encore cet appareil n'avait été réalisé nulle part d'une manière pleinement satisfaisante : des prototypes

(1) Les qualités demandées au biplace de chasse conviendraient en grande partie à l'avion de grande reconnaissance : il serait peut-être possible, au prix d'aménagements de détail, de construire un seul avion pour ces deux services.

récemment établis en France par plusieurs constructeurs semblent devoir apporter une solution de ce problème.

Au contraire, tandis qu'au cours des dernières années on avait tendu à alourdir le *monoplace* de chasse par un équipement et un armement plus complets, une tendance se fait jour maintenant de rechercher un type très léger d'avion de chasse doté d'un armement, d'un équipement et d'un approvisionnement de combustible strictement minima, et de se contenter d'un plafond un peu moindre, pour arriver à un appareil montant très vite, plus rapide, extrêmement maniable, destiné à des combattants pilotes de choix. Cette conception est également sur le point d'aboutir et des prototypes ont déjà été construits. On a même recherché si on ne pourrait pas utiliser un avion dérivé des avions de course qui, en sacrifiant le plafond, donnerait une vitesse d'une écrasante supériorité; mais ce projet n'a pas encore dépassé le stade des études.

Enfin, il faut penser à la *chasse de nuit*. Nulle part non plus on n'a réalisé d'une manière pleinement satisfaisante un avion ayant cette destination. Ce sera, en principe, un *biplace* pour lequel on pourra se contenter d'une vitesse moindre, puisqu'il aura à poursuivre surtout des avions de bombardement lourdement chargés et relativement peu rapides, et il serait armé à la fois de mitrailleuses de capot et de mitrailleuses de tourelle. Il faudra que son moteur permette de grands écarts de vitesse en prévision de la facilité d'atterrissage. En attendant, on utiliserait pour la chasse de nuit soit des biplaces rapides, soit des monoplaces de chasse dont les pilotes ont reçu un entraînement particulier et dont les avions sont équipés pour ce service.

Bien que l'avion de chasse soit spécialement destiné au combat aérien, et construit en vue de celui-ci, on envisage dans toutes les armées la possibilité d'utiliser dans certains cas ses mitrailleuses contre les objectifs à terre. Plusieurs aviations, en particulier celles des États-Unis, de l'Italie, de l'Angleterre, ont prévu l'équipement des avions de chasse en vue du lancement éventuel des bombes légères contre le personnel. Bien que cet emploi doive être exceptionnel, parce qu'il expose l'aviation de chasse à des risques souvent hors de proportion avec le bénéfice à espérer, qu'il complique la construction et alourdisse les appareils, il mérite pourtant d'être étudié : des essais faits au Maroc en 1925 semblent avoir donné des résultats satisfaisants.

Le nom seul des *avions de bombardement* en définit la fonction. On distingue entre le *bombardement de jour* et *de nuit*, et pour ce dernier, on envisage l'utilisation de *gros porteurs*, et de *très gros porteurs*.

La distinction entre avions de bombardement de jour et de nuit n'est pas systématiquement voulue. On a cherché d'abord à faire du bombardement de jour. Pendant la guerre on a sorti à plusieurs reprises des types qui se sont montrés pendant plusieurs mois capables d'aller remplir cette mission sans trop de risques. Mais il apparaissait dans le camp ennemi un avion plus rapide qui chassait les avions de bombardement de jour. Il fallait bien alors se contenter du bombardement de nuit jusqu'à ce qu'un type nouveau, plus rapide et mieux armé, pût reparaître de jour dans le ciel.

On demande donc au *bombardement de jour* une vitesse et une maniabilité lui permettant de combattre sans trop de désavantage. On l'a construit en général biplace, quelquefois triplace, tantôt multimoteur, tantôt monomoteur. Tout le raisonnement fait au sujet des avions d'observation et de reconnaissance s'applique au bombardement de jour. On attend donc de lui une vitesse de 200 kilomètres à l'heure environ, et un plafond de 8 000 mètres, si possible. Les moteurs actuels permettent de demander à un monomoteur de 500 C. V. d'emporter 400 kilogrammes de bombes avec un approvisionnement d'essence lui assurant un parcours de 700 kilomètres, ou 600 kilogrammes de bombes avec 200 kilogrammes d'essence de moins. Tous les avions de bombardement de jour doivent être équipés pour le travail de nuit, car ils en feront souvent. En ce moment, notre bombardement de jour emploie le même avion que l'observation.

Les expéditions de bombardement de jour ont cherché jusqu'ici leur sécurité dans des formations de vol très serrées, présentant de tous les côtés des mitrailleuses à la chasse ennemie. On peut se demander si les progrès en précision et en portée de l'artillerie antiaérienne permettront, dans l'avenir, l'emploi de ces formations, sauf aux très grandes altitudes, d'où le bombardement devient plus aléatoire.

On a envisagé l'emploi d'*avions d'accompagnement* pour escorter le bombardement de jour : ce type serait, sans doute, dans le genre du biplace de chasse. Les monoplaces de chasse ne

peuvent, en effet, assurer ce service en raison de leur vitesse trop supérieure, et parce qu'étant sans défense vers l'arrière leur retour serait trop dangereux s'ils pénétraient au loin chez l'ennemi.

L'*avion de bombardement de nuit*, ayant beaucoup plus de chances d'échapper à l'ennemi, peut se contenter d'une vitesse et d'un plafond moindres, ce qui lui permet d'emporter beaucoup plus de poids et de prétendre à un grand rayon d'action. Pour des raisons de sécurité de vol (éviter les collisions), ces avions travaillent isolément ou par groupes de deux ou trois au plus. Ils se succèdent donc à intervalles plus ou moins rapprochés et ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour se défendre ; ils doivent être armés en conséquence, car, déjà à la fin de la grande guerre, la chasse de nuit avait commencé à faire sentir ses effets, et elle sera bien plus dangereuse dans l'avenir. Il serait tout particulièrement précieux pour les avions de nuit de disposer de moteurs pourvus de *silencieux*, leur permettant d'échapper plus facilement aux écoutes et, par suite, aux projecteurs, qui les livrent à l'artillerie antiaérienne ou à la chasse de nuit.

Le *gros porteur* emporte au moins 1 000 kilogrammes de bombes, le *très gros porteur* environ 2 000. Ce dernier peut se contenter d'un plafond un peu moins élevé. Leur vitesse ne saurait descendre à moins de 150 kilomètres à l'heure sans les exposer à être trop facilement rejoints ; il est probable qu'elle sera celle des gros avions à passagers, que l'industrie allemande se propose d'amener aux environs de 170 kilomètres à l'heure.

Le poids considérable de ces avions exige une grande puissance motrice. Pour des raisons de sécurité, ils sont, jusqu'à présent, multimoteurs, et le resteront sans doute encore longtemps. A titre d'exemple, le Goliath *F-60* bimoteur, actuellement en service en France pour le bombardement de nuit, pèse plus de 5 tonnes en ordre de combat. Nous avons en expérience un Farman quadrimoteur (4 moteurs de 500 C. V. chacun), qui pèse 12 tonnes en ordre de marche. On conçoit sans peine que le poids de pareils engins limite leur emploi, parce qu'ils risquent de s'enlizer dès que le terrain est détrempé.

L'*avion de bataille* est prévu à peu près par toutes les aviations, mais, jusqu'à présent, aucun avion de ce genre n'a encore été mis en service.

En France, on le prévoit théoriquement triplace ou multiplace, très robuste et très maniable, muni de blindages amovibles protégeant les passagers et les organes essentiels, permettant à la fois le combat à la mitrailleuse contre les objectifs terrestres et aériens, et le lancement de bombes légères contre le personnel. Sa vitesse devra être analogue à celle des biplaces de chasse et lui permettre de rattraper et chasser tous les avions d'observation, tandis que son armement et ses blindages lui permettront de lutter sans désavantage contre la chasse ennemie.

En Allemagne, les règlements envisagent deux types d'avion de bataille : un léger, très analogue, en somme, à l'avion de chasse, mais organisé surtout pour l'intervention rapide et par surprise contre les objectifs terrestres ou aériens ; un lourd, blindé, destiné surtout à l'action contre les objectifs terrestres.

Il semble que les services demandés à cet avion pourraient être obtenus convenablement par la collaboration des types d'avions indiqués précédemment. La tendance unanime à le rechercher ne permet cependant pas de s'en désintéresser.

Enfin, il est une catégorie d'avions militaires qui, non destinés en principe au combat, sont cependant appelés à rendre des services très utiles et très variés. Nous les appellerons, selon leur modèle, *avion estafette* ou *avion de liaison*, ce dernier étant plus puissant et plus rapide.

Ce seront des appareils à moteurs de moyenne puissance, peu fragiles, très maniables, capables de se poser à peu près partout en terrain moyen, permettant par suite d'atterrir près d'un quartier général, d'une colonne de cavalerie, d'une avant-garde ou d'une flanc-garde, soit pour faire un compte rendu détaillé, soit pour recevoir des instructions en vue d'une mission motivée par une situation nouvelle. Ils permettront aussi d'assurer à bon marché, en zone sûre, les liaisons entre terrains d'aviation souvent très éloignés les uns des autres, et entre ceux-ci et les états-majors. Leur faculté de se poser partout les met à même, en guerre de mouvement, de travailler sans grands risques, à petite altitude, au profit d'organes de sûreté arrêtés (avant-postes, flanc-gardes fixes) de jour et surtout de nuit. Cet emploi n'a pas encore été étudié dans la grande guerre où la stabilisation des fronts l'excluait : il a au

contraire rendu des services au Maroc, au Levant, et dans des manœuvres du temps de paix.

Il est facile d'obtenir des avions répondant à ces besoins en y adaptant des *avions-écoles*. C'est ce qu'on a fait au Maroc, où le même appareil a servi en même temps d'avion sanitaire léger. Ces appareils, nécessaires en assez grand nombre en temps de guerre, et qui nous manquent, pourraient être utilisés avantageusement en temps de paix comme *avions d'entraînement* économiques pour une partie des exercices de l'observation et du bombardement.

Avions de la marine. — La marine a besoin de modèles encore plus variés que l'aviation terrestre. Les besoins à satisfaire diffèrent en effet suivant qu'il s'agit de défense des côtes, d'opérations dans des mers étroites, ou d'opérations en haute mer.

Comme à l'armée, il faut à la marine des avions :

D'*observation* et de *reconnaissance*,

De *chasse*,

De *bombardement* et *torpilleurs*.

Si on pouvait construire selon le type *amphibie* tous les avions de la marine, c'est-à-dire les rendre capables de se poser indifféremment sur terre ou sur l'eau, la question serait très simplifiée. Mais il n'en est rien. Il n'est pas besoin d'être technicien pour comprendre qu'un appareil comportant une coque ou des flotteurs ne peut avoir les mêmes qualités de vitesse, de plafond et de maniabilité qu'un avion muni d'un léger train à roues, à moins de moteurs beaucoup plus puissants, ce qui conduit à des poids et à des dépenses considérables. D'autre part, la possibilité d'amerrir, et *de vivre à l'eau*, permet d'envisager pour les hydravions des poids inadmissibles pour des avions appelés à se poser sur terre.

Il en résulte que la marine utilisera, selon le genre d'opérations et les services demandés :

Des *avions terrestres* semblables à ceux de l'armée de terre ;

Des *avions marins* analogues aux précédents, mais construits de manière à pouvoir flotter quelque temps en cas de besoin ;

Des *avions amphibies* capables de se poser sur terre et sur l'eau ;

Des *hydravions* appelés à se poser uniquement sur l'eau.

Actuellement, la marine emploie des *avions terrestres* semblables à ceux de l'armée en vue d'une partie des opérations sur les côtes. Leur utilisation ne comporte pas de risques exagérés, si on ne va pas trop loin au large, et la légèreté des appareils, comparée à celle des amphibies et hydravions, leur assure une vitesse et une maniabilité supérieures, avantageuses pour tous les genres d'appareils, surtout pour la chasse.

Les avions marins ont un fuselage dont les formes rappellent celles des avions terrestres, mais, au lieu d'être recouverts de toile ou d'un placage léger, il forme une coque capable d'assurer la flottaison pendant un certain temps, si la mer n'est pas mauvaise. Cette disposition donne une sécurité beaucoup plus grande à l'équipage ; elle exige la possibilité d'escamoter ou de larguer le train de roues servant normalement à l'atterrissage pour ne pas capoter en amerrissant. Le surplus de poids motivé pour ces particularités de construction est moins considérable que pour les amphibies ou les hydravions, et les formes générales des avions marins ne sont pas très nuisibles à leurs qualités de vol.

Les *hydravions* se décomposent en deux types principaux :

Ceux à *coque centrale* qui exigent une construction de la cellule très différente de celle des avions terrestres, parce que le ou les moteurs y sont placés très haut par rapport à la coque.

Ceux *à flotteurs latéraux* où, dans un train d'atterrissage analogue à ceux des avions terrestres, les roues sont remplacées par deux flotteurs. Dans ce cas, la construction de la cellule reste sensiblement la même que dans les terrestres, et certains avions ont été transformés avec succès en hydravions grâce à la seule substitution de flotteurs aux roues, par exemple notre *Goliath F-60* dans la marine, et le Bréguet *14-A2* en Indochine.

Les *amphibies* sont en général jusqu'à présent à coque centrale et munis sur les flancs de celle-ci d'un dispositif de roues escamotables ou larguables. Le premier procédé permet de les relever pour décoller de l'eau et en vol, et de les abaisser ensuite seulement si l'on veut se poser à terre ; le second, une fois les roues larguées, ne permet plus de se poser que sur l'eau.

Jusqu'à présent on n'a employé à notre connaissance comme

torpilleurs et gros bombardiers (bombes de 500 kilogrammes et au-dessus) que des appareils à flotteurs, pour une raison technique facile à comprendre : suspension de ce lourd fardeau au-dessous du centre de gravité pour ne pas troubler l'équilibre au moment du lâcher. Néanmoins, il ne serait pas impossible, moyennant quelques précautions, de les arrimer sur le flanc d'une coque centrale (dont la largeur jusqu'à présent n'a pas dépassé 2 m. 50) et de conserver l'équilibre quand on les lance.

La marine a besoin d'embarquer des appareils soit sur des navires spécialement aménagés en porte-avions où l'on devra pouvoir en loger le plus possible, soit sur des navires de combat très différents les uns des autres (cuirassés, croiseurs, contre-torpilleurs, et même sous-marins) qui en recevront un ou deux. Ceux des porte-avions devront pouvoir s'envoler du pont et y revenir atterrir ; ceux portés par d'autres bâtiments devront soit être lancés par catapulte, soit être mis à l'eau pour en partir, et être repêchés pour rentrer à bord.

Passons maintenant à l'énumération des principaux types nécessaires à l'aviation navale.

Voyons d'abord les *appareils d'observation* et *de reconnaissance*.

Pour la défense des côtes et les opérations à proximité immédiate de celles-ci, on pourra employer sans inconvénient des *avions terrestres*.

Les *appareils d'observation embarqués*, destinés à travailler en liaison avec la flotte, et au réglage du tir, seront en général : des *avions marins* sur les navires porte-avions pour pouvoir y atterrir ; des *hydravions* ou des *amphibies* sur les autres navires.

On a dès maintenant réalisé des modèles de très petits hydravions à donner comme appareils d'observation aux sous-marins, mais je ne crois pas qu'il en ait été mis pratiquement en service.

Les appareils destinés à la *grande reconnaissance* auront à parcourir en mer des espaces beaucoup plus grands que sur terre pour trouver le contact : il leur faut donc un très gros approvisionnement d'essence, et ce seront forcément des *hydravions*. Ce qui d'ailleurs pourrait limiter leur rayon d'action encore plus que l'essence, c'est la fatigue de l'équipage. Tant que celui-ci ne comporte qu'une équipe, on ne peut lui demander pratiquement plus de quatre ou cinq heures de vol de

guerre. Si l'on veut vraiment reconnaître à très grande distance, il faudra de gros appareils capables de recevoir un équipage suffisant pour que ses membres travaillent et se reposent à tour de rôle, de se poser longuement sur l'eau pour attendre et économiser de l'essence, et donner ainsi à la mission un caractère de permanence jamais atteint jusqu'ici. Un appareil répondant à ces desiderata sera forcément un très grand hydravion, capable de vivre à la mer presque comme un bateau. Ceux qui l'ont rêvé, le voient peser jusqu'à 30 tonnes et avoir 30 mètres d'envergure. Il n'a pas encore été réalisé. Mais dès maintenant les traversées de l'Atlantique, les randonnées de Pinedo et de Bernard, la construction d'appareils pesant 15 tonnes, montrent que l'avion de grande reconnaissance ainsi conçu est une possibilité que nous touchons de la main.

En tout cas, dès maintenant, les grands hydravions actuels peuvent effectuer des vols de sept heures à 170 kilomètres à l'heure, c'est-à-dire 1 225 kilomètres au total : il suffit de très peu de points de départ ou d'escale pour leur permettre d'explorer la Méditerranée ou la mer du Nord.

L'armement des appareils d'observation et de reconnaissance est analogue à celui des avions de l'armée de terre de même catégorie. Mais la grande dimension de certains d'entre eux permet d'envisager leur armement en canons de petit calibre ou en mitrailleuses de gros calibre quand des modèles convenables de ces armes auront été construits.

Pour la *chasse* contre les avions ennemis venant menacer nos côtes, rien ne vaudra les *monoplaces terrestres*, parce qu'ils sont les plus rapides et les plus maniables.

Pour le travail en escadre, on se servira en général d'*avions marins* s'envolant de navires porte-avions et y rentrant le combat terminé. On prévoit pour ce service des *monoplaces* et des *biplaces*.

Enfin, on a envisagé également la construction d'*hydravions de chasse monoplaces* ; les Allemands en avaient construit à la fin de la guerre. Mais ce genre d'appareils sera fatalement distancé par les avions terrestres et marins.

Au reste, si l'aviation de chasse garde sur mer à portée des côtes la même valeur que sur terre, il faut envisager la possibilité, pour un groupe de gros appareils, de grande reconnais-

sance ou bombardiers torpilleurs, de se défendre avantageusement en raison du puissant armement dont on peut les doter. Au large, la chasse est handicapée par le rayon d'action restreint que lui impose l'impossibilité d'emporter beaucoup de poids, et par suite d'essence.

En ce qui concerne le *bombardement* et le *lancement des torpilles*, il y a lieu de rechercher la possibilité d'employer les mêmes appareils à ces deux services. Le bombardement à petite portée des côtes peut être effectué par *avions terrestres* ou *avions marins*.

En escadre, on aura recours à des *avions marins*, *hydravions* ou *amphibies*, selon que les appareils partiront d'un bateau porte-avions ou d'un navire de combat.

En général, la marine emploiera de grosses bombes; ce ne sera qu'occasionnellement qu'elle utilisera de petites bombes, par exemple, dans les opérations de débarquement, dans l'action des troupes à terre, ou pour agir contre le personnel des superstructures des navires en même temps qu'elle l'attaquera à la mitrailleuse. L'équipement devra donc prévoir l'emploi des bombes légères.

Rappelons qu'il est possible, et la doctrine est professée en Amérique, d'employer les mêmes appareils tantôt à la grande reconnaissance, tantôt au bombardement et au torpillage, suivant qu'on consacrera une plus ou moins grande partie du poids utile transporté au combustible, ou aux bombes ou torpilles. Une durée de vol limitée à deux heures, permettra d'emporter beaucoup de projectiles; la suppression de ceux-ci donnera un rayon d'action de six ou sept heures, et même davantage, si on envisage l'installation éventuelle de réservoirs amovibles. Nous avons déjà indiqué que cette particularité permettrait de passer facilement d'un hydravion à passagers nombreux à un appareil de grande reconnaissance, de bombardement ou torpilleur, pour peu qu'on ait prévu dans sa construction le montage éventuel des lance-bombes.

Nous espérons avoir fait ressortir combien le problème de la limitation du nombre des types d'appareils est encore plus difficile dans la marine que sur terre.

Aviation coloniale. — Passons maintenant à l'*aviation coloniale* et à l'aviation destinée à opérer dans des *expéditions hors d'Europe*.

On avait naguère envisagé l'opportunité de construire en vue de ce service des appareils spéciaux. Cela aurait encore conduit à la création de nouveaux types, et par suite compliqué les questions de ravitaillement et augmenté considérablement les dépenses d'études sans grand profit, car ce débouché est forcément limité. Il était du reste à prévoir qu'en cas d'événements graves il faudrait faire appel à des unités d'aviation de renfort tirées, matériel et personnel, de la métropole. C'est ce qui s'est produit au Maroc.

L'aviation coloniale ou des théâtres d'opérations extérieurs peut du reste avoir en face d'elle une aviation ennemie. Il faut donc qu'elle puisse disposer de tous les genres d'avions utilisés dans la guerre d'Europe. Le concours de la marine, si essentiel dans les pays dotés de grands lacs et de grands cours d'eau, et dans les opérations sur les côtes, forcerait à faire appel également à l'aviation navale normale. C'est ce qui est arrivé en 1925 au Maroc, où nos hydravions ont coopéré aux opérations sur les côtes du Riff, et où les avions terrestres de bombardement de la marine (Goliath à moteurs Jupiter, très supérieurs en puissance aux mêmes Goliath de l'armée de terre munis de moteurs plus faibles) ont rendu des services très appréciés grâce à leur grand rayon d'action et au poids de bombes emporté.

Les avions pour le transport du personnel, et l'aviation sanitaire, dont nous parlerons tout à l'heure, ont leur place tout spécialement marquée aux colonies. Il est donc sage de prévoir aux colonies et sur les théâtres d'opérations extérieurs l'emploi des avions normaux de l'armée et de la marine, comme le font l'Angleterre, l'Italie et les États-Unis. Il suffit que les appareils de refroidissement des moteurs aient été établis en prévision de climats chauds ou que l'étude des modifications à apporter éventuellement aux radiateurs ait été faite d'avance. Il ne faut pas du reste penser qu'aux climats chauds. On peut avoir à combattre dans des pays froids, et à cet effet, être prêt à remplacer par des skis les roues des trains d'atterrissage. Pour des climats de ce genre, les moteurs à refroidissement à air présenteraient des avantages considérables. Nos zones montagneuses nous donnent la possibilité de faire à ce sujet les études nécessaires, en nous inspirant de ce qui a été réalisé déjà dans d'autres pays.

Une grande simplification pour l'emploi des appareils et le

ravitaillement résultera de la possibilité de transformer les avions terrestres en hydravions à flotteurs, comme nous l'avons expliqué un peu plus haut.

Aviation sanitaire. — Il nous reste enfin à parler d'une dernière variété d'aviation qui est à la fois civile et militaire : nous voulons parler de l'*aviation sanitaire*.

Il ne faut pas s'exagérer son rôle. Elle ne sera jamais utilisée que pour le transport exceptionnel de blessés très graves dont tout autre mode de voyage aggraverait l'état, ou qui auront besoin d'une intervention immédiate dans un hôpital bien installé.

L'aviation sanitaire civile, jusqu'ici, n'existe pas, mais l'aviation sanitaire militaire française a prouvé au Maroc et en Syrie quels services elle peut rendre : des milliers de blessés graves ont été sauvés grâce à elle. Mais la pratique y a montré qu'on ne pouvait se contenter d'un seul type d'avion ; il en faut au moins deux.

Un avion à petite puissance n'emportera qu'un seul blessé ou malade, mais sera apte à se poser sur n'importe quel terrain, et ira chercher le patient aussi près que possible du point où il est tombé. Selon les circonstances, il le conduira directement jusqu'à l'hôpital, ou seulement jusqu'au terrain d'aviation normal le plus proche. De là, un avion plus puissant, capable d'emporter plusieurs blessés, accompagnés au besoin par un infirmier ou un médecin, assurera un plus grand rendement de ce moyen de transport. Présentement, la France utilise un avion pour deux blessés couchés. L'état de la technique actuelle permet d'envisager le transport d'un nombre plus élevé de blessés ou de malades.

C'est à cette double solution que s'arrête notre programme général de matériel d'aviation sanitaire.

Mais l'armée et la marine ne disposeront, au moment du besoin, d'une aviation sanitaire suffisante que si elles peuvent faire alors appel à une aviation sanitaire civile. Celle-ci serait très utile dans bien des parties de la métropole éloignées des grandes villes. Elle est presque indispensable aux colonies.

Une solution intéressante et à grand rendement de l'avion sanitaire en temps de guerre serait l'aménagement *ad hoc* des grands avions à passagers de l'aviation commerciale : il serait

facile de prévoir à l'avance cet aménagement, comme cela a lieu sur les avions militaires anglais de transport de personnel.

LES MOTEURS

Nous venons d'indiquer les nombreux types d'avions à réaliser. Un autre côté du problème du matériel joue également un rôle capital : c'est le choix du ou des moteurs à employer.

Avant tout, il faut qu'un moteur d'avion donne le maximum de sécurité de fonctionnement. Et là, il ne s'agit pas de supériorité théorique, mais de constatation pratique. Le système le plus séduisant ne peut être adopté que si un contrôle prolongé, au banc d'abord, en vol ensuite, a mis ses qualités en évidence. A ce point de vue, il y a un intérêt capital à suivre de près les observations faites sur le fonctionnement de leurs moteurs par les lignes commerciales de navigation aérienne : elles sont très intéressées en effet à avoir des moteurs sûrs et durant longtemps, et peuvent fournir les renseignements les plus précieux sur le fonctionnement, l'endurance et la sécurité des types de moteurs considérés.

Tous les moteurs d'avion sont actuellement des moteurs à explosion. Leurs cylindres, de nombre variable avec la puissance à atteindre, peuvent être disposés en étoile, en ligne, en V, en W, en trèfle. Ces dispositions ne constituent pas entre eux la différence fondamentale qui est le mode de refroidissement.

Le *refroidissement par l'eau* est très connu dans son fonctionnement et donne des résultats très sûrs. Mais il motive des pompes, des canalisations, un radiateur qui sont des organes délicats et fragiles. L'ensemble de ces organes motive un supplément de poids auquel s'ajoute celui de l'eau transportée. Celle-ci doit être parfaitement pure pour ne pas engorger rapidement le radiateur. Enfin, en hiver, la gelée cause de graves complications. Pourtant actuellement, du moins en France, la plupart des moteurs en service sont de ce système.

Pour échapper à ces inconvénients, on a recherché le *refroidissement par l'air*. Au début de l'aviation, on l'obtint par des moteurs rotatifs dont certains modèles, de faible puissance, sont encore en service ; mais dès qu'on arriva à 130 C. V., ce système ne se trouva plus applicable. C'est alors que le refroidisse-

ment à eau devint d'un usage à peu près général. Actuellement, on construit des moteurs où le refroidissement par l'air est assuré au moyen d'ailettes réparties sur les cylindres. Jusqu'à présent, les moteurs de 400 à 500 chevaux de ce système construits en France l'étaient en vertu de licences étrangères. Plusieurs maisons françaises viennent d'en établir de la même puissance. Il faut leur souhaiter un succès rapide.

Il y a en effet, pour l'aviation militaire, un très grand intérêt, — on peut dire un intérêt vital, — à employer de préférence, à égalité d'autres qualités, le moteur à refroidissement par air. Le moindre éclat touchant la tuyauterie d'eau ou le radiateur, met le moteur hors de service, et force l'avion à atterrir. Les ailettes du moteur à refroidissement par l'air n'offrent pas ce grave inconvénient.

Il faut toute une gamme de moteurs, de puissances variables, correspondant aux besoins des différents types d'avion. Il n'est pas indifférent non plus, selon les services à assurer, d'avoir à égalité de puissance, un avion mono-moteur ou multimoteur. Le premier a un meilleur rendement dynamique, mais le second donne plus de sécurité, tout en étant plus compliqué.

N'oublions pas que nous possédons des milliers de moteurs de puissance moyenne ou faible qui ne conviennent plus aux avions mono-moteurs des types modernes civils ou militaires. Mais ils sont utilisables sur certains multi-moteurs, ou conviennent aux besoins des avions-écoles, estaffettes ou de liaison. Ils représentent une énorme valeur marchande, et on ne peut se dispenser de les utiliser. C'est une considération dont il faut tenir compte dans l'établissement des types d'avion.

Pour bien des raisons, ne serait-ce que pour ne pas créer, en faveur de certains constructeurs, une sorte de monopole, il est bon d'avoir, pour un avion donné, la possibilité d'y monter divers moteurs, de manière à parer à la défaillance d'une maison de construction.

Mais ce serait une erreur de croire que deux moteurs de même force donneront forcément, sur un même avion, des résultats identiques. Il y a pour tout avion un moteur qui donne avec lui le meilleur mariage, soit parce que la forme du moteur se combine mieux avec celle du fuselage, soit parce que leur assemblage donne moins de vibrations. Tout changement

de moteur amène une modification au capot qui le recouvre et par suite au fuselage avec lequel il se raccorde.

Enfin, il faut penser aux difficultés du ravitaillement en pièces de rechange dans les unités militaires et navales et, par suite, tendre à doter tous les avions de même modèle du même moteur, celui qui y a donné les meilleurs résultats, quitte à avoir étudié la possibilité d'en monter d'autres.

La guerre mondiale s'est achevée sur des moteurs de 300 chevaux. Depuis, des moteurs de 400 chevaux ont été mis en service et donné pleine satisfaction. Actuellement, les moteurs convenant aux derniers avions adoptés ou qui vont l'être, ont des puissances qui varient de 420 à 550 chevaux. Mais ils seront dépassés bientôt. Des moteurs de 600, 700 et 800 chevaux ont déjà prouvé leur endurance et leur sûreté de marche; on en a même construit de 1000 chevaux.

Les moteurs coûtent aussi cher que les avions et s'usent plus vite que les cellules. Il est prudent de compter deux moteurs pour chaque avion. Il faut donc s'entourer dans leur choix d'autant de précautions que pour ceux-ci, et limiter les dépenses d'achat des rechanges et la complication du ravitaillement en limitant le nombre des types de moteur.

ÉQUIPEMENT : DÉTAILS DE CONSTRUCTION

Avec la détermination des types d'avions et le choix des moteurs, on n'a pas encore résolu tous les problèmes. L'équipement des avions est un facteur de leur valeur; il peut exercer une grande influence sur les conditions d'emploi. Nous ne ferons qu'effleurer ces questions et indiquer les principales, juste assez pour donner une idée de leur importance et de leur variété. Les appareils de bord, altimètres, indicateurs de vitesse, compte-tours, thermomètres à eau et à huile, dérivomètres, compas, etc., sont essentiels pour la conduite des appareils et la sécurité des équipages. On ne devra pas lésiner pour en avoir de parfaits. Il en est de même pour l'équipement militaire proprement dit : postes de radiotélégraphie ou radiotéléphonie, appareils photographiques, appareils de visée des lance-bombes, aménagement de ceux-ci, des mitrailleuses, de leurs chargeurs, etc... Là non plus, on ne saurait se contenter de solutions médiocres.

Le passage possible par de très grandes altitudes exige le placement dans l'avion d'inhalateurs d'oxygène, de dispositifs chauffants pour les passagers et pour l'armement.

Les altitudes possibles et les très grandes vitesses des avions de guerre actuels sont la cause d'une autre grave complication : la difficulté de faire mouvoir les tourelles portant les mitrailleuses, par suite à la fois de la violence du courant d'air et de l'essoufflement et de la fatigue résultant des grandes altitudes. On est obligé en ce moment d'étudier des dispositifs électriques pour le maniement des tourelles.

La grande vitesse a rendu également très pénibles à occuper les postes exposés au vent : il faut trouver le moyen d'en abriter les titulaires.

La sécurité exige qu'on diminue les possibilités d'incendie : on recherchera donc des magnétos et des dispositifs d'allumage absolument sûrs. L'équipement électrique devra écarter toute chance de court-circuit. Les réservoirs seront soit protégés contre les balles ou éclats, soit larguables ou déchirables, et par suite vidables instantanément. Leur place se ressent de cette considération, et, par suite tout l'aménagement de l'avion, d'où souvent complication dans la construction. L'adoption d'un carburant moins inflammable que l'essence constituerait un progrès immense au point de vue de la sécurité.

Celle-ci restant jusqu'à présent toujours précaire du fait des risques d'incendie, les avions doivent être dotés d'extincteurs, de cloisons pare-feu isolant les passagers des réservoirs et du moteur : nouvelles complications de l'aménagement.

Une autre résulte de l'adoption, qui se généralise heureusement de plus en plus, des parachutes. Il faut les loger dans l'avion et les installer sur les passagers ou à proximité d'eux. Des dispositifs satisfaisants ont été trouvés, et sont utilisés pour les pilotes, parce que ceux-ci restent assis ; on n'en a pas encore établi de convenables pour les observateurs obligés de se lever et de se pencher pour manier leurs instruments et leurs mitrailleuses. C'est une lacune à combler.

Il y a ainsi tout un monde de questions qui, pour ne viser que des détails, n'en ont pas moins une importance vitale, et sont de nature à modifier profondément les conditions de sécurité ou de commodité, et par suite d'emploi.

ÉTABLISSEMENT DES PROGRAMMES DE L'AVIATION MILITAIRE ET NAVALE

On n'établit pas, et l'on ne peut pas établir, de programme de l'aviation civile. La question se règle à la convenance des intéressés, qui choisissent le nombre très limité d'appareils dont ils ont besoin parmi les types d'avions et de moteurs reconnus sûrs. Le petit nombre d'appareils permet de ne pas entretenir de grandes quantités de pièces de rechange. Quand un appareil est usé, rien n'empêche de le remplacer par un modèle différent.

Il en va tout autrement pour l'aviation militaire et l'aviation navale. Celles-ci ont besoin de posséder en tout temps, avec un grand nombre d'appareils de types variés déterminés par les besoins de guerre à satisfaire, les innombrables pièces de rechange qui permettront de les entretenir et réparer sans aucun retard. A mesure que les moteurs augmentent de puissance et que les avions utilisateurs grandissent en même temps, leur prix s'accroît encore plus vite. Il faut faire face à des dépenses formidables qu'on a le devoir de comprimer le plus possible dans les limites où les nécessités d'emploi militaire le permettent.

L'aviation n'y parviendra qu'en se gardant de toute fantaisie comme de toute improvisation, c'est-à-dire par l'application de règles inviolées pour le choix des types à adopter, et de programmes de construction très stricts. Nous allons essayer de préciser ces règles et de voir à quelles conditions de temps est soumise leur application normale en temps de paix.

L'aviation de l'armée et celle de la marine ont besoin d'appareils différents, mais il y a des points communs et des analogies dans leurs programmes. Les moteurs peuvent et doivent être les mêmes. Les études faites pour les appareils de chasse, de bombardement, d'observation de l'armée sont très voisines de celles qui ont été faites pour les appareils similaires de la marine : on doit donc réaliser le plus d'unité possible dans les desiderata généraux des aviations militaire et navale. L'autorité militaire et l'autorité navale peuvent alors, d'accord avec les services techniques, déterminer les conditions à remplir par le matériel et les communiquer aux constructeurs.

Ceux-ci procèdent aux études et présentent des plans. Si ces

plans sont jugés convenables, on commande un, deux ou trois prototypes sur lesquels on exécutera des essais (1). Il est avantageux que ceux-ci aient lieu simultanément pour plusieurs modèles différents du même type d'avion : cela permet d'instituer entre eux à date fixe un véritable concours qui excite l'émulation des constructeurs, et de comparer leurs modèles en pleine connaissance de cause.

Il est sage, à moins que les constructeurs n'aient heureusement devancé les conceptions des autorités militaires ou navales, de prévoir que l'établissement des plans et la construction des prototypes exigeront un an et, parfois, davantage. Les essais pratiques exigent environ six mois. On voit qu'il s'écoulera un an et demi à partir du moment où le futur employeur militaire a énoncé ses desiderata. Mais ce serait une grave imprudence de passer immédiatement à la construction en grande série. L'expérience a trop souvent montré que tel avion, qui avait donné des résultats remarquables à l'état de prototype parce que sa construction avait été spécialement soignée, n'a plus du tout tenu ses promesses quand on l'a construit en série.

Il convient donc de commander d'abord une petite série, de quinze à vingt avions, qui sera mise en service pendant assez longtemps pour qu'on voie comment elle se comportera, et qu'on puisse fixer la nature et le nombre des pièces de rechange à commander en même temps que la grande série, car, sans elles, l'entretien des appareils mis en service serait gravement compromis. L'expérience montre qu'il faut compter six mois pour la construction d'une petite série et au moins autant pour son étude pendant la mise en service.

Il se sera par conséquent écoulé entre deux et trois ans avant qu'on puisse, en temps de paix, procéder en vraie connaissance de cause à la commande d'une grande série, et celle-ci ne sortira pratiquement que quelques mois plus tard.

L'avion, ainsi commandé, risque donc d'être déjà dépassé par d'autres. Mais ceux-ci doivent être soumis à des épreuves analogues : pendant l'exécution de ces épreuves, on aura presque toujours la possibilité d'utiliser l'appareil précédemment choisi et d'user la série qui en a été commandée. Si un modèle nouveau, nettement supérieur, a été réalisé pendant les essais en

(1) Nous exposerons, en parlant de l'organisation générale de l'aéronautique, la manière dont les essais sont effectués.

petite série, on peut limiter l'importance de la grande série, ou même renoncer à la construire, et passer tout de suite au modèle qui s'est montré préférable. Si, au contraire, il n'a pas été réalisé de progrès notables, la grande série mise en service y restera jusqu'à ce que ces progrès soient réalisés.

Cela revient à dire qu'en temps de paix on peut s'attendre à changer, en général, de matériel tous les quatre à cinq ans à peu près. C'est d'après cette durée que doivent être calculés les budgets de l'aviation militaire et navale. Si on sait ne pas renouveler en même temps les différentes catégories d'appareils, et échelonner convenablement les commandes dans le temps grâce aux concours ouverts successivement pour chacune d'elles, on assurera aux dépenses budgétaires une fixité suffisante, et à l'industrie des commandes d'importance à peu près régulière (1).

Un raisonnement analogue montrerait qu'il est sage de procéder pour les moteurs d'après les mêmes principes. Mais les petites séries, pour permettre les essais sur divers types d'avion, et des essais prolongés sur un même avion, devraient être d'une cinquantaine au moins.

Pendant la grande guerre, sous la pression des événements, on est allé beaucoup plus vite, mais en courant le risque d'adopter des matériels mal conçus ou mal construits, et cela s'est effectivement produit. En temps de paix, on n'a pas le droit de commettre pareille erreur. Trop d'exemples ont montré, en France et ailleurs, que l'on a eu fréquemment à se repentir d'une précipitation imprudente.

Les constructeurs, même quand on leur a passé une commande, ne peuvent procéder à la construction en grande série qu'après avoir réuni les matières premières nécessaires et établi les gabarits permettant une construction économique. Cela demande, en temps de paix, des délais parfois assez longs, et exigera en temps de guerre que l'État ait prévu la production et la répartition des matières premières.

(1) Remarquons que les programmes américain et italien, actuellement en cours de développement, de l'aéronautique militaire et navale, sont calculés sur une base de cinq ans. On estime en Italie que le taux de remplacement annuel des avions varie de 1/4 à 2/5; aux États-Unis, on l'évalue à 1/3.

Si donc on veut procéder à une augmentation notable du nombre des avions en service, il sera prudent d'en faire la commande au moins un an d'avance en temps de paix, plusieurs mois d'avance en temps de guerre.

C'est pourquoi *on n'entrera en guerre qu'avec l'aviation existant dès le temps de paix*. On ne peut songer à garder en réserve des avions qui risqueraient de s'abîmer ou de se trouver démodés. L'industrie aéronautique aura déjà fort à faire pour maintenir l'effectif existant : des augmentations notables ne deviendront possibles qu'après la mise en route des fabrications, c'est-à-dire au bout de plusieurs mois.

L'AÉROSTATION

Quels que soient les progrès de l'aviation, elle ne pourra de longtemps se passer dans le domaine militaire du concours de sa modeste sœur aînée, l'aérostation. Il faut donc dire quelques mots de celle-ci.

Ballons dirigeables. — L'emploi dans la guerre terrestre des grands dirigeables rigides a été condamné par l'expérience de la grande guerre, qui les a montrés trop vulnérables au canon. Les avions actuels avec leur vitesse horizontale, leur puissance de montée et leur plafond, très supérieurs à ceux en usage jusqu'en 1918, sont également dans la guerre sur terre des adversaires trop dangereux pour des ballons gonflés à l'hydrogène et, par suite, inflammables : même l'emploi d'un gaz inerte comme l'hélium ne suffirait sans doute pas à les y rendre d'un emploi pratique.

Dans la guerre navale, au contraire, par suite de la longue durée possible de leurs croisières, de leur aptitude à enlever un très grand poids, de leur grand rayon d'action, ils peuvent rendre comme organes de reconnaissance des services signalés *en haute mer* où ils risquent beaucoup moins que sur terre du fait de l'artillerie aérienne et où ils ont moins de chances de rencontrer des avions. Ils sont également un précieux moyen de communication aux très grandes distances (1).

(1) Rappelons que le dirigeable allemand *L*-59 chargé d'assurer une liaison avec l'Afrique orientale allemande en 1917, mais rappelé en cours de route par T. S. F., a exécuté quatre-vingt-quinze heures de navigation ininterrompue, parcouru 6 755 kilomètres, et est rentré indemne à son port d'attache sans avoir ren-

Les États-Unis continuent à s'intéresser aux grands dirigeables rigides ; cela s'explique d'autant mieux qu'il leur est possible de gonfler leurs ballons à l'hélium, du moins tant que le nombre de ceux-ci sera restreint. On ne perd pas non plus de vue en Angleterre, malgré un temps d'arrêt marqué, leur utilisation pour des liaisons en temps de paix avec l'Égypte, l'Inde et l'Australie. Les usines allemandes Zeppelin ont actuellement en construction un grand dirigeable destiné par une société hispano-allemande à un service commercial entre l'Espagne et l'Amérique du Sud (1).

L'expérience de la dernière guerre a montré très nettement qu'à défaut des grands dirigeables, la marine peut utiliser largement des ballons dirigeables de dimensions plus modestes (demi-rigides ou souples) pour l'escorte des convois, la lutte contre les sous-marins et l'observation des champs de mines. Il est possible en effet à ces aéronefs de régler leur vitesse sur celle des navires à escorter, ou de stationner sur la zone à surveiller, ce qui est impossible aux avions. Il leur est également facile d'emporter de nombreuses bombes de poids moyens pour combattre les sous-marins. Il faudra d'ailleurs les protéger contre l'aviation ennemie.

Les quelques chiffres suivants donnent une idée des services rendus par les petits dirigeables à la marine anglaise pendant la guerre mondiale. Au début de celle-ci, elle n'en possédait que 7; elle en avait 103 en 1918, et leur travail est allé toujours en croissant :

En 1915	1.496	heures de vol	41.675	milles parcourus
En 1916	8.296	»	229.187	»
En 1917	22.389	»	579.185	»
En 1918	56.536	»	1.395.763	»

« Pas un navire marchand n'a été coulé pendant leur surveillance », a dit un rapport anglais.

contré aucun adversaire pendant ce long voyage, exécuté en majeure partie sur des régions désertiques.

Le voyage d'Europe en Amérique, en 1925, du *Zeppelin* cédé aux États-Unis, celui au pôle Nord du dirigeable *Norge*, conduit par le général italien Nobile, montrent la valeur des grands dirigeables pour la grande navigation aérienne, au moins en temps de paix.

(1) Des sondages récents exécutés en Allemagne auraient fait découvrir des sources importantes d'hélium.

Ballons captifs. — Mais dans la guerre sur terre, le ballon captif reste un engin indispensable, même à côté de l'avion, pour l'observation d'artillerie. Il assure les réglages et contrôles de tir, et parfois la surveillance et la désignation des objectifs, dans des conditions différentes de celles de l'avion, à cause de sa fixité et de la possibilité de transmettre les observations par téléphone. Des ballons captifs ont même pris une part intéressante à la surveillance générale du champ de bataille et fourni d'intéressants renseignements d'ordre tactique. Toutes les armées sans exception en prévoient l'emploi; on leur confiera tout ce qu'on pourra du travail d'artillerie, afin d'économiser l'aviation, toujours trop peu nombreuse pour tout ce qu'elle a à faire.

Selon les armées, les ballons captifs sont confiés au génie, à l'artillerie ou aux troupes d'aéronautique. Cette dernière solution semble à première vue avoir l'avantage de faciliter la répartition des missions entre l'aviation et les ballons; en réalité, le même résultat serait obtenu, pourvu que les unités d'aérostation soient placées sous les ordres du chef de l'aviation d'observation. En tout cas, il est préférable, quelle que soit l'arme de rattachement des régiments d'aérostation, qu'ils aient un personnel spécial distinct de celui de l'aviation, parce que la technique de l'aérostation et celle de l'aviation sont très différentes l'une de l'autre.

La marine se sert également de ballons captifs dans les opérations pour la défense des côtes (réglage du tir, dragage des mines). Elle utilise en général les mêmes ballons que l'armée de terre.

L'emploi de ballons captifs avec les escadres de haute mer a été envisagé. Il ne s'est pratiquement réalisé nulle part.

L'observation en ballon, exécutée toujours à grande distance et à vue oblique, exige une préparation très minutieuse de l'observateur qui y acquiert une précision très grande dans l'étude et l'appréciation du terrain. A ce point de vue, il est très utile que les observateurs en avion aient fait à titre d'exercice préparatoire de l'observation en ballon. Leur travail y gagne beaucoup en netteté. Le ballon en effet permet de vérifier mathématiquement les résultats des observations faites et par suite de juger avec une grande précision la valeur des observateurs.

Mais l'observation n'est pas tout dans les unités d'aérostiers. Le rôle de l'officier de manœuvre, qui dirige de terre les ascen-

sions et les descentes, exige la connaissance et l'application pratique de règles minutieuses, fruit d'une longue expérience. Le plus petit détail a sa valeur dans ces manœuvres compliquées qui exigent un personnel nombreux et dressé avec une grande précision.

Les aérostiers ne peuvent se passer de la pratique de l'ascension libre, en prévision des ruptures possibles de câble. Les ascensions libres se font partout au moyen de ballons sphériques, moins coûteux que les ballons allongés utilisés pour les ascensions captives.

Ballon de protection. — On emploie aussi les ballons captifs à la protection de nuit contre les incursions de l'aviation ennemie.

De petits ballons de 150 mètres cubes s'élèvent à 2 500 mètres ; il est possible, en en mettant un second en tandem au-dessous du premier, d'atteindre 4 000 mètres. Les câbles tendus dans la nuit sont pour un avion un danger d'autant plus grand et impressionnant que rien ne les décèle ; l'aviation ennemie hésitera toujours à venir dans une zone où elle sait qu'il en existe.

Le matériel des ballons de protection est peu encombrant ; leur manœuvre est simple. Il est facile de les déplacer fréquemment pour laisser l'ennemi dans l'incertitude de leur emplacement. Leur emploi se combinera avec la chasse de nuit et l'artillerie antiaérienne pour la protection des points sensibles. Ils se prêtent très avantageusement à la défense de nuit de points de dimension restreinte.

Technique de l'aérostation. — Les données techniques nécessaires à la conduite d'une unité d'aérostation, même captive, sont nombreuses et variées. Leur application exige une longue expérience. La manœuvre du ballon, la technique du gaz, des toiles, de la corderie, sont entièrement différentes des connaissances exigées de l'aviateur. Aussi est-ce une erreur de croire qu'un aviateur peut sans inconvénient être placé du jour au lendemain à la tête d'une unité d'aérostation.

Quant à la technique de construction et d'emploi des grands dirigeables rigides et même semi rigides, elle est des plus difficiles et exige une longue expérience. Dans ce domaine, il faut

le reconnaître sans hésitation, les Allemands jouissent d'une avance considérable. Pourtant, presque tous leurs dirigeables ont fini par être détruits, soit par accident, soit par le feu ennemi. Si on veut employer les grands dirigeables, ce que justifie le besoin soit de liaisons à travers les océans, soit de reconnaissances navales en haute mer, on est obligé de s'y préparer longuement à l'avance et de consentir dès le temps de paix les dépenses très considérables exigées par ces études et par la pratique de cet emploi.

Deux points resteront toujours très scabreux pour ces immenses et coûteux engins : en l'air, le danger de la foudre, à terre les difficultés d'amarrage ou d'entrée au hangar. Leur utilisation sera donc forcément limitée.

Dans l'état actuel de la technique, toutes les enveloppes de ballons se détériorent très vite. Il n'est pas possible, et il serait très onéreux, de maintenir en magasin un grand approvisionnement d'enveloppes de ballon. L'industrie doit donc être capable de mettre très vite en train au moment du besoin les fabrications nécessaires.

Général A. Niessel.

(*A suivre.*)

SUR LES BANCS DE FLANDRE

V [1]

DERNIERS COMBATS

L'AFFAIRE DU WEST-DIEP

Chaque mois, depuis la fin de l'hiver 1917, les Allemands ont profité des nuits sans lune et des grandes marées pour insulter Dunkerque, Calais, ou la côte anglaise. Trois ou quatre minutes durant, des projectiles éclairants illuminaient soudain la mer et le ciel, des rafales d'obus arrosaient le point choisi, puis, les ténèbres revenues, les assaillants s'enfuyaient vers leurs ports.

Aux heures voisines de la pleine mer, les torpilleurs ennemis trouvaient 7 ou 8 mètres d'eau sur tous les bancs de Flandre et passaient n'importe où. Pour les arrêter à coup sûr, il nous aurait fallu garder tout le Pas de Calais, de Nieuport aux bancs Goodwin. Cent bateaux n'y auraient pas suffi.

Le premier raid, — 26 mars 1917, 2 h. 20 du matin, — a été un succès pour les Allemands. Tous leurs bateaux sont rentrés intacts. Résultats : deux morts à Dunkerque, communiqué triomphal de Berlin, rage intense et silencieuse des commandants anglais et français.

Un mois plus tard, le 20 avril, un peu avant minuit, deux torpilleurs allemands ont défilé à 32 nœuds devant Calais, en canonnant la ville et le port, tandis que quatre autres bombardaient les environs de Douvres. Ils se sont ensuite réunis et ont cinglé, tous les six, vers Ostende. Pour leur malheur, les petits

Copyright by Paul Chack, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars et des 1er et 15 avril.

croiseurs anglais *Swift* et *Broke* les ont aperçus. Croisement à contrebord à vitesse folle. Le *Swift*, commandant Ambrose Peck, a quand même eu le temps de couler d'une torpille le *G-85*. Et le *Broke*, mené par Evans, as des commandants de destroyers anglais, s'est lancé sur le *G-42*, l'a abordé en plein milieu et, le maintenant embroché sur son étrave, a fait un massacre d'Allemands au canon, au revolver et au couteau, jusqu'au moment où son adversaire, ayant réussi à se dégager, a coulé à pic. Affolés par la furie anglaise, les quatre torpilleurs ennemis demeurés intacts ont fui dans l'ombre. Rentrés chez eux, ils ont déclaré avoir eu affaire à toute une escadre de croiseurs britanniques.

Nouveau raid dans la nuit du 24 au 25 avril. Cette nuit-là, l'*Étendard*, commandé par le lieutenant de vaisseau Mazaré, pour qui ses hommes professaient une espèce d'adoration, était de garde devant Dunkerque, tout seul. Apercevant des lueurs sur la ville, Mazaré a foncé, avec son vieux bateau de 350 tonnes, sur toute une escadrille allemande qui venait de lancer 120 obus pour tuer un Dunkerquois. Combat furieux à un contre six. Une torpille a frappé l'*Étendard* dans une soute à munitions et le fier navire a disparu, avec ses 75 hommes et tous ses officiers, dans une gerbe de feu haute de 100 mètres. Rencontré par les Allemands en retraite, le chalutier *Notre-Dame de Lourdes*, commandé par le maître de manœuvre Trohiard, s'est couvert de gloire.

Voici la nouvelle lune de mai. Dans la nuit du 18 au 19, on comptait tellement sur la venue des Allemands que l'amiral Exelmans, chef de la division des patrouilles de la mer du Nord, était sorti avec ces cavaliers de la mer que sont les torpilleurs (1).

Exelmans, esprit clair et âme brûlante, aime charger à la tête de ses navires légers et rapides. Ainsi son ancêtre Exelmans, chef d'escadron à Austerlitz aux côtés de Murat, colonel de chasseurs à Posen et à Eylau, général à Friedland, à la Moskowa, à Arcis-sur-Aube, à Craonne et à Waterloo, chargeait à la tête de ses hommes. Dans le cerveau du chef des patrouilles de Dunkerque renaît l'âme du guerrier à qui l'Empereur a dit : « Je sais qu'on ne peut être plus brave que vous. »

(1) Exelmans, qui commande les patrouilles depuis un an comme capitaine de vaisseau, vient d'être promu contre-amiral.

Dans la nuit du 19 au 20 mai, notre escadrille a pris la garde dans le West-Diep.

En file indienne, le *Capitaine-Mehl*, l'*Enseigne-Roux*, le *Magon* et le *Bouclier* naviguent à se toucher, beaupré sur poupe, courant depuis onze heures du soir, cap au nord-est, puis cap au sud-ouest, une demi-heure dans chaque direction, entre la bouée à feu rouge, dite bouée 1, qui marque l'entrée nord de la passe de Zuydcoote, et la bouée du banc de Nieuport, appelée bouée belge, laquelle s'orne d'un feu blanc et d'une cloche que la moindre secousse met en branle.

Ce soir, la mer est d'huile et la cloche est muette. La buée nocturne mange l'horizon et dresse jusqu'à mi-ciel un mur de ténèbres. Au zénith, les étoiles scintillent. Le soc des étraves soulève des volutes phosphorescentes qui retombent et filent en gouttes de feu le long des carènes. Le remous des hélices allume des brasiers d'étincelles froides, constellations bleuâtres qui se diluent dans le sillage en voies lactées dont le rayonnement blafard peu à peu pâlit, puis s'éteint. Sur le front, les détonations sont sourdes et peu nourries. Les fusées éclairantes tendent au loin un écran lumineux diffus.

Hors de vue, dans le Nord et dans le Nord-Ouest, les escadrilles de Douvres et d'Harwich sont à leurs postes. Dans l'Ouest, les C. M. B. anglais sont au guet. Par temps calme, ces microscopiques « Coastal Motor Boats », ces vedettes lance-torpilles sont des armes d'assaut terribles que dissimule leur petite taille et que leur vitesse rend invulnérables au canon (1).

Le *Capitaine-Mehl*, torpilleur du capitaine de frégate Guy, chef de l'escadrille, marche en tête des nôtres. Je vous ai déjà montré cet officier, alors que, lieutenant de vaisseau, il commandait le *Tromblon*. Depuis lors, il a coulé, au canon et à la grenade, le grand sous-marin allemand *U 51*. Sur sa passerelle Guy songe, comme chaque soir, à l'extraordinaire difficulté de sa tâche. A lui revient l'honneur de déclencher la canonnade lorsque, tout à l'heure sans doute, tout de suite peut-être, on apercevra dans le noir des formes vagues ou des phosphorescences furtives. La question surgira : « Qui est-ce ? Des Anglais ? Des Allemands ? » Combien de fois déjà a-t-on failli s'empoigner entre alliés, alors que pas un ennemi n'avait pris la mer !

(1) Les C. M. B. sont des copies réduites des M. A. S. italiennes dont j'ai dit les exploits dans le chapitre *Mare Amarissimo* de mon livre *On se bat sur Mer*.

Chaque escadrille garde un secteur étroit, enclos parmi d'autres secteurs amis. Comment s'y reconnaître? Chefs d'escadrilles et commandants ont le cerveau tenaillé par une double angoisse faite de la terreur de se battre entre camarades et de la peur de laisser échapper l'ennemi. On a bien, suprême ressource, les signaux de nationalité, mais à les allumer on risque de révéler sa présence à l'Allemand qui peut-être ne vous a pas vu. On sacrifie le précieux atout qu'est la surprise...

Le signal de nationalité est rouge-blanc-rouge, ne l'oubliez pas, il servira tout à l'heure.

Derrière le *Capitaine-Mehl* suivent l'*Enseigne-Roux*, commandant Mouget, le *Magon*, commandant Thouroude, et le *Bouclier*, commandant Bijot. Tous lieutenants de vaisseau n'ignorant rien des bancs de Flandre et de leurs embûches.

Minuit 30. — L'escadrille, qui vient de reconnaître, pour la sixième fois cette nuit, la bouée de Nieuport, a mis le cap au Sud-Ouest, vers Zuydcoote. La nuit s'épaissit. A terre les canons se taisent. Silence ouaté. Ouvre l'œil aux bossoirs... Quoi? quelque chose sur l'eau par tribord? Mais non. Ce sont des bancs de brume qui tournoient, s'allongent, se dissolvent comme des apparitions. Veillons bien et écoutons. Fendue par les étraves, la mer chuchote par instants, puis se tait comme si les torpilleurs traversaient une flaque plus fluide. Le silence retombe, compact. On le sent prêt à voler en morceaux.

Un double éclat rouge ponctue l'obscurité, c'est la bouée du banc Trapaeger. Dans dix minutes on arrivera à l'autre feu rouge, celui de la bouée 1 qui marque l'extrémité du circuit. Il approche. Attention! Tournant dangereux! Il est malsain d'être surpris en pleine évolution. Les jumelles fouillent le noir. Les yeux écarquillés se fatiguent, créent des fantômes... Minuit 55. Sur le *Capitaine-Mehl*, la voix calme de Guy commande :

— La barre à gauche quinze.

Rien en vue dans l'ombre. Aucune autre phosphorescence que celles de nos sillages. Nous sommes bien seuls...

Et maintenant voici la mêlée classique des nuits sans lune, la rencontre brève durant laquelle on se perd et on se retrouve deux ou trois fois sans savoir comment, où les obus et les torpilles arrivent on ne sait d'où, tandis que des projecteurs mystérieux vous éclairent, où des T. S. F. vous parviennent

sans marque d'origine, bref le combat qu'on traverse comme un rêve décousu, incompréhensible... difficile à décrire clairement.

Voyez, dans l'ombre dense, l'évolution de la ligne française. Le *Capitaine-Mehl* a tracé sur l'eau un demi-cercle phosphorescent. Le commandant Guy, penché sur la rambarde de sa passerelle, suit des yeux la manœuvre de ses navires. Déjà les deux suivants, *Enseigne-Roux* et *Magon*, sont rangés au nouveau cap, en route au Nord-Est, le *Bouëlier* achève sa giration.

Minuit 58. — Coups de canon dans la nuit...

Canonnade étrange : détonations, sifflements d'obus, gerbes jaillissant autour de l'escadrille française, mais aucune lueur, nulle part... Le bruit vient de bâbord derrière, direction de la bouée de Zuydcoote encore toute proche. Or cette bouée sépare notre secteur du secteur anglais. Alors...« C'était à prévoir, pense Guy. Les Anglais nous ont vus et tirent dans le tas. C'est la méprise. Vite, prévenons-les. »

— Allumez rouge-blanc-rouge.

Le signal, aussitôt répété par les trois torpilleurs, surgit, bien clair, dans les ténèbres. Les tireurs, toujours invisibles, redoublent leurs salves. Plus de doute, ce sont des Allemands.

— Éteignez les feux.

Mais les brefs éclats du signal ont suffi pour attirer de mauvaises bêtes. Un sillage lumineux pique vers le *Capitaine-Mehl*.

— Torpille par bâbord !

D'un coup d'œil, Guy s'est rendu compte :

— Ne touchez pas à la barre, elle passe devant.

Et, de fait, l'engin défile à 30 mètres de l'étrave du *Capitaine-Mehl*. Au même instant, une autre torpille trace sur la mer son ruban bleuâtre, elle se dirige sur le *Magon*.

— A droite toute, commande le lieutenant de vaisseau Thouroude.

Docile, le torpilleur abat sur tribord, l'émulsion phosphorescente passe le long de sa coque à une dizaine de mètres sur la gauche et va se perdre au loin.

L'ennemi invisible ne tire plus. Et soudain une vibration effrayante, inexplicable, secoue le *Capitaine-Mehl*. On dirait que sa quille racle une route raboteuse. Le torpilleur vient de toucher. Mais quoi? Sûrement pas le fond : il y a 20 mètres d'eau partout. Une épave? Épave nouvelle alors, car la plus récente,

celle de l'*Étendard*, est à quelque six milles dans le Nord... Un sous-marin en plongée? Peut-être. Jamais on ne saura.

Et ce qui se passe sur l'eau dispense de s'occuper du reste. Écoutez l'enseigne Jeannin, du *Capitaine-Mehl* :

— Des flammes à bâbord devant, commandant.

— A 25 nœuds, mettez le cap dessus, ordonne Guy.

Ces flammes sortent des cheminées d'un bateau qui chauffe à tirage forcé. Allure de fuite allemande. On en tient un. Celui-là paiera pour les gars de l'*Étendard*. A quatre nous allons lui sauter sur le râble. Mais, tonnerre de chien, qu'est-ce que cette lueur?

Sur l'arrière du *Capitaine-Mehl*, un projecteur a troué la nuit. La mer s'irradie en une avenue opaline éblouissante. Est-il à 400 mètres ou à 2000, ce projecteur? Impossible de se rendre compte, tant sa lumière vrille les yeux. Mais ce que Guy distingue dans le faisceau lui arrache un cri d'étonnement. Seul l'*Enseigne-Roux* est à son poste derrière lui. Le *Magon* et le *Bouclier* ont disparu...

Une ombre traverse soudain le champ du projecteur. On dirait le *Bouclier*... Il coupe la ligne, cap au sud... Brutalement le projecteur s'éteint. Tout s'efface. Il est 1 h. 11.

L'affaire dure depuis treize minutes. Et j'abandonne pour un instant le *Capitaine-Mehl* lequel, suivi de l'*Enseigne-Roux*, poursuit le panache de flammes toujours en vue dans le nord-nord-est. Montons à bord du *Bouclier* et revenons aux dernières minutes d'avant l'action.

A bâbord de la passerelle se tient le commandant du torpilleur, le lieutenant de vaisseau Bijot, longue silhouette mince et barbue, figure aux yeux de flamme. Bijot a quitté il y a deux mois la division navale du Maroc où, sous-marins mis à part, la vie était vraiment trop monotone. Devant Dunkerque l'existence est plus variée. Bijot se prépare à la bataille avec autant d'ardeur que tous ses hommes réunis.

A tribord, l'enseigne Peyronnet, second du bâtiment, trapu, imberbe et pâle, fait tranquillement son quart, un quart qui dure toute la nuit. Son calme fait contraste avec l'ardeur de son chef. Ma parole, on jurerait qu'il dort, cet enseigne... Simple apparence, car rien ne lui échappe. Au moindre caprice du navire Peyronnet oppose un commandement bref qu'exécute le quartier-maître de manœuvre Nicolas, à la barre, ou

qu'envoie aux machines le second-maître fourrier Binet, de quart au transmetteur d'ordres. Aussitôt le *Bouclier*, maîtrisé, reprend son poste dans la ligne.

La lampe du compas, veilleuse dont le reflet discret, invisible à dix mètres du bord, suffit à tous ces gens dont les yeux savent percer la nuit, éclaire la face du maître pilote Russaouen, qui veille le cap. Derrière lui, le matelot-clairon Lamarche est prêt à sonner l'alerte, le quartier-maître fusilier Férec attend qu'on indique un objectif à son télémètre. L'équipe de passerelle est au complet, bien en main, bien parée. Le *Bouclier* suit la masse noire du *Magon* dont le sillage phosphorescent vient de dessiner la courbe du dernier virement du bord. Les premiers coups de la canonnade sans lueurs crèvent le silence. Peyronnet traverse la passerelle et rejoint son chef à bâbord :

— Les Anglais sans doute, commandant?

— Les Anglais ou les Allemands, répond Bijot. Nous restons les seuls à nous servir de cette sacrée poudre qui aveugle tout le monde au premier coup de canon.

De sa jumelle, Bijot fouille l'ombre par bâbord derrière. Tout là-bas, aux cent mille diables croirait-on, le rideau noir est piqueté de petits éclairs, comme pourraient en lancer des lampes électriques de poche.

— Je les tiens cette fois. A 25 nœuds, les machines. La barre à gauche toute.

Le *Bouclier* commence d'abattre sur bâbord.

Bang!... Éclatant contre un montant de la passerelle, un obus allemand a tout fauché. Plus une âme...

Et plus une lueur. Les circuits électriques sont coupés. La passerelle, où sept hommes vivaient il y a une seconde, n'est plus qu'un carré de ténèbres jonché de débris et de corps. Bijot a été tué net de même que Russaouen, Binet, Nicolas et Férec. Les autres gisent et râlent.

Frappé à la tête, le *Bouclier* est devenu fou.

Sa barre bloquée toute à gauche, il tourne en rond comme un cheval de cirque, traçant lui-même sur l'eau sa piste, cercle phosphorescent d'où s'élancent, fontaines lumineuses blafardes, les gerbes des projectiles ennemis.

Apercevant, du pont où est son poste de combat, cette giration incompréhensible, l'enseigne De Curzon s'élance dans l'échelle de passerelle. Un obus l'abat... mort.

Le *Bouclier* tourne encore. Les sillages d'argent de deux torpilles allemandes s'allument sur la mer : l'une tangente le cercle que décrit le torpilleur, l'autre le coupe. Toutes deux manquent le but. Comment voulez-vous attraper un bateau qui a le tournis?

Le *Bouclier* tourne toujours. Du tas de corps part un cri :

— Il n'y a personne sur la passerelle!

L'homme qui a poussé ce cri, le matelot-clairon Lamarche se soulève, s'agrippe à la rambarde, trébuche sur des cadavres et, la tête fendue, prêt à défaillir encore, se traîne jusqu'à la barre. Saura-t-il quelle manœuvre faire, ce clairon? Certes. Sur les torpilleurs chacun connaît tous les métiers. Regardez Lamarche. Pantelant, meurtri, à moitié mort, il agit. Il sauve le navire.

Aucune raison pour laisser le *Bouclier* continuer son tournoiement absurde. Le matelot dresse le gouvernail. Bon. Mais de quel côté va-t-il à présent diriger le bateau? C'est bien simple. Tout à l'heure, avant d'encaisser, on tournait le dos au feu rouge de la bouée 1. Le voici à l'horizon, ce feu. D'un coup de barre, Lamarche fait virer le torpilleur jusqu'au moment où il voit la petite lumière rouge juste sur l'arrière.

— C'est pareil comme avant, murmure-t-il. Comme ça, bien sûr, on va retrouver les copains.

Mais voici qu'une autre main rencontre la sienne sur le volant de manœuvre. Qui est là? Dans l'ombre on ne peut voir... C'est, sûr et certain, un homme qui, malgré ses blessures, est mû par l'instinct du marin en danger, l'instinct qui a dicté à Lamarche le coup de barre ramenant le bateau en route, tout de suite, avant tout. Cet homme est l'enseigne Peyronnet rappelé à lui par le cri qu'a poussé Lamarche tout à l'heure. Et, malgré six blessures profondes, malgré son crâne fendu et des douleurs atroces, fulgurantes, à croire qu'on lui fouille la cervelle avec un couteau, l'officier, couvert de sang, est debout. Il reprend le quart. Mieux encore : son chef tué, il prend le commandement. Écoutez-le :

— Qui est là? Où est le compas?

— C'est moi, lieutenant, moi Lamarche, le biniou. Il n'y a plus de compas. Mais j'ai remis le bateau à son cap. Voyez : le feu rouge est derrière nous et les fusées du front par tribord.

— Les fusées du front? Où les vois-tu?

— Mais là-bas, lieutenant, regardez. A deux quarts de

l'avant, par tribord. Elles sont bien claires et bien visibles...

— Bon Dieu, murmure Peyronnet. Qu'est-ce que j'ai dans les yeux ?

Le malheureux est à moitié aveugle. Ou, plus exactement, bien que ses deux yeux soient intacts, il est comme un cheval borgne de l'œil droit. La fracture de son crâne a supprimé la moitié de son champ visuel. A gauche, tout est net comme d'habitude. A droite rien, un trou noir... Pour tout voir, il lui faut maintenant virer la tête dans tous les sens. Opération épuisante quand on est six fois blessé... N'importe, Peyronnet veut tenir.

Maintenant que le *Bouclier* est dans le bon chemin, il faut modérer son allure. A 25 nœuds, on risque de couper en deux un camarade avant d'avoir eu le temps de dire « Stop ».

— Lamarche, dis à la machine de mettre à 15 nœuds.

Pas de réponse. Épuisé, le clairon est tombé évanoui sur le cadavre de Russaouen. Peyronnet, tout en reprenant la barre, cherche à tâtons l'appareil de transmission d'ordres aux machines. Il n'en reste pas trace... Diable ! Comment faire ? L'enseigne se sent terriblement seul sur cette passerelle. Sa tête tourne et sonne à grands coups, ses yeux se voilent par moments. Il lui faut un aide. Mais il hésite. Sur le pont les gens se battent, tous à l'œuvre, tous indispensables. Sur les torpilleurs l'effectif est calculé très juste. Et sûrement il y a des manquants, car deux ou trois fois déjà le *Bouclier* a gémi, frappé par des coups durs. Sur son gaillard d'avant, au canon de 10 centimètres, tous les servants sont par terre et, seul resté debout, le pourvoyeur Jean-Marie Le Bras, simple matelot sans spécialité, charge, pointe et tire comme un canonnier breveté depuis dix ans et fait, tout seul, l'ouvrage de quatre hommes. Peyronnet, lui, est vraiment trop affaibli pour faire le travail de sept... Il se décide, il appelle :

— Ho ! En bas !

— A vos ordres, lieutenant, répond le second-maître torpilleur Cazalet, gradé solide.

— Dites à la machine de régler à 15 nœuds et envoyez-moi un gabier pour la barre.

Voici le gabier Ollivier, blessé lui aussi. Tout de suite il avertit l'enseigne : une masse noire approche par tribord.

L'officier n'avait pas vu. Rappelez-vous : tribord est pour ses yeux secteur obscur. Prévenu, il regarde. Le navire est à

50 mètres à peine. Sa silhouette grossit, grossit... C'est le *Magon*.

— A droite toute, ordonne Peyronnet, avec l'espoir de passer devant l'éperon qui menace.

Mais il faudrait en même temps mettre la machine en avant à toute allure. Pas moyen de faire passer l'ordre... Catastrophe inévitable...

Catastrophe évitée d'un rien. Sur le *Magon*, le commandant Thouroude, aveuglé par le tir de ses pièces, a vu le *Bouclier* très tard, infiniment tard... Assez tôt quand même, pour Thouroude, merveilleux manœuvrier. Tout d'abord, il allume son projecteur, prêt à aborder l'autre, s'il est allemand. Puis, dans une accalmie de l'artillerie, on entend sa voix claire :

— La barre toute à gauche. En arrière à toute vitesse.

Et, quelques secondes après, exactement à une heure onze :

— Dressez la barre. Éteignez le projecteur. Réglez à 15 nœuds.

L'avant du *Magon* est passé à 5 mètres de l'arrière du *Bouclier*... lequel, gardant sa barre à droite, se retrouve bientôt à son poste régulier dans les eaux du *Magon*. Enfin Peyronnet respire. Il n'a plus qu'à garder le contact.

Et je puis rejoindre le commandant Guy sur son *Capitaine-Mehl*. Je l'ai quitté à l'instant où il s'étonnait à la vue du *Bouclier* traversant un projecteur incompréhensible. Ce projecteur était celui du *Magon* et nous venons de voir de près ce que les gens du *Capitaine-Mehl* ont aperçu de loin.

Rien n'est changé depuis tout à l'heure. Guy charge toujours à 25 nœuds vers le panache de flammes. Et voici son officier mécanicien :

— Commandant, la chaudière 3 est dans le sac. Un obus a éclaté sur l'alimentateur. Le quartier-maître Guennal est tué, Kerbirio, Bruneval et Leroy ont écopé dur, mais sont restés au travail. En outre, l'hélice tribord a dû se fausser quand nous avons touché l'épave, en bas ça vibre à tout casser.

— Alors, Lescop, combien pouvez-vous donner ?

— 12 nœuds sûrement, commandant, 15 peut-être.

— Faites pour le mieux, Lescop, répond Guy, lequel sait que l'on peut compter sur cet officier-là et sur ses hommes.

Ah ! misère ! A douze nœuds il faut renoncer à la poursuite. Le panache lointain du fuyard disparaît bientôt et, seule, apparaît autour des Français la danse des gerbes d'obus tirés par des ennemis invisibles.

— Navire par tribord, signale le quartier-maître timonier Moison, veilleur éprouvé.

— Commencez le feu, ordonne Guy, et soyez parés à torpiller.

Joyeux d'avoir un but, les canonniers du *Mehl* s'y mettent. Mais tout à coup le but en question allume rouge-rouge-blanc, signal faux, puis, se reprenant, le remplace par rouge-blanc-rouge, signal exact. Que faire? La règle est la règle...

— Cessez le feu.

Soudain, comme si tous les torpilleurs français de la Manche avaient rallié les bancs de Flandre, des rouge-blanc-rouge s'allument de toutes parts : devant, derrière, tribord et bâbord... Que signifie?

Or, le commandant de l'*Enseigne-Roux*, le lieutenant de vaisseau Mouget, cerveau prodigieux, amiral de demain, sait déjouer toute ruse de guerre. Parmi les trop nombreux rouge-blanc-rouge, il en voit deux sur son arrière et bien groupés. Logiquement, pense-t-il, ceux-là ne peuvent être, — et ne sont, en effet, — que le *Magon* et le *Bouclier*, qui chassent leur poste. L'escadrille est donc au complet et tant pis pour ceux qui, par tribord et par bâbord, s'amusent à imiter nos signaux. Envoyez dedans, bon Dieu !

Et, sur l'ennemi le plus proche, le rouge-blanc-rouge de tribord, toute l'artillerie de l'*Enseigne-Roux*, que dirige de main d'artiste l'enseigne Croiset, commence de débiter furieusement. « Ah ! pense Mouget, si je pouvais lui casser une jambe, quel coup d'éperon après ! »

Hélas! L'ennemi s'enfuit à 30 nœuds. Éblouis par les flammes de leur propre tir, les gens de l'*Enseigne-Roux* le perdent de vue.

1 h. 26. — Le *Magon* et le *Bouclier* sont à leurs postes. La ligne française est reformée. Mais l'adversaire a disparu. Le silence, plus pesant que jamais, retombe sur les flots. Le West-Diep est nettoyé. Notre escadrille a imposé sa volonté à l'ennemi.

Aucune ville ne sera bombardée cette nuit et, jusqu'au mois d'octobre, nous en avons fini avec les raids allemands.

2 h. 30. — Nos torpilleurs ont mis le cap sur Dunkerque. Sur la passerelle du *Bouclier*, Peyronnet tient toujours. Après le combat, il a fait monter près de lui l'enseigne Meunier-Joannet, blessé bien entendu, et qui, durant l'action, s'est occupé des canons et des torpilles. « Si je tourne de l'œil, lui a dit Peyronnet, vous prendrez le commandement. » Puis on a fait

l'appel de l'équipage. 17 manquants : 9 morts et 8 blessés graves. On a dénombré les avaries : passerelle dévastée, pont crevé, tube lance-torpilles faussé, manches à vent criblées. Les machines, où un obus a éclaté, brisant des tuyaux de vapeur et crevant l'enveloppe d'une turbine, tournent quand même pour 15 nœuds, grâce à l'officier mécanicien Courdurier et à tous ses braves.

3 h. 30. — L'aube pointe, l'escadrille s'engage dans le chenal de Dunkerque, chaussée d'eau grise que bordent les deux grandes jetées. La mer presque basse en découvre les soubassements guêtrés de goémons, dont la senteur iodée se mêle aux relents de mazout des torpilleurs. Le port s'éveille. Des automobiles à croix rouge filent le long du quai avec des appels de trompes. L'amiral, prévenu par la T. S. F. du *Capitaine-Mehl*, envoie chercher les morts et les blessés. Une vedette rapide élonge la ligne des torpilleurs et hèle :

— *Bouclier*, stoppez, l'amiral Exelmans va monter à bord.

A la coupée, l'enseigne Peyronnet, la tête enveloppée de pansements d'où le sang a filtré, va rendre les honneurs au chef des patrouilles. Soutenu par Meunier-Joannet et par Courdurier, le jeune officier se tient debout par un miracle d'énergie. Derrière lui sont rangés les morts. Le petit jour gris éclaire les trois couleurs des pavillons français qui les couvrent et d'où sortent les faces exsangues. La grande enseigne enveloppe fraternellement Bijot, de Curzon et Russaouen.

Exelmans se découvre, Peyronnet rend compte :

— Amiral, le commandant Bijot a été tué tout de suite. J'ai pu ramener le bateau...

C'est tout. Vaincu par la souffrance, l'officier s'écroule.

Il a tenu jusqu'au bout.

LA RECONNAISSANCE DU 26 MAI 1917

Quatre heures du matin. — L'aube cotonneuse pointe. Tout est calme à Dunkerque. Le chenal d'entrée et l'avant-port, remplis par la pleine mer, sont tout embués d'une brume légère que les cargos entrant fendent doucement, comme feraient des navires de rêve, avant de disparaître, avalés par les écluses béantes. Depuis vingt-trois nuits, la ville n'a pas été bombardée, elle dort de tout son cœur.

Au fond du port, la vieille tour du Leughenaer darde son regard blanc qui indique aux navigateurs le chenal d'eau profonde. Le grand phare de l'entrée projette au-dessus du brouillard bas les grands rayons coupants de son étoile de lumière. Le roulement feutré des canons du front arrive de l'Est.

Une rafale d'explosions crève, cinq secondes durant, le calme de l'avant-port, puis le silence se referme. A l'ombre des grands vapeurs en construction qui dressent leurs masses monumentales sur les cales des Chantiers de France, sont tapis les centres d'hydravions anglais et français. La pétarade est partie de là. Un de nos appareils essayait son moteur.

D'autres font chorus : c'est l'éveil des oiseaux de mer. Ils s'envolent à l'heure indécise où les sous-marins ennemis, dont le périscope émergé ne peut se voir dans la lumière trouble de l'aurore, cherchent à surprendre leurs proies. C'est aussi l'instant où l'on attrape en surface, occupés à compléter la charge de leurs accumulateurs, ceux que les patrouilleurs ont empêché de travailler à leur aise pendant les heures de nuit.

Nos F. B. A. vont partir à la chasse. Ils sont lents : 120 kilomètres à l'heure. Ils n'ont que trois heures d'essence. Leur lourde coque leur interdit toute acrobatie de défense. Le combat est alors une lutte d'éperviers contre des canards, éperviers allemands, canards français, éperviers lancés à 200 kilomètres... N'importe ! Chaque aurore voit partir un vol de canards...

En voici quatre, équipages à bord, réservoirs pleins, bombes prêtes. Sur le quai, l'amiral Exelmans donne les derniers ordres :

— Si vous êtes attaqués en l'air, toutes les chances sont contre vous. Donc, amerrissez tout de suite et battez-vous sur l'eau.

Cinq heures. — Pétarade brutale. L'hydravion du chef d'escadrille, le *D-7*, — D veut dire Dunkerque, — hydroplane vers la sortie, se faufile entre un remorqueur et un cargo, rabote un instant l'avant-port de sa coque déjà presque décollée et, hop-là ! saute par-dessus la jetée de l'est, semant la panique dans une bande de goélands qui attendaient, en vol plané, les détritus du port, tout en piaillant sans arrêt.

Le chef de l'escadrille est l'enseigne Baillet, pilote du *D-7*, un superbe officier de vingt-trois ans, taillé en athlète, mince et respirant l'énergie tranquille. Son observateur-mitrailleur-bombardier est le matelot mécanicien Farenc.

Le voilà dehors. Le soleil affleure l'horizon. Le ciel est nacré de nuages roses légers que reflète la mer calme comme un étang et empourprée à l'orient, vers la Hollande. Accrochant les premiers rayons du jour les flotteurs de verre, qui soutiennent le filet protecteur du mouillage, font un collier de perles à la rade de Dunkerque, où quelques commerçants dorment sur leurs ancres. Deux torpilleurs numérotés, cigares noirs couchés sur l'eau, vont et viennent devant l'entrée. Le gros monitor anglais *Erebus* cingle vers Dunkerque, pendant qu'autour de lui virevolte, camouflé de noir et de jaune, un destroyer qui semble un zèbre gambadant autour d'un mammouth. Plus loin, une ligne de chalutiers a l'air d'une escadrille de youyous, sur quoi on se serait amusé à planter des mâts et des cheminées. Battet pique au nord-ouest, vers une certaine bouée A mouillée entre les bancs Fairy et Sandettié, pour servir de guide aux bateaux qui donnent dans le Pas de Calais, bouée qu'utilisent les sous-marins qui veulent torpiller les dits bateaux. Elle est à 40 kilomètres de Dunkerque, vingt minutes de vol.

Les autres hydravions ont rallié. Voici le *D-10*, que pilote Ardoin, et dont le matelot-mécanicien Milliancourt est l'observateur. Ardoin, capitaine au long cours mobilisé comme enseigne, est silencieux, réservé et plein d'une expérience qui dépasse ses vingt-neuf ans. Il était officier de quart sur le torpilleur *Pierrier*, en Méditerranée, et trouvait que, malgré la présence des sous-marins, on avait, entre Matapan et Cérigo, vraiment trop peu d'occasions de voir l'ennemi de près. Ce pourquoi il s'est fait aviateur. La même raison a chassé du dreadnought *Courbet*, où je l'ai connu, l'enseigne Gourguen, figure délicate couronnée de boucles d'or et qui semblait éternellement perdue dans quelque rêve. Gourguen rêvait simplement d'aller se battre. Le *D-11*, dont il est l'observateur, est piloté par le quartier-maître mécanicien Cartigny, lequel a ramené son appareil et rapporté trois aviateurs anglais descendus, le jour où de Jouffrey a été capturé.

Le *D-8*, que pilote le second-maître timonier Amiot, a comme observateur l'enseigne de vaisseau Paul Teste. Cet officier a voulu, lui aussi, voir l'Allemand de plus près. Et il a quitté le *Magon*, lequel pourtant se bat sur les bancs de Flandre... Teste est un alliage sonnant clair d'ardeur enthousiaste et de

réflexion. Il applique d'instinct la devise du plus grand de tous, de l'immortel Guynemer : « Quand on n'a pas tout donné, on n'a rien donné. »

Le jour est venu. Les phares s'éteignent. Le rougeoiement des canons du front est remplacé par des fumées qui stagnent en bandes parallèles comme des cirrus bas. Absorbé par le soleil qui monte, le brouillard en mer s'atténue, mais il a peine à quitter la côte anglaise dont on voit tout juste le haut des collines de Douvres émergeant de la couche ouatée, comme des récifs.

10 kilomètres dans l'est de la bouée A, puis autant dans l'ouest, tel est le vol des avions. Battet marche en tête, à 150 mètres des flots, les autres le suivent. Rien ne leur échappe sur la mer toujours sans ride, que barre une aveuglante avenue de soleil. Dans le sud-est, les vedettes de Guichard dessinent sur l'eau des arabesques d'écume. Dans l'est, des cordiers montent la garde.

5 h. 30. Le jusant s'établit, marqué dans le sud par les rides que fait le courant rebondissant sur les hauts-fonds du Dyck et du Ruytingen. Sous les avions, entre les bancs Fairy et Sandettié, la mer demeure nette et polie comme un miroir lequel, à 5 heures 45, éclate soudain en deux brisures qui dessinent sur l'eau, cinq secondes durant, un angle aigu pointé vers le sud-ouest. C'est la trace d'un périscope trahi par son sillage. Battet pique à plein gaz. Farenc prépare ses bombes. Le *D-7* approche de la longue tache vert olive que fait le sous-marin parmi le bleu des eaux. Bientôt l'aplomb... Plus rien, le miroir est intact, le squale a rallié les grandes profondeurs. Le coup est raté. Vite une fusée blanche pour dire aux camarades que l'ennemi est là.

6 heures 5. — D'un coup de périscope le sous-marin inscrit de nouveau sa route sur l'eau. Il revient vers la bouée A, il doit avoir là son poste d'affût. Mais il s'éclipse encore, trop vite pour offrir une cible aux aviateurs dont les yeux sont rivés sur la mer.

Ils oublient le ciel...

6 heures 20. — Pour la troisième fois le périscope troue la surface. Battet fonce. Farenc caresse le lance-bombes. Le *D-7* approche... Il y est... Trop tard encore... Sacrebleu ! Quelle guigne ! Emporté par son élan, l'hydravion dépasse le point où vient de s'effacer l'aigrette d'écume.

Alors Battet, cherchant ses camarades, tourne la tête...

Quatre avions allemands sont là...

Quatre Albatros dont un biplace, lequel est à moins de 50 mètres et mitraille l'hydravion français.

Battet va amerrir. Tac ! Une balle dans le bras gauche... Tac ! Une autre dans l'altimètre. Commandes coupées, le gauchissement n'obéit plus. Il est temps de se poser. C'est fait. En route vers Dunkerque en hydroplanant. Quarante kilomètres à courir.

— A toi, Farenc, commande Battet à son mitrailleur.

Le biplace a filé, mais un autre Albatros se présente droit sur l'avant. A la bonne heure ! Celui-là est dans le champ de tir. Figurez-vous que nos malheureux F.B.A. ne peuvent viser que dans une seule direction, droit devant... Partout ailleurs c'est l'angle mort, l'angle de mort plutôt...

Farenc moud du café avec sa mitrailleuse Lewis. L'Allemand riposte. Tiens, Farenc a cessé le feu. Il se tourne à demi vers Battet, et s'écroule... une balle au cœur.

Le crépitement déchire l'air. Les Allemands zigzaguent, passent d'un Français à l'autre, mitraillant à force. Tous les nôtres ont amerri et se battent.

Sur le *D-7* Battet empoigne la mitrailleuse, la place au poste du pilote (1). Pas commode avec un bras troué. Il poivre un Allemand qui cabriole sur l'avant. Duel acharné. Touché au crâne, l'enseigne sent un liquide chaud qui coule sur son visage, un nuage pourpre qui trouble sa vue. Ce ne peut être une balle, puisqu'il n'est pas mort. Un éclat sans doute. Sa tête est un peu vague. N'importe. Le moteur tourne, la Lewis crache, le *D-7* navigue, un peu lourdement même... De l'eau à bord, peut-être ? Mais oui. La coque est crevée, Battet a déjà les chevilles noyées. Par dix trous giclent de petits jets têtus. Bah ! On s'en tirera. D'autant mieux que l'Allemand est parti.

Vlan ! Nouvelle rafale de l'arrière, de l'angle mort. L'indicateur de température vole en morceaux. Plus besoin de lui, on sait bien que l'affaire est chaude. Clac ! En plein moteur à présent. Mauvais ! L'hélice stoppe. Et le *D-7* pique du nez.

Trois Allemands s'acharnent sur lui et le plateau-chargeur de sa Lewis est vide. Plus de cartouches. Les autres plateaux sont sur l'avant, et l'avant est plein d'eau. Allons-y. Battet écarte le corps de Farenc et pêche la pochette d'outils, qui

(1) Sur les F. B. A. l'observateur est sur l'avant avec la mitrailleuse et les bombes. Le pilote est derrière lui.

servira dans un instant et le paquet de pansements individuels, moins utile... Tiens, les Allemands ont disparu. Repos. L'enseigne lave sa figure sanglante, puis fouille encore à l'avant et ramène le panier à pigeons.

Les belles petites bêtes à l'œil vif s'ébrouent, tout heureuses d'être tirées au sec. A elles la parole, puisque l'ennemi laisse quelque loisir.

Trois minutes plus tard, auprès du corps de Farenc qu'il a couché sur l'aile inférieure gauche, Battet s'installe, ôte sa combinaison d'aviateur et son veston, se déchausse, boutonne son gilet de sauvetage, ligature tant bien que mal son bras, éponge sa figure derechef sanglante et écrit :

« 8 h. 45. — *D-7* attaqué par les Boches. Tous descendus. Je suis blessé. Farenc tué. A 5 ou 10 milles sud-sud-ouest bouée A. »

Le pigeon s'envole.

Voyons. L'appareil s'enfonce, mais on pourrait peut-être le sauver en vidant les réservoirs d'essence qui serviraient de flotteurs. Ils se trouvent à la partie basse, donc déjà noyés. Débrouillons-nous. Avec les outils de la pochette on arrivera bien à les détacher, à les amarrer plus haut, à les vider. Battet rampe sur l'aile qu'il teint de son sang et commence de travailler, le marteau dans la main droite, le ciseau à froid dans la main gauche, la main du bras blessé. Oh ! tonnerre ! Il a crevé un des réservoirs dont l'air s'échappe en gargouillant. Fichu ! A l'autre à présent. L'enseigne se palmoie vers l'aile droite et... se retrouve flottant à quelques mètres du *D-7* après une dizaine de minutes d'évanouissement. L'appareil en a profité pour s'enfoncer encore, on n'en voit plus que la queue et un bout des ailes. Farenc, mort, n'a pas quitté son chef, son cadavre flotte tout près. Saisi par l'idée que son compagnon a encore un souffle de vie, Battet le remorque, l'accroche aux débris flottants et, sur un lambeau trempé, griffonne un dernier appel :

« 9 heures 30. — Cherchez-nous à 5 milles dans le sud-sud-ouest de la bouée A. »

Puis il bourre le message dans la bague du dernier pigeon. Tout cela avec mille peines et souffrances : Battet a les reins brûlés et sent, dans ses jambes, l'engourdissement qui monte et comme des millions d'aiguilles qu'on enfoncerait. Le pigeon est tout raide lui aussi. Ses plumes trempées lui donnent l'aspect

lamentable d'une volaille à moitié plumée. Perché sur la queue de l'avion, il reste là transi, affolé, virant sa petite tête comme pour chercher d'où viendra le rayon de soleil qui le séchera. La bestiole et l'homme se regardent. Va-t-il se décider, cet oiseau? Pour le convaincre de l'urgence, Battet lui jette de l'eau. Mais un peu plus ou un peu moins, au point où il en est... Le pigeon ne bouge pas...

Tiens, c'est bizarre, tout tourne autour de l'enseigne : l'oiseau, le corps de Farenc et aussi l'avion. Que signifie? Pourtant Battet n'est pas évanoui... son dos brûle... Ah! Sa tête se renverse... Ses yeux clignotent... Il n'y voit plus... La mort peut-être? Mais non. Dans ses oreilles résonnent le crépitement d'un moteur, le grincement d'un affût de mitrailleuse qu'on pointe. Bruits familiers. Il fait froid... Le bruit du moteur s'arrête. Silence... L'officier dort.

Il rêve. Il se sent bercé. Par la houle sans doute. Sensation vague de quelque chose qui remue l'eau autour de lui. On s'approche, on le touche. Il fait noir... Les pigeons ont dû arriver bien tard, puisque les vedettes ne sont venues qu'à la nuit... Car ce sont les vedettes, sûrement... Elles viennent toujours... Battet, les yeux clos, gémit doucement. On vient de le saisir par son bras blessé... On le prend à bras-le-corps, on le soulève, on l'étend. Tiens, il fait jour... Et quelqu'un parle :

— Buvez, monsieur, c'est du cognac français.

Un aviateur allemand, un de ceux du biplace, tend une gourde. L'enseigne hésite un instant :

— Et mon matelot?

— Je ne peux rien pour lui, monsieur, il est mort...

Battet accepte le cordial pour avoir tout à l'heure la force de se tenir droit devant les ennemis qui l'interrogeront... et la force de se taire.

Vingt minutes plus tard, vers midi, l'avion allemand arrive à Zeebrugge. D'autres prisonniers y sont déjà : Ardoin, légèrement atteint; Milliancourt, indemne ; Gourguen, affreusement blessé aux bras ; Cartigny, mort aux trois quarts... Ils ont tous lutté jusqu'au bout, jusqu'au moment où le *D-10* et le *D-11* ont coulé à pic avec les mitrailleuses... Teste et Amiot manquent. Allons les chercher. Ou plutôt retrouvons-les à l'instant, — 6 heures 20, — où Battet vient d'être attaqué.

Comme ses camarades, Teste s'est vu soudain entouré d'ennemis. Trois, dont deux biplaces.

Le moteur de l'hydravion est tout de suite blessé à mort. Malgré quoi, le pilote Amiot amerrit correctement, sans secousse.

Les Allemands voltigent autour du *D-8*, le tirent au posé. Chaque fois que l'un d'eux passe, comme une flèche, sur son avant, Teste décharge vers lui sa mitrailleuse Lewis. Mais bientôt son affût est touché. Plus moyen de pointer l'arme. A la même seconde, Teste, frappé deux fois au ventre, s'abat... et se relève, empoigne la mitrailleuse, l'arrache de son support, l'épaule...

A la bonne heure! Il n'est plus gêné par cette installation ridicule qui ne permet de viser que sur l'avant. Teste envoie, à travers ses propres ailes, deux rafales sur un biplace qui vole très bas. Il suit ardemment des yeux les balles traceuses qui s'engouffrent dans l'appareil ennemi, derrière le pilote, hélas! Que voulez-vous, une mitrailleuse ne se pointe pas comme un fusil. L'Allemand s'éloigne quand même pour dérégler le tir. Teste cesse le feu.

Il n'a presque plus de munitions, et l'Albatros revient et attaque. Teste riposte jusqu'à sa dernière cartouche. Et c'est fini. L'Allemand, le croyant tué sans doute, s'en va.

Aux pigeons maintenant. Teste en a quatre. C'est bien le diable si l'un d'eux n'arrive pas à temps au colombier. Tout en écrivant, l'officier interroge son pilote, tandis que des balles, tirées posément, arrivent du ciel comme les grosses gouttes qui annoncent l'averse.

— Eh bien, Amiot?

— Un peu amoché, lieutenant. Deux balles, dont une qui me gêne dans la cuisse. Mais le moteur est fichu.

Le pigeon s'envole avec ce message :

« 6 heures 30. Amiot blessé cuisse. Teste blessé bras, ventre. Plus de cartouches. Moteur percé. Courage. Trois avions boches au-dessus de nous tirent toujours. »

Ils tirent si bien qu'Amiot retombe, atteint de deux balles encore. Deuxième pigeon :

« 6 heures 35. Je ne vois plus que deux Boches. Appareil fait eau. 5 milles nord-est bouée A. Les Boches tirent toujours sur les autres. Vive la France. Teste. »

La coque est criblée. Un des réservoirs d'essence prend feu.

Le carburateur, le réservoir d'huile, deux cylindres sont crevés. Bième et titubant, Amiot éteint l'incendie. Teste bouche les plus fortes voies d'eau avec ses gants, avec son mouchoir, avec tout ce qu'il trouve. Alourdi devant, l'avion pique du nez. Fébrilement, Teste écope l'eau avec un seau en toile. Allons, on tiendra, les secours vont venir, bien sûr.

Les secours... Le premier pigeon mettra deux heures quarante minutes, et le deuxième trois heures à rallier le colombier.

En revanche, voici encore deux hydravions ennemis. N'ayant plus une cartouche, Teste jette à la mer sa mitrailleuse inutile, puis fait le mort couché près d'Amiot. Un des Allemands amerrit, puis repart. Troisième pigeon :

« Deux hydravions boches me survolent. Suis navré plus pouvoir tirer. Appareil enfonce. Je ne vois plus que deux F.B.A. État Amiot s'aggrave. Avion boche amerri près de nous puis est reparti. J'ai jeté ma mitrailleuse à l'eau. Teste. »

A toute vitesse l'officier s'est remis à écoper. Miracle ! L'eau baisse. Le *D-8* se redresse... pour s'incliner aussitôt en sens inverse. La queue, percée de deux trous énormes, se remplit.

Tout de même, la situation est moins mauvaise. Une légère brise, soufflant de terre, pousse l'appareil au large, vers les patrouilles françaises, vers le salut.

— Amiot, passez-moi votre capote, je vais gréer une voile.

— Je vais m'en occuper, lieutenant, pendant que vous continuerez à vider l'eau.

La voile est établie, la dérive augmente et l'eau baisse encore. Teste se tâte. Chance inouïe : les deux balles au ventre ont ricoché d'abord, puis traversé les vêtements de cuir, et la ceinture les a amorties.

8 heures. — Teste a repris son seau et écope.

9 heures. — Il écope toujours. Minutes longues... Rien en vue sur la mer.

9 h. 30. — Regardez, lieutenant, dit Amiot montrant le ciel.

Sept points noirs arrivent de l'est. C'est la fin...

— Amiot, ils vont venir nous ramasser. Vous leur direz que je suis noyé.

— Entendu, lieutenant. Cachez-vous vite, en voilà un.

Un Albatros amerrit, accoste. Amiot décroche le veston qui servait de voile et le lance sur Teste, lequel s'est laissé glisser

à l'eau entre la coque et les réservoirs d'essence. L'Allemand s'envole. L'officier est sauvé...

Hélas! Une nouvelle pluie de balles arrose l'appareil trop long à couler au gré des Allemands. Par bonheur, le dernier pigeon est indemne. Teste l'expédie :

« 9 h. 55. — Amiot et autres Français ramassés par les Boches. Me suis caché dans réservoir d'essence. Suis toujours à la dérive. Les Boches ont essayé de détruire l'appareil avec mitrailleuses, pas réussi. Point initial à 6 heures : 5 milles dans l'est de A. Légère brise de sud-est. Teste. »

Puis, tenace, il reprend son sang.

Fumées dans le sud. Malheur! Ce sont des grands torpilleurs allemands. Teste brûle tous ses documents, saute sur un marteau, crève les flotteurs et casse tout à bord... A la seconde où l'on capture l'enseigne, le *D-8* coule à pic.

Dans l'ouest à toute vue, des bateaux français. Trop tard!

En montant à bord du torpilleur ennemi, Teste a juré de consacrer sa vie à dompter, à asservir ce matériel volant qui l'a trahi, lui et les siens. Il a remâché son serment dans les camps de représailles où les Allemands enfermaient les as de chez nous, où ils l'ont indignement traité, gardé presque à vue... Pas d'assez près pourtant, car Teste s'est évadé huit mois après sa capture. Et il a retrouvé à Dunkerque Amiot, évadé lui aussi.

Fidèle à la parole jurée, Teste est devenu le vivant drapeau de notre aviation navale. Il a, premier de tous et avant tous les étrangers, résolu les problèmes ardus de l'envol d'une tourelle de cuirassé et d'une plate-forme d'aviso et de l'atterrissage sur un navire en marche. Dans les exercices d'après guerre, il descendait, pour lancer ses fausses bombes, à 20 mètres du navire qu'il attaquait. Il a formé une phalange de pilotes d'élite. La mort de cet apôtre de l'air a été digne de sa vie. Officier de la Légion d'honneur à vingt-huit ans, capitaine de frégate à trente-trois ans, Paul Teste a expiré dans des souffrances atroces le 14 juin 1925. La veille, à 6 heures du soir, à Villacoublay, il s'était envolé sur un triplace terrestre d'un modèle nouveau. L'appareil est tombé, a pris feu... Sur cet avion Teste voulait accomplir les traversées Paris-Bouchir sans escale et Paris-New-York sans escorte. En 1925, notez-le. Il disait, à propos de ces raids qu'il préparait en secret : « L'aviation n'est pas seule en cause là-dedans. Les Français ont oublié la

guerre, la victoire et l'enthousiasme; ils s'aveulissent; ils laissent la bride sur le cou à ceux qui les dépouillent. Il faut les tirer de leur égarement, leur donner un exemple qui force leur aveuglement, qui les réveille dans les belles qualités de leur race. Il faut se dépêcher avant qu'il ne soit trop tard. »

Un de nos navires de combat de 1927 portera sur sa poupe le nom : *Commandant Paul Teste*. Et ce sera justice.

LE COMBAT DES BANCS DE FLANDRE

1917 approche de sa fin. A présent, nos torpilleurs travaillent avec les destroyers anglais. Chaque escadrille compte deux ou trois navires de chaque nation. Jugez ce que peut inspirer à chacun d'eux le désir d'étonner les camarades. Les résultats seraient prodigieux si les Allemands s'y frottaient un peu plus. Mais quand ils sortent en plein jour, c'est toujours à toute portée qu'on les aperçoit. Les avions de l'ennemi, plus mordants, attaquent nos torpilleurs en formations massives, 25 appareils à la fois, et sans résultat... En outre, les Allemands se servent du canot-torpille dirigé à distance. C'est une embarcation sans équipage filant 40 nœuds et portant, à l'avant, une charge explosive de 1000 kilos. Elle est reliée à la côte par un câble électrique aboutissant à un poste directeur chargé de manœuvrer le gouvernail selon les indications qu'un avion envoie par T. S. F. Ces moucherons à piqûre mortelle attaquent quand il fait beau temps, mais nos torpilleurs sont assez agiles pour les éviter et assez adroits pour les couler à coups de canon.

Les sous-marins ennemis sont plus que jamais traqués. Jour et nuit, les bancs de Flandre grouillent de chasseurs, presque tous munis à présent d'appareils d'écoute qui permettent la poursuite au son. Et les pièges invisibles se multiplient. Après avoir rétabli deux lignes de mines et de filets devant la côte belge, l'amiral Bacon a barré le Pas de Calais malgré les tempêtes d'hiver : barrière continue faite de huit lignes de mines parallèles s'étendant toutes les huit de Folkestone au banc Colbart et de quatorze lignes entre le Colbart et Gris-Nez. Plus de 5000 mines sont ainsi étagées à toutes les profondeurs entre la France et l'Angleterre. Les bâtiments amis se faufilent par de petites brèches ouvertes à toucher la côte.

1917 s'achève. Son barrage de Titan presque terminé, Bacon

s'apprête en secret à asséner d'autres coups durs sur la tête de l'ennemi lorsque, brutalement, le 1er janvier 1918, l'Amirauté britannique le remplace à la tête des forces du Pas de Calais...

Pourquoi? Écoutez ici l'amiral Ronarc'h (1) :

« Il a fini par être dépossédé de son commandement par des cabales d'écoles et des intrigues de coteries qui, soit dit en passant, m'apparaissent comme singulièrement aiguës dans la *Royal Navy*. Mais son successeur, le vice-amiral Keyes, homme charmant, lui aussi, et marin très audacieux, n'a eu, en somme, qu'à exécuter, — très brillamment d'ailleurs, — ce que son prédécesseur avait longuement et patiemment étudié. Car l'amiral Bacon avait préparé, lui aussi, l'embouteillage de Zeebrugge et d'Ostende, le barrage du Pas de Calais, et d'autres choses encore dont je ne suis pas autorisé à parler. »

Voilà! Et le poignant regret de tous accompagne l'amiral Bacon.

Soixante patrouilleurs gardent le grand barrage Folkestone-Gris-Nez et l'illuminent de leurs projecteurs. Les sous-marins en surface sont arrêtés par la nappe de lumière. Ceux qui essaient de passer en plongée ne remontent jamais, car les mines anglaises sont maintenant la copie du modèle allemand et ne pardonnent pas.

Alors l'ennemi décide d'aller voir sur place et d'attaquer cette intolérable obstruction. Dans la nuit du 14 au 15 février 1918, trois grands torpilleurs allemands tombent sur le barrage, coulent neuf chalutiers anglais et s'enfuient avant que nos patrouilles, prévenues trop tard, aient pu intervenir...

Et nous voici en mars. Dans la nuit du 20 au 21, sur la rade de Malo-les-Bains qui prolonge dans l'est celle de Dunkerque, la 6e division de patrouille est en alerte au mouillage. Elle compte deux anglais, le *Botha* que commande le capitaine de frégate Murray Rede, le *Morris*, capitaine de corvette Percival, et trois français, le *Capitaine-Mehl*, capitaine de frégate de Parseval, le *Magon*, capitaine de corvette Champoiseau, et le *Bouclier*, lieutenant de vaisseau Alfred Richard. La nuit est claire et calme. La lune, passée au méridien à sept heures du soir, descend vers le couchant. Son croissant délié, dont une mousseline légère d'humidité atténue la lueur, éclaire discrète-

(1) Commandant A. Thomazi, *op. cit.*, préface du vice-amiral Ronarc'h, p. 25.

ment les cinq silhouettes basses d'où ne filtre aucune lumière.

L'odeur lourde du mazout, que nulle brise ne balaie, stagne sur la rade. Les torpilleurs sont prêts à appareiller sur-le-champ et à donner 30 nœuds dix minutes après. Un glouglou que suit l'émersion d'un remous léger se fait parfois entendre à la poupe au moment où un des navires « balance » ses machines par quelques tours d'hélices en avant et en arrière, comme un athlète, avant la lutte, assouplit ses articulations. Puis tout retombe dans le calme, on ne perçoit plus que la vibration discrète des dynamos et, le long de la coque, le frisselis du courant dont le travail éternel décape la côte des Flandres et polit les bancs. Les veilleurs guettent à la fois vers le large où traînent des écharpes de brume légère et vers les voisins qu'on est prêt à suivre sans signal en cas d'appareillage discret. Une bouée sonore exhale au loin sa plainte.

Neuf heures. — Brusquement arrive de Dunkerque le hurlement des sirènes. Voici les avions ennemis. Pour la cent-vingtième fois dans cette guerre, la ville héroïque est bombardée. 19 projectiles sur Dunkerque, 32 sur Rosendaël, Petite-Synthe et Saint-Pol. A 11 h. 20 tout est fini. Les projecteurs de la défense un par un s'éteignent. Le ciel rougeoie quelque temps de la fumée d'incendies, puis redevient noir. La lune disparaît sous l'horizon. L'obscurité se fait plus dense. Le flot s'établit.

A présent, chaque heure qui passe ajoute presque un mètre à la hauteur de l'eau sur les bancs de Flandre. A partir de trois heures du matin, l'ennemi pourra passer partout.

3 h. 50. — Borroum... Borroum... Boum... Boum...

Détonations dans l'est, détonations dans l'ouest. A la fois sur Dunkerque, sur Bray-Dunes et sur Adinkerke qui est à toucher La Panne, des constellations bleuâtres d'obus éclairants s'allument au zénith. Dans le même instant, les feux chercheurs de notre front de mer déploient sur le large leurs nappes éclatantes que traversent, indistincts et fugitifs, des fumées et des fuseaux gris qui foncent vers l'est accompagnés par les obus de nos batteries côtières dont les canons strient l'obscurité d'éclairs rubis. Devant Dunkerque tonnent les grosses pièces du monitor *Terror*.

En dix minutes, quinze grands torpilleurs allemands viennent de tirer 1 200 obus contre la terre. Ils fuient vers Zeebrugge.

Deux minutes après les premiers coups, la rade de Malo est vide. Des fumées traînant sur l'eau sont la seule trace de l'esca-

drille anglo-française dont les bateaux ont filé leur chaîne par le bout et, un par un, au premier paré, ont gagné le large par la passe de Zuydcoote.

La ligne est formée : *Botha*, *Morris*, *Capitaine-Mehl*, *Boucher*, *Magon* sont maintenant dans le West-Diep. Ils cherchent... Ils cherchent... A force de pousser vers les ports belges, ils finiront bien par tomber sur des Allemands rentrant au gîte. Pour le moment, on ne voit que du noir. Inutile d'allumer les projecteurs qui vous aveuglent et vous trahissent.

Par le travers tribord voici Nieuport et les lueurs du front. Par contraste, l'horizon sur bâbord semble plus opaque que de coutume. Bien que le ciel soit sans nuages, les étoiles basses sont cachées dans le nord. Cachées par quoi ? On va voir...

D'un canon pointé sur l'étoile polaire, le *Botha* envoie un obus éclairant lequel révèle, à 4 ou 5 000 mètres, une muraille tourbillonnante plus haute que des mâts. On dirait que les nuées d'un orage formidable sont descendues du ciel sur la mer. De lourds cumulus noirs vomis par les cheminées des Allemands tournoient parmi les volutes blanches que crachent leurs appareils fumigènes en pleine action. Cet écran gigantesque cache des torpilleurs en fuite et gagne vers l'est en même temps qu'eux. Parfois, dans des éclaircies brèves, on les aperçoit bondissant à 30 nœuds.

Notre escadrille, cap au nord-est, se rapproche des fuyards encore trop éloignés pour qu'on les canonne avec des chances de mettre au but le coup qui casse les reins ou les jambes.

Par bonheur, nous gagnons du terrain. Pour rentrer chez eux, la route directe fait passer les Allemands sur le banc Breedt. Mais à la mer la ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin. A cette heure, il reste 5 mètres d'eau sur le banc : on peut donc le franchir sans talonner. Mais un torpilleur à toute allure entraîne avec lui, sous la mer comme dessus, une grosse lame satellite, laquelle, frottant sur les hauts-fonds, casse net sa vitesse. Voyez : l'ennemi vient sur la gauche vers le chenal d'eau profonde d'entre les bancs Breedt et Out-Ratel. Les nôtres coupent au plus court et se rapprochent. Tenez, le *Botha* se juge assez près, il embarde sur tribord et, au jugez, dans le rideau de fumée, lance deux torpilles... perdues.

Zzzz... Zzzz... Zzzz...

Musique habituelle des obus allemands qui se vissent dans

l'air. Nos bateaux ripostent. Autour d'eux jaillissent les gerbes des projectiles ennemis. Les fusées éclairantes retombent gracieusement et s'éteignent sur l'eau avec un crissement pareil à celui d'un fer rouge qu'on trempe. Leur lumière et la lueur aveuglante de nos pièces éclairent les commandants français debout sur leurs passerelles. Attentifs, la voix couverte par le fracas, ils ponctuent du bras les ordres à la barre. Petits gestes brefs. Pipes à la bouche. Jumelles aux yeux quand il le faut. Sous leurs pieds les bateaux frémissent de vie exaspérée.

Des éclairs jaune d'or, éclatements de nos obus sur les tôles allemandes, percent par instants le voile de fumée. De temps en temps les torpilleurs ennemis allument un signal, toujours le même, trois feux rouges superposés. A qui parlent-ils?

Ah! voici celui qu'ils appellent. Regardez entre notre escadrille et la ligne allemande, par bâbord devant du *Botha*. Une silhouette apparaît sur le fond blanchâtre de l'écran de fumées. C'est sûrement un ennemi, car notre groupe est seul à garder les bancs de Flandre cette nuit. On a fini par comprendre que, pour travailler au contact de l'adversaire dans des parages aussi resserrés, il importe d'avoir les coudées franches et que le grand nombre est un danger. Donc la silhouette est allemande et elle est dans l'ouest à nous. Hourrah!

Elle voudrait bien passer dans l'est. Rien à faire. Elle n'est plus qu'à 300 mètres et le *Botha* l'a vue.

— La barre à gauche cinq, — c'est le commandant Rede qui parle. — Dressez maintenant et gouvernez dessus.

Contact. Feu partout. Les deux adversaires encaissent dur. L'Allemand cherche à s'échapper par une brèche du barrage anglais de la côte belge. Ses cheminées sont empanachées de flammes, il chauffe pour sa peau... qu'on va crever, il vomit un écran de fumée, essaie de se cacher derrière. Trop tard, on le voit quand même. Derrière lui le *Botha* est tout seul. Distancés, le *Morris*, le *Capitaine-Mehl*, le *Bouclier* et le *Magon* sont hors de vue, dans la fumée. Mais le *Botha* suffit. Regardez, il donne un coup de projecteur... puis un coup d'éperon.

C'est fait.

Sur son arrière, les deux moitiés du torpilleur *A-19*, proprement sectionnées, commencent de couler bas. Tout autour flotte une foule de petites ombres hurlantes... Le combat fini, on s'occupera de ces baigneurs de nuit, s'il en reste.

Le *Botha* est toujours seul. Où diable peuvent être les camarades ? On va tâcher de les rallier.

— Allumez les feux de reconnaissance, ordonne Rede.

Pas moyen... Un obus a démoli le circuit.

Diable! A présent la consigne est nette : tout bateau qui ne montre pas deux feux verts et deux feux rouges rangés horizontalement sur la même vergue, doit être coulé sans autre avis...

L'affaire est grave. Tous les Allemands qui sont dehors ont deux grosses cheminées basses, comme le *Botha*, comme le *Morris*... Attention aux erreurs... Il faut rejoindre les amis tout de suite, tant qu'on connaît à peu près leur position.

Ceux que cherche le *Botha* ne sont pas loin. En quête eux-mêmes de leur chef d'escadrille ils viennent, le *Morris* en tête, de passer entre les deux moitiés de l'*A 19* qui émergent encore. Maintenant ils se dirigent vers le rideau de fumées tendu par l'ennemi et dont la grisaille laisse entrevoir une tache plus sombre. Un torpilleur. Ses contours se précisent, il arrive au bord du nuage, il en sort. C'est encore un Allemand.

Toutes ses pièces hurlantes, le *Morris* charge, l'étrave pointée en plein travers de ce nouvel ennemi. Mais l'*A-7*, tel est son nom, évite l'abordage d'un coup de barre et défile à contrebord du *Capitaine-Mehl*.

— Les deux torpilles! hurle le commandant de Parseval d'une voix qui domine le fracas des canons.

Plouf!... Plouf!... Lourdement les deux engins sautent à la mer, s'immergent, se ruent vers la proie.

Quinze secondes, puis l'on entend, parmi les claquements secs de l'artillerie, comme le bruit d'une lourde porte d'acier qui cogne. Une des torpilles du *Capitaine-Mehl* est au but.

Et de deux! Comme l'*A-19*, l'*A-7* est blessé à mort. De Parseval juge inutile de s'attarder. Dans la mêlée nocturne, il importe d'abord de garder le contact avec les amis. Le *Capitaine-Mehl* reste à son poste dans la ligne derrière le *Morris*.

Le *Bouclier*, qui les suit, n'a pas vu le torpillage, et Richard se lance sur l'*A-7* pour l'aborder. Mais, à la dernière seconde, la barre du torpilleur français se bloque toute à droite. Il passe à un mètre de l'Allemand dont l'arrière, éventré par la torpille du *Mehl*, est déjà très enfoncé. Alors commence un combat d'artillerie furieux. Richard, son gouvernail toujours coincé, tourne autour de l'ennemi à portée de pistolet. Ses pointeurs

sont à la fête et ne perdent pas un obus. Le mât de l'*A-7*, coupé, tombe à la mer. Le bateau flambe terriblement au centre : chaque trou d'obus dessine sur sa coque noire une découpure incandescente. Les flammes éclairent son pont dont les mitrailleuses du *Bouclier* ont fait un charnier. Fuyant cet enfer, des matelots allemands se jettent à l'eau. Mais leur navire n'a pas cessé le feu. Son dernier canon tire toujours. Alors le torpilleur français, sa barre toujours immobilisée, continue le massacre. Dans « l'ouest à lui », s'éloignent le *Morris*, le *Capitaine-Mehl* et le *Magon*, cherchant de nouveaux adversaires.

En voici un, un grand à deux cheminées basses : il file vers l'est comme ont fait les autres Allemands et arrive terriblement vite. Ensemble le *Morris* et le *Mehl*, Percival et Parseval, allument les signaux de reconnaissance. L'autre ne répond pas... .

Alors, lancées à la même seconde, une torpille anglaise et une torpille française, parallèlement, fraternellement s'élancent. L'une d'elles, — laquelle ?... frappe...

... frappe le *Botha*...

Comment pouvait-on deviner?

Une demi-heure plus tard, le jour pointe. Dans l'est apparaît la ligne qui sépare la mer encore sombre du ciel qui pâlit. La côte belge se dessine, bande grise jaunissant à mesure que la lumière, prenant force, éclaire le moutonnement des dunes. Les profils indécis des navires reprennent leur rigueur géométrique. Les trois nôtres sont là, sans avaries graves et sans pertes d'hommes, et voici les deux Anglais, car le *Botha* est toujours à flot. Le *Morris* lui passe une remorque. Les trois Français achèvent l'*A-7* qui chavire, puis ils repêchent les Allemands survivants. Plus trace des torpilleurs ennemis.

A midi l'escadrille victorieuse arrive à Dunkerque. Le *Botha* entre au bassin de radoub, sauvé.

Le chef des patrouilles, capitaine de vaisseau Bréart de Boisanger, successeur d'Exelmans, est aujourd'hui fort satisfait. Or Boisanger, que nous avons tous admiré aux Dardanelles en 1915 et qui a ensuite commandé en Adriatique une escadrille, terreur des Autrichiens, Boisanger affirme qu'il n'aurait pas fait mieux cette nuit.

Nos torpilleurs reprennent la mer. Le port est intenable. Depuis quatre heures du matin, ce 21 mars, le canon de 38 centimètres de Leugenboom, silencieux depuis deux mois, a

recommencé de bombarder. Six jours durant, ses projectiles de 800 kilos vont pilonner Dunkerque.

21 mars 1918 : c'est le premier jour de la grande offensive allemande qui s'étend d'Ypres à Arras. L'Allemagne a voulu corser le communiqué de ses armées par l'annonce d'un succès naval. Le coup est manqué. Ses quinze torpilleurs ont pris la fuite devant nos cinq navires... La punition de cette nuit leur suffit. Jamais plus ils n'oseront bombarder par mer.

LES COUPS DE MASSUE

L'Allemagne n'a plus espoir qu'en ses sous-marins.

Or ses sous-marins sont construits trop vite : coques en acier médiocre, moteurs et torpilles mal réglés. Sitôt prêts, on les pousse dehors avec l'ordre de gagner l'Atlantique et d'y couler tout ce qui flotte.

Ceux qu'on oblige à passer par le Pas de Calais sont condamnés à mort, sans sursis. Les autres font le grand tour par la Baltique, le Sund et le Skager-Rack pour éviter les abords d'Héligoland truffés de mines. Ils doivent ensuite longer la côte de Norvège à la toucher, car toute la mer du Nord est gardée, dessus et dessous. Ils sont à bout de forces avant d'aborder les « lieux de pêche ».

Et les équipages n'en veulent plus... Plus de volontaires. La forte solde ne tente plus personne. C'était bon à l'époque où nul ne savait se défendre contre l'invisible. Mais, en 1918, les 40 sous-marins allemands qui tiennent la croisière sont guettés sur toutes les mers par 4 000 patrouilleurs.

Leur audace est tombée. Songez aux innombrables transports de troupes et de matériel qui sillonnent la Manche en 1918, année de l'offensive désespérée des armées germaniques, année de la riposte foudroyante du maréchal Foch. Eh bien, pas un de ces transports n'est attaqué !

Quarante sous-marins à la mer, ai-je dit. Ils forment la fraction disponible des 140 bateaux que l'Allemagne possède. Cent navires sont donc en avaries ou au repos, en attendant leur envoi à la mort.

Car maintenant nous détruisons plus de sous-marins que l'ennemi n'en peut construire. Voici des chiffres. Dans les cinq premiers mois de 1918, l'Allemagne met en service 25 bateaux

et les Alliés en anéantissent 53 dont 10 sur les bancs de Flandre et dans le Pas de Calais.

Les bancs de Flandre et le Pas de Calais sont devenus le cauchemar des sous-mariniers. On compte, gisant éventrés sur leurs sables et sur leurs boues, autant d'*U*, d'*UB*, et d'*UC* que dans toutes les autres mers réunies.

Les bancs de Flandre et le Pas de Calais ont vu le plus beau fait d'armes naval de tous les temps et de tous les pays.

Je parle ici des embouteillages de Zeebrugge et d'Ostende, gloire immortelle de la marine anglaise. Certes nous, les Français, y pensions depuis longtemps. Notre capitaine de vaisseau Noël, dès le 31 décembre 1914, avait soumis à ses chefs un plan complet de ces opérations. Or, à cette époque, le môle de Zeebrugge, le môle infernal était sans défense... Peu à peu, canon lourd après canon lourd, mine après mine, blindage après blindage, le port de Zeebrugge et le port d'Ostende sont devenus inviolables et les admirables marins d'Angleterre les ont violés.

L'homme le plus qualifié pour parler de ces exploits, le héros qui a mené les héros à l'assaut du môle imprenable, le capitaine de vaisseau Carpenter, commandant du *Vindictive*, a, dans son livre *l'Embouteillage de Zeebrugge*, conté minute par minute l'épopée. Je veux seulement dire ici que les coups de massue assénés à Zeebrugge le 22 avril et à Ostende le 10 mai 1918, dépassent de très haut la fermeture de deux chenaux, même quand ces deux chenaux mènent au plus dangereux repaire. Ces victoires ont sonné le glas de toute la marine allemande qui a recommencé de trembler devant les vainqueurs. Elles ont enlevé aux marins d'Allemagne ce qui leur restait de confiance en leurs chefs. Zeebrugge et Ostende ont préparé les mutineries de Kiel et la honteuse reddition de la flotte de haute mer, tache ineffaçable dans le pavillon naval germanique.

Les noms de Zeebrugge et d'Ostende chantent dans le monde entier la gloire des marins d'Angleterre. Et c'est justice. Mais il faut que le monde entier sache que, sur les bancs de Flandre, les navires et les marins français ont eux aussi, quatre années durant, combattu, souffert et péri.

PAUL CHACK.

LA FRANCE
DES CINQ PARTIES DU MONDE

IV [1]

LA FRANCE DE L'OCÉAN INDIEN

Il n'est pas de planisphère où soient figurées les grandes routes maritimes internationales qui ne montre un fuseau de lignes aboutissant au canal de Suez et divergeant, à la sortie de la mer Rouge, vers les Indes anglaises, les Indes néerlandaises, l'Australie, Madagascar et la Côte orientale d'Afrique.

Le trajet canal de Suez-mer Rouge apparaît ainsi comme le couloir d'accès de la maison européenne. Porte ouverte sur tout le véritable Orient, non plus l'Orient des *Odes et Ballades*, non plus celui des romantiques et des amateurs de « turqueries », mais sur les terres qui produisent le riz, le caoutchouc, le sucre, le thé, la soie, et tant d'autres matières premières sans l'arrivée régulière desquelles l'usine Europe serait obligée de fermer.

Les philosophes ne passent pas tout leur temps, comme disait je ne sais quel fin lettré, « à assembler des nuages sur des trous », et lorsque Leibniz ouvrait à l'imagination et à l'ambition de Louis XIV les portes d'or de l'Orient, loin de faire œuvre de rêveur, il rendait à notre pays un service qu'il convient de ne pas oublier. Dès le temps du grand Roi, l'idée de

Copyright by Octave Homberg, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1926, 1er janvier et 15 février 1927.

percer le canal de Suez était examinée ; Savary l'expose dans son livre du « Parfait négociant », et lorsque Louis XIV envoyait à la cour du Grand Seigneur La Haye Ventelet ou le sieur de Nointel, il les chargeait d'obtenir du Sultan la franchise du transit à travers l'isthme de Suez, et le droit d'établir de part et d'autre de cet isthme des entrepôts où transiteraient librement les marchandises venues de l'Europe et de l'Asie. La soudure serait ainsi établie entre les grandes compagnies commerciales auxquelles Louis XIV avait donné le monde à se partager.

Cette grande idée française reçut seulement en 1869 sa parfaite exécution française. Comme presque toutes nos plus audacieuses conceptions nationales, c'est surtout à d'autres qu'elle servit. Construit par nos ingénieurs, et en grande partie par nos capitaux, défendu pendant la guerre par nos aviateurs et par nos marins, le canal de Suez est aujourd'hui sous le contrôle britannique.

Mais notre pays n'attendit pas le percement du canal de Suez pour s'assurer des bases d'action dans l'Océan indien et pour y jouer un rôle de premier plan. A l'époque où la route des Indes passait par le cap de Bonne Espérance, au temps où il fallait sur cette route des ports de relâche bien pourvus de « rafraîchissements », Louis XIV jeta les yeux sur une terre qui possédait alors, à l'entrée de l'Océan indien, une valeur stratégique comparable à celle qu'Aden et Djibouti ont conquise aujourd'hui. Il s'agit de Madagascar et nous sommes ainsi conduits à commencer par la grande île l'étude des entreprises poursuivies par la France dans l'Océan indien. Aussi bien cette France orientale dont avait rêvé le grand Roi, est-elle aujourd'hui parmi toutes les Frances lointaines que nous voudrions faire mieux connaître, une de celles qui nous font le plus d'honneur, et dont nous devons attendre le plus de succès.

I. — MADAGASCAR

Le 21 mai 1620, deux navires français, le *Montmorency* et l'*Hermitage*, commandés par un hardi Dieppois, Augustin de Beaulieu, relâchaient sur la côte ouest de Madagascar dans la baie de Saint-Augustin. Beaulieu, montant sur le sommet qui

dominait la baie, vit un paysage de prairies et de collines qui lui parut de la plus grande fertilité. Il entra en relations avec les indigènes et conclut avec leur chef, au son des trompettes et des tambours, une alliance cimentée par des présents. Tel est notre plus ancien traité avec Madagascar.

Beaulieu naviguait au compte d'une « Compagnie des Indes orientales » fondée à Paris le 5 février 1619. Toute sa vie il pensa à Madagascar; dans un mémoire adressé au cardinal d'Effiat au début de 1632, il définit très simplement et très heureusement les raisons de fonder un établissement dans la grande île. « Je diray que les Français se doibvent habituer en l'isle Madagascar veü que les Portuguays, les Holandois et Anglois ne s'y sont jusques à présent arrestez. »

Fut-ce sur les conseils de Beaulieu? Voici un autre Dieppois à Sainte-Luce (côté est) en juillet 1638; le *Saint-Alexis*, patron Alonse Goubert, François Cauche de Rouen et Sébastien Drouard débarquent de ce navire et explorent, pendant les années qui suivent, les côtes sud de l'île.

Lorsqu'ils reviennent à la côte est, en fin 1641, ils trouvent un fort construit à Sainte-Luce par Jacques Pronis et Jean Fouquembourg, nouvellement débarqués du *Saint-Louis* avec quarante colons. Peu après, Fort-Dauphin était fondé. Tels sont les *précurseurs*, les pionniers dont un roman récent vient de faire revivre l'épopée.

Après ces hardies initiatives, voici un peu d'organisation : en janvier 1642 est fondée « la compagnie d'Orient » dont le siège est rue de la Verrerie, dans l'hôtel de Fouquet. Elle prend comme agents Pronis, puis Étienne de Flacourt. L'affaire traîne jusqu'en 1654; à ce moment intervient un véritable animateur, le duc de La Meilleraye, grand-maître de l'artillerie, gouverneur de Bretagne, qui fit tant pour la prospérité de Nantes. En 1656, il envoie à Fort-Dauphin une belle escadre de 4 vaisseaux, portant 126 canons et montée par 800 hommes. Mais le sort s'acharna contre cet armement : seule des 4 navires, la *Maréchale* revenait à Saint-Nazaire le 1er septembre 1657. Réarmée en 1660, elle devait faire naufrage dans les parages du Cap. On trouva dans les papiers de Fouquet un mémoire que le Maréchal avait rédigé peu de temps avant sa mort : vaincu, mais non abattu par la fortune adverse, il proposait de s'emparer avec 750 hommes de Madagascar et des îles voisines (aujourd'hui

Réunion et Comores) et, cette base organisée, de rayonner vers Ceylan, la Perse et la Chine.

Fouquet aurait peut-être été capable de reprendre ce grand dessein. On sait l'intérêt passionné qu'il porta aux choses de la mer. Mais ses ambitions maritimes furent justement une des causes de sa perte. Il était réservé au souverain qui en avait pris ombrage, à Louis XIV, de tenter un des efforts les plus grandioses que jamais la France ait poursuivis en faveur de Madagascar.

Fouquet est arrêté en 1661; à partir de cette date, Colbert va diriger le Roi dans l'étude des grands problèmes d'où dépendent la richesse et l'indépendance de la France. Pour toutes les denrées coloniales (il s'agissait surtout alors de denrées de consommation comme le sucre et les épices), nous étions tributaires de l'étranger, et spécialement de la Hollande. Les Provinces Unies tiraient de leur commerce maritime et colonial cette richesse qui assurait leur indépendance et où le roi Soleil voyait déjà une menace.

Les sources de cette prospérité n'étaient pas difficiles à découvrir. La Compagnie hollandaise des Indes avait à sa solde, en 1661, 80 000 employés ou matelots, 15 000 hommes de troupes. Créer une entreprise semblable parut au Roi une nécessité à la fois économique et politique. Capter pour son peuple une partie des richesses de l'Asie, et, si un jour la fortune des armes le permettait, vaincre à la fois la Hollande en Europe et dans les régions mêmes d'où elle tirait son pouvoir, tel fut le plan que forma Louis XIV entre les années 1661 et 1664, et qu'il poursuivit opiniâtrément pendant dix ans, en engageant dans cette entreprise les millions de sa cassette et son prestige de souverain.

Louis XIV fonda la compagnie des Indes orientales suivant les méthodes que l'on appellerait aujourd'hui les plus modernes : il commença par constituer une sorte de « syndicat de lancement » composé de négociants parisiens; il les reçut en audience solennelle à Fontainebleau le 28 mai 1664, leur offrit un somptueux dîner, annota et approuva de sa main le projet de statuts en 40 articles qu'ils lui soumirent. Puis « il soigna sa publicité » et chargea un membre de l'Académie française, nommé Charpentier, de rédiger un tract de publicité sur les merveilles de Madagascar. Le Roi lui-même s'occupa de placer

les actions : il y avait 15 000 titres de 1 000 livres payables par tiers. Une véritable « circulaire » est envoyée aux maires et échevins de 119 villes de France, et cette circulaire porte le sceau royal : c'est une lettre de cachet. Une sorte de « syndicat de garantie » est formé : le roi s'inscrit pour deux millions de livres, la Cour pour deux millions, la finance pour deux millions, les Cours souveraines pour 1 200 000 livres. Toutes les formes de publicité sont employées à la fois : le premier versement du Roi traverse Paris sur des chariots qu'entoure une compagnie de Suisses. Un capitaine de navire, revenu récemment de Madagascar, M. de Kercadiou, fait des conférences sur son voyage.

Pendant que l'on chauffe ainsi l'enthousiasme, Colbert travaille sans bruit. Il faut sans aucun doute voir son influence dans la rédaction des statuts qui sont donnés à la Compagnie dès le 26 octobre : ils établissent qu'il ne sera fait au point de vue du droit aucune distinction entre les indigènes et les Français. Jamais décrets de la Constituante ou de la Convention ne témoignèrent d'un plus haut souci de la dignité humaine. Faut-il reprocher à ces statuts d'avoir voulu donner aux habitants de Madagascar une sorte d'encadrement féodal? Le principe de respecter les autorités locales, de les hiérarchiser n'est pas si sot ; évidemment il est d'un pittoresque un peu ridicule de vouloir donner à des chefs indigènes les titres de ducs, de marquis et de comtes, mais la hiérarchie est la forme extérieure de l'ordre, et c'est d'ordre surtout qu'ont besoin les sociétés primitives. Et puis il n'était pas maladroit d'attirer à Madagascar les « cadets de fortune » en leur promettant là-bas titres et blasons.

Auprès des artisans, la réclame ne fut pas moins active, et elle pouvait être plus utile encore. Ce qu'il fallait à la colonie nouvelle, c'était surtout des gens de métiers, des charpentiers, des maçons, des fabricants de draps, de chaussures ; on promit *par voie d'affiches* aux ouvriers de France, à une époque où les corporations étaient si jalousement fermées, le droit d'exercer la maîtrise de leur art, dans n'importe quelle ville de France, lorsqu'ils auraient passé quelques années à Madagascar. A cette sagesse pratique, il faut reconnaître la marque d'un grand ministre ; d'emblée Colbert va à l'essentiel. Il nous a fallu plus de temps qu'à lui pour comprendre la nécessité d'organiser un artisanat colonial.

Dès la fin d'octobre, les versements sur le premier tiers affluent. Ils ne sont pas entièrement acquittés cependant. Si les ports maritimes ont bien « donné », Paris a boudé. Il y a toutefois assez d'argent en caisse pour presser les armements. Le 6 mars 1665 partent de Brest le *Saint-Paul*, la *Vierge de Bon-Port*, le *Taureau* et l'*Aigle-Blanc*, soit 494 officiers matelots et passagers, sous la conduite de deux « robins », les présidents de Beausse et de Montambon. Étrange habitude française de faire trop de confiance à des hommes d'âge. L'un avait 67 ans, l'autre 63 : à cette période de la vie, il est trop tard pour entreprendre une éducation coloniale, ou pour s'acclimater sous les tropiques.

Deux semaines après leur départ, le 20 mars 1665, « l'Assemblée constitutive » chargée d'élire le Conseil d'administration (l'on disait alors les directeurs) se réunit au Louvre en présence du Roi, de Colbert, des présidents des Cours souveraines, des plus grands seigneurs de la Cour. Le dépouillement du vote fut fait en présence du souverain, qui signa de sa main le procès-verbal.

Malgré tout cet appareil, un divorce s'accuse entre le Roi et l'esprit public. Trop de publicité, trop de pression fait fuir la confiance qui chez nous est volontiers frondeuse de l'autorité. Frondeuse ! La Fronde était encore toute proche... Et puis l'opinion se rendait compte d'une divergence chaque jour plus grande entre les désirs du Roi et les siens propres. Pour des raisons mystérieuses qui échappaient encore au public, le Roi voulait *d'abord* coloniser Madagascar, et les marchands, ne voyant dans cette île qu'une simple relâche, voulaient trafiquer le plus vite possible sur la côte de Coromandel. Il y eut une sorte de « secret du Roi » que les souscripteurs pressentirent; de cette intuition résulta d'abord un malaise, puis, de ce malaise, la panique.

Le 31 mars 1665 la souscription était close : il restait près de 7 millions à placer sur 15. Au moment de l'appel du deuxième tiers, les quatre cinquièmes des souscripteurs se dérobèrent. Le Roi ordonna de passer outre. Les armements furent poursuivis, endettant la Compagnie chaque jour davantage. Le 14 mars 1666 partait un deuxième convoi de 10 navires, portant 421 gens de mer, 212 officiers et soldats, 956 « civils » dont 32 femmes et enfants. Sur le vaisseau amiral, le *Saint Jean-Baptiste*, était

monté le gouverneur désigné, le marquis de Montdevergue, brave soldat loyal et expérimenté sans lequel tous les gens de cœur qui avaient eu la foi et étaient partis n'eussent jamais pu surmonter les difficultés qui les attendaient. A la suite de circonstances diverses, cette escadre mit un an à arriver à Fort-Dauphin (le 14 mars 1667).

Cette année fut pour le Roi une terrible période d'inquiétudes et de déceptions. Il sentait ses sujets lui échapper ; seuls des faits indiscutables pouvaient ramener la confiance. Il avait prescrit à la première expédition de lui envoyer aussitôt que possible un navire chargé d'*échantillons* pour intéresser les marchands. La *Vierge de Bon-Port* fut chargée de ce rôle de *navire-exposition*. « Fardée comme une coquette, écrit un de ses rares survivants, ajustée de banderoles, les galeries peintes à neuf et tous ses vieux dehors revêtus de belles apparences », elle était en vue de Guernesey, le 9 juillet 1666, lorsque trois vaisseaux lui barrèrent la route. « Amène pour le roi d'Angleterre », crie l'Anglais. Truchot de la Chesnaye riposte de ses vingt canons. Il n'a que soixante et onze hommes d'équipage, mais qui tirent bien. L'un d'eux, Petit de la Lande, une jambe et un bras emportés, se fait « planter » dans les haubans pour combattre encore. Quarante hommes jonchaient les ponts lorsque l'Anglais y saute, mais à peine l'*Orange* a-t-il jeté ses grappins, que notre navire, percé comme une écumoire, s'en va par le fond, entraînant son vainqueur.

Il n'était pas dans le tempérament du Roi d'accepter sans riposte les coups de la fortune. Le 23 décembre il expédie la *Couronne* à Montdevergue pour lui annoncer l'envoi de six autres navires. Mais le troisième versement, d'un montant nominal de deux millions 709 000 livres, n'en donna que 16 000, et sur les sommes réellement souscrites le déficit était déjà voisin de deux millions. En avril 1667, les directeurs s'inquiètent et obtiennent du Roi la promesse qu'il sera sursis au troisième armement jusqu'au jour où l'on aura reçu des nouvelles de la colonie. Toute une année encore se passe sans rien recevoir de lui. Le prince ne désespère pas, et annonce, le 21 septembre 1668, qu'il remet deux millions dans l'entreprise et garantit les pertes.

Quelques jours après parviennent enfin des nouvelles de la colonie. Montdevergue raconte les souffrances du long voyage,

l'arrivée pleine d'espoir devant Fort Dauphin, puis la déception atroce : on ne les attendait plus, il n'y avait plus rien à manger ; la faim, les maladies avaient fait des coupes sombres parmi les arrivants. A ce rapport, le porteur, un officier trop bavard, ajoutait partout à travers la ville les plus tristes détails. Ce fut la panique. Tout le monde préféra abandonner ses premiers versements plutôt que de les compléter. Le Roi tient tête à l'orage ; le 15 décembre 1668, il convoque aux Tuileries une assemblée générale qu'il préside en personne, avec le plus grand éclat, et prend lui-même la parole, laissant espérer que les bénéfices des Indes compenseront largement les pertes de Madagascar et faisant des menaces à peine déguisées à ceux « qui ont abandonné ».

En janvier 1669, le Roi écrit à Montdevergue une mercuriale, comme en méritent quelquefois les chefs d'exploitations coloniales en passe de découragement et autorise le directeur commercial de la Compagnie à le relever de son commandement. Le principal directeur, Caron, écrit à ce moment un long réquisitoire contre Montdevergue. Dans toute sa force éclate l'opposition entre les Indes et Madagascar, entre les actionnaires et le Roi. A l'automne 1669, la Compagnie vend au Roi la Grande Ile pour un million de livres ; les bâtiments ne toucheront plus Fort Dauphin, ils se ravitailleront à l'Ile de France.

La première partie du plan de Louis XIV, la colonisation de Madagascar, avait échoué ; intrépidement le souverain tenta la seconde : la lutte contre le commerce hollandais aux Indes. Depuis plusieurs années, lentement, patiemment, il préparait l'encerclement diplomatique des Provinces Unies, la guerre grondait en Europe, l'heure était venue d'avoir dans l'Océan indien une escadre capable de mériter par ses victoires qu'on parlât des Indes lors des négociations de paix.

Le 29 mars 1670, une belle escadre composée de 8 navires dont 5 vaisseaux, quittait la France sous le commandement d'un officier de terre (le cas était alors commun), Blanquet de la Haye. Elle emportait plus de 2 000 hommes d'équipage, 400 soldats, 238 canons. Assez forte pour faire respecter partout le pavillon fleurdelysé, elle devait toucher à Madagascar, relever Montdevergue de son commandement, de là atteindre Surate et en mars 1672 rallier Madagascar. Pourquoi ce dernier ordre et cette date? L'histoire répond : en mars 1672, la guerre de

Hollande éclatait. Nous traduirions aujourd'hui cet ordre : les croiseurs corsaires devaient rallier leur base pour s'y tenir prêts à tout événement. C'est ainsi qu'en juillet 1914 tant de charbonniers allemands partirent sur des routes qui paraissaient saugrenues, afin d'être à des rendez-vous longuement prémédités par l'état-major germanique.

Le 23 novembre 1670, l'escadre arrivait à Madagascar, et le 4 décembre, en grand apparat, au bruit du canon, La Haye prenait possession de l'Ile. Le 9 février 1671 Montdevergue s'embarquait pour la France; aussitôt arrivé, il était arrêté, enfermé au chateau de Saumur, où il mourait de chagrin peu après. Par sa politique brutale envers les indigènes La Haye ruinait en quelques mois toute l'œuvre que nous avions poursuivie depuis Cauche et Pronis et qui commençait à porter de beaux fruits. Une insurrection générale éclatait, mais pas un colon ne voulut partir avec l'escadre qui, le 26 juin 1671, prenait la route des Indes. Nous verrons ailleurs comment La Haye s'y comporta. Qu'il nous suffise de dire en une ligne ce que fut « la liquidation » de l'entreprise royale sur Madagascar.

Après le départ de l'escadre, nos colons, dont les plantations commençaient à être la joie et la fierté, périssent les uns après les autres dans des embuscades. Le 27 août 1674, c'est un massacre général. Une poignée à peine se réfugie à Fort Dauphin. Le 9 septembre au soir, un navire français qui passait de fortune, le *Pigeon Blanc*, attiré par des signaux semblables à ceux des naufragés, recueillait les derniers survivants : ils étaient *soixante-trois*. Et, en vérité, est-il naufrage plus poignant que celui de tant d'espérances, humbles et royales?

Si les larmes et les deuils de ces pauvres gens nous ont retenu, comme les années d'angoisse vécues par l'un de nos plus grands princes, le lecteur voudra bien reconnaître que ces dix ans 1664-1674 avaient donné à la France des droits incontestables sur Madagascar. Les premiers murs de pierre élevés dans ce pays ont été édifiés par des mains françaises, et sur ces fondements, conservés, paraît-il, en quelques points par la terre rouge de la Grande Ile, il était réservé à d'autres Français de bâtir une grande œuvre.

Nous ne saurions ici tenter un portrait de tous ceux qui, avant notre conquête définitive, tentèrent de donner quelque réalité à cet arrêt rendu en Conseil d'État le 4 juin 1686, par

quoi Madagascar était officiellement réunie à la couronne de France. Pendant ces deux siècles, nous voyons cependant, à travers les pièces d'archives et de bibliothèques, apparaître de bien curieuses figures : un aventurier polonais, Benyouski, sorte de sorcier aux yeux des indigènes, qui tenta de se tailler un royaume sur la côte nord-est, un envoyé de la Constituante, Lescallier, puis, sous l'Empire et la Restauration, Sylvain Roux, à qui la France dut quelque temps Tamatave et Sainte-Marie.

Au lendemain du traité de Paris, notre pays, après avoir sacrifié l'Ile de France à l'Angleterre, sut, non sans difficultés (en raison des intrigues du gouverneur Farquhar, gouverneur de cette île), maintenir ses droits sur la Grande Ile. Deux expéditions furent même envoyées par le gouverneur de Bourbon : l'une nous rendit maîtres passagèrement de l'île Sainte-Marie, l'autre de Tamatave et de Tintingue.

Deux faits résument l'histoire de Madagascar pendant le XIXe siècle jusqu'à notre conquête : d'une part, les tentatives successives faites par la monarchie Hova, maîtresse de l'Émyrne, pour étendre sa domination sur le reste de l'île ; d'autre part, le conflit des influences que faisaient agir auprès de cette cour deux grandes puissances européennes, l'Angleterre et la France. Dans cette lutte, la Grande-Bretagne était représentée par ses missionnaires, dont le plus intrigant fut le célèbre Ellis, la France, par quelques hommes de cœur, Jean Laborde, Lambert, de Lastelle. Laborde fut le type du Gascon débrouillard ; il n'est pas d'industrie qu'il ne tenta d'apprendre aux Hovas : fonderie de canons, verrerie, papeterie, faïencerie, sucrerie, savonnerie, magnanerie... j'en passe. Toujours animé du patriotisme et du désintéressement les plus élevés, ruiné au milieu de sa vie par une révolution de palais, recommençant la lutte avec une sérénité parfaite, il fit signer par la cour de Tananarive un traité assez avantageux qu'avait apporté Francis Garnier au nom de Napoléon III.

En fait, les gouvernements successifs de la France pendant le XIXe siècle furent toujours paralysés dans la réclamation de nos droits par une crainte et par une erreur : une crainte, celle de l'Angleterre ; une erreur, celle de prendre au sérieux ce gouvernement hova, de le considérer comme « le royaume de Madagascar », alors que son autorité effective était loin de s'étendre à toute l'île.

Mais peu à peu devait s'imposer cette logique des événements plus forte que les combinaisons de la politique, dont nous avons eu l'occasion déjà de signaler le rôle dans d'autres parties de la plus grande France : les droits acquis de nos nationaux (spécialement les héritiers de Jean Laborde) et les prétentions des Hovas, enhardis par nos hésitations, devaient amener un conflit. Il se produisit de 1883 à 1885. Après diverses opérations maritimes (où se signalèrent les amiraux Pierre et Galiber) et militaires (où le commandant Pennequin remporta quelques brillants succès), un traité franco-malgache était signé à Tananarive le 17 décembre 1885 par lequel la France devenait devant l'Étranger la tutrice officielle du royaume de Madagascar. Un résident français s'installait à Tananarive; nous obtenions le droit de nous établir dans la base de Diégo-Suarez.

C'était un progrès, non une solution : le gouvernement hova existait encore, ne cessant de susciter des difficultés au Résident général de France sur les questions de politique extérieure et laissant impunis trop de crimes envers nos colons pour ne pas être suspect de les avoir provoqués. Dix ans après le traité de Tananarive, il fallait en venir à l'*ultima ratio* : la guerre. On sait comment elle fut préparée avec une méconnaissance absolue des difficultés inhérentes aux expéditions coloniales. Des troupes métropolitaines (200e régiment d'infanterie, 4e bataillon de chasseurs) composées de tout jeunes gens, et commandées par des officiers trop âgés (Lantonnet était commandant à cinquante ans !) furent employées moins à combattre qu'à construire une route de Suberbieville à Andriba, une route où pourraient passer les trop fameuses voitures Lefèvre. Une ligne de postes et de convois de mulets eussent suffi à nos ravitaillements. Le général Duchêne, effrayé des pertes subies non par le feu, mais par les maladies, faisait cesser les travaux le 8 septembre, lançait le 14 une colonne légère dans la direction de Tananarive. La capitale capitulait le 29. Le 1er octobre, la paix était signée. Le 27 octobre, le Parlement français déclarait Madagascar possession de la France.

L'obstacle véritable à tous nos progrès, à toute paix, le gouvernement de la Reine, n'était pas supprimé; bientôt cette faction fomentait contre nous une insurrection terrible ; nos colons, nos missionnaires étaient assassinés, nos convois coupés

sur toutes les routes. Tous nos efforts passés allaient-ils demeurer stériles ? C'est alors que la France envoya comme résident général le grand soldat qui partout, au Soudan, au Tonkin, l'avait si bien servie : le général Galliéni.

Devant ce clair regard, les fantômes perdaient vite toute consistance et le gouvernement malgache n'était-il pas un fantôme ? Le 9 septembre 1896, Galliéni arrive à Madagascar. Le 30 octobre, deux ministres complices des rebelles sont fusillés. Le 28 février 1897, la Reine est déposée et exilée à la Réunion, la royauté abolie. En deux ans l'île entière est pacifiée et organisée. Par quels moyens ? Par l'intelligence, par le choix des hommes, par l'ordre. Par l'intelligence qui série les problèmes et leur donne une solution rapide et juste, par le choix des hommes qui met chacun en face de ses responsabilités, et l'utilise au maximum de ses talents, par l'ordre, c'est-à-dire par la coordination des efforts. Sur tous les points du monde où il passa, Galliéni mit la marque indélébile du génie latin. Tous travaillaient avec joie sous son commandement, et voici ce que le colonel Lyautey écrivait le 20 novembre 1897 d'Ankazobé à un de ses amis :

« Si j'ai eu mon petit frisson de chef victorieux en recevant à mon bivouac l'aman de Rabezavana, je trouve d'autres joies à ouvrir des routes, à inventer une ville, à stimuler des écoles, à suivre des essais d'orge, de pommes de terre et de vanille et surtout, surtout, à voir les maisons sortir de terre, les rizières se défoncer, les marchés grouiller de monde, là où il y a six mois je ne voyais que des pans de murs noircis, des terres incultes et l'horizon désert. »

Madagascar entrait dans la paix française.

***

Depuis notre occupation définitive, la mise en valeur de la Grande Ile se divise en deux périodes distinctes, presque opposées : avant 1914, Madagascar reste une sorte de « Cendrillon coloniale », comme l'Afrique équatoriale l'est demeurée, nous l'avons vu, jusqu'à ces toutes dernières années. Galliéni avait créé son premier chemin de fer, mais après le départ de ce grand organisateur, l'effort de la France semble se ralentir : ni dans le budget métropolitain, ni dans le gouvernement local,

ni parmi les capitalistes susceptibles d'aider à l'exécution de grands travaux publics ou de réaliser de puissantes entreprises privées, on ne trouve un grand enthousiasme en faveur de Madagascar. Les animateurs, la foi, ou si l'on veut la vogue faisaient défaut.

Mais voici la guerre ; il faut à nos troupes des conserves pour se nourrir, des cuirs pour s'équiper, et l'on s'aperçoit que Madagascar possède un cheptel nombreux capable de servir utilement les besoins de nos armées. Voici l'après-guerre, la hausse formidable de toutes les matières premières dont les stocks ont été épuisés au cours de la tourmente : nous sommes obligés de payer à prix d'or la laine, le coton, le café ; une partie du territoire national a été ravagée, nous manquons de blé ; cette France qui vit de pain s'inquiète de la soudure, on lui parle de produits panifiables : on s'aperçoit qu'il est criminel de donner du blé au bétail quand on peut élever celui-ci avec du manioc. Coton, café, manioc, riz poussent à merveille dans la Grande Ile. Les hauts plateaux du centre offrent des territoires de grands parcours favorables à l'élevage du mouton, aussi bien que l'Afrique du sud et l'Australie. Des industries nouvelles, comme l'industrie électrique, prennent dans le monde entier un essor prodigieux, et l'on constate que Madagascar offre à cette industrie quelques-uns des plus beaux gisements connus pour deux matières premières qui sont indispensables à l'outillage électrique : le mica et le graphite.

Toute cette richesse aux mille formes, Madagascar l'offre à ceux qui seront assez travailleurs pour la recueillir. Richesse infiniment plus précieuse que l'or, espérance des premiers prospecteurs de la Grande Ile (et Madagascar ne devait pas les décevoir) ; mais qu'est aujourd'hui ce métal jaune, sans autre usage que son emploi monétaire, à côté des produits du sol qui permettent aux hommes de vivre, à côté des minerais qui leur donnent le pouvoir de créer, ou tout au moins d'asservir de grandes forces créatrices elles aussi de vie et de richesses, comme l'électricité ?

Toute cette puissance en attente que représente Madagascar, la métropole commence à la soupçonner. Sur les pas des premiers grands explorateurs scientifiques de l'Ile, Grandidier, le Père Colin, sont venus une pléiade d'ingénieurs dont les rapports ont éveillé l'attention active des capitalistes français ; le

grand public a suivi avec intérêt, ici même (1), les récits de voyage qu'ont rapportés des écrivains de talent. Après tant de déceptions et de sacrifices passés, voici l'éveil d'une France australe aussi féconde, aussi accueillante qu'avaient pu l'espérer Louis XIV, Colbert, et les humbles premiers colons de Fort Dauphin. Arrêtons-nous un moment à regarder ces cartes de valeur que Madagascar place aujourd'hui dans le jeu de la France.

* * *

Grâce aux progrès de l'agriculture, la Grande Ile non seulement se suffit pour plusieurs produits nécessaires à la vie humaine, mais encore commence à en exporter des tonnages considérables. Le riz est la culture la plus répandue : il croît dans les plaines basses et sur les plateaux ; on en fait deux récoltes par an ; il est la base de l'alimentation des indigènes. Au moment de notre occupation, ceux-ci mangeaient à peine à leur faim, Madagascar devait acheter au dehors des quantités considérables de cette précieuse céréale. En 1913, ces achats se réduisent à 44 tonnes et depuis lors les exportations sur la Réunion et sur la France ne cessent de s'accroître : elles décuplent largement de 1917 à 1924 (80 000 tonnes contre 7 000). Les rizeries, traitant le paddy, se sont multipliées dans l'Ile.

Pour le maïs les progrès sont encore plus brillants : 16 000 tonnes en 1924 et 1925, contre 279 tonnes en 1911, soit *cinquante fois plus.*

Le manioc, un des produits de Madagascar les plus employés dans la féculerie (fabrication de tapioca), peut et doit prendre sur les marchés européens une place capitale, le jour où les agriculteurs voudront cesser de donner aux animaux de ferme le blé dont manquent les hommes. Si grande que soit leur routine, ils comprendront un jour qu'ils y ont avantage. Ce sera pour la France « la soudure » infiniment facilitée, probablement assurée, et la richesse pour Madagascar. Les exportations de manioc, entre 1909 et 1924, ont passé de 1 à 276 (134 tonnes en 1909 contre 47 000 en 1924). Si merveilleuse que soit cette progression, elle est loin de donner une idée complète des progrès de la culture du manioc, car une partie de la récolte

(1) Voyez les articles de MM. Marius et Ary Leblond dans la *Revue* des 1er janvier, 15 mars, 1er avril, 15 juin, 1er août et 15 octobre 1907; et de M. André Demaison dans la *Revue* des 1er mars, 15 mars, 1er avril et 1er mai 1926.

est utilisée par des usines de féculerie installées sur place. Celles-ci ont exporté en 1924, 2500 tonnes de tapioca.

Après les céréales ou produits susceptibles de les remplacer, viennent comme importance les graines oléagineuses. Jusqu'en 1907 Madagascar n'exportait pas d'arachides. A cette date nous notons *6* tonnes dans les sorties de la colonie ; en 1925, ce chiffre a atteint environ 9000 tonnes. L'arachide sera à n'en pas douter une des richesses de l'Ile, étant donné les besoins insatiables du monde moderne en matières grasses.

Voici maintenant les cultures qui ont fait le plus peut-être pendant ces dernières années pour la prospérité de la France australe : le café, dont les premiers colons venus de Bourbon tentèrent l'acclimatation dès que la Restauration occupa l'île de Sainte-Marie, est cultivé aujourd'hui sur la côte est de l'île dans de magnifiques plantations. Les exportations sont passées de 60 tonnes en 1906 à 3359 tonnes en 1925 (*production multipliée par 56* en moins de 20 ans).

Grâce à Madagascar et aux îles voisines, la France possède le contrôle du marché de la vanille, 500 tonnes par an sur 800 consommées dans le monde entier ; le girofle, autre denrée coloniale précieuse, est produit surtout par l'île de Sainte-Marie, et compte aux exportations pour près de 900 tonnes valant 7 millions de francs. Enfin, le tabac et les essences de parfumerie (géranium, citronelle, ylang-ylang, vetyver) seront pour cette magnifique colonie des ressources nouvelles dont elle peut beaucoup attendre.

Au cours de l'année 1924, un ingénieur agronome de talent a accompli à Madagascar, au nom de l'Association cotonnière coloniale, une mission d'études dont le but était de rechercher si la culture du coton pouvait obtenir un rendement véritablement industriel dans la Grande Ile, où elle a été déjà l'objet de nombreux essais. Les conclusions de ce rapport sont très nettes : la plupart des cours d'eau qui se déversent sur la côte ouest offrent des vallées favorables à la culture du cotonnier. D'excellentes conditions se trouvent également réunies dans le pays Betsileo, et sur la rive ouest du lac Alaotra. Ces diverses régions réunies pourraient, le jour où elles seraient mises en pleine culture, produire la dixième partie environ du coton exigé par les filatures françaises.

Il faut noter aussi la culture de la canne à sucre qui paraît

avoir trouvé à Nossi-Bé sa terre d'élection. C'est là qu'a été installée une sucrerie importante capable de produire 10 000 tonnes.

Enfin, dans le sud de l'île, à côté de Tuliac, on cultive le sisal. Ce textile, tiré d'un aloès géant, est recherché sur le marché mondial, et trouve dans la corderie des débouchés considérables.

A côté de l'agriculture, l'élevage. De tout temps le Malgache a été fier de ses troupeaux, mais fierté n'est pas synonyme de savoir, ni d'expérience. Il a fallu l'occupation française pour apprendre aux indigènes la sélection des espèces, et pour introduire des variétés nouvelles. Nos efforts se sont heurtés à l'alternance rigoureuse d'une saison sèche de mai à octobre, pendant laquelle disparaît la luxuriante végétation fourragère qui assure durant la saison des pluies la nourriture du bétail. Cet obstacle n'est pas insurmontable ; il nous impose un effort de méthode, de travaux d'irrigation, de prévoyance. Il s'est présenté aussi en Australie et dans l'Afrique du sud, et il a été vaincu par d'autres comme nous pourrons le vaincre. Le troupeau malgache a fourni pendant certaines années de guerre 150 000 bœufs aux usines qui travaillaient pour l'intendance française. Aujourd'hui, les exportations (10 000 tonnes valant 40 millions) prennent presque entièrement la direction de l'île Maurice par le port de Vohémar.

Si précieuse que puisse être pour la France cette réserve de troupeaux bovins, il nous faut demander surtout à la Grande Ile de devenir une de nos principales pourvoyeuses de laine. On sait les efforts tentés avec succès par les Chambres de commerce de Roubaix et de Tourcoing, pour acclimater à Madagascar le mouton mérinos de l'Afrique du sud. Il y a tout lieu de penser que ces efforts poursuivis avec l'expérience, la ténacité et les moyens puissants de leurs promoteurs, secondés avec zèle par l'administration, fourniront d'ici quelques années une contribution appréciable à notre industrie lainière.

Toutes ces productions agricoles, si intéressantes qu'elles soient, ont une limite à la main-d'œuvre. Pour une superficie de 625 000 kilomètres carrés, la population indigène n'atteint pas 3 millions et demi d'habitants. La superficie cultivée est d'environ 1 300 000 hectares, dont 150 000 par les Colons européens (le nombre de ceux-ci ne s'élève pas à 30 000). Comme qualité, cette main-d'œuvre est moyenne, sans être véritable-

ment bonne. Elle a cependant fait un effort, puisque les statistiques permettent d'enregistrer, au lieu d'un commerce total de 17 millions et demi de francs en 1896, une somme d'échanges égale à 932 millions de francs en 1925 (dont 440 millions aux exportations). Toutefois, la loi du nombre est une loi inflexible : les grandes plantations ont déjà beaucoup de mal à recruter, à conserver une main-d'œuvre stable. Il faut à tout prix, ici encore, comme dans nos autres colonies, veiller jalousement à la protection, à l'accroissement de la race. Nous avons multiplié les dispensaires (7 en 1921, 75 en 1925, une centaine en 1926), fait passer le nombre des médecins indigènes entre 1913 et 1925 de 153 à 235, doublé pendant la même période celui des sages-femmes. Nos efforts ont déjà produit des résultats : l'excédent des naissances sur les décès a dépassé 10000 individus en 1924 ; mais ces chiffres sont bien faibles encore. L'exécution prochaine d'un programme de grands travaux publics va utiliser au maximum toute la main-d'œuvre indigène. Le problème se pose déjà d'attirer à Madagascar une main-d'œuvre étrangère. Mais la solution, en admettant qu'elle soit prise après une étude soigneuse de la *qualité* des immigrants, ne dépendra pas de nous seuls.

En attendant, efforçons-nous de remédier à l'insuffisance numérique de cette main-d'œuvre par l'amélioration constante de l'outillage.

***

Les richesses minières de Madagascar sont plus belles encore que ses richesses agricoles. Une fois reconnues exactement, elles ne craignent pas les cyclones ; pour être exploitées dans les meilleures conditions de rendement, elles ont moins besoin de bras que de machines, en raison des progrès que l'industrie minière a faits dans le monde depuis vingt ans. Une crise de main-d'œuvre est moins grave pour une mine que pour une plantation de café, de coton ou de vanille. Dans une mine, « la récolte » peut attendre, elle ne risque pas d'être compromise par un retard de quelques jours dans la cueillette ou dans telle ou telle façon agricole.

Le sous-sol de Madagascar contient les minerais les plus variés. L'or et le platine, dont la prospection n'a pas été conduite avec toute la rigueur scientifique voulue, sont recueillis dans

les sables de certaines rivières. Il s'agit de quelques centaines de kilos par an pour l'or (l'année record fut 1909 avec 4000 kilos), de quelques centaines de grammes pour le platine. On ne peut manquer de trouver un jour les filons d'où proviennent les sables des vallées chargés de ces métaux précieux.

Pour le pétrole, des études actives, conduites par des techniciens de valeur, ont été entreprises dans la province de Morondava (côté ouest) et plus au nord à Bemolonga. Un véritable campement scientifique est installé sur la rivière Mitsrotaka, à trente kilomètres environ au nord de Morafénobé. Jusqu'ici, en ces différents points, on n'a rencontré que des bitumes visqueux, mais il est fort possible qu'on finisse par trouver du pétrole. Ce serait d'autant plus désirable que la recherche de ce précieux combustible, si essentiel à la vie moderne, et dont les grandes nations se disputent fiévreusement les sources, ne nous a procuré jusqu'ici que déceptions dans tout le reste de notre domaine colonial.

Quant au charbon, il résulte d'une série de recherches poursuivies depuis 1910 par le Gouvernement général, qu'il existe dans le sud à 160 kilomètres environ du Tuléar, à Yanapera, des gisements qui paraissent considérables. Une voie ferrée sera nécessaire pour les exploiter, si la prospection qu'on est en train d'en faire montre l'entreprise comme devant être payante. La qualité du combustible provenant de cette région serait comparable et peut-être supérieure à celle des charbons du Natal.

Enfin, Madagascar a pris depuis la guerre une place sans cesse plus importante parmi les producteurs mondiaux de mica et de graphite. Le sud de l'île (au nord-ouest de Fort Dauphin) possède des gisements de mica fort importants et d'une qualité de premier ordre. Dès aujourd'hui, la production de Madagascar représente 7 pour 100 de la production mondiale. Le rendement de ces gisements (exploités généralement à ciel ouvert par des indigènes) pourra être très notablement développé, le jour où une société puissante qui vient de racheter un nombre considérable de ces mines pourra utiliser un matériel et appliquer des méthodes véritablement modernes. Étant donné les multiples emplois du mica, non seulement en électricité, mais encore en optique, dans la construction des appareils de chauffage, pour la préparation de mélanges lubréfiants, et même pour la fabrication de certains pneumatiques, il y a tout lieu de penser que

les micas de Madagascar, déjà très estimés sur le marché mondial, trouveront des débouchés de plus en plus étendus.

Aussi recherché que le mica par les industries électriques, le graphite se rencontre en abondance à Madagascar, soit sur les hauts plateaux dans les provinces de Tananarive, Antsirabé, Ambositra et Fianarantsdo, soit sur la côte dans les provinces de Tamatave, Moramanga, Vatomandry, Mananjary et Farafangana. Dès maintenant et après bien des efforts tendant soit à améliorer la présentation de ces minerais, soit à empêcher certains intermédiaires étrangers de vendre sous de fausses appellations d'origine les plus beaux graphites de Madagascar, afin de discréditer cette provenance, les graphites de la France australe rivalisent auprès des consommateurs du monde entier, et spécialement aux États-Unis, avec les graphites de Ceylan. Les mines de graphite présentent dans notre colonie des condition d'exploitation infiniment meilleures que celles des mines cinghalaises. Elles sont généralement exploitées à ciel ouvert, tandis qu'à Ceylan, il est nécessaire de chercher le minerai à plusieurs dizaines, quelquefois à plusieurs centaines de mètres de profondeur. De plus, les graphites de Madagascar, mêlés généralement à de la silice, sont extrêmement faciles à dégager, alors qu'à Ceylan, ils se présentent en roches dures qu'il faut attaquer à la dynamite. Les exportations de graphite de Madagascar ont atteint, en 1925, quinze mille tonnes valant 21 millions de francs (1).

* * *

Telles sont les principales richesses de Madagascar. Nous avons eu rarement l'occasion de signaler jusqu'ici, dans ce tour d'horizon que nous avons tenté sur les vastes étendues de la plus grande France, des progrès aussi rapides que ceux accomplis par certaines cultures de la France australe. Peut-on espérer voir se continuer longtemps les mêmes progressions géométriques? Le problème de la main-d'œuvre nous force de mêler quelques réserves à nos espérances. Mais il se trouve que les

(1) Afin de ne pas allonger cette étude, nous n'avons pas parlé des gisements de fer, de cuivre, de cristal de roche, ni des pierres précieuses que l'on trouve ici dans la Grande Ile ; nous renvoyons le lecteur aux ouvrages techniques, spécialement à ceux de M. Lacroix, l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

plus belles richesses de Madagascar, celles qui apportent à la métropole la contribution la plus originale, pourrait-on dire, dans cette somme immense de ressources que peuvent nous fournir les Frances lointaines, sont les richesses minières. Pour exploiter ces gisements, le perfectionnement de l'outillage peut nous aider à vaincre, plus facilement que dans les exploitations agricoles, l'insuffisance de la main-d'œuvre en quantité et en qualité. Par outillage, nous entendons non seulement celui des entreprises privées, mais encore « l'équipement général du pays » dont M. le gouverneur général Olivier poursuit le programme avec l'activité la plus clairvoyante et la plus tenace. La métropole ne doit pas ménager son aide matérielle à un pays si riche de possibilités.

Au terme de cette étude de Madagascar, nous ne pouvons nous empêcher de revenir par la pensée au temps où Louis XIV voulut assurer à la France la possession de cette terre. Depuis lors, elle est sortie de la grande route commerciale et stratégique du monde dont elle était jadis un des atterrages. Elle n'est plus reliée à nous que par nos propres lignes de navigation en temps de paix, par notre marine en temps de guerre et ce n'est pas sans une ombre de mélancolie que nous rappellerons en terminant ce mot d'un grand ministre : « Une nation sans marine est un oiseau sans ailes. »

Octave Homberg.

(*A suivre.*)

REVUE LITTÉRAIRE

L'AVENTURE MORALE DE J.-K. HUYSMANS (1)

« Si haut que je place M. Huysmans parmi les vrais écrivains d'un siècle qui en compte si peu, je ne puis me dispenser de le considérer comme un être d'exception, comme un écrivain bizarre et maladif, capricant et osé, artiste jusqu'au bout des ongles, traînant, suivant l'expression d'un autre écrivain étrange, Léon Bloy, l'image par les cheveux ou par les pieds, dans l'escalier vermoulu de la syntaxe épouvantée; mais tout cela, quelque admiration qu'on en puisse avoir, ne me semble pas constituer cette belle santé de l'idée et du style qui fait les chefs-d'œuvre imperméables et décisifs... »

Qui parle ainsi? C'est Huysmans lui-même, sous le pseudonyme d'A. Meunier, dans *les Hommes d'aujourd'hui*. Nous ne sommes pas forcés de penser de Huysmans tout ce que pensait de lui le complaisant Meunier en 1885. Mais que l'auteur d'*En route* et d'*A Rebours* ait été l'une des plus curieuses personnalités de sa génération littéraire, c'est ce qui n'est point contestable. Et maintenant que son œuvre est là tout entière sous nos yeux, on peut se proposer d'esquisser cette originale physionomie d'écrivain.

Justement, un livre a paru ces derniers mois, qui peut nous faciciter la tâche. L'auteur, M. Henri Bachelin, est surtout un romancier. L'étude d'ensemble qu'il consacre à *J.-K. Huysmans*, et qui porte pour sous-titre, *Du naturalisme littéraire au naturalisme*

(1) *Les Contemporains d'hier : J.-K. Huysmans*, par M. Henri Bachelin, 1 vol. in-16; Perrin, 1926. — Les œuvres de Huysmans, qui ont paru tout d'abord chez divers éditeurs, sont aujourd'hui publiées à la librairie Plon, à l'exception d'*En ménage* et d'*A Rebours* qui, avec *les Soirées de Médan*, sont édités par la librairie Fasquelle. — Cf. aussi les *Pages catholiques* de Huysmans, avec une préface de l'abbé A. Mugnier (Plon), et les *Pages choisies* de Huysmans, avec une Préface de M. Lucien Descaves (Collection *Gallia*).

mystique, n'est pas sans défauts : le style pourrait en être plus simple, l'ordonnance plus heureuse, les idées plus claires ; mais elle est très consciencieuse et très documentée ; elle résume bien des recherches. A ce titre, elle rendra de réels services. Et si elle ne dispense pas de relire les ouvrages de Huysmans et les principales études dont il a été l'objet, on peut la consulter avec intérêt et avec profit.

Une question, à la fois très importante et très délicate, qui se pose à propos de tous les écrivains d'imagination, est celle de savoir ce qu'ils ont laissé passer d'eux-mêmes, de leur vie, de leur caractère, de leurs expériences intimes dans leurs écrits successifs. Cette question, on ne saurait guère l'éluder en ce qui concerne Huysmans qui, visiblement, s'est pris pour sujet de presque tous ses livres et qui s'est peint sous les traits de presque tous ses héros. Assurément il y a dans ces peintures une certaine part d'imagination et d'invention, et il serait un peu imprudent de vouloir établir une identification trop complète entre le romancier et ses principaux personnages. Il est à croire que Huysmans aurait pu difficilement se passer toutes les coûteuses fantaisies du duc Jean Floressas des Esseintes, en particulier celle qui consiste à faire glacer d'or et incruster de pierreries la carapace d'une tortue. Mais, à la condition de ne pas vouloir trop préciser dans le détail et d'admettre toute sorte de transpositions et d'inventions, on peut concevoir que les livres de Huysmans sont l'image assez fidèle de sa personnalité morale, qu'ils ont une valeur psychologique, et même autobiographique indéniable. Très consciemment il a composé son œuvre pour nous conter les aventures de son âme, et l'on ne saurait en lui séparer l'auteur de l'homme.

***

Il ne nous est pas indifférent de savoir que ce Parisien de Paris, — de « cet adorable Paris » dont il a tant aimé certains coins, — était d'origine hollandaise et qu'il appartenait à une famille de peintres et de dessinateurs : il y a au Louvre des paysages d'un de ses ancêtres, Cornelius, qui était d'Anvers. Relisons là-dessus, dans *les Maîtres d'autrefois*, les belles pages de Fromentin sur l'École hollandaise : « Le but est d'imiter ce qui est, de faire aimer ce qu'on imite, d'exprimer nettement des sensations simples, vives et justes. » L'art de Huysmans s'apparente de très près à celui de ces peintres, et il a manié la plume comme ses pères ont manié le pinceau.

Il était né artiste. Le héros de *Sac au dos*, qui n'est autre que lui-

même, malade et « traînant la jambe », à peine entré à l'hôpital, entame avec son voisin de lit « des discussions d'esthétique » et en « oublie ses infortunes ». Au lendemain de 1870, il s'est arrangé une vie d'« employé rigoureusement consciencieux » et de célibataire endurci, qui lui assure quelques loisirs et lui permet d'écrire. « C'était, s'il faut l'en croire, un garçon bien découplé, ni gras, ni maigre, un peu jaune de teint comme les bilieux, le front court et touffu, la petite moustache noire ébouriffée comme celle d'un chat, le menton à fossette rasé et bleu, les doigts spatulés et velus, l'œil doux avec de longs cils, la lèvre pâle et les dents mauvaises. »

Au moment où il débutait, l'école naturaliste se constituait « Cette école qui, au dire de Huysmans, devait rendre l'inoubliable service de situer des personnages réels dans des milieux exacts, était condamnée à se rabâcher, en piétinant sur place. » Mais à ses débuts, son programme avait de quoi séduire un jeune écrivain qui, nourri de Flaubert, — le Flaubert de *Madame Bovary* et surtout de *l'Éducation sentimentale*, — d'Edmond de Goncourt, de Zola, de Baudelaire, « l'indéfectible maître », rêvait d'un art audacieusement moderne, affranchi de tous les préjugés bourgeois, de toutes les conventions, de toutes les pudeurs que le pharisaïsme social impose, soi-disant, à l'artiste littéraire. Il fut de ceux qui se groupèrent autour de Zola et qui, avec Guy de Maupassant, Henry Céard, Léon Hennique, Paul Alexis, collaborèrent aux *Soirées de Médan*. Et pendant une dizaine d'années tous les livres qu'il publie sont composés suivant la formule de l'école. Par ses soins, la littérature brutale s'enrichit d'un nouveau chapitre : la vulgarité, la platitude ou l'inconvenance des sujets s'allient à une crudité, ou même à une grossièreté d'expression où l'on sent, de toute évidence, la gageure et la bravade. Sous prétexte d'imiter et de copier la nature, on évoque ce qu'il y a dans la nature de plus bas, de plus honteux et de plus répugnant. Après avoir, à vingt-six ans, débuté par « un médiocre recueil de poèmes en prose », *le Drageoir à épices*, tentative qu'il a renouvelée plus tard dans ses *Croquis parisiens*, Huysmans abordait le roman : son coup d'essai était un livre qui ne put paraître en France, *Marthe*, histoire d'une fille. Puis ce furent *les Sœurs Vatard*, *En ménage*, *Sac au dos*, une nouvelle qui figure dans *les Soirées de Médan*, *A vau-l'eau*, et, en 1883, un recueil d'articles sur *l'Art moderne*. A cette date, il était, avec Maupassant, — et la critique n'allait pas tarder à en convenir, — le plus éminent des disciples de Zola.

« Les nouvelles qui suivent, écrivaient, en guise de préface, les

auteurs des *Soirées de Médan*, ont été publiées, les unes en France, les autres à l'étranger. Elles nous ont paru procéder d'une idée unique, avoir une même philosophie. » Voilà, certes, un bien grand mot pour exprimer la préoccupation essentielle du triste héros de *Sac au dos*, et nous n'aurions jamais cru que le moindre intérêt spéculatif fût attaché à l'état de ses entrailles. A première vue, il semble qu'on puisse en dire autant des autres romans « naturalistes » du même auteur. Voici, par exemple, *En ménage*, « son livre favori », qu'il proclame « bourré d'idées ». Un homme de lettres, André Jayant, las de la vie de garçon, s'est marié, pour faire une fin, à une froide petite bourgeoise, qu'il surprend, un soir, avec un amant. Il la quitte, et, tandis qu'elle retourne dans sa famille, il se réinstalle, non sans plaisir, dans sa vie d'autrefois. Mais bientôt il souffre de sa solitude qu'il trompe comme il peut, d'abord avec des filles, puis avec une ancienne maîtresse qu'il a retrouvée et qui l'abandonne à son tour. Et enfin, de guerre lasse, il reprend sa femme, résigné à « l'éternelle bêtise de l'humanité » dont, cette fois, il ne s'excepte plus. Il faut avouer que l'écrivain qui arriverait à dégager d'une histoire aussi banale une « philosophie » quelque peu profonde, y aurait un certain mérite.

Le vrai mérite d'*En ménage*, comme de la plupart des écrits romanesques de Huysmans, est peut-être moins dans la « philosophie » du livre que dans l'art du conteur. Traité par beaucoup d'autres, ce médiocre sujet aurait pu être mortellement ennuyeux : il ne l'est pas sous la plume de Huysmans. En dépit de certaines bizarreries, de certains raffinements et de certaines truculences, — défauts qui iront plutôt en s'accentuant, — le style a des qualités de vigueur, de sobriété, de justesse alerte auxquelles un vrai lettré ne saurait rester insensible ; de vives images, d'ingénieuses comparaisons, d'heureuses épithètes en relèvent la tonalité générale. Joignez à cela un don d'observation et une précision de rendu, peut-être hérités des lointains ancêtres de Hollande, et qui prêtent à certains détails insignifiants ou même vulgaires un peu de cet intérêt que nous accordons d'ordinaire à des aventures plus hautes :

Le bruit devenait plus confus et plus faible. L'on entendit encore *le sautillement grêle* d'un fiacre qui parut, les feux allumés, *le cocher endormi sous son chapeau de cuir bouilli blanc pareil à un seau de toilette, le menton dans le cou*, le fouet au repos, les rosses exténuées, trébuchant, faisant cahoter la guimbarde sur la chaussée, puis le bruit s'effaça, le vacarme des volets qu'on pose s'éteignit, le quartier s'endormait, tout se tut.

Voilà, n'est-il pas vrai? dans son raccourci pittoresque, un joli tableau de genre. Personne n'a mieux rendu que Huysmans certains aspects des rues de Paris. Mais il y a en lui quelque chose de Téniers, et, non content de bien voir et de bien rendre tout ce qu'il voit, il excelle à saisir et à traduire le côté comique des choses ; sa verve volontiers un peu caricaturale s'égaie au dépens de ses modèles ; il prend un secret plaisir, un plaisir d'artiste, à noter ce qu'il peut y avoir de grotesque, de ridicule dans telle situation ou dans tel personnage ; il s'en amuse, et il en amuse son lecteur. Celui-ci peut trouver que le romancier exagère ; mais en sa compagnie il ne s'ennuie jamais. « Vous avez, lui écrivait un jour Émile Zola, une vie de style extraordinaire, et vous lire est pour moi un plaisir physique en dehors même des idées. Il y a dans votre outrance un comique spécial, que personne n'a, qui est une de vos originalités supérieures, selon moi. (1) » Tout cela est assez bien vu, et ce curieux jugement est à retenir.

Qu'il y ait d'ailleurs, dans tous les romans de cette période, beaucoup moins d' « idées » que l'auteur n'a voulu le croire, c'est ce qui est l'évidence même. Il y en a cependant, et ce ne sont pas toujours celles de l'école naturaliste. Huysmans a lu Schopenhauer, et il s'en est bien assimilé la philosophie désespérée. L'humanité courante qu'il nous dépeint, et dont il nous décrit les faits et gestes, et surtout les bas instincts, avec une sorte de joie furieuse et de « délectation morose », ne lui inspire que le plus âcre mépris. On dirait qu'elle l'a violemment déçu, et qu'il veut lui faire payer cher sa déception. Faut-il lui appliquer son mot sur l'un de ses héros, qui, manifestement, le représente : « Il avait eu, de même que bien d'autres, des idéals *tués sous lui*. » En tout cas, il y a en lui un fond secret d'inquiétude. Ce siècle, qu'il « vomit », suivant l'expression de Zola, et dont il exprime en un style violent et forcené l'incurable bassesse, ne le satisfait en aucune façon ; il aspire à autre chose. « C'est le chant du nihilisme, a-t-il dit d'*En ménage*, un chant encore assombri par des éclats de gaieté sinistre et par des mots d'un esprit féroce. Logiquement, ce roman conclut à la résignation, de même qu'*A vau-l'eau*, qui est comme le diaconat des misères moyennes. » Huysmans s'en tiendra-t-il longtemps à cette conclusion qui, tout au fond, n'en est pas une ?

(1) Émile Zola, *Correspondance : les Lettres et les Arts*. Paris, Charpentier, 1908, p. 307.

***

En 1884, il publiait *A Rebours*. Le livre fit quelque bruit : Brunetière, ici même, dans une étude sur *les Petits naturalistes*, faisait à Huysmans une assez belle place, et Jules Lemaitre lui consacrait un article d'ensemble, où une curiosité amusée et un peu expectante le disputait à l'intelligente sympathie. On sait le sujet de l'ouvrage. Blasé sur tout, écœuré de tout, à la recherche de sensations rares et de jouissances inédites, des Esseintes s'est aménagé, dans les environs de Paris, une demeure où, loin du bruit et des hommes, il mènera une vie « à rebours » de la vie commune et s'efforcera de satisfaire son goût de l'artificiel en toutes choses, son horreur des sentiers battus et des banalités coutumières. Cette singulière et maladive disposition morale l'entraîne à toute sorte de bizarreries ou d'excentricités, mais, en même temps, elle l'induit à des réflexions, dont quelques-unes ne laissent pas d'être un peu inattendues et assez originales. La solitude est parfois bonne conseillère. « Dans ce confinement contre nature où il s'entêtait, toutes les questions, oubliées pendant son séjour à Paris, se posaient à nouveau, comme d'irritants problèmes. »

Au premier rang de ces questions est la question religieuse. Les souvenirs de son enfance pieuse, de l'éducation paternelle des Jésuites lui remontent au cœur. Son incroyance n'est plus aussi sûre d'elle-même. « Depuis quelques jours, il se trouvait dans un état d'âme indescriptible. Il croyait pendant une seconde, allait d'instinct à la religion, puis au moindre raisonnement *son attirance vers la foi* s'évaporait ; mais il restait, malgré tout, plein de trouble. » « Il persistait à considérer la religion ainsi qu'une superbe légende, qu'une magnifique imposture, et cependant, en dépit de toutes ses explications, son scepticisme commençait à s'entamer. » Et il en vient à concevoir et à magnifier le rôle séculaire de l'Église : « Il se la représentait désolée et grandiose, énonçant à l'homme l'horreur de la vie, l'inclémence de la destinée, prêchant la patience, la contrition, l'esprit de sacrifice ; tâchant de panser les plaies, en montrant les blessures saignantes du Christ ; assurant des privilèges divins, promettant la meilleure part du paradis aux affligés ; exhortant la créature humaine à souffrir, à présenter à Dieu, comme un holocauste, ses tribulations et ses offenses, ses vicissitudes et ses peines... »

Mais ici, des Esseintes se reprenait. Schopenhauer, lui aussi, n'avait-il pas dénoncé « l'ordure sociale », « l'iniquité et la turpitude

du monde » ? « Mais il ne vous prônait aucune panacée, ne vous berçait pour remédier à d'inévitables maux, par aucun leurre. » « Ah ! lui seul était dans le vrai !... Il ne prétendait rien guérir.. La théorie du pessimisme était, en somme, la grande consolatrice des intelligences choisies, des âmes élevées. » Oui ; mais les humbles? Et les doutes revenaient ; « et il ne pouvait oublier ce catholicisme si poétique, si poignant, dans lequel il avait baigné et dont il avait jadis absorbé l'essence par tous les pores ».

Allait-il donc en rester là? « La turpide et servile cohue du siècle » où il allait rentrer lui inspirait un immense dégoût par sa sottise, sa bassesse et sa laideur. Et il reprenait à son compte le mot d'un des personnages d'Augier : « Eh ! croule donc, société ! Meurs donc, vieux monde ! » s'écriait-il. En vain « il appelait à l'aide pour se cicatriser les consolantes maximes de Schopenhauer », même « les douloureux axiomes de Pascal ». « Il s'apercevait enfin que les raisonnements du pessimisme étaient impuissants à le soulager, que *l'impossible croyance en une vie future serait seule apaisante.* » Et le livre s'achevait sur une douloureuse lamentation, et sur cette prière : « Seigneur, prenez pitié *du chrétien qui doute*, de l'incrédule qui voudrait croire, du forçat de la vie qui s'embarque seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du viril espoir ! »

Ce livre étrange, et qui avait bien l'air d'une page d'autobiographie morale, était, en fait, une rupture, non pas avec l'esthétique, mais avec la « philosophie », sereinement matérialiste, de l'école naturaliste. Dans une *Préface* « écrite vingt ans après le roman », Huysmans nous apprend que Zola, qui, nous dit-il, « ne pouvait comprendre ce besoin que j'éprouvais d'ouvrir les fenêtres, de fuir un milieu où j'étouffais », désapprouva fortement cette audacieuse tentative et engagea vivement son jeune ami à « rentrer dans la route frayée ». Seul à peu près dans la presse, Barbey d'Aurevilly vit très nettement où, à l'insu même de son auteur, tendait le livre. « Un jour, écrivait-il, je défiai l'originalité de Baudelaire de recommencer *les Fleurs du mal* et de faire un pas de plus dans le sens épuisé du blasphème. Aujourd'hui, je serais bien capable de porter à l'auteur d'*A Rebours* le même défi. Après *les Fleurs du mal*, dis-je à Baudelaire, il ne vous reste plus logiquement que la bouche d'un pistolet ou les pieds de la croix. Mais l'auteur d'*A Rebours* les choisira-t-il? »

« C'est fait », répondait Huysmans, quelques années après. Mais, avant d'en venir là, il « faisait un pas de plus dans le sens épuisé du

blasphème » ; il écrivait *Là-bas*, où il étalait copieusement « ce cléricalisme spécial, ce mysticisme dépravé et artistement pervers vers lequel il s'acheminait, à certaines heures », dès l'époque d'*A Rebours*. Il s'y faisait le peintre, — prétend-il, discret, — et, parfois, l'apologiste du satanisme moderne... Passons sur ces « démences cérébrales », et, en dépit des pages touchantes sur Carhaix, le sonneur des cloches de Saint-Sulpice, avouons qu'on peut préférer d'autres introductions à la vie dévote.

Il n'en est pas moins vrai que, désormais, Huysmans était à cent lieues du simple positivisme de ses débuts. Toutes les « expériences » sensuelles ou sentimentales, intellectuelles ou artistiques auxquelles il s'est livré ne lui ont laissé qu'une infinie lassitude. *Surgit amari aliquid.* Même Schopenhauer, avec sa « spécialité d'inventaires avant décès » et ses « herbiers de plaintes séchées », comme il dit assez drôlement, ne le séduit plus. Il fait la connaissance du savant et fin abbé Mugnier, et, sur le conseil de celui-ci, en juillet 1892, un an après la publication de *Là-bas*, désireux de « blanchir » son âme, il va faire une retraite à la petite Trappe de Notre-Dame d'Igny. En février 1895, sous le nom de Durtal, il publiait *En route*, où il racontait sa conversion.

Livre curieux, dont la forme, très moderniste, mais drue et vivante, et certains détails un peu réalistes ont pu choquer certaines âmes, mais d'une sincérité criante et d'un accent, parfois poignant, de profonde humanité. « Il y a, disait à ce propos Mgr d'Hulst, des états d'âme qu'on n'invente pas. » Et rien n'est plus intéressant, pour un « amateur d'âmes », que de suivre, à travers son récit, l'histoire morale de ce converti, les étapes successives de son évolution religieuse.

Lui-même, quand il s'analyse, rapporte à trois causes essentielles le travail intérieur qui l'a ramené au catholicisme : « l'hérédité, l'amour de l'art, l'ennui de vivre. » « D'abord un atavisme d'ancienne famille pieuse éparse dans des monastères: et des souvenirs d'enfance lui revenaient, de cousines, de tantes, entrevues dans des parloirs, des femmes douces et graves, blanches comme des oublies, qui l'intimidaient en parlant bas. » Puis et surtout cette passion de l'art qui l'a poussé dans les églises, et lui faisait éprouver, en écoutant la messe à Saint-Séverin, des impressions inoubliables : « il finissait par être pris aux moelles, suffoqué par de nerveuses larmes. » « *Ah ! la vraie preuve du Catholicisme, c'était cet art qu'il avait fondé*, cet art que nul n'a surpassé encore ! c'était, en

peinture et en sculpture, les primitifs ; les mystiques dans les poésies et dans les proses ; en musique, c'était le plain-chant ; en architecture, c'était le roman et le gothique. Et tout cela se tenait, flambait en une seule gerbe, sur le même autel. » Or, « comme *il était, en art, un homme d'excès*, il sautait aussitôt d'un extrême à l'autre » : il rêvait d'une vie de la bienheureuse Lydwine ; mais il était trop artiste pour ne pas sentir qu'on ne saurait écrire une bonne vie de saint, si l'on n'a pas la foi ; et, par scrupule d'art, il souhaitait cette foi qui, jointe à l'art, fait les chefs-d'œuvre. « L'art avait été l'irrésistible aimant qui l'avait attiré vers Dieu. » Enfin, il avait cédé à son violent dégoût de la vie. « Ah ! reprenait-il, quand je songe à cette horreur, à ce dégoût de l'existence qui s'est, d'années en années, exaspéré en moi, comme je comprends que j'ai fortement cinglé vers le seul port où je pouvais trouver un abri, vers l'Église ! »

On a discuté, et parfois sans indulgence, ces raisons de croire. Mais certaines objections, — les mêmes, notons-le, qu'on a souvent adressées à Chateaubriand, — Huysmans se les est avec rudesse adressées à lui-même. « Il s'usait en disputes, en arrivait *à douter de la sincérité de sa conversion*, se disait : En fin de compte, je ne suis emballé à l'église que par l'art ; je n'y vais que pour voir ou pour entendre, et non pour prier ; je ne cherche point le Seigneur, mais mon plaisir. *Ce n'est pas sérieux !... Ce sont des protestations littéraires*, des vibrations de nerfs, des échauffourées de pensées, des bagarres d'esprit, *c'est tout ce qu'on voudra, sauf la Foi.* »

Oui, mais un fait était infiniment plus certain, contre lequel toutes les objections du monde ne sauraient prévaloir : il croyait. Qu'importe qu'il ne puisse comprendre « la soudaine et la silencieuse explosion de lumière qui s'est faite en lui ». « La veille incrédule, il est devenu, sans le savoir, en une nuit, croyant. » Et sur ce fait indéniable, sur cette base indestructible, il a entrepris de se refaire une vie nouvelle.

D'abord, il est allé à la Trappe « comme un chien qu'on fouette ». Mais là, dans ce milieu de solitude et de paix, sa conversion a pris corps ; il a médité, il a prié, il a triomphé des troubles intérieurs qui venaient l'assaillir ; il s'est confessé, il a communié ; il s'est senti « transporté » d'une joie surnaturelle. « Il éprouvait enfin une aise à vivre. L'horreur de l'existence ne comptait plus devant de tels instants qu'aucun bonheur simplement terrestre n'est capable de donner. » Et quand Durtal quitte la Trappe pour rentrer à Paris,

c'est vraiment un homme nouveau qui va reprendre la vie commune et qui « ne parviendra plus à s'intéresser à tout ce qui fait la joie des hommes ».

***

A ceux qui prirent *En route* pour une simple fantaisie d'artiste et de dilettante, la suite des œuvres de Huysmans vint assez nettement répondre. Il fallut au moins avouer que la fantaisie se prolongeait bien longtemps. *La Cathédrale*, *Sainte Lydwine de Schiedam*, l'*Oblat*, *les Foules de Lourdes* développent avec une ferveur croissante quelques-uns des thèmes amorcés dans *En route*.

Le profond sérieux de l'écrivain s'impose maintenant à tous ses lecteurs. Le marquis de Ségur n'hésite pas à parler de son « retour progressif à Dieu, de sa fidélité sans défaillances à la foi chrétienne depuis sa conversion, de sa foi d'enfant, de son ardente dévotion, à la Vierge Marie, de l'austérité pénitente et laborieuse de sa vie cachée tantôt dans un cloître, tantôt dans sa cellule de la rue de Sèvres, à Paris ».

En se convertissant d'ailleurs, Durtal n'a renoncé ni à son talent, ni à son style outrancier, un peu brutal, où le raffinement, et même la préciosité, s'allient si curieusement à un violent réalisme qui ne recule ni devant le mot propre, et même cru, ni devant le néologisme, ni devant les termes d'argot : tout lui est bon, pour exprimer avec force la pensée, le sentiment ou la sensation qu'il veut rendre. Évidemment, on n'était pas habitué à entendre parler dans cette langue un peu verte des choses religieuses. Mais je ne suis pas sûr que le Pascal des *Pensées*, le Bossuet des premiers *Sermons*, le Veuillot des *Libres Penseurs* en eussent été aussi choqués que les communs admirateurs des « bondieuseries de la rue Bonaparte ». Que, d'autre part, cette langue qui, parfois, rappelle les procédés et la manière de Saint-Simon, avec tous les défauts qu'on peut lui reconnaître, ait son originale saveur, et qu'elle ait trouvé sa justification dans de fort belles pages, c'est ce qui paraît peu discutable :

Vraiment, si l'on y réfléchit, le spectacle de ces milliers de cierges en ignition est admirable !

Quels navrements désordonnés et quels espoirs tremblants ils recèlent! De combien d'infirmités, de maladies, de chagrins de ménage, d'appels désespérés, de conversions, de combien de terreurs et d'affolements, ils sont l'emblème ! Cette Grotte, elle est le hangar des âmes en traverse du

monde, le hangar où tous les écrasés de la vie viennent s'abriter et échouent en dernier ressort ; elle est le refuge des existences condamnées, des tortures que rien n'allège; toute la souffrance de l'univers tient, condensée, dans cet étroit espace.

Ah ! les cierges, ils pleurent des larmes désolées de mères et peut-être sont-ils les simulacres exacts des douleurs qui les brûlent; les uns, pleurant précipitamment, à chaudes larmes, les autres se contraignant, pleurant en de plus tardives gouttes; et tous sont fidèles à la mission dont ils furent chargés ; tous, avant d'expirer, se tordent plus violemment, jettent un dernier cri de leurs flammes devant la Vierge !

On n'a jamais plus fortement exprimé, à mon gré, « le symbole de la communion des âmes », tel qu'il est figuré par la grotte ardente de Lourdes.

Cet art qui n'a point répudié les principes et les habitudes de l'esthétique naturaliste, même en s'appliquant à l'expression des plus hautes réalités spirituelles, a soulevé des objections qui ne laissent point d'être fort spécieuses. On s'est demandé si cet abus de réalisme n'était pas en contradiction secrète avec l'idée même que Huysmans prétendait servir et si, de la meilleure foi du monde, il n'allait pas jusqu'à la fausser et à la compromettre de façon assez fâcheuse. Je trouve cette objection très vigoureusement formulée dans une lettre inédite de Brunetière, datée du 18 septembre 1903 :

Je n'ai absolument aucune raison, disait-il, de mettre en doute la sincérité de M. Huysmans ; aussi ne l'ai-je fait nulle part, que je sache, directement ni indirectement. Mais je ne saurais l'approuver d'avoir entrepris l'apologie du christianisme par les moyens que je crois les plus propres à le discréditer, comme par exemple en nous développant le cas de sainte Lydwine, et en insistant à ce propos sur ce que la pathologie des miraculés a de plus répugnant. La religion n'exige point cette *mortification des sens*, pas plus qu'elle n'admettait les *provocations* de Polyeucte au martyre, et ce n'est point pour avoir joui de ses infirmités, ni surtout pour les avoir soigneusement entretenues en elle, que l'Église a canonisé sainte Lydwine. Le grand défaut de M. Huysmans, si sincère qu'il soit, est, à mon avis bien formel, de *matérialiser* les raisons de croire, et de le faire avec une insistance d'artiste qui ressemble à un jeu ou à un exercice de virtuosité. C'est en cela surtout qu'il est un *décadent*. On dirait que les vérités de la religion ne sont vraies, à ses yeux, que dans la mesure où elles peuvent servir de matière à sa littérature, et par conséquent, vraies de la vérité de son esthétique personnelle à lui, Karl-Joris Huysmans, bien plus que de leur fond. Les effets de vocabulaire et de style auxquels donne lieu la hideur des plaies de sainte Lydwine, voilà, pour Huysmans, le témoignage de la nature chrétienne des souffrances de la sainte. J'ai le regret de ne trouver la preuve ni probante, ni prudente...

Ce jugement est peut-être un peu bien sévère, et il n'est pas sans réplique. Huysmans était « un homme d'excès », en religion comme en art ; et, de même qu'il ne lui suffisait pas, une fois converti, de mener la vie du chrétien ordinaire, et qu'il lui fallut aller jusqu'à l'« oblature », de même il eut une tendance, — entretenue peut-être par son esthétique, — à voir dans les excès ou les raffinements de l'ascétisme le signe ou le témoignage de la sainteté. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père », et la comparaison avec Polyeucte n'eût pas été pour le désobliger. Empressons-nous d'ajouter que, par les terribles souffrances si chrétiennement acceptées et si stoïquement supportées des dernières années de sa vie, il a su légitimer ce qu'il a pu y avoir, parfois, d'étrange ou de paradoxal dans ses conceptions religieuses. « Seigneur, s'écriait-il à Lourdes, à la vue de certaines misères physiques, que vous êtes bon de ne pas m'avoir infligé des maladies semblables ! » Cette épreuve ne devait pas lui être épargnée. Atteint d'un zona des yeux, si douloureux qu'on dut lui coudre les paupières pour les empêcher de se recroqueviller, puis d'un cancer à la gorge, dont les affreux ravages firent de ses derniers mois une lente agonie, il accepta tout avec la plus admirable patience. Il offrait quotidiennement son mal à Dieu, « le remerciant de le faire souffrir, priant avec ardeur, demandant humblement un surcroît de douleur ». Comme le héros d'un roman de M. Bourget, il défendait qu'on lui fît des piqûres de morphine. Il se considérait comme « le total d'une addition », voulant expier pour lui-même ou pour d'autres. Il revivait à la lettre sa vie de sainte Lydwine. « J'espère, murmurait-il doucement, qu'on ne dira pas encore que c'est de la littérature ! »

« Je ne crois, a dit Pascal, que les histoires dont les témoins se feraient égorger. »

VICTOR GIRAUD.

REVUE MUSICALE

Théatre de l'Opéra : *Naïla*, conte oriental en trois actes, poème de M. Maurice Léna, musique de M. Philippe Gaubert. — *Impressions de music-hall*, ballet de M. Gabriel Pierné — Concerts du Chatelet : *Saint François d'Assise*, oratorio; poème de M. Gabriel Nigond, musique de M. Gabriel Pierné.

« Comment peut-on être Persan? » Pour l'être, ou le paraître, le poète et le musicien de *Naïla* s'y sont pris de la manière suivante. Le poème d'abord. Il est simple, du genre exotique et sentimental. En Perse, « dans l'ancienne Perse, avant la conquête arabe et lorsque le culte de Mithra, dieu solaire, en était le culte national », il y avait une fois un roi. Son nom était Rahman et profond son ennui, parce que jusque dans les bras de la belle Féridgé sa favorite il ne connaissait que la volupté, non l'amour. Vint à passer une enfant innocente, une humble paysanne, et cette fois, pour commencer au moins, le monarque aima, ce qui s'appelle aimer. Cependant Féridgé ne tarda guère à le reconquérir. Naïla, repoussée, s'en fut cacher dans les montagnes son amour à elle, son véritable, fidèle et douloureux amour. Bientôt, pris de regret et de remords, le roi vint la rejoindre et lui demander son pardon. De désespoir elle avait perdu la raison. La joie la lui rend, mais pendant un moment très court, juste le temps nécessaire pour que sous les baisers retrouvés elle meure doucement, d'une amoureuse, heureuse mort.

Nous avons omis de vous présenter un sage vieillard, philosophe et poète, d'abord conseiller du roi, puis compagnon et consolateur de Naïla dans sa retraite. Et nous aurions dû vous informer aussi qu'avant d'aller retrouver Naïla le monarque avait abdiqué. La chose et le personnage n'ont d'ailleurs aucune importance.

Persane, ou persique, la musique de M. Gaubert l'est-elle avec exactitude, suivant les modèles ou les modes authentiques de

« l'ancienne Perse, avant la conquête arabe et lorsque le culte de Mithra, dieu solaire, en était le culte national »? Peut-être, mais nous n'en demandons pas tant. Il nous suffit que cette musique ait un air vaguement oriental. Et pour se donner cet air-là, vous le savez, il n'est que d'employer çà et là de ces traits, de ces vocalises, instrumentales ou chantées, qui se développent en libres arabesques et que l'on appelle, croyons-nous, des « mélismes ». M. Gaubert y a recouru parfois, sans en abuser.

Aussi bien sa musique se garde de tout excès. Elle appartient au genre moyen ou tempéré. Toujours claire, harmonieuse, elle n'offense jamais l'esprit ni l'oreille. A peine se permet-elle, au troisième acte, quelques vilaines petites choses, oh! toutes petites, pour faire plaisir en passant à ceux qui les aiment et leur donner un gage. Mais *Naïla* dans l'ensemble est une œuvre de sagesse, de raison, et de tout repos. Cela n'est pas rien aujourd'hui.

C'est quelque chose aussi d'être, comme l'est M. Gaubert, trois fois musicien. *Naïla* n'est pas le premier ouvrage du compositeur. Il n'est personne qui depuis longtemps n'admire le chef d'orchestre. A l'Opéra, surtout au Conservatoire, il est « de ce grand corps l'âme toute-puissante ». C'est merveille de le voir. Enfin, nous ne saurions l'oublier, c'était merveille de l'ouïr du temps que sous ses doigts et ses lèvres une flûte chantait ou soupirait seulement. On se disait, avec un personnage des *Maîtres sonneurs* de George Sand, un petit flûtiot émerveillé lui-même de s'entendre : « Ça parle, ce méchant bout de roseau! Ça dit ce qu'on pense! Ça montre comme avec les yeux! Ça raconte comme avec les mots! Ça aime comme avec le cœur! Ça vit, ça existe! Et il y a une vérité dans ce qu'on entend comme dans ce qu'on voit! » Sans compter que voilà peut-être, en langage poétique, l'analyse ou la définition la meilleure non seulement d'une musique de flûte, mais de la musique entière.

Les *Impressions de music-hall*, un petit ballet de M. Gabriel Pierné, sont très brèves et non moins vives. Quelque vingt minutes de danse et de musique, mais l'une et l'autre infiniment réjouissante. Quatre tableaux seulement, ou quatre « entrées » : les *Chorus Girls*, l'*Excentrique*, les *Espagnols* et les *Clowns musicaux;* le tout pour deux solistes, Mlle Zambelli et M. Aveline, et l'ensemble de la troupe dansante. Une « charge » musicale peut-être? Non pas, le terme serait grossier. Plutôt une gaminerie, sans rien de vulgaire, avec tout ce que le mot implique de jeunesse et de grâce, de bonne humeur et d'esprit.

L'esprit en musique, aussi bien qu'en paroles, peut naître ou

jaillir du choc d'éléments opposés et rapprochés soudain. C'est ici le cas, et de plus d'une manière. Contraste entre la dignité de notre scène académique et nationale et le genre ou le sujet moins noble y représenté. D'autres antithèses, de l'ordre musical pur, ont un agrément plus spécial ou spécifique. C'est un menu thème exposé par un instrument énorme. C'est un spirituel contrepoint. L'imitation ou la réminiscence peut être aussi chose plaisante. Soit un thème de *Sigurd*, (le pas guerrier), fameux par sa vulgarité. Le grossir encore étant impossible, il y a plus d'ironie à l'avoir affiné. Dans l'éclat et jusque dans le tapage voulu de cette musique, rien de voyant ni de criard, ou seulement de trivial. Elle ne se refuse même pas, (témoin la danse des Espagnols, originale et discrète), un soupçon et comme un souffle léger de poésie. Mais surtout la symphonie finale entraîna tout le monde, sur la scène, à l'orchestre et dans la salle, en une tempête, un tourbillon de joie.

Autour de nous on louait communément le musicien de « savoir bien son métier ». Disons plutôt son art. Et cet art est de plus d'une sorte. Du plaisant au sévère, au sérieux du moins, M. Pierné passe avec une liberté charmante. L'auteur des *Impressions de music-hall*, de *Sophie Arnould* et de *Cydalise* est également celui de *la Croisade des enfants* et de *Saint François d'Assise*, sans parler de sa musique de chambre, mais sans l'oublier. Tandis que tel ou tel soi-disant « maître » est à peine musicien à demi, M. Pierné l'est deux fois avec une égale maîtrise. Le public a montré peu d'empressement, le mois dernier, à venir réentendre au Châtelet, après quinze ans, le *Saint François d'Assise*. Indifférence, injustice même, dont il y a lieu de s'étonner et de se plaindre. Avec *la Croisade des enfants*, dans le très noble genre de l'oratorio, *Saint François d'Assise* est tout simplement ce que, depuis un quart de siècle environ, notre musique a produit de plus beau. Et cette beauté diverse est faite, autant que de tendresse, d'élévation et de force. Le temps n'en a rien amoindri ni fané.

Ce sont des pages tout à fait grandes que les dernières, (la mort de François), vraie symphonie avec chœurs fondée sur une mélodie sombre. Elle passe, elle gagne de groupe en groupe, de proche en proche, emplissant peu à peu la plaine d'Assise, comme la foule qui vient avec une pieuse tristesse assister le *poverello* près de rendre l'esprit. Le cantique du soleil est encore, suivant une expression de Maurice Barrès que nous aimons à citer, un « haut moment sonore ». La forme en est originale et le lyrisme éclatant. Le chant s'y épanche,

s'y élève en des strophes lancées à pleine voix, à voix seule et libre. Toutes provoquent des réponses, ou des répons, non moins éloquents et sacrés, du groupe des instruments de cuivre. Enfin une sorte de vocalise, pareille aux anciennes jubilations liturgiques, achève chaque verset et le couronne.

Pour être plus contenu en d'autres passages et pour s'y exprimer avec plus de réserve, le sentiment n'y est pas moins intense. Et ce sentiment est double. Franciscaine deux fois est une musique où se mêlent, ainsi que dans l'âme de François, l'amour de la nature et l'amour divin. Nombreux sont ici les paysages d'Ombrie, lumineux et purs. C'est le dialogue avec les oiseaux : tendre homélie sur les lèvres de François et, par le bec de ses petits interlocuteurs, familières et gentilles réponses. La rencontre de frère François et de sœur Claire, esquissée d'un trait léger, est un des « soirs » les plus émouvants qu'ait dessinés et colorés la musique. Cette beauté des choses, partout répandue et flottante, François lui-même s'en émeut par moments au point de presque en défaillir. Mais dans l'ordre de la vie intérieure et surnaturelle nous avons trouvé, ou retrouvé ici des accents, à la fois tendres et douloureux, de ceux qui viennent du cœur et vont au cœur. Par eux les fiançailles du saint avec la Pauvreté sont d'une grandeur tragique. Elles le sont aussi par les autres éléments d'une musique fidèle et ressemblante aux figures qu'elle évoque, par certains accords volontairement pauvres eux-mêmes, et comme épineux, où la fiancée mystique et misérable semble sentir en quelque sorte se dénuer et se déchirer son vêtement et son âme.

Saint François d'Assise a été joué deux fois au concert du Châtelet et sous la direction de l'auteur, avec le concours d'un ensemble de solistes et de chœurs belges. L'exécution fut parfaite. On ne saurait trop féliciter le chœur d'enfants de l'Institut Notre-Dame de Cureghem et les chœurs des concerts spirituels de Bruxelles. Le fondateur de ce dernier groupe choral, M. Weynandt, a chanté le rôle de saint François d'une voix de ténor émouvante, avec un sentiment très simple et très profond de ferveur mystique. Dans le personnage de sœur Claire, Mlle Yseult Van Dyck a fait preuve d'un art héréditaire. Ainsi des étrangers, mais des amis, vinrent nous rappeler, nous ramener une belle œuvre française. C'est bien, et nous les remercions. Mais il eût été mieux encore de nous en souvenir nous-mêmes, les premiers.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Quiconque, avec une mentalité d'Européen, raisonne sur les affaires de Chine et cherche à en prévoir le développement, risque de se fourvoyer. A celui-là les événements d'Extrême-Orient réservent chaque jour de nouvelles surprises; ils obéissent cependant à un rythme particulier dont il est possible, à l'aide d'une longue expérience, de trouver la clef. Lisez, par exemple, l'article que l'un des plus éminents sinologues français, le Père Léon Wieger, vient de publier (1) et vous découvrirez les lois spéciales qui président à l'évolution actuelle de l'anarchie politique chinoise. Unité traditionnelle et morale, unité de civilisation et de langue, aspiration générale à un gouvernement d'ordre et de concentration; mais, d'autre part, impossibilité pratique de restaurer la fiction unitaire qui a disparu en 1912 avec le vieil empire des Tsing. On a vu apparaître des constitutions d'origine étrangère aussitôt mortes que promulguées, des institutions parlementaires qui n'ont jamais pu s'acclimater, la guerre civile à l'état endémique sans que cependant la masse laborieuse du pays en soit troublée, car les cellules vivantes sont la famille et le village. La Chine, faute d'institutions nationales, est livrée aux ambitions et aux rivalités des généraux que le P. Wieger appelle pittoresquement les Panaches. Parmi ces chefs militaires, plus semblables aux satrapes de Darius qu'à un vrai soldat de notre Europe et qui furent à l'origine des officiers de gendarmerie adjoints aux gouverneurs civils des provinces, aucun talent supérieur, capable de s'élever au-dessus des plus médiocres convoitises, ne s'est jusqu'ici révélé.

« Tel Panache en attaque un autre. Opération stratégique, se dit l'Européen. Pas du tout! Affaire de s'emparer de telle ville, de tel

(1) *La Chine actuelle*, dans *Études*, du 5 avril 1927.

port, où le dit Panache pourra emprunter, c'est-à-dire prendre, à de riches banques, à la caisse de telle douane, l'argent liquide qui s'y trouve. Puis, il y a la défection et les trahisons qui ne se raisonnent ni ne se calculent. Or, ces défections et ces trahisons sont, sinon de tous les jours, du moins de tous les mois. Tout Panache mécontent de son chef passe à l'adversaire. Ses soldats le suivent. Pourquoi ne le suivraient-ils pas? Ils n'ont aucune notion de patriotisme, de devoir, d'honneur. Ils ne savent pas pourquoi ils font campagne, pourquoi ils tuent et sont tués. Ils savent seulement que, s'ils ont pour l'heure un habit sur le corps, des aliments dans l'estomac et des piastres dans les poches, c'est à leur maréchal ou à leur général qu'ils le doivent. Il le suivent donc aveuglément, pour la gamelle, pour le pillage, quitte à se disperser comme une volée de moineaux quand le premier obus tombera dans leurs rangs... On les ralliera ensuite et la partie continuera. » Triste partie, dont l'enjeu est le pillage du plat pays et dont on n'aperçoit pas la fin, à moins qu'il ne s'élève un grand chef national. La *Jeune-Chine* est nationaliste; mais à côté d'un nationalisme de bon aloi, les manuels pour les écoles et collèges enseignent un exclusivisme absolu, une xénophobie sauvage. « Le flot montant d'irréligion, d'immoralité, de révolte et de haine » détruit les fondements sur lesquels pourraient être édifiés une nation et un gouvernement. Sur ce terreau en fermentation, la franc-maçonnerie, surtout américaine, se développe et le bolchévisme russe s'installe. Nationalisme et intérêt commercial restent les seuls facteurs dont on puisse faire état pour fonder un ordre provisoire et asseoir une paix précaire.

Chang-kaï-sek est-il le chef qui saura s'élever au-dessus des autres et imposer son autorité? On en peut douter; mais il faut prendre les événements tels qu'ils se présentent et, à l'heure actuelle, la manœuvre du commandant en chef de l'armée cantonaise domine la situation. La rupture est complète entre Chang-kaï-sek et le gouvernement bolchévisant de Hankéou. Maître de Changhaï et de Nankin, le chef sudiste se dégage des éléments russes qui s'imaginaient avoir cause gagnée, congédie Borodine et ses acolytes, organise à Nankin un nouveau gouvernement. En même temps, à Changhaï, des opérations de police rudement conduites nettoient la grande ville des éléments les plus actifs du communisme à la russe, tandis qu'à Canton, l'ancienne capitale de Sun-yat-sen, la ville sainte de la révolution chinoise, un général nommé Leï exécute avec succès un coup d'État contre les éléments extrémistes et

les agents russes. Ainsi, au sein du Kuo-min-tang, le grand parti nationaliste chinois, s'opère une scission entre les éléments révolutionnaires et les éléments modérés, une épuration qui élimine les étrangers.

Que va faire maintenant Chang-kaï-sek ? Il se défend de chercher une entente avec Tchang-tso-lin et les *toukiouns* du nord. Il semble même avoir repris contre eux les hostilités, tant au nord de Nankin que dans le Honan où le fils de Tchang-tso-lin se dirige lentement vers Hankéou. A l'extrémité sud-ouest de la Chine, au Yunnan, le maréchal Tang-chi-yao a été supplanté par un Panache révolutionnaire ; la guerre civile et le brigandage désolent cette province qui avoisine le Haut-Tonkin et que traverse le chemin de fer construit par les Français avec tant d'audace et de succès à travers une région montueuse et difficile, de Laokai à Yunnan-sen. Un ingénieur français du chemin de fer a été enlevé le 20 avril par des soldats ou des brigands qui prétendent lui faire payer rançon ; la ligne a été interrompue pendant quelques heures. Ainsi le trouble se rapproche de la frontière qui, sur 1 700 kilomètres, sépare le Tonkin de la Chine méridionale. Tang-chi-yao vivait avec les autorités françaises en bonne intelligence et se rendait compte que le chemin de fer apporte à la province le mouvement, l'enrichissement et la vie ; il faut espérer que, s'il est évincé, son concurrent suivra la même politique. D'ailleurs, depuis longtemps, à la demande de M. Varenne, des précautions militaires ont été prises sur la frontière : c'est sans doute le meilleur moyen pour qu'elles restent inutiles.

La note du 11 avril, signée des ministres à Pékin des cinq puissances, demandait, pour les déplorables incidents de Nankin, punition des coupables, indemnités, garanties pour l'avenir. Elle a été remise, par les consuls à Hankéou, à M. Chen, faisant fonction de ministre des Affaires étrangères, et au général Chang-kaï-sek. La réponse de M. Chen fut vague et dilatoire. Mais, avant que les puissances aient décidé une nouvelle démarche plus péremptoire, est survenue la rupture entre le gouvernement bolchévisant de Hankéou et Chang-kaï-sek. Il n'est pas douteux que l'appareil militaire déployé par les puissances à Changhaï et sur le Yang-tse, les évolutions de 170 navires de guerre sur les mers et les fleuves de Chine, la présence d'une petite armée à Changhaï, les vols de nombreux avions, ont contribué à fortifier Chang-kaï-sek dans sa résolution de rompre avec les extrémistes et de rejeter sur eux la responsabilité des événements de Nankin dont se plaignent à juste titre les puissances.

Il paraît bien, en effet, que la responsabilité directe appartienne à un Panache qui a, depuis, déserté le parti de Chang-kaï-sek pour offrir ses services aux extrémistes d'Hankéou. Dans ces conditions, convient-il de tenir rigueur à Chang-kaï-sek, d'exiger de lui des réparations pour des attentats dont il est sans doute responsable selon les principes du droit public européen, mais qu'il aurait été vraisemblablement fort empêché de prévenir ou de réprimer? Ne vaudrait-il pas mieux essayer d'une entente avec lui et le soutenir discrètement dans sa campagne pour purger la Chine des bolchévistes? Le blocus du Yang-tse, dont il est question, irriterait l'opinion des nationalistes modérés qui sont le nombre et l'avenir. Exiger de Chang-kaï-sek des réparations, ce serait le discréditer aux yeux des fidèles du Kuo-min-tang et préparer son échec. Il serait suffisant de ne lui demander que des assurances pour l'avenir. Soyons prêts, vis-à-vis du nationalisme chinois qui est l'opinion plus ou moins raisonnée de toute la population, à toutes les concessions compatibles avec la sécurité des personnes et des intérêts européens. L'ennemi, en Chine, c'est la IIIe Internationale.

A cet égard, les perquisitions exercées, sur l'ordre de Chang-tso-lin, dans les dépendances de l'ambassade soviétique à Pékin ont apporté des documents probants. La protestation du gouvernement de l'U.R.S.S. est restée platonique et verbale; on n'ignore pas, à Moscou, qu'une action militaire russe en Mandchourie aurait immédiatement pour effet la mobilisation de l'armée japonaise, et l'on a même accusé Chang-tso-lin de n'avoir agi contre l'ambassade des soviets, que dans le dessein de provoquer un conflit russo-japonais. Il n'est pas possible d'affirmer que l'opération de police exécutée à Pékin ait fait l'objet d'une entente préalable entre Chang-tso-lin et les autres chefs militaires antibolchévistes, tels que Leï à Canton et Chang-kaï-sek à Changhaï; mais il est difficile de ne pas remarquer la coïncidence des diverses offensives des Chinois nationalistes, qu'ils soient sudistes ou nordistes, contre les agents ou les alliés de Moscou. On croit toujours voir ce que l'on craint : à Moscou, on a cru discerner, dans cette série d'événements concordants, l'influence directrice de l'Angleterre. Il est certain que, depuis quelques semaines, la politique britannique s'est ressaisie et raffermie; elle ne craint pas, tant chez elle, où elle prépare des mesures pour empêcher le retour désastreux d'une grève générale comme celle des mineurs, qu'en Chine et ailleurs encore, de prendre la direction de la résistance à l'offensive du bolchévisme révolutionnaire qui se confond avec

l'expansion de la puissance russe. Le drame que nous vivons apparaît, si on l'étudie sur la carte, comme une phase grandiose du duel historique de l'éléphant et de la baleine.

Nous disions, il y a quinze jours, l'importance du facteur japonais dans l'évolution prochaine des affaires chinoises. Un événement d'ordre intérieur vient de se produire qui ne manquera pas d'avoir des conséquences dans les relations sino-japonaises. Le ministère Wakatsuki a donné sa démission, alors qu'il paraissait assez solide pour durer jusqu'aux élections de 1928 qui, pour la première fois, se feront au suffrage universel. Tout à coup, à propos des affaires très embrouillées de la banque de Formose, M. Wakatsuki s'est retiré le 16 avril, au cours d'une séance du Conseil privé, sans qu'un vote parlementaire l'eût mis en minorité. Au Japon, sous les dehors de la vie constitutionnelle et parlementaire, se cache la vraie politique qui est conduite par les clans historiques et par la Cour. Un ministère nouveau était préparé dans la coulisse et son chef n'est autre que le baron Tanaka, ancien généralissime de l'armée, chef du clan de Nagato, qui est celui de l'armée, et leader du parti Seiyu-kai. En cette circonstance est intervenue la respectée personnalité du dernier des Genrô, c'est-à-dire le dernier des hommes illustres de la grande génération de Meïji, créateurs du Japon moderne, le vieux prince Saionji qui appartient au même clan et qui est le conseiller très écouté de l'Empereur; cette haute et rare intervention prouverait à elle seule que les dirigeants du Japon regardent la situation en Chine comme grave. Le baron Tanaka est le successeur des Yamagata, des Teraoutchi; il est partisan, en Chine, d'une politique plus énergique, sinon belliqueuse, et le choix d'un tel personnage constitue, à lui seul, un avertissement significatif à l'adresse de Moscou. Le baron Tanaka et ses amis n'ont pas pardonné à l'Angleterre l'affront de 1921 et se garderont de lui faire des avances : ils suivront, en Chine, une politique de prestige japonais et de pacification intérieure, très opposée à la prédominance russe et bolchéviste, mais très disposée à supplanter l'influence politique et économique des Anglais. Toutefois, pour le moment, dans la lutte contre l'offensive communiste, la politique du nouveau ministère se trouvera parallèle à celle de Londres. Son premier acte n'a-t-il pas été, en effet, de faire arrêter, au moment où ils allaient partir pour Canton, les délégués communistes japonais qui se proposaient de prêter main forte aux extrémistes chinois? Voilà donc qu'intervient, en Extrême-Orient, un élément nouveau dont il faudra suivre avec

attention les actes ; malgré une crise bancaire aiguë qui peut gêner momentanément son action, le facteur japonais devient plus que jamais prépondérant.

La politique britannique, engagée dans une lutte décisive contre les forces de destruction et de ruine, a besoin, en Europe, de cette paix profonde que souhaitent aussi tous les peuples au sortir de la grande guerre. Aussi la voit-on s'efforcer d'apaiser les susceptibilités de l'Italie et d'arranger le différend avec la Yougoslavie à propos de l'Albanie. Peut-être eût-il été préférable de ne pas commencer par encourager les ambitions inquiétantes de M. Mussolini. On espérait, à Londres, que la difficulté se réglerait par une négociation directe entre l'Italie et la Yougoslavie, la première se prêtant à un examen en commun du traité de Tirana et déclarant que le maintien au pouvoir du cabinet Ahmed Zogou n'est pas impliqué dans ses conventions avec l'Albanie, la seconde consentant à ratifier les accords économiques de Nettuno et à ne pas appliquer les mesures administratives ou légales dont se plaignent les Italiens qui possèdent des propriétés ou résident en Dalmatie. Mais voici qu'une note officieuse de M. Mussolini fait savoir que le traité de Tirana « qui ne regarde pas l'État yougoslave, » ne pourra être, ni directement ni indirectement, discuté ou remis en question dans les négociations qui s'ouvriraient entre Rome et Belgrade. Dès lors, si la question d'Albanie est exclue, de quoi pourra-t-on bien parler? Il faut donc constater que, depuis que la crise est ouverte, elle n'a pas fait un pas vers une solution et que, par conséquent, elle s'est aggravée. Le *Times* remarque que le geste de M. Mussolini révèle une volonté d'intransigeance et de résistance aux conseils d'apaisement venus de Londres. La presse anglaise est inquiète et irritée ; elle sent que le gouvernement britannique a, dans les origines de cette délicate affaire, certaines responsabilités, et elle s'étonne des résistances de l'Italie. Celle-ci, à vrai dire, est libre de conclure un traité avec un autre État sans que personne soit juridiquement fondé à s'en émouvoir; mais il est évident qu'entre une grande puissance comme l'Italie et un petit État comme l'Albanie, un pacte tel que celui de Tirana équivaut à un protectorat et met en cause l'indépendance de l'Albanie : de là les inquiétudes justifiées du royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

Tout le problème est dominé, nous l'avons montré ici le 1er avril, par la déclaration de la Conférence des ambassadeurs du 9 novembre 1921. Il s'agit de l'interprétation et de l'application d'un

texte ; il est donc évident que la Société des nations est compétente. De ce fait, une nouvelle difficulté se greffe sur la première. L'Italie a peu de goût pour la juridiction de Genève et elle a laissé entendre que, si elle n'obtenait pas gain de cause, elle se retirerait comme l'a fait l'Espagne. C'est donc l'avenir de la Société des nations qui est en jeu, car si elle recule devant une intervention dans un litige où est impliquée une puissance de premier plan, comment son autorité morale ne s'en trouverait-elle pas diminuée? Déjà l'affaire de Corfou lui a échappé ; si elle se désintéresse du différend albanais, comment imposera-t-elle aux petits États ses décisions? Le cas est épineux et pour l'institution de Genève et pour la politique de Londres. Nous ne croyons pas que M. Mussolini cherche quelque aventure de guerre ; mais, poussé par son parti, il serait bien aise d'étaler quelque succès diplomatique retentissant : c'est là un jeu dangereux pour lui et pour la tranquillité de l'Europe.

A Belgrade, jusqu'ici, l'opinion est restée calme et le gouvernement prudent; mais on sent l'énervement grandir. Sous l'influence de ces événements, le cabinet présidé par M. Ouzounovitch a donné sa démission et le roi Alexandre a confié à M. Vokitchevitch, radical serbe, la mission de former un cabinet où M. Marinkovitch, démocrate, prend les Affaires étrangères. Cet essai de concentration nationale signifie une politique de résistance à l'extérieur; toutes les fractions de la famille yougoslave sont d'accord pour réclamer l'indépendance de fait et de droit de l'Albanie et pour rejeter l'intrusion de l'Italie dans les affaires balkaniques. De Sofia viennent les déclarations les plus pacifiques ; mais l'opinion hongroise est surexcitée par le récent voyage du comte Bethlen à Rome et par le traité d'amitié qui y a été signé. Il faudra beaucoup de tact et de fermeté à la diplomatie de l'Angleterre et de la France pour faire accepter une solution du différend qui non seulement soit pacifique, mais qui ne laisse nulle part d'amertume et qui n'entame pas le prestige de la Société des nations. La paix est en danger. Il appartient à sir Austen Chamberlain de la sauver.

Les monnaies heureuses n'ont pas d'histoire. Le Français, en ouvrant son journal, ne regarde plus le cours des changes, assuré qu'il est de le retrouver le lendemain ce qu'il était la veille. Nous vivons, depuis plusieurs mois, sous un régime de stabilisation de fait aux alentours de 124 francs pour une livre; l'expérience se poursuit dans les meilleures conditions. La crise économique, annoncée et

prévue, s'est produite; elle n'a pas pris l'ampleur que l'on appréhendait; le chômage, qui n'a jamais atteint des proportions désastreuses, est en régression. Il est démontré que la France peut supporter, sans compromettre son industrie et son commerce, ce minimum de crise, mais qu'une revalorisation plus accentuée déterminerait une crise plus redoutable; d'ailleurs une nouvelle étape de revalorisation accroîtrait la dette publique dans des proportions telles que les impôts deviendraient intolérables et ruineraient l'activité productrice du pays. L'admirable équilibre de notre économie nationale a sauvé une fois de plus la fortune de la France.

L'œuvre accomplie depuis la fin de juillet 1926 par M. Poincaré tient du prodige; elle est le résultat de la confiance qu'inspire l'homme d'État et de l'habileté technique du financier. Un accord avec la Banque de France confie à celle-ci le soin de maintenir la stabilité du franc par des ventes ou des achats de devises appréciées. La réserve de devises étrangères ainsi constituée par la Banque atteint 100 millions de livres sterling, si bien que le gouverneur, M. Émile Moreau, a pu conclure un accord avec la Banque d'Angleterre pour le remboursement de 33 millions de livres empruntés pendant la guerre pour le compte de l'État et garantis par un dépôt d'or de 18 millions de livres. Ce dépôt revient aujourd'hui accroître l'encaisse métallique de la Banque de 458 millions de francs or : avantage matériel par la suppression de lourdes annuités d'intérêts et par l'accroissement du gage métallique de la circulation fiduciaire; avantage moral par l'exhaussement du prestige et du crédit de la finance française. Le problème des dettes interalliées n'est pas modifié par ce remboursement. La ratification des accords avec Londres et Washington n'a pas été demandée au Parlement; la question reste donc entière, mais, en fait, la France verse à ses deux alliées des annuités qui correspondent aux chiffres inscrits dans les accords; sans préjuger du règlement définitif, le trésor français désarme les oppositions qui pourraient venir des banques anglo-saxonnes et prouve sa bonne volonté. Tant que l'Allemagne exécutera le plan Dawes, il n'y a pas de raison pour que les versements français à l'Amérique et à l'Angleterre ne soient pas continués.

Les avances de la Banque à l'État ont été ramenées à 28 milliards environ. Deux opérations successives, dont l'une est en cours, ont transformé une forte partie de la dette à court terme en dette à long terme et absorbent la plus large part des échéances prévues jusqu'à la fin de 1930. La Caisse autonome de gestion des bons de la défense

nationale déclare que, pour 1928, le rendement du monopole des tabacs lui suffira pour faire face à ses engagements sans demander aucune subvention au budget. Le rendement des impôts, en 1926, a dépassé d'environ un milliard les évaluations budgétaires. Les statistiques des douanes témoignent d'une situation commerciale satisfaisante; la balance du commerce est équilibrée. La Banque de France vient d'abaisser le taux de son escompte. A tous les points de vue, le redressement financier de la France est en bonne voie; mais il faudra encore des années avant que la liquidation financière de la guerre puisse être considérée comme assurée et la stabilité du franc comme définitive; une nouvelle offensive du socialisme en matière économique et fiscale, la chute du ministère d'union nationale sur quelque « pelure d'orange » parlementaire, suffiraient à compromettre les résultats acquis et à rejeter le franc loin du port sur la mer orageuse des tempêtes cambistes. La stabilisation du franc, c'est, pour les agioteurs, la mort de la poule aux œufs d'or. L'affermissement d'un gouvernement de concentration nationale et de paix sociale, c'est, pour les professionnels de l'agitation politique, le naufrage de leurs espérances. On peut espérer que le bon sens de la majorité parlementaire l'emportera sur les passions électorales dont la violence ira grandissant à mesure qu'approchera l'échéance de mai 1928. Il subsiste donc assez d'éléments d'inquiétude pour qu'il soit permis de dire : confiance au comptant, défiance à terme.

Car, « à terme », ne verra-t-on pas les fantaisies ruineuses de la surenchère démagogique qui risque de compromettre l'équilibre du budget de 1928? Le péril vient actuellement, pour le gouvernement de la République, de ses fonctionnaires. Il se peut que certaines de leurs revendications soient justifiées, quoique les sacrifices consentis par l'État en leur faveur soient déjà considérables; mais ce qui est intolérable, c'est la forme que prennent ces réclamations qui dressent contre l'État le fonctionnaire salarié de l'État. Par le favoritisme et l'ingérence des politiciens, les gouvernements qui se sont succédé depuis quarante ans ont laissé s'effriter le prestige qui entourait le fonctionnaire et se dissoudre ce sentiment, naguère si vivace, l'honneur de servir l'État. Les fonctionnaires publics, devenus des salariés comme les autres, organisés comme les autres en syndicats arrogants et autoritaires, exigent de gros profits pour un minimum de travail et, s'ils ne reçoivent pas toutes les satisfactions qu'ils réclament, menacent de recourir aux moyens révolutionnaires; c'est parmi les petits fonctionnaires que se recrute en partie l'armée du

communisme. Les grandes corporations ouvrières sont, en général, plus raisonnables, plus conscientes de l'intérêt général que les fonctionnaires. On a vu dernièrement, grâce à la fermeté de M. Tardieu et à la bonne influence de quelques hommes politiques, les mineurs accepter une réduction des salaires que la dépréciation du franc avait fait hausser dans des proportions incompatibles avec la bonne gestion des entreprises qui n'est à personne plus nécessaire qu'aux ouvriers eux-mêmes. Il n'est pas certain que les fonctionnaires feraient preuve de la même sagesse, et, comme ils sont d'importants agents électoraux, il naît de là un danger parlementaire capable de remettre en question les résultats acquis et l'avenir du redressement financier.

Aux appréhensions qui viennent de cette source s'ajoutent les soucis que donne au gouvernement l'agitation inquiète des groupes parlementaires. Le succès éclatant d'un gouvernement d'union nationale, d'un gouvernement au-dessus des partis n'est-il pas de nature à laisser planer des doutes sur l'utilité des partis et du gouvernement par les partis? Ce ne sont pas des problèmes parlementaires, mais des problèmes d'autorité qui se posent dans tous les pays éprouvés par la guerre et menacés par la lutte des classes; et alors les partis, leurs vaines formules, leurs luttes où n'apparaît pas l'intérêt direct du pays, ne risquent-ils pas de paraître des formes désuètes et même dangereuses de l'activité politique d'une grande nation? D'ailleurs y a-t-il en France des partis? On pourrait croire qu'il existe un parti socialiste; cependant les socialistes réunis en congrès à Lyon viennent d'entendre de nombreux discours sans réussir à définir nettement la frontière entre eux et les radicaux-socialistes, encore moins entre eux et les communistes. Avec les radicaux, parti « bourgeois », on évitera de se compromettre, mais on acceptera leurs voix dans les élections. L'impression qui se dégage du congrès, c'est que les socialistes refusent de participer à des gouvernements radicaux parce qu'ils espèrent devenir un parti de gouvernement et faire pour eux-mêmes et par eux-mêmes l'expérience du pouvoir. Mais comment serait-on un homme de gouvernement quand on accepte, avec toutes ses conséquences, la doctrine marxiste, quand on ne rejette pas les méthodes de violence, les « vacances de la légalité » et la dictature du prolétariat? Et comment, quand on accepte tout cela, ne serait-on pas débordé et primé par le parti communiste qui a, lui du moins, le bénéfice de la logique, la force de l'organisation, l'appui de la IIIe Internationale, et qui a résolu à son usage le problème de l'autorité? Le Congrès de Lyon a donné l'impression du vide et du désarroi; les

socialistes balancent des formules et s'imaginent y enfermer les manifestations changeantes et multiples de la vie. Le socialisme politique est stérile, à moins qu'il ne reprenne, par un jeu qui n'est pas inédit, les maximes gouvernementales communes à tous les républicains et n'accomplisse l'évolution par où nous avons vu les plus notoires de ses anciens chefs devenir des hommes de gouvernement.

Au moment où, en Asie, la lutte se poursuit contre le bolchévisme de Moscou et où l'Angleterre engage la bataille chez elle, en France, l'autorité judiciaire s'est enfin émue des menées de certains agents révolutionnaires, organisateurs de cellules communistes et, en même temps, fournisseurs pour l'étranger de renseignements sur la marine et l'armée françaises. Des perquisitions et des arrestations ont amené la saisie des documents les plus révélateurs sur l'organisation, par Moscou et sous le contrôle de la IIIe Internationale, du sabotage et de la destruction de tous les rouages de l'État, de la défense nationale, des colonies et pays de protectorat. Les mandats électifs servent de paravent à une propagande de destruction et de guerre civile; un conseiller municipal de Paris, que la police n'arrive pas à retrouver, parcourait nos ports de guerre et dirigeait, au profit de l'Internationale communiste, une véritable agence d'espionnage et de trahison. De toutes parts les renseignements affluent sur ces attentats contre la patrie et la société au profit d'un parti qui prend son mot d'ordre et reçoit ses subsides de l'étranger.

Le gouvernement s'est ému d'un tel péril et l'on a entendu le ministre de l'Intérieur, M. Albert Sarraut, parlant à Constantine à propos du jubilé parlementaire de M. Thomson, dénoncer en vigoureuses formules ce danger mortel et sonner le ralliement contre le communisme : « Avec son domaine d'outre-mer, la France est une nation de cent millions d'habitants, riche d'incomparables richesses. Sa force militaire, c'est-à-dire sa sécurité et son avenir économique, c'est-à-dire son indépendance, dépendent largement, dépendront plus largement encore demain de ce potentiel colonial. Voilà donc ce qu'il faut annihiler. Et le communisme français, sur l'ordre de l'extérieur, s'est attaché spécialement, en ces dernières années, à essayer de briser les clefs de voûte de notre grand œuvre colonial... On ne saurait ici invoquer les droits de la liberté d'opinion. La destruction de la patrie n'est pas une opinion : c'est un crime. Une doctrine dont les tenants préparent le carnage des guerres civiles et font de l'espionnage pour le compte de l'étranger n'est pas une doctrine ; elle est un attentat contre la vie des citoyens et contre l'indépendance du

pays. Elle est au ban de la conscience publique. Elle relève non de la critique du dilettante, mais de la police et du prétoire... Nos masses ouvrières, les premières, avec leur sagesse, et leur bon sens accoutumé, ont discerné le péril et réagi vigoureusement contre l'emprise de Moscou. Comment le gouvernement et le parlement feraient-ils preuve d'une clairvoyance moindre ou d'une moindre fermeté? Pour eux, comme pour les masses laborieuses, le mot d'ordre doit rester le même : « le communisme, voilà l'ennemi ! » Voilà un langage auquel les ministres de l'Intérieur ne nous ont pas accoutumés; il a soulevé en Algérie d'enthousiastes acclamations et il a, en France et hors de France, un profond retentissement. Ne nous disait-on pas, ne répète-t-on pas à chaque élection : « pas d'ennemis à gauche » ? Les paroles de M. Sarraut sonnent comme un appel de bataille; il a prouvé qu'il était homme à ne pas se contenter de paroles. La lutte contre le communisme, c'est un problème d'autorité et d'organisation.

Le Président du Conseil, a lui aussi, porté à Strasbourg, au Congrès de l'Association générale des étudiants, d'admirables paroles qui ont eu le plus heureux effet, paroles de paix, de concorde, de loyauté française, d'ardent patriotisme. Déjà, quelques jours auparavant, le procès en diffamation intenté par M. l'abbé Hægy, qui passait pour l'un des chefs du petit groupe autonomiste alsacien, à M. Édouard Helsey, du *Journal*, devant la Cour d'assises de Colmar, s'était terminé, grâce à la bonne volonté de tous et à l'heureuse intervention du bâtonnier Henri Robert, par une réconciliation générale aux cris de « Vive la France » et au chant de la *Marseillaise*. Entre les Alsaciens, les Lorrains et les autres Français, il ne peut s'agir que de malentendus. Certaines maladresses cartellistes et, depuis l'origine, quelques choix fâcheux de fonctionnaires, avaient pu alarmer les catholiques d'Alsace. Des promesses solennelles ont été faites dans la joie du retour des provinces perdues; M. Poincaré vient de redire que ces promesses seront tenues et qu'il y veillera; le grand Lorrain sait parler au cœur des Alsaciens. Il faut qu'une génération se passe pour que la mutuelle compréhension soit complète. L'amour de la France et l'amour de l'Alsace ne sauraient être contradictoires ; ils se complètent, comme l'Alsace complète l'unité française.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

QUAND LYAUTEY PARLE...

Je ne sais pas de nos jours un homme d'action, à l'exception peut-être de M. Raymond Poincaré, qui ait tenu les registres de sa vie avec l'exactitude minutieuse et continue du maréchal Lyautey. Ses archives ont un plan, une suite et un ordre qu'un bibliothécaire professionnel envierait. Tout y est à sa place et à sa date. Aucune confusion encombrée ne gêne ou ne retarde les recherches. Sur un signe, les documents arrivent pour vérifier ou compléter les souvenirs qu'une exceptionnelle mémoire a amassés. L'action vaut par la méthode. Les grands conducteurs d'hommes n'ont pas de temps à perdre ou de forces à gaspiller. J'ai toujours été frappé par l'hommage que Taine, peu suspect de partialité enthousiaste, rendait aux *atlas*, à toute heure complets et ouverts, de Napoléon. Le maréchal Lyautey est de la même école. Il sait travailler et, prêchant d'exemple, il sait faire travailler. Tous ses *atlas* sont à jour. Quand l'histoire, où il occupera une si grande place, fixera les étapes de son existence, il ne la fera pas attendre. Déjà, les dossiers sont prêts.

Ce n'est pas un souci d'ambition ou de gloire qui les a constitués, mais, plus simplement, le goût et le besoin de la précision. Le maréchal Lyautey a l'esprit clair. Il veut savoir et il veut voir. Avec lui, il n'y a que les réalités ou les possibilités qui comptent. Il ne s'embarrasse pas des détails inutiles. Son imagination, cultivée avec tant de goût, ne déteste pas la fantaisie, et ce Lorrain impétueux ne rougit pas de la part qu'il fait à la « folle du logis ». Mais il en va tout autrement

de sa raison, qu'il surveille et dirige avec une froide et calme lucidité. Il lui rend les comptes qu'il lui doit et il ne lui refuse pas les justifications qu'elle exige. Ses cartons s'alignent, à côté les uns des autres, dans l'ordre chronologique, bourrés de chemises, où les documents se pressent, exactement numérotés, rangés et datés. Rien n'y manque, ni un brouillon, ni une instruction, ni une pièce, ni un chiffre. Il n'y a aucune déconvenue à craindre. La plus belle carrière d'un « animal d'action », comme le maréchal Lyautey s'est défini lui-même avec plus d'esprit que de respect, s'y développe de jour en jour, et presque d'heure en heure. Quand un renseignement lui est nécessaire, il suffit d'un mot dit à un officier d'ordonnance pour que, tout de suite, il l'obtienne. A Rabat et rue Bonaparte, j'ai vu l' « animal » à l'œuvre. Il m'a émerveillé et il m'étonne encore par sa puissance, par son sens du commandement, par la vivacité de ses initiatives. Il ne reste jamais en place. A peine assis, il se relève, il se promène et il parcourt la pièce ; il se détend et il se répand. Même dans son cabinet de travail, il est en action et c'est, ma foi, un bel animal, dont le travail constant, mais plus méthodique que réglementaire, a, pendant vingt-cinq ans, défendu et agrandi la France.

Il y a peu de carrières qui puissent affronter l'histoire avec de plus beaux états de services. Le maréchal Lyautey, qui a eu quelquefois à se plaindre des hommes, n'a rien à craindre du temps. Ce juge incorruptible, inaccessible aux intrigues, aux jalousies ou aux rancunes, lui rendra la pleine justice qui lui est due. Les révolutions déboulonnent parfois les statues, mal assises, des places publiques, mais l'histoire décerne les immortalités qui durent. Le maréchal Lyautey est entré, tout vivant, dans ce Panthéon, où l'idée nationale fait les réconciliations nécessaires. Il n'en sortira plus.

Les *Paroles d'Action*, que le maréchal Lyautey est sur le point de publier, sont un témoignage. Il ne faut pas les confondre avec un plaidoyer, dont l'inutilité serait choquante. Ce sont des documents qui parlent. Il y a toujours dans les *Mémoires*, même les plus sincères, une part d'artifice et il en est peu, généralement écrits sur le tard de la vie, qui, même non préméditées, ne renferment des inexactitudes. Avec les documents que le maréchal Lyautey a livrés ou va livrer à la publicité, aucun de ces deux risques n'est à redouter. Chaque

pièce a sa date et peut se juger à l'heure même où elle a été écrite, sans qu'on doive soupçonner des arrangements ou des accommodements que l'amour-propre aurait fait souffrir à la vérité. Il y a sept ans, c'étaient les *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, écrites au cours des événements, de 1894 à 1899, à des parents ou à des amis, dans une intimité confiante qui, au moment où elles étaient envoyées, ne prévoyait et ne préparait aucune publication. Quand elles furent connues du public, il y avait plus de trente ans, et pour quelques-uns même plus de trente-cinq ans, que les événements étaient accomplis. Ces lettres, dont la spontanéité n'enlevait rien aux mérites littéraires, et qui révélaient un écrivain et un artiste, frappèrent surtout par leur sincérité. Elles rendaient le son de la vie. Rien, ni pour le fond ni pour la forme, n'y avait été changé ou atténué. Celui qui les signait n'était pas un auteur : il était un homme. Et quel homme ! Frémissant, passionné, impatient, enthousiaste, avec le sens aigu du pittoresque, le goût de l'action, enfin trouvée, et un rare don de jugement et de clairvoyance.

Les *Lettres du Tonkin et de Madagascar* eurent le succès dont elles étaient dignes. Je n'en promets pas un moins grand aux *Paroles d'Action*. Leur titre me plaît. Il répond exactement, et tout à la fois, au tempérament et au dessein du maréchal Lyautey. N'ayant jamais été de ceux qui parlent pour ne rien dire, l'illustre soldat marque, en deux mots brefs, qu'il a parlé pour agir. Au cours de vingt-cinq années d'*action coloniale*, il a prononcé d'innombrables allocutions, toasts et discours où cette action s'affirme. Disséminés un peu partout, perdus dans des journaux oubliés ou dans des brochures introuvables, le maréchal Lyautey les a réunis avec la même fidélité qu'il avait fait de ses lettres. Ce sont des documents sans prix. Ils jugent un homme et une œuvre.

Mais il y a plus : ils sont un enseignement, un exemple, une initiation. Quand le maréchal Lyautey publiait en 1920 ses lettres, jusque-là restées dans des dossiers privés, il cédait à des sollicitations dont il exprimait ainsi la raison déterminante : « On veut bien me dire que, à l'heure où notre pays, après avoir restauré son intégrité européenne, a plus besoin que jamais de garder le sentiment de sa force de rayonnement extérieur, elles pourraient inciter quelques jeunes activités à porter leurs vues au delà des mers... » Ce besoin n'a rien

perdu de sa force. L'action coloniale fait toujours partie du rayonnement extérieur de la France. Il ne faut pas la rabaisser à la coquetterie d'une parure : elle est, aujourd'hui comme hier, une des conditions vitales de notre sécurité. Les scandales que l'on a exploités et dont on a d'ailleurs grossi l'importance ne prouvent rien contre une œuvre qui est l'honneur et la garantie de notre pays. Il y a toujours, même dans les sociétés les plus civilisées, des pirates et des bandits. Si une hirondelle ne fait pas le printemps, une concession mal ou trop tôt donnée ne condamne pas un régime colonial. C'est outrager le bon sens et la justice, et c'est aussi desservir la France, que de généraliser, au profit des malveillances qui nous guettent, des cas exceptionnels. Au lieu de décourager les « jeunes activités » prêtes à passer les mers, il faut les pousser de plus en plus vers cette « plus grande France » où se joueront peut-être quelque jour les destinées de la patrie. Je n'aurais pas besoin d'être beaucoup pressé pour saluer dans Jules Ferry le plus grand homme d'État de la troisième République. Ce Lorrain tenace ne bornait pas sa vue à la trouée des Vosges. Il regardait plus loin, en Afrique et en Asie, avec une clairvoyance où il entrait du génie. La postérité l'a mis à sa vraie place. Elle lui fait honneur des épithètes mêmes avec lesquelles on voulait le salir. Mais il fallait pour mettre en œuvre sa pensée, pour la féconder et pour la protéger contre les mauvais destins, des hommes d'action tels que Paul Bert, de Lanessan, Paul Doumer, Eugène Étienne, Jonnart, Albert Sarraut, les frères Cambon, Gallieni et Lyautey.

Avec les *Paroles d'Action*, nous retrouvons en 1900 Lyautey et Galliéni. Le nouveau recueil du maréchal Lyautey n'embrasse pas en effet toute sa vie coloniale, dont les circonstances excluent les cinq premières années, du Tonkin et même de Madagascar, pendant lesquelles, commandant ou colonel, il n'eut à prononcer ni discours ni allocution. Il était, en Indo-Chine, un adjoint. Son rôle consistait, sans initiative personnelle et sans commandement proprement dit, à exécuter les instructions reçues. Il ne parlait que pour transmettre des ordres et pour en surveiller l'exécution. Ce rôle ne l'empêchait ni d'entendre, ni d'observer, ni de développer son apprentissage sous l'inspiration du grand *monsieur* dont la lucidité, la précision, l'ampleur de vues, le sang-froid et la méthode, qui

tenait « du meilleur Bugeaud », l'avaient tout de suite, et « bigrement » empoigné. Avec Galliéni, la *subordination* était une *collaboration*.

Un vrai chef, qui mesure sa tâche à ses devoirs et à ses responsabilités, forme des caractères. Quand Galliéni fut envoyé à Madagascar en août 1896, le commandant Lyautey, séparé de lui, mais élevé à son école, savait déjà l'essentiel de son métier de soldat colonial et d'administrateur. Le disciple était digne du maître, dont il avait le culte. Il avait compris, approuvé et appliqué ses méthodes. Chef d'état-major par intérim des troupes d'occupation, puis chef du cabinet militaire de M. Armand Rousseau, qu'une mort brusque enleva à un grand rôle, il avait consolidé la pacification et, toujours à l'exemple de Galliéni, préparé, à travers des difficultés sans nombre, créées par l'obstruction d'une métropole incompétente et tracassière, l'organisation routière, douanière et fiscale du protectorat. Contraint par les circonstances à jouer un rôle « d'état-tampon », dont s'accommodait mal son goût des initiatives hardies et des risques nécessaires, il avait besoin de « se baigner dans l'action directe et claire ». Où? Partout, mais surtout avec Galliéni. « Où que vous soyez, quoi que vous vouliez faire de moi, lui avait-il écrit, je serai partout et toujours à vos ordres au premier signe. » Le signe vint de Madagascar. Dés qu'il fut libre, le commandant Lyautey accourut. Il avait foi dans son étoile. Les événements le servaient, et il sentait qu'ils allaient lui apporter enfin une vie conforme à sa vocation. Cet optimisme ne le trompait pas. Son premier séjour à Madagascar compléta, par la part qu'il prit aux opérations militaires et à l'organisation administrative, son éducation coloniale. Il dura plus de deux ans, de 1897 à 1899. Les *Paroles d'Action* ne donnent aucun document qui s'y rapporte. Il ne faut pas en être surpris : le rôle du lieutenant-colonel Lyautey, qui consistait surtout à préparer et à conduire des expéditions, ne lui fournissait guère l'occasion de parler. Il donnait et il surveillait des ordres. Il se passionnait pour les affaires, pour le commerce, pour l'élevage, pour les cultures, pour l'eau, pour la main-d'œuvre rurale, pour les écoles, pour les ateliers professionnels, pour les routes, pour les mines, pour les finances. « Pas trop de militaire, s. v. p. », disait-il, et, le calme assuré, il réduisait au minimum l'ingérence mili-

taire et l'ingérence administrative. Il n'avait de goût ni pour « l'officier fossilifié dans sa routine » ni pour le fonctionnaire « guindé dans ses règlements ». Il respirait à pleins poumons un air salubre et libre. Sûr de lui, ayant trouvé, après vingt ans d'une carrière « routinée », le rôle qui convenait à sa nature ardente et active, et qui satisfaisait son besoin de créer et de commander, *il faisait de la vie*, en même temps qu'il « menait sa vie, les gens et les choses ». Il éprouvait la vérité du vers de Shelley que « la joie de l'âme est dans l'action », mais il ne se refusait pas à Ankazobé même le plaisir d'entendre « les vieux amis », Bach, Mozart, Beethoven, dont une heureuse rencontre lui faisait la surprise. Après cinquante-cinq mois d'une vie coloniale sans une détente, il revint en France. Ce congé lui fut l'occasion d'un premier discours, avec lequel s'ouvrent les *Paroles d'Action*. Tout de suite, parlant pour agir, le colonel Lyautey y exposait son programme et sa méthode, ses idées et ses intentions. Il voyait et il disait l'avenir.

***

C'était le 19 février 1900, au dîner mensuel des *Voyageurs français*, que présidait ce soir-là M. Milne-Edwards. Le colonel Lyautey venait de publier dans la *Revue*, sous la forme d'article, une conférence sur *le Rôle colonial de l'armée* qui, sans avoir eu le retentissement général de l'article sur *le Rôle social de l'officier*, paru également à la *Revue*, n'en avait pas moins produit une grande impression dans les milieux militaires et coloniaux. Cette impression était justifiée par la netteté presque audacieuse avec laquelle le jeune colonel résumait ses vues, soit sur les fonctions du soldat-administrateur, soit sur la création d'une *armée coloniale* (et non pas seulement de l'*armée aux Colonies*). Sa profession de foi s'inspirait des instructions données et des résultats obtenus par le général Galliéni. Elle avait de plus l'autorité d'une expérience personnelle, qui vivifiait par de saisissants exemples et par des anecdotes instructives une thèse soutenue avec l'éclat coloré d'une parole précise et sûre d'elle-même. Sans aborder la discussion d'une doctrine qui a transformé en Afrique et en Asie notre politique coloniale et en a assuré le prodigieux succès, comment ne pas citer ces deux phrases, j'allais écrire ces

deux axiomes, de l'admirable Instruction du général Galliéni en date du 22 mai 1898 : *L'action politique est de beaucoup plus importante... Nos administrateurs et officiers doivent défendre au nom du bon sens les intérêts qui leur sont confiés et non les combattre au nom du règlement.*

Au fond, tout se résumait dans une lutte entre le formalisme et l'initiative, la routine et l'action, le règlement et le bon sens. Le maréchal Lyautey a pendant vingt-cinq ans soutenu cette lutte, d'un côté contre les bureaux et même contre les ministres, de l'autre contre des collaborateurs enlizés dans les formules desséchantes d'un bréviaire administratif désuet. Tous ses discours sont l'expression claire et directe, animée et passionnée, convaincue et persuasive, d'une doctrine militante qui devait, en Indo-Chine et à Madagascar, dans le Sud-Oranais et au Maroc, se heurter aux résistances, aux préjugés, aux apathies, aux camaraderies, d'une tradition désormais stérile, dont le succès aurait perdu l'esprit colonial et tué les colonies.

Quand le colonel Lyautey parlait le 19 février 1900 au dîner des *Voyageurs français*, il ne pouvait pas oublier la réserve que sa situation lui commandait. La liberté de langage qu'il avait employée dans ses lettres à Max Leclerc, à Melchior de Vogüé ou à sa sœur lui était interdite. Il n'avait pas le droit de s'abandonner contre les bureaux à des apostrophes qui auraient ressemblé à des blasphèmes ou à des ironies agressives dont la discipline se serait émue. Mais, déjà tout entier lui-même, fort de ses expériences et de ses épreuves, sûr d'être quelqu'un appelé à faire quelque chose, il ne tenait sa langue qu'à demi et il s'en prenait avec une courageuse audace à l'*esprit de bouton* et à l'*esprit mandarinal*. Sans se soucier du Dictionnaire de l'Académie, dont il ne pensait peut-être pas alors qu'il deviendrait le glorieux collaborateur, il se disait « solutionniste » par opposition aux administrations « obstructionnistes » dont il sacrifiait avec une verve indignée les brevets et les certificats, les galons, les broderies et la hiérarchie savante, à la grande école de la vie pratique et du grand air, du commandement effectif et de la responsabilité quotidienne. A l'éternelle et agaçante question sur le régime militaire ou le régime civil, il répondait qu'il rêvait d'un régime mixte, « où les grands chefs puisent indifféremment dans leur personnel, prenant ici un militaire pour une province, là un administrateur pour une

autre, un médecin pour une troisième, simplement parce qu'ils sont *the right man in the right place* ». Ce discours est une date, parce qu'il est un acte. Quand on le lit, on a la surprise d'y rencontrer déjà le Lyautey que l'on connaît et l'on comprend mieux, en l'admirant davantage, la carrière presque légendaire, et à tout le moins populaire, qui fixait ce soir-là son point d'appui et prenait son point de départ. Le colonel Lyautey opposait aux règlements stériles des « professeurs patentés » les lois fécondes et souples de l'action. Entre la lettre qui tue et l'esprit qui féconde, son choix était fait. Il était trop vivant pour ne pas préférer la vie. En lui confiant, à leur retour à Madagascar, en juin 1900, le commandement du sud de l'île, le général Galliéni le jeta, frémissant d'ardeur et de foi, dans la vie intense.

C'était, sous les ordres du grand chef, un commandement intégral, territorial et administratif, politique et militaire, qui assurait au colonel Lyautey les joies de la « lutte à poitrine découverte » dont il avait toujours rêvé et qui s'offrait enfin à lui, pleine et entière. L' « animal d'action » pouvait s'ébattre en liberté dans l'espace de cinq provinces groupées sous son autorité. Il avait pour résidence Fianarantsoa, capitale du Betsilée. Ce commandement dura deux ans, de 1900 à 1902. Les *Paroles d'Action* nous en font suivre les développements selon les règles de la méthode qui rend si claire en même temps que si attrayante la lecture de tout le volume. Chaque discours est précédé d'une notice, courte, mais substantielle, et loyalement impartiale, qui explique ou résume les faits et les circonstances, l'occasion et l'intention. Rien d'aride ni de monotone. De pays en pays, de chapitre en chapitre, de discours en discours, c'est de la vie qui marche, ce sont des paroles qui agissent. On a l'illusion d'être dans le centre de l'action, de la vivre, d'en prendre sa part. Quand le colonel parle aux colons dans un vin d'honneur, à l'occasion de sa prise de commandement, à Fianarantsoa, le 5 octobre 1900, on voit le cadre et l'auditoire; on entend l'orateur. Tout de suite, celui-ci entre en matière. Il n'a pas de temps à perdre et il ne veut ni perdre son temps ni le faire perdre aux autres. Il ne dit rien d'inutile. Homme de volonté, il sait qu'il parle à des Français de bonne volonté, auxquels il se présente tel qu'il est, ayant déjà son plan, ses idées, sa méthode. Il va droit au but sans précautions

ni réticences. Comme toute organisation coloniale comporte trois facteurs, dont aucun ne peut s'éliminer et qu'il faut rapprocher, concilier et quelquefois réconcilier, *l'administration, le colon, l'indigène*, il marque d'un trait net, saisissant, définitif, la part qu'il compte faire à chacun pour obtenir « le développement maximum de la prospérité du pays à l'abri du drapeau français ». Tous savent ce qu'ils peuvent attendre de lui et il ne dit pas avec moins de force ce qu'il attend de tous. Sa conception de l'administration est large, souple et généreuse, inspirée par ce souci d'humanité sociale dont le *Rôle social de l'officier* avait déjà tracé les traits généraux. A la doctrine succède la pratique. Il faut agir. Sachant ce qu'il veut et où il va, ce chef n'a pas de peine à dégager et à affirmer ses moyens d'action. Il connaît ses devoirs. Ceux qui l'entendent apprennent ou se rappellent les leurs. C'est une collaboration. Il n'a pas deux attitudes. Il ne divise pas pour régner; il rapproche pour gouverner. Si les colons européens viennent entendre le même jour le langage qu'il tient aux indigènes Betsiléos réunis dans un grand *Kabary*, ils verront qu'il ressemble à celui dont ils ont eu la primeur. Seul le ton change. Déjà le colonel Lyautey a le sens des nuances dont la parole peut s'envelopper. Il sait que l'on ne dit pas partout les mêmes choses de la même façon. Quand on veut convaincre son auditoire, il faut se mettre à sa portée. Aussi, s'adressant aux Betsiléos, pour leur faire aimer la France soucieuse de respecter leurs croyances et pour leur donner le goût du travail, prend-il un autre ton, plus direct et plus simple, où la bonté promise aux bons ne néglige pas de donner aux paresseux et aux vagabonds les avertissements nécessaires d'une justice impitoyable.

Et ainsi de tout, et ainsi partout. Qu'il inaugure une école maternelle protestante française, ou une école française d'État selon une formule plus chère au général Galliéni qu'à lui-même; qu'il prenne congé, en rentrant en France, des colons de Fianarantsoa ou des indigènes, le colonel Lyautey assouplit et approprie son langage avec un art souverain qui ne recherche pas des effets d'art et avec une éloquence qui se moque de l'éloquence. Il est, sans le vouloir et peut-être sans qu'il s'en doute, un *seigneur* de la parole agissante et féconde, mise avec une foi enthousiaste au service de la colonisation, dont il ne lui paraît pas que la bureaucratie, formaliste, attardée et vexatoire,

soit le dernier mot. Avec lui le premier et le dernier mot de la colonisation, c'est l'action, décrassée de toute routine, intelligente, large et diverse, qui ne traite pas de la même façon les Annamites, les Baras, les Tanalas, les Betsiléos et les habitants de Seine-et-Marne. Est-ce en souvenir de sa vie militaire à Meaux, « désœuvrée, routinière et ligotée », une vie fastidieuse d'écureuil en cage, qu'il fait ainsi allusion aux habitants du département où il n'a connu que des « manœuvres conventionnelles », réglées et faussées par un mécanisme artificiel? Ah! qu'il est loin de cette carrière! Il semble qu'il en ait embrassé une autre. En huit ans il a, de toute façon, fait du chemin. Il est le maître de sa formule coloniale. Il l'a si bien expliquée, pratiquée et développée que, s'il a quelque jour un vaste Empire à gouverner, il sera prêt à passer sans effort de la *parole* à l'*action*. En attendant, le destin l'en rapproche par une nouvelle étape : le colonel Lyautey est nommé fin septembre 1903 au commandement du territoire et de la subdivision d'Aïn Sefra.

***

Trois ans dans le Sud-Oranais; quatre ans de commandement de la division d'Oran : ainsi se décompose, du 1er octobre 1903 au 26 décembre 1910, la vie du colonel Lyautey, promu général dans l'intervalle. Sept années bien remplies, au cours desquelles l'action, plus militaire que politique, fait les paroles plus rares. Quand le colonel arrive à Aïn Sefra, la situation est d'une gravité presque tragique. Il faut moins administrer que combattre, mais, fidèle aux leçons de Galliéni et à sa propre expérience, Lyautey juge les résultats de la victoire d'après les profits de l'organisation qui la suit immédiatement. Cinq mois après sa prise de commandement, quand il reçoit, le 25 février 1904, les industriels et commerçants de l'Artois, il leur parle du dispensaire qu'il projette d'élever à Beni Ounif et, rebelle à une opinion trop commune, il se réjouit que Figuig, enclave marocaine, ait été laissée par des traités anciens au milieu de nos possessions, où sa nationalité, qui en fait une sorte de « port franc », constitue sa réelle valeur économique. C'est de ce point de vue qu'il voit toutes les choses, et les sacrifices du soldat, dont il ne manque jamais de faire un émouvant éloge, valent surtout à ses yeux par le rail, par le médecin, par le commerce. Il pense et il dit dans le Sud-Oranais

ce qu'il a pensé et ce qu'il a fait au Tonkin et à Madagascar. Il ne change pas. Sa doctrine est immuable parce qu'elle n'est ni la loi d'un jour ni la règle d'un pays, mais la vérité durable et comme le dogme fondamental à travers des circonstances du temps ou de l'espace qui changent seulement les modalités de son application.

Cette unité donne un prix particulier aux *Paroles d'Action*. Pendant les vingt-cinq ans de son action coloniale le maréchal Lyautey n'a pas dévié de sa ligne. Est-ce au Maroc qu'il a dit : « Nos officiers renouent la tradition des légionnaires romains, fondateurs de villes, mais toujours prêts à marcher à l'ennemi, demain, comme ils y marchaient hier; ils savent qu'un poste militaire est moins une caserne ou un corps de garde qu'un centre de diffusion de l'influence française dont le premier rôle est de protéger la construction d'un chemin de fer, d'assurer la sécurité d'un marché, d'ouvrir de nouvelles régions à notre pénétration économique »? Non. Ouvrez le livre. Ces paroles d'action, — d'une action qui donne « l'énergie, l'allégresse, la raison de vivre », — ont été prononcées devant Eugène Étienne, plus que tout autre digne de les entendre, à Beni Ounif, le 22 avril 1904. Et quel beau discours le 12 juillet 1907, à la distribution des prix du lycée d'Oran! Encore, tout naturellement, un discours d'action et de propagande coloniale. Le maréchal Lyautey a toujours su parler à la jeunesse. La difficulté est plus grande qu'on ne croit. Cet âge est sans pitié, mais il n'est pas sans esprit critique. S'il bâille d'instinct aux banalités, un accent sincère le fait tressaillir. Il écoute ceux qui lui font crédit et l'élèvent au-dessus de lui-même. Le général Lyautey s'adresse à ces lycéens comme s'ils étaient des hommes. Artiste et lettré, il marque sa culture sans en faire parade. Mais il s'attache surtout à exalter la vertu, la fierté, l'honneur, le patriotisme de l'effort colonial, dont cette allocution, inspirée par la sincérité d'une foi agissante, reste encore l'un des meilleurs bréviaires.

* * *

Et maintenant, après une année silencieuse de commandement à Rennes, voici la grande période qui s'ouvre : le Maroc. Qu'en puis-je dire? Ni cette *action* ni ces *paroles* ne se résument. C'est l'histoire d'un homme de génie, — j'ai pesé le

mot avant de l'écrire, — qui, pendant quatorze ans, du 15 mai 1912 au mois d'octobre 1925, a *commandé*, *créé*, *fécondé*, un État, sans jamais se laisser rebuter, décourager ou arrêter par les difficultés, intérieures ou extérieures, que l'incompréhension, la mauvaise foi, la routine, l'ignorance, la jalousie... ou le destin jetaient sous ses pas. Seul, de nos jours, parmi les hommes d'action dont l'énergie ne fut pas exclusivement militaire, un Ferdinand de Lesseps et un Pasteur se comparent à un Lyautey. Ils sont tous les trois de la même trempe, chacun ayant, à sa façon, et pour le profit de l'humanité, créé un monde. La gloire d'une nation qui peut, sans sortir de l'ordre de l'action bienfaisante, évoquer de tels noms n'a rien à envier aux autres peuples : elle est à l'avant.

Sur le maréchal Lyautey et sur le Maroc, sur *son* Maroc, je croyais presque tout savoir, après avoir vu l'homme et l'œuvre, l'homme au milieu de son œuvre. Les *Paroles d'Action* m'ont révélé qu'il me restait beaucoup, beaucoup trop, à apprendre. Il n'est pas de causeur plus ardent, plus entraînant, plus lucide, plus passionnant, plus séduisant, plus irrésistible, que le maréchal Lyautey. Nul ne se raconte davantage. Mais c'est un torrent qui passe. Il vous tient et on ne le tient pas. Quand on le quitte, on se sent à la fois ébloui et meurtri. Il faut du temps pour se reprendre, et alors il n'est plus temps pour poser des questions, pour faire des objections, pour marquer des réserves. Mais *quand Lyautey parle...* par écrit, c'est tout autre chose. On peut souffler, respirer et réfléchir. Tenu à plus de modération et plus calme, il n'est pas moins grand. Au contraire. Il y a au ministère des Affaires étrangères ou à la Guerre des rapports de lui qui sont de vrais chefs-d'œuvre, dont le ton s'égale aux meilleures époques. Le jour où ils pourront être publiés, sa renommée y gagnera encore. J'envie à nos petits-neveux cette aubaine, que les convenances militaires ou diplomatiques, surtout celles-ci, nous interdisent. Consolons-nous, en attendant, ou sans l'espoir de pouvoir attendre, avec les *Paroles d'Action*. Elles sont, pour la période marocaine, un document de premier ordre. Sans doute, rien n'y est inédit, mais sous la forme où elles se présentent, tout y est nouveau. Qui pourrait se flatter d'en avoir tout lu, même s'il y avait été obligé pendant ces treize ans par la

continuité d'un même devoir professionnel? Le recueil du maréchal Lyautey était indispensable. Son mérite n'est pas seulement de permettre enfin d'écrire sur des bases solides, auxquelles d'autres viendront s'ajouter, l'histoire du Protectorat de la France sur le Maroc pendant la guerre et dans les années qui l'ont précédée et suivie. Il est intéressant, passionnant même, par sa vie propre et par l'ampleur des événements qu'il enregistre avec une irrécusable autorité. Mais ces discours, ces allocutions et ces toasts, dont aucun n'est insignifiant ou négligeable, ne s'analysent pas. Il faut les lire à la suite, avec les notes qui les éclairent, dans leur ordre chronologique. J'en veux seulement retenir par rapport au maréchal Lyautey, *quand il parle*, les traits qui fixent définitivement sa physionomie, sa méthode et son œuvre. Il a fait au Tonkin, à Madagascar et dans le Sud-Oranais, sous des cieux et des régimes divers, un long apprentissage. Dix-huit ans d'un dur et fécond labeur l'ont initié à tous les problèmes de la politique coloniale. Il est un chef.

Et c'est un chef qu'il faut, en mai 1912, au Maroc révolté, où la trahison de Moulaï Hafid et la révolte de El Hiba menacent, par Fez et par Marrakech, la sécurité de tout notre Protectorat. Comme à Aïn Sefra neuf ans plus tôt, le général Lyautey se trouve à Casablanca devant une situation tragique. Il est l'homme de ces heures graves. Tout de suite il se met à la tâche, avec un Gouraud et un Mangin pour auxiliaires. Aux colons francais qui lui souhaitent la bienvenue, il répond que l'heure n'est pas aux paroles. Il faut agir tout de suite et sauver Fez. Mais un mot suffit qui, sous le soldat, promet l'administrateur. Du premier coup d'œil il a vu l'importance vitale du port projeté à Casablanca et il donne à la colonie l'assurance que cette question sera dès son retour au premier rang de ses préoccupations. Il n'y a pas de meilleure façon d'exprimer et d'inspirer la confiance. Deux mois après, le 14 juillet, dans Fez, délivrée par Gouraud, il célèbre la victoire de nos armes. La tornade est passée, mais il faudra veiller encore, « une main fermée sur la poignée de l'épée qui impose le respect de la force, l'autre main ouverte à toutes les soumissions ». A Rabat, le 15 août, pendant qu'El Hiba occupe Marrakech, le résident général donne toute sa signification au remplacement de Moulaï Hafid par Moulaï Youssef. « Nous

sommes ici en pays de Protectorat où rien ne peut se faire qu'en coopération. Or la coopération exige qu'on soit deux... » Tout le secret du succès du maréchal Lyautey est dans cette formule dont l'application, souple et ferme, qui respecta toujours la souveraineté du Sultan, permit de faire face dans toutes les circonstances à toutes les difficultés. *Quand il parla* à Paris en décembre à l'École des sciences politiques, le résident général avait-il l'instinct de la menace allemande, que tant de faits au Maroc avaient pu lui révéler? Je ne sais, mais il rendit un prophétique hommage aux générations nouvelles qui, sans vouloir la guerre, n'avaient « peur ni du mot ni de la chose » et sauraient « sauvegarder dans le péril les destinées et l'honneur du pays ».

En 1913, les allocutions se suivent. Partout le résident général dit ce qu'il faut dire et ce qu'on attend de lui. Sous son impulsion le Maroc, libéré, se développe. Aucun problème n'échappe à son attention et ne dépasse sa compétence. Il est à tout et à tous. A Bordeaux, en février, il parle comme un ingénieur maritime. A Rabat, le 14 juillet, il prononce sur le choix de la capitale, menacé par l'incompétence ou l'intrigue, un discours dont l'avenir vérifiera l'exactitude. Le 15 octobre, il installe la Cour d'appel, auprès de laquelle va fonctionner une justice simplifiée et rapide, et il se révèle juriste. A Casablanca, quelques jours après, il définit sous la forme la plus heureusement constitutionnelle les rapports entre la métropole et le Protectorat. En 1914, il se fait financier et il obtient par ses démonstrations persuasives l'emprunt dont l'évidente nécessité se heurte pourtant à d'incompréhensives résistances.

Au mois de juillet, il y a deux ans qu'il est au Maroc. C'est l'heure de jeter un regard en arrière et d'envisager sous tous ses aspects la situation. Il profite de la fête du 14 juillet pour cet examen de conscience, public, complet et loyal. Son long discours, où il ne néglige aucun problème, n'est pas un plaidoyer : il est un bilan ou, pour rester toujours dans le domaine et dans le langage des affaires, un compte rendu à des actionnaires. *Quand il parle*, le maréchal Lyautey, à moins que sa fonction et son devoir ne lui commandent de commander, n'impose pas les faits ou les chiffres comme des ordres ou comme des oracles. Il tient moins à être dogmatique qu'à être persuasif : il discute. Le discours du 14 juillet 1914, devant la

colonie française de Casablanca, est un modèle de discussion. Quoiqu'il prenne seul la parole, le résident général a la coquetterie et l'habileté de se supposer des contradicteurs, d'écouter leurs doléances, de répondre à leurs objections et même à leurs récriminations. Il sait que tout ne plaît pas à tous ni dans cette ville, hâtivement construite, ni sur ces terres neuves où l'aventurier, qui spécule, coudoie et bouscule l'honnête homme, non moins pressé de faire fortune. Aussi prend-il le parti de ne rien taire et de se constituer en quelque sorte plaignant dans le procès que les impatiences et les déceptions font à son administration. A côté des résultats et des succès, qui sont considérables et qui témoignent d'une activité extraordinaire, il note les hésitations et les retards, les erreurs et les fautes. Il y met autant de bonne humeur que de franchise. Loin de s'inquiéter des « mauvais bruits » et de s'en plaindre, il reconnaît qu'ils sont « parfois les plus instructifs et les plus utiles ». Il a été aux écoutes et il répond, point par point, à ce qu'il a entendu. Il s'interpelle et, s'il ne se critique pas, il se contrôle.

Pour administrer de la sorte, il faut être bien sûr de son autorité et de soi-même. La force du maréchal Lyautey est celle d'un optimisme raisonné qui ne redoute pas, pour les vaincre, de voir en face les difficultés et les obstacles. Au mois de juillet 1914, le Maroc souffre d'une croissance trop rapide, aggravée par l'incertitude du lendemain. Il y a un *malaise*. Le résident général ne cherche à en dissimuler ni les causes ni les effets. Les organes manquent aux fonctions. Il faut créer ces organes, assurer la respiration et la circulation, faire de la vie. Lisez cette consultation. Même dans ses parties techniques, elle n'a rien d'aride. Quel que soit le sujet, le maréchal Lyautey a le don suprême de la clarté. Et puis sa foi est contagieuse. *Quand il a parlé*, les cœurs sont raffermis et les volontés, sûres d'être soutenues, se remettent à l'œuvre. Ne vous étonnez donc pas si ce discours du 14 juillet 1914, si pénétrant et si lucide, se termine par un cri d'allègre confiance. « N'hésitons pas à proclamer les espoirs que nous fondons sur l'avenir de ce beau pays et rompons pour une fois avec notre vieille habitude d'être nos pires ennemis en médisant de nous-mêmes. N'oublions pas qu'on nous regarde et qu'on nous écoute, et que notre première force, c'est notre union. »

***

Trois semaines après, c'était la guerre. On se battait en Lorraine. Soldat et Lorrain, le résident général aurait, en d'autres circonstances, demandé, à la frontière, un poste de commandement. Il n'y songea pas. Son devoir, accompli au prix d'un cruel sacrifice, était de rester au poste de sa résidence. Il resta. Sa présence a sauvé le Maroc. Aucun autre n'aurait pu faire ce qu'il fit et surtout se refuser à faire ce que, délibérément, il ne fit pas. C'est la chance de la France d'avoir eu, aux heures tragiques de la guerre, les hommes qu'il fallait pour dénouer la situation : Joffre, en septembre 1914, sur la Marne; Pétain, en 1917, face à l'émeute; Foch et Clemenceau, en 1918, pour « bouter dehors » l'ennemi; Lyautey, pendant tout ce temps ou presque, au Maroc. Sans Lyautey, dont la résolution et la clairvoyance furent admirables, le Maroc était perdu, livré aux intrigues, à l'anarchie, aux coups de force, à la guerre civile. Quoi qu'on en dise, il y a des hommes qui sont indispensables, du moins à de certaines heures. Le destin avait fait, en 1914, de Lyautey un de ces hommes. Il n'a rien à envier de la gloire militaire de ses illustres camarades. Il est leur pair et leur égal. La *bataille du Maroc* ne fut pas la moins dure des batailles de la grande guerre et elle fut la plus longue. Seul le maréchal en assuma toutes les responsabilités, dont la complexité, sur le front et à l'arrière, s'étendait à tous les domaines. Il fallait, pour réussir dans une gageure qu'on pouvait croire désespérée, toute son activité intacte et toute son énergie infatigable, son habileté, sa souplesse et jusqu'à sa bonne humeur. Il sut, tour à tour, froncer le sourcil et avoir le sourire. Il sut agir et parler.

Ici, avec la grande épreuve, ses *Paroles d'Action* prennent un ton qui les haussent jusqu'au drame où la France jouait sa vie. Mais sous ce ton, qui domine, il y a toutes les nuances. *Quand Lyautey parle*, il n'a pas le même accent s'il salue d'une voix grave, affectueuse, paternelle, le 21 août, les territoriaux venus de France, ou si, le 17 novembre, il ouvre les grands magasins du *Paris-Maroc* à Casablanca. Ces grands magasins faisaient partie de la « politique de guerre » du résident général, comme plus tard, de septembre à novembre 1915, l'Exposition de Casablanca et, en octobre 1916, la foire

d'échantillons de Fez. Il fallait maintenir la confiance et river à leurs postes par le sentiment de leur devoir envers le pays les officiers ou les colons qui brûlaient d'aller *là-bas*, sur le grand front de France. Il y a plusieurs façons de *servir*. Ce fut une des tâches difficiles du général Lyautey de faire entendre aux uns et aux autres que le *service* du Maroc, où d'ailleurs il y avait des risques, était une des formes nécessaires, et noble à sa façon, de la défense nationale. Il trouvait pour inculquer cette idée à des esprits et à des cœurs également rebelles des accents délicats et persuasifs dont son propre exemple attestait l'émouvante sincérité. Ces appels à la raison et à la discipline eurent leur expression la plus éloquente à l'occasion du voyage où, en octobre 1915, les ministres Albert Sarraut et Albert Ferry, qui avaient fait leurs preuves sur la frontière de l'Est, apportèrent au commandant en chef des troupes marocaines la médaille militaire et la croix de guerre. Cette double distinction montrait à tous que, partout où il y avait des soldats français, il y avait un *front* à défendre et que le gouvernement comprenait l'importance de la *bataille du Maroc* et la solidarité de ce front et de cette bataille avec tous les autres.

C'était pour le général Lyautey une récompense et un encouragement. Il poursuivit en 1916 avec la même ardeur la même bataille, à la fois militaire, financière, économique, industrielle, agricole et commerciale, sous l'égide d'un Protectorat, dont, sans en altérer l'esprit, qu'il définissait avec force à Lyon le 29 février devant la Chambre de commerce, il savait tirer pour la métropole tous les profits compatibles avec la souveraineté, justement et prudemment respectée, du Sultan. Cette « politique économique » et cette « tactique économique » du général Lyautey, garanties sur toute l'étendue de son front par un rideau de troupes admirables, développèrent au delà de toute espérance la prospérité de cette terre du Maroc dont il ne faut jamais oublier que l'Allemagne avait fait, avec l'Alsace-Lorraine, l'enjeu de la guerre. Aussi comprend-on la joie et la fierté que le résident général laissait éclater, moins pour lui que pour ceux dont la confiance, laborieuse et tenace, avait secondé ses efforts, en fermant le 22 octobre la Foire de Fez. Il projetait ailleurs d'autres manifestations du même genre, pour lesquelles il s'annonçait comme devant être « le premier commis-voyageur du Protectorat »...

On n'est jamais à soi tout seul l'arbitre ou le maître de son destin. Le 10 décembre, le résident général était pressenti par le gouvernement pour le ministère de la Guerre. Il partit pour Paris le 18. Son ministère dura trois mois. Les *Paroles d'Action* publient, avec les documents qui déterminèrent l'acceptation du général Lyautey, le discours dont il ne put lire devant la Chambre que quatorze lignes et dont l'interruption systématique provoqua sa démission le 14 mars 1917. Ce discours correspond trop au titre du recueil pour qu'on ne trouve pas qu'il y est à sa place. Mais le maréchal Lyautey s'interdit toute discussion et il ne se prête ni ne prête à aucune polémique. A son exemple, je ne dis rien de ce qu'il n'a pas voulu dire ou de ce que d'autres pourraient dire. L'incident appartient à l'Histoire, qui jugera sur toutes les pièces. Je tiens seulement, pour l'acquit de ma conscience, à émettre une opinion qui place au-dessus des personnes l'intérêt général du pays. Mêlé depuis bientôt trente-huit ans ans au maniement des affaires publiques et à de trop nombreuses crises ministérielles, associé à l'action d'une douzaine de gouvernements, placé à des postes d'où l'on peut observer impartialement les événements et les hommes, j'en suis arrivé, par expérience et par réflexion, à cette conviction profonde qu'*un civil au ministère de la Guerre, c'est la vérité en temps de paix et le dogme en temps de guerre*. Je serais surpris si le maréchal Lyautey, ou quelque autre grand chef, me démentait.

***

Le court passage du général Lyautey rue Saint-Dominique n'était qu'un incident. Le Maroc seul en aurait souffert si l'intérim du résident général n'avait pas été assuré « avec le plus noble désintéressement et dans la plus loyale solidarité » par le général Gouraud. M. Ribot, devenu président du Conseil, offrit avec insistance au ministre démissionnaire de reprendre le grand poste dont il restait digne par l'éclat de ses services et par une autorité intacte. Il y a des devoirs devant lesquels, surtout en temps de guerre, on ne se dérobe pas. Après une absence de cinq mois, le général Lyautey débarqua le 29 mai à Casablanca. La *bataille du Maroc* continuait, plus âpre et plus difficile à mesure que les événements qui s'accomplissaient sur les autres fronts aggravaient la situation géné-

rale. Les mauvaises nouvelles et les faux bruits, dont certaines unités du front français avaient subi la contagion pernicieuse, étaient plus dangereux au Maroc, où la révolte des indigènes était toujours à craindre. Le résident général se multiplia. Il ne manquait aucune occasion de relever les courages par des allocutions de circonstance. Quand on les relit, à une distance de dix ans, dans la sécurité de la paix, on est frappé, si je peux parler ainsi, du son qu'elles rendent encore. Aucun verbiage n'en altère la fermeté et rien d'inutile n'en brise le mouvement. Il n'y a jamais, pour employer une expression que le sujet autorise, de « bourrage de crâne ». C'est le langage, sobre et sincère, d'un chef qui, ayant confiance, inspire la confiance.

Quand Lyautey parle, la déclamation n'est pas de la partie. Il a appris à l'école de Galliéni la concision des formules. Parler, même pour persuader, c'est, chez un vrai chef, une façon de commander. Le résident général, en cette année 1917 si troublée et si équivoque, commande la confiance. On dit qu'elle ne se commande pas : c'est une sottise, à moins qu'on ne veuille dire qu'il faut pour l'imposer l'autorité d'un grand caractère et d'une impeccable probité de cœur et d'esprit. Ce sont des qualités que l'on ne refuse pas au maréchal Lyautey. Mais la droiture n'exclut ni l'habileté ni la souplesse. Cet homme de l'Est avait ces dons dans sa giberne, avec le bâton de maréchal. C'est une grande erreur de le juger seulement du dehors. Ses impatiences d'attitude et de langage, et son ton aisément autoritaire, et sa voix cassée et cassante, ne sont qu'une partie de lui-même. Les façades, surtout dans le style arabe que le maréchal Lyautey adore, ne livrent pas les secrets de la maison. La révélation se fait au dedans. Ainsi, de cette âme lorraine : elle se replie sur elle-même, elle se modère et elle se réserve plus qu'elle ne s'abandonne. Le maréchal Lyautey passe pour être un impulsif. Ne vous y fiez pas. A la différence des aiguilles d'une montre bien réglée, qui donnent l'heure exacte, les gestes des hommes ne sont pas toujours l'expression adéquate de leur sensibilité ou de leur tempérament. Il y a dans le maréchal Lyautey plus du méditatif que de l'impulsif. Il réfléchit et il prévoit. C'est une autre erreur de confondre ses discours officiels et sa conversation. J'ai dit de celle-ci qu'elle est un torrent. Au contraire, ses discours, ceux

qu'il n'improvise pas, me font l'effet d'un lac régulier dont les rives, délimitées avec soin, contiennent des eaux tranquilles. J'accorde qu'il peut y avoir en dessous des rafales et des tempêtes, mais une volonté souveraine leur interdit de gronder et de se déchaîner. La surface est calme.

Jamais le général Lyautey ne fut plus maître de lui et de sa *parole agissante* qu'à son retour au Maroc en mai 1917. Il eut la gravité des circonstances. Mais cette gravité ne trahissait aucune inquiétude. Quand il célébra, le 5 août 1917, « avec simplicité et austérité », le dixième anniversaire du premier débarquement des troupes françaises à Casablanca, il n'opposa pas à ce passé, si plein de grandeur, les angoisses du présent et les inquiétudes de l'avenir. Il dit, devant « l'impuissance et l'exaspération des derniers efforts » de l'ennemi, sa foi inébranlable dans la paix victorieuse qui assurerait leur plein développement aux destinées de la France et du Maroc, indissolublement unis. Six semaines après, il ouvrait la foire de Rabat, « foire de combat » et nouveau « geste de guerre », dont la signification, trop ignorée ailleurs, ne pouvait pas échapper aux indigènes. La politique du résident général, inspirée toujours par l'idée d'un protectorat loyal et souple, se développait ainsi selon une méthode continue à laquelle les occasions ne manquaient pas de s'expliquer et de s'affirmer. Cette continuité est frappante dans tous les discours. Elle ne cède pas, elle ne s'affaiblit pas, elle ne se détourne pas de son but. Elle est la raison d'être de l'œuvre et le secret de sa grandeur.

Pourtant, il fallait *faire la guerre* et repousser, en mai et en juin 1918, une offensive déclenchée sur les ordres de l'Allemagne, pendant qu'elle attaquait elle-même sur le front français. Au Maroc comme en France, les soldats étaient magnifiques. L'arrière, moins. Il y avait chez quelques colons, gênés dans leurs affaires ou lésés dans leurs espérances, un fléchissement de cet esprit de sacrifice et de solidarité sans lequel le but poursuivi ne pouvait pas être atteint.

Ce malaise créait une situation dont, avec son habituelle clairvoyance, le général Lyautey comprit le péril. Pour y couper court tout de suite, il profita de la fête du 14 juillet et de la réception des Français à Rabat. Si vous voulez savoir ce que peut être l'autorité d'un chef dans une heure difficile où il s'agit moins d'ordonner que de convaincre, lisez ce discours.

Un discours ? Non : une causerie, fine et nuancée, pleine de tact et de fermeté, faite de délicatesse et de force, où les confidences et les anecdotes rompent et atténuent la sévérité nécessaire des conseils donnés. Le maréchal Lyautey excelle dans ce genre. La familiarité de la parole lui convient mieux que l'apparat oratoire. Il n'est à l'aise que s'il se sent à l'aise. Si je disais qu'il est timide, j'étonnerais la plupart de ceux qui croient le bien connaître. Et pourtant !... Du moins m'accorderont-ils qu'il est méfiant et sensible, et seulement tout entier lui-même lorsque la malignité ne rôde pas autour de lui. *Quand il parle,* « les yeux dans les yeux, cœur contre cœur », comme aux Français de Rabat le 14 juillet 1918, et qu'il improvise, il a tous les dons et tous les tons, servis par une mimique expressive, vivante et prenante. D'un mot, il persuade.

De 1918 à 1925, comme de 1912 à 1918, tous ses discours sont de persuasion, d'action et de propagande. Ce n'est pas seulement le Maroc qu'il défend et qu'il sert. Il est l'avocat et l'apôtre de la politique coloniale. Quand il fut envoyé au Tonkin en 1894, il en ignorait tout et c'est d'un autre côté qu'il avait dirigé ses efforts et ses espoirs. Le titre seul de son article sur *le Rôle social de l'officier* en disait long. Trop. Il s'était fait rapidement une légende autour de cette profession de foi sociale, — non socialiste, — qui tombait comme une pierre dans la mare aux préjugés et aux routines.

Beaucoup de ceux qui l'avaient lue n'en avaient pas compris la généreuse clairvoyance. Les autres, par esprit de corps, critiquaient sans savoir, ou ne sachant que ce qu'ils avaient entendu dire. Rien, sauf la calomnie, n'est contagieux comme la sottise. Au mois d'octobre 1894, le commandant Lyautey était à l'index, et le pire de tous, celui qui reste silencieux, anonyme et lâche, contre lequel on n'a pas pu se défendre et qui, étant moins une sentence qu'un bruit, interdit toute protestation. Son avancement était arrêté. Il n'y avait rien à dire ou rien à faire. Comme les règlements étaient respectés, il fallait se taire. Cette injustice imméritée fut, par le hasard mystérieux du sort, l'occasion de la plus éclatante et de la plus justifiée des fortunes. Au milieu des hostilités stupides qui entravaient le développement régulier de la carrière du commandant Lyautey, il y avait un sous-chef d'état-major général qui ne partageait pas à son égard les préventions presque géné-

rales. Son autorité, si bienveillante qu'elle fût, et malgré les titres réglementaires de son camarade, n'allait pas jusqu'à pouvoir lui obtenir un poste de choix dans la métropole, mais il le proposa pour les opérations extérieures, — je dirais pour les T. O. E. si je n'avais, comme ministre de la Guerre, interdit l'emploi d'initiales qui ont, sans leur attrait pictural, le mystère indéchiffrable des hiéroglyphes. Ce sous-chef d'état-major général n'avait pas pensé que le commandant Lyautey pût faire une carrière coloniale, à laquelle rien, absolument rien, ne le préparait. Mais il lui réservait un beau voyage, à la suite duquel on, — le *on* anonyme qui brise ou favorise l'avancement, — aurait peut-être oublié le malencontreux article. Herbert Spencer a dit qu'*il n'y a que l'imprévu qui arrive*. Cette formule paradoxale est l'expression d'une vérité profonde. Quand il apprit sa destination nouvelle, le commandant Lyautey, affecté à la septième division de cavalerie à Meaux, galopait dans les plaines champenoises, en manœuvres, sur *Antée*, fils de *Mars*. J'imagine qu'il n'avait pas attaché le symbole de son destin à cette étymologie plus hippique qu'exacte. Passionné de littérature antique, passionné, à vrai dire, de toutes les lettres et de tous les arts, il savait qu'Antée était le fils de Neptune et de la Terre. Cette origine convenait mieux à son sort futur, qui devait partager son temps entre des terres neuves et les vieilles mers. Le sous-chef d'état-major général n'avait pas compté pour déterminer ce sort et pour le fixer sur le colonel Galliéni, qui vit tout de suite à quel homme il avait affaire. Et *voilà*. M. le maréchal Lyautey, — j'emploie cette fois la formule strictement protocolaire, — me permettra de me servir de l'interjection qui lui est familière...

Donc *voilà* pourquoi, de 1912 à 1926, pendant treize ans d'un labeur formidable, il y eut au Maroc un résident général, commandant en chef, qui, au milieu des événements les plus graves et des responsabilités les plus lourdes, conserva à la France un admirable protectorat. J'avais entrepris de le suivre *pendant qu'il parlait* pour dégager de ses *paroles l'action* dont elles étaient la préparation, l'accompagnement ou le commentaire. Mais je me lasse d'écrire avant qu'il se soit lassé de vaincre. Qu'est-ce qu'une préface, sinon une présentation? Quoique le maréchal Lyautey et son livre n'aient pas besoin d'être présentés, j'ai accepté par devoir d'amitié de remplir une

tâche qui plaisait à mon admiration. Elle m'a débordé et je suis contraint, pour ne pas dépasser de justes limites, de m'arrêter en cours de route.

Je crois pourtant avoir dit l'essentiel. Entre le mois de mai de l'année 1917, qui fut le retour au Maroc, dans la joie de l'œuvre reprise, et le mois d'octobre 1925, qui fut le départ définitif, dans la tristesse de l'œuvre abandonnée, les événements ne furent pas très différents, ni les difficultés, ni les discours, de ceux qui avaient précédé. N'en concluez pas que les *Paroles d'Action* deviennent monotones. Elles ne perdent rien, à aucun moment, de leur force, de leur vie, de leur enseignement. De la première ligne à la dernière elles sont le bréviaire, substantiel et réconfortant, de la politique coloniale, qu'aucun livre n'a jamais mieux définie, développée et servie. Il y a derrière elles, sous leurs nuances d'une variété infinie, une méthode et un organisateur, une doctrine et un homme. *Quand Lyautey parle*, l'action, l'action « qui marche droit vers un but clair », se définit et elle s'impose. Tout vient d'elle et tout se ramène à elle. Elle est la joie de la vie. Le maréchal Lyautey a bu cette joie jusqu'à l'ivresse. Je sais que la coupe a renfermé des gouttes d'amertume. Mais qui donc a connu, sans qu'il s'y mêlât de l'angoisse ou de l'injustice, la joie de vivre et d'agir?

Après avoir prononcé tant et de si belles *paroles d'Action*, le maréchal Lyautey qui, heureusement, ne s'interdit pas d'autres sujets, où il a été magnifiquement inspiré, s'est fait une loi de se taire sur le Maroc. Je crois que la dignité de personne n'aurait rien perdu, au cours de certains événements, à violer ce silence et cette retraite. Qu'importe! Le maréchal Lyautey peut attendre avec confiance le jugement de l'Histoire. Elle lui élèvera, dans ce temple de marbre où n'entrent pas les fausses gloires, un monument que le temps ne brisera pas.

Louis Barthou.

MES SOUVENIRS

NOUVELLE SÉRIE

1833-1848

II [1]

LA VIE LITTÉRAIRE

A VENISE (2)

Un jour, Franz entra dans ma chambre brusquement, contre son habitude; il tenait à la main un journal allemand. Il venait d'y lire le récit d'une horrible inondation du Danube; la misère était au comble. La charité publique faisait des efforts inouis. « C'est affreux, me dit-il, je voudrais envoyer tout ce que je possède. » Puis, avec un sourire amer. « Mais je ne possède rien que mes dix doigts et mon nom! Qu'en dites-vous? Si je tombais à Vienne à l'improviste. L'effet serait prodigieux. Toute la ville voudrait entendre ce petit prodige qu'on a vu tout enfant! On est enthousiaste et prodigue à Vienne. Je gagnerais une somme folle... Quand on ne peut pas faire de grandes choses, il faut essayer d'en faire de bonnes. Quand on n'a pas le génie, il faut avoir la charité. Dieu s'en contente... Cela me prendra huit

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

(2) Sur son voyage en Italie avec Liszt, la comtesse d'Agoult n'a laissé que des notes. Nous en extrayons ce chapitre d'un intérêt psychologique si poignant et qui pourrait s'intituler : Comment finissent les grandes passions.

jours, pas plus... Qu'en pensez-vous? — Vous avez une bonne pensée lui dis-je »; et tout bas, je pensais : « D'autres que lui pourraient secourir ces pauvres, mais moi seule malade, qui viendra à mon secours? »

Il partit le lendemain, en me recommandant à la seule personne avec laquelle nous fussions en relations à Venise, un jeune comte Theodoro, que j'avais vu une ou deux fois, à peine. Je refoulai au plus profond mes tristes pensées, je lui dis adieu d'un œil sec et le jour même je fis avec le comte Theodoro une visite dans les palais qui n'étaient point ouverts à la curiosité publique et dont ses relations me firent ouvrir l'accès. Quelques jours se passèrent ainsi : Franz n'arrivait pas, mais il m'envoyait les journaux qui parlaient, en termes inouis, de la réception qui lui avait été faite. Il surpassait tout ce que l'on n'avait jamais entendu dans cette ville si musicale; il égalait Mozart et Beethoven. Les souverains avaient voulu l'entendre dans le cercle de famille. Une pluie d'or et de fleurs tombait à ses pieds et, à l'issue de son premier concert, on l'avait porté en triomphe. Les plus grands seigneurs lui faisaient cortège; des présents magnifiques s'amassaient sur sa table. On lui faisait les offres les plus brillantes, s'il voulait écrire un opéra, diriger des concerts.

Quant à lui, dans des lettres fort courtes, il parlait de tout cela avec simplicité, sans étonnement, avec des regrets d'être parti, de se voir rejeté au monde; mais ses lettres me semblaient froides... Ce monde, dont j'entendais parler tout à coup comme d'une nécessité, ces noms aristocratiques, ces princes, ces empereurs, c'était comme des sons faux dans une harmonie bien différente. Nous étions allés à la solitude, il entrait en triomphateur dans ce monde qu'il avait tant méprisé, dédaigné, qu'il avait voulu fuir avec moi.

Je continuais toujours mes promenades et le comte Theodoro y prenait chaque jour plus de plaisir. Nous ne parlions que de Franz. Il avait pour lui admiration et amitié. Il s'étonnait un peu qu'il pût rester ainsi loin de moi. Il parlait de notre amour comme de quelque chose d'inouï, le rêve d'un paradis. Nous comptions ensemble les jours de l'absence. Franz avait dit huit jours, et il y en avait déjà quinze : il ne parlait plus de retour. Ses lettres devenaient plus rares, quelques noms de femmes s'y mêlaient. Un jour, une lettre m'arrivait cachetée

d'un double écusson; le papier portait également un écusson féminin... La pensée me vint que cette lettre avait dû être écrite chez une femme... Je la déchirai...

Le soir, en revenant du Lido, où nous avions passé presque tout le jour, je me sentis courbaturée; je me mis au lit; j'avais la fièvre. Theodoro, très inquiet, fit chercher le médecin de la famille. Il paraît que le médecin trouva la chose grave, car aussitôt, sans me le dire, Theodoro écrivait à Vienne. Il me croyait malade surtout d'inquiétude, il disait à Franz que son retour me guérirait. Il voulait me cacher cette lettre, mais me voyant plus mal le lendemain, il crut devoir me donner cette espérance. Nous calculâmes ensemble le jour de l'arrivée de la lettre et, d'après le départ immédiat dont nous ne doutions ni l'un ni l'autre, le jour de l'arrivée à Venise. J'eus un moment de relâche. L'intensité de la fièvre diminua. La réponse à Theodoro arriva. Elle était très amicale pour lui; il le remerciait tendrement des soins qu'il me donnait et s'excusait de ne pouvoir quitter Vienne encore et demandait de m'y conduire. Quand Theodoro m'apporta cette lettre, il était d'une pâleur mortelle; je m'étais levée un moment, je m'étais évanouie en allant de mon lit à mon fauteuil, ma femme de chambre avait eu beaucoup de peine à me faire revenir à moi. J'avais l'air d'une morte.

Theodoro entra comme je commençais à peine à ouvrir les yeux. Il fut effrayé. Il se précipita à mes pieds. « O Marie! — c'était la première fois qu'il m'appelait ainsi; — pauvre femme! s'écria-t-il. Oh! si ma vie, mon âme, mon amour pouvaient être quelque chose pour vous! Parents, amis, fortune, carrière, tout serait quitté, foulé aux pieds! Oh! quel bonheur d'essayer de sécher vos larmes! » Je le regardai comme stupéfiée. « Où est Franz? lui dis-je. — Il ne peut revenir encore; il demande que vous veniez à Vienne et que je vous y conduise. » Et sa lèvre avait un pli de dédain, d'ironie... Je le regardai fixement. Je crus sentir que je perdais la raison. On me porta dans mon lit. Theodoro fut chercher le médecin. Je passai huit jours entre la vie et la mort, presque sans connaissance, appelant Franz dans mon délire.

Les lettres continuaient d'arriver, je ne les ouvrais plus. Enfin la fièvre diminua, je repris quelques lueurs de sentiment et j'écrivis à Franz les lignes suivantes : « Vous me demandez

de vous rejoindre ; il y a deux cents lieues d'ici à Vienne. Je vais avec peine de mon lit à mon fauteuil. Vous ne pouvez venir. Vous laissez à un autre le soin de ma pauvre vie. Si j'étais morte, il vous aurait pourtant bien fallu venir, ou bien auriez-vous aussi laissé à d'autres le soin de me fermer les yeux... et de mettre une pierre sur ma fosse ? Franz, Franz, est-ce bien vous qui m'abandonnez ainsi ? »

A cette lettre il répondit qu'il partait... Huit jours se passèrent encore. J'allais mieux, le soleil du mois de mai me rendait quelques forces. Les soins touchants, fraternels de Theodoro, sa constante sollicitude, sa douceur, la certitude d'être aimée, me causaient une sorte de joie amère. Franz m'abandonnait pour de si petits motifs ! Ce n'était ni pour une grande œuvre, ni pour un dévouement, ni par patriotisme, c'était pour des succès de salon, pour une gloire de feuilleton, pour des invitations de princesses !

. . . . . .

Je suis sur la place Saint-Marc. On vient m'avertir qu'il est là (hôtel de Mme Marseille). Je m'étais traînée : je cours, je vole ! Je me jette dans ses bras. « Priez Dieu que je vous aime encore comme je vous ai aimé ! »

Deux jours à trois, sincérité absolue dans la situation la plus délicate. Il veut se retirer, attendre, n'est pas digne de moi... Moi, je me cramponne en désespérée...

La manière dont il me parle de son séjour à Vienne me fait tomber de haut. On lui a trouvé des armoiries (à lui républicain, vivant avec une grande dame !). Il m'avait voulue héroïque. Les femmes s'étaient jetées à sa tête ; il n'était plus confus de ses fautes, il les raisonnait en philosophe, il parlait des nécessités... Il avait raison contre moi ; il était élégant en ses habits, il ne parlait plus que de princes, il avait de secrètes complaisances pour sa vie de don Juan. Je lui dis un jour un mot très blessant : *Don Juan parvenu*. Je repris toutes mes fiertés de femme, de grande dame, de républicaine pour le juger de haut.

Il avait ramassé de l'or avec facilité ; il l'avait laissé pour les inondés ; mais il avait vu qu'en deux années il pouvait gagner une fortune. Il le fallait non pour lui, mais pour l'enfant Blandine, enfant de la plus extraordinaire beauté. Il fallait d'ailleurs que, de mon côté, je reprisse une position. Je souffrais

trop ainsi, disait-il, il fallait revoir ma fille, ma famille, mon entourage personnel; j'étais aussi trop subordonnée, trop dépendante de lui, j'avais du talent, du génie, il fallait le montrer, écraser mes ennemis, montrer *qui* j'étais. Le monde quitté devenait son objectif.

— Votre cœur s'est déchiré, il ne s'est pas ouvert. Ne vous jouez pas de moi, car je vous forcerais à jouer trop gros jeu.

Il me voulait maintenant raisonnable. Le programme l'était à la condition que je fusse très forte et, qu'après m'avoir voulu absorber toute en lui, *seule* je pusse retrouver en moi la puissance de me recréer un monde. Cette puissance, je l'avais, mais il l'ignorait ; moi aussi. Il voulait que j'allasse retrouver ce que j'avais repoussé, blessé irréparablement; que la femme qui avait voulu n'être qu'amante, redevînt fille, sœur, mère, amie; que le talent employé à des œuvres musicales devînt un talent capable de me soutenir; il m'envoyait à des hasards, à une entreprise impossible.

Je le trouvai dur, sec, ironique.

Il me conseilla d'aimer Theodoro !

Je lui dis : « essayons encore. » J'avais besoin de l'air de la mer. Il va avant moi à Gênes, loue une villa magnifique. Quand j'arrive, je trouve des chevaux; il a été dans le monde. « C'est assez vous condamner à la pauvreté, à l'isolement », me dit-il. Un jour, il me prie d'ouvrir son courrier. Je sus alors qu'il avait pris des engagements pour toute l'Allemagne. Il m'avoue que c'est son projet. « Vous ne pouvez pas me suivre dans cette vie inférieure. Vous aussi, d'ailleurs, vous avez besoin de votre expression. Vous vivez refoulée par moi. Allez, revoyez votre fille, votre famille, vos amis... » Je l'arrêtai... « Ma famille, en ai-je une encore? Ma fille, me reconnaîtra-t-elle? Mon talent, c'était mon amour, le désir de vous plaire. » Il versa une larme.

Je n'ai jamais désiré, voulu, demandé qu'une chose; je n'ai jamais souffert, je ne me suis jamais plainte que d'une chose; je n'ai jamais été heureuse que par une seule chose... et il prétend ne pas comprendre !

Il comprenait mieux jadis.

Lorsqu'en 1834 il m'avouait une première infidélité, il disait : « Je puis faillir encore, comme je puis me casser la tête contre un mur; dans l'un ou l'autre cas, vous ne me rever-

riez plus »; et encore : « Je serai sur mes gardes désormais; j'étais comme un homme qui ne sait pas que le vin le grise et qui boit; maintenant je ne boirai plus. »

Suis-je donc bien digne de colère, aujourd'hui que je souffre de ce que la légèreté de sa conduite et de ses discours heurte et froisse continuellement ma seule fierté, mon seul amour-propre. Souffrance de vanité, dira-t-il? Eh bien! si j'ai mis ma vanité dans les témoignages de son amour, si j'eusse voulu, comme il le disait un jour, m'en faire une couronne dont les femmes qui m'accordent leur pitié auraient été envieuses, est-ce à lui à me le reprocher? Si j'ai désiré que cette *réserve* qu'il juge lui-même convenable avec les hommes il l'eût pratiquée également avec les femmes, était-ce une grande erreur de jugement, une trop grande exigence de cœur? Si enfin mon esprit est malade, mortellement malade, ne serait-il pas grand et généreux de ménager la maladie que l'on a causée et de ne pas mettre une sorte d'orgueil à heurter sans cesse mon indestructible instinct de femme passionnée?

RETOUR EN FRANCE

Les années que nous passâmes ensemble, Franz et moi, dans des conditions tout à fait extraordinaires, hors du monde, hors de la loi, et en quelque sorte hors de la conscience publique, appuyés uniquement sur notre force propre, ne relevant plus que de nous-mêmes et voulant soumettre toutes choses, en nous et autour de nous, à la conscience héroïque de la passion, opérèrent une révolution complète, non seulement dans ma vie de relation, mais dans les profondeurs intimes de mon être. Lorsque je revins en France, après cinq années de l'épreuve la plus forte à laquelle puissent être soumis le cœur, l'esprit, le caractère, le courage et la fierté d'une femme, je me retrouvai dans un milieu tout nouveau, une personne nouvelle.

Quel était ce milieu et quelle était cette personne? on le verra dans la suite de mon récit. Je n'éprouve à le reprendre ni embarras ni scrupule; car ma vie ne se confondant plus avec celle de Franz, je ne cours plus le risque, comme il eût pu m'arriver auparavant, tout en ne pensant faire que ma propre confession, de faire du même coup la confession d'autrui, ce qui n'est ni mon droit ni mon désir.

En revenant à Paris, je n'avais aucun parti pris, aucun plan de conduite, aucun projet arrêté, et je ne me formais, à vrai dire, aucune idée de la vie que j'allais pouvoir mener.

Le désir de réparer le mal que j'avais fait et d'adoucir, dans la mesure du possible, les peines que j'avais causées était en moi très vif; mais je n'étais mue en cela par aucun retour de ma conscience vers le devoir catholique, moins encore par le regret du monde, ou la considération des avantages que me rendrait un rapprochement avec ma famille. La pensée d'obtenir de mon mari un pardon que sa générosité de cœur, son amour pour sa fille et les sentiments qu'il m'avait gardés eussent probablement rendu facile ne s'offrait pas même à mon esprit. Effrayée de ce tourbillon de la vie d'artiste où Franz s'était laissé entraîner de la façon la plus inattendue et pour moi la plus incompréhensible, j'avais senti douloureusement que je ne pouvais ni ne devais l'y suivre.

Mais mon amour avait été trop grand, et, j'oserai le dire, trop pur en son exaltation romanesque, pour que je consentisse jamais à le renier. Plus il m'avait fait souffrir, plus il m'était entré avant dans l'âme. Refoulé au plus profond, il y gardait sa fierté; et je me serais jugée indigne de ma propre estime, si je m'étais laissé persuader de prendre aucun engagement, de quelque nature qu'il fût, qui me séparât d'une manière absolue et définitive de l'homme que j'avais aimé, que j'aimais encore peut-être, malgré ma résolution de le quitter, par-dessus toutes choses au monde.

Un autre motif encore et très puissant, me déterminait à maintenir dans ma situation, si difficile qu'elle dût être, une indépendance entière. Je ne voulais pas éloigner de moi les enfants qui m'étaient nés dans des conditions où, selon la légalité française, je ne pouvais rien être pour eux. Ni mon nom n'avait pu leur être donné, ni ma fortune ne devait leur appartenir; d'autant plus tenais-je à leur garder toute ma tendresse et à ne jamais paraître désavouer une maternité, contre laquelle conjuraient ensemble toutes les sévérités de la loi et de l'opinion.

Mes relations de famille se ressentirent également de ce besoin de sincérité un peu hautaine qui l'emporta en moi constamment sur les affections les plus vives, à plus forte raison sur les intérêts.

Si j'avais beaucoup changé pendant les cinq années que j'avais passées loin de la France, il s'était fait aussi de notables changements dans l'esprit, et, si je puis ainsi dire, dans le tempérament de notre famille. La mort de mon père et de mon aïeule, le mariage de mon frère et son ralliement, après 1830, au gouvernement du *Juste milieu*, la conversion de ma mère qui, sous l'influence de ma belle-sœur, avait abjuré le protestantisme, tout un ensemble de circonstances que j'aperçus peu à peu, avaient substitué, dans la maison paternelle, à l'indifférence en matière de religion et aux habitudes frondeuses en matière de politique qui caractérisaient la société de la vieille noblesse française, une dévotion stricte, sans examen, avec la *satisfaction* des conservateurs de la royauté bourgeoise (1); ce qui formait, réuni, quelque chose d'antipathique à tout mouvement et de très peu compatible avec la nature de mon esprit libre et chercheur. Il y eut donc de ce côté, malgré la joie de ma mère à me revoir, malgré l'empressement de son accueil, et mon extrême désir de lui complaire, une difficulté, un empêchement; et, de part et d'autre, dans les meilleures intentions, beaucoup de malaises et de mécomptes.

Quant à mes amitiés d'autrefois, elles s'étaient montrées, pour la plupart, si légères en leur jugement, si vaines, si promptes à l'oubli que je n'avais rien plus à cœur que les tenir à distance.

Ainsi donc rien ne s'offrait à moi pleinement : aucun point d'appui solide; aucune ancre où attacher ma pauvre barque désemparée; aucun but distinct à poursuivre, prochain ou lointain. Mes devoirs étaient contradictoires; je ne concevais clairement ni ce que je devais, ni ce que je pouvais vouloir; je me sentais découragée avant d'avoir rien tenté; seule, absolument seule, égarée, comme le poète, dans la nuit de mon cœur et de ma conscience.

Les sept années qui vont s'écouler entre mon retour en France et la mort de ma mère, dans de telles circonstances, dans de telles dispositions, furent, comme on peut croire, extrêmement troublées. Il ne fallait pas un moindre temps pour m'arracher à mes indécisions et à mes obscurités. Car, s'il y avait en moi beaucoup de force, il y avait aussi beaucoup de fai-

(1) On désignait vers ce temps sous le nom de *satisfaits* les conservateurs qui soutenaient le ministère de M. Guizot.

blesse, et très longues furent les hésitations de mon cœur, très chancelantes les résolutions de ma volonté, avant que de suivre la voix qui m'appelait timidement aux ambitions hardies.

J'ai tort d'écrire ici le mot ambition, car on y entend d'ordinaire une soif de renommée, une cupidité de crédit, de richesses, de grandeurs et de pouvoir qui étaient bien loin de moi. Les mobiles qui me poussèrent à entrer dans la carrière des lettres et qui me firent affronter courageusement, à moi si timide et si fière, les hasards et les rudesses de la publicité furent autres. Mais, avant de toucher ce point délicat, il faut que je remonte un peu en arrière, pour faire voir le chemin qu'avait parcouru mon esprit et comment il fut amené à se répandre au dehors.

J'ai dit, dans la première partie de *Mes souvenirs*, quelles étaient les facultés que j'apportais en naissant. Dès mon enfance, dans mes jeux, il y avait de l'imagination, de l'invention; très jeune, je m'étais sentie portée à écrire, tantôt selon la coutume allemande, un journal de mes impressions, tantôt même de petits romans; et ces essais enfantins, dont j'ai retrouvé quelques-uns plus tard, montrent un certain talent naturel. Pendant ma vie mondaine, de nombreuses correspondances avaient continué d'exercer ma plume et le succès de mes lettres, que l'on se communiquait, m'ayant rendue attentive, j'avais fait des progrès sensibles dans le choix de l'expression, dans le tour; j'avais pris goût aux élégances du style et, comme à toutes les autres parures, à ce que j'appelais volontiers la parure de la pensée.

Mais la pensée elle-même, faute de la nourriture saine et forte dont elle aurait eu besoin, faute d'impulsion surtout, était restée languissante. Elle sommeillait en quelque sorte au dedans de moi quand la passion l'éveilla, lui donna le mouvement, lui communiqua sa flamme.

Dans l'atmosphère orageuse où je me vis tout à coup jetée, l'amour ne fut point pour moi cette douce ivresse, cet oubli de toutes choses, cette félicité, cette volupté de l'âme et des sens où s'absorbent les amants heureux, tels que nous les peignent les poètes. Jamais exempt de souffrances et de souffrances cruelles, toujours inquiet, combattu, en proie à mille angoisses, l'amour suscita en moi des puissances d'émotion, de réflexion, de concentration, de lutte, il donna à mon esprit une activité,

une intensité que rien auparavant ne m'avait fait soupçonner.

A Genève, où j'étais restée longtemps, en Allemagne, en Italie où j'habitai tour à tour Turin, Milan, Venise, Florence et Rome, j'avais mené une vie très retirée, dans la société intime de quelques hommes éminents dont l'entretien, l'exemple et la sympathie m'animaient et m'encourageaient aux études sérieuses. Le milieu protestant et républicain de Genève, la conversation avec des esprits tels que les Sismondi, les Pictet, les de Candolle, les Coindet, les Diodati, etc... avaient rapidement développé en moi la faculté d'examen et l'indépendance du jugement. Dans des compagnies si différentes de celles où j'avais été élevée, je m'aperçus très vite, à ma grande tristesse, de l'ignorance où me laissait une éducation qui passait pour la plus brillante du monde, et j'entrepris tout aussitôt de la recommencer dans toutes ses parties. A ce peu de philosophie française qui s'accorde chez nous avec le catéchisme et que l'on m'avait enseigné de même façon, je substituai, de l'avis de mon docte ami, Adolphe Pictet, les concepts de la philosophie allemande, au sein desquels, à l'aide des conseils qu'il voulut bien me donner, je rangeai, je classai, je rectifiai, selon l'ordre naturel à mon entendement, les notions éparses, incohérentes ou contradictoires que j'avais retenues d'un enseignement superficiel. La langue de Kant, de Schelling, de Fichte, de Hegel m'était connue. Les profondeurs de la métaphysique, loin de m'effrayer, m'attiraient. Spinoza, quand j'osai l'aborder, répandit sur mon intelligence une merveilleuse lumière ; et, des lèvres de cet athée, de ce réprouvé de Rome, je recueillis tout ce que je pus jamais comprendre et adorer de l'essence et de la nature de Dieu. Le vide qu'avaient laissé dans mon âme, en s'en retirant, les croyances catholiques fut instantanément comblé; et quand je vis si bien s'accorder à la philosophie de Spinoza, la morale des sages de l'antiquité, la vie d'un Épictète et d'un Marc-Aurèle, l'idéal de toute sainteté, de toute béatitude humaine me fut révélé.

Désormais, il n'y eut plus en moi ni doute ni regret des croyances que j'avais perdues. Le bien et le mal, le ciel et l'enfer bibliques disparurent entièrement de ma pensée. Le petit univers de la création, où elle s'était mue jusque-là, s'évanouit dans l'éternité infinie des mondes de Spinoza.

Afin d'aider ma mémoire et ma réflexion dans des études

auxquelles j'étais si peu accoutumée, afin aussi de rompre ma plume au langage de l'abstraction métaphysique, j'avais trouvé utile de traduire et d'expliquer, par quelques commentaires à mon usage les passages les plus importants de mes lectures. En France, dans la société où j'avais vécu, de telles occupations, en admettant qu'elles ne m'eussent pas été interdites par mes guides spirituels, m'eussent rendue ridicule. Mais, en vue de Coppet, dans la patrie de Mme de Staël et de Mme Necker de Saussure, on ne trouvait rien d'étonnant à ce qu'une femme voulût connaître les lois qui gouvernent son propre esprit; on ne contestait pas, comme on le faisait alors chez nous, au sexe féminin la capacité et conséquemment le droit et le devoir de chercher à comprendre la raison des choses. Aussi ne fis-je point de difficulté, malgré ma grande défiance de moi-même et la timidité qu'elle m'inspirait, de communiquer mes Essais (je me rappelle entre autres des réflexions sur Schelling et des pensées que m'avait suggérées l'*Éthique* de Spinoza) à quelques-unes des personnes dont la bienveillance et l'intérêt m'étaient le mieux connus. Elles m'encouragèrent à continuer; elles parurent même croire que le talent d'écrire répondrait chez moi à la force de penser; quelques-uns allèrent jusqu'à me prédire, dans la carrière des lettres, si je voulais y entrer, de brillants succès. Mais je ne vis là qu'une illusion de l'amitié, et je continuai mes études avec une entière modestie, sans autre but que d'apprendre.

Quand mes premières ardeurs philosophiques furent quelque peu apaisées, je me tournai vers l'histoire; là également j'avais tout à apprendre ou à rapprendre. Je n'y épargnai point ma peine. Sismondi et ses *Républiques italiennes*, puis Augustin Thierry, puis Guizot, Thiers, Mignet m'ouvrirent des perspectives entièrement nouvelles,

L'Italie donna un charme et un attrait nouveau à mes études. Mais, avant de dire l'influence qu'exercèrent sur moi ses arts, ses monuments, son histoire, son travail et sa lumière, il faut que j'introduise ici deux personnes qui, vers cette époque, produisirent sur mon imagination une impression vive et ne furent pas sans action, quoique indirectement, sur le cours de mes pensées.

UNE VISITE DE LAMENNAIS

Très peu de jours après le jour horrible où j'avais décidé de quitter ma maison, ma famille, tout mon passé pour me jeter aux hasards d'un avenir plein d'orages, étant seule un matin chez moi, le cœur oppressé, l'âme inquiète, agitée de mille craintes, un domestique entrant dans ma chambre, sans être appelé, m'annonça qu'un monsieur qu'il ne connaissait pas demandait à être introduit. « Je ne veux voir personne », m'écriai-je. Le domestique sortit et revint presque aussitôt. « Ce monsieur prie bien madame de le recevoir; il repart pour la campagne et il paraît qu'il a quelque chose de très pressé à lui dire. — Lui avez-vous demandé son nom? — Il n'a pas voulu le dire. — Vous ne l'avez jamais vu? Quel air a-t-il? — Pas trop bon air. Il est tout petit, maigre, de gros souliers, des bas bleus... une vieille redingote. »

Un éclair traversa mon esprit. Je savais par Franz que l'abbé de Lamennais était attendu à Paris; je savais que mon nom avait été prononcé entre eux à La Chênaie. La description de mon domestique pouvait se rapporter à ce qui m'avait été dit de sa physionomie de vieux Breton et de ses accoutrements rustiques... Si c'était lui! « Faites entrer », dis-je, sans plus de réflexion, et le cœur me battait, car j'avais pour l'illustre auteur des *Paroles d'un croyant*, pour son génie, pour sa conscience superbe, son magnifique renoncement, une admiration, un respect sans bornes.

C'était lui, en effet; il se nomma quand il fut près de moi, d'une voix faible, hésitante, avec un accent craintif qui ne répondait guère à l'idée que tout le monde s'était faite alors et que je m'étais faite de sa parole puissante. Il s'excusa gauchement de venir ainsi chez moi sans s'être annoncé; mais le temps pressait, ajouta-t-il, le motif qui l'amenait était des plus graves. Il espérait donc... Le voyant en peine de poursuivre, je l'interrompis pour lui dire en peu de mots quels étaient à son égard mes sentiments, pour l'assurer qu'à aucun moment, en aucune circonstance, sa visite ne pouvait m'être importune.

Pendant que je lui parlais, il ne leva pas sur moi les yeux; et, lorsqu'il eut repris la parole, pendant un long monologue que je n'interrompis que par quelques exclamations sans suite,

je crois qu'il ne lui arriva pas une seule fois de me regarder en face. Ses yeux se portaient à droite, à gauche, ou bien il les baissait et regardait ses genoux comme aurait pu faire un campagnard embarrassé dans un salon de ville, en présence d'une femme. Je pus donc, quoique très émue, pendant qu'il me parlait avec beaucoup de feu, satisfaire ma curiosité et graver dans ma mémoire la figure ascétique du prêtre révolté.

Félicité de Lamennais, — M. Féli, comme l'appelaient entre eux ses jeunes disciples, — devait avoir, à cette époque, environ soixante-cinq ans. Il était de petite taille, d'aspect étroit et mesquin; son visage était creusé de rides effrayantes. Son grand nez aquilin, son œil oblique, perçant, lui donnaient quelque chose de la bête de proie. Aucune tranquillité, aucune harmonie dans aucune partie de sa personne, ni dans son attitude qui changeait à chaque instant, ni dans les gestes crispés de sa main aux longs doigts maigres, ni à son front offusqué de longs cheveux plats et grisonnants, qui se plissait à la moindre apparence de contradiction, ni dans son sourire contracté, ni dans sa parole qui tantôt se précipitait comme un torrent et tantôt s'embarrassait et s'obstruait.

Cependant, après un premier étonnement à le voir si peu semblable à l'image qu'on s'était faite, on sentait en lui une force, une puissance de domination qui, peu à peu, commandaient et s'imposaient. Il se mêlait à cette force, dont les dehors n'avaient rien qui altérât sa bonté d'âme, une naturelle tendresse, des candeurs, des éléments de bienveillance et de sympathie, avec un désir d'aimer et d'être aimé, qui donnaient à ce vieillard, sur la jeunesse qu'il appelait à lui, un empire sans borne. Sous les ombrages de la Chênaie, il rassemblait, il enthousiasmait, il évangélisait de jeunes hommes qui pour lui auraient tout bravé et donné mille fois leur vie. « Le bon père, » ainsi l'appelait-on à la Chênaie. Des esprits, des cœurs, tels que les Lacordaire, les Montalembert, les Gerbet formaient autour de lui une église ardente, qui l'adorait comme un saint des temps primitifs, comme le divin précurseur d'une incarnation nouvelle.

Franz, sans s'être engagé dans cette église, y trouvait l'accueil le plus tendre. M. Féli, charmé par son beau génie, lui marquait une prédilection toute paternelle; il aimait ces âmes troublées que rien ici ne satisfait; il avait pour les égarements

de la passion les indulgences du confesseur catholique, avec quelque chose de plus que lui inspiraient peut-être de douloureux souvenirs. On lui cachait peu de chose. Ce qu'on ne lui disait pas, il le devinait. Il avait deviné, à quelques faibles indices, une crise prochaine dans l'âme et l'existence de Franz. Confirmé dans ses appréhensions par quelques bruits venus du dehors, il s'était alarmé pour ce fils de prédilection. Il avait soudainement quitté sa retraite, sans avertir personne de son dessein; il accourait et, dans un embrassement paternel, il arrachait à Franz notre secret tout entier.

Après avoir épuisé auprès de lui, pour le dissuader d'une résolution funeste, toutes les forces du raisonnement, le voyant inébranlable, l'abbé de Lamennais, sans se décourager, se flattant sans doute qu'il aurait plus de puissance sur la volonté plus faible d'une femme, venait vers moi, et, de la manière qu'on a vu, abordait un sujet extrêmement délicat. Il commençait un entretien dont l'issue, favorable ou défavorable, allait, dans sa conviction, décider de tout l'avenir de deux personnes auxquelles, à des degrés différents, il portait intérêt.

Longtemps je l'écoutai dans un silence respectueux, mais, je l'avoue, je ne me sentis point persuadée. En me peignant avec éloquence, — car l'éloquence lui venait dès qu'il avait passé les préambules et qu'il entrait à fond dans le sujet qu'il avait à cœur, — le malheur de celui qu'entraîne l'esprit de révolte, le blâme des honnêtes gens qui peu à peu font autour de lui le vide, les doutes, les repentirs qui l'assaillent dans sa solitude et cette force occulte des choses, ces nécessités d'un ordre implacable qui, tôt ou tard, triomphent des plus hauts courages et se vengent du téméraire qui vainement croyait échapper à leur étreinte, l'abbé de Lamennais soulevait en moi une protestation muette tirée de son propre exemple. Mais lui! me disais-je tout bas, qu'a-t-il donc fait autre chose? Mais le prêtre qui rompt avec son église, mais le *croyant* qui rejette les confessions de la foi, mais l'apôtre qui s'arrache à la loi écrite et qui brave tous les anathèmes pour suivre l'inspiration de son cœur, s'est-il donc repenti, voudrait-il reprendre ses chaînes ? La sincérité ne serait-elle plus à ses yeux la première vertu des âmes nobles?

Mon silence ne trompa pas l'abbé de Lamennais; avec cette vive perception que lui donnait l'habitude de l'apostolat, il

sentit en moi une protestation, il s'aperçut qu'il n'ébranlait rien dans mon esprit et, renonçant à me convaincre par la raison, il attaqua ma sensibilité et me remit devant les yeux les peines que j'allais causer : ma mère désolée, ma fille privée des caresses maternelles. Il me fit verser des larmes amères.

Ému lui-même d'une émotion vive et vraie à l'idée de l'affliction que j'allais causer à tous les miens et se croyant sur le point de l'emporter sur ma résistance, il se jeta à mes pieds, embrassa mes genoux ; d'un accent devenu tout à coup suppliant et presque humble, il me conjura de différer une démarche irrévocable, d'accorder à sa prière quelques semaines, quelques jours de réflexion. Il ne me demandait rien de plus ; mais cela, il me conjurait de le lui accorder. « A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, toujours à mes genoux pour atténuer encore sans doute la portée du sacrifice qu'il espérait m'arracher, à Dieu ne plaise que je songe à séparer deux âmes si dignes l'une de l'autre, si bien faites pour s'aimer, pour s'élever ensemble vers les régions pures de l'amour et de la foi ! Mon unique désir, c'est de les rendre plus aimantes encore, plus dignes de se bien aimer, plus dignes du Dieu d'amour qui veut les unir dans son sein... Recueillez-vous, belle âme, laissez-moi emmener Franz dans sa solitude... Ne vous laissez pas emporter à la passion qui égare ; purifiez cette flamme d'amour divin qui est en vous... Conversez ensemble ; mais à distance, jusqu'à ce que vous sentiez pacifiée, purifiée en vous la passion qui trouble... Oh ! alors quel exemple vous donnerez au monde ! quelle force vous trouverez en vous-même pour agir sur d'autres âmes, pour faire l'œuvre de Dieu !... Dites, dites-moi que vous y consentez... Un mot, un seul mot, et je pars le plus heureux des hommes... »

Je saisis ses deux mains dans les miennes et le relevai doucement : « Je ne puis vous voir ainsi suppliant et ne pas céder à ce que vous demandez de moi ; mais, de grâce, n'arrachez pas à mon émotion cette promesse que ma volonté ne confirmera pas. Je sens que je vais vous dire tout ce que vous exigez, mais je sens aussi qu'à peine une heure écoulée, vous recevrez de moi une lettre où je retirerai ma parole. Ce ne serait digne ni de vous ni de moi. »

L'abbé de Lamennais se releva. Pour la première fois depuis une heure environ que nous étions ensemble, il me regarda ;

dans ce regard, je lus un étonnement profond et la compassion la plus grande. Après un silence de quelques secondes : « Adieu, madame, me dit-il, je ne vous demande rien, je vais prier Dieu. Il vous éclairera, car il vous aime... Je repars pour la Chênaie où j'attendrai un mot de vous... quel qu'il soit, n'est-ce pas ? reprit-il en voyant que j'hésitais à répondre... Quoi que vous fassiez, mon cœur vous suivra avec la plus grande anxiété... J'espère encore. »

Il s'éloigna. J'ai appris depuis qu'il avait dit, en sortant de chez moi, à un ami qui l'attendait : « Je n'ai jamais rencontré chez aucune femme une telle résistance de la volonté... Une seule corde vibre en elle à cette heure. Lorsqu'elle se rompra, tout sera brisé. »

A quelques mois de là, j'écrivis à l'abbé de Lamennais, ainsi qu'il m'y avait autorisée, et l'extrême indulgence, la bonté parfaite de sa réponse, nouèrent entre nous une correspondance qui se continua jusqu'à mon retour. Quand je revins à Paris, l'une de mes premières pensées fut de l'aller chercher dans la mansarde qu'il habitait alors au cinquième étage d'une maison de l'avenue Chateaubriand dans le quartier Beaujon. Il me reçut très affectueusement, vint chez moi, y dîna souvent, tantôt avec quelques amis, tantôt en tête-à-tête, causant abondamment sans jamais faire allusion à la circonstance qui nous avait rapprochés, mais de manière à me faire sentir qu'il continuait à s'intéresser sincèrement à ma vie morale et intellectuelle. Un jour qu'il m'avait trouvée plus triste que d'ordinaire, silencieuse dans ce petit cercle d'amis qui m'entourait, comme il descendait avec l'un d'eux échangeant à ce sujet quelques réflexions : « Qu'on serait heureux, s'écria-t-il avec feu, de pouvoir aider cette belle plante à demi brisée à relever sa tige ; que l'on aurait de contentement, si l'on pouvait lui servir d'appui, de tuteur ! » Dans cette pensée qu'il nourrissait à part lui, il accueillit avec beaucoup d'empressement mes premiers essais littéraires... il me donna ses conseils ; il croyait voir dans le don de mon talent une force.

Notre amitié cependant ne fut pas exempte de nuages. Il était d'un tempérament bilieux, violent, soupçonneux ensemble et crédule ; il portait dans ses affections une fougue, des revirements brusques qui le jetaient dans des injustices criantes. Jamais de mesure, rien de tempéré, peu d'attention, peu de

réflexion. Ange ou démon ; on n'était jamais à ses yeux un simple mortel. A chaque instant, par exemple, il me recommandait, — car il était extrêmement charitable et très exploité par les mendiants politiques et autres, — telle ou telle personne, comme étant douée d'un caractère sublime, d'un génie extraordinaire, d'une vertu sans tache. Le lendemain, je recevais un mot à peu près ainsi conçu : « Fermez votre porte à M. X... c'est un fourbe, un gueux, un fripon, un faussaire, un homme capable de toutes les vilenies, le plus dangereux des êtres. » M. X... n'était le plus souvent qu'un sot, un importun ou un important de troisième ordre qui avait abusé, comme tant d'autres, de la crédulité de l'abbé.

Je fus à mon tour victime de ces brusques revirements de son esprit. Après m'avoir de très bonne foi exaltée au-dessus de toutes les personnes de mon sexe, peu s'en fallut qu'il ne me jugeât capable des sentiments les plus bas. Mon *Essai sur la liberté* le mit en colère. Le chapitre sur le divorce lui parut une monstruosité ; il trouva matérialiste un chapitre où je peignais la douleur de l'enfantement et les joies de la délivrance. J'appris qu'il disait : « Mme d'Agoult parle d'une femme qui enfante comme elle pourrait le faire d'une vache qui met bas. » Et, pourtant, si j'en dois croire mon sentiment intime, et l'impression que les passages de mes écrits relatifs à l'enfantement ont produit sur la plupart de mes lecteurs, jamais on n'avait encore exprimé la grandeur, la sublimité de ce moment comme je l'ai fait, d'une plume hardie sans doute, mais assurément chaste et pénétrée de ce qu'il y a de divin dans ce grand acte de la nature, amenant à la lumière un être d'essence immortelle.

Lorsque dans sa collaboration au journal *le Monde*, que dirigeait M. de Lamennais, Mme Sand voulut traiter la question du divorce, il la rembarra (dans une lettre qu'elle me fit voir et qui la blessa profondément), la renvoyant en des termes d'une galanterie dédaigneuse à ces jolis romans qu'elle écrivait si bien.

Quoique en proie à toutes les ardeurs du mouvement révolutionnaire, révolté contre Rome, il restait dans l'abbé de Lamennais quelque chose de la prêtrise, des préventions, des étroitesses, des amertumes. Le divorce lui était en aversion ; il ne daignait pas même examiner si dans les pays protestants où il

est admis, la morale est moins pure, la famille moins bien assurée. Il le condamnait, sans aucune espèce de doute, par la formule qui revenait le plus souvent dans son discours impétueux. C'était l'homme le plus étranger aux conceptions gœthéennes de la vie. Fanatique dans l'un ou l'autre sens, il était exclusivement Français, un peu borné, très ignorant sur beaucoup de points, l'histoire entre autres.

Je fus blessée de son jugement sur l'*Essai sur la liberté*; je le trouvai injuste et je cessai d'aller chez lui. Je crois qu'au fond, entre nous, il y avait, malgré bien des rapports d'idées et de sentiments, une antipathie de nature; je l'admirais, je le respectais, il ne me plaisait pas. De son côté, attiré par certains actes de mon esprit, il sentait toujours cette sourde résistance de notre première entrevue. Il ne s'était pas emparé de moi. Il le sentait. Mon esprit était trop gœthéen. Il n'exerçait pas l'empire absolu qu'il cherchait. Ce qu'il y avait en moi d'allemand, la fille de Gœthe, ne lui plaisait pas.

En 1848, le mouvement républicain auquel je me trouvai mêlée me rapprocha davantage de M. de Lamennais. M. de Lamartine souhaitait de le voir et de s'entretenir avec lui des choses de la politique. Il me chargea de plusieurs messages pour M. de Lamennais et facilita, par mon entremise, la publicité du *Peuple constituant*, qui avait ouvert une campagne très hardie contre les communistes et les ouvriers rassemblés au Luxembourg par Louis Blanc.

Plusieurs fois pendant le gouvernement provisoire, ces deux hommes illustres dînèrent ensemble chez moi et causèrent confidentiellement. Ils faisaient beaucoup de frais l'un pour l'autre. M. de Lamartine s'extasiait ou feignait de s'extasier sur la modération, la parfaite *raison* de M. de Lamennais. « On le considère comme un révolutionnaire aveugle, me dit-il un jour; si cela dépendait de moi, je voudrais lui confier le département des Affaires étrangères. »

Un soir, il y eut, chez moi, lecture du projet de constitution de M. de Lamennais. Il avait désiré qu'il y eût toutes les notabilités du parti républicain et m'avait priée de faire les invitations; mais M. de Lamartine, pour le mieux pouvoir discuter, disait-il, demanda que nous fussions seuls. Un avocat, M. Auvillain, fit cette lecture. M. de Lamennais, ardent, passionné pour son œuvre, interrompait fréquemment pour en

développer les beautés. M. de Lamartine, étendu sur son divan, écoutait nonchalamment.

A peu de temps de là, M. de Lamennais donnait sa démission du Comité de constitution, son projet n'y ayant pas trouvé plus de faveur qu'auprès de M. de Lamartine.

Au 15 juin (journée de Ledru-Rollin), aux Arts et Métiers, pensant qu'il devait être compromis dans cette affaire et la jugeant dès le matin manquée, je courus chez lui (il demeurait alors au quartier Beaujon) pour me mettre à sa disposition, moi et ma bourse. Je le trouvai tranquillement assis dans son fauteuil comme un homme qui n'avait nulle part à ce qui se passait et qui ne s'y intéressait que médiocrement. J'ai appris depuis qu'il avait toujours, en toute éventualité, 8 à 10 000 francs dans son tiroir. Il dut me trouver naïve dans mes offres de services. Nous le croyions et il paraissait être extrêmement pauvre...

MES SENTIMENTS POUR GEORGE SAND

L'autre personne de qui, avant de passer outre, je dois parler ici (parce que si, pas plus que M. de Lamennais, elle n'eut d'influence durable sur moi, elle contribua aussi à donner à mon esprit une impulsion) exerçait à cette époque sur les imaginations une puissance agitatrice de même nature que M. de Lamennais. Mme Aurore Dudevant, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de son talent, sous un pseudonyme viril qui longtemps excita et troubla la curiosité, venait de publier ses premiers romans. C'était encore la révolte contre la société, sous une autre forme. Le cri de la femme contre la tyrannie de l'homme, la révolte contre le mariage indissoluble; *Lélia*, la superbe, maudissait l'amour. La lecture de ces livres dans l'état de mes esprits, dans le trouble de la passion, m'avait troublée comme tant d'autres. L'étrangeté, le mystère ajoutaient beaucoup à l'admiration. On se contait de cette jeune femme mille histoires byroniennes. Elle portait des vêtements d'homme, fumait; intrépide amazone, elle parcourait les lieux sauvages, les forêts; elle conspirait aussi, murmurait-on, elle fréquentait les conciliabules républicains. Était-ce un homme, une femme, un ange, un démon? Venait-elle, comme Lélia, « du Ciel ou de l'Enfer »?

J'avais lu, comme tout le monde, ces romans étranges et mon admiration était grande pour leur auteur. Aussi fus-je très agréablement surprise en apprenant qu'elle désirait me connaître. Elle avait appris par Franz, que M. de Musset lui avait présenté, que j'étais à la veille de quitter la France et pourquoi. Une si grande hardiesse de passion lui avait paru extraordinaire; elle était, à cette époque, curieuse de toutes les individualités. Franz nous fit dîner ensemble chez sa mère. Notre entrevue fut très singulière...

Adolphe Pictet, qui nous vit plus tard ensemble, a marqué le contraste dans sa *Course à Chamonix*. Ce contraste était aussi complet qu'il est possible à un artiste de l'imaginer. Mme Sand était de très petite taille et paraissait plus petite encore dans les vêtements d'homme qu'elle portait avec aisance et non sans une certaine grâce de jeunesse virile. Ni le développement du buste, ni la saillie des hanches ne trahissaient en elle le sexe féminin. La redingote, en velours noir, qui lui serrait la taille, les bottes à talons qui chaussaient son petit pied très cambré, la cravate qui serrait son cou rond et plein, son chapeau masculin, quand elle le posait cavalièrement sur les touffes épaisses de sa chevelure courte, ondulée, ne gênaient en rien ni la liberté de son allure ni la franchise de son maintien qui donnait l'idée d'une force tranquille. Sa tête d'un galbe très pur était de proportion plus grande, plus belle, plus noble que son corps. Son œil noir, comme sa chevelure, avait dans sa beauté quelque chose de très étrange. Il paraissait voir sans regarder et, bien que très puissant, ne laissait rien pénétrer; un calme qui inquiétait, quelque chose de froid comme on se figure le Sphinx antique. Le front était bien modelé, ni trop haut, ni trop bas. Le bas du visage ne correspondait pas à la noblesse du haut.

Elle fut pour moi d'une grande prévenance, me pria de la venir voir, me promit de me rendre ma visite à Genève, si j'y étais encore quand ses affaires n'exigeraient plus sa présence (le procès en séparation avec M. Dudevant qui s'allait plaider), me demanda la permission de lui dédier le roman qu'elle achevait en ce moment (1) et me demanda de lui écrire.

Elle-même a écrit dans ses *Lettres d'un voyageur* où elle me

(1) *Simon* paru en 1836.

donne le nom d'« Arabella », les huit jours que nous passâmes ensemble à Chamonix. Ce qu'elle n'a pu dire, c'est l'impression qu'elle fit sur moi. Phénomène étrange! J'éprouvai comme pour l'abbé de Lamennais quelque chose qui m'attirait et quelque chose qui m'éloignait; une vive admiration pour ce génie, une sorte d'effroi. Mais elle aussi était trop catholique, même dans sa révolte, un être trop exclusivement d'imagination, une organisation trop exceptionnelle. Elle non plus ne se livra pas. Je n'eus jamais sa confiance; mais elle m'encouragea beaucoup aussi à écrire. « Vous avez envie d'écrire, m'écrivait-elle, eh bien! écrivez. » Elle développa en moi l'amour de la nature et le sens poétique des choses, et, par ses louanges, m'ôta une partie de la défiance que j'avais de moi-même.

Elle me fit connaître ses amis républicains. Elle me fit scruter, sonder beaucoup plus que je ne l'avais fait les mystères de mon propre cœur; elle m'aida à me connaître moi-même, à m'analyser.

Au commencement de l'année 1837, au moment où j'allais descendre en Italie, le choléra ayant éclaté, elle m'écrivit pour me demander avec la plus aimable insistance de venir à Nohant. J'y passai trois mois d'une vie très contemplative. Nous montâmes à cheval ensemble dans ces traînes de la Vallée noire qu'elle a si bien décrits. Ses deux enfants étaient là. Solange portait aussi des vêtements de garçon.

De belles lectures, des entretiens élevés, l'astronomie, la botanique, la musique qu'elle aimait passionnément. Des dissertations sur l'abolition de la peine de mort. Toutes les idées qu'on appelait alors humanitaires sur la République.

Ces trois mois restèrent un souvenir très poétique dans ma vie. On voulait tout réformer... le théâtre, la poésie, la musique, la religion et la société. Tout cela était fébrile, maladif, mais généreux. Quelle exaltation pour l'imagination, pour toutes les facultés! L'amour du peuple, des humbles, des souffrants, du christianisme qui ne voulait plus attendre la vie future.

OU DANIEL STERN APPARAIT

Une des premières personnes que je revis, c'était Delphine Gay, devenue Mme Émile de Girardin. Nous nous étions connues jeunes filles, comme je l'ai raconté. Dans une rencontre for-

tuite, elle vint à moi au sortir d'une représentation de *Chatterton*, si je ne me trompe, me tendit la main, s'informa vivement de ma santé et des heures où l'on pouvait venir me voir; et le lendemain elle venait chez moi. Nous causâmes longuement; elle ne parut pas trop comprendre mon isolement, me parla du monde, des salons en dehors desquels on ne pouvait pas vivre, comme si ce devait être mon désir d'y rentrer; je vis que dans son esprit elle en cherchait les moyens pour moi et qu'elle me servirait volontiers d'intermédiaire. Elle me pria à dîner chez elle avec Lamartine, Victor Hugo, Théophile Gautier. J'ai su qu'elle avait beaucoup vanté mon caractère, mon amabilité, les grâces de mon esprit.

J'allai chez elle; elle me fit faire la connaissance de son mari; je vis ses grands hommes. Le plus silencieux fut celui qui m'intéressa le plus. Émile de Girardin ne parlait presque pas; cela n'était pas nécessaire chez lui, où Delphine avait une verve prodigieuse. Il était très occupé de son journal, n'allait pas dans le monde. Il était très pâle, observateur concentré, un peu ironique, mais doux et parfaitement comme il faut de manières, singulier, sans du tout chercher à le paraître.

Lorsque j'invitai à mon tour Delphine à dîner chez moi, il accepta, ce qu'il ne faisait jamais, dit-il. Il parut se plaire chez moi, y revint et bientôt nous en vînmes à causer de ce qui me concernait, de ma situation étrange, de mes projets... « Mes projets! Je n'en ai pas, lui dis-je, je ne veux pas rentrer dans le monde, j'étudie, je travaille, j'aime les arts. » A ce mot, travail, il sous-entendit aussitôt le travail pour la publicité. « C'est bien, me dit-il, c'est très bien. Si vous voulez me donner ce que vous faites, cela paraîtra dans *la Presse*. Il me pressa longtemps, il y revenait toujours. Il ne venait pas chez moi sans me dire : « Eh bien! y a-t-il quelque chose de prêt? Est-ce aujourd'hui que j'emporte quelque chose? Voyons!... »

Un soir, je lui annonçai qu'ayant été le matin à l'École des beaux-arts voir les peintures de l'hémicycle par P. Delaroche, j'avais analysé mes impressions ; je lui lus ce que j'avais fait. Il saisit les feuillets. « C'est excellent, me dit-il. Je n'y entends rien, je ne sais si vous avez raison; mais c'est écrit comme peu de gens écrivent et vous donnez l'idée de quelqu'un qui a le droit d'avoir son jugement à lui; j'emporte cela : demain matin je vous enverrai les épreuves. » Je ne savais pas ce que c'était

que des épreuves... Cela me donna un léger frisson... Il était déjà à la porte. « Vous n'avez pas signé, me dit M. de Girardin. — Mais non. — Il faut signer. — Je ne peux pas. — Pourquoi? — Je ne peux pas disposer d'un nom qui ne m'appartient pas à moi seule; je ne veux pas demander d'autorisation. Si je dois être critiquée dans les journaux, je ne veux pas que personne soit engagé d'honneur à me défendre. — C'est juste, s'écria M. de Girardin. Eh bien! alors prenez un pseudonyme. — Lequel? — Essayez un nom », me dit-il. Il y avait là, sur la table, mon buvard et un crayon. Je pris machinalement le crayon et j'écrivis *Daniel*.

C'était le nom que j'avais donné à l'un de mes enfants, le nom du prophète sauvé de la fosse aux lions, qui lisait dans les songes. Cette histoire me plaisait entre toutes les histoires de la Bible. Probablement je faisais un retour sur moi-même, seule, hélas! en butte à bien des haines. Daniel... Mais après? Je cherchai un nom allemand, me sentant Allemande... *Daniel Wahr*; je voulais être vraie avant tout. *Daniel Stern* : j'aurais peut-être une étoile. Daniel Stern! Le nom était trouvé, le secret promis. Je me couchai et m'endormis sans plus penser à rien. Le lendemain matin, en voyant arriver les épreuves, le cœur me battait bien fort. M. de Girardin y avait joint l'indication des signes d'imprimerie. Je corrigeai fort mal, comme on peut croire; et, le soir même, quelques personnes qui se rencontraient chez moi, se demandaient qui pouvait bien être ce Daniel Stern qui jugeait avec tant de sévérité le peintre le plus en renom du moment et se permettait de trouver des défauts à une œuvre aussi magnifique que *l'Hémicycle*.

Le secret fut bien gardé. Mme de Girardin sollicita vainement son mari; elle n'obtint qu'un sourire mystérieux; il s'amusa à lui donner à entendre que ce pourrait bien être M. Ballanche. La famille et les amis de M. Delaroche furent indignés de tant d'audace. C'était la première fois qu'on se permettait une telle critique. Elle était rude en effet, d'une plume inexpérimentée qui n'avait pas l'habitude des euphémismes; d'une personne qui ne songeait pas aux inconvénients de la sincérité, qui ne songeait à rien ménager, qui ne disait que ce qu'elle pensait, voilà tout. C'était inacceptable. Mais il y avait dans cette indépendance une certaine force dans l'expression, une spontanéité encore embarrassée, mais sensible pourtant.

Ce fut donc un succès. Cela fit du bruit et M. de Girardin qui aimait pour son journal le bruit ne me laissa plus de repos que je ne lui eusse donné autre chose. Le moment de l'exposition, du *Salon*, comme on disait alors, approchait. M. Ch..., depuis quelques années, y apportait de l'ennui; il se plaignait de cette besogne fastidieuse, monotone qu'il faisait depuis de longues années. M. de Girardin lui déclara qu'il l'en dégageait. Grande surprise, grand déplaisir, grande mauvaise humeur, grand mauvais vouloir contre ce pauvre écrivain, cet intrus à la presse, venu on ne savait d'où, qui ne parlait pas le langage de l'atelier, qui n'était le camarade de personne, qu'on ne rencontrait pas sur les boulevards...

Deux petites nouvelles, *Hervé* et *Julien*, suivirent ces articles d'art. M. de Girardin m'assurait toujours que le succès était grand. Je m'enhardissais peu à peu; enfin, pendant un été que je passai dans le village d'Herblay, où j'avais loué une petite maisonnette en vue de la Seine et de la forêt, j'écrivis tout un roman : *Nelida*. Pourquoi prenais-je cette forme du roman? Je n'avais guère les qualités du romancier, c'était une sottise de paraître vouloir suivre les traces de Mme Sand, quand je n'avais rien de son génie. Ce qu'il y avait dans *Hervé*, dans *Julien*, dans *Nelida*, ce qui fit l'intérêt et le succès, c'étaient des qualités de moraliste, de réflexion; l'originalité, la personnalité de la pensée; une manière de dire qui, sans recherche d'originalité, était bien mienne. Mais j'étais extrêmement modeste. Je ne croyais pas qu'une femme, que moi surtout, je pusse aborder directement les idées, prendre une forme; j'y fus gauche, mais sincère, hardie, avec simplicité. Toute la première partie de mon roman plut beaucoup. La conclusion, le personnage de la religieuse qui laissait voir des tendances de rénovation sociale, un esprit de réforme, parurent insupportables.

J'avais confié le manuscrit à M. de Lamennais qui s'intéressait beaucoup à mon talent; après qu'il l'eut lu consciencieusement : « Cela me paraît fort distingué, me dit-il, mais je ne suis guère compétent en ces sortes d'ouvrages et je craindrais de me tromper. Mais il y a un homme incomparable en son jugement, un critique sûr, c'est Béranger. Voulez-vous me permettre de lui faire lire votre roman? » J'acceptai de grand cœur une offre si bienveillante. A quelques jours de là, Béranger entrait dans mon cabinet gœthéen; après qu'il eut mis soigneu-

sement dans un coin son chapeau et son parapluie : « L'abbé de Lamennais m'a dit que vous étiez une femme à qui l'on peut dire la vérité; c'est fort rare, ajouta-t-il en me regardant d'un air narquois. — C'est pourtant très exact. — Eh bien! alors, je vous dirai que je ne vous conseille pas de publier ce roman. Il n'est pas mal, mais il ne vaut pas ceux de Balzac ni même ceux de Mme Sand. On vous comparera inévitablement: cela vous fera du tort. Quelques gens croiront se reconnaître; on dira que vous avez fait des portraits; on vous en voudra; on vous dénigrera, vous et votre talent. Vous aurez des ennuis sans fin. Vous vous occupez des questions sociales (c'était le mot alors); que n'écrivez-vous sur la commune, l'instruction publique? Vous pourriez prendre rang tout à fait en première ligne. Lamennais dit que vous avez de l'instruction, de la modération, que vous êtes un peu Allemande, eh bien! dites-nous les opinions allemandes sur tout cela. » Il me parla longtemps avec beaucoup de raison, de bienveillance ; je trouvai qu'il avait raison. Ainsi qu'il arrive le plus souvent, je ne tins pas compte de son conseil, j'avais un besoin aveugle peut-être mais presque irrésistible, de sortir d'un isolement du cœur et de l'esprit qui plusieurs fois déjà m'avait jetée en proie à la pensée du suicide. J'avais besoin de sortir de moi, de mettre dans ma vie un intérêt nouveau qui ne fût pas l'amour pour un homme, mais la relation intellectuelle avec ceux qui sentaient, pensaient et souffraient comme moi. Je publiai donc dans la *Revue indépendante*. Béranger ne se fâcha pas plus que n'avait fait M. de Lamennais... Un an après, il me disait en post-scriptum d'un très aimable petit billet, à propos du succès de *Nelida* : « Quel bon conseil je vous ai donné et que vous avez bien fait de ne pas le suivre! »

Cependant, ce qu'il m'avait dit m'était resté dans l'esprit, et sauf deux courtes nouvelles, *Valentia*, *la Boîte aux lettres*, qui parurent durant l'année 1847 et ne furent goûtées que d'un très petit nombre de mes amis, à cause de l'originalité singulière et d'une hardiesse tranquille qui fut trouvée immorale, je renonçai au roman, et, rassemblant mes réflexions, j'écrivis l'*Essai sur la liberté*, considérée comme principe et fin.

« Le titre seul de ce livre est un beau livre », écrivait Anselme Petetin. C'était en effet une manière de concevoir le mot très nouvelle, du moins en France. Je considérais la liberté

non comme le libre arbitre avec lequel on la confond d'ordinaire, mais comme le consentement de l'intelligence et de la raison, l'obéissance volontaire de l'esprit à ce que les dévots appellent la volonté de Dieu, à ce que les philosophes appellent l'ordre immuable des choses. Conception spinoziste, stoïcienne, gœthéenne, si l'on veut, fort peu française (l'avant-propos donne l'état vrai de ma conscience littéraire; ce que je voulais, c'était me soulager, aider les autres). Ce livre n'eut pas de succès. Il eut quelques enthousiastes. Je reçus, parmi la jeunesse, des lettres d'admiration passionnée.

Bien que l'*Essai* n'eût pas eu de succès proprement dit, il avait attiré vers moi beaucoup d'esprits jeunes, de républicains, d'humanitaires; tout ce qui se groupait autour de la *Revue indépendante*, tout ce qui, plus ou moins ouvertement, prônait la République, comme le docteur Guépin, Eugène Pelletan. J'avais cependant des amis dans le parti libéral, attaché à la royauté constitutionnelle, MM. de Vielcastel, Mignet, de Lagrenée, de Bois-le-Comte, le général Delarue, dont la sœur était mon amie; je voyais aussi beaucoup d'étrangers : sir Henry Bulwer, qui m'apportait ses idées anglaises, le baron d'Eckstein, Henri Heine, le prince Lubonowski, le comte Franz de Schoenborn, Confalonieri, Georges Herwegh, Gutzkow, Mlle Lewald, Ermerson, Georges... Bakounine.

J'étais passionnée pour l'idée républicaine, mais je ne pouvais avoir le fanatisme. Je n'avais ni les traditions, ni le langage révolutionnaires. J'aimais la hiérarchie. Sentiment d'amour pour les humbles, pour les vertus populaires, les paysans, les ouvriers, mais sans l'illusion à la mode de leurs œuvres.

Une personne qui aurait pu m'être très utile, c'était Sainte-Beuve, mais il fut amer, fit du bel esprit, du précieux, voulut faire ses conditions, me quitta blessé, ne parla jamais de moi.

LA MAISON ROSE

Au moment du coup d'État, 2 décembre 1851, je venais d'acheter, dans le haut des Champs-Élysées, un petit hôtel, et, revenant de Croissy, où j'avais laissé ma fille à peine relevée de couches, je m'occupais à disposer nos quartiers d'hiver. Dans cette habitation charmante, qui fut rasée en 1857, par mesure

administrative, et pour cause d'*utilité publique*, j'eus, durant l'espace de dix années, un cercle de famille et d'amis, un *salon* que les journaux du temps appelèrent *l'Abbaye au Bois de la démocratie*. Ce titre manquait d'exactitude et la chose ne répondait pas au nom. Le nom de *Maison rose*, dont nous appelions entre nous cette riante demeure, lui allait mieux. Nous le lui avions donné à cause du ton de brique pâle d'une partie de sa façade, et des massifs de rosiers qui lui faisaient, en toutes saisons, une florissante ceinture. Elle nous a laissé à tous des souvenirs si doux, que je ne puis me défendre du désir de la faire un moment revivre sous ma plume avec tout ce qui s'y rassemblait pour me la rendre chère.

La *Maison rose* était située singulièrement, dans une avenue fermée de grilles à ses deux extrémités et plantée d'acacias, entourée de terrains vagues où paissaient les animaux; isolée de toutes constructions, elle recevait en plein la lumière des cieux.

Vers le couchant, elle avait en point de vue l'Arc de triomphe. Un homme de goût, le peintre Jacquand, l'avait construite. Sa façade aux fines arêtes, en style Renaissance, avait, chose rare, du mouvement et de la simplicité; la distribution intérieure en était originale et néanmoins commode. Deux ateliers, l'un au rez-de-chaussée, l'autre au premier, se transformèrent aisément pour mon usage, l'un en salon, l'autre en bibliothèque; un troisième atelier, au fond du jardin, garda pour ma fille sa destination première. J'ai vu beaucoup d'habitations plus vastes et plus magnifiques; aucune qui, dès l'abord, donnât une impression plus harmonieuse. On y entrait par une grille flanquée de deux petits pavillons en briques, entrelacée de lierres et de vignes vierges, dont les longs festons se balançant avec grâce et discrètement, nous protégeaient contre les curiosités du dehors. Un colossal *terre-neuve*, qui s'ennuyait un peu tout seul dans la cour, passait, à travers la verdure, entre les barreaux, son museau énorme, et, des fenêtres du salon, nous prétendions, à l'éventail de sa queue, deviner lequel de nos amis sonnait à la grille. Un perron de cinq ou six marches, recouvert d'une marquise, donnait accès à l'antichambre, d'où, entre les replis d'une épaisse tenture, on apercevait l'escalier, un petit chef-d'œuvre. Décoré de caissons bleus, rouges et or, sur un fond d'ébène, éclairé par un beau vitrail héraldique,

recouvert d'un tapis orangé bordé de noir, il était si doux aux pieds, d'un tournant si agréable à l'œil, d'une lumière si tranquille et d'une si pittoresque élégance que nous passions très souvent, assises sur ses degrés, nos heures de babil ou de lectures matinales.

A droite de l'antichambre était un petit salon octogone, d'une décoration charmante. La tenture et le divan qui régnait tout autour étaient en velours cramoisi ; sur l'ébène et l'or mat de ses trois portes se détachaient, en médaillons, les portraits de grands artistes de la Renaissance italienne : Dante, Giotto, Guido d'Arezzo, Léonard, Raphaël, etc. L'image de *Monna Lisa* rappelait l'inspiration féminine dans ces vies glorieuses. Au-dessous du portrait de Michel-Ange, je fis écrire l'adage de Salluste : *Pulchrum est bene facere reipublicæ*, comme pour me donner l'illusion que nous vivions, nous aussi, avec ces Florentins, au sein d'une fière et belle république. Après ce petit salon venait celui qui avait servi d'atelier. Il était beaucoup plus spacieux, et je l'avais voulu plus grave. Les peintures des portes et du plafond étaient couleur de chêne, rehaussées d'or. Une cheminée sculptée, des tentures en tapisseries flamandes, le lustre en cristal de roche à reflets d'opale, que j'avais apporté de Croissy pour le suspendre là, un buste en marbre de Carrare, ouvrage du statuaire toscan Bartolini, une ouverture unique sur un jardin d'hiver, où murmurait, entre des mimosas, des rhododendrons, des gardénias, un jet d'eau limpide, donnaient à ce salon un caractère étrange, à la fois sombre et doux, une physionomie silencieuse et mystérieuse.

Qu'on se figure un tel lieu embelli, animé par toute une floraison de jeunesse ; qu'on y voie aller et venir, s'asseoir au piano, au chevalet ; qu'on y entende chanter, s'égayer en groupes charmants, une belle jeune femme avec son petit enfant, bras nus, jambes nues, roulant sur le tapis ou dormant sur les coussins de velours ; deux jeunes filles blondes et blanches aux yeux d'azur ; un adolescent, leur frère, au front rêveur sous ses lauriers scolaires ; un accord merveilleux enfin de grâce et de suavité, d'intelligence et d'amour, un printemps, un rêve de maternité... Un rêve, hélas ! et l'on comprendra pourquoi, l'ayant eu, je ne me sentirai jamais ni le pouvoir de l'oublier, ni l'envie d'accuser le sort.

Dans notre douce existence, nous avions le goût et l'émula-

tion du travail. La mère donnait l'exemple ; tous jusqu'au petit enfant suivaient.

La gouvernante anglaise, quand aboyait le terre-neuve, le montrant du doigt, disait d'un air grave : *Dog barking ! — Dog barking !* balbutiait l'enfant avec gravité. C'était un premier pas vers le monologue d'Hamlet et les chants de Childe-Harold. La jeune femme, d'un crayon qu'encourageaient Ingres et Flandrin, faisait nos portraits. Dès le matin, elle s'en allait au Louvre copier les maîtres. Elle expliquait les auteurs avec un lauréat de l'Université, M. Prévost-Paradol, académicien en espoir, qui me servait alors de secrétaire. Ensemble, les deux jeunes filles étudiaient Homère et Beethoven. Daniel Manin nous guidait dans *l'Enfer* et *le Paradis* de Dante. Ni les sciences naturelles, ni les mathématiques, n'étaient négligées dans cette studieuse *Maison rose*, sans rien de trop appliqué pourtant ni de pédant, ni d'austère ; de nombreux amis nous aidaient. Notre cercle était à la fois sérieux et aimable. Mes voyages et mes écrits m'avaient mise en relation avec beaucoup d'étrangers. L'*Histoire de la Révolution de 1848*, en cours de publication, m'amenait les hommes éminents du parti républicain. Il se forma autour de nous un salon, un salon véritable, animé d'un même esprit libéral, mais très varié dans ses nuances. Je voyais, avec mes relations anciennes : MM. le marquis de Montcalm, le baron de Vielcastel, de Bourgoing, de Bois-le-Comte, de Courseillet, de Metz, de Penhoen, d'Eckstein, le général Delarue, etc... MM. Carnot, Littré, Michelet, Henri Martin, Jules Simon, Dupont-White, Pelletan, Grévy, Freslon, de Tocqueville, etc..., les jeunes illustres aussi dans les lettres et les sciences, le barreau, ou la politique : MM. Ponsard, Renan, Lanfrey, Berthelot, Dollfus, Émile Ollivier, Guillaume Guizot, Paul Janet, Louis Ratisbonne ; l'émigration hongroise, Ladislas Teleki, le général Klapka, etc... le moraliste Emerson, le poète Mickiewicz, Georges Herwegh, Karl Gutzkow, Meyerbeer, etc. ; des femmes distinguées : la comtesse de Lützow, la comtesse Polcastro, Fanny Lewald, la comtesse Karolyi, la baronne de Marenholtz.

Un esprit de bienveillance régnait parmi nous. La présence d'une très jeune femme et de deux jeunes filles mettait partout la grâce, la réserve délicate. On avait désir de plaire. On se consultait mutuellement sur ses projets, sur ses plans d'études ;

on se louait avec cordialité. Un jour que l'acteur Bocage venait de nous lire ma *Jeanne d'Arc* : « Vous portez d'un pied léger le fardeau de l'histoire », me dit Michelet avec un accent très fin d'enjouement et de sympathie. De ces mots heureux et aimables, il s'en disait beaucoup à mon foyer et je crois que les hôtes de la *Maison rose* ne se souviendront jamais sans regret des heures qu'ils y ont passées.

Cette maison a disparu, il n'en reste pas vestige. Le lieu même où elle s'élevait est à tel point bouleversé, que je ne saurais, à cette heure, en retrouver aucune trace. Beaucoup d'autres maisons, humbles ou superbes, anciennes ou nouvelles, ont eu de nos jours même sort. Nos foyers s'éteignent un à un. Nos familles se dispersent ; un vent aride s'est levé sur tout ce qui nous liait au passé et semble se jouer de tout ce qui voudrait l'avenir. Traditions, souvenirs, habitudes, piétés du cœur, le monde serait-il las de vous ? Seriez-vous une gêne à ses emportements ? une étreinte trop douce aux inquiétudes qui le poussent vers les espaces inconnus? Flamme sacrée du foyer antique, divinité protectrice, beau génie tutélaire et maternel, symbole de perpétuité, vivante conscience de tout ce qui avait même nom et même sang, qu'êtes-vous devenus? Quel triste amas de cendres s'offre à nos yeux, quand nous venons chercher sous vos décombres les traces effacées de l'enceinte où furent nos berceaux !

Nous sommes fiers aujourd'hui de nos travaux immenses. Nous parlons haut de nos découvertes, de nos calculs, de nos entreprises inouïes. Nous célébrons notre génie, nos principes et nos vertus. Nous inscrivons sur nos drapeaux la fraternité des peuples; nous proclamons l'unité du genre humain. Nous allons loin, bien loin, aux extrémités du monde et de la pensée ; nous en rapportons beaucoup de choses que nos pères n'ont point connues. Mais quand nous rentrons chez nous, le chant de nos femmes, le sourire de nos enfants ne nous attendent plus au seuil. La confiance n'est plus au foyer. Nous y sentons je ne sais quelle incertitude qui nous trouble. Notre voix n'éveille plus d'échos sous le toit paternel ; hélas ! nous n'avons plus de toit paternel !

Comtesse d'Agoult.

LE CALVAIRE DES HUMANITÉS

Je voudrais esquisser ici un long calvaire. Depuis la Renaissance, nous possédions un système d'éducation de l'élite qui, à travers quelques vicissitudes, avait mis aux mains de la France le flambeau de la civilisation. De siècle en siècle, l'antiquité gréco-latine, où plonge par ses racines profondes notre conscience nationale, avait concouru à façonner les bonnes têtes de chez nous. Les Humanités y déposaient le goût de l'idéal, le respect de la raison, le sentiment de la mesure, le besoin de la clarté et l'amour du beau. Grâce à ces études libérales, une foi ardente en la liberté inspira les grands esprits de la Révolution. A vrai dire, dans son Rapport sur l'organisation générale de l'instruction publique, Condorcet leur témoigne une hostilité qui, pour se croire affranchie de préjugés, n'en est pas moins l'effet d'un fanatisme à rebours. Et il est véritable aussi qu'aux yeux de Fortoul, elles paraissent, en revanche, entachées de socialisme. Il reste que l'aspect un peu formel et verbal qu'elles ont parfois revêtu dans l'enseignement, se pouvait aisément corriger, comme en fournit la preuve l'heureux plan d'Études de 1890 qui, revenant sur quelques exagérations de 1880, et, d'autre part, reculant l'étude intensive des sciences à l'âge où les jeunes esprits en peuvent recueillir le fruit, avait imprimé à la culture classique son propre caractère. Non, les Humanités ne portent pas en elles le mal dont elles souffrent ; elles succombent lentement sous les traits d'une passion qui ruine les démocraties : la fureur d'égalité.

L'homme qui forgea contre elles l'arme funeste, était fort éloigné de leur vouloir du mal. Inspecteur général, Victor Duruy visitait dans un petit lycée de Bretagne la classe de quatrième. Là un fils de paysan, destiné à remuer la terre, ânonnait quelques lignes de grec. « Nous volons, pense l'inspecteur, l'argent de ces gens-là ; et cet enfant perd ici son temps. » Devenu ministre, il fait voter la loi du 21 juin 1865, qui crée l'enseignement spécial à l'usage des futurs agriculteurs, commerçants et industriels. A lire le rapport d'Élie de Beaumont au Sénat et les programmes de ces études « intermédiaires », qui durent trois ans, et où la comptabilité voisine avec les mathématiques, la mécanique, la chimie, l'histoire naturelle appliquées à l'agriculture et à l'industrie, on ne doute pas un seul instant que la place d'un tel enseignement ne fût marquée dans les écoles primaires supérieures, instituées par la loi de 1833, mais qui n'avaient pas réussi. Il entrait si peu dans le dessein de Duruy d'en faire une machine de guerre contre les Humanités classiques, qu'il lui voulait des établissements spéciaux et qu'en 1881, quand il le vit doté d'un baccalauréat, il confia à M. Georges Morel, rapporteur du Conseil supérieur, ses appréhensions.

C'est l'erreur du parti radical surtout que de les avoir obstinément justifiées. Vivant au jour le jour, il ne remontait guère en pensée par delà 1792, et les plus cultivés d'entre ses membres en venaient à ne plus concevoir que le présent est l'avancée extrême du passé. Joignez que, bourgeois d'origine, les radicaux tenaient à maintenir dans les lycées des enfants de la bourgeoisie, qui eussent mieux utilisé leurs facultés ailleurs. C'est pourquoi chaque échec de l'enseignement spécial lui vaut une promotion. En 1882, cinq ans d'études, programmes plus corsés, dans lesquels, outre les connaissances pratiques, on introduit « un peu de cette culture désintéressée et supérieure qui est le but et l'honneur de l'enseignement secondaire ». Nouvelle défaillance, nouvel hommage. Le 10 août 1886, le ministre radical René Goblet ajoute une année et, dans une circulaire du 29 septembre, prescrit de faire « une large part à la culture intellectuelle proprement dite » et d'emprunter « à l'ancien enseignement classique, dans la limite du possible, les procédés et les méthodes auxquels cet enseignement a dû sa puissance et son éclat ». En même temps, le

Bulletin administratif accorde à ces études plus courtes l'équivalence, — retenez, de grâce, ce mot que nous allons rencontrer plus d'une fois sur notre chemin de croix, — l'équivalence du baccalauréat classique, hors l'inscription aux facultés des lettres, de médecine et de droit. Il ne lui manquait plus, pour être décidément constitué en dignité, qu'un titre plus reluisant. Le ministre propose : « Enseignement secondaire français. » Mais le conseil supérieur proteste contre « cette proscription du passé » et exprime le vœu que, conservant son nom, « l'enseignement spécial se renferme dans le cadre de la loi qui l'a constitué ». Trop tard.

Cependant, sous la forme scientifique, il continue de végéter spécialement. Par un arrêté du 15 juin 1891, sous le ministère radical de Léon Bourgeois, il prend, cette fois, figure littéraire avec le nom d'enseignement secondaire moderne. A défaut des langues anciennes, une seconde langue vivante est enseignée dès la classe de cinquième. D'une année plus court que le classique, il aboutit soit à une classe de première (lettres), soit à une autre première (sciences) et aux mathématiques élémentaires. Et cette métamorphose ne parvient pas à rompre le cours de ses destins contraires.

En novembre 1896, un député moderniste, M. Jules Legrand, pour conjurer le sort, demande vainement à la Chambre l'égalité absolue des sanctions avec le classique. Et ce jour-là Jaurès déclare : « Dans une société où l'on est incessamment contraint de lutter pour la vie et de se procurer, le plus tôt possible, le moyen de devancer les rivaux dans les carrières partout encombrées, dans cette société-là, si vous ne maintenez pas aux études classiques une sorte de prime sociale, il est bien évident qu'elles disparaîtront devant des études plus faciles, de même qu'en matière de circulation monétaire, c'est la mauvaise monnaie qui chasse la bonne. » Il m'eût été, vraiment, difficile de tracer une introduction plus précise à ce qui va suivre.

***

Cependant, littéraire ou scientifique, habillé de jaune ou de rouge, le vieil enseignement spécial poursuivait la voie inglorieuse de ses insuccès, au grand péril des Humanités. Pour tout dire, il avait surtout contribué à la prospérité des établis-

sements libres. Dans sa séance du 12 décembre 1898, la Chambre autorise sa commission de l'enseignement, présidée par Alexandre Ribot, « à chercher les causes du malaise de l'enseignement secondaire ». La principale crevait les yeux. Ce n'est pas que, parmi les 196 dépositions très diverses que les enquêteurs recueillirent, elle leur ait échappé. Car on lit dans l'*Introduction* : « Faut-il donc supprimer l'enseignement moderne, revenir sur tout ce qui a été fait depuis 1882? La plupart des professeurs que nous avons entendus le demandent ; la plupart aussi des Chambres de commerce, — qui, comme on voit, attachaient peu de prix au présent qu'on se flattait de leur avoir fait, — et un assez grand nombre de conseils généraux en prennent aisément leur parti. L'enseignement moderne leur inspire des inquiétudes. Ils voient dans l'abandon du latin le commencement d'une décadence de l'esprit français. Former une élite dirigeante, tel est le rôle de l'enseignement secondaire. » La solution était en vue ; le président l'aperçoit clairement. Mais il ne consent pas à envoyer la clientèle bourgeoise de l'enseignement spécial aux écoles primaires supérieures ni aux écoles professionnelles. Plutôt que de se rendre à l'expérience, on fait œuvre de classe. Et le ministre radical, M. Georges Leygues, un lettré pourtant de fine qualité, sous l'influence de conseillers dont l'autorité lui inspire confiance, mais qui à ce coup se sont cruellement trompés, signe le décret du 31 mai 1902.

On connaît cette réforme qui, pour reprendre un mot de Chamfort, « se sert de ses défauts pour cacher ses vices ». Un plan d'études qui, élisant pour règle le moindre effort, repose sur la « vocation présumée » à onze ans ; où l'enfant, dès son entrée au lycée, est mis, comme Hercule, en demeure d'opter entre deux voies ; où, quatre ans plus tard, comme Œdipe, il arrive à un carrefour, au centre de quatre sections longues, sans compter une autre plus courte, qui l'obligent, pour opter derechef, à repasser l'alphabet, A B C D E ; où deux cycles à répétition mettent à l'aise, après le premier, ceux qui, ainsi que l'acteur Arnal, voudraient bien s'en aller ; où l'histoire de l'antiquité expédiée en sixième sera, en seconde et en première, pour toute une section de latinistes qui n'y reviendront plus, lamentablement de l'histoire ancienne ; et, pour compléter l'ambigu, une division classique amputée du grec, au choix du

requerant; après la troisième, une section A gréco-latine privée de sciences, de manière que les meilleurs élèves qui aspirent aux grandes Écoles scientifiques s'en écartent d'abord; une section B, latin-langues, aménagée pour ceux qui n'ont de goût ni pour les lettres ni pour les sciences; une section C, pareillement classique au rabais, où les sciences prennent tant de place qu'il n'en reste plus pour les lettres; une section D, sciences-langues, enfin pourvue de l'égalité des sanctions, rallonge ambitieuse de l'enseignement spécial, soi-disant destinée à frayer un passage au primaire supérieur qui s'y engagera de moins en moins (215 en 1913 et 150 en 1923); la culture générale morcelée en spécialités; le professeur principal supprimé; le latin et le grec ne concourant plus à l'apprentissage du français; un défilé incessant de classes d'une heure, où des fragments de professeurs se succèdent en hâte devant des fragments d'élèves; au lieu de la lente imprégnation de l'enseignement traditionnel, une dispersion précipitée; l'acquisition des connaissances substituée à la formation des intelligences; la campagne de Guillaume II contre les langues anciennes enfantant chez nous, à l'encontre de la culture classique, le culte du « Real »; par la compétition des spécialistes les horaires portés à vingt-trois heures hebdomadaires en sixième, à vingt-cinq et vingt-sept heures en première; nul loisir réservé à la lecture, et nul temps à la réflexion; les abus de la méthode directe, appliquée aux langues vivantes, déferlant sur les autres disciplines comme une vague d'imprécision : tel est l'imbroglio péniblement combiné, en 1902, contre les Humanités classiques, pour la plus grande gloire du modernisme.

En 1898, Alfred Fouillée avait prévu l'autre danger : « Tout ce qu'on aura la faiblesse de concéder, au point de vue des sanctions, au baccalauréat moderne, sera un jour réclamé de même pour les diplômes primaires. » A partir de 1886, en effet, l'enseignement primaire supérieur, qui réalise heureusement l'idée de Victor Duruy et diffère de son sosie secondaire par une meilleure adaptation à la vie pratique, prend un remarquable développement. Gratuit, pourvu, à chaque étape, de brevets immédiatement utilisables, il attire des jeunes gens de condition modeste, mais bien doués, qui ne tardent pas à diriger leurs regards vers les universités. Un mouvement tournant se poursuit, qui enlève cette clientèle aux bonnes études. « Si on prétend

leur fermer ces portes, disait naguère un député radical-socialiste, M. Aimé Berthod, ils les enfonceront. » Dès l'année 1912, un décret leur épargna ce délit, concédant dispense ou équivalence du baccalauréat à un certain nombre de certificats primaires. Depuis, les humanistes ont vu s'élargir la blessure, jusqu'au jour où M. Daladier prenait, en février 1926, contrairement à l'avis du conseil supérieur, un dernier décret qui permet à un étudiant pourvu du brevet supérieur, de préparer la licence ès sciences ou *ès lettres*, — et plus tard le doctorat, — s'il a été reçu à la première partie du professorat primaire supérieur. Le pont s'achève. De leur part, les facultés y mettent la main. Après 1907, aux examens des licences spécialisées demeurait une pauvre version latine, spécialisée à son tour. Un décret du 20 septembre 1920 admet à l'obtention des certificats d'études supérieures tout aspirant, même dépourvu de celui d'études primaires. Une licence ès lettres libre est à la portée de tout bachelier, sous réserve de dispense, contre quatre certificats de son choix, sans grec ni latin, s'il lui plaît.

Sans latin ni grec, on peut être agrégé de langues vivantes ; et il est désormais permis d'emporter l'agrégation d'histoire ou de philosophie, fût-on incapable de lire deux lignes de Thucydide ou de Platon.

***

Or, en 1910, la Chambre apprenait que les Humanités crucifiées se portaient mal et que la section moderne n'en allait pas mieux. Que faire? Elle confie de nouveau à sa commission de l'enseignement le soin de mener une enquête sur les effets de la réforme de 1902. Puis, la guerre survient ; notre généreuse nation se lève dans un transport d'idéalisme ; le classicisme retrouve la faveur. Dans une circulaire du 21 février 1915, M. Albert Sarraut, ministre de l'Instruction publique, repoussant un projet présenté par le Comité consultatif et destiné à rendre plus facile l'obtention d'une dispense du baccalauréat en vue des études médicales, tient ce ferme langage : « J'estime que le baccalauréat est, actuellement, la garantie nécessaire des études classiques qui permettent de suivre avec un réel profit les cours des universités... Je ne crois pas devoir étendre des facilités qui ont l'inconvénient de nuire à cette

culture classique, dont les circonstances présentes nous font encore mieux comprendre la haute vertu éducatrice. » Et les hostilités terminées, en 1919, M. Simyan, président de la Commission de l'enseignement de la Chambre, se fondant sur l'enquête poursuivie durant la précédente législature, conclut à la réforme de la réforme de 1902, à la suppression des cycles, de la section B et de la division moderne ; et constatant que celle-ci, sans élever le peuple, « avait abaissé une partie importante de la bourgeoisie », ajoute : « Il est temps de renoncer à la pensée de faire vivre un enseignement secondaire sans Humanités classiques. »

L'année suivante, à la même présidence de cette Commission se trouve un esprit élevé, M. Léon Bérard, profondément attaché à notre culture traditionnelle et assez ami du peuple pour concevoir le projet de la communiquer, et non pas une contrefaçon, aux mieux doués de ses enfants. Peu de temps après, ministre de l'Instruction publique, il entreprend de rendre l'unité à l'enseignement secondaire et la vie aux Humanités. Le 24 juin 1921, consultant le Conseil supérieur, il lui pose « publiquement » sept questions, qui laissent entrevoir son dessein. Des vingt-sept réponses écrites qu'il reçoit, il croit pouvoir inférer le succès. Ayant tâté le pouls de la haute assemblée universitaire, il n'y trouvait de fièvre qu'en faveur des études classiques. Et le rapporteur, M. Beaulavon, représentant des agrégés de philosophie, dans sa réponse personnelle que nous avons sous la main, n'exposait pas moins de cinq raisons « d'écarter un enseignement secondaire exclusivement moderne ».

Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé?

Ce n'est pas le lieu de revenir sur cette moderne ou moderniste Conjuration de Fiesque, dont la tête était dans un cabinet de Sorbonne. Une coalition de spécialistes inquiets, d'intérêts menacés, et aussi d'espoirs tenaces en une conception toujours décevante se forme sous ces auspices. Dès la seconde consultation, le ministre ne reconnaît plus un Conseil supérieur qui, lui faisant une opposition incessante, ira se contredisant de session en session, voire au cours d'une même journée, et finira, en janvier 1923, par engendrer un monstre avec des horaires de 28 et 29 heures hebdomadaires, sous réserve de le désavouer

sur-le-champ. A quoi bon, en regard, rappeler dans le détail cette longue discussion de la Chambre, suspendue pendant de longs mois, où les champions du modernisme ne s'accordaient qu'à l'endroit des éloquents honneurs qu'ils rendaient aux Humanités? Malgré leurs divergents assauts, et l'épouvantail d'un « prébaccalauréat » dont ils jouaient à l'envi, oubliant que la Commission de l'enseignement, en 1899, en avait voté un autrement solennel et sévère, ils finissent par succomber. Par la hauteur de ses vues, l'ardeur de sa conviction, la sûreté de son information, et l'atticisme de son langage assaisonné de belle humeur, le ministre obtient de l'assemblée une confiance que peut-être s'était-il trop marchandée à lui-même.

Certes, son décret du 3 mai 1923 rétablit la culture classique sur sa base gréco-latine jusqu'à la troisième inclusivement. L'unité de l'enseignement secondaire est restituée pendant quatre années, l'option à onze ans supprimée, le professeur principal rétabli, la méthode directe assagie, les horaires allégés, le gavage immolé à la formation de l'esprit. Mais les mêmes Humanités sont dédoublées à partir de la classe de seconde, et une section B moderne demeure pour conserver au primaire supérieur un couloir de communication qui, comme on l'a vu plus haut, ne communique pas. Mais l'égalité des sanctions subsiste. Mais le brevet supérieur accède aux facultés des Sciences... Au demeurant, les esprits impartiaux doivent au ministre cet hommage qu'ayant formé le dessein de restaurer une éducation de l'élite, il a pris immédiatement ses mesures pour en doter l'élite des enfants pauvres. Il a assuré la liaison de l'école primaire avec le lycée, augmenté le nombre des bourses, introduit dans le secondaire des bourses d'entretien, adapté les programmes des jeunes filles à cette sorte de renaissance. Et de son décret il se préparait à tirer les dernières conséquences, lucide serviteur de la démocratie, lorsqu'il suivit le sort du ministère de M. Poincaré. Après, ce furent les élections du 11 mai 1924.

* * *

La Passion des Humanités recommence dans une atmosphère de reniements. Le 14 juin, M. François-Albert prend possession du ministère de l'Instruction publique; et le

2 juillet, il propose au Conseil supérieur un projet de rétablissement immédiat de la 6e et de la 5e modernes, avant même de savoir quel enseignement y donner. Il le propose comme un symbole des temps nouveaux. Et il fallait bien que c'en fût un. Car, deux ans auparavant, dans *le Parlement et l'Opinion* (n° du 20 octobre 1922), il avait publié des vues profondes sur la « précellence » des humanités gréco-latines. Ni la réforme de 1902, ni l'utilitarisme importé dans la culture secondaire, ni le fameux « bagage de connaissances » ne trouvaient grâce devant lui; de sa verve acérée il poursuivait la méthode directe transformant les professeurs de langues vivantes « en bonnes d'enfants allemandes ou anglaises »; son ironie n'épargnait pas davantage les linguistes « trop savants, en vérité », qui se sont évertués « à démontrer que la filiation latine de notre langue n'était pas aussi intégrale que le commun des mortels est porté à le croire ». Et il leur opposait tout d'un trait : « La pensée française est imprégnée de pensée gréco-latine; le style français est nourri d'éléments antiques, formules et images; c'est à l'influence du rationalisme et du naturalisme des anciens que notre civilisation chrétienne doit d'avoir passé à côté du mysticisme : de Montaigne à Flaubert, c'est le goût attique de la mesure et de la vérité humaine qui se perpétue et triomphe des invasions du cosmopolitisme littéraire. Un bien ou un mal? Il n'importe. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne fait de progrès qu'en allant de l'avant et qu'on ne va de l'avant qu'en suivant la ligne droite, laquelle est déterminée par le point de départ et l'étape actuelle : d'où la nécessité de bien connaître le point de départ pour suivre une route conforme au génie de la race. » Et à la bonne heure!

Voilà, dites-vous dans votre cœur, pour les Humanités, un défenseur redoutable. Redoutable est le mot. Car, si par son intelligence cultivée il tient à l'aristocratie intellectuelle, sa politique le voue à la médiocrité considérable. Et, en faveur des « médiocres », selon sa propre expression, pensant comme plus haut, il agit comme suit. Encore que le Conseil supérieur n'ait accueilli qu'à une voix de majorité, grâce aux six voix primaires, son projet de restauration provisoire, il bat le fer pendant qu'il n'est pas chaud; un décret du 9 août rétablit les deux classes modernes du début. Et, quelques mois plus tard, après avoir cherché que mettre, cette fois, dans cet engin

de guerre à l'encontre des Humanités précellentes, il imagine ce que M. Paul Crouzet a pu appeler avec fondement « la section-néant ».

Le décret du 13 mai 1925, préparé sous lui, rétablit donc, par son article 2, l'option à onze ans. C'était bien la peine de condamner avec fanfare le système de M. Georges Leygues, surtout quand on ne se fait pas faute de noter dans les *Instructions* : « La formation de l'esprit est plus lente et plus tardive qu'on ne dit souvent ; elle marche de pair avec celle du corps, et c'est entre quatorze et seize ans, quelquefois plus tard, que généralement elle se place » ! Si jamais texte psychologique donna raison à M. Léon Bérard, c'est bien celui-là. Toutefois, comme il s'agit, en réalité, d'encourager les médiocres, ménagers de leur peine, à ne pas se tromper de voie, on les avertit, par l'article 4, que « la section-néant » leur confère les mêmes prérogatives que l'autre : « Le baccalauréat est la sanction unique de l'enseignement secondaire. » Mais, bonnes gens, comment accrocher l'égalité des sanctions à l'inégalité d'effort ?

Par trois fois, réagissant contre l'erreur de 1902, le Conseil supérieur a voté l'identité des programmes de sciences dans le moderne et le classique. Semblablement, il a imposé à l'un comme à l'autre une épreuve écrite de langue vivante au baccalauréat. De la sorte, il devient malaisé de soutenir qu'une seconde langue vivante, même étudiée depuis la classe de quatrième, et une demi-heure hebdomadaire d'histoire de l'art, d'ailleurs commune en troisième, égalent en difficulté l'initiation au grec et au latin. Qu'à cela ne tienne ! A l'insuffisance des matières, on supplée par des heures de présence. Français, langues vivantes, histoire et géographie, etc., toutes disciplines pareillement étudiées par les classiques, sont, dans le moderne, enseignées jusqu'à satiété. C'était bien la peine de prendre position contre le gavage de 1902 pour aboutir à ce rabâchage !

Y trouve-t-on du moins un surcroît de connaissances pratiques ? Nullement. L'enseignement des langues vivantes est-il plus développé ? A la méthode directe on a rogné les ailes, s'il est possible de parler ainsi, et pour ce qui est de l'étude des littératures et civilisations étrangères, les programmes de 1925 n'enferment rien de nouveau. Mais il n'est moyen auquel on ne fût prêt à recourir pour légitimer le « frère abâtardi du

classique », depuis longtemps venu au monde, comme le duc du Maine, avec un pied bot.

Jusqu'à présent, les Humanités souffraient, mais couronnées de fleurs. L'heure est venue de la couronne d'épines. En juillet 1924, M. François-Albert confiait au Conseil supérieur : « Je crois à la supériorité des études classiques. Je ne voudrais pas vous apparaître comme un iconoclaste ou faire rééditer à mon détriment la métaphore de La Bruyère sur ces enfants qui battent leur nourrice. J'ai le culte profond des études classiques. Je crois à la supériorité de ces études. »

En septembre paraît dans le *Bulletin administratif* le texte du discours. On y cherche vainement la première phrase : « *Je crois à la supériorité des études classiques* »; et la suite s'y trouve accommodée en ces termes : « J'ai le culte profond des études classiques; je crois à la supériorité de ces études *en vue d'une formation déterminée*. » L'auteur des *Provinciales*, à cette lecture, eût passé un bon moment. Et dans un autre discours qu'il prononçait, quelques semaines plus tard, à Vouillé, le ministre parlait des « petits mandarins, des pseudo-mandarins à qui on essaye d'inculquer des disciplines qu'ils se révèlent souvent incapables de s'assimiler. » A cet endroit, c'est Beaumarchais qui eût rencontré le mot de la situation : « Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. »

Qu'est-ce à dire? Qu'à défaut de réaliser l'égalité du moderne et du classique, on a pris le parti de promulguer l'équivalence. Les *Instructions* de 1925 en offrent un remarquable exemple. Elles s'élèvent, à cette heure, contre « le préjugé que la valeur d'un enseignement dépend des matières qui le composent et que, si l'enseignement classique est précellent, c'est parce qu'il comporte, dans ses programmes, le latin et le grec. » Il y aurait quelque cruauté à mettre sous les yeux du lecteur ce que l'auteur de cette assertion, qui n'est tout de même pas M. François-Albert, mais M. Francisque Vial chargé d'appliquer la contre-réforme, avait écrit auparavant. Mieux vaut rappeler l'avis plus constant des Émile Boutroux, Louis Havet, Henri Poincaré, Henri Bergson, et même de M. Émile Hovelacque, néophilologue éminent, qui déclarait aux professeurs de langues vivantes, à la Sorbonne, le 15 octobre 1909 : « Ni le contenu des textes antiques, ni les incontestables supériorités qu'ils présentent ne se trouvent dans les textes modernes. Ceux-ci

ne peuvent au même degré enseigner à penser et à écrire. »

Au surplus, comme l'intrépidité d'opinion des contre-réformateurs ne se flatte pas, dans le fond, de prévaloir contre les leçons de l'expérience, en désespoir de cause, ils usent de contrainte. Ils édictent *l'amalgame*. L'unité scellée à la base par la division classique de M. Léon Bérard était, paraît-il, « excessive ». La fusion obligatoire du moderne et du classique en des classes mixtes est apparemment plus libérale, morale et sociale? Non, mais, on ne saurait le crier trop haut, régressive, nuisible et inique.

Régressive, car le progrès pédagogique consiste à distinguer les enseignements selon leur objet, et non à les confondre en vue d'introduire « dans l'enseignement secondaire une égalité dont il est socialement utile d'inculquer de bonne heure aux jeunes gens la juste notion. » L'égalité sociale n'a rien à voir ici. Et quand on prétend créer des « humanités modernes, » il est conforme à la raison, sinon à une certaine politique, de les mettre en état de croître par leurs propres méthodes.

Nuisible, parce que la complication des services qu'entraîne cet amalgame impose aux petits humanistes des professeurs différents pour le français, le grec ou le latin. « Quel inconvénient y a-t-il, note sans broncher l'auteur de ces *Instructions* mémorables, qu'un élève ait deux professeurs, quand tous les deux sont bons? » Eh! mais, l'inconvénient frappe les yeux qui ne s'aveuglent pas sur de vaines défaites : les professeurs n'étant pas des machines, on rompt l'unité de direction.

Et nous touchons du doigt l'iniquité de cette hérésie pédagogique. Lisons de près ces *Instructions*, dignes, décidément, d'être méditées. « Le professeur de français aura donc devant lui des élèves de 6e, de 5e, de 4e, etc., réunis en vue d'une même étude et entre lesquels il ne distinguera pas suivant qu'en dehors de cette étude commune ils apprennent ou les langues anciennes ou les langues modernes. » Autrement dit : défense au professeur de français, dans ces classes hétérogènes par ordre, de faire profiter de leurs études latines et grecques les jeunes héros qui, malgré les invitations contraires, s'y sont résolus. Ce n'est pas tout. Pour rehausser à la fin des fins le prestige du moderne, on inclinerait à prescrire une méthode d'apprentissage du français par l'usage. C'était bien la peine de vilipender l'Université

napoléonienne ! Jamais n'est entrée, au reste, dans les esprits la pensée qu'on ne pût enseigner le français par le français : il faudrait fermer trop d'écoles. Mais pour l'acquisition du vocabulaire, la filiation des sens, les règles de formation ou de dérivation, sans compter la signification des mots de forme savante et l'explication de maintes tournures, le latiniste, même débutant, prend vite le dessus. « On peut, observe M. Meillet, le savant professeur du Collège de France, parler, entendre et écrire le français sans savoir un mot de latin... mais un Français qui ne sait pas le latin est hors d'état de comprendre les rapports que soutiennent les mots français entre eux. Il est devant sa langue comme un ouvrier électricien qui ignore les premiers principes de l'électricité. » Considérez encore que, pour les humanistes, nombre de nos vocables ont un retentissement lointain auquel d'autres restent sourds et que, faute du latin et du grec, il est à peu près impossible de pénétrer finement Ronsard, Rabelais, Montaigne, Racine, Voltaire, André Chénier, Victor Hugo, Leconte de Lisle, Anatole France, pour ne citer que ceux-là.

Les *Instructions*, ces inestimables *Instructions*, où tout se rencontre, s'en sont malgré tout avisées. « Afin que se trouve compensé l'avantage que confère, en cette matière, aux élèves de la division classique l'étude des langues anciennes... », — avantage dont on a pris soin de les dépouiller en partie, — sur l'enseignement commun se greffent, pour les modernes, des heures supplémentaires de direction de travail, d'explications, de contrôle, de répétitions, qui ne sont pas toutefois pour apporter la justice dans les résultats des compositions communes. Ainsi, l'amalgame, moyen de fortune employé dans les établissements à effectifs squelettiques, sert désormais, sous le couvert de l'égalité sociale, à sceller l'iniquité.

* * *

Mais les Humanités flagellées pouvaient prolonger leur agonie. L'obligation du grec, en quatrième et en troisième, rétablie par M. Léon Bérard, durait toujours. En juillet 1926, malgré la section permanente, un projet est soumis à l'examen du Conseil supérieur, qui rend le grec facultatif, dans l'enseignement classique, de bout en bout. Grâce aux six voix primaires,

toujours, il est adopté à une majorité de trois voix. Le ministre, M. Nogaro, qui s'était vertement prononcé contre l'amalgame, hésite à signer le décret. A peine installé au ministère, malgré les protestations de la Société Guillaume Budé, de l'Association pour le développement des études grecques, de savants tels que MM. Maurice Croiset, Dalmeyda, Desrousseaux, Mazon, le 8 août 1926, M. Édouard Herriot condamne le grec à mort, censément pour sauver le latin. De la section A gréco-latine se détache, dès la quatrième, une section *A prime*, sans grec et sans nulle discipline de surcroît qui le remplace, nouvelle prime au moindre effort : à l'attrait de la section-néant s'ajoute celui de la section-rien.

L'exposé des motifs forme un curieux modèle de casuistique. « Ce décret ne constitue pas une innovation pédagogique. Il est exactement conforme aux propositions qu'avait formulées à l'unanimité la section permanente en 1923, lors de la discussion des programmes présentés par M. Léon Bérard, et qu'avait adoptées le Conseil supérieur lui-même. » — « Lui-même » est plein de suc. On oublie que, en décembre 1921, le même Conseil supérieur avait voté le grec obligatoire de la sixième à la première inclusivement. — « Les objections d'ordre pédagogique que soulève un enseignement obligatoire pendant deux ans, facultatif ensuite et dépourvu de sanction, avaient été présentées alors par les partisans les plus résolus et les plus autorisés des études classiques. » — On omet toutefois qu'il s'agissait, avant tout, de contrecarrer le plan du ministre, et que le même Conseil, deux ans auparavant, votait, pour l'enseignement moderne, dans les mêmes conditions, deux années de latin obligatoire. On se félicite, en récompense, que le grec n'ait jamais été mieux étudié, gardant d'ailleurs d'indiquer qu'on ne l'apprend plus, comme en témoigne l'effondrement des agrégations des lettres et de grammaire. Mais, force est néanmoins de reconnaître devant la haute assemblée universitaire, que le personnel fait défaut pour l'enseigner. Nous en sommes là ! Et l'on se tire d'embarras avec cette remarque rassurante : « Rien n'est changé par le décret ci-joint. » Évidemment.

Désormais, les Humanités n'en réchapperaient que par un miracle. Mais à tout événement, l'équivoque de l'École unique peut être en outre utilisée contre elles. A M. Édouard Herriot,

encore, était réservé ce déplorable ministère. Cette formule enferme l'idée généreuse de pousser les enfants intelligents et pauvres aux plus hautes études ; mais elle couvre aussi d'autres entreprises.

Déjà, M. François-Albert avait fait passer les classes élémentaires des lycées sous le contrôle de l'enseignement primaire. Après le discours prononcé à Saint-Étienne par M. Lucien Lamoureux, le 24 mai 1926, à certaine « nécessité de poursuivre un rapprochement matériel des établissements du deuxième et du troisième degré », on connaissait aussi qu'il n'était plus seulement question d'une juxtaposition. Or, le 1er octobre 1926, M. Édouard Herriot prend son dixième décret-loi, dont voici l'article premier : « Dans les établissements d'enseignement secondaire auxquels est ou sera annexée une école primaire supérieure ou un cours complémentaire et, réciproquement, dans les établissements d'enseignement primaire supérieur où existe ou sera créée une section d'enseignement secondaire, une partie de l'enseignement sera donnée en commun aux élèves des classes de 6e, 5e, 4e, 3e secondaires et à ceux de l'année préparatoire, des 1re, 2e et 3e années d'enseignement primaire supérieur [sans en excepter, le cas échéant, ceux du technique]. Cet enseignement portera sur la langue et la littérature françaises, etc... » Et, en vertu de cette mesure qui passe toute mesure, les petits humanistes peuvent commencer leurs études sous un principal ou directeur non bachelier, et, le personnel des professeurs étant interchangeable, apprendre le français de maîtres qui ne savent ni latin ni grec. C'est l'amalgame porté à la troisième puissance.

Mais c'est aussi l'avènement du primaire. Sur les mêmes bancs, dans les mêmes classes, sous les mêmes maîtres, les aspirants à la culture libérale et désintéressée reçoivent les mêmes leçons que les futurs contremaîtres ou marchands. En 1923, tandis que M. Léon Bérard exposait à la Chambre son dessein « d'établir l'unité de l'enseignement secondaire en ramenant la clarté et la sincérité dans les programmes », M. Édouard Herriot s'écriait, transporté d'indignation : « L'unité de dogme ! » Il la pratique impérieusement, mais au rebours. Sous prétexte d'économies, il étend des collèges moribonds, ou plutôt électoraux, « aux établissements du second degré », collèges ou lycées, un régime peu économique, où des trois

enseignements amalgamés, seul le secondaire est payant. Et qu'à ce compte, pour l'amour du grec et du latin, les Humanités soient recherchées, le ministre de la classe unique, en attendant l'école unique, ne se berce pas de cette illusion. Mais après ce coup de maître, au double sens du mot, il est fondé à augurer que, dans la plupart des établissements de l'État, elles n'en ont plus pour longtemps.

***

Elles ont donc gravi ce calvaire. Les radicaux de la troisième République se sont rencontrés avec Fortoul pour les en juger dignes. Mais il sied de reconnaître que, jusque dans ces derniers temps, à chaque station douloureuse, ils leur présentaient le vin avec la myrrhe et faisaient profession de les sauver sans pitié. Enfin, le voile du temple se déchire.

On l'a dit et bien dit : « L'enseignement moderne n'est qu'un enseignement primaire supérieur à l'usage des riches. » A base de sciences ou à base de lettres, ni pratique ni désintéressé, il ne parvient ni à vivre ni à disparaître. Et son histoire est celle d'une continuelle inflation. Mais à chacune de ses défaillances, le classique en porte la peine. Pour maintenir dans les lycées ou collèges des enfants que leurs inaptitudes eussent appelés ailleurs, on a surfait contre vent et marée une culture hybride et au rabais, au nom d'une politique de classe.

A mesure qu'il croissait, l'enseignement primaire supérieur, qui répondait à un besoin essentiel, s'est constitué en classe, de son côté. Les ambitions y ont, naturellement, augmenté avec le nombre des brevets. Des jeunes gens d'un réel mérite s'y engagent, en qui les Humanités eussent développé l'esprit critique avec la finesse et l'étendue de la pensée. Faute d'avoir reçu cette nourriture, on ne voit pas qu'ils possèdent d'ordinaire, *exceptis excipiendis*, ces qualités en abondance. L'un d'entre eux, à présent agrégé de sciences, tenait en public, quelque temps en çà, ce propos : « Je n'ai pas étudié le latin ; mais quand je me regarde, je ne vois pas ce qui me manque. » Par une suite inévitable, le classicisme n'a pas de plus zélés contempteurs que les bénéficiaires de cette manœuvre enveloppante.

Depuis le 11 mai 1924, l'erreur radicale s'est aggravée d'une

politique démagogique. Il convient, faisant toutes réserves sur l'ensemble de la doctrine, de reconnaître que certains membres du parti socialiste montrent plus de clairvoyance. Ils ne supportent pas la pensée de fourvoyer les plus intelligents des enfants pauvres en marge de l'éducation qu'ils savent être la meilleure. Témoin l'ardente intervention de M. Bracke dans les débats de la Chambre et la campagne que, depuis, il mène par la plume. Au rebours, MM. François-Albert et Édouard Herriot nivellent par le bas; à celui-ci surtout, malgré ses protestations, la quantité est manifestement plus précieuse que la qualité. Tandis qu'il se renie opiniâtrément, de contradictions en sophismes, il ne souffre plus d'*élite* et n'a désormais sur les lèvres que *les élites*, c'est-à-dire le Nombre. Et il en vient à mettre, brillant nourrisson de l'Acropole et de Rome, les Humanités expirantes, ces Humanités qui ont formé, guidé, éclairé l'idéaliste génie de la France, sous la Loi du primaire. A l'extrémité, elles implorent du secours. Prochainement, le Sénat, d'accord avec sa commission de l'enseignement, voudra, avant toute chose, écarter d'elles le calice de l'amalgame, de l'amalgame « stupide », suivant l'expression d'un ancien ministre de l'Instruction publique, d'ailleurs partisan de l'école unique, M. Daladier. Quant aux « humanités modernes », filles maquillées de l'enseignement spécial, elles ont l'habitude de mourir.

HIPPOLYTE PARIGOT.

O SOLEILS DISPARUS...

DERNIÈRE PARTIE (1)

XXI

Ce fut seulement quand il se trouva devant le grand portail de la rue de Tournon que Raymond Valtier s'avisa que le hasard ne suffisait pas à expliquer sa promenade. De maison en maison, quelque chose l'avait poussé dans la direction de la pension Balmette, et maintenant, il se trouvait au seuil de la vieille cour comme quelqu'un qui va enfin rentrer chez lui.

Il entendait six coups tomber d'un clocher voisin, — celui de Saint-Germain des Prés. Ce choix de l'heure n'était pas non plus providentiel. Il entrevit la trame du dessein que son désir secret avait suivi depuis sa sortie du lycée Jules-Grévy. Valentine Guerrée était sûrement chez elle.

Il alla droit à sa chambre, sans rien demander. Le garçon sortit d'une porte, le reconnut. Tout naturellement il lui dit :

— Mlle Valentine est là-haut.

Raymond inclina la tête comme pour dire qu'il le savait. Mais quand il eut atteint l'étage où habitait Valentine, il faillit retourner en arrière et s'enfuir au plus tôt. Qu'allait-il faire là ? Sa démarche était ridicule... Ridicule... Ridicule... Il répétait le mot, mais déjà Valentine répondait : « Entrez ! » au doigt qui frappait si doucement.

Oui, la même chambre : de moins en moins anonyme, de moins en moins banale. Un endroit habité : mieux encore, peuplé ! Ce n'était pas le piano qui lui donnait cette densité,

Copyright by Edmond Jaloux, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er avril, 15 avril et 1er mai.

ni ces portraits de musiciens au mur; non, mais quelque chose d'impondérable, de feutré, de caressant qui venait à vous comme une bête muette et douce. Et c'était la même Valentine, ni plus maigre, ni plus fanée : une Valentine repliée sur soi, grave, vivant de cette longue vie sourde et muette des arbres d'hiver.

Elle se leva sans mot dire, mais si brusquement que la petite chaise, repoussée, tomba derrière elle. Et ses mains tremblaient.

— Je passais dans le quartier, dit Raymond. Je suis monté vous dire bonjour. Puis-je rester?

Elle était si troublée devant lui qu'elle ne trouvait plus ses mots.

— Restez, dit-elle enfin. Vous ne me dérangez pas du tout, mais je suis si surprise!

— Je ne passais pas dans le quartier, Valentine. Ce n'est pas vrai. Je suis venu exprès. Il y a très longtemps que je voulais venir.

Il ajouta plus bas :

— Je n'osais pas.

— Vous aviez peur de moi? fit-elle en essayant de rire.

— De moi, peut-être. Sait-on jamais? Il me semblait que je manquais de fierté en venant vous voir.

— Oui, de fierté, répéta-t-il. C'est avouer profondément mon désastre que de revenir à vous. Est-ce que les vainqueurs reviennent? J'ai été si abominable avec vous!

— Non, dit-elle doucement, non. Nous ne sommes pas maîtres de nos sentiments. Mais pourquoi parlez-vous de désastre? Il ne vous est arrivé aucun malheur, j'espère?

— Oh! non, j'exagère! Je voulais dire seulement qu'une fois de plus, je me suis laissé prendre au piège de mon imagination et que j'en suis bien puni. Je n'ai aucun reproche à faire à ma femme. Elle est parfaite pour moi... à peu près parfaite. C'est moi qui suis un sot.

— Qu'avez-vous fait pour le croire?

— Rien, rien qui puisse se dire, rien même qui puisse se comprendre. Mais cette vie de tous les jours, quelle horrible chose! Je n'aime plus mon travail, je n'aime plus rien... en dehors de ma femme bien entendu. La nuit, je dors mal et j'écoute dormir Danielle. Elle ne sait rien heureusement des pensées qui me viennent alors. Et ces pensées sont lamentables. Il monte d'elle un tel ennui!

— Mais pourquoi ? s'écria Valentine.

— Inexplicable, vous dis-je. Vous savez la vieille légende de l'ondine que tout le monde aimait et qui chantait au bord de l'eau ? Un jour, elle s'éprit d'un beau jeune homme et demanda à son père d'échanger son éternité contre le bonheur humain. Et désormais, elle ne fut qu'une femme quelconque, que personne n'aimait plus, que son mari brutalisait et qui allait mourir.

Valentine, atterrée, écoutait avec angoisse cette demi-confession et elle se disait qu'il y avait en cet homme quelque chose de mystérieux et d'incomplet, qui excitait à la fois sa peur et sa pitié et qui échappait à son jugement.

— Vous n'auriez pas été plus heureux avec moi, dit-elle, comme si elle espérait qu'il lui dît tout le contraire.

— Non, je le sais. Avec vous, c'eût été la même chose. Le coupable, c'est moi. Ou la victime. Je voudrais vivre encore ici, au temps où vous me jouiez du piano, vous vous en souvenez ? J'aime tellement la musique !

— Votre femme n'est pas musicienne.

— Elle l'a été. Mais la musique ne l'intéresse plus. Les jeunes filles se marient pour tout abandonner de leur état de jeunes filles. Et ma femme n'a rien de frivole.

— Vous, non plus.

— Ce n'est pas la même chose. Elle considère comme frivoles les seules choses qui ne le soient pas à mes yeux. Nous ne nous disputons jamais. Je l'aime tant ! Mais l'amour n'est pas tout, quand il n'y a que l'amour.

Ces propos semblaient tout à fait incohérents à Valentine. Elle ne comprenait pas que cette incohérence témoignait de déchirements intimes et d'erreurs secrètes. La femme aimée aujourd'hui par Valtier n'était pas celle qu'il avait aimée au moment de son mariage ; dans son actuelle inclination, il y avait de l'infidélité. Et il ne savait pas si l'objet de son amour naissant avait existé en soi ou n'avait été qu'une création de son désir.

— Je m'en veux, Valentine, de vous avouer tout cela. C'est indigne vis-à-vis de ma femme et c'est cruel pour vous. Mais si je ne vous le confiais pas, à qui donc pourrais-je le faire ? Oui, à qui ? Je crois que je n'étais pas fait pour ces choses humaines.

— Nous sommes cependant sur la terre.

— Pas tout à fait, justement. Nos pieds pèsent sur elle, mais notre tête s'en éloigne beaucoup. Tout le drame est là. Avez-

vous vu Charlot dans un film à la fin duquel, poursuivi par les policiers, il court maladroitement sur la frontière même, claudicant et hagard, un pied sur le sol du Mexique et l'autre sur la terre américaine ? Je suis retourné au cinéma pour le regarder courir ainsi. Il me semblait que c'était moi.

Raymond se leva et vint à la fenêtre. Les arbres rabougris se contractaient dans le vent froid. Le ciel couleur de bouteille était opaque et vitreux. Il y frissonnait une étoile : elle n'avait pas l'air vrai sur ce toit de Paris; elle était en simili, en strass.

— J'étais heureux ici, près de vous, Valentine ! Je ne demandais rien à la vie, vous me compreniez, et vous me jouiez du piano, j'étais pauvre et je n'avais aucun besoin. J'avais de si beaux souvenirs de l'Illyrie !

— Vous ne les avez plus ?

— Ils me fuient. Je n'ai plus de solitude. Nous avons toujours quelque chose à nous dire, Danielle et moi. Il y a toujours entre nous la maison, l'argent, la famille, la politique. On n'épouse pas une femme, mais des usages, une philosophie, un groupe social, un parti. Derrière ces membres frais, il y a quelque chose d'aussi puissamment armé qu'une maison de commerce. Je me sens plus libre au lycée que chez moi. Mon vrai bureau, c'est à mon foyer que je le trouve. Le mariage est une administration.

— Je suis désespérée de vous entendre. Je vous croyais heureux et le sacrifice que j'avais fait en renonçant à vous me semblait léger, puisqu'il vous avait donné la paix. Tout était donc inutile ! Ah ! pourquoi venez-vous me dire tout cela, Raymond ? J'avais du courage, moi, parce que je vous croyais fort et tranquille, satisfait de vous et des vôtres. Avec quelles pensées vais-je vivre maintenant !

— C'est vrai. C'est vrai. Je vous ai quittée lâchement. Je me suis marié sans oser vous revoir, et je ne reviens à vous que pour alourdir votre peine et vous faire encore plus mal. Mais je suis venu aussi vous dire que je vous ai menti jadis en vous disant que je ne vous aimais plus. Je vous aime toujours, mais d'un amour tout autre, infiniment plus sérieux peut-être et plus triste. Je ne savais pas alors que les amours n'ont pas toutes la même forme, ni la même intensité. Pourquoi ne suis-je plus revenu ici? Vous m'auriez aidé à me comprendre et aussi à être moins malheureux. Je me sens tellement mieux

depuis que j'ai franchi le seuil de votre chambre! Oui, j'avais besoin de vous, de vous...

Il parlait avec une exaltation grandissante. Il prit Valentine dans ses bras et baisa ses cheveux. Elle se renversa contre lui avec une muette supplication de tout l'être. Elle avait un lent frémissement comme l'eau qui frôle une berge. Elle ne l'avait pas perdu tout entier.

— Mon Dieu, mon Dieu, gémissait-elle doucement, il est revenu!

Elle voyait un nouvel avenir. Que lui importait maintenant de l'épouser ou non? Mais il serait là, il lui baiserait les mains, les cheveux, comme maintenant. Elle le servirait, elle le consolerait, elle l'entendrait. Elle n'aurait plus cette horrible impression de vivre au fond d'un souterrain où rien ne fait écho. Elle parlerait encore, elle écouterait encore. Emmurée, elle retrouverait enfin le chemin de la lumière. L'amour véritable peut devenir un sentiment sans exigence. Le soleil se reflète aussi bien tout entier dans un tesson de verre que sur l'étendue de la mer. Il n'y a pas de miettes pour les vrais amants.

Serrés l'un contre l'autre, Raymond et Valentine se mouvaient avec lenteur dans l'atmosphère compacte de la chambre. Si Raymond s'y sentait à ce point délivré, c'est qu'elle était pleine de lui; à toute heure du jour et de la nuit, Valentine avait projeté autour d'elle son image. Il sentait partout sa propre présence toujours désirée. Tous ces frères invisibles de Raymond, tous ces fantômes nés des rêves de Valentine, lui faisaient joyeusement cortège, l'accueillaient avec reconnaissance. L'homme a toujours besoin de se sentir dieu quelque part; de là, l'inexplicable succès de femmes médiocres auprès d'êtres supérieurs. Une femme médiocre seule peut donner à un amant le spectacle d'un pareil abaissement dans l'adoration; elle en devient irrésistible. L'émotion suppliante de Valentine offrait à Raymond une joie qu'il n'avait jamais éprouvée, alors qu'il se croyait amoureux d'elle. Il y reprenait cette force de vivre qui lui manquait par ailleurs.

— Vous êtes bon, Raymond, disait Valentine, en écoutant avec ravissement ces paroles d'amour qu'il lui prodiguait, par goût de les dire plutôt que par conviction. Et peut-être ne les croyait-elle pas plus que lui, mais elle n'avait plus besoin de la foi pour être heureuse; la souffrance lui avait

appris qu'il faut se laisser gagner par un mensonge, s'il vous adoucit la vie.

Désormais, Raymond reprit régulièrement le chemin de la rue de Tournon. Il n'y parlait plus d'amour à Valentine, mais il lui demandait, comme autrefois, d'entendre de la musique. Mlle Guerrée n'attendait plus rien de lui. Il retombait dans de longues méditations dont il ne discernait pas toujours l'objet précis. Ces rêveries le ramenaient à ses divagations nocturnes de la chambre d'Adelsgratz; seulement, elles prenaient aujourd'hui un caractère plus désespéré. Il s'agissait toujours d'une poursuite aveugle, éperdue, à travers les siècles et les pays; d'une poursuite sans résultat. Certaines images, toujours les mêmes, reviennent à notre esprit et donnent un certain rythme, un rythme obligatoire, à notre destinée. De même qu'un certain type de scène ou de rencontre est au fond de l'œuvre d'un romancier ou d'un auteur dramatique, chaque homme retrouve toujours en lui un groupement de faits auquel il aspire et qui est comme la clef secrète de sa vie, le signe de sa fatalité. Sitôt rendu à soi-même, Raymond se voyait entraîné sur une piste mystérieuse. Où le conduisait-elle? Il empruntait pour atteindre son but les chevaux les plus fantastiques. Haletant, sans force, il courait après une ombre. Et la musique faisait à sa chasse le plus pathétique accompagnement.

Il ne parlait jamais de Danielle; il semblait oublier qu'il fût marié. Il laissait Valentine l'entretenir minutieusement des familles chez lesquelles elle donnait des leçons. Il aimait savoir que ces gens qu'il ne connaissait en rien fussent avares, bêtes, méchants, fussent rongés par des vices sournois, des cruautés lâches, des crises d'envie. Il riait alors d'un rire convulsif

— Ah! disait-il, comme ils sont vrais! Comme ils sont naturels! Voilà ce qu'on doit rencontrer chaque jour!

Cela l'amenait à se plaindre de ses élèves, de ses collègues.

— Donnez votre démission, lui disait Valentine.

— Hélas! que deviendrais-je? L'écureuil attelé à sa roue n'interroge plus le destin. Autant de gagné... J'ai d'ailleurs une mission à remplir : j'ai donné ma parole de ne pas la trahir. Peut-être un jour rencontrerai-je quelqu'un à qui je ne serai pas inutile. Toute ma vie est basée sur cette attente-là.

Quand il quittait Valentine, il était plus joyeux. Malgré lui, cette admiration que lui montrait Mlle Guerrée compensait à ses

yeux le mépris secret dans lequel le tenait sa femme et dont il souffrait comme d'une mutilation.

Et quand il était parti, il semblait à Valentine que l'ancien bonheur renaissait; elle le savait désormais irréalisable, mais elle ne demandait plus à la vie que cette trêve d'armes qui la consolait aujourd'hui à la fois, et de ses grandes espérances et de ses grandes déconvenues.

XXII

En entrant, ce soir-là, dans le bar où, depuis quelques jours, Harold Reeves lui donnait rendez-vous, Raymond fut frappé de sa mauvaise mine.

— Cela ne va pas? dit-il, inquiet, en lui serrant la main.

— Un de vos hommes d'esprit, — vous en avez eu tant que je ne sais plus son nom, — répondit une fois à cette question : « Cela ne va pas, cela s'en va. »

— Vous buvez trop, Harold.

— Je bois trop, c'est vrai, mais j'ai aussi trop de cauchemars. C'est étonnant comme les cauchemars vieillissent! Je reconnaîtrais à son réveil le masque d'un homme qui vient d'en avoir un : cela imprégne les tissus. Asseyez-vous, Raymond, et prenez avec moi un *porto-flip*.

Le bar était si étroit qu'on remarquait à peine son entrée, étranglée entre la porte d'un grand hôtel et une parfumerie, sur le boulevard des Capucines; si étroit que deux tables ne pouvaient y tenir de front le long du corridor dont il était formé; il glissait comme une couleuvre entre des murs tapissés de glaces que surmontaient des gravures anglaises et sportives.

Les mêmes habitués s'y retrouvaient chaque jour : de vagues hommes d'affaires, un couple qui se caressait au fond, assis devant la dernière table, et une femme seule, les yeux enfermés dans des cercles d'épaisse peinture noire et qui regardait devant elle, d'un air morne, sans rien voir. Reeves l'avait baptisée : *l'Espérance*.

— Oui, reprit-il, cela s'en va. Je n'ai jamais beaucoup aimé la mort, mais je la redoute moins à mesure que son heure approche. Un accident est terrible, mais il n'y a rien de moins accidentel que la mort. J'ai connu des hommes qui l'aimaient; mon ami Vincent O' Cullivan, entre autres, celui dont Oscar

Wilde disait : « J'ai entendu hier une voiture rouler derrière moi; c'était un corbillard; il s'arrêta à mon côté, un homme se dégagea de la draperie funèbre et glissa hors du cercueil. Il était tout de noir habillé, son haut-de-forme portait jusqu'au bord un crêpe épais. Non, je n'avais pas eu besoin de voir son visage pour reconnaître Vincent O' Cullivan... » (*Reeves éclata de rire*). Les histoires d'Oscar étaient impayables, et l'attitude d'O' Cullivan aussi. Je ne me plains pas de la vie, Valtier : je me suis royalement amusé. J'ai vraiment vécu de ma vie propre, et non pas de celle de tous. Un roi n'aurait pu payer ce qui a été ma ration quotidienne : l'intimité de certains êtres qui possédaient ce halo de poésie et de singularité qui n'est habituel qu'aux héros des romans ou des comédies féeriques. Et j'ai assisté à des scènes aussi étranges que celles des Elizabéthains. Si j'étais moins paresseux, j'écrirais maintenant mes mémoires: j'ai approché chaque grand homme dans l'attitude la plus propre à son génie; je voudrais vous raconter mon unique entrevue avec George Meredith, avec Henry James, avec Rudyard Kipling. Ce sera pour une autre fois. Mais je n'aime plus les hommes de lettres, je n'aime plus que les jeunes filles anglaises aux yeux désespérés que l'on rencontre, la nuit, dans le brouillard, sur les ponts de Londres. Quand je rencontrais une d'elles, Raymond, je la prenais par la main et je la menais chez une fleuriste; je lui offrais un camélia, un bouquet de roses blanches, de violettes blanches, — toujours des fleurs blanches.

— Pourquoi ?

— Oh ! *dear*, à cause du brouillard ! Les autres fleurs sont moins belles dans le brouillard.

— Et puis ?

— J'avais un petit appartement dans Soho, un appartement ancien, merveilleusement lambrissé, avec des meubles si vieux qu'ils tombaient en poussière. Un goûter y était toujours servi : rien que des fruits, des fruits d'Espagne et d'Italie et des vins rarissimes. Si la jeune fille voulait me suivre, je la conduisais chez moi. Dans la pièce voisine, se tenaient quatre musiciens : dès que j'arrivais, ils jouaient, sans que j'eusse un geste à faire, des quatuors de Haydn ou de Mozart ou des pièces de Scarlatti. Et quand la jeune fille s'en allait, je lui offrais un collier de perles de Venise. Ce sont des colliers très bon marché, vous savez !

— Étiez-vous son amant, Harold?

— Oui, quand elle jugeait cela nécessaire, mais si elle n'y tenait guère, je n'insistais pas. Je voulais seulement qu'elle emportât le souvenir d'une chose rare, exquise, d'une chose qu'elle ne reverrait plus...

— Mais si vous la rencontriez de nouveau, que se passait-il?

— Je ne la reconnaissais pas. Une fois, cependant, l'une d'elles m'a arrêté : mais je lui ai dit qu'elle se trompait et que je n'avais jamais habité Soho. Si je l'y avais ramenée, ce n'aurait plus été un rêve pour elle, plus du tout... Je choisissais toujours de pauvres filles, afin que le rêve fût plus beau. J'emmenais aussi des enfants dans des magasins de jouets, des enfants pauvres aussi, bien entendu, et je leur donnais les jouets les plus beaux, ceux qu'ils n'eussent pas même osé convoiter. Mais j'ai dû cesser de leur en offrir; certains parents étaient si honnêtes qu'ils rouaient de coups leurs enfants pour les punir d'avoir accepté. Ah! la société excelle à maintenir de sévères traditions d'ennui et de laideur!

— Racontez-moi encore des histoires de jeunes filles, Harold.

— J'ai rencontré comme cela une Française. Elle avait émigré en Angleterre pour fuir un amour malheureux. Elle vivait très seule et très pure dans une pension de famille si misérable que j'en avais honte pour mon pays. Mais celle-là n'est jamais venue à Soho et je l'ai revue souvent. Elle ne tenait pas du tout à moi, mais j'aimais le son mélodieux de sa voix. Et du jour où je la connus, je devinai qu'elle se tuerait. Elle était si complaisante à ses malheurs que je ne réussis jamais à la distraire de son chagrin. Dès qu'elle buvait, elle pleurait. Parfois, elle se cramponnait à moi et me disait avec désespoir : « Ne me quittez pas, je vous prie. Que deviendrai-je sans vous? » Cependant elle se fatigua la première. Un an après, je lus dans un journal le suicide d'une jeune fille qui s'était pendue, une nuit de brouillard, à la grille d'un parc : c'était elle. Elle n'est pas étrangère à mes cauchemars. Je me souviens d'elle aussi parce qu'elle est morte le même mois que mon ami Lionel Johnson, que les fantômes ont étranglé.

— Que dites-vous là, Reeves?

— Mon ami Lionel Johnson était un charmant poète, mais il ne croyait pas aux fantômes : c'est un grand défaut chez un poète. Aussi les vers de Lionel Johnson n'ont-ils jamais été

tout à fait beaux. Il y avait alors dans un quartier de Londres une vieille petite maison, dont la réputation était fâcheuse. Tous ses propriétaires y mouraient de mort tragique et personne ne voulait plus d'elle. Aussi était-elle fort bon marché. Tout cela tenta Lionel Johnson ; c'était un esprit fort, vous savez. Il rit beaucoup et acheta la petite maison, malgré nos conseils. Comment un poète peut-il rire de ces choses-là, Raymond ? L'emménagement eut enfin lieu, et Lionel Johnson riait de plus en plus. Il y eut enfin un soir où, pour la première fois, il coucha chez lui, mais le lendemain matin, on trouva mon ami mort dans le vestibule, juste derrière la porte d'entrée. Encore un *porto-flip*, Raymond ?

— Je ne boirai plus.

— C'est une vraie lâcheté de votre part. Ou bien vous êtes heureux. Il y a eu un temps où j'étais heureux par moi-même. Je prononçais le mot *nef* ou *nave* et je m'embarquais avec Tristan et Yseult sur une mer où les vagues se déroulaient comme les arabesques d'un tapis d'Orient; *brisant*, et j'entendais le bruit du ressac retentissant sur les bancs de madrépores mêlé à celui des noix de coco énormes détachées par les crabes grimpeurs; *fougère*, et je voyais la grande forêt jurassique, baignée d'une affreuse vapeur brûlante, enfoncée dans une vase qui fermentait, et traversée par les énormes remous fangeux d'un icthyosaure sortant du marais millénaire. Je prononçais aussi les noms les plus doux aux hommes et j'étais habité par des sentiments si purs et si beaux que mon sang se changeait en miel. Cela est fini. Les sentiments sont morts, les mots sont sans pouvoir. La chambre de Soho est fermée. Vous êtes mon dernier ami, et comme un jongleur de profession, je fais danser dans la nuit qui m'étreint, danser ces bulles aux mille couleurs qui enflamment mon esprit : le *porto-flip* et le *manhattan*, le *bronks* et le *pick-me-up*, le *martini* et le *magnolia* !

— Pourquoi n'aimez-vous plus les hommes de lettres, Harold ?

— Oh ! *dear*, connaissez-vous l'histoire du roi Salomon ? Non, n'est-ce pas ? Salomon était un très grand roi et que l'on disait plein de sagesse, mais il n'était pas heureux du tout. Il avait de fréquentes crises d'un mal mystérieux que nous appellerions aujourd'hui neurasthénie, mais qui alors n'avait aucun nom Quand ce mal le frappait, il devenait pâle et se mettait

à trembler et à claquer des dents ; alors il ne pouvait supporter personne et il descendait dans le sous-sol de son palais. Il était creusé en forme de grotte et occupé en partie par un réservoir plein de crocodiles que l'on faisait, à grands frais, venir du Nil. Le long de l'eau, un étroit promenoir taillé dans le basalte et coupé de niches en forme de fauteuil. Des torches fumeuses éclairaient ces lugubres catacombes dont l'horreur, par contraste, arrachait en partie le roi Salomon à l'horreur d'un spectacle intérieur, peut-être moins lugubre, en effet. Salomon passait là de longues heures méditatives et solitaires ; il était formellement défendu de venir l'y déranger et un garde qui descendit lui apporter un message paya de sa vie cette imprudence. Cependant, un jour, Salomon vit avec stupeur et colère une forme dansante et scintillante paraître au bout du promenoir. Il s'avança vers elle et il l'eût peut-être jetée à ses caïmans, s'il n'eût été frappé à la fois par son extraordinaire beauté et par les attributs d'une royauté qu'elle portait avec une grâce souveraine. « Qui es tu ? dit-il, se maintenant à peine, et de quel droit viens-tu me troubler dans ma solitude ? — O roi, je suis la reine de Saba et je viens de bien loin, attiré à la fois par ta sagesse, ta gloire et ta beauté. » La réputation de la reine de Saba avait atteint jusqu'à Salomon, il se radoucit en partie, mais n'en chercha pas moins à éloigner sa visiteuse. « Je n'ai ni sagesse, ni gloire, ni beauté, ô grande reine, répondit-il. Je suis désolé de la vanité de ma vie, j'ai fait erreurs sur erreurs et l'âge blanchit ma barbe et fait crier mes genoux. — N'importe, ô Salomon, je t'aime et je t'apporte le bonheur. Tu connaîtras dans mes bras des jouissances que tu ne supposes même pas... — Va-t-en, dit-il. J'ai eu par milliers les filles les plus belles, les plus jeunes et les plus savantes de ce monde. Le corps d'une femme admirable me donne aujourd'hui le même dégoût que la vue d'une chienne morte. — Je t'offrirai donc mes richesses. J'ai des palais d'or qui contiennent des trésors insensés. — Regarde, ô malheureuse, cette affreuse citerne. Sous cet épiderme écaillé de hideux caïmans, tu pourrais la voir parée d'émeraudes et de rubis plus larges même que tes yeux. — Je t'apporte l'appui de milliers de soldats. Joins-les aux tiens, tu conquerras la terre et ton nom sera glorieux d'un bout à l'autre de l'univers. — Va-t-en. Je voudrais être le plus obscur, le plus inconnu de

mes laboureurs. — J'ai amené avec moi un savant astrologue qui connaît tous les secrets de cette vie et de l'autre. — Va-t-en. Je veux oublier tout ce que je sais et perdre jusqu'au souvenir d'avoir souhaité le savoir. — Que désires-tu, ô grand roi ? — Rien que la paix, le silence et l'oubli. Va-t-en. Va-t-en ! » Mais la reine de Saba ne s'en alla point et, se rapprochant du roi, elle murmura de sa voix la plus mélodieuse : « *Il y a un temps fixé pour tout, un temps pour toute chose sous le ciel, un temps pour naître et un temps pour mourir, un temps pour planter et un temps pour arracher ce qui a été planté, un temps pour tuer et un temps pour guérir, un temps pour abattre et un temps pour bâtir, un temps pour pleurer et un temps pour rire...* (1) » Il y eut un silence : « Dois-je continuer, ô roi Salomon ? — Tu peux continuer si tu le veux bien », répondit-il en se rapprochant d'elle. — Et elle parla en ces termes : « *Mieux vaut la fin d'une chose que son commencement. Mieux vaut un esprit patient qu'un esprit hautain. Ne te hâte pas dans ton esprit de t'irriter, car l'irritation repose dans le sein des insensés. Ne dis pas : « D'où vient que les jours anciens étaient meilleurs que ceux-ci? » Car ce n'est pas par sagesse que tu fais cette question. La sagesse est bonne avec un patrimoine et profitable à ceux qui voient le soleil* (2). » La reine de Saba se tut. « Encore, encore ! » cria le roi Salomon, attendant avec impatience que la bouche parfaite de la reine articulât ces phrases bien connues de lui. Et la reine dit encore : « *Celui qui observe le vent ne sèmera point, et celui qui interroge les nuages ne moissonnera point. Comme tu ne sais pas quel est le chemin du vent et comment se forment les os dans le sein de la mère, tu ne connais pas non plus l'œuvre de Dieu...* (3) Dois-je m'en aller maintenant, roi Salomon? — Non, dit-il, reste près de moi. » Et le roi Salomon, qui avait refusé avec dédain l'amour, la richesse, la gloire et la science, donna asile à la reine de Saba, parce qu'elle lui récitait avec admiration les phrases d'un petit livre qu'il avait écrit dans sa jeunesse...

Harold Reeves, la bouche soudain haineuse, le regard enflammé et brouillé par l'alcool, se leva brusquement là-dessus et tendit la main à Raymond, qui n'osa pas le retenir.

Il s'en allait souvent ainsi, après avoir longtemps parlé, et

(1) L'Ecclésiate, III, 1-6. — (2) *Id.*, VII, 8-12. — (3) *Id.*, XI, 4-5.

comme si sa provision de force et de courage s'épuisait tout à coup et qu'il eût je ne sais quel atroce vin à cuver. Mais si le grouillement des caïmans n'assombrissait pas sa misérable chambre d'hôtel, nulle reine de Saba n'y venait non plus lui réciter avec piété les vers savants ou les comédies lyriques qu'il écrivait au temps où il était encore jeune et célèbre.

XXIII

Cependant approchait la date des élections législatives. Une sorte de fièvre s'était emparée de Danielle. Son père se présentait dans le premier arrondissement, Robert Igier dans le huitième. Les gens les plus hétéroclites défilaient tout le jour dans la demeure de Raymond; deux ou trois fois par semaine, on se réunissait chez lui après le dîner. Les autres soirs, Danielle sortait avec M. Trioson, assistait à des réunions publiques, à des meetings. La passion l'emportait à tel point que le lendemain, elle ne pouvait se retenir de raconter à son mari les incidents mémorables de sa soirée, telle foudroyante réplique d'Igier, telle merveilleuse improvisation de son père. Depuis que Raymond fréquentait Harold Reeves, il se disputait moins avec sa femme; il se désintéressait d'elle, la regardait aller et venir comme un animal familier aux mœurs duquel on est habitué. Elle ne lui était plus nécessaire. Il recréait loin d'elle l'atmosphère dont il avait besoin. Une fois cependant, il se plaignit à Reeves de cette frénésie politique au milieu de quoi il vivait. Cela amusa énormément son ami :

— Savez-vous, lui dit-il, ce qui se passa lorsque Alcibiade eut coupé la queue à son chien? Son chien, fort malheureux, le suivit dans sa maison et lui demanda : « Pourquoi, ô Alcibiade, m'as-tu ainsi mutilé et rendu ridicule? Je t'ai servi fidèlement, je t'ai défendu contre les autres chiens, je ne t'ai jamais fait de mal. Le sort dont tu m'accables est aussi injuste que cruel. » Et Alcibiade lui répondit : « Il est vrai. Pardonne-moi, ô mon chien, de t'avoir sacrifié à mon ambition. Mais j'avais besoin de cela. Il fallait faire oublier aux Athéniens, qui hésitent à me nommer général en chef, les erreurs que j'ai commises. Il fallait leur faire oublier, ô mon chien, que je les avais entraînés à cette guerre qui s'est terminée par la victoire de Sparte, et à cette autre qui a amené le triomphe de Syracuse.

Il fallait leur faire oublier que j'ai parodié les mystères d'Éleusis chez mon ami Poulytion, que je les ai trahis avec les Spartiates, et que j'ai trahi les Spartiates avec les Mèdes. Maintenant que ta queue est coupée, — et ce n'est qu'un mauvais moment à passer, ô mon chien, — toute Athènes est divisée en deux camps ; ceux qui te trouvent plus beau ainsi et ceux qui te trouvent moins beau. Telle est la façon dont on gouverne les hommes : il faut leur donner des motifs d'agir et de comprendre à leur taille. »

Et là-dessus, Reeves partit d'un grand éclat de rire.

— Les hommes n'ont pas changé beaucoup depuis Alcibiade. Et il s'en trouve toujours quelques-uns pour attraper ce troupeau de grenouilles en agitant devant lui un chiffon de drap rouge, — chaque année plus rouge ! Moquez-vous d'eux comme je le fais, et ne prenez pas leurs billevesées au tragique.

— Mais je souffre de voir que ma femme se mêle à leur turbulence.

— Vous n'y pourrez rien changer : les femmes seront toujours attirées par les passions les plus grossières. Il faut avoir le courage de ne pas accepter des souffrances trop faciles.

Ces propos rendaient quelque sagesse à Valtier, mais l'atmosphère furieuse répandue dans sa maison lui restituait bientôt son inquiétude. Il se remit à haïr son beau-père et à quereller sa femme.

Il y eut un soir, chez lui, quelques jours avant les élections, une réunion particulièrement animée. C'était la veillée d'armes du parti. Romuald Touques qui n'était plus ministre depuis quelques semaines, et partant pessimiste, ne cachait pas son inquiétude. Il prodiguait conseils et exhortations. Il déclarait avec amertume que les partis réactionnaires relevaient partout la tête et que la victoire serait difficile.

— Unissons-nous tous contre l'ennemi commun, disait-il avec emphase. Si nous laissons les dissensions nous envahir, nous sommes perdus. N'oublions jamais les paroles de nos maîtres : « Il n'y a jamais d'ennemi à gauche ! »

— Il faut pourtant que la démocratie triomphe, dit Igier, avec un sombre et farouche dépit, et non seulement en Europe, mais dans le monde entier. La France est encore un pays féodal. Il est temps, grand temps de sortir du moyen-âge.

Il parlait avec feu, la tête basse, faisant luire aux lumières

son énorme front hydrocéphalique ou génial. Danielle, en robe du soir, le regardait avec admiration, les mains jointes sur une jupe couleur de feu. Des hommes qui se ressemblaient tous entre eux par quelque chose, ayant en commun un certain air solennel et renfrogné, la même forme de vulgarité agressive et satisfaite de soi, écoutaient avec une application méfiante ou causaient bas dans les coins. M. Trioson, debout, tiraillait sa barbe courte et massive, le regard assombri derrière son lorgnon mal posé. Romuald Touques énorme, exubérant, les cheveux crépus, les yeux gros et humides dans un visage basané, donnait avec énergie des signes d'assentiment. Raymond regardait, écoutait tout cela avec étonnement, pris soudain d'une sorte de respect devant ces passions qu'il ne comprenait pas et qui devaient être bien grisantes, à sentir l'odeur de fièvre de ces hommes tourmentés. Il cherchait s'il n'y avait pas là aussi quelque furibonde mais magnifique poésie, et si, derrière ces masques brutaux, ne circulaient pas les mouvements profonds qui animent les races.

Robert Igier reprit :

— Il faut des siècles pour effacer toute trace d'un long servage. Quand l'homme sera-t-il mûr pour la liberté? Il y a encore partout des milliers d'êtres pour entourer rois et reines d'un fétichisme inexplicable. Je n'ai jamais eu à ce point conscience de ce phénomène que lorsque, il y a trois ans, un homme de cœur a assassiné la reine d'Illyrie. Eh bien! tous les journaux du monde entier, le lendemain, étaient pleins d'invraisemblables lamentations. Si on avait assassiné ma concierge, tout le monde se serait tu. Pourtant, au point de vue humain, y avait-il une différence entre elle et cette vieille folle?

Raymond avait écouté ces phrases en tremblant. Il se fit soudain en lui un bouleversement incroyable. Il eut l'impression qu'on venait de lui souffleter le visage. Il fit un pas en avant et s'écria :

— Monsieur, je vous ordonne de sortir.

Igier le regarda, essaya de sourire, parut tout à coup très gêné :

— Mais je ne sais pas ce que mes paroles ont eu de blessant pour vous...

Raymond, pour la première fois, soupçonnait vaguement que tous ces gens qu'il hébergeait, son beau-père, sa femme même, appartenaient à un parti politique qui eût approuvé l'assassinat de la Reine. Sa fureur s'en accrut.

— Je ne permettrai jamais, monsieur, cria-t-il, à quelqu'un de parler ainsi dans cette maison de la femme admirable qui m'accorda sa confiance et que... et que...

Sa solennité eût prêté à rire, si on ne l'avait vu en proie à une crise de fureur presque démente. Il menaçait Igier de la main, ses yeux étaient fixes et hagards. Sa lèvre inférieure tremblait.

— Taisez-vous, Raymond, dit Danielle, vous êtes ridicule.

— Cet homme va sortir tout de suite, répéta-t-il.

— Robert, dit Danielle, je vous défends de vous en aller. Vous êtes mon hôte. Vous ne quitterez pas cette pièce.

La scène, comme il arrive le plus souvent dans ces cas-là, tournait au vaudeville. Il y avait un grand désordre. Des gens riaient, d'autres se troublaient. M. Trioson essayait de calmer Raymond :

— Je vous en prie... mon cher enfant, calmez-vous. Igier n'a pas eu de mauvaise intention.

Romuald Touques avait saisi le bras d'Igier, comme pour le prendre sous sa protection :

— Si cet homme ne s'en va pas, dit Raymond en regardant sa femme, c'est moi qui m'en irai.

— Il vaut peut-être mieux que je me retire, murmura Igier à l'oreille de Danielle.

— Robert, dit-elle à haute voix, vous resterez ici.

Alors Valtier regarda sa femme, son beau-père, Robert Igier, et comme personne ne bougeait, il esquissa un sourire indécis et, traversant la pièce, il sortit. Il avait de tels battements de cœur qu'il ne pouvait marcher vite. Il lui semblait que depuis quelques jours il ne faisait rien de ce qu'il eût voulu faire, ne disait rien de ce qu'il eût voulu dire. Le souvenir de son altercation avec Igier lui était atroce. La révolte que ses paroles avaient soulevée en lui, l'absurdité de sa riposte, la trahison de sa femme, tout cela lui causait un véritable dégoût.

— Mais que pouvais-je faire? Qu'aurais-je pu faire? se répétait-il avec angoisse. Rien autre que ce que j'ai fait. Que tout cela est bête, bête! Que tout cela grince péniblement! Y a-t-il moyen de vivre ailleurs que dans cet affreux bruit de girouette mal huilée, où tout vous arrache les nerfs?

Il monta dans sa chambre. Il savait que tout était accompli.

Il ne souffrait presque pas. Depuis plusieurs semaines, il prévoyait cette brusque rupture avec son passé le plus récent. Le jour où Danielle lui avait avoué qu'elle l'avait épousé sans amour et où, dans le tramway de la Muette-rue Taitbout, le souvenir de la reine d'Illyrie lui était revenu avec tant d'heureuse acuité avait, en quelque sorte, marqué la fin de cette période. Chaque heure de sa vie avait dès lors arraché quelques-unes des fibres qui l'attachaient à sa femme. Cependant, sans cette scène lamentable, cela aurait pu durer longtemps encore, comme ces vieilles maisons chancelantes qui ne se soutiennent que par habitude sur leurs branlantes poutres...

Il fit sa valise. Il ne pouvait plus rester sous ce toit, demeurer avec Danielle. Un besoin de se nettoyer de ce passé, d'en ramoner jusqu'à sa mémoire, le torturait comme un prurit. Il lui semblait qu'il émergeait, tout souillé encore, d'une profonde mare de sottises et d'erreurs. A la fois délivré et douloureux, il n'éprouvait pas un sentiment qui ne se retournât contre lui, et avec violence. Ses mouvements de joie se terminaient en accès de désespoir; ses élans de tristesse le portaient à une sorte d'amer soulagement.

Il passa devant le salon, sa valise à la main. On y criait toujours. Personne ne s'occupait de lui. Il gagna l'escalier.

La rue était froide. Nuit claire, pure, avec ces étoiles que l'on voit rarement à Paris et qui considèrent les rues, les maisons, avec tant de sardonique et intermittente pitié, réservant leur tendresse aux promeneurs égarés dans la campagne, aux villages cachés, aux bois. Comme la société de Danielle avait pesé à Raymond! Il le voyait bien maintenant qu'il s'éloignait d'elle. Cachant ses souffrances à soi-même, il n'en avait que plus souffert.

Il marchait allègrement. Il ne voulait plus penser à Danielle. Une pensée de Nietzsche lui revint à l'esprit : « Tout ce qui est bon est léger, tout ce qui est divin court sur des pieds délicats. » Cette pensée lui donnait une force extraordinaire. Il revenait à cette légèreté divine à laquelle il avait renoncé pour enfoncer ses pieds dans la commune ornière. Ah! maintenant, comme il se libérait!

Un taxi passa. Il appela le chauffeur.

— Rue de Tournon!

Il n'hésitait pas; il avait toujours su où il se réfugierait le

jour où la famille Trioson pèserait trop cruellement sur lui. Il n'y courait pas précisément retrouver Valentine, non, mais telle forme de solitude autour de laquelle Valentine dresserait ses barrières. Tout ce qu'il avait fui à la pension Balmette lui semblait maintenant une manière d'oasis, comparé à ce tourbillon d'êtres hostiles qui le circonvenait depuis si longtemps.

Il était déjà dix heures et demie. La porte de la pension de famille était close. Il sonna longtemps. Mais il savait que les domestiques n'étaient pas couchés encore. En effet, le valet de chambre parut.

— C'est moi. Je reviens. Y a-t-il une chambre libre pour moi?

— Il y en a une, oui, monsieur, sur le même étage que Mlle Guerrée.

— Eh bien! j'y monte.

Il éprouvait le bonheur que l'on éprouve à rentrer chez soi. La chambre était petite; elle sentait le cigare froid et l'eau de Cologne de bazar. Qu'importe!

— Monsieur n'a pas d'autre bagage?

— Non, demain, j'enverrai chercher mes affaires.

Il parlait si haut que Valentine entendit sa voix. Elle lisait au coin de son feu. Elle entr'ouvrit la porte. Il alla à elle.

— Vous aviez raison, Valentine. Je reviens occuper ma chambre. Et pour bien longtemps, cette fois.

— Mais votre femme, Raymond?

— Je vous raconterai cela. Je n'ai plus rien à faire avec elle. Ah! Valentine, quand donc apprendrai-je à agir conformément à ma nature? J'ai cru épouser une femme, j'ai épousé un agent électoral. Ici, du moins, j'aurai la paix et cette liberté de l'âme qui donne seule du prix à la vie.

— Entrez chez moi, je vous ferai du thé.

Il vit que sa photographie était placée sur la commode. Valentine rougit quand elle surprit le regard de Raymond. Mais il ne dit rien de sa découverte et en fut médiocrement satisfait. Il redoutait déjà que Mlle Guerrée ne tentât de l'envahir. Cependant il avait besoin d'elle.

— Dites-moi ce qui vous arrive, fit-elle, versant de l'eau dans une bouilloire électrique.

— Non. Une autre fois. C'est bien trop ennuyeux pour que je commence déjà d'en parler. Laissez-moi oublier tout cela.

Comment-ai-je pu supporter si longtemps une si amère dérision de la vie? Mais est-ce donc cela dont tant de gens sont affriandés, ces ambitions vulgaires, ce tapage, ces faux sentiments, ces grossiers élans? Oh! que les hommes sont donc faciles à contenter! Pourquoi sont-ils si malheureux? Ne réussissent-ils même pas à obtenir des proies aussi grossières? Ce combat d'hyènes m'a écœuré pour longtemps...

Raymond finit enfin par parler à Valentine de Harold Reeves et lui confia tout ce qui touchait à son merveilleux ami.

Il retrouvait dans cette amitié l'enthousiasme qui lui était nécessaire. Il raconta des anecdotes sur Reeves jusqu'à deux heures. Valentine n'en pouvait plus de fatigue et de bonheur.

Le lendemain, Raymond écrivit à Danielle qu'il ne rentrerait plus. Elle lui renvoya tout ce qui lui appartenait et intenta aussitôt une action en divorce.

XXIV

Le prêtre bredouilla les dernières prières. Raymond regarda une fois encore le trou humide dans lequel il abandonnait son seul ami. Il faisait chaud. Un des fossoyeurs s'essuyait le front avec la manche de sa chemise. Un des assistants poussa le bras de Raymond. Puisqu'il conduisait le deuil d'Harold Reeves, il devait accomplir jusqu'au bout les formalités funèbres. Il s'arrêta au coin d'une allée. Quelques hommes lui serrèrent la main : le propriétaire du misérable hôtel dans lequel Reeves était mort, en deux jours, d'un mal si foudroyant que Valtier, prévenu trop tard, n'avait pas eu le temps de le revoir; un garçon dépenaillé; le patron d'un bar voisin de l'hôtel; un peintre norvégien, famélique et sans talent, enfin un bizarre personnage que personne ne connaissait et qui, solennel, vêtu de noir, ganté de fil, les cheveux flottant sous un feutre crasseux, avait l'air de représenter un syndicat de Tapeurs. C'était là tout le cortège d'un homme qui avait été grand dans son pays et peut-être dans son temps et qui avait su rendre la vie, dans un langage de miel, aux dernières fées, aux derniers lutins.

Seul, Raymond Valtier s'attarda dans les circonvolutions du Père-Lachaise. Il y éprouvait une détente. Il s'y sentait moins abandonné qu'ailleurs. D'innombrables amis y formaient pour lui une compagnie. Il savait qu'en errant au hasard il rencon-

trerait l'un ou l'autre, qu'il s'arrêterait au seuil du palais des *Mille et une Nuits* au fond duquel Gérard de Nerval a retrouvé Jenny Colon ou devant le monolithe qui désigne la présence de Benjamin Constant.

Il tombait une pluie tiède comme un baiser d'enfant. Les terrains montaient, descendaient, portant leurs hottes de cadavres et de longs arbres poussiéreux. La société des morts dégage une paix austère. Raymond la préférait à celle des vivants. Il songeait qu'il eût mieux aimé pleurer Danielle disparue qu'avilie par la trahison et la férocité. Le trop enthousiaste accueil de Valentine lui avait fait mesurer sa déchéance. Il ne lui pardonnait pas d'avoir besoin d'elle et d'exciter sa pitié. Et il jugeait intolérable ce dernier lien qui le retînt au monde des vivants.

Il songeait à sa dernière entrevue avec Harold Reeves quelques jours avant. Ils s'étaient assis ensemble au crépuscule, dans le parc Monceau, tout près de la colonnade. Des feux roses baignaient les arbres et les corniches dans un jour artificiel comme une lumière de boudoir. L'eau du bassin miroitait comme un surtout de verre. Une femme très élégante, non loin d'eux, embrassait un adolescent mal vêtu. Un vieillard à guêtres grises lisait son journal. Et le formidable fracas des taxis et des tramways, de l'autre côté des grilles, ajoutait à l'impression d'intimité mystérieuse que dégageait ce coin perdu de capitale.

— Voyez-vous, Valtier, disait Reeves, mes malheurs m'ont enseigné plus de choses que ma prospérité. Ma jeunesse a été une longue suite de désirs, mon âge mûr de possessions; et je n'ai trouvé ni dans mes désirs, ni dans leur assouvissance l'humble douceur que m'a laissée leur écho. Le désir se trompe, la possession a ses limites, mais ce qui la suit n'en a pas si l'on ajoute à son souvenir ce qui manquait à la présence. Je ne suis heureux qu'en marge des choses, parce que cette marge est créée par mon esprit. Une femme n'est qu'une femme, une ville n'est qu'une ville, mais si je suis seul avec l'ombre de la femme, j'entends tomber de sa bouche les paroles qu'elle n'aurait pas dites et qui me sont nécessaires, et, si j'erre dans la ville inconnue, je cueille dans ses jardins les fleurs qui n'y poussent pas et qui la rendraient unique à mes yeux. Que ma gloire est pure depuis qu'on ne parle plus de moi! Que je suis riche depuis que ma misère me permet de jouir des moindres choses! L'art seul a besoin de saturation, mais la satiété est l'ennemie de

l'homme. Les romans que j'ai vécus ressemblaient à des faits-divers, ceux que j'ai rêvés aux comédies de Shakspeare. J'ai sous mes yeux ici la plus belle image de Paris, je tourne le dos au spectacle de sa fièvre, mais si je ne sentais pas cette fièvre battre dans mon sang, trouverais-je tant de plaisir à regarder ce canard fendre l'eau nocturne, cette femme embrasser avec passion ce mauvais enfant qui la fera souffrir et ces ruines faussement romantiques dans un décor d'immeubles modernes? Voyez le brouillard qui monte de ces pelouses bleues! Si je me sentais malade, j'irais y chercher comme Merlin les remèdes de la fée Morgane.

Hélas! ce soir-là, Harold était déjà malade, mais il ne le savait pas et la fée Morgane était loin. Aussi loin que cette nourrice de Reeves dont il disait plaisamment que seule, elle lui avait enseigné ce que tout homme devrait savoir : les vieilles légendes, la connaissance des pratiques de magie et l'amour des femmes trop belles et trop mélancoliques. Aussi loin pour lui que cette Irlande où il était né, où il ne pouvait vivre et qui l'entourait encore à sa dernière heure de son atmosphère enchantée et de sa jeunesse sans âge.

Valtier regardait devant lui dans le vide. Il voyait Harold Reeves développer son long corps maigre; ses lunettes scintillèrent, il brandit comme un sceptre sa canne d'écaille blonde et il cria joyeusement à Valtier :

— Quand vous pensez à moi, Raymond, dites-vous bien que mon double seul existe et méditez sur lui. Je ne vaux que par ce que vous ajoutez à moi. Heureux si je vous donne l'occasion d'ajouter beaucoup de choses à ce que je suis!

Il fit un grand geste de la main. Raymond ne devait plus le revoir.

Il fit quelques pas; le cimetière était immensément désert, le seul bruit qui arrivât jusqu'aux oreilles de Raymond venait des branches grisâtres qui se frôlaient. La multitude des tombes lui donnait une espèce de vertige. Il lisait au hasard des noms, des dates, des textes pieux; on ne parlait que d'espérance, et si l'on avait cru le langage des pierres, il n'y aurait pas eu au monde un endroit plus consolant.

Cette promenade dans le passé rapprochait soudain Raymond de la reine d'Illyrie. Un léger ricanement lui échappa. Par quelle aberration, après avoir vécu auprès d'un être pareil,

avait-il pu admettre l'intimité d'une Danielle ou d'une Valentine? N'aurait-il pas eu honte de présenter l'une ou l'autre à Harold Reeves? Avec une clairvoyance farouche et têtue, il distinguait soudain leur médiocrité, leur pauvreté d'esprit, la mesquinerie de leurs préoccupations, l'exubérance de leur amour-propre. Son erreur avait été de croire qu'il pouvait s'habituer à une compagnie pareille. Perdant tout sentiment de la mesure et de la justice, il englobait dans la même réprobation Valentine qui était bonne et Danielle qui ne l'était pas. Il ne voyait plus en elles que des entités redoutables, s'efforçant de l'arracher l'une et l'autre à son domaine préféré.

Et maintenant Reeves était mort comme sa mère et comme la reine Erica ; les seuls êtres avec lesquels il avait pu entrer en société s'étaient détournés de lui, et il savait que jamais il ne reprendrait avec personne la conversation par trois fois interrompue. La vieille maison de la rue familiale, à Caen, comme le parc de Lauriena et le bar américain où Reeves l'attendait, se confondaient dans son imagination; si les propos échangés ici ou là n'avaient pas même forme, leur sens profond demeurait le même. Mais tout cela était fini, et ce silence formidable qui enveloppait Raymond serait désormais celui où il allait s'enfoncer.

Il ne pleuvait plus. Valtier avait rejoint l'allée centrale du Père-Lachaise. Un convoi montait, ramenant à la nature un de ces êtres qu'elle fabrique par milliards, aussi pressés et inutiles que ce frai de hareng dont les baleines engloutissent des tonnes. Raymond le croisa devant le saule pleureur de Musset. Cette nature si généreuse n'avait pas accordé un jour de plus au poète des *Nuits* qu'à cet anonyme dont on suivait le corbillard en causant de ses affaires. Mais Musset laissait derrière lui cette ombre immense que Reeves, en s'en allant, avait confiée à Valtier.

Le bruit de Paris arrivait maintenant par vagues stridentes. Raymond s'arrêta au seuil de la grille. Il avait peur de rentrer dans cette foule avec laquelle il n'avait aucun intérêt commun. Le ciel s'assombrissait de nouveau. Saurait-il retrouver seul le chemin du royaume où sa mère, la Reine et Reeves l'avaient pressé d'entrer? Et le cœur contracté, le cerveau vide, il laissa monter du fond de sa pensée le long vers de Hugo :

O soleils disparus derrière l'horizon!

XXV

Alors, lentement, délicatement, avec un sentiment raffiné de la progression, Raymond Valtier rompit peu à peu les amarres qui le retenaient au monde des apparences. Désormais, où qu'il se présentât, il commença à dégager ce halo d'étrangeté qui rend suspect un homme à ceux qui s'estiment ses semblables. Il ne répondait plus tout à fait juste aux questions qu'on lui posait. Quand il interrogeait lui-même, il le faisait en des termes si ambigus que l'on doutait qu'il n'eût en vue que le problème auquel il faisait allusion. Sa politesse devenait chaque jour plus cérémonieuse, comme s'il avait à faire à d'autres gens que ceux auxquels il s'adressait. Il percevait moins les moqueries de ses élèves et la défiance de ses collègues. Cependant les unes et l'autre augmentaient. Il apportait à faire sa classe et corriger les devoirs la même application consciencieuse, car il était homme de devoir et, de plus, il estimait que sa profession devait avoir ce caractère de sacerdoce que lui attribuait la reine Erica et dont elle lui avait légué la conception comme un héritage moral. Sa vie avait pris un rythme absolument régulier ; il allait de la pension Balmette au lycée Jules-Grévy en suivant chaque jour le même itinéraire. Les heures où il souffrait de la perte de sa femme devenaient moins nombreuses ; il lui arrivait quatre à cinq jours de suite d'éviter Mlle Guerrée. Il n'avait plus besoin de personne.

Pendant longtemps, il s'était plu à embellir sa chambre, s'entourant de nombreux portraits, — ceux de la reine Erica et de Harold Reeves étaient les plus nombreux, — achetant de loin en loin chez un antiquaire quelque menu bibelot. Maintenant, il la négligeait ; il voyait de moins en moins le décor qui l'entourait.

Il avait d'abord conçu le dessein d'écrire ses mémoires, de noter les souvenirs de son séjour à la cour d'Illyrie ou de ses conversations avec Reeves. Mais il s'aperçut un jour qu'il avait transcrit un soi-disant dialogue avec la reine Erica inventé de toutes pièces. Il prit goût à ce jeu, imagina des scènes, des colloques qui n'avaient jamais eu lieu, sans sortir, bien entendu, de la ligne de la logique et du vraisemblable. Il inventait moins qu'il ne supposait. Enfin, il cessa d'écrire et prit l'habitude de

supposer à tout instant que la Reine ou Reeves fussent présents et d'entretenir avec eux un colloque imaginaire. Ses voisins l'entendirent plusieurs fois parler à haute voix dans sa chambre. Un de ses élèves le vit rire tout seul, un jour, sous les arbres de l'avenue.

Il le raconta aux autres ; on en fit des gorges chaudes.

Il ne travaillait plus à sa thèse, dont il se désintéressait. Il renonçait aux avantages matériels, aux ambitions les plus normales. Mme Balmette fut obligée, à différentes reprises, de lui dire qu'il devait faire couper ses cheveux : il se négligeait.

Mais cette perte d'équilibre ne lui causait aucun dommage. Il trouvait dans cette société intérieure qu'il s'était forgée une compensation à tant d'échecs, — échecs dus en grande partie à sa demi-incapacité à manier le réel. Les événements n'ont pas une rigueur absolue ; il y a manière de les prendre, manière toute personnelle et qui constitue ce que l'on appelle la chance ou le guignon ; les mêmes accidents arrivent toujours aux mêmes êtres : ce n'est pas absolument la faute du destin.

Raymond savait trop bien quelles ressources lui offrait sa vie intérieure quand il devait se replier sur elle pour ne pas éprouver une satisfaction secrète chaque fois que lui était donnée l'occasion de ce repliement ; un autre homme, qui n'eût pu compter sur pareille ressource, eût tenté de franchir l'obstacle ou de le tourner. Raymond, lui, se dérobait et trouvait dans cette dérobade le motif d'une plus grande exaltation. Valentine essayait parfois de l'arracher à sa récollection ; elle y réussissait mal. Après son retour à la pension Balmette, sans doute avait-elle eu l'espérance de refaire avec lui sa vie manquée. Mais elle dut abandonner assez rapidement toute illusion de ce genre. La politesse exquise qu'il lui témoignait cachait un profond dédain. Il ne désirait pas reprendre avec elle une intimité véritable, mais garder les dehors d'une amitié plus apparente que réelle. Elle souffrait de cet état de choses, mais sans excès ; le pire pour elle eût été de le reperdre ; elle se nourrissait avec avidité des miettes que lui abandonnait sa sympathie, à lui, et dont son amour, à elle, se gorgeait. Elle essayait de le comprendre, mais y échouait. Elle ne pouvait supposer qu'il ne fût pas malheureux ; or, il était visible qu'il ne l'était plus. Il ne parlait jamais de sa femme, ni de ses trois ans de mariage. Il apprit avec indifférence qu'elle épousait Robert Igier ; cette

union causa une sorte d'effervescence à l'abbé Garampazzi, seul survivant de la première installation de Raymond rue de Tournon. Mme de Giroux, en effet, était morte à la pension même ; les Cuisance étaient rentrés en province après que l'échec artistique du peintre eut été consacré en quelque sorte triomphalement. Mlle Périgois avait épousé le dentiste dont elle était la secrétaire. D'autres gens allaient et venaient, auxquels ce trio de survivants attachait peu d'importance. Si éloigné de tout que fût devenu Valtier, il se sentait en quelque sorte solidaire de l'abbé Garampazzi comme de Valentine Guerrée.

Celle-ci eut cependant un soir l'impression qu'il se tramait quelque chose de bizarre dans la vie de Raymond. C'était à la fin d'un jour d'octobre. Il avait abondamment plu depuis le matin. Valtier rentra trempé, et s'étant assis dans son fauteuil, laissa, comme à l'habitude, errer un moment ses pensées au hasard.

Or, au lieu de transformer et de styliser ses souvenirs, il lui vint tout à coup la vision d'une fin de journée passée avec la reine Erica. Souvenir à peu près oublié jusque-là et qui prit tout à coup la force et le relief d'une hallucination. Il se vit sur la terrasse supérieure des jardins de Lauriena, au commencement d'un crépuscule également pluvieux ; il se promenait sous les arbres qui égouttaient leurs feuilles. Cette odeur de résine puissante et saine qu'exhalent par les jours de forte pluie les cèdres bleus et les épicéas, lui venait aux narines par bouffées. De lourdes feuilles couleur de tabac étaient aplaties contre le sol, ou bien c'était le trèfle jaune pâle des tulipiers. Une flamme invisible allait roussir les aiguilles extrêmes des genévriers. Des lampions rouges brûlaient au cœur des ifs. Chaque buisson avait un trésor à peine caché de baies de pourpre. Au pied des montagnes qui s'élevaient en face, au delà de la vallée, traînaient de grands nuages de laine déchirée, déjà sale ; plus haut, c'étaient des stratifications formidables, tantôt légères et tantôt lourdes, des étages de nimbus, tandis que l'angle, formé par le double contrefort de la vallée, était empli d'un brouillard si noir qu'il avait fait le vide. Chacun de ces détails revivait devant les yeux de Raymond, et il éprouvait en même temps l'ivresse spéciale ressentie, ce soir-là, faite d'une incroyable disposition à aimer, à aimer toute chose, mais à l'aimer exactement comme si elle avait dû être détruite une heure après. Cette

tendresse de couleur presque funèbre lui revenait en ce moment, mêlée à la senteur aiguë de la résine, donnant un arrière-plan d'idées de voyage et de migration à ce double élan vers la possession et vers la pitié.

Juste à ce moment, la Reine avait dit :

— J'éprouve par un temps pareil des émotions qui me semblent venir de la terre même, comme si j'avais encore des racines dans le sol, des émotions qui ne semblent pas naître de mon âme, mais d'une sorte d'antenne qui me réunirait aux éléments. Nous parlons toujours de nous comme d'entités, de figures abstraites. La vérité est bien différente; nous n'avons jamais rompu le cordon ombilical qui nous attache aux saisons, aux éléments et en particulier à l'eau. Nous avons tous, j'en suis sûre, des dispositions à l'hydroscopie, mais nous ne nous en doutons pas. Je me sens absolument différente de la femme que j'étais hier. Or, moralement, rien ne s'est passé depuis qui ait pu me modifier à ce point. J'ai été malade de la vue de certains nuages, guérie de la grippe par le parfum de certaines fleurs, — les stéphanotis par exemple ou les iris blancs.

Raymond avait tressailli; ces choses, il les sentait sans les formuler, quand la Reine avait pris la parole : une fois de plus, en résumant ses pensées, à lui, elle le délivrait d'un malaise indéfinissable. C'était si vrai ce qu'elle venait de dire sur l'eau !

— L'eau est notre élément premier ; nous n'échappons jamais à son influence. Nous appartenons à l'eau plus qu'à la terre et au feu.

— Même quand nous ne sommes pas Vénus? dit la Reine en riant.

Son guépard familier qui la cherchait filait le long d'une haie de cotonéasters. Oui, Raymond voyait tout cela, et en bas, sur la rivière, le pont en dos d'âne où se hasardait une carriole de paysans. Du fond de la vallée montaient les graves sonneries des vaches redescendues des hauts pâturages ; leurs cloches oscillant à leurs cous faisaient un bruit lourd, lent, régulier, qui répandait un incroyable pouvoir de nostalgie. Qu'il était heureux d'entendre tout cela, tout cela qui n'avait pas frappé ses oreilles depuis si longtemps !

Mais quelqu'un parut devant lui, — il se levait soudain de son fauteuil et murmurait :

— Oh ! Majesté, si quelqu'un ici est né de l'écume marine...

— Vous dormiez, Raymond, dit Valentine inquiète.

— Je... Je ne crois pas. Je me croyais ailleurs.

Il chancelait en passant sa main sur son front ; il était pâle et avait les yeux hagards. Il souriait, d'un sourire si honteux qu'il en était niais.

— Je crois que vous avez besoin de repos, Raymond.

— C'est possible. Je ne me sens pas fatigué du tout.

— Mais que faisiez-vous quand je suis entré ?

— Rien. Je me croyais bien loin d'ici. Il me semblait être revenu au parc de Lauriena et entendre le bruit que font les troupeaux, le soir, dans les prairies.

— Vous rêviez ?

— Oui, justement, je rêvais. Mais, figurez-vous cela, je rêvais sans dormir. J'écoutais la voix de Sa Majesté. C'est curieux, n'est-ce pas ? C'est la première fois que cela m'arrive... Du moins, avec cette intensité, jusqu'ici...

Il se tut subitement, honteux de ses confidences.

A dater de ce jour, Valentine eut l'intuition que l'esprit de son ami se dérangeait. Elle le surveillait avec plus d'attention. Mais il semblait avoir oublié l'incident du crépuscule et faire effort pour être moins distrait. Elle aurait voulu consulter un médecin; elle ne savait quel prétexte invoquer pour le conduire à Raymond, dont la santé semblait parfaite. Elle lui exprima quelques inquiétudes au sujet de celle-ci. Il se mit à rire; jamais il ne s'était mieux porté que depuis quelques semaines.

Mais brusquement, les événements se précipitèrent.

En entrant un matin dans sa classe, Raymond Valtier s'adressa solennellement à ses élèves et, d'une voix pathétique :

— Messieurs, j'ai l'honneur de vous informer aujourd'hui de l'événement capital qui se présente : Sa Majesté la reine Erica d'Illyrie, de passage à Paris, vous fera cette semaine le grand honneur d'inspecter votre classe et d'interroger les meilleurs d'entre vous.

Il y eut une stupeur générale. Beaucoup de ces enfants n'ignoraient pas l'assassinat récent de la reine d'Illyrie. Quelques-uns rirent très fort. Insensible à tout, Valtier entretenait sa classe des questions que poserait la souveraine et qui

porteraient vraisemblablement sur les origines de la tragédie grecque.

En sortant, quelques élèves se concertèrent et avisèrent le proviseur de l'incident du matin. Celui-ci vint l'après-midi demander à Raymond s'il avait entendu parler de l'arrivée prochaine de la reine d'Illyrie.

— Elle débarque aujourd'hui à la gare du Bois de Boulogne, répondit Valtier, très surexcité. J'ai rendez-vous à l'ambassade d'Illyrie, ce soir même, à six heures.

Le proviseur se retira très inquiet, ignorant de ce qu'il devait faire. Mais il n'eut pas à prendre de décision. A six heures, en effet, Raymond Valtier se présenta, rue de Varenne, à l'ambassade d'Illyrie et demanda à être conduit à la Reine qui lui avait donné rendez-vous. Le concierge lui répondit étourdiment :

— Mais la reine Erica est morte depuis trois ans. D'où sortez-vous?

— Ce n'est pas vrai, cria Raymond, en lui sautant à la gorge, vous savez que ce n'est pas vrai...

Le concierge appela à l'aide. Un agent de police accourut. Raymond se débattit et jura que la Reine l'attendait. Pour ne pas provoquer de scandale, on le fit entrer dans un petit salon en lui disant que l'huissier de Sa Majesté allait venir le chercher. Il se calma vite, et quand deux personnages barbus lui annoncèrent que la Reine n'était pas à l'ambassade, mais à l'hôtel, et qu'ils allaient l'y conduire, il les crut facilement. La vue d'une voiture ne l'étonna pas; il crut reconnaître celle d'Adelsgratz; il s'étonna seulement que le cocher n'eût pas de perruque. Il remettait ses pas dans ses pas; le palais allait apparaître à l'horizon, avec ses colonnades et ses ornements baroques : il franchirait des vestibules, des escaliers, il irait d'huissier en huissier, à travers les salles dorées et les salons fleuris, puis une porte s'ouvrirait, la femme la plus belle du monde se tiendrait, tout en blanc au milieu d'une pièce illimitée comme la mer. Et cette exténuante, cette harcelante poursuite, dont il souffrait depuis tant de jours, aurait enfin son terme.

Mais il avait perdu trop complètement le contrôle de la réalité pour distinguer l'aspect lugubre de la maison où l'on l'introduisait et la misère de la chambre où il fut enfermé.

XXVI

Deux longues années s'écoulèrent, qui, si elles modifièrent quelques points de l'histoire du monde et de l'évolution des esprits, n'apportèrent cependant aucune amélioration à l'état de Raymond Valtier. Il systématisa son délire et s'organisa dans sa folie comme s'il y avait eu en lui un élément secret qui fût bien décidé à lui donner un caractère définitif.

Valentine Guerrée, qui seule au monde continuait à veiller de loin sur lui et qui, dans ce dessein, s'était liée avec ses médecins, obtint alors l'autorisation, longtemps refusée, de le visiter dans son oisive retraite.

Elle s'y rendit, un après-midi de fin d'hiver, alors que quelque chose dans l'air de pétillant et de renouvelé disait le retour proche du printemps. Elle éprouvait au fond d'elle-même cette antique parenté avec la nature qui met dans notre être un appétit de bonheur, lorsque la sève sature les fibres végétales et que l'odeur des premières violettes est perceptible aux moins sensibles des hommes.

Quelques personnes erraient dans le jardin du docteur Maliquet : elles ne se ressemblaient pas entre elles; elles n'avaient rien d'exceptionnel, et cependant, dans leur physionomie, dans leur démarche, leurs gestes, leur manière de se vêtir, elles manifestaient un autre rythme que le rythme de la vie commune. Il y avait en elles je ne sais quoi d'isolé et de discontinu, et beaucoup témoignaient d'un esprit de bouderie, particulièrement têtu, ou de la servilité anormale des prisonniers enfermés depuis longtemps.

Le docteur Maliquet appela un jeune homme voûté qui s'en allait à pas solennels. Il se retourna et Valentine reconnut Raymond. Il lui parut au premier regard bien portant, mais moins engraissé que bouffi; ses yeux bleus n'avaient plus l'attention habituelle du regard humain; le sien, comme élargi et rayonnant, tournait autour des choses extérieures et ne se posait pas sur elles.

Il enveloppa ainsi Mlle Guerrée sans s'attarder, puis repartit lentement dans une autre direction.

— Raymond, dit le médecin, vous reconnaissez, je pense, votre amie, Mlle Valentine Guerrée.

Valtier s'inclina avec un sourire et prit un air empressé.

— Oui, Raymond, c'est moi. Je suis si heureuse de vous voir. Comment vous portez-vous?

Il se tourna vers le docteur Maliquet.

— Mademoiselle vient sans doute de la part de Sa Majesté ? Comment se porte la Reine?... A merveille? Ah ! tant mieux ! Sa Majesté jouit heureusement d'une admirable santé... Êtes-vous chargée de quelque message pour moi, mademoiselle ? Voilà bien deux jours, — oui, je dis bien deux jours, — que je n'ai eu le bonheur de revoir Sa Majesté... Voyons, que me fait-elle dire ? Vite, vite, parlez.

Des larmes coulaient sur le visage fané et ridé de Mlle Valentine.

Raymond s'impatientait, devenait pourpre, il tendait vers la jeune fille une main tremblante, comme pour obtenir d'elle quelque lettre dissimulée. Le médecin prit le bras du malade.

— Écoutez-moi bien, Raymond. Mlle Guerrée ne vient pas de la part de la reine d'Illyrie, mais parce qu'elle est votre meilleure amie. Ne la reconnaissez-vous pas? Vous avez été fiancé avec elle. Vous habitiez ensemble la pension Balmette.

Le visage de Valtier se contracta comme si, dans les zones de son inconscient, se formait un danger qui menaçât sa conscience actuelle. Des morceaux épars de souvenirs devaient tendre à se rapprocher et à reconstituer des embryons de mémoire. Il sentit obscurément que l'on en voulait à sa paix, car il s'écria avec colère :

— Si cette personne ne vient pas de la part de Sa Majesté, que me veut-elle? D'ailleurs tout le monde me persécute ici. Pourquoi m'a-t-on emprisonné? Pourquoi me retient-on si loin d'Adelsgratz?

Ainsi, ce léger réveil de son esprit de contrôle ne l'aiguillait pas sur Mlle Guerrée qu'il ne voulait pas reconnaître davantage, mais sur sa présence dans un lieu dont il souffrait pendant ses heures de moindre absence. Une fois de plus, se manifestait la loi constante de sa vie, qui était de ne prendre contact avec la réalité que par la douleur; disposition qu'il avait apportée à sa naissance et qu'il devait sans doute à un conflit intime héréditaire, à la permanence dans son âme des luttes qui avaient divisé ses aïeux.

Le docteur s'efforça de le calmer, aussitôt qu'il le vit sur le point de s'exciter.

— Mlle Guerrée ne vous apporte pas des nouvelles de Sa Majesté. Elle vient vous en demander, au contraire. Ne me disiez-vous pas que vous aviez eu l'honneur de la rencontrer il y a deux jours?

— Deux jours? fit Valtier avec méfiance. Il me semble bien plutôt qu'il y ait deux siècles. Mais, pour moi, deux jours ou deux siècles, n'est-ce pas tout un?

— Mlle Guerrée a été mêlée à votre existence du temps que vous viviez à la cour d'Adelsgratz. Elle était alors dame d'honneur de Sa Majesté avec la princesse della Porta.

Le visage contracté de Raymond se détendit. Il put enfin sourire. Prenant la main de Valentine, il la serra avec effusion. Du moment qu'elle voulait bien s'insérer dans son système, il n'avait plus de raison de l'ignorer.

— Oui, oui, dit-il, je me souviens très bien de mademoiselle maintenant. Excusez-moi de ne pas l'avoir fait tout de suite, mais j'ai eu tant de chagrin que ma mémoire est moins vive, beaucoup moins vive. C'est une damnée aventure, voyez-vous, que de vieillir quand tout le monde vous tourmente.

Il passa sa main sur un front qui se dénudait déjà.

— Ne faisiez-vous pas de la musique à Sa Majesté, mademoiselle? Ah, ah! je m'en souviens très bien aujourd'hui! Vous jouiez au fond du parc sur un orgue de cristal, un orgue unique au monde, construit sur mes dessins, car je suis aussi un grand musicien et un grand architecte. Mais était-ce bien sur l'orgue de cristal que vous jouiez? Il me semble plutôt que c'était dans une des petites chambres du palais. Je revois une pièce noire, sale, étroite, mal aérée... Oh!

Il poussa un cri aigu, comme s'il était blessé par quelque chose d'extérieur, et reprit avec violence :

— Mais non, mais non... je dis bien, c'était dans le parc, à cet endroit où la vue est fermée par des cyprès. Je le revois comme si j'y étais. La serre était justement au-dessus, sur la grande terrasse. L'orgue était caché par les cyprès. On vous entendait sans vous voir. C'est pour cela que je ne vous ai pas reconnue au premier coup d'œil.

— Oui, pensa Valentine, il vient de dire la vérité, il m'a toujours entendue sans me voir.

— Sa Majesté me demandait d'ailleurs conseil pour tout. Écoutez-moi bien. Je vais vous confier un grand secret. Elle

m'a mené un jour au bord de la mer et là, elle m'a demandé de jeter à l'eau ses dames d'honneur. Elle voulait être seule avec moi, toujours seule, et ses femmes nous suivaient sans cesse et se moquaient de nous. Vous aussi, mademoiselle, j'ai dû vous jeter à l'eau.

Mais alors le rythme de la méfiance, succédant à celui de l'expansion, s'empara de nouveau de lui. Il fronça les sourcils.

— Si je vous ai jetée à l'eau, pourquoi êtes-vous revenue? Pour m'espionner, n'est-ce pas? Pour espionner la Reine? C'est le Roi qui vous envoie? Ah! c'est abominable! Il est donc impossible d'avoir la paix. Je me croyais cependant en sûreté ici, dans ce parc... dans ce parc...

Il tourna la tête autour de lui.

— Où sont les statues? Mais où sont donc les statues? C'est encore vous qui les avez fait enlever? N'est-ce pas? Parce que je les aimais, parce que j'avais plaisir à les voir...

Le docteur Maliquet lui reprit le bras.

— Parlez-moi de Reeves, Valtier, d'Harold Reeves.

De nouveau, le visage de Raymond s'épanouit.

— J'ai passé une si bonne soirée hier avec lui! Il y a tout près d'ici une vieille auberge anglaise avec des poutres au plafond et un grand feu dans la cheminée. Je m'échappe quand la nuit vient et je vais l'y rejoindre. Ne le dites pas. Personne ne me voit sortir. Je voudrais écrire toutes les histoires que Reeves me raconte. Je n'en sais pas de plus belles au monde. Il m'a parlé l'autre jour de cet homme qu'il a connu et qui avait vu Cléopâtre en rêve. Elle était si belle qu'il avait renoncé à vivre pour son propre compte et qu'il était devenu fou dans l'espoir de la rejoindre. Comment voulez-vous, quand on a rencontré Cléopâtre, qu'on accepte tout le reste?

— Qu'est-ce que tout le reste, Valtier?

— Je ne sais pas, moi. La prison, les bêtes grises, la nuit, qui vous réveillent, les vilaines femmes qui vous insultent dans la rue, les hommes qui font des complots dans votre propre maison et qui rêvent d'assassiner vos amis, le brouillard où l'on se perd tout le temps, ces chagrins, enfin.

— Reverrez-vous Reeves, ce soir?

— Oh! oui. Tout le jour, je pense à ce rendez-vous et j'espère que Sa Majesté viendra aussi nous rejoindre. L'auberge est très proche, vous savez. Je vous inviterais bien à m'accom-

pagner, mais la Reine a maintenant horreur de toute société. Elle n'aime que Reeves à cause de ses histoires, — et moi... Que de belles choses nous nous confierons! Mais il faut que la nuit soit noire. Quand il y a clair de lune, je vois, dans les coins, des choses que je n'aime pas et je préfère alors rester dans ma chambre.

Une visiteuse assez élégante traversait le jardin. Raymond Valtier l'aperçut, se trémoussa de bizarre façon et la salua à distance.

— Je crois que voici Sa Majesté. Elle me cherche. Ne vous ai-je pas dit qu'elle viendrait aujourd'hui? Je vous demande la permission de vous quitter.

Il s'inclina avec condescendance et se dirigea vers la visiteuse. Mais, à quelques mètres d'elle, il dut s'apercevoir qu'il s'était trompé, car il s'arrêta net, lui fit de loin un salut assez sec et tourna sur lui-même pour gagner une autre allée. Valentine et le docteur le virent qui se penchait vers le sol, qui ébauchait le geste de cueillir une fleur absente, de la porter à ses narines et de s'en aller.

— Ne le jugez pas sur ce qu'il vous a dit aujourd'hui, mademoiselle, dit le docteur Maliquet. Il est, en général, plus tranquille. Mais il a dû lutter contre vous, ce qui l'a rendu inquiet et agressif. Votre présence lui a rappelé l'ancien tourment qu'il avait réussi à chasser de sa mémoire et il s'est remis aussitôt à souffrir. D'ordinaire, il se promène avec tranquillité et converse à mi-voix. Chaque jour, il me parle des soirées qu'il passe avec la Reine et Harold Reeves. L'idée que quelqu'un est devenu fou pour retrouver un être disparu revient souvent dans ses récits. Il y a donc en lui une vague conscience de ce qui se passe.

— Je suis moins inquiète depuis que je l'ai vu. Il souffre moins que lorsqu'il vivait de notre vie à tous. Je crois qu'au fond il n'a jamais été aussi heureux, depuis la mort de la reine d'Illyrie. Que de chagrins et de tristesses ne retrouverait-il pas avec sa raison! Peut-être vaut-il mieux qu'il ne guérisse jamais.

— Rassurez-vous, mademoiselle, dit le docteur. Cet accident ne lui arrivera pas.

Edmond Jaloux.

L'INQUIÉTUDE DE L'ORIENT

XII [1]

LE DEVOIR DE L'EUROPE

UNE OPINION PUBLIQUE ORIENTALE

Aux premières pages de cette étude, j'ai averti le lecteur qu'il ne trouverait pas dans les dernières ce qui s'appelle une conclusion. Que conclure en effet d'observations recueillies en cinq ou six pays différents, et entre lesquelles il n'y a pas de commune mesure? Quel historien, quel écrivain politique oserait attribuer la valeur de faits accomplis et définis à des tendances ou à des événements en marche? Déterminer certaines directions générales, « rencontrer le courant », comme disent les Hindous, s'y laisser entraîner pour un temps, de manière à en mesurer la force, à en sentir les remous, quitte à se ressaisir bientôt, afin de juger du dehors ce qu'on a éprouvé du dedans : voilà, je pense, l'effort le moins illusoire, sinon le plus fructueux. Il ne conduit pas nécessairement à prendre un parti, mais il incite à réfléchir et à dégager de l'expérience singulière, accidentelle, l'élément constant, essentiel, qui mérite seul d'être retenu. Au moins pour quelque temps.

C'est l'impression la moins flatteuse que je veux fixer d'abord. Partout où j'ai passé, j'ai constaté un déclin très sensible du prestige européen. Le monde oriental ne nous voit plus des mêmes yeux qu'il y a quinze ans. On reconnaît plus d'une cause à ce changement. D'abord la grande guerre. Je n'oublie

Copyright by Maurice Pernot, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin — 1er octobre 1926 et des 15 janvier — 1er mai 1927.

pas les témoignages que m'ont rendus sur ce point quelques-uns des officiers les plus expérimentés de l'armée des Indes. Il se peut que les Gourkas, les Sikhs, les gens des tribus guerrières aient sincèrement admiré les qualités de bravoure, d'endurance, de discipline et de force dont les Européens ont donné des preuves si éclatantes, et qu'ainsi l'idée qu'ils se faisaient de nous se soit trouvée grandie et comme ennoblie par cette expérience. Mais c'est là un point de vue très particulier. Ce que les Orientaux ont surtout retenu de la guerre, c'est l'Europe déchirée, la chrétienté divisée, c'est l'impitoyable ardeur avec laquelle, pendant près de cinq ans, se sont massacrés entre eux des hommes de même race, de même couleur, et, somme toute, de même foi. Ils ont repu leurs yeux, bourré leur mémoire de toutes les horreurs d'une lutte d'autant plus cruelle, d'autant plus ruineuse, qu'elle était menée selon des méthodes plus scientifiques et avec des instruments plus parfaits. Parmi les gens de couleur qui furent témoins ou acteurs de ces destructions et de ces carnages, les plus réfléchis, les plus intelligents en ont gardé, et rapporté chez eux un souvenir effroyable. Et ils se sont demandé quelle pouvait bien être la valeur d'une civilisation qui aboutit à de tels excès, à une abolition aussi complète et aussi prolongée de tous les sentiments d'humanité.

D'autre part, les nécessités de cette guerre terrible devaient nous amener à faire à nos sujets ou à nos protégés des autres continents certaines promesses plus ou moins solennelles, plus ou moins précises, que nous ne pouvions pas réaliser complètement et d'un seul coup. La déception a été vive et profonde pour des peuples auxquels notre parole avait inspiré une large confiance et des espoirs illimités. Et la désillusion s'est doublée d'une certaine mésestime à l'égard de ceux qui, pressés par le danger, avaient fait appel à leur loyalisme en leur promettant bonne récompense, et qui, le péril une fois conjuré, semblaient oublier et les engagements contractés et les services rendus. On ne nous soupçonne pas seulement de mauvaise volonté, mais aussi de mauvaise foi.

La paix enfin rétablie en Europe, les hostilités se prolongèrent encore quelque temps dans plusieurs régions du Proche-Orient et de l'Orient-moyen : en Turquie, en Afghanistan, en Perse. Dans tous ces conflits, les puissances européennes avaient

des partisans déclarés ou secrets, des intérêts réels ou supposés. On accusa l'Europe de transporter ses querelles sur de nouveaux théâtres et de pousser les peuples de l'Asie à s'entre-détruire, comme elle s'était elle-même déchirée. Là-dessus l'Angleterre s'installait en Irak, la France en Syrie, avec le mandat, confié par la Société des nations, de sauvegarder l'indépendance de ces pays, et d'aider les habitants à s'organiser, à se gouverner, à s'administrer eux-mêmes. La tâche était malaisée et ingrate : ni les Français, ni les Anglais ne pouvaient espérer d'y réussir du premier coup. Il y eut des résistances qu'il fallut vaincre, des révoltes qu'il fallut réprimer. Quels seraient les résultats de cette expérience nouvelle, en quoi cette formule se révélerait-elle, à l'application, meilleure que les anciennes ? Le prestige de l'Europe occidentale sortirait-il de l'aventure accru ou diminué ?

L'Orient tout entier avait les yeux fixés sur nous, observant nos hésitations, épiant nos fautes, tout prêt à tirer parti de nos échecs. La politique de la France en Syrie, celle de l'Angleterre en Irak, je les ai entendu juger et critiquer, non seulement par des Égyptiens et par des Hindous, mais par des Persans et par des Afghans, et avec quelle impitoyable rigueur ! Les affaires du Maroc étaient pour mes interlocuteurs orientaux un autre prétexte, tantôt à déclamer contre l'impérialisme de l'Europe, tantôt à dénoncer son impuissance. Je n'aurais pas pensé qu'il me fallût aller jusqu'à Delhi, pour entendre faire, par des musulmans de l'Inde, le procès de nos méthodes administratives en Tunisie. C'est pourtant ce qui m'advint. J'étais à Téhéran lorsque, sur la foi d'une agence étrangère, on annonça que la ville de Damas avait été prise par les Druses et évacuée par les Français. Quelle joie triomphante, poliment dissimulée par les Persans de bonne éducation, bruyamment exprimée dans les bazars !

Les Orientaux ont vu généralement dans la formule du mandat un expédient et une hypocrisie. C'était là, à les entendre, une nouvelle méthode inventée par les politiciens d'Europe, pour couvrir sous des dehors humanitaires l'occupation et l'exploitation de certaines contrées, sur lesquelles des raisons d'ordre économique ou militaire les avaient conduits à mettre la main. Les chefs nationalistes, dans les divers pays, n'eurent pas grand peine à répandre et à imposer l'opinion, que

l'établissement des puissances occidentales dans le Proche-Orient était une menace directe à l'indépendance des États de l'Orient-moyen. Syrie, Palestine, Transjordanie, Irak, autant de marches avancées, d'où l'on verrait bientôt partir les expéditions dirigées contre l'Asie. Le projet d'une armée iraquienne fondée sur la conscription et grossie par des réserves donna lieu, en Perse, à des commentaires alarmants.

Les puissances mandataires avaient-elles du moins procuré aux pays placés sous leur contrôle un accroissement de richesse et de bien-être matériel? Tout au contraire, répondaient les Orientaux ; et leurs observations, fondées pour une part, étaient, pour une autre, entachées d'exagération et même d'erreur, en ce qu'elles comparaient quelques années d'une prospérité exceptionnelle, — celles qui avaient suivi l'armistice, — avec une période d'apprentissage et de tâtonnement. En écoutant les doléances des gens d'affaires et des commerçants, à Bassorah et à Bagdad, à Damas et à Beyrouth, je reconnaissais au passage des arguments et des griefs que j'avais déjà entendu développer à Calcutta et à Bombay, à Caboul et à Téhéran.

Car voici, à mon avis, le fait nouveau le plus important : une opinion publique est en train de se former en Orient, et une opinion publique commune à tous les peuples orientaux. En quelques années, la presse a atteint un développement considérable ; nous y avons contribué, en créant, pour nos propres besoins, des journaux, contre lesquels d'autres journaux polémisent avec ardeur. Nos réformes ont eu pour effet, tantôt d'éveiller, tantôt de rendre plus aigu et plus général un double intérêt, pour la politique intérieure et pour la politique internationale. Mais, de l'une et de l'autre, les esprits orientaux ne retiennent encore que ce qui touche de plus près à leurs aspirations ou à leurs inquiétudes. Les événements du Maroc passionnaient également l'Égypte proche, la Perse et les Indes lointaines. L'injure faite par les bandes d'Ibn Séoud aux lieux saints de Médine et de la Mecque a retenti d'un bout à l'autre de l'Islam. J'ai vu les journaux persans remplis de détails, exacts ou controuvés, sur les révoltes druses et bédouines. Enfin j'ai trouvé les gens d'Angora si exactement renseignés sur les mouvements qui se développent aux Indes, en Afghanistan et en Perse, qu'on eût pu les y croire mêlés.

Ne parlons point cependant d'unité d'action : ce serait

dépasser l'expérience. Il suffit de relever, comme un symptôme intéressant, cette unité d'information et d'opinion. Toutes les nouvelles, tous les commentaires propres à atteindre le prestige, à compromettre le bon renom des États et des peuples de l'Europe occidentale sont immédiatement répandus d'un bout à l'autre de l'Asie. Les démentis, les mises au point ne servent pas à grand chose. Lorsqu'ils arrivent, l'opinion est déjà faite, et cette opinion est passionnée, aveugle, unanime.

Par notre faute, ou sans que nous y soyons pour rien, — la distinction est ici de peu d'importance, — tout l'Orient se représente aujourd'hui l'Europe occidentale comme une société en décadence, divisée et bouleversée, aussi incapable de retrouver son équilibre intérieur que de poursuivre au dehors l'œuvre d'organisation et de progrès dont elle a tiré naguère tant de gloire et tant de profit. Cette opinion, et les sentiments qui en découlent, m'ont paru servir de base à une foi nouvelle, à une nouvelle communion entre les peuples orientaux.

NATIONALISME, RELIGION, XÉNOPHOBIE

Si l'Orient, qui a pour lui le nombre, pouvait encore se prévaloir d'une organisation qui lui permît d'entreprendre une action commune ou une série d'actions concertées, l'Europe aurait lieu de tout craindre. Car elle inspire aux Orientaux moins de sympathie et surtout moins de respect que jamais. La grande faiblesse de l'Orient m'a paru consister dans son impuissance à s'organiser et à s'unir. J'ai trouvé presque partout, à côté d'admirables qualités d'intelligence et de cœur, une absence de méthode, un manque d'équilibre qui touchent à l'anarchie. D'autre part, entre l'élite et la masse, il y a un abîme profond, sans paliers, sans échelons intermédiaires. On en vient à se demander comment l'élite a pu agir sur la masse, si ce n'est en faisant appel à quelques sentiments élémentaires, comme, par exemple, le fanatisme religieux.

Assurément, le problème ne se posait point partout de la même manière. Aux Indes, les grands agitateurs politiques, les chefs du mouvement national ont dû, sans renier leur foi hindoue ou musulmane, s'efforcer de rendre moins aigu le conflit qui dresse l'une contre l'autre les confessions rivales. Ils n'y sont parvenus jusqu'à présent que dans une faible

mesure. Mais, pour tenter l'entreprise, il leur a fallu un grand courage : car en prêchant la tolérance, ils savent fort bien qu'ils émoussent eux-mêmes une de leurs meilleures armes, la passion religieuse.

Je croirais volontiers, pour ma part, que chez les apôtres du nationalisme indien, et parmi l'élite cultivée qui les entoure, le sentiment national l'emporte sur le sentiment confessionnel; que les frères Ali sont Indiens avant d'être musulmans, comme Gandhi et R. Tagore sont Indiens avant d'être hindouistes. Encore la distinction est-elle assez difficile à établir, même chez ces hommes supérieurs, entre les deux sentiments. Mais, dès qu'on descend un peu plus bas, c'est la passion religieuse qui domine, fanatique, exclusive, toujours prête aux pires excès. On m'avait dit que l'antagonisme entre hindous et musulmans de l'Inde était dû en grande partie aux agissements de la politique anglaise, qui l'entretenait soigneusement et s'empressait de le réveiller dès qu'il semblait s'assoupir. C'est peut-être vrai pour certains cas particuliers, mais non pas en général. Pour expliquer les incidents qui mettent constamment aux prises musulmans et hindous, point n'est besoin de recourir aux manœuvres machiavéliques du gouvernement ou de la police : il suffit de reconnaître la violence des sentiments qui animent les masses, et que les chefs sont incapables de contenir ou de diriger.

La question prend un aspect différent dans les pays où l'Islam domine sans conteste. Tout d'abord, il faut observer que l'Islam n'a jamais présenté une unité, une cohésion comparables à celles que nous voyons, par exemple, au catholicisme romain. Outre la grande divisision entre Sunnites et Chiites, il en existe beaucoup d'autres, qui séparent profondément les diverses familles dont se compose le monde musulman. Ainsi s'explique la variété des réactions provoquées, dans les pays islamiques, par la suppression du Califat et la politique anticléricale du gouvernement d'Angora. Nulle part on n'y est resté indifférent. Mais tandis qu'aux Indes, trois années plus tôt, la question du Califat était devenue, aux mains d'agitateurs professionnels comme les frères Ali, une plate-forme avantageuse, un levier formidable pour soulever les masses musulmanes contre l'Angleterre, la décision sacrilège de l'Assemblée nationale turque ne devait pas troubler profondé-

ment les masses populaires, dans des pays comme la Perse, où le calife de Stamboul n'était point reconnu, comme l'Afghanistan, où son nom n'était pas invoqué dans la prière : seuls, les théologiens furent scandalisés.

Vis-à-vis d'un Occidental et d'un chrétien comme moi, les dirigeants de Caboul et de Téhéran étaient tenus de se montrer sensibles à l'irrévérence avec laquelle Moustapha Kemal bousculait les vieilles traditions musulmanes. Mais que cette peccadille leur semblait légère, au regard des services que le chef de la nouvelle Turquie avait rendus à l'Islam ! N'avait-il pas accompli lui-même, à la place du Calife défaillant, le devoir le plus sacré, la tâche essentielle : sauvegarder l'indépendance d'un grand pays musulman et le soustraire au joug des infidèles ?

En d'autres termes, la passion religieuse des masses constitue, dans l'Islam, une réserve de forces, dont les chefs d'État ou les chefs de parti règlent soigneusement l'usage : ils n'y font appel qu'à bon escient. Nous avons vu le même homme, maître absolu de la Perse, jeter une ombre discrète sur l'impiété des Turcs, et soulever contre celle des Wahabites la colère de tout un peuple : affaire d'opportunité. Mais cette politique a pour condition nécessaire le respect scrupuleux, chez les dirigeants, d'un sentiment sur lequel ils veulent, à l'occasion, pouvoir s'appuyer. Quelles que soient les convictions personnelles des hommes qui sont à la tête des affaires dans les pays musulmans, jamais la religion n'est absente de leurs préoccupations et de leurs calculs. Aucun n'a renoncé à s'en servir, soit à l'intérieur, comme moyen de gouvernement, soit au dehors, comme instrument d'expansion. Le roi Fouad ménage et favorise l'Université d'El Azar. L'émir d'Afghanistan, tout en modérant le zèle de ses moullahs, n'hésite point à faire lapider quelques hérétiques, pour donner satisfaction au clergé et au peuple. Le jour où Réza Khan se fait reconnaître comme chef du gouvernement provisoire, il proclame solennellement que s'il a pris le pouvoir, c'est avec une double intention : donner une force nouvelle à l'Islam et à la loi coranique, rétablir l'ordre et la tranquillité en Perse.

Les Turcs eux-mêmes, en dépit des apparences, font dans leurs calculs politiques une large part à la religion. Parmi les

hommes les plus acharnés à laïciser la Turquie, j'en sais plusieurs qui prendraient volontiers à leur compte l'adage connu : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. » En parlant avec eux de l'Inde, de l'Égypte, de l'Afghanistan et de la Perse, j'ai fort bien compris que, si le gouvernement turc avait aboli le Califat, il n'en continuait pas moins à exercer sur les nations musulmanes un contrôle protecteur, une influence directrice, peut-être plus réels et plus efficaces aujourd'hui qu'à l'époque des derniers sultans Osmanlis.

Je n'ai trouvé nulle part le panislanisme, sous la forme décrite par quelques écrivains d'Occident, forme théorique et partant irréalisable ; mais j'ai senti partout la présence, tantôt confuse, tantôt précise, d'une force religieuse latente qui, pour devenir active, n'attend qu'une occasion. L'homme ou les hommes capables de déclencher le mouvement trouveront un prétexte, même si notre imprudence ne leur en fournit aucun. Au lendemain du traité de Lausanne, lorsque la dangereuse légende d'une nouvelle croisade fut tombée dans l'oubli, n'a-t-on point raconté aux musulmans de l'Égypte et des Indes que l'action de l'Europe menaçait leur foi religieuse et visait à faire d'eux des libres penseurs et des mécréants ? Or si, pour une petite élite de politiciens et d'intellectuels, la question religieuse passe au second plan, pour les grandes masses, à qui l'idée de nation est encore peu familière, il n'y a que la religion qui compte : on ne pourra les soulever et les entraîner qu'en exaspérant leur fanatisme.

Cependant, à défaut du sentiment national, qui procède d'une notion trop vague et trop abstraite pour se prêter au jeu des agitateurs professionnels, il existe, chez les peuples orientaux les plus ignorants, un autre sentiment plus facile à éveiller : c'est la haine de l'étranger. Je voudrais ici passer la parole à ces missionnaires chrétiens qui, établis depuis vingt ou trente ans en Égypte, aux Indes, en Perse ou en Turquie, ont suivi attentivement les progrès d'une désaffection, d'une défiance toujours croissantes, même dans les régions où les Européens ne faisaient rien pour provoquer un tel changement. Les religieux italiens fixés dans l'État du Nizam m'ont raconté comment des émissaires, venus de l'Inde britannique, avaient répandu, parmi des populations naturellement paisibles, et même un peu craintives, les germes, trop tôt mûris, de l'envie

et de la haine. En quelques années, ces prêtres, qui se soucient bien moins de convertir des infidèles que d'instruire des ignorants et d'assister des malheureux, ont vu diminuer, puis disparaître, les marques de respect qui naguère leur étaient accordées spontanément. Peu à peu les fonctionnaires européens, sentant leur position devenir moins sûre, ont cédé la place aux indigènes musulmans, sans que la majorité hindoue parût s'en inquiéter. L'arbitraire, l'injustice, le désordre administratif, tous les maux dont souffraient les sujets hindous du Nizam s'accrurent dans des proportions incroyables. N'importe, tout valait mieux que la présence des étrangers. J'ai choisi à dessein, parmi les États indépendants de l'Inde, l'un des plus arriérés et des plus lents à se transformer.

Dès lors, on comprend mieux pourquoi, entre tant de sentiments qu'ils pouvaient exploiter, les agitateurs ont jeté leur dévolu sur la xénophobie. Les nations et les religions risquent fort, une fois réveillées, de se dresser les unes contre les autres. Un seul mouvement peut être unanime : celui qui soulève tous les indigènes d'un pays contre tous les étrangers, tous les « opprimés » contre tous les « oppresseurs ». Voilà un levier plus puissant et plus universel que le nationalisme et le fanatisme religieux. Ou, pour mieux dire, voilà l'instrument primitif et grossier d'une action préliminaire, après laquelle deviendra possible l'emploi de méthodes plus subtiles et plus perfectionnées.

LA POLITIQUE ORIENTALE DES SOVIETS

On ne peut séjourner quelque temps en Orient, sans être frappé des progrès qu'y a faits la xénophobie. Il y a à ce progrès plusieurs causes, dont l'une est la propagande menée par les Soviets. On peut la dénoncer sans crainte d'erreur, puisque ceux qui l'organisent ne font mystère, ni du but qu'ils poursuivent, ni des moyens qu'ils emploient. Assurément, le bolchévisme, comme doctrine philosophique, politique et sociale, n'offre rien en soi qui puisse séduire des Persans, des Afghans, des Turcs, ou même des Indiens et des Égyptiens. Mais, dès 1920, nous avons vu les hommes de Moscou recommander à leurs agents en Asie d'oublier, pour un temps, les principes de la doctrine et les intérêts du parti, et de prêcher, non la

lutte de classes, mais la guerre de races (1). Là, où le sentiment national existe déjà, on s'appuie sur le nationalisme. Là, où il n'existe pas encore, on exploite la xénophobie. Dans les deux cas, on s'efforce de soulever, d'entretenir, d'exaspérer la haine et la colère de l'Orient contre l'Occident.

Quand j'ai interrogé les chefs des divers mouvements nationalistes ou xénophobes, aucun n'a manqué, soit de nier absolument l'influence de Moscou, soit de la réduire à des proportions infimes. Et, pour justifier leurs dires, ils invoquaient tous d'une même voix l'incompatibilité des doctrines bolchéviques avec les traditions religieuses et sociales des peuples orientaux. Mais nous avons déjà vu que ce n'est pas de doctrine qu'il s'agit. De leur côté, les Européens vivant en Orient m'ont semblé enclins à exagérer cette même influence et à mettre sur le compte des intrigues russes le moindre soulèvement local, et jusqu'à des attentats individuels. La même erreur fut souvent commise en Occident dans les années qui ont suivi la guerre. Un diplomate anglais très avisé me disait, en 1920 : « Le régime bolchéviste vit de la magnifique réclame que lui font gratuitement les grands journaux de Londres et de Paris. »

Il convient de s'en tenir aux textes authentiques et aux faits démontrés. Pour ce qui est de l'Inde, le procès de Cawnpore a fait ressortir avec évidence la collusion entre quelques agitateurs nationalistes et les agents de Moscou. Les armes et les munitions de provenance russe saisies à plusieurs reprises dans les ports de Calcutta et de Bombay ne sont pas un mythe. On n'a pas encore mis en doute l'authenticité du fameux manifeste de Zinoviev, qui commence par ces mots : « Les officiers britanniques qui gouvernent ces régions sont les fils arrogants de cette bourgeoisie anglaise qui s'engraisse en dévorant les cadavres indiens », etc... (2). Et je crois qu'on ne contestera pas davantage celle d'une proclamation adressée aux troupes bolchéviques stationnées sur la frontière septentrionale de l'Inde :

« Camarades de la division militaire du Pamir! Une mission de confiance vous est destinée. La République des

(1) Cf. l'instruction secrète aux agents en Turquie, dont j'ai cité le texte dans la *Question turque*, p. 85.

(2) Texte dans A. Palmieri : *Politica asiatica dei Bolscevichi*, t. I, p. 105. Bologne, 1924.

Soviets vous envoie aux avant-postes du Pamir, sur les confins des pays amis de l'Inde et de l'Afghanistan. Le haut plateau du Pamir sépare la Russie révolutionnaire de l'Inde, où trois cents millions d'hommes sont réduits à l'état d'esclaves par une poignée d'Anglais. Sur ce haut plateau, les messagers de la Révolution planteront le drapeau rouge de l'armée libératrice. Que les peuples de l'Inde sachent que, dans leur insurrection contre les oppresseurs anglais, ils peuvent compter sur l'aide proche d'un peuple voisin et ami. Vivez en franche intimité avec les tribus du nord de l'Inde qui aspirent à la liberté; favorisez, par la parole et par l'action, leur progrès dans les voies de la révolte; réfutez les calomnies accumulées par la presse britannique, par les lords et par les banquiers, contre la Russie des Soviets. Vive l'alliance des peuples révolutionnaires de l'Europe et de l'Asie ! »

En Afghanistan et en Perse, une frontière commune avec les républiques fédérées rend la tâche facile aux Soviets et à leurs agents. J'ai montré plus haut, en décrivant la chaîne ininterrompue des États créés par les soins de Moscou depuis la Caspienne jusqu'aux confins de la Chine, comment le gouvernement bolchéviste peut, à l'heure qu'il est, déclencher à son gré la révolte sur n'importe quel point de cette immense frontière. Reste à savoir s'il est de son intérêt d'user trop largement de cette faculté. L'Afghanistan et la Perse ont, tout récemment, fait comprendre à Moscou qu'ils n'étaient plus d'humeur à supporter sans réagir certaines entreprises suspectes.

Par les deux républiques bolchévisées de Géorgie et d'Arménie, les Soviets arrivent jusqu'à la frontière turque. Je ne reviendrai pas sur le changement considérable qui s'est accompli en deux ans dans les relations turco-russes et que j'ai déjà signalé. La défiance et l'hostilité d'autrefois ont fait place à l'amitié et à la confiance. On peut s'attendre à voir les Russes et les Turcs poursuivre en Asie, pendant quelque temps, une action politique, sinon commune, du moins solidaire et étroitement concertée.

A mes interlocuteurs orientaux, j'ai fait souvent cette objection : « Vous aspirez à l'indépendance et, pour la conquérir, vous vous acharnez contre l'impérialisme occidental. Mais en quoi l'impérialisme russe vous semble-t-il moins odieux? L'activité des Soviets en Asie ne s'inspire-t-elle pas exactement des

mêmes intentions, ne révèle-t-elle pas les mêmes desseins que naguère celle du gouvernement tsariste ? » Pour toute réponse, les uns me citaient la phrase de Lénine, dans son manifeste de 1919 : « La Russie a renoncé à la détestable politique des Tsars, ô peuples victimes du capitalisme, et elle est prête à seconder vos efforts de révolte contre la tyrannie de l'Angleterre. » Les autres, moins confiants et plus subtils, me laissaient entendre qu'ils n'avaient pas le choix, qu'ils acceptaient la seule aide qu'on leur offrît, sans en demander le prix, mais bien résolus à ne point payer. Il n'en demeure pas moins singulier que, même dans les pays qui naguère ont eu le plus à souffrir des Russes, ce soit aujourd'hui sur les Russes que semblent compter les éléments les plus cultivés et les plus influents, soit pour maintenir l'équilibre en Asie, soit même pour aider les peuples asiatiques à reconquérir leur indépendance.

Que conclure de tout cela, sinon que, depuis sept ans, le gouvernement de Moscou a déployé à travers l'Asie un effort gigantesque, méthodique, persévérant et fécond en résultats ? On admire l'ingéniosité, la diversité des moyens employés, — encore ne les connaît-on pas tous, — et leur parfaite adaptation aux conditions particulières du milieu dans lequel ils sont mis en œuvre. Tandis que, sur les pistes de l'Asie centrale, des agents russes suivent les caravanes et révèlent aux pauvres nomades des tribus les bienfaits de l'indépendance, dont jouissent leurs frères de race au sein des républiques fédérées, d'autres pénètrent dans les villes et endoctrinent les ouvriers ; ceux-ci ont mission de propager quelques idées simples, d'éveiller quelques sentiments rudimentaires parmi les pèlerins musulmans, ceux-là de discuter avec les prêtres et les lettrés. Des savants réputés entrent en relations avec les poètes et les théologiens de la Perse, et des spécialistes de l'ethnographie et de la linguistique offrent leur concours au gouvernement d'Angora, pour restituer au peuple turc la pureté primitive de son langage et les trésors égarés de son histoire. On parle souvent en Occident des deux écoles ouvertes par les Russes à Samarkande et à Tachkent, en vue de préparer des agents pour leur propagande en Asie ; mais tous les instituts de haute culture, toutes les Académies russes où, depuis des siècles, on étudie l'Orient, ses mœurs, ses langues, ses traditions, ses reli-

gions, collaborent à la grande entreprise que le gouvernement de Moscou poursuit en Asie.

Voilà comment, s'appuyant tantôt sur l'orgueil de la race, tantôt sur le sentiment national, faisant appel ici à la curiosité scientifique la plus relevée, là aux plus vulgaires sentiments de xénophobie, exploitant partout l'universelle aspiration des peuples à l'indépendance, ou à l'anarchie, la propagande bolchéviste a soulevé et entretient, d'un bout à l'autre de l'Asie, un mouvement qui deviendrait formidable, irrésistible, s'il était uniforme et coordonné. Tel qu'il est, il apparaît doublement dangereux. D'une part, l'état d'esprit ainsi créé rend très malaisée, et le plus souvent stérile, l'œuvre d'organisation et de progrès à laquelle l'Occident s'est voué depuis des siècles, et dont les pays orientaux ont tout de même tiré quelque profit ; d'autre part, cette propagande favorise bien moins la renaissance ethnique et le réveil national que le retour à un désordre chaotique et ruineux. On est même tenté de se demander, lorsqu'on en observe les résultats sur place, si ce n'est pas simplement à précipiter ce bouleversement et ce désordre que les Bolchéviks font tendre aujourd'hui leurs efforts.

Jusqu'à quel point pousseront-ils cette entreprise ? Il est assez difficile de le prévoir. Plusieurs fois déjà, on a vu les puissances occidentales qui ont le plus à en souffrir, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, essayer de mettre au gouvernement russe le marché en main, et de lui dire : « L'aide économique dont vous avez besoin en Europe, et que vous nous demandez avec tant d'insistance, nous ne vous l'accorderons que si vous renoncez à nous nuire en Asie. » Mais Moscou répond : « Je ne poursuis en Asie d'autre dessein que le rétablissement, et, s'il se peut, l'extension de mes positions économiques, ce qui est le droit de toute nation et le devoir de tout gouvernement. » La réplique est d'autant plus spécieuse qu'en réalité le travail russe est à double fin, tout ensemble politique et économique.

Le grand obstacle auquel se heurte la propagande bolchéviste en Orient, ce n'est pas l'opposition théorique de quelques puissances d'Europe, ce n'est pas la surveillance, souvent illusoire, que ces puissances s'efforcent d'exercer ; c'est l'instinctive et profonde méfiance qu'elle inspire aux Orientaux.

Certains d'entre eux ont eu plus tôt fait que nous de s'apercevoir que le gouvernement des Soviets reprenait à son compte en Asie toutes les aspirations, tous les desseins du régime tsariste. Or, le but auquel tendent présentement les peuples asiatiques, c'est l'indépendance ; ce qu'ils veulent, c'est secouer le joug politique, économique, moral, que l'Europe leur a imposé. S'ils doivent, pour chasser le maître d'aujourd'hui, entr'ouvrir la porte au maître de demain, le jeu, comme on dit, n'en vaut pas la chandelle.

Ni les Afghans, ni les Persans n'ont vu sans inquiétude les Russes organiser sur leurs frontières ces républiques soi-disant indépendantes, en réalité soumises à celle de Moscou. Et il y a encore en Turquie, j'ai pu m'en rendre compte, une minorité d'hommes clairvoyants que ne rassure pas davantage la création des États fédérés du Caucase. Au point de vue économique, la politique russe est encore plus agressive, et plus grosse d'inconvénients immédiats. La monopolisation du commerce extérieur au profit de l'État, telle que l'a organisée M. Krassine, permet au *Vnerchtorg*, tantôt d'acheter en bloc toute la production, tantôt d'arrêter net, en dépit des contrats passés, la vente et le transport de tel ou tel produit étranger. Toute cette politique est réglée, pour ainsi dire au jour le jour, sur les disponibilités de l'État russe, non pas en argent, mais en matières premières échangeables et surtout en blé. A la fin de 1925, rien qu'en fermant leur frontière aux importations persanes, les Russes ont acculé à la faillite et à la ruine plusieurs milliers de commerçants. La Perse, comme la Turquie, fait à Moscou instance sur instance, pour obtenir la conclusion d'un traité de commerce. Moscou se dérobe, cherche à gagner du temps et émet des prétentions inacceptables. C'est pour protester contre ce mauvais vouloir que les producteurs du nord de la Perse viennent d'organiser le boycottage des marchandises russes (mars 1927).

Les importations d'Europe sont monopolisées de la même manière, le gouvernement des Soviets refusant à tous les étrangers, même aux Allemands, le libre transit à travers les territoires de la république russe et des États fédérés du Caucase (1). La chaîne tendue par les Russes à travers l'Asie, de la mer

(1) L'exception faite en faveur de l'Italie vaut à peine d'être mentionnée.

Noire au Thibet et jusqu'à la Chine, forme une barrière économique pratiquement infranchissable. Or, les États de l'Asie moyenne prétendent échapper à l'hégémonie d'une seule puissance, pour établir, à tout le moins, le régime de la « porte ouverte » et de la libre concurrence.

A plusieurs reprises, le gouvernement de Moscou a dû rappeler à l'ordre ses agents politiques et économiques, et les engager à plus de discrétion... Mais les Orientaux sont trop subtils pour n'avoir pas deviné ses intentions. Ils laissent faire cependant, un peu par nonchalance naturelle, beaucoup dans l'espoir de se servir de ceux qui se servent d'eux et de jouer ceux qui les jouent : éternelle et ruineuse illusion de la politique orientale. Ils laissent faire, mais ils se méfient.

Au lendemain du traité de Brest-Litovsk, les Russes avaient trouvé en Allemagne un précieux concours pour leur politique orientale. Le jour où les Allemands commencèrent à travailler pour leur propre compte, l'alliance fut bientôt compromise. D'ailleurs, on n'a guère tardé à comprendre, dans les milieux coloniaux allemands, le caractère à la fois subversif et impérialiste de la propagande russe en Orient ; et lors de mon dernier voyage, j'ai trouvé un peu partout Allemands et Russes en posture de concurrents, plutôt que d'associés. L'Allemagne n'en a pas moins à se reprocher d'avoir favorisé pendant quelque temps une œuvre néfaste à toutes les nations civilisées.

Par quel étrange calcul les Américains, — ou du moins certains d'entre eux, — ont-ils pris à tâche de ruiner en Asie les entreprises de l'Europe, de rabaisser son prestige et d'ébranler son influence ? Que ce soit en Chine ou aux Indes, en Perse ou dans le Levant, neuf fois sur dix l'Américain prend le parti de l'indigène contre l'Européen. Aucun nationalisme n'est à ses yeux trop intransigeant, aucune revendication n'est assez violente. Au nom de la dignité humaine et de l'égalité des races, dont il fait chez lui le cas que l'on sait, le citoyen des États-Unis proteste chez les autres contre l'injustice du régime colonial, l'arbitraire des mandats, l'exploitation des peuples protégés par les gouvernements protecteurs.

Est-ce charité pure, philanthropie désintéressée ? on voudrait le croire. De fait, l'Amérique a inondé l'Orient de missions religieuses ou moralisatrices : partout elle bâtit des églises,

ouvre des écoles et des orphelinats, des hôpitaux et des dispensaires. Les sectes protestantes rivalisent de zèle et de générosité, et l'on admire les progrès de l'Y. M. C. A. en Extrême-Orient. Malheureusement, les hommes à qui est dévolu le contrôle de ces œuvres bienfaisantes ne sont pas de ceux qu'une ardeur charitable absorbe tout entiers : telle mission religieuse se double d'une mission d'études économiques; sous le prédicateur, le conférencier ou le maître d'école, on découvre parfois le représentant très actif et très compétent d'un groupe industriel ou financier.

Eh bien! direz-vous, l'Amérique vient, comme l'Europe, chercher fortune en Asie. Toutes deux ont besoin de procurer à leurs industries des matières premières et des débouchés. Elles ne se font point la guerre, elles se font concurrence, tout simplement. Observez que les Russes, pour justifier leur politique orientale, n'invoquent pas un autre argument : activité commerciale, libre concurrence. Loin de nous la pensée que les Américains aient lié partie en Asie avec les agents de Moscou. Cependant il est fâcheux que chez les uns comme chez les autres, l'activité commerciale croie devoir s'appuyer sur une propagande anti-européenne, tantôt violente, tantôt sournoise, mais presque toujours efficace. Cette méthode peut encore, sinon se justifier, du moins s'expliquer de la part des Bolchéviks, qui croient ne pouvoir assurer le salut de la Russie que par le bouleversement du monde. Mais en quoi les révolutions d'Asie serviront-elles les intérêts de l'Amérique? Peut-on imaginer qu'un Orient exaspéré, furieux, fasse quelque différence entre les « exploiteurs » du vieux monde occidental et ceux du nouveau? Ce qui se passe aujourd'hui en Chine est assurément de nature à ébranler un espoir aussi fragile. Le cataclysme oriental, si jamais il se produit, balayera du même coup ceux qui se sont efforcés de le prévenir, et ceux qui l'auront déchaîné.

LES MISSIONS CHRÉTIENNES ET LA POLITIQUE DES ÉGLISES

Parmi les influences les plus propres à relever le prestige de l'Occident aux yeux des Orientaux, je crois qu'il faut mettre au premier rang celle qu'exercent les missions chrétiennes. Telles populations, tels chefs politiques, qui professent le mépris et la haine des Européens, militaires, fonctionnaires,

industriels ou commerçants, reconnaissent volontiers le désintéressement de ces missionnaires venus d'Europe, moins encore pour les convertir à une religion nouvelle, que pour instruire leurs enfants, secourir leurs pauvres, soigner leurs malades, relever le niveau de leur existence matérielle et morale. Sans distinction de nationalité ou de croyance, tous les Européens doivent souhaiter et, s'ils le peuvent, favoriser le développement des missions chrétiennes en Orient. Reste à savoir de quel progrès ces missions sont actuellement susceptibles.

On aperçoit aisément les raisons pour lesquelles le christianisme ne s'est développé aux Indes qu'avec lenteur. Les statistiques les plus récentes annoncent à peine cinq millions de chrétiens, sur une population totale de près de 320 millions. Musulmans et hindous semblent, pour des raisons différentes, également réfractaires, sinon à l'influence du christianisme, du moins à ses dogmes, à ses pratiques et à sa discipline. On m'assure que les bouddhistes y sont un peu plus accessibles. Mais c'est surtout parmi les *animistes* que nos missionnaires aux Indes font des prosélytes. Or les animistes représentent l'élément social le moins actif et le plus arriéré. Je rapporterai ici les déclarations que m'a faites un prêtre catholique, établi aux Indes depuis de longues années :

— Si l'on excepte le sud du continent indien, où sont constituées, de très ancienne date, des chrétientés nombreuses et prospères, beaucoup de missions catholiques semblent n'avoir été créées ici que « *ad pompam et ostentationem* », en vue de faire figure sur les cartes et dans les statistiques. Nous n'avons ni assez d'hommes, ni assez d'argent pour obtenir des résultats importants. Il faudrait, pour bien faire, centraliser les efforts au lieu de les disperser; créer des groupes compacts de catholiques; puis, dès qu'ils sont formés, les laisser aux soins de prêtres indigènes et pousser plus loin les avant-postes européens. Songez que, même dans la présidence de Bombay, beaucoup de gens ignorent ce qu'est le catholicisme. Et puis, que faire dans un pays où certains missionnaires, après vingt-cinq ans de séjour et d'activité, ne sont pas encore parvenus à atteindre les femmes? Nous exerçons une action sur quelques individus, la famille nous échappe presque toujours.

Si, d'autre part, on se reporte aux directions actuelles du Saint-Siège touchant la politique missionnaire, on constate

une tendance de plus en plus marquée à substituer l'élément indigène à l'élément occidental dans l'administration et dans le gouvernement des églises. En 1924, deux préfectures apostoliques chinoises, celles de Pushi et de Lishien, sont confiées à des Chinois ; aux Indes, le diocèse de Tuticorin est remis aux mains d'un jésuite indigène. A la fin de 1925, l'archevêque de Calcutta, Mgr Périer, étant rentré en Europe pour un congé, Rome désigne comme administrateur un prêtre indien. Le 6 mars 1926, Pie XI définit solennellement son programme missionnaire dans l'encyclique *Rerum Ecclesiæ gestarum*. Après avoir évoqué la tradition des apôtres, qui choisissaient le clergé des églises nouvelles parmi les gens du pays, le pape observe que l'emploi des cadres indigènes se recommande particulièrement en un temps où le recrutement des missionnaires apparaît difficile et insuffisant. En outre, le prêtre indigène, par son origine, son tempérament, sa connaissance de la langue, est beaucoup plus près de son peuple que le missionnaire étranger. Enfin l'Église doit prévoir certains changements politiques, et non se laisser surprendre par eux.

« Supposez, écrit Pie XI, qu'à la suite d'une guerre ou de tout autre événement, dans le territoire d'une mission, un gouvernement succède à un autre et qu'on décrète l'éloignement des missionnaires étrangers appartenant à telle ou telle nation. Supposez d'autre part, — hypothèse dont la réalisation est assurément plus difficile, — que les indigènes, ayant atteint un plus haut degré de civilisation et par suite une maturité politique correspondante, veuillent, pour se rendre indépendants, chasser de leur territoire les gouverneurs, les soldats et les missionnaires de la nation dont ils dépendent, et qu'ils ne puissent le faire sans recourir à la violence. Quel désastre pour l'Église, si l'on n'avait pas pleinement pourvu aux besoins spirituels de la population convertie, par un réseau de prêtres indigènes disposé sur tout ce territoire! »

Il semble assez vain de chercher à ces graves paroles des applications singulières et d'évoquer à leur propos, soit l'exode des missionnaires allemands qui suivit la déclaration de guerre de 1914, soit la visite apostolique accomplie dans l'Inde anglaise par Mgr Lépicier en 1924 et 1925. Le Pape considère ici, non point tel cas particulier, mais l'avenir des missions en général ; il a souci d'éviter que, dans les pays de colonie, de protectorat

ou de mandat, la fortune des églises soit nécessairement liée à celle de la puissance qui gouverne, administre ou protège. Au regard de Pie XI, comme d'ailleurs à celui de ses prédécesseurs, il n'y a pas de différence de nature ou de droit entre les races qui peuplent l'univers : tous les hommes sont égaux, ayant tous été rachetés par le sang de Jésus-Christ. Les empires se succèdent, une nation en courbe une autre sous sa loi : ce sont purs accidents. Telle entreprise de colonisation a pu favoriser les desseins de l'Église; mais l'Église ne se tient pas pour indéfiniment engagée envers la nation colonisatrice. Elle prévoit le moment où le peuple soumis échappera à la tutelle étrangère, et elle agit en conséquence.

« On se tromperait, dit encore Pie XI, en considérant les indigènes comme des hommes d'espèce inférieure et d'esprit obtus; une longue expérience prouve au contraire que souvent les peuples des extrêmes régions orientales et australes peuvent rivaliser avec les nôtres et leur tenir tête par l'acuité de leur intelligence. » Quelques mois après la publication de cette lettre mémorable, le Pape, joignant l'acte au précepte, consacrait de sa propre main, dans la basilique de Saint-Pierre, six nouveaux évêques chinois (28 octobre 1926).

Il m'a paru qu'aux Indes, les hauts dignitaires de l'Église anglicane pratiquaient une politique fort analogue à celle de l'Église romaine. Eux aussi envisageaient volontiers l'idée d'une Église indienne non point séparée, mais autonome et capable de se suffire à elle-même, le jour où le statut politique du pays viendrait à être modifié. Eux aussi luttaient contre les préjugés de leurs missionnaires européens, enclins à méconnaître la capacité intellectuelle, morale et professionnelle des *natives* et à les reléguer dans les fonctions subalternes et aux rangs inférieurs de la hiérarchie. Ils mettaient plus que de l'ardeur, une sorte de hâte à former des cadres indigènes en développant tout ensemble chez les futurs pasteurs l'instruction technique et l'éducation morale. Le reproche qu'on leur adressait parfois, de favoriser ainsi les aspirations nationalistes et le mouvement vers l'indépendance, les laissait parfaitement indifférents.

— Songez, me disait un prélat, que l'Église indienne est aujourd'hui sous le patronage du Roi et sous le contrôle de la Chambre des Communes. Qu'arrivera-t-il demain?

Cette préoccupation vient de se faire jour dans un projet de loi que les évêques dirigeants de « l'Église anglaise de l'Inde » ont élaboré à Londres dans les derniers jours d'octobre 1926. L'*Indian Church Measure* ne tend à rien de moins qu'à placer l'Église indienne sur un pied d'égalité avec l'Église d'Angleterre. L'épiscopat demande le retrait d'un certain nombre de clauses du *Government of India Act* et l'annulation des lettres patentes délivrées aux évêques en conformité de ces clauses ; l'abolition du droit de patronage exercé par le roi d'Angleterre ; la dissolution des corporations existantes et la réforme de l'administration des biens ecclésiastiques. Ainsi l'Acte d'uniformité ne lierait plus l'épiscopat de l'Inde, et le métropolitain de l'Inde, Birmanie et Ceylan ne serait plus soumis à la suprématie de l'archevêque de Cantorbery.

Anglicanes ou catholiques, les missions chrétiennes aux Indes, sans jamais prendre une attitude précisément hostile à l'hégémonie occidentale, semblent pourtant considérer d'un œil indulgent, et même favorable, le développement des tendances autonomistes : fidèles en cela à la tradition séculaire de l'Église, qui consiste à s'appuyer partout sur les nationalismes naissants, et à combattre partout les nationalismes débordants et excessifs. Ces missions n'en servent pas moins la cause de l'Occident, par le magnifique exemple qu'elles donnent aux populations orientales, d'une vie très digne, d'une charité infatigable et d'un désintéressement absolu.

Le rôle des Églises est nul en Afghanistan, où les apôtres du christianisme n'ont aucun accès. Leur influence m'a paru décliner en Perse, non pas tant en raison du fanatisme chiite, que par une sorte de négligence ou d'abandon, que témoignent à l'égard de ce pays les chefs des missions chrétiennes. La guerre et le désarroi qui l'a suivie ont porté aux organisations catholiques de Perse un coup terrible, dont elles ne se sont pas encore relevées. Les communautés orthodoxes, Grégoriens, Chaldéens-Nestoriens, livrées à elles-mêmes, se débattent dans une anarchie chaotique. Les liens qui unissent les chrétiens entre eux se sont relâchés. Bref, on ne peut guère compter aujourd'hui sur l'influence chrétienne, directement exercée, pour soutenir en Perse le prestige européen.

Dans le proche Orient, en Égypte, en Palestine, en Syrie, en Turquie, le christianisme au contraire lutte courageuse-

ment pour défendre ses positions; mais il y rencontre de grandes difficultés. Les divers mouvements nationalistes, en développant la xénophobie, ont souvent amené chrétiens et musulmans à faire cause commune, soit contre les Européens, soit contre leurs protégés. En Égypte, on n'a pas vu sans surprise coptes et mahométans unir leurs efforts pour combattre la domination britannique. Un phénomène analogue s'est produit en Palestine, où la haine des Juifs et la crainte de les voir jouer dans le nouvel État un rôle prépondérant, ont rapproché des musulmans les communautés chrétiennes. Des observateurs très avisés ont signalé le même rapprochement dans quelques régions de Syrie. Ici l'on pourrait prétendre que les Européens ont fait l'union entre des éléments religieux naguère hostiles les uns aux autres. Malheureusement, ils l'ont faite contre eux-mêmes et à leurs dépens.

La politique anticléricale de la nouvelle Turquie a paru renchérir sur la politique antichrétienne de la Turquie ancienne. Après les massacres, les déportations, nous avons vu la fermeture des églises et des écoles. Le traité de Lausanne a laissé l'Europe chrétienne complètement désarmée vis-à-vis des Turcs, et l'Amérique ne s'est pas vu traiter beaucoup mieux que l'Europe. Les Capitulations, à l'abri desquelles vivaient tant bien que mal les missions chrétiennes, ont été abolies d'un trait de plume. Pour ouvrir une école dans une ville turque, il faut que la nation à laquelle les maîtres appartiennent y possède une colonie. Une fois ouverte, l'école doit encore observer les règlements d'État, employer un certain nombre de professeurs turcs et les payer plus cher qu'elle n'a jamais payé ses maîtres européens. Les établissements étrangers d'assistance, qui étaient peut-être en Turquie l'instrument le plus efficace de l'influence chrétienne et européenne, sont soumis eux-mêmes à des impôts si lourds, à une surveillance si étroite, que leur nombre et leur activité s'en trouvent fort diminués. En revanche, la volonté de réforme et de progrès qui anime les dirigeants d'Angora n'a point hésité à introduire dans la législation, dans l'ordre public et même dans l'éducation des principes directement empruntés à l'Occident : ainsi l'esprit vivifiant du christianisme, expulsé de la Turquie par une porte, y rentrait par l'autre.

D'une manière générale, force est bien de conclure que

l'Europe ne peut plus compter aujourd'hui autant qu'autrefois sur les missions chrétiennes pour maintenir et développer son influence et son prestige dans les pays orientaux : soit parce que ces missions elles-mêmes, plaçant, comme il est naturel, l'intérêt religieux au-dessus de l'intérêt politique, inclinent à favoriser la tendance autonome et nationale des chrétientés indigènes ; soit surtout parce que les mouvements religieux et nationalistes qui agitent aujourd'hui l'Orient, rendent de plus en plus difficile et de moins en moins féconde l'activité des missionnaires occidentaux.

L'ORIENT ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Le réveil des peuples orientaux est désormais un fait accompli, et un fait avec lequel l'Occident doit compter. Que le mouvement qui soulève l'Asie soit pour l'Europe un danger, je crois qu'il est prudent de l'admettre, et je crois qu'il est sage, une fois qu'on a reconnu le danger, de rechercher les moyens les plus propres à le conjurer. Certains hommes d'État semblent compter beaucoup pour cela sur la Société des nations. Il se peut qu'ils aient raison. En quelques années d'existence, cette institution, que beaucoup avaient accueillie à sa naissance par des sourires dédaigneux ou par des sarcasmes, a donné tort à ses détracteurs et justifié l'espoir de ceux qui l'ont fondée. Toute la question est de savoir si l'institut de Genève restera ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire l'instrument à peu près exclusif des nations blanches, et même des nations européennes, ou s'il peut devenir un jour, et pas trop tard, l'organe de toutes les nations du monde. Seul jusqu'à présent, de tous les États asiatiques, le Japon est représenté dans le Conseil, et chaque année, à la séance plénière, une voix s'élève pour réclamer en faveur de l'Asie une représentation plus étendue. Cette voix est celle d'un prince persan, Arfa ed Dowleh.

Je ne doute pas que cette voix soit sincère : mais je me demande si elle exprime vraiment l'aspiration des peuples d'Asie et de leurs dirigeants. Au cours de mon voyage, on m'a parlé souvent de la Société des nations, jamais avec sympathie, et presque toujours avec une extrême défiance. J'entends

encore Ali Ahmed Khan, beau-frère du roi d'Afghanistan, un beau guerrier, me dire au lendemain de sa rentrée triomphale dans Caboul, à la tête de l'armée victorieuse, le 13 mai 1925 :

— Vous rendrez un grand service, si vous faites comprendre à l'Europe que les mouvements qui nous agitent ne sont pas dirigés contre elle. Mais, d'autre part, n'allez pas vous méprendre sur l'importance de notre réveil. Il est vrai que nous avons dormi longtemps ; nous n'en sommes pas moins bien réveillés et décidés à réparer le temps perdu. Les divergences religieuses subsistent entre nous; mais elles sont reléguées à l'arrière-plan. Une même volonté d'indépendance nous unit tous. L'Asie ne veut de mal à personne. Mais si l'on touche à son petit doigt, son immense corps frémira et se dressera d'un bond pour venger l'offense. Voilà où nous en sommes. L'Europe le sait-elle? Veut-elle nous écouter? Quelle occasion, quels moyens nous offre-t-elle de faire entendre notre voix? Aucun. Si vous restez entre vous, nous en ferons autant, et nous opposerons à votre Société des nations d'Europe une Ligue des nations d'Asie.

Quelques semaines plus tard, au club Parsi de Bombay, nous parlions des plus récentes manifestations du réveil oriental. Y avait-il un lien entre les divers mouvements? Quelque unité de direction se pouvait-elle concevoir? En un mot, l'*union panasiatique* n'était-elle qu'un rêve, ou bien pouvait-elle devenir une réalité? Une des personnes présentes, un Parsi, homme de science plutôt qu'homme politique, répondit à la question :

— L'union panasiatique? Il dépend encore aujourd'hui de l'Europe qu'elle se réalise ou qu'elle échoue. Si les Orientaux parviennent jamais à s'unir et à s'unir contre l'Europe, ce sera, pour une grande part, la faute de l'Occident.

Que nous reprochaient donc les Orientaux? de travailler pour nous-mêmes, plus que pour eux, d'exploiter ceux que nous prétendions conduire ou ramener à la civilisation. Les peuples, qui étaient prêts à accepter notre aide, ne toléraient point notre égoïste domination. Peut-être avaient-ils compté, pour se relever et pour s'unir, sur l'influence bienfaisante de nos idées sociales et politiques, sur le concours de notre génie organisateur. Déçus et dupés, ils essaieraient de s'unir contre

nous, pour reconquérir, avec les territoires que nous avions usurpés, la libre disposition d'eux-mêmes, dans des cadres politiques et sociaux de leur choix.

Je me souviens aussi de ce musulman de Calcutta qui, avec un triste sourire, me disait : « Vous êtes propres, et nous sommes sales. Est-ce une raison pour que nos vies demeurent séparées, et nos volontés ennemies? » Enfin, je n'ai pas oublié la réponse mélancolique d'un prélat anglais de Madras, à qui je demandais comment il voyait l'avenir : « Cela dépend des jours : tantôt avec confiance, tantôt avec inquiétude. Au fond, le grand problème est celui des rapports entre hommes blancs et hommes de couleur. D'un bout du monde à l'autre bout, il déconcerte les calculs politiques et tient les réformes sociales en suspens, sinon en échec. Un peu partout, plus nous industrialisons, et moins nous nous révélons capables de civiliser. »

Cette formule sévère ne définit que trop exactement le caractère de l'action que l'Europe exerce aujourd'hui sur l'Asie. Encore faudrait-il la corriger et l'aggraver, si l'on songe aux expériences récemment tentées en Irak et en Syrie, où les Européens, malgré leur bonne volonté et leurs efforts, n'ont encore réussi à introduire ni la paix, ni l'ordre intérieur, ni même le bien-être matériel. Je ne répéterai pas ici les accusations violentes que j'ai entendu formuler, à Bagdad comme à Beyrouth, contre la Société des nations et ses mandataires. Plusieurs étaient injustes, d'autres exagérées. Mais je suis bien forcé de les retenir comme les symptômes d'un sentiment général de mécontentement et de défiance. Quant à l'opinion des Turcs, il suffit d'ouvrir leurs journaux et de lire les discours prononcés presque quotidiennement à l'Assemblée d'Angora, pour comprendre que, dans leur esprit, l'institut de Genève n'est qu'un instrument forgé par l'Europe en vue de maintenir plus longtemps son hégémonie sur les autres parties du monde.

Faut-il rappeler ici quelques-uns des arguments de fait le plus souvent invoqués par l'opinion orientale contre la Société des nations? Jusqu'à la conclusion des accords d'Angora, les Turcs citaient en exemple la décision relative à Mossoul, décision contre laquelle les musulmans de l'Inde, à la Conférence de Cawnpore, avaient protesté solennellement (26 décembre 1925).

Les Persans évoquaient tour à tour le verdict relatif à la contrebande des armes dans le golfe Persique et la campagne contre l'opium, qui, à leur sentiment, ne tend qu'à assurer aux Anglais le monopole d'un commerce avantageux. Les Égyptiens rappelaient leurs efforts pour entrer dans l'organisme de Genève, et l'opposition victorieuse que l'Angleterre y avait faite. On m'a parlé même de l'Abyssinie. « Elle est entrée dans la Société des nations, me disait-on : en est-elle mieux garantie contre les convoitises de quelques puissances d'Europe, qui s'entendent pour disposer sans elle de son territoire et de ses richesses? »

Après cela, il ne faut pas trop s'étonner si les peuples d'Asie ont conçu l'idée d'une ligue orientale, et s'ils font quelques efforts pour la réaliser. Le Congrès, qui a siégé à Nagasaki, du 1er au 4 août 1926, réunissait cinquante et un délégués venus du Japon, des Indes, du Siam, des Philippines, de la Corée et de la Chine. S'il faut en croire les dépêches anglaises, ces délégués se sont pris de querelle, ils en sont même venus aux mains. C'est fort possible. Mais ils ont aussi voté d'un commun accord quelques résolutions ; ils ont envisagé la construction d'une grande voie ferrée transasiatique, la création d'un certain nombre de banques et de sociétés; enfin, ils se sont donné rendez-vous pour une prochaine conférence.

Voici en quels termes le caucasien Ahmed Aga Oglou, qui exerce à Angora une grande influence, commentait dans la *Hakimiyet-i-Millié* la conférence de Nagasaki : « Les gouvernements d'Occident devraient enfin comprendre que leur politique à l'égard des peuples orientaux ne peut viser à la conquête et à la domination, et qu'il faut la ramener aux principes du droit et de l'équité. Malheureusement, il n'en est rien. Les anciennes méthodes continuent de prévaloir, et nous n'en voulons pour preuve que la délibération du Congrès de Nagasaki, proposant la formation d'une Ligue des peuples d'Orient. C'est un coup dur porté à la Société de Genève, qui, privée de la participation de l'Amérique par la retraite du Brésil, est menacée de perdre aussi celle de l'Asie et risque fort de ne plus représenter demain que les nations d'Europe. L'institut de Genève n'a que ce qu'il mérite : après la décision relative à Mossoul, quelle nation d'Orient pourrait encore se fier à lui?

Voilà le fruit de l'obstination et de l'égoïsme. Mais attendons : qu'allons-nous voir encore?.... » (1).

Au lendemain des conversations d'Odessa, de nouveaux bruits coururent, touchant la création d'une Ligue panasiatique. L'opinion occidentale y prêta quelque attention : les journaux de Londres déclamèrent contre l'intrigue russe ; ceux de Paris rappelèrent les efforts continus de l'Allemagne, au moins jusqu'à son admission à la Société des nations, pour discréditer l'organisme de Genève. Ils avaient raison, mais ils avaient peut-être mieux à faire. Certes, la création d'une Ligue des nations asiatiques se heurte à bien des obstacles, que la Conférence de Nagasaki a fait ressortir, et n'a point écartés. Dissentiments politiques entre le Japon et la Chine, rivalité économique entre les Indes et le Japon, inexpérience et inaptitude des peuples orientaux en matière d'organisation et de coordination, etc... Il était facile de tourner en ridicule, comme on l'a fait, ce premier essai de conversation panasiatique, mais il eût été sage d'en dégager discrètement l'avertissement qu'il contient et d'en prendre occasion pour mettre en garde l'organisation de Genève contre l'inconvénient de certaines préventions, contre le danger d'un certain égoïsme européen, qui ne peut inspirer aux peuples d'Asie que de la défiance et la haine.

LE DEVOIR DE L'EUROPE

Un mélodrame qui a fait fureur en Perse au cours de ces dernières années, et dont l'auteur, Mirzadeyé Echghi, un jeune derviche plein de talent, mourut assassiné au moment de devenir célèbre, met en scène les grands souverains de l'antique Iran : Cyrus, Darius, Artaxerxès. Sortant de leurs tombeaux, ils voient devant eux la Perse endormie. Par des chants de guerre ils la réveillent, lui rappellent sa gloire passée et lui révèlent sa mission future. « Tu te lèveras debout, dit Cyrus. — Tu étendras les deux bras grands ouverts, ajoute Darius, afin de rassembler tous tes enfants. » Et Artaxerxès : « Tu pousseras le cri d'alarme, que tout l'Orient entendra, et nos armées, toutes nos grandes armées d'Asie jetteront dehors les oppres-

(1) *Hakimiyet-i-Millié* du 7 août 1926.

seurs d'Occident! » L'œuvre est intitulée : *Restakhizé Salatiné Iran*, ce qui veut dire : la Résurrection des Rois de la Perse.

En parcourant les routes d'Asie, puis, plus tard, en essayant de mettre un peu d'ordre dans mes impressions de voyage, j'ai fredonné plus d'une fois la musique du derviche persan. Ces deux sentiments étaient-ils donc associés pour toujours dans l'âme orientale : orgueil de la race, amour du pays, — et haine de l'étranger? Darius ne pouvait-il réveiller chez les Persans d'aujourd'hui les grandes vertus de ceux d'autrefois, sans qu'Artaxerxès dressât aussitôt contre l'Occident ces énergies ressuscitées? Ne saurait-on concevoir entre l'Europe et l'Asie d'autres liens que ceux dont l'Asie aspire à se libérer, et qu'elle maudit, en attendant l'heure de les briser?...

M. Guglielmo Ferrero montrait naguère, dans un raccourci saisissant, l'ébranlement produit dans tout le vieux monde par la grande secousse européenne. La France et l'Allemagne sortent de la guerre ruinées et impuissantes; le colosse russe s'est effondré; sans même sortir de son île, rien qu'en étendant la main, l'Angleterre croit pouvoir s'emparer de l'Asie. Mais non ! Tant que l'Orient avait eu peur des Russes, il avait toléré, parfois même invoqué la protection des Anglais. La terreur de l'Asie s'était évanouie avec l'Empire russe, et voilà qu'en Turquie, en Perse, en Afghanistan, aux Indes, les peuples se révoltaient contre la domination britannique. Entre deux maux, ils avaient choisi le moindre : et voilà que le moindre mal aussi leur devenait intolérable. Aujourd'hui, conclut l'historien, « les Orientaux se trouvent en face d'une double impossibilité : celle de vivre avec leurs institutions indigènes, et celle de s'approprier les institutions occidentales. De là provient l'insomnie de l'Asie. Toute la pharmacopée politique de l'Occident cherchera en vain un narcotique contre cette insomnie. L'Asie renversera bientôt la domination européenne, pour sombrer elle aussi dans une longue anarchie (1). »

Depuis que M. Ferrero a écrit ces lignes, le colosse russe s'est partiellement relevé, assez pour réveiller les inquiétudes de l'Asie ; mais on ne saurait prétendre que l'équilibre asiatique s'en soit trouvé rétabli. Il convient de retenir la vision de

(1) G. Ferrero : *Discours aux sourds*, p. 108-110.

l'écrivain italien ; mais faut-il se résigner à l'accomplissement de sa prophétie ? Pour vaincre l'insomnie de l'Orient, nous ne trouverons pas de narcotique assez puissant : soit ! Mais est-ce vraiment un narcotique qu'il importe de trouver ?

Les hommes politiques et les publicistes d'Occident, qui envisagent ou même recommandent à l'opinion et aux gouvernements l'abandon volontaire et la retraite préventive, connaissent sans doute assez mal les choses dont ils parlent : c'est leur seule excuse, et elle n'est pas bonne. L'abandon par l'Europe des pays orientaux qu'elle a tirés du chaos, soustraits à la barbarie, relevés, organisés, équipés, ne se heurte pas seulement à des objections d'ordre économique ; il est encore un absurde défi à l'histoire, au bon sens et à l'humanité. Une grande race ne signe pas elle-même le décret qui proclame sa déchéance ; elle ne renonce point, par crainte du danger et par répugnance à l'effort, à une entreprise que ses ancêtres ont poursuivie pendant des siècles sans marchander leur peine et sans se soucier du risque. Convaincue que son œuvre était bonne, et qu'elle peut devenir meilleure, elle mène son œuvre jusqu'au bout. Quand on est de notre sang, on agit, ou on meurt. Mais comment agir ?

Pour ce problème, comme pour beaucoup d'autres, à côté de la solution révolutionnaire qui est désastreuse, il y a une solution réformiste qui peut être féconde. Si l'on y regarde de près, les formes et les méthodes du contrôle exercé par les Européens sur les pays de leur dépendance ont subi une constante évolution. Le rythme en est plus ou moins rapide, suivant les époques et suivant les milieux où l'action est exercée. Mais si les méthodes ne changeaient point, si l'évolution était suspendue, c'est que l'entreprise aurait échoué et qu'il faudrait renoncer à la poursuivre. Cependant il faut ici prendre garde : la nature et le rythme des réformes doivent être suggérés et réglés, non pas de loin par des théoriciens soucieux d'appliquer une doctrine, mais sur place, par des praticiens qui vivent dans la réalité et s'en inspirent.

Pensons-nous vraiment avoir rendu service aux Orientaux, ou avoir avancé nos propres affaires, en introduisant chez des peuples mal préparés le droit de suffrage et le régime parlementaire ? Si nous avons fait cela de bonne foi, nous sommes dupes ; et si c'est une comédie, elle nous discrédite aux yeux

de ceux dont nous avons prétendu gagner ainsi l'estime et la gratitude. J'ai entendu jadis M. Paul Cambon expliquer les raisons pour lesquelles il n'avait pas recommandé l'institution du régime parlementaire en Tunisie; et j'ai entendu aussi M. Jules Cambon déclarer que les raisons de son frère, qui lui avaient toujours semblé bonnes, lui avaient encore paru meilleures, lorsqu'il fut devenu gouverneur général de l'Algérie. Est-ce par esprit logique et doctrinaire, ou par manque d'imagination, que nous avons tenté d'appliquer aux Indiens, aux Égyptiens, aux Syriens, aux Arabes de Mésopotamie, un système de gouvernement dont ils n'avaient nulle envie, et dont ils ne se serviraient même pas, s'ils n'avaient l'espoir de s'en servir contre nous?

On ne peut certes point reprocher à l'Europe d'avoir hésité ou tardé à doter les peuples orientaux qu'elle contrôle d'institutions dites libérales. Mais peut-être l'Europe se reprochera-t-elle un jour d'avoir introduit sans discernement ces institutions dans des pays qui n'en avaient pas besoin et qui se seraient mieux développés, soit en conservant les leurs, soit en adoptant un régime plus conforme à leur caractère et à leurs traditions. Les méthodes d'éducation que nous avons importées en Orient soulèvent parfois des critiques analogues : foi superstitieuse en nos propres systèmes, ignorance ou mépris des aptitudes singulières d'un peuple étranger. Que de leçons inopportunes, mal données, mal comprises, également nuisibles à qui les reçoit et à qui les distribue !

Au point de vue politique, la formule du mandat s'est révélée peu satisfaisante : aussi les Anglais, en Irak, se sont-ils empressés de la transformer en celle de l'alliance. Les gouvernements européens et la Société des nations ont cherché assez vainement à étayer le mandat sur des principes juridiques; les Orientaux ne voient dans le mandat qu'une hypocrisie. Le système du protectorat, plus simple et plus souple, se prêtera sans doute beaucoup mieux au progrès désirable, à travers des formes d'association de plus en plus larges et libérales. Mais la politique n'est qu'un aspect du problème, et non l'essentiel. C'est aussi vers l'association équitable, consciencieuse, humaine, que doivent tendre les systèmes économiques de mise en valeur et d'organisation. Il y a un reproche que les Européens doivent s'efforcer de ne plus mériter : c'est celui

d'exploiter à leur profit exclusif ou excessif les richesses naturelles et les énergies humaines de l'Asie.

On objecte : si nous n'étions pas venus en Asie, les choses en iraient de même, ou peut-être plus mal ; les forts dépouilleraient et opprimeraient les faibles ; nous n'avons fait qu'adapter à nos besoins et à nos méthodes de travail un ordre social et économique préexistant. Si vraiment l'Europe n'avait fait que cela, il faudrait condamner son œuvre. Notre idée du droit et de la justice, nos conceptions morales et sociales nous obligent aussi impérieusement ailleurs que chez nous ; et si nous n'avions pas l'espoir et la volonté de les faire prévaloir sur des idées moins nobles et des conceptions moins élevées, notre action serait injustifiable.

Un admirable missionnaire italien, le père Genocchi, me disait, quelques jours avant que je partisse pour l'Orient : « L'Europe n'aura rien fait, tant qu'elle n'aura pas aboli l'esclavage dans le monde. » On préparait alors à Rome la session du Congrès antiesclavagiste, qui devait se réunir en 1926. De chaque étape, j'envoyais au bon religieux les informations que j'avais pu recueillir sur un sujet qu'il avait à cœur et que les Orientaux ne nous permettent pas volontiers d'aborder avec eux. Il mourut avant d'avoir pu s'en servir. Le père Genocchi eût applaudi à la convention que vingt-huit États ont signée à Genève le 25 septembre 1926 ; mais il n'eût pas compris que certains de ces États pussent, tout en s'engageant solennellement à réprimer et à supprimer l'esclavage, maintenir sur leurs territoires des usages et des formes de contrat qui soumettent l'homme de couleur à des conditions humiliantes et le frustrent pratiquement de sa liberté.

Lorsqu'on a observé de près certains abus, on ne saurait plus répéter sans frémir, et sans rougir, la phrase cruelle : « L'Orient peut mener une vie inférieure à celle de l'Occident. » Les corollaires de cette prétendue loi, on les connaît : recherche par l'Occident de la main-d'œuvre asiatique, si peu exigeante, si avantageuse ; progrès d'une émigration qui n'a de volontaire que l'apparence, « élimination de l'élément humain dans le problème de la main-d'œuvre »... jusqu'à ce que l'Orient se venge par l'invasion silencieuse et la concurrence inexorable, contre lesquelles l'Occident ne peut plus se défendre. En Asie, comme en Europe, beaucoup de bons esprits se

demandent si le moment n'est pas venu d'arrêter le progrès d'un déséquilibre menaçant, et la plupart sont d'accord pour recommander l'examen de conscience opportun, nécessaire, qui fera ressortir l'impérieuse correspondance entre les droits des peuples et leurs devoirs.

Selon la juste expression de M. Lucien Romier, — dans *Explication de notre temps*, — la politique coloniale a laïcisé l'idée de civilisation Le préjugé de civilisation se matérialise chaque jour davantage. Les peuples de l'Europe moderne ne croient plus guère à leur supériorité; les peuples des autres continents n'y croient plus du tout.

Pour retrouver, avec son prestige, la foi en elle-même et en sa mission, il faut que l'Europe rende à l'idée de civilisation sa valeur spirituelle et morale. Sommes-nous venus chez les peuples orientaux pour exploiter, à notre profit et à leur détriment, cette « vie inférieure », à laquelle ils se sont longtemps résignés, ou, au contraire, pour les élever progressivement jusqu'à la vie supérieure, dont aujourd'hui ils se sentent capables, qu'ils convoitent, et qu'ils atteindront, soit par nous et à notre honneur, soit malgré nous et à nos dépens? C'est toute la question. Elle est grave.

MAURICE PERNOT.

LA CLEF DES ALLÉGORIES PEINTES ET SCULPTÉES

AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE

II [1]

EN FRANCE

En parcourant les *Antiquités nationales* de Millin pour y retrouver une image de cette vieille France si profondément mutilée par la Révolution, je découvris une description et un dessin de la porte Saint-Bernard, élevée en 1674 par Blondel, non loin de l'abbaye de Saint-Victor. C'était une sorte d'arc de triomphe décoré de bas-reliefs. L'un deux représentait une femme, une lampe et un livre à la main; près d'elle, une grue tenait une pierre dans sa patte levée. Je n'eus pas de peine à reconnaître la Vigilance de l'*Iconologie* avec ses attributs ordinaires. Ainsi, je n'en pouvais douter, la France, elle aussi, avait connu Ripa! Mais n'était-ce pas là une fantaisie isolée, une œuvre d'exception? Mon attention une fois en éveil, les exemples ne tardèrent pas à se multiplier.

A Saint-Eustache, la Fidélité, qui semble veiller sur le tombeau de Colbert, porte d'une main un sceau, de l'autre une clef, et a près d'elle un chien. Ce sont les attributs mêmes que lui donne Ripa. Ils expriment, ici, la fidélité de ce grand ministre faite d'attachement à son roi, de discrétion et de silence.

Au Louvre, la Paix du tombeau de Mazarin tient d'une main une corne d'abondance et de l'autre une torche renversée qui met le feu à des armes : attributs que l'on rencontre l'un et l'autre dans Ripa.

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

Une gravure du cabinet des Estampes me montra une femme aux lignes nobles versant sur une jeune plante l'eau d'une amphore. C'était la Grammaire, un des sept arts que Sébastien Bourdon avait peints en 1663 chez M. de Bretonvilliers dans l'Ile Notre-Dame. Or cette Grammaire est celle de l'*Iconologie*. La tendre plante qu'elle arrose est l'image des jeunes esprits qu'elle cultive. Elle porte de la main gauche une longue banderole, que le graveur a laissée blanche, mais qui devait s'orner d'une inscription dont Ripa nous donne le texte. Les autres arts peints par Sébastien Bourdon reproduisaient probablement les originaux italiens avec la même fidélité.

I

Il devenait évident pour moi que les artistes français avaient parfois demandé à Ripa les modèles de leurs allégories. C'est à Rome, sans doute, qu'ils apprirent à connaître l'*Iconologie*. Il faisaient presque tous le voyage d'Italie et passaient souvent plusieurs années dans la ville unique, où l'on pensait que la beauté se respirait dans l'air. Ils ne pouvaient donc ignorer un livre si souvent consulté par les artistes italiens.

Un tableau de Simon Vouet nous en donne la preuve. Pendant son séjour à Rome, il peignit une singulière allégorie que l'on peut voir aujourd'hui au Capitole, au Palais des conservateurs. Il a réuni dans le même tableau la Mémoire, la Volonté et l'Intellect (1) et les a représentés comme Ripa les décrit. La Mémoire est une femme à deux visages, parce que la mémoire conserve le passé et prépare l'avenir. La Volonté est couronnée parce qu'elle règne en souveraine sur l'âme; elle a des ailes parce qu'elle est sans cesse en mouvement et qu'elle ne peut trouver son repos qu'en s'élevant vers le ciel. L'Intellect enfin est un jeune homme qui porte une flamme sur le front. Il est curieux que les trois facultés qu'Ignace de Loyola exerce l'une après l'autre dans ses *Exercices spirituels* aient été groupées par Simon Vouet, et l'on peut se demander s'il n'a pas fait son tableau pour la Compagnie de Jésus, qui lui en aurait proposé le sujet. Ce qui est certain, en tout cas, c'est qu'il l'a peint en se conformant aux prescriptions de l'*Iconologie*.

Nos artistes apprenaient l'italien en Italie et ils étaient tous

(1) L'Intellect, *Intelletto*, n'a pas, dans Ripa, les mêmes attributs que l'Intelligence.

capables, sans doute, de lire Ripa dans le texte. Mais, bientôt, ceux qui n'avaient pas vu Rome et qui ne savaient pas l'italien purent lire Ripa en français, car il fut traduit en 1644 par Baudoin. L'*Iconologie* française est un bel in-folio orné de gravures sur cuivre de Jacques de Bie. Les gravures s'inspirent de celles de l'*Iconologie* italienne, mais elles sont beaucoup plus nombreuses, puisque chaque abstraction a la sienne. Le texte de Baudoin abrège celui de Ripa : au lieu de nous donner trois ou quatre personnifications différentes de la même idée abstraite, il n'en donne d'ordinaire qu'une seule. Il supprime les citations, les vers latins ou italiens, tout ce qui donne une sorte de grâce poétique à l'original. Il supprime même un certain nombre d'allégories. Le livre de Baudoin est donc moins riche et plus froid que celui de Ripa, le style en est lourd et obscur et l'on s'étonne que ce médiocre traducteur ait fait partie de l'Académie française. Tel qu'il est, son livre eut un si grand succès qu'on le réimprima plusieurs fois et qu'on en donnait encore une édition à la fin du siècle. Il n'était pas seulement destiné aux artistes; le titre de l'ouvrage annonce qu'il est « nécessaire à toute sorte d'esprits, particulièrement à ceux qui aspirent à être ou qui sont, en effet, orateurs, poètes, sculpteurs, peintres, ingénieurs, autheurs de médailles, de devises, de ballets et de poèmes dramatiques ». Il pourrait être curieux de rechercher l'influence du livre sur la littérature. Il se peut que nos auteurs de poèmes épiques et nos romanciers lui aient emprunté quelques-unes de ses abstractions; il se peut qu'on les retrouve dans les divertissements improvisés pour le roi et dans les ballets. Il nous suffira d'indiquer ici l'usage qu'en ont fait les artistes, en nous souvenant, d'ailleurs, que la traduction ne leur fit jamais oublier l'original. Il est des œuvres françaises, nous le verrons, qui ont été inspirées par Ripa et non par Baudoin.

C'est à Versailles que je compris vraiment tout ce que notre art du XVIIe siècle devait à l'*Iconologie*. Jamais, je l'avoue, je n'avais cherché à savoir ce que représentaient les statues du parc et je pense que la plupart des promeneurs n'ont pas plus de curiosité. On ne songe pas à demander leurs noms à ces blanches figures; il suffit qu'elles invitent à la rêverie comme les arbres et les eaux. Le jour où je les regardai avec attention pour la première fois, je fus surpris de leur étrangeté. Un homme nu, le poing tendu, un lion menaçant près de lui, repré-

sentait le Tempérament colérique; une jeune déesse ayant sur le front une étoile était le Point du jour; une sorte de Virgile idéal, couronné de lauriers, une trompette à la main, était le Poème héroïque; une femme se chauffant à un brasier et ayant près d'elle une salamandre était le Feu; une guerrière couronnée de plumes, une tête coupée et un caïman à ses pieds, était l'Amérique. Quelle étrange réunion! Dispersées aujourd'hui, ces statues avaient été groupées à l'origine suivant un plan. Comme si le nombre quatre avait une vertu, l'ordonnateur avait réuni les quatre éléments, les quatre saisons, les quatre divisions du jour, les quatre parties du monde, les quatre tempéraments, colérique, sanguin, flegmatique, mélancolique, les quatre formes de la poésie, lyrique, héroïque, bucolique, satirique. Qui avait pu concevoir un assemblage d'allégories aussi singulier? On en a fait honneur à Lebrun, et on ne peut douter qu'il n'ait proposé lui-même tous ces sujets aux sculpteurs qui travaillaient sous ses ordres. Mais les a-t-il imaginés? On ne le croira pas quand on aura lu l'*Iconologie* de Ripa traduite par Baudoin.

Tous les sujets que nous venons d'énumérer sont dans Ripa, mais c'est Baudoin qui a pris soin de les grouper avec méthode, comme s'il voulait proposer des motifs commodes aux artistes chargés de décorer les quatre coins d'un parterre ou les quatre angles d'un plafond. Lebrun n'avait qu'à ouvrir son livre à la table des matières pour y lire : « Les quatre éléments; les quatre parties du monde; les quatre saisons de l'année; les quatre parties du jour; les quatre complexions de l'homme; les quatre poèmes. » Mais ce n'est pas seulement l'idée qu'il emprunta à l'*Iconologie*, ce sont les attributs des figures, leur costume, leur attitude. Le Flegmatique, pour prendre quelques exemples, a les bras croisés sur la poitrine, un bonnet sur la tête, une tortue à ses pieds, ce qui exprime sa paresse physique et la lenteur de son esprit. Le Poème bucolique est un jeune berger qui tient d'une main une flûte de Pan et de l'autre une houlette. L'Amérique a pour attribut le caïman et la tête coupée. Le Soir est représenté par Diane : un croissant dans les cheveux, un arc à la main, elle tient en laisse un lévrier bondissant. Il n'est pas un de ces traits qui ne se trouve dans Baudoin, c'est-à-dire dans Ripa. Lebrun avait donné aux sculpteurs des modèles plus fidèles encore. La déesse du Point du

jour, qui a aujourd'hui pour attribut un coq, devait avoir près d'elle le cheval ailé que lui assigne Baudoin : un dessin de Lebrun en témoigne.

Ainsi, les plus curieuses statues du parc de Versailles n'existeraient pas sans l'*Iconologie*. Ce programme singulier n'empêcha pas les artistes de donner parfois du charme à ces allégories. On ne peut oublier la belle épaule nue de la déesse du Point du jour ou la grâce svelte de Diane, la déesse du Soir. Le froid Baudoin n'arrivait pas à glacer le talent de nos sculpteurs. Auraient-ils été aussi heureux s'ils avaient exécuté les autres statues projetées par Lebrun ? On peut en douter, car les sujets choisis semblaient peu propres à éveiller l'inspiration : c'étaient l'Altimétrie, qui mesure les hauteurs, la Chorographie, qui mesure les surfaces, la Cosmographie, qui mesure le monde, l'Industrie, qui célèbre le travail humain. Toutes ces figures sont dans Baudoin et dans Ripa, et non seulement Lebrun les a empruntées à l'*Iconologie*, mais ses dessins en imitent les illustrations. On retrouve dans les projets de Lebrun, aujourd'hui conservés dans la collection de dessins du Louvre, les attributs de l'original. L'Industrie, par exemple, a un sceptre qui se termine par une main, pour laisser entendre que la main de l'homme est reine, qu'elle l'emporte en perfection sur tous les instruments.

Dans le palais de Versailles, Lebrun se montra aussi fidèle à Ripa que dans les jardins. Le fameux escalier des ambassadeurs a malheureusement disparu au temps de Louis XV, mais des gravures nous en font connaître tout le détail. Or, les allégories qui, au plafond, entouraient les grandes actions de Louis XIV, étaient presque toutes empruntées à Ripa. On y voyait l'Autorité, majestueusement assise sur un trône, tenant d'une main le sceptre des rois et de l'autre les clefs des papes. Cette Autorité qui réunissait en elle les deux grandes puissances de ce monde, la royauté et la papauté, était une invention de Ripa. La Glorieuse Renommée, peinte près d'elle, lui était également empruntée. C'était Mercure maîtrisant Pégase et tout prêt à s'élancer sur le cheval ailé : composition héroïque que Ripa avait admirée au revers d'une médaille de Trajan (1). Dans ce plafond, tout parlait de la gloire et de la puissance du Roi.

(1) Le Mercure monté sur Pégase de Coysevox, qui orne l'entrée des Tuileries, représente également la Glorieuse Renommée.

Assises dans les angles, les quatre parties du monde le contemplaient. Elles étaient parfaitement conformes aux figures de l'*Iconologie* que nous avons décrites : l'Europe avait pour attributs le sceptre, les armes, les livres, le cheval ; l'Asie, le brûle-parfums et le chameau ; l'Amérique la coiffure de plumes, l'arc, la tête coupée, le caïman ; seule, l'Afrique, au lieu d'avoir pour cimier une tête d'éléphant, avait un éléphant près d'elle.

Le Roi ne se contentait pas de vaincre, il savait par les lettres et les arts donner de la magnificence à la paix : aussi les Muses formaient-elles une couronne autour des médaillons où étaient représentés ses exploits. Ces Muses avaient des attributs qui permettaient au lecteur de l'*Iconologie* de les reconnaître sans peine, car c'est à Ripa, ou, si l'on veut, à Baudoin, que Lebrun les avait empruntés.

Si Lebrun était resté fidèle à la grande tradition du XVIe siècle, il eût attaché peu d'importance à ces attributs des Muses. Dans le Parnasse de Raphaël, à peine remarque-t-on un masque, une lyre, une trompette aux mains des jeunes déesses de la pensée qui se groupent autour d'Apollon musicien ; la plupart se contentent de rêver ; il en est une qui s'appuie tendrement sur l'épaule de sa sœur en écoutant la divine mélodie. Le Primatice, dans une de ses compositions, se montre aussi sobre ; groupées trois par trois, ses muses lisent ou méditent. Le savant Cartari, lui-même, dans ses *Images des dieux*, si souvent consultées par les artistes du XVIe siècle finissant, ne se croit nullement obligé d'assigner un attribut à chaque Muse. Cette réserve ne pouvait satisfaire le méticuleux Ripa. Il n'imagine pas une Muse sans attribut, et il leur en donne un et même plusieurs à chacune, en s'inspirant parfois des sarcophages sculptés de la fin du monde antique. Il a donc contribué à alourdir ces gracieuses figures, à les faire descendre de leur ciel, à les attacher à la terre. Lebrun l'a suivi avec ce respect qu'il accorde à l'*Iconologie* en toute circonstance et qui ne laisse pas de nous surprendre.

Sa Clio est couronnée de lauriers ; elle porte une trompette d'une main et un livre de l'autre. Veut-on savoir quel est ce livre ? on n'a qu'à recourir à Baudoin qui nous apprendra que la Muse de l'histoire doit tenir dans sa main le livre du plus grand des historiens : Thucydide (1). Et nous saurons, en même

(1) Ripa ne nomme pas Thucydide, mais Hérodote.

temps, que le laurier toujours vert dont elle se couronne est le symbole de l'immortalité qu'elle confère aux héros.

Décrire les Muses de Lebrun c'est décrire les Muses de l'*Iconologie* de Baudoin. Calliope a sur la tête une couronne d'or et au bras une couronne de lauriers qu'elle destine au poète de génie. Elle a près d'elle trois livres qui sont les trois plus beaux poèmes que les hommes aient jamais écrits : l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Énéide*. Uranie, la Muse de l'astronomie, a pour attribut la sphère du monde et pour couronne un cercle d'étoiles. La grave Melpomène, qui inventa la tragédie, tient d'une main un poignard, de l'autre une couronne, et des sceptres sont à ses pieds, images des grandes destinées et des catastrophes qu'elle met sous nos yeux. Euterpe, les cheveux enguirlandés de fleurs, joue d'une longue flûte. Polymnie, des perles sur le front, lève la main pour convaincre et porte un livre sur lequel on doit lire : *Suadere*. Thalie, la Muse de la comédie, a un masque dans chaque main.

On voit que si Lebrun a été un grand décorateur, il n'a pas été un grand inventeur. Accablé de travail, il était bien aise de trouver toutes faites ces allégories qui meublaient un plafond, qui couronnaient un escalier et qui devenaient sous sa main de belles arabesques.

Dans l'escalier des Ambassadeurs, les allégories accompagnaient l'histoire de Louis XIV, mais ne s'y mêlaient pas; dans la Galerie des glaces, au contraire, les abstractions planent au-dessus des exploits du Roi comme des divinités homériques. Là, Lebrun voulut s'élever jusqu'à l'épopée (1).

Voici une grande composition qui représente Louis XIV s'emparant de Maestricht en trois jours. Une noble figure de femme contemple l'armée victorieuse. Elle a près d'elle des livres, des pinceaux, une corne d'abondance et elle tient par la

(1) Il avait pu voir, à Rome, au palais de la Chancellerie, les fresques de l'histoire de Paul III, où les allégories se mêlent aux personnages de la cour pontificale ; mais il avait à Paris un modèle fameux : l'histoire de Marie de Médicis peinte par Rubens au Luxembourg. Il connaissait sans doute aussi une suite de gravures, alors célèbre, et longuement décrite par Félibien : l'histoire des sept infants de Lara, dessinée par Otto Venius, le maître de Rubens, et gravée par Tempesta. Dans ces gravures, l'Orgueil, l'Envie, la Colère, la Nécessité, la Tristesse se mêlent aux hommes et se font reconnaître aux attributs que leur donne Ripa. La Nécessité, par exemple, porte le marteau et les clous, la Colère l'épée et le flambeau, la Tristesse a le sein rongé par un serpent. Rubens, lui-même, a pu trouver un exemple dans les gravures de son maître.

bride un cheval. A ces attributs nous reconnaissons aussitôt l'Europe. Lebrun a donc voulu nous faire entendre que la foudroyante victoire du Roi avait rempli l'Europe d'admiration. Mais nous devinons en même temps que Lebrun a continué à emprunter à Ripa ses allégories.

Plus loin, en effet, un compartiment de la voûte nous montre le Roi donnant l'ordre d'armer sur terre et sur mer. Près de lui une figure symbolique porte un compas, une autre, semblable à une divinité ailée, tient un sablier et a pour attribut un coq. Ripa, ou son traducteur Baudoin, nous apprendra que l'une est la Prévoyance qui mesure toute chose avec son compas, l'autre le Soin, éveillé comme le coq à la pointe du jour, ailé comme la pensée et plus rapide que le temps qui passe. Ce sont ces deux vertus du Roi qui ont préparé à la France une flotte et une armée.

La prise de Gand en six jours fait le sujet d'une autre composition. Près du Roi, monté sur un aigle comme Jupiter, on voit deux figures de femmes : l'une a pour attribut une longue flèche, l'autre met un sceau sur sa bouche. La première est la Vigilance, non pas la Vigilance pacifique qui porte la lampe, mais la Vigilance du soldat, qui, suivant Ripa, doit être armée de la flèche. La seconde est le Secret; il se scelle les lèvres et semble imiter le geste d'Alexandre qui mit son anneau sur la bouche d'Héphestion pour l'inviter au silence.

Ces deux divinités familières de Louis XIV l'accompagnent encore dans une scène voisine, où le Roi donne des ordres pour l'attaque des quatre principales places de la Hollande. Dans le haut plane une femme couronnée qui tient une pyramide et qui est la Gloire des princes empruntée par Ripa à une médaille d'Adrien.

Le Roi rétablit l'ordre dans les finances et la Fidélité accompagnée de son chien se tient à son côté. Il rétablit la navigation, et l'Abondance avec sa corne apparaît près de lui. Il gouverne par lui-même, et la Discorde, armée de sa torche et de ses serpents, est renversée à ses pieds. Nous retrouvons partout les allégories de Ripa, simplifiées parfois, mais toujours reconnaissables. La Timidité porte le lièvre symbolique; la Paix descend du ciel avec un caducée dans une main et une corne d'abondance dans l'autre; la Magnificence présente le plan d'un palais.

On commence à mesurer l'influence de l'*Iconologie* sur l'art décoratif de Versailles. Mais ce n'est pas tout.

Parmi les salles qui conduisent à la Galerie des glaces, il en est trois dont le plafond est orné du triomphe d'un dieu. On voit tour à tour le char de Mars traîné par des loups, celui de Mercure traîné par des coqs, enfin celui d'Apollon emporté par des chevaux fougueux. D'où vient cette mythologie savante? On la chercherait vainement dans la traduction de Baudoin, mais on la trouvera dans l'*Iconologie* italienne. Ripa, en effet, en s'inspirant de la *Généalogie des dieux* de Boccace, a longuement décrit le char triomphal de chacune des divinités antiques; et c'est dans son livre que nous apprenons que le char de Mars doit être traîné par des loups et celui de Mercure par des coqs (1). Quant au char d'Apollon, il ne pouvait avoir d'autre attelage que les chevaux du Soleil. Il faut donc se garder de considérer Audran, J.-B. de Champagne et Lafosse, qui peignirent ces plafonds, comme de profonds érudits, familiers avec toutes les légendes antiques : leur science est tout entière dans Ripa et ils n'eurent pas d'autre mérite que de lire l'*Iconologie* dans le texte italien.

Dirigeons-nous vers la chapelle. Le grand vestibule tout blanc qui la précède doit son décor à l'*Iconologie*. Dans les quatre angles du plafond, quatre bas-reliefs en stuc nous montrent encore les quatre parties du monde et semblent proclamer, cette fois, l'universalité du christianisme. Les attributs assignés par Ripa à l'Europe, à l'Asie, à l'Afrique et à l'Amérique sont reproduits, ici, avec la plus scrupuleuse exactitude.

Entrons dans la chapelle. Dans le petit sanctuaire consacré à la Vierge, Louis de Boullogne le Jeune a peint sous une forme allégorique les trois principales vertus de la Mère de Dieu. L'Humilité, les mains croisées sur la poitrine, a près d'elle un agneau et sous ses pieds une couronne; la Pureté, le visage voilé, porte un lis à la main ; l'Amour divin a les ailes de l'ange et semble présenter à Dieu un cœur percé d'une flèche. Or, chacune de ces Vertus, avec son attitude et ses attributs, est un emprunt fait à l'*Iconologie* de Baudoin.

A ces exemples on pourrait aisément en ajouter d'autres. On

(1) Ripa dit que le char de Mercure peut être traîné par des cigognes aussi bien que par des coqs. A Versailles, près du char de Mercure, une femme porte dans ses bras une cigogne. La cigogne, qui est, comme l'ibis, l'oiseau de l'Égypte, rappelle, suivant Ripa, que Mercure a régné en Égypte et a enseigné aux Egyptiens l'alphabet, l'écriture et la civilisation.

pourrait rappeler que les statues des quatre parties du monde qui ornent les côtés de la cour royale sont conformes à la règle établie; on pourrait faire remarquer que la Prudence, qui les accompagne, a deux visages, l'un jeune et l'autre vieux, non pas, comme on pourrait le croire, parce que le sculpteur continuait la tradition de nos imagiers du moyen âge, mais tout simplement parce qu'il avait lu Ripa.

Ainsi, Versailles doit la plupart de ses allégories au livre de Ripa. L'influence de Lebrun, qui dirigeait tout, fut ici décisive. Il feuilletait sans cesse l'*Iconologie* et plusieurs de ses œuvres témoignent de ce commerce assidu.

La chaire de Saint-Eustache, dont il avait donné le dessin, était ornée de figures de Vertus. Elles étaient toutes empruntées à Ripa. La Foi portait une croix sur un livre ouvert et elle avait pour support une pierre quadrangulaire, image du fondement inébranlable sur lequel elle repose. La Confiance contemplait un navire enfermé dans un médaillon, parce que l'homme ne fut jamais plus audacieusement confiant en lui-même que le jour où il osa abandonner sa vie aux vagues et aux tempêtes. La Constance s'appuyait sur une colonne et tenait l'épée à la main. La Valeur portait un sceptre entouré d'une couronne de laurier et caressait un lion pour signifier qu'elle triomphait plus encore par la douceur que par la violence. Énigmes qui durent exercer la sagacité des paroissiens de Saint-Eustache et ne furent sans doute devinées que par un petit nombre.

Il faut supposer que les grands personnages, pour qui Lebrun travaillait d'ordinaire, entraient mieux dans ces mystères. Colbert, qui voyait dans son plafond de Sceaux un génie ailé lançant des flèches vers la terre, pouvait sans doute y reconnaître le Crépuscule du soir. M. de Bellièvre, pour qui Lebrun avait peint les quatre âges, avait probablement lu Ripa et reconnaissait à leurs attributs les quatre figures qui représentaient l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain et l'âge de fer.

Mais Fouquet entendait certainement les ingénieuses flatteries que Lebrun, inspiré par Ripa, lui avait prodiguées au château de Vaux. Dans la salle des Muses, il peignit la Fidélité emportée par un génie et montant vers Apollon, vers le Soleil. C'est le *Quo non ascendam* du surintendant. La Fidélité se reconnaît à sa clef, à son cachet d'or, à son chien. Elle est accompagnée de la Prudence qui porte le serpent et le miroir,

de la Vertu Invincible, armée, comme le veut Ripa, de la lance et du bouclier, enfin, de Clio, la muse de l'Histoire, qui a la trompette héroïque. Ainsi la Prudence et la plus incorruptible Vertu font cortège à la Fidélité de Fouquet, à cette Fidélité que proclamera un jour l'Histoire. Apollon lui-même la protège et perce de ses flèches l'Envie et tous les monstres qui voudraient retarder son élan vers le soleil. Les Muses et les diverses formes de la Poésie, groupées dans les parties basses du plafond, achèvent de peindre Fouquet en glorifiant les goûts raffinés de ce nouveau Mécène. La Fontaine s'étonnait de rencontrer les Muses au milieu de toutes ces magnificences :

> Quoi ! je vous trouve ici, mes divines maîtresses,
> De vos monts écartés vous cessez d'être hôtesses !

dit-il avec sa grâce accoutumée. Ces Muses, quoique inspirées par Ripa, sont des copies moins fidèles de l'*Iconologie* que celles de Versailles. Bien des détails pourtant, comme le petit amour placé devant la muse Erato, prouvent que Lebrun avait le livre sous les yeux. En revanche, les quatre Poèmes personnifiés : Poème lyrique, Poème héroïque, Poème pastoral, Poème satirique, sont fidèlement reproduits. Le Poème lyrique, par exemple, est une jeune femme qui tient une lyre, et le Poème héroïque un jeune héros qui tient une trompette ; et l'artiste a poussé la fidélité jusqu'à copier les inscriptions qui accompagnent dans Ripa chacun des Poèmes personnifiés. On lit près du Poème lyrique : *Brevi complector singula cantu;* près du Poème héroïque : *Non nisi grandia canto* ; près du Poème pastoral : *Pastorum carmina ludo* ; près du Poème satirique : *Irridens cuspide figo*, — inscriptions qui sont une preuve irréfutable d'origine.

Telle est la vaste composition imaginée en l'honneur de Fouquet par Lebrun, qui ne se doutait guère que son ardent panégyrique ne ferait naître bientôt qu'un sourire plein de mélancolie.

On voit que, du commencement à la fin de sa carrière, Lebrun a consulté l'*Iconologie*. Il l'a consultée avec respect, comme on consulte une grammaire dont on ne discute pas les lois.

On en pourrait dire autant de la plupart de nos artistes du XVIIe siècle. Dans les notes du poème de Dufresnoy sur la peinture, l'*Iconologie* de Ripa est citée parmi les livres que les

artistes doivent avoir dans leur bibliothèque. Mignard la possédait, comme le prouve un inventaire fait au moment de son mariage. Il ne manqua pas de s'en servir quand il fut chargé, à son tour, de décorer Versailles. Dans un salon voisin de l'Escalier des ambassadeurs, il avait représenté la Poésie, la Peinture et la Musique. La Poésie, dont nous avons la gravure, était la muse Calliope, portant les trois épopées : l'*Iliade*, l'*Odyssée* et l'*Énéide*.

Bien qu'il n'eût pas fait le voyage d'Italie, Lesueur connaissait l'*Iconologie*, dont Simon Vouet, son maître, lui avait sans doute vanté les mérites. Des gravures faites sur ses dessins nous en donnent la preuve. Il représenta la Piété avec les attributs que lui assigne Ripa : l'autel où brûle la flamme et la cigogne, dont les anciens ont célébré la piété filiale. Un frontispice qu'il fit pour une *Histoire universelle* montre l'Histoire personnifiée, ouvrant ses grandes ailes et écrivant sur une tablette que soutient le Temps. Or, Ripa nous apprend que l'Histoire est ailée parce qu'il semble qu'elle soit partout présente et qu'elle écrit sur les épaules du Temps pour signifier qu'elle en est victorieuse. On peut donc conjecturer que les huit Béatitudes peintes par Lesueur à l'hôtel Brissonnet, rue des Enfants-Rouges, étaient les huit Béatitudes de Ripa. Mais on peut être certain, en revanche, qu'il relut l'*Iconologie* avant de peindre les neuf Muses de l'hôtel Lambert, aujourd'hui au Louvre. Plusieurs d'entre elles sont parfaitement conformes aux prescriptions du livre. Terpsichore est couronnée de fleurs et joue de la harpe; Uranie a une couronne d'étoiles et a, près d'elle, le globe du monde et le compas; Clio, couronnée de lauriers, porte la trompette et le livre; Thalie tient le masque; Euterpe joue de la flûte; Erato, du violon. Mais il en est d'autres que Lesueur a jugées trop riches d'ornements. Il n'a pas voulu nous montrer Calliope avec sa couronne au bras, ses trois volumes à la main, pareille à un lauréat du collège des Jésuites; ni Melpomène, les mains chargées, comme un jongleur, de poignards, de bâtons et de couronnes. Il leur a donné un livre, un cahier de musique, un triangle. Moins fidèle que Lebrun, il a eu plus de goût. Ces douces figures virginales, et presque enfantines, expriment mieux que les déesses fastueuses de Vaux la divine enfance de l'art. S'il les eût connues, La Fontaine les eût préférées.

Faut-il penser que le grand Poussin ait feuilleté Ripa? Ce génie méditatif, ce perpétuel créateur, qui, comme disait Bernin en montrant son front, « travaillait de là », pouvait-il se soumettre, comme tout le monde, aux règles de l'*Iconologie*? Nous jugeons que ces allégories toutes préparées n'étaient pas faites pour lui plaire. Mais peut-être nous trompons-nous. Je puis citer au moins une œuvre de lui où il s'est à peu près conformé aux préceptes de Ripa. Dans un de ses tableaux célèbres, le Temps arrache la Vérité à la Colère et à l'Envie. La Vérité ne porte pas, il est vrai, le soleil rayonnant, mais la Colère tient la torche et la courte épée que lui donne Ripa; quant à l'Envie, elle est caractérisée par ses serpents. Ainsi les plus fiers génies ne pouvaient échapper à leur temps et devaient, eux-mêmes, apprendre la langue allégorique.

Si nous avions pu voir le Paris du XVIIe siècle dans toute sa gloire, nous eussions rencontré partout les filles de l'imagination et de l'érudition de Ripa.

Au grand pavillon des Tuileries, la Magnanimité de Thibaut Poissant était appuyée sur un lion et la Force sur une colonne. La Célérité de Marsy l'aîné tenait à la main la foudre et avait près d'elle le dauphin, un des plus rapides entre les animaux. La Vigilance de Legros portait une lampe et était accompagnée de la grue. On ne pouvait être plus fidèle aux règles de l'*Iconologie*.

Dans la chapelle du Collège des quatre Nations, sous la coupole qui est aujourd'hui celle de l'Institut, huit figures sculptées au-dessus des arcades, œuvre de Desjardins, représentaient les huit Béatitudes. Ces bas-reliefs ont disparu aujourd'hui, mais Guillet de Saint-Georges, dans ses *Mémoires inédits*, nous en a laissé la description. Les Béatitudes de Ripa y avaient été reproduites avec beaucoup plus de fidélité qu'à la chapelle Corsini de Saint-Jean de Latran. Une femme pleurant des enfants égorgés à ses pieds représentait ceux qui subissent la persécution pour la justice; une jeune vierge contemplant un cœur symbolisait ceux qui ont le cœur pur; une sorte d'archange repoussant le démon prêt à s'emparer de sa balance était l'image de ceux qui ont faim et soif de justice. Guillet de Saint-Georges ne connaissait pas l'original dont l'artiste s'était inspiré, mais sa description si précise ne peut nous laisser aucun doute à ce sujet.

Dans le chœur de Notre-Dame de Paris, transformé à l'extrême fin du XVIIe siècle, deux allégories décoraient chacune des arcades devenues toutes classiques, de sorte que la vieille église du XIIe siècle ressemblait un peu, pour la plus grande joie des gens de goût de ce temps-là, à Saint-Pierre de Rome. Comme celles de Saint-Pierre de Rome, les vertus qu'on y voyait reproduisaient celles de l'*Iconologie*. L'Innocence, par exemple, se lavait les mains dans un bassin. L'Humilité avait un agneau près d'elle, une couronne sous ses pieds, une balle à la main. La Persévérance portait une mèche enflammée, parce que la mèche, une fois allumée, brûle jusqu'au bout. La Chasteté avait pour attribut des tourterelles, qui symbolisent d'ordinaire l'amour, mais qui rappelaient ici que la tourterelle, privée de sa compagne, passe le reste de sa vie dans la solitude. La Pudicité tenait un lys.

Toutes ces allégories du Paris d'autrefois ont disparu ; il en reste pourtant quelques-unes où l'on retrouve la pensée de Ripa.

On peut voir, à la façade de l'hôtel Carnavalet, près des élégantes figures de Jean Goujon, deux allégories du XVIIe siècle sculptées par Van Obstal. L'une est le Soin, caractérisé par la lampe, les ailes et le coq, l'autre la Force avec une massue et un bouclier décoré d'un lion.

Mais c'est la nef et le chœur du Val-de-Grâce qui nous offrent aujourd'hui la série la plus complète, sinon la plus fidèle. Des allégories sculptées par Michel Anguier représentent les Vertus de la Vierge. Il y a dans ces figures de femmes couchées des deux côtés des arcades, suivant la tradition romaine, quelques dérogations aux règles et quelques singularités. Un esprit ingénieux a parfois rejeté, parfois simplifié les inventions de Ripa; mais la plupart du temps il les a reproduites avec exactitude. L'Innocence, par exemple, qui se lave les mains dans une grande vasque et qui a près d'elle un agneau, est parfaitement fidèle aux prescriptions du livre. On en peut dire autant de la Simplicité portant la colombe, de la Charité entourée d'enfants et tenant son cœur à la main, de la Force avec son casque, sa massue, sa peau de lion, de la Tempérance avec son mors, de la Patience qui joint les mains, mais qui n'a pas le joug sur les épaules. Il est visible que l'on voulut faire du Val-de-Grâce une sorte de réduction de Saint-Pierre de Rome. Le dôme, le baldaquin du Bernin, les calottes couvrant

les travées des faux bas-côtés, les figures couchées sur les archivoltes pouvaient rappeler à des esprits complaisants l'église romaine. Il n'y manquait que l'essentiel : l'immensité, les marbres de couleur, les touches d'or, l'atmosphère. Dans les deux églises, c'étaient les figures de Vertus qui se ressemblaient le plus, car elles avaient la même origine.

Il me semble inutile d'apporter d'autres exemples. Il serait d'ailleurs facile de les multiplier, car il est peu d'artistes du XVIIe siècle qui n'aient fait quelque emprunt à Ripa. On s'en convaincra aisément en parcourant l'œuvre gravé de Stella, de Testelin, de Claude Vignon, d'Antoine Coypel. Souvent les portraits des grands personnages sont entourés de figures allégoriques empruntées à l'*Iconologie*. Les gravures d'apparat qui commémoraient les thèses de théologie nous montrent aussi des abstractions conformes aux modèles consacrés. La Fidélité se reconnaît toujours à son chien, à sa clef, à son cachet, la Vigilance à sa lampe et à sa grue, l'Histoire ailée ne manque jamais d'écrire sur les épaules du Temps. Ce sont les signes d'une écriture et de véritables hiéroglyphes. « Hiéroglyphe », d'ailleurs, est le mot qu'on emploie alors pour désigner les attributs qui font reconnaître les idées personnifiées.

II

Le XVIIIe siècle français est-il resté fidèle à Ripa comme le XVIIIe siècle italien? Il serait difficile, il est vrai, de citer de grandes œuvres allégoriques de cette époque comparables à celles que nous montre le Versailles de Louis XIV, mais une foule d'exemples isolés nous prouvent que l'*Iconologie* ne cessa jamais d'être consultée par les artistes.

A Versailles même, dans le vestibule de la chapelle, deux élégantes statues de Vassé et de Rousseau vinrent occuper, au temps de Louis XV, les deux niches restées vides. Ce sont deux abstractions de Ripa : l'une, avec son obélisque et sa couronne de lauriers, est la Gloire des princes; l'autre, avec son sceptre et son lion, est la Magnanimité.

Bouchardon avait projeté quatre figures de femmes qui devaient représenter les quatre âges du monde et il nous en a laissé le dessin. Elles sont aussi fidèles qu'on peut le désirer au texte de Ripa. L'Age d'or est une jeune femme couronnée de fleurs qui a pour attributs une ruche d'abeilles et un rameau

d'olivier, l'olivier symbole de paix, la ruche image de la vie innocente. L'Age d'argent, qui est l'âge du travail pacifique, s'appuie sur un soc de charrue et tient une gerbe de blé. L'Age d'airain, qui vit les premières guerres, brandit la lance. L'Age de fer enfin, qui déchaîna tous les crimes, est armé de toutes pièces et porte un bouclier orné d'un serpent à tête humaine qui est la Fraude.

Les petites statuettes de Jean-Jacques Caffieri sont parfois inspirées par le texte de l'*Iconologie*. Il fit une Innocence qui se lave les mains dans une vasque. Un de ses jolis groupes représente l'Amour suspendu à la mamelle de l'Espérance. Qui pourrait imaginer aujourd'hui que le XVIIIe siècle n'est pour rien dans cette galante métaphore réalisée ? Elle est pourtant de Ripa qui lui donne un sens grave en invoquant l'autorité de saint Augustin.

L'Amitié que grava Mme de Pompadour dans sa *Suite d'estampes* est une jeune femme aux épaules nues, qui s'appuie sur une colonne autour de laquelle s'enroule un cep de vigne et qui de la main gauche offre son cœur. Ne semble-t-il pas que la marquise ait voulu se peindre elle-même ? Elle ne fit cependant que copier l'*Iconologie*. Dans Ripa ou dans Baudoin, l'Amitié, l'épaule découverte, présente aussi son cœur, mais la vigne s'enroule autour d'un ormeau desséché. Le symbolisme d'ailleurs est le même : la vigne attachée à son support exprime la fidélité de l'Amitié. Falconet sculpta une Amitié semblable. Les différences ne sont que des nuances : c'est des deux mains qu'elle offre son cœur, et c'est un lierre et non une vigne qui s'enroule autour de l'ormeau.

Les graveurs de médailles, eux aussi, cherchaient dans l'*Iconologie* des modèles. Au revers de la belle médaille de Montesquieu, gravée par Dassier en 1753, on voit une Vérité parfaitement conforme au type imaginé par Ripa : le pied sur un globe, elle tient un soleil rayonnant dans une main, un livre et une palme dans l'autre.

On peut suivre l'influence de l'*Iconologie* jusqu'à la fin du XVIIIe siècle et même jusqu'aux premières années du XIXe.

Une gravure de 1784 commémore l'ascension du premier aérostat. L'Histoire ailée écrit le nom de Montgolfier sur une tablette qu'elle ne regarde pas, parce que, comme le veut Baudoin, elle doit avoir la tête tournée du côté de l'avenir. Le Temps

immobile, les ailes repliées, présente la tablette à l'Histoire.

Les grands événements de la Révolution furent célébrés dans la langue allégorique du passé. Après la prise de la Bastille, on crut que le règne de Saturne allait revenir. Un tableau du musée Carnavalet représente la France gravant sur le socle du buste de Louis XVI cette inscription : « Espoir de l'âge d'or ». Près du buste du Roi, une ruche et une branche d'olivier symbolisent cet âge d'or qui s'annonce. Ainsi la langue inventée par Ripa servait encore à exprimer les illusions du monde nouveau : rêves traduisant d'autres rêves.

Un peu plus tard, la France est devenue moins confiante. Une gravure faite d'après un dessin de Monnet nous montre la Raison invitant le Pouvoir à jurer sur l'autel de la Patrie de respecter les lois. La Raison, casquée comme Minerve, tient un lion en bride, et si l'on se reporte à l'*Iconologie* de Ripa traduite par Baudoin, on y verra une gravure identique.

Une vogue aussi persistante fait qu'on peut se demander si l'idée de donner le bonnet comme attribut à la Liberté n'a pas été suggérée aux artistes par le texte de l'*Iconologie*. Assurément, les monnaies romaines de l'Empire auraient pu la leur inspirer; mais les connaissaient-ils? La traduction de Baudoin leur offrait à moins de frais la science qu'ils n'avaient pas. Ils y apprenaient que les Romains, quand ils affranchissaient leurs esclaves, avaient l'habitude de leur mettre un bonnet sur la tête dans le temple de Feronia. Dans l'*Iconologie*, la Liberté porte d'une main un sceptre, symbole de puissance et, de l'autre un bonnet. Or, il est remarquable que les premières images de la Liberté ne soient pas figurées avec le bonnet sur la tête. La médaille gravée par Augustin Dupré, en 1776, pour célébrer la jeune Liberté américaine, représente la déesse tête nue; mais elle a près d'elle un bonnet soutenu par un sceptre : elle réunit ainsi les deux attributs que lui assigne Ripa. Aux premiers jours de la Révolution, la Liberté porte encore le bonnet au sommet d'un long spectre. C'est sous cet aspect qu'elle apparaît dans le *Serment du jeu de paume* de Monnet et dans le projet de colonne que Gatteaux voulait, dès 1789, élever sur l'emplacement de la Bastille.

Le vieux livre conserva son prestige jusqu'à la fin de la Révolution, qui fut l'âge des allégories. Des gravures du Cabinet des Estampes, qui portent la date de frimaire an XII,

représentent encore la Discrétion et l'Amitié avec les emblèmes que leur donne l'*Iconologie*.

III

Le succès de Ripa est un étrange phénomène. Cet inconnu a régné deux cents ans et son livre s'est imposé à l'Italie et à la France. C'est que, pendant deux siècles, on crut, sans y regarder de trop près, que tout le génie allégorique de l'antiquité y était contenu. Ces symboles, qui prétendaient remonter si haut, en imposaient. En les adoptant, on pensait être dans la grande tradition de l'humanité. On ne s'apercevait pas que ce lourd amalgame ne ressemblait guère aux charmantes créations du génie antique. L'allégorie grecque était tout autre chose.

La Grèce, après avoir animé la nature tout entière, personnifia aussi ses rêves. A l'âge de la réflexion, quand ses vieilles divinités ne lui suffirent plus, elle donna une forme humaine à des dieux nouveaux, qui étaient ses désirs, ses élans vers la beauté, le bonheur, la justice. Les Lois vinrent parler à Socrate dans sa prison. Les artistes représentèrent la Sérénité, l'Harmonie, la Joie, la Santé. Sur les vases peints le Désir et la Victoire planèrent au-dessus de la tête des jeunes femmes. Les coroplastes modelèrent des statues de jeunes filles dominées par la figure de l'Amour. La Grèce fut toujours platonicienne et crut à la réalité des Idées. Ses allégories ne furent jamais de tristes abstractions, elles restèrent toujours chaudes du souffle qui les anima. Peut-on rien imaginer de plus noble et en même temps de plus vivant que la Paix de Céphisodote portant un enfant souriant qui est la Richesse. Même à l'époque alexandrine, les allégories inventées par le génie grec ne furent pas des figures sans vie, alourdies par des attributs. Quelle poétique création que ce Nil majestueux, entouré de seize petits génies, qui symbolisent les seize coudées de l'inondation, et semblent montrer aux yeux la fécondité du fleuve! Cette gracieuse imagination grecque restait encore créatrice au commencement de l'ère impériale. Au Musée du Vatican, le golfe enchanteur de Baïa, avec sa ceinture de vignes, est personnifié par une divinité marine : des grappes de raisin font une couronne à ses cheveux et des dauphins se jouent dans les vagues de sa barbe. Charme éternel de la Grèce, qui embellit encore d'un sourire les dernières œuvres du monde antique!

Les allégories des grands siècles du moyen âge furent, elles aussi, plus belles et plus profondes que les allégories de Ripa. La bataille des Vices et des Vertus sculptée à la façade de nos églises romanes, bien qu'empruntée au poème de Prudence, eut une haute signification. Elle fut une image de cette lutte intérieure, de cette éternelle psychomachie, que le christianisme était venu apporter au monde. Au XIIIe siècle, les nobles images de Vertus, qui décorèrent le portail des cathédrales, exprimèrent une doctrine, furent en parfaite harmonie avec l'enseignement de l'Église. On y retrouve encore aujourd'hui la pensée de Pierre Lombard et de saint Thomas d'Aquin.

C'est au déclin du moyen âge, au XVe siècle, que l'on vit apparaître des figures de Vertus, surchargées d'attributs étranges, véritables énigmes qu'on a toutes les peines du monde à deviner. C'est alors que la fantaisie de l'individu se substitua au grave enseignement d'autrefois. Il y eut au XVe siècle, comme nous l'avons montré ailleurs, un inconnu, véritable précurseur de Ripa, dont les fantaisies s'imposèrent aux artistes.

Ripa continua cette tradition. Il fut souvent aussi pédant que l'anonyme, qui persuada aux artistes du XVe siècle de représenter la Tempérance avec des lunettes et l'Espérance avec un bateau sur la tête. Mais Ripa fut sauvé par sa connaissance de l'antiquité. Puéril quand il invente, il est noble quand il se souvient. C'est cette noblesse, que son mauvais goût ne parvint pas à étouffer, qui fit la fortune de son livre. Le génie grec y jette quelques éclairs. Les artistes eurent souvent plus de tact que lui et s'attachèrent de préférence à ce qu'il leur offrait de meilleur. Néanmoins, son livre a donné à l'art du XVIIe siècle quelque chose d'artificiel et de froid. Ces allégories toutes préparées, cette langue toute faite dispensaient trop souvent les artistes de penser. C'est à peine si les plus grands réussirent à animer ces formules. On pourrait croire que les allégories de Versailles représentent un aspect de l'esprit français du XVIIe siècle : en réalité, elles expriment le goût italien de la fin du XVIe siècle. Mais si elles eurent chez nous une si longue fortune, c'est sans doute qu'elles ne choquèrent personne. Les critiques de l'abbé Dubos, pour qui les allégories de Versailles étaient « des énigmes plus obscures que celles du Sphinx », demeurèrent isolées et furent sans effet. Une pareille vogue ne peut s'expli-

quer que par la complaisance du public cultivé; le XVIIe et le XVIIIe siècle furent complices du succès de Ripa.

C'est dans les premières années du XIXe siècle que les artistes cessèrent de feuilleter le vieux dictionnaire des allégories qui leur avait paru si longtemps indispensable. Houdon, mort en 1828, avait encore une *Iconologie*, que possède aujourd'hui la Bibliothèque de la Sorbonne. Mais, bien avant cette date, les noms de Ripa et de Baudoin étaient déjà profondément oubliés. L'allégorie ne mourut pas avec eux, car l'allégorie est immortelle. L'art ne saurait se passer de ces graves déesses qui incarnent les grandes idées pour lesquelles les hommes meurent : Patrie, Science, Foi, Justice. Dans l'art moderne, l'allégorie ne fut plus le signe d'une écriture consacrée, mais la création d'un esprit. Elle ne fut que trop souvent morne et glacée, mais elle apparut parfois rayonnante de pensée et d'émotion. On ne créa plus une allégorie avec des recettes, mais avec de l'âme. Prud'hon, qui, comme un Grec, eut en partage à la fois la grâce voluptueuse et la grandeur, donna à la Justice et à la Vengeance divine poursuivant le crime la majesté calme et terrible des Érinyes. Rude, qui fut si près du peuple, qui eut ses enthousiasmes et ses généreux élans, qui arborait fièrement en 1815 la cocarde tricolore de 1792, semblait prédestiné à créer la plus sublime des allégories : la Patrie menacée appelant ses fils. Puvis de Chavannes, âme virgilienne, n'eut pas besoin d'attributs pour faire reconnaître les Muses dans le bois sacré : des attitudes harmonieuses lui suffirent et la douce lumière du monde des esprits.

Ces exemples font sentir ce qu'il y eut d'artificiel dans l'allégorie du XVIIe siècle. Ne nous montrons pourtant pas trop sévères pour le Dominiquin, pour l'Albane, pour Bernin, pour Lesueur, pour Lebrun. Ils surent ennoblir les abstractions de l'*Iconologie*. Quelque jugement, d'ailleurs, que l'on porte sur leurs œuvres, il importe de les comprendre ; et pour les comprendre il sera toujours nécessaire de recourir au livre de César Ripa.

ÉMILE MÂLE.

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE

QUATRIÈME PARTIE (1)

— Ah !... à propos, dit Jeanne, le Maréchal est venu hier à la maison inviter Maman, et Marie, et ma tante et mes cousines Braccini à venir goûter au Palais jeudi...

— Et pas toi?

— Si, moi aussi... Naturellement, il va vous inviter, ta mère et toi... mais il y aura d'autres enfants...

— Tant pis ! on s'amuse que quand on est qu'nous deux.

— D'autant plus que c'est le moment où il va falloir penser à marcher sur la queue des paons... J'ai trouvé hier une plume sur la terrasse de la Pépinière, le long de la grille du parc... C'est la mue qui commence...

Je répondis, l'air navré :

— Fini aussi, d'marcher sur les plumes... y a plus mèche !

— Pourquoi dis-tu ça?

— Parce que j'avais oublié de te raconter que le Maréchal est venu dimanche voir Grand mère... Alors, pendant qu'ils causaient, y avait une mouche qui se posait tout le temps sur son crâne, il parait ! Et il tapait avec sa main pour l'attraper... et y la ratait. Alors Grand mère lui a offert, pour la chasser, un des éventails que ta sœur lui a faits avec les plumes que nous apportons du Palais.

Depuis deux ans que le Maréchal nous avait ouvert son parc, nous cueillions, au moment de la mue, les plumes des paons. Les plantons nous avaient appris que quand les queues

Copyright by Gyp, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars et du 15 avril.

traînent, il suffisait de poser doucement le pied dessus, pour en détacher la presque totalité des plumes. Les paons ne s'en apercevaient même pas. Nous apportions à la maison et chez les Ambert ces plumes, et Marie en faisait, en les montant sur des manches d'ivoire, de très jolis écrans. Or, ce dernier dimanche, le Maréchal avait dit, en tiquant sur celui que Grand mère lui offrait :

— C'est curieux, madame de Gonneville... J'ai des paons, et je n'ai jamais eu de plumes... Vous, vous avez des plumes et vous n'avez pas de paons...

Grand mère, qui était convaincue que le Maréchal ou le général Anselme nous avait donné les plumes, était restée médusée, n'osant rien dire. Et le soir, brusquement interrogée, j'avais naturellement tout avoué.

Jeanne était consternée. Elle me dit :

— Comment, tu as avoué que nous marchons sur les queues?

— Non... je n'ai pas donné de détails... j'ai seulement dit que nous ramassions les plumes dans le parc... D'ailleurs Grand mère doit s'entendre avec ta mère pour rendre les écrans. C'est nous qu'on enverra les rapporter... Seulement, c'est fini d'rire... on peut plus non plus s'amuser à ça...

Jeanne, qui pensait déjà à la honte de rapporter les écrans au Palais, déclara avec amertume :

— C'est triste de vieillir! On n'a que des déceptions! Après la gouttière, les plumes et le Sacré-Cœur... après le Sacré-Cœur, Versailles!

— Encore, Versailles, ça sera peut-être amusant! On dit que c'est très beau... Tandis que le petit Sacré-Cœur, ça doit être une boîte dans qué'qu'sale rue d'ici que j'connais même pas...

Je m'imaginais une sorte de prison avec des petites fenêtres, du silence, et des religieuses errant à pas feutrés dans des corridors sombres. Des religieuses noires comme les sœurs de l'Espérance, qui habitaient près de la cathédrale une lugubre maison. Grand mère connaissait une vieille dame qui y demeurait, et elle m'y amenait quelquefois, me faisant attendre dans une sorte de cour plantée, qui ressemblait à un puits, pendant qu'elle faisait sa visite.

— A propos de Versailles, dit Jeanne, les Ackermann sont

déplacés aussi... Hier, ils sont venus faire leur visite d'adieu.

M. Ackermann était le receveur général de Nancy. C'était un homme anguleux, au nez busqué. Sa femme n'était pas anguleuse, mais elle était encore plus busquée que lui. Très élégante, habillée avec goût, aimable, très femme du monde, elle recevait beaucoup et très bien. J'apercevais de temps en temps Mme Ackermann, quand elle venait voir Grand mère le dimanche. Quelquefois aussi, Grand mère m'avait emmenée avec elle quand elle faisait une visite à la Recette générale. Elle me laissait alors dans le jardin assez triste, mais qui me semblait admirable, et où je trouvais comme compagnon ce que je préférais à tous les enfants, un gros chien. Car, sauf Jeanne Ambert que j'aimais de tout mon cœur, et d'autres amis, — Raymond et Mimi de Morville, desquels je n'ai pas encore parlé, — je n'éprouvais aucun plaisir à rencontrer d'autres enfants. Seule, je ne m'ennuyais jamais. Avec eux, je m'ennuyais presque toujours, parce que je me gênais. J'étais la petite fille dressée par des parents très bien élevés, mais qui a d'instinct horreur de ce qu'on appelle « le monde ». Je ne sais pas bien faire comprendre ce que j'éprouvais, mais quand, par exemple, j'entendais Grand père, ou Grand mère, ou n'importe qui dire, en parlant de quelqu'un de nouvellement rencontré et dont on annonçait la venue : « Vous verrez, il est charmant... C'est tout à fait un homme du monde!... » Je pensais : « Ça va être un monsieur embêtant! » Et, rarement, je me trompais, parce que, à moi, le monsieur n'apportait rien de vraiment intéressant. S'il était bien tourné et bien habillé, je le regardais avec beaucoup de plaisir pendant quelques instants. Déjà, très petite, j'avais le culte de ce qui est beau, joli, élégant et distingué, et une sorte d'horreur instinctive et presque maladive pour la laideur et la vulgarité. Mais une fois le plaisir des yeux passé, le monsieur qui n'était qu'un homme du monde sans plus, me paraissait négligeable.

***

Celui de mes cousins que j'aimais le plus, c'était Henry, celui qui m'avait coupé mes boucles, et je l'admirais sans restriction. Il était charmant physiquement et plein d'esprit, mais le contraire d'un homme du monde. De même que sa mère, la tante Eugénie, sœur de Grand mère, qui avait été

splendide et qui avait tout à fait bon air, était pleine d'esprit et de belle humeur, mais absolument réfractaire aux formalités mondaines et aux façons correctes alors en usage. Deux ou trois ans auparavant, l'abbé Duplessis avait été nommé curé de Sainte-Geneviève de Lunéville, et Henry, devenu garde général des Eaux et Forêts, avait demandé Lunéville où il retrouvait son cher abbé. Quelquefois j'allais pour deux ou trois jours chez tante Eugénie, et c'étaient des jours vraiment heureux que je passais entre elle et sa femme de chambre Pauline, l'abbé Duplessis, des officiers amis d'Henry, et son chien Bog, un grand Saint-Germain qui, toute la journée, jouait à me renverser et y parvenait sans peine, Pauline me faisait des robes superbes pour une grande poupée appelée « Mathilde » que, d'ailleurs, je ne regardais jamais. L'Abbé m'emmenait déjeuner à la cure avec ses trois vicaires, et Henry, au retour de sa tournée en forêt, me flanquait une pile sous prétexte de m'apprendre à boxer.

Les visites à tante « Ugénie », comme on disait dans la famille, étaient la récompense promise pour me faire vaguement travailler. Je m'amusais follement chez elle. Or, depuis six mois, il m'avait fallu déchanter. L'oncle Adolphe, — l'ambassadeur, — que ça ennuyait de voir son nom disparaître avec lui, avait, par suite de je ne sais quels arrangements, donné à Henry le nom et les armes des Bacourt. Peu de temps après, Henry s'était marié, et la jeune fille, charmante d'ailleurs, qu'il avait épousée, était précisément le type achevé de la femme du monde de province. Fine, élégante, distinguée, un peu précieuse même, Marie avait dû se croire transportée chez des sauvages. Élevée à Bayeux, dans une des plus anciennes familles de Normandie, au milieu de gens parfaitement corrects et vieux jeu, elle tombait précisément sur le mari et la belle-mère les plus étonnamment fantaisistes que l'on pût trouver. Tout de suite, le choc se produisit, et ce fut la petite femme délicate et frêle qui le supporta sans broncher, alors que les deux autres en demeuraient aplatis. Dès lors, la maison si gaie de tante Eugénie était devenue lugubre. La première fois que j'y entrai, après sa transformation, je demeurai figée à la porte du salon que je ne reconnaissais presque pas, mais qui, à vrai dire, était très embelli.

Marie, habillée d'une jolie robe de soie grise, voilée de mous-

seline brodée, était à demi étendue sur une chaise longue. Deux officiers de cuirassiers, que je connaissais bien, parce qu'ils s'occupaient d'ordinaire gentiment de moi et de Bog, étaient là, raides comme s'ils eussent avalé leurs sabres. Seule, la tante Eugénie restait immuable dans sa robe de soie changeante à volants, assise devant le métier où elle faisait d'admirables broderies. En général, elle copiait des gravures en couleur d'Hubert Robert, et faisait des panneaux à enchâsser dans des trumeaux et des dessus de portes qui étaient des merveilles. Quand il me fallut absolument avancer, j'entendis crier le parquet sous mes pas, et il me sembla que c'était la première fois qu'il criait. Après avoir dit bonjour à ma nouvelle cousine, et serré la main à mes amis officiers qui semblaient à peine me reconnaître, j'allai m'asseoir sur un tabouret aux pieds de tante Eugénie. Et, tout de suite, je demandai, surprise de ne pas voir le chien :

— Où est donc Bog?

— Pschttt! murmura la tante. Faut pas parler quand il y a des visites!

Je restai baba. Des visites!... M'sieur Brottier et m'sieur d'Féligonde! des camarades intimes d'Henry! et de moi... autrefois, car aujourd'hui ils avaient pas beaucoup l'air de me voir...

Je les regardais. Ils n'avaient pas non plus l'air de s'amuser, et même je surpris, à ma grande joie, des signes qu'ils se faisaient quand ma cousine ne les regardait pas.

— Allons-nous-en! semblait dire m'sieur d'Féligonde.

Et je devinais que le capitaine Brottier répondait :

— Eh bien! lève-toi!... je ne demande que ça!

A la fin, ce fut M. de Féligonde qui se décida.

Il dressa soudain sa haute taille, heureux de se détendre enfin, et, les talons rapprochés, correct et froid, il baisa la très jolie main couverte de bagues que lui tendait Marie, en disant :

— Puisque Bacourt ne rentre pas, nous craindrions d'être importuns en vous encombrant plus longtemps...

Le capitaine Brottier répéta exactement le même mouvement, et ils sortirent comme on sort au théâtre, à trop grands pas, d'un air « pas naturel »...

Alors, sans me gêner, je demandai à tante Eugénie :

— Qu'est-ce qu'ils ont donc?

Elle me lança, sans répondre, un regard suppliant, mais Marie avait entendu et elle questionna :

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

Vous !... C'était la première fois que quelqu'un me disait vous dans la famille. Je répondis paisiblement, me mettant sans m'en rendre compte au diapason, et ne me doutant pas de l'orage que j'allais déchaîner :

— Madame, j'ai demandé ce qu'avaient m'sieur de Féligonde et m'sieur Brottier, parce que je ne les ai jamais vus comme aujourd'hui... C'est vrai, ordinairement ils sont gais, ils blaguent avec tante Eugénie... ils rient... Aujourd'hui, ils avaient des binettes à la désastre, et ils parlaient comme s'il y avait un malade... Alors...

Brusquement, ma nouvelle cousine abandonna sa pose nonchalante, et dit d'une voix acidulée :

— Il est possible que ça les gêne d'avoir une attitude correcte... Mais je leur ai fait entendre qu'ils ne se tiendront plus ici à l'avenir, comme s'ils étaient au corps de garde... et j'espère qu'ils l'ont compris...

Je répondis, sans malice :

— Ils en ont l'air, toujours !

— Je vois, dit Marie qui se leva, que je détonne dans cette maison !

Et elle sortit majestueusement.

Je fis : Ouf !...

— Oh !... Mon Biby ! me dit tante Eugénie, qui avait les larmes aux yeux, il ne faut pas prendre ce ton-là avec ta cousine. Nous avons eu tort, Henry et moi, de donner à la maison une allure un peu trop libre. Les amis d'Henry en ont peut-être abusé... Ta cousine est accoutumée à d'autres façons chez elle.

— Mais puisqu'ici c'est chez vous, tante Eugénie...

— Non, mon petit... C'est moi qui suis chez Henry... maintenant qu'il est marié...

— Alors, je suis chez elle? Tante Eugénie, j'veux m'en aller tout de suite...

Et comme l'abbé Duplessis entrait, je me précipitai sur lui.

— Ah ! m'sieur l'Abbé ! Quelle veine ! Vous allez m'emmener.

La bonne figure toujours épanouie du curé s'était faite sérieuse en voyant les yeux rouges de la tante et mon agitation. Il demanda :

— Tu n'as pas été sage, je parie ?

— Si, M'sieu l'abbé ! C'est-à-dire, j'ai été comme je suis toujours ! Mais j'ai plus des manières pour ici... Alors si j'reste jusqu'à vendredi... deux jours et demi... qu'est-ce qui arrivera ? J'veux pas y penser !

— Je vais demain déjeuner à Nancy à l'évêché, je peux te reconduire, proposa l'abbé. Je dirai que ton Grand père m'a envoyé une dépêche...

Le brave homme comprenait que ma présence serait une source de tracas pour la pauvre tante et pour son cher Henry. A ce moment, ma cousine rentrait. Elle réprima le mouvement d'impatience que lui causait la présence du curé de Sainte-Geneviève, et lui dit très gentiment bonjour. Alors l'Abbé fut magnifique ! Il dit, avec une aisance, une jovialité, une bonhomie et un naturel admirables :

— Ma chère petite Dame, si je tombe chez vous à l'heure où je devrais être rentré à ma cure, c'est que le Grand père de cette enfant-là m'a télégraphié pour me demander de la lui ramener demain matin... Il sait que je déjeune à l'évêché et il viendra la prendre à l'arrivée du train...

— Je croyais, dit Marie, que Sibylle devait rester avec nous jusqu'à jeudi...

— Parfaitement, elle devait rester ; mais on a oublié que... qu'il y avait le... le concours des élèves de Batta... demain... de bonne heure... et qu'il faut absolument qu'elle soit là...

Je pouffais en dedans. Le concours des élèves de Batta ! Il tombait bien, le bon Abbé, quant au choix du motif de mon retour précipité. Marie, d'ailleurs, semblait accepter très volontiers la chose, si bien même que l'Abbé s'enhardit :

— Vous ne voudriez pas me la prêter pour dîner ce soir ? demanda-t-il d'un air calin. J'ai des perdreaux qu'Henry m'a envoyés, et un magnifique gâteau que le pâtissier m'a donné à l'occasion du baptême de son enfant... Ça me ferait plaisir d'avoir Sibylle... et à mes vicaires aussi... la petite est rigolote et elle nous amuse beaucoup...

— Elle fera ce qu'elle voudra, répondit Marie, je ne veux pas être un obstacle à votre plaisir et au sien...

Le soir, quand l'abbé Duplessis me ramena, Marie, fatiguée, était rentrée chez elle, et il n'y avait au salon que la tante

Eugénie, Henry et Bog. C'était, en apparence, comme autrefois, et pourtant « ça n'était plus ça ! »

C'est ce que j'expliquai de mon mieux à l'Abbé, assise en face de lui dans le train qui nous emmenait à Nancy.

— Monsieur le curé, je ne me sens plus à mon aise... Dites à la maison qu'il ne faut plus qu'on m'envoie à Lunéville, voulez-vous? Si c'est moi qui le dis, on ne m'écoutera pas.

— Mon petit, tu as tort de te buter comme ça... Ta cousine est parfaite, c'est une femme du monde accomplie...

Je répondis :

— Justement, c'est bien ça !

Je ne devais plus revoir jamais la vieille tante que j'aimais tant. Pour faire plaisir à sa femme, qui voulait être en Normandie, Henry se fit envoyer à Dieppe, où sa mère le suivit. Elle mourut quelques années plus tard sans être revenue en Lorraine.

***

— J'ai deux grandes nouvelles à t'apprendre, me dit Jeanne en arrivant un jour à la maison. La première, c'est que Papa va probablement rester six mois de plus ici... Oui... à la suite du retour des troupes d'Italie (il venait d'y avoir la guerre) on fait des changements, des remaniements, enfin je ne sais quoi, et Versailles n'est pas encore libre... L'autre nouvelle, tu la sais peut-être déjà?

— Je ne pense pas ! Dis?

— Eh bien ! c'est que tu ne seras mise au Petit Sacré-Cœur que dans un an.. Le savais-tu ?

— Pas du tout ! Mais toi, comment le sais-tu ?

— Parce que, ce matin, je suis sortie avec Papa, et nous avons rencontré ton Grand père qui lui a dit que les Jésuites allaient habiter la maison du Petit Sacré-Cœur. Du moins, je crois que c'est bien ce nom-là qu'il a dit? Tu les connais?

— Non, mais je connais leur nom ! Je l'ai déjà vu, je ne sais pas où... vu ou entendu... Et alors?

— Et alors, le Petit Sacré-Cœur se fond avec le grand. Mais c'est trop loin pour qu'il y ait des externes... Il n'y aura plus que des demi-pensionnaires qu'on viendra prendre avec un omnibus et qu'on ramènera le soir... Tes parents trouvent

que c'est trop long, et qu'il faut partir de trop bonne heure... alors ils ont décidé d'attendre encore un an...

Je dis : « Chouette!... » et je piquai une « chandelle », c'est-à-dire un saut en hauteur, les talons serrés et les bras collés au corps.

Au déjeuner, on parla tout le temps des Jésuites. Grand mère raconta avec admiration qu'ils faisaient des travaux considérables dans la maison du cours Léopold, et j'appris ainsi que le Petit Sacré-Cœur avait été là, et non pas dans les vieux quartiers tristes où mon imagination le situait. Grand père dit :

— En effet, j'ai rencontré tout à l'heure les Marnésia qui m'ont dit que tout allait être mis à neuf... Il y a une nuée d'ouvriers... Dans quelques jours, tout sera terminé. Les Jésuites sont, paraît-il, pressés de s'installer...

J'étais dressée à ne pas faire de questions et, d'une façon générale, à ne pas parler à table. Je n'étais pas non plus curieuse et, sans demander d'explications, je me forgeai une idée de ces Jésuites desquels j'entendais parler. Ce devait être des amis des Marnésia, puisque les Marnésia connaissaient leurs projets. Le marquis et la marquise de Marnésia étaient des amis de mes grands parents. Ma mère elle-même allait volontiers chez eux. M. de Marnésia était un grand bonhomme très distingué, et sa femme immense, très brune, avec de longs yeux noirs, s'habillait à ravir et avait très grand air. Le frère de M. de Marnésia était chambellan de l'Empereur, et ils étaient très bonapartistes, ce qui contribuait à me les faire aimer. Ils habitaient un vieil hôtel place Saint-Georges, et le château de Lénoncourt, à trois lieues de Nancy. Comme le Maréchal, ils aimaient les enfants, et, n'en ayant pas, ils attiraient chez eux ceux des autres.

Je pensai : « Puisque les Jésuites, c'est des amis des Marnésia, ils sont peut-être gentils comme eux. » Je dis à Jeanne :

— Probablement, la première fois qu'on ira à Lénoncourt, on verra les Jésuites...

— C'est possible ! répondit-elle avec indifférence ; dans tous les cas, je sais qu'il y a une fête chez eux le 25... Maman et Marie ont dit qu'il y aurait de la très belle musique...

Quelques jours après, comme le vieux Claude m'emmenait chez ma tante de la Salle qui demeurait cours Léopold, au coin de la rue du Haut-Bourgeois, je vis une longue file de

voitures arrêtées en face de l'autre côté du cours. Je dis à Claude :

— Qu'est-ce qu'il y a donc là?

Il me répondit :

— Je ne sais pas... C'est du monde qu'est chez les Jésuites, bien sûr...

Jeanne de la Salle, qui venait au-devant de moi, coupa court à la conversation et me conduisit à sa mère. La tante Pauline était assise contre la fenêtre du salon et semblait considérer avec intérêt ce qui se passait en face. Je demandai :

— Qu'est-ce qu'il y a chez les Jésuites?

La tante répondit aigrement :

— Une fête, je suppose... Il y en a d'ailleurs presque tous les jours depuis qu'ils sont là...

Je pensai : « L'a pas l'air content!... C'est probablement parce qu'elle est pas invitée... »

Jeanne me fit monter dans sa chambre. Elle n'avait que dix-huit mois de plus que moi, mais elle paraissait avoir vingt ans. Elle était très belle, d'une beauté classique, dont elle avait conscience et qu'elle respectait. Jamais elle ne courait, ni ne criait, ni ne chiffonnait ses robes. Elle ne jouait pas et ne riait jamais. Ses mains, très belles aussi, n'avaient jamais une tache d'encre, et ses ongles étaient roses et polis. Elle travaillait à merveille et se faisait elle-même des robes compliquées qui me remplissaient d'une respectueuse admiration. Non pas que j'eusse voulu en avoir de semblables, je me serais fait l'effet d'un chien savant, mais, sur Jeanne, je trouvais magnifiques ces belles étoffes brillantes.

En entrant dans sa chambre, je vis une grosse lorgnette de courses qui était posée sur la fenêtre et elle me dit :

— Si tu veux, nous allons nous amuser à regarder les toilettes, quand on sortira de chez les Jésuites. Je les ai déjà vues quand on est entré...

Étant petite, j'étais très myope, mais on ne s'en était jamais avisé, parce que, paraît-il, la forme de mes yeux n'indiquait pas du tout cette myopie.

Elle me tendit la lorgnette et me demanda :

— Tiens, justement voilà des dames qui sortent. Qui est-ce?

Je répondis :

— Je ne vois pas du tout... Regarde, toi!

Elle sauta sur la lorgnette d'un mouvement vif qui tranchait avec son allure accoutumée, et dit :

— C'est madame de Bouvier... et madame de Mitry... madame de Mitry va passer par ici, si elle rentre chez elle... d'ailleurs, elle est toujours mal habillée...

— Oui, peut-être... Mais elle est si charmante!

Jeanne déclara, péremptoire :

— On n'est pas charmante avec un nez comme ça! Son nez est encore plus long que le tien...

— C'est possible! mais je sais bien que, si je pouvais choisir quelqu'un à qui ressembler, c'est elle que je choisirais...

Jeanne ne m'écoutait plus. Complètement emballée, les coudes calés sur l'appui de la fenêtre, elle regardait éperdument la sortie des belles dames qu'elle nommait au passage :

— Madame de l'Espée... et madame de Vaugiraud... madame des Réaulx, madame de Saint-Ouen, madame de Montangon et Marie... madame de Scitivaux et ma tante d'Hoffelize... Depuis que les Jésuites sont là, elle devient un peu plus folle tous les jours, la tante d'Hoffelize... Ma mère dit qu'ils lui ont jeté un sort... et d'ailleurs Xavier aussi le dit...

La comtesse d'Hoffelize, son fils Xavier et sa fille Alice étaient les derniers représentants d'une des plus anciennes familles de Lorraine. Très originale, très dure pour ses enfants, d'une piété bizarre, Mme d'Hoffelize m'inspirait une antipathie et une terreur irraisonnées, mais invincibles.

— Elle n'a plus d'yeux que pour les Jésuites, continuait Jeanne. Elle ne pense qu'à eux, ne parle que d'eux, et leur envoie tout le gibier que Xavier tue... Dans tous les cas, moi, je ne me plains pas, car ce qu'ils ont égayé la vie du quartier!

Le soir, à table, Grand mère me demanda :

— T'es-tu bien amusée chez Jeanne de la Salle?

Je dis :

— Non... pas beaucoup... On a joué à regarder les gens sortir de chez les Jésuites...

— Ah! c'est vrai! dit Grand mère. Il y avait une fête chez eux aujourd'hui... et c'est dans leur chapelle qu'on entend la meilleure musique de Nancy.

Je demandai, étonnée :

— Ils ont une chapelle?

— Mais naturellement!

— Une chapelle pour eux tout seuls! Mâtin! C'est des gens bigrement chics!

— Tu me feras le plaisir, s'écria Grand père horripilé, de ne pas dire : « mâtin »... ni « bigrement », ni « chic »... Tu sais que je déteste ces façons-là! Et puis, pourquoi as-tu l'air de tomber des nues parce que les Jésuites ont une chapelle?

— Parce que c'est la première fois que je vois ça!

Et comme Grand mère est très pieuse et qu'elle passe énormément de temps à l'église, je conclus :

— Ce que ce serait commode pour vous, hein, Grand mère?

— Quoi?

— Ben d'avoir une chapelle...

Ma mère me regarda en haussant les épaules, et déclara :

— Il y a vraiment des jours où cette enfant est stupide!

J'ouvrais des yeux ronds. Grand père devina vaguement le malentendu et me demanda :

— Qui donc crois-tu que ce soit, les Jésuites?

Je flairais, moi aussi, une gaffe, et je répondis en hésitant :

— Dame! je crois que c'est des gens...

— Des gens comment?

— Ben des gens comme les Marnésia ou les Scitivaux, ou...

— Les Jésuites, expliqua brièvement Grand père, c'est un ordre... un ordre religieux...

Grand mère acheva avec componction :

— L'ordre le plus grand et le plus beau du monde...

— Ça, dit Grand père, c'est une affaire de goût!

J'étais vexée. Je me rendais compte que j'avais été grotesque. En même temps, je me souvenais nettement tout à coup où j'avais vu ce nom de Jésuite que je n'avais pas tout de suite reconnu. C'était en feuilletant un volume de Pascal quand j'arrangeais les livres de l'oncle Adolphe... Quel volume?... Un vert foncé... avec des fers superbes... une vieille reliure... à droite de la troisième fenêtre sur le deuxième rayon... Et je pensais : « C'est Pascal qui était là, le dernier dans le coin. Oui... C'est bien ça sûrement... mais dans quel volume? »

L'oncle Adolphe était à Nancy pour l'instant. Mais quand avait commencé la fâcheuse conversation sur les Jésuites, il avait quitté la table déjà. Il ne mangeait le soir qu'un œuf poché dans du bouillon et de la marmelade de pommes, et

il était entendu qu'il n'attendait pas la fin du dîner, au cours duquel il aurait regardé manger les autres.

A huit heures, au lieu de monter directement me coucher, j'entrai chez l'Oncle qui déjà travaillait à son bureau. Il me demanda, bourru :

— Qu'est-ce que tu veux?

— Oncle Adolphe, voulez-vous me prêter un volume de Pascal?

— Un volume de Pascal, dit l'oncle étonné, pourquoi faire?

— Pour chercher quelque chose dedans.

— Lequel?

— Justement... je vais vous demander de me dire lequel... C'est celui où il y a des affaires sur les Jésuites...

— Les *Provinciales*?

— Peut-être bien... Je sais que c'est dans un des Pascal, mais je ne sais pas du tout lequel...

— Qu'est-ce que tu veux chercher? Ce n'est pas un livre pour les enfants...

— C'est inconvenant?

— Ce n'est pas inconvenant, mais tu n'y comprendrais rien... Laisse-moi tranquille... Ah!... à propos!... elles sont bien mal copiées, tes lettres de ce matin : celle de monsieur Molé peut aller, mais celle de monsieur Guizot est illisible...

— Ben, je la recommencerai, oncle Adolphe... ou bien voulez-vous que je vous rende les dix sous?

L'oncle Adolphe, — qui continuait le travail vraiment gigantesque de mettre en ordre les Mémoires que le prince de Talleyrand lui avait légués, — me faisait copier toutes les lettres qu'il voulait conserver, et c'était ma copie qu'il épinglait ou collait dans le manuscrit. Il me donnait dix sous par lettre. Il y en avait de longues, celles de M. Thiers, par exemple, mais d'autres très courtes et, quelquefois, je gagnais dix ou quinze francs par jour.

Après avoir offert de rendre les dix sous, j'eus l'idée de proposer un autre arrangement :

— Voulez-vous, oncle Adolphe, je recommencerai la lettre et vous me permettrez de prendre le Pascal un instant...

L'Oncle me répondit, sans lever le nez de dessus ses papiers :

— Va te coucher!

Quelques jours s'écoulèrent pendant lesquels, à table, on

parla de plus en plus des Jésuites. On se ruait à leur chapelle, disait Grand mère, et leurs cinq messes ne suffisaient pas, parce que la foule était grande et la chapelle petite. Ma mère, qui allait très régulièrement à la messe le dimanche, mais que les offices de la semaine n'avaient jamais paru intéresser, annonça un matin l'intention d'aller à cinq heures à un salut chez les Jésuites. Le père Félix prêcherait et il y aurait de la musique admirable.

Je demandai innocemment à Grand père :

— Le père Félix, c'est-y le bassin qui prêchait à la cathédrale l'année dernière?

Grand mère ne comprit pas, mais Grand père dit, mécontent :

— Tu as une façon de parler tout à fait inconvenante...

Tandis que l'oncle Adolphe, étonné, demandait à son beau-frère :

— Comment? tu l'emmenais à la retraite du Père Félix?

— Je l'y ai emmenée deux ou trois fois pour ne pas écourter sa promenade, répondit Grand père, ça ne durait pas plus de trente-cinq minutes... et elle m'avait dit que ça ne l'ennuyait pas...

Je protestai avec véhémence :

— Parc'que j'croyais qu'ça ressemblerait au père Didon que je l'avais dit... Quand vous m'avez emmenée au père Didon, je m'suis pas embêtée, mais l'autre affreux ! Oh ! là là...

Il y avait eu deux retraites pour les hommes, prêchées à la cathédrale à quelques mois de distance, et Grand mère avait persuadé à Grand père qu'il ne pouvait pas se dispenser d'y aller. Je crois que ça l'amusait tout juste, d'autant plus que cela entravait plus ou moins la promenade de six kilomètres que nous faisions chaque jour ensemble. Deux ou trois fois, se voyant en retard si nous ne rentrions pas plus tôt, il m'avait dit :

— Si ça ne t'ennuie pas de passer une demi-heure à la cathédrale, nous ne serons pas obligés d'écourter notre promenade.

Et, naturellement, j'avais dit que ça m'était égal.

A cette retraite « pour les hommes », il y avait surtout des femmes, mais les premiers rangs étaient effectivement réservés aux hommes et j'étais flattée d'être seule parmi eux.

J'avais écouté attentivement le père Didon, grand, vigoureux et éloquent. Il m'avait empoignée comme les autres par ses beaux gestes et sa superbe voix. Mais le père Félix, dont

l'énorme tête dépassait à peine le rebord de la chaire, et qui, d'une voix blanche et sur un ton monotone, débitait un discours froid qui semblait appris, m'avait inspiré une véritable répulsion et aussi un immense ennui. Ce matin-là, j'entrevis la possibilité de nouvelles conférences, et je demandai, inquiète :

— Alors, il est ici ?

— Qui ? demanda Grand mère.

— Le père Félix ?

— Naturellement, puisque c'est lui qui est le supérieur de la maison de Nancy...

Comme je n'avais pas l'air de comprendre, l'oncle Adolphe m'expliqua :

— Jusqu'ici les Jésuites n'avaient pas de maison à Nancy... maintenant ils ont repris la maison du Petit Sacré-Cœur qui leur appartient et ils s'y sont installés...

Je demandai :

— Est-ce qu'ils sont beaucoup ?

— Il y a quatre Pères et le père Félix, dit Grand mère, très au courant, mais il y en aurait cinquante que ce serait encore insuffisant... Les confessionnaux sont assaillis... alors qu'à la Chapelle Ronde il n'y a plus personne...

En attendant que l'église Saint-Épvre fût terminée, notre paroisse était la chapelle du vieux Palais Ducal, dans laquelle sont les tombeaux des ducs de Lorraine. On l'appelait la Chapelle Ronde. Elle est immense pour une chapelle, mais infiniment trop petite pour une église, et elle donnait toujours l'impression d'être encombrée. Grand mère acheva :

— D'ordinaire, on se bousculait ; à présent, c'est comme si le feu y avait passé...

— C'est complètement ridicule, déclara Grand père.

Ma mère dit :

— Toutes ces histoires des Jésuites m'ont fait oublier que j'ai reçu tout à l'heure un mot de Gabrielle de Prez... Édith a la rougeole... et on a envoyé Yvonne chez sa tante d'Hoffelize pour qu'elle ne l'attrape pas...

Quand je sortis avec Grand père, à l'heure accoutumée, je lui dis :

— C'est moi qui voudrais pas être à la place d'Yvonne... Elle me fait peur, moi, madame d'Hoffelize avec ses vêtements noirs sans être en deuil et ses espèces de voiles sans être religieuse !

— Elle est du tiers ordre, répondit Grand père. Et puis, tais-toi ! la voilà !

En effet, Mme d'Hoffelize venait de surgir d'une boutique et piquait droit sur nous.

— Ah !... Monsieur de Gonneville ! C'est une vraie chance de vous rencontrer ! J'allais justement chez vous pour vous demander un service... J'ai ma petite nièce Yvonne pour quelques jours...

— Je sais, dit Grand père.

— Ah ! bon !... Cette petite qui n'a jamais été séparée de sa mère et qui ne peut pas se passer de sa sœur, est comme une âme en peine... elle pleure... elle s'ennuie... Et j'allais demander à madame de Gonneville de vouloir bien me donner la petite Sibylle pour la consoler un peu...

Elle se tourna vers moi, et sa figure revêche se fit presque aimable :

— Ça ne vous amusera pas beaucoup, ma petite fille, Yvonne est plus jeune que vous...

Je souriais bêtement, en lançant à Grand père un œil suppliant. Mais déjà il acceptait.

— Je vais conduire Sibylle chez vous, madame, on ira la reprendre avant le dîner...

— Non... donnez-la-moi... je rentre.

Elle se dirigea à grands pas vers le vieil hôtel qu'elle habitait rue du Haut-Bourgeois. Je courais presque pour la suivre. En arrivant, elle demanda au domestique :

— Où est mademoiselle Yvonne?

— Dans la cuisine, madame la Comtesse... où qu'elle est en train de regarder l'*pouésson*...

— Ah! dit Mme d'Hoffelize, il est prêt, le poisson?

— J'*croués* qu'oui... qu'on attendait qu'Madame pour l'couduire...

Le domestique avait l'air d'un paysan. Il se tenait gauchement les doigts écartés, les pieds en dedans. Mme d'Hoffelize expliqua :

— Il arrive des Vosges, je ne l'ai que depuis huit jours.

Et elle entra dans la cuisine où je la suivis. Yvonne, la bouche entr'ouverte, regardait avec des yeux ronds quelque chose qui m'était caché par les dos de la cuisinière et de la femme de chambre. Quand elles se déplacèrent, je poussai un cri d'admiration.

— Oh!... qu'il est beau!

C'était, allongé sur une planche recouverte d'une nappe pliée, et entouré de pommes de terre et de persil, le plus admirable poisson que l'on pût voir. Un de ces énormes brochets de la Moselle, dont la chair est comme du marbre et qui n'ont presque pas d'arêtes. A côté du poisson, sur la table, était un saladier de faïence lorraine rempli de sauce mayonnaise verte, infiniment réjouissante à voir.

— C'est Xavier qui l'a pêché chez Albert Cézar, explique Mme d'Hoffelize; alors, comme c'est justement vendredi, je l'envoie aux Pères pour leur dîner... Partez vite, Joseph! Vous avez la carte?

La cuisinière montra la carte de visite plantée dans le persil. Joseph prit sa casquette et ses gants...

— Allez au salon! les petites filles! dit Mme d'Hoffelize, qui nous fit sortir de la cuisine en nous chassant devant elle.

— Si tu veux, proposa Yvonne en entrant dans le salon, nous allons regarder partir le poisson?

Et nous fûmes nous embusquer à une des hautes fenêtres, le nez écrasé contre le carreau!

Presque aussitôt, Joseph sortit de l'hôtel, tenant à deux mains la longue planche sur laquelle reposait le brochet, recouvert d'une serviette. Nous le vîmes s'engouffrer dans la rue des Loups. Je dis :

— Par où donc va-t-il?... C'est pas le chemin pour aller cours Léopold... Il fallait monter la rue du Haut-Bourgeois tout simplement...

Yvonne expliqua :

— C'est qu'il ne connaît pas encore bien Nancy... Il va tourner dans la rue de la Manutention...

Mais Joseph passa devant la rue sans y entrer et disparut au bout de la rue des Loups. A ce moment, la femme de chambre se précipita dans le salon, où elle croyait trouver Mme d'Hoffelize, en criant :

— Madame la Comtesse! il a oublié la sauce!

La porte de la Tante s'ouvrit brusquement, tandis qu'elle demandait, effarée :

— Comment, il a oublié la sauce?... Eh bien! qu'est-ce que vous attendez pour aller la porter?... Courez vite!... vous ou la cuisinière, peu importe!... mais dépêchez-vous!

Quelques minutes plus tard, la femme de chambre revenait en disant :

— Je suis arrivée bien à temps!... le poisson n'était pas encore là!

— Pas encore là! s'écria Mme d'Hoffelize, affolée. Il lui sera arrivé quelque chose!... il l'aura laissé tomber!... il est tellement maladroit...

Je dis :

— Non... c'est qu'il a pris un mauvais chemin.... Nous l'avons vu qui filait par la rue des Loups...

— Madame la Comtesse lui a bien expliqué où c'était? questionna la femme de chambre, soupçonneuse.

— Mais non... Je lui ai dit : « Vous allez porter le poisson chez les Pères », et il m'a répondu : « Oui », sans rien me demander... Il avait l'air de savoir où c'était...

— Parfaitement!... son frère est convers chez les Dominicains... C'est sûrement là qu'il est allé...

— Mon Dieu! dit Mme d'Hoffelize, qui s'effondra sur un fauteuil, est-ce possible?

— Dame! expliqua la femme de chambre, pour lui, les Pères, c'est les Dominicains!

J'avais le fou rire, et je me cachais en restant le nez appuyé au carreau. Yvonne, douce et câline, cherchait à consoler sa tante :

— Ils mangeront des œufs durs avec la sauce verte, c'est excellent...

Elle fut mal récompensée de sa gentillesse. Mme d'Hoffelize la remercia d'un :

— Tais-toi, petite sotte! articulé de cette voix, coupante et blanche à la fois, qui contribuait à la rendre antipathique.

Tandis que, restée prudemment dans mon coin, je pensais :

« Faut absolument que je voie comment ils ont le nez fait, ceux qui n'ont eu que la sauce. »

***

Pendant quelques jours, les Jésuites furent un peu négligés à la maison, où l'on s'occupait, ma mère du moins, presque exclusivement de l'arrivée à Nancy du nouveau Receveur général, le baron de Soubeyran. Mme de Soubeyran allait, disait-on, beaucoup recevoir. Déjà sa fille, la comtesse de Beau-

champ, était arrivée chez elle avec ses enfants. C'était une grande femme, très élégante, qu'on avait aperçue faisant des courses dans la ville. La voiture de « la Recette » était bien attelée... Nicolas, notre domestique, avait averti Grand mère qu'un valet de pied était venu demander si Mme de Gonneville avait un jour et, si oui, quel était ce jour.

Et, le dimanche suivant, Mme de Soubeyran s'amena. J'étais dans le salon, où j'aidais, avec Jeanne et Marie Ambert, ma mère à servir le goûter, et je faillis, de surprise, lâcher l'assiette de gâteaux que je tenais. Je m'étais attendue à voir une femme comme Mme Ackermann, parce que les enfants jugent volontiers que les gens et les choses du même ordre doivent se ressembler. Et, au lieu de la femme à la mode, élégante et froufroutante que je rêvais, je voyais entrer en bombe une sorte de tas bizarrement fagoté, qui venait s'abattre à côté de Grand mère en soufflant, et en parlant aussi, heureusement, car tout ce que disait ce tas fut immédiatement pittoresque et charmant; et, surprenant pour moi, déshabituée, — depuis que je ne voyais plus tante Eugénie et Henry, — de cette fantaisie que j'aimais par-dessus tout.

Fille de Savary, duc de Rovigo, Mme de Soubeyran est l'être le plus cocasse et le plus imprévu qui se puisse voir. Elle dit tout ce qui lui vient à l'esprit, sans aucun souci de la qualité de l'interlocuteur. Elle s'agite, trépigne, se tortille avec une agilité qui surprend, étant donné sa lourdeur. Mais, en dépit de son énorme nez crochu et de sa bouche moustachue, cette vieille femme, aux traits heurtés et hommasses, aux yeux pétillants de malice, qui se coiffe comme une concierge, et s'habille on ne sait comment et d'on ne sait quoi, a quand même très bon air. Pour l'instant, elle dit à Grand mère, qui est baba de surprise :

— Je vous interloque!... Oh!... ne me dites pas que non!... J'ai déjà commencé une tournée de visites, et je vois bien que, partout, je produis le même effet... Ça s'explique... Je succède à une belle Madame, qui s'habillait à faire baver les anges d'admiration, et je suis toujours fichue comme l'as de pique... Il faut le temps de s'habituer à moi!... Est-ce que je ne verrai pas le colonel de Gonneville?... Canrobert et Pélissier m'ont dit que c'est ce qu'il y a de plus intéressant à Nancy?

Pendant la guerre d'Italie, — du moins, je crois que c'est

à ce moment-là, — le maréchal Pélissier avait remplacé Canrobert au gouvernement militaire de Nancy.

— Sibylle ! appelle Grand mère, va voir si ton Grand père est là ?

Mme de Soubeyran promène sur moi ses yeux brillants, ronds et mobiles comme ceux des perroquets, et dit :

— Tiens !... mais je la connais, cette drôle de petite fille-là !... Je la vois trottiner dans la ville comme un rat, avec un vieux domestique qui ne peut pas la suivre...

Puis, elle avise Marie Ambert, qui s'est approchée avec ma mère.

— Vous êtes mademoiselle Ambert, n'est-ce pas?... Je vous devine, parce que je sors de chez vous et que j'ai vu madame Ambert et sa sœur, madame Braccini, et vos deux cousines, qui sont grandes et belles comme vous... Et on m'a dit qu'il y a encore une troisième Braccini, qui est mariée... C'est beau des familles comme ça !... On m'avait dit aussi que vous étiez ici et que j'allais vous voir...

— Ma fille ! dit Grand mère, présentant ma mère, qui est restée en arrière.

— Ah !... parfaitement !... Je vous avais demandée aussi, madame de Mirabeau... et on m'a répondu que vous receviez avec madame de Gonneville... Ma fille, madame de Beauchamp, va venir vous voir tout à l'heure... Elle se permettra d'amener ses deux garçons, pour qu'ils fassent connaissance avec votre petite fille... Je n'ai pas voulu les amener avec moi... Quand on vient pour la première fois dans une maison, c'est ridicule d'entrer les uns derrière les autres, comme des canards qui ont avalé une ficelle... Vous ne trouvez pas?

Puis, comme je reste à la regarder et à l'écouter, elle me dit, bourrue :

— Eh bien ! et ce Grand père? On ne va donc pas le chercher?

Grand père est dans sa chambre. Il lit le *Journal des Débats*.

— Grand père, il y a madame de Soubeyran qui veut vous voir !

— Me voir? dit Grand père, ahuri, pourquoi ça?

— Pac'que l'maréchal Canrobert et l'maréchal Pélissier lui ont dit que vous êtes ce qu'il y a de plus amusant à Nancy...

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? grogne Grand père, tu diras que je suis sorti... que tu ne m'as pas trouvé...

— Grand père, vous avez tort de pas vouloir venir voir la vieille dame... Elle en vaut la peine... Elle a l'air intelligent comme un vieux singe, et elle est drôle comme tout... C'est la première vieille dame comme ça que j'vois!

Grand père replia son journal et se leva, en disant :

— J'ai connu son père, à ta vieille dame!... C'était un homme très brave, mais un vilain monsieur...

Je demandai :

— Qui c'était son père?...

— Le duc de Rovigo...

— Celui qui a fait fusiller le duc d'Enghien?

— Parfaitement!... Heureusement, tu apprends quelque chose en lisant à tort et à travers, car ça n'est pas en travaillant que tu t'instruis... Monsieur Duvaux est très mécontent de toi...

Nous arrivions au salon en même temps que Mme de Beauchamp y entrait avec ses deux enfants, Louis et Étienne. C'était une grande femme, aussi grande que Marie Ambert et les Braccini. Elle avait l'énorme nez de sa mère, des yeux moins vifs et l'air moins intelligent, mais on la devinait meilleure. Toute sa haute personne respirait la bonté. Elle avait une magnifique tournure et était parfaitement bien faite. Bien habillée aussi. Ce dimanche-là elle avait une robe à double jupe, en mousseline blanche, brodée de petits bouquets de roses, qui s'étendait sur une « cage » modérément large, mais qui rendait quand même la robe disgracieuse, et déformait la ligne en l'élargissant vers le bas. Un chapeau de bergère en paille d'Italie couvert de roses, et vaguement noué sous le menton par des brides de velours noir, était posé sur des cheveux bruns, épais et ondulés. Une cascade de boucles en sortait, couvrant le dos jusqu'à la taille. Une ceinture de ruban rose, très large, se nouait derrière, et retombait sur la jupe en larges coques étalées. Évidemment, ce n'était pas joli, joli, mais Marie Ambert était moins bien habillée encore, et ma mère avait une affreuse robe à « dispositions », c'est-à-dire qu'au bord de chaque volant, courait une « grecque » d'une autre couleur que le fond. Il y avait sept volants, qui tombaient sur une cage gigantesque. C'était purement hideux. La robe de Marie, en taffetas écossais, où le rouge dominait, était à double jupe, comme celle de Mme de Beauchamp. Au

lieu de corsage, une chemise Garibaldi en foulard, rouge « solférino ». Ses beaux cheveux châtains étaient enfermés dans une lourde résille de chenille rouge, qui s'étalait sur le dos, le cachant complètement. De toutes les affreuses modes du Second Empire, celle des résilles était la plus complètement enlaidissante et vulgaire.

Ma mère, qui ne l'avait pas adoptée, était coiffée en bandeaux « à l'impératrice », avec un chignon de nattes, qu'un seul peigne d'écaille retenait très bas sur la nuque. Elle était toujours assez mal habillée, parce que, d'abord, elle pouvait dépenser très peu d'argent, ensuite, parce que, en fait de toilette, elle n'avait, pas, à mon avis, très bon goût. D'ailleurs, elle se souciait peu de la mode, parce qu'elle avait beaucoup d'esprit, et n'aurait jamais porté les choses qu'elle jugeait lui aller mal. Pour moi, qui n'aimais que les femmes longues et minces de partout, la tournure de ma mère ne m'emballait pas, mais je voyais bien qu'elle était admirablement faite, et que, avec son joli teint frais, elle avait du brio et de l'éclat. Si sa taille n'avait pas été exagérément fine entre la poitrine et les hanches développées, je l'aurais admirée sans restriction.

A Nancy, les deux tailles célèbres étaient celle de ma mère et celle de Mme Alexandre, la femme du procureur général. Mme Alexandre avait, à mon gré, plus d'élégance et de souplesse, mais elle devait avoir au moins quinze ans de plus que ma mère et se coiffait avec des anglaises pour cacher sa figure, qui était complètement de travers, très laide et fanée. Mais elle s'habillait divinement. Elle avait une fille de dix-huit ans, bien tournée comme elle, et très charmante, sans être jolie. Ma mère n'aimait pas Mme Alexandre, et je crois que Mme Alexandre ne l'aimait pas non plus. On n'était pas, du moins, je le crois, en relations de visites, mais j'apercevais les Alexandre, chez les Ambert et chez ma cousine, la baronne Buquet, femme du maire de Nancy.

A peine arrivée, Mme de Beauchamp fut amenée dans la conversation à parler de Mme Alexandre, et elle loua, très fort, sa délicieuse tournure, en évitant de parler du reste. Et je me rendis compte tout de suite qu'elle devait être très bienveillante, parce que, habituellement, tous ceux qui parlaient de Mme Alexandre, après avoir vanté sa taille, ajoutaient : « C'est

dommage qu'elle soit si laide! » ou quelque réflexion analogue à celle-là.

Grand père causait avec Mme de Soubeyran et ne semblait pas du tout regretter le *Journal des Débats*. Elle devait alors avoir soixante-cinq ou soixante-dix ans, et Grand père, né en 1783, en avait soixante-seize. Tous deux avaient connu l'Empire et la Restauration, et avaient été mêlés aux événements de l'époque. Ils remuèrent, tout de suite, un tas de vieux souvenirs. Mme de Soubeyran avait des idées générales et des idées tout court, et les dames de Nancy ne pouvaient pas, évidemment, lui faire la pige. Grand père avait pourtant une amie, la baronne du Montet, qui était aussi une femme d'esprit, mais exquise et raffinée, et qui avait gardé les façons des anciennes cours.

— Mon bon colonel, disait Mme de Soubeyran, ce que je suis contente de vous voir!... Ah! nous allons en tailler, nous deux, des bavettes!... Je reçois le vendredi, c'est mon jour officiel, mais je suis toujours chez moi avant quatre heures, et j'espère bien que vous viendrez me voir souvent...

En parlant, elle avait sorti de dessous l'espèce de housse de soie noire, qui couvrait son corps râblé, une affreuse tabatière de corne, dans laquelle elle puisa, écrasant ensuite contre son nez gigantesque le tabac qui retombait en pluie sur sa vaste poitrine. Je la regardais, horrifiée. Elle s'en aperçut et dit à Grand père :

— Je vois que votre petite fille n'a jamais vu priser... Oh!... je sais bien que je retarde, mais ce n'est pas seulement une habitude, c'est un besoin... Si je ne prisais pas, je serais bête comme une oie...

Le maréchal Canrobert entrait en disant :

— Je vous amène le printemps...

Il chassait devant lui Marguerite et Hélène Braccini, les nièces de Mme Ambert, qui étaient, elles aussi, d'une étonnante beauté. Et il expliqua :

— Je suis allé faire une visite à cette bonne Mme Ambert, et j'ai retardé ainsi l'arrivée de ces deux jeunesses, qui devaient me maudire, parce qu'on les a forcées à rester pour m'offrir du thé, que j'ai en horreur...

Les yeux mobiles de Mme de Soubeyran allaient de Marie

Ambert à ses cousines avec une véritable satisfaction. A la fin, elle déclara :

— Je ne sais pas encore quel agrément offre Nancy au point de vue intellectuel, mais pour ce qui est de la joie des yeux, il est impossible d'être mieux servi!... C'est une vraie pépinière de jolies femmes... Madame de Ludre, madame de Mitry, mademoiselle de Klopstein, madame de l'Espée, mademoiselle de Villevielle, et vous trois, c'est vraiment épatant!

— Ma sœur et moi, nous ne sommes pas de Nancy, dit Hélène Braccini en riant, nous passons seulement un mois chez mon oncle et ma tante Ambert...

— Ah!... tant pis... tant pis!... Dans ce cas, je vais me dépêcher de vous avoir à la Recette générale...

— Moi aussi, dit le maréchal, je veux vous avoir... Voulez-vous me faire le plaisir de venir tous goûter au Gouvernement... Quel jour?... Voyons!... Ah! si le général Anselme était là... il me dirait tout de suite quel jour je peux choisir...

Il hésita un instant et reprit :

— Enfin, disons toujours jeudi, voulez-vous? S'il y a quelque chose de changé, je vous avertirai. On goûtera dans le parc.

Il se tourna vers Mme de Soubeyran et Grand mère, et acheva, courtois :

— Si, toutefois, cela vous convient?

— Mon Dieu! dit Mme de Soubeyran, je vous avoue, monsieur le Maréchal, que la perspective de poser mon vieux postérieur sur l'herbe n'a rien qui me réjouisse particulièrement, mais je ne vous en sais pas moins gré de l'intention...

— Moi, dit Grand mère à son tour, je vous remercie, monsieur le Maréchal, mais je ne sors jamais...

Le Maréchal, qui n'était rien moins que diplomate, dissimula à peine la satisfaction qu'il éprouvait de voir son goûter délivré des deux vieilles dames. Il s'inclina en s'efforçant, toutefois, de prendre un air de regret. Puis il dit :

— Il est bien entendu que je compte sur les enfants... A propos d'enfants, je vous en veux, Madame de Gonneville... Oui... d'abord, de m'avoir envoyé ces charmants éventails de plumes que ma réflexion ne visait aucunement... ensuite, de me les avoir renvoyés par ces deux pauvres mômes, qui étaient profondément humiliées et désolantes à voir... Elles avaient l'air des Bourgeois de Calais!... Jeanne surtout, parce

que, je crois bien que, au fond, Sibylle avait envie de rire... Quant aux plantons, ils en étaient malades!... C'est curieux!... ces deux enfants-là, quand elles viennent au Palais, leur procurent tous les embêtements du monde, et ils ne peuvent pas s'en passer... Dans tous les cas, je vais vous renvoyer des plumes... et à madame Ambert aussi, dès que j'en aurai...

Et il ajouta prudemment :

— Si j'en ai!

Pendant les trois jours qui précédèrent le goûter, Jeanne ne pensa pas à autre chose. Marie lui faisait une robe de mousseline blanche. Moi, je savais que je serais fagotée comme toujours, et, de cela, j'avais depuis longtemps pris mon parti, me consolant par cette formule chère aux enfants : « Quand je ferai ce que je voudrai », j'ôterai mes boucles d'oreilles et j'aurai des petites robes simples, sans cochonneries d'ornements! Je blaguais moi-même mes costumes, qui me faisaient ressembler aux chiens savants du cirque Franconi.

Grand mère avait un goût effroyable et ma mère, qui s'en apercevait peut-être, préférait éviter des discussions sur un sujet assez insignifiant. Je crois que si j'avais été jolie, elle eût insisté sur l'intérêt qu'il y aurait à ne pas m'enlaidir, mais je changeais beaucoup. On avait décidé que je serais peut-être agréable, mais pas jolie, et je me rendais très bien compte qu'on devait avoir raison. Jeanne était jolie, moi pas. D'ailleurs, Alphonse de Roquefeuil, en qui j'avais pleine confiance, me disait souvent : « Vous qui étiez une si jolie petite fille... » ou encore : « Vous avez été bien jolie quand vous étiez toute petite... »

GYP.

(A suivre.)

LE LIVRE AUX ÉTATS-UNIS

I

LE LIVRE AMÉRICAIN

Les États-Unis sont surtout pour nous la terre élue des énergies matérielles, l'immense chantier sans cesse défoncé, à tout instant élargi et perfectionné, où l'homme applique la science à la vie et asservit les forces de la nature, sitôt connues, à ses exigences physiques. Les besoins intellectuels, les soucis littéraires de l'Américain nous apparaissent bien secondaires. La machine, le sport aux États-Unis, à la bonne heure, voilà sujets dignes d'attention! Mais le livre aux États-Unis! A-t-on seulement le goût, ou le temps de lire, dans cet étrange pays?

Oui, on a le temps d'y lire, et ce n'est pas un paradoxe de dire qu'on y lit beaucoup, qu'on y a toujours beaucoup lu. Les premiers pionniers qui vinrent s'établir sur la côte américaine au début du XVIIe siècle, étaient, ne l'oublions pas, plus que des aventuriers en quête de richesses et de bien-être, des consciences éprises de religion et de liberté, ce qui n'est point contradictoire. Ces colons s'installèrent sur les rives de Massachussetts Bay sous le signe d'un livre : la Bible. Mais ils en emportaient d'autres dans leur bagage. Bon nombre d'entre eux avaient étudié à Oxford ou à Cambridge, en sorte que chaque collège presque de ces deux universités était représenté en Nouvelle Angleterre vers le milieu du XVIIe siècle. Un Robert

Child avait fait ses études à *Corpus Christi, Cambridge*, puis voyagé en Italie et pris son doctorat en médecine à Padoue avant de traverser l'Atlantique. Quant à Charles Chauncy, plus tard président de *Harvard*, il avait été professeur de grec à *Trinity College, Cambridge*.

Il n'est donc point surprenant que ces hommes, accoutumés à l'étude et aux veilles, grands amis des livres, se soient de bonne heure préoccupés de donner à leurs enfants et à ceux de leurs compagnons une éducation solide, équivalente à la leur. Pour cela, il fallait surtout des livres. Chaque bateau qui arrivait d'Angleterre apportait son contingent d'*Institutions* de Calvin et d'*Advancement of Learning* de Bacon, d'*Epîtres* d'Ascham et de *Colloques* d'Érasme, soit que ces livres fussent envoyés en cadeau par les amis et parents demeurés au vieux pays, soit que ce fussent des commandes passées par des colons. Ces derniers continuaient de s'intéresser aux nouveautés qui paraissaient en Angleterre ou sur le continent et un précieux échange de correspondance entre F. Kirby et John Winthrop nous apprend que, vers 1630, ce dernier se faisait régulièrement envoyer par son correspondant anglais les catalogues d'automne et de printemps des foires de Francfort, alors dans tout leur éclat, afin d'y faire son choix et de déterminer ses prochaines acquisitions, ses prochaines lectures. Entre John Winthrop et un parfait bibliophile, je ne vois pas grand écart !

Ce fut naturellement de bonne heure l'ambition de ces humanistes, de ces théologiens et de ces éducateurs d'avoir leur propre imprimerie. Dès 1638, c'est-à-dire avant que Boston n'eût dix ans, avant même que Glasgow, Manchester et Liverpool fussent dotées de leur imprimerie, une presse fut amenée d'Angleterre en bon état et installée à Cambridge. Avant 1646, deux livres y avaient été imprimés : l'un était *The Spelling Books*, imprimé par Stephen Day, dont aucun exemplaire n'a survécu. L'autre était ce bien curieux catéchisme de John Cotton, au titre délicieusement naïf et archaïque : « Lait spirituel pour Bébés de Boston dans l'une et l'autre Angleterre, tiré des Mamelles des deux Testaments, pour la nourriture de l'âme d'yceux (1). »

(1) *Spiritual Milk for Boston Babies in either England, Drawn out of the Breasts of both Testaments for their soul's nourishment.*

Il est significatif que ces deux glorieux ancêtres du livre américain d'aujourd'hui aient tous deux été des manuels écrits pour des fins strictement pédagogiques ou moralisantes, des livres élémentaires pour la vulgarisation de l'orthographe et des préceptes de la religion. Il y aura bientôt trois cents ans que ces « incunables » américains sont sortis des presses rudimentaires de *Harvard*; neuf ou dix générations se sont succédé outre-Atlantique et ont peuplé les cimetières de là-bas; des millions de colons nouveaux, ou d'esclaves, appartenant à toutes les races d'Europe, d'Afrique et d'Asie, se sont établis d'abord entre Atlantique et Mississipi, puis entre Atlantique et Pacifique, de leur propre gré ou par pure contrainte, apportant chacun ses goûts, sa culture ou ses ignorances. Mais l'on peut dire qu'en somme le caractère fondamental du livre américain n'a pas varié : il est resté avant tout éducatif, didactique, pratique. Car, si l'on y réfléchit, le roman lui-même, les *short story*, dont l'Amérique produit, et consomme, un si grand nombre, servent des fins pratiques : ils ont pour but de distraire, d'amuser, de reposer, de détendre. Or la récréation est aussi nécessaire à l'homme que le travail et les connaissances techniques. Cet aspect utile, voire utilitaire, du livre même purement récréatif, n'a jamais été perdu de vue aux États-Unis. La principale mission du livre y est donc soit de délasser, soit de vulgariser. Et voilà pourquoi l'on fait aux États-Unis de si étonnants, de si admirables efforts pour le vulgariser lui-même.

***

La place nous manque pour suivre le prodigieux développement des presses américaines des origines à nos jours.

Et pourtant ce serait une bien belle histoire à écrire. Il conviendrait de rappeler d'abord que la Pensylvanie eut sa presse avant même New-York, où Bradford ne vint s'installer qu'en 1693. Il serait fort curieux de suivre la rivalité qui bientôt se dessina entre Boston et New-York comme centre d'impression du livre américain et de déterminer les raisons pour lesquelles, petit à petit, l'équilibre se rompit au profit de la seconde de ces villes. C'est New-York qui est à présent, et depuis bon nombre d'années, le grand lieu de la fabrication, de l'édition et de la distribution du livre américain. Tout au plus Chicago fait-il des

efforts, partiellement couronnés de succès, pour ravir à sa rivale de l'Est la première place comme centre d'impression et de distribution de magazines.

Mais tout ce qu'il nous est loisible de faire, c'est de donner un aperçu de ce qu'est, de ce que représente le livre américain au XXe siècle. Nous passerons ensuite brièvement en revue l'organisation de la librairie américaine et des bibliothèques américaines.

LE LIVRE. — LA PUBLICITÉ ET LES ACHETEURS

On connaît l'aspect physique du livre américain, qui est assez voisin de l'anglais et fort éloigné du nôtre, comme aussi de l'espagnol et de l'italien. Le livre américain type, imprimé sur un papier assez épais et de très bonne qualité, est toujours mis dans le commerce sous une reliure en toile. Ces reliures sont presque entièrement exécutées à la machine dans de grandes usines qui, vues de l'extérieur, ne diffèrent aucunement d'une fabrique d'aluminium ou de chaussures. Ces reliures se présentent en beaucoup de couleurs, mais le plus souvent en bleu foncé ou vert foncé. Il est vrai qu'elles sont presque toujours masquées, dans l'étalage du libraire, par une « jaquette » en papier de couleur portant, bien en évidence, le nom de l'auteur, le titre, et souvent la photographie de l'auteur, ou un extrait de presse louant la marchandise. Aucune recherche d'élégance dans l'extérieur de ces livres qui, s'ils ne coûtent jamais moins de $ 2 (50 francs), en coûtent habituellement $ 2,50 (62 fr. 50) et souvent $ 3 (75 francs). Tout y est combiné pour qu'il soit agréable et commode de les lire, de même que tout est combiné pour le confort de l'acheteur dans les librairies, qui tendent de plus en plus à devenir des salons spacieux, et dont quelques-unes, à New-York par exemple, sont presque des palais. La reliure est solide, le livre peut tomber dix fois ou servir de projectile sans qu'une feuille s'en détache. Point de pages à couper : ce serait une fatigue inutile, une atteinte au confort du lecteur. L'impression est nette et soignée, les marges vastes, le corps de typographie toujours assez gros pour que l'œil ne se fatigue pas. Jamais on ne cherche à imprimer 400 pages en 300. On ne regarde pas à la dépense de papier, pas plus qu'on n'hésite à imprimer un livre en deux volumes, car le lecteur est difficile,

sur ce chapitre du moins, et boycotterait instinctivement un livre dont la présentation extérieure laisserait à désirer.

Tout livre doit satisfaire à un standard fort élevé de convenance pratique que personne ne songe plus à remettre en question. Beaucoup de nos romans, et surtout un trop grand nombre de nos livres de classe, de nos manuels d'enseignement primaire, sont bien au-dessous de ce standard, nos amis américains ne nous le cachent pas. Ce même standard exige qu'aucun livre d'histoire, de biographie, de science ou de quoi que ce soit, sauf la littérature d'imagination, ne soit imprimé sans un index complet. Et il est rare que ces index ne soient pas parfaits. A quoi il convient d'ajouter que la lecture des épreuves est invariablement l'objet d'un soin tout particulier. Le correcteur attitré prépare la besogne de l'auteur en ne lui soumettant que des épreuves déjà soigneusement allégées des menues fautes habituelles.

Au demeurant, le livre, et spécialement le roman, dont on connaît le formidable essor en pays anglo-saxon, se vend comme se vendrait tout autre article et selon les mêmes règles commerciales de publicité. Or on sait à quel haut degré de perfection a été poussé aux États-Unis l'art de la réclame. Le lancement d'un livre est une opération savamment combinée et reposant sur des données très précises, sur de sévères calculs de probabilité, auxquels je ne crois pas que nous ayons eu recours en France au même degré, du moins avec autant de rigueur scientifique. Tel livre sera annoncé dans l'*Atlantic Monthly* et dans *Harper's*, mais non dans *The New Republic*, ni dans *The Nation*, parce qu'il résulte d'observations antérieures et de présomptions statistiques très exactes que ce genre de livre a des chances de trouver un plus grand nombre d'acheteurs parmi les lecteurs d'un magazine plutôt que d'un autre.

Tel autre livre, — une traduction de prix Nobel publiée par Knopf, par exemple, — sera l'objet d'une grosse publicité dans les tramways de tous les États-Unis, parce que le grand client des tramways demeure l'ouvrier, ou l'employé, ou le petit commerçant, ou la demoiselle de magasin, ou la dactylo qui va à son travail ou en revient, et que ce livre est susceptible de l'intriguer, de l'intéresser, bref de lui plaire. Notez que trois fois sur quatre l'ouvrier n'achète pas directement ce livre. Mais, ayant envie de le lire, il le demandera à la succursale de la bibliothèque

publique la plus rapprochée. Celle-ci se dépêche de l'acheter en un, ou plusieurs, ou parfois vingt exemplaires, pour peu que le livre soit demandé, et en proportion de la demande dont il est l'objet.

Ce système de publicité très perfectionné et l'effort que l'*advertising department* de chaque maison d'édition fait naturellement porter principalement sur deux ou trois, ou cinq livres de l'année (et spécialement de l'automne), ont pour résultat le but poursuivi : l'écoulement en grande série de quelques *best sellers*.

On a dit bien du mal de cette institution spécialement américaine qu'est le *best seller* (1). En réalité, il importe peu que nous en pensions ou en disions du bien ou du mal. Cette institution existe. Elle est devenue à la fois une nécessité commerciale et une habitude du public, qui non seulement s'en accommode, mais s'y réfère, et y encourage. La presse lui prête un formidable appui, car chaque semaine, le samedi ou le dimanche, tous les journaux d'Amérique, du *San Francisco Chronicle* au *Times Picayune* de La Nouvelle Orléans, du *New York Times* au *Chicago Tribune*, et tous les *Stars* du Missouri, et tous les *Examiners* du Colorado, et tous les *Heralds* du Texas, publient la liste statistiquement exacte, contrôlée et contrôlable, des *best sellers* pour la *fiction* et pour la *non-fiction*. Et il va sans dire que la moyenne des acheteurs de livres, et aussi des emprunteurs de livres, se laissent guider dans leur choix par cette sacro-sainte liste.

L'Américain est fort sociable. Il se conçoit surtout comme membre d'un groupe, d'une communauté, dont il tient à honneur de partager les goûts. Plusieurs milliers de Jones et de Smiths, qui pensent et sentent comme lui, — il s'en rend compte, — ont aimé ce livre-ci ou celui-là. Il sait donc qu'il l'aimera presque infailliblement. La boule de neige grossit sans cesse, la mode s'en mêle, un grand, un immense désir commun saisit tous ces New-Yorkais et ces Californiens, ces Bostoniens et ces Louisianais de lire une année les *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse* de Blasco Ibañez, dont il s'est vendu, au lendemain de la guerre, plus d'un million d'exemplaires, en l'espace de quelques mois, une autre année *Main Street*, de Sinclair Lewis,

(1) ***Best seller*** : traduction littérale : « meilleur vendeur ».

une autre année encore *Gentlemen prefer Blondes*. Et si, au moment des vacances d'été, vous arpentez le pont-promenade d'un paquebot chargé d'Américains, et que vous jetiez un regard indiscret sur le titre des livres qu'y lisent tous ces hommes et toutes ces femmes, vous vous apercevrez que c'est presque toujours le même livre, le livre du jour...

Notez d'ailleurs que, bien souvent, le livre de bateau ou de chemin de fer une fois lu, on l'abandonne, sans idée de possession. Car un livre ne se relit guère. Il s'y attache je ne sais quoi d'éphémère, d'impersonnel. Sa reliure même est quelque chose d'impersonnel, de « tout fait ». De cette reliure passe-partout, qui sert à l'usage de tous, il y a loin jusqu'à la reliure de note très individuelle qui est plutôt la règle en France.

D'ailleurs, un livre, c'est chose encombrante. Il lui faut de la place, une étagère de guéridon, un rayon de bibliothèque. Or dans les grandes villes modernes de l'Amérique, la place est chichement mesurée. Dans les *apartment hotels*, dans les *kitchenette apartments* où la salle de bain est en même temps « cuisinette » et où la chambre à coucher, avec son lit-armoire qui se replie dans le mur, — *in-a-dor bed*, — est en même temps salon, fumoir et cabinet de travail, dans les clubs où habitent tant et tant de citadins, on ne peut guère accueillir que quelques livres.

Mais c'est surtout quand on déménage que les livres apparaissent encombrants et lourds. Or on déménage tout le temps aux États-Unis. Les échanges de population entre un État et un autre sont formidables. Tel homme d'affaires que vous avez connu fermement implanté, — en apparence, — à Milwaukee est trois mois après installé à Denver dans le Colorado ou à Long Beach, en Californie, parce qu'il a cru trouver là de meilleures chances, *better prospects*. A supposer même que l'on reste dans la même ville, on n'en déménage pas moins souvent. Le quartier très tranquille dans lequel vous habitiez a été, en l'espace de deux ou trois ans, envahi par le commerce. Vous allez donc vous établir plus loin du centre, dans une banlieue aux maisons plus clairsemées.

Ou bien aussi l'on s'enrichit. Trois, quatre années y suffisent. On ne se contente plus du *bungalow* fabriqué en série où l'on avait vécu jusque-là. On se bâtit une demeure plus ambitieuse. Ou bien au contraire on a spéculé, on a fait de

grosses pertes. Il faut se restreindre, vendre sa maison pour aller dans un appartement.

Bref, les transactions immobilières sont innombrables aux États-Unis. Les foyers s'y déplacent avec une fréquence déconcertante. Et la diffusion du livre, en tant qu'acheté par les particuliers, s'en ressent fort. De même que souvent on loue en ville ses serviettes de toilette, qu'une grande maison fait chercher et remplacer deux fois la semaine, il est plus pratique d'emprunter ses livres à la bibliothèque et de les y aller périodiquement échanger contre d'autres. C'est un fait en tout cas que, si le Français parvenu à une certaine aisance, se constitue tout naturellement une bibliothèque, l'Américain, même parvenu à plus grande richesse, se contente en général des collections toutes faites d'œuvres complètes d'Emerson, de Dickens, de Thackeray, de Stevenson et de la *Encylopædia Britannica* qui garnissent les deux niches ménagées par l'architecte de part et d'autre de la cheminée du salon. Ces œuvres d'Emerson, de Dickens, de Thackeray, de Stevenson, leur propriétaire ne les ouvre d'ailleurs que bien rarement. Mais elles ont belle apparence et donnent un air de respectabilité à la maison, dont elles font partie au même titre que la rampe de l'escalier ou le chauffage central.

En réalité, l'Américain moyen, les millions de *Babbits*, membres du *Rotary* ou du *Kiwanis club* local, qui font et qui sont les États-Unis, ne lisent guère que leur journal, leur magazine, le plus souvent le *Saturday Evening Post*, et l'organe du groupe social, commercial ou industriel auquel ils sont inféodés : *alumni* d'une université, association d'actuaires ou d'agents de change, chambre de commerce, union industrielle, etc.

Les vrais lecteurs de livres, aux États-Unis, voici quels ils sont.

D'abord les écoliers et les étudiants. Ces derniers, notamment, constituent une véritable armée aux bataillons serrés. Car on sait la popularité dont jouissent les collèges et universités aux États-Unis. L'ambition de tout ouvrier, de tout cordonnier, de tout épicier, — souvent arrivé d'Europe sans instruction, sachant à peine lire et écrire, — est d'assurer à son fils et à sa fille les avantages dont il a été lui-même privé, d'envoyer l'un et l'autre à l'Université. Les trois quarts du

temps, ils y réussissent; d'autant que l'Université ouvre toutes larges ses portes aux grands écoliers qui sortent des *high-schools*, pour peu qu'ils aient obtenu des notes passables. L'étudiant pauvre est, lui aussi, le bienvenu, car l'Université l'aide elle-même en lui procurant du travail, soit hors de l'Université, par son bureau de placement, soit sur le *campus* même, à la bibliothèque, au restaurant universitaire, dans les bureaux de l'administration.

Ainsi se fait-il que certaines Universités, comme celles de Columbia ou de Californie, ont jusqu'à 30 000 étudiants. Chaque étudiant achète des livres, ceux que son professeur lui désigne, et dont il se sert pour préparer ses leçons et devoirs.

Aussi les *text-books* sont-ils devenus le pilier d'angle de l'industrie du livre aux États-Unis.

Ils ont encore un autre avantage. Ils se démodent moins vite. Leur durée est de dix ou quinze ans. Parfois même ils vivent plus longtemps encore, moyennant une « complète revision » annoncée sur la page du titre. Ne soyons donc pas surpris que presque toutes les maisons américaines importantes et générales, Knopf, Scribner's, Harper's, Putnam's, Doubleday Page et Co, etc., aient constitué un *educational department* de grande envergure, et qu'en fin d'année le plus clair de leurs bénéfices soit dû à la vente de leurs livres d'enseignement.

L'autre grande catégorie de lecteurs, aux États-Unis, ce sont les femmes et les enfants, qui font une extraordinaire consommation de romans. Mais, deux fois sur trois, femmes et enfants se les procurent à la bibliothèque du comté ou de la ville, qui, toutes, prêtent les livres à domicile dans des conditions de parfaite, de géniale commodité.

LES BIBLIOTHÈQUES

Les Américains sont fiers de leurs bibliothèques. On le serait à moins. Il est de toute évidence qu'ils ont, depuis cinquante ans, fait des merveilles en matière de bibliothéconomie. Ils ont démocratisé le livre (de même que l'automobile et toutes les applications de l'électricité) à un degré souvent insoupçonné de nous. C'est par milliers que se sont élevées les bibliothèques, — petites bibliothèques de comté avec leur simple millier de

livres, ou palais grandioses comme ceux de Chicago ou de New-York City. Et toutes elles ont le même idéal : donner le plus de facilités possible au plus grand nombre possible de lecteurs, afin que, lisant le plus de livres possible, ils en tirent le plus de plaisir ou de profit possible. Car, ne le perdons jamais de vue, le plaisir est encore un profit : un bon moral, un agréable emploi des loisirs dont on dispose rendent le travail plus aisé et contribuent puissamment au bon rendement de la machine humaine.

Cette formule ne s'applique naturellement pas à quelques bibliothèques, d'abord privées, qui n'ont cependant pas tardé à devenir semi-publiques, habituellement parce que leur propriétaire, animé d'un fort esprit civique comme le sont tous les Américains, répugnait à s'en réserver l'exclusive jouissance. Je songe ici surtout à ces deux étonnantes bibliothèques, la *Morgan Library* à New-York (j'y ai feuilleté des manuscrits de Voltaire, Rousseau, Béranger, Eugène Sue, George Sand, l'*Eugénie Grandet*, de Balzac) et la *Huntington Library* à San Gabriel, près de Pasadena, Californie, — qui ne compte pas moins de 23 bibliothécaires! — dont les trésors : manuscrits enluminés, livres d'Heures, missels, antiphonaires, incunables, exemplaires uniques de livres du XVIe ou du XVIIe siècle, manuscrits d'auteurs, peuvent être consultés librement par les érudits ou les professeurs. Chacune de ces bibliothèques, toutes animées d'un même désir de « servir », possède un service photographique, et quiconque en fait la demande peut obtenir, au plus juste prix, des fac-similés de tel manuscrit ou de tel volume rare qui lui est utile pour son travail.

Si nous laissons de côté ces bibliothèques particulières — je ne le fais qu'à regret, tant il me plairait de m'attarder à décrire quelques-unes de leurs richesses singulières, — nous rencontrons aux États-Unis deux grands types de bibliothèques : la bibliothèque d'Université et la bibliothèque municipale.

Les bibliothèques d'Université ont pour mission de prêter à professeurs et étudiants les livres dont ils ont besoin. Dans les grandes institutions, comme *Harvard University* ou l'Université de Michigan, ce sont d'imposantes bâtisses, de vrais palais du livre, aux salles lumineuses, impeccables de propreté. Mais, palais ou non, l'âme même de la bibliothèque, c'est toujours et partout le beau catalogue par fiches alphabétiques en

carton blanc, que l'on consulte commodément dans les tiroirs d'un meuble approprié. Les tiroirs sont cinquante ou cinq mille. Mais dans tous les États-Unis ils ont à un millimètre près les même dimensions, celles qui sont requises pour que s'y emboîtent les fiches imprimées de la *Bibliothèque du Congrès*. Depuis vingt-cinq ans en effet, — on vient de fêter cet anniversaire, — toutes les bibliothèques d'Amérique peuvent faire venir de Washington, pour une somme modique, les fiches imprimées afférentes à tous les livres nouveaux, et ont adopté progressivement la classification et le système de cotes de la grande institution washingtonienne. J'ajoute que, poussant plus loin encore l'application de ces principes si utiles de « standardisation » et de « coopération », les grandes bibliothèques universitaires offrent à professeurs et étudiants non seulement le catalogue alphabétique de leurs propres ressources, mais le *Union Catalogue*, où figurent les livres qui n'existent qu'ailleurs, à Washington, ou à Harvard, ou à Philadelphie. Prenons un cas concret : un professeur de l'Université de Californie a besoin d'une édition rare des *Moralia* de Plutarque. La bibliothèque de cette institution se trouve ne point posséder l'édition voulue. Grâce à ce *Union Catalogue*, dont les armoires à tiroirs occupent toute une salle spéciale, notre professeur apprend que cette édition existe à la bibliothèque de l'Université d'Illinois, qui est en effet très riche en éditions Renaissance des auteurs grecs et latins. Il ne lui reste plus qu'à faire venir le livre d'Urbana, Illinois, par la voie de l'*Inter-library exchange*.

En vérité, l'érudit américain est admirablement servi par ce système si étonnamment pratique. Il dispose commodément de la totalité des livres en dépôt dans les grandes bibliothèques de son immense pays. Aucune de ces bibliothèques isolées, sauf Harvard et Yale, ne vaut telle de nos vieilles bibliothèques d'universités européennes, Paris, Oxford ou Cambridge, par exemple. Mais, à elles toutes, elles les surpassent de beaucoup, j'entends depuis la guerre de 1914-1918, car, profitant de la dépréciation des changes européens, et de l'abondance des offres, déterminée par l'appauvrissement ou la ruine de mille et mille propriétaires de livres sur notre continent, toutes les grandes Universités américaines ont pu acheter les livres européens anciens par dizaines de mille.

Les Américains ont donc réalisé là une centralisation

grandiose. Jamais le principe des vases communicants n'a sans doute reçu plus magistrale application en matière de bibliothéconomie.

Dans le tableau d'ensemble de la diffusion du livre aux États-Unis, les bibliothèques municipales sont pourtant plus importantes encore que les bibliothèques universitaires. Le lecteur aura quelque idée de leur développement quand nous aurons dit que, de 300 en 1876, elles sont passées à 6 600 en 1926. Quant à la circulation des livres, elle a suivi une progression plus rapide encore. Comment en eût-il été autrement, puisque tous les directeurs de bibliothèques, disposant de crédits suffisants, animés d'un commun esprit et obéissant à un commun mot d'ordre, ont travaillé et travaillent de toutes leurs forces, — avec quel mystique enthousiasme! — à la démocratisation du livre : « *Books are not for the few, but for the many* ». Les livres ne sont pas pour quelques-uns, mais pour la masse.

***

Observons d'abord qu'il n'existe plus aux États-Unis une bibliothèque municipale qui n'ait sa section réservée aux enfants. Tables, chaises, escabeaux, rayons de la bibliothèque, tout y est à l'échelle de ces fillettes et de ces garçons, qui trouvent là les livres de leurs rêves : histoires de Mayne-Reid, romans de Walter Scott et de Fenimore Cooper, albums de vers illustrés. Tous ces livres, d'ailleurs, ou presque tous sont illustrés. Le plus souvent, délicieusement. Il est évident, pour quiconque est impartial, que le niveau artistique de ces livres d'enfants, — je ne parle pas même de leur nombre, — est bien supérieur à celui de tous les autres pays. En Amérique, les illustrateurs se sont surpassés. C'est par douzaines que se comptent les réussites, par douzaines les talents originaux. En France, on ne s'occupe guère des enfants, en tant qu'enfants du moins. On s'intéresse, dans l'enfant, à la grande personne qui s'y développe lentement, au gré des adultes, et dont on ne néglige rien pour hâter l'éclosion. On ne fait guère d'efforts pour comprendre l'enfant, pour se représenter le monde comme il se le représente, lui. Aux États-Unis, au contraire, chacun sait et aime se mettre à portée de l'enfant. L'enfant est roi entre Atlantique et Pacifique, et on tolère qu'il reste enfant. Comme on ne l'accable guère de

travail à l'école, et qu'on ne lui impose aucun devoir à la maison, il lui reste de merveilleuses heures de loisir, et il en vient passer beaucoup à la bibliothèque, où il trouve pâture à son goût, pâture qu'il peut emporter à la maison.

Je le répète, l'enfant américain est un des grands clients du livre américain, et un de ses meilleurs inspirateurs.

La fonction principale de la bibliothèque est donc de ravitailler en livres non pas une élite de la communauté, mais la communauté tout entière, y compris les enfants, que l'on fait tout pour attirer, au lieu de voir en eux des intrus et de les décourager. Or neuf usagers sur dix et tout particulièrement les femmes, qui sont les plus nombreuses clientes, n'ont pas le temps d'aller passer deux heures à la bibliothèque pour y lire sur place. Mais presque chacune peut, une fois par semaine, ou toutes les deux semaines, passer à la bibliothèque, dans la soirée, en automobile naturellement, pour y choisir un livre ou deux. Toute l'organisation de la bibliothèque a donc convergé vers le prêt à domicile.

Mais pour que l'emprunteur, qui sait habituellement quelle sorte de livre il désire, puisse savoir quelle sorte de livre il emporte, il convient qu'il n'ait pas seulement accès au catalogue. Car le titre du livre peut le tromper. Il sied donc qu'il voie d'abord, et puisse feuilleter le récit de voyage, la biographie qu'il pense emporter. Et voilà comment le grand principe du « *home use* » (emploi à domicile) a eu comme corollaire le « *free access* » (libre accès aux livres). Les architectes, ceux notamment de la nouvelle bibliothèque de Cleveland, ont donc révolutionné l'agencement intérieur des bibliothèques, afin que les emprunteurs puissent se servir eux-mêmes sur les rayons, à charge pour eux de déclarer au guichet de la sortie le livre qu'ils empruntent. Que ce système entraîne quelques abus, cela va de soi. Il y a des livres égarés, des livres volés. Mais qu'est-ce auprès des grands avantages de l' « accessibilité »?

Le public aime ce système. Il est donc prêt à en faire les frais comme contribuable. Et il est avéré que, moins que jamais, il lésine sur l'article : dépenses pour la bibliothèque. Il semble même qu'il donne plus volontiers ses cinq dollars comme quote-part pour la bibliothèque commune qu'il ne les donnerait au libraire du coin pour un achat de livre individuel. Il est vrai qu'une sorte d'émulation de clocher s'en mêle. Chaque ville

veut, pour ses livres, un plus beau sanctuaire, plus moderne, plus cossu et plus commodément installé que celui des cités rivales. Les innovations et améliorations adoptées par une quelconque bibliothèque se généralisent aussitôt. En 1925, par exemple, Santa Barbara a vu sa bibliothèque détruite par le tremblement de terre. Moins d'un an après, elle était rebâtie sur un plan tout nouveau, et plus belle, plus grande. L'architecte a eu l'idée excellente de prévoir une salle de lecture en plein air, ou plutôt un jardin de lecture attenant au bâtiment qui abrite les rayonnages. Les tables sont dressées à l'ombre des palmiers et les fauteuils confortables des lecteurs nonchalamment disposés parmi les buissons et les fleurs. Pourquoi pas, dans une Californie où il ne pleut pas vingt-cinq jours par an, et où l'on se réveille le matin sachant d'avance que le soleil luira tout le jour dans un ciel impeccablement bleu? Les autres villes californiennes n'avaient rien de semblable. Gageons qu'avant cinq ans chaque bibliothèque de la côte pacifique qui se respecte, et elles se respectent toutes, aura son « jardin de lecture » à l'ombre des palmiers et des eucalyptus!

Dans les conditions que nous venons de décrire, emprunter des livres à la bibliothèque est devenu un plaisir, d'autant que le personnel des bibliothécaires est d'une courtoisie, d'une obligeance uniformes et que dans les grandes villes la bibliothèque a des succursales de quartier. Point n'est besoin d'aller à la bibliothèque centrale, qui est habituellement fort loin des banlieues où résident les familles : la bibliothèque centrale vient à vous jusque dans les faubourgs. Et il n'est pas surprenant que plusieurs centaines de bibliothèques enregistrent chaque année des prêts de 75 000 à un million de livres et davantage!

***

Que si, en guise de résumé, nous voulions définir l'idée qu'on se fait du livre et de son rôle aux États-Unis, nous dirions à peu près ceci : le livre n'y est pas au même degré que chez nous chose individuelle que l'on garde jalousement, que l'on soigne et que l'on fait relier selon son goût à soi, et non à celui du voisin; il est, avant tout, chose collective que l'on achète en groupe et que l'on utilise en groupe. Les Américains pensent et agissent le mieux quand ils pensent et agissent en commun;

ils achètent donc leurs livres en commun, ou plutôt délèguent à l'un d'entre eux, — leur bibliothécaire, — le soin d'acheter les livres qui leur plairont. Peu érudits, ils ont en revanche prodigieusement développé la technique bibliothéconomique, c'est-à-dire les moyens les plus pratiques et les plus modernes de mettre à la portée de toute une communauté un ensemble de livres choisis en dernière analyse par la communauté elle-même et en fonction de ses besoins comme de ses désirs. La diffusion du livre jusque chez les plus pauvres, les plus écartés du monde, fallût-il fréter des flottes entières de bibliothèques-automobiles pour atteindre des campements volants de mineurs dans des coins perdus du Nevada, voilà le grand objet que l'on poursuit magnifiquement là-bas sans jamais regarder à la dépense. La dotation Carnegie ne vient-elle pas encore de donner quatre millions de dollars (soit plus de cent millions de francs) à une société particulière, *l'American Library Association*, uniquement pour lui permettre de former un personnel plus nombreux et plus scientifiquement entraîné à *servir* le public au mieux de ses intérêts véritables et de ses désirs? En vérité, la profession de bibliothécaire est en train de devenir un sacerdoce. Les millionnaires donnent maintenant pour les bibliothèques comme ils donnaient autrefois pour les missions...

Édouard Champion.

(A suivre.)

UN GRAND ROMAN OUBLIÉ

CORINNE

Je ne me dissimule pas qu'il faut une certaine hardiesse pour parler des romans de Mme de Staël; il en fallait déjà du temps de Ferdinand Brunetière (1). Qui donc aujourd'hui lit *Corinne*? Et pourtant, ce roman est l'un des plus illustres du XIXe siècle, l'un de ceux qui ont exercé sur la pensée française l'influence la plus profonde. Sait-on qu'il en existe, de 1807 à 1872, plus de quarante éditions séparées, sans compter les réimpressions dans les *Œuvres complètes* de l'auteur? Douze éditions pour le seul règne de Louis-Philippe? Nulle œuvre n'a fait battre tant de cœurs. Mais *Corinne* a subi la destinée de Mme de Staël et partagé l'injuste oubli de la postérité. Profitons de l'intérêt qui, de nouveau, s'attache à cette femme célèbre, au romantisme, à l'Italie, pour remettre en honneur un livre qui est à l'origine même du romantisme, qui a révélé à la France une Italie nouvelle et qui reste, maintenant encore, une œuvre pleine de charme, la plus étonnante peut-être de la littérature féminine sur le conflit tragique de la gloire et de l'amour.

Corinne ou l'Italie, tel est le titre exact du roman qui parut à la fin du mois d'avril 1807, l'année de la bataille d'Eylau, à la librairie Nicolle, en deux volumes in-8°, avec cette épigraphe tirée de Pétrarque :

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1890.

Udrallo il bel paese,
Ch'Apennin parte, e'l mar circonda, e l'Alpe.

L'Italie! « Le beau pays que l'Apennin divise, que la mer et les Alpes entourent! » Ces mots magiques ne frappent plus notre imagination; on a tant écrit, depuis *Corinne*, sur l'Italie; on a tant voyagé, et si facilement, en ce pays! Il n'en était pas de même en 1807. Ce livre a été, en son temps, la révélation d'un pays et d'un peuple, et il est venu à son heure. Sans doute, il y avait eu, au XVIIIe siècle, beaucoup d'ouvrages sur l'Italie, et il serait ridicule de prétendre que Mme de Staël l'a découverte. Mais l'Italie qu'elle a connue, qu'elle a devinée, n'est plus du tout celle des de Brosses, des Lalande, des Dupaty et des Duclos. Il s'était passé, dans l'intervalle, un fait immense, tout aussi important, pour le moins, que les campagnes de Louis XII et de Charles VIII : la campagne de 1796 et l'entrée des Français à Milan. Qu'importe que les Milanais n'aient pas manifesté, comme on l'a dit, un enthousiasme unanime? Le « coup de canon de Lodi », pour parler comme Stendhal, avait réveillé l'Italie; ce n'était pas l'opposition de quelques prêtres ou des partisans attardés de l'Autriche, qui pouvait arrêter la marche de la liberté. Un grand espoir faisait tressaillir l'Italie. De cet événement considérable *Corinne* ne parle jamais, et ceci pour une bonne raison : le voyage d'Oswald en Italie est antérieur; il a lieu de 1794 à 1795. Pourquoi Mme de Staël l'a-t-elle voulu ainsi? L'explication en est fort simple.

D'abord, Mme de Staël était gênée par l'intervention française; elle tenait à son idée, qu'un peuple doit conquérir lui-même sa propre liberté; et surtout, elle s'était fait une loi de garder le silence sur les événements qui pouvaient être à la gloire de son ennemi personnel, le général Bonaparte, devenu l'empereur Napoléon. C'est pourquoi elle a fait voyager Oswald avant 1796. Mais l'Italie qu'elle nous dépeint est bien celle qu'elle a connue pendant son voyage, qui eut lieu de décembre 1804 à juin 1805. Il y a, dans *Corinne*, à ce point de vue, un anachronisme certain. La Corinne, qui appelle de ses vœux l'Italie à la liberté, n'est pas, ne pouvait pas être la compagne d'Oswald : elle est Mme de Staël elle-même.

Car voilà la grande, l'essentielle différence qu'il y a entre le roman de Mme de Staël et les impressions de voyage de ses pré-

décesseurs, les Lalande et les Duclos. Ceux-ci voyaient toujours dans l'Italie la terre du passé ; elle voit, elle prophétise la terre de l'avenir. L'Italie est toujours, pour les premiers, le pays classique des arts et de la beauté ; elle est pour Mme de Staël la morte-vivante, qui sort du tombeau, rejette son linceul et va bientôt étonner le monde. Mme de Staël était peu sensible aux arts ; elle ne se croyait pas obligée de se passionner pour des choses qui, au fond, ne l'intéressaient guère. Peut-être avait-elle trop de cet esprit du monde, qui, selon Stendhal, est le plus grand obstacle pour sentir les beaux-arts. La femme qui a dit : « Pour causer avec Michel-Ange, j'aurais consenti à ne connaître aucun de ses ouvrages », n'est évidemment pas une artiste. Elle accomplit, en décrivant les musées et les tableaux, la « corvée » obligatoire. Encore faut-il ne rien exagérer : il y a telle réflexion de Mme de Staël sur la peinture, sur les beaux-arts, qu'un grand artiste, M. Albert Besnard, estime d'une réelle profondeur. Mais enfin, elle s'intéresse beaucoup plus aux hommes qu'aux chefs-d'œuvre des arts, beaucoup plus aux vivants qu'aux morts, et, j'oserai dire, beaucoup moins au présent qu'à l'avenir de l'Italie. Tout d'abord, la première impression avait été pénible : que de superstitions ! que d'ignorances ! « Quelles institutions, s'écrie Oswald, quelle faiblesse dans la plupart des gouvernements d'Italie ! Et néanmoins, quel asservissement dans les esprits ! » Mais Corinne l'interrompt : « D'autres peuples, s'écrie-t-elle, ont supporté le joug comme nous, et ils ont de moins l'imagination qui fait rêver une autre destinée :

Servi siam, si, ma servi ognor frementi

« Nous sommes esclaves, mais des esclaves toujours frémissants, dit Alfieri, le plus fier de nos écrivains modernes. Il y a tant d'âme dans nos beaux-arts que *peut-être un jour notre caractère égalera notre génie.* »

Voilà des paroles qui nous changent de Duclos, lequel déclarait : « La Rome moderne ne rappelle l'ancienne que par des ruines, et la population présente ne donnerait pas l'idée de celle dont parlent les historiens. » Mais il y avait en Mme de Staël une sibylle, dont la vocation propre était de découvrir les peuples et de prophétiser l'avenir. A quels signes a-t-elle prévu le réveil de l'Italie ? Dans quelles conversations ? Elle n'avait

pas connu Alfieri, qui était mort, quand elle arriva en Italie, mais elle avait lu ses œuvres ; elle ne s'était pas rencontrée avec Foscolo, mais elle avait appris à connaître, à aimer l'Italie avec le poète Monti, dont elle s'était éprise et pour qui elle manifestait un enthousiasme extraordinaire, et aussi Luigi Bossi, Ippolito Pindemonte, le duc Melzi, Cesarotti, tout ce que l'Italie comprenait d'hommes illustres dans la politique ou dans les lettres. A Milan comme à Rome et à Naples, on avait mobilisé le ban et l'arrière-ban des esprits les plus distingués pour lui faire honneur, et, avec la puissance divinatrice qui était en elle, elle avait su voir derrière l'Italie des ruines une autre Italie vivante, prête à l'action, que personne encore n'avait soupçonnée. « Il n'y a ici d'émulation pour rien, dit Corinne, et la vie n'y est plus qu'un sommeil rêveur sous un beau ciel; mais donnez à ces hommes un but; et vous les verrez en six mois tout apprendre et tout concevoir. » Paroles prophétiques, dont l'Italie moderne sera éternellement reconnaissante à Mme de Staël ! Dès l'apparition de *Corinne*, en 1807, *le Courrier de Turin*, rendant compte du livre, disait : « Mme de Staël a vengé le caractère des Italiens de ces assertions banales que les écrivains les plus instruits ont répétées depuis longtemps. » C'est également l'avis des deux commentateurs italiens les plus récents de *Corinne*, Mme Maria-Teresa Porta et M. Mario Marcabruni. Chose qui scandalisera les admirateurs de Stendhal, M. Marcabruni a osé écrire : « Il nous semble voir en Stendhal *beaucoup moins de pénétration* que chez Mme de Staël. » La prédilection de Stendhal pour les ballets de la Scala, la musique de Cimarosa et les brigands de grand chemin, flatte peu les Italiens : ils lui préfèrent ce que Stendhal appelait dédaigneusement le « pathos de *Corinne* ». La raison en est toute simple : c'est, comme l'a dit excellemment M. Hazard, que Mme de Staël les a jugés « comme ils se jugeaient eux-mêmes », et comme personne à peu près ne les jugeait à cette époque.

Si ce livre eut un grand retentissement en Italie, il ne fit pas moins de sensation en France. Jamais la vie italienne n'avait été plus mêlée à la vie française. A Milan, c'était un Français, Eugène de Beauharnais, qui était vice-roi d'Italie; à Naples, Murat; à Lucques et Piombino d'abord, puis en 1809, en Toscane, une sœur du premier Consul, Elisa Bacciochi; une autre sœur de Napoléon, Pauline, avait épousé un Italien, le

prince Borghese. Les lecteurs de *Corinne*, c'étaient tous ceux qui, depuis quinze ans, avaient passé les monts, fait la guerre en Italie, qui s'étaient épris des douceurs de la vie italienne, des chefs-d'œuvre des arts, de la lumière du ciel, de l'harmonie des paysages, de la beauté des femmes. Combien avaient laissé en ce pays de tendres souvenirs! Berthier, en lisant *Corinne*, n'avait pu retenir ses larmes; sans doute, elle lui rappelait cette belle Italienne, Mme Visconti, à laquelle il pensait le soir, en regardant les étoiles. Combien de « pèlerins passionnés » avaient suivi nos armées : peintres, sculpteurs, architectes, et les hôtes de cette belle villa Médicis, dont les ombrages abritaient maintenant les rêveries de nos jeunes artistes, et les archéologues qui devaient explorer le Forum, dégager la colonne Trajane, et les simples voyageurs comme ce jeune Lamartine, dont l'âme allait s'éveiller, dans la baie de Naples, à la poésie et à l'amour, ou même comme cet Henri Beyle qui, en 1811, avant de partir pour l'Italie, lit, annote *Corinne*, subit l'étonnante puissance de suggestion de ce grand livre (1). C'était une France héroïque, jeune, amoureuse, éprise de gloire ou de liberté, qui retrouvait dans l'atmosphère poétique, où se meuvent les personnages, l'expression de ses désirs et de ses rêves.

Tel était l'état d'esprit de la génération qui lut *Corinne*. Elle était elle-même un foyer ardent de poésie, dans un temps où la grande poésie romantique n'existait pas encore. Ses besoins n'étaient pas les nôtres. Depuis le romantisme et le « goncourtisme », nous exigeons de l'écrivain la même précision de lignes et de couleurs que nous demandons au peintre. Mais, du temps de Mme de Staël, on n'avait pas encore inventé l'art chimérique de rivaliser par la plume avec le pinceau de l'artiste. Les descriptions mêmes d'un Chateaubriand ne sont jamais faites que pour amener les réflexions philosophiques qui les terminent. D'autre part, « l'amour de la nature », dont on a tant abusé, n'est pas le fait de Mme de Staël. Baudelaire préférait à la nature « nos étonnantes villes ». Elle aussi lui préfère de beaucoup l'homme. Elle a dit avec franchise : « Si ce n'était le respect humain, je n'ouvrirais pas ma fenêtre pour voir la baie de Naples pour la première fois, tandis que je ferais cinq

(1) Cf. P. Arbelet, *En lisant Corinne*.

cents lieues pour aller causer avec un homme d'esprit que je ne connais pas. » Des paysages italiens, des couleurs, des tableaux, vous n'en trouverez guère dans *Corinne*; pour nous qui avons le goût et même le « snobisme » des beaux-arts, c'est un sujet d'étonnement et de regret. Mais de l'imagination, il y en a, certes, et beaucoup dans *Corinne*, de celle qui s'attache non aux végétaux, aux arbres et au ciel, mais aux grandes pensées et aux grands souvenirs. Que voit-elle dans le sublime paysage que l'on découvre du cap Misène? Le Vésuve qui fume à l'horizon, Naples toute blanche de lumière s'étageant au fond du golfe, la silhouette déchiquetée de Capri, Ischia, Procida, les îles d'or « dans l'occident vermeil »? Ce sont là jeux d'artiste et Mme de Staël les ignore. Mais le « génie de l'homme créateur », les grandes scènes de l'*Énéide*, Virgile et la poésie, Pline et la nature, Cicéron égorgé par Antoine, Scipion exilé de sa patrie, le tombeau d'Agrippine, voilà les tableaux qu'elle évoque à nos yeux. « O terre, toute baignée de sang et de larmes, tu n'as jamais cessé de produire et des fruits et des fleurs! Es-tu donc sans pitié pour l'homme? Et sa poussière retourne-t-elle dans ton sein sans le faire tressaillir? »

Il y a moins loin qu'on ne croit de la pensée de Mme de Staël à celle d'un Vigny : le thème de l'insensible nature, de la majesté des souffrances humaines, il est dans *Corinne*, comme le thème du génie solitaire. Vienne un grand poète pour le revêtir de la splendeur des images et du rythme, et la poésie romantique est née.

Telle est la manière de Mme de Staël; telle est aussi celle de Chateaubriand, le Chateaubriand des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*. Tous deux ne s'intéressent qu'à la terre où l'homme a laissé sa trace; et, peut-être, comme le dit Sainte-Beuve, y a-t-il « plus de sérieux » dans la pensée de Mme de Staël que dans celle de Chateaubriand. Ce qui n'est le plus souvent chez l'auteur de l'*Itinéraire* qu'un thème magnifique de développement et de variations est, chez la femme, un cri de souffrance, une protestation contre la destinée, un appel à l'espérance et à la vie. J'en citerai deux exemples. Le premier, ce sont les pages sur Pompéi (1) que Mme Maria Teresa Porta déclare « les plus splendides que la ville sortie des cendres du

(1) *Corinne*, liv. XI, ch. IV.

tombeau ait inspirées en tous les temps aux voyageurs et aux poètes étrangers, sans en excepter Gœthe et Taine », et qui se terminent par cette émouvante méditation : « Qu'il y a longtemps que l'homme existe et qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt!... » Mais plus caractéristique, plus émouvant encore pour l'âme italienne est le sublime appel que, du haut du clocher de Saint-Marc, Corinne lance aux peuples opprimés. A ses pieds, la lagune miroite; les gondoles noires passent en filant comme des flèches; le clocher de Saint-Georges pointe dans le ciel bleu. Mais elle ne voit rien de tout cela; ses yeux regardent plus loin, à l'horizon, les lignes indécises qui s'estompent : c'est l'Istrie, l'héroïque Dalmatie, jadis libres, maintenant esclaves; et, là-bas, du « côté de ces nuages », la Grèce! « C'est toujours quelque chose qu'un pays qui a existé! » Relisez cette page superbe, et vous comprendrez l'indifférence de Corinne pour l'eau, la terre, le ciel : qu'est-ce que cela, à côté de l'âme humaine qui souffre, qui pleure et qui espère?

Mais *Corinne*, ce n'est pas seulement l'Italie; c'est un roman d'amour, l'histoire d'Oswald, lord Nelvil, et de Corinne. Qu'est-ce que cet Oswald? Qui Mme de Staël a-t-elle voulu peindre? On répond, en général : Benjamin Constant. C'est conclure un peu vite. On ne voit pas, de prime abord, quel rapport il peut y avoir entre cet Anglais flegmatique et le nerveux Benjamin. Sainte-Beuve, toujours bien informé, nous avertit qu'il y a dans Oswald plusieurs personnages. Rien de plus exact; mais il en est un qui les domine tous, et ceci du propre aveu de Mme de Staël. Voici. Il y avait à Rome, quand elle arriva dans cette ville, en février 1805, un jeune diplomate portugais de grand nom et de belle mine, qui, resté seul après la mort de son père, ambassadeur de Portugal, remplissait les fonctions de chargé d'affaires près de la cour romaine : il s'appelait don Pedro de Souza d'Holstein. Don Pedro avait de beaux yeux, un regard « noble et doux », une grâce juvénile; il existait dans toute sa personne une harmonie délicieuse, un « je ne sais quel charme » qui agissait mystérieusement sur les cœurs (1). Il levait sans cesse ses yeux vers le ciel, comme vers sa véritable patrie; mais il cachait sous un

(1) Tous ces traits sont empruntés aux lettres de Mme de Staël à don Pedro.

extérieur froid des sentiments passionnés. Il avait, comme Oswald, la « poitrine attaquée » et toussait avec grâce. Bref, c'était un héros de roman accompli.

Mme de Staël le vit, pour la première fois peut-être, à la soirée de l'Arcadie où elle fut reçue en triomphe. Elle prit feu aussitôt : elle fut, comme on dit à Rome, « inamorata ». Elle avait trente-neuf ans ; don Pedro en avait à peine vingt-quatre. Il était dans la fleur de la jeunesse ; elle, dans le magnifique automne de la femme, où l'âme mûrie par la douleur est impatiente de donner ses plus beaux fruits. Elle avait perdu son père ; il avait perdu le sien ; il était mélancolique ; elle était triste, d'une tristesse qu'assombrissaient encore le manque de société à Rome, le silence de la Ville éternelle, le spectacle des tombeaux et des ruines. Rome, au fond, l'ennuyait (1).

Mais elle vit don Pedro, et tout changea : Rome s'anima pour elle. « Je n'ai compris que par vous, lui écrit-elle, les délices de ce séjour. » A la voix de don Pedro, les vieux aqueducs et les thermes s'émurent. Et, matin et soir, et la nuit au clair de lune, ce furent de longues promenades sentimentales au Colisée, au Palatin, au Capitole. Les sept collines, qui pendant le cours des siècles avaient vu passer tant d'amoureux, regardèrent sans s'étonner la Sibylle moderne et son beau ténébreux. Le Forum, qui n'était pas, comme à présent, un chantier de fouilles à ravir l'âme d'un archéologue, mais un délicieux paysage plein d'herbes folles, de lierre, de lauriers-roses et d'yeuses, leur prêta ses larges pierres pour s'asseoir, ses ruines pour rêver. Bientôt ils dirent : *Nous*. « Ah ! qu'il est touchant, ce *nous* prononcé par l'amour ! » Don Pedro se révéla cicerone accompli. Dans le roman, c'est Corinne qui explique Rome à Oswald ; à part ce détail, tout est réel ; ce qu'on prenait pour le guide Joanne de *Corinne*, c'est une page de souvenirs : les promenades dans Rome de don Pedro et de Mme de Staël.

En particulier, l'une de ces promenades, au clair de lune, dans les ruines du Colisée, la veille du jour où Mme de Staël quitta Rome, avait laissé dans son âme une empreinte ineffaçable. Elle a voulu en éterniser la mémoire. « J'ai écrit quelques-unes des choses que vous m'avez dites ce jour-là ; je n'inventerai jamais mieux et j'aime cette intelligence secrète qui

(1) George Sand aussi s'y ennuya, mais moins poétiquement que Mme de Staël : « Quelle balançoire que Rome ! »

s'établira entre nous, quand vous lirez *Corinne. Vous vous y reconnaîtrez tel que vous êtes*, et tel que vous serez, si vous soutenez votre esprit et votre âme à la hauteur qui leur est naturelle. » L'aveu est formel : Oswald, c'est don Pedro. On trouvera le souvenir de la promenade au Colisée au livre XV, chap. IV de *Corinne* : les *Adieux à Rome* : « Ce n'est pas connaître l'impression du Colisée que de ne l'avoir vu que de jour ; il y a dans le soleil d'Italie un éclat qui donne à tout un air de fête ; mais la lune est l'astre des nuits... » Les paroles solennelles que prononça don Pedro sous le regard ami de la lune, c'est l'appel à la Divinité, la méditation sur l'éphémère de la vie humaine : « Pourquoi s'abandonner à ces sentiments d'un jour, d'un jour en comparaison des espérances infinies qui nous unissent à la Divinité ?... Il y a là parmi ces étoiles un amour éternel qui peut seul suffire à l'immensité de nos vœux ! » Don Pedro se révélait poète lamartinien avant Lamartine : ce sont déjà les dernières strophes de *l'Isolement*. *Corinne*, c'est aussi, comme *le Lac* ou la *Tristesse d'Olympio*, un poème du Souvenir (1).

Ainsi, ce fut don Pedro qui révéla Rome à Mme de Staël : « Mon imagination, lui écrit-elle, n'avait point encore peuplé le désert ! » Mais elle connut, elle goûta la douceur suprême d'aimer à Rome, « quand Rome n'est habitée que par ses illustres ombres », au clair de lune, dans le grand silence que trouble seul le jaillissement des fontaines : et le désert s'anima. Que fut, au juste, cet amour ? Il est à remarquer que don Pedro renvoie Mme de Staël aux étoiles. Si étrange que cela paraisse, il faut bien se rendre à l'évidence ; la correspondance de Mme de Staël avec don Pedro, les vers qu'elle lui adresse témoignent d'un amour passionné, mais qui, semble-t-il, dut se renfermer dans de justes limites. Oui, don Pedro révéla à Mme de Staël un amour qu'elle ignorait encore : l'amour idéal, l'amour pétrarquiste. Il y a bien des degrés entre l'amitié et l'amour : ils les gravirent tous, sauf le dernier. Don Pedro fut inflexible. « Vous avez, lui écrit Mme de Staël, *remporté un triomphe sur ma propre nature !* »

(1) Il y a telle des poésies en français de don Pedro, écrite dès 1806, par exemple l'*Hymne à la lune*, qui tiendrait dans les *Méditations* une place fort honorable. Voir *Vida do duque de Palmella*, I, 507, par Mme Vaz de Carvalho.

Une autre régnera sur votre âme attendrie;
Sur l'invincible appui d'un cœur ferme et constant,
Une autre appuyera sa jeune et frêle vie ;
Mais pourriez-vous aimer sans songer à ces temps,
Où, tous deux rappelant les plus nobles peintures,
Les vers les mieux sentis, les airs les plus touchants,
Nous aimions à parler de ces flammes si pures,
Qui vers un ciel d'azur élèvent notre cœur
Et font de la vertu le secret du bonheur!
En aimant, perdrez-vous un souvenir si tendre?
Pourrez-vous être aimé sans croire encor m'entendre?

Donc, ils parlaient, sous le regard des chastes étoiles, de peinture, de poésie, de musique et d'amour, mais d'amour « vertueux ». L'étrangeté de la situation surprit, piqua, fit cabrer d'abord Mme de Staël; finalement, elle se résigna. Du moins, elle eût voulu faire de don Pedro son gendre : telle Mme de Mortsauf de Félix de Vandenesse. Don Pedro refusa : fit-il pas mieux que d'accepter? Que seraient devenus, dans le tête-à-tête familial, les souvenirs passionnés de la promenade au Colisée? Mme de Staël quitta Rome, désespérée. Elle emportait, comme gages, un cœur que lui avait donné don Pedro (mais il était *en or*), des cheveux de don Pedro, et une petite « pyramide », sans doute, la pyramide de Cestius, montée en bijou, souvenir d'une promenade sentimentale avec don Pedro. Rentrée à Coppet, elle se consola en écrivant *Corinne*, et c'est ainsi que don Pedro, de Portugais, devint Écossais, et prit le nom d'Oswald (1).

Mais Oswald n'est pas seulement don Pedro; il est parfois, il est aussi Mme de Staël; elle lui a prêté ses propres sentiments. Comme Mme de Staël, il s'ennuie à Rome; comme Mme de Staël, il cherche partout « un sentiment moral », et la vue de tant de chefs-d'œuvre ne lui suffit pas. Comme Mme de Staël, il regrette son père; il s'attendrit sur sa canne, sur son manteau, sur son fauteuil, comme elle-même, rentrant à Coppet, sur la canne, le manteau et le fauteuil de M. Necker. Il lit avec piété ses manuscrits, il en tire des citations, et ce sont des extraits des propres ouvrages de M. Necker.

Et Oswald est aussi Gibbon, l'amoureux de Suzanne

(1) Cf. H. Faure, *Mme de Staël et le duc de Palmella* et le *Journal de Genève*, 29-31 mars 1909.

Curchod, la future Mme Necker, la mère de Mme de Staël. Celle-ci n'avait qu'à feuilleter les archives de Coppet; M. d'Haussonville a raconté cette piquante histoire. Le père de Gibbon, c'est exactement le père d'Oswald; il s'oppose au mariage de son fils pour les mêmes raisons que lord Nelvil s'oppose, d'outre-tombe, au mariage du sien : « Épousez votre étrangère, écrit le vieux Gibbon : vous êtes indépendant. Mais souvenez-vous avant de le faire que vous êtes *fils et citoyen anglais!* » Ce sont, trait pour trait, les sentiments du père d'Oswald, et la lettre que ce vieil Écossais intransigeant écrit avant de mourir à lord Edgermond (1) n'est que le développement de ce texte : « Un homme né dans notre heureuse patrie doit être Anglais avant tout. » L'infortuné Oswald cède à la voix d'un père, comme Gibbon, et Corinne, comme Suzanne Curchod, est victime du préjugé national.

Mais, direz-vous, Benjamin Constant? N'y a-t-il rien de ce personnage dans Oswald? Il serait exagéré de le prétendre. N'oublions pas que le roman a été écrit pendant l'été de 1806, en pleine crise, à Auxerre, au château de Vincelles, à Rouen, à Acosta. C'est le moment des scènes violentes, présage de la rupture prochaine entre Mme de Staël et Benjamin. « Scène épouvantable, horrible, insensée; expressions atroces, note Benjamin dans son *Journal*. Elle est folle ou je suis fou! » Comment de telles scènes n'auraient-elles pas leur écho dans *Corinne*? Souvenez-vous de Corinne en Écosse : elle poursuit Oswald, comme Mme de Staël Benjamin; larmes, crises de nerfs, évanouissements, rien n'y manque. Tout le dramatique de *Corinne*, c'est de l' « amour vécu », si l'on peut dire, ou, plus, exactement, l'agonie de l'amour de Mme de Staël et de Constant. Il y aurait plus d'un rapprochement à faire avec *Adolphe*, qui est, comme on sait, de la même époque. Mais *Adolphe*, c'est la réalité; *Corinne*, c'est la poésie. Si la première partie du roman, le voyage à Rome, a été écrite sous l'influence de don Pedro de Souza, il y a du Benjamin dans la seconde. « *Sola inconstantia constans!* » ce pourrait être la devise d'Oswald, comme celle de Constant. « Ce n'était pas qu'il fût décidé, mais il ne s'occupait pas de l'être, et il se laissait aller aux événements, espérant bien être entraîné par eux à ce

(1) *Corinne*, liv. XVI.

qu'il souhaitait. » Quel est cet indécis? Oswald ou Constant? Mais ce n'est pas tout. S'il en faut croire Mme Récamier et certaine confidence à Sainte-Beuve, Prosper de Barante, dont Mme de Staël est fort éprise en 1806, l'année où elle écrit *Corinne*, aurait aussi donné plus d'un trait à Oswald; et enfin il est indéniable que le délicieux roman de *Caliste* de Mme de Charrière, que Mme de Staël déclare avoir relu « dix fois », a fort inspiré *Corinne :* le jeune lord de *Caliste* est la première ébauche d'Oswald. Que conclure de cette enquête, sinon que Mme de Staël agit comme tous les romanciers et, en particulier, comme le plus grand de tous, Balzac? Elle a fait appel à ses lectures, à ses souvenirs, et elle a composé de types différents un personnage qui a, quoi qu'on en ait dit, son unité, son caractère et sa vie propre.

Quant à Corinne, point de doute; c'est Mme de Staël. Elle domine tout le roman; Oswald fait piètre figure à côté d'elle. Les romans de Mme de Staël sont les premiers grands romans « féministes » de notre littérature; la femme y tient le premier rôle. Femme, Mme de Staël l'était, comme dit Brunetière, « autant qu'on puisse l'être »; et elle a tracé d'elle un portrait, idéalisé sans doute, mais d'une vérité, d'un dramatique extraordinaire. Oui, c'est bien elle, la géniale, l'enthousiaste, l'amoureuse de la gloire, « ce deuil éclatant du bonheur »; c'est elle aussi, la faible, la passionnée, la triste, oh! si profondément triste, et tremblante devant la destinée, la douleur, l'abandon, la vieillesse et la mort. Qu'est-ce, à côté d'elle, que la Corilla Olympica, Isabelle Pellegrini, ou cette ridicule Mme Mazzei, qu'elle entendit à Florence? Ces pauvres improvisatrices italiennes ne peuvent soutenir la comparaison avec elle, ni même cette touchante Caliste, à qui manquent le génie et la gloire. Mais la beauté de Corinne, c'est qu'elle n'est pas seulement Mme de Staël; plus qu'elle, c'est la douloureuse destinée de la femme, c'est la puissance de souffrir qui est en elle, c'est le conflit entre les aspirations de son âme et la société qui la repousse. C'est la lutte éternelle de l'amour entre la générosité de la femme et l'égoïsme de l'homme, générosité que le monde condamne, égoïsme qu'il absout. La trahison de la femme, voilà l'éternel sujet des romans écrits par l'homme; mais qui parle de la trahison de l'homme? Samson, lui aussi, n'est-il pas Dalila? Mais l'homme, que l'amour trahit, trouve, dans la

vie active, l'oubli de ses douleurs. Que reste-t-il à la femme, déchue de sa beauté, déchue de sa jeunesse, si l'amour l'abandonne? Oh! la plainte douloureuse qui s'élève de *Corinne*, comme la lamentation d'un chœur antique, des autres femmes, ses compagnes, sacrifiées, comme elle, à l'égoïsme, au « devoir »! Voilà, manifestement, la beauté de *Corinne*. Elle est à l'origine du féminisme romantique. Mais elle le dépasse de beaucoup par la noblesse de l'attitude et une incontestable grandeur. Je ne connais rien, en ce sens, de plus émouvant que la fin du roman où, dans sa chambre du Lung'Arno, Corinne meurt, désabusée de l'amour humain, les regards tournés vers le ciel, et cette conclusion : « Lord Nelvil donna l'exemple de la vie domestique la plus régulière et la plus pure. Mais se pardonna-t-il sa conduite passée? Le monde qui l'approuva le consola-t-il? Se contenta-t-il d'un sort commun, après ce qu'il avait perdu? Je l'ignore, et ne veux, à cet égard, *ni le blâmer, ni l'absoudre*. » Je ne sais, mais il y a, dans cette simplicité, un accent bien supérieur à toutes les déclamations romantiques.

On peut critiquer la puissance poétique de Mme de Staël, et sa Corinne elle-même n'est pas toujours aussi grande qu'elle l'a rêvée. Mais ses figures de second plan sont, en général, d'une justesse de touche remarquable. De toutes ces figures, une se détache avec une supériorité qui n'a pas été égalée : c'est Lucile Edgermond, la sœur de Corinne et bientôt sa rivale. Cette divine beauté anglaise, qui semble descendre d'un cadre de Lawrence ou de Reynolds, avec son teint si pur, ses cheveux cendrés, ses yeux couleur d'aigue-marine, est tout simplement la plus délicieuse figure de jeune fille du roman français. C'était l'avis de Barbey d'Aurevilly; c'était aussi celui de Benjamin Constant, qui a fait dans le *Publiciste*, en 1807, le compte rendu ou, comme on disait alors, l'« extrait » de *Corinne*. Il fallait le pinceau d'une femme pour peindre, avec tant de délicatesse et sans la moindre fadeur, cette pudeur virginale, cet élan d'un cœur qui se donne, enfin cette jalousie muette qui torture cette jeune âme, quand elle découvre dans Oswald cet ennemi : le *Souvenir*. Tout le voyage en Italie d'Oswald et de Lucile est de la plus grande beauté : le drame silencieux qui se joue entre les époux, le passé, le terrible passé que l'on croyait mort, qui ne meurt jamais et qui sépare, l'amour impossible parce qu'il se heurte

à l'ancien amour, voilà ce qu'il y a dans l'histoire de Lucile. « Comment avez-vous donné le nom de ma sœur à votre bégueule de Lucile? » écrivait Chateaubriand, retour d'Orient, à Mme de Staël. Il eût été bien incapable, pour son compte, de réaliser un tel personnage. Il fallait une main de femme. Où Mme de Staël en avait-elle pris l'idée? On ne sait; peut-être en Angleterre, dans son voyage en 1793. Il est bien remarquable que la plus chaste création de jeune fille soit l'œuvre d'une femme plus habituée à retracer les orages de la passion que les troubles de la vertu.

D'ailleurs, toutes les peintures de la vie anglaise qu'il y a dans *Corinne* sont d'une justesse et d'une verve qui ravirent les contemporains. Sur le chapitre des mœurs, Mme de Staël est sur son terrain véritable. Tout le séjour de Corinne en Écosse, chez lady Edgermond, les monotones soirées à la table de thé, le whist, la nullité des conversations, le temps qui tombe goutte à goutte et fait mesurer la longueur des jours, tout cela est raconté avec l'esprit d'une femme de société, enchantée de quitter le cothurne tragique pour se mettre à son aise. Soyons sûrs que ce ne sont pas seulement des souvenirs de Juniper-Hall et du séjour de Mme de Staël en Angleterre. Les Genevois ne s'y sont pas trompés. Le puritanisme de Genève, la médiocrité genevoise, la jalousie genevoise qui s'exerce à l'égard du génie, qui guette ses faiblesses et triomphe de ses fautes, telle est la « source » de certaines pages de *Corinne* : « Il n'est pas vrai qu'on puisse tout simplement mépriser ce que disent les gens médiocres; ils pénètrent malgré vous dans le fond de votre pensée, ils vous attendent dans les moments où la supériorité vous a causé des chagrins, pour vous dire un *hé bien*? tout modéré en apparence, et qui est cependant le mot le plus dur qu'il soit possible d'entendre. » Que de fois elle avait entendu à Genève quand elle rentrait au foyer, traînant l'aile et tirant le pied, ce mot cruel : « Hé bien? Nous vous l'avions bien dit! » Revanche éternelle de la médiocrité sur le génie!

Mais, dit-on, Mme de Staël a « diffamé » la France. C'est le grand reproche de Napoléon, qui avait ses raisons pour le faire. Il ne faut pas demander à Napoléon de l'impartialité envers Mme de Staël, pas plus qu'à Mme de Staël envers Napoléon. L'Angleterre reproche-t-elle à Mme de Staël de l'avoir « diffamée », parce qu'elle a peint le rigorisme anglais, la nullité de la vie de

société en Angleterre? Molière a-t-il « diffamé » la France, parce qu'il a peint Acaste et Clitandre? Acaste et Clitandre, dans *Corinne*, c'est d'Erfeuil. Mais il est charmant, d'Erfeuil, et surtout très reposant. Quand on est fatigué et tout courbaturé de Corinne, on se repose en d'Erfeuil. Il n'a, suivant la formule, « rien appris et rien oublié », c'est vrai, il est content de lui, fat, un peu « gaffeur ». Mais quelles agréables manières! Il est brave, sensible, compatissant, dévoué; il secourt Corinne, quand Oswald l'abandonne, et il veut la marier : n'est-ce pas admirable? Il vaut infiniment mieux qu'Oswald. Que manque-t-il à d'Erfeuil? C'est un portrait tombé de son cadre. A Versailles, dans la chambre du Roi, il ferait très bonne figure. Mais les temps sont durs, et d'Erfeuil voyage à l'étranger pour se distraire. Il ne se propose pas, comme Mme de Staël, de découvrir les peuples, il veut tuer l'ennui, c'est beaucoup plus simple. D'Erfeuil, c'est l'émigré, et, à tout prendre, il est plus agréable que M. de Mortsauf, du *Lys dans la vallée*. Il manque un peu de cervelle : mais est-ce la faute de Mme de Staël? Elle connaît bien d'Erfeuil; elle lui a sauvé la vie pendant la Terreur; elle l'a hébergé à Coppet. Elle l'a peint sans malveillance, et elle a fait un petit « chef-d'œuvre » (1).

Et M. de Maltigues? A-t-elle, en sa personne, « calomnié la France »? Ce ne fut pas l'avis des contemporains. Tout le monde connaissait ce visage impassible, ces lèvres minces, ce front d'airain. Isabey l'a dessiné; Prud'hon en a fait un portrait admirable. C'était l'ancien ami de Mme de Staël, « Maurice ». Il lui devait la fortune, il lui devait la vie. Elle l'avait, au temps du Directoire, rappelé d'Amérique, remis à flot, fait nommer ministre. Et maintenant, il ne la connaissait plus. Elle s'en est vengée une première fois en le peignant dans *Delphine* (Mme de Vernon), une seconde fois dans *Corinne*, en lui restituant son sexe. A-t-elle rien dit de plus fort sur le personnage, que Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe*? Cet égoïsme raffiné, cette froideur de glace, ce mépris de la vertu, du dévouement, de l'enthousiasme, c'est bien M. de Talleyrand; mais elle lui a laissé sa bravoure et son air de race. Elle est inimitable pour peindre les gens du monde, parce qu'elle les connaît bien, et qu'il faut être du monde pour le peindre. Mais pourquoi veut-

(1) Le mot est de Benjamin Constant, dans *le Publiciste*.

on qu'elle les flatte? Elle a vu, sous les manières séduisantes, les vices et les bassesses de l'âme. M. de Maltigues, c'est Talleyrand; mais c'est aussi plus qu'un homme, c'est toute une époque; c'est Fouché, c'est Sieyès, c'est Rœderer, ce sont les désabusés, les renégats, les ralliés, chamarrés de titres, de cordons et d'honneurs, prêts à trahir l'homme qui les récompensait, comme ils avaient trahi la royauté, comme ils avaient trahi la république. Certes, Mme de Staël n'aimait pas la France officielle; et comment l'eût-elle aimée? Mais elle écrivait pour une autre France, celle qu'elle nomme, dans *Delphine*, la « France silencieuse ». On l'oublie trop de nos jours. Non, elle n'a pas calomnié la France; c'est pour ces âmes exilées du temps présent, solitaires et souffrantes, méditatives, rêveuses, éprises de liberté et de poésie qu'elle a écrit son livre. Cette « France silencieuse », c'était la France de l'avenir. Elle a répondu à l'appel de *Corinne*. Lamartine, jeune, l'a lue avec ivresse, et, plus tard, il a rendu à l'auteur, cette femme « adorable », le plus éclatant hommage, non d'un homme, mais d'une génération tout entière (1).

Corinne eut son heure d'apothéose. Ce fut en 1822, quand parut au Salon de cette année le tableau célèbre de Gérard, *Corinne au cap Misène*. Il avait été commandé au peintre, en 1819, par le prince Auguste de Prusse, l'ancien amoureux de Mme Récamier, qui avait été l'hôte de Mme de Staël à Coppet, en 1807, et voulait donner à sa mémoire une « preuve de sa reconnaissance ». Le jeune Adolphe Thiers signale dans *le Constitutionnel* le succès extraordinaire de l'œuvre. Corinne, dont les traits idéalisés rappellent ceux de Mme de Staël, déjà peinte par Gérard, laisse pendre de ses bras sa lyre; elle lève les yeux au ciel ; elle va chanter. Oswald, un pied en avant, en bottes à glands, son chapeau haut-de-forme à la main (c'était une nouveauté dans un pareil sujet que le costume moderne), s'approche d'elle. Derrière lui apparaît la figure grave et noble du prince de Castel-Forte, qui fut auprès de Corinne ce que Mathieu de Montmorency avait été pour Mme de Staël, l'ami des mauvais jours; puis deux figures de jeunes femmes, deux jeunes Anglaises, de la société de Corinne; une Italienne, en costume national, fait signe à un

(1) Lamartine, *Des destinées de la poésie.*

groupe qui, au fond, danse la tarentelle. Un personnage énigmatique, qu'on ne s'attendait guère à voir ici, en fustanelle, coiffé d'un turban, les yeux baissés, écoute. Qui est-ce? 1822, c'est la guerre d'indépendance de Grèce, c'est l'année du massacre de Scio. Ce personnage symbolise la Grèce. Corinne n'a-t-elle pas, du haut du campanile de Venise, lancé l'appel à la Grèce captive, l'appel de la Liberté? C'est pourquoi les deux grandes opprimées, la Grèce, l'Italie, figurent dans cette œuvre romantique. Le Vésuve fume; la mer de Naples baigne de ses flots d'azur le promontoire inspiré; le soir tombe; quelques voiles fuient à l'horizon. La poésie chante. Il faut, pour comprendre cette scène, relire les *Méditations* et *Childe-Harold*, s'enthousiasmer pour la poésie, la liberté, les peuples asservis ; il faut avoir l'âme romantique. *Corinne au cap Misène*, c'est un symbole.

Le tableau fut donné, comme on sait, par le prince Auguste de Prusse à Mme Récamier : hommage à Mme de Staël sans doute, mais souvenir aussi d'un ancien amour, de ces « temps malheureux » dont parlait le prince, où la douceur d'une affection partagée le consolait de l'amertume de la défaite. Mme Récamier suspendit l'*ex-voto* princier d'abord au mur de l'humble cellule du troisième étage de l'Abbaye-au-Bois, que Dejuine a peinte, que Chateaubriand a décrite avec tant de poésie; puis dans le grand salon du premier étage, à droite de la cheminée, où il prit sa place définitive. C'est de là qu'il préside aux illustres réunions du romantisme. C'était plus qu'un souvenir. Le temps faisait son œuvre ; il consacrait une gloire. Mme Récamier, Mme de Staël, Chateaubriand, la Beauté, l'Enthousiasme, le Génie, c'était toute une époque qui allait disparaître; c'était elle qu'évoquaient, aux yeux de ceux qui en étaient les fils, des jeunes visiteurs de l'Abbaye-au-Bois, les hôtes du salon, assis au coin de la cheminée, et là-haut, dans son cadre, la Sibylle qu'inspiraient les Dieux.

Paul Gautier.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LA VIE DE LA MATIÈRE ET LA CHIMIE DU TEMPS

Dans un article antérieur, nous avons essayé de résumer et de généraliser ce que l'on peut aujourd'hui penser sur la transmutation de la matière (1). Cherchons maintenant à tirer de cette théorie nouvelle quelques conclusions applicables à la géologie proprement dite. Si largement hypothétiques qu'apparaissent ces idées de transmutation, elles rentrent pourtant désormais dans le domaine des possibilités logiques et il en résulte un grand trouble pour toutes nos explications anciennes que nous sommes amenés à revoir sous un jour imprévu. Non seulement notre physico-chimie devient, ce que nous pouvions déjà supposer, une approximation momentanée et locale ; mais, en cet instant même et en ce point de l'univers où nous étudions ses phénomènes, nous n'entendons plus désormais les mots d'énergie, de matière, d'attraction, de pression, d'élément chimique dans le même sens précis. Nous nous sentons ainsi emportés dans un tourbillon analogue à celui qui, depuis un siècle, bouleverse les vieilles formes sociales. La substance ou la loi physique que nous cherchons à définir nous fuit entre les doigts. La nature, dont les poètes romantiques admiraient ou déploraient l'impassibilité devant les troubles humains, nous semble maintenant aussi troublée que nous et peut-être poussée alternativement en des sens contraires par des flux et des reflux de marée.

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

Ce qui nous sauve dans la pratique, c'est que nous sommes des éphémères. Cela nous permet de raisonner comme le ferait un insecte qui croirait tout le temps limité à la durée d'une journée ensoleillée ou d'un printemps. Notre science est, en général, construite à notre proportion. Notre chimie de laboratoire est un jeu d'enfants pressés. Mais la géologie, comme l'astronomie, nous permet de faire intervenir des longueurs de temps un peu moins misérablement brèves, quelques centaines de millions ou milliards d'années solaires. Le laboratoire interne de la terre nous offre ainsi les résultats d'expériences poursuivies avec une persévérance qui, à nos yeux humains, paraît presque infiniment longue, dans des conditions physiques dont, sur notre superficie terrestre, nous n'avons pas plus le soupçon qu'un radeau flottant sur la mer ne connaît ce qui se passe dans les abîmes de l'Océan. En résumé, la géologie apporte ainsi à nos réactions ce facteur temps qui leur manquait et les fait passer de l'espace vulgaire à trois dimensions dans cet espace à quatre dimensions que chérissent les mathématiciens modernes.

J'ai souvent insisté sur cette idée que les chimistes auraient intérêt à amplifier la durée de leur champ expérimental par une extension géologique, à la condition de ne pas vouloir imposer à cette chimie généralisée les lois de leur chimie restreinte, mais de se laisser diriger sur un terrain nouveau par l'observation des faits. En consultant des provinces métallogéniques différentes et d'âges divers, on ne fait pas seulement varier à volonté les conditions primitives de température et de pression, mais on peut aussi remonter la série des âges comme lorsque des fouilles abordent successivement les ruines de plusieurs villes superposées. On aperçoit ainsi, sans sortir de la chimie proprement dite, le rôle capital des actions extrêmement lentes exercées par des solutions extrêmement diluées, presque homéopathiques. Mais l'étude devient encore plus intéressante, si on entre dans le domaine alchimique et si l'on admet que les atomes peuvent se modifier avec le temps, en nous fournissant un véritable chronomètre. La matière prend alors à nos yeux une apparence de vie. Nous y voyons, comme en paléontologie, les êtres, les espèces, les races se succéder en s'engendrant. L'observation peut donc nous dire depuis combien de temps telle ou telle modification a commencé. Elle doit nous exprimer ce temps par des évaluations relativement précises, rapportées

aux constantes radioactives ou aux mouvements astronomiques. Elle peut même nous désigner les transmutations susceptibles d'être abordées par notre alchimie trop rapide, en localisant et dirigeant nos recherches.

Prenant cette idée pour base, nous allons examiner comment certains mystères géologiques se présentent à nous dans l'hypothèse d'une transmutation généralisée et nous verrons jusqu'à quel point les observations de fait viennent confirmer ou démentir cette induction hardie.

Le premier point que nous traiterons, à savoir la répartition des éléments chimiques, a déjà été quelque peu abordé antérieurement et nous devons commencer par résumer et grouper ici ce qui s'est trouvé dit à ce sujet.

En nous bornant d'abord à interpréter les résultats de notre métallogénie superficielle, nous avons vu que l'ordre régulier et normal de nos éléments chimiques doit être leur distribution, leur classement de la périphérie au centre dans l'ordre de leurs poids atomiques. Les anomalies, les déplacements, les dépaysements sont attribuables aux tourbillons de la matière fluide, puis aux plissements et déplacements verticaux de l'écorce, qu'ont suivis encore des transports par les eaux souterraines ou superficielles. Nous avons été plus loin et nous avons supposé que la formation même des atomes constituant les divers corps simples pouvait tenir à leur position normale sur le rayon terrestre et aux conditions physiques qui en résultent. Pour nous, la loi générale est celle d'une condensation entraînée par l'attraction, donc d'une transmutation progressive avec production d'atomes de plus en plus lourds dans les zones centrales. Mais nous avons admis au contraire qu'à la surface les atomes lourds dépaysés, venus du centre, peuvent s'alléger et se remettre en équilibre avec leur milieu, par une série d'explosions internes successives, et qu'il en résulte une radioactivité.

J'ajoute aussitôt que cette manière d'interpréter les faits paraît en désaccord avec la constance observée dans la radioactivité quand on modifie la pression. Mais les pressions sur lesquelles nous opérons jusqu'à 2000 atmosphères n'ont aucun rapport avec les conditions que doivent présenter les parties centrales de la terre et, dans notre physique moderne où domine sous toutes les formes l'idée de discontinuité, on peut fort bien admettre une radioactivité constante jusqu'au moment où elle

se modifie brusquement en passant un point critique, comme lorsqu'on franchit une marche d'escalier. Nous n'en savons rien, mais nous n'avons pas la preuve du contraire et nous savons encore si peu de chose!

Continuant à généraliser abusivement, nous avons supposé que, dans les zones superficielles, seules accessibles pour nous, non seulement quelques atomes à radioactivité vérifiée, mais tous les atomes chimiques trop lourds, trop condensés pour le milieu où ils ont été transportés, devaient offrir à des degrés divers la même tendance à la désintégration atomique, exceptionnellement constatée sur les plus lourds, les plus dépaysés, donc apparemment les plus instables d'entre eux, l'uranium et le thorium. Peut-être les conditions de la superficie terrestre ne suffisent-elles pas pour tous à réaliser automatiquement cette explosion interne. Mais chacun des éléments chimiques pour lequel elle se produit, observé à la surface (ou, ce qui revient au même, dans ces écorchures d'un ou deux kilomètres au plus que nous appelons nos mines), doit, au lieu d'être éternel, présenter une « durée de vie » et céder la place à un ou plusieurs descendants ayant eux-mêmes une durée de vie limitée. Cette transformation progressive, c'est l'équivalent de ce qu'on appelle en biologie l'évolution, et les explosions par lesquelles elle s'opère peuvent être comparées aux « saltations » qui font soudain apparaître une nouvelle espèce, comme aux naissances qui manifestent un nouvel être. La conclusion est que, dans le milieu restreint d'un minerai où les éléments chimiques s'engendrent et se succèdent en vivant chacun un temps limité, il doit s'établir un équilibre entre les naissances et les décès comme dans une population fixe et qu'il doit, par conséquent, tendre à se réaliser une proportion définie entre les nombres des atomes qui représentent chaque génération, entre les poids des divers corps simples qui en sont l'expression. C'est ce que nous avons constaté dans les familles des métaux dits radioactifs, uranium, thorium, actinium. C'est ce que l'on n'a pas encore démontré pour d'autres : soit que notre généralisation apparaisse trop ambitieuse ; soit que la lenteur extrême des réactions les soustraie à nos moyens d'investigation ; soit enfin (et c'est un point sur lequel je veux insister) que la complexité des phénomènes géologiques nous masque la vraie loi profonde des phénomènes.

Il faut, en effet, se représenter quel écheveau extraordinairement embrouillé nous nous efforçons de démêler. Tout le complique, les conditions probables de la transmutation même et surtout les réactions de chimie proprement dite qui se sont certainement superposées à elles, si même elles ne sont pas exclusivement intervenues. Dans la transmutation, nous croyons apercevoir qu'un même père peut avoir deux fils et que deux cousins procédant de rameaux divergents peuvent être à peu près identiques, ce que l'on appelle « isotopes ». D'où première difficulté pour reconstituer les ascendances et calculer les proportions qui doivent en résulter. Puis, toujours dans notre hypothèse où les métaux viennent de la profondeur, un atome d'uranium a pu se trouver apporté vers la superficie en une ou plusieurs étapes à des époques distinctes et donner, par exemple, des proportions variables de plomb connexe. Mais le plomb, en même temps qu'il procède de l'uranium, a aussi sa place propre sur le rayon terrestre, et du plomb venant directement de cette origine, sans avoir jamais atteint la condensation de l'uranium, a pu se trouver conduit vers la surface, où nous n'avons donc aucune raison de trouver de l'uranium auprès de lui. Enfin, tous ces atomes de corps simples profonds, que nous supposons introduits dans l'écorce au moment de sa consolidation primitive, ont été depuis lors soumis, en même temps qu'à une transmutation problématique, à des refusions multipliées, à des réactions chimiques certaines, à une longue élaboration de métallurgie naturelle dont j'ai essayé ailleurs d'élucider les lois et sur laquelle j'ai fondé toute une classification.

On ne saurait donc apporter trop de circonspection en se hasardant sur le terrain que nous abordons ici, et c'est simplement à titre de suggestion que je vais signaler, entre les quantités de plusieurs métaux associés dans des gisements analogues, des rapports numériques curieusement constants.

Descendant la série des poids atomiques, je retrouve d'abord l'association de l'uranium avec le radium : association la plus typique de toutes, puisqu'ici la parenté ne paraît pas douteuse et qu'il est donc intéressant de préciser comme un cas particulièrement simple d'un phénomène si complexe.

Quand on analyse une série de minéraux uranifères, on y trouve toujours à peu près le même rapport du radium à l'uranium, entre 2,56 et 3,74 dix-millionièmes et on a cru aperce-

voir que, plus le minéral était de formation ancienne et pouvait par conséquent représenter un apport profond plus ancien, plus la proportion de radium s'accroît. On a également affirmé qu'il y avait association constante de l'uranium et du thorium, quoique ici en proportions tout à fait variables. Mais, même dans ce cas si particulièrement simple, les restrictions abondent déjà. L'uranium contient toujours du radium; mais la réciproque n'est pas vraie si l'on attribue, comme semble l'indiquer la loi de décroissance radioactive, la radioactivité habituelle des terrains ou des eaux à une dissémination de radium que n'accompagne aucun uranium. Bien plus, le thorium donne, lui aussi, indépendamment de tout uranium et en quantités relativement notables, un mésothorium qui ressemble au radium comme un frère.

Si nous passons au plomb, nous avons déjà dit que la transmutation de l'uranium ou du thorium paraît aboutir à ce métal. En analysant des minerais d'urane ou de thorium, on obtient, en effet, deux plombs de poids atomiques légèrement différents, isotopes (206 et 208), deux cousins germains. Ici, la restriction déjà indiquée pour le radium s'accentue. La grande majorité du plomb que l'on rencontre dans les gîtes métallifères n'est accompagnée ni d'uranium ni de thorium et ne paraît avoir aucun rapport d'origine avec ces deux métaux. Mais rappelons-nous ce qui a été dit plus haut. Notre théorie ne suppose nullement que tout le plomb (ou, plus généralement, tout autre corps simple) ait commencé par avoir un poids atomique plus élevé et ait été l'objet d'une transmutation. Il y a, je viens de le signaler, du plomb que l'on suppose venir de l'uranium. Ce plomb, suivant toutes vraisemblances, doit être exceptionnel dans notre zone superficielle, comme l'est l'uranium lui-même, dont la position normale est trop rapprochée du centre pour qu'il ait eu des occasions nombreuses de venir à la superficie. Mais il y a certainement aussi, et en beaucoup plus grande abondance, un autre plomb qui, dans le cycle actuel de la matière, n'a jamais été que du plomb et n'a jamais eu des atomes plus lourds : un plomb qui s'est simplement échappé de sa place primitive pour monter au jour, comme l'avait fait, dans des cas plus rares, l'uranium constitué plus profondément.

Maintenant, ce plomb, à son tour, n'a-t-il pas subi une

transmutation? En grande partie tout au moins, il est resté plomb, puisque nous le recueillons abondamment sous cette forme : peut-être parce que nos conditions superficielles ne permettent pas sa désagrégation spontanée ou parce que le temps lui a manqué. Cependant il n'est pas interdit de penser avec un peu d'imagination qu'une partie de ce plomb a pu changer de substance et devenir, par exemple, de l'argent. Il existe, en effet, de très nombreux minerais de plomb, déposés dans des conditions analogues, où la proportion de l'argent par rapport au plomb oscille dans des limites restreintes entre 1 pour 1 000 et 1 pour 5 000. N'insistons pas et répétons pour l'argent ce que nous venons de dire pour le plomb! En admettant même (ce qui, on le voit, est fort douteux) qu'une partie de l'argent puisse venir du plomb, il existe aussi de l'argent arrivé directement à l'état d'argent et l'on observe une autre association toute différente entre l'argent et l'or. Dans de très nombreux minerais sulfurés, il y a environ 1 d'or pour 50 d'argent. Ailleurs, l'or natif est toujours en même temps argentifère dans une proportion qui va jusqu'à un tiers d'argent.

Nous rencontrons ensuite une famille particulièrement homogène, celle du platine avec rhodium, palladium, iridium, etc., dont tous les éléments sont habituellement réunis. Les proportions y sont, sinon constantes, du moins maintenues dans le même ordre de grandeur : par exemple, pour 100 de platine, 6 de rhodium, 1,6 de palladium et 0,07 d'iridium.

Sans vouloir multiplier les exemples, citons encore, dans les gisements pyriteux, le rapport de 1 à 100 ou 1 000 pour le cadmium et le zinc, de 1 à 10 pour le cobalt et le nickel, de 1 à 50 ou 75 pour le manganèse et le fer, etc.

Rien de tout cela n'est précis et nous n'indiquons ces chiffres qu'à titre de suggestion. Mais on peut être plus affirmatif pour l'association des gaz inertes, azote, argon, krypton et néon, qui, faute d'affinités chimiques, paraît avoir conservé ses proportions initiales, telles qu'elles existaient dans la fluidité première de la terre, ou telles qu'elles ont pu résulter de transmutations inconnues.

De très nombreuses analyses dues à MM. Moureu et Lepape ont bien mis cette constance en évidence dans les eaux souterraines, le grisou, etc. Elles ont, en même temps, montré que ces gaz sont associés à l'hélium en proportions au con-

traire tout à fait variables : l'hélium à son tour n'ayant aucun rapport avec la radioactivité qui l'accompagne. Ainsi, dans une source thermale comme celle de Plombières, si l'hélium dégagé venait du radium, il faudrait que les eaux thermales eussent, dans leur parcours souterrain, lessivé chaque jour 46 milliards de tonnes de roches. Un chiffre aussi évidemment absurde montre assez que cet hélium a été rencontré tout formé dans les profondeurs du sol. Au contraire, le rapport du krypton à l'argon atteint régulièrement 1,2 à 1,8 et le rapport de l'argon à l'azote est aussi à peu près constant.

Les relations de parenté qui peuvent résulter ainsi d'une transmutation ne sont pas seules à intervenir dans le groupement des métaux. Il existe aussi, — et c'est là, je crois, un ordre d'idées tout différent, — des familles de corps simples, dans lesquelles les éléments chimiques jouissent de propriétés tout à fait analogues qui tendent à leur attribuer le même type de gisements : familles bien connues du chlore, du soufre, des métaux alcalins, etc. Dans une telle famille, les poids atomiques sont, non pas voisins, mais liés suivant des rapports numériques, mis en évidence dès 1862 par Béguyer de Chancourtois et jamais complètement expliqués. Peut-être les édifices moléculaires y sont-ils construits suivant le même modèle, mais avec des proportions différentes. Les caractéristiques atomiques sur lesquelles nous avons insisté précédemment, l'état de condensation, le nombre des protoatomes et des électrons, ne doivent pas être seules à intervenir dans notre chimie; mais l'agencement, l'enchaînement de ces éléments primordiaux varie sans doute, comme cela se produit en chimie organique. On sait combien, dans cette chimie organique ou chimie de la vie, le carbone joue un rôle exceptionnel et se prête à une multiplicité de combinaisons. Il est permis de supposer que ce rôle spécial du carbone sur notre superficie terrestre, un autre corps de poids atomique plus élevé l'occupe peut-être dans les conditions qui dominent à 500 ou 1 000 kilomètres de profondeur dans la terre, ou un atome plus léger sur un astre moins condensé. C'est encore là une complication nouvelle dans le champ de nos hypothèses.

Le second point sur lequel la transmutation nous apporte des lumières est la vieille question si discutée de la chaleur terrestre. On connaît le fait essentiel. Bien que la chaleur

superficielle, grâce à laquelle nous vivons, dépende surtout du soleil, l'intérieur de la terre est chaud, d'autant plus chaud que l'on s'enfonce davantage et la vitesse d'échauffement, mesurée par ce qu'on appelle le degré géothermique, est très variable suivant la structure géologique de la région considérée, depuis un degré par 100 mètres jusqu'à un degré par 10 mètres. La vitesse d'échauffement semble ainsi dépendre de l'époque où le pays étudié s'est définitivement consolidé, ou de l'épaisseur plus ou moins grande qu'a acquise la croûte solide en ce point. Dans les idées de la physique classique, la conclusion s'impose. L'écorce terrestre fonctionne comme ayant à sa base une source chaude qui déverse sans cesse des calories vers l'éther glacé. La terre rayonne, à travers son écorce, de l'énergie calorifique vers l'espace. Donc, si elle ne la retrouve pas sous une autre forme, elle doit se refroidir intérieurement.

Mais la découverte du radium est venue nous révéler une source d'énergie reconstituante qui explique cette prodigalité de calories. On a calculé quelle quantité de radium serait nécessaire pour réaliser et maintenir la température constatée dans la profondeur du globe. Puis, mesurant par la radioactivité des roches leur teneur moyenne en radium, on a hardiment multiplié le chiffre de radium obtenu par le volume de la terre et on en a trouvé près de cent fois trop. Non seulement le radium suffit à expliquer la chaleur dépensée dans l'espace, mais il en fournit un gros supplément. Aussitôt de nombreux physiciens ont cru pouvoir en conclure que la terre, au lieu de se refroidir, se réchauffe à raison de 1 800 degrés par million de siècles et qu'elle retourne rapidement vers l'état de nébuleuse.

C'est, à tous égards, aller singulièrement vite en besogne. Cela suppose : d'abord, que la radioactivité entraîne nécessairement toujours la production de chaleur constatée pour le radium; puis que cette radioactivité persiste dans l'intérieur de la terre comme à la surface. Admettons même que la quantité de calories attribuée au radium de l'écorce extérieure soit exacte, on a seulement le droit d'en conclure que cette écorce dépense une somme d'énergie atomique manifestée par un flux de chaleur vers ses parties internes. Mais pourquoi cette énergie garderait-elle, dans les profondeurs terrestres, cette même forme calorifique? Pourquoi ces profondeurs fourniraient-elles des calories dans les mêmes proportions? Pour-

quoi, autrement dit, le radium se comporterait-il dans toute l'étendue du globe comme à la superficie ? Le seul argument en faveur de cette conception généralement admise est que le radium superficiel garde la même radioactivité sous une pression de 2000 atmosphères. J'ai déjà dit pourquoi cela ne me paraît pas convaincant.

On s'est demandé, pour échapper à la conclusion précédente, si le radium ne ferait pas défaut dans l'intérieur du globe. Je suis beaucoup plus porté à croire, comme j'ai essayé de l'expliquer, que ce radium abonde à sa place normale vers le centre de la terre, mais qu'il n'y est pas radioactif et que les atomes, au lieu de s'y désagréger comme à la surface, s'y condensent de plus en plus. S'il en était ainsi, l'énergie radioactive de la surface, venue d'une transmutation où les atomes s'allègent, viendrait alimenter vers le centre une transmutation de sens inverse où les atomes se condensent. Une telle condensation, si elle existe, ne saurait manquer d'absorber de l'énergie calorifique et, par conséquent, la zone où elle se réalise doit fonctionner comme une source de froid. Alors, en poursuivant toujours la même hypothèse, l'écorce silicatée, sur laquelle porte tout le travail des géologues, nous apparaît comme une paroi limitée contenant une source de chaleur dont le maximum se trouverait vers 100 ou 200 kilomètres de profondeur : source chaude interposée entre deux milieux réfrigérants, l'éther et la zone centrale. Physiquement, cette opinion peut se soutenir et le problème ainsi envisagé présente tant d'inconnues, qu'il est difficile de conclure à un réchauffement ou à un refroidissement.

Mais alors, c'est le cas de consulter la géologie. Celle-ci nous montre d'abord que la superficie de la terre a dû peu varier de température depuis l'origine des êtres vivants qui remonte certainement à beaucoup plus d'un million de siècles, pendant lesquels, d'après le calcul précédent, la terre aurait dû gagner 1 800 degrés. Des espèces vivantes analogues s'y sont perpétuées d'un bout à l'autre. Même, s'il s'est produit une légère variation, certaines théories évolutionnistes fondées sur la température du milieu sanguin intérieur chez des espèces plus ou moins tardives, sembleraient plutôt en faveur d'un refroidissement dans les masses marines, où les conditions les plus favorables pour l'apparition de la cellule primitive auraient comporté jadis

44 degrés. Je répète, d'ailleurs, que la température superficielle, la seule intéressante pour la vie, dépend surtout du soleil et je ne parle donc pas ici des variations locales et momentanées, sans rapport avec l'activité interne, qui ont porté des palmiers et des coraux au Spitzberg ou couvert de glaces l'Europe centrale.

Pour l'intérieur de la terre, la géologie trouve une explication commode à de nombreux phénomènes (plissements, effondrements, variations du degré géothermique suivant les régions, volcanisme, gîtes métallifères, etc.), en imaginant une écorce solide et pierreuse assez mince reposant, à des profondeurs inégales, mais restreintes, sur une zone ignée plus ou moins continue qui tendrait avec le temps à se refroidir et à se solidifier par le haut. La terre, pour un géologue, ne ressemble certainement en rien au boulet de fer rougi qui a servi de base à certaines théories mathématiques. Sa structure est hétérogène dans ses parties hautes, ses parties « géologiques ». Quant aux zones centrales, probablement plus homogènes, rien ne nous empêche de croire à leur condensation atomique, avec production d'un état physique et chimique que nos observations de surface sont incapables d'élucider. On remarquera seulement que, peu à peu, la dépense d'énergie atomique ou superficielle par radioactivité doit tendre à en épuiser les réserves et qu'il doit ainsi arriver un moment où, cette énergie ne venant plus favoriser la condensation interne, il se produira, ou un état d'équilibre, ou une désagrégation portant sur une zone plus étendue du globe.

Enfin, un dernier point où nos idées nouvelles sur la chimie du temps modifiées par l'hypothèse de la transmutation peuvent nous apporter un enseignement précieux, c'est pour la détermination du facteur temps lui-même. En géologie, on observe des successions d'époques, mais sans aucune indication sérieuse sur leur durée. Or nous aimons à évaluer ces durées en les comparant à une unité que nous admettons provisoirement constante, l'année solaire, et les physiciens ou les astronomes, plus encore que les géologues, voudraient pouvoir comparer les durées des temps géologiques à leurs échelles de mesure accoutumées. Faute de mieux, quelques observations sur la radioactivité et les durées de vie des métaux radioactifs vont nous renseigner un peu.

Les premières, que j'estime les plus sérieuses, portent sur

certaines auréoles foncées qui enveloppent les cristaux microscopiques de zircon inclus dans les micas et les amphiboles des roches. Comme l'action du radium produit rapidement sur des cristaux ou des verres des colorations du même genre, ces halos peuvent être supposés dus à l'action radioactive du thorium que contiennent ces zircons. Leur largeur et leur intensité seraient alors proportionnelles au temps pendant lequel cette action s'est exercée, au temps écoulé depuis la consolidation de la roche. On a, en effet, constaté que, plus une roche est connue d'autre part comme ancienne, plus ce halo est accentué. Cette vérification intéressante porte à penser qu'une méthode expérimentale pourrait, en précisant le mécanisme de cette coloration, permettre de mesurer ce temps.

On a cherché dans le même ordre d'idées à se fonder sur les proportions numériques dont nous avons parlé plus haut : proportions qui dépendent des durées de vie. Ainsi on a mesuré, dans certains minéraux, le poids d'hélium occlus pour le comparer au poids de substance radioactive dont cet hélium est supposé provenir et l'on a examiné à ce propos des zircons formés dans des périodes géologiques plus ou moins reculées. Ici encore, on a eu un commencement de vérification dans le fait que les conclusions analytiques ont donné une série conforme à celle géologiquement déterminée. Les chiffres croissent réellement à mesure que les roches à zircons sont plus vieilles. L'évaluation en années est beaucoup plus problématique, parce qu'elle suppose que tout l'hélium provenant du zircon y est resté contenu et que tout l'hélium observé vient du zircon. Or la comparaison des quantités d'hélium et d'émanation radioactive dans les eaux souterraines, les gaz naturels, les grisous, etc., montre nettement qu'en dehors de l'hélium dû à la radioactivité, on rencontre partout un autre hélium fossile. J'attache donc peu d'importance aux chiffres d'années ainsi obtenus, malgré leur précision apparente. Il y a, dans ces remarques diverses, plutôt l'indication d'une voie à suivre qu'un résultat acquis et notre vif désir d'aboutir ne doit pas nous conduire à adopter sans discussion des conclusions prématurées.

L. De Launay.

LES ACADÉMIES DE PROVINCE

AU TRAVAIL

Nos Académies de province n'étudient pas volontiers les grands problèmes qui actuellement préoccupent le plus notre pays, qui sont en quelque sorte vitaux pour lui, et dont, à ce titre, les solutions les plus judicieuses intéressent tous les citoyens.

Ce n'est pas que les compétences manquent dans nombre de ces compagnies ; mais elles paraissent redouter, en abordant ces problèmes, d'entrer dans la politique de parti, qui est exclue, comme on le sait, de toutes les bonnes sociétés. Elles sentent bien que de pareilles questions, dont dépend l'avenir de la nation, comportent, au-dessus du jeu des passions, des solutions de droit, de raison qu'il importe d'établir; mais elles semblent douter qu'il soit toujours possible de maintenir les discussions dans le domaine serein de l'objectivité. Et c'est grand dommage, car les sages avis de ces compagnies, mûris dans la réflexion et le calme des provinces, pourraient être très utiles aux assemblées parlementaires qui discutent trop souvent dans la hâte et la fièvre les problèmes les plus importants et les plus divers enchevêtrés en un magistral désordre.

C'est donc avec plaisir que nous signalons, parmi les récents travaux de nos académies, deux études qui rompent avec cet excès de prudence : une étude de M. Georges Mairot, devant l'Académie de Besançon, sur *l'Adaptation de l'État à l'économie moderne*, et une autre de M. E. Davy, devant l'Académie de Dijon, volontiers novatrice, sur *le Problème de l'industrialisation de l'État*.

Si l'on veut bien examiner, sans fièvre et sans découragement comme sans attente du miracle, la situation financière de la France, problème devenu capital à la suite des destructions formidables de

la Grande Guerre, on est bien obligé de constater que notre pays ne peut rétablir ses finances qu'à force d'économie et de production. Et c'est l'État, vrai modèle de production routinière et de gaspillage effréné, qui devrait donner l'exemple. Voilà l'objet de la forte étude de M. Mairot, qui nous avertit ainsi : « J'essaierai de vous montrer comment l'État français est tenu de s'adapter à l'évolution économique moderne, s'il veut éviter sa propre déchéance et notre ruine. »

Au cours d'un siècle, qui, par les découvertes scientifiques et industrielles, a transformé entièrement les conditions d'existence des sociétés, l'État français n'a pu s'adapter à son rôle, qui était d'organiser et de contrôler la production; et il s'est, en revanche, improvisé producteur, et producteur monopolisant, car il n'aurait pu soutenir la concurrence de l'industrie privée.

« Son rôle était de susciter les initiatives, de guider, de contrôler, de coordonner les activités privées, de refréner les abus, d'écarter les obstacles, de confier enfin à des professionnels l'accomplissement de sa tâche économique. Au lieu de se borner à cette action indirecte, il a voulu gérer lui-même, en maintes circonstances, les affaires de la collectivité. Il s'est improvisé industriel et négociant : on a compté qu'il exerçait, en 1914, déjà vingt-trois professions, et ce chiffre a dû s'accroître considérablement depuis lors. L'échec a été retentissant : personne ne le conteste... »

C'est en vain que l'État a fait appel aux avis des professionnels dans les impuissants « Conseils supérieurs », à leur action relative dans les « Offices nationaux », qui surgirent pendant la guerre. L'erreur était fondamentale. Le monopole est un instrument de gaspillage, d'iniquité par les emplois qu'il accorde à des hommes sans valeur, et de ruine publique, par ses défauts d'initiative, d'action et d'administration.

Mais les monopoles, lorsqu'ils sont établis, sont en quelque sorte indéracinables, parce que nulle entreprise privée sainement administrée ne pourrait racheter le matériel arriéré ni s'accommoder du personnel inapte de l'État, qui lui serait imposé.

Il est donc absolument nécessaire, dans ces conditions, si la France veut éviter une ruine irrémédiable, qu'elle n'accepte plus aucun monopole nouveau, comme certains partis le proposent encore actuellement à l'occasion de l'établissement de la radiophonie dans notre pays.

Il semblerait que les « partis » n'aient rien à faire dans les problèmes d'industrie, dans le domaine de l'économie politique. Mais,

comme le remarque justement M. Georges Mairet, l'industrie n'étant pas représentée au Parlement, « rien n'oblige le Gouvernement à tenir le moindre compte des vœux exprimés par les professionnels, rien, sinon la crainte des défaites électorales, et le conflit se transporte ainsi fâcheusement du domaine économique dans le domaine politique ». Ce transport aboutit nécessairement à ce qu'on a pu nommer « le règne de l'incompétence et de l'irresponsabilité. » Et si ce règne peut être supporté par des nations dont les finances sont prospères, il est absolument incompatible avec une situation financière angoissante comme celle que nous connaissons.

Que faut-il donc faire pour rétablir le règne de l'économie et de la production, c'est-à-dire du travail, nos seuls moyens de salut?

L'auteur propose que l'État modernise les fonctions économiques qui lui sont propres, et en donne d'ailleurs la gestion à de vrais industriels. Puis, « surtout, qu'il appelle les professions organisées à gérer sous son contrôle les intérêts économiques de la nation ».

M. Mairot examine enfin les divers projets d'organisation et de représentation des professions qui ont été présentés. Sans se prononcer pour aucun, il préconise pour les nouveaux représentants un « droit d'initiative et de veto » en tout ce qui concerne la production et le commerce, qui sont les principales sources de revenus du Trésor public.

Il paraît en effet invraisemblable que ceux qui font couler ces sources, absolument nécessaires à la vie de l'État, n'aient pas au moins le droit d'empêcher que des maladroits ou des « profiteurs » ne viennent les tarir.

* * *

Ces mêmes rapports de l'État et de l'industrie, M. Georges Davy les examine à son tour, en une forte étude historique, dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, sous le titre *l'Industrialisation de l'État*.

Il montre facilement que « l'industrialisation » de certains services, par cela même qu'elle met en jeu la puissance de l'État, ne peut aboutir qu'à une ignorante et désastreuse tyrannie ouvrière, comme en Russie, ou à une tyrannie patronale, très dangereuse pour la paix des peuples, comme l'a montré l'Allemagne d'avant 1914, trop engagée dans l'expansion de ses industries. Et il conclut :

« Non : le gouvernement de la nation n'est pas à proprement parler une entreprise. Ou, du moins, s'il peut être sur certains points

cela, il est, considéré dans son unité et son essence profonde, plus et mieux. Il contient et protège l'industrie comme tous les autres intérêts matériels ou moraux, et il ne doit pas craindre, sans doute, quand il a défini ses propres buts, d'emprunter à l'industrie ses méthodes fécondes et novatrices. Mais on ne saurait désirer que son esprit ne différât point de celui de l'industrie, ni non plus qu'il se désencombrât tellement qu'il laissât s'ériger en face de lui des industries si puissantes, — ou même aussi des nationalisations, — que les citoyens ne sauraient plus s'ils sont davantage gouvernés par ces monopoles d'un nouveau genre ou par feu cet État dont la tyrannie alors commencerait peut-être à leur apparaître douce. »

L'État, représentant des intérêts de tous les citoyens, doit rester un arbitre, au-dessus des partis industriels comme au-dessus des partis politiques ou tous autres partis. Ses fonctionnaires ne sont pas des industriels et des commerçants, mais des administrateurs et des contrôleurs. Et c'est pourquoi l'État, ne pouvant être à la fois juge et partie, ne doit exercer aucune industrie, qui serait toujours ruineuse par l'inaptitude de ses fonctionnaires, et très dangereuse pour la nation par la puissance de l'État mise au service des conflits économiques.

* * *

L'Association Franc-Comtoise a réuni cette année, à Vesoul, sous la présidence de M. Roger Roux, les Sociétés savantes de Franche-Comté et du territoire de Belfort. Fondée en 1899, par Jules Gauthier, comme nous l'avons déjà écrit, elle rassemble en congrès annuels les savants de cette province, et songe d'ailleurs à y adjoindre les savants de l'Alsace et du pays romand.

Dans le dernier bulletin de ces Congrès, qui vient de paraître, M. Georges Gazier, président du Congrès de 1925, rappelle le but de cette association, selon son fondateur :

« Nous voulons que toutes nos sociétés savantes gardent, dans le territoire qui leur est dévolu, leur action si vivifiante et si utile, groupant tous les bons esprits qui aiment la science, l'histoire, l'archéologie et collaborent à leurs progrès, règlent et discutent une fois chaque année le plan général de leurs travaux, s'associent par des œuvres collectives, outils indispensables au progrès que nous désirons... Nous voulons garder nos provincialismes et nos patois, décrire, dessiner, mesurer tous nos monuments, amasser avec ordre et méthode tous les matériaux de nos annales, tous les fossiles de

notre géologie, la flore et la faune de nos prairies et de nos bois et cela dans des livres, dans des musées, dans des herbiers. »

C'est un programme qui peut être adopté par toutes les Sociétés savantes. Il suffit de l'élargir un peu en l'appliquant à la vie présente, qui n'est point tant à dédaigner. Si nous n'exigeons pas de nos savants des prophéties à longue portée, nous pouvons bien au moins leur demander de mettre leur expérience des siècles passés au service de la vie actuelle.

C'est d'ailleurs ce que pense lui-même M. Gazier, puisqu'au dernier Congrès, il disait : « Ne craignons pas d'élargir le cadre de notre Union en ouvrant des sections nouvelles, comme nous l'avons fait cette année en accueillant avec joie les écrivains et les poètes, qui viennent rompre la monotonie un peu austère de nos autres travaux... »

Le Bulletin de la Société Belfontaine d'Émulation, l'une des participantes au Congrès de Vesoul, contient, à côté d'études historiques, comme *la Place de Belfort au début de 1794*, par M. Jules Joachim, et de travaux géographiques et botaniques, des études nouvelles, comme celles de M. Lucien Meyer sur *la Question de l'eau potable à Belfort*, et, par M. A. Arnal, *le Concours agricole de l'Est*, qui donna lieu à un de ces intéressants concours beurriers qui caractérisent les méthodes modernes de l'agriculture.

La Société des Lettres, Sciences et Arts de Bayonne, qui, nous l'avons déjà dit, est l'une des plus prospères et des plus actives de nos Compagnies provinciales, publie en un fort volume plusieurs études qui pourront être consultées avec fruit par les historiens, notamment une étude très documentée de M. J. Nogaret sur la belle cité de Saint-Jean de Luz, qui, avant de devenir une admirable station balnéaire, fut un port de pêche et de commerce très prospère, par lequel s'en allaient vers les divers continents ces marins et émigrants basques, dont la réputation de courage et de ténacité au travail n'a pas faibli.

C'est ensuite, avec les documents authentiques, l'histoire du grand procès de l'Évêché de Bayonne contre le monastère de Roncevaux au XIVe siècle (1332-1335), par les savants chanoines Dubarat et Daranatz. Cette histoire nous apporte des précisions très intéressantes sur la justice à cette époque et sur nombre de points historiques encore controversés.

Ces fortes études n'empêchent point la Société de s'occuper très activement de l'entretien ou de la restauration des monuments histo-

riques de sa région, et notamment d'une de ses plus belles créations, le Musée Basque, qui rassemble si rapidement, grâce aux commandants de Marien et Boissel, les plus précieux documents sur le pays et la race basques.

A une autre extrémité de la France, l'Académie d'Aix-en-Provence, qui met au concours pour 1927 le prix Thiers (histoire de la Provence, 3000 francs) et le prix Mignet 1928 (histoire d'Aix, 3000 francs), publie une brillante étude de son président, le comte de Mougins-Roquefort, sur *les Portraits des Mirabeau*, à l'occasion du généreux don fait à cette académie, par la comtesse de Martel, — la brillante et spirituelle Gyp, — qui est, on le sait, l'arrière-petite-fille de Mirabeau-Tonneau.

Pour assurer à la Provence les portraits de ses célèbres ancêtres provençaux, la comtesse de Martel a offert à l'Académie d'Aix sa magnifique galerie de Neuilly, c'est-à-dire tous les portraits qui ornaient le château des Mirabeau. Et M. de Mougins-Roquefort nous en donne une précise et séduisante description.

Au centre de la France, la vieille Société des Antiquaires continue ses patientes recherches sur tous les documents historiques et préhistoriques de cette région. Citons, notamment, des études de M. de Roffignac sur la construction de la Collégiale de Châtillon-sur-Indre; de M. Lacrocq, sur les panneaux d'albâtre du musée de Bourges ; de M. Chenu, sur l'aqueduc romain de la Grange-Saint-Jean ; de M. Ducray, sur les sépultures antiques de Solérieu, etc.

Enfin, la Société des Sciences morales, Lettres et Arts de Seine-et-Oise publie, dans sa dernière revue, une étude de M. E. Léry, sur *la Rue et la place Hoche*; un remarquable travail de M. S. Mercet sur *la Maison des Italiens*, au Grand-Montreuil, un des faubourgs de Versailles; et par M. Pichard du Page, l'histoire de *Jean Benjamin de la Borde*, gouverneur du Louvre, financier dilettante, fermier général, grand amateur d'art, grand lettré, et qui fut le dernier des fermiers généraux tombés sous le couperet révolutionnaire, comme son homonyme J.-J. de la Borde en avait été le premier.

C.-M. Savarit.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le Président du Conseil a prononcé à Bar-le-Duc, en ouvrant la session du Conseil général, un de ces discours dont il a le secret, précis, concis, impossible à résumer parce que tous les mots ont leur valeur et qu'aucun n'est employé au hasard. Sur les moyens et les étapes du redressement financier, sur les conditions de l'achèvement de cette entreprise de salut, les remarques que nous avons présentées dans la chronique du 1er mai nous dispensent d'une longue analyse. L'œuvre d'assainissement fut une œuvre de justice : « des familles modestes, qui avaient apporté leurs économies à l'État pendant la guerre, des établissements d'utilité publique que la loi oblige à placer leur fortune en certaines catégories de valeurs, des mineurs dont les tuteurs sont soumis à la même obligation, ont vu, en quelques mois, leur patrimoine se reconstituer en partie, et c'est assurément là, pour nous, une des meilleures récompenses de notre travail. » Le budget de 1928 sera présenté aux Chambres en équilibre, sans augmentation d'impôts, malgré d'inévitables accroissements de dépenses « pour les régions libérées, pour l'application des mesures militaires qui doivent précéder le service d'un an, pour la reconstitution de nos approvisionnements et pour l'organisation défensive de nos frontières ». Le gouvernement prendra ses responsabilités et compte que les Chambres le suivront pour écarter tout amendement qui se traduirait par un surcroît de dépenses.

M. Poincaré, à propos de l'entrée de la Fédération des syndicats des fonctionnaires dans la Confédération générale du Travail, s'attaque directement au plus délicat des problèmes, car c'est la notion même de l'État qui est en jeu : « Autant il est naturel que des associations professionnelles prennent en main la cause de leurs membres, autant il serait inadmissible qu'elles nourrissent le dessein, soit de se substituer, dans le règlement des questions politiques ou financières, aux représentants de la souveraineté nationale,

soit d'arracher par l'intimidation des avantages incompatibles avec l'intérêt général... Si nous n'y prenions garde, la conception de l'État, telle que l'avait peu à peu formée l'histoire de notre pays, telle que l'avait éclairée la Révolution française, telle que l'avait mise en pratique la démocratie moderne, cette conception qui a fait, en temps de paix comme en temps de guerre, l'unité et la force ordonnée de la France, tendrait peu à peu à se fausser et même à disparaître. C'est dans la nation que réside la souveraineté et le pouvoir ; ce sont les représentants élus de la nation qui ont seuls le droit de parler en son nom ; c'est à eux, et non à d'autres, que le gouvernement doit compte de ses actes. »

M. Poincaré, fidèle à la tradition des fondateurs et des hommes d'État de la République, s'en tient à la vieille conception libérale et parlementaire de l'État. Certes, dans le domaine des faits, personne ne contestera que, selon l'heureuse formule du Président du Conseil, « l'autorité, que les serviteurs de l'État tirent de leurs fonctions, est une prérogative d'emprunt dont ils sont redevables à l'État et qu'ils n'ont pas le droit de tourner contre lui » ; mais, sans instituer ici un débat sur la notion de l'État, qui déborderait le cadre d'une chronique, il sera permis de formuler quelques remarques.

D'abord, en fait, c'est la faiblesse, c'est souvent la carence de l'État qui a permis, qui a même rendu nécessaire le développement des associations professionnelles qui sont aussi légitimes et aussi naturelles que l'État lui-même et qui ont, avec lui, par d'autres moyens que lui, la mission de faire régner l'ordre fondé sur la justice. Cette faiblesse de l'État « libéral », elle est, d'une part, d'origine théorique et dérive de la conception individualiste de la liberté, conçue comme sans limites et sans règles. Elle provient, d'autre part, des abus du système parlementaire et du régime électoral ; les fonctionnaires ont été, tour à tour, les bénéficiaires et les victimes du favoritisme et c'est, en somme, une réaction de l'esprit de corps qui les insurge contre l'ingérence des élus dans l'exercice des fonctions publiques. Avant les fonctionnaires, ce sont les parlementaires qui sont sortis de leurs attributions, ce qui d'ailleurs ne justifie pas les premiers ; et les associations de fonctionnaires rendent du moins le service de restreindre l'efficacité des « recommandations » qui, comme celles du VIIIe ou du IXe siècle, étaient en voie de créer une féodalité nouvelle qui aurait les vices de l'ancienne sans avoir rendu les mêmes services.

Ce n'est pas seulement en s'attaquant au syndicalisme des fonc-

tionnaires que l'État parlementaire arrêtera la décomposition et l'émiettement des pouvoirs de l'État, mais en mettant fin aux abus du régime parlementaire, en le ramenant à ses fonctions légitimes et nécessaires et, pour tout dire, en restaurant le principe et en assumant le fonctionnement de l'autorité qui n'est nullement incompatible avec l'exercice de la liberté dans l'ordre. Il faut bien le dire : l'État qui s'incarne dans un parti n'est plus l'État, c'est-à-dire la chose de tous, car, fatalement, il est amené à user de son autorité dans l'intérêt de ce parti. M. Poincaré a fait allusion à « une heureuse transformation des habitudes parlementaires » que la détresse financière et son propre prestige ont obtenue de la Chambre ; si ce qui n'est encore que « transformation d'habitudes » ne devient pas bientôt règle et loi, l'œuvre elle-même de M. Poincaré, dont ses pires adversaires sont obligés de reconnaître la bienfaisante grandeur, restera fragile et caduque. Personne n'en doute ; et toutes les discussions des journaux et des parlementaires sur le programme des partis et des groupes ne sont que vain bavardage dès que se trouve méconnue cette vérité fondamentale.

La solution n'est pas du côté des communistes qui, sous prétexte que le régime économique et politique actuel n'est pas sans défauts, proposent de faire table rase du passé et des institutions pour établir la dictature d'un parti fermé, c'est-à-dire, en fait, d'une étroite oligarchie. M. Poincaré, à Bar-le-Duc, a fait écho au discours de M. Albert Sarraut à Constantine et montré que le Cabinet tout entier est solidaire de la politique du ministre de l'Intérieur : « La France n'est pas un champ d'expériences ouvert à l'impérialisme bolchéviste. Elle a des traditions et des mœurs qui la mettent fort au-dessus des exemples qu'on prétend lui proposer et ce n'est pas dans le retour à des régimes primitifs qu'elle espère trouver le progrès de la civilisation et le bonheur de l'humanité. » Le gouvernement ne laissera donc pas porter atteinte aux lois, ni saper la discipline dans l'armée, ni compromettre la sécurité de l'État. Quelques arrestations ou poursuites ont montré que le gouvernement entend passer aux actes. Le 1er mai n'a donné lieu à aucun incident grave ; la plupart des manifestations communistes annoncées n'ont été que de maigres cortèges. La France laborieuse aspire à travailler dans l'ordre et la paix beaucoup plus qu'à détruire la société et à se jeter dans les hasards d'une révolution ; elle a besoin d'autorité, mais d'une autorité bienfaisante et réformatrice ; dès qu'elles l'auront trouvée, les masses ne suivront plus les prophètes de destruction et de ruine.

Les déclarations fermes de M. Albert Sarraut et celles de M. Poincaré ont provoqué, parmi les partis de gauche, des réactions très diverses; elles ont dérangé des combinaisons électorales qui, çà et là, étaient en train de s'ébaucher. Les communistes, par l'organe de *l'Humanité*, ont relevé le gant et poussé le cri de ralliement. « Le capitalisme, voilà l'ennemi! » Sur ce terrain, les socialistes, attachés à l'orthodoxie marxiste, n'ont pas cru pouvoir se dispenser de suivre les communistes. La ressemblance entre le manifeste de l'Internationale syndicale rouge à l'occasion de la Conférence économique de Genève, et celui de l'Internationale ouvrière socialiste, est édifiante. Les organes socialistes ont feint de craindre que la déclaration de guerre du gouvernement au communisme révolutionnaire ne lui donnât trop d'importance et ne lui assurât la palme d'un martyre à bon marché. Parmi les radicaux-socialistes, la gêne est évidente; on n'oublie pas que, lors de l'élection de Paris, la Fédération du parti fit voter, contre MM. Paul-Reynaud et de Kérillis, pour les candidats communistes qui, grâce aux voix radicales, furent élus; qui sait si, aux prochaines élections, l'appoint des voix communistes ne sera pas nécessaire aux radicaux pour triompher de « la réaction »? M. Jean Montigny demande qu'on ne se laisse pas détourner de la question qui, selon lui, intéresse seule la province, c'est-à-dire du scrutin d'arrondissement, « par un prétendu péril communiste ». En général, les radicaux-socialistes auraient préféré que M. A. Sarraut ne levât pas ce lièvre avant les élections, car la vieille formule de « discipline républicaine », si commode, pourrait devenir d'une application difficile. Cependant, un collaborateur de *la Parole* énonce cette vérité, pleine de sagesse : « C'est le communisme seul qui crée le fascisme; c'est le communisme seul qui lui donne sa raison d'être. Nous ne voulons, nous, ni de l'un ni de l'autre. » M. Eugène Lautier conclut, non sans justesse, qu'il faut constituer un grand parti républicain de gouvernement, ce qui revient à dire qu'il convient de maintenir un gouvernement d'union nationale appuyé sur une très large majorité. En somme, la plupart des radicaux, embarrassés, hésitent à se prononcer et à se déclarer prêts à combattre le communisme : là se fera, pour les prochaines élections, la coupure entre les hommes de gouvernement et les fauteurs d'anarchie.

Tous les États européens, après la grande guerre et les crises financières qui en furent la conséquence, se trouvent aux prises avec ces mêmes difficultés et ces mêmes périls que le discours de M. Poincaré a si clairement définis. Les solutions ne sauraient être partout les

mêmes; elles varient selon le tempérament de chaque peuple et les conditions de sa vie. Il est intéressant de voir comment se comportent nos voisins européens en face du problème de l'organisation ouvrière et des droits syndicaux.

L'Angleterre, terre classique du libéralisme économique, a passé, l'année dernière, par la crise terrible de la grève des houillères; la nation, écrasée d'impôts nouveaux par suite du formidable déficit du budget de 1926, ne veut plus revoir pareilles calamités; elle en rend responsables les chefs du trade-unionisme et, par delà les meneurs anglais, les dirigeants du bolchévisme de Moscou. Le gouvernement conservateur a soumis au Parlement un bill tendant à limiter le droit de grève; la discussion a commencé le 2 mai et soulève des débats passionnés dans l'opinion et la presse. Là aussi, c'est la notion même de l'État qui est en jeu et l'Angleterre, fidèle à ses traditions, revient à la définition libérale de l'État. Sir Douglas Hogg a formulé les quatre principes fondamentaux et intangibles du projet du gouvernement : 1° La grève générale est illégale : toute personne refusant d'y prendre part ne peut avoir à souffrir de ce fait; un lock-out général par les patrons est illégal pour les mêmes raisons que l'est une grève générale; 2° Une grève est illégale quand elle vise à exercer une coercition sur le gouvernement soit directement, soit en infligeant des privations à la communauté : 3° La contribution au fonds politique ne doit pas être obligatoire; 4° Les fonctionnaires ne doivent être aux ordres que de l'État.

L'Anglais n'est pas un théoricien, il préfère se laisser instruire par l'expérience; il estime que les trade-unions, qui ont eu longtemps les faveurs de l'opinion, sont sorties de leur rôle et ont dévié de leur statut fondamental. Que l'État anglais puisse être à la merci d'une grève générale, décidée peut-être à Moscou, lui paraît intolérable. Sir Douglas Hogg a rappelé, dans son discours, l'opinion de M. Ramsay Macdonald, qui, au temps où la grève générale n'était encore qu'un mythe continental, la qualifiait de « suprême ressource de l'imbécillité » et qui, l'année dernière, constatait que la masse ouvrière en avait beaucoup plus souffert que les patrons. L'Angleterre est le seul pays du monde où fleurisse un vrai et effectif respect de la liberté de l'individu; c'est l'une des raisons du grand effet qu'a produit, sur les membres des Communes, le discours de M. George Spencer, qui fut naguère expulsé du parti travailliste pour avoir créé une nouvelle union minière. Il montra les chefs du travaillisme subissant l'influence des éléments extrémistes et se disposant, comme

l'a annoncé M. Cook, à déchaîner une nouvelle grève, non pas dans l'intérêt des travailleurs, mais afin de jeter bas le système capitaliste. Qui protégera l'ouvrier anglais contre de tels agitateurs, si ce n'est la loi? Les syndicats doivent rester professionnels : « on fait trop de politique aux réunions des sections des syndicats. Ceux qui ne parlent que de Mussolini, de la Chine et de la Russie n'ont pas le droit de faire servir le mouvement syndical à la propagation de leurs idées politiques, quelles qu'elles soient. » Se tournant vers les libéraux, M. Spencer les adjure de rester fidèles au principe fondamental de la liberté individuelle qui est la solide assise de leur foi politique. Les journaux libéraux font entendre aux travaillistes, qui ont adopté la tactique de l'obstruction, que l'opinion britannique est résolue à ne plus subir les désordres d'une grève générale qui mettrait en péril l'existence même de l'Angleterre. Les Anglais ne considèrent pas, loin de là, que le *Trade disputes bill* porte atteinte aux libertés syndicales, mais au contraire les consacre en donnant aux trade-unions, ramenées à leur principe et à leur raison d'être, des attributions et des responsabilités nouvelles. En France, on croirait avoir tout dit en qualifiant le projet de « réactionnaire ».

Les débats se poursuivent et, à l'heure où nous écrivons, les principaux orateurs de l'opposition, sir John Simon, — qui pourtant déclara illégale la dernière grève générale, — M. Thomas, M. Snowden, n'ont pas encore pris la parole; mais tout fait prévoir que le bill sera adopté sans importantes modifications. M. Winston Churchill, au banquet de la *Primrose league*, le 6 mai, déclare que « le socialisme est l'antithèse de la liberté; si les socialistes gagnaient le pouvoir dans un pays civilisé quelconque, ils emploieraient les méthodes les plus brutales pour supprimer leurs adversaires. » Voilà, n'est-il pas vrai? une belle bataille historique, et bien anglaise.

C'est dans un tout autre sens et dans un tout autre esprit que M. Mussolini et ses collaborateurs ont cherché la solution du même problème, à savoir la conciliation de l'autorité de l'État avec les droits des organismes professionnels. La Charte du travail, qui vient d'être promulguée, mériterait une étude approfondie. Nous nous contenterons d'indiquer que l'État fasciste se place à l'antipode de l'État libéral, pour lequel M. Mussolini n'a pas assez de sarcasmes et de mépris; il est une émanation, une sorte de couronnement d'une hiérarchie d'organismes corporatifs. La Charte consacre les plus importantes des revendications ouvrières et leur donne valeur légale, par exemple le droit des travailleurs aux mesures de prévoyance sociale, assu-

rances contre les accidents, assurances pour la maternité, repos hebdomadaire, contrats collectifs de travail, vacances payées, indemnité en cas de renvoi, indemnité de vieillesse et de mort. Sur plusieurs points, la Charte italienne est plus complète et plus avancée que la législation sociale des autres pays ; elle proclame le caractère syndical de l'État, le devoir social des patrons et celui des travailleurs, l'intérêt de l'État supérieur aux intérêts particuliers et à ceux des organismes corporatifs. Tout cela paraît fort intéressant. La faiblesse du système est sans doute dans l'origine même du pouvoir fasciste qui est la mainmise sur l'État d'un parti fermé, organisé et armé. Mais ce n'est point aujourd'hui notre objet de discuter du fascisme et de sa valeur comme système de gouvernement tant pour l'Italie que pour d'autres pays ; il nous suffit d'indiquer dans quel esprit M. Mussolini a conçu les rapports de l'État et des organisations corporatives ou syndicales qu'il se propose d'intégrer dans l'État fasciste.

C'est en face des mêmes problèmes, ou de problèmes étroitement connexes, que se trouve la Conférence économique qui a tenu sa première séance le 4 mai, à Genève, sous les auspices de la Société des nations et sous la présidence de M. Theunis, ancien Président du Conseil, qui a rendu de si éminents services à la Belgique. C'est un fait important que la réunion, depuis si longtemps annoncée et préparée, d'une Conférence économique internationale. Il est, d'une façon générale, excellent de transposer sur le terrain économique, où les passions sont moins vives et où les divergences risquent moins de dégénérer en conflits, les difficultés internationales. Aussi bien, après l'énorme perte de substance et de richesse que la guerre a entraînée, après le remaniement des frontières, le morcellement d'anciennes unités politiques, les catastrophes monétaires qui s'en sont suivies, ne sont-ce pas des malaises économiques qui aigrissent les rapports entre les peuples ? La conférence vient donc à son heure et il est permis d'en espérer d'heureux résultats, à la condition de ne pas lui demander, au moins pour demain, ce qu'elle ne peut donner, c'est-à-dire des solutions. Ce serait déjà beaucoup qu'elle indiquât dans quelle direction et par quelles méthodes il conviendrait de les chercher. La délégation française ne manquera pas d'y apporter toute sa bonne volonté; elle a M. Loucheur à sa tête, assisté de M. Serruys, de plusieurs autres délégués et d'un grand nombre de techniciens et praticiens éminents de l'industrie, du commerce, de l'agriculture; M. Jouhaux, secrétaire général de la Confédération générale du travail, représente officiellement les intérêts ouvriers.

La conférence est très effectivement internationale; quarante-sept États sont représentés : les Américains sont venus et, bien entendu, les Allemands, mais aussi les Russes bolchévistes. Malgré la satisfaction que leur présence inspire à plusieurs journaux anglais qui ont oublié les déceptions de Gênes, on peut douter que leur collaboration soit très utile. Leur tactique n'est-elle pas précisément de démontrer l'inutilité, voire la nocuité, de toute tentative d'organisation capitaliste? Leur système exige qu'il soit d'abord fait table rase de tout ce qui existe, faute de quoi on ne saurait mériter que la qualification injurieuse de « réformiste ». Aussi proclament ils par avance que la conférence ne donnera rien. Comme elle ne donnera évidemment pas ce qu'ont demandé leurs délégués en une facile surenchère, ils auront beau jeu pour dénoncer l'impuissance des organismes qui ne sont pas fondés sur la lutte des classes : c'est le danger d'inviter des destructeurs à une conférence dont l'objet est de construire.

La presse nationaliste allemande ne pouvait manquer une telle occasion de faire le procès du traité de Versailles. La *Gazette de la Croix* y voit la principale cause du malaise économique de l'Europe : comment constituer de vastes cadres économiques, quand les frontières se sont multipliées, enchevêtrées, quand « l'esclavage du plan Dawes » pèse sur l'Allemagne? On connaît la thèse; il n'y a lieu de s'y arrêter que pour montrer, une fois de plus, l'obsession qui s'empare de toute une partie de l'opinion allemande, celle-là même qui s'est associée, le 8 mai, aux manifestations du « Casque d'acier ».

A la conférence, heureusement, la discussion est plus sérieuse. Elle a commencé par des exposés généraux fort intéressants de principes et de méthodes. On entendit d'abord un sage discours de M. Theunis. Un citoyen des États-Unis, M. Henry Robinson, défendit, — c'était dans l'ordre, — le point de vue individualiste; l'Anglo-saxon, qu'il soit Américain ou Anglais, est généralement hardi et entreprenant, mais c'est souvent à son esprit de solidarité nationale et à l'action politique de l'État, plus qu'à son humeur individualiste qu'il doit son succès. M. Robinson nous apprit que le territoire des États-Unis, presque aussi grand que l'Europe, ignore les barrières douanières; il fit le procès de l'étatisme européen. « L'État doit être réduit au rôle d'un policeman de service, défenseur de l'ordre. » Nous concédons volontiers que, si l'Europe veut lutter contre les grandes unités économiques, il lui faudra réaliser des cartels nationaux et même des ententes internationales. Il est évident, par exemple, que notre belle industrie automobile est paralysée par la

concurrence qu'un trop grand nombre de firmes similaires se font entre elles. Mais le système des trusts est loin d'être le triomphe de l'esprit individualiste; et ne voyons-nous pas que toute la puissance de l'État est à la disposition des grands trusts?

On fut étonné d'entendre l'un des magnats de la grande industrie électrique allemande, M. de Siemens, se livrer, lui aussi, à une apologie des puissantes personnalités créatrices des grandes industries et préconiser l'égoïsme sacré du grand « capitaine d'industrie ». Nous croyions cependant que l'Allemagne était le pays par excellence de la « rationalisation », et qu'elle avait imaginé les deux systèmes de concentration industrielle, verticale et horizontale; nous croyions aussi, sans méconnaître le rôle des grands initiateurs (qui ne sont pas toujours heureux : voyez Stinnes), que nulle part plus étroitement qu'en Allemagne la politique de l'État, Empire ou République, n'était associée à la prospérité des industries. — L'expérience de M. Layton, directeur de l'*Economist*, a donné à son discours, très nourri de faits et d'exemples, un grand intérêt; mais M. Layton est un théoricien et, à ce titre, une exception en Angleterre où il s'en faut que ses vues soient généralement admises. Que ce soit lui, ou M. Theunis, ou M. Robinson, ou M. de Siemens, qui ait la parole, il faut constater avec satisfaction que tous les orateurs ont affirmé l'étroite solidarité de toutes les nations. M. Loucheur a insisté avec force sur cette vérité : le malheur ou la misère d'un pays a d'inévitables répercussions sur les autres. C'est en Russie, actuellement, que l'Europe est surtout malade. Serait-il paradoxal d'avancer qu'elle est malade aussi aux États-Unis où la pléthore de l'or risque de provoquer une congestion économique? Ni trop, ni trop peu : c'est la loi de la sagesse.

Mais comment revenir à un plus juste équilibre? La notion même de solidarité n'a, en pratique, rien d'absolu; il est évident, par exemple, que l'économie européenne ne gagnerait rien si un gros emprunt était accordé à la Russie sans qu'elle renonçât effectivement à son système d'exportation de propagande révolutionnaire. On répète souvent que les guerres ont presque toujours des causes économiques; cela n'est exact que dans la mesure assez restreinte où les rivalités économiques enflamment les passions nationales, mais il y a toujours, à l'origine des guerres, surtout aux époques démocratiques, un élément sentimental et passionnel. La réalisation d'une solidarité économique, même limitée à l'Europe continentale, se heurte, à notre époque, à des obstacles difficilement surmontables. Chaque État, surtout les nouveaux États, cherche d'abord à se suffire

à lui-même, à former un tout économique complet et donc à protéger son industrie par des droits de douane qui, en outre, alimentent des budgets trop gonflés. La guerre a montré la faiblesse des nations qui dépendent, pour certaines denrées indispensables, des autres pays. La puissance et la prospérité des États-Unis sont moins dans les raisons exposées par M. Robinson que dans le fait capital qu'ils suffisent à presque tous leurs besoins et trouvent sur leur propre territoire, pour leurs produits fabriqués, un marché dont la capacité d'absorption est considérable : voyez le beau tapage que mènent les Américains parce que les Anglais leur font payer trop cher le caoutchouc dont ils manquent, eux qui ne se font guère scrupule de monopoliser le pétrole et d'en fixer les prix.

C'est donc en présence de problèmes infiniment complexes et délicats que s'arrête la Conférence de Genève. Il est déjà très utile de les poser, de les étudier sous leurs aspects si divers, d'apercevoir toute l'étendue des difficultés, toute la hauteur des obstacles. N'espérons pas trouver une solution générale, un remède universel. M. Jouhaux, qui représente les organisations ouvrières, paraît surtout préoccupé de prévenir les abus des cartels industriels et des trusts. Il a déposé un projet demandant la constitution, au sein de la Société des nations, d'un organisme économique autonome, qui comprendrait un secrétariat permanent, travaillant en liaison avec le Bureau international du travail (B. I. T.), un conseil de 18 membres, dont 12 désignés par le conseil de la Société des nations et 6 choisis par le B. I. T., soit 3 dans son groupe patronal et 3 dans son groupe ouvrier ; enfin, une conférence consultative, sorte de parlement économique international, se réunirait au moins une fois par trois ans. Ainsi, c'est à une sorte d'étatisme international et bureaucratique que conclut M. Jouhaux. Cette proposition, d'ailleurs intéressante, paraît prématurée et, par certains côtés, chimérique. S'il est vrai que le plein épanouissement des énergies productrices de l'industrie et de l'agriculture soit l'une des conditions d'un meilleur ordre social ; s'il est vrai, dans une certaine mesure, que les problèmes de la production soient internationaux, il est douteux que la création de nouveaux organismes bureaucratiques, d'une sorte de superétat ou de supergouvernement économique, fasse avancer la solution. Encore une fois, le problème est infiniment complexe, et des intérêts également importants, mais opposés, demandent à être ménagés. L'économie industrielle, l'économie agricole, l'économie commerciale, sont également nécessaires à la vie des nations, ou plutôt, on oublie

trop que l'économie agricole est, de toutes, la plus indispensable.

C'est ce que l'on perd de vue trop souvent dans les critiques que, sous l'influence du courant d'internationalisme économique provoqué par la Conférence de Genève, la presse prodigue au projet de tarif douanier actuellement soumis au Parlement. Une campagne libre-échangiste se déchaîne, sous prétexte de réclamer une simplification et un allègement des tarifs. Le projet a été scrupuleusement étudié par le gouvernement et par la commission des douanes ; il n'est sans doute pas exempt de défauts, mais il a le mérite de tenir compte de tous les besoins et de tous les intérêts légitimes ; la France, faute d'un tarif douanier, est désarmée dans ses négociations économiques avec l'Allemagne, la Belgique et les autres pays ; il est urgent de faire cesser une situation très préjudiciable à la production aussi bien qu'à la consommation française.

Pourvu qu'elle sache borner ses ambitions, la Conférence économique de Genève peut rendre de grands services. Il faut souhaiter qu'elle ne se heurte pas, comme la Conférence préparatoire pour la limitation des armements, à l'irréductible particularisme britannique. Elle aura, à tout le moins, cet heureux résultat de mettre les questions économiques à l'ordre du jour de l'opinion et de transposer, pour ainsi dire, les difficultés entre nations du terrain politique sur le terrain économique où elles risquent moins de s'envenimer. Le Président de la République, dans ses voyages soit à Lille et Dunkerque, soit à l'inauguration du tunnel de la Rove, magnifique réalisation française, a développé excellemment ces vérités bienfaisantes. Une grande leçon de fierté nationale, comme aussi de solidarité humaine et de paix, émane de la mise en œuvre des forces naturelles disciplinées par l'intelligence et le travail de l'homme. Comment les peuples ne se rapprocheraient-ils pas, quand, avec une égale admiration et une commune angoisse, ils suivent, au-dessus des vastes déserts de l'Océan, le vol audacieux des grands oiseaux que créa le génie et qu'anime le courage ?

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

UNE HIRONDELLE
NE FAIT PAS LE PRINTEMPS

PROVERBE

EN DEUX ACTES ET SIX TABLEAUX

PERSONNAGES

ÉMILE PATINET, 62 ans.
VICTOR PATINET, son fils, 23 ans.
ALPHONSE HUGAL, 60 ans.
ÉLISE, dite Mme Hugal, 58 ans.
PAQUITA, 17 ans.
MIGUELINE, négresse, sa nourrice.
LAPINGUÉ, petit nègre, fils de Migueline, 10 ans.
GRACIOSO, son sapajou.
JUPITER, son perroquet.
UNE SERVANTE; UNE GRISETTE; UN MARMITON; UN JARDINIER.

La scène est A PARIS, EN 1840 (je ne sais, d'ailleurs, pas pourquoi). Le rideau s'ouvre sur un coin printanier du jardin du Luxembourg : fleurs fraîches, naissants feuillages, fontaine; cris d'oiseaux; un merle se promène avec affectation sur une pelouse très verte. Matinée. Solitude. Un banc vide. Deux hommes d'un « certain âge » s'avancent en devisant amicalement et marchant à tout petits pas dans l'allée. Ce sont : Alphonse Hugal, poète honorable, et son meilleur ami, Émile Patinet, directeur d'un journal du soir. Habits de l'époque, mais un peu en retard sur la mode.

ACTE I

PREMIER TABLEAU

HUGAL, PATINET

ALPHONSE HUGAL.

Asseyons-nous sur ce banc.

PATINET.

Il est au soleil.

HUGAL.

Tant mieux! cela nous réchauffera.

PATINET.

Les arbres sont en retard cette année et leurs feuilles naissantes ne feront pas de l'ombre avant quelque dix ou quatorze jours... (Il regarde sa montre) et je suis en retard, comme les feuilles... Je devrais être au journal.

HUGAL.

Rien ne m'émeut comme ces premiers feuillages.

PATINET.

Sois ému ! mais n'imite pas ton homonyme, l'autre Alphonse...

HUGAL, scandalisé.

L'autre Alphonse! M. de Lamartine!

PATINET.

Et ne t'occupe de ce qui verdoie que poétiquement.

HUGAL, riant.

Tu n'as pas digéré l'intervention de Lamartine à la Chambre en faveur de l'agriculture.

PATINET.

Voyons, mon cher, à chacun son métier... Que font les poètes à la Chambre?

HUGAL.

Tu es plus indulgent que Platon, qui les exilait même de sa République... Va, sois tranquille!... tu ne me verras jamais à la

Chambre des députés. Même à ce sujet. Quand je vois une belle prairie, je ne pense pas à faire un discours, mais bien plutôt « que j'aimerais brouter cette herbe » !

PATINET.

Pour ma part, je désirerais être la prairie... Oui, la prairie... Certes, on la broute, on la coupe... mais elle repousse et elle peut se livrer sans fin à une verte paresse, à une indolence sans pareille... Tandis que, moi, Patinet, il faut que j'aille au journal.

HUGAL.

Tu as bien le temps.

PATINET, jovial et sentencieux.

On n'a *jamais* le temps ! On voit bien, ô poète, que tu nages dans l'éternel. Pour nous, hommes de la réalité, des pendules, des précisions et des besognes fixes, le temps se mesure avarement, minutieusement.

HUGAL, négligent.

Tu me le dis souvent : voilà pourquoi, sans doute, tu éprouves un sadique plaisir à perdre en agitations, que tu prends pour de l'activité, ce temps si précieux.

PATINET, riant.

Ah ! ah ! que veux-tu? Ce matin est si beau ! Regarde un peu ce merle en habit de cérémonie : il fait des saluts, des révérences ; il est comique. Il doit tenir l'emploi de maître d'hôtel dans les banquets que s'offrent les oiseaux.

HUGAL.

Il se croit, pour le moins, aussi important que toi.

PATINET.

Ou que toi...

HUGAL, dessinant des signes sur le sable avec sa canne.

Nous ne sommes sans doute pas plus intéressants que ce merle dans l'ensemble de l'univers.

PATINET.

Que te voilà modeste, ô homme de génie ! Que t'est-il donc arrivé ?

HUGAL.

Rien! flatteur. Rien, tu entends; rien...

PATINET.

C'est déjà quelque chose.

HUGAL.

Tu plaisantes toujours.

PATINET, sérieux.

Non. A nos âges, ce rien est déjà une faveur de la destinée. Quand les événements se précipitent sur les têtes blanchies, ils sont rarement des bonheurs.

HUGAL, amer.

Philosophe! Moi aussi, souvent... Mais, que veux-tu? par des matins pareils, on sent frémir en soi je ne sais quoi de vert qui voudrait s'étendre en feuillages...

PATINET.

Encore la verdure! et l'herbage! et le feuillage! Tiens, tu me suggères une nouvelle explication de certaines fables antiques. Exemple : les dieux rajeunirent Philémon et Baucis après leur mort en les changeant en arbres; et Daphné, qui sans doute n'était plus toute jeune, préféra devenir laurier plutôt que de vieillir dans les bras d'Apollon.

HUGAL.

Me compares-tu à Daphné ou à Philémon ?

PATINET, riant.

A Philémon, ce vieux fidèle? oh non! non! non! Mais Daphné... Tout poète a de la femme en lui, et vis-à-vis d'Apollon, tu ne crains personne.

HUGAL.

Que ne suis-je ce petit marmiton qui passe et siffle pour imiter le merle, et ne connaît pas Apollon ?

Un petit marmiton blanc passe joyeusement, panier en tête, et lance un peu de pain au merle familier. Il s'éloigne.

PATINET, se levant.

Le blanc et le noir... merle et marmiton... typographie ! Mon vieux, il faut que je file, je suis en retard.

HUGAL, enfantin.

Oui. Tu es en retard ; *très* en retard. Inutile de te presser. Tu n'arriveras plus à l'heure. Reste avec moi ; je suis triste. Ne m'abandonne pas.

PATINET consulte sa montre et se rassied.

Qu'est-ce que tu as, mon vieux ? des ennuis ? d'argent ? Non ? De gloire ? Tu en as plus qu'il ne t'en faut. Du génie, du talent, de la chance ? de même. Est-ce qu'Élise t'embête ? Non... (Geste vague de Hugal.) Alors ? Alors ? La santé est bonne ? (Il lui tape dans le dos.) Tu portes quinze ans de moins que ton âge ; on est tout entouré d'admirateurs, en veux-tu en voilà ; le dernier bouquin a transporté tous les publics, est allé aux nues... On est beau...

HUGAL, l'interrompant.

On est vieux...

PATINET, allègre.

Allons donc ! soixante et un ans ! Mon âge. Bientôt je le regretterai.

HUGAL, très mélancolique.

Je dirai peut-être cela dans dix ans. Pour l'instant, je regrette la jeunesse, la vraie jeunesse... l'âge de Victor, ton fils.

PATINET, épanoui.

Vingt-trois ans ! Tu vas bien, mon gaillard. Alors, tu fais fi de tout le reste ? la bonne petite trentaine, « la prétrentaine » ? la quarantaine importante, magnifique ? la gentille cinquantaine...

HUGAL.

Ne plaisante donc pas. Quel chagrin !

PATINET.

Les poètes ne vieillissent pas ! les poètes n'ont pas d'âge ! Les admiratrices te le prouvent ; elles se prosternent sur tes pas. Les aventures fleurissent autour de toi comme des bouquets. Tu n'as

qu'à choisir. A vingt-trois ans, ce que tu cueillais n'était, j'en suis sûr, pas si bien.

HUGAL.

Tu n'en sais rien. Et puis ce n'est pas à un chiffre que mon regret s'attache. C'est à la jeunesse dans sa fleur, dans sa feuille, à peine dépliée, hors du bourgeon familial. Tiens, regarde ces rameaux, ces bourgeons gonflés, ces jeunes feuilles translucides. Vois ces petites fleurs dans l'herbe, non cultivées, non voulues, qui ont poussé là, irrésistiblement, parce que la saison est jeune. Tout cela me déchire, Patinet. Je voudrais être un vieil arbre et non un homme ; j'aurais encore droit à des printemps.

PATINET, gaillard et attendri.

Ce que ça peut être puéril, un grand homme! Ma foi, mon vieux, pour ma part, je ne regrette pas tellement ma jeunesse : une famille rude, besogneuse, un fardeau d'examens, un travail très dur, une grande fatigue lorsque à ce travail mon âge ajoutait du plaisir. Deux campagnes napoléoniennes. Brrr! blessures, guérisons, administration, journalisme, puis le mariage ; un bonheur si plat qu'il aurait dû être durable. Un enfant tardif. Puis la mort de ma femme. Là, un grand, profond chagrin m'oblige à comprendre que cette brave femme si ennuyeuse, je l'aimais, j'y tenais, qu'elle me manquait, enfin! Donc, rien que des ennuis. Vivante, elle me pesait, m'encombrait. Morte, elle me fait pleurer. Un enfant en bas âge à élever. Des joies, bien sûr... Mais que de tourments! Une grand mère qui me le gâtait, me le prenait... Des histoires de famille, des bêtises, des jalousies autour de cet enfant unique, autant que pour une héroïne de Racine. Des rougeoles, des oreillons, des vacances, des mauvaises notes, des indulgences coupables, des responsabilités angoissantes, le diable et son train. Et, à présent, mon cher, j'ai en face de moi un gaillard beau comme le jour, qui me considère, tel le chœur antique, pour l'âge ; un gaillard qui se moque de moi en me respectant, qui fait des dettes, a mille bonnes fortunes, des gilets neufs tous les quinze jours, une mèche blonde au-dessus d'un nez grec et devant lequel je me sens timide comme une jeune fille. Oui. Je me dis : « Mon fils? cet être admirable et incompréhensible qui tient du dieu familier et de l'animal gracieux ou malfaisant... Pour lequel j'ai

travaillé et peiné toute ma vie, pour qu'il puisse manquer ses examens et vivre à sa guise... Mon fils? qui me met dans les courants d'air et me demande de l'argent, arrive en retard pour déjeuner en me disant : Salut, Papatinet! et qui fume mes cigares dans mon meilleur fauteuil pendant que je trime tout le jour? » Mon ami, je n'en reviens pas. Il est insupportable, il est charmant, il est magnifique.

HUGAL, riant.

Eh oui! il suffit de voir sourire ce beau visage pour admettre toutes les fantaisies de Victor. Voilà, Papatinet, un des privilèges de la jeunesse divine : dans une chambre triste, un jeune homme ou une jeune fille, la jeunesse, en un mot, entre : et tout s'éclaire, tout resplendit! Une lumière trop vive, autour d'eux, nous éblouit, nous les pauvres birbes, et c'est pourquoi nous jugeons ces jeunes gens fatigants quelquefois. C'est le soleil! c'est le jour! l'ardeur de leurs premiers feux... ardeur en même temps si fraîche! Et dire que nous avons resplendi comme eux, tout autant! et que, alors, nous n'en savions rien! Et que nous illuminions ainsi la vie, les êtres, n'importe qui, avec autant de générosité que si nous avions été immortels! Ah! pour ces heures que nous avons jadis données avec magnificence et insouciance, plus tard, quand nous nous éteignons, de jeunes créatures devraient en récompense venir nous illuminer, nous réchauffer...

PATINET.

Tu n'as pas si froid que le roi David. Et puis, mon cher, des jeunes créatures... on en trouve quand on veut ou plutôt quand on a le temps. (Il se lève et consulte sa montre; consterné, il se rassied). Je n'irai pas ce matin au journal : je déjeunerai sur le pouce dans le quartier et m'y précipiterai aussitôt après le déjeuner. (Une charmante grisette passe, balançant un carton avec indolence et jette aux deux amis un coup d'œil frivole.) Hum! hum! eh bien! Alphonse? Tu ne la regardes même pas, cette jolie fille? Elle est jeune pourtant, bien tournée. Quel joli pied! Une taille d'abeille... Si j'avais des loisirs, je la suivrais...

HUGAL.

Tu ne me comprends pas, Émile. Je le sais bien que je peux encore connaître le plaisir; je suis resté, tu l'as dit, plus frais

que mes années et nous ne sommes plus au siècle de Molière qui écrivait avec naturel : Géronte, vieillard de quarante ans, dans la liste de ses personnages.

PATINET.

Ah ! ah ! elle est bien bonne ! vieillard de quarante ans !

HUGAL.

Je le sais bien que, avec un peu d'or ou de poésie, je peux m'offrir des jeunes femmes du monde ou du demi, avides d'un poème chantant leurs charmes ou d'un chapeau neuf, au choix, d'un ami galant et régalant, ou de l'assiduité flatteuse d'un homme dit célèbre. Je le sais bien que je peux encore désirer et réaliser quelques fantaisies. Mais cela ne m'amuse pas. Ce que je regrette, mon ami, ce ne sont pas seulement les puissances du corps, mais celles du cœur et de l'imagination. Si je les avais conservées, je serais toujours jeune. Oh ! Patinet ! cette splendeur intérieure qui se lève en nous comme le soleil sous la brume du matin et qui, peu à peu, nous inonde et nous éblouit de sa magie ! Cette clarté qui transforme, réchauffe tout, ce flamboiement qui danse avec ivresse, cette ardente candeur, cet appel vers toutes les joies, ce pressentiment que tous les bonheurs sont prêts pour nous et que nous n'avons plus qu'à nous en emparer ; cet élan vers toutes les femmes, cette soif pour tous les breuvages... Et aussi cette tristesse sans pareille ! ces nuits qui palpitent comme si le monde et les astres répondaient sans arrêt aux battements de notre cœur... tout cela, vois-tu, tout cela... tout cela s'est éteint, s'est tu, tout cela dort déjà dans une ombre plus noire que celle de la mort.

PATINET, calme.

Lyrique ! lyrique ! Ce sont des idées de poète lyrique. Tous les jeunes, mon vieux, ne sont pas aussi jeunes...

HUGAL, abattu.

J'aurais voulu écrire ce vers de Malherbe :

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées.

PATINET, se considérant.

Tu exagères. La maturité a du bon. Évidemment, je prends un petit ventre, mon souffle est court, mes rhumatismes sont

longs, je suis toujours pressé, agité, il me faut accomplir plus de choses en un jour que Dieu en une semaine; évidemment, je me couperose, je chauvis. Mais ce sont des choses négligeables. J'ai bon estomac, l'humeur égale et gourmande. Je suis libre... ou, du moins, je le serais si j'avais le temps. Les soucis d'argent, de situation, de famille, de carrière, enfin tout ce qui emprisonne la jeunesse, tout cela est passé. Je suis ce que je devais être et bien plus content maintenant. Autrefois... eh bien ! autrefois... C'est une affaire faite... Enfin, j'ajoute, le plus important : je me sens bien moins sot que dans ma jeunesse.

HUGAL

D'accord. J'éprouve aussi cette impression de m'être « augmenté ». Malheureusement, à l'instant où cette expérience et cette intelligence développée nous permettraient de profiter vraiment de notre jeunesse... nous cessons d'être jeunes! (Un silence.) Toi, tu as ton fils.

PATINET.

A son tour d'être jeune! et il s'y entend, je t'en réponds! Un fils, un enfant, voilà sans doute ce qui t'a manqué, ce que tu regrettes.

HUGAL, mi douloureux mi ironique.

Je ne le crois pas. Et puis, j'en aurais peut-être été jaloux... Lui jeune : et moi vieux!

PATINET.

Tu parles comme une femme, et une femme sans cœur. Toujours Daphné.

HUGAL.

Je plaisante. Un enfant... Il m'aurait obligé à régulariser ma situation, à épouser Élise.

PATINET.

Je me demande encore pourquoi tu ne l'as pas fait. Vivre tant d'années avec une femme, après tout bonne et dévouée, et ne pas l'épouser? Autre idée de poète.

HUGAL.

Je ne sais pas très bien pourquoi moi-même... En mon

inconscient je m'imagine probablement que, ainsi, je me garde libre. Libre de partir : de recommencer ma vie...

PATINET.

Sournois! Et, pour te punir, tu mourras dans ses bras.

HUGAL, vexé.

Ou bien, elle mourra dans les miens; nous avons presque le même âge.

PATINET.

Tu ne m'as jamais raconté pourquoi tu l'installas ainsi dans ta vie. Tu ne me parus jamais ressentir pour elle une folle passion...

HUGAL.

Je te l'ai raconté et ressassé cent sept fois. Tiens, levons-nous. Le soleil tape; rentrons. Viens déjeuner à la maison, veux-tu? J'ai demandé un pilaf de homard.

PATINET, alléché.

Comment résister au pilaf de homard? J'accepte. Mais tout de suite après (il regarde sa montre), je file.

Ils se lèvent.

HUGAL.

Tu files. Entendu. Tiens : voilà mon ami, le jardinier.

Le jardinier, poussant une brouette pleine de pots de fleurs, s'arrête et désigne l'azur d'un mouvement de tête.

LE JARDINIER.

Bonjour, monsieur Hugal. Ça, c'est du beau temps.

HUGAL.

Oui, mon ami, un temps de paradis, un temps des Antilles. Dites-moi : pouvons-nous passer par le jardin botanique? C'est interdit au public, mais...

LE JARDINIER.

Mais vous, monsieur Hugal, vous êtes comme le bon Dieu, vous n'êtes pas le public. Passez-y donc. J'irai vous porter bientôt un rosier que je cultive exprès pour vous. (Il s'éloigne avec sa brouette.)

HUGAL.

L'excellent homme ! Il m'admire, et son admiration naïve me touche plus qu'une autre. (Il s'essuie le front.) Déjà la chaleur, fin avril ; il est vrai que, à midi... Quel beau ciel, quel beau bleu ! C'est dans le bleu que se noie le souvenir de mes plus belles années.

PATINET.

Oui ! ton voyage aux îles...

HUGAL.

Mes parents, je te l'ai dit, je te le redis, étaient de gros négociants de café à Bordeaux, et avaient continué leur prospérité commerçante en dépit des pires événements de cette époque troublée. Ils contribuèrent peut-être ainsi, sans le savoir, à l'excitation générale. Une faible santé m'interdisait de faire la guerre comme tous les jeunes gens : je faisais l'amour et des dettes, tantôt à Bordeaux, tantôt à Paris, et un peu de littérature. Ma famille ne croyait pas du tout à mes dons de poète ; je l'inquiétais ; elle me trouva une petite mission et je fus envoyé à Cuba, à la fois par elle et par quelque haut commissaire, ami gouvernemental. Ma famille voulait réaliser la vente de la dernière caféière qu'elle y avait gardée, nos parents ayant habité l'île, près d'un siècle. Je devais aussi signer de nouveaux contrats d'achat avec des planteurs sérieux et connus. Je partis donc, navré d'abandonner mon cher Paris, mes camarades, mes premières maîtresses. Mais quel voyage, Patinet ! Quels horizons nouveaux ! Quels rêves inconnus ! Je crus aborder vraiment un autre monde, une planète créée uniquement pour le bonheur...

PATINET.

Toute ton œuvre en est restée brûlante.

HUGAL.

Et ce fut chez un riche planteur espagnol, Roméro Florès, marié à une Française, que je rencontrai cette jeune créole qui me rendit amoureux pour la première fois de ma vie... Je connaissais le plaisir, le désir : non les sentiments profonds. Mais dès que j'eus rencontré Paquita, si rose sous sa mantille noire... (Sa voix s'éloigne et se perd, car il s'en va appuyé sur l'épaule de Patinet, à petits pas, et bavardant à travers le jardin en fleurs livré à la solitude de midi.)

DEUXIÈME TABLEAU

Un intérieur moyenâgeux, romantique, mais confortable. La fenêtre grande ouverte sur un ciel rose où passent des hirondelles et leurs cris. Bruits de la rue, voitures, chevaux, etc. Dans deux raides, mais excellentes cathèdres, Hugal et Patinet fument béatement des cigares.

SCÈNE I

HUGAL, PATINET

HUGAL.

Tu sais tout, Patinet. Conviens-en : quel radieux début dans la vie, quel voyage ravissant dans l'île de l'amour!

PATINET.

Cette confidence que, il est vrai, tu m'as faite plusieurs fois, m'aide, toujours singulièrement plus, à comprendre ton caractère : cette nostalgie, ce je ne sais quoi d'enfantin et de dépité que les années n'ont jamais adouci en toi. Le mouvement le plus sincère de ton cœur a été trop vite interrompu et...

HUGAL.

Et je suis resté, sinon inconsolable, du moins frustré, déçu, irrassasié... incapable de nouvelles illusions.

PATINET.

Quels sots que ces Florès! Tu représentais un tout aussi bon parti pour la nièce de Mme Florès que le neveu de son mari. Il avait une grosse fortune, mais tu n'étais pas pauvre : et puis, quel avenir !

HUGAL.

Ils ont dû me regretter plus d'une fois! D'ailleurs, ce neveu maudit devint un mari insupportable. Paquita ne fut pas heureuse... même pas tranquille. Enfin il mourut. Mais je n'eus plus l'idée de voguer à nouveau vers l'île de la Jeunesse, où ma jeunesse n'aurait pas abordé cette fois-ci, avec moi.

PATINET.

Elle t'aimait, Paquita ?

HUGAL.

A la folie, et à la cubaine... Elle voulait rompre ses fiançailles ; elle eut même la franchise de déclarer au jeune Florès qu'elle le détestait et n'aimerait jamais que moi.

PATINET.

Quel sujet agréable de conversation après le mariage! Mais pourquoi ne l'enlevas-tu pas?

HUGAL.

On l'enferma ; on la martyrisa ; on la maria; on m'embarqua... et je fis des vers!

PATINET, exalté.

Et, grâce à tous ces contre-temps, nous possédons ton œuvre immortelle.

SCÈNE II

LES MÊMES, ÉLISE

ÉLISE, portant sur un plateau des tasses, des gâteaux, du pain, une chocolatière odorante.

Je vous ai fait du chocolat à la cubaine.

PATINET, roulant des yeux.

A la folie, à la cubaine...

ÉLISE.

Je ne connais pas la recette du chocolat à la folie ; mais Alphonse, dès que nous nous connûmes, m'apprit celle du chocolat à la cubaine.

PATINET.

Mais, chère amie, je n'ai pas faim! Après un pareil homard!

ÉLISE.

Il est cinq heures, monsieur Patinet ; le homard doit avoir passé.

PATINET, consultant sa montre.

Cinq heures ! et je ne serai pas allé au journal, d'aujourd'hui !

ÉLISE, lui tendant une lettre.

Voici un mot de votre rédacteur en chef. J'ai envoyé la femme de chambre lui demander s'il ne devait rien vous communiquer.

PATINET, prenant l'enveloppe et s'en éventant.

Vous êtes un ange tutélaire, madame Élise, la plus judicieuse des femmes !

HUGAL.

Quand on aura inventé un système, un appareil quelconque qui permettra de se parler à travers l'espace, ce sera bien commode. Tu pourras, d'ici même, parler aux rédacteurs de ton journal...

PATINET.

Chimérique personnage !

HUGAL.

Pas si chimérique ! Condorcet, me raconta mon père, s'intéressa à l'invention d'un jeune moine qui, à l'aide de tubes métalliques...

PATINET.

Malgré ces tubes... la voix de ce jeune moine ne m'a même pas dit son nom. A la rigueur, que l'on arrive à se parler d'une pièce à l'autre, un peu comme les enfants avec leur membrane et leur ficelle... je ne dis pas non...

HUGAL.

On trouvera des choses féeriques et nous ne le saurons pas.

PATINET.

Bah ! dès que la féerie est mise à l'usage, elle importune. Avec ton petit appareil rêvé... veux-tu mon avis ? eh bien ! on ne jouira plus d'un seul instant de repos. Ainsi on m'aurait déjà relancé... Tandis que j'ai goûté en paix un instant agréable et un homard incomparable.

ÉLISE.

M. Patinet, vous oubliez votre lettre.

PATINET, ouvrant l'enveloppe.

Vous êtes un ange tutélaire, madame Élise. Dieu merci, tout est bien. Il n'est rien arrivé... politiquement parlant.

HUGAL.

Il n'arrive jamais rien.

PATINET.

Je n'ai jamais vu quelqu'un se désintéresser autant que toi des événements qui concernent soit son pays, soit l'Europe, soit le monde.

HUGAL.

Je ne te cache pas que les événements auxquels j'attache le plus d'importance sont déjà arrivés, et depuis fort longtemps.

Élise verse le chocolat dans les tasses. Patinet le hume voluptueusement.

PATINET, la tasse à la main.

Je serais bien curieux de savoir lesquels?

HUGAL, avec nonchalance.

Eh bien... la création du monde... le déluge... la prise de Troie... la mort de Cléopâtre, celle de Roland à Roncevaux... et beaucoup, beaucoup d'autres, et je t'assure que j'en passe.

PATINET, furieux.

Tu te fiches de moi! Et veux-tu que je te le dise? Si tu avais été contemporain d'une de ces machines-là, tu n'aurais pas seulement compris leur importance ni leur intérêt. Tu as été jeune sous l'Empire, tes parents ont connu la Révolution et toutes ces actualités t'ont laissé indifférent!

ÉLISE.

Ne vous fâchez pas, monsieur Patinet. Quand Alphonse a mangé du homard, il est nostalgique et contrariant.

PATINET.

Cela ne t'inspire pas que le prince de Joinville pense à partir pour Sainte-Hélène et en ramener les cendres de Napoléon ?

HUGAL.

Cela m'inspire; et surtout cela m'inspirerait, si je vivais cinquante ans plus tard. J'ai besoin du passé.

PATINET.

Et tu te plains de n'être plus jeune !

HUGAL.

C'est que, jeune on a le passé, le Passé avec un grand P; en vieillissant, on a aussi son propre passé; ce n'est plus du tout la même chose.

PATINET.

Cela ne t'intéresse pas, les difficultés entre l'Angleterre et la Chine?

HUGAL.

Eh bien! non, là ! que veux-tu ! Non !... non et non !

PATINET, ironique.

Peut-être que dans cinquante ans...

HUGAL.

Ce ne sera pas le passé, va ! Dans cent ans, l'Angleterre et la Chine continueront leurs difficultés... Dans l'autre monde tu m'en parleras encore ! Et de même on donnera toujours des fêtes de bienfaisance pour les Polonais indigents...

ÉLISE.

Comment trouvez-vous mon chocolat?

PATINET, solennel.

Exquis, mousseux, un velours... Vois-tu, Alphonse, trop de gens vivent ainsi que toi dans l'indifférence, et ils se raniment un beau jour, ou un sombre jour, au milieu des pires circonstances qu'ils n'ont su ni prévoir, ni redouter, ni combattre.

ÉLISE.

Vous avez absolument raison, monsieur Patinet, mais vous devriez étaler le beurre sur les tartines pendant qu'elles sont encore chaudes...

HUGAL.

Émile, tu as raison sans doute ; mais alors, pourquoi m'as-tu dit ce matin, à propos de Lamartine, que les poètes ne devaient se mêler de rien ?

PATINET.

Je l'ai dit ? Mais tu exagères...

HUGAL.

Tu m'en veux ?

PATINET, très digne.

Je ne t'en veux pas. Tu es un grand poète, mais tu n'es pas intelligent.

Hugal salue, en riant.

ÉLISE, scandalisée.

Oh ! monsieur Patinet, comment pouvez-vous dire une chose pareille ?... Vous plaisantez !... Mais puisque vous aimez qu'on s'intéresse à tout, donnez-moi votre avis sur le procès de Mme Lafarge. La croyez-vous coupable ?

PATINET.

Oui. Elle a empoisonné son mari.

ÉLISE.

Qu'est-ce qui vous donne cette certitude ?

PATINET.

Elle le détestait.

ÉLISE.

Voilà pourquoi je la crois innocente.

PATINET.

Bah !

ÉLISE.

On n'a envie de tuer qu'un homme qu'on aime.

PATINET.

Eh bien, Élise, vous que je déclare si judicieuse!

ÉLISE.

Je vous dis au revoir, messieurs ; je dois aller voir ma bonne et vieille amie de Bavardin... Elle s'ennuie lorsqu'elle est seule et parle devant ses miroirs... Dînerez-vous ici ?

PATINET.

Non, chère madame ; j'espère dîner avec Victor.

ÉLISE.

S'il vous fait faux bond, le beau diable, revenez. J'ai commandé une timbale milanaise chez Quillet... un délice ! Et après dîner, nous avons du monde : un petit concert.

PATINET.

Si je peux entraîner Victor... Il doit venir peut-être ici un instant, avant dîner.

ÉLISE, importante.

La princesse jouera du piano ; la marquise chantera et MM. de Musset et de Vigny ont promis de venir, ainsi que M. Sainte-Beuve.

PATINET.

Ce sera charmant... En tout cas, belle dame, à bientôt.

Élise sort, emportant le plateau et les tasses.

SCÈNE III

HUGAL, PATINET

PATINET.

Quelle excellente créature ! Si simple ! tenant si bien sa maison ! En extase devant toi...

HUGAL.

C'est vrai ! c'est vrai ! c'est vrai ! A mon retour des îles elle me consola, me soigna, me choya. Je fus attendri, reconnais-

sant. Je n'attachai à son amour qu'une importance d'amitié. Je n'aimais pas ; j'avais besoin d'un être entre moi et la réalité : Élise remplit ce rôle. Mes parents moururent : elle vint habiter avec moi, me consola, me choya, me soigna. Je la trompai, je la quittai ; je lui revins ; elle m'admira, elle m'approuva, me guida, me consola.

PATINET.

Elle t'approuva ! voilà le mot de tout ! Elle t'approuva et, nous le savons, avant toute chose, l'homme a besoin d'approbation.

HUGAL.

Elle se dévoua ; elle resta ; nous en sommes là...

PATINET.

Et voilà... Ce ne sont pas tes meilleures rimes.

HUGAL.

Au fond, je l'estime et je l'apprécie ; mais je ne l'ai jamais aimée.

PATINET, l'œil en coin.

Tu en as aimé d'autres. (Il fait claquer sa langue, approbativement.)

HUGAL.

Oui. Beaucoup d'autres. Elles ont passé. Élise reste. C'est que, vois-tu, l'amour, pour moi, ce fut cette jeune créole enfermée dans cette prison d'azur et de fleurs, son île inaccessible, où près d'elle resta ma jeunesse... Pour la délivrer, l'emporter, il eût fallu Persée ou Renaud...

PATINET.

Ils montaient le cheval ailé ; mais toi aussi... après tout... la mythologie nous apprend que Pégase est aux poètes.

HUGAL.

Oui, mais je ne suis qu'un poète, ils étaient aussi des héros.

PATINET.

Tu n'es qu'un poète et un enfant gâté, ennemi de toutes les complications, exigeant tout avec facilité et aussi que les petites créoles lui tombent dans les bras toutes rôties.

HUGAL, à la fenêtre.

Comme elles crient, ces hirondelles ! Elles me percent le cœur. Patinet, si, comme dans les fables et les contes, un dieu, une fée, l'impossible enfin, surgissait et me rendait Paquita, non pas vieille telle qu'elle est à cette date, mais telle qu'elle fut, radieuse et embaumée, fleur non cueillie, intacte, enivrante, matinale... ah ! je rajeunirais d'un seul coup ! Mon sang...

On sonne avec violence.

PATINET.

Quel carillon !

HUGAL.

Cette sonnette me fera mourir... elle est d'une véhémence!

SCÈNE IV

LES MÊMES, PAQUITA, MIGUELINE ET LAPINGUÉ

Une servante ouvre la porte à deux battants. Éclairée en plein par la fenêtre qui lui fait face et toute jeune dans le crépuscule rose, Paquita Florès apparaît, vêtue de blanc et d'une mantille longue et noire.

A ses côtés sont Migueline et Lapingué ; Jupiter et Gracioso perchent chacun sur une épaule du petit nègre, vêtu d'une livrée grenat à boutons d'or. Migueline, tenant sur son cœur un énorme panier, est coiffée d'un madras bariolé et son vaste sein, son ventre sont égayés d'un fichu et d'un tablier non moins bigarrés que le madras. Gracioso gratte la tête de Lapingué. Jupiter s'écrie d'une voix rauque : Paquita ! Paquita !

HUGAL, effaré.

Paquita ?

PAQUITA, timidement.

M. Alphonse Hugal ?

HUGAL.

Moi-même. . Mademoiselle ?

PAQUITA.

Paquita Florès... (Sensation.) Voici une lettre que ma mère, avant de mourir, écrivit pour vous. (Elle lui tend l'enveloppe.)

HUGAL, bouleversé.

Vous êtes sa fille ?

PAQUITA.

Oui, seule, libre, riche, émancipée. Je viens vivre en France, réaliser le vœu de ma mère. Je viens pour rester avec vous...

HUGAL, sans même lire la lettre.

Vous venez... Vous venez... pour moi... de Santiago...

Migueline a vidé sur la table le contenu de son énorme panier : étoffes, châles, ananas et mangos, pamplemousses, pâtes et confitures de goyaves, cocos, éventails, insectes en colliers, papillons, nacres et coraux, présents d'amitié de la vieille île.

PAQUITA.

Oui... Ma mère ne vivait que de votre souvenir et de votre gloire. Vos poèmes, traversant les mers, venaient murmurer jusqu'à nous. Avant sa mort, elle ne me parlait que de vous; elle me décrivait la couleur de vos yeux : bleus comme un ciel de France. Elle me disait : « Quand je ne serai plus, ma fille, pars, et va le trouver..., car je te confie à lui, et tu lui diras, — ne l'oublie pas, jure-le, — tu lui diras... que je lui restitue... ma jeunesse... »

HUGAL.

Sa jeunesse...

Pendant ce colloque sont entrés, stupéfaits et gardant le silence, Élise, qui n'a pas trouvé Mme de Bavardin, et Victor, par extraordinaire, exact. Tous deux contemplent Paquita avec des expressions très différentes, bouche bée, yeux effarés, bien qu'admiratifs. On entend crier les hirondelles.

PATINET, entraînant Victor, à part.

Ces farceurs de poètes, tout de même! Ça n'arrive qu'à eux, ces choses-là!

ACTE II

PREMIER TABLEAU

Un grand salon confortable de maison meublée, beaucoup de fleurs, de fruits dans des coupes, de bonbons, de châles brodés jetés sur la banalité des canapés et des divans. Gracioso est assis dans une corbeille à ouvrage. Jupiter est installé sur un beau perchoir.

SCÈNE I

HUGAL, PAQUITA

Elle, à demi couchée sur un divan et un grand châle de Manille, est vêtue de volants roses, et coiffée d'accroche-cœur luisants. Hugal, très rajeuni, est assis à ses pieds sur un petit pouf à capitons.

PAQUITA.

Je n'aurai froid que l'année prochaine... Ma vieille tante Alta Gracia me l'a dit. Quand, des tropiques, on vient en France, on garde dans son corps une provision de soleil pour plusieurs mois... peut-être pour deux ans.

HUGAL.

Peut-être pour toujours... Vous êtes si radieuse, Paquita! Votre mère, qui pourtant fut si belle, ne le fut pas autant que vous.

PAQUITA.

Ne dites pas cela : je n'ai rien vu de plus beau que ma chère maman. Je ne peux croire qu'elle soit morte. Une telle peine, un tel deuil m'accablèrent après son grand départ, que changer de climat, de pays, d'existence, de mœurs, d'amitiés, rien de tout cela ne me parut effrayant.

HUGAL, en extase.

Que vous parlez bien le français!...

PAQUITA.

Ma mère, comme sa tante qui l'éleva, était de famille tourangelle, vous le savez bien. Je parle français depuis le berceau.

HUGAL.

Ce qui m'étonne, ce n'est pas votre désir si naturel et atavique de connaître la France, de vivre à Paris, mais bien que vous n'ayez laissé là-bas aucun regret, aucun souvenir tendre.

PAQUITA.

Comment l'entendez-vous?

HUGAL.

Pas même l'ombre d'un amoureux près de vous si belle, si charmante? A dix-sept ans, là-bas on est une femme.

PAQUITA.

Certes, dix-sept ans, cela paraît très vieux pour une jeune fille, pour une « novia ». Je n'ai pas manqué de prétendants. Beaucoup convoitaient surtout mon immense fortune. Celui que j'aimais m'a trahie avec mon amie préférée.

HUGAL.

Est-ce croyable?

PAQUITA.

C'est ainsi. Fuir ces deuils, ces déceptions, me sembla bien bon, bien agréable. Là-bas, je me penchais, fanée. Ici je sens que je vais fleurir dans le climat vrai de ma famille maternelle.

HUGAL.

Chère enfant!

PAQUITA, ingénue.

Ne m'appelez pas votre enfant... Cela vous vieillit, et je vous trouve jeune; je ne veux pas vous aimer comme votre enfant.

HUGAL.

Chère petite! Je pourrais être votre grand-père.

PAQUITA.

Vous teniez à m'apprendre cela! Voilà qui est fait. Dorénavant n'en parlons pas. Vous me plaisez plus qu'aucun jeune homme ne me plut jamais. J'ai confiance en vous. C'est le plus beau sentiment, la confiance.

HUGAL, transporté.

Je n'ai plus, hélas! l'âge de vous rendre heureuse! Vous épouserez un jour, plus tard, un homme digne de vous, un homme de votre âge et de votre temps. Je resterai votre confident passionné, votre humble et fervent adorateur.

PAQUITA, à demi soulevée, lui jetant les bras autour du cou.

Pourquoi ne voulez-vous pas me comprendre? Je veux que vous m'aimiez! que vous m'épousiez!

HUGAL, éperdu.

Quelle folie!

PAQUITA, se dorlotant sur l'épaule d'Alphonse.

Est-il sage d'épouser un jeune garçon duquel on ne sait rien? Vous avez à m'offrir les certitudes de votre passé, de votre génie. J'ai peur des jeunes gens; ils mentent; ce sont des voleurs qui vous dérobent vos beaux jours et vous quittent pour une autre plus neuve ou plus gaie. L'amour, ce n'est pas gai souvent; surtout l'amour d'une femme. C'est tendre, mélancolique, ondoyant. Vous, vous saurez me comprendre.

HUGAL.

Cœur embaumé, cœur exquis, qui t'apprit si tôt de telles choses?

PAQUITA.

La douleur; la déception... qui sont les suivantes noires des promesses jeunes.

HUGAL.

Quelle connaissance précoce des désillusions!

PAQUITA, câline, ensorcelante.

« Amigo »! Grand ami! auprès d'un jeune homme ma beauté passera, sans qu'il sache la fixer une seule heure. Mais dans ton âme de poète mon reflet durera immortellement. Tu me chanteras dans tes rythmes, dans tes images, et l'humble petite Paquita, grâce à toi, vaincra les jours, comme Nausicaa, comme Béatrice, comme la Marie de Ronsard.

HUGAL, à genoux près du divan, ayant glissé du petit pouf.

Vous m'ensorcelez, Paquita au nom de résurrection. Vous faites de moi un être nouveau; vous ranimez mes vieux rêves... Mais quelle déraison de vous croire! Quand vous aurez un peu plus vécu, vous regretterez votre élan, jeune liane, vers le vieil arbre; vous m'étoufferez sous vos fleurs cependant que d'autres voudront les cueillir et que, la vie l'exige, vous serez cueillie par quelque hardi passant!

PAQUITA.

L'avenir m'ennuie. Je n'ai peut-être pas d'avenir; je mourrai peut-être avant vous, qui sait? Seul compte le présent... Suis-je un joli présent, oui ou non ?

Elle se lève, saute à terre et se met à danser autour de la chambre en envoyant des baisers dans les miroirs.

HUGAL.

Adorable... et dans les deux sens!

PAQUITA, dansant.

Je n'ai pas osé vous parler ainsi, tant que je n'ai pas su que... Mme Hugal... enfin, Mme Élise... n'est pas votre femme.

HUGAL, gêné.

Oh! oui... en effet... qui vous l'a dit? Patinet, au moins?

PAQUITA, essoufflée, se jetant dans un fauteuil.

Oui! oui! oui! Patinet... Il sait tout, M. Patinet, il arrange tout; comme il a vite trouvé cet appartement pour moi, en attendant que j'achète un hôtel, un joli hôtel! Il me le trouvera aussi.. Je donnerai de grands bals. Vous me ferez présenter à la cour, j'irai à Saint-Cloud, aux Tuileries et je verrai si vraiment Louis-Philippe ressemble à une poire.

HUGAL, riant.

Et voilà ce qu'on sait des Rois!

PAQUITA.

Patinet connaît très bien mon banquier... il connaît tout le monde... Il est admirable, Patinet.

HUGAL, convaincu.

Il est l'ami... l'ami le plus parfait, le meilleur!

PAQUITA, s'éventant.

Il me trouve très jolie.

HUGAL, vaguement jaloux.

C'est un homme de goût.

PAQUITA.

Je lui plais. Et son fils est drôle : avec ce Victor, je ris malgré moi ; il va venir tout à l'heure m'apporter des billets pour ce concert... vous savez bien... Vous venez aussi ; Mme Élise aussi.

HUGAL.

Cher bonheur ! triomphante petite fille ! oui, je viendrai, oui ! j'irai au concert, bien que je n'aime pas la musique.

PAQUITA, enfantine.

Vous viendrez au concert... et au bout du monde... si je le veux ; c'est-à-dire chez le maire et le curé. Patinet sera témoin pour vous ; Victor pour moi.

HUGAL.

Vous m'affolez... Réfléchissez... Laissez passer quelque temps. Vous venez à peine d'arriver ici. Vous ne connaissez ni Paris ni le monde. Si je vous prenais au mot, si vite, tentatrice, je ne serais pas un honnête homme. Comparez. Attendez.

PAQUITA, sincèrement.

Vous n'avez plus le temps d'attendre.

HUGAL.

Horrible mot ! si vrai...

Il s'assied et passe la main sur ses yeux.

PAQUITA.

Personne n'a le temps d'attendre. Et puis, ce mariage, c'était le vœu de ma mère ; elle disait : « S'il est libre... tu te dois à lui ; tu dois restituer... »

HUGAL.

Sans ce vœu, sans ces paroles, voudriez-vous de moi ?

PAQUITA.

Comment le saurais-je? J'ai toujours pensé à vous; vous avez été mon conte de fée, mon enchanteur; vos vers chantaient dans ma tête : mes lèvres d'enfant répétaient les mots de votre âme, là-bas, là-bas, sur le vieux rivage... et je connaissais tous vos portraits : mais vous m'avez paru bien plus beau. Nul n'est beau comme un grand poète.

Rieuse, elle prend dans un bouquet un rameau de fleurs et l'en couronne.

HUGAL, voulant échapper à une émotion qui le gagne.

A ce soir, Paquita chérie : il faut que je vous quitte.

PAQUITA, faisant la moue.

Et pourquoi cela? Ici, on s'en va tout le temps.

HUGAL.

Il faut que j'aille à l'Académie.

PAQUITA.

Quelle drôle d'idée!

HUGAL, un peu fou.

Je t'emporte dans mon cœur; je me sens tout prêt aux miracles... Je me sens jeune encore; je veux accepter l'audace de m'emparer de toi et de ta belle vie au printemps.

PAQUITA.

Embrasse-moi.

HUGAL, la serrant sur son cœur.

Je suis trop heureux.

La porte s'entr'ouvre et montre le nez marron de Lapingué.

SCÈNE II

LES MÊMES, PUIS VICTOR

LAPINGUÉ.

Peut entrer missi Victor?

Et Victor, jeune, beau, élégant, vainqueur, entre, portant des lilas et des roses.

VICTOR.

Bonjour, « señorita », bonjour cher Maître.

PAQUITA.

Oh ! les belles fleurs ! je m'entends très bien avec les fleurs françaises !

VICTOR.

Ne les trouvez-vous pas moins belles que celles de la vieille fleuriste ?

PAQUITA, riant.

Et quoi ? lorsqu'elles poussent sur une jeune fleuriste, elles sont moins fraîches ?

HUGAL, soudain vieillissant.

Je partais. Bonjour, Victor; à ce soir.

VICTOR.

J'apporte les billets. Nous passerons ici, papa et moi, chercher Paquita; de là, nous irons chez vous... Est-ce bien entendu ainsi ?

HUGAL.

Parfait, parfait, à ce soir, mes enfants. Ne m'accompagnez pas, Paquita; je suis très en retard; je me « rapidite » comme disait Victor à deux ans.

Il sort en hâte.

SCÈNE III

PAQUITA, VICTOR

VICTOR.

Je l'adore, maman Alphonse.

PAQUITA, qui met les fleurs dans l'eau.

???

VICTOR.

Il est très gentil, vous savez. Quand j'étais petit et sans mère, que papa Tinet était obligé de sortir ou de ne pas rentrer; si Bonne maman s'absentait, on prévenait le grand homme et

il avait la patience de venir me tenir compagnie et me raconter des histoires. Alors, d'une part j'avais papa Tinet, de l'autre maman Fonse... vous comprenez, « señorita ».

PAQUITA.

Je vous défends de m'appeler señorita.

VICTOR.

Vous m'avez déjà interdit de vous appeler miss Paquita.

PAQUITA.

Je continue à vous l'interdire, c'est ridicule.

VICTOR, à grands bras.

Alors : mademoiselle... Cela ne vous va pas du tout, mais du tout, du tout, du tout.

PAQUITA.

Je vous permets de m'appeler Paquita; je vous dis bien Victor : nous sommes comme frère et sœur.

VICTOR.

Non. Je ne me sens pas une âme de frère; ni une âme, ni un corps...

PAQUITA.

Dites : Bonjour, Paquita.

LE PERROQUET JUPITER.

Bonjour, Paquita.

PAQUITA, dépitée.

Je ne te parle pas, Jupiter : je parle à Victor.

VICTOR, riant.

Mille grâces; je suis sur le même perchoir que le perroquet. Heureusement qu'il porte le nom d'un dieu : cela me dédommage. Léda aimait un cygne, et vous, vous avez un perroquet. Est-ce la mythologie créole?

PAQUITA.

Taisez-vous, vilain, inconvenant!... (Elle rit.) Pourquoi n'aimez-vous pas mon nom?

VICTOR.

Je ne sais pas, pas, pas... papa Tinet... papa Paquita.

LE PERROQUET, ravi.

Papa pa pa Paquita papa.

Victor lui tire une plume. Jupiter furieux se détourne et fait « cra cra cra ».

PAQUITA.

Si vous tourmentez Jupiter, vous n'aurez pas de confitures de goyaves.

VICTOR.

Si! si! j'en aurai! parce que Migueline m'adore... Migueline! Migueline!

PAQUITA.

Savez-vous ce qu'elle dit, Migueline, quand vous n'êtes pas là?

VICTOR.

Dites-le et je le saurai!

PAQUITA, enfantine et zézayante.

Elle dit « Joli piti blanc, missi Victor! Joli piti blanc bon à manger! dodu! dodu! » et elle se baise le bout des doigts avec convoitise. (Elle l'imite.)

VICTOR, riant.

Ah! ah! ah! elle est cannibale, Migueline?

Lapingué entre avec un plateau chargé de sucreries et de boissons variées; il entend la question et répond, très sérieux.

LAPINGUÉ.

Nous avons eu jadis grands rois parents cannibales en les Affiques.

VICTOR lui fait de vastes saluts profondément respectueux.

Sire... Votre Majesté... Votre Altesse.

Lapingué rit et s'en va.

VICTOR.

Paquita! soyons sérieux, attablons-nous. J'ai faim et soif de beaucoup de manières... Dévorons toujours ce festin en attendant mieux.

QAPUITA, s'asseyant à table avec lui.

Faim? soif?

VICTOR.

Je suis amoureux de vous, petite créole... Savez-vous que dans les beaux contes dont Hugal me berçait jadis, passait toujours une petite créole? une ravissante petite créole, en hamac, en volante, en quitrin, en palanquin, que sais-je? C'était vous, déjà vous! Vous avez beau avoir quitté votre mantille et commandé des chapeaux chez Herbault...

PAQUITA, ravie.

J'en attends toute une série... Un amour de bleu! Une capote rose doublée de satin coulissé, de grandes brides, un bouquet de roses sous la passe!

VICTOR.

Quel crime! Vous êtes si belle, Paquita, avec votre air d'espagnole de Musset! Paquita, quand ces messieurs les poètes du cénacle vous auront vue, tous les poèmes vous seront dédiés et l'Espagne sera plus à la mode que jamais.

PAQUITA.

Je ne me sens pas espagnole du tout, mais très française! Mamita...

VICTOR.

Votre mère et sa famille venaient de France, mais votre père et tous ses parents étaient espagnols et vous avez été élevée à l'espagnole, à la créole enfin. Et vous avez beau dire, vous êtes un fruit de là-bas...

PAQUITA.

Comme ceux-ci... (elle joue avec les fruits) je les fais venir par tous les navires. Mais les uns arrivent pourris et les autres ne mûrissent pas. Je vais renoncer à eux; je serai toute aux fruits de votre climat. Je rêve de la saveur des pêches et de l'abricot...

VICTOR, lui mettant aux oreilles des boucles de cerises.

Mangez ces cerises acides... Demain vous aurez des pêches. Quant à l'abricot... tenez, Paquita, vous devriez me considérer comme un abricot.

PAQUITA rit et lui lance les fruits dédaignés.

Vous trouverez peut-être mon cœur parmi eux, puisque je suis un fruit de là-bas.

VICTOR, jouant à les lui renvoyer.

Ils sont trop durs! Mais, en ce cas je les mangerai quand même! Tant pis si je suis malade.

PAQUITA, les lui arrachant et les lançant sur le divan et les fauteuils.

Non, non! je ne veux pas. (Ils jouent un moment à la balle avec les fruits, riant, les lançant, les rattrapant, les ramassant. Essoufflés, ils s'asseyent et s'éventent.)

VICTOR.

Soyez gentille, « señorita ».

PAQUITA.

Un gage!

VICTOR.

Racontez-moi exactement l'histoire de Piti Malice et de compère Bouqui! Je ne la comprends pas à fond : cela me trouble et je me réveille la nuit en sursaut, croyant que je monte au ciel dans un panier.

Il s'est emparé d'une écharpe et fait mille grâces.

Paquita assise à la turque sur le divan, sagement, posément, raconte l'histoire de Bouqui, un doigt levé, les yeux pétillants.

PAQUITA.

Beaucoup d'histoires, Bouqui! sais-tu piti blanc! Celle de la mère de Bouqui et de piti Malice, veux-tu ? Compère Bouqui se désolait de voir sa maman vieillir. Il alla trouver Piti Malice et Piti Malice lui dit : « Fais-la bouillir, ta mère, Bouqui, et li

sortira toute neuve de la marmite ! » Et Bouqui allume un grand feu : « Entre, ma mère ! bon bain bien chaud pour rajeunir toué. » Il activa le feu si bien que la mère de Bouqui elle a « couit ». Mais ensuite, elle alla au ciel une fois couite et le fit savoir à son fils chéi qui se lamentait sur la vieille terre. O mon Lapingué ! ô mon fils ! ô Bouqui adoé, viens au ciel retrouver ta mère qui te pardonne d'avoir cru méchant Piti Malice ! Je te lance un panier bleu : montes-y vite, vite, et je tire la corde !

Bouqui (que sa mère appelait aussi Lapingué), enchanté, dès qu'il voit descendre le panier bleu, s'élance... Mais Piti Malice qui, caché, avait tout entendu, va pu vit' que lui. Il enjambe le panier et s'y installe. Sentant le panier plein, la mère Bouqui se met à tirer, tirer la corde pour faire monter au ciel Lapingué, — Bouqui, son fils.

Mais celui-ci resté sur terre pousse des cris affreux :

Maman, coupez corde !
Maman ! coupez corde !
C'est pas Lapingué...

si bien qu'elle entend, qu'elle coupe corde et que méchant Piti Malice dans les enfers est précipité...

VICTOR, chantonnant la fin de l'histoire après Paquita.

Maman, coupez corde !
Maman, coupez corde !
C'est pas Lapingué !

Lapingué entr'ouvre la porte.

PAQUITA.

Non, mon vieux, on ne t'appelle pas.

Lapingué referme la porte.

... Et voilà pourquoi Migueline, ayant trop conté l'histoire de Bouqui, nomma son fils Lapingué.

Elle saute sur ses pieds et debout sur le divan esquisse un pas espagnol, les doigts imitant le bruit des castagnettes.

VICTOR, en extase.

Apprenez-moi à danser avec vous un siripa ou un zapateo.

PAQUITA, sautant sur le parquet.

Non, non ! je veux apprendre le quadrille, je veux valser. Je veux aller au bal... Je veux que tout le monde puisse croire que je suis française... parisienne.

VICTOR, fredonnant l'air du *Beau Danube bleu* et valsant avec une chaise.

Tra la la la, la la, la la...

PAQUITA, de son côté, valsant avec un grand vase plein de lilas.

Tra la la la, la la, la la.

VICTOR, lâchant sa chaise.

Vous allez casser le vase! vous blesser! vous tremper!

Il le lui enlève, puis revient vers elle, la prend par la taille, et, tous les deux reprennent la valse.

Tra la la la... la la... la la. Les basques de Victor volent ; les volants et l'écharpe de Paquita tournoient.

La porte s'ouvre pendant qu'ils dansent et entre Patinet.

PATINET.

Sont-ils beaux! sont-ils jeunes! sont-ils ravissants! Continuez! bravo! ne vous interrompez pas! C'est exquis, c'est merveilleux! Oh! ma petite, quelle grâce! Dire qu'il y a dix minutes j'écoutais un discours de M. Thiers!

VICTOR.

Tra la la la...

PAQUITA.

Bonjour! Bonjour.

PATINET.

Si j'arrive si tôt, c'est que tout est changé, nous n'allons plus au concert, mais bien au Théâtre-Français voir Mlle Rachel dans *Polyeucte*...

VICTOR.

Bravo! Hurrah! admirable!

PATINET.

J'ai pris aussi des places (ou j'en aurai) pour Mme Dorval dans *Chatterton* et dans *Cosima*, et enfin nous verrons Mlle Mars qui vient de rentrer, dès qu'elle rejouera. Et je me sauve, je me sauve, j'ai un rendez-vous au Ministère... je suis venu vous prévenir en passant... A ce soir, à ce soir. (Il tire sa montre.)

Paquita, repoussant Victor et s'emparant de Patinet.

PAQUITA.

Toi, vini danser ave mouin, Papa Tinet!

Et ils dansent! Malgré l'heure, malgré le rendez-vous, cependant que Victor au piano joue avec fougue *Il Bacio* ou *Souvenir d'Étretat*.

DEUXIÈME TABLEAU

ÉLISE, HUGAL

De nouveau le jardin du Luxembourg. Sur un banc, à l'ombre plus feuillue et plus verte des arbres, sont assis Élise et Hugal.

ÉLISE.

Je suis bien aise de te rencontrer ici. Je pourrai enfin te parler. Voilà tant de jours que nous ne sommes jamais seuls, ou que tu rentres quand je dors, ou que tu es enfermé avec ton travail et au repas, la femme de chambre tourne et retourne !

HUGAL, agacé.

Un reproche?

ÉLISE.

Oh ! non ! Tu sais bien que, même à l'âge où j'aurais eu quelque droit de t'importuner, je n'en ai jamais profité.

HUGAL, très froid.

Je te rends justice.

ÉLISE.

Cher Alphonse, ce sont des choses sérieuses que je veux te dire. Je t'observe depuis quelques semaines, très attentivement.

HUGAL, amer,

Tu m'espionnes ? tu m'épies ?

ÉLISE.

Je ne me le suis jamais permis. Tu as beaucoup changé depuis l'arrivée de Mlle Florès et tu n'es plus le même homme.

HUGAL.

Si tu pouvais dire vrai !

ÉLISE, avec une naïve adulation.

Tu as toujours été jeune ! si jeune ! mais tu as encore rajeuni. Une sorte d'ivresse nage dans tes regards et tu ne peux

la cacher. Je retrouve sur tes traits des expressions, des couleurs, des égarements que tu avais, il y a bien *bien* longtemps; et aussi des tristesses. L'autre nuit, à travers la cloison, je t'ai entendu sangloter...

HUGAL.

Je te sais gré de m'avoir laissé pleurer en paix.

ÉLISE, avec une tendre bonté.

Te souviens-tu de nos conventions lointaines, mon cher Alphonse?

HUGAL, excédé.

Je m'en souviens.

ÉLISE.

Eh bien! moi, je crois, au contraire, que tu les as oubliées.

HUGAL, sec.

Comment cela?

ÉLISE.

Je te l'expliquerai tout à l'heure. J'ai longtemps hésité à te parler de ce sujet. Cela me paraissait presque indiscret, presque inconvenant; mais l'autre matin, en rangeant ta chambre, j'ai trouvé le brouillon de ces vers. (Elle lui tend un papier.)

HUGAL, le lisant à mi-voix.

Je pense à ce vieux mythe où vivent toutes choses...
Et je voudrais me voir ardemment triomphant
En un petit enfer dont les flammes sont roses :
Tel Pluton rajeuni par Proserpine enfant.

(Plus bas et déblayant...)

Je pense au vieux Booz dont Ruth devint la femme :
A David, qu'Abizag charmait, à Salomon...
Je pense au docteur Faust qui dut vendre son âme...

Il prononce ce dernier vers avec lenteur. Un silence. Il fait une boulette du papier et la lance au loin.

HUGAL, haussant les épaules.

Ce sont de mauvaises esquisses que j'ai jetées. Cela ne veut rien dire et n'a aucun intérêt... Pourquoi ramasses-tu cela?

ÉLISE, qui a encore ramassé la boulette, et est venue de nouveau s'asseoir sur le banc.

Tout ce que tu écris a pour moi un prix inestimable. J'ai toujours soigneusement ramassé et classé tes moindres bouts de papier, et quelquefois, plus tard, tu en as été content. (Elle lui tend un autre feuillet.)

HUGAL, commençant à lire d'une voix banale, et assourdie, puis oubliant peu à peu la présence d'Élise et le lieu où il se trouve, et s'animant et d'une voix de plus en plus déchirante, lisant pour lui seul.

Volupté! Volupté si longtemps étouffée,
Vous voulez donc renaître, aurore de l'amour ?
Dans une fable inverse où c'est, ô vieil Orphée,
Eurydice en riant qui me remonte au jour!

Mes yeux sont éblouis par la clarté première,
A mes accents, aux cris de mon rythme, à ma voix,
Ailés ou bondissants, voïci dans la lumière
Les rêves accourir... et le ciel... et les bois...

Ressuscitant parmi tant de formes offertes,
Je crois être ce dieu qui sort de son tombeau,
Et, pareil à l'Amour, armé de flèches vertes,
Courbe en un arc léger le plus jeune rameau.

Mais, hélas! suis-je jeune auprès de toi, fleur pure,
Dont la racine même ignore encor le Styx?
Et la source limpide où sourit la nature,
Ouvre-t-elle son onde aux soifs du vieux phénix?

Car, ayant été cendre, on reste un peu funèbre :
A quoi bon retrouver le plumage du feu?
Celui-là qui connut les trois Rois des ténèbres,
Jamais plus, d'un regard, n'absorbe le ciel bleu!

Les paroles d'azur ne sont plus sur ma bouche
Qu'un chant crépusculaire et de regret empreint;
En vain mon être vibre à ta main qui le touche :
Le fil court de la Parque est ma bride et mon frein.

Pourtant... Pourtant... Partir vers l'île tropicale,
L'île qui m'a rendu mon désir et tes yeux!
Et là, pouvoir mourir d'une mort sans rivale
Sur ton cœur, ô jeunesse! et ton sein radieux!

Aux derniers mots, la voix d'Hugal tremble un peu. Il laisse tomber le feuillet : sa voix se brise et deux grosses larmes coulent sur ses joues.

ÉLISE, avec respect.

Cher et pauvre ami!

HUGAL.

Pourquoi te mentirai-je? Et le hasard ironique veut que ce mauvais poème, écrit pour une autre et que je ne lui montrerai jamais (elle ne le comprendrait pas), ce poème, que je croyais avoir déchiré, il faut que je te le lise à toi, à toi seule.

Il veut déchirer la page; elle l'en empêche et s'empare du feuillet.

ÉLISE.

Tu es jeune, Alphonse... Ne me regarde pas, tu te croirais plus vieux. Tu es jeune, par ton rayonnement, ta séduction, ta santé. Sois libre... Sois heureux.

HUGAL.

Que me dis-tu?

ÉLISE.

Nous avions convenu jadis, dans nos premiers temps, que, l'heure venue, si nous devions nous séparer, nous nous en avertirions avec franchise. Tu me l'aurais rappelé un peu plus tard. Cela me cause moins de peine de te le dire moi-même, dès à présent.

HUGAL.

Comme tu envisages cet événement avec sagesse!

ÉLISE.

Parce que je t'ai toujours aimé plus que moi-même.

HUGAL, reconnaissant.

C'est vrai; ton dévouement, ta bonté, ont toujours empêché ta jalousie.

ÉLISE.

De qui donc pouvais-je être jalouse? Je gardais le privilège sans pareil de vivre sous ton toit, de ne pas te quitter, de veiller sur ton bien-être et sur ta maison, de flatter tes gourmandises,

de t'admirer, de me réchauffer de ta présence, de te soigner dans tes maladies. Celles qui passaient dans ta vie pour ton plaisir ou leur vanité, — nomme-les : passion, amour, désir... comme tu voudras, — elles n'ont jamais eu ce bonheur, qui fut le mien dans l'humilité quotidienne.

HUGAL.

Bonne Élise !

ÉLISE.

Pour certaines femmes, vois-tu ! et je suis de celles-là... l'amour, ce ne sont pas seulement les caresses, les tendresses, c'est la maison, ce royaume étroit, que la femme peut faire si chaud, si bon. Vois-tu, la réalité est nécessaire auprès de l'intelligence et du talent. Parer ta chambre, ranger ton bureau et tes armoires, mettre des sachets dans ton linge, choisir tes fruits, tes fleurs, ordonner tes repas... pour moi, c'était cela la poésie.

HUGAL.

Tu ne m'as jamais parlé avec tant de confiance.

ÉLISE.

J'ai d'abord souhaité des enfants ; tu m'aurais épousée ; ils nous auraient unis et prolongés. Puis, j'ai compris que le destin fait bien ce qu'il fait : mon enfant, ce fut toi. Tu es un grand enfant, Alphonse.

HUGAL.

Je te crois.

ÉLISE.

Je t'ai bien ennuyé souvent par timidité, par gaucherie. C'est que je n'ai pas d'intelligence.

HUGAL.

Tu as celle du cœur. Je m'en aperçois.

ÉLISE.

Je ne me suis jamais sentie digne de toi et cela m'empêchait de t'exprimer mes sentiments ou mes pensées. Ce qui m'enhardit aujourd'hui, c'est que nous allons nous séparer. (Geste de Hugal.)

ÉLISE.

Oh ! pas pour tout à fait... Tu viendras me voir, je le sais, comme je sais que tu veilleras toujours sur moi de loin ou de près. Je connais ton cœur. Mais enfin nous ne vivrons plus ensemble... Si Mlle Florès était une jeune femme ou même une jeune fille dans une autre situation, je ne te parlerais pas ainsi... Elle te plairait... tu la prendrais... tu me resterais... Elle passerait comme les autres.

HUGAL.

Les autres?

ÉLISE.

Oh ! Je ne leur en voulais pas... Tiens ! J'étais plus jalouse de cette Cléopâtre de Shakespeare de laquelle tu parlais avec tant d'ivresse que de toutes les vivantes. Toutes tes amours pour moi, c'étaient des songes.

HUGAL, rêveur.

Des songes...

ÉLISE.

Mais cette fois-ci, cela est réel. C'est proche ! c'est là. Tu vas épouser Paquita Florès ; je t'ai jadis consolé d'avoir perdu la première Paquita ; je ne veux pas, en t'empêchant d'épouser la seconde, te rendre inconsolable.

HUGAL.

Il est trop tard.

ÉLISE.

Il n'est jamais trop tard.

HUGAL.

Ce sera ridicule.

ÉLISE.

Ce n'est jamais ridicule d'aimer et d'être aimé.

HUGAL.

Elle croit m'aimer : à son âge, on n'est sûr d'aucun sentiment, ni même de soi.

ÉLISE.

Et toi ?

HUGAL.

Je crois l'aimer... N'est-elle pas l'image de ma jeunesse ? en elle, je n'aime peut-être que cette image ressuscitée.

ÉLISE, soupirant.

Réfléchis. Étudie-la. Mais sache et sens que tu es aussi libre que tu l'étais avant de m'avoir associée à ta vie.

HUGAL.

Je te reste infiniment reconnaissant des paroles que tu m'as dites.

ÉLISE.

Il vaut toujours mieux être sincère. Excuse mon indiscrétion. (Elle se lève.)

HUGAL, la retenant.

Je n'aurais jamais cru que tu puisses si doucement comprendre certaines choses...

ÉLISE, debout.

C'est que, moi aussi, j'ai eu mes rêves...

HUGAL.

Lesquels ?

ÉLISE.

J'ai passionnément souhaité que tu m'aimes... comme si toi, toi, tu pouvais aimer une Élise !

HUGAL.

Élise !

ÉLISE.

La chance de vivre avec toi était déjà imméritée. Aussi je sus éteindre cette déraison. Et tout ce que je n'avais pas... j'en enrichis ce que je t'ai donné.

HUGAL.

Toi, Élise ! toi qui parles ainsi !

ÉLISE.

Je suis à présent une vieille femme. Tu n'aimas pas Élise : pour te dédommager, Élise t'a aimé pour deux et elle s'en excuse encore.

HUGAL.

C'est moi, pauvre Élise, qui m'excuse de tous les chagrins que j'ai pu te causer.

ÉLISE.

Je l'avoue: ce n'est pas toujours agréable d'être la femme d'un homme illustre. J'ai eu mes mauvais jours, car enfin, je ne suis pas un ange: loin de là... J'ai connu aussi un lourd ennui, parfois bien pesant; et cette grise solitude de celles qui ne se sentent pas aimées. Mais je surmontais ces misères en t'admirant, te soignant, essayant de te comprendre... parfois malgré toi... car tu n'es pas toujours commode.

HUGAL, souriant.

J'ai mes nerfs,.. Mais, dis-moi... que feras-tu ? Où iras-tu ?

ÉLISE.

J'habiterai avec Mme de Bavardin qui redoute la solitude. Là, j'aurai une bonne petite vie bien tranquille. Je me reposerai dans une indifférence confortable. Allons, au revoir... et bientôt adieu... cher vieux compagnon, n'oublie pas que tu es libre... et profite de cette liberté... Tiens, voilà M. Patinet. Je suis heureuse de vous voir, M. Patinet. Vous égaierez Alphonse, qui ressasse ses idées noires...

PATINET.

J'allais chez vous, belle dame. Cette fois-ci, vous ne me direz pas cette parole qui vous a échappé voilà longtemps, un jour où j'arrivai mal à propos, vous souvenez-vous?

ÉLISE.

Ma foi non.

PATINET.

Un jour de confitures?

ÉLISE.

Pas possible?

PATINET.

Vous vous écriâtes en me voyant apparaître : « L'homme est intempestif! »

HUGAL, profondément.

Tout est intempestif! le bonheur, la chance...

ÉLISE, s'excusant, sans avoir l'air d'entendre.

J'étais jeune, monsieur Patinet... Allons, je vais surveiller ce gratin de champignons qu'Alphonse adore. Vous ne venez pas dîner avec nous?

PATINET.

Bien volontiers. Je suis harassé. La Syrie! L'Algérie, les dépêches de Londres, M. Guizot! le général Changarnier!... les idées de M. Cousin...

ÉLISE.

Je ne peux m'habituer au nom de M. Cousin! Je pense aux moustiques, ou à un de mes parents très ennuyeux, là-bas dans le Lot... Mais vous n'êtes plus sérieux du tout, Patinet, depuis l'arrivée de Mlle Florès. Au lieu de vous intéresser à la politique, vous vous demandez si cela serait convenable de conduire Paquita aux Variétés voir *la Femme de mon mari* ou *la Grisette de Bordeaux* et vous l'avez même accompagnée chez Leroy, le couturier!

PATINET.

Vous vous moquez, hein?

ÉLISE.

Je vous trouve parfait. A ce soir! A ce soir! (Elle s'en va; elle croise le jardinier et sa brouette.)

ÉLISE.

Bonsoir, mon ami... Puis-je passer par le jardin botanique?

LE JARDINIER.

Bien sûr. Bien sûr. Bonsoir, Mme Hugal. Nous n'allons pas vers la chaleur. Ça! c'est du mauvais...

ÉLISE, regardant aussi les nuages.

Oui; l'on se sent refroidi. Pourtant, voilà longtemps qu'il y a des hirondelles.

LE JARDINIER, sentencieux.

Une hirondelle ne fait pas le printemps... comme dit la sagesse des nations. Bonsoir, messieurs.

HUGAL ET PATINET.

Bonsoir.

HUGAL.

Une hirondelle...

TROISIÈME TABLEAU

ÉLISE, PATINET, HUGAL, LAPINGUÉ

Chez Hugal, même décor. Mais le soir; il fait encore clair. La fenêtre est ouverte. Hugal et Patinet savourent leur café. Élise les sert.

ÉLISE.

Un peu de liqueur des Iles ou de crème des Barbades?

PATINET.

Vous n'avez plus de cette vieille eau-de-vie...?

ÉLISE.

Si! si! en voilà! Mais je voulais utiliser les présents de Mlle Florès... Et toi, Alphonse?

HUGAL.

Rien du tout...

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant avec un panier plein de roses et un autre panier plus petit, plein de fraises.

De la part de Mlle Florès.

LAPINGUÉ, passant le nez par la porte derrière la femme de chambre.

Mamzelle Florès li pas contente! ou pas vini voué li aujourd'hui!

HUGAL, gêné, se précipitant à sa table et gribouillant une lettre.

Voilà, Lapingué. Voilà.

LAPINGUÉ, prenant la lettre.

Meci, Missi. (Il fait des saluts, des grimaces, des contorsions, et s'en va avec la femme de chambre qui rit sous cape.)

PATINET.

Elle nous rend tous fous, cette Paquita! Depuis qu'elle est arrivée, nous n'avons plus un instant à nous.

ÉLISE.

Elle est jolie et sa petite sauvagerie lui va à ravir. Dès qu'elle se montrera dans le monde, elle fera tourner toutes les têtes.

PATINET, riant.

La mienne est à l'envers! J'oublie l'heure! C'est tout dire.

ÉLISE.

Je mets ces roses dans l'eau et ces fraises au frais et je ne reviendrai pas. Car j'ai un peu mal à la tête et je vais me coucher.

HUGAL.

Bonsoir, Élise.

PATINET.

Bonne nuit! Elle fera passer la migraine; et encore tous mes compliments pour le gratin de champignons... une pure merveille.

ÉLISE, s'en allant avec les fleurs et les fruits.

Bonsoir! Bonsoir.

SCÈNE II

HUGAL, PATINET

PATINET.

Quel soir clair! Nous avons dîné sans lumière... les jours allongent... allongent.

HUGAL.

Et les nôtres raccourcissent!

PATINET, léger, soufflant sa fumée.

Hâtons-nous d'en jouir !

HUGAL, souriant.

Tu es devenu bien épicurien.

PATINET.

Je ne m'en cache pas... Cette petite créole m'a ravi ! Et je me sens tout rajeuni par sa grâce. Il y avait trop longtemps que j'étais, faute de loisirs, privé de la société des jeunes femmes... Les amies de Victor, je ne les voyais pas... ou vite... en passant... Les circonstances ayant obligé notre intimité avec cette enfant si seule, lancée dans Paris avec sa beauté, ses dix-sept ans, ses millions, sa négresse et son négrillon, son perroquet et son sapajou, les circonstances m'ont imposé comme un devoir ce qui devint tout de suite un plaisir, un bonheur. Comment nous passerions-nous d'elle à présent, Alphonse ? Est-elle assez câline et impérieuse, spirituelle, lettrée, amusante, sauvage, sincère, véhémente ! Ça, c'est une femme ! et non une de ces poupées...

HUGAL.

Quel enthousiasme ! Je dois dire qu'elle le mérite mille fois. Émile, j'ai une confidence à te faire.

PATINET.

Vas-y ! Vas-y ! Donne-moi un autre cigare et dégoise.

HUGAL.

Émile, je suis le plus malheureux des hommes.

PATINET.

Tu débites cela comme dans les tragédies.

(Bouffonnant :)

Vous voyez devant vous un prince déplorable.

HUGAL.

Ne plaisante pas ! Ne plaisante pas ! Le « prince déplorable », en effet, je le suis.

PATINET.

Te voilà prince ?

HUGAL.

Dans les rangs de la chance, oui.

PATINET.

C'est une chance, et une principauté que de se nommer le plus malheureux des hommes ?

HUGAL.

Tu vas comprendre... Je suis aimé, je suis libre, je suis demandé en mariage.

PATINET.

Tu deviens fou !

HUGAL.

Je le crains. Paquita veut m'épouser, elle m'aime. Elle m'a avoué que le dernier désir de sa mère avait été ce mariage ; par admiration pour le poète, ferveur pour sa mère, sens tendre de cette situation romanesque, elle vint à Paris pour réaliser cela. D'abord, me croyant marié, elle se tut. Puis, elle a su par toi qu'Élise n'est pas ma femme ; alors, elle m'a tout dit. Oh ! Patinet, que je suis triste !

PATINET, à la fois vexé, étonné, attendri, stupéfait.

Triste ! triste ! Elle t'aime ! elle pouvait aimer un homme *mûr* et c'est *toi* qu'elle aime ! Et tu es triste ! et tu fais tant de manières !... (Tout à coup.) A cause d'Élise... hum ! oui ! ce ne sera pas commode.

HUGAL.

Élise m'a rendu ma liberté... avec une raison si digne et si tranquille, qu'elle m'a enlevé le poids de la pitié et des remords... Je suis libre, tu m'entends, libre ! Je suis riche, suffisamment riche d'argent et de célébrité pour ne pas me sentir gêné par la fortune des Florès. Je suis en pleine santé : prêt à écrire d'autres œuvres. En moi, rien n'est tari. J'adore Paquita.

PATINET.

Et elle t'aime ! et tu es malheureux !

HUGAL.

Elle a dix-sept ans ! et j'en ai soixante.

PATINET, enlevant d'un souffle la différence d'âge.

Pffft !... la belle affaire !

HUGAL.

Si je meurs vite, tout sera beau quelque temps... sinon, je la verrai fleurir pendant que je me dessécherai et elle aimera un autre homme... un jeune homme.

PATINET.

Ces choses-là arrivent à tout âge.

HUGAL.

Mais ça n'est pas du tout la même chose... On a cessé de plaire... ce qui est humain, naturel, vivant ! On a changé tous les deux... on a changé... on n'est pas arraché à son amour et à sa vie par la décrépitude.

PATINET, naïf.

Pour ma part, cela me semblerait ainsi moins désagréable...

HUGAL.

Voilà. Tu sais tout.

PATINET.

Mais c'est magnifique ! Mais c'est ravissant ! Mais c'est admirable !... Comment, il t'arrive une chose telle que personne n'en réalise jamais, et tu gémis, et tu hésites, et tu pleurniches ! Tout s'aplanit devant toi : les difficultés s'évanouissent ; tu n'as qu'à vouloir, ou plutôt qu'à te laisser faire et te voilà le plus heureux des hommes, et non pas le plus malheureux ? La petite créole tombe vraiment toute rôtie dans tes bras... et tu as faim ! ça, j'en suis sûr ! et tu ne veux pas la manger ! Veux-tu donc devenir ermite, ascète, fakir ?

HUGAL, surpris.

Comment ? tu ne trouves pas ce projet insensé, cette aventure incroyable, cette chance irréalisable, cet amour fou ?

PATINET.

Mais non ! à nos âges, quand on a travaillé comme toi et moi, la vie nous doit tout !

HUGAL.

Moi qui te croyais si philosophe, si résigné à vieillir!

PATINET.

Tu ne vieilliras pas plus en étant content.

HUGAL.

Je ne serai pas content. A côté de Paquita, à chaque moment de notre vie, je regretterai ma jeunesse.

PATINET, éclatant.

Idiot! triple idiot! Avais-je raison de te le dire que tu n'es pas intelligent!!!

HUGAL, sans écouter.

Je regretterai de ne pas l'avoir connue, cette petite, quand j'étais beau, jeune, ardent, plein de flamme, de possibilités futures. A-t-on le droit d'offrir un fagot au lieu d'un bouquet?

PATINET.

On y met le feu, imbécile!

HUGAL.

Il devient cendre.

PATINET, lyrique.

Auprès de toi, Titus n'est plus rien! car tu te sacrifies à toi-même!

HUGAL.

Avoir gaspillé mon existence en sentiments brefs, en aventures stupides, émietté le plus fier de moi et ne plus pouvoir redevenir celui-là que j'étais, celui dont aucune n'était alors digne, et ne voir venir à moi Paquita Florès que lorsque, à mon tour, je ne vaux plus la peine d'être aimé...

PATINET.

N'oublie pas ton premier amour, Paquita Florès.

HUGAL, sincère.

Je l'ai complètement oublié... pour celle d'aujourd'hui.

PATINET, dégagé.

Et voilà comme nous sommes!

HUGAL, pleurant.

Ainsi Paquita m'oubliera et nommera son oubli : éternel chagrin...

PATINET.

Voyons, mon vieux !

HUGAL.

Mais oui, ton vieux Allons ! trève de sottises. Je ne puis plus me sentir heureux par l'amour. Patinet, je n'ai plus confiance dans les illusions. Imagine-toi un vieil oiseau, longtemps captif dans une cage étroite, un pays qui n'est pas le sien. Il a souffert... il a chanté. Un jour on ouvre la cage sur le ciel de sa patrie, ce climat de l'amour que, tous, nous allons cherchant ; on lui dit : « Bel oiseau ! sois récompensé de tes chants ! Voilà la liberté, ton azur, ta chaleur, ta lumière... Vole et sois libre ! » Alors, il essaie timidement ses ailes engourdies... et meurt sans avoir pu reprendre son essor. Le destin lui a tout donné, le destin lui a tout rendu : mais non pas ses ailes.

PATINET.

Tu m'émeus ! tu m'émeus ! tu n'es pas intelligent, mais tu as je ne sais quoi... (Il se mouche.)

HUGAL.

Je te demande, je te supplie d'expliquer ma décision à Paquita. Je suis incapable de lui dire *non*, moi-même... Comment admettra-t-elle ce refus ? Tout à l'heure, ce jardinier au Luxembourg, l'as-tu entendu ? nous a cité ce vieux proverbe : « Une hirondelle ne fait pas le printemps. » Dis-lui, à ma brune hirondelle, qu'en moi il n'est plus de printemps...

PATINET.

Cela pourrait se chanter ! Romance ! romance ! Ah ! ces poètes ! Mécontents ! comblés ! malheureux ! ravis ! et parfois... sages !..

HUGAL.

Tu vois bien ! Merci ! Je compte sur toi.

QUATRIÈME TABLEAU

SCÈNE I

PATINET, PAQUITA

Chez Paquita, dans la soirée. Le salon éclairé par beaucoup de lampes et de bougies. Miroirs, piano ouvert; fleurs, parfums, désordre charmant.

Paquita gît en larmes, le visage caché dans ses bras, à plat ventre sur le divan et le châle saccagés. Vêtue d'un charmant « calimbé » mousseline et gaze, écharpes, volants, elle est la jeunesse même.

PATINET.

Voyons, mon enfant! voyons! voyons! Ne vous désolez pas ainsi. Cela n'en vaut pas la peine.

PAQUITA, levant le nez.

Vous êtes brave, vous! Est-ce que Cléopâtre ne faisait pas mourir le messager qui lui portait de mauvaises nouvelles d'Antoine?

PATINET.

Cela se passait dans des temps très anciens, petite fille. Essuyez vos beaux yeux. Parlons gentiment.

PAQUITA.

Vous venez de me briser le cœur, et je dois parler gentiment. Les hommes ont des exigences!

PATINET.

Vous aviez imaginé un roman touchant, charmant, insensé, extraordinaire... Cela ne pouvait se réaliser.

PAQUITA.

Et pourquoi? Les êtres d'imagination ne sont-ils pas familiers avec le rêve et le roman, tout ce qui n'est pas la vie habituelle?

PATINET.

Eh! mon enfant! si tous les rêves se mettaient à se réaliser, quelle consommation n'en ferions-nous pas! Rêve réalisé, rêve

tué..., mangé..., digéré... Vite un autre rêve. Pour pouvoir vivre et même se reproduire entre eux, les rêves ne doivent pas se réaliser : chasse gardée !

PAQUITA.

Les hommes ont peur du bonheur ! Les femmes sont plus hardies !

PATINET.

Peur, non ! mais l'homme est un peu choqué que l'extraordinaire vienne le déranger dans ses habitudes ; et si, par exception, il lui fait bon accueil, bien vite il le domestique et l'embourgeoise.

PAQUITA.

Si un oiseau de paradis ne peut devenir poule ou canard, on se dépêche de caser son oiseau de paradis au Jardin des Plantes...

PATINET.

Vous l'avez dit... (Voulant faire diversion.) Que lisiez-vous là ? *les Rayons et les Ombres*... Ils viennent de paraître : c'est un livre admirable.

PAQUITA.

Ne me parlez pas des poètes..., je ne les aime plus : puisqu'ils sont des hommes comme les autres.

PATINET.

Merci pour les autres... Oh ! vous lisez Schœlcher : *Abolition de l'esclavage* ??? C'est d'un sérieux !

PAQUITA.

Ce n'est pas moi... C'est Lapingué. (Patinet rit : elle recommence à sangloter.) Je ne me consolerai jamais. Mon grand homme est cassé !

PATINET.

Paquita ! jolie petite Paquita ! ne pleurez plus ! un petit sourire !

PAQUITA, tragique.

Je ne sourirai plus jamais... jamais. (Elle s'assied, essuie ses yeux, arrange ses boucles.) Mon cœur est mort.

PATINET, fat.

S'il vous faut des hommes de soixante ans, j'en connais...

PAQUITA.

Il ne me faut rien, rien... Un couvent ! la tombe !

PATINET, vexé.

En vérité, vous exagérez.

PAQUITA.

J'ai tout perdu !

PATINET.

Vous n'avez perdu qu'un vieux monsieur et un espoir chimérique. Ce mariage était ridicule ! impossible !... Vous ne perdez pas la tendresse et l'affection d'Alphonse qui continuera à veiller sur vous, à vous voir, à vous admirer, à vous aimer... S'il vous épousait... vous êtes si jeune !.. il serait malheureux.

PAQUITA.

Eh bien ! il serait malheureux ! que diable ! cela n'a aucune importance ! Et je ne veux plus qu'il m'aime, puisqu'il ne m'aime pas à mon idée !

PATINET.

Tout cela s'arrangera.

PAQUITA, farouche.

Cela s'arrangera par ma mort ou mon départ pour mon île...

PATINET, inquiet.

Voyons ! non ! ne nous faites pas cela ! Vous allez être invitée au prochain bal des Tuileries ! et Isabey va commencer votre portrait en miniature.

PAQUITA, pleurant.

Mon portrait ! un portrait du désespoir ! oui ! Plus de bal ! plus de bonheur, plus rien ! Des larmes, des larmes. O malheureuse Paquita ! tu naquis pour ne connaître que l'abandon !

PATINET, bouleversé.

Taisez-vous, chère enfant, taisez-vous ! vous me troublez et je vais pleurer aussi. Vous arracheriez des larmes à un tigre.

PAQUITA, séchant brusquement ses pleurs et se redressant.

Patinet, tu n'as rien d'un tigre...

MIGUELINE, entr'ouvrant la porte.

Voilà les chapeaux: modiste li pas vini tantôt, l'envoie essayeuse ce soir, pour mamzelle pas gagné attendre.

PAQUITA, languissante.

Bien, bien. Qu'elle les laisse.., oui, qu'elle laisse les chapeaux et revienne demain... Monsieur Patinet, excusez mon mouvement de douleur. Dites à Alphonse Hugal que je ne lui en veux pas... Mais que je le trouve sans courage.

PATINET.

Sans courage?

PAQUITA.

Pour être heureux, il faut du courage... Et puis! je pleure aussi, Patinet, parce que je comprends que rien n'arrive à point dans la vie et cela me rend triste.

PATINET.

Peut-il venir ici tout à l'heure, ce pauvre lâche, et voir de ses yeux que vous lui pardonnez, que vous ne l'exilez pas ? Il en serait si misérable!

PAQUITA, ironique.

Il en mourrait? Eh bien! qu'il meure! puisqu'il ne m'épouse pas! (Elle retombe sur le divan et sanglote.)

PATINET, ennuyé.

Allons! allons! je vous laisse! Vous serez plus calme dans quelques instants, je reviendrai... (Il s'en va sur la pointe des pieds et Paquita pleure toujours.)

SCÈNE II

PAQUITA, MIGUELINE, PUIS HUGAL ET PATINET

PAQUITA, sanglotant.

Migueline! Migueline! Ah! Migueline!

MIGUELINE, la prenant et la berçant.

La, la, la.

PAQUITA.

Je n'épouserai pas M. Hugal!

MIGUELINE.

Bonne affaire, ça! Bonne affaire! Toi trop bon pour li.

PAQUITA.

C'était si bien! un si beau roman! un si grand poète! une si belle histoire! si bien arrangée!

MIGUELINE.

Oui, beauté! Oui! Mais pas frais, pas joli, pas neuf, sec!...

PAQUITA.

Mais non! il est beau! et il a du génie.

MIGUELINE.

Beau génie vaut pas peau douce.

PAQUITA, riant et lançant son mouchoir au perroquet.

Ah! ah! ah!

MIGUELINE.

Missi Victor, li! gagné peau douce! bien blanc! Joli! dodu! (Elle se baise les doigts en fermant la main sur sa bouche.)

PAQUITA, se redressant, se défripant.

Ah! ah! ah! Migueline, tu es amoureuse de Victor? Quelle heure est-il? dix heures? il est en retard? il doit venir ce soir prendre une leçon de cocoyer. Donne-moi ma cascarille, mon miroir, mon peigne... Ai-je l'air d'avoir pleuré?

MIGUELINE.

Toi, reine des grâces! Toi, Vénus adoée! Toi, belle, empile, empile!

PAQUITA.

Où sont les chapeaux?

Migueline apporte les chapeaux et les pose sur les chaises et fauteuils.

PAQUITA, transportée.

Oh! le rose! le rose!

Elle l'essaie! Victor entre; et, à pas de loup, pendant que, se mirant, elle ne le voit pas, se coiffe du chapeau bleu et coiffe Gracioso du chapeau blanc. Migueline rit, rit, rit!

PAQUITA, se retournant.

Ah! ah! ah! Que vous êtes comique, Victor, avec ce chapeau bleu!... Gracioso... Ah! ah! ah!

Lapingué entre avec sa guitare et prélude à un air de danse, assis par terre près du divan. Migueline le coiffe d'un chapeau vert à grandes brides. Imperturbable, il continue à gratter son air dont Migueline et Paquita se mettent à chanter les paroles.

PAQUITA, d'un geste, a placé en face d'elle Victor et elle chante, une main à la hanche, se tournant et minaudant :

Ay! que gusto, que placer,
Que cosa rica...
De baïlar el cocoyer
Y la sopimpa...

Et ils dansent; jeunes, beaux, souples, voluptueux. La porte est restée ouverte. On voit tout à coup que s'y encadrent mélancoliquement Hugal et Patinet accourus, inquiets du désespoir de Paquita.

MIGUELINE, PAQUITA, VICTOR.

Ay! que gusto, que placer...

PATINET, s'appuyant à l'épaule d'Hugal.

Allons, mon vieil Alphonse, soyons heureux du bonheur de nos enfants, c'est encore le meilleur moyen de rester longtemps jeunes!

PAQUITA, dans une révérence.

De baïlar el cocoyer...
Y la sopimpa...

Elle et Victor continuent à danser aux sons de la guitare. Gracioso déchire le chapeau, Patinet et Hugal regardent avec une admiration tendre et mélancolique. Migueline tape dans ses mains pour scander la danse.

RIDEAU

GÉRARD D'HOUVILLE.

POUR L'ALSACE

LA VIE ET LA MORT DU GÉNÉRAL SERRET

I

LA FORMATION D'UN CHEF

LA LÉGENDE DES TROIS VALLÉES

Le soir des fêtes de la libération à Strasbourg, le 9 décembre 1918, je rencontrai à la Maison des Chanteurs, où toutes les belles coiffes d'Alsace s'étaient donné rendez-vous, trois Alsaciennes que je connaissais bien. L'une était de la vallée de Thann, l'autre de la vallée de Massevaux, et la troisième de Dannemarie. Certes, leurs visages rayonnaient. Cependant, il n'était pas impossible d'y relever quelque trace de mélancolie, pareille à ces nuages désagrégés qui passent sans la voiler sur la lumière d'un arc-en-ciel.

— C'est, me dirent-elles, que nous avons abdiqué. Avec quelle joie, vous le pouvez penser. Maintenant, Strasbourg est la reine, et nous ne sommes plus que de petites vallées sans importance à l'entrée de notre pays. A peine s'arrêtera-t-on désormais chez nous en allant à Mulhouse ou à Colmar. Tandis que, pendant quatre années et davantage, nous avons représenté auprès des Alliés l'Alsace tout entière.

Gaiement elles souriaient de cette heureuse déchéance, qui leur venait de la victoire. Et c'est vrai que, pendant la guerre, les trois vallées de la Doller, de la Larg et de la Thur, seules occupées par nous depuis le mois d'août 1914, nous ont représenté l'Alsace dans sa fidélité, dans ses promesses, dans sa grâce. Aucun de ceux qui les parcoururent alors, aucun des soldats qui y cantonnèrent n'oubliera jamais leur accueil. A leur manière, qui était pleine de bonhomie et de charme, elles exerçaient une merveilleuse propagande. Les troupes qui partaient pour un autre secteur en emportaient la nostalgie et disaient aux troupes de relève : « Vous allez connaître l'Alsace. » Nos amis anglais et plus tard nos amis américains y apprenaient à résoudre la question alsacienne, ou plutôt comprenaient qu'elle était déjà résolue. Chaque fois qu'une division en remplaçait une autre aux lignes de Metzeral, de l'Hartmannswillerkopf et du Schönholz, c'étaient de nouveaux départements français séduits par l'Alsace. Car on ne manquait pas d'écrire sur les bonnes manières des habitants, et même des correspondances s'échangeaient entre les hôtesses de nos poilus et les familles de ceux-ci, touchées de se voir si bien remplacées auprès des absents.

En vérité, dès qu'on débarquait sur cette terre élue, on respirait un air salubre, un air vivifiant. Le pessimisme n'y fut jamais admis. Chacune de nos offensives y souleva l'espérance, chaque offensive ennemie y fut d'emblée considérée comme vouée à l'échec. A Massevaux, un déserteur alsacien engagé dans l'armée française, — et qui pourrait bien être un parent du Pierre Ersheim des *Nouveaux Oberlé*, — revenant en permission, (c'était en septembre 1915), connut une grande émotion en apercevant le drapeau aux trois couleurs sur sa ville natale.

— Mon cœur a sursauté de joie, expliquait-il dans un langage presque lyrique, à la vue du drapeau qui flottait au faîte du clocher de l'église, qui flottait bien haut et dans une petite brise au beau soleil. J'arrivais au pied de Rougemont à sept heures du matin. Il flottait au-dessus de cette église où j'ai reçu la bénédiction nuptiale, voilà déjà neuf ans, et je pensais que ma chère femme ne savait pas mon arrivée et que nous ne nous étions pas revus depuis la déclaration de guerre. Vraiment il flottait majestueux, et je l'ai salué tout seul sur la route d'un geste large et au garde-à-vous, car je me suis arrêté

aussitôt que je l'ai vu pour l'admirer dans toute la beauté du matin...

Quelle image de l'Alsace, ce soldat arrêté sur la route et saluant son village redevenu francais! De ce coin de terre alsacienne montait, au cours de cette période d'attente et de désir, toute une ardente poésie, comme ces vapeurs dorées qui, les soirs d'été, envahissent les bois. A Wesserling, qui est dans la vallée de la Thur, ne m'a-t-on pas montré la copie d'une lettre qui courait alors de mains en mains et rendait tout frémissants les doigts qui l'avaient tenue? C'était une lettre qui venait d'Algérie. Une Mulhousienne en exil y racontait comment les Français étaient entrés à Mulhouse et n'avaient pu y rester, et comment son père, mourant, ressuscité par leur entrée, n'avait pu survivre à leur départ. Un souffle de Corneille y passait : le vieil Horace se redressait pour entendre la victoire de Rome.

« Pour mon cher père, y était-il dit, l'entrée des Français à Mulhouse a été d'un tel effet qu'il s'est réveillé d'une torpeur dans laquelle il était plongé depuis de longs mois, dormant continuellement, ne prenant plus aucune part à ce qui se passait autour de lui. Je l'avais fait transporter au Diaconat sans qu'il se soit douté de rien. Il n'a pas entendu le terrible grondement du canon lorsque, après l'entrée triomphale des Français à Mulhouse, ils ont dû s'en retirer dès le lendemain soir. Dix jours après, lors de la deuxième bataille, nous étions aux toutes premières loges, étant tout près du pont de Dornach. Mon père a dormi pendant que les bombes sifflaient au-dessus de la maison et éclataient avec fracas. Quand nos troupes reprirent possession de la ville, mon frère accourut. Il était si ému qu'il ne pouvait parler : « Marie, me dit-il en sanglotant, *ils* sont là de nouveau : dis-le à papa. Il est un vieux Français, il comprendra peut-être. » Et notre père, qui n'avait pas entendu le grondement du canon, s'est réveillé quand je lui ai dit que les Français occupaient sa chère ville de Mulhouse et qu'il allait redevenir Français. « *Un vieux Français ne peut redevenir Français* », a dit mon père. A partir de ce moment, et particulièrement sur tout ce qui se rapportait au retour de l'Alsace à la France, il a retrouvé sa lucidité. « Comment tout cela a-t-il pu se passer pendant que je dormais? » disait-il. Si vous l'aviez vu entouré des blessés de notre Diaconat! Ils étaient fiers de lui. Ce réveil, n'était-ce pas leur œuvre? « Vous voyez, me disaient-

ils, ce que les Français savent faire ! » Et papa nous questionnait : « Que fait Joffre ? où est Pau ? » Il parlait de *nos* troupes, de *nos* alliés, les Anglais. Il s'indignait de la violation de la Belgique, de toutes les souffrances que les Allemands font endurer aux Alsaciens. Pauvre père ! je n'avais pas osé d'abord troubler son bonheur en lui disant que nos troupes avaient dû évacuer la ville. Mais il prêtait l'oreille à tout ce que l'on disait à ce sujet et nous n'avons plus pu le lui cacher. Maintenant il ne sera plus là quand son Mulhouse sera définitivement rendu à la France, mais du moins a-t-il eu l'avant-goût de ce bonheur et la certitude de la victoire finale... » .

Et ce vieillard, réveillé du demi-sommeil de la mort prochaine pour déclarer qu'un vieux Français n'a pu cesser d'être Français, continuait de sa voix d'outre-tombe d'exhorter ses compatriotes et de leur annoncer la délivrance. Il y eut ainsi, pendant toute la guerre, dans les trois vallées alsaciennes qui servaient d'avant-garde à l'Alsace promise, une sorte d'allégresse unique sur tout le front de bataille. On y souffrait, on y mourait comme ailleurs, mais on y touchait mieux du doigt, pour ainsi dire, le résultat du sacrifice. Un de nos soldats, montant à l'Hartmannswillerkopf, après avoir cantonné à Saint-Amarin, disait : « Tout de même, les gens sont plus plaisants ici que partout ailleurs. » A quoi un camarade répliquait : « Tué pour tué, je préfère que ce soit en Alsace. » Le courage y devenait en quelque sorte amoureux. Les jeunes filles aux belles coiffes semblaient promettre leur cœur et le promettaient parfois en effet. A Massevaux, l'une d'elles montrait triomphalement ce billet qui attestait son pouvoir de conversion : « Je ne suis plus ni infirmier, ni secrétaire, y était-il dit : je veux me battre comme un homme, et c'est à cause de vous et de votre pays. » A quoi une compagne répliquait qu'elle avait mieux encore : « Vous êtes, lui disait-on, la première Alsacienne que nous avons vue en costume national depuis que nous avons pénétré en Alsace. Pour moi, je me rappellerai toujours le baiser que vous m'avez permis de vous donner et depuis lors j'ai plaisir à me battre pour vous et pour vos sœurs... »

Nos soldats étaient reçus jusque dans les plus chétifs villages avec une gentillesse inlassable. Ils attiraient d'abord les enfants et l'on voyait ceux-ci, affublés de bonnets de police ou de rouges chéchias, jouer à la petite guerre et attaquer les civils, tandis

que les fillettes organisaient des postes de secours. A chaque relève c'étaient des regrets et des promesses : les partants emportaient des médailles, des fleurs et des provisions.

— Nos petits Français sont partis, me disait une jeune fille de Massevaux, et cela nous a fait bien du chagrin. J'ai pleuré autant que lorsque je quittais Paris à la fin d'un voyage.

Et dans la vallée de la Thur une bonne femme me faisait ce classement :

— Ce sont les alpins et les chasseurs à pied cyclistes qu'on aime le mieux; ils savent si bien demander l'hospitalité et ils prennent si peu de place! Les artilleurs sont pleins d'entrain, mais il leur faut beaucoup d'espace à cause de tout leur fourbi. La cavalerie, on la trouve fière, mais elle est si distinguée!

Par un privilège unique, les villages rapprochés des lignes n'étaient pas détruits. Nous ménagions la terre promise et les Allemands convoitaient la reprise des trois vallées. Certes, pendant toute l'année 1915, — la rude année du Linge, de Metzeral, de l'Hartmann, — on se disputa les crêtes des Vosges avec une violence et une ténacité inouïes, et nous prîmes accès dans la vallée de Munster. Certes, la ville de Thann, si exposée, ne cessa guère d'être bombardée, et le vieux Thann fut quasi démoli. Certes, les raids d'avions gênèrent souvent Massevaux. Mais la vie ne fut pas suspendue. Les terres continuaient d'être cultivées et les industries fonctionnaient à proximité immédiate de la ligne de feu. Le risque ne gênait ni le travail ni le plaisir. Et c'étaient des fêtes ininterrompues : visites officielles, défilés, distributions de prix, etc. On ne manquait aucune occasion de mêler les uniformes aux grandes coiffes. Vraiment, on n'avait pas l'impression de la guerre impitoyable et exterminatrice. Ceux qui arrivaient de Reims, ou de Verdun, ou d'Arras, trouvaient le pays doux au regard et les gens « plaisants ». La prospérité et la gaîté régnaient partout. Les riches industriels des vallées s'étaient fait un devoir de pratiquer la plus large hospitalité, et l'on ne saurait assez louer la grâce familiale et confiante de leur accueil. Malgré la boue et le sang de l'Hartmann, c'était bien parfois la guerre en dentelles. Je ne crois pas que sur tout le front elle ait revêtu ailleurs, si près des tranchées, ce caractère de pittoresque et chevaleresque courtoisie.

Les deuils mêmes s'y portaient discrets, et les douleurs s'y

cachaient. N'est-ce pas à Bitschwiller que j'ai surpris le secret poignant de l'une de ces femmes toujours prêtes à recevoir nos officiers et nos soldats, et à leur offrir mieux qu'un cantonnement confortable, une parole du cœur et quelque délicate gâterie? Elle avait eu son fils aîné tué, — tué dans l'armée française où il s'était engagé, — et je ne l'avais su que longtemps après.

— A huit kilomètres du front comme nous sommes, expliquait-elle, nous devons soutenir le courage et l'entrain de ceux qui se battent, et nous n'avons pas le droit de leur montrer nos douleurs et nos inquiétudes. C'est ce que me disait, dès la première heure, un colonel de mes amis qui a perdu en Champagne un de ses quatre fils, tous quatre soldats : « Que votre chagrin n'attriste personne! » Alors, j'ai mis mon fils en chapelle tout au fond de mon cœur, tout mon être lui appartient, et je puis montrer aux autres un visage souriant... »

Il est vrai que, de l'intérieur, tant de témoignages d'affection affluaient sur cette terre aimée de tous les Français! Après la mort de leur fils, le capitaine Robert Dubarle qui donnait tant d'espoir, et qui était tombé au-dessus de Metzeral conquise, les Dubarle de Grenoble, ayant tout perdu, pouvaient tout de même écrire à ceux qui entretenaient les tombes françaises à Krut et à Odern, dans la vallée de la Thur : « Dans la désolation de notre deuil, ce nous est un réconfort de penser que, dans cette Alsace pour laquelle mon fils a donné sa vie, des âmes pieuses et des cœurs fidèles veulent bien souscrire à nos douleurs et à nos regrets. Nous avons tout donné à la France et à l'Alsace, nos deux fils, notre gendre; nous n'avons plus d'enfants, et il ne nous reste plus que dix petits orphelins sans père. Puissent tant de sang et de larmes contribuer à la victoire de la France et à la délivrance de notre chère terre alsacienne! » C'était le salut de la traditionnelle famille française, réserve de nos forces nationales : il ne pouvait revêtir plus de grandeur ni plus de dignité.

Cependant les nouvelles qui venaient de l'Alsace captive, soit par la Suisse, soit même par des déserteurs, s'accordaient à montrer la rigueur du joug allemand. Mulhouse, surtout, vivait sous le régime de la terreur. Les conseils de guerre y siégeaient en permanence. Peu à peu se chuchotaient les détails du procès des sœurs de Guebwiller : les sœurs Ludvina et Aimée

Rentim condamnées à six mois de prison pour leurs sentiments français, la mère de Ribeauvillé assistant au jugement, le docteur Normann, leur défenseur, plaidant la cause de la liberté. Et le prix de la vie montait, et les denrées les plus nécessaires commençaient à manquer. Hindenburg, traversant Mulhouse, avait dit : « Je reprendrai Thann et les vallées, dussé-je passer sous les montagnes. — Oh ! oh ! déclara un fumiste de Thann en apprenant cette menace, Hindenburg n'a pas encore avalé des tuyaux de cheminée, que je sache ! »

Ai-je, en assemblant ces quelques traits, donné une idée de la vie qui se mena durant la guerre dans les trois vallées ? Vie attachante, mouvementée, diverse, mêlée de batailles, de spectacles et de fêtes, qui certainement répandit en France une connaissance et un goût plus vifs de l'Alsace, et d'où la défaillance était bannie. Qu'on se rapporte donc à ces années de guerre quand la fidélité de l'Alsace est en cause ! Cependant les trois vallées ont alors incarné dans un homme leur appétit de délivrance, leur foi absolue dans l'avenir, leur volonté de franchir la montagne, non à la manière souterraine d'Hindenburg, mais par-dessus, pour aller tendre la main à Cernay, à Guebwiller, à Munster, à Colmar. Cet homme, elles l'ont trouvé dans le jeune et glorieux conquérant du Sondernach et de l'Hartmann, dans le général Serret qui, pendant toute l'année 1915, eut son quartier-général à Bitschwiller, puis à Wesserling, couvrit notre morceau d'Alsace, rêva de l'étendre et trouva la mort sur le flanc de la dure montagne disputée. Serret est devenu le génie de la Thur. Il hante les veillées. On l'invoque comme un protecteur. Quand la tempête fait rage, on pense aux jours sombres de l'Hartmann. Mais aux sorties d'églises, aux parades, aux cérémonies, on évoque sa silhouette représentative et bienveillante. Serret, dans le souvenir, est maintenant la grande figure des temps héroïques, les temps de l'incertain avenir dont il n'admit jamais l'incertitude. De ses opérations de guerre, les gens du pays ne savaient pas grand chose. Ils le voyaient chaque jour partir pour les lignes, ou plutôt en revenir, car il partait de nuit le plus souvent. Parfois, le chef restait longtemps absent, tant bien que mal installé dans son poste de commandement au camp de Renié. Ils avaient remarqué que les chasseurs qui le croisaient se redressaient, la flamme aux yeux, même s'ils revenaient boueux et las.

— C'était un homme, affirmaient-ils.

Et la résistante race alsacienne s'y connaît.

Ainsi vous parlait-on de lui le long de la Thur, à Thann, à Saint-Amarin, à Wesserling, à Odern. Montant à l'Hartmannswillerkopf en août 1917, le soldat qui me conduisait s'arrêta pour me renseigner :

— C'est ici qu'*il* fut blessé pour mourir.

— Qui ?

— Le général Serret.

Le sommet de l'Hartmann avait gardé son aspect de lutte et de douleur quand j'y allai. La bataille, depuis dix-huit mois, s'y était ralentie, et presque éteinte. Peu à peu les sapins s'éclaircissaient. On apercevait le sommet pelé, aux baliveaux pareils à des moignons qui, dans l'admirable verdure sombre des Vosges, faisait une tache de poussière comparable à quelque dartre hideuse sur un visage frais et lisse. L'herbe avait poussé sur les pentes, et les bourgeons des arbres et des buissons avaient éclaté ; mais la nature n'avait pu reconquérir encore cette place que les armes des hommes ont martyrisée. La marque demeurait. Le cimetière même du 152e régiment était bouleversé. Ailleurs, la sérénité avait déjà réoccupé la montagne : le sommet de l'Hartmann restait agité. Le 26 mars 1915, les chasseurs de Serret s'étaient emparés de ce sommet.

Depuis lors, des années ont encore passé. J'y suis retourné après la guerre. Seul, l'Hartmann, de toutes les Vosges, reste dénudé et se distingue à cette calvitie. Tandis que les pâturages et les forêts submergent les coteaux et les sommets arrondis de la riante chaîne, seul il demeure inculte et fait dans le paysage de vert velours l'effet d'un coin de tapisserie usé.

... Je redescends (août 1917) pour accomplir au cimetière de Moosch un double pèlerinage. Là reposent mon camarade et ami le sous-lieutenant Paul Acker, l'auteur du *Soldat Bernard* et des *Exilés*, mort en juillet 1915 d'un accident d'automobile, et le capitaine de chasseurs à pied Ferdinand Belmont, l'un des plus achevés exemplaires de cette jeunesse nouvelle, ardente au devoir pratique comme au culte de la vie intérieure, dont les lettres demeureront comme un des plus intelligents et des plus religieux témoignages de la guerre. Ce cimetière de Moosch, déjà trop rempli, a été aménagé sur la pente d'une petite colline triangulaire qui sert de contrefort à la montagne.

Les croix s'y pressent, bien rangées, comme si elles montaient, elles aussi, à l'assaut. Un immense drapeau tricolore, déjà décoloré par les saisons, flotte au-dessus de toutes ces croix. Mais, pour chercher les tombes auxquelles je suis venu rendre visite, mon point de repère, c'est le grand mausolée central tout chargé de couronnes et recouvert de fleurs, qu'entretient la piété de la vallée comme celle des troupes de relève, c'est la tombe du général Serret.

— Le jour des obsèques, me raconte un témoin, la soie du drapeau s'était enroulée autour de la hampe. Mais le vent se leva et déroula lentement les trois couleurs. Elles flottèrent sur le cercueil.

Quel que soit le parent qu'il pleure, nul ne vient ici sans s'arrêter devant la tombe du général. Il attire, il fascine, il retient comme s'il commandait l'armée des morts...

Le sentiment populaire ne s'est pas trompé en nimbant du halo légendaire la figure du général Serret. Il a deviné en lui non seulement le chef de guerre et le ministre de paix, celui qui commande et celui qui gouverne, mais un caractère, une énergie, une âme. « Personne n'a fait de la vie un don plus complet à la cause sacrée », a pu dire celle qui le mieux l'a connu et aimé, sa femme. Des fragments de lettres intimes m'ont permis de pénétrer jusqu'à cette âme profonde : elle est digne de rayonner sur les trois vallées, d'apparaître en Alsace, dans cette Alsace inquiète d'aujourd'hui qui a besoin de se souvenir, et aussi d'être accueillie au foyer français où toutes nos pures gloires sont gardées.

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

La guerre a plutôt vérifié que révélé la valeur militaire. Elle est œuvre de longue préparation, de judicieuse méthode. C'est à quoi servent les années d'apprentissage. Puis, brusquement, elle réclame la hardiesse des conceptions, l'audace des desseins, car l'occasion s'est offerte. Alors, le tempérament se dévoile, mais ce n'est pas elle qui le crée.

Marcel Serret, le futur chef de la 66e division en Alsace, est né à Bléneau (Yonne) le 25 novembre 1867. Par son père, industriel à Flavy-le-Martel, il descend d'une ancienne famille flamande, dont les titres de noblesse remontent au XVIIe siècle

et qui s'était fixée en Bourgogne depuis plusieurs générations. La famille de sa mère appartenait, en grande partie, à l'Université, à la magistrature et au barreau. De ses parents lui vint directement cette forte éducation qui de bonne heure forme un caractère et éveille le sens du devoir, ce sens du devoir qui devait dominer sa vie. Il commença ses études au lycée de Saint-Quentin, puis fut envoyé au lycée Saint-Louis pour préparer Saint-Cyr. Il y entra en 1885, n'ayant pas encore dix-huit ans. Au moment des examens, il avait été pris d'une violente crise d'appendicite. Ni la fièvre ni le médecin ne le purent retenir au logis. Déjà il manifestait cette volonté de fer qui rompt et ne plie pas, et cette noblesse morale que les vieilles familles françaises déposent naturellement dans leur héritage. Il n'est guère de biographie où les plus modestes ancêtres, obscurs et admirables préparateurs, ne méritent d'être rappelés.

La seule influence militaire que Marcel Serret eût rencontrée parmi les siens, fut celle de son oncle, frère de sa mère, le général Dieudonné. Mais les disciplines morales, imposées dans une famille ordonnée, sont-elles donc si différentes des vertus militaires? Le général Dieudonné le traitait en frère cadet, tant il avait confiance dans sa droite raison : plus tard, il le citera en exemple à ses propres fils, l'un marin, les deux autres saint-cyriens, ces deux derniers tués dans la guerre, le plus jeune dès le début, le 22 août 1914 à Longwy, l'autre, lieutenant de spahis, le 21 septembre 1915 en Champagne.

Serret sortit de l'École avec le n° 20. Cette promotion (1885-87), dite promotion de l'Annam, compte parmi les plus honorables dans l'histoire de l'École. Elle a fourni des explorateurs (les commandants Reibell, de Lacoste, les capitaines Baud, Vermeersch), elle a versé son sang dans toutes les colonies. Réduite en 1914 à 320 officiers sur 400, composée d'hommes qui avaient alors de quarante-sept à cinquante ans, elle a perdu en quatre ans 65 de ses membres, tués à l'ennemi ou morts des suites de leurs blessures, et parmi eux le général Serret et le général Stirn, tous deux commandants de division, les colonels Detrie et Tesson, les lieutenants-colonels Rougeot, de Hautecloque, Guibert, Denons, de Beaupuis, Yvonnet, Daydé, de Lamirault, Macker, — Macker qui, à Verdun, sur la rive gauche de la Meuse, reprit, le 8 mars 1916, le bois des Corbeaux à la

tête de son régiment d'infanterie et qui, avant l'attaque, n'ayant pas d'eau pour faire sa barbe, vida dans son quart le fond d'une bouteille de vin qui lui restait, et y trempa son blaireau pour se savonner, afin d'apparaître à ses hommes rasé de frais et prêt à la victoire. La promotion de l'Annam a compté dans la guerre un bon nombre de généraux : Serret et Stirn les premiers, puis Weygand, Gramat, de Lardemelle, Paquette, généraux de division, puis les généraux de brigade Reibell, Tantot, Bordeaux, Desvoyes, Braquet, Laignelot, Maréchal, d'Ambly, Hamelin dans l'infanterie ; Brécard, Forqueray, de Gondrecourt, Tillion, de Tinan dans la cavalerie ; Aubé, Sadorge, Morisson, Hilaire dans l'infanterie coloniale. Dès Saint-Cyr, les camarades de Marcel Serret le considéraient comme un futur grand chef. Il n'est point de meilleur psychologue qu'un camarade : même quand il nie la supériorité, ses façons de la nier la supposent, et la générosité de la jeunesse n'admet pas encore les négations.

Serret, à sa sortie de l'École, avait demandé les chasseurs à pied. Il fut nommé sous-lieutenant au 8e bataillon à Amiens : il y retrouva les futurs généraux Mac Mahon et Lavisse. Le général de Cools, successeur du général Lewal au 2e Corps, le devina et le poussa à la préparation de l'École de guerre où le jeune lieutenant entra à la limite d'âge inférieure en 1894, pour en sortir deux ans plus tard avec le n° 3. Il avait été nommé capitaine en décembre 1895, à vingt-huit ans. Il doit alors faire alterner ses stages dans la troupe (18e bataillon de chasseurs à Stenay, commandant Franchet d'Esperey ; 20e bataillon à Baccarat, commandant Berthelot, puis commandant Margot) et à l'état-major (cabinet du ministre de la Guerre, 2e et 3e bureaux de l'état-major de l'armée, officier d'ordonnance du général de Noincé, commandant la division de Saint-Servan). Chef de bataillon en avril 1906 et affecté au 35e régiment d'infanterie à Belfort, le voilà navré de quitter ses chasseurs. La séparation ne sera pas de très longue durée : deux ans plus tard, il reçoit le commandement du 17e bataillon. Dès lors, il ne quittera plus l'uniforme bleu et noir. Même général en Alsace, il gardera sa tenue de chasseur. Suspendue à son ceinturon, une sacoche de cuir ornée du cor de chasse et marquée du n° 17 attestera sa fidélité à son bataillon. C'est à ce 17e bataillon qu'il commença de donner sa mesure de chef.

Le nouveau commandant du 17e bataillon de chasseurs, c'est déjà l'admirable entraîneur de la division d'Alsace, l'apôtre militaire de qui le service du pays peut réclamer tous les efforts et tous les sacrifices et qui répand autour de lui ce goût de l'effort, cette acceptation, que dis-je, ce désir du sacrifice. Un de ceux qui l'ont alors connu, le médecin-major Viry, médecin du bataillon à Rambervillers, trace de lui ce portrait : « Je suis de famille militaire, mieux encore de famille de médecins militaires dont je m'honore d'être la cinquième génération. J'aimais le rôle du chef et du médecin, je les estimais nobles, désintéressés, ne flattant qu'un peu de cet amour-propre qu'on éprouve à commander, de cette satisfaction qu'on éprouve à être utile. Mon commandant m'a appris à regarder plus haut : à moi, et je lui en garde une reconnaissance indicible, et à tous ceux qui ont vécu près de lui. Il nous a montré la grandeur, la hauteur morale de notre rôle, cette lumière qui fait briller le détail infime, qui explique et embellit la minutie de la vie militaire de garnison. Et de la tranchée, depuis lors, nous l'avons compris. »

Le jeune médecin arrive au bataillon.

— Docteur, lui explique le commandant, vous ignorez encore les *chasseurs*. Vous les verrez à l'œuvre. Et quand vous en trouverez un qui ralentira le pas, qui s'arrêtera au bord de la route, alors, voyez-vous, c'est que vraiment il ne peut pas, physiquement, aller plus loin. Je les connais, ils font ce qu'ils peuvent, tout ce qu'ils peuvent.

L'accent est tel que le nouveau venu comprend bien que le chef est sûr de ses hommes.

— Eh bien! docteur, reprend celui-ci, vous leur donnerez de bonnes paroles; ils se relèveront et ils iront jusqu'au bout.

De bonnes paroles : que voilà un remède pratique! Comme si l'on marchait avec de bonnes paroles, quand le souffle manque et que les pieds sont enflés! Le jeune médecin est tenté de sourire. Mais il ne tarde pas à comprendre. Au delà de l'effort physique, — alors qu'on ne peut plus rien attendre de lui, — il reste l'âme encore. Trouvez les mots qui vont jusqu'à elle, et vous obtiendrez ce quelque chose d'inattendu que vous aviez cru impossible, qui dépasse les forces humaines. Ne cherchez pas des mots extraordinaires, prenez même les plus banals, mais joignez-y l'expression, le regard, ce son de voix qui vous

unit à l'auditeur, qui prouve à celui-ci que vous le connaissez personnellement, que vous l'estimez, que vous l'aimez. Quand le commandant parlait à un de ses chasseurs, il lui arrachait toujours son anonymat : un homme s'adressait à un homme. Nul ne résistait à l'enveloppement humain de sa volonté.

Tout son enseignement, tout son entraînement avaient pour objet la préparation directe à la guerre qu'il jugeait fatale. « Chaque année, raconte le médecin-major Viry, le bataillon, pendant dix à douze jours, faisait les marches des Vosges, du Donon à la Schlucht. Dix jours à longer la frontière, à y heurter les Allemands sous bois, les poteaux à l'aigle aux carrefours, les casques à pointe à chaque col. Cette fois-là, on arrivait sur le Honeck. Par une de ces combinaisons habituelles, chaque compagnie se trouva rassemblée derrière la crête qui nous cachait encore la plaine, et ce fut comme une masse que s'avança le bataillon, impeccablement rigide, voyant peu à peu s'élargir devant lui l'horizon. Et sur le bord, contre la frontière, Serret à cheval, sabre au clair. Et chacun comprit. A son geste, car on devinait, le bataillon présenta les armes. Il dit : « Soldats! devant vous la Terre promise! » D'un grand geste du sabre il salua l'Alsace, tandis que la fanfare sonnait au drapeau. Et il était l'âme héroïque de chacun de nous, notre drapeau vivant. »

La terre promise : devinait-il qu'un jour il y entrerait et que, voulant l'agrandir, il y laisserait sa vie? S'il avait connu son destin, du même pas ferme il s'y fût avancé.

« Il était, continue le docteur Viry, au sens le plus vrai du mot : magnifique. Il grandissait ce qu'il touchait, il amplifiait les pensées. Pourtant il abhorrait ceux qu'il appelait « les énergumènes », les bruyants, les faiseurs, les théoriciens, les déclamateurs. Certes, il aimait le bruit, le rire, l'enthousiasme, mais comme une détente, un délassement, presque un masque à son travail. En redescendant du Honeck, il reçut une dépêche officielle. J'étais près de lui : nous étions trois. Et le commandant pleura. Un regard entre nous, et la question qui venait aux lèvres : « Votre femme ? votre fille? — Non, je quitte le bataillon. » Il nous tendit la dépêche. Le ministre de la guerre, M. Messimy, l'appelait à son cabinet. Il commença par protester de ses opinions religieuses : il reçut l'ordre de rejoindre. Il obéit. » Il obéit, et comme il savait obéir, en apportant à

ses nouvelles fonctions une infatigable ardeur. Mais il devait secouer, comme une faiblesse, la nostalgie qu'il avait de son ancien commandement. Être chef de corps d'une unité aussi homogène, aussi souple qu'un bataillon de chasseurs, se sentir, très jeune, en pleine possession de soi et capable de tirer de sa troupe le maximum de rendement, c'était une ivresse qu'il avait ressentie dans sa plénitude pendant ces trois années passées à Rambervillers, — et ce Rambervillers sans horizon lui avait paru un paradis.

Le docteur Viry termine sa relation sur son ancien chef par un souvenir de la guerre. En 1915, il lui écrivit pour demander un poste à sa division : servir en guerre sous ses ordres l'attirait, le hantait. D'Alsace Serret lui répondit presque sévèrement : « Aucun de nous ne doit plus, maintenant, demander, désirer même quelque emploi ou quelque poste. Chacun doit accomplir son devoir où il se trouve, et s'il en éprouve quelque ennui ou quelque dépit, s'il désire un emploi plus important ou plus agréable, il doit en faire le sacrifice, comme il doit accepter tout changement qui lui sera ordonné. » Et portant sa pensée plus haut, selon sa coutume, il ajoutait : « Nous mourons, la France meurt de l'égoïsme, du souci de soi-même. Nous serons vainqueurs, mais nous ne le serons que lorsque nous aurons compris la guerre, c'est-à-dire le sacrifice, quand nous l'aurons tous compris, quand chacun l'aura compris. » Et la lettre s'achevait en prière : « Que Dieu sauve la France! »

Si j'ai insisté sur ces notes du docteur Viry, c'est que j'y trouve dans la paix le portrait de Serret dans la guerre. Il n'y a pas de solution de continuité entre le commandement du 17e bataillon de chasseurs et celui de la division d'Alsace; l'un est la suite logique, ordonnée de l'autre, il en est l'aboutissement et l'agrandissement. Certes, un Serret ne cesse pas de développer son cerveau, d'acquérir une vision plus vaste des hommes et des choses, de se former au sens des responsabilités de plus en plus lourdes. Le général ne sera pas, ne sera plus le commandant de chasseurs, ou plutôt il le sera avec une autre envergure, avec une autre science de la liaison des armes et de la force collective. Mais le fond humain demeure le même. « Notre commandant, conclut le docteur Viry, a éveillé nos âmes. Combien faisaient leur *métier* qu'il a rendus conscients de leur *devoir!* Combien se sont ouverts par lui à un

idéal plus haut que la vie, et qui lui donne sa raison d'être, et qui est la foi, en la patrie d'abord, en Dieu ensuite. Il l'a fait pour beaucoup, et même sans le savoir, car certains ne l'ont compris que plus tard. » La guerre ne changera rien à sa ligne de conduite; elle va simplement le perfectionner, l'épurer; elle fera de lui un stoïcien religieux, un moine en uniforme.

Appelé au ministère de la Guerre en juillet 1911, et à l'École des hautes études militaires en septembre, Serret est nommé en septembre 1912 attaché militaire à Berlin. Il va connaître sur place l'ennemi héréditaire qui tient la guerre en suspens.

L'ATTACHÉ MILITAIRE A BERLIN

Le choix du commandant Serret comme attaché militaire à Berlin était très judicieux. Ce serait, en effet, mal connaître l'ancien chef du 17e bataillon de chasseurs que ne voir en lui que l'entraîneur d'hommes. Certes, ce sera là son trait dominant, et plutôt encore est-il un animateur, un *éveilleur d'âmes*, comme le dit le docteur Viry. Mais cette flamme qui le brûle, qui le consumera tout entier, était réglée comme la lampe du sanctuaire qui ne s'éteint ni ne vacille et jette sa clarté unie sur l'autel. Elle n'excluait point l'équilibre des facultés, elle le favorisait plutôt. Une grande possession de soi-même, un calme, un sang-froid grandissant dans les situations tendues, le jugement net, la vue lucide, une large culture, une rare faculté de travail et d'adaptation, l'humeur égale, cette humeur égale qui fait épanouir les visages autour de soi, juste ce qu'il faut de goût du monde pour ne pas se déplaire dans la vie de société, la passion de la musique, surtout de celle de Beethoven, une patience obtenue par la volonté, — on le pouvait déranger dans les travaux les plus ardus sans le contrarier, et il s'y remettait aussitôt sans effort, — une grande bienveillance dans les relations, une ardente curiosité de connaître notre ennemi, de le dévisager, de comparer sa force à la nôtre, et, par-dessus tout, une pensée constamment tournée vers le service du pays : tels étaient les bagages apportés à Berlin par le nouvel attaché militaire.

Il succédait dans ce poste difficile au lieutenant-colonel, plus tard général Pellé, dont les rapports contenaient des aver-

tissements redoutables, et montraient la progression en Allemagne des convoitises, des ambitions, de l'esprit de domination. Après le vote de la loi militaire de 1912 qui était si menaçante pour nous, le lieutenant-colonel Pellé écrivait : « Nous découvrons tous les jours combien sont profonds et durables les sentiments d'orgueil froissé et de rancune contre nous provoqués par les événements de l'an dernier (Agadir). Le traité du 4 novembre 1911 est une profonde désillusion. Le ressentiment éprouvé dans toutes les parties du pays est le même. Tous les Allemands, jusqu'aux socialistes, nous en veulent de leur avoir pris leur part au Maroc. Il semblait, il y a un ou deux ans, que les Allemands fussent portés à la conquête du monde. Ils s'estimaient assez forts pour que personne n'osât entamer la lutte contre eux. Des possibilités indéfinies s'ouvraient à l'industrie allemande, au commerce allemand, à l'expansion allemande. Naturellement, ces idées et ces ambitions n'ont pas disparu aujourd'hui. Les Allemands ont toujours besoin de débouchés, d'expansion économique et coloniale. Ils estiment qu'ils y ont droit parce qu'ils grandissent tous les jours, parce que l'avenir leur appartient. Ils nous regardent, avec nos 40 millions d'habitants, comme une nation secondaire. Dans la crise de 1912, cette nation secondaire leur a tenu tête, et l'Empereur et le gouvernement ont cédé. L'opinion publique ne l'a pardonné, ni à eux, ni à nous. Elle ne veut pas qu'un pareil fait puisse se reproduire. »

Rapport prophétique, comme l'étaient ceux du colonel Stoffel en 1870, comme le seront ceux du lieutenant-colonel Serret en 1913 et en 1914. On y voit déjà combien il serait erroné de séparer l'Empire de l'Empereur dans la responsabilité de la guerre. La guerre, mais c'est le peuple allemand qui l'appelle, qui s'y précipite : non qu'il la désire ardemment, mais il croit épouvanter le monde par ses menaces et il n'admet pas qu'*une nation secondaire lui tienne tête* et ose barrer la route à sa volonté d'expansion. La crise de l'impérialisme allemand est déjà analysée dans le rapport Pellé.

Cette crise, notre ambassadeur à Berlin, M. Jules Cambon, l'avait vue de loin venir. Il avait fait le possible pour la détourner, mais il devinait où éclaterait la tempête. S'il avait perdu en la personne du lieutenant-colonel Pellé un précieux collaborateur, il ne tarda pas à reconnaître en son successeur des dons de

premier ordre. « J'ai eu Serret auprès de moi, à Berlin, m'écrivait-il, comme attaché militaire. Il succédait à Pellé. C'était une âme de feu; soldat passionné, il avait pour son métier de l'amour et du respect, et il concevait le rôle de l'officier comme une sorte d'apostolat... A Berlin, il suivait avec sollicitude le développement militaire incessant de l'Allemagne : il en dénonçait le péril, et j'étais sûr de trouver en lui un témoin que rien ne pourrait tromper. Le Livre Jaune contient un de ses rapports qui éclaire le rôle qu'il jouait et qui prouve, trop bien hélas ! la valeur de ses avis. Son enthousiasme le rendait confiant. Il croyait en nous, et il inspirait la même foi partout autour de lui, ce qui est le don le plus précieux d'un chef... »

Ainsi la vision rapprochée de la force allemande ne lui avait pas ôté la confiance. Il croyait aux destinées de son pays. Mais, hélas ! il savait que la lutte serait inévitable, difficile, dangereuse, longue surtout : à plus forte raison, dans la durée faudrait-il la foi. Le rapport auquel M. Cambon fait allusion est celui du 15 mars 1913. Notre attaché militaire dénonce alors, comme les prodromes d'une guerre prochaine, l'agitation causée dans l'empire par la crise balkanique, l'explosion de patriotisme provoquée par le centenaire des guerres de délivrance, et plus encore cet impérialisme allemand qui met d'accord militaires et industriels, ouvriers et commerçants, artistes et savants confondus dans le même orgueil, dans le même désir de conquête. Le programme militaire de notre ennemi qui devait s'exécuter en deux temps et briser toute concurrence s'exécute à la lettre. Mais voici que la France en prend ombrage et va rétablir le service de trois ans. Cette volonté de résistance apparaît à l'Allemagne comme un affront. « Au moment, écrit Serret, où la seconde et formidable partie du programme va être réalisée, où la force militaire allemande est sur le point d'acquérir cette supériorité définitive qui nous forcerait à subir, le cas échéant, l'humiliation ou l'écrasement, voici que, soudain, la France refuse d'abdiquer et qu'elle montre, comme disait Renan, « son pouvoir éternel de renaissance et de résurrection ». On comprend à merveille le dépit allemand.

Aussi l'opinion allemande est-elle braquée contre nous. « Elle trouve, continue Serret, que, pour nos 40 millions d'habitants, nous tenons au soleil une place vraiment trop grande. Les Allemands désirent la paix, ne cesse-t-on de proclamer, et

l'Empereur plus que tout autre, mais ils ne l'entendent pas dans le sens de concessions mutuelles ni d'équilibre des armements. Ils veulent qu'on les craigne et ils sont en train de faire les sacrifices nécessaires. Si, à quelque occasion, leur orgueil national se trouve blessé, la confiance que pourra avoir le pays dans l'énorme supériorité de son armée favorisera une explosion de colère nationale devant laquelle la modération du gouvernement impérial sera peut-être impuissante. Il faut constater d'ailleurs que le gouvernement met tout en œuvre pour chauffer le sentiment national, en fêtant avec éclat tous les anniversaires de 1813. Au reste, la tournure de l'opinion n'aurait pour effet que de donner à une guerre un caractère plus ou moins national. Par quelque prétexte que l'Allemagne justifie une conflagration européenne, nul ne peut faire que les premiers coups décisifs ne soient pas portés contre la France. »

Il est assez singulier d'entendre notre attaché militaire à Berlin parler de *la modération du gouvernement impérial*. Le gouvernement impérial a joué avec le feu : il a chauffé à blanc l'impérialisme allemand, il n'est plus maître de ralentir son ardeur ni de calmer ses convoitises. L'Allemagne se croit supérieure à tous les peuples et à toutes les lois : qu'elle le veuille ou non, elle est déjà en état d'esprit de guerre. La guerre est déjà fatale. En France, après 1911, on croyait la menace plutôt conjurée.

Peu de temps avant la déclaration, le lieutenant-colonel Serret avait conduit sa femme et sa fille à Saint-Jean-de-Luz pour la saison d'été. « Je l'avais rappelé d'urgence, me dit M. Jules Cambon, voulant l'avoir auprès de moi dans les heures difficiles. Il vint aussitôt, et il quitta Berlin avec moi, mais il était impatient de rejoindre son poste, et à Copenhague il me quitta pour partir seul. Je l'invitai à être prudent : nous étions environnés d'agents allemands, et, tant que je ne le sus pas débarqué en Angleterre, je fus inquiet. »

Et l'ambassadeur d'ajouter avec mélancolie : « Je ne l'ai plus revu. Il m'avait souvent invité à l'aller voir en Alsace où il commandait et où il se faisait aimer; j'en avais formé le projet, j'en ai remis l'exécution tous les jours au lendemain et la mort s'est montrée plus pressée que moi. C'est un de mes plus grands regrets que de ne l'avoir pas revu au milieu de ses soldats, tout à la bataille ou tout à l'administration libérale

qu'il assurait à la population des vallées alsaciennes reconquises. Il aurait, je le crains, pu éviter la mort, mais il considérait qu'il devait donner l'exemple, et c'est pour donner l'exemple qu'il s'est élancé au-devant d'un péril que ses officiers le suppliaient d'éviter. »

Dès lors je puiserai avec piété dans ses lettres, que Mme Serret m'a fait l'honneur de me confier, pour le suivre, jour après jour, dans la guerre. Trait par trait, avec sa franchise, sa netteté, sa noblesse coutumières, il se livrera tout entier. Nul témoignage ne vaut celui des lettres intimes, surtout quand leur auteur est aussi éloigné de toute dissimulation et de toute attitude. Ainsi éclairé, comment le portrait ne serait-il pas ressemblant? De Berlin, le 1er août, il envisage avec tranquillité l'avenir : « Il me semble que cela doit être très facile de faire le sacrifice de sa vie à un idéal très élevé. L'idée de risquer la mienne incessamment ne m'émeut pas du tout. J'ai la conscience d'avoir apporté une pierre à l'œuvre de reconstruction de notre armée. Il n'a pas dépendu de moi qu'on ait plus ou moins réussi et on ne me reprochera pas d'avoir crié : Garde à vous! à la légère... » Le lendemain, il jette ce cri d'espérance en pleine capitale allemande : « Si tout le monde en France se pénètre de la grandeur, de l'énergie nécessaire partout et sous toutes formes, nous vaincrons, et l'Empire aura vécu... Mais comme je regrette de ne pas être en ce moment à la tête d'un régiment frontière! Avec quelle joie je le lancerais à l'attaque! »

Cependant, il quitte Berlin avec l'ambassade. A Copenhague, le 9 août, n'y tenant plus, il roule vers Christiania, d'où il pense gagner l'Écosse. « Le pis qui puisse m'arriver est d'être fait prisonnier par quelque torpilleur allemand rôdant dans les parages. J'aurais moins de remords d'être dans une forteresse allemande qu'à l'hôtel de Copenhague. Mais j'espère que Dieu ne me fera pas le chagrin de rester loin de cette guerre que j'attends depuis le début de ma carrière... Cette pensée obsédante m'est affreusement pénible : on se bat sans moi, et je ne serai pas, — c'est impossible maintenant, — à la grande bataille qui va sans nul doute se livrer cette semaine. » Puis, revenant à son idée fixe : « L'Allemagne a voulu la guerre, elle l'a, et si nous avons une énergie suffisante, elle en crèvera. »

Enfin, il réussit à s'embarquer sur la mer du Nord, à bord de la *Vénus*. Le 13 août, voguant vers l'Angleterre, il porte sur

l'avenir ce jugement prophétique : «... Que nous soyons vainqueurs ou battus, l'Allemagne doit mourir de cette guerre, et ce sera le doigt de Dieu. Elle s'est conduite en bandit moderne, et l'on sent l'indignation monter partout contre elle, contre ce qu'elle a proposé à la Belgique, à l'Angleterre. Combien tout cela me donne raison! Avec les prétentions les plus hautes à la civilisation, ce pays est bien un pays barbare, sans élévation, générosité, ni grandeur. Quelle joie j'aurai à le voir à terre, et c'est uniquement affaire d'énergie : vainqueur ou non, tenir assez longtemps. »

La formule de la guerre est là : *Vainqueur ou non, tenir assez longtemps*. Ne pas s'attendre à triompher rapidement d'un adversaire aussi puissamment armé et préparé, ne pas se décourager dans les revers, savoir patienter et guetter son heure, tenir sans se lasser et sans douter. L'Allemagne ne résistera pas à la durée. Elle s'abattra brusquement. Car elle est condamnée par la réprobation universelle. Il y a une loi souveraine, une loi divine qui dirige les peuples et ne leur permet pas de s'élever longtemps sur l'iniquité et la terreur. Dès lors, apparaît chez Serret cette *mystique* de la guerre, qui ne tolère pas l'incertitude et qui se fortifie de toutes les observations réalistes de l'ancien attaché militaire à Berlin.

Le 24 août, l'odyssée de son retour a pris fin, et il est à Paris. Il va partir pour le Grand Quartier général : on lui promet un commandement, et il est ravi. Cependant, la bataille des frontières est perdue, et l'ennemi est en marche sur Paris...

Les témoins immédiats de l'action de Serret dans la guerre sont presque tous défaillants : défaillants parce qu'ils sont morts. Tué en Alsace, le sous-lieutenant de Rochambeau qui était son officier d'ordonnance en Artois; tué à Verdun, le commandant Guinard, son chef d'état-major à la division d'Alsace, et de même son sous-chef, le capitaine, puis commandant Péliot. Tué, son officier d'ordonnance après Rochambeau, le lieutenant Simon. Il semble qu'il ait répandu autour de lui la soif du sacrifice et l'offre de la vie. Après bien des recherches, j'ai pu consulter quelques-uns de ses compagnons retrouvés : le général de Maud'huy, aujourd'hui décédé, qui commanda l'armée d'Alsace jusqu'en 1915, le lieutenant-colonel Verguin commandant l'artillerie de la 46e division qui, chef d'escadron, fut

attaché à la 56e division ; le commandant de Widerspach, qui faisait partie de l'état-major Serret avant de devenir le chef d'état-major de la division sous le commandement du général Brissaud-Desmaillet; l'abbé Cabanel, aumônier de la division, et le pasteur Monnier; enfin son fidèle porte-fanion, le sous-officier Maurice Chabrières qui l'accompagnait en tous lieux, qui fut blessé en même temps que lui, qui l'assista mourant, entrant sa main dans la blessure pour comprimer l'artère et arrêter le sang, et recueillant pour nous les suprêmes et sublimes accents d'une âme dès longtemps prête à la mort. Tous célèbrent le chef, trop tôt disparu pour sa gloire, mais tous s'accordent mieux encore à célébrer la qualité de cette âme magnifique et héroïque, si l'on peut rendre à ces deux mots un son neuf et une patine flamboyante.

Il ne faut donc point s'étonner si cette étude militaire tourne à l'étude psychologique. La guerre, la guerre en Alsace, sera le fond du tableau, mais l'homme de premier plan qui occupera la scène se révélera à nous par ses lettres, — lettres intimes, plus préoccupées du perfectionnement interne que du détail extérieur. Lettres véridiques, puisqu'elles sont adressées à une compagne de choix à qui il entend ne rien cacher, ni de ses dangers, ni du tour grave et sérieux de ses pensées. Car il vit avec la pensée de la mort et loin d'y puiser de la tristesse ou de la crainte, il en tire une sérénité qui confine à la joie, tant l'acceptation est complète, tant l'existence lui paraît peu de chose hors du but idéal auquel il l'a donnée.

A LA DIVISION D'ALSACE

Nous ne pouvons ici, faute de place, suivre Serret dans toutes les étapes de sa glorieuse carrière au Grand Quartier, sur l'Aisne, dans les Flandres, en Artois, où nous le trouvons en qualité de chef d'état-major du 1er corps d'armée, et dans les premiers combats en Alsace où il commande une brigade alpine (1). Nous le rejoignons au moment où, appelé à commander la 66e division, il va jouer un rôle de premier plan.

Un ordre du 5 janvier (1915) avait appelé le colonel Serret au commandement d'un groupe de cinq bataillons de chas-

(1) Pour toute cette période de la vie du général Serret, nous renvoyons le lecteur à notre volume : *la Vie et la mort du général Serret* qui paraîtra prochainement à la librairie Plon.

seurs alpins (les 7e, 14e, 24e, 27e et 13e) qui faisait partie de la 66e division (général Guerrier). Cette division comprenait trois brigades, la 1re (Serret) au secteur de la Thur, la 2e (Passaga) au secteur de la Schlucht, la 3e (Brissaud) au secteur de Plainfaing. Une 4e (Roux) y restait à la disposition du détachement d'armée des Vosges, alors commandé par le général Putz que devait remplacer Maud'huy.

La 66e division, dont le centre de mobilisation était Montpellier, avait été débarquée au début de la guerre à Montbéliard et avait fait partie de l'armée d'Alsace. Puis, rattachée à la IIIe armée (Dubail), elle était remontée dans les Vosges, au col du Bonhomme, en septembre, puis en octobre avait livré toute une série de combats au Blanc Ruisseau et au Lac Blanc. Revenue vers la Fecht et la Thur, en liaison avec les troupes du territoire de Belfort, elle prend, perd, reprend Steinbach. Le jour de Noël et les jours suivants, c'est autour et dans Steinbach, village et château, une bataille continue et sans merci dans le mauvais temps, la neige et le brouillard. Un poste d'une section détachée par le groupe Regnault occupe même le sommet de l'Hartmannswillerkopf, la noire montagne de sapins, toute blanche de son uniforme d'hiver. Le but, c'est de dégager nos lignes et nos voies de communications, partout commandées par les vues ennemies, de nous assurer des observatoires, de tenir solidement les trois vallées alsaciennes que nous possédons et qui seraient tout spécialement menacées par une attaque oblique partie de la Fecht, et de préparer les points de départ en vue d'une offensive que nous mènerions sur Cernay et Guebwiller, sur Mulhouse et Colmar. Pendant cette fin de 1914 et pendant toute l'année 1915, la lutte sera incessante sur les pentes et les crêtes des Vosges, dont les forêts peu à peu s'éclairciront, verront tomber sous la foudre des hommes leurs branches et leurs fûts. La mort du général Serret sera comme l'holocauste offert au génie dévorateur, au Minos de la montagne. Après lui, les armées en présence demeureront longtemps sur leurs positions, impuissantes à se chasser mutuellement de la ligne des crêtes, jusqu'à ce que la grande oscillation de la victoire, mise en branle ailleurs, vienne aboutir enfin à la retraite allemande.

Sur la carte, le massif de l'Hartmann, que précède le Molkenrain conquis par nous, sépare la vallée de la Thur de la

plaine alsacienne. Il est le protecteur de Thann, de Saint-Amarin, de tous les jolis villages alsaciens devenus français. Qui le possède tient la clef de toute offensive. Entre le ruisseau de Wünheim et le ruisseau du Silberloch ou Faux-Sihl, il était recouvert en entier de hautes futaies, rattaché au Molkenrain par le col de Silberloch, complété, sur la rive gauche du Faux-Sihl, par la croupe de Rehfelsen. Déjà, les combats et les bombardements commençaient de le déboiser. Mais sur les pentes sud, autour du Rehfelsen, les rochers et les arbres laissaient subsister une certaine indécision sur la nature et les emplacements exacts des défenses adverses.

J'ai gravi, après la guerre, l'Hartmannswillerkopf du côté allemand, tandis que, dans la guerre, je l'avais gravi de notre côté. Ainsi ai-je pu me convaincre aisément que l'ennemi avait l'avantage du terrain. L'Hartmann se dresse en promontoire au-dessus de la plaine d'Alsace, si souvent comparée à un jardin. Une ligne ferrée apportait jusqu'à sa base les ravitaillements montés ensuite par câble. Tout le sommet est fait de rochers durs, aux parois presque droites, presque inaccessibles aux trajectoires de nos obus et offrant aux troupes des abris confortables et sûrs, comparables aux creutes de l'Aisne. Sur nos pentes à nous, c'était toute l'humidité du nord : sans cesse, il fallait refaire les routes, les emplacements, les dépôts, les abris qui s'écroulaient peu à peu sous l'action de l'eau, et les transports ne pouvaient se faire qu'avec des mulets et des ânes sur des chemins exposés au feu. Le fantassin allemand était au sec, bien exposé. Le nôtre moisissait. Que le nôtre ait tenu et le plus souvent attaqué, c'est un miracle d'endurance. Le chef eut sa part du miracle. Le chef, c'était Serret. Les hommes, c'étaient ces admirables chasseurs alpins avec qui devait bien s'entendre l'ancien commandant du 17e bataillon, et c'étaient des régiments entraînés à la guerre de montagne comme ce 152e, illustré par tant d'actions d'éclat avant de connaître le douloureux revers de l'Hartmann.

Le 152e, précisément, quand le colonel Serret arrive en Alsace, vient de reprendre entièrement Steinbach et même s'est emparé des tranchées basses du plateau d'Uffholz. Le nouveau chef va lui prêter main-forte avec ses chasseurs. A partir du 21 janvier, il prend le commandement des troupes qui opèrent sur le front Hartmann-Herzstein (détachement Regnault,

groupe alpin des 13e et 53e bataillons de chasseurs alpins), avec la mission de poursuivre le dégagement de l'Hartmann, de réoccuper solidement les positions précédemment occupées par le détachement du capitaine Regnault (dont une section a occupé momentanément le sommet) et de « s'efforcer de gagner par la suite, en profitant de toute circonstance favorable, un front lui permettant de déboucher ultérieurement dans la plaine ». Mais, dès le 29, il est nommé général et appelé à commander la 66e division, avec le commandant Guinard comme chef d'état-major. Division formidable, égale bientôt à un corps d'armée, composée de quatre brigades, et avec laquelle il va entreprendre la conquête du Sudelkopf et de l'Hartmann. Mais, s'il commande des troupes d'élite, l'effort trop continu qui leur est demandé ne va-t-il pas briser peu à peu leur élan, amoindrir leur qualité? La guerre moderne est, sans doute, une guerre de matériel et de munitions : et, pourtant, ce sont presque toujours, comme autrefois, les puissances morales qui décident, en dernière analyse, du succès. De là, chez le général Serret, cette préoccupation constante de tâter le pouls de sa troupe et de lui communiquer sa foi et sa volonté.

Un de ceux qui l'ont vu de près, et constamment, pendant cette année 1915 en Alsace, un de ses plus précieux collaborateurs, et bien digne de lui, le colonel Verguin, rassemblant pour moi ses souvenirs, m'écrivait, le 8 octobre 1917, cette lettre qui est un portrait : « Assez grand, agile et mince comme un sous-lieutenant, beau cavalier, le général Serret avait le don de séduire ceux qui l'approchaient. Très résistant, très dur à la fatigue, il parcourait les premières lignes tous les matins dès l'aube. Il s'informait à cette occasion, en faisant parler ses chasseurs, de leur situation, de leurs désirs et il donnait aussitôt des ordres pour qu'ils fussent satisfaits. J'ai été frappé de voir apporter, peu de jours après sa prise de commandement, des améliorations matérielles à l'installation de la troupe, améliorations que nous ne cessions de réclamer depuis longtemps, mais en vain. C'est qu'il avait une volonté de fer. Et il se rendait compte par lui-même des besoins de chacun. Il avait en outre un don assez rare chez un grand chef, il savait faire parler son interlocuteur et savait l'écouter. J'ai eu souvent l'occasion de l'entretenir, alors que j'étais un simple chef d'escadron

commandant l'artillerie d'un secteur, de questions quelquefois délicates : le général savait me mettre à mon aise et m'encourager à dire « ce que j'avais sur le cœur »...

Plus loin, le même témoin nous montre sur la table de travail du général trois livres de chevet : l'*Imitation*, les *Essais* de Montaigne, les *Pensées* de Pascal. Et sans doute ce grand stoïcien avait-il plus de goût pour Pascal et surtout pour l'*Imitation* que pour l'ironique et incertain auteur des *Essais*, mais l'humanité de Montaigne venait heureusement tempérer une ardeur de sacrifice jamais assouvie pour lui-même et plus indulgente pour autrui. « Il répétait souvent, reprend le colonel Verguin, une maxime qui a pris à la guerre une vérité saisissante : *La rapidité est une forme de l'énergie*, et il l'appliquait à la lettre. L'ennemi avait-il réussi un coup de main, le général accourait aussitôt et prenait sur l'heure les dispositions voulues pour rétablir la situation. Il ne dédaignait pas de s'occuper personnellement du moral de la troupe. Il avait à cœur de faciliter à ses chasseurs ce « rafraîchissement des cellules nerveuses » qui est la condition essentielle du repos au retour du combat. Il avait, à cet effet, créé dans la vallée de la Thur toute une série de distractions, que les hommes aussi bien que les officiers appréciaient vivement, à leur descente des tranchées. Salon d'automne, concours hippique, cercle du soldat décoré par Georges Scott, cirque, fêtes diverses, nos bons Alsaciens, habitués à la morgue allemande, n'en revenaient pas ! »

Bien qu'il se rapporte à tout l'ensemble de l'œuvre militaire et politique de Serret en Alsace, je ne me décide pas à couper la fin de ce témoignage pour la reporter à sa place future. « Son influence, achève donc le colonel Verguin, sur la population civile était considérable. Rien de ce qui touchait au bien-être matériel et moral de l'Alsace ne lui échappait. Très respectueux des usages locaux, il ne manquait jamais d'assister chaque dimanche à la grand messe et il arrivait toujours à l'heure exacte pour recevoir l'eau bénite de la main du vénérable curé de Saint-Amarin, pendant que le vieux suisse le conduisait solennellement à la place d'honneur. A la sortie, suivant la coutume, il tenait, avant de remonter en voiture, une sorte de cercle où les notables de la vallée pouvaient l'entretenir librement, familièrement de leurs vœux. »

Et la conclusion : « On peut dire sans exagération que le général Serret a réellement conquis et rattaché solidement à la France le cœur de l'Alsace libérée dès 1914 par nos armes. Il s'est souvenu qu'il avait été diplomate, bien que cela fût caché par la bonhomie de ses manières et le prestige de sa personne. Aussi, nul ne peut l'oublier. Pour ma part, quand le hasard des relèves (octobre 1917) me ramène dans la vallée, je ne manque pas ma visite au cimetière de Moosch où, sous le drapeau tricolore, il repose en tête de l'innombrable cohorte de ses officiers et de ses hommes dont les corps gardent l'Alsace, terre deux fois sacrée... »

Tous ceux qui ont servi sous les ordres de Serret contresigneraient ces pages. Quelle flamme était donc en lui qui jetait de tels reflets dans les yeux des autres ? Ne faut-il pas chercher dans les grandes âmes, comme nous y conviait Barrès, « l'étincelle mystique par qui apparaît tout ce qu'il y a de religieux, de poétique et d'inventif dans le monde » ? Ne peuvent dominer, ne peuvent rayonner que ceux qui ont ce pouvoir d'irradiation. Le secret du général Serret, il est aisé de le découvrir dans sa correspondance intime. Il se livre lui-même à distance pour éclairer, pour soutenir de loin un foyer adoré, et ses lettres intimes avec le temps ne se sont point desséchées comme des plantes d'herbier, révèlent sa force intérieure et gardent la puissance de la transmettre.

Le 3 février (1915) il note après sa prise de commandement de la 66e division : « J'ai fort à faire avec ma petite armée, car c'en est vraiment une que cette division. Elle ne dépend d'aucun corps d'armée et elle est pourvue de tous les services lui permettant de vivre seule. Avec cela étalée sur un front considérable, à cheval sur le massif de Guebwiller, ses quatre brigades ne sont pas commodes à joindre, ce qui me demande de longues heures. Je pars chaque jour vers sept heures, parfois avant, et je cours jusqu'à onze heures ou midi, inspectant, secouant, réconfortant. Il y a fort à faire et vous me voyez, je pense, dans ce rôle d'apostolat. Et puis des décisions à prendre, des petites et des grosses, certaines graves ; jouissance de chef enfin. Ce qui m'amuse, c'est la déférence extrême dont on m'entoure partout, ou la stupéfaction des uns et des autres en me voyant arriver dans la neige, le bâton à la main, pour tomber sur les gens à l'improviste, et me

rendre compte de ce qui se fait réellement. Demain matin, je monte sur les hautes crêtes voir un détachement de skieurs que je viens de former pour donner la chasse aux Boches. »

L'audace des skieurs ennemis qui s'aventuraient jusqu'aux crêtes avait poussé le général à former des patrouilles plus hardies, plus mordantes. Il voulait à tout prix reprendre sur l'adversaire l'ascendant moral. Nous venons de le voir aux premières lignes : le voici à son état-major (3 février) : « L'immense salle qui nous sert de bureau est à cette heure pleine de monde. C'est le moment où les officiers de liaison des différentes brigades, et j'en ai quatre, viennent faire le compte rendu de la journée, apportant leurs demandes et doléances. Je viens de les écouter et de les faire causer. Je fais de l'apostolat auprès d'eux pour qu'ils en fassent aussi, que cela rayonne. »

Pourquoi l'a-t-on appelé à ce commandement qui réclame une vigilance de tous les instants, une ténacité que rien ne puisse entamer? Ne serait-ce point son caractère qui l'aurait fait choisir? « Il y a, écrit-il le 8 février, sur le front immense de cette division gigantesque, un certain nombre de points sensibles, des hypothèques qu'on a laissé prendre à l'ennemi, et dont il faut se libérer. J'y travaille avec acharnement et je ne vois pas pourquoi je n'y arriverais pas. Ce n'est d'ailleurs pas pour un fait de guerre précis qu'on m'a nommé général. Les actes héroïques, les hauts faits d'armes, on n'a pas souvent l'occasion d'en accomplir. Mais on a tous les jours et à tous les instants celle de bien servir, faire son devoir avec un zèle inlassable, du mieux qu'on peut et en dépit de toutes les traverses. On a l'occasion de lutter toujours et de ne désespérer jamais. Je crois qu'en me choisissant on n'a pas cherché autre chose... »

Le 18 février, il revient sur ses promenades au front : « Je circule donc beaucoup, la grande moitié de chaque journée, escorté de mon fidèle porte-fanion. Je vais me promener ainsi jusqu'aux tranchées de première ligne, pour voir les figures des hommes et leur montrer la mienne, ce qui les étonne d'ailleurs prodigieusement. Il faut dire qu'avec ma tenue de général de chasseurs, je suis un peu imprévu. » Il avait gardé la vareuse noire et la culotte bleu foncé. Le fidèle porte-fanion s'appelait Chabrières et l'accompagnait partout

avec un dévouement inlassable, ayant pour lui des attentions filiales, essayant souvent de lui inspirer quelque prudence. Mais le général lui disait en riant que plus les gens ont une vilaine peau et plus ils y tiennent. La pensée de se préserver ne lui venait même pas.

Du 23 février : « Ce qui prend encore le plus de temps et de peine, c'est de stimuler les inerties qui sont énormes. Trop de gens s'imaginent qu'il n'y a qu'à attendre la famine en Allemagne, ou l'entrée en ligne de la Roumanie... Mais comptons donc sur nous, avant tout, et même rien que sur nous ! Si nous ne sommes pas encore vainqueurs, c'est que nous nous sommes reposés sur la Russie, sur un tas de sornettes. Nous n'aurons le succès que si nous sommes, nous, vainqueurs nous-mêmes... » C'est en la France qu'il croit, bien plus qu'en ses alliés.

Enfin, le 28 février, répondant sans doute à des inquiétudes nées de la connaissance de son caractère, il tient ces propos assez peu rassurants, mais de quelle grandeur d'âme : « Je ne m'expose jamais inutilement. D'ailleurs, qu'appelle-t-on « inutilement » ? C'est aussi variable qu'une définition du devoir suivant les gens. Pour les uns, le devoir, c'est tout petit ; pour d'autres, plus grand, voilà tout. Il faut donc que je me multiplie pour faire de l'apostolat de division au lieu de brigade. Le front est plus grand, le devoir aussi. C'est la stricte application du proverbe : noblesse oblige. Et d'ailleurs, comme il y a une justice immanente, la réciproque est aussi vraie ; comprendre largement le devoir ennoblit... Comme je le disais autrefois au 17e bataillon : quand on discute la notion du devoir, c'est toujours pour la réduire, jamais pour l'augmenter... » Jusqu'à la mort, il ne cessera, lui, non pas de l'augmenter, mais de lui donner toute la place.

HENRY BORDEAUX.

(A suivre.)

MISSION DE PHÉNICIE (1860-1861)

LETTRES DE RENAN

AU DOCTEUR GAILLARDOT

I

C'est bien par hasard que j'ai découvert ces lettres.

Étant l'hiver dernier au Caire, il m'arrivait souvent, comme à tout Français qui visite l'Égypte, de songer à l'expédition de l'an VI. Chaque fois, en particulier, que j'allais me promener aux Pyramides, — et on y va du Caire comme nous allons au bois de Boulogne, — à peine étais-je sur le plateau rocheux qui leur sert de piédestal et d'où l'on voit se déployer un si merveilleux panorama, que mes yeux se tournaient invinciblement vers le nord, vers le petit village d'Embabeh; par delà les grandes palmeraies je me figurais l'arrivée des légendaires « demi-brigades » qui, parties d'Omm-Dinar le 3 thermidor à deux heures du matin, victorieuses devant Embabeh à la fin de l'après-midi, parvinrent à neuf heures du soir jusqu'à Guizeh, ayant marché dix-neuf heures de suite en carrés, au son du tambour, par 40 ou 45 degrés de chaleur. En ville même, soit qu'on traverse la place de l'Ezbékiyé où vint loger le général en chef, soit qu'en grimpant à la citadelle on côtoie la mosquée Soultân Hasan qui garde encore des boulets français enfoncés dans sa muraille, partout la même vision épique se lève et vous

poursuit. Quelqu'un qui m'en voyait obsédé, me dit : « Allez donc voir Gaillardot bey. »

En plein quartier indigène, parmi le dédale de rues ombreuses et grouillantes qui avoisine une autre mosquée, celle de Séyidé Zeinab, il n'est pas très facile de repérer la rue Monge, ni très agréable de s'y aventurer, tant elle est encombrée de petits moricauds en longues chemises bleues, noires ou blanches, qui jouent et se bousculent en criaillant dans le ruisseau. Si pourtant on s'y risque, si on en suit les détours, on aperçoit bientôt à sa droite, au fond d'une impasse, un drapeau tricolore et, au-dessous, cette inscription : *Musée Bonaparte*.

Curieuse maison, en vérité; vieille maison arabe, silencieuse, pleine de mystère, où ont dû s'écouler, de génération en génération, tant d'existences recluses! Des couloirs voûtés et blanchis à la chaux; une cour où s'arrondit une grande vasque, veuve de son jet d'eau; un raide escalier de pierre qui monte et serpente à travers des murs épais; et, puis, au premier étage, des salles à loger tout un harem, des mosaïques, des plafonds faits de grosses poutres coloriées, et à toutes les fenêtres les antiques grillages en bois brun ajouré, les moucharabiehs, qui ne laissent passer qu'un peu de lumière adoucie. On s'attendrait à voir paraître quelqu'une de ces « dames de la Kasbah » que Loti savait si bien peindre. Mais non, l'hôte de céans est un bon vieillard aux yeux vifs, à moustache blanche, figure éminemment française de vieux soldat du second Empire. Pour avoir gagné son titre de bey au service du gouvernement égyptien, M. Gaillardot n'en est pas moins un Lorrain et un ancien officier de zouaves qui a fait la rude guerre de 1870. Fixé par la suite au Caire, il y a constitué ce Musée Bonaparte où il a rassemblé beaucoup d'armes, de gravures, de livres qui se rapportent à la campagne d'Égypte et forment un ensemble intéressant. J'en avais achevé l'inspection, et j'allais me retirer, lorsqu'il me dit : « Attendez, vous n'avez pas vu le meilleur. » Et me présentant une assez volumineuse liasse de papiers dans une gaine de cuir ouvragé : « Voici des lettres inédites de Renan à mon père, le docteur Gaillardot... »

Il va sans dire que dès lors Bonaparte fut oublié. Nous ne parlâmes plus que de ces lettres.

Il y en a cent seize, sur mince papier bleu ou blanc de format in-8°, en parfait état de conservation. Les premières sont

datées de 1860 et la dernière de 1882. L'écriture, d'abord serrée et toute petite, se fait peu à peu plus lâche et plus grosse, toujours lisible du reste, quoique toujours hâtive.

On verra en les lisant comment, au cours de son premier voyage en Orient, Renan s'était lié avec le docteur Gaillardot. Dans l'introduction de sa *Mission de Phénicie*, il l'a nommé plusieurs fois, et lui a rendu témoignage en des termes que je dois reproduire :

« M. le docteur Gaillardot, médecin français, fixé en Syrie depuis vingt-six ans, voulut bien mettre au service de la mission sa rare expérience du pays et les profondes études qu'il en avait déjà faites. Depuis le moment de mon arrivée, en effet, jusqu'à ce jour, M. Gaillardot n'a cessé de me prêter le concours le plus dévoué. C'est grâce à lui que j'ai pu, en un an, remplir un programme qui aurait demandé un long séjour. J'ajoute que le courage m'aurait manqué peut-être si, au milieu des innombrables difficultés d'une si pénible entreprise, au milieu de populations égarées ou abruties, je n'avais eu sans cesse à côté de moi l'exemple de ce que peut la force d'un caractère honnête, sérieux, modeste, pour réagir contre les entraînements d'un monde abaissé. »

Ces cent seize lettres, Maurice Barrès, de passage au Caire, avait un jour offert de les acheter et de les faire paraître dans la *Revue*. M. Gaillardot bey ne songeait pas, à ce moment-là, à s'en dessaisir. Il s'est ravisé récemment, et vient de les céder à un bibliophile américain, M. Gabriel Wells. Mais le souhait de Barrès se trouvera tout de même réalisé. Car, avant de les emporter à New-York et de les y placer dans sa célèbre collection d'autographes, M. Wells m'a libéralement autorisé à en prendre copie et à les publier. En quoi il s'est montré véritable ami de la France et de ses grands écrivains. Qu'il reçoive ici l'expression de notre gratitude.

Et remercions aussi Mme Noémi Renan qui n'a pas mis moins de bonne grâce à approuver ce projet de publication dans la *Revue*, quoiqu'elle-même s'occupe actuellement de faire imprimer la *Correspondance générale* de son père.

Il était impossible de reproduire intégralement toutes les lettres. J'ai dû me borner de temps à autre à des résumés ou à des extraits ; j'en ai même laissé de côté quelques-unes. Pendant ses fouilles en Syrie, et plus tard encore, quand il en rédigeait

la relation, Renan n'écrivait guère à Gaillardot sans l'entretenir d'une foule de menues questions techniques qui n'avaient de sens ou de prix que pour eux ; il ne lui écrivait guère non plus, une fois de retour en France, sans le mettre au courant des démarches qu'il renouvelait de mois en mois et presque de jour en jour pour lui obtenir un poste à sa convenance, à Beyrouth, Jérusalem, Damas ou Alexandrie. Il a bien fallu déblayer un peu. Ce n'en est pas moins un précieux document qu'une correspondance qui s'espace sur vingt-deux années de la vie de Renan, et qui en comprend la période capitale, celle des grandes œuvres. Il y est fait allusion en maint endroit aux luttes qu'il a eu à soutenir, aux événements historiques dont il a été témoin; son scepticisme et sa fine ironie reparaissent dans plus d'un jugement sur les hommes et sur les choses, sur la politique ou les politiciens du second Empire et de la troisième République. On n'en sera que plus touché de voir à quelle émotion cette ironie fait place dès qu'il s'agit de nos malheurs de 1870, quel culte fidèle il avait voué à l'Alsace et à la Lorraine, et, en dépit de son humeur pessimiste et de ses boutades, quelle foi il gardait en la France. On admirera sa puissance de travail et sa conscience dans le travail, son scrupuleux souci de l'exactitude, son amour passionné de la recherche scientifique. Mais surtout, il me semble, on aura plaisir à le surprendre ici, mieux peut-être que nulle part ailleurs, « dans son privé », comme eût dit Saint-Simon, au milieu de ses enfants sur lesquels il veillait avec tant de tendresse, de ses amis qu'il n'était jamais las de servir.

***

En 1860, Renan a trente-sept ans. Il y en a quinze qu'il a quitté le séminaire de Saint-Sulpice et renoncé à la vie ecclésiastique pour se consacrer à la science. Il a publié son *Histoire générale des langues sémitiques*, son *Averroès*, ses *Études d'histoire religieuse*, ses *Essais de morale et de critique*; sa renommée d'orientaliste est déjà grande et lui a ouvert l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. Il est marié ; il a un petit garçon, Ary, et vient de perdre une petite fille en bas âge dont la mort lui a été très douloureuse. Il a, comme tous les savants d'alors, une intelligente et très serviable protectrice en Mme Hortense Cornu, amie d'enfance de Napoléon III, sur qui

elle a beaucoup d'influence. Naguère, à l'Institut dont elle ne manque pas une séance, elle lui a entendu lire un mémoire où, incidemment, il exprimait le vœu de voir explorer scientifiquement la côte syrienne, si riche en monuments de la plus haute antiquité. Elle s'en est souvenue, et voici que grâce à elle l'Empereur se montre disposé à le charger d'une mission d'un an en Syrie. Les circonstances s'y prêtent : des troubles s'étant produits dans le Liban, des troupes françaises vont y être envoyées pour rétablir l'ordre; on lui promet que nos soldats seront mis à sa disposition, et travailleront sous ses ordres aux fouilles dont la direction lui appartiendra entièrement. Offre bien tentante, — d'autant plus qu'en Syrie il serait tout près de la Palestine, qu'il pourrait la parcourir, et amasser ainsi des matériaux de toute sorte pour sa *Vie de Jésus* qui n'existe encore que dans sa tête, mais à laquelle il tend comme à son but.

Il hésite un peu pourtant. Il ne lui plaît guère d'être l'obligé du gouvernement impérial, qui lui a jusqu'à présent inspiré peu de confiance et peu de sympathie. Mais ce gouvernement semble se faire plus libéral; Émile Augier, Théophile Gautier, Nisard, Sainte-Beuve s'y sont ralliés; et puis, tout compte fait, en cette occasion, c'est la science seule qu'il s'agit de servir. Il accepte donc, et sans plus tarder commence ses préparatifs de départ. Il s'attache un jeune Parisien très aimable, très entreprenant, destiné à vivre par la suite dans l'intimité de Victor Hugo et aussi à devenir un de nos ministres de la Marine, pour l'instant dessinateur et photographe en titre de la mission, Édouard Lockroy. En même temps, il entre en rapports avec Gaillardot, sur le conseil de quelques amis communs, notamment de Saulcy qui, ayant fait lui-même en 1850 un voyage en Syrie et en Palestine, avait déjà mis à profit l'obligeante compétence du docteur; et le 20 juin il lui adresse sa première lettre, bientôt suivie de beaucoup d'autres.

Paris, 20 juin 1860.

Monsieur,

M. de Saulcy et M. Rey, dont vous trouverez les lettres sous ce couvert, vous diront comment, chargé par l'Empereur d'une mission en Phénicie, j'ai été amené à désirer vivement que vous y fussiez associé. Pour vous bien mettre au courant de l'état de la question et des vues qui m'ont dirigé dans cette

circonstance, je vais vous transcrire un passage de la note que j'ai remise en réponse à la proposition qui m'avait été faite par l'Empereur.

« Dans le plan primitif soumis à Sa Majesté l'Empereur, le savant préposé à l'expédition devait être accompagné d'un architecte, chargé de présider aux travaux des fouilles et de prendre les dessins. Je ne pense pas que cette partie du programme soit indispensable. La Syrie offre déjà pour des travaux de ce genre des facilités que le zèle et le tact du chef de la mission sauraient utiliser. Sans parler des services que pourrait rendre pour la surveillance des travaux l'équipage du navire en station, et des ressources qu'on trouverait sans doute dans le personnel des ateliers de la compagnie française qui exécute la route de Beyrouth à Damas, deux personnes au moins, depuis longtemps fixées en Syrie, ont acquis, à des points de vue divers, une grande habitude de l'exploration du pays; ces deux personnes sont M. Peretié, chancelier du consulat de France à Beyrouth, qui a déjà fait des découvertes importantes dans le sol de la Phénicie, et le docteur Gaillardot, médecin de la quarantaine à Saïda, au service de la Porte ottomane. Des personnes liées intimement avec M. Gaillardot m'assurent qu'il a depuis longtemps le désir de s'associer à une mission de ce genre, et que la rare connaissance qu'il possède du pays, jointe à son talent de dessinateur, pourrait être d'un grand secours. Il serait nécessaire seulement d'obtenir à Constantinople pour M. Gaillardot un congé des fonctions qu'il remplit à Saïda. Le chef de la mission saurait ainsi, en respectant les droits acquis des personnes qui ont déjà pris une sorte de possession scientifique de la côte de Syrie, et en attribuant à chacune d'elles une large part dans l'honneur des résultats, intéresser aux recherches ceux qui peuvent y prendre part avec le plus de fruit, et faire en quelque sorte de l'expédition l'œuvre commune de la colonie française, dans le sein de laquelle un goût très louable des recherches s'est déjà plus d'une fois manifesté. »

Voilà, monsieur, le plan que les excellents conseils de M. de Saulcy et de M. Rey m'ont amené à concevoir. Vous en êtes, comme vous voyez, la pierre angulaire. M. Peretié, en effet, retenu par ses fonctions, ne pourra guère, je pense, coopérer à la mission au delà des environs immédiats de Beyrouth; consentiriez-vous à être mon guide et mon compagnon dans toute

l'expédition, c'est-à-dire dans l'exploration de la côte depuis Lattakié jusqu'à Jaffa, et dans les fouilles que nous ferons faire sur des points que nous choisirons? La durée de la mission est fixée à un an environ; mais vous ne seriez pas durant tout ce temps éloigné de Saïda. Nos fouilles les plus importantes, en effet, auront lieu probablement à Saïda même, ou dans des points peu éloignés de Saïda. Il est possible que j'amène moi-même une partie de ma famille avec moi, et que je la fixe à Saïda. J'arriverai à Beyrouth vers le commencement de septembre.

Si vous acceptez, monsieur, la proposition que je vous fais en ce moment, nous nous chargerions ici de toutes les démarches nécessaires pour le congé. J'en ai déjà parlé à Vefik-Effendi, ambassadeur de la Porte à Paris, qui m'a promis pour cela tout son concours. Je sens l'étendue du service que je vous demande dans l'intérêt de la science; mais je crois que les résultats auxquels nous arriverions et dont je tiendrais expressément à ce que l'honneur et les avantages fussent partagés par vous vous offriraient une belle récompense. Ce qu'on me dit de l'élévation de votre caractère me garantit que vous comprendrez bien tout ceci. Entraîné par d'autres poursuites, j'envisage cette mission comme un devoir à remplir, et ma ferme résolution est de m'effacer pour laisser l'honneur des résultats aux personnes qui voudront bien me prêter leur concours. Inutile d'ajouter que les conditions d'indemnité qu'il vous plaira de poser seront acceptées.

Permettez-moi maintenant de débuter dans nos relations en vous demandant un conseil. Ainsi que je vous l'ai dit, je suis quelquefois tenté d'amener avec moi, pour les fixer à Beyrouth ou à Saïda, quelques personnes de ma famille, à savoir ma femme, mon petit garçon, qui a près de trois ans, et ma sœur. Mes anxiétés portent surtout sur mon petit garçon, dont la santé m'a souvent inquiété, et dont le tempérament reçoit très profondément le contre-coup des circonstances extérieures. C'est une petite nature très nerveuse, très irritable, traversant souvent des états fébriles dont la cause locale nous échappe, et avec cela pâle, lymphatique et d'une certaine faiblesse musculaire. Que pensez-vous pour une telle nature du climat de Beyrouth ou de Saïda? Le médecin qui le voit croit que le résultat serait plutôt favorable; car il voit dans l'état général de l'enfant une tendance encore indéterminée à la tuberculisation; la chaleur d'ailleurs lui fait toujours du bien. Mais les fortes chaleurs ne seraient-

elles pas à craindre pour une nature un peu fiévreuse et agitée? La tête est grosse et l'intelligence a été de bonne heure très développée. J'ai eu la douleur, il y a quelques mois, de perdre une petite fille plus jeune que lui d'une méningite, occasionnée par la dentition; l'enfant toutefois n'a jamais eu d'accident à la tête. Pardonnez-moi ces détails; ils viennent d'une sollicitude que vous comprendrez facilement. Dites-moi aussi si vous croyez le séjour de Saïda possible pour des dames qui, sans habitudes de luxe, ne sauraient cependant sortir complètement des conditions de la vie européenne.

Je vous traite déjà comme une vieille connaissance, monsieur. C'est que vos amis m'ont dit de vous tant de bien, vous leur avez laissé à tous un souvenir si sympathique que je me laisse aller à leur exemple à vous envisager comme un des nôtres. J'espère que rien ne s'opposera à ce que le plan que nous avons rêvé s'accomplisse. Agréez en attendant l'assurance des sentiments de rare estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur.

E. Renan.

P.-S. Le mois de septembre est-il un bon mois pour débuter? On me fait craindre des fièvres. Quel est votre avis sur ce point?

Paris, 15 août 1860.

Monsieur et ami,

Permettez-moi dès à présent de vous appeler ainsi; car votre lettre me garantit, ce que j'augurais déjà, que nos relations nous seront fort agréables, de même que j'espère qu'elles seront pour la science de quelque fruit. D'après vos conseils et ceux de M. Peretié, j'ai fixé mon départ aux premiers jours d'octobre; je passerai par Athènes, désirant jeter un coup d'œil sur les restes de l'art grec, afin d'apporter aux restes complexes que nous découvrirons une vue plus exercée. J'arriverai à Beyrouth dans les derniers jours d'octobre. J'ai aussi résolu d'amener ma famille avec moi et de la fixer à Beyrouth. Ces projets pourraient naturellement être modifiés, et si vous y voyez quelque grave objection, faites-la moi connaître; il en est temps encore; je suivrai vos conseils.

J'ai vu il y a quelques jours M. Thouvenel... il a dû, à l'heure qu'il est, écrire à M. Lavalette pour votre congé qui ne souffrira aucune difficulté.

L'occupation (1) nous offrira, j'espère, de grandes facilités. J'avais pensé un moment à proposer, en présence de ce fait nouveau, un plan d'expédition scientifique plus étendu, quelque chose d'analogue à la commission de Morée. Cela eût été beaucoup moins agréable pour vous et pour moi ; car il vaut mieux ne relever comme nous faisons d'aucun ministère ; mais j'aurais sacrifié mes désirs personnels à l'avantage que la science eût tiré d'une expédition plus complète. Je crois que M. de Saulcy veut encore essayer quelques démarches dans ce sens; mais je suis presque assuré qu'il ne réussira pas. On ne veut pas d'un acte qui ressemble à une prise de possession du pays. M. Thouvenel a complètement approuvé mon plan. Peut-être notre initiative est-elle destinée à être plus tard élargie. Mais il vaut mieux commencer comme nous faisons. J'espère que, pour vous en particulier, cette mission sera le commencement d'une série de travaux qui vous mettront sous tous les rapports à la place que vous devez occuper.

Permettez-moi encore de vous demander conseil pour un ou deux détails de famille. Quel genre d'établissement faut-il prendre à Beyrouth ? Faut-il louer une maison, ou demeurer à l'hôtel ? J'incline fort pour le premier parti ; mais serait-il possible et commode? En tout cas, il faut que la mission ait un quartier général, où seront nos livres (j'en emporte beaucoup), nos estampages, les objets que nous croirons devoir faire enlever, etc. La seule objection que vous élevez dans votre lettre contre un séjour à Saïda, c'est que le lieu serait fort solitaire et dénué d'Européens. Cela ne nous arrêterait pas beaucoup ; car ce n'est pas de la société que nous allons précisément chercher en Orient. Mais pourrais-je y établir commodément mes dames et mon enfant? La sûreté y serait-elle entière et les approvisionnements faciles ? Notre quartier général y serait-il commodément placé? Dites-moi ce que vous pensez de tout cela. Dites-moi aussi, pour mes dames, si nous trouverons des facilités pour des domestiques, ou s'il vaut mieux amener une servante d'ici. Sans rechercher le sybaritisme, je veux épargner aux personnes qui m'accompagneront tout embarras un peu sérieux et un genre de vie trop différent de celui auquel elles sont habituées.

(1) L'occupation momentanée du pays par nos troupes.

Je compte sur votre réponse avant de partir. Il y a maintenant des trajets directs et plus fréquents. Je vous écrirai de mon côté tout ce qui surviendra de nouveau, surtout du côté de l'ambassadeur de Turquie.

Croyez à mon parfait dévouement.

Dans le courant de septembre, Renan apprend qu'une épidémie règne à Saïda, que beaucoup d'enfants y sont morts, que le docteur lui-même y a perdu un des siens, et aussitôt il prend de nouvelles dispositions.

Paris, 27 septembre 1860.

Monsieur et ami,

J'ai reçu hier votre précieuse lettre. Elle lève tous mes doutes. Je partirai de Marseille par le paquebot direct du 21 du mois prochain. Je serai à Beyrouth dans les derniers jours du mois. J'ai renoncé à passer par Athènes. Conformément à vos conseils, je n'emmènerai pas ma famille. Je prendrai seulement avec moi ma sœur, qui est de beaucoup mon aînée et a l'habitude des longs voyages. Nous verrons ensuite s'il est possible de faire venir ma femme et mon petit garçon.

Par le paquebot qui suivra celui qui porte cette lettre, c'est-à-dire par celui du 7 octobre, je vous expédierai, selon votre désir, les appareils photographiques. Je les adresserai à M. Peretié. Ces appareils ont été faits sur les indications de M. Baldus, notre plus habile photographe, et ils portent plusieurs perfectionnements nouveaux, que vous remarquerez. Je tâcherai qu'une instruction y soit jointe.

Je n'ai qu'un instant pour vous écrire, étant très pressé par le courrier. Je vous écrirai plus longuement par le prochain paquebot. Tout ici va selon mes désirs, et je crois que nous ferons notre expédition dans de bonnes conditions. Comptez sur mon amitié et mes sentiments les plus dévoués.

Renan part avec sa sœur, regrettant de laisser derrière lui sa femme, qui ne le rejoindra qu'à la fin de décembre, et son petit Ary, son « petit bichon », qu'il ne reverra pas de longtemps. Il part, non sans angoisse. L'Orient l'attire et en même temps l'effraie un peu; il a de sombres pressentiments. Mais il n'y veut pas céder. Il rassure son ami Berthelot, qui est venu de Saint-Tropez à Marseille lui dire adieu sur le bateau; il le rassure même si bien que Berthelot se montre presque tenté de

se mettre en route, lui aussi, dans quelques semaines; et ils causent d'un envoi récent de Gaillardot à l'illustre chimiste, un peu de manne de Syrie que celui-ci se propose d'analyser dans son laboratoire...

La traversée se fait sans trop de fatigue. A la fin d'octobre, après avoir fait escale à Alexandrie, le voyageur est à Beyrouth et dès l'arrivée il est séduit par la beauté des choses. « Rien n'égale, en automne et au printemps, le charme de la Syrie. Un air embaumé pénètre tout et semble communiquer à la vie quelque chose de sa légèreté. Les plus belles fleurs, surtout d'admirables cyclamens, sortent en touffes de chaque fente de rocher. Les eaux qui coulent de la montagne, forment avec l'âpre soleil qui les dévore un contraste plein d'enivrement (1) ».

Point de lettres à Gaillardot en novembre et décembre; Renan est presque toujours auprès de lui et n'a pas besoin de lui écrire. L'introduction de la *Mission* nous permet de le suivre dans ses premières allées et venues, de Beyrouth à Saïda, de Saïda à Gébeil, de Gébeil à Tripoli. Il sonde le terrain, il dresse ses plans. Il y aura quatre grands centres d'exploration, à savoir, du nord au sud : 1° l'île de Ruad, Tortose et Amrit; 2° Gébeil; 3° Saïda; 4° Sour. Le général de Beaufort lui fournit les hommes qu'il demande, l'amiral de la Grandière l'invite à utiliser les bateaux de la division navale pour aller d'un point à l'autre du littoral.

Il réside assez longtemps à Amschit, qui n'est qu'à trois quarts d'heure de Gébeil et qui plaît à sa sœur autant qu'à lui; il y dirige des fouilles avec l'aide du lieutenant Sacreste et surtout de Gaillardot. A la fin de décembre, il apprend qu'à Saïda tout va de travers : notre agent consulaire, un Levantin, M. D..., a pris de fâcheuses initiatives, achetant des terrains et les exploitant sans le consulter. Il y dépêche le docteur. En l'absence de celui-ci, et pour le suppléer dans les rapports avec les indigènes, le comte Bentivoglio, consul de France à Beyrouth, lui donne Dominique Khadra, drogman auxiliaire du consulat. Mais il est fort préoccupé de ce qui s'est passé à Saïda, de ce qui peut-être s'y passe encore; il a un vif sentiment de ses droits et de ses devoirs, de ses responsabilités. Les lettres se succèdent sans relâche.

(1) *Ma sœur Henriette.*

Amschit, 6 janvier 1861

Mon cher ami,

Je vous envoie les lettres dont nous étions convenus. J'ai beaucoup réfléchi, depuis votre départ, à la fermeté dont vous avez besoin à Saïda pour y remplir les devoirs que nous impose notre mission. Et, d'abord, ne laissez jamais établir aucune distinction entre vous et moi : vous à Saïda, c'est moi-même. Les difficultés ne peuvent venir que de M. D... Vous savez qu'à la date du 16 décembre, M. le comte Bentivoglio m'a écrit *qu'il allait expédier les ordres nécessaires pour arrêter les travaux de M. D... et remettre autant que possible les choses dans l'état où elles se trouvaient à mon passage à Saïda.* Si vous avez connaissance que, postérieurement à cette date, M. D... ait fait des fouilles, acheté des terrains, vendu des objets, il est de votre devoir de m'en informer. Il va sans le dire que si, pendant votre séjour à Saïda, M. D... achetait ou vendait quoi que ce soit en fait d'antiquités phéniciennes, vous devriez immédiatement y faire opposition. L'Empereur veut pour la France tout ce qui peut être découvert en ce genre; M. D... a forfait à ses fonctions de la manière la plus grave en faisant, en cette circonstance, aux volontés de l'Empereur une concurrence mercantile. Si j'ai différé jusqu'ici à en référer à l'Empereur, c'est que M. Bentivoglio a fait appel à ma pitié. Mais il serait de mon devoir de ne tenir aucun compte de ma pitié, le jour où M. D... ne ferait pas tout ce qu'il faut pour réparer la faute qu'il a commise.

La principale difficulté est celle des terrains. Cette difficulté, vous le savez, ne doit jamais nous arrêter. Ne faites violence à aucun droit, pas même à celui que M. D... a acquis en manquant à tous ses devoirs. Si vous avez besoin de fouiller sur le terrain de M. D..., avertissez-le que son terrain lui sera acheté par le ministère des Affaires étrangères, comme l'a été celui de M. Peretié. Si M. D... refuse de laisser fouiller jusqu'à ce que la vente ait été consommée, déclarez-lui que vous prenez acte de son refus, que vous allez m'en informer sur-le-champ, et que j'en référerai à Paris, où ce refus sera une circonstance aggravante aux actes déjà commis par M. D... Faites cependant une distinction entre le terrain déjà fouillé par M. D... et celui qu'il prétend avoir acheté pour la mission. Pour ce dernier, M. D... est seulement coupable d'une légèreté inconcevable, puisqu'il

n'avait aucun mandat de nous à cet égard; pour l'autre, il y a prévarication formelle, puisque M. D... n'a acquis ce terrain que pour nous l'enlever et faire une concurrence coupable à la mission qu'il devait seconder en vertu de ses fonctions et des ordres qu'il avait reçus. Ne permettez pas que nous soyons dupes d'une pareille rouerie; respectez la propriété de M. D..., bien qu'indûment acquise; mais avertissez-le que, s'il nous refuse le droit de fouiller quand nous le jugerons à propos, je ferai connaître à l'Empereur d'où vient l'opposition que nous trouvons pour l'exécution de notre mission, et comment un agent de la France s'est permis de nous contrarier, quand ceux qui semblaient nos adversaires font tout ce qu'ils peuvent pour seconder nos désirs.

Il est probable que M. D... n'agira pas contre vous directement, mais qu'il fera agir des tiers, de prétendus associés, ou des personnes qu'il excitera sous main. Ne souffrez pas ces intrigues; n'admettez pas que vous ayez quitté vos occupations ordinaires et moi les intérêts puissants qui me retenaient à Paris pour jouer de ruses avec un Alépin (1). Déjouez tous les subterfuges en faisant comprendre à M. D... que nous ne sommes pas ses dupes et que le seul moyen qu'il a pour faire oublier ses fautes, c'est de faire que notre mission ne rencontre aucune difficulté à Saïda.

Sur ce, mon cher ami, bonne chance et bon courage. Croyez à ma parfaite amitié.

Amschit, 12 janvier 1861.

Mon cher ami,

Je reçois une lettre de M. Bentivoglio, qui me transmet une pièce de M. D..., où celui-ci déclare qu'il n'a jamais cru agir que pour la mission, que tous les objets qu'il a trouvés ont toujours dans sa pensée appartenu à la mission, qu'il espère que la mission tiendra compte de ses sacrifices et de sa position. Vous comprenez, mon cher ami, dans quelle mesure je peux admettre une telle manière de poser la question. Mais M. Bentivoglio paraît désirer que je me prête à cette fiction; comme j'ai résolu d'agir en tout ceci conformément à ses vues, je lui écris pour lui dire que je suis disposé à me prêter à cette manière de voir, en d'autres termes, qu'en retour des terrains achetés

(1) Un natif d'Alep.

et des objets trouvés par M. D..., j'indemniserai celui-ci de ses déboursés, au moins en ce qui concerne le prix des fouilles; car l'achat des terrains dépend du ministère des Affaires étrangères, et je ne peux trancher la question à moi seul.

J'ajoute cependant à M. Bentivoglio qu'une condition est absolument indispensable pour que je me prête à cette fiction, c'est que les sommes réclamées par M. D... ne soient pas trop disproportionnées avec la valeur des objets et des terrains. Je vous constitue juge à cet égard. Voyez les terrains: jugez de leur utilité pour la mission; voyez les objets, appréciez leur valeur pour nous. D'un autre côté, demandez à M. D... de déclarer combien il a dépensé pour l'achat des terrains et pour le prix des fouilles. Dites-moi si vous pensez que les sommes qu'il réclame sont ou non disproportionnées. Je réglerai l'affaire d'après ce que vous me direz, au moins en ce qui concerne le prix des fouilles; car pour l'achat des terrains, la chose, je le répète, ne dépend pas de moi seul.

Faites comprendre à M. D... qu'il dépend encore de lui que la mission marque dans sa position une véritable amélioration, et que, si je suis satisfait de lui, à mon départ de Saïda, je reprendrai pour lui les bonnes intentions que j'avais conçues (1). Mais pour cela il est absolument indispensable que je ne trouve aucune difficulté à Saïda.

Nous avons fait de bonnes trouvailles depuis votre départ, trois inscriptions grecques dans les caveaux du côté des dunes, et des plus curieuses; au château, un charmant torse de Vénus grecque, un vrai petit chef-d'œuvre; enfin, dans un caveau près de *Sayyidet Martine*, deux superbes sarcophages, avec des sculptures végétales du style le plus original. J'attends encore beaucoup de ce caveau que nous avons ouvert ou plutôt déblayé aujourd'hui. Lockroy, qui y a été après moi, croit avoir vu des inscriptions...

Amschit, 24 janvier 1861.

Mon cher ami,

Que devenez-vous donc? Je ne reçois aucune nouvelle de vous? Il devient urgent de régler nos démarches à partir du 1er février. Pour cela, il m'est essentiel de savoir où vous en êtes, et si les fouilles de Saïda peuvent être interrompues sans

(1) Il l'a fait, et a parlé de lui avec bienveillance dans l'introduction de la *Mission*.

inconvénient. Ce second point est capital; car les intérêts de la mission doivent passer avant tout. S'il y avait inconvénient à suspendre vos fouilles, il n'est rien que je ne fisse. Si, au contraire, vous croyez qu'on peut sans dommage d'aucune sorte cesser de fouiller pendant quelques jours, voici, je crois, le plan qui serait le meilleur.

Vous partiriez de Saïda vers le 1er février en interrompant les fouilles ou en en confiant la direction sur un petit pied à l'un des officiers; vous passeriez par ici, où nous conviendrions de diverses choses; j'irais probablement vous conduire jusqu'à Anefé et Calmoun, pour voir ce qu'il y a à faire. Vous seriez à Tripoli vers le 5 ou le 6, époque qui m'a été fixée par M. Blanche. Vous feriez Calmoun, Anefé et tous les environs de Tripoli, en soignant Mme Blanche, et une fois qu'elle n'aurait plus besoin de vos soins, vous reviendriez à Amschit. Il serait alors bien près du 12 février. A cette époque, j'aurais fini, non seulement Gebeil, mais toute la montagne environnante. Nous partirions tous ensemble pour Saïda, afin d'attaquer la nécropole avec toutes nos forces réunies...

Ici nous ralentissons les travaux. Nous avons trouvé cependant un très bon endroit près de la mer, qui nous a donné une belle inscription grecque, des grottes peintes et des petits objets. Encore deux ou trois beaux jours et nous aurons fini. Mais j'ai pu m'apercevoir que la saison n'est pas mauvaise pour faire la basse montagne. J'ai vu Maschnaka et Semar Gébeil. J'en suis dans l'admiration. Voilà l'art phénicien, que nous cherchons avec tant de peine sous terre. Maschnaka est un trésor... Je veux épuiser tout ce pays avant de le quitter...

Lord Dufferin nous arrive ce soir. J'achève ces jours-ci mon rapport à l'Empereur...

Amschit, 27 janvier 1861.

Mon cher ami,

... Chargez donc le capitaine ou celui des officiers qui s'intéresse le plus aux fouilles, de diriger les opérations avec cinquante hommes. J'ai renoncé à mes courses dans la montagne pour le moment. Tout est couvert de neige...

Mon rapport à l'Empereur partira par le prochain courrier. Ce travail occupe tous mes instants; il ne me laisse que le temps de vous dire avec quelle affection je suis Votre ami dévoué.

Amschit, 31 janvier 1861.

Mon cher ami,

... Retournez à Saïda, et reprenez activement les fouilles lundi. Certes, nous aurions grand besoin de vous ici; mais, après les entraves que le temps a apportées à nos travaux depuis quinze jours, il ne faut pas perdre les chances d'une belle journée...

Le *Colbert* passera à Gébeil, s'il fait beau, pour nous prendre le 7 ou le 8 février... En tout cas, je serai à Saïda vers dimanche en huit...

Mon rapport est parti hier. Je regrette de n'avoir pu vous le communiquer. Je ne sais si vous avez su qu'on m'a décoré. Vous savez que je ne fais aucun cas de ces sortes de distinctions... Mais, pour ne pas avoir l'air de les dédaigner, ce qui est un autre genre de fatuité, envoyez-moi par Pedroni un bout de ruban. Dites surtout à Pedroni que je pars d'ici le 7 ou le 8, et qu'il est absolument essentiel qu'il m'envoie sur-le-champ la caisse d'armes et tout ce que nous lui avons demandé...

Amschit, 2 février 1861.

Mon cher ami,

... Nous partirons d'Amschit jeudi prochain, si le temps le permet. Nous ne profiterons du *Colbert* que pour notre matériel ; il faut, en effet, que je voie diverses personnes à Beyrouth. Jeudi soir nous serons à Djouni. Vendredi, nous irons voir le patriarche. Samedi, nous serons à Beyrouth. Dimanche, je ferai mes visites. Lockroy, qui n'a pas fini ses dessins, reste encore à Gébeil. Nous ne vous arriverons donc que trois (1). Comme je pense que vous n'avez pas grand besoin du cheval, envoyez-nous le de suite. S'il pouvait nous joindre ici, ce serait le mieux. Il nous joindra du moins à Djouni. Khadra est toujours avec nous, et termine nos affaires ici.

Dès que nous serons réunis, nous causerons de nos plans...

* * *

Par une lettre à Berthelot, nous voyons qu'effectivement il a rendu visite, le 10 février, au patriarche des Maronites, « type charmant, chef-d'œuvre de la combinaison de l'esprit italien avec l'esprit fin et doux de cette race ». Le 12 au matin, il

(1) Sa femme et sa sœur l'accompagnent.

monte à cheval et parvient le soir à Saïda. Il s'assure que les travaux s'y poursuivent dans de bonnes conditions, et descend plus au Sud, jusqu'à Sour où il s'installe, quitte à pousser de temps à autre une pointe vers l'Est, et à camper tantôt à Kabr'Hiram, tantôt à Oum el Awamid dont il est « ravi ». Mais il sait que l'armée d'occupation s'en ira au commencement de juin, qu'en outre, à cette date, le climat rendra le travail impossible. Il va falloir se hâter, remonter vers les régions du Nord, qui peuvent contenir d'autres richesses archéologiques. Aura-t-il le loisir d'aller en Palestine ? « Déjà, je suis en terre biblique, dit-il dans une lettre du même temps à Berthelot ; à l'horizon, je vois le Carmel... Cela me cause un vif appétit, que je refrène, car il faut auparavant que j'ouvre les fouilles de Tortose. » Les lettres à Gaillardot précisent ses embarras et ses soucis.

Sour, 9 mars 1861.

Mon cher ami,

Si vous pouvez nous faire avoir les tentes turques pour lundi à midi, nous vous serons fort obligés; car nous partons à cette heure pour Oum el Awamid, et sans ces tentes nous serons fort mal...

Définitivement, nous ouvrirons Tortose le 25 mars. J'écris au général et à M. de la Grandière dans ce sens. Vous viendrez avec nous, et probablement ferez toute la campagne...

Ici, rien de nouveau ; les sarcophages que nous trouvons sont en plomb ou en terre cuite et insignifiants. Je fais déblayer Môgharet es-Souk, qui est bien le plus beau caveau que j'aie vu en Phénicie...

Sour, 10 mars 1861.

Cher ami,

Demandez pour moi à Edhem pacha un ordre pour tous les chefs métualis de la région de Tibnin, Bint-Gébeil et Safed d'avoir à me fournir des cavaliers et toutes les facilités nécessaires pour un voyage de ce côté. Envoyez-moi cela le plus tôt possible.

Envoyez-moi aussi le plus vite possible tout ce que vous pouvez avoir en fait de tentes. Nous en sommes très pressés...

(*Même feuille, à la date du 11 mars :*)

Inutile de vous dire que nous ne sommes pas encore sous la tente. Quel temps! Quand nous reposerons-nous, mon cher? Nous y aurons quelque droit.

(*Au-dessous, de la main d'Henriette Renan :*)

Peu d'heures après vous avoir écrit, monsieur, j'ai appris en effet, que le pacha de Saïda était à Sour, et qu'il avait pris l'engagement de faire distribuer avant son départ des secours aux réfugiés. J'ai lieu de croire que cette promesse a été tenue. S'il en était autrement, j'aurais l'honneur de vous en informer, puisque vous voulez bien le permettre...

Sour, 13 mars 1861.

Mon cher ami,

... Je suis toujours dans l'enivrement de vos trouvailles. Oui, certes, nous continuerons Saïda... (*Il compte que* l'Éclaireur, *après l'avoir pris à Sour, touchera à Saïda pour prendre aussi Gaillardot.*) Cela vous épargnera une course (il faut nous ménager) et cela me fera voir votre salle des tombeaux...

Sour, 15 mars 1861.

Mon cher ami,

... Quand vous aurez une occasion, envoyez-moi les fontes qui sont dans la caisse des armes, ou sinon, dans une des deux petites caisses. Khadra les portera ; il faut montrer les dents ici.

Dites à Edhem pacha que je ne suis pas content des Métualis. Je serai obligé dans mon rapport à l'Empereur de m'exprimer très sévèrement à cet égard, et d'informer l'opinion européenne du fanatisme farouche qui anime ces populations... Elles sont si aveugles et si ignorantes qu'il est difficile de leur en vouloir; mais faites comprendre au pacha que ce fanatisme insensé retombe sur lui et sur le gouvernement...

Sour, 21 mars.

Mon cher ami,

L'architecte, M. Thobois, est enfin à Beyrouth. Il passera demain ou après-demain soir par Saïda...

Réflexion faite, je l'amènerai à Tortose, et vous laisserai dans ces parages du Sud. Peut-être vous prierai-je de venir à Sour, où de très bonnes veines se révèlent...

Je n'ai pas encore les réponses de M. de la Grandière et du général. Voilà pourquoi je vous écris avec cette indécision. Une trouvaille bien inattendue à Kabr'Hiram : une superbe mosaïque grecque à personnages et à dessins d'animaux, et énorme. Nous ne sommes pas encore au bout, et nous en aurions de quoi paver notre cour (1).

Sour, dimanche, six heures du soir.
(De la main de Gaillardot : mars 1861.)

Mon cher ami,

Songez à mon embarras. Le *Colbert* peut arriver demain pour nous prendre...

Je crois que ce désolant retard (2) va changer tous mes plans. Ce sera peut-être à vous que je demanderai de venir à Tortose. Hélas! et notre voyage de Palestine que je voulais faire avec vous devient presque impossible par un retard de quelques heures!

***

Renan remonte vers le Nord ; il est le 29 mars à Beyrouth, et y rencontre M. Waddington, « savant très estimable », qui va faire le voyage de Damas, Palmyre et le Hauran. Le lendemain, il est en route pour Tortose.

Tortose, 2 avril 1861.

Mon cher ami,

Du coup d'œil que je viens de jeter sur l'état de choses en ces parages, il résulte avec évidence que la campagne de Tortose ne peut se passer de vous ou de moi. Comme je ne puis d'un autre côté me soustraire aux nécessités qui m'appellent vers le Sud, je suis obligé de vous prier de venir ici... (*Il charge Gaillardot de lui avoir de Fuad pacha qui est à Damas « les permissions nécessaires pour les mosquées d'Oman à Jérusalem et d'Hébron ».*) Je suis accablé de fatigue. Excusez ma brièveté. Amrit est un superbe endroit...

(1) Cette mosaïque est au musée du Louvre.

(2) Il s'agit sans doute d'un retard de M. Thobois, l'architecte, qui déjà s'était fait beaucoup attendre. On a vu dans la lettre précédente que Renan eût voulu l'emmener à Tortose à la place de Gaillardot : mais Thobois s'attardait encore.

Beyrouth, 7 avril 1861.

Mon cher ami,

...Ruad nous a été fort inhospitalière. Je vous conterai cela... Le fanatisme y est inouï; on a fait des menaces de mort contre quiconque nous donnerait quelque facilité... Ruad est vraiment une cage de fous... N'y allez qu'avec des hommes armés...

Sour, 9 avril 1861.

Mon cher ami,

... Tout l'effort doit porter sur Amrit. Les superbes monuments de cet endroit m'ont frappé au plus haut degré...

Je partirai vers le 18 pour la Palestine. Écrivez-moi une fois à Jérusalem chez M. de Barrère (1). Je serai à Jérusalem vers le 1er mai. Je serai de retour à Sour vers le 15 mai. Puis j'irai vous rejoindre à Tortose. D'ici là, nous allons être bien séparés. Je vous livre tout. Si vous trouvez que la campagne languit, finissez-la avant mon arrivée; je vous donne pleins pouvoirs pour cela...

Sour, 19 avril 1861.

Mon cher ami,

... Nous avons ouvert Oum el Awamid qui nous a donné enfin une inscription phénicienne... Je pars demain pour mes grandes pérégrinations. Je débute par Safed; puis je me rabattrai sur Jérusalem...

On est très content à Paris de notre mission. J'en reçois directement les témoignages les plus flatteurs. Ils sont pour vous comme pour moi.

Oum el Awamid, 25 avril 1861.

Mon cher ami,

... Demain je pars pour Jérusalem... Je reviens d'une course au lac Huleh dont je suis enchanté. J'ai trois synagogues de l'époque romaine d'un grand intérêt...

* * *

C'est des hauteurs qui dominent ce lac Huleh, il l'a dit ailleurs, qu'il avait pour la première fois aperçu toute la région du haut Jourdain « et, dans le lointain, le bassin du

(1) Consul de France à Jérusalem.

lac de Génésareth, berceau du christianisme ». Le voilà maintenant dans les lieux dont il avait tant rêvé. Il veut tout voir, « Jérusalem, avec ses souvenirs incomparables, Naplouse et sa belle vallée, le Carmel, si fleuri au printemps, la Galilée surtout, paradis terrestre dévasté, mais où le souffle divin est sensible encore » (1). « J'ai, dit-il aussi dans la *Vie de Jésus*, traversé dans tous les sens la province évangélique; presque aucune localité importante de l'histoire de Jésus ne m'a échappé. Toute cette histoire qui, à distance, semble flotter dans les nuages d'un monde sans réalité, prit ainsi un corps, une réalité qui m'étonnèrent. L'accord frappant des textes et des lieux, la merveilleuse harmonie de l'idéal évangélique avec le paysage qui lui servit de cadre furent pour moi une révélation... Au lieu d'un être abstrait, qu'on dirait n'avoir jamais existé, je vis une admirable figure humaine vivre, se mouvoir. » Il n'adresse aucune lettre au docteur pendant son séjour en Palestine; il n'écrit pas, il regarde, il pense, il vit son rêve intérieur.

Le 25 mai, il est de retour à Oum el Awamid qu'il trouve désert : il a fallu renvoyer à Sour soldats et officiers, tous très éprouvés par le climat. Sans s'effrayer pour lui ni même pour ses deux compagnes de voyage, il reprend ses courses avec elles, remonte à Ruad, à Amrit où il installe Thobois et Gaillardot, et s'arrête quelques jours à Beyrouth (2). Le 12, il est à Sarba, le 17 à Ghineh où il admire une découverte récente : « C'est très beau, tout à fait dans le genre de Maschnaka. C'est, je crois, Adonis tué par le sanglier et Vénus pleurant à côté. » Il visite Kalaat-Fakra, Aphaca, la région d'Akoura et Kartaba, Baalbeck et le lac Leimon, s'en revient à Edhen, et gagne Tripoli où sa femme doit s'embarquer. Va-t-il s'y reposer un peu? Non, il revoit Gébeil, Anefé, Maschnaka, Mischmisch, Tannourin, Toula, Amschit. Enfin, aux derniers jours de juillet, il fait halte à Ghazir, dans ce Ghazir qu'il chantera un jour avec des accents dignes de Jean-Jacques :

« Ghazir est sans contredit l'un des endroits les plus beaux du monde; les vallées voisines sont d'une verdure délicieuse, et la pente d'Aramon, un peu plus haut, est le plus charmant paysage que j'aie vu dans le Liban... Nous y trouvâmes une petite maison, avec une jolie treille. Là, nous prîmes quelques

(1) *Ma sœur Henriette.*
(2) *Mémoires de Phénicie*, introduction.

jours d'un bien doux repos. Nous avions de la neige des crevasses de la haute montagne. Nos pauvres compagnons de voyage, la bonne jument arabe de ma sœur, ma mule Sada, paissaient sous nos yeux... Ces jours m'ont laissé un inexprimable souvenir...

« J'écrivis, avec l'Évangile et Josèphe, une *Vie de Jésus* que je poussai à Ghazir jusqu'au dernier voyage de Jésus à Jérusalem. Heures délicieuses et trop vites évanouies; oh! puisse l'éternité vous ressembler! Du matin au soir, j'étais comme ivre de la pensée qui se déroulait devant moi. Je m'endormais avec elle, et le premier rayon du soleil paraissant derrière la montagne me la rendait plus claire et plus vive que la veille (1). »

Sur cette première rédaction de la *Vie de Jésus*, qui était écrite au crayon et que l'on peut voir à la Bibliothèque nationale, le fils du bon docteur, M. Gaillardot bey, m'a conté une anecdote. Il avait alors sept ou huit ans, habitait Ghazir avec sa mère, et allait à une école tenue par des Jésuites, pendant que Renan travaillait dans la maison voisine. Il se souvient qu'un matin, celui-ci ayant épuisé sa provision de crayons, il alla lui en chercher à l'école, et c'est avec ces crayons des Révérends Pères que la *Vie de Jésus* a été rédigée en partie. Ils étaient excellents, car après plus de soixante ans l'écriture toute menue demeure parfaitement nette.

En fait, ce mois d'août 1861 qui, à distance, semblait à Renan n'avoir été qu'un long délice, fut fort troublé par tous les soucis que lui donnait l'embarquement des innombrables objets recueillis par la mission. Et puis, quoiqu'il projetât d'aller jusqu'à Chypre et d'y commencer des recherches, sa sœur et lui étaient épuisés ; on le conçoit sans peine. Je reproduis en entier les lettres de la collection Gaillardot numérotées 31, 32, 33, 34 et 35. Elles prennent une signification émouvante quand on arrive au numéro 36, qui est la dernière lettre datée de Syrie et qui fait coup de théâtre. Autour des deux voyageurs tout le monde est malade, Gaillardot lui-même qui a failli mourir d'un accès de fièvre et qui a de fréquentes rechutes, Khadra, Thobois qui s'en retourne en France sans plus attendre. Renan conserve sa force d'âme et sa lucidité

(1) *Ma sœur Henriette.*

d'esprit; il pense à tout, dirige tout, multiplie les ordres à ses agents épars, entre dans les détails les plus minutieux, se dépense sans compter. Mais on le sent énervé, déjà fiévreux. Pour lui comme pour Henriette l'heure terrible approche.

Ghazir, 31 août 1861.

Mon cher ami,

Contrairement à ce que je vous avais demandé, n'envoyez pas les estampages à Beyrouth. Emballez-les à Saïda. Faites-leur une petite caisse que vous pourrez mettre dans une plus grande, par exemple avec les verroteries et autres objets fragiles.

Quant à ces petits objets, emballez-les comme vous croirez le mieux; seulement mettez sur la caisse *fragile*. ou que Khadra se charge de les garder à part.

On m'écrit de Paris qu'on a écrit à l'amiral de mettre un aviso de Beyrouth à ma disposition pour Chypre; mais M. Gicquel des Touches ne m'ayant pas écrit, j'en conclus que la lettre à l'amiral ne sera pas venue par le dernier courrier. En tout cas, j'attendrai que toutes nos affaires soient débrouillées et que la mosaïque soit finie. Ah! si vous pouviez être des nôtres! Je le désirerais extrêmement pour que vous pussiez reprendre plus tard ce que nous n'aurons fait qu'entrevoir.

Ghazir, 1er septembre 1861.

Mon cher ami,

Je suis désolé que par trop de hâte on vous ait rendu malade. Si l'on avait voulu procéder avec méthode, l'expérience de Gébeil eût suffi, et vous n'eussiez pas fait ce désastreux voyage de Sour. Je suis très fâché aussi que le *Colbert* ait vidé le magasin de Sour. M. Gicquel des Touches m'avait écrit que ce serait la *Moselle* qui irait à Sour. Je comptais là-dessus, et j'ai dérangé tout notre plan d'ici pour envoyer Khadra rejoindre la *Moselle* à Beyrouth en vue de Sour, où il y a à faire. Comment va-t-il faire maintenant pour y aller, malade comme il est? Il semble que ce soit un parti pris de la part de la marine pour nous rendre tous les services de travers. Au nom du ciel, au moins que cela ne porte aucun préjudice à nos objets ni à votre santé. Vous avez tout pouvoir; du

moment où vous êtes débordé, arrêtez-vous et déclarez que vous renoncez à continuer dans de telles conditions.

J'ai écrit à Khadra, à Beyrouth, pour qu'il trouve un menuisier à Taddei (1). Je ne sais si ma lettre l'y aura joint. S'il était déjà parti pour Saïda, priez-le d'arranger cela le plus vite possible. On pourrait donner deux menuisiers à Taddei pour qu'il puisse aller plus vite. Il faut s'arranger pour qu'il ne reste pas seul derrière nous; car il n'a pas beaucoup de tête. Tâchez de trouver quelqu'un à mettre près de lui comme interprète ; il faut aussi veiller pour qu'aucune partie de la mosaïque ne se perde.

Je réponds maintenant à vos questions.

1° Les caisses de Sour qui sont chez vous ne sont pas assez bien emballées. C'est un travail que vous aurez à faire.

2° Autant que possible, lancez sur la *Moselle* toutes nos caisses de petits objets. Joignez-y nos estampages. Nous nous chargeons des caisses qui sont à Beyrouth à l'hôtel. Car il est entendu, je pense, que la *Moselle* reviendra à Beyrouth.

3° Mettez les bijoux, tout enfin, sur la *Moselle*. Naturellement, veillez à ce que cela ne fasse pas de caisses trop petites.

4° Emportez tout de même la cuve n° 7.

5° Embarquez la croupe du lion de Sour et la pierre à palmettes. J'ai quelques craintes, d'après ce que vous me dites, qu'on ne se soit trompé pour celle-ci.

Encore une fois, ménagez-vous. Veillez sur Taddei, et croyez-moi Votre bon ami.

Ghazir, 1er septembre 1861.

Mon cher ami,

La marine nous presse outre mesure. A aucun prix, ne souffrez que cette hâte soit préjudiciable à nos objets. Vous avez plein pouvoir de tout arrêter et d'interrompre les travaux du moment où vous n'en avez plus la libre direction. Vous seul êtes responsable ici ; vous seul par conséquent dirigez. Si on vous gêne, déclarez qu'on ne vous fournit pas les moyens d'accomplir vos instructions et arrêtez-vous...

(1) Un Italien qu'on avait fait venir pour prendre soin de la grande mosaïque de Kabr'Hiram.

Ghazir, 2 septembre 1861.

Mon cher ami,

J'avais eu tort de blâmer l'opération par laquelle le *Colbert* a pris les objets de Sour. Cette opération, par suite d'un nouveau parti, pris avec raison par Khadra, se trouve être notre salut.

Veillez à ce que nos marbres soient placés dans *la Moselle* de façon à ne pouvoir être ni cassés ni rayés. Faites une catégorie à part pour les objets fragiles, et qu'ils soient placés à part. Avez-vous eu soin de prendre à Sour dans le magasin un morceau qui complétait la croupe du lion ? C'est Khadra qui a apporté cela. Qu'il y voie.

Taddei à l'air de croire que sa besogne sera finie, quand il aura enlevé tous les morceaux. Écrivez-lui qu'il doit rester jusqu'à ce que tout soit encaissé et transporté au magasin de Sour.

Mon cher ami,

Le *Caton* part demain pour Gébeil pour les sarcophages. J'irai avec lui. Voulez-vous venir aussi ? Cela vous rapprochera un peu de Ghazir. En tout cas, voulez-vous venir causer de cela avec nous le plus tôt que vous pourrez ?

Voici maintenant cette lettre n° 36. C'est un billet au crayon, d'une écriture galopante, sur une mince feuille blanche qui a été repliée et fermée à l'aide de deux pains à cacheter. Point d'indication de lieu ni de date, sauf celle-ci, en bas du billet : *jeudi matin.* Gaillardot a ajouté : *septembre 1861.*

Mon cher ami,

Ma sœur est reprise très vivement de ses douleurs névralgiques. Envoyez-nous encore du baume opodeldoch, qui lui faisait du bien. Elle souffre horriblement. Le courrier attendra votre réponse.

Tout à vous.

Il est tragique d'aspect, ce petit billet, tant l'angoisse y est visiblement empreinte. A la vérité, la date en est incertaine et je le crois mal classé, quoiqu'il ne pût l'être mieux au point de vue de l'effet dramatique. Il doit être de la fin de juillet, des

deux ou trois jours passés à Touba durant lesquels Henriette Renan ressentit les premières atteintes du mal qui allait l'emporter. Ces douleurs d'abord qualifiées de névralgiques, étaient une forme encore bénigne de la fièvre pernicieuse. Dans les pages que lui a consacrées son frère en 1863 et qui sont quelque chose de parfaitement beau ou même d'unique, il a raconté les choses telles qu'elles se sont passées. Elle semblait s'être à peu près rétablie à Ghazir au mois d'août. Elle put l'accompagner à Beyrouth le dimanche 15 septembre et s'en aller avec lui le lendemain sur le *Caton* jusqu'à Amschit. Le mardi 16, elle se trouva moins bien, et d'heure en heure son état ne cessa plus d'empirer. Lui, de son côté, eut un premier accès le jeudi 18. Trois jours après, tous deux gisaient sans connaissance, vis-à-vis l'un de l'autre, dans la maison d'Amschit, entre les mains de leurs domestiques arabes et des gens du village. Le médecin du *Caton*, nouveau venu en Orient, s'avouait incapable de soigner une maladie dont la marche lui était inconnue. Gaillardot lui-même, beaucoup plus expert en la matière, mais appelé trop tard, ne put rien pour Henriette, déjà presque à l'agonie et qui expira le 24 au matin. Du moins ses soins intelligents et ceux du docteur Louvel, médecin en chef de l'escadre, arrachèrent-ils Renan à la mort. On le transporta à Beyrouth, tandis que le fidèle Gaillardot restait à Amschit pour veiller aux funérailles de cette sœur si dévouée et si tendrement chérie.

André Le Breton.

(*A suivre.*)

NOS GRANDES ÉCOLES [1]

LA SORBONNE

FACULTÉ DES LETTRES

I

DE LA RÉVOLUTION A NOS JOURS

Un très vieux nom pour une toute jeune institution. Le pieux Robert de Sorbon aurait lieu d'être étonné de ce que son nom sert à désigner aujourd'hui, du public d'étudiants et d'étudiantes qui s'agite sur l'emplacement jadis choisi par lui, et même des études qui ont succédé à celles qu'il avait voulu servir. La Sorbonne du XIIIe siècle est un collège de théologiens. Et un college alors n'est pas une maison où l'on enseigne, mais une maison où l'on hospitalise des étudiants, et d'abord des étudiants pauvres. Le collège fondé par Robert de Sorbon devait recevoir « seize pauvres maîtres ès arts, aspirants au doctorat en théologie ». Il s'agissait (car il y a des rivalités et des querelles humaines dans ce monde pieux) de recruter des théologiens ailleurs que dans les ordres mendiants, dont le succès semblait excessif. A la même date, s'élevaient tout autour, sur la montagne Sainte-Geneviève, d'autres fondations, vraie cité de collèges, que peuple une démocratie scolaire ardente et batailleuse, ferme sur ses droits et ses privilèges.

(1) Voyez la *Revue*, 1er février 1926 — 1er avril 1927 : École normale, Saint-Cyr, Collège de France, Polytechnique, École de Rome, Faculté de Droit, Villa Médicis, École de guerre, École des Chartes, École Centrale.

C'est le temps héroïque et légendaire d'une Université de Paris assez différente de celle de notre temps, mais aussi prospère, et dont le rayonnement est déjà mondial, comme on dit aujourd'hui, puisqu'il s'étend à tout le monde connu.

Lorsque la maison de Sorbon tomba en ruines, elle fut reconstruite, sur le même terrain, par Richelieu, qui est ainsi le second fondateur de la Sorbonne ; et les lignes de la construction nouvelle étaient si nobles que l'architecte du XIXe siècle les a conservées. Une messe annuelle, à laquelle assistent des professeurs en robe dans l'église de la Sorbonne, commémore ces événements. Mais la Sorbonne de Richelieu reste une maison de théologiens ; à ses disputes théologiques, à ses sentences doctrinales elle dut une célébrité qui cessa, un jour, d'être synonyme d'une respectueuse déférence. C'est cette Sorbonne qui censura l'*Esprit des Lois* et l'*Émile*. C'est à propos d'elle que Voltaire écrit à d'Alembert, après une autre censure : « Je reconnais le doigt de Dieu dans la bêtise de la Sorbonne ;... ces polissons sont l'opprobre de la France. » Ce n'est pas l'affaire de Voltaire de se souvenir d'un passé respectable, quand le présent offre une telle prise à sa verve.

De Faculté des lettres il n'est pas question, il ne sera pas question de longtemps. La faculté des arts, à côté des facultés supérieures : théologie, droit et médecine, n'est, à vrai dire, qu'une faculté préparatoire, où les sciences d'ailleurs tiennent leur petite place, à côté des lettres. Elle répond à ce que nous appelons aujourd'hui l'enseignement secondaire. Et de cette lointaine confusion les traces subsisteront longtemps. Elle a légué aux futures facultés des lettres un autre héritage, celui des études mêmes dont les Jésuites et elle firent la substance de l'éducation française pour plusieurs siècles, les humanités. Si bien que ces critiques de Diderot ont encore un air d'actualité : « C'est dans ces... écoles qu'on étudie, sous le nom de belles-lettres, des langues mortes, qui ne sont utiles qu'à un très petit nombre de citoyens ; c'est là qu'on les étudie six à sept ans sans les apprendre ; que, sous le nom de rhétorique, on enseigne l'art de parler avant l'art de penser, et celui de bien dire avant que d'avoir des idées. » Longtemps, en effet, l'antiquité grecque et latine ne fut pas étudiée comme du vrai passé, mais comme en dehors du temps, comme étant la dépositaire d'un trésor de vérités éternelles. Nous avons encore, d'ailleurs,

cet humanisme dans le sang. Mais, si tout n'est pas mort des facultés des arts, elles-mêmes sont mortes. Elles moururent de leur belle mort, comme toute l'organisation universitaire de l'ancien régime. La Révolution, quoiqu'en s'y reprenant à plusieurs fois, leur donna le coup de grâce.

Ainsi, un nom et un emplacement d'une part, d'autre part une orientation pédagogique qui a duré, voilà ce que la Sorbonne des XIXe et XXe siècles doit aux siècles antérieurs.

DE L'IDÉE D'UNE FACULTÉ DES LETTRES

La Sorbonne du XIXe siècle mit du temps à naître. L'enfantement fut laborieux : il dura tant que dura la période révolutionnaire. De la Révolution, en effet, sortirent surtout des projets. Mais il faut ajouter que ces projets contenaient l'idée que le temps présent réalisa, à savoir l'idée même d'un enseignement supérieur des lettres et de son objet. L'ouvrage de Liard, sur *l'Enseignement supérieur en France*, nous donne en détail l'histoire, qu'il serait trop long même de résumer, si l'on s'astreignait à l'ordre des faits, de tous les conflits d'opinions, des travaux de commissions successives, des votes inopérants, et des tentatives vouées à l'échec, qui est l'histoire pédagogique de la période révolutionnaire, dont le même Liard nous enseigne cependant qu'elle fut féconde. Si cette fécondité vit ses effets retardés, la faute en est à la politique qui, amenant au pouvoir des partis violemment opposés les uns aux autres, empêcha toute continuité de vues et d'action. Elle est aussi à un manque de compréhension pédagogique, qui fut le lot commun de tous ces partis. Nous avons là une preuve expérimentale que la pédagogie est ce qui s'improvise le moins.

Le vœu qui ressort des Cahiers des États généraux, avec une quasi unanimité, est celui d'une éducation nationale. On ne veut rien laisser subsister du morcellement et de la diversité qui étaient le régime des universités. On a ici, comme ailleurs, le préjugé de l'unité. Et cette idée d'une éducation nationale est de celles qui resteront. L'éducation devient, pour longtemps, affaire d'État. En même temps, l'*Encyclopédie* avait inculqué aux premiers hommes de la Révolution une foi presque mystique dans l'utilité sociale de la culture et du savoir. Dans un rapport célèbre de Talleyrand, le corps enseignant est entouré d'un respect « propre à faire connaître au monde et ce que la

philosophie peut pour la liberté, et ce que la liberté reconnaissante rend d'hommages à la philosophie ». Mais l'idée de ce « corps enseignant » apparut, dans ce rapport, comme un retour à la fois dissimulé et menaçant du passé. Et la phobie de tout ce qui ressemblait à une organisation, et prêtait au soupçon d'autonomie, fut telle dans la Constituante, qu'elle préféra laisser végéter quelque temps encore les vieilles universités plutôt que de donner vie à ce qui s'annonçait à leur place. Premier désaccord et premier échec.

Plus tard, ce ne sera pas seulement le mode d'organisation de la science et de l'enseignement supérieur qui sera mis en question. La science et l'enseignement supérieur deviendront à leur tour des suspects. L'Encyclopédie, dont l'influence les protégeait, a cessé d'être à la mode. Et les supériorités intellectuelles consacrées font figure d'aristocratie. Les mots d'église, de sacerdoce, de canonicats, de caste sont, sans cesse, comme des injures, sur les lèvres des orateurs de la Convention. On ne proscrit pas les sciences, les lettres et les arts. Mais c'est l'affaire du génie de trouver sa voie ; on ira même jusqu'à récompenser, après coup, ceux qui l'auront trouvée ; mais on ne paiera pas, avant, par des places, ceux qui la cherchent. Ce ne sont pas les places qui créent les hommes. « Les Grecs n'étaient pas des barbares, et pourtant ils n'avaient pas de professeurs salariés. » On croit avoir assez fait pour tous les talents quand on leur a assuré la liberté. Alors fut décrétée la liberté de l'enseignement à tous les degrés, c'est-à-dire, en ce qui concerne l'enseignement supérieur, le néant. Déjà, au nom de l'égalité entre les villes, ou entre les départements, certains constituants l'avaient en suspicion. Ces nouvelles divinités, liberté et égalité, sont de naturel méfiant. On voit que ce serait une explication insuffisante des conflits d'idées, qui se produisirent, que d'opposer constituants et conventionnels, et que, dès l'origine et sur les principes mêmes, on était loin de s'entendre.

Nous pourrions signaler d'autres dissentiments et d'autres confusions. Mais voici une confusion vraiment installée dans les esprits, peut-on dire, une confusion qui a de lointaines origines, nous l'avons vu, et qui mettra du temps encore à se dissiper, c'est celle de l'enseignement supérieur et de l'enseignement secondaire. L'ancienne université recevait l'enfant à neuf ou dix ans, et elle le rendait vers dix-sept ou dix-huit ans maître ès arts.

Nous assistons, avec quelques projets, comme à un effort pour dégager un enseignement supérieur; mais c'est justement pour les lettres que l'effort semble le plus difficile. Les Écoles centrales en sont une preuve éclatante. Avec ces écoles, qui sont l'œuvre de la réaction thermidorienne, on est embarrassé d'abord pour dire à quel type elles répondent, même quand on a fait l'essai loyal de s'abstraire des cadres du présent en jugeant le passé. Lakanal se vante d'avoir élevé « un temple immense, un temple éternel, et jusque là sans modèle, à tous les arts et à toutes les sciences ». Ce ton fait penser à de l'enseignement supérieur. Plus d'internat comme dans les collèges; des cours au lieu de classes, et non pas des cours étagés, mais s'offrant au libre choix des élèves, chacun fait par un professeur spécial : méthodes d'enseignement supérieur encore. Mais ces écoles s'adressent à des enfants de onze à dix-sept ans. Et elles sont 86. On eut beau ramener leur nombre à 40, et apporter à leur organisation certaines retouches; ces hésitations, ces modifications servirent à démontrer que l'on ne savait pas exactement ce que l'on voulait. Il y aurait beaucoup d'autres choses à dire, et souvent pour les louer, au sujet de ces Écoles centrales.

Mais le maximum de l'incohérence fut atteint par la création de l'École normale. Lakanal la considère parfois comme un établissement d'enseignement supérieur. Et elle prit en effet ce caractère contradictoire avec le statut qui l'avait fondée. Les termes du décret de fondation assignent pour objet au cours normal de Paris « l'enseignement de la lecture, de l'écriture, des premiers éléments du calcul, de la géométrie pratique, de l'histoire et de la grammaire française ». Et les auditeurs de ce cours devaient, de retour dans leurs cantons, en propager les méthodes. Les écoles normales provinciales seraient ainsi la suite durable de l'École normale. En théorie, c'est donc de la formation des instituteurs qu'il s'agit. Ils vinrent 1 500, et de tous âges; et on leur donna pour maîtres Monge, Lagrange, Laplace, Berthollet, Daubenton, Haüy, Volney, Bernardin de Saint-Pierre, La Harpe, Sicard et Garat. Lakanal écrit, avec son emphase coutumière : « Les hommes de génie vont donc être les premiers maîtres d'école d'un peuple. » Parmi ces hommes de génie, les uns essayèrent de faire loyalement leur métier nouveau de pédagogues. Mais Laplace, Lagrange, par

pédagogie des mathématiques, entendaient les plus hautes généralités auxquelles elles conduisent. D'autres de même pour leur science propre. D'admirables leçons furent faites. Mais les auditeurs déconcertés, quoiqu'on se mît, pour eux, en frais d'amabilité, demandèrent à être rapatriés. Un pamphlet, les leçons ayant lieu au Muséum, parut sous ce titre : *la Tour de Babel au Jardin des plantes.* Le but est absolument manqué, conclut un rapport officiel. On avait en effet confondu cette fois l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur. L'École fut fermée après quatre mois d'existence.

De l'École normale le nom du moins est resté, qu'une École normale différente de celle de 1794 recueillera et rendra illustre. L'idée d'un enseignement préparatoire à l'enseignement n'était pas tout à fait nouvelle. Et l'expérience malheureuse laissera subsister l'idée. Ajoutez que la lumière étalée à profusion devant de jeunes esprits, si elle éblouit quelques-uns, et parut disproportionnée avec leur puissance de vision, étendit pour d'autres l'horizon et leur donna une plus haute idée de leur mission. Non seulement le prestige de l'enseignement primaire fut rehaussé, mais celui même de l'enseignement supérieur qui n'en avait pas un moindre besoin. Le professorat fut relevé en dignité. Tel fut un bienfait indirect de l'éphémère École normale, qui avait expié par un excès de défaveur l'enthousiasme dont elle avait été l'objet.

Au travers de ces expériences, nous poursuivons, avec les hommes de la Révolution, une recherche dont la majorité d'entre eux ne s'est jamais désintéressée, et autour de laquelle ils tournent, lorsqu'ils semblent s'en écarter, celle d'un haut enseignement à constituer. Or ils ne cessèrent d'hésiter, et laissèrent la question sans l'avoir vraiment résolue, entre deux formules : l'université où toutes les sciences seraient rapprochées et, avec elles, les étudiants de chacune d'elles, où il n'y aurait pas de spécialité enfermée en elle-même, mais où un appel incessant serait fait à toutes les affinités, à la fécondation mutuelle, à l'élargissement des points de vue enfin ; ou au contraire l'école spéciale, groupant des études qui ont déjà entre elles des liaisons naturelles, et préparant à une carrière déterminée des jeunes hommes que tout sollicite, le présent, et l'avenir envisagé, vers la vie et vers le travail en commun. Une conception est plus idéaliste, l'autre plus utilitaire. L'une est

celle qui établira plus tard les contacts utiles entre la médecine et la chimie, le droit et l'histoire; l'autre est celle qui fournit longtemps à l'État des fonctionnaires hors de pair. L'une est celle des débuts de la Révolution où les projets foisonnent; (un auteur de projet ne veut même pas du cadre des facultés, comme créant des cloisons inutiles, sinon nuisibles.) L'autre conception est celle des dernières heures, des heures où il fallut choisir et réaliser quelque chose. Elle est la doctrine venant après coup pour justifier des solutions d'urgence. On n'en trouve pas moins, pour cette justification, des raisons même philosophiques. Mais l'éclatante réussite de l'École polytechnique fut le meilleur des arguments, sans qu'on réfléchisse aux circonstances exceptionnelles qui l'avaient favorisée. On ne vit que le succès, qui contrastait avec les échecs ailleurs rencontrés.

D'autres écoles obéirent au type que le succès avait consacré. Mais quoique l'École normale ait été, un court instant, de ce nombre, il est à noter que dans la conception des écoles spéciales, dans ce qui fut projeté comme dans ce qui fut réalisé, les lettres sont négligées. Elles sont rejetées vers les écoles centrales, c'est-à-dire hors de l'enseignement supérieur. L'éloquence et la poésie (vocables déjà accaparés par la pédagogie), la philosophie, même cette analyse des sensations, l'analyse condillacienne, pour laquelle la pédagogie révolutionnaire eut quelque temps un faible, ne trouvent de place nulle part. Elles ne rentrent pas dans la catégorie des connaissances immédiatement utiles et applicables. L'Empire retrouvera ce critérium, détestable pour l'enseignement supérieur. La philosophie en particulier était vouée à une longue éclipse. Mais les facultés des lettres, dans l'ensemble de leurs disciplines, n'avaient pas encore un droit reconnu à l'existence.

Si l'on compare, dans l'ordre de l'enseignement supérieur, ce que la Révolution a trouvé et ce qu'elle a laissé, de ce bilan ressort un déficit, si médiocre qu'ait été l'apport. Roger Martin le constate aux premières heures du Directoire : « Sans renouveler d'inutiles regrets, peut-être d'injustes censures, on peut affirmer qu'il n'existe que de vastes ruines et que les lois rendues jusqu'à ce jour n'offrent que quelques institutions éparses, incapables de réparer dignement nos pertes. » Mais la Révolution n'a tué que ce qui était déjà mort; et les idées, écrit

Liard, importent ici plus que ce qui a pu en être exécuté. Les théories valurent mieux que les lois. Les idées, les théories, c'est le rapport de Condorcet qui en contient la synthèse la plus complète et la mieux ordonnée. Ce rapport, présenté à l'Assemblée législative, au nom du Comité d'instruction publique, est l'arsenal où puisèrent les pédagogues de la Convention. Il reparaît, en particulier avec ce qu'on peut appeler la philosophie propre de l'enseignement supérieur, pendant le Directoire. Enfin le XIXe siècle ne fit que développer cette pensée presque initiale de la Révolution.

Pour le juger, il ne faut pas se placer dans l'état présent qui nous a familiarisés avec ce qui ne pouvait être, il y a plus d'un siècle, qu'utopie ou prophétie, ou bien alors il faut s'étonner de voir pressentir de si loin à peu près ce que nous avons réalisé. Ce qui, entre autres causes, empêcha ce projet d'aboutir, c'est l'idée qu'il enfermait d'une organisation autonome de l'enseignement, pour laquelle Condorcet renchérissait sur Talleyrand ; et Talleyrand s'était déjà heurté, sur ce point, au préjugé étatiste de ses collègues. On redoutait plus alors la tyrannie d'une Académie que celle de l'État. Condorcet a aussi cette originalité de faire en tout confiance à la liberté. Il n'est pas partisan de l'instruction obligatoire, l'instruction « impérative et forcée », comme on disait alors, s'il est le premier apôtre de la laïcité, de la neutralité, de la gratuité de l'enseignement et même de cette gratuité à tous les degrés. L'enseignement industriel, l'enseignement des femmes peuvent le revendiquer comme patron. Aussi l'enseignement primaire supérieur. Car il reconnaissait quatre degrés d'enseignement, et ce qu'il appelait l'enseignement secondaire, c'était l'enseignement primaire supérieur, ayant pour l'enseignement secondaire un autre nom. De lui enfin la noble invention des « élèves de la patrie ».

Mais bornons-nous à l'enseignement supérieur. Il se donnera dans les lycées. C'est ce que nous appelons universités. Et ces mots, qui n'ont pas vécu avec le sens qu'il leur donnait, répandent sur son projet une impression d'irréel, mais dont il faut se défendre. Car rien ne méritait mieux de vivre. Dans les lycées se forment les savants, et la science est utile même à ceux qui ne la servent pas. Là encore doivent se former les professeurs. Cette double fonction de l'enseignement supérieur est nette-

ment affirmée. Affirmée en même temps la solidarité des sciences toutes enseignées dans un même établissement. Les arguments, sur ce point, se pressent sous la plume de Condorcet. Il y aura plusieurs lycées, neuf exactement, et non un seul à Paris. Et de cette multiplicité de bonnes raisons sont aussi données. Le lycée est divisé en quatre classes, non en facultés. Ici ce n'est pas seulement le mot qui diffère : les sciences sont réparties par l'auteur du projet, indépendamment de toute fin professionnelle, selon leur direction générale et les opérations de l'esprit qu'elles mettent en jeu. Ainsi la médecine fait partie de la même classe : applications des sciences aux arts, que l'agriculture et l'économie rurale. Chacune des chaires imaginées par Condorcet suppose, avec une parfaite connaissance de la science d'alors, une prévision de la science du lendemain, telle qu'il semble qu'on ait, depuis, involontairement obéi au plan tracé par lui.

Les objets d'étude qui relèvent aujourd'hui de notre Faculté des lettres ressortissaient à deux classes, celle des *Sciences morales et politiques*, et celle de *Littérature et Beaux-Arts*. La première comprend la méthode des sciences (enseignement dont l'idée remonte à Mirabeau), l'analyse des sensations et des idées, la morale et le droit naturel. La suite du programme de cette classe met en lumière d'autres rapprochements d'études intéressants. La classe intitulée *Littérature et Beaux-Arts* comprend la théorie des beaux-arts en général, et en particulier de la poésie et de l'éloquence, les antiquités, les langues orientales, la langue et la littérature françaises, la langue et la littérature grecques, la langue et la littérature latines, les langues et littératures modernes, le dessin et la musique. L'avenir détachera de ce riche programme l'enseignement des beaux-arts. Nous n'en avons pas moins là le programme de deux facultés des lettres, alors que nous nous demandions s'il y avait place pour une seule, vraiment distincte de l'enseignement secondaire, et que pourra se poser de nouveau la même question. Condorcet ne fait que se rendre justice quand il écrit : « L'enseignement que nous nous proposons d'établir est plus complet, la distribution en est plus au niveau de l'état actuel des sciences en Europe, que dans aucun des établissements de ce genre qui existent dans les pays étrangers. »

Voilà, si l'on veut être équitable, et quoique ce plan n'ait

pas reçu le moindre commencement d'exécution, la vraie théorie révolutionnaire de l'enseignement supérieur, de l'enseignement littéraire en particulier. Ce qui existe vraiment, pour un philosophe, est ce qui produit des effets, et ce dont l'action se prolonge. Ici nous trouvons réalisée cette double condition de l'action efficace et continuée. La Révolution a donc laissé ces idées, quelque contestées qu'elles aient pu être pendant la période révolutionnaire, que l'instruction, même l'instruction supérieure, est un devoir de l'État, et qu'elle n'est pas utile seulement à ceux qui la reçoivent, que ceux qui enseignent doivent puiser leur savoir à la source même où la science se fait, qu'il y a un enseignement supérieur des sciences et des lettres indépendant de l'enseignement secondaire. Et du plan de Condorcet ressort une doctrine de l'enseignement des facultés des lettres qui n'a pas été dépassée.

UNE FACULTÉ SANS ÉTUDIANTS

Les Facultés des lettres et des sciences, quand elles firent leur apparition définitive, ne furent que des jurys d'examen. Si l'on cherche un enseignement supérieur, c'est du côté du Collège de France qu'il faut regarder, et aussi, pour l'enseignement scientifique, du côté du Muséum et de l'École polytechnique. C'est le Collège de France qui a la clientèle (elle atteignit jusqu'à 1 500 auditeurs); c'est à lui que s'adressent les candidats au professorat, et quelqu'un l'appela, pour cette raison, l'École normale perpétuelle. Mais en réalité le régime nouveau se soucie peu d'enseignement supérieur. C'est l'enseignement secondaire qui est l'objet préféré de ses préoccupations. Dans les lycées d'ailleurs (c'est le nom donné pour longtemps aux nouveaux établissements d'enseignement secondaire), sur huit professeurs, il y en a quatre de latin. Cela a été réglé par le Premier consul ; et cela n'implique pas que les maisons nouvelles soient destinées à innover. On peuple ces lycées de boursiers : ce ne sont plus les élèves de la patrie, mais les élèves du gouvernement ; ce simple changement de mot est significatif.

Le rôle dévolu aux Facultés a d'ailleurs des raisons historiques, autres que le vent de réaction et la contagion d'autorité qui sévissent. Dans les cahiers dressés par les trois ordres, en

vue de la réunion des États généraux de 1789, ce ne sont que plaintes sur les examens illusoires, sinon simulés, sur la vénalité des grades : « plusieurs universités sont devenues aujourd'hui, lisons-nous dans l'un d'eux, moins des écoles où l'on s'instruit que des boutiques où l'on achète des grades. » La Constituante décréta la liberté des professions (sauf pour la pharmacie). Alors, il n'y eut plus besoin de grade du tout. C'était une façon radicale de remédier à une collation défectueuse. Mais le mal fut si grand, en ce qui concerne l'exercice de la médecine surtout, que des administrations locales prirent sur elles d'organiser des jurys, et de délivrer des certificats de capacité. Puis le besoin de codifier devint général. On transforma les vieux degrés universitaires en grades d'État, et on fit de ces grades la porte d'entrée dans la profession. Le goût du jour aidant, on se donna bientôt de la réglementation à cœur joie. La forme de l'examen est prévue dans tous les détails, la publicité devient une garantie de loyauté. Tout cela est justifié, et d'ailleurs a duré. L'examen étant considéré comme plus important que les études mêmes, il coûte plus cher. Les droits d'examen sont hors de proportion avec les droits d'inscription. Cela était conforme à l'ancienne habitude de battre monnaie avec le grade, cette différence étant à noter que c'est maintenant au profit de l'État. Et cela encore a duré.

Les facultés de médecine et de droit préparent, du moins, aux grades qu'elles délivrent. L'examen est une partie capitale, mais n'est pas le tout de leur fonction. Les facultés des lettres et des sciences examinent les candidats préparés au lycée, sur les matières d'enseignement du lycée. Le lycée enseigne, la faculté examine. On n'avait pas tardé, en effet, à s'apercevoir que si les facultés de droit et de médecine délivraient des grades, il n'en était pas besoin pour entrer chez elles. De vagues diplômes d'études, et un certificat de bonne vie et mœurs, ce n'est vraiment pas suffisant. En 1806 reparaît donc la maîtrise ès arts, qui fut exigée à l'entrée des autres facultés, et pour la carrière du professorat. Elle s'appellera bientôt le baccalauréat. Celui-ci fera son entrée dans le monde avec l'Université impériale, et lui survivra. Pour commencer son étonnante histoire, le baccalauréat est la raison d'être, le fondateur, pourrait-on dire, des facultés des sciences et des lettres. Lorsqu'elles veulent, de nos

jours, se débarrasser de cet examen encombrant, elles renient leur origine. Sans doute, elles ont pris conscience d'une fonction nouvelle, qui est simplement d'enseigner. Mais enseigner n'est pas alors leur affaire; ou elles se bornent à venir en aide au lycée. On multiplie les facultés, surtout celles des lettres (le baccalauréat ès sciences ayant une moindre clientèle), pour les mettre à la portée des candidats. Si les facultés des lettres et des sciences avaient été des facultés pour étudiants, et non pour candidats, leur nombre n'eût pas été justifié. Mais elles ne sont en rien des facultés comme les autres, sinon par le nom. Leur régime financier même diffère. Elles viennent protocolairement après les autres, au lieu de marcher en tête, « comme il siérait, observe Liard, à la science pure, antérieure et supérieure à ses applications ».

Il semble que la licence et le doctorat auraient pu fournir à la Faculté des lettres des étudiants, les candidats au baccalauréat venant d'ailleurs. Mais les inscriptions en vue de ces examens ne sont, comme aujourd'hui encore pour le doctorat, qu'une mesure fiscale. On les prend « cumulatives », à la veille de l'examen. D'ailleurs (la même chose n'est pas vraie pour les sciences), licence et doctorat ès lettres ne sont alors que des formes supérieures du baccalauréat. Pour être licencié il faut composer en latin et en français, comme pour être bachelier. Et, si l'on veut savoir ce qu'est le doctorat, il suffit de consulter les premières thèses de la faculté des lettres de Paris. Lorsque s'ouvre le « pensionnat normal » destiné aux futurs professeurs, c'est-à-dire l'École normale renaissante, il semble que voilà, pour Paris du moins, un auditoire tout trouvé. Mais le décret de fondation les envoie au Collège de France, au Muséum, à l'École polytechnique. A la faculté, ils passeront leur licence. A la faculté ils ont des juges, non des maîtres. Rien ne témoigne mieux de la conception que le pouvoir se fait d'une faculté. Il est vrai que, cette fois, la force des choses et la bonne volonté des hommes l'emporteront sur le décret. Et voilà les facultés de Paris pourvues d'étudiants, jusqu'à ce que l'École normale les reprenne pour les garder chez elle, sauf à les rendre plus tard, beaucoup plus tard. On peut donc presque dire qu'elles naquirent par hasard.

La tyrannie exercée par le grade sur la faculté qui le délivre ne fut pas la seule cause de la condition faite aux

facultés des lettres. Il y a, en haut lieu, un préjugé contre elles, avant qu'elles n'existent. De ce préjugé la correspondance de Napoléon porte la marque presque brutale, car ce terrible homme envoie de loin ses instructions pédagogiques, comme les autres. « D'après ma propre expérience, écrit-il, répondant à un désir qu'il sent autour de lui, mais qu'il ne veut pas satisfaire, les cours de lettres n'apprennent rien de plus que ce qu'on sait à quatorze ans. » Tout le reste est au plus affaire d'art, mais le professeur n'apprend rien à ceux qui l'écoutent, et n'apprend rien pour lui-même. Ses leçons relèvent de l'agrément, non de l'enseignement. Bonnes pour un salon, un athénée, un « café littéraire ». Napoléon ne fait grâce qu'à l'histoire et à la géographie, pourvu que l'histoire, se gardant de disserter et de moraliser, se borne à établir et classer des faits. Et Napoléon trace de sa main le plan d'une école d'histoire et de géographie qui serait en même temps un « bureau de renseignements universels ».

Ces vues sont dans la logique du système. L'Université impériale n'est pas faite pour servir la science, mais pour servir l'Empire. Il y a sans doute de ces services indirects qu'un gouvernement peut recevoir, sans les avoir précisément cherchés, et qui résultent du rayonnement de la vie créée autour de lui. Mais ce genre de services ne fait pas partie des prévisions impériales. L'Université doit servir comme une armée. Le chef n'a que faire d'une pensée qui n'est que théorique, et qui, de plus, ne se laisse pas enrégimenter. Il lui faut juste assez d'enseignement supérieur pour le recrutement et l'exercice des professions qu'il agrée. La profession littéraire ne rentre pas dans ce cadre. Il n'y a donc pas de place alors pour un enseignement supérieur des lettres, tel qu'un Condorcet l'avait rêvé. C'est le privilège de certaines études que leur sort soit lié à celui de la liberté, au triomphe de laquelle elles ont d'ailleurs parfois servi. La défiance dont elles sont l'objet, sous un régime contraire, est la rançon justifiée de ce privilège.

Les programmes sont là, d'ailleurs, pour brider l'enseignement. Voici le programme imposé aux facultés des lettres: « Le professeur d'éloquence latine expliquera les traités de Cicéron et de Quintilien, et les plus beaux morceaux d'éloquence des auteurs latins. » — « Le professeur de poésie latine développera les beautés des grands poètes du siècle d'Auguste. » — « Le

professeur d'éloquence française donnera les préceptes de tous les genres d'éloquence. Il en choisira les modèles dans les plus célèbres écrivains français. » — « Le professeur de philosophie traitera de la logique, de la morale et de la métaphysique, et s'attachera à montrer l'origine et le développement successif des idées, à indiquer les causes de nos erreurs, et à faire connaître la nature et les avantages de la méthode philosophique. » Le programme d'histoire et de géographie laisse les coudées plus franches au professeur, et ne manque même pas d'une certaine ambition.

La Faculté des lettres de Paris tout de même commence à vivre. Elle outrepasse le dessein qui a fondé les facultés. Primitivement, elle devait être composée de trois professeurs du Collège de France et de trois professeurs de belles-lettres des lycées. En 1810, le nombre des maîtres est porté de six à neuf. Autour des élèves du « pensionnat normal », d'autres jeunes gens, des hommes faits, viennent entendre le bruit désappris que fait une parole humaine. Doucement La Romiguière popularise l'idéologie, au moment où elle est le plus mal en cour. Et Royer-Collard se prépare à administrer l'Instruction publique en la servant. Sans avoir beaucoup de renseignements sur les cours qui se professèrent alors, nous devinons, ressemblant à une complicité, une intention commune de tirer le meilleur parti du lambeau de liberté que l'on avait sauvé. Jules Simon explique spirituellement ce succès facilement obtenu : « On avait comme un besoin général de parler, après un long silence, j'entends de parler français, car du temps des clubs on parlait une langue qui n'avait rien de commun avec celle de nos grands siècles. » La commission de l'Instruction publique, en 1815, portait ce jugement sévère, et juste d'ailleurs dans son ensemble, sur les facultés des lettres du régime déchu : « Il ne paraît pas que l'intention du législateur ait été de faire de ces facultés des corps enseignants distincts des lycées. Il paraît, au contraire, qu'il ne s'agissait que de confier à quelques professeurs des lycées le droit d'examiner et de conférer les grades..... Ces sortes de chaires furent, en général, des espèces de bénéfices destinés à exciter l'émulation des professeurs et à récompenser leurs anciens services. » La commission eût été plus juste encore en exceptant de ce jugement la Faculté de Paris. L'Empire, après lui avoir donné naissance

pour un autre objet, l'avait laissée, sans y prendre garde, essayer d'user de la vie reçue. Il lui avait, en outre, assigné un gîte, qui est encore le sien : il l'avait logée, avec les services de l'Académie de Paris, avec les facultés de théologie et des sciences, à la Sorbonne. La jouissance d'un local fixe et parachève l'élan vital de certaines institutions.

La Restauration, après avoir annoncé qu'elle mettrait à bas l'édifice impérial et, en particulier, l'Université, découvrit assez vite que le tout s'adaptait très bien aux exigences d'un pouvoir absolu, quelque nom qu'il portât, et chercha à utiliser l'Université plutôt que de la supprimer. En vertu de je ne sais quelle force interne, de quelle instinctive tactique, l'Université, sans révolte, sut éviter à la fois d'être supprimée et d'être asservie. Pour la Faculté des lettres de Paris, en particulier, de nouvelles destinées vont apparaître, et son modeste enseignement trouver une voie imprévue.

Jules Simon raconte les débuts de Victor Cousin, contemporains de la Restauration, en 1815. Il suppléait Royer-Collard : « Doué d'un bel organe, comédien jusqu'au bout des ongles, penseur assurément, encore plus artiste, prédicateur plutôt que professeur, avec des airs de tribun et d'apôtre tout ensemble. » D'un premier voyage en Allemagne (d'autres suivirent), il avait rapporté la philosophie allemande. Mais la métaphysique et même la religion introduites ainsi avec trop de succès en Sorbonne, cela devint suspect. Une réaction violente suivit l'assassinat du duc de Berry. Cousin n'était que suppléant. La suppléance lui fut retirée. Guizot, qui enseignait à côté de lui, avec un succès comparable, était un homme de gouvernement; il avait été secrétaire général de la Justice; il avait de hautes relations. On ne pouvait toucher à lui sans que ce fût un acte politique gros de conséquences parlementaires. On attendit deux ans. Du grand triumvirat de la Sorbonne, selon l'expression de Jules Simon, le troisième personnage était Villemain. Grand succès aussi, mais où la littérature tient naturellement toute la place. Par l'objet de son enseignement, et aussi peut-être grâce à une naturelle prudence, il échappa à la suspension, dont le sort de ses collègues semblait faire la consécration d'un certain degré de succès. Il sut même, ce qui paraît plus difficile, échapper au reproche de n'avoir pas partagé ce sort. Lorsque revinrent, sous le ministère Martignac, Guizot et Cousin,

Cousin, auquel un emprisonnement en Prusse, pour ses opinions libérales, conférait les palmes authentiques du martyre, tous deux grandis par leur disgrâce antérieure dans l'enthousiasme de la jeunesse, leurs chaires, avec celle de Villemain, devinrent, selon le mot de Mignet, des tribunes retentissantes, du haut desquelles les trois professeurs de la Sorbonne parlèrent à toute la France. La Faculté des lettres a vingt ans à peine d'existence. C'est en pleine gloire qu'elle atteint sa majorité.

Ces événements eurent des conséquences pédagogiques durables. De pareils succès créent une mode. On pouvait, avant eux, se demander comment s'orienterait la Faculté des lettres. Une réforme de Royer-Collard qui venait justement de faire de l'École normale un organisme clos, avec des maîtres à elle, avait privé la faculté des étudiants qu'elle avait réussi à s'attacher. Elle eût pu tout de même grouper et éduquer des équipes de jeunes gens, faire avec eux œuvre de critique ou d'érudition, de science en un mot. Le Collège de France donnait, à côté d'elle, d'illustres exemples, et notre pays traversait alors une période de riche floraison intellectuelle. Il ne manque pas, à la même date, en dehors de la Sorbonne, de noms égaux, pour des mérites différents, à ceux du célèbre triumvirat. Mais le succès a tracé à la Sorbonne sa voie, et a condamné toutes les facultés des lettres, pour cinquante ans, à suivre la même voie. Les applaudissements recueillis ont déterminé une griserie, une contagion oratoire. Il peut arriver à des institutions, comme il arrive à des hommes, d'être les esclaves de leur propre succès. Les maîtres cherchent donc un public, le « grand public », comme on dit, non des étudiants. C'est par une heureuse fortune exceptionnelle que parfois ils rencontrent ceux-ci au milieu de celui-là. Certains dons extérieurs sont une condition de la profession, autant que le savoir et la méthode. Le cours public est l'épreuve sur laquelle un maître est jugé. Ceux qui ne l'affrontent que contraints et forcés ne sont pas de vrais professeurs de faculté. Ceux qui manifestent des préférences pour une autre forme d'enseignement supérieur sont soupçonnés de chercher des excuses pour l'insuffisance de leur parole. Quelques-uns tinrent bon cependant, auxquels l'avenir donnera raison.

Mais, en attendant, un type d'enseignement est donc créé qui provoqua une longue émulation de talents. Il gagna le

Collège de France, où un nouveau trio, Michelet, Guizot et Mickiewicz, tiendra le rôle abandonné par les trois professeurs de la Sorbonne, devenus ministres tour à tour. Qui oserait souhaiter que ces heures glorieuses n'aient pas existé dans l'histoire de notre enseignement supérieur? Il y conquit un rare prestige et quelques bonnes habitudes. C'est l'habitude, pour le maître, de considérer sa leçon comme dépassant une besogne professionnelle, de garder un souci de composition, d'élégance qui devient la tradition de l'enseignement supérieur français. Chaque leçon, pour ces raisons d'art, et pour cette autre raison plus regrettable que le public est mobile, doit être un tout se suffisant, à la rigueur, à lui-même. De bons livres ont été préparés, chapitre par chapitre, dans cette collaboration du professeur et de son public. Car le public, de son côté, se forme et se cultive au contact d'un maître devenu familier, et pour se mettre à même de le mieux suivre. J.-J. Weiss a décrit cette atmosphère d'un cours public quand il était lui-même professeur à Aix. « Une muse, dit-il, flottait au-dessus de nos têtes invisible et transparente »; et il raconte qu'un jour, citant des vers, pas très connus d'ailleurs, et trahi subitement par sa mémoire, il entendit un vieux conseiller, venant à son secours, lui souffler la suite. L'enseignement secondaire d'alors, par une sorte d'harmonie, préparait à nos professeurs de faculté de tels auditoires. La même atmosphère était créée dans toutes les villes de France où un homme de talent enseignait. Elle existait à Paris autour de chaires illustres, où l'amour de notre histoire, de nos chefs-d'œuvre était entretenu, où les plus hauts problèmes philosophiques attiraient et fascinaient même le public qui semblait le moins fait pour eux.

Mieux aurait valu un public restreint d'étudiants, dira-t-on. La comparaison des universités d'Angleterre, et surtout d'Allemagne, avec la Sorbonne d'alors, devint un refrain. Le plus sévère des critiques fut Renan, qui rappela les déclamateurs de la décadence romaine et leurs « récitations ». De vos cours, disait-il, « il sort des gens amusés pendant une heure, d'une manière distinguée, il est vrai, mais dont l'esprit n'a puisé dans cet enseignement aucune connaissance nouvelle ». La cause est aujourd'hui entendue. Il faut d'abord à une faculté des étudiants. Les maîtres les plus éloquents, les plus capables de conquérir et de retenir un public les réclamèrent, et nous

verrons qu'on les leur donna. La Sorbonne a gardé néanmoins, — et elle reviendrait, avec une volonté délibérée, à cette tradition, si elle l'avait abandonnée, — le sentiment que sa fonction est multiple, que les étudiants doivent avoir sans doute la meilleure part d'elle-même, mais qu'elle se doit aussi au public, et même à un public élargi. Il ne faut pas, dans un régime démocratique, que la science ait l'air d'une chose secrète ; il ne faut pas, pour beaucoup de raisons, qui ne sont pas toutes des raisons utilitaires, que soient tenus trop loin du culte qu'on lui rend ceux qui le subventionnent. Or c'est la Sorbonne, qui, de ce culte peut le mieux entr'ouvrir les portes. La Sorbonne, ce fut sa faiblesse, mais c'est aussi sa force, ne s'est jamais contentée et ne se contenterait pas aujourd'hui d'être une école professionnelle.

Depuis le moment où nous avons laissé la Sorbonne, dans l'éclat que jetèrent sur elle les années qui précèdent et préparent 1830, de grands événements politiques se sont passés, qui ont tous eu une répercussion dans l'enseignement, qui auraient pu l'avoir plus grande, et qui permettent même de juger de la force de résistance d'une institution pédagogique une fois assise. D'abord, les problèmes ont un aspect professionnel, qui trompe d'ailleurs sur leur véritable portée. Parmi les ministres de la monarchie de Juillet, ceux qui, comme professeurs, avaient le plus contribué au succès de la maison où ils enseignaient, Guizot et Cousin, eurent le sentiment de l'excès même de ce succès et du danger qu'il y avait, comme écrit Guizot dans ses *Mémoires*, de voir Paris attirer et absorber moralement la France. C'est ainsi l'idée d'universités provinciales qui renaît. Ministre quelques années après, Cousin reprendra la même thèse. Villemain était d'un autre avis. Mais ce sont des raisons d'opportunité qui empêchèrent les projets de Guizot et Cousin de prendre corps, et amenèrent à constituer, par la multiplication des facultés déjà en surnombre, autant d'obstacles pour ceux qui reprendront ces projets. La liberté de l'enseignement, promise depuis la Charte, était dans les prévisions à brève échéance. Elle eût été accordée, quoique dans des conditions sans doute différentes, même s'il n'y avait pas eu les journées de juin. Or les apôtres de cette liberté d'enseignement réclamaient la collation des grades, tout en s'inclinant devant les jurys de baccalauréat, composés de professeurs de faculté. Pour la commodité des

candidats, et pour couper court à de plus grandes exigences, on créa donc des facultés. Le baccalauréat poursuit ainsi sa carrière de législateur de l'enseignement supérieur.

Avec l'Empire, la politique est au premier plan. Mais ce sont surtout les personnes qui sont frappées, et leur statut. Jules Simon est révoqué avec Quinet, Michelet et Mickiewicz, « pour avoir donné un enseignement de nature à troubler la paix publique ». Jules Simon, au lendemain du 2 décembre, avait déclaré à ses auditeurs de Sorbonne que, s'il n'y avait qu'un seul « non » dans l'urne du plébiciste, ce bulletin serait le sien. On ne peut nier que c'était faire, en un jour un peu exceptionnel, il est vrai, de la politique en chaire. Cousin et Guizot sont mis d'office à la retraite. Plus de garantie pour le choix des professeurs, et plus de garantie pour le professeur dans la chaire une fois obtenue. Le serment devient obligatoire, en même temps que le port de la barbe. Les années où ces mesures furent prises ont laissé un souvenir douloureux d'oppression. On cherche aussi à atteindre les idées, moins faciles à atteindre que les personnes. La chaire où avait enseigné Cousin est transformée en chaire de grammaire comparée. Le règlement d'études de l'École normale porte pour la philosophie : « La philosophie y sera enseignée comme une méthode d'examen pour connaître les procédés de l'esprit humain dans les lettres et dans les sciences. » Au lycée, la classe de philosophie s'appellera classe de logique. La philosophie est la victime désignée de toutes les réactions. Fortoul se félicita, a-t-on raconté, d'avoir, par ces mesures, sauvé l'Université. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que telle était la poussée, d'où la loi de 1850 était sortie, que peut-être il disait vrai.

Le même Fortoul, qui avait connu, aux facultés de Toulouse et d'Aix, les succès oratoires d'un professeur de lettres françaises, a, comme un Cousin et un Guizot, la conscience de leur vanité, et de tout ce que ce type d'enseignement comporte d' « appel aux passions », ou de « sacrifices aux caprices de la mode ». Il promulgua des programmes pour tenir en laisse le professeur, mauvais moyen déjà employé par le premier Empire. Mais il a l'idée, dont il faut lui savoir gré, qu'une autre méthode serait de donner aux professeurs des facultés des lettres des étudiants. Car, dans toute cette histoire, on voit des professeurs à la recherche d'étudiants, alors que c'est le contraire qui sem-

blerait naturel. Et Fortoul croit les trouver, mais au moyen d'une règlementation trop méticuleuse et trop autoritaire, parmi les étudiants en droit.

Il faut arriver au ministère Duruy pour que le point de vue change. Il ne s'agit plus alors de traiter les professeurs en suspects; il s'agit d'organiser l'enseignement, en ayant pour fins la science et le progrès des esprits. Ce principe élémentaire posé, le problème entrevu par Fortoul prend toute son importance. « Nous avons, écrit le ministre à son souverain, un problème à résoudre, celui de donner à nos professeurs, au lieu d'un auditoire flottant et sans cesse renouvelé, de véritables élèves. » Ces élèves, ce seront les candidats à l'enseignement. Quand les facultés considéreront la préparation à la licence comme l'essentiel de leur besogne, les deux ou trois maîtres d'études jusqu'ici égarés et dépaysés dans un auditoire mondain se sentiront chez eux, et les collèges ne se contenteront plus comme professeurs de bacheliers. Le « grand public » n'est pas, pour cette raison, mis à la porte des facultés. Le ministre trouve bon qu'elles continuent d'entretenir le mouvement intellectuel créé autour d'elles. Mais il devra y avoir comme une hiérarchie différente des préoccupations et des fins pour le professeur. C'était beaucoup plus demander qu'il ne semble. Aussi, pour cette tâche nouvelle, Duruy se rend compte qu'il faudra des hommes nouveaux, plus nombreux, comme les *privat-docenten* allemands, que les professeurs en titre. Projets intéressants qui vont bientôt être repris, et que quelques années écoulées auront fait mûrir. Enfin Duruy, averti par quelques résistances opposées à ces premiers efforts, et désespérant d'inculquer aux facultés les exigences des méthodes scientifiques, à la Faculté des lettres en particulier le goût de l'érudition, vers laquelle son métier d'historien le portait, créa, à côté, l'École pratique des hautes études. Ce n'est pas une institution supplémentaire faisant concurrence aux facultés, mais un principe attaché à elles de transformation et de vie nouvelle. L'École pratique des hautes études, cette annexe de nos facultés parisiennes, est le meilleur titre de gloire de Duruy.

Si l'on met à part cette offensive novatrice hardie, la Sorbonne de la fin de l'Empire ressemble à celles des dernières années de la Restauration et du gouvernement de Juillet. Des

locaux il vaut mieux ne rien dire. Depuis le gouvernement de Juillet, on parle de reconstruction. Le mode d'enseignement, c'est la grande et la petite leçon. La grande leçon, c'est l'œuvre d'art hebdomadaire à mettre sur pied. La petite leçon aurait pu être la leçon pour étudiants. Mais, à Paris, les normaliens ont à domicile ce qu'il leur faut. Théoriquement ils doivent suivre la petite leçon; mais, en fait, la majorité s'abstient. Les professeurs sont au nombre de douze, un peu plus qu'en province. On les appelle les douze grands dieux. Presque tous sont des maîtres illustres. Voici les douze chaires : six pour les littératures classiques, poésie grecque, latine et française; éloquence grecque, latine et française; une pour la philosophie; une pour l'histoire de la philosophie; une pour l'histoire ancienne; une pour l'histoire moderne; une pour la géographie, la seule pour toute la France; une pour les littératures étrangères, toutes les littératures étrangères.

Comment cet Olympe se peupla, et comment les étudiants que l'on ne trouvait pas pour écouter douze « petites leçons » par semaine se multiplièrent, au point que deux cents leçons leur suffisent à peine, c'est la réussite pédagogique dont nos aînés et nous avons été les témoins. L'idée d'une faculté des lettres que, jusqu'ici, les expériences offertes avaient incomplètement satisfaite, va achever de se réaliser. L'âme va trouver le corps qu'elle cherchait. »

RAYMOND THAMIN.

(*A suivre.*)

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE

CINQUIÈME PARTIE (1)

On m'avait fait faire, pour le goûter, un affreux chapeau de paille surchargé de nœuds de rubans, que je me promettais d'ôter dès l'arrivée.

Le mercredi, un mot du général Anselme, adressé à ma mère, la prévenait que le goûter était remis au samedi.

Le samedi, il pleuvait à verse. Tandis que nous faisions, sous des parapluies ruisselants, les trois cents mètres qui nous séparaient du Palais, je pensais que ça n'allait pas être drôle de rester enfermées dans les salons avec les grandes personnes.

Il y avait déjà du monde : les Ambert et les Braccini, la marquise de Ludre, Mme de Mitry et Mme d'Arguèse, la très belle femme d'un des colonels d'infanterie. Peu après, Mme de Soubeyran arriva avec sa fille et ses petits enfants et remorquant son mari, un grand homme à favoris, qui avait l'air en bois. Elle dit au Maréchal :

— N'ayant à craindre aucunes folichonneries champêtres par ce temps affreux, je me suis décidée à venir pour vous présenter monsieur de Soubeyran, mais soyez tranquille, je ne vais pas m'éterniser... Je me rends bien compte que vous ne devez pas aimer les gêneurs officiels...

Elle s'arrêta un instant, promenant autour d'elle ses yeux vifs, et ajouta :

— Je n'aperçois pas le pompeux président Lezaud!

Le Maréchal se mit à rire, sans répondre. Mais le général Anselme, très lié avec nous, dit à ma mère :

Copyright by Gyp, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars, 15 avril et 15 mai.

— Le président était invité. Seulement, j'ai dû m'informer, afin de choisir un jour où il n'est pas libre, et c'est pour ça que le goûter a été renvoyé du jeudi au samedi...

— Où donc est monsieur de Lostanges? demanda Mme de Mitry.

— Probablement en train de se bichonner, répondit Canrobert qui, lui aussi, cherchait des yeux son aide de camp.

Comme le général Anselme, le vicomte de Lostanges habitait le Palais. Au deuxième étage, sur un long corridor, il y avait des chambres plus ou moins confortables, occupées jadis par les pages de la petite cour de Stanislas. Le Maréchal les avait offertes aux officiers qui n'étaient pas mariés. Quelques ordonnances y logeaient aussi. Quelquefois, en jouant à la cachette ou en voulant dépister Chalumeau, qui nous cherchait, Jeanne et moi, nous étions montées là.

— Si Lostanges ne descend pas, dit le Maréchal, on va aller le prévenir...

Des femmes d'officiers arrivaient, le salon se remplissait. Mme de Soubeyran déclara :

— Ça manque un peu d'hommes!

— Envoyez chercher Lostanges, dit le Maréchal au général Anselme, il a peut-être oublié l'heure...

Le Général répond :

— Je vais sonner dans les bureaux...

Et il file d'un pas raide et allongé à travers les salons, tandis que je le regarde en pensant : « C'est tout de même vrai qu'il est maigre!... »

Cette réflexion se rapportait à des propos tenus quelques jours auparavant, devant moi, par l'ordonnance du Général. Le général Anselme est grand et d'une maigreur vraiment squelettique. Il a, malgré une certaine raideur, une jolie silhouette, en bourgeois surtout. (Aujourd'hui, les officiers disent : s'habiller en *civil*). Il aime les jolies femmes, et les jolies femmes se laissent volontiers faire la cour par lui. Il est sympathique à tout le monde, aimable, bien élevé. Il a fait, avec le Duc d'Aumale, les campagnes d'Algérie, et demeure toujours en relations suivies avec lui. Comme je remarquais, en jouant dans le parc avec Jeanne, que le Général qui passait près de nous avait vraiment bonne façon, un des soldats présents avait dit :

— Dommage que ses rhumatismes le gênent si fort...

qu'y a des jours où qu'y peut r'muer ni pieds ni pattes...

— Tiens! on ne s'en aperçoit pas!

— Moi, j'm'en aperçois bien!... sans parler qu'il est raide comme la Justice, c'est moi que je lui mets son papier Fayard, qu'on dirait un vieux mur couvert d'affiches... Et c'qu'il est maigre!

Et l'homme avait conclu :

— Tout ça l'empêche pas d'être bougrement gentil! L'a l'air sécot comme ça, mais y a pas meilleur que lui!

Le Général était entré dans son bureau. Il alla tirer un des cordons de sonnette qui pendaient, attachés à d'énormes ressorts. La fenêtre était ouverte, on entendit la cloche, qui sonnait au second étage. Mais personne ne vint à l'appel.

— Eh bien? demanda le Maréchal, qui arriva au bout d'un instant.

— Je vais resonner! dit le Général, qui tira de nouveau le cordon.

Mais, cette fois, on n'entendit rien, et le Général, qui continuait à tirer, dit :

— Je ne sais pas ce qu'il y a!... on dirait que la sonnette est accrochée... le ressort n'a pas l'air de jouer... il y a une résistance... je vais monter...

— Mais non, observa le Maréchal, on va envoyer un domestique...

En se retournant, il vit Jeanne, les Beauchamp et moi, qui regardions ce qui se passait, et acheva :

— Ou un des enfants, tout bonnement... Sibylle! sais-tu où sont les logements des officiers?

— Oui, monsieur le Maréchal.

— Eh bien! va-t'en dire au capitaine de Lostanges de descendre, parce qu'on va goûter...

— Je vais encore sonner, dit le général Anselme, qui reprit le cordon à l'instant même où je sortais du bureau.

En deux sauts, je fus au deuxième étage.

Juste en face de l'escalier était une grande pièce, dont la porte était ouverte. J'aperçus plusieurs lits. C'était évidemment là que couchaient les ordonnances. Il y avait deux soldats dans la chambre. L'un d'eux riait, assis sur une chaise. L'autre, debout sur le lit, tenait avec des pincettes le battant d'une grosse cloche, et disait rageusement :

— Sonne donc, vieille carcasse!

Ce n'était pas l'ordonnance du général Anselme. Je remarquai en riant :

— Ben! c'est pas étonnant qu'on pouvait pas sonner!

L'homme se retourna, devint très rouge, et lâcha le battant. Puis, venant à moi, il me dit :

— Vous allez pas moucharder, toujours?... Vous savez, on blague comme ça, histoire de rire, mais on aime bien le Général tout d'même...

Je répondis :

— Bien sûr!

Et je demandai :

— Où est la chambre du capitaine de Lostanges?

— La troisième... y a sa carte collée dessus... Mais, si c'est pour le voir, l'est pas là...

Je dis, étonnée :

— Comment, il n'est pas là... où est-il?

— Ça, j'ignore, ma p'tite demoiselle, mais y a plus d'une heure qui s'a trotté...

— Vous ne savez pas quand il va rentrer?

L'homme assis me dit, en se balançant sur sa chaise :

— Pas avant d'main matin, probablement... L'a dit qu'il avait pas d'ordres...

Et, pour me donner confiance dans son affirmation, le soldat ajouta :

— C'est moi qu'est son ordonnance...

Je demandai encore :

— Vous êtes bien sûr qu'il n'est pas rentré sans que vous l'ayez aperçu?

— Vous pouvez y voir... la porte est toujours ouverte...

Je fis quelques pas dans le corridor. Sur une porte était collée une carte de visite : « Le capitaine Raoul de Lostanges. »

Je frappai. On ne répondit pas, mais j'ouvris quand même la porte, parce que ça m'amusait de voir la chambre du joli aide de camp.

C'était une grande pièce, presque vide. Un lit, une toilette, deux fauteuils et une table la meublaient peu. Aux murs, il y avait des accessoires de cotillon et une guitare. En somme, c'était plutôt nu. Mais, sur la table, j'aperçus, seul bibelot élégant, dans cette chambre qui ne l'était guère, un amour de petit

flacon ventru, en cristal, recouvert d'une sorte de résille d'or.

Et, en même temps que je restais en extase devant le flacon, je pensais à ce que j'allais dire en bas. Je me rendais bien compte que le Maréchal tenait à avoir à son goûter l'aide de camp aimé des belles dames, et que, s'il apprenait qu'il était allé se promener, il serait furieux contre lui. Au lieu de dire qu'il était sorti, je pouvais dire qu'il était malade... Oui! mais alors, on monterait pour savoir quelle maladie il avait? Tout à coup, une idée lumineuse me vint. J'allais dire qu'il avait une fluxion!... On le connaissait assez pour savoir qu'il ne se montrerait pas dans cet état ridicule, et on n'insisterait pas. Seulement, il fallait le prévenir. J'étais restée sur la porte sans entrer. Un des hommes me dit :

— On peut dire que vous vous l'incrustez dans l'œil, toujours, la chambre du capitaine...

Je répondis par une question :

— Pourriez-vous me donner une plume, du papier et une enveloppe? Je crois qu'il ne faut pas dire que le capitaine est sorti... Je veux l'avertir de ce que je dirai au Maréchal...

L'ordonnance de M. de Lostanges s'avança :

— Tant mieux si vous pouvez empêcher que l'capiston trinque!... l'est trop gentil...

Il me fit entrer et me montra sur la table du papier à lettre et des plumes.

Au galop, j'écrivis :

« Monsieur, le Maréchal m'envoie vous chercher pour le goûter. Je pense qu'il ne faut pas dire que vous êtes sorti. Je vais dire que vous ne voulez pas descendre parce que vous avez une fluxion et que je vous ai pas vu.

« Sibylle. »

Le soldat qui, debout derrière moi, lisait ce que j'écrivais, constata avec une certaine bienveillance :

— Mâtin!... vous en avez, du vice!

Dans l'escalier, je rencontrai Jeanne, qu'on envoyait à ma recherche, et le Maréchal m'apostropha dès l'entrée :

— Ben, tu y as mis du temps!... et tu ne ramènes pas Lostanges, encore!

— Peut pas descendre... il a une fluxion!

— Une fluxion!... Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là? il n'avait rien du tout ce matin...

— Non... ça lui est venu tout d'un coup...

— C'est gros?

— J'l'ai pas vu... Y veut pas qu'on l'voie!... Y m'a parlé au travers de la porte... L'est désolé... à cause du goûter...

Toutes les figures s'étaient allongées. Il y eut un silence.

Le Maréchal dit, narquois :

— Je suis désolé aussi, mesdames, mais ça n'est pas ma faute!

A ce moment, la porte fut ouverte à deux battants, et l'huissier annonça :

— Monsieur le premier Président Lezaud!

— Monsieur le Maréchal, dit le magistrat en s'avançant pompeusement vers Canrobert, qui semblait médusé, j'ai pu, heureusement, me rendre libre à temps pour répondre à votre aimable invitation... je ne l'espérais pas...

Mme de Soubeyran s'était levée brusquement :

— Monsieur le Maréchal, je pense que vous m'avez assez vue... et Monsieur de Soubeyran aussi... je vous laisse ma progéniture...

Au premier Président, qui s'inclinait devant elle en disant :

— Madame, je vous salue!

Elle répondit, bourrue :

— Moi aussi, monsieur, moi aussi...

Et elle s'en fut, marchant comme un commissionnaire, tandis qu'elle confiait au Maréchal, qui courait pour la rattraper :

— Ce type-là m'a fait découvrir que j'ai des nerfs... J'aime mieux m'en aller, parce que, quand je le vois, j'ai trop envie de le chiffonner!

Un peu plus tard, un fonctionnaire, qui avait une très jolie femme, arriva seul, et s'excusa en disant :

— Je vous demande pardon, monsieur le Maréchal, ma femme m'envoie à sa place, alors qu'elle était seule invitée...

— Comment, seule invitée?

— Oui... Non... je crois, monsieur le Maréchal, que vous l'avez invitée verbalement, et sans parler de moi, ce qui est bien naturel, puisque vous savez que mes occupations me retiennent toute la journée... Mais ma femme a été souffrante au dernier moment, et nous n'avons trouvé que ce moyen

de vous avertir... Maintenant que c'est fait, je me sauve...

— C'est bien dommage que sa femme ne vienne pas, dit le Maréchal à Mme de Beauchamp, vous auriez vu la plus jolie femme de Nancy...

L'après-midi se traîna péniblement et, en revenant à la maison, Jeanne me dit :

— Vois-tu, les goûters nombreux, ça n'est jamais amusant!

* * *

Au moment où je rentrais, l'oncle Adolphe m'appela chez lui et me demanda :

— Tu n'es pas fatiguée de ta journée?

— Pas du tout! Pourquoi?

— Parce que, alors, tu vas aller chez Wiener, avec le vieux Claude, lui réclamer mon papier, qu'il ne m'a pas envoyé... Je n'en ai plus un brin pour ce soir... Et ne reviens pas sans l'avoir, tu m'entends.

Wiener était le papetier de l'oncle Adolphe. Il avait, dans la rue des Dominicains, la plus grande boutique de papeterie de Nancy, boutique rendue célèbre par l'admirable beauté d'une demoiselle blonde, qui servait les clients d'un air majestueux et endormi. Dans la rue des Dominicains, il n'y avait aucune maison à porte cochère. Rien que des boutiques, et, à côté de chacune, une petite porte et une allée qui donnaient accès dans la maison. A l'instant où nous entrions, le vieux Claude et moi, chez Wiener, je vis sortir de l'allée qui séparait la boutique du magasin de gants voisin, la jolie dame qui n'était pas venue au goûter parce qu'elle était malade. Elle regarda de côté et d'autre d'un air inquiet, et fila très vite par la rue Saint-Georges.

La pluie avait cessé et il faisait très chaud. La porte du magasin de Wiener était grande ouverte, et je regardais du seuil ce qui se passait dans la rue pendant que j'attendais le paquet. Tout à coup, brusquement, je me trouvai nez à nez avec le capitaine de Lostanges qui, lui aussi, sortait de la petite allée. Il parut plutôt contrarié de me voir, porta la main à son képi et allait traverser la rue, mais je l'arrêtai et, en deux mots, je lui expliquai ce qui s'était passé au Palais. Il se mit à rire et me dit :

— Petite Sibylle, vous êtes un ange descendu du ciel pour

me protéger... Je ne peux pas assez vous dire quel service vous m'avez rendu... Le Maréchal est excellent, mais il m'en aurait voulu beaucoup d'avoir séché sa réception...

Il ajouta négligemment, mais ça manquait de naturel :

— Que j'avais, d'ailleurs, totalement oubliée! Dites-moi, je voudrais bien vous faire plaisir, moi aussi... Je sais que vous n'aimez pas les bonbons... ni les poupées, ni, en général, les jouets... Dites-moi ce que vous voudriez avoir?

Je répondis sans hésiter :

— Le petit flacon que j'ai vu sur votre table quand je vous écrivais...

— Phuuu!... Que ça?

Et je vis bien que la demande lui paraissait exorbitante. Alors, je dis :

— Vous savez, monsieur, si c'est trop beau, faut pas me le donner... J'ai dit ça, parce que vous avez voulu que je dise quelque chose...

— Vous aurez le petit flacon, affirma M. de Lostanges, je vous l'enverrai demain... Au revoir, petite Sibylle, et merci!

— Il est bien gentil, le capitaine de Lostanges, dit la belle demoiselle qui continuait à ficeler le paquet. C'est un de nos bons clients... et comme il habite la maison, il entre pour un oui ou pour un non au magasin...

Je demandai :

— Comment! il habite la maison? Je croyais qu'il était logé au Palais...

— Officiellement, oui... mais ces messieurs ont tous des appartements en ville... Le général Anselme aussi en a un...

Le lendemain matin, Grand père entra dans ma chambre. Il tenait à la main le petit flacon et une lettre. Il me dit :

— Il paraît que tu dois me raconter à propos de quoi Lostanges t'envoie ce cadeau, beaucoup trop beau pour un enfant...

« Mon colonel, écrivait M. de Lostanges, votre petite fille vous dira elle-même pourquoi le vieux camarade qui joue quelquefois avec elle et la petite Ambert dans le parc du Palais, lui envoie ce bibelot, qu'elle a bien mérité.

« Veuillez croire, je vous prie, mon colonel, à mon respectueux dévouement.

« LOSTANGES. »

— Alors, me dit Grand père, à moitié riant, à moitié fâché, tu as trompé le bon Maréchal qui avait confiance en toi?

— Oh!... trompé!... C'était pas bien méchant... Et je ne voulais pas que le capitaine de Lostanges fût puni parce qu'il avait envie de faire quelque chose de plus agréable...

— Il ne pouvait pas être puni pour un manquement qui n'avait rien à voir avec le service... Et puis, pourquoi dis-tu qu'il avait quelque chose de plus agréable à faire qu'à goûter avec Marie Ambert, les Braccini, ta Maman, et beaucoup d'autres femmes charmantes...

— ...

— Pourquoi ne réponds-tu pas? Tu sais ce qu'il avait à faire?

— Oui... c'est-à-dire, je crois que oui...

— Quoi?

— Ben, j'crois qu'y voulait faire une petite orgie avec une dame bien plus jolie que toutes celles que vous venez de dire...

— Une petite orgie! répéta Grand père, ahuri. Qu'est-ce que tu entends par là?

Ce que j'entendais?... C'était à la fois très vague et très précis. Je racontai à Grand père ma double rencontre de la veille. Il me répondit :

— Il est possible que Lostanges et cette dame soient allés tout bonnement chez des fournisseurs qui habitent à côté de Wiener et se soient rencontrés par hasard; mais, en admettant que ta supposition soit juste, pourquoi parles-tu d'orgie? Qu'est-ce que tu entends par là?

— J'entends... ce que j'ai vu dans les livres! des choses vagues.

— Mais encore?

— Ben... manger du pâté de foie gras, des glaces... boire du vin de Champagne en se roulant sur des fleurs et en respirant des parfums... Enfin, faire des affaires comme Sardanapale dans les tableaux, vous comprenez?

— Je comprends, surtout, que tu as beaucoup trop d'imagination... Dans tous les cas, écoute bien ce que je vais te dire... Il ne faut raconter à personne... à personne, tu m'entends, ce que tu as vu hier...

— Pas même à Jeanne?

— Pas même à Jeanne... C'est très mal de raconter ce que l'on est seul à savoir par surprise, c'est bas et vilain, c'est ce qu'on appelle des ragots ou des cancans, comprends-tu?...

Sans compter que ça peut amener des choses graves... des brouilles...

— Oui, Grand père...

— Et puis, tu deviens trop grande pour qu'on te laisse autant la bride sur le cou...

La porte de ma chambre était ouverte. Par la fenêtre de l'antichambre, — celle d'où nous faisions la gouttière, — on entendait siffler dans le bureau des plantons. Je courus à la fenêtre et j'appelai :

— Boucheron!... tu n'as pas trouvé ma corde à sauter dans la cour, par hasard?

— Comment! demanda Grand père, positivement stupéfait, tu tutoies les plantons à cette heure?

Je répondis :

— Oui... quelquefois...

Et j'ajoutai, pour m'excuser, et croyant arranger les choses

— Mais y m'tutoient, eux aussi...

La vérité, c'est que, si je tutoyais les plantons, et si, parfois, ils me rendaient la pareille, ils n'en étaient pas moins, avec Jeanne et avec moi, d'une douceur et d'une politesse extrêmes. Ce qu'ils pouvaient être gentils, et patients, et attentifs quand on les chargeait de nous surveiller, est impossible à dire. Les soldats, — du moins ceux de ce temps lointain, — avaient toutes les qualités requises pour être bonnes d'enfants. Jamais un gros mot, jamais un mouvement d'humeur. Certainement, tout en m'appelant toujours Mademoiselle, le vieux Claude avait avec moi beaucoup plus de laisser aller, et la femme de chambre de Grand mère, la grosse Joséphine, — Jeannette avait épousé François, le cocher des Ambert, et je n'avais plus de bonne, — était infiniment moins châtiée en ses propos que Boucheron, Chalumeau et les autres.

Grand père me regarda et conclut :

— Quel malheur que tu ne sois pas un garçon!...

***

Un matin, Grand mère me dit :

— Si tu veux venir entendre de la musique dans la chapelle des Pères, je t'y emmènerai tantôt avec moi...

Je demandai, méfiante :

— De la musique seulement?...

— Naturellement, il y aura aussi un sermon... un sermon du Père Jaxel...

— Vous savez, Grand mère, je ne reste pas facilement longtemps tranquille... à moins que je ne m'endorme... et vous voulez pas que j'dorme au sermon... Alors, vaut peut-être mieux pas...

— Comme tu voudras!... dit un peu sèchement Grand mère.

Je vis que je la contrariais. Et elle était pour moi tellement bonne!... D'autre part, je me souvenais de l'histoire de la sauce verte et de la curiosité que j'avais eue alors de voir ceux qui l'avaient mangée. Alors, je dis :

— J'irai tout de même avec vous, si vous voulez, Grand mère.

A quatre heures, la grosse Joséphine m'invita à mettre ce que j'appelais « mes plus beaux vêtements ». En l'espèce, une robe de popeline écossaise, rose et bleue, que j'avaie eue quatre ans plus tôt, mais qui, rarement portée, était restée très fraîche. Comme j'avais beaucoup grandi, on l'avait allongée avec une large bande de velours bleu. C'était purement affreux et beaucoup trop chaud pour la saison. Avec ça, un chapeau de paille chargé de coques de velours bleu, qui m'écrasait. Grand mère me regarda avec satisfaction et déclara :

— Tu es très bien comme ça... Dépêchons-nous pour ne pas être en retard...

La chapelle, assez petite, était bondée quand nous fîmes notre entrée. Il y avait toutes les dames élégantes que je connaissais de vue et quelques hommes, jeunes presque tous. Ça ne ressemblait pas du tout à l'assemblée des vieux messieurs que j'avais vus à la cathédrale quand Grand père m'y emmenait entendre les « discours » du Père Félix. Car, je ne sais pas pourquoi, mais quand il s'agissait du Père Félix, on disait les discours et pas les sermons.

M. Henry d'Hennezel, un des jeunes gens chics, sinon le plus chic, de Nancy, voyant que Grand mère n'avait pas de chaise, lui avait donné la sienne. Mais moi, naturellement, j'étais debout, et il m'a toujours été très pénible de rester debout sans remuer. Je pensai que ça commençait mal. Pour me distraire, je me mis à regarder autour de moi. Un chuchotement continuel, des toilettes claires; la quantité de jeunes femmes au milieu desquelles les vieilles se perdaient sans

attirer l'attention; les quelques hommes, jeunes et élégants, disséminés un peu partout, tout cela donnait à la petite chapelle l'aspect d'un salon beaucoup plus que d'une église. On causait, on changeait de place, on grouillait. Grand mère disait son chapelet sans lever les yeux. Enfin, la demie de quatre heures sonna. On sembla attendre anxieusement quelque chose, et subitement, sans que j'aie vu d'où il sortait, le Père Jaxel parut devant l'autel. Il y eut, dans la chapelle, une sorte de frisson, puis un murmure étouffé, qui me rappela, en plus discret, celui de la foule, lorsqu'elle voit, au feu d'artifice, retomber la baguette d'une fusée. Le Jésuite fit le signe de la croix et, au milieu d'un silence profond, se mit à parler d'une voix blanche, tandis que je pensais :

— Mon Dieu!... je crois que je vais éternuer!... et Grand mère se figurera que je l'ai fait exprès.

En même temps qu'elle me terrifiait, cette idée me donnait envie de rire. Et j'avais parfois d'affreux fous rires, qui scandalisaient les gens qui ignorent cette infirmité.

Je m'efforçai de fixer mon attention uniquement sur le prédicateur. Et je me dis : « C'est drôle, c'est tout à fait comme ça que je me le figurais!... »

Le Père Jaxel me paraissait, autant que ma myopie me permettait d'en juger, petit, étriqué des épaules, et, d'ailleurs, de partout. Sa tête mince, serrée aux tempes, ne s'élargissait qu'au menton, court et fuyant, mais carré et lourd. Le front était dénué de beauté; le regard mobile ne semblait jamais se poser, et le nez long et exagérément pointu, n'avait aucune forme précise : à un moment, il me paraissait aquilin, puis, tout à coup, je croyais voir qu'il se redressait d'une façon agressive. Le Père Jaxel faisait des petits gestes de l'avant-bras, mais ses coudes demeuraient toujours serrés contre son corps plat.

Ce qu'il disait, il m'eût été impossible de le résumer, même vaguement, mais ses phrases étaient élégantes. Ça ne ressemblait pas du tout au sympathique bafouillage du bon abbé Trouillet, le curé de Saint-Epvre, ni aux petits sermons galopés des vicaires. Il était beaucoup question de propagande et de religion éclairée et bien comprise. C'était une sorte de thème, sur lequel il faisait des variations. On écoutait avec recueillement. Je regardai M. Henry d'Hennezel, qui était

resté debout, à côté de moi, adossé à un pilier. Le veinard, il pouvait s'appuyer, lui, au moins! Ses yeux se fermaient à chaque instant. Il les rouvrait avec effort. Ses bras tombaient, mous devant lui, et, dans ses mains croisées, il tenait un petit chapeau de paille entouré d'un ruban. Tout à coup, ses doigts s'ouvrirent, et le chapeau tomba sur la tête d'une vieille dame assise devant lui, qui le regarda d'un air furibond.

Pendant ce temps, je réfléchissais et j'étais frappée surtout de ce que, parmi les dames qui étaient là, il y en avait beaucoup de celles de qui j'entendais Grand mère dire : « Elle ne va jamais à l'église!... »

Bien entendu, cette formule ne signifiait pas que la dame n'allait pas à la messe le dimanche. Dans une ville comme le Nancy de 1859, pareille chose était impossible. Mais Grand mère, — qui allait à la messe de sept heures et demie tous les matins, et qui faisait toujours, vers le soir, une station plus ou moins longue dans une église quelconque, sans parler des vêpres, des saluts, des sermons du mois de Marie, des retraites, etc., etc., — entendait que la personne dont elle parlait ne faisait que le strict nécessaire, sans plus, et, pour elle, le strict nécessaire équivalait à peu près à rien. Quand elle disait : « Elle ne va pas à l'église!... » c'était comme si elle eût dit : « Elle n'a pas de religion!... »

Or, ce jour-là, il me semblait que la petite chapelle était peuplée principalement des dames qui n'avaient pas de religion.

Dès que le Père Jaxel eut terminé son sermon, les chuchotements et le bruit des chaises recommencèrent. Les trois Jésuites assis dans le chœur s'étaient levés et avaient disparu. Alors, la musique commença. Il me sembla qu'on jouait l'ouverture, que je connaissais, d'un opéra duquel je me mis à chercher le nom avec acharnement, sans parvenir à le retrouver. A la fin, je n'y tins pas. Comme je savais que M. d'Hennezel jouait du violon, je le tirai par sa jaquette, en lui demandant, très bas :

— Qu'est-ce c'est qu'on joue, dites, monsieur?

Il me répondit :

— *La Juive*...

Je dis :

— Tiens, quelle drôle d'idée!... *La Juive*, dans une église!...

Il me sembla qu'il marmonnait entre ses dents :

— Oh !... une église !... si on veut !

L'*Ave Maria* de Gounod, orgue, chant et violon, commençait en même temps que le salut.

Grand mère me dit :

— Agenouille-toi par terre, si tu veux !...

Si je voulais !... Ah ! Dieu oui !...

Je m'agenouillai, assise sur mes talons, et l'office s'acheva.

Puis tout le beau monde de la chapelle se répandit dans le jardin, où vinrent eux-mêmes les Pères. Je reconnus le Père Félix, tout petit, osseux et carré, dont la tête énorme attachée sans cou aux épaules, m'impressionnait. Elle avait l'air d'un melon posé sur une borne. On causait, on riait, on semblait s'amuser énormément. Je n'avais pas du tout la sensation d'être chez des religieux. Et je demandai, sans aucune pensée ironique, à Grand mère, qui m'emmenait :

— Alors, on ne goûte pas !

— Tu es folle ! répondit Grand mère, froissée, tandis que, en trottant à côté d'elle, je pensais : « Faut absolument que je sache ce que Pascal a raconté sur les Jésuites... Moi, y n'me bottent pas... Oh ! là là !... non ! »

Au moment où, en rentrant, nous tournions sous la voûte, le vieux Claude sortait, un panier au bras. Grand mère demanda :

— Vous sortez bien tard !

— C'est Anna qui m'envoie chez Didelot, chercher des choses qu'elle a besoin pour son dîner...

Anna, c'était la cuisinière, et Didelot, notre épicier. Je dis :

— Laissez-moi aller avec Claude, voulez-vous, Grand mère, j'ai encore les jambes raides d'avoir été sans remuer pendant si longtemps...

— Va, si tu veux, avec lui, mais ne lui fais pas perdre son temps... Vous n'avez que trois quarts d'heure...

Tout en filant à côté de Claude, je sortis mon porte-monnaie de ma poche et je me mis à compter mon argent. Il me demanda :

— V'là qu'c'est qu'vous allez core vouloir aller au bazar ou qu'équ'aut' affaire comme ça ?

— Non, vieux Claude... mais, en revenant, tu me laisseras entrer chez Maujean, pas ?

Maujean, c'était le libraire qui demeurait place Stanislas.

— Oh! *mé* non!... vu qu'vous allez core fourrer vot'nez dans des tas d'livres...

— T'en prie, Claude!... J'en ai que pour deux minutes... je sais ce que je veux...

— Ça m'étonne, vu que, chez l'libraire, vous *voudreriez* tout!

Enfin, le vieux Claude céda.

La boutique de Grosjean Maupin, le libraire de la maison, était dans un des jolis pavillons bas de la place Stanislas, à côté d'un café. En entrant, je demandai :

— Est-ce qu'on peut avoir un volume tout seul de Pascal, monsieur Grosjean?...

— Mais oui, mademoiselle. C'est pour monsieur de Bacourt? Lequel?...

— *Les Provinciales...*

Le libraire s'en fut vers la pièce située au fond du magasin, en disant :

— Je vais vous chercher ça!... On ne vend pas ces ouvrages-là tous les jours; alors...

Il revint, tenant un livre, qu'il tapa du plat de la main pour faire tomber la poussière, puis, comme je lui tendais cinq francs, il les refusa :

— Pas la peine de payer... j'ai autre chose à envoyer demain à monsieur de Bacourt, on marquera ça avec...

Je dis, craintivement :

— C'est pas pour lui, ce livre-ci... c'est pour moi...

— Pour vous!... Ben, vous avez des drôles de lectures pour une petite demoiselle de votre âge! dit-il, étonné.

Le vieux Claude, qui trépignait d'impatience à côté de son panier, s'avança :

— C'est pas qu'vous achetez des livres qu'vous n'devriez pas, toujours? demanda-t-il, effarouché, que ça n'serait pas à faire, vous savez bien...

— Oh! observa le libraire, ça n'est pas un mauvais livre!... je m'étonne qu'il puisse amuser mademoiselle, voilà tout!

Il me rendit ma monnaie. Claude ouvrit la porte, s'effaça respectueusement, et me dit :

— Allons!... ouste!... trottez-vous, qu'nous allons être en retard...

M. de Lostanges, assis au café, me salua. Un officier, qui était à côté de lui, demanda :

— C'est la petite Mirabelle, n'est-ce pas?

— Parfaitement! répondit le capitaine de Lostanges.

Tandis que je pensais : « Si P'tite mère entendait ça, elle en ferait un, de nez!... »

J'avais ouvert mon livre et, jusqu'à la maison, je lus, en butant aux marches de l'Arc de triomphe et en accrochant les pavés pointus, malgré les observations du vieux Claude, qui me disait :

— Sûr que vous allez vous fich' par terre!... et même que ça sera rudement bien fait!

Grand père rentrait en même temps que nous. Claude, essoufflé, lui dit :

— J'veux prévenir Monsieur qu' mam'zel Sibylle m'a forcé d'entrer chez Grosjean, où qu'elle a acheté un livre d'un nommé Pascal...

— Est-ce vrai? demanda Grand père, stupéfait.

— Oui, Grand père!

Et, tout de suite, j'expliquai :

— J'voulais voir c'qu'y dit des Jésuites...

— Des Jésuites!... Par exemple!... Donne-moi ce livre... auquel tu ne peux rien comprendre...

Dans les quelques phrases saisies au hasard à travers les pages non coupées, j'avais compris que Pascal n'aimait pas les Jésuites. Je répondis, fièrement :

— J'ai pourtant déjà compris qu'Pascal et moi nous sommes tout à fait d'accord...

— Tu es absolument ridicule! dit Grand père.

GYP.

(A suivre.)

LE LIVRE AUX ÉTATS-UNIS

II[1]

LE LIVRE FRANÇAIS

LIVRES DE CLASSES ET LIVRES D'ENFANTS

Nous avons vu comment on conçoit les livres aux États-Unis, comment ils se vendent et comment ils se lisent. Nous ne nous sommes pas demandé comment ils s'écrivent. C'est que, de ce côté, la France a évidemment peu d'enseignements à chercher outre Atlantique.

Si écrire un livre, ou le *faire* (au sens de ποιεῖν), c'est à la fois posséder son sujet et le dominer, y clairement percevoir l'enchaînement des idées et des faits, composer avec soin, assurer un équilibre harmonieux entre une partie et l'autre, entre matière et manière, et donner au tout le fini qui convient (or, à tort ou à raison, c'est volontiers vers cette conception du livre que nous inclinons en France), il est probable que les Américains ont plus à envier au livre français que nous n'avons à envier au leur.

Si faire un livre, c'est faire un beau livre, choisir pour lui le caractère typographique le mieux approprié, illustrer le texte, l'orner, sans trop, user de belles encres, bref, obtenir que chaque page soit un paysage de mots, joli ou âpre, ou simplement grave, selon qu'est le livre, il est évident que là encore aucune leçon notable ne peut nous venir d'Amérique. Le livre

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai.

de luxe y est peu cultivé, peu répandu, et les quelques spécimens que j'en ai vus ne m'ont pas enchanté.

Mais si faire un livre, c'est le fabriquer de telle sorte que deux ou trois personnes, ou davantage, le puissent lire commodément, hygiéniquement, l'une après l'autre, les Américains ont évidemment fort à nous suggérer, voire à nous enseigner. Que ne fabriquons-nous, à leur instar, de meilleurs papiers pour nos livres d'usage courant? N'avons-nous pas tout l'alfa voulu en Afrique du Nord, cet alfa dont les Anglais nous achètent chaque année toute notre récolte, ou peu s'en faut? Que ne brochons-nous nos livres plus soigneusement, puisque nous tenons à les vendre brochés? Que ne les rognons-nous mécaniquement, en sorte que nous ne perdions plus notre temps à couper des pages et que le jeu du canif ou du coupe-papier s'insinuant entre les feuillets n'emporte plus, comme il arrive trop souvent, toute une feuille mal attachée?

Nous pourrions aussi apprendre à New-York l'art de relier en grande série, mais solidement et dans un style simple, agréable à l'œil, tous les livres destinés, par leur nature même, non pas à être lus une fois seulement, puis jetés, mais à être pris et repris, soit par leur propriétaire individuel, soit par des lecteurs successifs, dans un cabinet de lecture, par exemple.

Pour les livres scolaires, quelques exemples américains ne mériteraient pas moins d'être suivis. J'avais récemment sous les yeux, l'un à côté de l'autre, un manuel élémentaire d'histoire de France, — de ceux que nous mettons entre les mains de milliers d'enfants dans nos écoles communales, — et un manuel d'histoire américaine tel que les *grammar-schools* de New-York les distribuent gratuitement à leurs écoliers. Quelle différence! Le manuel français était médiocrement imprimé sur de médiocre papier ; toute l'apparence du volume était inartistique et mesquine. Quant à l'illustration, elle était vieillotte, mais sans charme. Elle rendait Clovis rébarbatif et ridicule, et sainte Geneviève elle-même y avait je ne sais quelle vulgarité étriquée qui faisait peine. Pauvre histoire de France! Que l'histoire d'Amérique était en revanche bien présentée, et comme elle faisait figure de sœur riche et belle, au regard de la nôtre! Des marges, de vraies marges lui donnaient allure véritablement royale, à cette histoire d'une démocratie plus

chétive à sa naissance que toute autre. Washington y était un véritable héros d'épopée, un paladin d'Amérique. Toute l'illustration, bien conçue, avait quelque chose de franc, de fier, de jeune, qui faisait plaisir à voir.

Et que dire alors des livres d'enfants, je veux dire des livres d'aventures, des livres amusants ou instructifs, ou l'un et l'autre, des albums historiés qu'Américains et Français donnent à leurs filles et à leurs garçons pour Noël, pour le Nouvel an, ou encore pour leur anniversaire? Bien souvent en France, le livre d'enfant destiné à amuser, — et il est bon en effet d'amuser l'enfance, si l'on veut éviter qu'elle ne se cherche ses amusements elle-même, et parfois de peu recommandables, — devient presque invariablement une sorte de farce assez dépourvue de finesse. Ou bien le lourdaud d'auteur fait des contorsions pour se mettre à la portée de son public juvénile, sans y vraiment parvenir. Dans ces livres, la gravure comique est à l'accoutumée caricature aigre et même méchante; toute l'illustration rappelle les dessins cruels et désabusés du *Rire*. Il y a naturellement des exceptions, mais ce sont des exceptions. Au contraire, le livre d'enfant en Amérique est toujours, avant tout et par-dessus tout, candide et « bon enfant ». On s'y moque, mais sans rancune. L'humour y reste humour, c'est-à-dire chose gaie et indulgente, — même entre dès larmes, — chose où le cœur a sa part, et sa bonne part. L'illustration, l'imagination y sont adorablement fraîches et enfantines.

Je prétends donc ceci : avant de nous mettre à écrire des livres pour la jeunesse, faisons venir de New-York un choix de bons livres d'enfants. Que dis-je, prenons-les au hasard, chez Duffield et C°, ou chez E. P. Dutton et C°, chez n'importe quel éditeur. Feuilletons ces charmantes *Stories by Mrs Molesworth*, de Sidney Baldwin, si joliment illustrées par Edna Cooke, ou ces délicieux poèmes de A. A. Milne, groupés sous le titre *When we were very young*, où se trouve notamment ce petit chef-d'œuvre de grâce et d'humour, *The King's Breakfast* (le déjeuner du Roi). Pénétrons-nous bien de cet humour malicieux, de ce *fun* sain et joyeux où il n'entre rien de bas ni de plébéien, refaisons-nous des âmes d'enfants (depuis quand est-ce déchoir?) et le livre français « pour la jeunesse » ne pourra qu'y gagner. Non seulement il plaira davantage aux enfants et aux parents français, et tentera par conséquent plus de lecteurs, — ce qui

est la première fonction de ce genre de livres, — mais il s'exportera, ce qui n'était pas le cas jusqu'à présent. Car, — je ne sais si la chose a été remarquée comme elle le doit, — à part les *Vieilles chansons* illustrées de Boutet de Monvel, et deux ou trois autres livres, à part quelques éditions de luxe trop chères comme *les Malheurs de Sophie* illustrés par Brissaud, nous n'exportons pas de livres pour la jeunesse. Les enfants d'Amérique ne connaissent pas nos livres! Et ce n'est que justice : si nous n'exportons pas, c'est que, dans ce genre, nous n'avons pas grand chose de bon à exporter!

Pour d'autres catégories de livres, au contraire, nous sommes exportateurs, parfois même gros exportateurs. Et nul doute que nous ne puissions augmenter le chiffre de nos ventes à l'étranger, si nous modernisions nos méthodes. Mais ici l'Amérique ne peut nous être d'aucun secours, car elle n'a pas d'expérience, n'exportant pour ainsi dire pas de livres, si ce n'est en Angleterre et dans les colonies britanniques, notamment au Canada. Dans les pays de vieille culture, en effet, en Italie, en France, en Hollande, et même en Allemagne, le livre américain est à peu près inconnu. Tout au plus y a-t-il, à Paris notamment, quelques dépôts de nouveautés à l'usage des touristes de passage. Pour ce qui est de l'Allemagne, le paradoxe veut même que ce soit l'Allemagne qui exporte aux États-Unis des livres d'auteurs américains. On connaît l'existence de cette collection Tauchnitz, imprimée et éditée à Leipzig, qui met en vente sur le continent les meilleurs romans anglais parus, et les plus récents. Depuis déjà bon nombre d'années, des auteurs américains ont été ajoutés à la liste : Mark Twain, Hergesheimer, Cabell et bien d'autres. Brochés, mais admirablement imprimés sur d'excellent papier lumineusement blanc, ces livres sont vendus à un prix bien inférieur aux prix pratiqués en Amérique pour l'édition ordinaire. La plupart des Américains les découvrent en Allemagne, en France ou en Italie, pendant leurs vacances d'été. Ils remportent, avec quelques volumes de la collection, le catalogue des milliers de livres disponibles dans la même série, et, pour peu qu'ils ne l'égarent pas au cours de leur voyage de retour, ils demeurent des clients intermittents de la maison Tauchnitz.

A flâner dans les librairies américaines, que ce soit Macmillan à New-York, Brentano à Chicago, ou le Sather Book

Shop, proche l'Université de Californie, à Berkeley, on s'avise vite que nous avons en revanche des leçons à prendre de l'Amérique pour la vente des livres à l'intérieur. Aux États-Unis, le libraire soigne le lecteur bien plus qu'en France. Il aurait d'abord honte de lui offrir ses livres dans des locaux sombres, encombrés, mal aérés, où trop souvent son collègue français détaille la pâture intellectuelle des grands et petits. Rien n'est épargné pour que le lecteur se sente à l'aise, d'immenses baies vitrées, des flots de lumière, de l'espace, toutes les prévenances possibles, ce sont là autant d'efforts justement calculés pour attirer le client, et, dès lors qu'on l'a attiré, pour le retenir. Le principal avantage que lui offre le libraire américain me paraît toutefois être celui-ci : il lui ouvre, sans même le connaître, un *charging account*, c'est-à-dire que le client a crédit dans la place. Il peut commander par téléphone (et il lui en coûte une minute, non pas cinq ou dix) n'importe quel livre. Le livre lui est livré à domicile une heure ou deux après la commande, s'il est en magasin. Sinon, une heure ou deux après qu'il est parvenu de New-York, ou du dépôt le plus proche. La facture accompagne le livre, mais elle n'est payable qu'à fin de mois. Automatiquement en effet, chaque client reçoit tous les trente jours, par la poste, le relevé des achats qu'il a faits le mois précédent. Et il paie à loisir, par chèque, en même temps qu'il règle sa facture mensuelle de lait, de pharmacie ou d'électricité.

De ce crédit-livre si intelligemment consenti, n'y a-t-il pas quelque chose à retenir? Je ne veux d'ailleurs pas donner à penser que je trouve tout parfait dans la librairie américaine. Il me semble d'abord que les libraires américains ne connaissent guère leurs livres, ni même les livres en général. Qu'arriverait-il, grand Dieu! s'ils n'avaient à leur disposition d'admirables bibliographies alphabétiques qui leur permettent de trouver le signalement du moindre livre sans aucun effort!

Il est même des cas où c'est l'Amérique qui trouve son profit à copier la France. Un des grands défauts de son système de librairie, jusqu'à ces derniers temps, était le manque d'organisation centrale. Un libraire de Saint-Louis qui voulait faire venir un livre de chez Doubleday Page et C°, un autre de chez Appleton, un troisième de chez Harcourt et Brace, devait écrire trois lettres différentes, et se faire expédier à ses frais trois

paquets différents, ou dix, ou douze. Mais l'an passé, s'inspirant du double exemple de Leipzig et de notre Maison du Livre, déjà vieille de presque dix ans, l'American Library Association a mis sur pied une *clearing-house* (1) qui remplit le même office et dont les débuts semblent promettre. La seule chose qui soit curieuse dans toute cette affaire, c'est qu'un immense pays comme les États-Unis, un pays où le besoin d'un organe central de librairie se faisait si fortement sentir, n'ait pris cette initiative que si tardivement, et à l'exemple de nos petits pays d'Europe.

Au demeurant, c'est surtout en matière de « bibliothéconomie » que nous avons de bonnes raisons de nous mettre à l'école des États-Unis. Certes, nous évoluons dans la bonne direction. Nous faisons un sérieux effort pour mieux « servir » le public. Nous lui ouvrons plus grandes que par le passé les portes de nos collections de livres. Notre Bibliothèque nationale a introduit l'électricité dans sa salle de lecture, en sorte que les lecteurs peuvent travailler plus longtemps, les après-midi d'hiver. Chaque année elle convie le grand public à de remarquables expositions qui permettent d'exhumer toute sorte de manuscrits, d'imprimés et d'estampes précieuses. Les bibliothèques municipales accentuent leur effort de prêt à domicile.

Mais nous sommes encore bien loin de compte, surtout en matière de bibliothèques d'enfants. A part la bibliothèque américaine de la rue Boutebrie et celle de la rue de l'Élysée à Paris, à part celle de Liévin, généreusement donnée par une Américaine, combien de bibliothèques d'enfants avons-nous encore? Serait-ce à dire que nos enfants méritent moins que ceux d'Amérique qu'on s'intéresse à eux, qu'on s'occupe d'eux? Non, sans doute. C'est seulement qu'en France l'initiative individuelle, les donations individuelles sont moins orientées qu'aux États-Unis vers les œuvres sociales, vers ce que j'appellerai la philanthropie par l'instruction, par la bonne utilisation des loisirs, tranchons le mot, par le livre. Or, dans la mesure où, chez nous, le livre est encore un peu un luxe individuel, je crois fort que nous avons quelque chose à envier à un pays où le livre, conçu comme une véritable hygiène du corps et de l'esprit, comme un contre-poids salutaire au sport et au travail,

(1) Office de répartition et de règlement, par compensation, des commandes.

est mis gratuitement à la portée de tous, de même que l'eau dans les maisons, de même que l'air, la lumière, la verdure dans les parcs magnifiques des villes.

LIVRES TRADUITS

Jusqu'ici, nous ne nous sommes occupés que du livre américain en Amérique. Nous venons de voir que la page imprimée y a été vouée à des usages nouveaux par le peuple le plus pratique de la terre, par celui qui a la foi la plus invulnérable en la démocratisation de toutes choses, que ce soit banques ou assurances, universités ou livres.

Mais une question plus particulière et peut-être plus importante se pose à nous : quel est le sort du livre français aux États-Unis ? Les Américains lisent-ils des livres français, et s'ils en lisent, quels Américains ? A quoi vont leurs préférences ? aux romans ? à la biographie ? à l'histoire ? aux sciences ? La guerre a-t-elle exercé une influence quelconque, en bien ou en mal, sur la vente du livre français outre-Atlantique ? Savons-nous nous y prendre pour répandre nos livres ? Et quels sont leurs rivaux les plus redoutables, en dehors, naturellement, des livres anglais ? C'est à ces points d'interrogation et à quelques autres, que nous voudrions brièvement répondre.

Constatons d'abord qu'en traduction anglaise, la littérature française a toujours été largement représentée dans les lectures des Américains du Nord. L'indépendance des États-Unis a coïncidé avec l'apogée, ou peu s'en faut, de notre prestige littéraire, artistique et philosophique. Les législateurs américains, un Jefferson en tête, étaient tout nourris des écrits de Montesquieu et des Encyclopédistes. Mais c'est presque toujours par le canal des traductions anglaises que cette influence s'est exercée. Tous ces pionniers et fils de pionniers étaient beaucoup plus occupés à défricher, à labourer, à forger coutres et herses, à créer lois, États, milices, bureaux, hôpitaux, qu'à apprendre les langues. Et pourtant la France était au premier plan de leurs préoccupations. Un Voltaire, un Rousseau parlaient au moins autant à leur imagination qu'un Burke.

Vinrent notre Révolution et le Premier Empire. Napoléon, c'est-à-dire la France, remplit le monde de ses exploits politiques et guerriers, ou de ses revers retentissants. Les traduc-

tions du français continuèrent de pénétrer dans les maisons de ces Américains déjà moins accaparés par la lutte contre la nature et l'homme, Anglais ou Indien. Pendant tout le XIXe siècle qui suivit, les traductions du français eurent cours aux États-Unis, soit dans des éditions anglaises, soit (surtout plus tard) dans des éditions américaines. Chateaubriand fut tôt connu, et Balzac, et Victor Hugo, et Anatole France. Quant à Flaubert et Maupassant, ils suscitèrent longtemps de la défiance. C'est assez compréhensible. Le puritanisme était encore dans toute sa rigueur, et les récits de Maupassant ne pouvaient que paraître trop osés. Sans doute Henry James rompit des lances en faveur du maître conteur normand, mais jusqu'à ces dernières années, seuls ses romans, notamment *Pierre et Jean*, et un choix de ses contes les plus innocents furent vraiment connus aux États-Unis. Maintenant, Maupassant est un auteur « du programme » dans les écoles secondaires des États-Unis.

Que depuis la guerre de 1914-1918, les traductions du français se soient multipliées, cela me paraît évident. Une curiosité nouvelle, et plus éclairée, et plus systématique a présidé au choix des œuvres à traduire. C'est ainsi que des translateurs bien équipés s'attaquent en ce moment aux œuvres complètes, ou peu s'en faut, de Stendhal, de Marcel Proust et de Gobineau. La présence ici de ces derniers noms indique assez que les Américains sont au courant des admirations françaises du jour. Mais les deux plus grands succès de vente récents ont sans doute été celui de l'*Anatole France en pantoufles*, de M. J.-J. Brousson et de l'*Ariel* de M. André Maurois. Il me paraît probable que le *Dial*, de New-York, — ce mensuel « très à la page » où M. Paul Morand publie régulièrement une lettre de Paris, — est pour quelque chose dans l'intérêt nouveau qui entoure les œuvres françaises contemporaines. En tout cas, le phénomène en soi est flagrant. J'ouvre le *Book-review* (supplément littéraire) du *New-York Times* des dimanche 16 et 23 janvier 1927 et constate qu'il y est question, soit dans le texte, soit dans les annonces, des livres suivants qui venaient d'être publiés en traduction anglaise ou allaient sortir : Scènes du *Mystère du Siège d'Orléans* (XVe siècle) choisies et traduites par Joan Evans ; Curnonsky et Marcel Rouff, *le Guide de l'Épicurien en France* : I. *Paris, les environs de Paris et la Norman-*

dic; *Contes complets* de Maupassant en un volume; G. Goyau, *le Cardinal Mercier*; Clemenceau, *Démosthène* et *Au soir de la pensée*; Guy de Pourtalès, *Vie de Liszt* et *Vie de Chopin*; Roger Martin du Gard, *les Thibault* (2 volumes, $, 5); Jessie Crosland, *Raoul de Cambrai*; *Souvenirs* de la comtesse de Mercy-Argenteau sur Napoléon III.

Voilà, on en conviendra, une liste éloquente.

LIVRES EN FRANÇAIS

L'histoire du livre proprement français aux États-Unis est quelque peu différente, et sans nul doute moins brillante. Pour des raisons évidentes, le livre français ne s'y est jamais beaucoup vendu, à part quelques exceptions qui confirment la règle. On savait, on sait encore très peu le français aux États-Unis. Il fut même un temps où les uniques consommateurs de livres français aux États-Unis étaient les émigrés français, certains émigrés français, parmi lesquels il convient de nommer les huguenots ou descendants de huguenots qui s'étaient établis à Charleston par exemple.

A la Nouvelle-Orléans il y avait encore, dans la première moitié du XIXe siècle, une importante clientèle pour le livre français. Plusieurs libraires faisaient régulièrement et d'office venir les nouveautés importantes. Les œuvres de Victor Hugo, de Théophile Gautier, d'Auguste Barbier s'y achetaient, de même que celles de Balzac; ces dernières souvent dans ces fameuses éditions belges « piratées », qui mirent l'auteur du *Contrat de mariage* dans de belles colères, et dont on retrouve encore quelques-unes chez les rares bouquinistes de la ville. Il existait des bibliothèques particulières assez nombreuses et les livres habillés des belles reliures Empire ou Restauration y avaient fière allure. Petit à petit ces bibliothèques françaises cessèrent d'intéresser les fils ou les petits-fils de ces collectionneurs, qui devenaient de plus en plus américains, et maintenant elles sont presque toutes dispersées. Les débris de quelques-unes d'entre elles constituent le noyau de la bibliothèque française de *Tulane University*, où l'on trouve notamment la première édition du *Lys dans la vallée*, quelques livres romantiques illustrés par Devéria et par les frères Johannot, et plusieurs collections anciennes des œuvres complètes de Voltaire.

A l'heure qu'il est, la Nouvelle-Orléans ne lit guère plus de livres français qu'une ville américaine de population semblable, Cincinnati par exemple, et peut-être moins. Une seule librairie française subsiste encore, mais, à la visiter, on a fort l'impression que la vente des livres américains est son principal atout commercial. Il existe quelques autres « colonies françaises » aux États-Unis, et notamment un groupe californien numériquement assez fort. Mais ces bons Français, dont beaucoup viennent des Alpes ou de l'Aveyron, ne sont rien moins que des intellectuels. Ils exercent surtout les métiers de restaurateurs, de jardiniers, de blanchisseurs. Ils ne lisent pas, à moins que ce ne soit l'*Almanach Vermot* ou leur journal américain.

Les émigrés français et fils d'émigrés doivent donc être à peu près complètement laissés de côté dans toute enquête sur l'avenir du livre français aux États-Unis. Les vrais lecteurs que trouvent nos auteurs, ce sont, ne nous y trompons pas, les Américains eux-mêmes.

Il y a d'ailleurs lieu de distinguer d'emblée entre les individus et les institutions ou clubs.

Bien que la langue française ait fait d'indéniables progrès aux États-Unis depuis la guerre, il ne semble pas que les acheteurs individuels de livres français soient encore très nombreux. S'il en est, ce sont quelques collectionneurs spécialisés. Naturellement, tous les livres français sur les États-Unis qui ont paru en France au XVIIe et au XVIIIe siècle sont très demandés, non pas d'ailleurs parce qu'ils sont rédigés dans notre langue, mais parce qu'ils ont trait aux origines mêmes de la grandeur américaine et que les Américains s'intéressent de plus en plus aux débuts héroïques de leur admirable histoire. C'est ainsi que les relations de voyage de Cavelier de la Salle, qui faisaient l'ornement de la bibliothèque néo-orléanaise de M. Schwartz, récemment dispersée à New-York, se paient couramment de sept à huit cents dollars. La moindre carte ancienne de la Louisiane vaut une petite fortune.

En dehors de ces collectionneurs, — dont beaucoup ne savent pas lire le français, — il convient de mentionner les assez nombreux peintres, dessinateurs, architectes ou professeurs qui ont fait leurs études en France, à l'École des Beaux-Arts, ou à l'Académie Julian, à la Sorbonne ou à l'Université de Grenoble, et qui, ayant besoin pour le travail de livres français,

achètent aussi par plaisir. C'est ainsi que Weye, à New-York, écoule dans les milieux artistes de la ville un chiffre fort respectable de livres français sur l'art. De tout ce qui paraît sur Corot, sur Millet, sur Cézanne, et en général sur l'impressionnisme français et sur certains artistes français modernes comme Matisse, Derain, Van Dongen, etc., Weye est assuré de placer dans sa clientèle plusieurs douzaines d'exemplaires. Il en va de même des albums de planches sur les vitraux de la cathédrale de Rouen, par G. Ritter, et sur ceux de Chartres, par Houvet. Mais il serait faux de s'imaginer que les grands libraires américains, les Weye, les Schœnhof, les Brentano, sont les principaux distributeurs de livres français aux États-Unis. Les frais généraux de ces magasins sont si considérables qu'il leur faut majorer considérablement les prix de vente, souvent les doubler, ou peu s'en faut. Or les Américains qui achètent connaissent les prix français de ces livres, dont ils ont vu et manié les pareils dans les librairies du Quartier latin ou de la rue Bonaparte. En réalité, je ne serais pas surpris que la grande masse des achats individuels de livres fussent des « exportations invisibles ». L'Américain qui passe ses vacances, ou une partie de ses vacances en France, y achète ou y commande la plupart de ses livres, les paie en francs, et se les fait envoyer ou se les envoie lui-même par la poste à son adresse américaine. Et c'est précisément parce que la plupart des amateurs de livres français sont d'assidus voyageurs en France, qu'ils achètent si peu de livres français à leurs libraires américains et que ces derniers sont si pauvrement pourvus. Ils les accusent volontiers d'être des forbans, injustement, à mon avis. Car les libraires américains appliquent aux livres français qu'ils vendent le taux de majoration normal que l'importateur doit faire subir à la marchandise importée, afin de payer ses frais généraux et de se réserver un bénéfice raisonnable.

En réalité, ce ne sont pas les individus, ce sont les groupes constitués et spécialement les universités, collèges et *high-schools* qui sont les grands clients du livre français aux États-Unis.

Comme je l'indiquais plus haut, l'enseignement du français s'est prodigieusement développé aux États-Unis pendant la guerre, lors du grand élan qui porta vers la France tant et tant de cœurs américains. Il y a une vingtaine d'années, la

langue de beaucoup la plus étudiée dans les écoles était l'allemand. Presque tous les professeurs détenteurs de diplômes étrangers étaient ceux qui avaient rapporté un « Ph. D. » (doctorat en philosophie) de Leipzig, de Heidelberg ou de Marbourg. Un écolier désirait-il apprendre une langue étrangère, c'était presque invariablement l'allemand qu'il choisissait. Le français d'ailleurs n'était pas une langue que l'on crût devoir apprendre pour elle-même et isolément. En face du département d'allemand il y avait, et il y a encore, un département de langues romanes (le français, l'espagnol, l'italien) et habituellement l'allemand à lui tout seul attirait plus d'étudiants que le front commun des langues romanes.

Les événements politiques de 1916-1918 ont brusquement changé cet état de choses. Le 6 avril 1916, les États-Unis déclaraient la guerre à l'Allemagne. La France devenait une alliée. On ne savait pas combien de temps allait durer la guerre, mais c'était l'ambition de tous, jeunes ou moins jeunes, d'aller servir dans les armées en France. Aussi apprendre le français devint-il la grande préoccupation de beaucoup de jeunes gens. Les classes de français se remplirent du jour au lendemain. Il en fallut créer de nouvelles. Il fallut faire appel à de nouveaux maîtres. Ces derniers étaient au commencement assez mal préparés. Mais ils se mirent vaillamment à la tâche, apprenant eux-mêmes héroïquement la langue qu'ils devaient enseigner, et la qualité des maîtres ne tarda pas à s'améliorer grandement. Elle est maintenant excellente. Il serait d'ailleurs injuste de ne pas rappeler que ces maîtres américains très compétents ont assez souvent à leurs côtés, comme collègues, des Français non moins compétents. Vers 1914, il n'y avait guère aux États-Unis que cinq ou six agrégés, parmi lesquels MM. Michaud, Morize, Schoell sont bien connus par leurs travaux littéraires. Maintenant ils sont une bonne trentaine qui travaillent à mieux faire connaître la littérature française dans l'Union.

Cependant, parallèlement et pour les mêmes causes, l'enseignement de l'allemand s'effondrait. Apprendre l'allemand, ce fut presque commettre un crime de lèse-patrie. L'enseignement de cette langue fut même officiellement banni dans plusieurs États, notamment en Louisiane, et telle grande bibliothèque d'université attendit jusqu'en 1923 pour acheter son premier livre allemand depuis 1916. A présent, l'allemand a tendance

à reprendre, mais il lui faudra encore longtemps pour se relever jusqu'à son niveau d'avant-guerre.

Il serait d'ailleurs faux de croire que le français ait été seul à recueillir la succession allemande dans les écoles secondaires et dans les universités. A vrai dire, l'espagnol a largement bénéficié de cette éclipse de l'allemand. Beaucoup de professeurs d'allemand, subitement mis à pied, se sont tournés vers l'enseignement de l'espagnol pour battre en brèche le français. Un engouement général a porté vers l'étude de cette langue d'innombrables étudiants devant les yeux de qui l'on faisait miroiter de merveilleuses occasions de faire fortune dans le commerce avec l'Amérique espagnole, et l'enseignement de l'espagnol s'est à ce point développé qu'à New-York, dans le Texas, en Californie, plus d'écoliers apprennent l'espagnol que le français.

Comme, d'autre part, la clientèle des universités et collèges américains a plus que doublé depuis la guerre, le chiffre absolu des étudiants de français a presque triplé, ce qui est déjà fort beau. Les progrès de l'espagnol ont été naturellement bien plus impressionnants encore.

On conçoit que, dans l'ensemble, cette brusque révolution, à la suite de laquelle l'allemand s'est trouvé réduit à la portion congrue, ait exercé une influence heureuse sur les achats de livres français dans les établissements d'enseignement de l'Amérique.

D'abord, la pratique s'est de plus en plus répandue de mettre entre les mains des étudiants des instruments de travail français, importés de Paris. Je sais bien que l'Amérique dispose d'un contingent formidable de grammaires et textes français imprimés à New-York et pourvus de copieuses introductions en anglais, de notes anglaises, voire de glossaires franco-anglais complets. Dans les basses classes on se sert même presque exclusivement de textes américains, habituellement fort bons, qui sortent par dizaines de milliers d'exemplaires des presses de Heath et de Holt, de Ginn et de l'*American Book Company*, de Sanborn et d'Allyn et Bacon. Mais dès que l'on pousse plus avant dans l'étude de la littérature française, les éditions françaises deviennent plus nécessaires. Elles offrent d'ailleurs un sérieux avantage pour les étudiants quelque peu avancés, celui de comporter des notes en français, ou de n'en avoir aucune,

et surtout point de ces glossaires où la moindre locution, le moindre soupçon de difficulté est expliqué, et qui encouragent la paresse de l'étudiant : quel besoin, en effet, est-il d'apprendre mots et expressions, puisque le glossaire est là, qui fait corps avec le livre et éclaircit tous les doutes ?

Comme le français a sur l'espagnol la supériorité d'être une langue dont on poursuit l'étude jusqu'à la troisième ou la quatrième année, et souvent davantage, alors que la moyenne des élèves d'espagnol abandonnent cette langue après la deuxième année, l'emploi des textes d'éditeurs parisiens pour l'étude des textes français se généralise de plus en plus. Parmi les plus fréquemment rencontrés, citons, avec nos meilleurs manuels de littérature française, les trois beaux volumes de *Notre Littérature étudiée dans les Textes* de Braunschvig, dont la bibliographie très à jour, la parfaite clarté, et l'abondante documentation sont très appréciées, la collection des *Classiques du Moyen Age*, de Mario Roques, les textes Hatier, nos diverses éditions scolaires de Molière et de Racine, de Montesquieu et de Voltaire, des romans de Marcelle Tinayre ou d'Anatole France, les contes de Mérimée ou d'Alphonse Daudet, etc. Notons aussi que le *Nouveau Petit Larousse illustré* est très estimé et même aimé, et que la coutume se répand d'en faire acheter un exemplaire par chaque étudiant de troisième année dans les *high-schools*.

C'est le professeur de français, naturellement, qui décide du choix de ces livres. Deux fois par an, quelques semaines avant l'ouverture de chaque semestre, il évalue le nombre d'élèves qu'auront ses classes et fait commander le chiffre voulu d'exemplaires de chaque livre à Paris, par le *book-store* (1) du collège ou de l'université. Ce *book-store* est souvent une coopérative d'étudiants, et la majoration des prix y est peu considérable. Elle est simplement destinée à couvrir les frais d'expédition de Paris aux États-Unis et une fraction raisonnable des frais généraux du magasin, qui vend aussi de la papeterie, des sandwiches et des raquettes de tennis.

A mesure que les étudiants américains viennent plus nombreux étudier dans nos universités (et l'on sait qu'au lieu de quelques dizaines avant la guerre, ils sont maintenant plusieurs milliers), une plus grande proportion des futurs

(1) Dépôt de livres.

maîtres de français se familiarise avec nos professeurs, avec nos méthodes d'enseignement du français, avec nos textes et nos livres, avec les noms et les adresses de nos éditeurs et de nos libraires. Tout naturellement, ils sont plus disposés à mettre entre les mains de leurs élèves les textes dont ils se sont eux-mêmes servis en France, à condition toutefois que ceux-ci leur paraissent pouvoir être mis avec profit entre les mains de leurs élèves américains de Chicago ou de Houston. Il y a donc tout lieu d'admettre que des contingents de plus en plus élevés de livres français prendront le chemin des écoles et universités américaines dans les prochaines années.

Comme la population universitaire, nous l'avons vu, a pour le moins doublé dans les universités de l'Union, il a bien fallu que les bibliothèques de ces institutions se développent largement, elles aussi. Elles l'ont fait joyeusement, à beaux et grands coups de dollars, comme l'on peut penser. De nouveaux bâtiments, deux ou trois fois plus grands que les anciens, ont été édifiés. Systématiquement, on a travaillé à combler les lacunes de ces bibliothèques. Certaine université, par exemple, possédait peu d'ouvrages sur l'histoire de France et sur celle d'Allemagne. Elle a donc acheté par le menu des centaines d'ouvrages épuisés sur ces sujets. Voire elle a acquis la bibliothèque toute constituée d'un professeur européen, celle du regretté Arthur Chuquet.

Une autre université a voulu se constituer une bonne bibliothèque astronomique. On sait combien est importante la contribution française à l'étude de l'astronomie. Ce sont donc encore des centaines de volumes français qui ont pris le chemin de l'Amérique. Il serait d'ailleurs vain de dissimuler que la moins bonne organisation de la vente et de l'exportation du livre ancien chez nous a donné beau jeu à l' « antiquariat » allemand. Il arrive trop souvent que des livres français épuisés sont achetés d'occasion en France par des maisons allemandes pour être ensuite revendus, bien plus cher, à des bibliothèques américaines.

Les grandes bibliothèques universitaires de là-bas, telles que celles de Harvard et de Yale, de Princeton et de Chicago, se trouvent avoir reçu ou recueilli par leurs efforts des sommes considérables au moment même où la baisse persistante du franc rendait le livre français le plus accessible du monde aux

acheteurs à devises stables. Comme c'est aussi vers le même temps que ces universités, jusqu'alors absorbées par des problèmes et des tâches d'enseignement à vrai dire secondaires, ont pris plus nettement conscience de leurs fonctions d'enseignement proprement supérieur et se sont plus clairement proposé et de faciliter à leurs étudiants la préparation de leurs thèses sur sol américain, et de leur inculquer le goût de l'érudition et de la recherche originale, il leur a fallu se constituer des collections de livres et de revues bien plus complètes que par le passé. Auparavant, on se bornait à acheter, en littérature française, les œuvres du moyen âge ou sur le moyen âge, et les grands classiques, ainsi que les ouvrages ou monographies dont ils ont été l'objet. Maintenant tout est recherché. Puisqu'il se crée des universités nouvelles ou que des universités, qui jusque là végétaient, se trouvent accéder du jour au lendemain à l'âge adulte et à la vie active, grâce à un don important, les auteurs français secondaires qui n'ont pas été réimprimés, Tabourot et Du Bartas, La Calprenède et Mlle de Scudéry, vingt autres encore sont l'objet, de l'autre côté de l'Atlantique, d'une demande considérable. Ces mêmes universités ont d'autre part des crédits annuels suffisants pour acheter, à mesure qu'ils sortent, tous les livres utiles qui paraissent à Paris dans le cadre de telle ou telle discipline, et qu'annonce la *Bibliographie de la France*. Habituellement, elles achètent ces livres par les soins d'un commissionnaire new-yorkais ou parisien qui se charge de les faire relier à Paris.

Malheureusement, si nos relieurs parisiens relient fort bien, et à des prix sensiblement inférieurs aux prix américains, ils relient lentement. Or les Américains n'aiment pas à être servis lentement. Je crois fort que si une meilleure organisation ou un meilleur outillage nous permettaient de relier plus vite les livres français qu'achètent par dizaines de mille les universités américaines, ces dernières auraient plus de plaisir à les commander et les feraient bien plus volontiers relier en France.

Nombreuses sont maintenant en Amérique les bibliothèques universitaires qui permettent au professeur de Sorbonne, s'il est invité à donner un enseignement d'un semestre ou deux aux États-Unis, de poursuivre ses travaux sans dommage. Le mathématicien trouvera à Chicago à peu près tous les livres français sur les mathématiques et toutes les collections de

revues de mathématiques dont il peut avoir besoin ; le professeur de littérature espagnole trouvera à la bibliothèque de l'Université du Texas, à Austin, tout ce que les Français ont jamais écrit sur la littérature espagnole ; le professeur de littérature française trouvera à l'Université de Californie non seulement tous les poètes et les prosateurs du mouvement symboliste, mais même une collection très complète de ces petites revues symbolistes si éphémères que les collectionneurs recherchent tant aujourd'hui, à commencer par *l'Ermitage*.

Les autres catégories de bibliothèques américaines sont évidemment de moins bonnes clientes de la France pour les livres.

Signalons cependant que les bibliothèques des *Art Institutes* ou *Art Museums*, tels que ceux de Chicago ou de Minneapolis, tendent de plus en plus à acheter tout ce que nos critiques d'art écrivent sur les grands artistes et les grands mouvements artistiques. Ces bibliothèques sont encore peu nombreuses. Mais de nouveaux musées d'art se sont créés ces dernières années dans diverses villes américaines, à commencer par le Musée du Palais de la Légion d'honneur à San Francisco. Or, comme chaque musée aux États-Unis, dès lors qu'il existe, devient un centre vivant de conférences et d'études d'art, il groupe autour de lui curateurs et artistes, et s'adjoint tout naturellement une bibliothèque d'histoire de l'art. Citons parmi les plus belles et les mieux approvisionnées en livres français la bibliothèque Martin Ryerson, à l'Art Institute de Chicago.

Pendant longtemps les bibliothèques publiques n'ont guère acheté de livres français, à l'exception des toutes grandes, celles de New-York, de Boston, de Chicago, et quelques autres. On envisageait volontiers que l'une des fonctions les plus importantes des bibliothèques publiques consiste à hâter l'américanisation des masses. On préférait n'acheter et ne prêter que des livres anglais afin que les *aliens* (1) — Italiens, Polonais, Russes, — ne pouvant lire que de l'anglais, apprissent au plus vite cette langue et oubliassent la leur. Depuis quelques années, une autre conception semble prévaloir. On se rend de mieux en mieux compte que tous ces étrangers, si humbles et si ignorants soient-ils, apportent une culture avec eux, toute

(1) Étrangers.

une culture faite de leurs coutumes, de leur folklore et des souvenirs de leur pays natal, une culture dont l'Amérique, non seulement ne doit pas faire fi, mais qui la peut enrichir elle-même. D'autre part, américaniser les immigrants de force, quelle humiliation pour une grande nation comme celle de Washington et de Lincoln! Tous ces Grecs et ces Portugais n'aimeront-ils pas le mieux l'Amérique et ne désireront-ils pas le plus vite se faire citoyens américains si le beau pays où ils ont transporté leurs misérables pénates se montre respectueux et même soigneux de toutes leurs libertés, et notamment de la plus chère, leur langue propre? Faites que ces étrangers se sentent *at home* à Cincinnati comme à Ann Arbor, achetez-leur des livres écrits dans la langue de leurs ancêtres, la seule qu'ils possèdent en débarquant, et c'est ainsi, non autrement, qu'en les rendant heureux, en témoignant que vous comprenez leur nostalgie, vous en ferez, un peu plus tard, de bons citoyens américains.

Et voilà pourquoi, depuis peu d'années, les bibliothèques publiques comme celle de Los Angeles achètent, non seulement des livres français, italiens et espagnols, mais des livres syriens, et finlandais, et japonais!

Enfin, il convient de moins en moins de dédaigner les petites bibliothèques d'Alliances françaises et de cercles français qui se constituent ou se développent dans les grandes villes de l'Union. Il fut un temps où une bibliothèque comme celle de l'Alliance française de Chicago, fondée par Mrs Harry Channon, était chose presque unique. Depuis quelques années, d'autres se sont créées. Que l'on me permette de citer ici l'une d'elles, celle de Pasadena en Californie, jouvencelle de trois ans, dont le noyau de livres français est déjà singulièrement honorable et qui s'enrichit de mois en mois sous l'énergique impulsion d'une bibliothécaire modèle, qui n'est autre qu'une dame de la société de Pasadena, ville fort aristocratique.

* * *

Tel me paraît être le véridique tableau de la situation faite au livre français par nos amis des États-Unis.

Cette situation n'est certes point si prospère que celle à laquelle nous ont accoutumés les nations sud-américaines, pénétrées depuis un siècle de culture française. En Pologne même, en Tchécoslovaquie, en Hollande, le livre français

occupe sans doute, toutes proportions gardées, une situation plus privilégiée. On ne répétera jamais assez que c'est l'acheteur individuel du livre français, l'acheteur « par élection et par dilection », qui est le client de beaucoup le plus précieux. Or il est rare aux États-Unis. Ces millions d'hommes et de femmes, tout entiers absorbés par le *business*, n'y lisent point de livres anglais. Comment vouloir qu'ils lisent des romans français?

Il n'est à vrai dire que deux catégories de livres français dont nos amis d'Amérique fassent une assez large consommation : les livres d'art et les livres de littérature. Nos livres de science, de médecine, peu connus, ne sont guère demandés que par quelques rares bibliothèques. Et nous ne semblons faire aucun effort pour tâcher de les faire connaître. Quatre-vingt-dix-neuf médecins sur cent ne se sont jamais servis d'un livre de médecine français et n'en possèdent pas un dans leur bibliothèque, alors qu'ils possèdent tous un ou plusieurs manuels allemands d'anatomie ou de gynécologie.

Les hommes de science, en Amérique, ne savent pas le français. Ils ne viennent guère en France et, ne connaissant pas leurs collègues français, ne leur envoient point d'étudiants de chez eux. Il faudrait tâcher de rompre ce cercle vicieux. Pour que la clientèle scientifique d'Amérique vînt en France, — et c'est seulement à ce prix que nos livres scientifiques seront connus d'elle, — il conviendrait au préalable que nos physiciens, nos chimistes et nos médecins apprissent eux-mêmes l'anglais et pussent converser, correspondre avec leurs collègues d'outre-Atlantique dans leur propre langue. Il faudrait aussi que nos laboratoires fussent mieux dotés, et mieux équipés, que toute la France fût un lieu de pèlerinage plus désirable pour les spécialistes de sciences à l'étranger.

Qui dit livres français aux États-Unis dit trop et pense trop livres d'art et de littérature. Il faut convenir que de ce côté du moins la situation, sans être des meilleures, est satisfaisante. Elle ne l'est guère d'une façon générale, et il faudrait que nous fissions un gros effort, s'il est vrai, comme je le crois, que le livre du XXe siècle, c'est avant tout le livre de science, le livre technique.

Édouard Champion.

LA FRANCE
DES CINQ PARTIES DU MONDE

V [1]

DANS L'OCÉAN INDIEN

LA RÉUNION

Au point de vue historique, il est impossible de séparer la Réunion de Madagascar et l'on pourrait ajouter de l'Ile Maurice, aujourd'hui colonie anglaise. Autrefois, ces trois îles s'appelaient l'*Ile Bourbon*, l'*Ile Dauphine*, l'*Ile de France*; aux voiliers qui avaient doublé le cap de Bonne Espérance, après avoir quitté la métropole depuis des mois, elles offraient toutes trois des bases de ravitaillement. Leur nom seul était une sorte de réconfort moral : l'escale tant désirée par le marchand ou le soldat qui avait pris la route des Indes, lui apparaissait dans son attente avec l'émouvant aspect de la mère patrie.

Parmi tous les écrivains de talent que la Réunion a donnés aux lettres françaises, l'un des plus justement célèbres, M. Joseph Bédier, a pu parler avec la même tendresse, dans son discours de réception à l'Académie, de cette terre « noble entre les nobles terres de la Doulce France ». A Madagascar, à Bourbon, aux Indes, ce sont les mêmes noms que nous allons retrouver, et ainsi se précisera sans doute dans la pensée de

Copyright by Octave Homberg, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1926, 1er janvier, 15 février, 15 avril 1927.

nos lecteurs, aussi nette qu'elle est en nous, cette vision « d'une France de l'Océan indien » que plusieurs grands serviteurs de notre pays voulurent fonder pour sa gloire et pour sa richesse.

Des débuts bien modestes. En 1638, un des premiers pionniers de Madagascar, Alonse Goubert, débarque du *Saint-Alexis* et grave sur un tronc d'arbre les armes de France. L'île est vide d'habitants et ce n'était pas avec les quatre-vingt-dix-sept hommes d'équipage de sa « flûte » que Goubert pouvait fonder une colonie. Un peu plus tard, Pronis y déporte quelques rebelles de Fort Dauphin. En 1662, Louis Payen, de Vitry-le-François, y aborde avec sept noirs et trois négresses venus de Madagascar (ancêtres des Noirs Marrons de la montagne). Enfin en 1671, le cavalier dont Louis XIV avait voulu faire un colonial, Jacob de la Haye, après avoir contracté les fièvres à Madagascar, vint rétablir sa santé à la Réunion. Le 5 mai, il s'y faisait proclamer « vice-roi, amiral et lieutenant général en tous les pays des Indes ». Un padron encore conservé à Saint-Denis perpétue le souvenir de cet événement à défaut du tronc d'arbre où Alonse Goubert avait gravé les armes de France.

De La Haye, aussi reconnaissant envers le climat qui l'avait rétabli que chargé de rancune contre la grande île où sa santé avait été mise en péril et où sa politique brutale lui avait aliéné à la fois indigènes et colons, proposa aux habitants de Fort Dauphin de les transporter à Bourbon. Ce lieu, disait-il, serait « une pépinière où *les hommes se conserveraient* pour de là fournir les lieux qui en auraient besoin ». On sait comment les vieux compagnons de Montdevergue repoussèrent cette offre et comment de La Haye les abandonna pour se rendre à Bourbon. Avant de mettre à la voile pour les Indes, où nous le retrouverons, il installa dans cette île le premier gouverneur que la France y ait nommé.

La Compagnie des Indes commença quelques établissements sur cette terre, mais elle préférait l'Ile de France où les mouillages étaient meilleurs. Lorsqu'en juin 1735, Mahé de la Bourdonnais arriva dans le gouvernement que le Roi lui avait confié l'année précédente, il jugea sévèrement l'œuvre accomplie par ses prédécesseurs : peu ou point de travaux publics ; les ingénieurs avaient construit des maisons pour eux-mêmes, mais n'avaient élevé ni fortifications ni magasins, ni hôpitaux,

n'avaient doté les ports d'aucun outillage ni d'aucune commodité, n'avaient tracé aucune route. Non sans résistances sournoises ou avérées, ce gouverneur, jeune, actif (il avait à peine trente-six ans à cette date), qui savait établir avec la même habileté les plans d'un navire, d'un wharf ou d'un édifice public, et en contrôler l'exécution dans les moindres détails, déclara la guerre à l'inertie et à la paresse. Tout au grand dessein qu'il nourrissait, la ruine de l'influence anglaise aux Indes (« si la guerre se déclare, disait-il en 1740, je ferai le plus grand coup qu'on ait jamais fait sur mer »), il n'épargna aucun effort pour transformer ses deux îles en une base de départ admirablement organisée. N'admettant pas que leur ravitaillement fût à la charge de la Compagnie, comme il l'avait constaté à son arrivée, il y introduisit les cultures vivrières et spécialement le manioc, qu'il fit venir du Brésil : « par le travail de dix noirs, dit-il de cette racine, on en peut recueillir de quoi fournir abondamment la nourriture de cent hommes au moins ». Pour assurer la richesse des planteurs (et celle de la Compagnie) il leur conseilla, il fut même quelquefois forcé de leur imposer, la culture de la canne à sucre, du coton, de l'indigo. Bref, ce fut un merveilleux animateur et un merveilleux improvisateur, il eut au plus haut degré cette qualité éminemment française, éminemment « coloniale » : faire beaucoup avec peu de moyens.

Après ses succès aux Indes et sa disgrâce, son œuvre fut reprise et continuée vers 1770 par l'intendant Pierre Poivre qui introduisit aux îles les épices (cannelle, muscade, vanille) dont les Hollandais gardaient jalousement les plants, et surtout le caféier qui fit au XVIIIe siècle la première fortune de Bourbon. Sous l'administration de ces deux gouverneurs, la population se multiplia ; en 1786, on comptait au total 45 000 habitants dont environ 8 000 blancs.

Grâce à eux surtout les îles furent mises à même de jouer sur la grande route des Indes le rôle stratégique réservé à Madagascar dans les vastes plans de Louis XIV. Depuis 1674, il n'y avait plus de Français sur cette terre. Si Mahé de la Bourdonnais lui-même put s'emparer de Madras, ce succès fut dû aux efforts qu'il avait déployés comme gouverneur des îles avant de montrer tant de bravoure comme chef d'escadre. Sa funeste rivalité avec Dupleix ne permit pas à la France de

retirer le juste fruit de tant de services ; mais quand notre pays tenta de nouveau la fortune avec Suffren, ce fut encore aux îles que se reformèrent les équipages et les régiments du glorieux bailli, après avoir échappé non sans pertes aux croisières de Rodney. Si cette fois encore le grand dessein de La Meillerayc, de Fouquet, de Louis XIV ne put être accompli, du moins la France sut-elle donner à la gloire de sa marine et de ses armées, au prestige de son nom dans les Indes, un incomparable éclat.

Pendant la Révolution, les deux îles ne connurent pas les troubles qui ravagèrent les Antilles et nous firent perdre Saint-Domingue. L'ordre et le calme ne furent pas troublés : on vit même un gouverneur nommé par Louis XVI, M. de Malartic, rester en fonctions jusqu'au Consulat. Les patriotes des deux îles firent, le 13 mars 1792, leur *Réunion* dans celle qui porte aujourd'hui ce nom. Les colons, se méfiant de quelques éléments de leurs garnisons, les renvoyèrent à Batavia ou en France. Le fameux décret de 1794 sur l'affranchissement des noirs fut indéfiniment reculé dans son application et lorsque deux commissaires de la Convention arrivèrent pour « révolutionner » les îles, ils furent discrètement dirigés sur les Philippines d'où l'on revenait alors difficilement. Quant aux Anglais, qui s'emparèrent sans difficultés pendant cette période sur presque tous les océans des possessions que la France, livrée à l'anarchie, ne pouvait soutenir, ils n'osèrent pas s'approcher de l'Ile de France, réputée imprenable depuis les travaux de La Bourdonnais. Bien plus, ce furent nos nationaux qui armèrent des bâtiments de course, basés sur ce repaire redouté, et firent de fructueuses croisières jusque dans la mer du Bengale.

Lorsque l'Empire rétablit l'ordre en France, le général Decaen, envoyé aux îles comme gouverneur militaire, n'éprouva aucune difficulté à faire reconnaître son autorité. Napoléon lui avait confié son plan de frapper l'Angleterre aux Indes. Quelques faiseurs de manuels se moquent de ce plan comme s'il n'avait pas été celui de tous les souverains et hommes d'État français qui ont su regarder hors de nos frontières, comme s'il n'avait pas reçu *de nos jours sous nos yeux* deux commencements d'exécution l'un en 1917-1918, lorsque le « Seigneur de la guerre », Guillaume II, envoya sur les frontières nord de la Perse une armée turco-allemande, l'autre en ce moment même

où la Russie bolchéviste, essayant un mouvement tournant de rayon bien plus long encore, prend l'Europe à revers en soulevant contre elle la Chine.

Decaen, digne successeur de La Bourdonnais, organisa d'une façon parfaite son commandement. Si de nombreux et hardis marins purent poursuivre grâce à lui dans l'Océan indien des campagnes fructueuses et brillantes (Linois, Ducrest de Villeneuve, Hamelin, Duperré, Bouvet pour la marine impériale, Surcouf et Pottier parmi les corsaires), il n'en est pas moins vrai que la France n'eut pas en temps opportun la marine de sa politique. Le plan séculaire repris par Napoléon ne devait pas une fois encore être réalisé.

Devant notre impuissance maritime, une conclusion était fatale : nos deux sentinelles avancées de l'Océan indien devaient succomber : le 9 juillet 1810 les Anglais débarquaient 3 600 hommes à la Réunion, appelée alors Bonaparte. Le colonel de Sainte-Suzanne n'avait que 120 hommes à leur opposer. Le sort des armes ne pouvait être douteux. L'Ile de France fut un objectif plus dur à enlever; le 13 août, le commodore Pym s'empare de l'île de la Passe à l'entrée du grand Port, mais le 20 arrive la division Duperré : un sévère combat s'engage, où ce bon marin est blessé, où Bouvet se couvre de gloire. La lutte est achevée brillamment par Hamelin le 28 août : sur les quatre frégates anglaises deux ont été brûlées, deux prises.

Pour se défendre, le général Decaen, suivant la bonne méthode, attaque. Mais, le 17 septembre, la *Vénus* portant le pavillon de Hamelin est capturée par l'ennemi et, le 29 novembre, 76 transports anglais jettent sur l'Ile de France 23 000 hommes contre 4 300 Français en armes. Le 2 décembre, il fallut capituler, et cette colonie française allait perdre jusqu'à son nom.

Le traité de Paris nous rendit la Réunion, qui fut réoccupée par nous le 6 avril 1815 et résista victorieusement à une nouvelle attaque britannique.

Depuis lors, la Réunion n'a plus cessé de faire partie intégrante du domaine national. Elle a donné à la France une pléiade d'écrivains : les uns sont illustres, comme Leconte de Lisle, dont les meilleurs poèmes ont été inspirés par les années si douces qu'il passa dans sa petite patrie; d'autres sont encore lus par les lettrés ou les curieux, comme Parny, Bertin, ou tout près

de nous Léon Dierx. Parmi nos contemporains, c'est un fils de la Réunion, M. Joseph Bédier, qui a fait sur la littérature française du moyen âge les études les plus fines, les plus savantes et les plus affranchies de tout pédantisme, ce sont MM. Marius et Ary Leblond dont l'œuvre littéraire si sincère et si attachante ne doit pas laisser oublier le dévouement affectueux et actif qu'ils consacrèrent à Galliéni. Des savants comme M. le professeur Guyon, des artistes comme Mme Pierson, d'admirables soldats, comme le général Lambert, le héros « des dernières cartouches », une grande Française comme Juliette Dodu, un pionnier du ciel comme Roland Garros, voilà ce que la Réunion nous a donné. Il n'est pas une des formes d'activité, de talent, de courage où excelle la France, qui n'ait été illustrée, enrichie par un enfant de cette terre féconde. Par nul autre exemple nous ne pouvions mieux montrer ces liens de sang et de chair qui unissent les colonies à la mère patrie.

Le voyageur qui visite la Réunion et ne craint pas le vertige doit se faire monter en chaise, par des porteurs qui marchent en chantant, le long de la longue route escarpée qui conduit au village de Cilaos. Il y trouvera une petite colonie bretonne; s'il assiste à la sortie de la messe, il verra des femmes en coiffes et des hommes en chapeaux noirs aux rubans de velours, et, là, parmi ces colons qui ont conservé intacts tous les forts caractères de leur race, il aura l'émotion très douce qu'attendaient jadis de cette escale les marins et les soldats de Suffren : l'illusion de se croire en France.

Au point de vue économique, l'histoire de la Réunion se se divise en trois périodes très nettes : 1° au XVIIIe siècle, la principale production est le café; 2° depuis 1815 jusqu'à la diffusion du sucre de betterave, à la fin du XIXe siècle, le sucre de canne est la grande richesse de l'île; 3° dans les premières années du XXe siècle et surtout depuis la guerre, les efforts des planteurs locaux pour réussir des cultures nouvelles (vanille, essences à parfums) obtiennent un brillant succès grâce au progrès de ces cultures, et à une production considérable de sucre.

Pour 1923, les exportations de sucre ont dépassé 45 000 tonnes valant 50 millions de francs; celles de spiritueux tirés du sucre de canne, 61 000 hectolitres valant 14 millions environ, soit 64 millions pour le sucre et ses

dérivés. Ensuite viennent les huiles essentielles pour la parfumerie, dont les ventes ont atteint 27 millions environ l'année dernière. Le troisième rang est occupé par la vanille, dont les exportations ont dépassé 60 tonnes l'an passé pour une valeur voisine de 14 millions. Si l'on note encore 1 million et demi pour le tabac, et la même somme pour les fécules et tapiocas, on aura un tableau à peu près complet des principales productions de la colonie.

Il est à noter que parmi ces produits, on ne voit plus figurer le café, qui fit au XVIIIe siècle la renommée mondiale de Bourbon. Quelques planteurs, assure-t-on, ont repris cette culture; il semble de l'intérêt général que leurs efforts soient couronnés de succès, car nos achats de café à l'étranger sont un des postes les plus défavorables de notre balance commerciale.

C'est dans la variété des cultures que peut produire sa terre si fertile, que La Réunion nous paraît devoir chercher son avenir. Celle de la canne, si elle était trop nettement prédominante, risquerait de devenir dangereuse, car les cours du sucre sont déterminés par des circonstances d'ordre mondial, devant lesquelles pèse bien peu la production d'une petite île; en revanche, celles des essences à parfum et de la vanille ont devant elles un bel avenir, car la France contrôle ces marchés. L'industrie de la parfumerie française est la première du monde, elle développe chaque jour ses ventes à l'étranger, et peut garantir des débouchés assurés, pendant de longues années, à la production de La Réunion.

DJIBOUTI ET LA CÔTE DES SOMALIS

Soit que l'on examine la route moderne entre l'Europe et l'Orient, soit que l'on cherche une voie d'accès à l'Abyssinie, on est forcé de reconnaître à notre établissement de la Côte des Somalis une haute valeur politique et économique. Sur la route de l'Indo-Chine, de Madagascar, de la Nouvelle-Calédonie, de Tahiti, il faut à nos navires à la sortie de la Mer rouge une base de ravitaillement. D'autre part, en Éthiopie, se réveille un conflit d'influences européennes, qui rend quelque peu problématique, — encore que nous y soyons nous-mêmes sincèrement attachés, et nous l'avons prouvé en patronnant l'entrée de

l'Éthiopie dans la Société des nations, — le maintien de l'indépendance de cet antique Empire du Négus qui, jusqu'ici, s'est jalousement défendu en se repliant sur lui-même, en se fermant aux étrangers, en conservant sa vie moyenâgeuse.

L'opinion française ne doit donc pas se désintéresser de cette petite colonie ; son histoire, pour n'être pas très ancienne, est fort instructive et mérite de retenir un moment l'attention. Si nous la rappelons brièvement, nous aurons l'occasion de signaler que, malgré sa situation un peu éloignée à première vue de nos autres colonies africaines, le territoire de Djibouti a failli jouer, il n'y a pas si longtemps, un rôle de première importance dans la grande œuvre africaine française.

***

Dès avant le percement de l'isthme de Suez, un agent consulaire français de Massaouah voulut ouvrir à la France une porte sur cet empire d'Abyssinie, alors bien mal connu, mais dont il devinait les richesses : en 1843, ce vice-consul, Rochet d'Héricourt, signait, avec le roi du Choa, un traité d'amitié réservant divers avantages à nos nationaux. Nous ne profitâmes guère de ces facilités, mais les vues de Rochet d'Héricourt furent reprises de 1855 à 1857 par notre agent consulaire à Aden, Henry Lambert, qui négocia l'achat d'Obock auprès du sultan de Tadjourah. Les Anglais, qui surveillaient jalousement la route des Indes, inquiets d'une croisière faite dans ces parages par l'amiral Méquet, achetèrent aussitôt en 1858 Perim, puis Zeilah et les îles Sokotra. Le cabinet Britannique comprit dès lors l'importance que pouvait avoir pour sa politique générale la possession de ces pauvres rivages. Avec une suite parfaite dans ses desseins, nous allons le voir manœuvrer pour écarter toute influence étrangère puissante en Abyssinie, bastion qui menaçait à l'est cette vallée du Nil, qui fut un des objectifs principaux de sa politique pendant toute la fin du XIXe siècle.

Afin de ne pas avoir à discuter avec la France seule, il fait entrer dans le jeu un troisième partenaire, l'Italie. Le gouvernement anglais permet en 1885 à celui de Rome d'occuper Massaouah. A cette date, l'Italie souhaite ardemment de s'étendre hors de ses frontières ; elle ne va pas tarder à vouloir sortir d'une ville côtière où elle étouffe, elle va tâcher de

monter sur les hauts plateaux qui dominent la mer. Elle rendra ainsi un double service à la Grande-Bretagne, toute à son plan d'expansion dans la Haute-Égypte : elle aidera l'Angleterre à diminuer les envois d'armes adressées de l'Asie musulmane aux Mahdistes à travers la Mer rouge, elle détournera l'attention de l'Abyssinie tandis que l'Angleterre poursuivra sur le Nil l'exécution de ses plans.

Dès 1887, les prévisions britanniques se réalisaient : les Italiens subissaient une première défaite à Dogali. En 1889, ils n'étaient sauvés d'un désastre que par une attaque opportune des derviches contre les Abyssins (combat où fut tué l'empereur Jean, et qui ouvrit à Ménélik le chemin du trône). En mars-avril 1891, l'Angleterre reconnaît aux Italiens une zone d'influence comprenant le Tigré, le Cheu et le Harrar, mais les maintient à 200 kilomètres du Nil, et leur refuse nettement le droit de s'intéresser à ce qui pourra advenir dans cette vallée. Ces conventions sont publiées en 1891; l'enthousiasme de la presse italienne déborde : on parle même d'une alliance militaire effective entre les deux royaumes, mais le Foreign Office dément et... attend. Pas longtemps. En décembre 1895, c'est la guerre italo-abyssine : les Italiens demandent sans succès le droit de débarquer des troupes à Zeilah pour tenter une diversion sur le Harrar. Le 1er mars 1896, c'est le désastre d'Adoua. Voilà un des plus beaux exemples du « splendide isolement ».

Que faisait la France pendant ce temps? En février 1888, nous avions obtenu de l'Angleterre la reconnaissance de notre possession de Djibouti (où le siège de la colonie devait être transféré en 1895), mais là se bornait à peu près notre action. Nous ne faisions rien pour organiser la vie économique de cette colonie nouvelle, et nous laissions passer l'occasion de répondre activement aux avances amicales que nous prodiguait Ménélik. En 1894, nous obtenions la concession d'un chemin de fer destiné à relier Djibouti au Nil Blanc, mais les travaux commençaient seulement en octobre 1897. Bref, par manque de politique suivie, de volonté ferme et précise, *nous perdions du temps, nous dormions.*

La défaite italienne provoqua chez toutes les nations intéressées au sort de la vallée du Nil, en France surtout, un réveil d'attention et d'activité. En 1895, les milieux dirigeants fran-

çais n'avaient pas perdu tout espoir de rouvrir la question d'Égypte; le langage officiel entourait de réticences les déclarations relatives à ce pays, et l'opinion, égarée par ces réticences, n'avait pas encore nettement compris que l'Angleterre considérait la mission qu'elle s'était donnée en Égypte comme une question capitale pour son avenir, comme une pièce maîtresse de l'édifice impérial qu'elle élevait avec méthode et avec orgueil. Certains de nos hommes d'État pensèrent qu'en nous fondant sur « le droit africain » alors en vigueur, en poussant une mission militaire aussi loin qu'elle pourrait aller sans se heurter à un autre pavillon européen déjà fiché dans le sol, il nous serait légitime de « créer une situation de fait qui nous permettrait de négocier ». Les plus clairvoyants pensaient qu'une telle initiative, même si elle était susceptible de soulever des oppositions irréductibles, devait, à tout le moins, « nous ouvrir un droit à des compensations ». Certains crurent sans doute trouver sur le Nil le moyen de régler au mieux des intérêts de la France la question du Niger.

De cet ensemble d'illusions et d'espérances résulta l'envoi de la mission Marchand. Aurait-elle pu réussir? La cause principale de son échec fut l'erreur de jugement que nous venons de signaler : il fallait mal connaître l'Angleterre pour espérer qu'elle accepterait de transformer en une controverse juridique une question vitale pour ses intérêts et pour son prestige. Mais peut-être aurions-nous pu obtenir le « droit à compensations » si, au lieu de trouver à Fachoda une poignée de héros coupés de tout ravitaillement, de toutes communications, Kitchener eût rencontré un poste solidement établi, relié étroitement à un grand pays guerrier et inquiétant, l'Abyssinie, dont le concours nous eût été acquis.

Or ceci avait été prévu. Une mission confiée d'abord à Mizon, ensuite à Clochette, puis à Bonvalot, enfin à de Bonchamps, avait été chargée en octobre 1897 d'établir à proximité du confluent du Sobat et du Nil, à quelque distance en amont de Fachoda, une forteresse française sur la rive gauche, de relier l'une à l'autre par des embarcations portant le pavillon français et d'établir la liaison avec la mission Marchand. Ce programme ne fut pas réalisé complètement, malgré tout le dévouement dont firent preuve M. de Bonchamps et ses compagnons. Il ne nous appartient pas ici de rechercher quelles

furent les raisons de leur insuccès, mais nous tenions à signaler comment, s'il y avait eu dans notre politique un peu plus d'unité (1), de coordination des efforts, un peu plus de célérité dans l'action, cette petite colonie de Djibouti, si éloignée, semble-t-il au premier abord, du reste de la France africaine, aurait pu servir utilement la grande œuvre d'unité que nous avions poursuivie, au milieu de tant de difficultés, au prix de tant de luttes, en partant du Niger et du Congo pour aboutir au Nil.

Des divers rôles qui pouvaient être assignés à cette colonie, celui de voie d'accès à l'Abyssinie a seul été joué. Ce ne fut pas au reste sans de multiples difficultés, non seulement d'exécution sur place, mais encore d'organisation à Paris, que le rail français atteignit par étapes Diré Daoua (1er janvier 1903, 311 kilomètres), le fleuve Aouache (1er mars 1914, 548 kilomètres) et enfin Addis Ababa (le 7 juin 1917, 783 kilomètres). L'exécution de ce grand travail, les services qu'a déjà rendus cette ligne à l'Abyssinie, donnent une force singulière aux droits que l'acte de concession du 9 mars 1894 accorde à la compagnie, et, mieux, à *la France* qu'elle représente. L'article 4 de cette convention stipule en effet « qu'aucune autre compagnie de chemins de fer ne sera autorisée à construire des lignes concurrentes, soit des bords de l'Océan indien et de la Mer rouge jusqu'en Éthiopie, soit depuis l'Éthiopie jusqu'au Nil Blanc ». Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ce texte au moment où l'ancienne partie, interrompue jadis, lors d'Adoua, semble recommencer entre deux des principaux partenaires, l'Angleterre et l'Italie, sans que les deux autres joueurs, l'Éthiopie et la France, aient été invités à reprendre leur place.

Le 13 décembre 1906, on avait encore causé à trois : les trois puissances européennes, tout en s'engageant à respecter l'intégrité et l'indépendance du royaume africain, avaient défini les zones où elles désiraient sauvegarder contre tout conflit leur influence et leurs intérêts respectifs : pour l'Angleterre, la vallée du Nil, — pour l'Italie l'hinterland de l'Érythrée et du Somaliland et l'union de cet hinterland à l'ouest d'Addis Ababa, — pour la France la zone du chemin de fer. En décembre 1925, l'Angleterre et l'Italie ont causé à deux : le 14, sir Renald Graham, ambassadeur à Rome, écrit au président

(1) De 1893 à 1898, *neuf* ministres se succédèrent au quai d'Orsay et au ministère des Colonies.

Mussolini ; il lui demande l'intervention amicale de son gouvernement auprès du gouvernement éthiopien pour obtenir le droit de construire un barrage sur le lac Tsana, afin de régulariser le cours du Nil Bleu, et celui d'établir une route praticable aux automobiles entre ce lac et la frontière du Soudan anglo-égyptien. En échange de ces bons offices éventuels, le gouvernement britannique s'engage à favoriser auprès du gouvernement abyssin les démarches que l'Italie pourrait tenter en vue d'être autorisée à construire un chemin de fer reliant la frontière de l'Érythrée à celle de la Somalie italienne, et en vue d'obtenir des concessions économiques dans l'ouest de l'Éthiopie, spécialement dans tous les territoires traversés par ce chemin de fer.

Le 20 décembre, le premier ministre italien répondait à l'ambassadeur anglais en acceptant toutes ses propositions.

Cet accord ne fut connu en Europe qu'au printemps dernier. Il ne manqua pas de susciter de sérieuses appréhensions en France, en Abyssinie, et d'exciter même des critiques assez sévères à la Chambre des communes comme dans une partie de la presse anglaise. En France, on vit dans les avantages promis à l'Italie une sorte de monopole commercial en Éthiopie occidentale. Le ras Taffari considéra cette convention comme une atteinte à la souveraineté de sa nation. Enfin, en Angleterre, des personnalités qualifiées, telles que sir Murdoch Macdonald, l'un des promoteurs et constructeurs du barrage d'Assouan, contestèrent la nécessité des travaux envisagés au lac Tsana.

Le 19 juin 1926, le ras Taffari adressait à la Société des nations une protestation où, sous la courtoisie prudente des formules, il est aisé de discerner la crainte des arrière-pensées politiques dissimulées peut-être par cet accord économique.

Cette lettre entraîna de vives réactions dans la presse des deux pays mis en cause ; les gouvernements incriminés se défendirent non sans vivacité de toute intention malveillante : l'un déclara *absurdes* les craintes du Ras, l'autre les qualifia de *ridicules*. Notes officielles, journaux, discours parlementaires ont multiplié les apaisements ; il n'en reste pas moins que deux grandes puissances, après s'être opposées à l'admission de l'Éthiopie à la Société des nations, et après avoir éveillé ainsi ses susceptibilités, ont, en usant de procédés diplomatiques un

peu périmés, — que signifie aujourd'hui cette expression « zone d'influence » ? *Le Times* a reconnu lui-même que cette vieille formule, bien usée, n'était guère « de bon aloi », — inquiété une nation jeune, fière de son indépendance qu'elle a su faire respecter, et tenu à l'écart de leur conversation le troisième signataire de l'accord tripartite de 1906. Tant de maladresse sans autre raison que le mépris du « qu'en dira-t-on » ? A qui le ferait-on croire ? Certes, l'Angleterre sait mépriser avec sérénité, mais l'Italie n'en a pas encore l'habitude : libre à elle de reprendre le flirt qui l'a conduite en 1896 à de bien pénibles surprises. Libre à elle de rêver d'un chemin de fer de 2 000 kilomètres pour rejoindre l'Érythrée à la Somalie... Avant qu'il soit terminé, le chemin de fer franco-éthiopien transportera encore de beaux tonnages. Mais devant ce renouveau de la politique anglo-italienne en Éthiopie, la France doit se montrer vigilante et veiller à ne pas laisser passer vainement une fois encore les occasions que peut à nouveau lui fournir le Destin.

* * *

Ce rôle politique, Djibouti pourra le jouer avec une autorité d'autant plus grande que nous lui donnerons plus de moyens de remplir pleinement son rôle économique. Un port, c'est avant tout une gare raccordant une ligne maritime à une voie ferrée. La voie ferrée existe : elle a drainé en 1924 plus des deux tiers du trafic de l'Éthiopie, 249 millions environ, contre 80 millions d'échanges faits à travers les frontières de l'Érythrée et de la Somalie italienne, et 27 millions transités par les colonies anglaises voisines (Soudan anglo-égyptien, Somaliland britannique, Kenya).

Pour développer en Abyssinie le prestige et les intérêts de la France, il ne convient pas de céder aveuglément à tous les désirs, à toutes les prétentions des dirigeants abyssins, qui savent user avec virtuosité des compétitions européennes pour obtenir ferme des uns ce que d'autres sont réputés leur avoir promis. On semble avoir renoncé par exemple à l'étrange, à l'absurde projet de faire de Djibouti un port franc ou même d'y concéder une zone franche à l'Éthiopie ; autant vaudrait amener notre pavillon et déclarer franchement Djibouti port abyssin. Le chemin de fer français a rendu et rend assez de services à l'Abyssinie pour que pareille prétention soit écartée.

Mais c'est en faisant de Djibouti un *grand port* que nous rendrons le plus de services à l'Abyssinie et à cette petite colonie elle-même. M. Albert Sarraut a écrit en 1922 dans son programme de mise en valeur des colonies françaises : « Il est indispensable de réaliser *sans délai* à Djibouti les installations maritimes qui permettront aux grands navires de faire à quai leurs opérations de chargement et de déchargement, en y trouvant un outillage approprié, et de s'y approvisionner rapidement en aliments frais, en eau, en charbon, voire en pétrole. »

Sans délai! Quatre ans ont passé depuis lors et rien n'a été fait. Il semble cependant que, dans un programme d'ensemble, on devrait exécuter d'abord les travaux qui ont pour nous une importance *mondiale*, supérieure aux intérêts d'une colonie déterminée. Quand on voit avec quel soin les Anglais ont jalonné de dépôts de charbon (et de canons) toutes les routes des Indes, et si l'on constate que nous avons seulement une relâche sur la route de l'Indochine et de Madagascar, on demeure confondu de notre insouciance à l'égard de Djibouti.

Pendant ce temps, les Italiens ont beaucoup travaillé à Massaoua, et le total des marchandises à destination ou en provenance de l'Abyssinie, transitant par l'Érythrée, est passé de 5 millions en 1911 à 77 millions en 1924. En matière maritime, le fret suit généralement l'outillage des ports où il est reçu.

Une seule réalisation industrielle a été jusqu'ici accomplie par la France sur cette côte somalienne au climat si terriblement brûlant : ce sont les Salines, qui, sur ce sol déshérité, font de la richesse avec le soleil et la mer comme matières premières.

S'étendant sur une superficie sans cesse accrue, pourvues d'un matériel chaque jour amélioré, elles ont vu leur production doubler de 1920 à 1925 (de 13 000 à 26 000 tonnes) — et cette progression est loin d'être terminée. Aux débouchés que trouve cette production (les Indes, Madagascar, le Tonkin) il est facile de voir combien sont solides, et pour tout dire nécessaires, les liens qui unissent Djibouti à nos possessions diverses d'Extrême-Orient.

Une autre entreprise, — qui au premier abord paraît surtout amusante, mais qui en réalité est susceptible d'intéressants développements, — a été tentée sur les rivages voisins de Djibouti : c'est celle de la pêche des requins et du traitement industriel de ces squales, terribles pendant leur vie, mais bienfaisants

après leur trépas. Comme dans le pacifique porc de nos fermes françaises, rien ne se perd dans le requin, tout y est utilisable et riche : peau, ailerons, squelette, chair, huile, glands, etc... Il est surprenant qu'on n'ait pas encore tiré parti plus en grand de cette étonnante ressource de la faune marine.

* * *

Après le rapide examen qu'il vient de faire avec nous, le lecteur comprendra mieux sans doute les avantages exceptionnels de la position occupée par Djibouti. Si l'on met à part le chemin de fer du Yunnan, qui dessert avant de pénétrer en Chine une partie du Tonkin, l'exemple est unique d'un chemin de fer français sortant d'une colonie française pour servir les intérêts économiques d'une nation moins évoluée. En raison de cette voie ferrée, Djibouti a une importance africaine de premier ordre; en raison de ses relations maritimes avec l'Océan indien et le Pacifique, son importance « asiatique » n'est pas moindre. C'est le point où deux courants viennent se rencontrer; mais jusqu'ici les deux courants ne sont pas mis en contact : ce sera le rôle du port à créer que d'assurer ce contact, et nous en avons dit assez pour que l'avenir de cet « emporium » nous apparaisse lourd de promesses, si la France, suivant une politique loyale vis-à-vis de l'Abyssinie, collaborant franchement avec elle au point de vue économique, sans s'associer aux convoitises qui paraissent tendre à la dépecer, veut montrer sur ce petit coin de terre africaine quelles peuvent être sa vigilance et son activité.

Octave Homberg.

(*A suivre.*)

LES TROIS *SALONS* DE 1927

Il y a beaucoup plus de peintres qu'autrefois, mais il n'y a pas plus de gens doués pour la peinture. Et l'on fait infiniment plus de *Salons* et de galeries où montrer leurs œuvres, mais il n'y a guère plus d'œuvres bonnes à montrer. Il y en a même moins de tout à fait émouvantes et prestigieuses qu'à certaines époques. Pour dire la vérité, cette année, il n'y en a pas du tout. De là vient que l'Art paraît en décadence, quand c'est plutôt en progrès qu'il faudrait le dire, si l'on considère la moyenne de sa production et le niveau étale des talents. On est émerveillé du nombre des travailleurs bénévoles qui savent dessiner, manier les couleurs, arranger un sujet ou s'en arranger, s'assimiler quelques procédés des maîtres, et, par un judicieux emploi de leurs petites facultés, donner l'illusion d'un tempérament d'artiste. Je ne parle pas, ici, des pseudo-primitifs du *Palais de Bois*, à la porte Maillot, qui, au contraire, s'efforcent d'oublier tout ce qu'ils savent et de ne pas apprendre ce qu'ils auraient grand besoin de savoir. Malgré l'appui que leur donnent quelques excellents maîtres et les infinies complaisances de la critique, il n'est pas possible de se dissimuler leur échec. On les encourage, mais on est découragé. Ils ont plus d'acheteurs que d'admirateurs. Ils ne sont nullement représentatifs de la peinture contemporaine. Celle-ci, dans son ensemble et sa spontanéité, est plus savante, moins ambitieuse et mieux réalisée, dans les limites étroites où elle se cantonne, que l'art du siècle dernier. C'est en ce sens qu'on peut dire que les *Salons* sont meilleurs.

Mais ils sont infiniment moins intéressants. Ils ne suscitent plus chez nous aucun élan de curiosité, ils ne se gravent par aucune œuvre maîtresse dans notre souvenir. C'est qu'en art la production moyenne importe peu et qu'un seul chef-d'œuvre nous venge des œuvres médiocres et nous dispense des simplement agréables. Or, pour jouer ce rôle dans la vie admirative de l'humanité, il faut autre chose que l'adresse acquise. Il faut le don, l'imagination créatrice ou la pénétration aiguë, l'instinct des formes. Il faut l'œil du coloriste surtout, celui qui saisit entre les teintes en apparence rapprochées une infinité de passages différents et qui dicte à la main les contrastes d'où naissent les opulences et les splendeurs. Ces dons, en ce moment, sont très rares. Ceux qui les possédaient ont disparu ou vieilli, — or l'aptitude à la couleur est quelque chose de physiologique, — et il ne s'en trouve guère de nouveaux qui donnent de grands espoirs. C'est en ce sens qu'on peut dire que les *Salons* de 1927 sont les plus insignifiants, c'est-à-dire les pires qu'on ait vus depuis longtemps.

Meilleurs ou pires, ils offrent quelques caractères très marqués : le nombre toujours croissant des étrangers, et des étrangers de talent; la foule des femmes artistes et la virtuosité qu'elles ont acquise dans tous les genres, surtout dans le genre dit de la « Nature morte »; une recherche de plus en plus subtile des effets rares dans le paysage, et le souci d'exprimer jusqu'à des sensations qui ne sont point toujours celles de la vue; une renaissance du genre dit « animalier » depuis longtemps abandonné, enfin le retour au portrait simple, grave, intime et modeste du temps de M. Ingres. A ces traits reconnaissables, aussi bien chez les étrangers que chez les Français, chez les femmes artistes que chez les hommes, il faut ajouter la prudence à ne pas aborder de trop difficiles tâches, l'adresse à esquiver les embûches et les périls du grand Art, la restriction. Effets limités, horizons étroits, mouvements contenus, harmonies dans une gamme facile et sans modulations excessives, souffle court, vol bas à cause des branches, ainsi beaucoup de réussites médiocres, nul coup d'aile et peu d'accidents : tel est l'aspect des *Salons* de 1927.

Cette loi du moindre effort s'observe partout et se vérifie en tout. D'abord, par l'absence presque totale de grandes compo-

sitions historiques ou décoratives. La plus importante, les *Forces*, fresque symbolique, de M. Jean Delville, accuse pourtant des dons d'artiste. Les *Forces* rouges du Mal, précipitées en charge de cavalerie, le glaive pointant en avant, les *Forces* blanches du Bien, un vol d'anges désarmés, mais herculéens, jetés à la rencontre des démons et formant barrage de leurs paumes ouvertes et tendues : tel est le thème. Et dans le raccourci des muscles roulant sous la peau, dans les ouragans de draperies autour des corps, peu s'en faudrait qu'on ne sentît passer un souffle de la Sixtine. Mais l'entreprise est démesurée, les exigences du goût moderne sont excessives et malgré tout le talent ici déployé, notre sensibilité est peu touchée, surtout notre sensibilité coloriste.

Elle l'est davantage, sans doute, dans le grand triptyque décoratif pour la préfecture du Lot, de M. Henri-Martin, *les Vendanges*, peint selon le mode habituel à l'artiste, ce pointillisme en grand, qui, de près, fait penser à de la tapisserie. Il est plaisant, à ce propos, de constater les revirements du goût. Pendant des siècles, on a demandé à la tapisserie de ressembler le plus possible à la peinture, c'est-à-dire de renier les effets et le charme qui lui sont propres. Le dernier exemple et le plus frappant est la série de tapisseries encadrées dans la galerie d'Apollon, au Louvre, et que tout le monde prend pour des tableaux. Depuis l'impressionnisme, c'est-à-dire depuis déjà bien longtemps, il faut que la facture d'un tableau se rapproche de celle que l'obligation de juxtaposer les couleurs au lieu de les mélanger impose à la tapisserie. Peu nous en chaut, d'ailleurs : il suffit de considérer les résultats. M. Henri-Martin en a obtenu d'admirables autrefois, notamment dans ses *Faucheurs*. Il a été moins heureux dans ses *Vendanges*, qui sont toujours d'un bon coloriste, mais non d'un grand coloriste et qui ne satisfont plus cet appétit de soleil et de lumière que l'œuvre de l'artiste a jadis éveillé en nous.

La grande composition de M. Henri Zo, intitulée *Eskual-Herria, le pays basque*, amuse l'œil par sa diversité, son adroite mise en scène des costumes locaux. Elle ne donne pas une impression de grand art. Il faut venir, à la Société nationale, devant les trois toiles décoratives de Mlle Chaplin, pour éprouver quelque chose du charme qu'avaient les figures de femmes, d'anges ou d'enfants jouant, vendangeant ou dansant parmi les

fleurs sous les regards des Florentins du xve siècle. Les sujets sont indéfinissables, les gestes sont imprécis, les couleurs ne sont pas véritables. Mais il y a de la fraîcheur, de l'harmonie linéaire et un régal de tons vifs et clairs. Même chose, avec des tons plus riches et plus chauds, dans les *Saisons* de M. Beaume, aux Artistes français. C'est de l'excellente décoration.

Je doute qu'on éprouve le même plaisir à la grande toile de Mlle Pauvert, *Bretagne, joie populaire*, c'est-à-dire un repas de paysans, en rond, sur l'herbe, sans doute venus à quelque Pardon et sérieusement occupés à se refaire. Non que ce soit de la médiocre peinture : elle mérite d'être citée parmi les meilleures des *Salons*; mais parce qu'un tel sujet et surtout l'outrance de vulgarité que l'artiste y a déployée, sont choses qui ne plaisent que lorsqu'on en a envie. Et l'on n'en a pas envie tous les jours, ni à tous les moments du jour. Ce n'est donc pas « décoratif » et ne prétend pas l'être : c'est ce que J.-F. Raffaëlli appelait « caractériste », et cela selon la formule adoptée depuis J.-F. Millet, qui consiste à mettre l'accent sur la vulgarité du paysan. De longues années passeront sans doute avant qu'un artiste ose voir les paysans tels qu'ils sont et non tels que la littérature dite « réaliste » les a travestis. En toute hypothèse et le parti pris une fois admis, la « Joie populaire » de Mlle Pauvert tiendra une place honorable dans la galerie des facéties énormes de l'art, à la suite de Breughel et de l'*Enterrement à Ornans*. Du même ordre, mais d'un accent tout différent, est la *Noce*, — une noce sans doute sidérée par la présence de l'objectif, que M. Jacques Denier expose au Palais de Bois. Elle aurait fait, je pense, la joie de Raffaëlli et elle est bien près de faire la nôtre, tellement l'artiste, d'ailleurs bon coloriste, a réalisé son objet.

Quand on a vu et regardé, souvent malgré soi, les rares grandes toiles des *Salons*, il faut quelque ingéniosité pour trouver ce qui vaut qu'on s'y arrête dans les petites. Cette année, comme l'année dernière, le protocole des *Salons* est quelque chose de mystérieux et de surnaturel. Pour avoir quelque chance de rencontrer de la bonne peinture, il faut fouiller les coins et recoins des salles, sans s'arrêter aux places d'honneur, au milieu des panneaux. Elles sont presque toujours occupées par les pires envois des maîtres. Il semble que les placeurs aient voulu éprouver ainsi la sagacité des critiques et ménager

aux passants les joies de la découverte. Et en effet, on parvient à découvrir çà et là de bons portraits, quelques paysages plus nombreux que les portraits et des natures mortes plus nombreuses que les paysages dignes d'un instant d'attention.

Une tendance assez curieuse chez les paysagistes, est de reproduire des effets rarement exprimés avant eux, quoique assez communs dans la nature et même d'essayer de procurer par le truchement de l'œil des sensations que perçoivent seuls, semble-t-il, d'autres organes, par exemple celles du chaud et du froid. Ils y arrivent parce que notre sensibilité associe naturellement toutes ses impressions entre elles, quel que soit le canal qui les lui amène. L'une d'elles fortement évoquée tire après soi les autres. Mais il faut pour l'évoquer en effet un art assez subtil. C'est ce qu'on trouve, cette année, dans les paysages où M. Goulinat, M. Colombier, M. Sainte-Fare-Garnot, M. Décamps, M. Bernard Harrison, grâce à un dosage très exact des tons employés, donnent une impression de chaleur lourde autant que de lumière et plus que de couleur.

Ils en ont sans doute le sentiment : l'un d'eux, M. Bernard Harrison, intitule sa délicate harmonie du lac de Garde (au Palais de Bois), *Chaleur*. Mais c'est aussi bien dans les paysages sans qualification très suggestive : le *Paysage du Morvan*, de M. Goulinat, le *Figuier*, à Oppède, et la *Maison blanche dans l'ombre*, à Oppède, de M. Colombier ; le *Charme écimé à Merville*, de M. Sainte-Fare-Garnot (tous quatre à la Société nationale) et aussi dans l'*Église d'Angoulins-sur-mer*, de M. Décamps (aux Artistes français), que l'effet est le plus sensible. M. Goulinat a rendu avec une extrême justesse l'instant le plus lourd des journées d'été, celui où la clarté solaire est rabattue sur le sol, les nuages formant abat-jour ; le ciel semble privé de lumière, les feuillages ne tendent pas vers l'éther, pour s'y dissoudre dans un rayonnement aéré, mais paraissent retomber vers la terre et s'y écraser en ombres courtes et mortes ; les lointains, d'autant plus distincts que l'air est moins ensoleillé, ont l'air de se rapprocher, et les terrains, décolorés par la trop grande lumière, deviennent livides. Non seulement la chaleur, mais la torpeur et, par là, le silence de la campagne immobile et muette, nous sont ainsi suggérées au moyen d'un sens qui, directement, ne perçoit ni les unes ni les autres.

Pareillement, dans les deux petits paysages de Provence, de

M. Colombier, dans le ciel gris à force de soleil, dans l'éther embrasé et chauffé à blanc, dans les tons des maisons et de la terre, partout l'excès de la lumière efface la couleur, et midi, roi des étés, règne sur une nature accablée, étouffée, endormie. C'est l'heure de la sieste, admirablement rendue. *Le charme écimé de Merville*, de M. Sainte-Fare-Garnot, quoique né dans une autre région que le Morvan ou la Provence, reproduit, à peu près, le même phénomène, avec l'appoint d'une personnalité différente. Les silhouettes d'arbres, assombries, les blés jaunes, les nuages violacés, la lumière blafarde répandue entre ciel et terre par un semblable effet d'abat-jour, tout concourt à fortifier cette impression de chaude langueur. On l'éprouve enfin, quoique à un moindre degré peut-être, parce que l'air de l'océan tout proche l'atténue, dans le paysage de M. Décamps (aux Artistes français), l'*Église d'Angoulins-sur-mer*, d'une grande justesse aussi de ton et de couleur.

Enfin, M. Bernard Harrison (au Palais de Bois) s'est attaqué à un problème encore plus ardu : faire sentir l'air embrasé d'un ciel bleu sur les lacs italiens, sur les maisons blanches, les rochers, les lointains pénétrés de lumière, lorsque rien n'est décoloré par cette lumière, ou ne l'est que selon un mode infinitésimal. Il y est parvenu grâce à une acuité de vision et à des subtilités de rendu, des matités de couleurs, des dosages de valeurs, perceptibles seulement à des yeux très exercés, et à des sensibilités très impressionnables, mais qui font de ses études du lac de Garde, du lac d'Orta, de Vérone, quelques-unes des contributions les plus précieuses à l'analyse de la lumière en Italie.

L'été disparu, voici encore une sensation du même ordre que M. Nilouss a cherché à donner dans son *Chaud automne*, plein de cette langueur et de cette poésie que dégage l'arrière-saison. D'autres instants plus courts, plus rares, très saisissants, où la Nature semble prête à dévoiler quelque chose de son secret, ont été guettés et saisis par M. Barbaroux dans son *Heure maure* et par M. Henryk Grombecki dans ce qu'il appelle *le Paysage pathétique*. Que va-t-il advenir sous ce ciel gonflé d'orage et ces arbres frissonnants, comme des êtres sensibles qui devinent un danger ? Le laboureur qui continue sa tâche n'en a cure et le sillon commencé s'achève. Le drame n'est pas dans l'homme : il est dans la Nature, en proie à une émotion complexe. La

Rafale de neige de M. Demont, le *Vent* de M. Choquet appartiennent un peu au même ordre de recherches.

Des états plus calmes et plus prolongés ont été admirablement rendus par M. Grosjean dans sa *Vallée de Lanéria, Haut Jura*, œuvre magistrale devant laquelle on retourne souvent pour se repaître d'espace, de lumière, de silence et de solitude; par M. Albert Moullé, dans ses hautes cimes d'arbres touchées par les derniers rayons du jour; par M. Dauchez dans sa *Rivière de Pont l'Abbé*, aérée et lumineuse, par M. Padwick dans son paysage poussinesque *Landscape with river*, enfin par le regretté Émile Claus, l'impressionniste belge, dont une salle contient la précieuse exposition rétrospective.

La Toscane parcourue à des heures matinales ou crépusculaires, c'est-à-dire à des moments où son charme grave se dégage plus clairement pour tout le monde, a été fort bien interprétée cette année par M. Georges Leroux dans son *Paysage florentin* et M. Bouchor dans sa *Chartreuse d'Ema*, près de Florence, enfin par M. Achener, dans sa *Villa Florentine*, au penchant de Fiesole, vers San Gervasio, d'où Florence apparaît étendue dans la lumière, une lumière fine, qui rappelle un peu celle des paysages italiens de Corot dans sa première manière. Voilà ce que le soleil et le midi ont inspiré de plus rare cette année, avec les *Marais du Bas Languedoc* de M. Henri Rousseau et les *Marécages des Onglous* (Hérault) de M. Guiraud. Après cela, c'est vers l'hiver et les pays du nord que nous devons nous tourner, si nous sommes en quête d'impressions mémorables.

* * *

On connaît la prédilection des Japonais pour la neige, leur émerveillement sans cesse renouvelé pour le travesti qu'elle prête aux choses les plus familières, dans le bal blanc de la Nature, leur dévotion à la reproduire dans leurs œuvres. Une vieille histoire, longtemps répandue dans les pays anglo-saxons, dépeint deux Japonais arrivant à Paris un soir d'hiver et s'apercevant avec ravissement, le lendemain au réveil, que la ville est couverte de neige. Ils se consultent sur l'emploi de la journée et décident de courir où l'on leur a dit qu'était le bois de Boulogne, pour jouir du spectacle dans toute sa fraîcheur. Mais il faut se hâter. C'est si beau et si rare à Paris! Sans doute la population tout entière va se précipiter dès le matin vers le

Bois : au bout d'une heure les foules auront troué le tapis blanc et il n'y aura plus que de la boue. Ils partent et quelle surprise, quelle joie : ils sont les premiers! Ils ont devancé tout le monde! Le Bois est ouaté, silencieux, désert. Mais pour combien de temps? Ils prêtent l'oreille, craignant, à chaque minute, d'entendre le pas sourd des multitudes. Vaines terreurs. Les heures passent : rien ne vient. Ils sont toujours seuls à rendre leurs devoirs à la Nature. Ils commencent même à en être un peu choqués et le prestige du goût français diminue à leurs yeux. Enfin, au bout d'une allée, deux points noirs apparaissent, deux êtres humains. Ah! voilà deux Parisiens qui comprennent les beautés de la neige. Les deux points grossissent, s'approchent, les dépassent : c'était deux autres Japonais!

On ne racontera plus, désormais, en toute équité, cette histoire. Il semble qu'il y ait cette année un concours de neiges. Outre les spécialistes de la neige, comme M. Charreton et M. Communal, une quarantaine ou une cinquante d'artistes se sont appliqués à cette besogne, comme si l'avenir de l'art en dépendait. Il en est, comme M. Swieykowski et M. Chapuy, qui font un étalage de cinq neiges. On ne s'en plaint pas : *l'Orée d'un Bois* de M. Chapuy et le *Chemin sous la neige, Saint-Paul, Haute-Savoie* de M. Swieykowski sont des impressions très justes, parfaitement rendues. D'autres ont choisi un jour de neige pour y placer des scènes ou fixer des sites quelconques. *Mélancolie, d'après Dranem*, par M. Martin-Ferrières, est la singulière vision d'un homme sur un balcon, dominant Paris, un jour de neige épaisse; la *Place Bellecour et la statue de Louis XIV*, par M. Antoine Barbier, la *Place des Victoires* et sa statue par M. Lièvre sont vues sous la neige, ce qui en renouvelle un peu l'aspect. Si M. Fernier veut peindre un enterrement au village, il choisit un jour de neige et il choisit bien, car son effet en est rendu plus saisissant. M. Paul-Albert Laurens, naturellement, met de la neige autour de son *Saint Martin*, en train de découper son manteau, sans arrêter le pas de son cheval, pour en couvrir un pauvre hère qui trotte en grelottant auprès de la bête. Il fait assez froid dans son tableau, ce qui est bien l'impression qu'il faut produire, quand on peint la neige dans nos pays de basse altitude. « Il n'est pas nécessaire que ta neige soit blanche : il faut qu'elle soit froide », disait J.-F. Millet à son fils : ce qu'on obtient non

pas tant par son ton local, que par les tons du ciel ou des objets qu'elle ne recouvre pas du tout ou qui transparaissent.

Un assez grand nombre d'artistes y sont parvenus, notamment M. Victor Charreton, dans ses *Chemins en montagne*, où la torpeur du froid, du silence et de la nature immobile est admirablement rendue. On l'éprouve, à des degrés divers aussi, en voyant la *Neige dans les anciennes carrières de Meudon* et sur le portique édifié par Rodin, par M. Barau ; dans *Paris* de M. Mokel, dans *l'Hiver au Val du Roy* de M. Bilhaut ; dans *Moret, effet de neige*, aquarelle de M. Berger ; dans le *Paysage d'hiver suédois*, gravure de Mme Eva Schillberg ; dans *les Grandes Rousses* (vallée du Bourg d'Oisans) par M. Belle ; dans *Chamonix* de M. Guermacheff ; dans *Vernon sous la neige* de M. Maubert, dans la *Lys en hiver*, par M. Huys ; dans le *Soir de jardin sous la neige* de M. Jean de Chasteauneuf ; dans l'*Hiver* de M. Kodkine ; dans le *Paysage hollandais sous la neige* de M. Guillaume Roger ; dans l'*Hiver au canal* en Belgique de M. Dasselborne ; dans *le Vieux pont*, effet de neige, de Mlle Simone Subra, dans *Winter Monninhondam Holland*, de M. Mac Call.

Mais toutes ces neiges, quoique observées dans les pays les plus divers, ne varient que par leurs entours. Spécifiquement, c'est toujours la même note fournie par ce qui est de la neige, tandis que l'accent est donné par ce qui n'en est pas. En effet, par un ciel noir ou gris, la neige n'a pas de reflets, pas de vibrations, aucune vie propre. Il en va tout autrement avec un beau ciel bleu d'après-midi ou un lever ou un coucher de soleil pourpre, ce qu'on ne voit qu'à de certaines altitudes. Alors, la neige joue le rôle de miroir, se colore de reflets, et en même temps, — ce que ne saurait faire un miroir, — elle reçoit des ombres portées. D'où, une variété très précieuse au peintre. M. Communal, qui habite la haute montagne, n'a eu garde de laisser échapper cette occasion de déployer ses dons de lapidaire. La neige, dans son tableau l'*Église d'Aiguebelette en Savoie*, offre un éblouissant magma de joaillerie. Ici, elle n'est plus blanche, elle n'est même plus froide : elle est aussi diaprée qu'une vague méditerranéenne, sous un ciel radieux. Peu d'artistes ont suivi cet exemple. Pourtant le *Village de Chatel l'hiver* (Haute-Savoie) et les *Chalets sous la neige* de M. Swieykowski montrent toutes les richesses de tons qu'un œil de coloriste peut percevoir dans une surface en apparence mono-

chrome, et la *Neige au Bois*, de Mme Lefebvre-Richard, est une bonne étude de neige ensoleillée. Et la meilleure peut-être et la plus imprévue se trouve dans la toile intitulée le *Commencement du printemps en Russie*, par M. Westchiloff : des blocs de glace flottants, prêts à se dissoudre parmi les eaux libérées, sous la lumière pâle encore d'une nature comme convalescente, devant des chaumines trapues qui s'entr'ouvrent à peine au soleil et à la vie, évoquent des sensations très spéciales à un pays, à une heure et à l'état d'un objet.

* * *

Ainsi, le champ d'observation se rétrécit de plus en plus Depuis longtemps, l'artiste avait renoncé aux grands aspects du paysage, et s'était cantonné dans des coins de jardin, souvent sans ciel, au milieu d'une nature tellement inerte, artificielle et étouffée qu'on pouvait déjà parler de « nature morte ». Puis il a fini par gravir le perron qu'il avait peint tant de fois, il est entré dans la maison et s'est calfeutré dans les *Intérieurs*. Il est vrai qu'il a su, en même temps, y attirer un rayon de soleil, l'accueillir, le capter et peu à peu, grâce à ses sortilèges, animer les vieux meubles et évoquer les âmes absentes. Cette année, il se rencogne plus encore. L'*Intérieur* est devenu *Nature morte*. C'est un coin de sacristie, un angle de musée, un fond de bric à brac, un trésor d'église. Il a découvert qu'une simple étagère d'antiquaire donne toujours un sujet de somptueuses symphonies, si elle contient des bibelots d'Extrême-Orient : porcelaines, jades, laques, ivoires, bronzes, bouddhas pansus, fines arabesques de soie où le moindre rais de lumière fait flamber des brasiers de couleurs. C'est le paradis du coloriste, paradis artificiel sans doute, — puisque les couleurs à interpréter sont déjà dues à la main de l'homme, — mais très capiteux et savoureux.

Quand c'est un maître coloriste qui interprète, M. Grün, par exemple ou M. Hubert Vos, ou M. Maurice Bompard, le regard glisse amoureusement comme ferait la main sur le globe froid et fluide de la porcelaine, sur le grès lourd et mat, s'accroche aux dures arêtes du cuivre ou du bronze ciselé, se meurtrit aux rudes angles des pièces de métal, s'égare dans la trame compliquée des tissus rongés par l'ombre et croit en éprouver les rugosités tactiles. Voilà de nombreuses années que les *Salons* sont peuplés

de natures mortes. Ce qui est nouveau, plus encore que leur nombre, toujours accru, c'est la qualité de ceux qui les font. Et surtout la façon spirituelle dont ils les font. Les principaux envois de plusieurs artistes, M. Maurice Lobre, M. Maurice Bompard, M. Grün, ne sont pas en apparence autre chose que des natures mortes.

En réalité, c'est autre chose : ces natures mortes sont animées, ces bibelots ont des jeux de scène : *les Bibelots de Copenhague* semblent revivre sous le pinceau de M. Grün, comme ils vivaient sous les doigts de M. Arnold Krog, le jour où, d'une terre de France ou d'Angleterre, ils sont nés au bord de la Baltique. L'évêque de métal que M. Maurice Bompard dresse entre deux chandeliers, dans le coin d'un trésor d'église, en son tableau *Rouge et Or*, bénit un obscur pécheur dissimulé sous sa chape avec une mélancolie visible. Le *Buste* de M. Lerolle, sur la cheminée entre des candélabres à girandoles, sourit comme peut sourire une tête coupée. Les *Reflets* de M. Bergès ont le charme d'une apparition dans le cadre d'une surface indécise de glace, à de louches lueurs venues on ne sait d'où. La petite statuette de porcelaine de M. Max Duncan Meldrum esquisse un pas de danse, semble-t-il, à l'ombre d'une potiche énorme, avec un air faussement modeste qui fait, de cette *Nature morte* composée d'objets hétéroclites, un tableau de genre. L'*Homme en grand deuil* de M. de Montcabrier, quoique à peine perceptible dans son cadre, prête aux choses qui l'entourent un peu de son mystère. *Les Choses du passé*, groupées par M. Clérambault, dégagent autant de mélancolie qu'une scène d'automne. L'éléphant en porcelaine blanche de Mme Ferreyra, doublé par sa silhouette renversée dans une surface réfléchissante, paraît doué d'un soupçon de vie. La console chargée de bibelots et surmontée d'une haute glace peuplée de reflets entre deux fenêtres sans clarté, justifie le titre que Mme Schoengrun a donné à sa nature morte : *Intimité. Soir*. C'est qu'il y a, dans ces petites études attentives et dans bien d'autres, comme *Coin intime*, de Mme Yolande Czobor, *Boiseries au musée Carnavalet*, de M. Paul Thomas, *Chapelle bretonne*, de M. Paul Salvan, une délicatesse et une poésie qui attachent la pensée. Il suffit de voir d'une certaine façon les choses pour qu'à leur tour, en une certaine façon, « les choses voient ».

Parfois aussi les objets inanimés ne sont pas seuls. Une figure

se cache dans un soin sombre, le nez collé à la vitre et cela s'appelle *Attente*, chez M. Rieder, ou rencognée dans sa bergère, et cela s'appelle *Après le thé*, chez M. Benoit-Lévy, ou se penche vers une statuette et cela s'appelle *Confidence à l'Amour*, chez M. Deully. Ici, nous touchons à l'ancien « tableau de genre ». Mais au « genre » dépouillé de son bavardage prétentieux. C'est plutôt Alfred Stevens que de tels petits spectacles sous la lampe nous rappellent. Encore, nos contemporains, moins minutieux et moins secs que Stevens, visant moins à l'esprit, sont-ils plus pénétrants et humains.

Certes, la disparition presque totale du « tableau de genre » est ce que nous devons le moins regretter. Mais comme tout se transforme et rien ne se perd, voici que le « genre » est remplacé par la « nature morte ». Elle est plutôt plus facile. C'est la plus facile des interprétations de la nature. Le modèle pose à souhait, l'éclairage se dose au sensitomètre, tout demeure identique indéfiniment à soi-même, sauf les fleurs, les légumes, les fruits, ou les bêtes à plumes ou à poil qui ont des « retraits ». Nul besoin de saisir au vol un effet passager, ni de tout animer à la fois : c'est un ouvrage qui se laisse et se reprend. C'est un ouvrage de dame. Enfin, — et c'est là le point essentiel, — la couleur étant déjà fixée par l'art de l'homme, il n'est pas besoin de traduire une couleur de la Nature. L'éclairage seul la fait varier ou « virer » : encore ne la fait-il varier qu'en degré de luminosité, et non en note, dans la gamme du spectre. Les reflets peuvent bien, il est vrai, modifier cette note, mais l'artiste est maître des reflets et de tous les voisinages qui peuvent exalter, assourdir, diviser ou unifier, neutraliser un ton. Il est l'impresario de son spectacle.

Aussi voyons-nous cette année, nombre de natures mortes offrir un savoureux ragoût de couleurs. Tels sont les grands vases de porcelaine *Sang de bœuf* et *Céladon* (souvenir de Chine) de M. Hubert Vos, la *Soupière blanche* de M. Calvet, *Ivoire et vase de Chine* de M. Barrier, les faïences et les fruits de Mlle Giraudias, le *Bonheur du jour* par Mlle Barco, les porcelaines et les fleurs de Mme Lauvernay-Petitjean, les *Fruits confits*, pommes et oranges de Mme Truchet, les *Japoneries* de Mme Willaert-Fontan. *Le Plateau noir*, les fruits et les fleurs de Mme Galtier-Boissière (au Palais de Bois), les faïences, les fleurs et les citrons de M. Laprade, également à la Porte-

Maillot, comme les envois de Mlle Baraduc, puis les *Fleurs de nacre* de Mme Thompson, le *Bouddah* de M. Touret, les bibelots groupés *Sur la commode* par M. Barlangue, le *Vieux Chine* de Mlle Seilhean, la Nature morte aux tons très assourdis, argentés à la manière de Chardin imitant les Hollandais, de M. Schnegg, les porcelaines et les fleurs de *Tea for Two* de Mlle Jobert et surtout les lumineuses apparitions de M. Kemp, *A ma fenêtre : Fleurs et Fruits au soleil*, qui décèlent un vrai coloriste. Ici, d'ailleurs, nous ne sommes plus dans les conditions de la « Nature morte » ; les modèles sont vivants, dond changeants, l'éclairage n'est point à la discrétion du peintre. Il faut d'autant plus admirer des réussites très savoureuses comme dans les *Roses, roses all the way* et *The wreath of summer* de l'Anglais H.-T. Reynolds, *Nature morte* de Mme Benet-Brouilhony et les *Roses trémières* de M. Bailly. Mais le mot « nature morte » n'a plus de sens. Ce sont des portraits de fleurs.

***

Ce goût de l' « aspect limité », très sensible dans les paysages, et qui incline tant d'artistes vers les natures mortes, se retrouve jusque dans le portrait. Les portraits de femmes n'accusent plus guère de prétentions à l'étonnement universel, ni d'ambitions démesurées. Dans les meilleurs, l'attitude est modeste, le geste discret, souvent même replié, la toilette simple, le fond neutre et nu, la gamme de couleurs sobre et bien suivie. Ne regrettons pas cette juste défiance qu'a le peintre de ses propres forces et contentons-nous de peu. Surtout, ne nous plaignons pas, s'il fait bien, qu'il fasse toujours la même peinture. On voit trop ce qu'il advient quand il s'avise d'en changer, comme il apparaît chez plus d'un maître du *Salon* dit *des Tuileries*, au Palais de Bois. Jadis, quand un maître baissait, on disait qu'il baissait. Maintenant, on dit qu' « il se renouvelle ». On le sifflait : on l'applaudit. Mais c'est la même chose, et toutes les théories amphigouriques, destinées à masquer ces régressions trop évidentes, ne peuvent tromper celui qui, au jeu, risque sa tête, c'est-à-dire le monsieur ou la dame qui fait faire son portrait.

C'est pourquoi il faut féliciter des maîtres comme M. Marcel Baschet, comme le regretté Déchenaud, comme M. Jean-Pierre Laurens, comme M. Hugues de Beaumont de ne pas chercher

à mériter ces éloges saugrenus, d'avoir le courage de peindre ou dessiner comme ils savent dessiner et peindre, de ne pas bredouiller quand ils peuvent se faire entendre, ni feindre une gaucherie disparue depuis cinq cents ans des ateliers.

Le portrait d'une mère et son fils, par M. J.-P. Laurens, n'offre aucune virtuosité inutile, mais décèle une science très sûre, une admirable entente de l'équilibre, un doigté parfait dans l'arrangement des lignes et le dosage des valeurs. L'enfant nous regarde; la mère, elle, regarde son enfant que ses bras enveloppent. C'est un modèle de physionomie intime, calme et recueillie, dans un geste juste, simple et touchant. Son *Portrait de Mme N...*, où sont abordés les plus épineux problèmes de la couleur, c'est-à-dire des harmonies en bleu violacé sur fond bleu, donne moins l'impression de la perfection dans d'étroites limites. Cette année encore, le bleu n'aura point porté bonheur aux peintres, bien que nombre d'entre eux s'y soient voués, on ne sait trop pourquoi. Et surtout les non-coloristes! On ne peut s'empêcher, en voyant leurs tentatives, de songer au vieux proverbe anglais : « Les fous se ruent là où les anges craignent même de poser le pied. »

M. Jules Cayron, lui, se tient du côté des anges. Il ne s'aventure pas sur les domaines de l'Impressionnisme, au delà de ses moyens de peintre. Son *Portrait de Mme L.*, très simplement posé, les bras repliés sur le buste, de face, la tête tournée de profil et levée, le regard s'en allant hors du tableau, les lèvres entr'ouvertes, est maintenu dans des tons qu'il sait à merveille harmoniser. Par sa fraîcheur d'expression comme par l'ingénuité de son attitude, il nous fait penser aux gracieux portraits anglais du XVIIIe siècle, — ce qui n'est pas si mal et il faudrait souhaiter que nos peintres de femmes élégantes nous y fassent penser plus souvent. La pose est l'ennemie de la grâce et, chez la plupart, la pose est trop visible et point assez savante. On dirait une « présentation » des dernières « créations » de la mode. Au contraire, le *Portrait de jeune fille* de M. Paul Chabas, le portrait de plein air intitulé *Calme, lac d'Annecy*, par M. Leleux, les portraits d'enfants de M. Raymond Woog et de M. Aufray Genestoux, le *Portrait de la princesse d'O*, par M. Ablett, fixent des attitudes maintes fois prises dans la vie, en dehors de toute idée de se faire peindre. Ce sont les meilleures. On peut en dire autant de celle qu'on voit à la jeune fille au gant, *Portrait de*

Mlle J.B. T., par M. Boisselier, parfaite de naturel et de mesure, et qui rappellera pourtant fort bien un instant du costume et des atours féminins.

Ce qui est le moins prestigieux chez nos portraitistes de femmes, c'est la couleur. On est tout heureux quand ils ne l'abordent pas et se contentent de peindre en « valeurs » : on tremble quand ils s'avisent d'être coloristes. Il faut excepter de cette inquiétude le *Portrait de la baronne d'Erlanger*, d'un coloris très fin et de modulations délicates, blanches et bleuâtres, par M. d'Erlanger, le *Portrait du docteur S. B.* dans une clinique par M. Braitou-Sala, le *Portrait de Mme J. C.* de M. Raymond Woog, le portrait de l'enfant au muguet par Mme Forain, la *Jeune fille à l'éventail*, de Mlle Delavaud, et surtout la délicate harmonie de mauve, de gris, de blanc, de violet, que M. Martin-Ferrières intitule *Silhouette de Mlle A. de P.* (au Palais de Bois). A part ces quelques exemples, lorsqu'un accord de tons, dans les gammes hautes, séduit l'œil, il y a beaucoup de chances pour qu'il soit d'un Anglais. C'est la fine et gaie harmonie intitulée *the Artist's family* par M. James Durden, de Manchester ; c'est la spirituelle figure de femme riant à la pomme que lui présente une statuette antique, intitulée *Ève*, par M. David Jagger, du Yorkshire, enlevée d'une facture preste et vive à miracle ; c'est l'harmonie en rose et argent choisie par M. Collings, de Londres, pour son *Portrait de Miss Carlito Ackzoyd* ; c'est le *Portrait de Mme George Kapp* par M. Skelton ; c'est celui de *Mrs George Bell*, par M. John da Costa ; c'est encore celui de *Mrs Douglas Barr* et de ses fils, par Miss Neilson-Gray. Le portrait anglais retrouve ainsi un peu de la simplicité, de la franchise coloriste et de la vive allure qui lui ont été imprimées par ses grands maîtres d'autrefois.

Nulle prétention non plus ne dépare les portraits d'hommes. On a renoncé, semble-t-il, à en imposer au regardant. Les plus réussis sont ceux des artistes par leurs confrères, ou par eux-mêmes. La plus parfaite bonhomie a remplacé les poses méditatives d'Hébert par Aimé Morot, ou éloquentes de Puvis de Chavannes par Bonnat. Le *portrait de M. Dézarrois*, le graveur, par feu Déchenaud, un buste, les bras croisés, s'enlevant sur une gravure, est l'effigie d'un homme bien dans son assiette, d'aspect limité et délimité, qui regarde bien devant lui. Ni le peintre, ni le modèle ne cherchent à nous en faire accroire.

Les toiles où M. Hugues de Beaumont a peint deux de ses confrères sont saisissantes de vérité, de vivacité, de bonhomie. Le geste très particulier et signalétique de chacun d'eux, le dessin précis, juste et fort, le modèle puissant et concis, tout donne à ces deux têtes d'artistes un caractère qu'on n'oublie pas. Les mêmes qualités, quoique à un degré moindre, se voient dans son *Portrait du R. P. Gillet*. M. Caro-Delvaille a également réussi le portrait de son confrère *M. Fougerat*, et M. Albert Gauthier son propre portrait (tous deux à la Société nationale) et parmi les excellents envois de M. Hugues (au Palais de Bois) un des meilleurs est assurément sa propre personne vue un peu comme le *Granet* de M. Ingres, en plein air, en plein ciel, cheveux au vent, en train de peindre dans un paysage d'Italie. Sa facture libre et sûre et sa couleur savoureuse en font un des plus vivants portraits des trois *Salons*.

Le public, ceux que l'on appelait jadis les « philistins » et Laurent Tailhade « les vagues humanités », ont eu moins de chance avec leurs portraitistes que les peintres. Pourtant, le vieux *Paysan alsacien* que M. Stoskopf nous montre entre sa petite fenêtre et son pot de fleurs, coiffé du chapeau national, l'épiderme parcheminé, ratatiné, cuit et recuit, est un bien précieux témoignage. Il évoque les pèlerins de Sainte-Odile, d'avant l'Empire allemand, et ces braves gens qui accompagnaient, jusqu'au poteau de frontière, en 1871, les jeunes qui avaient opté pour la France. Une autre sorte de peinture ne les évoquerait pas. C'est ce faire appuyé, fouillé, consciencieux jusqu'à la minutie qui suggère la fidélité immuable et la tradition indiscutée. Quelque chose de ces sentiments, sinon de cette facture, se retrouve dans le portrait d'un invalide de Chelsea, *Telling a story of the scotch greys*, par M. K. Caney, qu'on dirait tiré d'un tableau d'Herkomer. A la manière anglaise, aussi, mais de l'autre école, l'école libre et preste, est traité le *Portrait de M. B. W*, par Mme Tadé Styka, et celui du *Comte P. de V. C.* par M. Raymond Woog, toujours bon coloriste et guetteur adroit à saisir le mouvement juste, le port de tête particulier, qui signe un être humain. Dans la manière française traditionnelle est conçue et exécutée la sobre et vigoureuse silhouette du *Cavalier*, de M. R. G. Gautier, véritable étude de caractère. Excellent aussi le *Portrait de M. P. Boeswillwald* par M. E.-A. Boeswillwald. Pas d'expériences hasardeuses :

un art appliqué, judicieux, remplissant son objet qui est de tirer de la foule une physionomie et de la mettre devant nos yeux.

Du même ordre sont les *Bustes*, cette année, dans les trois *Salons*, très peu inspirés de Rodin, d'ordinaire, mais qui auront, à défaut de mérite bien transcendant, celui que n'avaient pas les admirables têtes de Rodin : plaire à leurs modèles et à leurs amis. Tels, par exemple, celui de *M. Paul Valéry* par M. Vallotte (à la Société nationale), en bronze, ceux du *général Gouraud* en bronze par M. Guillaume et de *M. René Doumic* en marbre par M. Denys Puech (aux Artistes français) et de *René Boylesve*, par M. Philippe Besnard (au Palais de Bois). Nous ne savons trop si ces Bustes survivront à la Cité, mais ils ne feront pas du moins le désespoir des intéressés, comme le firent si souvent les chefs-d'œuvre du maître disparu. Ce sont de bons portraits en marbre ou en bronze et, chose assez rare, le regard très particulier à chacun des quatre modèles y est presque rendu. Cela paraît une gageure. Quelques amateurs d'anecdotes se souviennent peut-être de la désolation des « Chantillystes », voilà environ trente ans, devant un fort beau buste de leur hôte, parce que le maître statuaire n'avait pas su rendre à leur gré « le bleu des yeux du duc d'Aumale ». On en fit même une chanson à Montmartre, ce qui ne remédia point au mal, ni n'empêcha ce bronze de rester une fort belle chose. Cette année, on ne fera pas de chanson. M. Guillaume, notamment, par l'extrême justesse de l'attitude et la science accomplie du modelé, est parvenu à donner au spectateur l'illusion qu'il est sous le regard droit et lumineux du général. M. Vallotte, également, dans son effigie très concise de M. Paul Valéry, a traduit ce qui paraissait presque intraduisible, la méditation des yeux de son modèle, avec l'expression de la bouche aussi très personnelle. Bien d'autres bustes, çà et là, celui du peintre *Charles Fouqueray* par M. Detilleux, du *Docteur de Winter* par M. Rostaert, et du statuaire américain *Rumsey* par M. Quattrocchi, par exemple, témoignent que l'art du physionomiste remplit encore sa fonction de mémorialiste de l'espèce humaine.

***

Et c'est pourtant de l'espèce animale, au premier abord, que nos statuaires semblent s'être occupés le plus, cette année. Quand on entre au Grand Palais par l'avenue d'Antin, on se

croit fourvoyé dans une exposition spéciale d'*animaliers*. Un gigantesque cheval de bronze, surmonté d'un chevalier en armure, obstrue la coupole, un énorme taureau se promène d'un côté, un formidable archer à cheval de l'autre, un pauvre homme nu, à cheval, tâche de faire figure, sur un autre point un canard et des grenouilles se gourment, et à mesure qu'on avance vers les salles de la *Société nationale*, on défile entre des chevaux, des bisons, des béliers, des pumas. C'est la rétrospective du statuaire américain Charles Cary Rumsey, mort à quarante-trois ans après une production intense, et intéressant surtout par ses petits bronzes qui sont doués de vie, de fantaisie et de mouvement.

Monte-t-on les escaliers, pénètre-t-on dans les salles, d'autres animaux en foule vous attendent. Ce sont les *Chats siamois*, dessins rehaussés, ou les *Chevaux arabes* de M. Delnermoz, et son tableau de la panthère, inspiré du *Mowgli* de Rudyard Kipling et son *Cheval de l'Émir*, pleins de fougue et de souplesse ; ce sont les fusains ou les pastels de M. Henry Baudot, le *Cheval au pré*, le *Tigre* et les *Vaches*, excellentes études d'après de beaux exemplaires de la vie animale ; c'est nombre de bestioles répandues, çà et là, pour réjouir, taquiner, distraire ces éternels ennuyés que sont les hommes, — elles, les bêtes qui ne s'ennuient jamais! Ce sont (aux Artistes français) les petits chiots, en marbre jaune de Sienne, de M. Bartolletti, involontaires comiques de la grande Comédie animale, le *Vieux bull*, de pierre, de M. Vallette (à la Société nationale), *Bison et ours*, bronze de M. Riabouchinsky, le *Combat de bêtes* de M. Clément-René. C'est l'énorme *Chimpanzé* de M. de Mouard et son *Antilope oréas* de bronze, dignes tous deux de cet excellent manieur de glaise ou de cire.

Quand, à l'autre bout de Paris, — du Paris des *Salons*, — on entre dans la salle consacrée à la sculpture, au Palais de Bois, ce qui frappe le plus, après l'œuvre de M. Bourdelle, c'est encore une *Panthère noire de Java*, taillée directement dans la diorite par M. Hernandez, et son *Groupe de gazelles*, taillé dans le granit noir. Enfin, aux Artistes français, outre les faunes ou faunins partout répandus, les plus gigantesques machines sont l'*Héraklès et l'Hydre de Lerne*, plâtre de M. Tegnér, un compatriote de Thorwaldsen, doué d'imagination à la façon de Gustave Doré, et le *Centaure* de M. Traverse en bronze, qu'on

avait déjà vu en une autre matière, et ces deux morceaux valent surtout par leur interprétation de la nature animale. La *Forêt* de M. Vernon, ingénieux symbole décoratif, est figurée par une biche autant que par une femme. Peut-être le souci de décorer les jardins ramènera-t-il nos statuaires vers le genre animalier depuis trop longtemps abandonné.

C'est l'art religieux qui, cette année, les sollicite, paraît-il, de même que leurs confrères les peintres. On s'occupe presque autant des saints en art qu'en littérature. Point tous les saints, à vrai dire, ceux seulement que leur nouveauté ou un regain de popularité désigne aux foules : sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, Jeanne d'Arc, saint François d'Assise. Les peintres n'en ont rien tiré qui vaille, non plus que des *Annonciations*, des *Visitations*, des présentations au Temple, des pèlerins d'Emmaüs qu'ils ont cru devoir figurer çà et là. Cette « peinture religieuse » n'est pas religieuse et est à peine de la peinture. Heureux quand elle ne scandalise pas tout net les fidèles qu'elle prétend édifier ! Les artistes modernes ou modernistes s'imaginent que c'est en se séparant de la foule des croyants qu'on peut la guider : libre à eux, mais ils ne la guideront pas. La *Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus*, imaginée par M. Maxence, ne choquera pas les fidèles : elle répond admirablement à un certain goût d'idéalisme gracieux et bénin fort répandu dans les âmes pieuses, et remplira parfaitement son rôle d'image de piété, mais elle répond moins au besoin qu'on éprouve, en face d'une œuvre d'art, de ressentir une émotion d'art.

Les sculpteurs, au contraire, ont tiré un assez bon parti des figurations imposées par les actualités de la piété contemporaine. Les saints les ont visiblement protégés. Notamment Jeanne d'Arc, qui n'est point très facile à interpréter. Sainte Thérèse et saint François ne sont connus que sous un aspect : si on le rend suffisamment, la foule est satisfaite. Elle le sera du *Saint François d'Assise*, en pierre, de M. Guéniot. Mais les aspects de Jeanne d'Arc sont multiples et il est impossible de les évoquer tous à la fois. C'est une guerrière, c'est une paysanne et c'est une sainte. C'est aussi une martyre, — ce qu'a fort bien exprimé M. Réal del Sarte dans son émouvant projet de *Jeanne d'Arc au bûcher*, destiné à être érigé à Rouen. Entre ces différents aspects de la même figure il faut choisir et chacun d'eux est lui-même assez complexe. Guerrière, elle n'est pas une

« amazone » qu'on peut tirer d'un sarcophage antique, une virago, ni une paysanne qui va, sur son cheval, au marché : c'est une guerrière inspirée et pour donner cette impression, qui est la vraie, il faut que l'expression transfigure la face robuste et saine de la bergère. Or les transfigurations sont toujours des problèmes difficiles à résoudre par les seuls moyens plastiques, et ici bien plus encore, puisqu'on doit, pour se conformer à la tradition vestimentaire, enfermer tout le personnage dans une carapace d'acier.

Aussi, chaque artiste a-t-il choisi délibérément un type unique : Frémiet, la guerrière; Chapu, la paysanne; Bastien-Lepage, l'extatique; M. Ingres la fonctionnaire chargée de faire sacrer le Roi. Au fond, la seule Jeanne d'Arc qui entraîne et élève la pensée jusqu'à son objet, c'est celle de Paul Dubois, parce que c'est la seule qui, d'un même élan, dresse l'héroïne et la sainte. C'est bien une guerrière, mais c'est une guerrière inspirée : elle ne regarde nullement l'ennemi, ni le terrain, ni ses troupes, comme ferait un chef d'armée; elle regarde le ciel où l'ennemi n'est pas, où l'on ne manœuvre pas, mais où elle puise sa stratégie et son horoscope. Aujourd'hui, après tant d'essais, renouvelés par tant d'artistes, c'est encore devant Saint-Augustin qu'il faut aller, ou à Reims, pour trouver d'elle l'image qui se rapproche peut-être le plus de la vérité, au tout cas d'une vérité possible. De plus, la Jeanne d'Arc de Paul Dubois, étant l'ouvrage d'un parfait praticien, reste une silhouette alerte et vivante, malgré l'armure, comme libérée des lois de la pesanteur, « délibérée », jeune, et gaie de cette gaieté qui vient de la Foi.

M. Henri Bouchard, lui, a choisi de figurer uniquement la sainte. Il l'a imaginée debout, tête nue et priant, les mains jointes, les yeux levés au ciel, et comme l'auteur de *Pierre de Montereau* et de tant d'œuvres de grande envergure est un maître ouvrier en plastique, il a su, par le jeu des lignes, donner l'impression qu'elle est toute soulevée par l'ardeur de sa prière en une sorte de lévitation. On imagine aisément cette figure dans une de nos vieilles basiliques le long d'un pilier, où elle se confondrait avec les hautes et nobles lignes de l'architecture. Au bout de quelques jours, on ne s'apercevrait plus qu'elle est là : c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire.

Quelques autres ouvrages de pierre ou de bronze retiennent l'attention du passant : le *Poilu*, groupe de M. Sicard, digne par sa simplicité, sa fermeté, son style, du maître qui l'a signé; la *Salomé* de bronze doré de M. Cassou, une des plus parfaites expressions de l'agilité qu'on ait vues depuis longtemps, et sa *Fillette au chat*, en marbre; le gracieux groupe décoratif pour *Un banc*, composé d'une jeune femme adossée à un petit faunin occupé à manier une syrinx, de M. Fevola; enfin une *Bretonne et un enfant à genoux*, priant, un harmonieux et touchant groupe en plâtre, destiné à Douarnenez, par M. Gennarelli, le tout aux Artistes français.

Le Palais de Bois est moins riche. Il est vrai qu'il contient le fragment d'une œuvre capitale de M. Bourdelle : le monument de *la Défense polonaise et de son poète Adam Mickiewicz*, en bronze. Une œuvre de M. Bourdelle n'est jamais négligeable, et celle-là, une fois en place dans un espace vaste et bien découvert à Paris, y fera plus grande figure assurément que la plupart de nos statues. Mais si, comparé aux lamentables choses qui encombrent nos carrefours, le monument de la *Défense polonaise* apparaît un chef-d'œuvre, il est loin d'être celui de M. Bourdelle. Bien des fois, le maître a donné une vie plus intense à des figures plus puissamment modelées. Sa figure ailée brandissant un glaive a plus de gesticulation que de mouvement. Son poète, en marche, ne se meut guère non plus et les très justes théories de Rodin sur les temps du mouvement appliquées au *Ney* de Rude ou aux œuvres de Carpeaux, semblent avoir été oubliées. Et puis, cette année, toute œuvre de statuaire, fût-elle de M. Bourdelle et au Palais des Bois, souffrira fort de la petite rétrospective de Carpeaux aux Champs-Élysées. C'est là qu'on trouve ce qui manque trop souvent ailleurs : la puissance, la jeunesse, l'entrain. Nos « jeunes » sont des vieillards au regard de cet ancêtre, disciple de Rude et précurseur de Rodin.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

ÉTIENNE MOREAU-NÉLATON

Au moment où disparaît l'ami de toute ma vie, je voudrais essayer de fixer cette belle physionomie d'artiste et d'écrivain qui fut si noblement, si hautement marquante et originale.

Personne, je crois, n'a connu Étienne Moreau-Nélaton sans l'aimer et sans éprouver en toute occasion son inépuisable bonté. Mais son amitié n'avait pourtant rien de banal et ne se prêtait pas à de vagues complaisances. Le trait le plus caractéristique de son esprit, après la bonté, était une droiture impeccable qui n'admettait dans aucun cas, ni pour aucune cause, pas plus dans la pratique mondaine que dans l'expression artistique, la dissimulation, l'atténuation la plus légère de la vérité. Également passionné pour l'art et pour les traditions du passé, il avait élevé dans son cœur deux sanctuaires : l'un consacré à nos grands maîtres nationaux, les Corot et les Delacroix ; l'autre au culte des ancêtres et du pays natal. Dans les deux cas, sa foi était si profonde, elle lui apparaissait avec un caractère d'évidence si indiscutable que toute réserve et toute hérésie l'irritaient en lui causant une souffrance.

Pendant sa jeunesse, Moreau-Nélaton put paraître un privilégié du sort. Lui-même avait été habitué à se considérer ainsi et cherchait, suivant les leçons paternelles, à se justifier d'un bonheur trop grand en le faisant partager. Il avait trouvé dans son berceau, avec la fortune qui permet toutes les initiatives et toutes les largesses, un nom déjà glorieux, l'affinement héréditaire de plusieurs générations vouées au culte de la beauté, l'enseignement et l'exemple familial de tous les grands sentiments désintéressés. Entré à l'École Normale, il parut d'abord voué à l'histoire. Mais

l'amour passionné de l'art le jeta vite dans une autre voie.

Peintre, il eut aussitôt les grandes ambitions et chercha à suivre les maîtres qui représentaient pour lui l'idéal de la beauté, un Vélasquez, un Franz Hals, un Puvis de Chavannes. Son *Saint Georges à Villeneuve*, son *Repas d'archers*, et son *Saint Vincent de Paul* n'obtinrent pas tout le succès qu'il pouvait espérer. Il dut alors s'apercevoir que les avantages de la fortune ne sont pas sans contre-partie pour celui qui tient à s'élever par son seul mérite. On ne voulut voir en lui qu'un amateur très distingué, chez lequel les marchands aimaient mieux apporter des tableaux à vendre, que venir acheter des œuvres personnelles soustraites par leur origine à la spéculation. Il était d'une philosophie si sage et si optimiste qu'il continua à remercier la Providence de ses faveurs, sans vouloir mesurer de quelles déceptions elle les faisait payer. Peu à peu il concentra son effort sur des études de paysage et des scènes d'intérieur où les artistes surent apprécier la délicatesse de la touche, la sensibilité fine et émue, le don de clarté lumineuse, la soumission devant la nature. Il grava des séries d'eaux-fortes où sa pointe ferme et pénétrante retrouvait la mâle sincérité d'un Manet ou d'un Legros. Il publia un album de lithographies, accompagné d'un texte charmant : *les Grands Saints des petits enfants*.

Mais bientôt vinrent les plus tragiques et les plus douloureuses épreuves : sa mère et sa femme emportées ensemble dans l'incendie du bazar de la Charité. Il resta stoïque sous un choc qui aurait fait fléchir les plus vaillants, dissimulant la plaie saignante, resserrant seulement le cercle de sa vie, continuant à en faire trois parts, pour ses enfants, pour l'art et pour une très large charité. L'acharnement au travail fut son premier remède. Réfugié sur les tours de Notre-Dame pendant l'hiver 1897-1898, il peignit, sous des ciels changeants, de grandes vues de Paris auxquelles les monstres chimériques de la balustrade servaient de premier plan. Il écrivit un livre sur l'œuvre pictural et céramique de sa mère. Il composa quelques jolis contes illustrés par lui-même, *Notre Dame de Val-Joyeux*, *le Peau-Rouge*, *les Douze coups de Minuit*, *Chantegrive*, où s'exprime la mélancolie de quiconque aime avant tout la grandeur du passé, la rectitude des mœurs familiales, la beauté des vieilles pierres ennoblies par l'âme des ancêtres devant ce qu'on appelle le progrès.

Enfin, en 1900, il prit, sans l'annoncer d'abord, une grande résolution longuement mûrie. Seul, avec ses trois jeunes enfants, dans cette vaste maison encombrée de richesses artistisques que peuplaient les ombres chéries de ses morts, il s'était lassé d'être, suivant son expression, le gardien de son propre musée. Ce musée, il résolut de le donner au pays. Il tenait à cet égard, de ses parents, des idées très nettes dont il n'hésitait pas, suivant son caractère, à tirer toutes les conséquences. Il estimait que le possesseur d'une œuvre d'art en est simplement le dépositaire, qu'il doit éviter par tous les moyens sa dispersion et son passage à l'étranger, que lui attribuer une valeur vénale est une bassesse et un sacrilège. C'est le même homme qui demandait un jour à son camarade d'École, Jaurès, sans d'ailleurs obtenir une réponse : « J'admets que ma fortune est une injustice à l'égard des pauvres : dicte-moi ce que je dois faire ! »

Mais, avant de réaliser ce don, il voulut d'abord l'épurer et le compléter pour le rendre plus conforme au raffinement de son goût personnel. Vendant les œuvres secondaires, les tapisseries, les meubles, qui à ses yeux n'étaient pas des objets du culte, il en consacra le produit à acheter les Corot, les Fantin Latour, les Manet, les Carrière, les Monet, les Sisley qui vinrent s'ajouter aux Delacroix, aux Decamps, aux Troyon familiaux et dont aucun n'a été admis par lui sur l'étiquette. Puis, le jour venu, il se sépara d'un trésor qui avait été sa joie. Cette donation fut faite dans des conditions inusitées par un homme jeune encore, vivant dans un cercle de famille très étroit où ces œuvres étaient appréciées et aimées, par un homme qui ne recherchait aucune publicité, aucune popularité, et qu'on eût profondément indigné en prétendant récompenser sous une forme quelconque une action, qu'il avait la modestie de considérer presque comme l'accomplissement d'un devoir.

Dans les trois années précédentes, il avait été amené, par sa générosité habituelle, à exécuter un long travail un peu ingrat pour sauver les richesses documentaires amassées par Robaut sur Corot. Il y avait ajouté une œuvre toute personnelle en racontant la vie de Corot d'après sa correspondance. Il continua dès lors dans cette voie en composant sur Delacroix, Jongkind, Millet, Daubigny, Manet, Bonvin, une série d'ouvrages admirables, donnant pour chaque peintre une documentation d'une richesse exceptionnelle, artistement mise en œuvre,

avec une illustration propre à éclairer tous les mots du texte. Peu à peu il revint ainsi à sa première carrière d'écrivain. Sur les artistes du XVIe siècle autrefois confondus dans un tel désordre, sur les Clouet, Du Monstier, Le Mannier, etc., il a réalisé de véritables découvertes. Il a écrit l'histoire de Fère-en-Tardenois. Ses *Églises de chez nous* et son livre sur Reims font revivre aujourd'hui pour nous des merveilles saccagées par le vandalisme allemand. Il ne négligeait pas cependant sa chère peinture et il y avait ajouté une autre forme d'art en exécutant dans son four de la Tournelle des faïences et des grès d'une subtile délicatesse.

Pendant les angoisses de la grande guerre, il venait encore une fois de satisfaire à son goût de l'histoire et de la tradition, en écrivant un *Mémorial de famille*, quand le fils unique qui devait perpétuer son nom, tomba lui aussi après avoir échappé longtemps aux horreurs de la Somme et de Verdun. En même temps, son pays aimé, sa maison de famille s'engloutissaient dans le cyclone. Fère-en-Tardenois, dont il s'était longuement attaché à faire revivre le passé, dont ses toiles avaient fixé tous les aspects, s'effondrait en ruines pour subir ensuite des reconstructions vulgaires qui le faisaient peut-être souffrir plus encore.

Ces nouveaux coups le frappèrent au cœur, mais n'arrêtèrent pas son labeur infatigable et ne semblèrent même pas effacer son sourire. Il s'occupait trop des autres pour gémir sur lui-même et bien rarement on l'entendit se plaindre. Dans les dernières années, quelques satisfactions lui vinrent, non pas toutefois sur le point qui lui eût été le plus sensible, pour son œuvre exquis de peintre. Ses livres monumentaux sur les artistes s'épuisaient l'un après l'autre. L'Institut l'avait appelé à lui. Entouré des soins les plus affectueux par sa famille accrue qu'égayaient les petits enfants, il continuait toujours à produire. La veille de sa mort, se sachant condamné par un mal inguérissable, mais toujours debout, il terminait une étude où s'incarnait pour la dernière fois son amour du passé. Après avoir tracé le mot fin, il dit : « Maintenant, je vais mourir. » Et, quelques heures après, il tombait foudroyé.

LOUIS DE LAUNAY.

UN ROMAN DE L'INQUIÉTUDE ANGLAISE[1]

J'ai quelquefois l'idée d'une scène de *sketch* ou de dessin humoristique. Titre : le Voyageur enchanté, ou les Embarras de la paternité. On verrait M. Galsworthy, sur le pont d'un bateau, en casquette de voyage ; il part, comme il fait tous les ans, pour le Cap ou la Californie, il respire, il sourit ; il se flatte d'échapper, au moins pour quelques mois, au peuple qu'il a créé, à cette famille des Forsyte qu'il a eu l'imprudence de mettre au monde, voilà plus de vingt-cinq ans. Enfin, il va pouvoir penser à autre chose. Vain espoir ! C'était mal connaître cette engeance tenace : les voilà qui montent à l'abordage, escaladent les échelles, s'accrochent au bastingage, envahissent la cabine, s'installent familièrement sur les malles et sur la couchette, en disant à l'auteur : « Quel joli voyage nous allons faire ensemble ! Comme c'est gentil de nous emmener ! »

Sérieusement, ce n'est pas la faute de M. Galsworthy, si le monde où nous vivons est si obscur et si menaçant. C'est malgré lui que son roman devient une chronique du malaise contemporain, un journal de nos jours troublés. Songez à ce qui s'est passé au cours de ces deux années : la débâcle des libéraux,

(1) John Galsworthy, *The Silver Spoon*. 1 vol. in-8 ; Londres, Heinemann édit., 1926. — Cf. la *Revue* du 1er juillet 1925 et, surtout, l'admirable étude de M. André Chevrillon dans la *Revue* du 15 mai 1912.

l'avènement et la chute du cabinet socialiste, le chômage, la crise des affaires... Depuis Waterloo, la vie anglaise ne s'est pas trouvée aux prises avec des temps plus difficiles. Et c'est peut-être le secret des voyages de l'auteur. J'imagine qu'il emploie la distance comme un filtre, qui permet d'envisager les choses à travers de l'espace et de l'apaisement interposés. Le peintre prend du champ et s'écarte de son tableau. Il se sert du voyage comme d'un instrument de recul, d'une méthode de simplification.

Ne me demandez pas de résumer le nouveau roman. Il n'y faut pas chercher la puissante émotion humaine qui se dégage de la trilogie originale de la *Forsyte-Saga*, cette histoire de la jeunesse de Soames Forsyte et de sa rencontre avec l'amour qui a dévasté sa vie. A présent, Soames n'est plus qu'un vieux, mais assez vigoureux encore pour nous intéresser. Nous sommes curieux de ce bonhomme toujours vert. Comment va-t-il se comporter dans notre monde détraqué?

C'était déjà le sujet du dernier épisode, et l'on est bien obligé de convenir que le roman piétine un peu. L'intérêt dramatique languit, mais ce n'en est pas moins un des livres les plus curieux de M. Galsworthy, un des plus riches qu'il ait écrits, avec deux ou trois scènes inoubliables. La matière ou le prétexte importe peu. Il suffit de savoir que le jeune Michel Mont, gendre de Soames, a lâché les affaires pour entrer dans la politique. Ses nouvelles occupations lui fournissent un observatoire commode sur l'actualité : scènes de la vie parlementaire, questions électorales, séances de la Chambre, débuts à la tribune, pugilats de députés au lavabo, petits journaux, petits théâtres, *week-ends* à la campagne en compagnie de quelques ministres, avec l'inévitable photographe pour journaux illustrés : « La délicieuse Mrs. Mont, femme de l'honorable député, avec Kit, son ravissant bébé, et son toutou Dandie » ; indiscrétions, papotages, entrefilets aigre-doux des feuilles satiriques ; chômeurs et sans-travail, paysages de l'*East-End*, voyages dans les *slums* ; orchestres d'*ex-service men*, épaves des Dardanelles ou de la Somme, réduits pour subsister au hasard de la charité publique ; la ville et les champs, la politique, la presse, le Palais, le barreau, un procès mondain, des études d'avoués, des figures d'avocats, de juges et de jurés ; trois ou quatre intrigues qui s'enchevêtrent comme la torsade d'un fil flottant ; un type

de jeune fille nouveau jeu et d'héroïne « dans le train », une figure de vieille fille à l'âme de bonne sœur ; des systèmes, des réformateurs, des publicistes à idées, qui ont chacun leur marotte pour le salut de l'Angleterre ; une Altesse Royale, un suicide, que sais-je encore ? Tout cela peint par petites touches, dans une suite de courts chapitres, de vaguelettes qui se pressent, s'effacent l'une l'autre, comme le flot intarissable de la vie : et, par là-dessus, la grande voix de la tour de Westminster, l'imperturbable gong du bourdon de *Big Ben* qui mesure la fuite du temps et compte aux brefs mortels les heures de la vieille Angleterre...

Un tel récit se laisse à peine résumer. On sent que le peintre revient sur un sujet qui le préoccupe, qu'il s'attarde au problème de l'inquiétude anglaise. Le pays, pour faire face aux périls de la guerre, s'est imposé progressivement des sacrifices sans exemple. Aujourd'hui, pour sortir des immenses difficultés présentes, il faudrait presque le même courage. Mais le peuple est las de l'effort ; pour tout dire, selon l'auteur, il a été un peu gâté.

Chaque pays a ses locutions, ses idiotismes intraduisibles, sa sagesse proverbiale inscrite dans son langage. Pour exprimer l'idée d'un homme à qui tout réussit, le vieux langage gaulois avait un mot gaillard : « Il est né coiffé », disait-on. Mot de paysans, de commères des *Caquets de l'accouchée*, terme d'un pays où le premier des biens est la valeur physique, et où tant de garçons ont fait de beaux chemins sans autre capital qu'une mine hardie et un regard ouvert. En Angleterre, le premier des biens est encore la fortune : on dit d'un enfant qui a de la chance, qu'il a eu, en naissant, dans la bouche une cuiller d'argent.

Cuiller d'argent, c'est le titre du roman, et c'en est le refrain, un de ces refrains que l'auteur manie avec un art charmant. Cela joue le rôle d'une image, d'un motif qui subsiste dans la mémoire après qu'on a fermé le volume. Une cuiller d'argent dans la bouche, c'est bien le cas de la petite Mont, cette gentille nature si terriblement mal élevée par son père et par son mari. Et c'est un peu l'histoire de toute l'Angleterre.

Cuiller d'argent, ceinture d'argent... Quel est donc le vers du poète sur la frange d'écume qui environne cette île des cygnes ? Qu'on ne s'étonne pas si l'Anglais y tient d'une manière

superstitieuse : c'est à elle que son pays doit d'avoir été l'île heureuse. Comme il a eu la vie facile! Point d'armée, puisque la mer se chargeait des frontières; des flottes, qui n'avaient qu'à naviguer pour le commerce, cueillaient sans frais les colonies des peuples occupés en Europe, et revenaient apporter à Londres ou à Portsmouth, comme sur une cuiller d'argent, la nourriture, le sucre, les fruits, toutes les richesses de la terre.

C'est surtout depuis un siècle que cette fortune a pris un essor inouï par le développement de l'industrie. De là, évidemment, l'abandon de la terre, le dépeuplement des campagnes; mais qu'importait cette conséquence, tant que le pays était assez riche pour acheter son dîner? Rien de plus frappant, quand on traverse l'Angleterre vers Édimbourg ou vers Glasgow, que ces successions de paysages si verts, ces espaces, ces fraîcheurs agrestes, ces prairies et ces bois, qui donnent l'impression d'une nature en vacances, avec ces beaux gazons, ces verdures opulentes, cet air patricien d'une immense propriété de luxe, cette grâce d'éternel parc anglais.

On songe alors à nos chaumes, à nos campagnes brunes, aux sillons, à ces choses terreuses de chez nous, à ce sol remué, harassé, ridé d'un éternel souci, portant gravés dans tous ses traits les signes du travail. J'entends toujours ce mot d'un Anglais de rare distinction :

« J'aime peu vos paysages. *They look so business-like* (1). »

Un jour, entre autres, j'eus cette impression très vive. Par une matinée d'octobre, j'allais de Grantham à Belvoir. Tout était enveloppé d'une vapeur pluvieuse. A travers des voiles de grisaille, de rideau en rideau, sous les beaux ormes qui formaient comme la lisière d'un bois qui se déplaçait toujours et jouait avec le voyageur, sous ces voûtes de verdure emperlées de légère buée en suspension, j'allais comme au jardin de la Belle au bois dormant. Tout flottait sans bords, alangui, estompé comme une rêverie sous ce bain de brume et de douceur. Quelques bêtes paissaient en liberté sous les ombrages. Ce jour-là, je compris : je vis le banc de brouillards, haleine de l'Océan qui couvait, caressait, allaitait le jardin secret de l'Angleterre; sous cette haleine naissait cette grande éponge

(1) Ils sentent trop le travail.

verte, et de ces verdures le bétail, transformé lui-même au sang et au laitage, aux roses et aux lis des filles de Lawrence, tandis que sans peine, sans élevage, le poisson abondait aux filets des pêcheurs : ainsi la mer engendre prairies, verdures, viandes substantielles et pousse dans les viviers anglais les troupeaux de Neptune.

Le revers, faut-il le dire? tient dans ce mot de *Labour*, qui signifie encore chez nous le travail agricole et en Angleterre représente la masse et les misères du prolétariat des villes; c'est la désertion des champs, le peuple des usines, avec ce million de chômeurs qui est la plaie de l'Angleterre et qui lui coûte autant qu'une guerre à soutenir. Cette gêne pèse depuis dix ans et ne paraît pas à la veille de guérir. Les remèdes, quels sont-ils? Ceux que propose le Parlement sont des expédients oratoires; M. Galsworthy n'est pas dupe de cette phraséologie, de ce ronron académique. Quelques bonnes âmes se dégoûtent de ces tisanes de paroles et mettent la main à la pâte : elles dépensent une vie d'amour au service des pauvres. Les pages que l'auteur consacre au *Kindergarten* de Norah Curfew sont parmi les meilleures du livre. Mais que peut le dévouement de quelques individus? Il faudrait à un mal si grand des remèdes héroïques; c'est tout un système d'existence et un état d'esprit à changer, une économie nouvelle à instituer dans l'État, une émigration rationnelle, une organisation, un programme, presque une dictature. Telles sont les idées du « foggartisme », du nom d'un certain sir James Foggart, dont l'original est peut-être ce singulier prophète, la Cassandre de l'Angleterre, sir Alexander Harrisson.

Bien entendu, de telles idées n'ont aucune chance de succès : Michel en fait l'expérience. Le peuple goûte peu les Cassandres. Ce n'est pas le moyen de se faire bien venir, que de parler d'efforts à faire : « Bah! Cela ira toujours! » On est paresseux, c'est humain. Cependant, M. Galsworthy ne cesse de s'étonner de l'insouciance anglaise. On ne saurait dire s'il la raille, ou s'il n'a pas pour elle une secrète admiration. Rien n'est plus singulier que la répugnance des Anglais pour les sujets pénibles.

Laisser-aller, dégoût des plans et des systèmes, méfiance de la raison, idée qu'on s'en tirera toujours au petit bonheur, confiance dans un certain instinct de courage et de sang-froid, M. Galsworthy a donné dans son livre un admirable portrait du tempérament national, surtout dans un chapitre qu'il faudrait

citer tout entier. Michel et sa femme reviennent en taxi d'une soirée, par un de ces brouillards de Londres qu'on appelle là-bas la *soupe aux pois*.

Le cab n'avançait plus. Michel baissa la glace.

— Ma foi ! patron, je suis perdu, fit la grosse voix du chauffeur. Le quai doit être là tout près, mais le diable m'emporte si je trouve le tournant. Michel boutonna son paletot, releva la glace et descendit.

Il faisait une nuit de calme plat, traversée seulement par les appels des trompes en détresse. La noire vapeur, âcre et froide, pénétra les poumons du jeune homme.

— Allons au pas, le long du trottoir; doucement, nous finirons bien par tomber sur le quai.

La voiture se mit en marche ; Michel, la main sur la portière, tâtait du pied le bord du trottoir.

— Formidable ! articula près de lui une voix d'homme du monde.

— En effet, dit Michel. Où sommes-nous ?

— En plein vingtième siècle, au cœur de la civilisation.

Michel éclata de rire, et fit aussitôt la grimace : il eut la sensation d'avaler un flot de boue.

— Où êtes-vous, monsieur ? reprit-il.

— Ici. Et vous ?

C'était le mot de la situation. Le vague disque lunaire d'un réverbère flotta soudain au-dessus de la tête de Michel. La voiture s'arrêta tout à fait.

Cinq minutes plus tard, Michel a l'imprudence de s'avancer à la découverte. Le voici perdu à son tour.

Il essaya de revenir sur ses pas, appela. Pas de réponse. Il se mit à hurler. Une série de faibles « allos » lui répondit au loin.

— Alors, quoi ! on ne sait plus où on est? fit près de lui une voix goguenarde.

— Non. Vous le savez, vous ?

— Pensez-vous ? Cherchez quèq'chose ?

— Ma voiture.

— Oublié quéq'chose dans la bagnole?

— Oui, ma femme.

— Bon Dieu ! alors, mon vieux, c'est pas cette nuit que vous remettrez la main dessus.

Un gros rire, ignoble et sans corps, roula dans le brouillard. Un lambeau d'ombre disparut en s'enfonçant dans les ténèbres. Michel pensa : « Ne perdons pas la tête ! » Il se mit à tâter de nouveau le trottoir.

— Ah ! fit une nouvelle voix. Une cigarette, patron ?

— Une cigarette et cent sous, si tu me trouves un taxi avec une dame dedans. Sais-tu le nom de la rue ?

— Je m'en fiche. Les rues sont folles cette nuit.

— Tais-toi, fit Michel brusquement.

Une voix de femme appelait.

La voix était à droite, à gauche, devant lui, par derrière. Ensuite, arriva le son continu d'une trompe.

— On les a, fit le morceau de brouillard. Par ici, patron, doucement, s'il vous plaît, j'ai des cors.

Michel se sentit tirer par le bord de son manteau.

— On dirait le *No man's land* par un barrage de fumées, fit le guide invisible.

La trompe de l'auto s'époumonnait à moins d'un mètre.

— C'est toi, Michel ? fit une voix.

— Un instant, chérie.

Et, se retournant :

— Nous y voilà, mon camarade, merci et bon voyage.

— On en a vu de pires. Merci tout de même, mon capitaine.

On entendit un bruit de semelles qui traînaient, et le brouillard expira : « *So long* ! (1) »

— Pauvre diable ! pensa Michel. C'est un ancien soldat. Épatants, ces Anglais, pour garder leur moral et ne pas perdre la tête.

Il ajouta :

— Après tout, le brouillard, c'est le salut. *Tant qu'il y aura du brouillard, il y aura une Angleterre.*

Rien ne fait mieux comprendre la politique anglaise. Cette page de M. Galsworthy n'est sans doute pas le *Typhon* de son ami Conrad : c'est pourtant cette même attitude dans la vie, ce refus de croire aux idées claires, cet instinct, incompréhensible à nous autres Latins, qui se méfie de l'intelligible, ce goût d'aller à l'aveuglette, à tâtons et à l'aventure, avec cette idée de dernière la tête, qu'on arrivera toujours quelque part, tant bien que mal, à la grâce de Dieu. Rien n'est plus éloigné de notre esprit à nous, qui aime à se mouvoir dans l'absolu. Cette nuit de poix, ces fantômes, ces rencontres, ces voix dans le brouillard, ce voyage sans direction, où finalement on arrive sans savoir comment ni pourquoi, c'est toute l'Angleterre et le pragmatisme anglais.

A cet égard, comme document sur le caractère anglais, le nouveau livre de M. Galsworthy est un des plus instructifs

(1) Argot de guerre pour : *adieu.*

qu'on puisse consulter. N'aurait-il pas d'autre intérêt, celui-là serait suffisant. Quand on a créé le type de Soames Forsyte, qu'on y a mis tant de soi-même, tant de ce qu'on admire et de ce qu'on déteste, qu'on a fait ce prodigieux bourgeois, à la fois égoïste et secrètement passionné, impitoyable et tout de même tendre, volontaire, tendu, tout d'une pièce et capable de décisions inexplicables, quand on a mis au monde ce bonhomme extraordinaire, ce n'est pas évidemment pour le lâcher à mi-chemin : ce type-là est un thermomètre, un instrument de précision dont les réactions nous renseignent sur l'atmosphère environnante.

A soixante-neuf ans, Soames est toujours le même Anglais pur-sang, le même personnage droit, sec, brusque, anguleux, taciturne et désagréable, qui a tant souffert d'être laid, avec son air automatique et son menton de galoche, qui « pourrait servir de croc à la bouilloire ». Peu d'hommes plus dénués de qualités aimables. Il marmotte, sans remuer ses lèvres, des phrases d'une demi-ligne. Il regarde agressivement sa femme, la belle Annette, toujours jolie à quarante ans, et il lui en veut de penser qu'elle l'enterrera. Depuis quelques années, il ne vit plus guère qu'à la campagne; il s'est pris de passion pour ses arbres et pour ses légumes. Il se retire peu à peu dans un splendide isolement. Il collectionne toujours, mais il a dit adieu à l'école française ; il revient aux bons vieux anglais, à Morland, aux Walker, et son ambition est d'avoir un Old Crome. Il devient tous les jours un peu plus Forsyte, un peu plus étranger à ce nouveau monde de jeunes folles sans gorge et sans cheveux. On le trouve bien un peu « vieux jeu », un peu de l'autre monde; mais, comme dit son gendre, cet homme-là est un roc.

Ce roc va-t-il céder? Va-t-il, comme tout le reste, se mettre à chasser sur ses ancres? Voilà que le vieillard se permet le cigare. Il joue au golf et se met à pousser des billes dans des trous. Cet homme sérieux donne des signes de dérangement. C'est une petite révolution. Je me rappelle l'intérêt que soulevait, voilà six ou sept ans, dans la petite ville de Saint-Andrews, M. le maréchal Haig, lorsqu'il fit ses débuts sur le fameux terrain de golf. Toute la ville parlait de cet événement.

Mais Soames au fond n'a guère changé et nous allons bien le voir. Le sujet du roman est une comédie mondaine, une

bataille de dames, un de ces petits scandales dont raffole la galerie : peu de chose, en vérité, une tempête dans un verre d'eau, mais c'est une occasion où Soames montre ce qu'il est.

Peut-on dire que le mot *snob* constitue une injure? Une dame, qu'une « amie » traite de *snob* dans son propre salon, peut-elle se dire offensée? Je sais bien que le mot *snob* a en anglais un sens beaucoup plus fort que celui qu'il a pris chez nous : le snobisme en français n'est qu'un petit ridicule, tout au plus un léger travers dont on sourit. En Angleterre, le mot implique une nuance plus grave, celle que nous traduirions par les mots de *rasta* et de parvenu. C'est cette gracieuse épithète qu'une jeune élégante, Miss Marjorie Ferrar, colporte sur notre amie Fleur Mont, née Forsyte, et qu'elle a l'obligeance de répéter jusque chez cette dame. Se déchirer à belles dents derrière le dos les uns des autres, mon Dieu! c'est le train du monde et la menue monnaie des relations civilisées. Mais le père Forsyte ne l'entend pas de cette oreille. Il n'a pas le pied très mondain, ce vieux bourgeois de la Cité. Il fait bonne garde auprès de sa fille, gare qui la touche! En pleine soirée, surprenant la traîtresse en flagrant délit, il fait un esclandre, met la demoiselle à la porte, et voilà la guerre déclarée.

Cette brusque offensive, partant d'un gentleman ordinairement rassis, laisse tout le monde atterré. S'il fallait se brouiller avec tous les amis qui disent de vous pis que pendre, où irions-nous? Et il est vrai que Soames s'est mis dans de jolis souliers; sa fille ne le lui cache pas, c'est une « gaffe ». Mais le fait est qu'une seconde avant cet incident, il n'avait pas l'idée de ce qu'il allait faire. Son indignation, son amour, sa fierté, sa colère, tout ce qu'il y a en lui de plus fort et de plus sacré, ont jailli dans un réflexe : son sang n'a fait qu'un tour. La chose était faite avant que d'être seulement conçue et délibérée. « Cela sortait en lui d'un instinct si profond, qu'il ne s'en doutait pas. » Brusque lueur sur les nappes obscures d'une conscience anglaise! Soames, cet individu si glacial, si maître de lui, cet homme d'affaires rigoureux, si discret, si cousu dans l'expression de ses sentiments, se conduit quelquefois comme un enfant. Des gestes impulsifs, qui échappent à tout calcul et à tout *self-control*, démentent brusquement toute sa rigidité; une lame de fond disloque ce personnage compassé. Cette puissance obscure, indépendante de toute raison, dont les

manifestations l'étonnent tout le premier, et dont il préfère ne pas occuper ses regards, il en sent la présence secrète, comme celle d'une force qui se confond avec son être, d'un allié souverain, redoutable et caché, dont les actes ne se discutent pas et dont les ordres commandent la vie.

Cette mystique de l'instinct, de l'irrationel, dicte souvent à Soames Forsyte des actions bien déroutantes. Une fois revenu de sa surprise, la prudence reprend le dessus; il cherche d'abord à s'y reconnaître, il attend, il observe avant de s'engager, avec cette naturelle horreur des choses définitives qui est un trait de son caractère. Il épie la riposte de l'ennemi : « *See how the cat jumps* », de quel côté va sauter la bête? cette grande maxime de sa politique a l'immense avantage de le dispenser d'agir et de lui épargner la peine d'une résolution. Toute cette tactique est une leçon de psychologie anglaise. Avec cette croyance au profond illogisme des choses, cette idée que ce qu'on attend n'arrive jamais, que l'adversaire capitulera, qu'il n'y a jamais rien d'absolu, Soames commence par chercher à étouffer l'affaire et par offrir un compromis. Par malheur, il se trouve en face d'un enragé Écossais, fiancé de Marjorie Ferrar, qui exige des excuses publiques et rend tout accord impossible. Soames est scandalisé de la violence de ce brutal : « *et secrètement il l'admirait* ». Ah! si nos diplomates daignaient lire M. Galsworthy!...

Alors, quand il ne reste plus de chance d'entente ou de retraite, le vieil homme retrouve son énergie et se prépare à la bataille. Lui, qui nous étonnait par sa timidité, redevient intrépide. Avec une fertilité d'invention, une ingéniosité de manœuvrier retors et implacable, il dresse ses batteries et intente à l'ennemie de sa fille un procès, d'où elle doit sortir déshonorée. Sans doute, il a la partie belle : la demoiselle est de ces émancipées qui ne croient pas les règles faites pour elles, et qui en prennent à leur aise avec les conventions. C'est une jeune personne qui a eu des aventures. Elle joue dans les pièces d'avant-garde, se mêle de peinture, et tient un rôle de grande vedette dans ce « gratin » qui participe du monde et de la bohême. Elle a réussi à se faire ainsi le joli chiffre de six cent mille francs de dettes, et comme elle se trouve « à la côte », elle se résigne au mariage pour liquider sa « vie de garçon ».

Soames tient son affaire; sur le terrain qu'il a choisi, celui

de la morale bourgeoise offensée par cette aristocrate qui se conduit comme une jeune grue, il est sûr d'avoir pour lui tous les jurys anglais. Le détail du combat, les ruses incroyables du vieux pour se procurer des armes, les pièges qu'il tend à l'adversaire, sa volonté de vaincre sont un spectacle magnifique. C'est une occasion pour M. Galsworthy de passer en revue cette jeune littérature « sexuelle », cette vague de pornographie qui inonde, sous prétexte d'art, le roman contemporain.

Rien de plus amusant que cette partie du livre. La scène du réquisitoire est un chef-d'œuvre qui ne pouvait être écrit aujourd'hui que par M. Galsworthy. Cette scène, « pendant » d'une autre scène fameuse, le procès de Soames contre Bosinney, le jeune architecte qu'il soupçonnait de courtiser sa première femme, est conduite avec un art qui sent l'homme du métier; c'est par cette pratique des affaires que M. Galsworthy mérite surtout le nom de romancier « balzacien ». L'ancien *sollicitor* du tribunal de Sydney pouvait seul manier ainsi le langage de la basoche, ces interrogatoires captieux, faits sur le ton de la conversation, avec ces longs circuits qui tâtent, reculent, reviennent, échappent pour revenir encore et se terminent par une attaque foudroyante qui laisse l'adversaire écrasé.

Soames triomphe. Il triomphe et ne tarde pas à s'en repentir. Il a dépassé la mesure. Il s'aperçoit, à sa grande surprise, qu'il vaut mieux parfois avoir tort que d'avoir trop raison. Comme son ancienne victoire sur Philippe Bosinney lui a coûté jadis le désastre de son foyer, il s'aperçoit qu'en abusant de son droit pour piétiner une femme, c'est lui qui, en réalité, a perdu la partie. Il l'a gagnée devant les juges et perdue devant le public. Il n'a écouté que la vengeance. Il a tout calculé, sauf les impondérables; il n'a pas eu le beau rôle. Son adversaire se tire d'affaire, meurtrie, mais avec gloire. L'affaire se solde par un échec : ce n'est pas tout d'être le plus fort, il faut encore avoir la grâce. Tout le monde tourne le dos à la petite Mont. Elle prend le parti le plus sage ; elle quitte la place, se fait oublier. Elle va faire le tour du monde et, par un nouveau coup subit, un de ces coups du cœur qu'il ne cherche pas à s'expliquer, c'est son bonhomme de père qui lui servira de chaperon. Aux dernières pages du roman, nous voyons s'éloigner lentement sur la Tamise le paquebot qui porte le génie des Forsyte.

Bon voyage! Qu'apprendra sur les routes du monde le singulier héros de M. Galsworthy? D'où lui viendra la dernière révélation de la vie? Étrange personnage, attachant, odieux, profondément honnête, et toujours malheureux; taciturne, froid, muet et plein de secrètes tendresses; timide, circonspect, ponctuel, tenace, orgueilleux, guindé, et cependant, au fond de lui-même, infiniment sentimental. Il a l'air insensible, et toute sa conduite est faite des sautes imprévisibles de sa sensibilité. Depuis sa jeunesse, il a beaucoup rabattu de sa dureté première; il n'a plus cette sévérité inflexible de principes, ce *Credo* qui faisait la force du bloc des Forsyte. Mais le tempérament subsiste et lui fait faire des sottises. On l'estime, et il irrite. Il n'est pas très intelligent. Il a du goût, et même du cœur; il est souvent très généreux, mais je ne sais quelle gêne glace sur ses lèvres rasées les mots qui viennent de l'âme. On ne l'a jamais vu sourire. C'est un être plein de vertus, à qui manque le don d'être aimable, la grâce de la sympathie.

Une chose frappe dans ce long procès de la morale moderne: l'absence de spiritualité. Il est difficile d'imaginer des âmes plus dénuées de vie religieuse. Dieu est-il à ce point exclu de la biblique Angleterre? Je sais bien ce que dit l'auteur : Dieu, dans la hiérarchie britannique, est une espèce de souverain constitutionnel, un fonctionnaire qui règne et ne gouverne pas. Cette boutade n'est pas une réponse. M. Galsworthy dit quelque part que Soames aime les églises ; il n'y met pas les pieds, mais il les aime pour leur masse et leur solidité, pour ce qu'elles représentent de durable au milieu de nos vies d'un jour.

Je ne crois pas m'avancer en croyant M. Galsworthy détaché de toute religion positive. On est surpris, quand on y songe, de la part insignifiante que joue le divin dans son œuvre. Cependant, le moment arrive où il ne pourra plus éluder le problème. Un jour ou l'autre, Soames Forsyte devra rencontrer la mort. La trouvera-t-il là-bas, sur les chemins sacrés de l'Inde, au bord des fleuves où se mirent les mosquées et les temples? La trouvera-t-il avant d'avoir rencontré la pitié? Deux ou trois fois déjà, au cours de son long roman, l'auteur a peint de belles scènes funèbres. Nous l'attendons au lit de mort de son héros : il nous doit, il se doit son dernier mot sur le grand mystère.

Louis Gillet.

REVUE LITTÉRAIRE

LES JEUNES ET L'EXOTISME

Il a paru en ces derniers mois toute une littérature consacrée à l'Orient (1). On y trouve non seulement des récits de voyage et des études historiques, mais aussi des essais critiques et des romans. Dans cette prédilection de tant de récents écrivains, il n'y a pas un simple goût de l'exotisme, il n'y a pas davantage une recherche de divertissement. L'enchantement de l'Orient agit certes toujours sur les imaginations occidentales ; il agit cependant d'une manière nouvelle. Il y a de la nostalgie, de l'obsession, de l'inquiétude, dans les livres qui ont été écrits cette année. La raison est facile à deviner. Le phénomène russe hante les esprits. L'effervescence qui se manifeste dans l'Islam et dans l'Asie a commencé à Moscou. Et tout l'Orient désormais apparaît aux écrivains, non en lui-même et tel qu'il était jadis, mais éclairé d'une troublante lumière et comme reflété par la Russie. C'est un monde inconnu qui est en mouvement. Que sera-t-il? Les historiens un jour le considéreront, ce trouble universel, comme l'un des événements les plus extraordinaires de notre siècle. Les artistes déjà en subissent l'action déconcertante.

Une étude comme le livre remarquable de M. Henri Massis, *Défense de l'Occident*, rassemble les méditations pathétiques d'un homme formé aux disciplines classiques et soudain préoccupé de l'invasion

(1) Henri Massis : *Défense de l'Occident* (Plon), — Étienne Burnet : *la Porte du Sauveur* (Rieder); — André Chaumson : *l'Homme contre l'histoire* ; — André Malraux : *D'une Jeunesse européenne*; — Jean Grenier : *Interiora rerum* (Cahiers verts); — Paul Morand : *Bouddha vivant* (Grasset); — Jean Marquet : *La Jaune et le Blanc* (Éditions du monde nouveau); — Abel Hermant : *les Épaves* (Ferenczi); — Louis Andrard : *Crois la Femme avant le Serpent* (Baudinière); — Noëlle Roger : *le Livre qui fait mourir* (Calmann-Lévy); — Claude Anet : *Sur la Rive d'Asie* (Grasset). — Cf. les *Nouvelles littéraires* du 7 mai 1927.

des idées asiatiques. C'est un document capital à la fois par la richesse de l'information et par l'accent. M. Henri Massis a cherché dans tous les écrits européens, et il a trouvé chez beaucoup, en particulier chez les Allemands, l'aveu d'une sorte de complaisance inattendue pour des notions qui semblaient étrangères à l'Europe occidentale. Un roman comme celui de M. Étienne Burnet, *la Porte du Sauveur*, est, de l'avis de ceux qui connaissent le mieux la question, l'ouvrage le plus exact qui ait été composé pour nous faire comprendre l'état d'esprit russe. La fiction est là pour nous aider à discerner les aspects multiples du problème, pour nous faire sentir au delà des épisodes historiques, souvent terribles, la permanence d'une nation soumise à une épreuve sans précédent, et l'espoir de renouveau qui persiste dans les âmes les plus affligées. Le dernier ouvrage de M. Paul Morand, *Bouddha vivant*, qui est peut-être le meilleur du jeune écrivain, nous révèle les impressions produites sur un Asiatique par le spectacle de l'Europe, et dans les contrastes qui éclatent à chaque page, ce ne sont pas les incertitudes d'un personnage pris entre ses habitudes de pensée et la révélation d'une vie nouvelle qui nous frappent seulement, c'est, en vérité, le conflit de deux manières de concevoir la vie et la spéculation. Plus hardiment encore, M. André Malraux, dans *la Tentation de l'Occident*, nous montre, par une correspondance échangée entre un Français et un Chinois, comment deux hommes intelligents, sans préjugés, observateurs sans timidité, jugent deux races et apprécient les transformations qui s'accomplissent à notre époque. M. André Malraux a voyagé et il a regardé autour de lui, en Europe et en Asie : il a de l'expérience et il a de la philosophie; et, lui aussi s'émeut de l'avenir de la civilisation.

Sans épuiser la liste des livres qui touchent à l'Orient et des articles parus sur le sujet, on en pourrait citer encore beaucoup. Des écrivains appartenant à des générations différentes ont été occupés tour à tour par les mêmes questions. Dans les *Épaves*, M. Abel Hermant peint avec cette précision et cet humour à peine perceptible qui lui sont familiers, des émigrés russes qui vivent à Constantinople en Asiatiques. Dans *la Métisse amoureuse*, M. J.-H. Rosny jeune étudie le cas curieux d'une femme, fille d'une Chinoise de haute caste et d'un Français; elle reste avant tout asiatique, et telle est la force de la race, que son enfant dont le père est Français est aussi un Asiatique. Tout au contraire, M. Jean Marquet soutient dans *la Jaune et le blanc* qu'un Indo-chinois élevé en France

et mis à l'école occidentale, peut se transformer et que le même individu dont on n'aurait rien pu obtenir, si on l'avait laissé dans son milieu, peut, une fois acclimaté chez nous, acquérir des qualités nouvelles. Et voici enfin, car il faut bien se borner et choisir dans cette bibliothèque exotique, *Crois la femme avant le serpent* de M. Louis Andrard. C'est un roman d'anticipation qui se passe dans l'Himalaya. On y voit les habitants du pays, en possession de toutes les inventions scientifiques et de toute la civilisation mécanique : leur premier souci est de mettre à la porte tous les Européens avec une férocité asiatique, qui reparaît soudain même chez les meilleurs.

Nous voilà loin de l'exotisme, tel que l'entendait Chateaubriand quand il dénouait la ceinture de Céluta, ou de Loti quand il épousait Rarahu. Est-ce que tout souvenir de cet orientalisme a disparu? La tradition demeure, modifiée par les connaissances historiques. Malgré son titre, le roman de M. Claude Anet *Sur la rive d'Asie* est une étude toute psychologique, et le Français qui en est le héros finit par s'accorder avec des habitudes de douce volupté. *Le Livre qui fait mourir* de Mme Noëlle Roger nous ramène au sentiment du mystère, aux religions secrètes et à un récit à la fois fantastique et romanesque, où les légendes et l'histoire se mêlent. Mais, à la vérité, ce sont là des exceptions. C'est l'aspect politique et social de l'Orient qui tourmente la plupart de nos écrivains; c'est la conception du monde, c'est la notion même de civilisation et rien n'est plus significatif que les trois méditations réunies sous le nom d'*Écrits* et dues à trois jeunes écrivains : *l'Homme contre l'histoire* de M. André Chamson, le vigoureux auteur de *Roux le Bandit; D'une jeunesse européenne*, de M. André Malraux; et *Interiora rerum*, de M. Jean Grenier.

Il s'est passé dans le monde, au début du XXe siècle, un événement qui a complètement transformé les rapports entre les pays d'Orient et l'Europe : c'est la guerre, avec toutes ses conséquences. La participation de l'Orient au conflit général, contre certaines nations occidentales mais avec d'autres, l'initiation de l'Orient au mécanisme de la civilisation matérielle, ont modifié profondément la hiérarchie traditionnelle, et là est le point de départ du changement de la littérature. La barrière entre l'Orient et l'Occident s'est abaissée. Deux mondes séparés se sont rapprochés, et ont eu des contacts. Et cette intimité nouvelle a eu les résultats les plus inattendus : l'Occident a pris une indulgence soudaine pour l'Orient, et l'Orient, mesurant cet Occident qui lui était toujours donné pour supérieur, ne l'a pas trouvé très étonnant. Dans la confusion contemporaine, on pour-

rait rencontrer des Européens jugeant l'Orient plein d'une merveilleuse sagesse, et des Orientaux jugeant l'Europe pleine de folie.

* * *

Pour définir la position exacte des récents écrivains, il faut se rappeler ce qu'avait été l'Orient pour la littérature française. A toutes les époques, il y a eu chez nous une très vive curiosité pour la Turquie, les Indes, la Chine. A toutes les époques, des écrivains se sont trouvés pour en parler au public.

Ce serait une charmante étude à faire que de raconter comment les auteurs français depuis le moyen âge ont connu et aimé l'Orient. Elle serait à la fois pittoresque et philosophique. On y verrait par quel progrès la curiosité de nos écrivains s'est éveillée, comment ils ont passé des considérations exclusivement religieuses à l'amusement causé par la diversité des mœurs, et de là à une connaissance plus raisonnée des langues, des croyances et des arts. On y saisirait le développement de l'exotisme et celui d'une science, l'orientalisme. Les chroniques, les récits des voyageurs, les relations des missionnaires, les almanachs, les libelles et les livres austères contribueraient les uns et les autres à cette recherche.

Le moyen âge s'est beaucoup occupé des Turcs pour les combattre. La littérature n'a guère fait qu'indiquer la raison générale de la lutte, et elle ne s'est pas attardée aux détails. Pour elle, l'Orient est le pays de l'infidèle. La couleur et le pittoresque l'ont peu inquiétée. On sait quelle figure simple font les Sarrasins des chansons de geste. L'image de Mahomet n'est pas plus compliquée. Selon les récits légendaires, c'est un faux dieu, à qui l'on offrait des sacrifices humains. Il faut attendre le douzième et le treizième siècle pour trouver des idées plus nuancées. Ce qui ne veut pas dire qu'elles furent indulgentes; le moyen âge, remarque Renan, dans un article sur les origines de l'islamisme, n'allait pas à demi dans ses colères. Mahomet devint un faux prophète, un imposteur, sorcier, débauché, voleur de chameaux. Il passa même pour un cardinal vindicatif, qui n'ayant pu se faire élire pape, inventait une religion nouvelle afin de contrarier ses collègues. Les théologiens l'ont montré entretenant des rapports avec des sectes hétérodoxes de Syrie et partant de là pour établir un faux dogme. De cette explication résulta une conséquence bien inattendue, c'est que, dans la légende populaire, Mahomet s'appelle Nicolas. Les auteurs chrétiens avaient bien vu les rapports du christianisme et de l'Islam, et ils

avaient comparé Mahomet à un autre grand hérétique, Nicolas. Mais ce qui n'était que figure de rhétorique pour les écrivains ecclésiastiques, devint pour de moins savants la réalité même; on ne se contenta point de comparer; on confondit.

Ces préoccupations s'allient mieux à une activité qui se manifestait par des croisades qu'à la curiosité pour la couleur locale. L'esprit d'aventure était alors plus puissant que le goût des arts ou du dilettantisme esthétique. Un homme tel que Villehardouin consacrera bien quelques phrases à dire l'émerveillement de ses compagnons devant Constantinople, il notera bien qu'à ce magnifique spectacle, « il n'y eut si hardi à qui la chair ne frémit ». Mais ce Champenois, politique réaliste, s'intéresse surtout à la grande entreprise des barons français; il a été de ceux qui ont voulu détourner contre l'empire grec l'expédition organisée primitivement pour la délivrance de la Terre sainte : le reste est accessoire. Ni les ouvrages travaillés, ni les tapis, ni les étoffes, ni la poudre d'or, ni les pierres précieuses que les commerçants faisaient venir à grand peine, n'ont suggéré l'image de civilisation somptueuse. Les romanciers eux-mêmes n'y ont pas songé; quand leurs histoires se passent en Orient, elles sont banales; les princesses infidèles s'empressent d'avoir de l'amour pour un chrétien, elles songent à se convertir, et tout finit, sinon par des mariages, du moins par des baptêmes. Le moyen âge a eu peu de curiosité : il s'était formé une idée du monde, qui était limitée; il ne méditait pas sur les différences de races, ni de mœurs, ni de climats; il n'avait pas le sentiment de la diversité des êtres dans l'espace et dans le temps.

Après l'Orient infidèle, la littérature a connu l'Orient décor. Le Sultan était devenu entre temps un allié. On ne le combattait plus. On recevait ses ambassadeurs. *Bajazet* est une « turquerie ». Le divertissement du *Bourgeois gentilhomme* en est une autre, en un genre différent. Au début du XVIIIe siècle, la découverte des *Mille et une nuits* rajeunit l'idée poétique de l'Orient et les peintres s'en mêlent. Mais les philosophes s'en mêlent aussi et ils modifient tout. Le XVIIIe siècle a vu paraître soudain quantité d'ouvrages où l'Orient ne sert que de moyen allégorique ou satirique. On sait quel usage Montesquieu a fait des Persans, et comment l'œuvre de Voltaire est remplie de brahmanes, de sages indiens et de Chinois philosophes. Toutes les combinaisons ont été employées. Tantôt c'est un Orient vertueux, et cela nous change des contes libertins, un Orient sensible comme Jean-Jacques où l'on fête les joies du pur amour, où les

cœurs sont simples, les champs candides et les hommes visités par les « lumières ». *La Chaumière indienne* de Bernardin de Saint-Pierre est une idylle et l'on y voit comme un pauvre paria en sait plus sur la destinée et la morale que tous les savants de l'Europe. Tantôt ce sont des Orientaux qui ressemblent terriblement à des Français et qui, sous couleur de parler de leur pays et de leurs usages, font la critique du gouvernement, des institutions, de la religion, des armées et de la cour. Tantôt, enfin, ce sont des Français jugés par un Oriental en voyage, et qui ne trouve pas en eux moins de barbarie qu'ils n'en trouvent en lui.

A force de s'intéresser aux Orientaux et de les faire parler, on dégagea l'idée d'une Asie très sage à laquelle l'Europe pouvait demander des leçons. « Les potentats de l'Europe et les négociants n'ont eu pour objet dans toutes ces découvertes que de nouveaux trésors. Les philosophes y ont découvert tout un nouvel univers en morale et en physique. » La phrase est de Voltaire, et certes avec sa grande information, sa curiosité d'esprit, des études savantes, il a contribué à voir dans l'Orient autre chose qu'un pays d'opérette. Mais il s'en est servi comme de moyen de propagande, et sa vision a sans cesse été gênée par le souci de ses idées. Ce n'est pas, à ce sujet, la Turquie, ni la Perse, qui l'a inquiété, c'est surtout la Chine. Les « philosophes » à la façon de Voltaire se sont en effet surtout servi de la Chine contre le christianisme, y croyant trouver un précédent en faveur d'une religion naturelle et laïque, rationnelle et pour tout dire athée; ils en ont fait un moyen de polémique; ils ont vu dans le mandarinat des idées antiaristocratiques qui les enchantaient; ils ont répandu la vision d'une Asie à despotisme éclairé et à tolérance.

Au XIXe siècle, tandis que les romantiques reprenaient à leur façon l'idée de l'Orient décor et usaient volontiers de ce que Musset appelle avec gaminerie la citerne sous le palmier, les philologues déchiffraient les écritures, la critique intervenait et l'œuvre de Burnouf et de Renan commençait. Or si l'on cherche un trait commun à ces dix siècles de littérature sur l'Orient, on en trouve un, un seul, mais essentiel. A aucun moment, la littérature française n'a considéré l'Orient comme représentant un danger intellectuel ou moral, à aucun moment elle ne l'a considéré comme représentant une culture assimilable. Elle en a fait une matière de divertissement ou de méditation : elle l'a vu toujours comme quelque chose de distinct d'elle, et de différent par nature. En un mot, l'Orient a toujours été extérieur à notre littérature.

***

Le problème étudié par les écrivains d'aujourd'hui est différent. Il peut être posé ainsi : la guerre de 1914 et ses suites ont marqué l'échec de la civilisation européenne; l'Occident, en développant à outrance la civilisation matérielle, a manqué à sa mission; il a été corrompu par le progrès mécanique, l'excès scientifique et commercial; il a abouti à un état chaotique, contre nature, dont les troubles de l'Europe d'aujourd'hui sont la manifestation; il n'est plus assuré de détenir le secret de l'avenir, et il fait l'impression d'un monde qui s'abandonne et se défait. En face de cet Occident se dresse l'Orient, qui a gardé sa conception de l'univers. Sa philosophie consiste essentiellement à considérer l'action comme impliquant le mal, et par conséquent pour éviter le mal, à fuir l'action, à prêcher l'abstention, le repos. A ces deux thèses qui s'opposent, les auteurs répondent selon leurs convictions qui sont diverses. Les uns disent, et M. Henri Massis s'exprime avec une ferme clarté au nom de ce groupe : ni barbarie qui ait l'odeur de la machine, ni barbarie qui ait l'odeur de la forêt. D'autres acceptent tout de suite l'invasion de la pensée asiatique et prophétisent que l'Asie nous dominera, comme jadis Rome et Athènes, par l'esprit. Assurément les mots d'Orient et d'Occident désignent des ensembles fort complexes : c'est donc avec un sens limité et dans une acception psychologique et métaphysique que les écrivains les prennent presque tous dans leurs récents ouvrages.

On voit assez quelle est ici l'influence russe. Géographiquement, la Russie relie l'Europe et l'Asie; historiquement, elle a tour à tour jeté les yeux à l'ouest et à l'est. Ses préoccupations orientales sont fort anciennes. On les trouve exprimées avec ardeur chez Dostoïevsky, dont M. Levinson citait récemment une curieuse poésie de jeunesse : « Régnant sur l'Asie profonde, écrivait Dostoïevsky, la Russie donne à toutes choses une vie rajeunie. Et la renaissance de l'antique Orient, c'est Dieu qui le veut, s'accomplit par la Russie. » Le bolchévisme dès lors ne serait que la voie sanglante et mystérieuse par où la Russie atteindrait l'Asie. Mais la Russie n'est pas seule intéressée à ce bouleversement. Un des grands mérites du livre si riche de M. Henri Massis est d'avoir mis en lumière les idées soutenues à ce sujet par toute une littérature allemande. L'Allemagne trouve dans ces événements l'occasion d'édifier une théorie qui a pour elle le double avantage de la délivrer des responsabilités de la guerre et de lui réserver dans l'avenir un rôle privilégié. Elle n'a donc, d'après

elle-même, pas voulu le conflit. Elle a été l'instrument du destin qui devait renouveler l'Europe fatiguée et défaillante par la révolution et par les apports de l'Orient, et comme elle est apte à se tourner aussi bien vers la Russie et plus loin encore vers l'Inde et la Chine que vers l'Angleterre, la France et l'Italie, c'est à elle que la fatalité accorde la mission de travailler à l'établissement d'un nouvel ordre européen. A vrai dire, ces idées ont surtout été répandues outre-Rhin au lendemain de la défaite comme une consolation : peu à peu, à mesure qu'elle reprenait une place en Europe, l'Allemagne a retrouvé plus d'intérêt pour les idées occidentales. Ce n'en est pas moins elle. M. Henri Massis l'a montré avec éclat, qui construit toute la théorie contre la doctrine romaine, contre cet esprit de latinité qui a atteint toute son intensité et toute sa puissance dans la pensée française.

Rien n'est plus contraire, en effet, à nos traditions intellectuelles que cette conception catastrophique de l'histoire, chère à quelques écrivains allemands. Il y a un romantisme morbide dans ce goût d'un colossal crépuscule de l'humanité, qui aboutit au goût de la destruction. « L'étude comparative des auteurs, écrit un Allemand cité par M. Henri Massis, nous prouve que nous vivons notre vieillesse. L'heure du destin a sonné. Destin inexorable contre quoi il serait puéril de se révolter. La dernière philosophie de l'Occident, philosophie historiquement nécessaire, n'a d'autre objet que de rééduquer en nous l'instinct social de la mort, perverti par une illusion dangereuse. » Culture, chrétienté, humanité, civilisation, des mots : c'est l'idée rationnelle de l'homme qui se trouve bannie, et c'est, par conséquent, toute la tradition classique qui se trouve condamnée. Les aveux ne manquent pas. Le plus caractéristique est celui de Curtius : « La tradition grecque-romaine-française est considérée, en une simplification puissante, comme la réalisation adéquate, infaillible, de la raison dans l'histoire... L'Allemagne ne saurait trouver place dans ce cadre. Si la civilisation latine et l'idée d'humanité sont identiques, l'Allemagne est inhumaine et hors de l'humanité; elle est nature brute, barbarie, elle est germanisme. »

Comment ces considérations ont-elles pu être accueillies en France? Et comment ont-elles séduit quelques esprits? Ici, comme il m'est arrivé de le noter naguère en étudiant *les Nouveaux enfants du siècle*, de M. André Lamandé, il faut tenir compte de l'épreuve de 1914. Le spectacle du conflit et de ses suites, la révélation brusque de ce que devient l'humanité déchaînée, les souffrances physiques et

morales ont jeté dans les esprits un désarroi durable. Tout le travail si vanté de l'Europe, toutes ses inventions, toutes ses fabriques, toute sa science, aboutissaient à cette tourmente! Alors, on se tourna volontiers vers les pays qui avaient conservé de vieux songes, vers les pays que le machinisme ne troublait pas, qui ne se souciaient pas du progrès, qui agissaient peu. L'Occidental avait souhaité, comme le personnage de M. André Malraux, de « participer à la gloire supérieure des drames de l'histoire et de l'art », il avait voulu se former un ensemble d'images nationales, il cherchait le mouvement dans le rêve. L'Oriental, lui, aimait le calme dans le rêve, et songeait à la perfection, non à la perfection absolue, mais à une sagesse humaine, accessible et quotidienne. Bien plus : l'Oriental venait de modifier son opinion sur l'Occidental, il ne l'avait jamais admiré, mais il l'avait redouté; désormais il le jugeait. Il ne voyait plus en lui le diable blanc, détenteur de secrets redoutables, un peu sorcier et capable d'être terrible. Instruit ou se croyant lui, il a désormais découvert que tout le diabolisme occidental consistait en des machines, qu'il a achetées et dont il se sert. Il dédaigne nos mœurs, notre philosophie et nos agitations. Il s'étonne de cette manie du mouvement où il ne discerne rien de la noblesse que confère la lenteur. Il méprise ces gens qui ont sans cesse besoin de conversation, cette société où tout le monde se mêle, ces seigneurs qui dansent eux-mêmes quand le plaisir est de regarder voluptueusement. La vie occidentale, considérée sans indulgence, compose un spectacle un peu insensé. Elle fait penser à la danse de Çiva, où le dieu finit par imposer à la terre un rythme contraire à celui de la création, « et comme un potier pris de folie qui, inversant soudain son tour, ferait sauter son œuvre en morceaux ».

La civilisation est tout autre pour l'Oriental : elle ne lui paraît pas chose sociale, mais psychologique, et il n'en est qu'une qui soit vraie, celle des sentiments. Où est la supériorité de l'Européen? Pour lui, vivre c'est agir; pour l'Oriental vivre, c'est être parfait. « Par les formes de l'art que nous appelions autrefois sublimes, dit le Chinois de M. André Malraux, nous exprimions une action, non un état. Cet état, dont nous ne connaissons que ce qu'il prête à tous ceux qui le possèdent, cette pureté, cette désagrégation de l'âme au sein de la lumière éternelle, jamais les Occidentaux ne l'ont cherché, ni son expression, même aidés de la langueur que propose en certains lieux la Méditerranée. De là vient la seule expression sublime de l'art et de l'homme : elle s'appelle la sérénité. » Cette voix est insinuante et douce. Et l'Européen qui l'écoute finit par dire : Pourquoi pas? Parole

où il y a de la gentillesse et de l'esprit de conciliation, et aussi l'indifférence qui vient de la lassitude ou de la douleur, le renoncement qui, par son manque d'espérance, touche à l'esprit d'aventures, le doute, le désenchantement.

Dans les pages qu'il a consacrées à l'étude *D'une Jeunesse européenne*, M. André Malraux a analysé avec perspicacité les causes de ce malaise. Il nous montre l'inquiétude d'une génération qui a perdu l'espoir, jadis si répandu, de trouver dans les sciences le sens du monde, est privée de toute direction spirituelle, et qui, ne sachant plus où se rattacher, donne toute son attention à ce qui est possible. « Le possible, domaine ancien du fantastique et de la folie avec son peuple de songes, s'élève tout à coup à une bizarre royauté. » La jeune génération est plus touchée par ce que le monde peut être que par ce qu'il est. Elle est moins sensible à la mesure dans laquelle il affirme sa réalité qu'à celle dans laquelle il la perd. Partout elle voit des réalités provisoires, des successions d'images, des séries de rapports hypothétiques, le mouvement, le changement, le périssable et l'éphémère. L'exotisme, pour elle, c'est simplement une possibilité : les Européens sont las d'eux-mêmes, las de leur individualisme, las de leur exaltation, et ils n'ont plus qu' « une fine structure de négations ». Les vieux rêves orientaux, où il y a des affirmations et des éléments poétiques, les tentent. Et voici que ces vieux rêves eux-mêmes sont menacés, voici que d'antiques croyances, sur lesquelles tout était appuyé, s'affaiblissent. « Plus puissante que le chant des prophètes, la voix basse de la destruction s'entend déjà aux plus lointains échos d'Asie. » Et la conclusion, d'un pessimisme absolu, est que notre époque, où retentissent encore tant d'échos, ne veut pas avouer sa pensée nihiliste, destructive, foncièrement négative.

Telle est l'expression extrême d'une préoccupation aujourd'hui générale. Sous des formes plus mesurées, cette inquiétude est partout. Elle dispose M. Robert de Traz, dans *l'Écorché*, à se pencher, sur un groupement de réfugiés russes, où le protestant genevois retrouve avec une sûre intuition toute la trouble conscience slavo-orientale de Dostoïevsky. Elle conduit M. Mac Orlan à écrire son livre le plus remarquable, *la Lumière froide*, transposition intellectuelle de l'aventure, où se risque un Latin à travers les bouges de ports bretons, anglais ou marseillais. Qu'est-ce que tout cela, sinon la preuve d'une curiosité croissante, saine et combative chez les uns, un peu morbide chez d'autres, pour de nouveaux modes de concevoir l'univers avec toutes ses possibilités ? Cet état d'esprit est exac-

tement contraire à tout ce qu'a enseigné le poète de génie qui a le mieux connu et chanté l'Inde : Kipling n'a cessé d'exalter la race dominatrice, les blancs, et de célébrer les fils de Marthe, dont le labeur et le sacrifice permettent ici-bas de vivre à tous ceux qu'il appelle des rêveurs désarmés.

Et cependant voici que, déjà, s'annonce un retour à la sagesse classique. On lit dans l'essai de M. André Chamson *l'Homme contre l'histoire*, de belles pages sur Mistral, sur le secret de nos destinées, sur la conscience agissante de la durée, de l'éternité humaine. « Vous voyez au lointain, dit Mistral, comme des accidents du temps, passer la pourpre des empires et l'éclair des révolutions ; pendus au sein de la patrie, vous verrez passer les barbares, et passer les civilisations. » Mais au-dessus est une réalité qui dépasse tout et qui demeure : « Ame éternellement renaissante, âme joyeuse, et fière, et vive... » Cette sagesse poétique est enseignée par toute notre culture. Elle nous vient de l'antiquité, elle a été renouvelée par les sentiments religieux, comme par les philosophes. Peut-être si l'exotisme a tant d'adeptes aujourd'hui et émeut tant de curiosités, c'est que nous l'avons peu négligée et que, en délaissant nos disciplines, nous avons perdu quelque chose de notre foi en elles et de notre force intellectuelle. « Qu'avons-nous fait, dit un personnage de M. Paul Morand, de notre prestige? Qu'avons-nous fait pour garder l'orgueil aryen d'être blanc? » Il y avait en France toute une tradition classique qui était l'armature éprouvée de notre pensée, et qui maintenait l'accord harmonieux de la sensibilité et de l'intelligence. Lorsque nous l'avons affaiblie, l'un des Allemands les plus zélés pour le triomphe de l'asiatisme a proclamé que l'idée de la civilisation latine était minée. Ce cri de triomphe, nous venions de le provoquer en réformant nos programmes d'éducation et en laissant périr quelque chose de cet ensemble d'études que nos pères appelaient du beau nom d'humanités.

André Chaumeix.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le Président de la République française, qui vient de rendre à S. M. le roi George V une visite officielle, a reçu, à Londres et à Oxford, un accueil particulièrement amical et chaleureux, non seulement, comme il est de règle courtoise, des autorités officielles, mais aussi de la foule, de l'homme de la rue, dont les mouvements sont spontanés et décèlent la température de l'opinion. M. Doumergue doit ce succès à sa personne d'abord, car il joint, à sa simplicité et à sa bonhomie, un tact parfait et une rare finesse politique; il le doit aussi aux circonstances fortuites qui l'amenèrent en Angleterre à une heure où la nécessité de maintenir et de développer l'Entente cordiale se manifeste à tout esprit conscient des réalités actuelles de la politique.

Entre deux peuples qui ont vécu en commun les heures les plus héroïques et les plus cruelles de leur histoire et qui ont mêlé leur sang sur tant de champs de bataille, les sentiments d'estime et d'amitié réciproques sont indestructibles. « Les silences du colonel Bramble » cachent des émotions aussi intenses et des sentiments aussi profonds que le caractère plus démonstratif et plus vibrant de notre peuple. Il est significatif qu'un journal tel que le *Manchester Guardian*, avec lequel nous n'avons pas toujours la bonne fortune d'être d'accord et qui nous paraît souvent méconnaître nos intérêts et le mobile de nos actes, donne la plus juste définition des sentiments qui unissent les deux peuples : « La visite du Président de la République française sera l'occasion toute naturelle d'exprimer l'attachement de la Grande-Bretagne à la nation française, attachement très sincère et très profond, qui est à la fois un instinct populaire et une nécessité diplomatique. » La formule est parfaite. Dans toute la mesure où elle a ses racines dans « un instinct populaire », l'Entente cordiale est solide et permanente, mais les inclinations populaires ont besoin d'être entretenues par des spectacles, vivifiées

par des manifestations et c'est pourquoi est utile l'échange de visites entre chefs d'État ou personnages qualifiés. Ne sont-ce pas, d'ailleurs, à notre époque où l'opinion est reine, les sympathies entre les peuples qui rendent possibles et fécondes les ententes entre les gouvernements? Par là, le voyage de M. Doumergue produit d'excellents effets dont la France se félicite.

Mais les « nécessités diplomatiques » sont plus changeantes et, selon les temps et les circonstances, se traduisent par des combinaisons de valeur diverse et de portée variable. Nous avons souvent dit ici combien, pour l'organisation et la stabilité de l'Europe, après les secousses de la Grande guerre et pour la délicate exécution des traités, une alliance serait plus efficace qu'une entente, si cordiale soit-elle. Avant la guerre, l'Entente cordiale n'a jamais réussi, malgré les efforts de M. Paul Cambon, à s'achever en une alliance, et même certaines négociations du Foreign Office avec l'Allemagne avaient donné à penser au gouvernement de Guillaume II que l'entente resterait platonique. Si une alliance écrite avait remplacé l'entente, la guerre n'aurait pas éclaté. Les Mémoires de sir Edward Grey, alors ministre des Affaires étrangères, ont confirmé sur ce point ce que l'on savait déjà. De même, aujourd'hui, la paix serait assurée très efficacement par une alliance qui associerait, dans tous les cas, contre l'agresseur ou le violateur des traités, la flotte anglaise et l'armée française; les décisions de la Société des nations ne risqueraient pas de rester inopérantes, faute de sanctions matérielles. On sait que telle était la tendance de sir Austen Chamberlain à l'époque où il entra au Foreign Office après les élections du 29 octobre 1924; mais l'opinion anglaise, par un vieux préjugé insulaire, met son amour-propre et croit trouver son intérêt à se confiner dans un particularisme étroit; la majorité du Conseil, inspirée, dit-on, par lord d'Abernon, alors ambassadeur à Berlin, se prononça pour le maintien d'une simple entente sans stipulations écrites, sans engagements pour le lendemain : et ce fut la politique de Locarno, dont le principe est juste, mais qui fut appliquée sans précautions suffisantes et qui aurait été moins dangereuse et plus efficace, si elle avait été réalisée par une France et une Angleterre alliées.

Depuis lors, l'Entente cordiale a passé par des avatars divers et s'est révélée souvent inopérante; elle a parfois donné au monde le spectacle de désaccords et d'incompréhensions regrettables. L'Anglais a une horreur instinctive de tout ce qui le lie, de tout ce qui entrave sa liberté de manœuvre, de tout ce qui constitue une ligne préala-

blement tracée et logiquement suivie. Il estime que le sentiment de son intérêt, tel qu'il résulte des faits quotidiens, suffit à le guider sur la bonne route ; et il est bien vrai qu'au cours de l'histoire, lorsqu'il lui est arrivé de se fourvoyer, son insularité l'a empêché d'en éprouver, jusque dans sa chair vive, les conséquences ; nous, continentaux, avons été instruits par de plus rudes expériences. Dans le monde d'aujourd'hui, où l'Empire britannique a presque partout des frontières continentales ou tout au moins des intérêts, cet empirisme traditionnel et invétéré ne va pas sans inconvénients et sans dangers. A diverses reprises, depuis l'armistice, les Anglais se sont étonnés que la France ne se montrât pas disposée à les suivre dans certaines aventures, par exemple, en 1922, contre la Turquie et, récemment, en Chine. Mais, si elle n'a pas les bénéfices d'une alliance, la France a droit, elle aussi, aux libertés d'une simple entente. Une entente est à une alliance ce qu'est au code pénal une morale sans obligations ni sanctions. D'ailleurs, dans les deux cas auxquels nous faisons allusion, le gouvernement britannique s'était aventuré sans consulter la France et sans même l'aviser ; et c'est, en définitive, à la prudence du gouvernement français, que l'Angleterre fut redevable d'être pacifiquement et honorablement sortie de situations difficiles.

A maintes reprises, en ces derniers temps, l'Entente cordiale a subi des éclipses ou des échecs, dont l'Angleterre est responsable, et, chaque fois, la paix du monde a été moins solide et l'ordre moins assuré. La France ne pourrait voir qu'avec satisfaction se resserrer entre l'Angleterre et l'Italie les liens d'une amicale entente, si cette entente ne s'était affirmée en un moment où, par une singulière aberration, les Italiens tiennent la France pour responsable de toutes les difficultés qu'ils rencontrent et de tous les avantages qu'ils ne rencontrent pas. Nous avons eu l'occasion récente d'indiquer, dans l'affaire d'Albanie, les périlleuses conséquences des encouragements venus du gouvernement britannique. A la conférence préparatoire de Genève pour la réduction des armements, s'est étalé le fâcheux spectacle d'un désaccord fondamental entre le représentant britannique et la délégation française. Au contraire, l'affaire délicate des fortifications élevées par l'état-major allemand sur les frontières de la Pologne s'est réglée sans difficulté parce que la Grande-Bretagne, la France et les autres alliés se sont solidarisés et ont concerté leur action. On pourrait multiplier, dans les deux sens, les exemples, si la preuve était encore à faire. L'Entente cordiale, comme une monnaie

qui se déprécie, avait besoin d'une revalorisation. Les journaux anglais, à l'unisson, affirmaient que la rencontre des deux chefs d'État n'aurait aucune signification politique et n'était que la manifestation d'une amitié permanente. Cependant, l'entente a reçu, du fait de la visite du président Doumergue au roi George V et de l'accueil qu'il a trouvé en Angleterre, une consécration nouvelle et l'entretien, prolongé durant deux heures, entre sir Austen Chamberlain et M. Briand, a sans doute permis d'accorder à l'unisson, sur des points importants, les directions politiques des deux gouvernements. Leur entente, — la presse des deux pays l'affirme avec insistance, — n'est dirigée contre aucune tierce puissance, mais elle n'a, par le monde, que trop d'occasions de s'exercer avec avantage.

Nous ne savons rien des propos que M. Briand et sir Austen Chamberlain ont échangés; mais les deux ministres ont évidemment fait le tour de l'horizon politique et parlé, entre autres sujets, de l'U. R. S. S. et de l'Allemagne. L'Angleterre, précisément, est engagée, non pas contre la nation russe, mais contre la force de destruction et de révolution qui émane de l'Union des républiques soviétiques socialistes et de la IIIe Internationale, l'une portant l'autre, dans une lutte qui s'étend depuis la Chine, les Indes et l'Égypte jusqu'aux Iles britanniques elles-mêmes. Les grands espoirs que le néfaste M. Lloyd George plaçait bien légèrement dans le marché russe pour stimuler l'industrie britannique sont loin; et aux illusions de Gênes ont succédé les réalités d'un commerce insignifiant et d'une propagande bolchéviste intense. La monnaie soviétique, qui garde à peu près sa valeur pour l'usage interne, perd son pouvoir d'achat, dès qu'il s'agit d'importations de l'étranger: en pratique, le commerce de la Russie se réduit à des échanges en nature, c'est-à-dire que la Russie ne peut acheter au dehors que dans la juste mesure où elle a elle-même quelque chose à vendre; et, comme sa production est tout à fait désorganisée, elle ne peut presque rien exporter. Les dangers que la propagande bolchéviste fait courir à l'Angleterre, qui se sont manifestés l'année dernière par la terrible grève des houillères, ruineuse pour le pays et en premier lieu pour les ouvriers, ne sont donc compensés par aucun avantage sérieux. Désespérant de déchaîner la lutte des classes dans les pays civilisés d'Occident, les dirigeants de Moscou ont changé de tactique et prêchent les haines de races et les insurrections de peuples: ainsi la guerre serait universelle et le massacre immense; la société « capitaliste » s'abîmerait, avec tous ceux qu'elle fait vivre, dans l'universel embrasement.

L'Anglais est généralement lent à voir, mais, quand il a vu, il est prompt à agir. Le péril qui vient de Moscou lui est apparu à la fois sous sa forme révolutionnaire et sous sa forme russe. A plusieurs reprises, des notes du Foreign Office ont averti le commissariat du peuple aux Affaires étrangères que l'Angleterre n'était pas dupe de la distinction entre le gouvernement de l'U. R. S. S. et la IIIe Internationale, attendu que les mêmes personnes dirigent l'un et l'autre, et qu'elle rendait responsable le gouvernement de Moscou d'une propagande révolutionnaire et de complots insurrectionnels qui ne se pratiquent qu'avec son appui et son aveu. Ces avertissements sont restés sans effet et n'ont provoqué que des réponses très sarcastiques et peu pertinentes; l'Angleterre est alors passée aux actes. L'énergique ministre de l'Intérieur, sir William Joynson Hicks, a prescrit une perquisition dans les locaux de l'Arcos, c'est-à-dire de l'Agence commerciale soviétique qu'il supposait recéler, outre les documents concernant des affaires commerciales assez restreintes, les archives d'une propagande qui s'étend à tout l'Empire britannique. Un important document secret ayant disparu du ministère de la Guerre, la police avait des raisons de croire que cette pièce avait au moins traversé les bureaux de l'Arcos. On sait que, dans l'U. R. S. S., le commerce extérieur est tout entier un monopole de l'État; ses services ont donc un caractère officiel que les Russes bolchévistes invoquaient pour attribuer à l'Arcos, à ses services et à ses locaux, le caractère diplomatique. La police anglaise, sans se laisser arrêter, força tous les coffres-forts et saisit une grande quantité de documents dont l'analyse n'a pas encore été révélée au public, mais dont le caractère a décidé le gouvernement britannique à brusquer le dénouement. La rupture des relations diplomatiques avec l'U. R. S. S. est, depuis le 23 mai, un fait accompli.

De telles circonstances étaient évidemment de nature à renforcer, par le sentiment d'un commun péril, l'entente franco-britannique. Les déclarations de M. Albert Sarraut en Algérie, confirmées par celles de M. Poincaré lui-même au dîner de l'Union coloniale, ont retenti comme un manifeste de résistance au communisme et de lutte contre la propagande de guerre civile tant à l'intérieur que dans les colonies et pays de protectorat. Dans ces conditions, il semblerait naturel de préparer l'établissement d'un front commun contre le bolchévisme. Depuis longtemps, l'Angleterre y pense; quelques-unes de ses condescendances envers l'Allemagne trouvent peut-être là leur explication. C'est aussi par égard pour l'Angleterre que M. Mus-

solini, rompant en visière avec la Russie soviétique, a ratifié la décision de la Conférence des ambassadeurs qui reconnaît à la Roumanie la possession de la Bessarabie. Il est possible que le Foreign Office cherche à grouper le continent européen autour de l'entente franco-britannique afin de barrer la route à l'offensive de l'Asie. L'Angleterre a fait de grands sacrifices à l'amitié des États-Unis sans que, soit en Chine, soit dans le domaine économique et financier, elle en ait tiré de notables avantages. Ni pour le règlement des dettes envers les États-Unis, ni dans les négociations avec Moscou, les puissances européennes n'ont rien gagné, au contraire, à se présenter en ordre dispersé. On s'en aperçoit en Angleterre et l'on se demande si l'heure ne serait pas propice pour essayer d'une autre méthode.

N'est-ce pas le sens qu'il convient d'attribuer à l'article très remarqué publié par le *Times* du 19 mai? La visite du Président de la République française est, dit-il, « une affirmation solennelle de l'Entente. Mais celle-ci a désormais un sens plus profond. Le domaine des politiques que la France et la Grande-Bretagne ont à envisager est beaucoup plus vaste qu'autrefois. Les tâches qui attendent leurs hommes d'État sont plus compliquées que les auteurs de l'Entente ne l'avaient prévu; elles ne sont pas étroitement locales; elles ne se rapportent pas seulement à l'Europe occidentale; ce sont des tâches mondiales, parce qu'aucun pays ne peut aujourd'hui limiter ses intérêts à la petite région où autrefois se faisaient la guerre et la paix, ni même à la région dans les limites de laquelle la paix est aujourd'hui garantie, il faut l'espérer, par Locarno. » Ce texte éclaire toute la politique de Londres. Nous acceptons les prémisses d'un tel raisonnement, pourvu que la conclusion ne soit pas que nous devrions consentir à l'Allemagne de nouveaux et dangereux sacrifices dans le vain espoir de la détacher de la Russie et de la ramener vers l'Occident. C'est, chaque fois, au moment où l'Occident lui tendait la perche que l'Allemagne nationaliste s'est retournée vers Moscou pour y chercher une contre-assurance et pour conduire une opération politique qui constitue un véritable chantage. Il est certain qu'une efficace résistance au bolchévisme envahissant exige une étroite solidarité franco-britannique et nous pouvons avoir intérêt à nous y prêter, pourvu que l'Angleterre reconnaisse que, dans le cas où la politique de Locarno aboutirait à des mécomptes, c'est nous qui, les premiers, en supporterions les conséquences, et qu'elle nous aide à l'appliquer dans un esprit de paix et de concorde, mais aussi avec

la volonté ferme de faire exécuter les traités. Les méthodes de faiblesse ne réussissent jamais avec l'Allemagne.

Rien n'est plus scabreux qu'une politique extérieure qui, en même temps, sert d'enjeu aux partis dans leurs luttes. Cette infortune est advenue, en Allemagne, à la politique de Locarno. M. Stresemann, pour faire accepter aux Allemands-nationaux ce qu'ils appellent si injustement sa capitulation de Locarno, leur a laissé espérer qu'il obtiendrait à bref délai l'évacuation de la rive gauche du Rhin ; il leur a fait entendre que M. Briand et sir Austen Chamberlain lui avaient promis de lui accorder cette satisfaction. M. Stresemann se retourne maintenant vers l'Entente et l'adjure de lui accorder quelques concessions, afin qu'il puisse résister à la pression des éléments nationalistes ; il fait valoir que, s'il était réduit à donner sa démission, la politique de Locarno serait abandonnée. Il nous conduit là dans un cercle vicieux. S'il était exact que M. Stresemann eût tant de peine à résister aux partis d'extrême-droite, les Alliés seraient bien imprudents de faire confiance à un ministère si précaire; ses arguments se retournent contre lui. La vérité est que M. Stresemann mène très habilement un jeu dangereux. Il se garde de décourager les manifestations nationalistes, afin d'en tirer argument quand il négocie avec les Alliés ; mais lui-même et ses complices de droite se trouveraient fort empêchés, s'ils étaient obligés de rompre avec la politique de Locarno, car ils ne disposent pas d'une politique de rechange, sachant de reste qu'à se mettre à la remorque du bolchévisme russe, ils auraient beaucoup à perdre et peu à gagner. Que si, d'ailleurs, un courant irrésistible portait l'Allemagne vers les partis nationalistes et monarchistes, les concessions que nous pourrions leur faire ne leur apparaîtraient que comme des encouragements à en réclamer de plus grandes. Ne soyons donc ni dupes, ni inquiets de la manœuvre. M. Stresemann, d'ailleurs, s'il laisse ses journaux tenir à notre égard un langage si pressant qu'il va parfois jusqu'à la menace, se montre assez modéré dans ses démarches positives. Plusieurs fois, en ces derniers temps, en l'absence de M. de Hœsch, souffrant, le chargé d'affaires, M. Reith, a eu des entretiens avec M. Briand, et c'est une simple réduction des effectifs d'occupation qu'il lui a demandée. Mais l'opinion publique et la presse sont moins réservées. C'est la méthode allemande de ne compter pour rien ce qui est déjà obtenu, et d'exiger comme une dette ce qui ne leur a été présenté que comme une prime éventuelle et conditionnelle à une loyale exécution des traités et à une bonne volonté générale. Ici

encore c'est un cercle vicieux, car les articles violents ou les manifestations nationales par lesquels on cherche à faire pression sur les décisions des Alliés, nous apparaissent comme une raison péremptoire d'ajourner toute concession. Ainsi cette politique trop habile se retourne contre ses auteurs : la meilleure des méthodes est encore celle de loyauté et de franchise. Mais le caractère allemand est compliqué.

A l'origine de toutes les difficultés, d'ailleurs exagérées par la presse, de la politique allemande, il y a une fausse interprétation, préméditée et voulue, de la politique de Locarno. Pour les Allemands, elle signifie, — et elle n'a d'intérêt que si elle signifie, — la destruction progressive des traités. Il va de soi que, même pour les Anglais, elle ne peut comporter rien de pareil. Alors les Allemands s'exaspèrent et s'impatientent; un journal aussi modéré que la *Gazette populaire de Cologne* parle « d'exiger du quai d'Orsay la réduction des effectifs d'occupation ». La *Germania* déclare qu' « on est en train de fabriquer en France une opinion publique répondant à la politique améliorée du pays, comparée à celle de 1926 ». Quelle imprudence ! S'il était vrai que la politique de Locarno eût pour origine un affaissement de la situation intérieure de la France, au lieu, comme c'est la réalité, d'un désir général d'apaisement, avec quel empressement ne devrions-nous pas l'abandonner ! Ce qui est certain, c'est que les exigences indiscrètes de l'opinion et de la presse allemande commencent à opérer un revirement parmi les Anglais que les réalités éclairent peu à peu. Les faits qui s'offrent aux regards d'un observateur impartial sont, en effet, peu encourageants.

Examinons-en quelques-uns. Les Allemands se font un mérite d'avoir complètement exécuté, avant même le terme fixé au 1er juin, l'accord conclu à Paris au sujet des fortifications qu'ils avaient secrètement édifiées, contrairement au traité de Versailles, sur la frontière de Pologne, et d'avoir détruit de fond en comble tous les ouvrages qu'ils s'étaient obligés à raser. Mais ils voudraient qu'on les en crût sur parole et refusent de laisser les techniciens adjoints aux attachés militaires constater sur place la démolition. Ils allèguent que le contrôle militaire est aboli et qu'ils ne veulent à aucun prix le rétablir indirectement, fût-ce pour une seule constatation. Naturellement, la pensée vient aussitôt à tout homme sensé et qui se souvient des conditions frauduleuses dans lesquelles ces ouvrages bétonnés avaient été construits, que si, cette fois encore, il n'y avait pas fraude, les Allemands seraient les premiers à postuler la constatation

de leur loyauté. C'est bien le type de la chicane maladroite et nuisible, surtout à eux-mêmes, à laquelle se plaisent les Allemands et où ils mettent toute l'obstination d'un orgueil mal placé. C'est se ménager, sans raison, un échec, car il est d'intérêt général que l'exécution du contrat soit officiellement constatée.

Voici un autre cas récent. M. Hergt est, dans le cabinet Marx, le représentant le plus qualifié du parti allemand-national; il est vice-chancelier et, par conséquent, l'un des premiers personnages de l'État. Les étrangers ne sont pas tenus de connaître son parti, mais ils ne peuvent ignorer sa qualité. Dans un discours violent, prononcé à Beuthen, en Silésie, il prend soin de nous avertir qu'il n'y aura jamais de Locarno pour les frontières de l'est et que les Allemands ne se résigneront jamais à les considérer comme définitives. Il ne saurait exister pour nous un plus puissant encouragement à rester le plus longtemps possible sur le Rhin, puisque, tant que nous y serons, nous sommes assurés de défendre les frontières de la Pologne contre toute entreprise, sans être obligés de recourir à une mobilisation. Quelques journaux, dont la *Germania*, avaient, nous l'avons relaté, entamé une campagne pour l'amélioration des relations avec la Pologne, notamment pour la reprise des négociations pour un traité de commerce. La rupture, jusqu'ici, a été plus nuisible à l'Allemagne qu'à la Pologne. Un discours tel que celui de M. Hergt n'est pas de nature à préparer un rapprochement.

Le « Casque d'acier » est une grande association nationaliste, militariste et monarchiste; elle avait préparé, pour le 8 mai, une grandiose manifestation et elle se proposait de « prendre Berlin d'assaut ». La presse veut bien nous apprendre que cette manifestation fut un fiasco parce que le public resta froid. Pourtant 50 000 hommes, — nous prenons le chiffre le plus faible, d'autres disent 100 000, — disciplinés, encadrés, militarisés, avec, à leur tête, quatre princes du sang, ont défilé dans les rues de la capitale. Si, huit ans après le traité de Francfort, 50 000 Français avaient manifesté dans Paris derrière Paul Déroulède, Bismarck n'aurait sans doute pas pris cette parade pour un gage de paix et quelles remontrances n'aurait-il pas fulminées au gouvernement français? Il était peut-être difficile d'interdire la manifestation du Stahlhelm; il n'en est pas moins paradoxal qu'un tel cortège se soit déployé librement dans les rues de Berlin pour protester contre la politique de paix et exalter le militarisme, au moment même où le gouvernement insiste à Paris et à Londres pour une forte réduction

des effectifs d'occupation. C'est toujours le même cercle vicieux!

Les Allemands ont trouvé mieux. Depuis quelque temps, ils parlaient moins du « mensonge de la culpabilité allemande » dans les responsabilités de la guerre ; mais voici que maintenant un rapport parlementaire de M. Rell, ancien ministre et l'un des signataires du traité de Versailles, prétend établir que les Allemands n'ont à se reprocher aucune violation du droit des gens et des conventions de La Haye ; ils n'ont massacré personne, ni en Belgique, ni en France ; ils n'ont pas assassiné les prêtres belges, ni les citoyens de Dinant, ni brûlé Louvain, ni massacré les habitants de Gerbeviller, ni fait marcher des civils devant leurs soldats, ni inauguré l'emploi des gaz asphyxiants, ni rien enfin de ce qu'on leur reproche. Ce sont, partout, les victimes qui ont commencé! Demain, on demandera aux survivants de faire des excuses! En vérité, la mentalité allemande est désespérante. Quel besoin avaient-ils de remuer tout ce sang, de raviver toutes ces horreurs définitivement acquises à l'histoire? Ce qu'ils appellent apaisement, esprit de paix, c'est faire reconnaître qu'ils ont eu, partout et toujours, raison. Ah! nous sommes loin de compte!

Comment s'étonneraient-ils, après tant de fautes et de maladresses, de ne pas trouver, chez les Alliés, beaucoup d'empressement à aller au-devant de leurs désirs? Les récriminations des nationalistes à propos de Locarno, leurs revendications immédiates à l'est et à l'ouest, écrit le *Times* du 15 mai dans un remarquable article, « sont exactement calculées pour rappeler aux Puissances occidentales les spectres que l'on était en train d'enterrer ». Il y a là, continue le *Times*, « une tentative pour obtenir des Puissances occidentales des concessions hâtives. Cette méthode ne saurait être admise... La France retrouve son sang-froid et sa confiance après la panique de l'année dernière; avec cette guérison est apparue une renaissance du sentiment nationaliste, non plus sous la forme violente et agressive qu'il avait en 1923, mais sous celle d'une volonté précise et continue de sécurité nationale. Ce fait doit être pris en considération, à l'avenir, dans la politique locarnienne. Ce serait tout à l'avantage de l'Allemagne de le comprendre clairement. Rien de bon ne peut naître pour personne de discours et de démonstrations qui réveillent les anxiétés des peuples voisins et écartent l'attention de tous des espérances de coopération systématique, pour la diriger de nouveau vers l'antique et épuisant problème de la défense nationale. » Toute réserve faite sur l'allusion inexacte à l'esprit de 1923, on ne peut

qu'approuver un langage si sage et si ferme ; il y a, dans ces lignes significatives, une juste leçon que les Allemands feront bien de méditer. On y trouve aussi la trace d'une favorable évolution de l'esprit public en Angleterre. C'est là, pour la France et pour l'Europe, une puissante garantie de paix et de stabilité.

Nous en trouvons une autre, non moins précieuse, dans la conférence que les ministres des Affaires étrangères des Puissances de la Petite Entente viennent de tenir à Jachymov, en Bohême, du 13 au 15 mai. MM. Benès, Marinkovitch et Mitilineu n'ont pas eu de peine à se trouver en accord complet sur toutes les questions politiques ou économiques qui intéressent leurs pays respectifs et la stabilité de l'Europe centrale et sud-orientale. C'est dans les parages de l'Adriatique et des Balkans qu'il subsiste des dangers, heureusement atténués depuis le passage à Rome de sir William Tyrrel, de conflit prochain. On savait que la Petite Entente, qui répond à des besoins permanents, gardait toute sa solidité et son efficience ; mais il était bon de l'affirmer publiquement. Le président du conseil et le gouvernement, en Roumanie, ont été très sensibles à la ratification, pourtant bien tardive, par M. Mussolini, du protocole relatif à la Bessarabie, et l'on a pu se demander si la Roumanie, pièce maîtresse et charnière du système de la Petite Entente, ne se trouverait pas entraînée à une politique nouvelle. Il n'en était rien, et les récentes manifestations d'amitié entre Rome et Budapest ayant réveillé en Hongrie le décevant espoir de prochains bouleversements, l'opinion publique et le gouvernement roumains ont été confirmés dans leur conviction qu'à des dangers permanents doivent répondre d'immuables parades. L'affirmation péremptoire de la solidité de la Petite Entente est un avertissement à tous les États, quels qu'ils soient, qui seraient tentés d'affaiblir l'autorité des traités et d'ébranler le statut actuel de l'Europe. La France s'en réjouit. Elle ne fait, quoi qu'on en puisse dire, d'opposition systématique à la politique d'aucun gouvernement, ni aux aspirations d'aucun peuple, mais elle fait résolument obstacle à toute initiative qui tendrait à troubler la paix ou à remettre en question les résultats de la commune victoire et les contours de la nouvelle Europe qui en est issue.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

HAUDEQUIN, DE LYON

PREMIÈRE PARTIE

PHILIPPE Haudequin, tassé au fond de la Rochet-Schneider paternelle, sentait en roulant le bien-être de ses « effets » civils, endossés à Grenoble hier soir définitivement quand la grille du quartier de cavalerie s'était pour la dernière fois refermée sur lui. La mollesse du linge, les chaussettes de soie, la sollicitude précieuse des manchettes neuves, protégeant son poignet déjà ombreux, lui donnaient l'impression de renaître après les léthargies intellectuelles du service militaire. Finis les matches au terrain de sport, dans le décor du massif de Chartreuse peint sur une toile lointaine; finis les bains dans le Drac, par brigades, le jus du matin qui avait le goût de fer du quart, l'odeur de mégisserie du cheval qu'on portait jusque dans la chambrée mêlée à tous les parfums humains et aux relents d'armes graissées, et les sonneries de cuivres, qui ne martèleraient plus désormais son tympan.

Philippe allait rentrer dans la vie de l'esprit comme dans un beau cloître gothique et inspiré. « Et allez donc, les kilomètres! » pensait-il, quand, sur les marges de la route, fuyaient les bornes affolées.

Vers onze heures du matin, une crise de laryngite du klaxon l'avertit qu'on traversait des voies peuplées. La voiture

Copyright by Colette Yver, 1927.

filait entre les bistrots et les charcuteries d'un faubourg. Et les camions industriels qui obstruaient la rue, la regardaient de travers, silencieuse, vernie, haute sur roues et rapide, comme les chevaux de trait d'autrefois, les gros percherons crottés, regardaient leurs camarades de la calèche qui passait. La chaussée, dévastée, n'était que plaies et bosses : il fallait encore ménager les tramways suburbains, chargés jusqu'au marche-pied d'employés en chapeaux mous ; un flot de jeunes femmes en robes printanières à cinquante francs fleurissaient les trottoirs : c'étaient des ourdisseuses, des rattacheuses, des tisseuses, que la grande usine prochaine vomissait ainsi deux fois par jour. Les hommes mangeaient déjà au fond des « porte-pots », devant des litres.

Philippe Haudequin ne se vautrait plus sur les coussins gris. Une émotion bizarre l'avait assis, respectueusement, tout droit près de la portière. Son passé et son avenir, séparés par la parenthèse du service militaire, commençaient de se rejoindre pour le reprendre. Une vieille atmosphère familière de sérieux, d'application, d'esclavage dans le travail lui fit soudain reconnaître sa haute pression. D'ailleurs les maisons s'élevaient, devenaient des immeubles. On roulait sur un pavé régulier. Philippe voyait, dans les glaces sans tain de magasins élégants, glisser le reflet noir et géométrique de la Rochet. Il arrêta le chauffeur, un ancien magasinier de M. Haudequin.

— Tu peux aller garer. Je préfère arriver à pied à la maison.

Il sauta, étonné de la légèreté de ses souliers neufs. Le cours où il cheminait se jetait dans les quais. La ville se dressa devant lui, sur l'autre rive, nette, sèche, sans brouillard, sous l'aspect de milliers de fenêtres découpées à l'emporte-pièce qui le regardaient. Elles étaient parfaitement semblables en leur rectangle tout nu, comme dans les casernes, mais, s'escaladant les unes les autres jusqu'au sommet de l'Acropole, elles produisirent sur Philippe un effet imposant de citadelle.

Il s'accouda un instant au parapet, dominant ainsi les flots affairés d'un fleuve mâle et peu commode, où ont bu les peuples fiers. Glauque et sablonneux, le Rhône se hâtait, comme altéré des eaux plus douces qui enserrent avec lui, mais de l'autre versant, la colline de la Croix-Rousse et qu'il boira bientôt là-bas, quand il sera seul, loin de la cité.

Philippe Haudequin, rentrant dans sa ville, après ce voyage

plus lointain qu'on ne croit, du service militaire, la vit soudain avec son énigmatique visage, son hermétisme, son manque d'apparat, cachant le bouillonnement coordonné de sa force. Lyon, qui le reprenait aujourd'hui pour toujours, n'était pas une ville comme les autres, walkyries faciles, parées pour tout le monde, qui affichent leurs attraits et, qu'en approchant, on entend rire à pleine gorge, comme Marseille, chanter comme Toulouse, manger et boire dans le luxe comme Bordeaux, languer comme Brest, chuchoter des marchés comme Rouen. Entre toutes les villes, comme son fleuve, Lyon est déclaré du sexe masculin. Dans ses rues, l'on ne voit que des hommes. Son âme virile, dédaigneuse de plaire, a les tristesses de la sagesse. Mais que sait-on des palpitations de sa vie intérieure?

Ainsi Lyon se présente comme une forteresse, mais ses casemates ne renferment que les soldats du travail. Et cette Acropole blanche qui regarde le Rhône de ses milliers de fenêtres régulières, et se laisse choir par des ruelles sordides en pleine sévérité historique de la place des Terreaux, n'est que le grand temple où naît, pour la joie de l'univers, la soie divine et éblouissante!

Philippe comprenait tout à coup l'Acropole de la Soie.

Alors la ville prit pour lui le visage même de son père, Adolphe Haudequin, le grand fabricant, avec ses cinquante-huit ans, et ses cheveux argentés que la raie rejetait à droite en nappe plate, et son veston où il s'enfouissait jusqu'aux oreilles, et ses yeux encadrés d'écaille, bien qu'ils fussent excellents, parce qu'il convenait au personnage qu'il s'était composé depuis quarante ans, petit jacquardier de la rue des Fantasques devenu l'un des premiers sur la place de Lyon, que même son regard fût déguisé. Ces lunettes de M. Haudequin, défi à toute ophtalmologie, verres à vitre, simulation, protection, embuscade pour le regard, étaient le trait le plus marquant de son procédé d'ascension sociale. On ne pouvait se faire soi-même plus que M. Haudequin ne s'était fait. Ce détail l'attestait encore aujourd'hui, jusque dans son apothéose.

Le père de Philippe avait son nom au Musée des tissus, dominant la vitrine où chatoyaient les échantillons des taffetas brochés or et rouge fabriqués par lui en 1896 et offerts par la Chambre de commerce de Lyon à la Tsarine, alors hôtesse triomphale de Paris. Son nom régnait encore à Fourvières,

sous une mosaïque ; à l'École de tissage, au linteau d'une porte de classe ; à la Faculté des sciences, sur le mur du nouveau laboratoire d'études tinctoriales ; à la Condition des soies, au-dessus du monte-charge automatique pour le pesage des balles, à l'arrivée ; au bureau de bienfaisance, à la mairie, aux Sociétés sportives et sur toutes les lèvres.

Il était, à Lyon, l'homme dont on parlait le plus. On se vantait d'avoir croisé sa voiture, reconnu sa femme, aperçu sa cuisinière déposant le « seau d'equevilles » le matin, à sa porte, rue des Capucines. On traitait légèrement sa grosse fortune parce que, sorti de rien, il l'avait enfantée par ses propres moyens. Mais il forçait la ville de vivre à son égard sous le régime d'une curiosité dévorante. On tirait gloire de connaître l'une de ses manies inédites. Il n'ouvrait pas une lettre le dimanche. Il donnait à reteindre ses vêtements usagés. Il ne se nourrissait le soir que de coulis de légumes. A Saint-Polycarpe, un dimanche, il avait fait lui-même dans le plat de la quête la monnaie d'un billet de dix francs. L'anecdote qui sera encore le plaisir de la prochaine génération, c'est qu'il donna un jour mille francs à une bonne vieille petite sœur des pauvres qui lui plut par son air décidé. C'était un escroc parisien, déguisé en nonne, qui fut arrêté à Marseille le lendemain. Ceux qui raffinent encore sur le conte ajoutent qu'il disait, énigmatique : « Je le savais. »

On entendait couramment des hommes sérieux déclarer : « J'ai vu le bottier d'Adolphe Haudequin », ou : « Je connais son chemisier, une toute petite boutique... »

Depuis cinq ans, il avait marié sa fille aînée au marquis de Saint-Sever ; la seconde, au fils d'un sénateur de l'Ain. La troisième était Mme de Guillancourt. D'ailleurs sa femme était née de Monthaloup.

Philippe appartenait trop à Lyon pour ne pas mesurer le personnage paternel à son chiffre d'affaires qui était monté l'an dernier à cinquante-quatre millions. Cela composait un prisme de première puissance pour un fils qui juge son père ; d'autant qu'il s'agissait de millions sains et honnêtes, comme des millions de la campagne nés du trafic des bœufs ou du blé. Ni fraude ni duperie dans ce commerce-là, comme s'il fallait à la soie, de même qu'une température égale, un air pur. Il suffisait d'une fécondité inlassable dans la production. Le secret est là.

Philippe revenait, pour se noyer dans la grande ombre paternelle, sans cette voracité qu'on aurait observée ailleurs pour le colossal bénéfice auquel il participerait un jour. Les cinquante-quatre millions de chiffre d'affaires étaient plutôt comme une victoire à soutenir, un grand et agréable devoir, mais difficile. C'est déjà beaucoup d'avoir un nom à soutenir; mais ce jaillissement de millions qui ne devait pas fléchir, au contraire!

Ainsi, par l'intermédiaire de son père, Lyon l'absorbait déjà. C'étaient les tissages du Mont Sauvage, près du boulevard de la Croix-Rousse, les établissements de Villeurbane toujours agrandis tous les cinq ou six ans depuis la fortune d'Adolphe, les Impressions de Décine, bref, ces impérieuses personnes morales que sont les usines qui, avec leur vacarme, leur démence de bruit, d'activité, de vie, ne cessent de hurler aux oreilles du fabricant ses effroyables responsabilités pour les avoir fait sortir de terre. Et c'était jusqu'à son nom, qui enracinait sa lointaine ascendance aux pentes mêmes de l'autre colline parallèle, là-bas, du temps où des tisseurs, de pauvres tireurs de lats du quinzième, fabriquaient à Fourvières ces étoffes disparues et peut-être incomparables, dont on n'a gardé que les noms mystérieux, le camocas, le cendal, le haudequin.

Philippe Haudequin résuma son état d'esprit à l'égard de l'as qu'était son père, et même son consentement à un phénomène d'inhibition que le grand homme produisait déjà sur lui, dans un mot qu'il prononça en abandonnant le parapet du Rhône et la contemplation de la Croix-Rousse :

— Allons-y.

Et il s'engagea sur le pont.

II

Adolphe Haudequin habitait encore dans le noir et humide quartier de la soierie la maison où il s'était installé garçon, en 1893, au milieu de la rue des Capucins, faisant dès alors défoncer le mur qui séparait l'appartement de ses magasins établis dans l'immeuble contigu. L'escalier intérieur en plein vent qui, à chaque palier, formait une loggia bordée de fer forgé, semblait avoir été patiné par un très antique commerce de charbon; et la mode italienne de ces balcons nonchalants

sous l'arc détendu de leur cintre Renaissance, ne servait que de regards sur une cour sordide, obscure et suintant l'eau comme un puits. Philippe reconnut l'odeur de cet escalier : et il montait par le centre des marches, avec une crainte égale de la rampe et de la muraille suspectes.

Il ne mit pas un instant en doute que son père ne l'attendît depuis une heure ou deux, seul dans son cabinet : et que ce ne fût là qu'il devait se précipiter en arrivant, remettant à plus tard d'aller se jeter dans les bras de Mme Haudequin à laquelle il n'appartenait pas : bien unique, propriété indivise, trésor jalousement accaparé de l'auteur de ses jours.

Si Philippe n'avait pas été excédé depuis vingt-deux ans par un amour paternel dévorateur comme celui dont il était victime, c'est que, Dieu merci, l'être singulier que possédait ce sentiment se trouvait par son tempérament même dans l'impossibilité de l'exprimer. L'impression qu'en gardait Philippe était celle de ce regard impassible derrière les lunettes qui le suivait partout. Petit garçon, quand il revenait du cours, plus tard, du lycée, depuis le geste de se défaire du cartable, jusqu'à sa première cuillerée de potage, jusqu'aux plaisirs du dessert, ses moindres mouvements étaient bus par ces yeux créateurs qui ne laissaient même pas deviner leur complaisance. L'été, quand les femmes partaient pour la montagne, Adolphe Haudequin restait seul avec son fils jusqu'à la distribution des prix ; après le dîner, Philippe, à quinze ans, à seize ans, versait dans le silence de son père la mousse de ses idées bouillantes, se plaignant du censeur, louant le professeur de mathématiques, expliquant Tacite et le nouveau moteur d'aviation. Adolphe répondait gauchement, d'une voix adoucie adoptée naguère lorsque Philippe avait encore, autour de sa figure carrée de petit Lyonnais, ses boucles brunes.

D'ailleurs, près de son fils aussi, cet homme fort jouait un personnage, un personnage puéril. Incapable, et peut-être effrayé d'admettre que ce Lippo (comme il l'appelait dans les moments où son cœur crevait de tendresse), avec sa joue en fleur, ses prunelles rieuses, eût déjà au fond de l'être l'inquiétude shakspearienne qui rend homme un adolescent, et que, comme sa voix virilisée, son âme muât aussi, ce père, qui avait eu des seize ans si orageux, se disait comme tous les pères : « Mon fils est en retard. » Et il pensait le combler en lui

contant des pièces de Guignol composées par M. Ollier-Grézieux, le marchand de soie.

Un tel défaut de clairvoyance faisait alors assez bien les affaires de l'âge si ombrageux de Philippe; et ses doutes, les problèmes du sens de la vie qui le torturaient aimaient trop le mystère pour réclamer un autre traitement que ce commerce enfantin. Ainsi le père et le fils se trompaient l'un l'autre. Ils vivaient encore sur cette erreur mutuelle, à la minute où, ce jour-là, Philippe ouvrit la porte du cabinet paternel.

Dans une lumière bronzée due aux tapisseries d'Aubusson, aux livres de la bibliothèque, aux lourds rideaux olive, au jour sépulcral de la cour, la chevelure d'argent de M. Haudequin, son long visage blanc, ses lunettes éclataient. Il faisait semblant de lire. Philippe était certain qu'il en était incapable, l'esprit complètement déréglé par l'angoisse de l'attente. Dans un retardement voulu, il se mit debout et dit avec une surprise simulée :

— Tiens !...

Philippe accourait riant, les bras tendus. Avant de l'embrasser, le père se recula un peu pour le regarder ; puis ses lèvres rasées de vieux Romain se détendirent et prononcèrent ce seul mot :

— Lippo !

On le reprenait : c'était comme une ordination; il eut même un malaise à se dire, au milieu de sa bonne joie naturelle du retour : « J'entre dans les ordres de mon père. » Il avait lu *l'Enfant prodigue*, de Gide, et se demandait si parfois, au festin du veau gras, il ne regretterait pas le bœuf bouilli de l'ordinaire à Grenoble. Ici, le veau gras de la rue des Capucins. Là-bas, le désert intellectuel de la vie militaire ou la liberté de songer. Et pendant ce temps, M. Haudequin s'informait, de sa voix faite, si la voiture avait bien marché. Combien à l'heure? Et quel temps à Grenoble ce matin? Mais Philippe avait devant les yeux le vagabondage et le désordre spirituels où, pendant dix-huit mois, les impérieux appels des trompettes n'avaient jamais empêché son cerveau de s'évader pour de stériles divagations d'esprit dans le vide.

— Moi, lui dit M. Haudequin en l'asseyant d'un regard auprès de son bureau, c'est au fort de Vincennes que j'ai fait mon temps. Je ne sais pas comment tu as employé le tien à Grenoble ni l'action qu'aura eue sur la formation de ton

esprit de jeune homme cette période de vie si particulière, mais je te donne mon billet que, pour moi, elle eut de sacrées conséquences. C'était l'exposition de 1889. Tu te figures, Lippo, le petit imbécile que j'étais, sortant de ma Croix-Rousse. La capitale me fut révélée dans cette féerie. Quand je dis imbécile, tu comprends, c'est une façon de parler, car j'avais déjà plus réfléchi que les deux garçons de famille, Lyonnais comme moi et bacheliers, qui se trouvaient au fort en même temps : justement Robert Ollier-Grézieux et tonton Chappemoine (M. Haudequin donnait, devant ses enfants, à son associé Chappemoine, l'artiste, ce nom de tonton). Ce fut ma période romantique, Lippo. Bien qu'ouvrier, ils ne fréquentaient que moi et leur ébahissement m'excitait quand, devant un bock, au Champ de Mars, je leur exposais mes idées sur la propriété du travail et le patronat. Il faut te dire que je n'ai lu Karl Marx et Proudhon que depuis et, qu'alors, seuls mon battant et ma navette m'avaient murmuré à l'oreille ces choses. Henri Chappemoine avait raté Centrale avant le régiment. Il m'expliquait la Tour Eiffel, que je m'étais passionné à voir grandir, photo par photo, dans *Science et Nature*. Robert Ollier-Grézieux, qui était allé à Changhaï travailler au comptoir que son père possédait déjà là-bas pour les soies de Chine, parlait du commerce, de la colonisation. Les orchestres jouaient *la Tsarine*, de Ganne, dont le rythme semblait sauvage et slave à nos oreilles. Des femmes, d'une élégance inouïe, passaient en robes de soie, la taille comme le cercle de mes dix doigts, leur traîne de taffetas changeant toute en plis dans leur main gauche, ce qui gonflait leur croupe et dégageait leur bas noir...

Jamais Adolphe Haudequin n'avait tant parlé devant Philippe, ni devant personne. Son amour paternel macéré dans l'absence, délirant aujourd'hui à cette récupération définitive de l'enfant retrouvé, en arrivait à cette période d'abandon qui menace tôt ou tard tout amour. C'était sa première faiblesse de se raconter à son fils, de rechercher en lui un ami par un détour, en se présentant lui aussi habillé en soldat, comme un camarade sorti du Passé. Philippe s'amusait, ses yeux se fendaient de rire; il ne voyait que le démodé de l'époque, là où son père exhibait son printemps magnifique. Sans s'apercevoir qu'en cédant à un besoin de se niveler avec Philippe, il perdait sa taille de demi-dieu, il continua :

— Je vais te confier une chose dont ils ne se doutent pas à Lyon. C'est la vue de ces robes splendides qui a fait ma position. Mets-toi bien dans l'esprit qu'on était à l'apogée de la République. C'était le second 89 de l'histoire; un 89 pacifique, mais point pacifiste. Marianne, un peu grise, avait mis le panache à la mode, elle chantait *le Père la Victoire* et se prenait d'un coup de passion pour le général Boulanger. La Tour Eiffel, dont j'ai senti depuis qu'elle était dure et barbare, grimpait dans le ciel comme le monument de la Démocratie. Et tu comprends, Lippo, j'étais forcément démocrate, alors. J'avais trop roulé sur les trottoirs de la Grande-Côte avec les « gones » de mon âge, trop senti l'esprit frondeur contre les riches, l'esprit des vieux battandiers du quartier. Et, je vais te lâcher toute la vérité, carrément. J'ai envié pour les femmes des petits ces toilettes que portaient les femmes des grands. On devinait alors que le peuple allait s'instruire, monter; c'était dans l'air; aussi que les femmes pauvres allaient vouloir s'habiller. Et moi qui n'avais tissé que du façonné, du broché, du lamé pour la maison Quincieux, j'ai conçu l'idée de la démocratisation de la soie, la soie à bon marché, des tissus à chaîne coton, même du mélange de schappe et de coton, avec des armures que j'inventais la nuit au lieu de dormir. Trois ans après, soixante-dix métiers battaient, là-haut, à l'usine du Mont-Sauvage.

Adolphe Haudequin se leva. Il était en noir; un point blanc et un point rouge marquaient sur son buste son rang social; c'étaient la perle de sa cravate et la rosette : ponctuation qui compose à elle seule une physionomie de sélection.

— Le père Chappemoine, de la dynastie des teinturiers, dont il est encore, et le père Ollier-Drézieux, le marchand de soie de la place Tolozan, me connaissaient. Leurs fils avaient parlé. Ils s'étaient mis en tête, chacun, de m'attacher à leur maison. Chez nous, on jauge vite un garçon, pas à sa mine, pas à ses diplômes, mais à des preuves modestes qui décèlent ses capacités. S'il sort du peuple, c'est déjà une rémunération que l'élévation qu'on lui propose. Et c'est une engeance qui se dévoue davantage. Je sais des fabricants ici, pour ces motifs, s'ils pouvaient mettre des chiens à leurs écritures, ils en chercheraient. Et ils les paieraient en caresses. J'ai bien mis, moi, Chazay comme directeur au Mont-Sauvage. Chazay, l'ancien chef d'atelier de M. Quincieux, qui me comptait les flottes quand j'allais chercher de la

soie pour mon père, à douze ans. En fait, ces deux hommes riches, c'est moi qui les ai attachés à la maison que je bâtissais. Ils y ont placé chacun deux millions et demi. Ollier-Grézieux devait m'en payer une partie en flottes, sur lesquelles il réalisait déjà son bénéfice ; Chappemoine me donnait en surplus son fils comme associé. Voilà, Lippo, ce que j'avais préparé pendant mon service militaire.

M. Haudequin se rassit à son bureau, se tassa sur le fauteuil de façon que ses carotides, ses oreilles descendissent dans le col du veston, qui l'enveloppait jusqu'aux joues. Il avait parlé. C'était fini. Maintenant, les yeux vagues derrière leur cadre d'écaille, il croquait des pastilles de Vichy pour son estomac. Mais à l'âme de Philippe c'était à cette minute qu'un langage bien plus ardent et pressant se faisait entendre. Ce silence paternel le sollicitait, le suppliait, le conjurait avec une dignité pathétique de s'exprimer à son tour, d'étaler lui aussi sa vérité, de coucher par terre à côté de l'âme du père, toute nue, son âme de vingt ans. Mais Philippe ne le pouvait pas. Il disait mentalement à son père, le cœur serré : « Mon vieil Adolphe, tu voudrais me voir moi aussi faire mon exposition de 89 : mais je n'ai rien à te dire ; j'arrive : je sens encore le cheval ; je suis un peu abruti, un peu attendri. J'ai envie de t'embrasser, d'aller embrasser maman et Benoîte : un point, c'est tout. Ce service militaire a été pour moi du véronal, une narcose. J'ai pensé d'une façon agréable et désordonnée. Toutes les règles de vie possibles, je les ai passées en revue, d'Épicure à saint François d'Assise. Je ne puis pourtant pas te fournir des fiches sur toutes mes contradictions. Laisse-moi prendre un peu de recul pour y voir clair. Je ne suis pas un type fondu en un métal unique, comme toi. Je te suis vraisemblablement très inférieur ; raison de plus pour ne pas te livrer mes déficits : tu n'auras que trop barre sur moi, homme au potentiel énorme, auteur successif des destinées de ton vieux père et de ton jeune fils, l'un, l'ancien canut mort d'ennui et de bonheur à quatre-vingts ans dans sa riche propriété de Cuire, l'autre n'ayant qu'à s'asseoir à vingt-deux ans dans une machine à créer les millions pour que l'appareil fonctionne. Je n'ai rien qui ne t'appartienne à toi qui as produit tout seul la fortune d'une famille, rien que mes pauvres pensées secrètes. Je suis sûr que tu voudrais les mettre encore dans ta maison de commerce pour qu'elles

rapportent. Mais non, mon vieil Adolphe, je les garde : quelques mètres de mon terrain dont tu ne feras pas d'argent. »

M. Haudequin, pendant ce long silence, se prenait l'épigastre à deux mains. Il souffrait. Philippe dit enfin tout haut :

— Cela ne fait rien : il n'y en a pas beaucoup de votre trempe.

La louange de son fils lui fut plus douce que tout le bi-carbonate sécrété par Vichy. Il sourit dans son col. Mais sa joie fut courte, car Philippe parlait déjà d'aller « enfin » embrasser sa mère. On ne pouvait pas éviter cela. Depuis trente-cinq minutes Mme Haudequin attendait dans sa chambre sa part du retour de Lippo. Elle en avait eu des nouvelles par le valet de chambre qui avait ouvert la porte au jeune homme : par surcroît, il lui avait été loisible d'entendre un bruit de voix venu du cabinet de son mari et dans lequel son oreille s'acharnait à distinguer les paroles de Philippe, qui n'avait d'ailleurs rien dit. Quant à s'introduire sans en être priée dans ce colloque sacré du père et du fils, elle avait trop de sagesse forcée, trop de respect du fait moral qu'était la suprématie de cette passion paternelle d'Adolphe, trop de timidité féminine envers les prérogatives de l'homme pour concevoir seulement cette malheureuse idée. Voilà vingt ans que les lois masculines de cette union conjugale avaient attribué l'enfant au père. Mme Haudequin s'était dédommagée sur trois filles. Elle vivait, au surplus, sous un ciel où le culte de la femme se pratique par des rideaux fermés, comme dans les temples du Levant. Elle ne s'était jamais occupée que du trousseau et des vêtements de Philippe. Aujourd'hui encore, lorsqu'il entra dans la chambre, musée de Cluny où l'attendait, comme une châtelaine d'autrefois, près d'un vitrail, cette mère douce et souriante en peignoir de mérinos noir, qui portait encore en signe d'attachement au passé la coiffure de ses dix-huit ans, c'est-à-dire un lourd chignon châtain en diadème, elle le serra dans ses bras en murmurant affectueusement :

— Tu as vu que je t'avais fait envoyer avec le colis du tailleur une pochette comme les jeunes gens en mettent aujourd'hui.

Il la traita de mère adorable, et il s'assit pour les nouvelles des maternités et allaitements de ses sœurs mariées. Il y a chez la femme moyenne un positivisme qui est vraiment le balancier des esprits de l'homme. Les précisions de Mme Haudequin, les trois dents du petit Guy, le sevrage à quatre mois de la petite Marcelle, les neuf jours du nouveau-né d'Odette, reposaient

Philippe des silences exigeants et indiscrets de son père, où il sentait l'impérialisme, l'inquisition et l'inquiétante portée des questionnaires non exprimés. Mme Haudequin n'était pas incapable de raisonnement. Philippe avait admiré souvent combien elle parlait intelligemment de la religion, des dogmes catholiques, des problèmes de morale, de psychologie, mais c'était toujours en dépouillant le plus possible le mystère, en s'appuyant sur des analogies tangibles, en comparant la morale à la santé, l'âme au corps. Tandis que son mari avait l'abstraction infatigable qui harasse les discussions. Ce n'était pas elle qui eût martyrisé leur fils au sujet des secrets de sa vie intérieure. Elle se contentait d'observer s'il pratiquait encore, et voyant qu'il ne fuyait pas l'église, elle composait là-dessus un état des abîmes spirituels de Philippe dont la recette était d'une simplicité ravissante.

Elle n'avait que quarante-six ans; mais c'étaient encore des quarante-six ans de l'autre siècle, des quarante-six ans à la Balzac, avec de l'embonpoint et une certaine majesté. Philippe aimait sentir ces bras lourds de la maturité maternelle enlacer ses épaules. Là ni doute ni tourment, ni insécurité : le repos du berceau. Quand il fut au courant des affaires de la famille, il lui redemanda :

— Embrassez-moi, maman.

Mais il y avait encore à la maison une troisième personne qui l'attendait. S'il avait brûlé l'entretien paternel, s'il avait restreint l'abondance des rapports familiaux de Mme Haudequin, c'était instinctivement parce qu'il pensait à Benoîte. Benoîte le savait arrivé et aurait pu s'élancer dès le vestibule, dès le cabinet de monsieur, dès la chambre de madame. Mais ce sont les amours intempestifs qui compromettent par trop d'empressement les moments inestimables que l'on gagne à attendre son heure. Benoîte savait aimer avec raffinement, donc attendre. Elle disait aux autres : « Servez-vous les premiers. » Une vraie Lyonnaise. Elle aurait la meilleure part, le temps venu.

Philippe ouvrit la porte de la cuisine : la longue taille de Benoîte, nonchalante, infléchie par la soixantaine, était au fourneau. Elle posa sur le feu une casserole, et son beau visage aux pâles empâtements qui gardait toujours le front raphaélesque se tourna ineffablement vers son soleil qui entrait.

Ils ne se dirent pas un mot inutile. Après s'être embrassés,

ils se regardèrent longtemps l'un et l'autre. Benoîte n'avait plus de dents. Mais Philippe contemplait avec bonheur ces lèvres rentrées, comme pour des baisers à des souvenirs donnés du côté de l'âme. Ses grands yeux purs d'autrefois étaient rapetissés par les rides; mais pour Philippe, ces plissements, ces fripures qui formaient un sourire si doux, c'avait été de tout temps la figure de Benoîte. Son ovale si précis, à la Raphaël, avec le menton en pointe courte, s'était défait, amolli, boursouflé: aucune trace de ses noirs sourcils; des cheveux grisonnants aujourd'hui tiraient encore son front d'enfant de Marie. Mais c'était Benoîte.

Elle ouvrit le four où cuisait un pâté.

— Tu vois, dit-elle.

Elle vivait certainement le jour le plus heureux de sa vie. Pour Philippe, il retrouvait le vrai miroir de la sienne. Depuis l'âge de trois ans, de quatre ans, il se regardait dans Benoîte. Elle avait été la dévotion de son enfance. Il évitait ce qui aurait pu faire pleurer Benoîte si elle avait su qu'en secret, en cachette, il offensait de cette manière ses chères idées, ses chères vertus. Il lisait quelle température morale était la sienne, sur les réprobations ou les sourires du visage de Benoîte. Ses vagues à l'âme, à elle seule il les avait dits. Il y avait entre eux des monceaux de confidences, des abîmes de mystères. A seize ans, à dix-huit ans, il n'avait pas eu d'ami. Il ne se sentait pas seul : il avait Benoîte pour l'écouter. Tous les résidus de Kant, les cicatrices de Voltaire, les stigmates de Dostoïevski, les alluvions de Jaurès dont souffrait son cerveau incertain après des lectures dévorantes, il les apportait à Benoîte sous forme d'aphorismes désespérés. « A quoi bon vivre ? » ou « Que sait-on de sûr? » ou « Rien n'existe, Benoîte ». A force de se dissoudre en lui par un renoncement continuel à soi-même et une application incessante de ses esprits à son enfant d'emprunt, Benoîte en était arrivée à ressentir avec lui cette douloureuse période du nihilisme adolescent. Elle lui répondait avec une science surprenante, avec une sûreté que n'entacha jamais aucune faute de goût, aucune erreur de diagnostic :

— Tu as bien besoin qu'on prie pour toi, mon pauvre petit. Je monterai dimanche à Notre-Dame de Fourvières.

Et la pensée qu'une personne de cinquante ans, fatiguée comme Benoîte et les jambes gonflées de varices, gravirait pour

lui, pour lui seul, pour son apaisement et sa joie, la montée du Gourguillon, armée d'une indestructible assurance, solidifiait au fond de son âme une plate-forme initiale de certitude. Quelque chose existait, puisqu'il y avait Benoîte. Elle agissait sur lui comme un grand amour.

— Es-tu content aujourd'hui? lui demanda-t-elle, après avoir refermé le four.

— Benoîte, j'ai un peu peur de papa.

— Que peux-tu craindre d'un homme qui est fou de toi?

— Qu'il ne me mange, Benoîte.

Elle le considéra une seconde en plissant ses yeux ardents. Elle avait compris. Elle se mit à peler des pommes en disant :

— S'il était comme beaucoup, j'admets que tu aurais sujet de t'inquiéter, car certes il aime commander. C'est un maître. Un vrai maître. Tout ce qui vit autour de lui doit obéir.

— Si ce n'était que cela, Benoîte, je n'en mourrais pas. Un chef a son agrément parfois. Mais je connais papa. Il ne se contente pas de dominer tout ce qui vit autour de lui : il se l'annexe. Toi la première, ma pauvre vieille, qui n'avais pas été créée pour devenir la cuisinière de ton cousin.

— Cela s'est fait si naturellement! A ta naissance, de magasinière je suis passée bonne d'enfant, car pour son petit roi ton père cherchait...

— ... Une esclave, et tu l'as été.

— Le meilleur temps que j'aie jamais connu, Philippe. Une idée qu'*Il* avait eue était que tu sois tout à moi. Parce que j'étais de son sang peut-être. Qui t'a appris à lire, dis, brigand? Et te souviens-tu, quand tu chantais avec moi le cantique de Notre-Dame de Fourvières? Ton père était là, planté derrière nous, qui nous écoutait avec ses lunettes. D'or, elles étaient alors. Personne ne savait ce qu'il pensait. Je ne me rappelle même plus comment je suis venue à la cuisine : cela s'est fait tout seul, après que tu es entré au lycée. Je ne cessais de pleurer. J'y allais d'abord pour les entremets. Lorsqu'*Il* a souffert de l'estomac, j'ai imaginé un régime bien doux. *Il* s'est laissé faire. Alors la cuisinière est partie.

Philippe se détourna vers la fenêtre. Il ne vit même pas de l'autre côté de la cour, par les carreaux chassieux d'en face, les balles de soie de Chine, à 60 kilos, envahir l'ancienne salle d'études qu'on avait transformée en magasin; ni, sur des rayons,

des flottes de soie grège, tordues si serré qu'elles ressemblaient à des pièces anatomiques, à des amas de matière cérébrale d'un jaune citron.

— Il fallait que tu fusses une fameuse idiote, ma pauvre Benoîte.

Elle adorait ces bourrades tout comme une fille de campagne et levant son vieux visage extasié :

— Une belle vie que j'ai eue, tu sais. Un homme comme ton père, il n'y en a pas deux dans Lyon, dans la France même, pour penser à tout, prévoir les choses, les arranger d'avance à sa guise, créer les événements dans sa tête comme le Bon Dieu. Il paraît dur souvent, et au contraire il a le cœur si sensible! Mais il ne faut pas que cela soit dit, et sa bonté est si pleine de sagesse qu'il sait mieux que nous ce qu'il nous faut, de sorte qu'il est quelquefois bienfaisant sans le paraître, même en nous refusant ce que nous demandons. Alors, quoi de mieux que de s'en remettre à lui? Tout orgueil serait risible devant lui, tant il est notoirement plus grand et plus parfait que nous! On n'a qu'à se laisser annexer, comme tu dis.

— Encore pour toi, pensa tout haut Philippe, il y avait un phénomène de fascination qui n'était pas sans beauté. Mais c'est un poulpe que mon père, et tout lui est bon à aspirer. Il a eu tonton Chappemoine. Tonton Chappemoine lui était arrivé à vingt ans, des millions plein les mains et des idées artistiques plein le cerveau. Papa a pompé son argent, ses idées, pompé son goût, son art, son sens critique. Il a appris de lui à connaître la peinture, le dessin, le charme des beaux tissus. Et de tous les dons de tonton Chappemoine qu'il s'est appropriés, les mettant à sa taille, il s'est constitué un talent personnel bien plus éclatant que celui de l'original. Aujourd'hui, les imaginations grandioses, les inventions de modèles somptueux, les idées qui cassent tout, c'est lui qui les a. A tonton Chappemoine il se contente de mettre un crayon dans les doigts, en le traitant de ganache si d'aventure il veut créer un projet sorti de lui-même. Voilà pour son associé. Maintenant, sa femme. En a-t-il assez exprimé l'essence, dis, Benoîte? Maman avait dix-huit ans lors de leur mariage. J'ai vu son portrait chez grand-père de Monthaloup. C'était la fleur de Bellecour. L'atmosphère des salons à boiseries blanches, que dis-je! les atmosphères (car elles sont au moins plusieurs à peser sur l'espièglerie de ce frais

visage), l'ont empesée légèrement. Qu'elle est jolie pourtant, et quelle race de Minerve enfant sous ce casque de cheveux dont le chignon forme au-dessus de son front un accablant cimier qu'elle a le tort de porter encore aujourd'hui, d'ailleurs! Mais, Benoîte, tu l'as connue...

— Ah! c'était une jeune fille distinguée, concéda Benoîte en défournant le pâté crépitant.

— Sa dot, c'était Bellecour, les robes ternes, silencieuses et datant toujours, les chapeaux modestes, les gants chers, les raffinements invisibles, le port de tête sans abandon, et tout le luxe à l'intérieur : Bossuet, Bourdaloue, Joseph de Maistre, Augustin Thierry, Mgr Bougaud, Brunetière. Au surplus, la balance supra-sensible d'une conscience de précision. Mon père a vécu de la rente d'un tel capital. Il a pris à maman la façon de tenir sa petite cuiller, de marcher sur un parquet ciré; la science de sérier ses invités, de donner aux dames quêteuses, de flairer les manques d'éducation, d'applaudir au théâtre, de sourire sans envie, de parler sans besoin, de boire sans soif. Tout Lyon en est témoin : papa n'est plus Croix-Rousse. Il a pressé sa femme entre les murs de cette maison pour la forcer de lui donner toute sa vie; et il l'a absorbée, gratuitement, sans qu'il fût question de valeur d'échange. Il déchoirait à lui montrer un beau carton, un échantillon de broché nouveau, une commande de Maurice et René.

— Ce n'est pas l'affaire des femmes, dit Benoîte, enfournant les pommes. Et près du brasier, elle gardait sa pâleur de cire comme les saintes martyres miraculées que les flammes n'atteignaient pas.

— Il a eu M. Chazay. Cela, Benoîte, tu ne le nieras pas : il vient encore de s'en vanter. Il l'a pris chef d'atelier chez M. Quincieux le fabricant, pour le mettre à la tête de l'usine du Mont-Sauvage. Un directeur, M. Chazay? Un esclave. Oui. Trois après-midi par semaine, mon père était au Mont-Sauvage sous couleur de le contrôler. Au fond, il avait choisi M. Chazay parce que, ancien mécanicien, celui-ci connaissait les machines suisses. Les premières machines, c'est M. Chazay qui, accompagné de papa qui n'était en somme qu'un canut, est allé les acheter à Bâle, en 1892. Mais sept ans après, quand il a fallu doubler le nombre des métiers, mon père est allé à Bâle tout seul. Dans l'intervalle, à force de contrôler M. Chazay, il lui avait pris

pour s'en nourrir cette familiarité de la machine qui fait qu'un directeur sent où son métier a mal, à ses mouvements de boîte ou à son arbre de chasse, à une bielle ou à un pignon. Mais ce qu'il avait emprunté à M. Chazay, son génie l'avait animé, décuplé. L'empirisme de l'officier de santé devant cet organisme palpitant d'acier et de fonte, avec un cœur qui ne cesse de battre, et de la soie qui circule, mon père, en se l'incorporant, en avait fait la science réfléchie du grand praticien. Et maintenant, il se moque du père Chazay, dont il a tout appris, quand celui-ci reste bouche bée devant un débrayage inexpliqué.

— M. Chazay est un hérétique, dit Benoîte. Il ne croit pas à la divinité du Saint-Esprit, et tous les dix jours il s'absente de l'usine pour venir officier dans leur cénacle de la rue des Tables Claudiennes où ils récitent un Credo à leur façon, devant une image qui ne représente que le Père éternel et le Christ crucifié, sans la Colombe divine. Moi, je n'aime pas ça. Si ton père était le tyran que tu dis, il aurait interdit ces sacrilèges. M. Chazay qui prêche et dit la messe! Et il y a des personnes, comme Mlle Ollier-Grézieux, celle dont ton père n'a pas voulu, jeune homme, parce qu'elle a une tache de vin, qui font partie de son église et suivent ses offices!

— Cela, Benoîte, ce sont des déchets que l'on abandonne, une fois croquée la proie. M. Crépieux, à la tullerie de Villeurbane, déteste les ouvriers que mon père aime, ce pourquoi mon père n'aime pas M. Crépieux. Il l'a dompté comme un chacal terrorisé qui s'aplatit dans la sciure de sa cage. Néanmoins, il n'a détruit M. Crézieux que jusqu'à ce point où commence la haine de l'ouvrier, car c'est un vice qui lui est nécessaire et qu'il laisse vivre, tolérance grâce à laquelle il peut se dispenser de lutter contre son penchant qui est de chérir le peuple. Le personnel de Villeurbane travaille ainsi sous une discipline infernale, mais mon père apparaît souvent, supprime des sanctions de Crépieux, réintègre des tullières renvoyées, et après une grève brisée par Crépieux, donne des secours personnels aux pères de famille. Voilà papa. Il a trahi M. Ollier-Grézieux avec M. Fuji-Ono, le marchand de soie japonais, et M. Fuji-Ono avec Robert Ollier-Grézieux. Ceux-ci ne l'en aiment que davantage. Il lui a fallu jusqu'à M. Hénéon, le poète de la Sainte Vierge. Qui l'eût cru, Benoîte? Papa a pris à Notre-Dame de Fourvières Tiburce Hénéon, devenu le barde d'Adolphe Haudequin.

— Dame! repartit Benoîte qui ne pouvait contredire à aucun trait de ce portrait moral, ce n'est pas un homme comme tout le monde. Tu n'as jamais vu au Parc de la Tête d'Or de ces gros arbres géants autour desquels rien ne peut pousser que de grêle. C'est qu'il leur faut beaucoup pour vivre. Ils ont tout arraché aux ressources des autres.

— Alors, moi, Benoîte, je suis condamné à devenir la proie de mon père?

La porte de la cuisine s'ouvrit brutalement. Dans le cadre, la silhouette haute et maigre d'Adolphe Haudequin, avec sa chevelure argentée et le miroitement de ses lunettes, apparut. Il vit Philippe, debout près du fourneau, les mains aux poches du pantalon, pendant que Benoîte, dans sa longue robe noire, effeuillait la salade comme des fleurs prêtes à jeter sous les pas d'une idole. Une voix sèche retentit :

— Eh bien! on ne déjeune pas ce matin?

III

Il existait encore une quatrième personne à qui Philippe, revenant du service militaire, ne s'était pas présenté. C'était celle à qui ce Moloch d'Haudequin, après avoir absorbé tout ce qui l'entourait avait tout donné sans jamais rien lui prendre ; qu'il avait établie dans Lyon sur tant d'hectares de terrain, en banque sur un tel capital, parmi ses pareilles sur un tel renom, vis-à-vis du monde avec une si grande magnificence que c'en était une souveraine : celle qui éclaboussait la ville de sa vie grandiose, qui régnait sur des milliers de serfs; pour laquelle Adolphe Haudequin aujourd'hui se tenait à son bureau, les cheveux blanchis, et les deux poings au creux de son estomac qui distillait du vinaigre; celle qu'en prêtant bien l'oreille on eût entendu respirer dans la cité tumultueuse, sa maîtresse unique, la Maison Haudequin-Chappemoine.

Éparse, la Maison, source de ces soieries charmantes et légères, de ces tulles vaporeux, de ces mousselines argentées et fluides qui coulaient en tous sens jusqu'aux Amériques et jusqu'à Berlin, possédait cent soixante-dix métiers au faîte de la Croix-Rousse, à cette usine du Mont-Sauvage, son berceau; à Villeurbane, en banlieue, la colossale organisation qui moulinait la soie, l'ourdissait, la tissait, la teignait, tulles, mousse-

lines ou crêpes ; à Décine, elle faisait courir sous les planches dégoulinantes de couleurs épaisses, qui laissent des empreintes éclatantes, des kilomètres de crêpes de Chine. Mais son âme tenait dans trois petites pièces noires, sur une cour délabrée, rue des Capucins.

C'est là que, depuis trente-cinq ans, assis à une méchante table peinte palissandre qui n'avait rien de son bureau somptueux de l'appartement, sous la lueur jaune d'un bec de gaz d'abord ; sous la clarté lunaire de l'électricité, plus tard ; aujourd'hui sous l'éblouissant éclat d'un tube électro-chimique dont naissait artificiellement la lumière splendide d'un beau jour pour la vision exacte des échantillons aux nuances délicates, Adolphe Haudequin, les oreilles dans son veston et les tempes entre les poings, rassemblait sans cesse en lui sa maison, la reconcevait perpétuellement, la portait toute.

C'est là qu'il évaluait en pensée les cinq cent trente mille mètres de façonné qui s'enroulaient à la fois sur l'ensouple des métiers du Mont-Sauvage ; les soixante kilos de soie de Changhaï et les cent kilos de soie d'Italie entrés hier au moulinage de Villeurbane ; et jusqu'aux bouquets d'iris qui fleurissaient actuellement en série quatre-vingt-dix pièces de crêpe de Chine, et de crêpe dit Pintade aux impressions de Décine. C'est de là que, bousculant comptables et caissiers, il revisait lui-même les prix de revient, et décidait s'il fallait clore le bec aux ouvriers qui réclamaient une augmentation de trois centimes de l'heure. De là qu'il expédiait ses traites à Londres et à Munich, à Bucarest et à Chicago, à Prague ou à Saint-Sébastien. C'est là qu'il recevait le jeune Ollier-Grézieux venant d'un air défaitiste l'entretenir de la hausse prochaine de la soie et lui en proposer sept balles, tout ce qui restait chez son père d'une dernière expédition si avantageuse, — un million sept cent quatre-vingt-cinq mille francs, payable quand M. Haudequin le désirerait. Et là aussi que M. Umetsuki, le jaune employé de M. Fugi-Ono, lui rendait visite, lui serrait les mains avec de petits gestes charmants, étriqués dans le veston et qui appelaient secrètement les vastes manches soyeuses ; il riait de tout son visage de porcelaine en parlant de son accident d'automobile, du Salon d'Automne de Lyon, des ballerines du Grand théâtre et de la mort de son père. Une partie du colloque se passait ensuite à déplorer le temps qu'il avait fait perdre à un homme

aussi important que M. Haudequin. Puis il se retirait à reculons en saluant plusieurs fois, sans qu'il eût été question d'une once de soie. Procédé subtil et exquis d'un pays de délicatesse, qui laissait craindre à son client qu'il ne passât par la cour humide, dans l'immeuble voisin, chez le concurrent M. Quincieux fils, et ne lui vendît sur-le-champ l'occasion de soie japonaise pour laquelle il était indubitablement venu. Sur quoi M. Haudequin ne manquait pas d'emboucher le téléphone pour passer à M. Fuji-Ono une commande immédiate.

C'était surtout de ce bureau, tendu pour tout luxe de rayons ultra violets, qu'Adolphe Haudequin régissait, des ondes silencieuses de son cerveau, les féeries féminines de la rue de la Paix. Le rude magicien, maussade, bilieux et calculateur, devenait le secret metteur en scène de cette danse de la femme devant la mode. Seul entre tous, il ne recevait pas les commandes de Paris; il les imposait. Ce créateur en complet reteint après usage, imaginait pour les lignes molles du corps féminin des tissus aux splendeurs inédites. Le premier, il avait avec les fils guimpés d'or ou d'argent souple, fabriqué les robes couleur du soleil et couleur de la lune. Sa fortune, il la devait surtout aux voilures de tulle de soie, de tulle illusion, de tulle invisible, qui avaient aussi joué sur le glacé des armures satin. Aujourd'hui, il étudiait des apprêts qui, prenant les pièces après le décreusage et la teinture, les réduisaient à une espèce de liquidité; elles glissaient dans la main comme de l'eau; une étoffe de nonchalance et de chute; on aurait pu l'appeler le « crêpe évanouissement ». C'était pour les Tanagras parisiennes qui dansent le shimmy et le charleston. Il disait aux grands couturiers, par l'entremise de tonton Chappemoine qui avait son bureau à Paris : « Voilà ce qu'il faut faire. » En même temps, il approvisionnait tous les grands magasins de ses tissus schappe et coton imprimé, à vingt francs le mètre : et toutes les dactylos avaient des robes de soie.

Sa fortune, il ne la possédait réellement que par l'acte cérébral de son calcul, car ses traites lâchées sur les quatre points cardinaux, comme un vol de pigeons voyageurs, dont on ne sait jamais s'ils reviendront tous, représentaient des millions migrateurs. Il avait ainsi quatre-vingt-quinze mille francs ailés en Tchécoslovaquie; treize cent quarante mille dans le Michigan; trois cent trente-sept mille francs survolaient les

Iles Britanniques; un petit million, la Bavière et la Prusse Orientale; quelques centaines de mille allaient atterrir en Roumanie. Parfois blessés par le change, atteints par le mauvais état des affaires européennes, les millions ne revenaient pas.

Mais Adolphe Haudequin n'était pas de ces hommes âpres auxquels le cri subtil du papier-monnaie qu'on touche est voluptueux. A ce compte, il préférait la soie à l'argent. Celui-ci n'existait que comme le sang de sa maison à laquelle il n'aspirait qu'à donner une circulation sans cesse plus puissante. Son chiffre d'affaires le passionnait secrètement plus que ses bénéfices qui, après tout, n'étaient jamais allés l'année dernière qu'à dix millions huit cent mille, après le partage, mais avant les impositions. Et il en avait mis le reliquat dans les impressions de Décine, estimant que le revenu du revenu lui suffisait pour vivre. Quand il parlait, avec un frémissement de son froid orgueil, des cinquante-quatre millions de chiffre d'affaires, c'est que cet homme sans avarice avait pris ainsi la tension artérielle de sa maison. Et lui, qui dans le plat de la quête à Saint-Polycarpe, faisait la monnaie d'un billet de dix francs, avait pour signer ses chèques, dont le moindre roulait sur cinq chiffres, un rictus de satisfaction comme s'il accélérait, en projetant ces sommes dans l'orbe commercial de sa maison, les battements de leur cœur commun.

Des jours de liesse suivirent le retour de l'héritier. Dîners chez le tonton Chappemoine, le vieil artiste amputé de son génie aimable par M. Haudequin; chez les Ollier-Grézieux, avec le smoking de rigueur; chez le grand père de Monthaloup, à Bellecour, où il y avait six services à la suite; thés chez Mme Fuji-Ono, où c'étaient les personnages des tasses qui servaient, — ces demoiselles, les « trésors de la maison », portant, pour recevoir, leurs robes nationales; chez les Chappemoine des teintureries, où Tiburce Hénéon, si beau et si timide dans sa vieillesse et sa barbe grise, fiévreux et déréglé, récitait des vers sur la Légende chinoise de la soie qu'il venait de dédier à Adolphe Haudequin. Un soir, Philippe se hasarda enfin à demander à son père :

— Et maintenant, qu'allez-vous faire de moi?

Le fabricant n'avait pas l'habitude de ces coups de surprise. On le laissait d'ordinaire attaquer le premier. Il était d'âge à

savoir exactement l'heure où il convenait de caser son fils. Celui-ci n'avait pas à le prévenir, à prendre des initiatives, à juger lui-même de l'opportunité d'une telle décision. Adolphe Haudequin sembla se rentrer tout entier dans son veston sans donner signe qu'il eût entendu la demande de Philippe.

Philippe, entre son bachot et le service militaire, avait fait l'École de Tissage, — section du tissage de la soierie. Il avait conduit des métiers à quatre navettes et fabriqué à bras du velours, en tirant, comme un trait de crayon sur une règle, le petit rabot d'acier qui fend la boucle du fil sur la baguette à rainure. Il avait appris les quatre grandes langues européennes, c'est-à-dire qu'il savait écrire le mot soie en anglais, en allemand, en italien et en espagnol, et aussi ce que signifie le mot franc dans toutes ces langues. Il distinguait une traite franche d'une traite documentaire, et avait été premier en droit commercial. Mais la maison de son père était pour lui mystérieuse et colossale. Il en avait aperçu, comme des pièces détachées, les longues tables d'impression de Décine, les flottes de soie grège dans les casiers de l'ancienne salle d'étude; l'atelier de dévidage avec ses grands tournesols rose, vert, bleu ou grège, et leur giration satanique; le coffre-fort de son père dans le petit bureau aux rayons ultra-violets. Mais le rapport de tous ces organes lui échappait : leur nœud vital, leur unité, c'était Adolphe Haudequin, seul, qui les possédait. Son seul regard pouvait ramasser d'un coup des éléments si divers et n'en voir qu'un : sa Maison.

A la porte d'un tel édifice, petit gentilhomme de Quimper-Corentin ou de Castel Jaloux qui arrive aux grilles de Versailles, Philippe, avec son diplôme de l'École pour tout équipage, avait des raisons de ne point réclamer trop haut. En fait, son âme modeste n'ambitionnait qu'un emploi dans la fabrique. Il se voyait aux écritures, aux prix de revient.

Le silence d'Adolphe dura toute la soirée.

Le lendemain matin, Philippe s'entendit appeler du bureau de son père, et par ce nom de Lippo qui lui était secrètement doux, qui attestait le sentiment insondable que cet homme de pierre nourrissait pour son enfant, et dont l'enfant était remué dans son orgueil, dans son cœur. Il pensa :

— Mon sort va se décider.

Adolphe parla. Il avait un demi-sourire sur ses lèvres rasées,

et le faux col dégagé du veston. Il parlait en regardant, non Philippe, mais une photo de lui, à sept ans, qui ornait son grand bureau; cheveux longs enserrant la ligne bien verticale des joues; longs cils noirs déjà; un nez de chérubin devenu aujourd'hui cet appareil important d'olfaction qui désolait Philippe, et des lèvres sinueuses qui dès lors annonçaient de grandes qualités du cœur et des sens. Un père essaye toujours de se persuader que son fils de vingt-deux ans est bien le même petit garçon qu'il a chéri en boucles longues. En réalité, M. Haudequin parlait au passé. Philippe avait bien le temps d'entrer dans cette galère qu'est une maison de commerce. Il manquait de culture générale, la culture qui produit le plus d'idées; or, un industriel marchand, comme l'est à Lyon un fabricant, ne vit que d'idées. Rien ne pressait. Il devait se former. Faire son droit. Flâner un peu. Lire surtout.

Philippe le vit étirer sa longue échine, se lever et, poursuivant sans nul doute une idée caressée pendant ses insomnies de la dernière nuit, traverser son cabinet pour aller à la bibliothèque, et donner des coups de poing dans le dos de cuir des volumes.

— Moi, disait-il, voilà ce qui m'a fait ce que je suis.

Et alors, avec une générosité déchaînée d'homme qui distribuerait son propre pain, il grimpa sur un tabouret, promenant ses longues mains osseuses sur les livres, cueillant avec un choix précis tel roman sur ce rayon, tel autre, longuement cherché des yeux, sur celui-là. Et quand il eut sa récolte, il la déposa dans les bras de Philippe :

— Lis cela, dit-il.

Le jeune homme n'appréciait pas beaucoup ces nourritures forcées. Dieu! qu'il aurait aimé un père qui se fût contenté de fumer des cigarettes avec lui en échangeant des propos légers, étant entendu qu'ils s'adoraient tous deux sans se le dire! Mais à ce pauvre Adolphe il fallait sans cesse les territoires sous-marins de l'âme pour y exercer son empire. C'était par les grands fonds qu'il vous tenait ou essayait de vous prendre. Avant que Philippe eût pu protester :

— A vingt-cinq ans, ici, c'était ma chambre. Là un grand lit de palissandre; en face, l'armoire à glace. Je dois aussi beaucoup à cette armoire à glace. Un jeune homme qui n'est pas du monde, mais qui aspire à y entrer, doit se contrôler sans cesse. Il y avait en moi un être qui fustigeait l'autre et c'était ce

grand miroir qui opérait la division. On modifie ainsi jusqu'à sa façon de porter la tête et de poser ses pieds. C'est là que, pour me débarrasser de mes gestes de canut, j'ai appris à parler les mains dans mes poches. Mais toutes les glaces du monde n'auraient pas fait que je me visse comme j'étais si je n'avais pas lu de romans, car les romans, Philippe, c'est l'initial miroir où l'on se cherche, où l'on se voit. Prends un homme qui lit : tout son égoïsme est en jeu. C'est son *moi* qui se reflète ou qui se compare, et voilà pourquoi l'humanité ne peut se passer de fictions romanesques. Il y a des gens qui se sont étonnés que j'eusse lu tant d'œuvres d'imagination. C'étaient des imbéciles. Tiens : voilà le premier que le hasard m'ait fait acheter en 1894 : *Cosmopolis* de Bourget. Cela m'a ravagé comme un coup de foudre; littéralement, le monde avec ses raffinements, ses complications, ses contraintes, a fulguré devant moi. Alba m'a révélé ce qu'était une jeune fille de l'aristocratie. Ah! la figure d'Alba! D'ailleurs tu verras...

Il s'emparait des livres un à un et les replaçait de force dans les bras de Philippe.

— Voici *Fromont jeune et Risler aîné*, d'Alphonse Daudet : nouvelle révolution en moi. Un jeune homme doit lire ce livre. Prends aussi Maupassant. Quelle peinture de la vie! Voici *Bel Ami :* Saisissant! *Notre Cœur :* Quelle psychologie! Lis *Pierre et Jean* et tu connaîtras l'homme, Lippo, l'homme tout masque arraché.

Il abolissait d'un trait trente-cinq années dans la durée littéraire, se replaçait dans cette période qui fut ardente, faisait rayonner aux yeux de Philippe, sous prétexte qu'il avait l'âge de lire Zola, *Germinal* et *la Débâcle*, comme s'il allait ressusciter le coup de théâtre que furent de tels livres vers 1890. Il voyait encore, dans sa gloire toute neuve, Maupassant et ses romans à la mode, Daudet dont chaque histoire nouvelle était un lever de soleil provençal, et le grand frémissement de surprise que déclenchait alors chaque invention psychologique de Paul Bourget. Puis il réserva pour la fin, voulant ménager à son enfant exactement les mêmes émotions qui avaient une fois pour toutes marqué son âme à lui, ineffablement, *Cyrano de Bergerac*.

— Ah! Lippo, tu verras, cela vous passe sur l'âme comme un archet sur un violon.

Il en était là, accroché à sa propre jeunesse, printemps sans doute si formidable de sèves qu'il ne se décidait pas à s'en détacher. Les mêmes livres, il les relisait toujours sans s'apercevoir que le temps littéraire coulait.

Attendri d'abord, Philippe se lassa de respirer tant de bouquets séchés. Ses lèvres dessinaient leur moue. Il était épris de Claudel, de Paul Morand, de Giraudoux, d'interprétation, de stylisation, de symbolisation. La littérature photographique l'indisposait, et il avait en lui de notoires contre-indications à l'égard de la littérature de sentiment. *Germinal*, il l'avait vu au cinéma, à Grenoble, un soir d'ennui ; et *Cyrano*, à qui la guerre a fait tant de tort, à Lyon même, un jeudi, étant lycéen. Il sentit poindre en lui la première réaction contre l'emprise paternelle ; il approuva cette réaction, la favorisa, comme défense de son indépendance sans audace. Et se déchargeant en vrac, sur le bureau, de son fardeau littéraire :

— Que voulez-vous que je fasse de tous vos bouquins démodés?

L'artério-sclérose fit monter et localisa au front d'Adolphe Haudequin un flot de colère sanguine. Il était interdit. Tout ce qu'il put répondre fut :

— La littérature ne se démode pas, l'âme humaine est toujours semblable.

Philippe éclata :

— Ah ! dans votre temps, les lettrés se contentaient de peu. Mais nous ne pouvons plus, nous autres. Il nous faut la recherche, l'exploration, les vraies découvertes psychologiques. Puis, des moyens de traduction plus expressifs que le langage courant : l'image, la sensation directe. Et surtout pas de sentiment ! D'abord nous sommes excédés de la façon dont les Romantiques ont parlé de l'amour. Ils ont trop souvent manqué de bonne humeur.

— Alors, ça ne t'intéresse pas? dit Adolphe en montrant son pauvre lot de volumes.

Les lèvres de Philippe dessinèrent de l'ironie et ce fut tout.

— Comme tu voudras...

Philippe, en sortant, vit son père grimpé derechef sur l'escabeau, rangeant ses livres inutiles. Il eut peur d'être allé trop loin. Il ne savait pas encore pourtant jusqu'à quel point il avait été.

Voilà ce qu'avait rendu le premier contact, le premier choc de leurs âmes : un son étranger. Adolphe, écroulé maintenant dans son veston, à son bureau d'oisiveté, en écoutait toujours au fond de lui-même les vibrations discordantes. Philippe ne se contentait pas d'être éloigné de lui, différent : il jetait une espèce de venin, rien qu'en approchant ce que son père avait idolâtré. Il aurait pu avoir d'autres goûts, certes; mais pas cette animosité, cette fureur acide, si humiliante pour celui dont on détruit ainsi les dieux. Toute la jeunesse d'Adolphe survivait dans ces témoins de sa culture : il n'en restait, d'ailleurs, que cela ; et voilà à quoi s'attaquait Philippe. L'Adolphe de vingt-cinq ans, dont il avait fait surgir ici tout à l'heure le fantôme grâce à ces livres de l'époque, ce jeune homme si émouvant, si mystérieux aussi, ce garçon peuple en train de changer de classe, de prendre, par une chimie humaine insondable, un nouvel état moléculaire et qui aurait dû ravir Philippe, garçon du monde, comme il avait séduit jadis ses amis riches, Chappemoine et Ollier-Grézieux, n'avait obtenu qu'une sorte de sarcasme.

Oui, Adolphe se souvenait bien : à l'âge de Philippe, lui aussi avait brisé les idoles de son vieux canut de père, qui lisait les romans du *Magasin pittoresque*, et tous les samedis soir, à Guignol, pouffait de rire de voir Gnafron en ribote. Mais ce n'était pas comparable. Il y avait un abîme entre le vieil Haudequin et lui, tandis que lui et Philippe étaient de même culture, en fin de compte, et de niveau. Alors ce n'était pas possible cette fraternité avec son fils qu'il avait rêvée vingt-deux ans? Rêvée? Plus même, préparée, soignée, fabriquée par mille artifices. Tous ses efforts affectueux avaient tendu à ce but, devenir le frère de ce petit frère, le recoucher avec soi dans le même berceau spirituel pour se ressembler davantage. Car n'est-ce pas là l'essentiel instinct de la paternité, et de la reproduction, procréer un jumeau de soi-même? Adolphe avait cru y réussir. Ni pédant, ni acrimonieux, il n'avait jamais joué de l'autorité ni de la remontrance dans l'éducation de Philippe. Il aurait trop craint de déniveler leurs plans. Voyons! N'avait-il pas été un père aimable, un père ami? Il n'y a pas de générations différentes qui tiennent là devant. Qui avait donc agi, en dehors de son action, pour que ses plaisirs à lui devinssent la risée de son fils?

IV

Philippe connut le désœuvrement. Il avait espéré, après la traversée du service militaire, entreposer son stock d'idées contradictoires et d'inquiétudes, dans un emploi hermétiquement clos, comme la « correspondance étrangère » ou les règles de trois des « prix de revient ». Mais la lubie paternelle laissait toute cette encombrante marchandise intellectuelle se gâter aux intempéries de l'oisiveté.

On s'ingéniait à le distraire pourtant. Du moins, M. Haudequin en faisait l'effort. On le conduisit au Grand-Théâtre, dans une loge d'avant-scène, avec le tonton Chappemoine et sa fille Ginette. Mais quelle puissance aurait pu empêcher Adolphe de choisir le jour et la pièce? Ce furent successivement *les Huguenots*, *Manon*, *Miss Hélyett*, car, par une fureur secrète dans l'entêtement, ce père opiniâtre persistait à servir au fils où il voulait voir son sosie, les plaisirs qui avaient été les siens. Aux entr'actes, toute la salle cherchait des yeux le grand fabricant, car le bruit s'en répandait toujours quand il était présent. Et on le voyait enfoncé dans les revers de soie de son smoking, où disparaissait à demi le lumineux argent de sa chevelure; grand, malgré tout, au rebord rouge de la loge, ayant à sa droite les grêles bras nus de Ginette Chappemoine, mais ses lunettes braquées sur Philippe, qui bâillait.

Philippe, à Grenoble, avait goûté Honnegger, Darius Milhau. Il exagérait encore sa réaction contre une musique de quarante ans, sans surprise, sans frottements rudes. Adolphe, à *Manon* surtout, revivait ses premiers enivrements mélodiques. Les romances l'en possédaient de la tête au pied; il en sentait dans tout son être la phrase en volute, comme en 89 à Paris. Sa jeunesse tenait aussi dans cet orchestre voluptueux comme dans les romans de l'époque. Au grand air de des Grieux, qu'il scandait de la tête, il ne put se retenir et se pencha vers Philippe :

— Et cela, qu'en dis-tu?

Philippe contracta ses lèvres abondantes :

— Du sirop!

Ginette Chappemoine surprit le mot et sourit. Elle était brune, petite, et faisait son droit. Son père se tenait debout, derrière; il était venu pour écouter Mlle Chusco chanter « Adieu notre

petite table. » C'était la quarantième fois qu'il entendait son air favori. Adolphe, outragé, sentait un ennemi dans son fils.

La nuit, il se rappelait tous ces coups d'épingle, et s'en composait une plaie : il ne pouvait dormir. Parfois, il revoyait Philippe à neuf ans, à douze ans, si près de lui, recevant de lui tout son aliment. Et quand il le revoyait ainsi, petit garçon ravissant, ses longs cils dressés vers son père, aiguillant toute son âme vers lui, Adolphe faisait dans les ténèbres l'amère grimace du regret vain. Cette trahison de leur grand amour mutuel le tenait souvent, la nuit, assis sur son matelas, l'estomac grignoté par l'acide.

Ce fut pire encore lorsque Philippe voulut enfin se distraire par ses propres moyens. On le vit acheter des livres inconnus, aller aux concerts russes de la salle Rameau, s'inscrire dans une équipe de Foot-ball, avec les neveux du tonton Chappemoine et les fils Quincieux. Son père lui demandait le soir : « Qu'as-tu fait de ta journée? » Et quand, jaloux de sa vérité, il répondait : « Rien, — j'ai flané », M. Haudequin suffoquait en silence de ces ténèbres, de cette dissimulation. La curiosité qu'il avait de Philippe s'exaspérait, sans nourriture et même, à force d'être frustrée, se changeait en colère. « On me cache tout, » grondait-il, devinant des distractions qu'on lui interdisait de comprendre.

Alors il venait au miroir, la tête droite pour savoir s'il avait tant vieilli qu'un jeune homme n'eût plus le sens d'une amitié possible avec lui. C'était une psyché aujourd'hui. L'image nette du grand canotier qu'il avait été, le front lisse, les yeux rapprochés, les lèvres basses et serrées, les hanches fuyantes sous les basques du veston, était restée dans les eaux depuis longtemps brocantées de l'armoire à glace. Deux sillons graves maintenant séparaient ses joues bilieuses et molles de son nez tombant ; un front de vieux ; et ces cheveux blancs couchés à plat sur le crâne qui faisaient ancêtre ! Maigre aujourd'hui et non plus mince. Il se raccrochait à cette idée : « Je n'ai malgré tout pas soixante ans. »

Et quelle vision de plénitude, de vitalité ! Une flamme humaine à son paroxysme, voilà ce qu'il était. Un fils de vingt-deux ans eût pu considérer comme une aubaine la camaraderie qu'il daignait offrir. Et Philippe ne savait pas quel lutteur il pouvait être encore à cette heure. Philippe se figurait qu'une

maison de commerce marche toute seule au point où en était la sienne. Il n'y avait que M. Chazay, le directeur de l'usine du Mont-Sauvage, celui qui ne croyait pas à la divinité du Saint-Esprit, et M. Crépieux, le directeur impopulaire du groupe de Villeurbane, qui fussent au courant de ses inquiétudes. On les cachait même au tonton Chappemoine, l'associé.

La chambre de Benoîte, au fond de l'appartement, est comme un reliquaire. Ce cabinet étroit, Benoîte l'a rendu gothique à force de chapelets, de tableaux en ogive pendus aux murailles. Avec sa longue robe noire de parente pauvre, elle va et vient de son lit de fer à son prie-Dieu, à moitié au ciel déjà, comme une religieuse. Souvent le soir, au lieu de sortir avec ses camarades Quincieux, Philippe vient converser avec elle.

— Benoîte, je suis excédé de papa.

Leur canapé, c'est le lit au bord duquel ils sont assis tous les deux.

— Tu ne vas pas te plaindre de ton père. Quand on a un père comme le tien, on l'admire, même quand on ne le comprend pas.

— Mais, Benoîte, je m'ennuie à Lyon : mon père me fait une tête ! Pourquoi ne me parle-t-il jamais de ses affaires ? Je n'ai plus sept ans. Ça m'intéresserait. On dirait que je suis un étranger pour sa maison de commerce.

— C'est par bonté pour toi : afin que tu jouisses sans souci de ta jeunesse !

— Ce n'est pas gai la jeunesse, Benoîte...

Benoîte ouvre ses grands et sages yeux à la Raphaël pour apercevoir les lointains de son passé :

— Non ce n'est pas gai, mais c'est beau.

La chambre sent l'eau de Cologne, le seul parfum qui orne la petite table de toilette de Benoîte. Sa photographie à vingt ans ressemble à la Vierge à la Chaise. Elle n'y est pas triste, quoi qu'elle dise; elle est là comme aujourd'hui, avec le même air tranquille. Philippe accroche son bras, comme s'ils se promenaient ensemble sur les bords de la Saône. Dieu, qu'il aurait aimé la connaître jeune fille !

— Benoîte, tu n'as jamais songé à te marier ?

Voilà bien la première fois qu'il pose pareille question. C'est ridicule. Elle va s'offusquer :

— Oh ! si, j'y ai pensé, mon petit. Mais d'abord celui que j'aurais aimé n'a pas voulu de moi... Et puis, plus tard, cela n'a plus été possible.

— La raison ?

— Ton père. Chaque fois que se présentait un parti, si tu avais vu le procès qu'il faisait au malheureux prétendant ! Lui-même, il se chargeait des enquêtes, dans la Grande Côte, dans la montée du Mont-Sauvage. L'un était buveur, l'autre anémique, un troisième pas sérieux. Puis il accourait chez nous, au haut de la montée Saint-Sébastien, ayant déjà après ses vêtements, après sa figure droite, après sa main qui se levait toujours pour commander, en parlant, le prestige de sa fabrique nouvelle et il s'opposait au mariage. Le pauvre papa n'osait plus lui résister.

— Et toi, Benoîte ?

Benoîte change de visage. Philippe s'en aperçoit parfaitement. Ses lèvres rentrées forment cet imperceptible et divin sourire des vieilles femmes qui pensent à des choses tendres de leur jeunesse.

— Moi ! Lippo, est-ce que je pouvais lutter contre lui ?

— Mais c'était abominable de sa part. Tu ne te révoltais pas ?

— Je lui disais : « Tu es injuste, Adolphe, de m'empêcher maintenant de faire ma position. » Il me répondait : « Une position, je t'en créerai une belle dans ma maison de commerce. »

Le château de l'âme de Benoîte est en vérité plus obscur que Philippe ne croyait. Il y a des souterrains, maintenant, aussi ténébreux que les casemates de l'âme paternelle. Benoîte la Ravie dont l'existence a été une longue extase devant Adolphe, Philippe l'admettait telle quelle, parce que l'évidence paraît toujours simple. Mais il découvre aujourd'hui dans cette âme des chambres secrètes et cadenassées.

— S'il avait besoin de toi, de ton dévouement, de ton intelligence dans ses bureaux, il aurait pu t'y offrir une place, même mariée.

Benoîte, fatiguée de ces questions, soulève ses épaules.

— Je n'ai jamais pu savoir ; je n'ai jamais compris. Il avait besoin de moi aux écritures, à la manutention, et aussi pour répondre aux indiscrets, M. Chappemoine père, M. Ollier-Grézieux, les commanditaires qui rôdaient autour des bureaux

pour se renseigner sur les pièces sorties du Mont-Sauvage : à combien le mètre ? et quelles commandes de Paris ? Une maison de commerce qui commence fait toujours peur ; c'est délicat, c'est fragile. Mais je m'entendais à leur coudre le bec. Ton père avait beaucoup de confiance en moi. Il voulait que je sois là, toujours. Toute une semaine parfois il restait sans m'adresser la parole. Mais, si j'étais partie, il serait devenu fou.

Non, Philippe se trompe. C'est dans le château de l'âme d'Adolphe qu'il y a des chambres secrètes et cadenassées.

Et il se lève pour saisir sur la commande la photo de Benoîte à vingt ans qui ressemble à la Vierge à la Chaise.

— Alors, tu ne l'as jamais quitté, dis, Benoîte ?

— Pas un jour.

Philippe incertain s'interroge. Son père est-il un monstre d'égoïsme, ou tout simplement un sentimental, au fond, comme tout le monde ?...

Et il murmure maintenant, plus bas :

— Benoîte, pourquoi ne t'a-t-il pas épousée ?

Benoîte s'indigne, cette fois :

— Tu n'y penses pas, mon petit, un homme comme lui qui pouvait prétendre à une jeune fille de Bellecour !

Si Philippe doit renoncer à déchiffrer son père, il pourrait peut-être au moins découvrir la maison de commerce, mystérieuse aussi, mais moins défendue. Il s'est attendri l'autre jour quand Benoîte l'a peinte naissante, délicate, fragile. Elle sortait à peine du cerveau de son créateur, alors. Maintenant, personne morale gigantesque, elle a beau recevoir continuellement sa substance d'Adolphe, elle existe et respire librement. La preuve en est qu'un jour elle passera d'Adolphe à Philippe.

Cette pensée qu'il n'a jamais formulée si nettement, le secoue d'une décharge magnétique, comme un pauvre diable qu'on fiancerait à l'improviste avec une princesse. Quelle possession ! Il ne sait pas si c'est d'orgueil ou d'humilité que ses veines frémissent. En tout cas, il la sent trop grande. Il est oppressé. Pour en devenir le maître, il faudrait une vie triple, quadruple, et son cœur, pendant ce temps-là, lui mesure le sang au compte-goutte.

A partir de cette minute, Philippe a commencé de la désirer. Rien n'y fera désormais.

Un après-midi, ils sont trois penchés sur le bureau noir, dans le minuscule cabinet du patron. La lumière tombe sur leurs cheveux blancs ou leur calvitie, du tube mauve plein de soleil là-haut : et il fait jour comme à Nice. M. Haudequin est assis les coudes en rond sur sa table et les épaules infléchies, comme une poule couveuse, pour couvrir les papiers épars qu'on examine. Il y en a si peu et du petit format des traites, — format élargi, c'est vrai, par l'impression qu'elles sont impayées. Cinq ou six papiers étalés, papiers voyageurs lancés naguère sur l'Allemagne ou la Roumanie, blessés à la guerre économique de l'Europe, revenus sans vie aujourd'hui, vidés de la palpitation de leurs millions. A droite, il y a le chef comptable ; à gauche, debout aussi, M. Chazay, avec ses yeux inquiets d'hérétique, grands yeux d'eau grise, sous le lorgnon. Le comptable, lui, n'a pas de cheveux ; mais tout vieux qu'il est, M. Chazay porte une chevelure drue en brosse, un peu satanique.

Que disent-ils là, tous les trois devant cette hécatombe? Que dit le caissier déficitaire sur qui Adolphe lève un regard assuré de généralissime après la défaite, quand son état-major est là ? Un malaise les a rendus silencieux instinctivement, tout à coup ; et Adolphe qui a senti une présence étrangère se retourne. C'est Philippe qui est entré à pas de velours.

Il y a du sacrilège dans son audace, car ici c'est le saint des saints de la maison de commerce, et personne n'a jamais pu s'y introduire sans y être demandé. De plus, il devine qu'il tombe mal, et la gêne le saisit. Son père, le visage tout blanc, effrayant comme un glacier, lui demande ce qu'il veut.

Ce qu'il veut... Il s'ennuyait : c'était un jour sans cours de droit à la Faculté, sans tennis, sans stade, sans concert, sans thé, sans soleil. Lyon était comme une chrysalide dans le brouillard. Il a été mordu, en pleine léthargie, par la curiosité de ces affaires auxquelles tout son être est promis. Le mystère de la maison de commerce qu'il sent si proche l'a attiré soudain plus irrésistiblement. Il est venu en jeune prétendant qu'irritent de trop longues fiançailles, par surprise, pour la découvrir à l'improviste.

Dans cette intention, il a traversé, comme un voleur, son ancienne salle d'études, où s'ouvre la brèche ténébreuse que la pioche a creusée autrefois entre deux maisons pour permettre à son père de passer sans qu'on le sache de sa vie privée à sa vie

d'affaires. Mme Haudequin n'a franchi cette porte qu'une fois, lors de la mort de son vieux beau-père, à Cuire, et pour aller avertir Adolphe de ce malheur. Philippe ne se rappelle pas l'avoir ouverte jamais. Petit, on le lui défendait. Voyons, aujourd'hui, est-ce que l'on oserait encore?...

Sur le noir plancher, dès ici traînent, dans des couffins souillés par les voyages, les soies de Chine. Et dans les casiers, il reconnaît les flottes d'un jaune citron, tordues comme des circonvolutions cérébrales, qu'il apercevait de la cuisine, en face, quand il venait embrasser Benoîte en cachette. Soie familière, soie domestique, abondance du fabricant, chair si douce de la maison de commerce, protoplasme...

Philippe passe la porte. Il y a deux marches à descendre dans l'obscurité. Ici, c'est la ligne du partage de la lumière. Là-bas, le jour viendra dans un autre sens. Et voilà un sombre labyrinthe qui s'ouvre. Beaucoup de cartons dans les ateliers vitrés : des essaims de jeunes filles que l'électricité allumée en plein jour, parsème d'or. Il en sort par toutes les portes, avec l'ingénuité artificielle de leurs cheveux coupés, qui entourent le jeune homme pour savoir ce qu'il désire; et il aperçoit à droite, à gauche, a travers les vitrages, des nappes de soie couleur d'aurore ou couleur de myosotis.

— Mon père est là? demande Philippe.

Ces nymphes se disputent à qui lui fera cortège. On traverse les bureaux de la comptabilité, où de jeunes gens anémiques dressent en chiffres l'état civil de chaque pièce de soierie nouvelle née. Des magasins d'expédition. Un retour sur la cour.

— C'est ici, monsieur !

Voilà comment Philippe est entré. C'était une erreur évidemment : il le devine à la figure de son père. Il explique :

— J'aimerais bien voir quelques-uns de nos modèles. Tout le monde m'en parle. J'ai l'air d'un imbécile. Il y a, paraît-il, le tissu de la Jungle, avec les animaux stylisés. C'est idiot de ne pas le connaître. On m'a cité aussi le tramé velours sur chaîne or...

— Qui t'a cité cela? les fils Quincieux? Leur père en prendra la jaunisse. S'il pouvait démarquer mes cartons...

— C'est tout le monde, dit Philippe.

Le chef comptable, d'une seule main, par l'habitude, ramasse en liasse les traites impayées. Mais M. Chazay, par un instinct de

grand vizir, en face de son futur maître, sert les intérêts de Philippe que d'ailleurs il a vu naître.

— Nous avons aussi, dit-il, et ses yeux d'hérétique s'adoucissent pour sourire au fils du roi, le Palais cubiste brocbé or, qui vaut à mon sens...

Adolphe Haudequin l'arrête d'un ton coupant :

— Je vous remercie, Chazay.

Et vers le comptable :

— Je vous remercie aussi, monsieur.

Il suffit. Tous deux, instantanément, se sont évanouis par la porte. On ne les a pas vus partir; on croirait que Jupiter les a rendus invisibles. Maintenant entre le père et le fils, c'est le tête-à-tête. Philippe est debout; Adolphe, assis, descend peu à peu dans son veston, jusqu'aux oreilles. Le jour violet joue dans ses verres, submerge ses yeux, mais lui n'en voit que mieux Philippe. Ce n'est plus Lippo aujourd'hui : c'est l'orgueilleux qui n'a plus voulu demeurer un petit frère, celui dont les réjouissances sont des énigmes pour le père, un étranger, un ennemi. Adolphe, ulcéré, le déshabille : qu'a-t-il pour lui ? Ni génie, ni volonté, rien que sa jeunesse, et d'être de la génération qui monte, qui désire balayer l'autre. La nouveauté de ses vingt-deux ans fait le procès incessant des cinquante-huit ans paternels. Oui, cette incapable et débile jeunesse s'érige en créancière. Tout lui est dû avec la vie. Et que faire contre elle ? Aucune puissance, aucune supériorité ne peuvent lutter. L'univers est avec elle contre les anciens. Ainsi, malgré toute sa volonté belliqueuse, Adolphe pourrait-il empêcher qu'un jour Philippe ne vienne s'asseoir à ce bureau pour le remplacer? Il y viendra. Le temps approche où il y sera avec ses goûts excentriques, la sottise de la nouvelle génération, ses procédés stupides. Et la maison de commerce, échappant à Adolphe, passera aux mains inexpertes de ce fils ignare et novateur, changera de visage, périclitera.

Elle périclite déjà, et c'est peut-être parce que Philippe survient en un soir malheureux avec l'insolence inconsciente des êtres jeunes, plein de secrets et tous ses espoirs en fleur, que l'homme déjà touché par l'âge chancelle au choc. C'est un soir d'infériorité. On dirait que Philippe l'a choisi exprès pour venir faire valoir ses droits sur la maison de commerce. Sans doute prétend-il déjà à y jouer un rôle. Mais, Dieu merci, on n'a pas

besoin de lui. Ce n'est pas quelques millions de perte, ni la crise dont sont menacés les velours qui la compromettent.

Et Adolphe éprouve en lui les forces de sollicitude des grandes passions: *Elle* a une crise; *elle* en a vu d'autres.

Elle est toute ici, entre ce père et ce fils qui silencieusement se la disputent. C'est ici que son cœur bat, dans ce petit bureau d'où part la circulation de l'argent. Elle prend une forme insaisissable, couvre Lyon, s'allonge là-bas jusqu'à Décine, l'usine blanche où il y a des géraniums plein les parterres dehors, et dedans, des fleurs liquides de couleur qui tombent perpétuellement sur le déroulement des crêpes de Chine.

— En somme, dit Adolphe, à la fin, tu es venu me surprendre ici, sans que je t'en aie prié.

Philippe, dans ce duel, se trouve forcément handicapé par l'ignorance même où il est qu'on se bat. Il n'y a pas eu de déclaration de guerre. Ce fils attaqué en est encore à l'alliance étroite, il se croit encore chéri. Tous les torts, dont il s'est rendu coupable vis-à-vis d'Adolphe, en affirmant depuis deux mois sa personnalité contraire chaque fois que le père essayait de l'annexer, son âge seul les a voulus. Il y a en lui une parfaite et féroce innocence.

— Vous allez un peu fort, dit-il en riant. Je pense que j'ai le droit de venir ici.

Il veut dire qu'un fils aimé comme lui n'a même pas le fabricant à craindre dans son père : mais non pas et loin s'en faut, qu'il est dans son héritage. Seulement, Adolphe le prend ainsi.

— Je ne suis pas encore mort, réplique-t-il, je n'ai que cinquante-huit ans. Tu n'es pas encore mon successeur. Le père de tonton Chappemoine qui est octogénaire se rend chaque matin à ses bureaux des Bretteaux et chaque mois visite en auto toutes ses teintureries de l'Isère et de la Drôme. Nous ne sommes pas nous autres des fonctionnaires qui, à soixante ans, se défont de leur fardeau. La vieillesse ne compte pas ici. Tant que la maison de commerce a besoin de nous, de notre commandement, nous sommes à elle. Aussi, pour me succéder, Philippe, il est un peu tôt.

Tapi dans son veston, ses lunettes miroitantes, Adolphe regarde sur les traits de son fils l'effet produit. Philippe ne rit plus, son visage encore tendre s'affecte; ses yeux toujours bridés

de gaîté d'ordinaire, se déplissent; l'étincelle est morte dans leur prunelle noire ; ses lèvres sinueuses ont envie de pleurer.

— Qu'allez-vous chercher, bon Dieu! Du diable si je songe à vous succéder! Mais puis-je me désaffectionner de la fabrique, votre œuvre à l'ombre de laquelle j'ai grandi? Toute cette soie qui coule, que je sais proche, que vos métiers battants ne cessent de produire, où est-elle, où est-elle? Je pense à vos caves, pleines de balles de grège ; à votre cabinet de dessin où s'épanouissent dans la mise en carte les fleurs de soie pour le lointain été; je pense à l'atelier du liseur de carton où, dans une pluie de cordes, comme des pêcheurs qui raccommodent leurs filets, des bonshommes simulent par une toile barbare le futur façonné de satin. Je pense à tant de métiers qui se montent, fil à fil, sous les doigts des femmes; au moulinage vertigineux qui tord les crêpes; aux vieilles ourdisseuses, sorcières si savantes de la soie qui préparent les chaînes; à ces milliers de navettes, éclairs de couleur qui passent en ce moment sous les fils levés; à ce peuple d'hommes et de femmes, dont le sort social et jusqu'à la procréation vous appartiennent. Je voudrais me mêler à ce grand organisme.

Le fabricant ferme un œil, signe de moquerie.

— Il y a bien autre chose dans une maison de commerce.

— Je ne demandais qu'à y être traité en ami, en bon employé, à jouir de cette palpitation magnifique.

— Y mettre ton nez; je comprends. Nous verrons plus tard Laisse-moi travailler.

Il part sans avoir vu un mètre de façonné, mis à la porte, blessé de honte, se hâtant pour échapper à la curiosité des nymphes dans les couloirs.

Le brouillard se liquéfia en touchant le pavé. Les nuages qui enveloppaient Lyon parvinrent à se dissoudre ainsi ce soir. Philippe ravagé prit son chapeau et sortit. Il y avait comme un peu d'huile sur le trottoir de la rue des Capucins; mais, pareilles à de grandes roches géométriques au-dessus de la dépression où la « Ficelle » s'enfonce dans sa cheminée pour gravir la Croix-Rousse, des maisons gigantesques montaient jusqu'au ciel noir, toutes perforées de fenêtres lumineuses.

Un vieillard ascétique, à longue barbe, l'attira par les deux étoiles de ses yeux qui trouaient le crépuscule. C'était le poète Tiburce Hénéon.

— O cher ami, Notre-Dame a fait fleurir pour ma joie ta présence sur ce pavé dans l'instant même où toute ma pensée devenait piédestal pour supporter l'image grandiose d'Adolphe Haudequin, père des Soies magnifiques.

— Et de moi par-dessus le marché, grogna Philippe; mais cela ne compte pas.

— Donne-moi ton bras, continua Tiburce, pour que nous montions ensemble, veux-tu?

— A la Croix-Rousse? questionna Philippe.

— A la Croix-Rousse, y penses-tu, mon ami! On ne monte pas à la Croix-Rousse, on s'y traîne, on y rampe, on y grimpe. La seule montée à Lyon, et la seule montagne, la seule élévation, la seule altitude, le seul sommet qui vous force tous à lever les yeux, c'est Fourvières. Viens avec moi. Sortons de cette île alourdie d'un labeur infernal, nef chargée d'une cargaison de maisons échafaudées (car la Croix-Rousse n'est pas une colline, mais bien l'œuvre d'un architecte équilibriste). Fuyons cet entrepont tapissé des ex-votos de la soierie. Remarque, Philippe, combien de fabricants ont dû faire fortune dans ces rues sordides pour avoir accroché au chambranle de toutes les portes tant de plaques de cuivre ornées de leur nom et de ce seul cri de reconnaissance : Soieries!... La Très Sainte Vierge n'en a pas autant dans sa basilique, là-haut. Cette île est l'arche de la soie, comme Fourvière est l'Arche de Marie. En réalité, mon ami, ces deux puissances se partagent Lyon, et aussi invisibles l'une que l'autre. Tu ne découvriras pas plus, dans ces six étages superposés de bureaux rue du Griffon, rue du Bât d'Argent, rue Vieille Monnaie, dans ces casernes de la Croix-Rousse, toutes crépitantes de métiers mécaniques, la substance mystérieuse, la féerique matière du plus beau luxe humain, que nous ne réalisons la Tour d'ivoire, la Porte du ciel, l'Étoile du matin, dans cet aride Fourvières, son domaine.

Il marchait à longues enjambées, entraînant Philippe de tout son grand corps maigre et sans poids. Et déjà, ayant traversé l'île, tous deux débouchaient sur le quai de la Saône encore pareil, la nuit ou le jour, pour sa courbe aimable, pour sa vieille jovialité ennemie de l'alignement, à une eau-forte du XVIIIe.

— La Saône, dit Tiburce en passant le pont, voilà les douves de Notre-Dame. De l'autre côté, tout est à Marie. Vois comme ici ses eaux sont douces et virginales. Elle n'a pas encore

vu le Rhône. Chère rivière qui écarte de la Vierge la vue de l'Idole dévoratrice, de cette Soie terrible, fascinante.

Et plus bas, dès qu'ils eurent mis le pied sur la terre déjà en pente de Fourvière, sur l'autre rive :

— Je vais t'avouer quelque chose, Philippe. Sans avoir jamais cessé de louer et de chanter Marie, moi aussi je me sens attiré par la Soie. Je passe sur ces ponts plus souvent qu'il ne faudrait. Je rôde dans le quartier des fabricants. Je ne la vois pas, je l'imagine ; je la conçois comme un fleuve de feu, des rayons de soleil tissés.

— Moins on la voit, plus on la désire, répliqua Philippe à l'unisson du vieux poète.

— Ton père m'apparaît comme un demi-dieu. Quand on connaît son histoire, on frémit d'admiration. Parti de rien, ayant enfanté cette production! Quelquefois, il me fait cadeau d'un échantillon, vingt-cinq centimètres carrés de satin, de velours. Je collectionne. Des couleurs à défaillir, mon ami. Comme font les femmes, j'essaye de les friper dans mes mains, pour la douceur de leur tissu, mais dans une seule ode, j'en déroule des pièces entières. Ton père rayonne dans cette apothéose. C'est lui qui d'un misérable insecte fait sortir...

— Dans le privé, il a ses défauts, ne peut retenir le fils outragé.

— Des défauts, qu'importe! C'est un grand homme. Quelquefois, je tremble d'avoir eu de plus beaux vers pour lui que pour la Vierge. Non, mon ami, ne prenons pas le funiculaire, horrible rabot dont le va-et-vient moderne n'arrive pas à polir la rude montagne. Puisque j'ai choisi de demeurer là-haut porte à porte avec l'Arche d'alliance, avec la Maison d'or, accompagne-moi par cette montée pathétique du Gourguillon où bouillonna jadis le torrent du sang des Martyrs.

La nuit, la rue s'enfonçait entre ses hautes maisons conventuelles comme dans la montagne une cheminée entre des quartiers de roche. Un mysticisme presque capiteux demeurait stagnant ici depuis le moyen âge, depuis l'époque gallo-romaine. Philippe, pensant à la fièvre des millions qui secoue l'autre Lyon dans son lit, se redit le vers de Verlaine :

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie.

Des *Ave Maria* flottaient en guirlande. Une statue imaginaire, vêtue de velours bleu, lui souriait ; à son flanc, Tiburce Hénéon,

essoufflé par la pente raide, ne parlait plus. Les becs de gaz s'espaçaient. La nuit devint opaque. On sentait jusqu'ici l'odeur de l'eau, si lyonnaise. Enfin l'on vit se dresser au sommet, contre le diable, la forteresse de la Vierge, appuyée au ciel noir de ses quatre membres. Tour de David! Tour d'ivoire! Et les étoiles par-dessus.

Tiburce Hénéon était arrivé à sa petite maison de vicaire de paroisse. Mais au lieu d'entrer, il fit encore gravir quelques marches à Philippe. Tous deux trébuchaient dans les ténèbres. Enfin ils abordèrent à une esplanade avec parapet.

— Retourne-toi, dit le vieillard.

Sur plus de dix kilomètres, à leurs pieds, Lyon brasillait à plat, n'était que scintillation, or, lumière, feu. La ville réduite à un plan qui flamboie, et tout y étant écrit en linéaments incandescents : les quais de la Saône et les quais du Rhône encore parallèles, marqués par leurs cordons de lampadaires. enserraient Perrache irradié de publicité lumineuse. Et, soit dans l'entre-deux fleuves, soit dans les faubourgs de l'autre côté du Rhône, là où les routes des Alpes percent leur trouée, aux Brotteaux, à la Villette, à la Guillotière, il n'était pas une rue qui ne fût marquée par un fil de feu et croisée par un autre fil ardent. De sorte que c'était un gigantesque tissu flamboyant où le vent faisait palpiter incessamment des reflets et qui paraissait s'écouler dans le sens du Rhône, comme des myriamètres d'une étoffe où la chaîne eût été de grège et la trame d'or.

— Vois-tu ce que c'est, vois-tu ce que c'est? chuchota Tiburce, en extase.

Philippe, à bout de nerfs, mordu au cœur par le désir, prononça :

— La Soie...

COLETTE YVER.

(A suivre.)

FIN D'AMBASSADE A BERLIN

1912-1914

La mort de M. d'Ærenthal et celle de M. de Kiderlen fit place nette à Vienne et à Berlin des seuls hommes qui eussent peut-être été capables de retenir la politique de l'Autriche et de l'Allemagne dans les limites d'une politique de prestige, se passant de temps à autre quelque brutalité, mais sans franchir les bornes au delà desquelles une guerre générale deviendrait inévitable. Leur disparition profita, dans les deux capitales, aux coteries militaires, qui s'irritaient des difficultés internationales et s'agitaient pour qu'on en triomphât par la force des armes. Mais comme aucun ministre austro-hongrois, fût-il le plus étourdi, ne pouvait évidemment songer à lancer son pays en avant sans l'autorisation du gouvernement allemand, c'est probablement la disparition de M. de Kiderlen qui exerça le plus d'influence sur les événements ultérieurs.

Ce diplomate, de tradition bismarckienne, qui aimait à frapper du poing sur la table, au propre et au figuré, était l'auteur ou l'un des auteurs du coup d'Agadir. Et le seul souvenir de cette affaire, la principale et la plus topique de celles qui marquèrent son passage au ministère, indique quel crédit de violence on doit commencer par faire à n'importe quel ministre allemand de ce temps-là, avant de lui reconnaître quelque souci des bienfaits de la paix. M. de Kiderlen, cet exemple le prouve, ne dédaignait donc pas de poser devant lui son revolver chargé pour causer avec un interlocuteur étranger. Il avait du cynisme dans le caractère, l'esprit caustique et le mot à l'emporte-pièce. Mais il possédait, néanmoins, la qualité

qui émousse à propos les pointes de la brusquerie et sans laquelle même une nature amène ne saurait garder un politique des fautes lourdes : la réflexion. Il savait arrêter les frais, quand une entreprise ne payait plus, ou quand elle avait donné ce qu'il était raisonnable d'en attendre. C'est qu'il comprenait combien l'Allemagne avait à gagner à la prolongation d'une paix, à la faveur de laquelle elle consolidait sa suprématie de fait sur l'Europe, et ce qu'elle aurait à risquer dans un conflit armé, où elle jouerait cette situation privilégiée. Encore qu'il eût, comme tous ses compatriotes, une ferme confiance dans la supériorité militaire de son pays et que, croyant à la victoire, il s'imaginât faire une grâce aux autres, en condescendant à leur conserver la paix, cependant, il daignait leur faire cette grâce, moins en beau joueur qu'en joueur avisé. Il avait de l'autorité sur son département, celui des Affaires étrangères, et sur les représentants de l'Empire à l'extérieur, son franc-parler avec tout le monde, le sens de sa responsabilité, bien qu'il n'eût tenu qu'à lui de se juger couvert par le chancelier, une certaine influence sur l'Empereur, envers qui son jugement n'était pas obscurci par un excessif respect de la majesté souveraine enfin, un don de répartie suffisamment réputé pour se faire craindre des contradicteurs, fussent-ils du grand État-major ou de la maison impériale. Entre lui et l'ambassadeur de France existaient, sinon de la sympathie, — le mot serait trop fort, — au moins une mutuelle considération et une espèce de goût. Ces sentiments ne sont pas rares entre diplomates qui ont eu à débattre ensemble de grands intérêts, trouvé l'un en l'autre un adversaire redoutable, mais entendant raison, et finalement montré la sagesse de ne pas s'acharner à poursuivre, chacun pour soi, un succès sans partage aucun.

Succès partagé : telle est bien la caractéristique du traité franco-allemand, qui avait mis fin à la crise d'Agadir. Selon un mot de Thiers, alors rappelé de la tribune du Parlement français, les bonnes affaires sont celles qui ne satisfont complètement aucune des deux parties. Peut-être la convention du 4 novembre 1911 avait-elle par trop réalisé cette condition idéale des bonnes affaires. Car il est de fait que, ni en France, ni en Allemagne, l'opinion publique n'y avait trouvé l'occasion de l'apaisement et de la détente, qu'on est en droit d'attendre d'une liquidation faite sur la base de sacrifices mutuels. Chez

nous, les esprits étaient restés sous l'impression pénible de l'intimation, dont l'envoi de la *Panther* devant Agadir avait été le symbole. Cet acte, dont la signification n'avait pu prêter à aucune équivoque, cette entrée en matière, si caractéristique de la méthode allemande de discussion à cette époque, avaient pesé sur toute la suite de la négociation. Le public français n'avait plus pu ensuite s'empêcher de penser que le pays avait cédé à une mesure d'intimidation, à une pression matérielle, à un chantage, disaient les uns, à un *bluff*, disaient les autres.

La nature même du compromis qu'avait été la convention de 1911 n'avait pas clairement fait ressortir, aux yeux de nos compatriotes, cette réciprocité de sacrifices qui doit être à la base de tout compromis. Il était apparu que, si nous avions effectivement cédé du territoire colonial en Afrique équatoriale, l'Allemagne, elle, n'avait cédé au Maroc que des droits, dont elle avait bien abandonné déjà quelque chose par un arrangement antérieur, intervenu en 1909. Enfin, la concession territoriale que nous avions consentie à l'Allemagne au Congo avait semblé l'amorce d'un plan d'expansion allemande dans cette partie de l'Afrique, donc l'annonce de futures prétentions auxquelles nous-mêmes et nos voisins belges serions, à plus ou moins bref délai, invités à faire droit, aux dépens de nos deux colonies limitrophes du Congo français et du Congo belge. Pour ces raisons, dont la dernière au moins était des mieux fondées, la solution de la crise d'Agadir avait laissé subsister en France un malaise assez profond, pour empêcher presque entièrement notre opinion publique de discerner l'existence en Allemagne d'un mécontentement encore beaucoup plus fort.

De la campagne diplomatique qu'ils avaient vu leur gouvernement entamer avec tant de hauteur et d'éclat, les Allemands, sauf rares exceptions, avaient attendu un tout autre résultat qu'un traité donnant à la France le droit d'établir son protectorat au Maroc et ne rapportant à l'Allemagne qu'un morceau d'Afrique équatoriale française.

Ils en avaient espéré, soit la contrainte imposée à la France de renoncer au Maroc, soit le Congo tout entier et, avec lui, les assises de cet Empire qu'ils rêvaient d'édifier en Afrique. La compensation que leur procurait la convention du 4 novembre, leur avait fait l'effet de la portion congrue. Une acquisition immédiate aussi modique leur avait paru dispropor-

tionnée, non seulement avec le bénéfice acquis à l'adversaire, mais avec les moyens mis en jeu pour la leur assurer, avec un effort diplomatique de plusieurs mois, avec la menace contenue dans les flancs de la *Panther*. Cette disproportion avait infligé une blessure d'amour-propre à un peuple enorgueilli de sa force et, par ailleurs, déçu dans son espoir d'humilier profondément la France, comme dans ses propres aspirations à l'expansion coloniale. Blessure d'amour-propre, mécompte politique, déception coloniale : tels avaient été les trois facteurs de l'irritation laissée après elle en Allemagne par la convention du 4 novembre 1911. Ils sont symptomatiques de l'état d'esprit qui allait se formant parmi les Allemands. Tous ou presque tous, ceux-ci se prenaient à ne plus admettre qu'une force matérielle qui leur garantissait, croyaient-ils, la victoire des armes, ne leur assurât pas par elle-même les résultats dont leur diplomatie pouvait se mettre en quête. Dans le cas contraire, leur colère éclatait, démasquant leur regret de ne pas demander à l'emploi de leur force ce que la crainte de leur force n'avait pas suffi à leur obtenir. Tous ou presque tous en venaient à ne plus admettre qu'un litige quelconque avec la France se terminât autrement que par l'entière capitulation de la France, sur le point faisant l'objet du litige. Beaucoup enfin, parmi les plus remuants et les plus influents, songeaient à des conquêtes coloniales comme au terme logique du développement économique et de l'activité maritime, c'est-à-dire en définitive à des remaniements coloniaux qui fissent passer des territoires du lot de la France ou de la Belgique à celui de l'Empire allemand. Plus de transaction inspirée par un amour de la paix, que rend vain la certitude de vaincre; plus de concession à la France, dont le seul fait répugne à l'amour-propre allemand; des colonies, à extorquer ou à prendre : voilà les dispositions qui se manifestent sous le bouillonnement des colères déchaînées en Allemagne à la fin de 1911.

M. de Kiderlen avait perdu dans la mésaventure, peu de temps avant de mourir, la popularité dont l'avait fait jouir un instant son coup d'Agadir. Mais c'était bien la moindre des conséquences d'un mécontentement national, inquiétant surtout par les craintes qu'il autorisait pour l'avenir. Les diplomates étrangers, quand ils étaient clairvoyants, ne se trompaient pas aux symptômes d'intransigeance, d'exaltation,

d'infatuation, d'ambition, que leur faisaient observer le dépit et l'amertume des Allemands. Ils y discernaient le présage de difficultés futures. L'accueil fait en Allemagne à un règlement de comptes avec la France, où la France n'avait pas surestimé sa dignité, leur paraissait à juste titre de fort mauvais augure.

Ils voyaient le jeune Kronprinz acquérir de la popularité en flattant des passions nationalistes que, du reste, il partageait; l'Empereur tant soit peu jaloux de cette popularité de son fils et contrarié de voir baisser la sienne; le gouvernement, faiblement composé, de moins en moins apte à résister aux exigences d'une opinion publique nerveuse et arrogante, aux impulsions d'un souverain mal équilibré, brouillon, touche-à-tout, impatient de recouvrer un prestige personnel qui s'effritait; les militaires réclamer l'accroissement d'une armée que chacun savait être, sans comparaison possible, la plus forte d'Europe; les marins pousser le pays à cette course aux armements maritimes, dont l'Angleterre essoufflée manifestait quelque lassitude; des lois militaires, augmentant les effectifs, des programmes de constructions navales, augmentant la flotte, attester un souci croissant de la préparation à la guerre; la majorité du Reichstag témoigner par ses votes de sa docilité aux vœux d'un gouvernement lui-même docile à l'influence des états-majors de terre et de mer et aux ordres d'un Guillaume II rembruni, renfrogné, sur le qui vive, forçant le ton de ses harangues et les hérissant d'images guerrières; une grande partie de la presse et, à sa suite, ses lecteurs s'offusquer, s'indigner avec une troublante inconscience des précautions que les armements allemands légitimaient cependant de la part d'autres États européens, tels que la France, la Russie ou l'Angleterre.

Les criailleries suscitées en Allemagne par le projet de revenir au service de trois ans en France, furent un nouvel indice de l'état mental auquel s'abandonnaient le gouvernement impérial et, dans une large mesure, le peuple allemand. La prétention d'interdire à autrui, pour sa défense, toute réplique aux mesures militaires dont eux-mêmes avaient donné l'exemple leur paraissait on ne peut plus naturelle. Qu'un voisin pût se sentir menacé par les forces accrues qu'eux-mêmes tenaient au service d'une politique souvent provocante; qu'il prétendît à son tour, je ne dis pas se mettre à leur niveau, ce qui eût

été impossible, mais ne pas rester à leur merci : cela leur semblait inconcevable, presque scandaleux. Leur jugement, voilé, au moins chez un grand nombre, par les vapeurs d'une ébullition nationaliste devenue habituelle, transformait en intentions agressives, en provocations caractérisées, tout ce qui n'était, de la part d'autrui, que précautions légitimes, voire impérieuses. Ils entendaient qu'on ne leur disputât pas la possibilité, on est tenté de dire le droit d'écraser l'adversaire, spécialement la France. Ils raisonnaient d'ailleurs de la même manière dans l'ordre diplomatique que dans l'ordre militaire, et s'irritaient aussi des liens de solidarité qu'avait formés et que resserrait, entre la France, l'Angleterre et la Russie, la nécessité de tenir en respect la Triple Alliance. L'idée ne leur venait même plus que c'était eux, leur politique, leur attitude, leurs armements, leurs alliances qui avaient fait et faisaient sentir à l'étranger le besoin de se défendre, séparément et en commun.

Le même aveuglement se remarque, du reste, dans les plaidoyers des avocats qu'ils ont trouvés en France depuis la fin de la guerre et qui, ingénument ou par esprit de parti, font grief aux adversaires de l'Allemagne d'avoir pris contre elle, avant 1914, des précautions défensives, hélas! bien insuffisantes. Comme si, plus faibles et plus isolés que nous ne l'étions, notre faiblesse et notre isolement n'auraient pas augmenté chez les Allemands la tentation, soit d'en finir avec nous, soit de nous faire passer de bon gré sous leurs fourches caudines!

* * *

Les progrès, parmi eux et dans leur gouvernement, d'une humeur plus intraitable, plus hargneuse aussi que par le passé, étaient suivis par notre ambassadeur à Berlin d'un regard attentif, mais calme et nullement prévenu. Attelé depuis 1908 à l'ingrate tâche de concilier les intérêts franco-allemands et d'améliorer les rapports des deux pays, M. Jules Cambon avait déjà passé par assez d'émotions pour ne pas céder à un pessimisme décourageant, et surmonté assez de difficultés pour ne pas être homme à jeter le manche après la cognée. Quand le gouvernement de la République l'avait désigné pour l'ambassade de France en Allemagne, son choix avait manifesté l'intention d'avoir à Berlin, non seulement un observateur de premier ordre, mais un diplomate d'une autorité, d'une habileté et

d'une expérience telles, que la politique française et la politique allemande pussent être accordées sur les nombreux points où les affaires internationales les mettaient en contact, sans être dominées par la hantise d'une opposition de principe, que ne justifiait pas la question d'Alsace-Lorraine, puisque nous ne la posions pas.

Successivement préfet du Rhône, gouverneur général de l'Algérie, ambassadeur à Washington et ambassadeur à Madrid, M. Jules Cambon n'était pas de ceux qu'un gouvernement envoie dans un poste diplomatique pour s'y croiser les bras. Il était arrivé à Berlin précédé d'une grande réputation, due à l'éclat de ses services dans toutes les charges qu'il avait occupées, au rare honneur qui lui était échu d'avoir été choisi par les États-Unis et l'Espagne pour médiateur de la paix, après leur guerre pour Cuba et les Philippines, à l'influence dont il avait joui à Madrid et au succès de son action auprès du gouvernement espagnol, avant et pendant la conférence d'Algésiras. Des titres aussi peu communs lui avaient assuré, dans la capitale de l'empire allemand, un crédit et un prestige auxquels il avait su promptement ajouter de précieuses sympathies personnelles à la Cour, dans le gouvernement, la société et le corps diplomatique. Sa finesse, son esprit, son tact l'avaient fait distinguer et apprécier dans les salons, où on lui avait su gré d'être spirituel sans recherche d'esprit, fin avec simplicité et digne sans raideur ni morgue.

Les relations politiques avec lui avaient fait apparaître dans sa nature un fonds inestimable de sagesse, où s'unissaient le bon sens, la pondération, le sang-froid, la perspicacité, sous les dehors d'une bonhomie malicieuse. Aucun apprêt, et moins encore d'obséquiosité dans la courtoisie, de la promptitude à la répartie, quand le ton de la conversation en comportait, l'art de se faire respecter par la simple conscience de ce qu'il était et de ce qu'il représentait, un caractère conciliant et surtout exempt d'impulsivité, un talent consommé de négociateur, sachant insister sans jamais se rendre importun, des vues larges, un patriotisme sans intolérance, un souci des intérêts de son pays qui n'excluait pas la bonne volonté envers ceux avec qui il traitait : ainsi l'avaient trouvé ses interlocuteurs officiels, de qui il avait eu le bonheur de se faire bien venir, en évitant le travers d'y prendre trop de peine. Avec eux tous,

avec tous les Allemands à qui il eut affaire, ses rapports personnels étaient excellents et le restèrent aussi longtemps que des rapports purent exister entre eux et lui. L'Empereur témoignait de faire grand cas de lui ; il était particulièrement lié avec le chancelier de Bethmann et, comme il avait été en bons termes avec M. de Kiderlen, il le fut aussi, bien que le prisant beaucoup moins, avec M. de Jagow, successeur de Kiderlen au ministère des Affaires étrangères.

Une correspondance assidue avec son frère, l'ambassadeur à Londres, lui permettait de recevoir constamment les avis de l'homme au monde qui lui portât le plus entier dévouement, d'être exactement renseigné sur ce qui se faisait, se disait ou se préparait en Angleterre, et de coordonner sa politique avec celle que suivait M. Paul Cambon. Sa politique consistait à rapprocher, dans une raisonnable mesure, l'Allemagne de la France, à écarter de notre voie, spécialement au Maroc, les obstacles que le gouvernement allemand pouvait placer sous nos pas, enfin à rendre possible, entre Paris et Berlin, une coopération au règlement des affaires qui occupaient les grandes puissances en Europe. Ses efforts de tous les instants tendaient à éviter que les rapports franco-allemands empêchassent, soit la France de mener à bien l'entreprise marocaine, soit les deux groupes d'États entre lesquels se répartissaient les grandes puissances de travailler en commun à la solution de n'importe quelle difficulté, balkanique ou autre. Que si, par malheur, la paix venait à être compromise ou rompue, en tout cas voulait-il que la responsabilité d'un conflit armé n'incombât ni à lui-même, ni au gouvernement qu'il représentait. « Je ne veux pas être, l'entendait-on dire, le Benedetti de la IIIe République. » Louable souci, auquel son pays avait autant à gagner que lui.

L'angoisse d'une guerre qui vient n'est nulle part plus poignante à éprouver que chez l'ennemi de demain. Mais nulle part aussi elle ne peut ni ne doit moins réagir sur l'attitude, la manière d'être et les relations personnelles de celui qui la ressent. Et enfin l'habitude, sans empêcher l'esprit de discerner les symptômes inquiétants, aide le caractère à conserver sa sérénité ; car il n'est guère de soucis qu'on ne s'accoutume plus ou moins à porter et à renfermer et, dans le métier diplomatique plus qu'en aucun autre, cette accoutumance est salutaire, la vie extérieure devant, le plus longtemps possible, ne pas

refléter les préoccupations. Dans ces trois observations tient la synthèse de l'existence que menèrent à Berlin l'ambassadeur de France et ses collaborateurs, pendant l'année 1913 et les six premiers mois de 1914.

Les indices d'un sentiment d'inimitié envers la France et, sinon encore d'une volonté de guerre, au moins d'une inclination à la guerre, allaient se multipliant. Le centenaire de 1813 était, si l'on peut dire, détourné de son sens. Les Allemands le commémoraient, leurs autorités civiles et militaires le célébraient, non seulement comme un anniversaire glorieux pour leur pays, — ce dont quiconque n'eût songé à s'étonner, — mais comme si la situation respective de la France et de l'Allemagne eût encore présenté, à cent ans de distance, la moindre analogie avec ce qu'elle était quand avait sonné, pour Napoléon Ier, l'heure du commencement de la fin. Personne, ou presque, ne songeait, outre-Rhin, que, si quelque analogie pouvait exister entre 1913 et 1813, elle consistait dans la menace que faisaient peser sur l'Europe la puissance de l'Allemagne contemporaine, son culte de la force et sa tendance à la domination universelle. Soit inconscience, soit intention, harangues officielles, articles de journaux exploitaient cependant le rapprochement historique des deux dates, en abusant de lui. On eût dit que, dans l'intervalle, il n'y avait eu ni 1814, ni 1815, ni, hélas! 1870 et 1871. Et cette sorte de falsification sentimentale du présent, à la faveur d'un passé inéluctablement révolu, était troublante, soit qu'elle fût inconsciente, soit qu'elle fût intentionnelle.

Elle faisait d'ailleurs l'affaire et le jeu du gouvernement impérial, qui y trouvait son compte. Sa position ne laissait pas d'être étrange. On ne pouvait, en toute justice, le rendre entièrement responsable de l'exaltation nationale ou plutôt nationaliste qui avait gagné le pays ; car c'était en partie contre lui qu'elle avait pris naissance et qu'elle s'était développée, par réaction contre la faiblesse dont les chauvins lui avaient fait grief à partir de novembre 1911. Mais depuis qu'au lieu de raisonner et de calmer l'opinion publique, il avait pris le parti de la suivre ; depuis surtout qu'il avait résolu de demander à la nation un effort militaire sans précédent et un effort financier non moins insolite pour rendre le premier possible, il avait eu besoin de la surexcitation patriotique pour faire passer ses

lois militaires, navales et financières et il s'était mis à surchauffer l'opinion. La presse, dans son ensemble, entretenait parmi ses lecteurs le sentiment d'un péril extérieur et spécialement l'animosité contre la France. Que si quelque journal, comme une fois la *Gazette de Cologne*, dépassait par trop la mesure et devait être officiellement désavoué, le coupable même était le premier à savoir qu'il n'avait péché que par excès de franchise. Dans la pensée des hommes responsables et tenus à plus de réserve, la France était bien l'adversaire contre laquelle étaient principalement dirigés les préparatifs de guerre destinés à accroître encore les chances de victoire allemande. Dans leur pensée, la France était bien l'ennemie nécessaire, celle avec laquelle il faudrait régler ses comptes, l'ennemie héréditaire, celle contre laquelle un appel aux armes serait le mieux entendu de la nation allemande. La haine de la France faisait donc partie de la préparation morale que comportaient des préparatifs matériels, d'ailleurs inspirés par l'intention de lui porter, à l'occasion, un coup de massue.

Aucun doute n'était permis, et aucun n'existait dans notre ambassade à Berlin, sur le périlleux honneur que faisaient à la France le gouvernement et l'état-major allemand, de la considérer comme l'ennemie principale, c'est-à-dire comme celle contre laquelle devrait porter le premier et le plus puissant effort offensif et celle sur laquelle une victoire décisive avait le plus de chances d'influencer l'issue finale d'une guerre générale. Ces conclusions résultaient, et des mesures mêmes prises pour augmenter et renforcer encore l'armée allemande, et de la manière constante dont ces mesures étaient rapportées à l'état des forces de la France. Au surplus, la doctrine du grand état-major à cet égard était parfaitement connue de nos représentants à Berlin, civils et militaires. L'amour-propre national des uns comme des autres se serait bien passé d'être flatté de cette façon-là. Mais il leur fallait bien constater que nous étions les premiers visés par le renforcement de l'armée allemande et qu'à nous allait, comme futurs adversaires, la sollicitude très particulière de ses chefs, qui entendaient nous faire bénéficier de la priorité dans l'attaque, avec le ferme espoir de nous réserver la priorité dans la défaite et de commencer par la nôtre celle de nos alliés éventuels. Cette espèce de privilège, dont notre ambassade nous savait l'objet, faisait de nous le

peuple le plus directement et le plus gravement menacé par l'augmentation d'effectifs et d'armements, à laquelle l'Allemagne procédait en 1913, après en avoir réalisé d'autres en 1912 et en 1911.

Des théories inquiétantes pour notre sécurité s'ajoutaient à une doctrine ou, si l'on préfère, à un plan qui nous réservait le meilleur des forces allemandes et un tour de faveur pour recevoir leur choc. Le chef de l'état-major général était d'avis d'agir par surprise. Toute considération autre que stratégique devrait, selon lui, céder le pas à l'intérêt du succès, dès l'instant où la guerre serait apparue nécessaire ou inévitable. Comme il tenait pour essentiel d'entrer en campagne contre la France et de pousser les opérations contre elle avant que la Russie eût eu le temps de mobiliser, il déniait d'avance toute valeur à ce qu'il appelait les lieux communs sur la responsabilité de l'agresseur. Aucun scrupule de formalisme ne devrait, le moment venu, retenir l'Allemagne de prévenir sa principale adversaire et d'accroître, par la rapidité de ses coups, ses chances de l'écraser.

M. Jules Cambon était mis au courant de ces théories du général de Moltke, où il devait plus tard reconnaître les sœurs de celle qui inspira la violation de la neutralité belge et que le chancelier définit dans la formule cynique : nécessité n'a pas de loi. Comme ferait un médecin pour les phénomènes d'une maladie qu'il étudierait, notre ambassadeur relevait, dans ce qu'il observait et ce qui lui était rappporté, les manifestations du préjugé d'après lequel la France était l'ennemie nécessaire, de la passion qui faisait voir en elle l'ennemie héréditaire, de la conviction qu'elle était l'ennemie principale, du parti pris d'agir contre elle, le cas échéant, sans égard à rien qu'à la promptitude et à l'efficacité de l'attaque.

Le remède à cette dangereuse évolution de l'esprit public allemand? Il eût été plus facile à trouver, si nous fussions entrés pour quelque chose dans le mal à soigner. Mais nous n'y entrions pour rien. Nous n'en portions pas la faute. Nous n'avions pas de reproche à nous adresser, à moins qu'un peuple n'en mérite un pour être resté libre et maître de ses destinées et pour avoir conservé, sans l'exagérer, le souci de sa dignité et de sa sécurité. Dès lors, les seuls remèdes possibles consistaient dans la sagesse, la prudence, une tenue nationale exempte de

jactance, la sincérité dans l'effort pour éliminer les occasions de conflit en Europe et la poursuite du travail en commun avec l'Allemagne, comme si de rien n'était. Ces remèdes-là, M. Jules Cambon n'avait pas perdu foi en leur vertu. Mais comme il eût été audacieux d'en répondre, il conseillait au gouvernement français d'être sur ses gardes. Tandis qu'il lui peignait l'état d'âme des militaires de Berlin, sans omettre d'en signaler la concordance avec celui des politiques et des civils en général, il en tirait pour lui la leçon et la recommandait à ses méditations, alors qu'était en cours la discussion d'une réforme militaire devant notre Parlement. M. Jules Cambon de Berlin, comme M. Paul Cambon de Londres, comme M. Barrère de Rome, furent amenés par la situation internationale à encourager les membres dirigeants du Cabinet, M. Barthou, M. Pichon, M. Étienne, à faire voter la loi des trois ans. C'était à leurs yeux une mesure qu'imposaient l'attitude de l'Allemagne et celle de l'Autriche-Hongrie.

***

Au printemps de 1913, l'Autriche-Hongrie procédait à des concentrations de troupes contre la Serbie. C'était la seconde fois en moins de quatre ans; la première avait eu lieu en 1909, après l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine. Cette malheureuse puissance, minée par l'évolution des nationalités qui la composaient et dont certaines s'orientaient vers des centres d'attraction extérieure, rongeait son frein dans l'attente du moment propice pour renverser l'état de choses issu des guerres balkaniques. Bien qu'on ne connût pas, dans le camp de la Triple Entente, ses propositions à Berlin et à Rome afin d'attaquer la Serbie, sa tentation de le faire était de notoriété publique. Et c'est dans l'atmosphère créée en Europe par son impatient dépit, ainsi que par les préparatifs militaires et la campagne nationaliste en Allemagne, que les grandes puissances eurent à se concerter entre elles pour ajuster certains résultats territoriaux des guerres balkaniques et y donner la sanction du droit public européen. Un instant, le doute où fut le Cabinet de Vienne d'obtenir satisfaction sur l'attribution de Scutari à l'Albanie parut devoir donner le signal de la guerre. Combien on était loin d'y songer, voire de s'y résigner pour si peu à Paris, à Londres, même à Saint-Pétersbourg! Mais

à Berlin fut prise une mesure préparatoire qui témoignait de dispositions à saisir la balle au bond. Les officiers de réserve et les réservistes furent avertis de se tenir prêts à répondre à l'appel. Cette mesure n'était pas pour nos représentants une nouvelle connaissance ; ils savaient qu'on y avait eu recours en 1911 pendant les négociations de M. Jules Cambon sur le Maroc. « Un garde-à-vous général », ainsi la définissait notre ambassadeur, qui en marquait judicieusement l'étroit rapport avec le caractère allemand. « Il faut, disait-il, l'incroyable esprit de soumission, de discipline et de secret qui existe en ce pays, pour qu'une pareille disposition puisse exister. Si un pareil avertissement était donné en France, le pays frémirait tout entier et la presse le dirait le lendemain. » Rien de tel en effet n'eût été compatible avec le caractère français, non plus qu'avec les mœurs de notre démocratie. Mais en Allemagne, ces sortes d'alertes étaient possibles, sans s'ébruiter autrement que par quelques indiscrétions individuelles. Un autre fait parut se rapporter aux mêmes possibilités de guerre : le Kronprinz, qui devait faire le voyage d'essai d'un nouveau *liner* de la *Hamburg-America*, renonça à s'embarquer. Le garde-à-vous général dont parlait M. Jules Cambon n'était pas gai à observer, pour qui songeait que ce commandement précède logiquement celui d'en-avant-marche et savait que le but immédiat de la marche eût été notre frontière.

Notre frontière ou celle des Belges ; car les intentions de l'Allemagne envers la Belgique, en cas de conflagration européenne, faisaient l'objet de vagues soupçons. Un document de caractère militaire, recueilli en mars 1913, indiquait que l'état-major allemand ne croyait pas possible de garantir à la Belgique le respect de sa neutralité. Sans doute un bon diplomate n'admet-il jamais les yeux fermés l'authenticité d'un document étranger ; mais il sait aussi discerner la vraisemblance des idées qui y sont exprimées et voir si elles cadrent avec l'ensemble de ses informations. Or un mauvais dessein des Allemands sur la Belgique concordait avec les théories professées par le chef de l'état-major général, ainsi qu'avec la tentation qu'éprouvait l'Office impérial des Affaires étrangères de substituer la souveraineté du Reich à celle du roi des Belges sur l'État libre du Congo. Au surplus, le nouveau ministre de Belgique à Berlin, le baron Beyens, qui venait

souvent causer avec M. Jules Cambon, ne se sentait pas tranquille, sans qu'il pût encore, non plus que son collègue français, rapporter cette espèce de malaise au témoignage concret d'une menace contre le petit royaume limitrophe de notre pays. A l'analyse, l'un et l'autre dégageaient la nature des griefs que, silencieusement ou à demi-mot, les Allemands commençaient de faire à la Belgique : c'était de servir de couverture à la France sur son front nord et de posséder en Afrique équatoriale une trop belle colonie. Griefs pas plus rassurants pour nous que pour elle, puisque le premier impliquait le désir de tourner, en cas de guerre, le dispositif de nos armées et que le second révélait la permanence des ambitions coloniales auxquelles nous avions déjà dû faire un sacrifice.

Passée l'alerte provoquée par les complications balkaniques, il semblait que l'atmosphère dût s'éclaircir à Berlin. Elle resta lourde et très chargée. M. de Jagow jugeait la crise écartée, mais seulement pour quelque temps. Il prévoyait de nouvelles difficultés, au moment même où la satisfaction d'avoir échappé à la principale aurait pu le rendre relativement optimiste. « Nous marchons dans un pays de montagnes, disait-il à M. Jules Cambon; nous venons de passer un col difficile et voyons d'autres hauteurs se dresser devant nous. » Il fallait que son interlocuteur lui fît remarquer que la plus escarpée était franchie et se retînt d'ajouter ce qu'à part lui il pensait : c'est que M. de Jagow n'avait pas le pied fait pour l'alpinisme politique. Car ce ministre était, sous les dehors d'un profond diplomate, un esprit plutôt creux, un *snob* sans personnalité; et, si la diplomatie allemande n'avait d'autre guide que lui, elle courait grand risque de s'égarer ou de se fourvoyer. La médiocrité se complaît dans les solutions, ou radicales, ou violentes.

La guerre n'éclata pas en 1913 parce que l'Autriche-Hongrie obtint, en somme, satisfaction sur le point à propos duquel elle s'était crétée, parce que l'Italie refusa de marcher contre la Serbie et de laisser l'Autriche marcher seule, enfin parce que l'Allemagne, tout en étant prête à suivre son alliée s'il le fallait, préféra ajourner l'échéance jusqu'après l'accomplissement de sa réforme militaire. Dès l'instant qu'elle avait mis en train une augmentation d'effectifs et d'armement, elle avait tout intérêt à en attendre l'achèvement. Le moment où ce fut

chose faite marqua celui où toutes les conditions furent réalisées, pour que l'Allemagne tournât le virage qu'elle avait commencé de prendre depuis près de deux ans : une force militaire désormais difficile à accroître et telle que, logiquement, la victoire devait paraître mathématiquement assurée; un mouvement nationaliste et pangermaniste qui poussait à l'action; une situation intérieure qui préoccupait le gouvernement impérial, en raison des succès électoraux des socialistes; les embarras extérieurs de l'Autriche et sa phobie de ce qu'à Vienne on appelait le panserbisme. On peut fixer à la fin de 1913 le moment où l'évolution qui avait pour terme un esprit belliqueux fut complète pour le gouvernement allemand.

La guerre est un sujet habituellement exclu des conversations, quand les interlocuteurs appartiennent à des pays qui n'ont que trop de chances de se la faire. Il n'en était pas ainsi à Berlin; en réalité, il n'en avait jamais été ainsi. Déjà, M. de Kiderlen avait donné dans le travers de faire volontiers des allusions à cette éventualité, désagréable à évoquer. « Vous voulez donc la guerre! » était une exclamation que M. Jules Cambon avait plus d'une fois entendue de sa part, sans que cela tirât d'ailleurs autrement à conséquence. De la politique ou du monde, les Berlinois s'accoutumaient à l'idée d'en venir là et, la parole suivant l'idée, le mot retentissait de temps à autre aux oreilles, ou d'un de nos attachés, ou de notre ambassadeur. « Vous vous croyez trop sûrs d'être vainqueurs, disait alors M. Jules Cambon. Le résultat d'une guerre dément généralement les pronostics que les belligérants ou les neutres ont faits avant. En 1866, on s'attendait à la victoire de l'Autriche, dont l'armée avait une vieille réputation, et c'est la Prusse qui a été victorieuse. En 1870, on s'attendait à ce que nous eussions l'avantage, et c'est vous qui l'avez eu. Le démenti pourrait bien se répéter. » Mais bien rares en Allemagne étaient ceux qui admettaient que leur pays pût ne pas gagner la redoutable partie. Cette confiance très générale fut aussi un facteur d'orientation vers la guerre.

* * *

En novembre 1913, le roi des Belges vint en visite officielle à Potsdam. Pendant son séjour, l'Empereur eut une conversation particulière avec lui et, le lendemain, lui fit rencontrer

le général de Moltke, chef de l'état-major général. Tour à tour, Guillaume II et Moltke le chapitrèrent pour lui démontrer que la guerre avec la France était « inévitable, nécessaire et prochaine » et que le succès de l'Allemagne, vu la supériorité écrasante de son armée, était mathématiquement assuré. « Cette fois, déclara le général de Moltke au Roi, cette fois il faut en finir, et Votre Majesté ne peut se douter de l'enthousiasme irrésistible qui, ce jour-là, entraînera le peuple allemand tout entier. » L'Empereur se montra catégorique dans l'affirmation, et de la guerre inéluctable dans un avenir rapproché, et de la victoire certaine. Le général de Moltke, non content d'avoir chanté son air de bravoure au Roi, le servit le même soir à l'attaché militaire de Belgique. En vain, le Roi protesta-t-il auprès de l'Empereur et du chef d'état-major général de sa conviction que la guerre n'était nullement inévitable et que l'immense majorité du peuple français était pacifique. Arrivé à Berlin avec l'illusion, encore très répandue à cette époque, d'y trouver Guillaume II attaché au maintien de la paix, il fut très frappé de constater chez l'Empereur des dispositions tout opposées. Sans doute aussi se demanda-t-il dans quelle intention pareil langage lui avait été tenu, avec tant de force et d'assurance. Le deviner était facile. C'était pour l'effrayer et, par la peur, le disposer à ouvrir son pays aux armées allemandes, le jour où elles marcheraient contre la France. Rentré à Bruxelles, le Roi chargea son ministre à Berlin, le baron Beyens, de rapporter ses conversations avec Guillaume II et le général de Moltke à M. Jules Cambon, qui les fit connaître à Paris.

En causant ensemble, M. Jules Cambon et le baron Beyens s'étaient trouvés d'accord pour reconnaître au langage tenu par l'Empereur et le général de Moltke au roi Albert le caractère le plus grave. Ce langage portait en effet témoignage direct de l'état d'esprit de Guillaume II et de quelque chose de plus qu'un état d'esprit : d'un propos d'agression contre la France, mal dissimulé sous la crainte d'être attaqué. Il était impossible aussi de n'y pas discerner une manœuvre et comme un travail de préparation auprès des Belges.

Les fêtes du 1er janvier étaient, pour les ambassadeurs et ministres étrangers, une occasion d'approcher l'Empereur. Jusque-là, il avait toujours eu, dans la même circonstance,

quelque parole aimable pour M. Jules Cambon, envers qui sa cordialité était assez démonstrative. Le 1er janvier 1914, il se montra maussade et amer. « Plusieurs fois, dit-il, je vous ai tendu la main. Vous ne l'avez jamais saisie. Je ne vous la tendrai plus. » Se remémorer les cas dans lesquels il nous avait tendu la main n'était pas chose aisée à un Français, même de bonne mémoire. Car enfin le voyage de Tanger, la déclaration « l'Allemagne est derrière le Maroc avec toutes ses forces », le déboulonnement de M. Delcassé, la convocation de la conférence d'Algésiras, les incidents de Casablanca, l'envoi de la *Panther* à Agadir, l'avertissement aux réservistes de se tenir prêts pendant les négociations de 1911, les incidents de Saverne, certains efforts qui ne nous étaient pas totalement inconnus pour obtenir des Anglais en 1912 la promesse de leur neutralité en cas de guerre, le garde-à-vous général de 1913 suivant de peu une campagne de presse et d'opinion contre la France, les augmentations successives de forces militaires depuis trois ans, l'allocution sur le thème de « la poudre sèche et l'épée aiguisée », la conversation avec le roi des Belges, c'était autant d'occasions où nous étions autorisés à voir plutôt le poing fermé que la main tendue. Donc, en admettant même que l'Empereur fût sincère et se crût réellement éconduit et incompris de notre côté, on devait encore convenir qu'il s'y était pris d'une étrange manière pour se faire agréer et comprendre. Sa sincérité d'ailleurs inspirait des doutes. Plus d'un diplomate en appelait désormais du crédit de pacifisme généralement fait à Guillaume II dans le monde international. Si M. Jules Cambon inclinait à croire qu'il eût évolué, le baron Beyens pensait qu'il n'avait pas eu cette peine et que son attachement à la paix avait toujours été de surface.

Tout le monde s'accordait du reste à le trouver plus que de coutume nerveux et irritable. Son humeur pouvait avoir pour causes la diminution de son prestige personnel, qu'il voyait pâlir, et les préoccupations que lui inspirait un rôle militaire à jouer en cas de guerre. A ce rôle il tenait essentiellement, comme à une prérogative de ses couronnes d'empereur d'Allemagne et de roi de Prusse, et en même temps il s'y savait à peu près inapte. Son inaptitude au commandement et à l'art militaire en général était, en tout cas, tenue pour indiscutable dans les hauts rangs de son armée. « Si jamais nous avons la

guerre, avait dit un jour le général de Moltke à notre attaché militaire, le colonel Serret, vous aurez une chance pour vous. Ce sera que notre Empereur voudra s'en mêler. » Guillaume II se doutait peut-être que cette opinion avait cours et que, par surcroît, elle n'était pas injustifiée.

En mars 1914, on le vit partir en tournée de visites chez ses alliés, à Venise pour rencontrer le roi d'Italie, en Autriche pour voir l'Archiduc-héritier. La diplomatie de la Triple-Entente, qui, au sortir de la crise balkanique, reprenait quelque confiance dans la durée de l'accalmie, ne vit pas malice à cette tournée de l'empereur d'Allemagne.

Le 25 de ce mois-là, M. Jules Cambon dîna chez M. de Jagow. L'amphitryon, étant célibataire, avait fait présider sa table par une dame allemande, mais d'origine polonaise, à la droite de qui était assis notre ambassadeur. « Quand votre pays se décidera-t-il, lui dit cette dame, à mettre ces gens-là à la raison et à leur rabattre le caquet? — Madame, lui répondit M. Cambon, je ne peux être que touché des sentiments que vous m'exprimez; mais quel singulier endroit vous avez choisi pour m'en faire part! » Le vis-à-vis du maître de la maison rit de la répartie et passa à des sujets moins scabreux.

Après le dîner, M. de Jagow prit à part M. Jules Cambon et eut avec lui une assez longue conversation. Il l'entreprit sur le Congo belge. Cette colonie était, lui dit-il, disproportionnée avec la Belgique; elle grevait ce petit royaume d'une charge trop lourde pour lui; elle ne recevait pas de lui les ressources nécessaires à sa mise en valeur; colonie et mère patrie ne se convenaient donc pas et devraient rompre une union mal assortie; l'Acte de Berlin, qui avait jadis fait la part trop belle au roi Léopold, était à reviser; du reste, la colonisation était affaire de grandes puissances, et non de petits États; l'Allemagne, insuffisamment dotée sous ce rapport, pourrait s'entendre avec la France et l'Angleterre pour monter des entreprises au Congo belge. M. Jules Cambon répondit qu'à son avis rien ne pourrait se faire dans cet ordre d'idées que d'accord avec la Belgique et de son consentement; que la politique de la France avait toujours consisté, pendant la période contemporaine, à soutenir les petites nations et que, par conséquent, une ouverture de ce genre ne saurait, si elle était faite à Paris, y recevoir d'autre réponse que celle-là. Dans ce cas,

répliqua M. de Jagow, ce n'était plus la peine d'en parler; et l'entretien en resta là. M. Jules Cambon se souvint de la confidence que, de la part du roi Albert, le baron Beyens était venu lui faire en novembre précédent et jugea que l'occasion s'offrait de leur rendre la pareille. Il mit donc son collègue de Belgique au courant de la conversation d'après-dîner du ministre allemand.

La vie mondaine continuait et la société s'y livrait avec plus de liberté d'esprit que l'année précédente; car il n'y eut pas, en 1914, d'inquiétude publique en Europe jusqu'à l'été entamé. Parmi les maisons où fréquentaient les membres de notre ambassade, se trouvait celle du vieux prince Henckell de Donnersmarck, qui avait été, dans sa jeunesse, le collaborateur de Bismarck et à qui l'histoire attribuait une certaine influence sur les clauses de l'armistice de Versailles et du traité de Francfort. Il passait pour avoir conseillé au chancelier de fer de retenir Metz avec une partie de la Lorraine et d'exiger cinq milliards d'indemnité de guerre, assurant que nous les payerions facilement et exactement : ce qui avait fait honneur à la justesse de ses prévisions. Ce souvenir n'empêchait pas qu'il ne fût en bonnes relations avec les nôtres, que sa maison ne fût accueillante et qu'il n'y donnât le dimanche des concerts d'excellente musique. M. Jules Cambon alla déjeuner chez lui le 29 avril. Le vieux prince se disposait à partir pour ses terres, d'où il ne devait revenir qu'à l'automne suivant. « Je vous fais mes adieux, dit-il à notre ambassadeur avec une certaine émotion, car je ne vous reverrai plus. » Croyant qu'il faisait allusion à son grand âge, M. Jules Cambon le rabroua aimablement : « Que me dites-vous là? Chassez ces idées noires. Nous nous reverrons à la fin de l'année et vous nous donnerez encore d'excellents concerts. » Mais le vieillard maintint son dire et, hochant la tête, répéta : « Non, non, nous ne nous reverrons plus. » Plus tard, M. Jules Cambon comprit ce que le prince de Donnersmarck avait voulu dire et qu'il savait le principe de la guerre décidé, à la première occasion propice.

Les rapports de notre ambassade avec le monde du gouvernement, de l'administration et de l'armée demeuraient excellents, on peut même dire cordiaux. Une sorte d'intimité régnait entre la famille de M. Jules Cambon et celle du chancelier d'Empire. Le 11 mai, Mme de Bethmann-Hollweg mourut. Son

mari et les siens reçurent assurément peu de témoignages de sympathie plus chaleureux que ceux qui leur vinrent de la maison de France. En juin, M. de Jagow se maria : le 15, le corps diplomatique lui présenta ses félicitations et le cadeau qu'il lui offrait; M. Jules Cambon et lui échangèrent à cette occasion les aimables banalités qui témoignent au moins de très bonnes relations. Le corps diplomatique ne se doutait pas qu'il en eût pour si peu de temps à se trouver au complet et à vivre dans cette heureuse harmonie.

Peu de jours après, on apprit que l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie, le comte Szœgenyi, prenait sa retraite et serait remplacé par un prince de Hohenlohe. Très vieux, le comte Szœgenyi avait certes droit à sa retraite; mais le bruit ne s'était pas répandu qu'il fût à la veille de la prendre. M. Jules Cambon l'appréciait pour son bon sens et sa droiture. De fait, il était encore réservé au comte Szœgenyi de séjourner à Berlin assez de semaines pour voir le développement de la crise dont nul ne prévoyait alors l'imminente ouverture. Plus tard, les Allemands laissèrent entendre qu'il était ramolli, parce qu'un de ses télégrammes, publié après la guerre, fut jugé compromettant pour eux. Mais il n'était pas ramolli, seulement il n'était pas du complot.

***

Le 28 juin éclata la nouvelle de l'assassinat de l'Archiduc-héritier d'Autriche. On serait tenté de dire qu'elle éclata comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, si la sérénité du ciel à Berlin n'avait été, depuis quelques années, chose assez relative. Mais le fait est que, trompeuse apparence, le ciel y avait semblé plus pur depuis le début de 1914 et qu'ainsi le retentissement du coup qui vint l'ébranler fut d'autant plus fort, plus saisissant et plus lugubre. Il eût fallu un étrange optimisme pour ne pas admettre que de graves complications pussent résulter du crime de Serajevo. Le ton menaçant de la presse allemande ne fut pas, d'abord, pour en écarter l'hypothèse. Mais très vite, elle baissa le ton. L'Empereur était à Kiel, pour les régates annuelles. De sa réaction personnelle à la nouvelle du meurtre on sut seulement qu'en lisant la dépêche qui la lui annonçait, il avait murmuré : « Tout mon travail de vingt-cinq années est à recommencer. » Paroles énigmatiques,

qui, de la part d'un personnage un peu théâtral et prétentieux, donnèrent moins à penser sur le moment qu'ensuite. Par l'ambassadeur d'Angleterre, qui l'avait vu à Kiel, on apprit qu'il considérait l'assassinat de l'Archiduc comme un crime contre le germanisme. C'était plus inquiétant; mais il ne s'ensuivait pas nécessairement que plusieurs nations dussent êtres offertes en holocauste à la victime. Le 30 juin, M. Jules Cambon alla voir M. Zimmermann, qui gérait le ministère des Affaires étrangères. La conclusion de ce que lui dit ce haut fonctionnaire fut que « tout finirait pacifiquement ». C'était l'impression qu'on s'étudiait à donner à Berlin, sans qu'il parût qu'on s'y étudiât. L'Empereur partit pour sa croisière annuelle sur les côtes de Norvège, ce qui semblait confirmer les pronostics rassurants de M. Zimmermann. Rien ne transpira de délibérations, conciliabules et préparatifs, entre le souverain, les chefs de l'armée, de la marine et de certaines administrations, avant son départ de Berlin. C'est seulement plus tard, mais pas beaucoup plus tard, qu'on sut qu'il y en avait eu, aux environs du 5 juillet, sinon sous la forme d'un conseil de la Couronne, que l'imagination rétrospective y donna, au moins sous celle de consultations et d'enquêtes suffisamment précises pour correspondre à un but déterminé.

Donc, dans toute la mesure où il était légitime de l'espérer après une pareille secousse, la tranquillité régnait à Berlin et l'on pouvait croire qu'elle y gouvernait, puisque l'Empereur s'éloignait. M. Jules Cambon en profita pour aller passer quelques jours à Paris. Il y vit M. Viviani, qui avait pris au pouvoir, depuis exactement trois semaines, la succession d'un éphémère cabinet Ribot, avec le portefeuille des Affaires étrangères. Il trouva M. Viviani on ne peut plus pacifique, manifestement désireux de ne pas inaugurer sa présidence du Conseil par une crise internationale et, somme toute, si confiant dans le prochain amortissement des contre-coups du crime de Serajevo, qu'il était surtout préoccupé de l'effet produit à Berlin par un procès qui allait alors se plaider à Paris. M. Jules Cambon lui mit quand même un peu la puce à l'oreille, mais pas trop, et rentra à son poste.

Le 14 juillet eut lieu au *Thiergarten*, sous la présidence de l'ambassadeur, le traditionnel banquet de la colonie française. Tout se passa sans incident et, ni les faisceaux de drapeaux

dont la salle était ornée, ni l'exécution de *la Marseillaise*, n'attirèrent aux convives aucun désagrément. Parmi ceux-ci, l'anxiété n'était pas, tant s'en faut, ce que rétrospectivement on pourrait s'imaginer. Car ils ne se croyaient pas à la veille de devoir répondre à l'appel de la patrie qu'ils fêtaient. Certainement, une pire contrainte morale eût pesé sur une semblable réunion de la colonie, s'il s'en fût tenu une à l'automne de 1911 ou au printemps de 1913. Pourtant, l'échéance encore ignorée n'était plus qu'une question de jours.

Le 20 juillet, M. Jules Cambon alla voir le comte Szœgenyi. Il le trouva préoccupé et en fut frappé. L'Autriche-Hongrie était déjà partiellement en armes. Et c'est là une situation qui, surtout lorsqu'elle se répète trop souvent dans le même pays, ne laisse pas d'être grosse de conséquences pour lui et pour les autres. C'était exactement la troisième fois en six ans que l'Autriche se mettait plus ou moins sur le pied de guerre, les deux premières fois ayant été en 1909 et en 1913. En vérité, devant ce fait, aujourd'hui bien oublié, on est pris d'un grand scepticisme sur la valeur des doctes discussions qui ont été leur train depuis 1919, pour savoir si la Russie a mobilisé une demi-journée plus tôt ou une demi-journée plus tard qu'elle ne l'a dit.

L'impression qu'il avait retirée de sa visite chez le comte Szœgenyi et de mauvais bruits, qui commençaient à circuler, sur une prochaine démarche comminatoire des Autrichiens à Belgrade, amenèrent M. Jules Cambon le lendemain chez M. de Jagow. Ce ministre affirma à notre ambassadeur qu'il ignorait absolument le contenu de la note, dont l'imminente remise à la Serbie faisait le sujet de toutes les conversations et de toutes les préoccupations. On ne peut guère dire crûment à un ministre des Affaires étrangères qu'on ne croit pas à la vérité de ce qu'il déclare; mais il est permis de le lui laisser entendre. M. Jules Cambon n'y manqua pas. Il s'étonna donc grandement d'une ignorance « aussi peu conforme à ce que les circonstances conduisaient à penser ». Ce jour-là (21 juillet), la Bourse de Berlin marqua une extrême faiblesse. Les autorités militaires, fut-il rapporté à notre ambassadeur, donnèrent aux réservistes l'avis confidentiel de se tenir prêts à répondre à l'appel. M. Jules Cambon avertit Paris de s'attendre à ce que l'Allemagne appuyât l'Autriche de son autorité et ne s'entremît en aucune façon entre Vienne et Belgrade.

La note autrichienne à la Serbie fut remise le 23 juillet. La nouvelle en produisit à Berlin une émotion profonde. L'ambassadeur d'Autriche déclarait que son gouvernement ne saurait rien retrancher de ses exigences. A la *Wilhelmstrasse*, siège du ministère des Affaires étrangères, on n'était pas moins intransigeant pour l'Autriche que celle-ci pour elle-même. La presse, stylée en haut lieu, prenait fait et cause pour Vienne avec ensemble et vigueur. Le chargé d'affaires de Russie, qui vint voir M. Jules Cambon le 24 au matin, lui confia son impression qu'une grande partie de l'opinion publique allemande souhaitait la guerre et se félicitait que l'occasion en parût assurée, parce que l'Autriche-Hongrie ne reculerait pas et que Guillaume II, par sentiment de solidarité monarchique, ne mollirait pas.

Dans la soirée, notre ambassadeur eut une conservation avec M. de Jagow. Il lui demanda si réellement le gouvernement allemand avait totalement ignoré les exigences autrichiennes avant qu'elles fussent présentées à Belgrade : M. de Jagow l'affirma de nouveau péremptoirement. M. Jules Cambon lui exprima alors sa surprise de voir l'Allemagne s'engager à soutenir des prétentions dont elle avait ignoré la limite et la portée. M. de Jagow affecta de trouver audacieuse et presque impertinente cette observation de simple bon sens. « C'est bien, dit-il, parce que nous causons entre nous personnellement que je vous laisse me dire cela. » Sans s'arrêter à cette feinte ni permettre au ministre d'esquiver la discussion, M. Jules Cambon insista : « Savez-vous où vous serez conduits par l'Autriche ? » Puis, il lui fit remarquer que le langage des journaux allemands « n'était pas celui de gens indifférents et étrangers à l'affaire ». Pressé de la sorte, M. de Jagow répondit qu'il s'attendait bien à « un peu d'émotion » de la part des amis de la Serbie, mais comptait que ceux-ci donneraient de bons conseils à Belgrade. Notre ambassadeur s'en déclara sûr, mais indiqua aussitôt que leurs conseils à Belgrade devraient avoir pour corollaire ceux de l'Allemagne à Vienne. Sur ce point, il ne put rien tirer de positif de son interlocuteur, qui soutint que l'affaire devait être « localisée ». C'était là la théorie de la *Wilhelmstrasse* : l'affaire était spéciale à l'Autriche, devait être traitée comme une question autrichienne. Au moment de se séparer, M. de Jagow eut la naïveté ou le front de demander à M. Jules Cambon si vraiment il trouvait la situation grave.

« Assurément, répondit celui-ci ; car, si ce qui se passe a été réfléchi, je ne comprends pas qu'on ait coupé les ponts derrière soi. »

Cet entretien laissa à M. Jules Cambon une impression détestable. Il annonça à Paris que l'Allemagne prêterait à l'Autriche un appui singulièrement énergique et qu'elle paraissait se féliciter de la trouver résolue. « On ne lui demandait, dit-il, que d'être forte, mais l'on est satisfait qu'elle soit brutale. » Le sentiment de la solidarité monarchique semblait à notre ambassadeur devoir animer la colère à retardement que l'événement révélait chez Guillaume II. Et enfin, les pires soupçons lui paraissaient autorisés par le soin que chacun prenait de nier toute connaissance préalable de la note autrichienne. Non moins préoccupé que lui, et pour des raisons identiques, se montrait le ministre de Belgique. Le baron Beyens n'ajoutait aucune foi à la prétendue ignorance où les gens de Berlin auraient été tenus par ceux de Vienne. Il était convaincu d'un coup monté entre les deux gouvernements. L'ambassadeur d'Italie, rentré de congé en toute hâte, annonçait à ses collègues que son pays, allié des Empires centraux, avait été laissé par eux à l'écart de toute cette affaire.

Le 25 juillet, des bandes de manifestants vinrent siffler et pousser des huées devant l'Ambassade de France, sur le *Pariser Platz*. Cette manifestation offrait ceci d'intéressant qu'elle ne pouvait se rapporter à aucune action, à aucune démarche de la France, dont l'Allemagne eût pu prendre ombrage. Elle traduisait seulement la haine que la presse avait attisée depuis des années, sans que le gouvernement eût rien fait, loin de là, pour l'apaiser. Le lendemain, M. de Stumm, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, vint apporter à M. Jules Cambon les excuses de M. de Jagow. M. Jules Cambon s'en contenta : ce n'était pas le cas d'envenimer la situation. Mais, malgré l'assurance donnée que le fait ne se reproduirait plus, les manifestations hostiles à la France continuèrent dans les rues tous les jours suivants. Elles présentaient le même intérêt que la première : celui d'exprimer une passion antifrançaise, à laquelle faisait défaut tout prétexte immédiat, l'effort de notre diplomatie ne s'exerçant alors nulle part que pour conjurer un conflit.

Une légère détente se produisit le 26 et le matin du 27 juillet.

La réponse serbe à la note autrichienne parut pouvoir ouvrir la porte à des négociations ultérieures, bien qu'elle n'eût pas prévenu, de la part de l'Autriche, la rupture des relations diplomatiques avec Belgrade, ce qui était fort mauvais signe. Non moins significatifs, et dans le même mauvais sens, étaient la satisfaction éprouvée à Berlin de ce que la réponse serbe ne fût pas une acceptation pure et simple, — car on l'avait craint, — et le peu de hâte qu'on avait d'en examiner le texte, pour apprécier les chances qu'il créait à un accommodement. Pour parler de détente, il fallait donc ne pas être difficile. Mais ce qui en déterminait une tout de même, c'était les efforts du gouvernement anglais pour trouver un terrain de conciliation. L'ambassadeur d'Angleterre, sir Edward Goschen, absent de son poste au commencement de la crise, venait d'y rentrer et avait entrepris de rallier le gouvernement allemand aux procédures que successivement sir Edward Grey proposait pour arrêter, par une solution diplomatique, la marche des événements. « Je ne vois que l'Angleterre, avait dit M. Jules Cambon le 25 juillet, qui puisse en Europe être écoutée à Berlin. » On se raccrochait à l'espoir qu'elle le serait. Cependant, le 27 juillet, un avis des plus pessimistes fut recueilli par M Jules Cambon. Un diplomate étranger, dont les contacts avec le gouvernement allemand lui furent ensuite démontrés, lui confia que la guerre était certaine, ajoutant même que la France était exposée au danger d'une attaque brusquée de l'armée allemande.

Dès l'après-midi du même jour, commença à s'éteindre la faible lueur d'espoir que l'on avait cru apercevoir la veille et le matin. M. de Jagow annonça ce jour-là à M. Jules Cambon que le gouvernement allemand déclinait la proposition de médiation à quatre (Angleterre, France, Allemagne, Italie), que sir Edward Grey avait fait faire à Berlin. Tous les efforts de notre ambassadeur pour le faire revenir sur ce refus furent vains ; tous ses arguments, pour lui démontrer que l'Allemagne n'avait aucun motif valable de refuser, se heurtèrent à l'objection d'engagements existant entre Vienne et Berlin et s'opposant à l'acceptation. « Êtes-vous donc, lui demanda alors M. Jules Cambon, engagés à suivre l'Autriche partout ? » Et, comme le ministre se taisait : « Vous me faites souvenir d'une fable, de Florian, je crois, intitulée l'*Amour et la Folie*. La connaissez-vous ? — Non. — Eh bien ! en deux mots, en voici le

sujet : l'Amour, un bandeau sur les yeux, donne la main à une femme qui le conduit vers un précipice et qui est la Folie. Le groupe de ces deux personnages de fable me fait penser à celui que l'Allemagne forme actuellement avec l'Autriche. » M. de Jagow convint de l'ingéniosité de la fable, mais démentit qu'elle s'appliquât à la situation. Alors M. Jules Cambon : « Laissons là les paraboles. L'Allemagne veut-elle la guerre ? » M. de Jagow se récria ; il savait, dit-il, que c'était là ce que croyait notre ambassadeur, mais rien n'était plus faux. « Il faut donc, reprit M. Jules Cambon, agir en conséquence. Je vous en prie, au nom de l'humanité, n'assumez pas personnellement une part de responsabilité dans les catastrophes que vous laissez préparer. » De nouveau, M. de Jagow se récria, se déclarant prêt à s'unir à l'Angleterre, mais pas dans les conditions proposées par Sir Edward Grey. Il ne suggéra d'ailleurs aucune autre forme d'intervention et affirma son espoir, bien mal placé, dans des conversations directes entre Vienne et Pétersbourg.

Un nouvel assaut, livré le lendemain (28 juillet) à cette tenace et évidente volonté de ne rien faire, n'obtint pas plus de succès. Les ambassadeurs d'Angleterre et d'Italie, passant à l'Ambassade de France au sortir de la *Wilhelmstrasse*, y annonçaient semblable échec. Cependant la guerre était déclarée à la Serbie par l'Autriche, qui envahissait ce petit pays. La Russie décrétait, — on l'apprit le 29, — la mobilisation de ses corps d'armée sur la frontière autrichienne ; et la seule chance que, dans ces conditions quasi désespérées, la diplomatie allemande voulût bien laisser au salut de la paix consistait dans les conversations directes entre Vienne et Pétersbourg. On se rabattit sur cette fragile ressource.

Mais, dès le lendemain, M. Jules Cambon constatait qu'elle s'évanouissait à son tour. Le gouvernement allemand se dérobait à la demande d'agir auprès de l'Autriche, pour rendre possible une conciliation entre elle et la Russie. M. de Jagow, se substituant en quelque sorte au comte Berchtold, déclarait inacceptable pour le cabinet de Vienne une formule d'accord suggérée par M. Sazonoff. Puis, il prenait prétexte de la mobilisation partielle des Russes pour déclarer compromises les chances de toute intervention. Enfin, faisant prévoir l'imminente mobilisation allemande, il laissait entendre que les chefs militaires lui mettaient l'épée dans les reins, « tout retard étant

une perte de force pour l'armée allemande ». Même avis était donné à M. Jules Cambon par l'ambassadeur d'Espagne, qui tenait de M. Zimmermann que l'état-major poussait à la roue et pressait de mobiliser.

Pourtant l'état-major ne s'était pas fait faute de prendre toute l'avance possible sur le décret de mobilisation. De toutes les villes où nous avions des consuls, arrivait à notre ambassade la nouvelle de mouvements de troupes et de mesures préliminaires à une entrée en campagne. « J'ai les plus fortes raisons de penser, écrivait M. Jules Cambon, que toutes les mesures de mobilisation qui peuvent être réalisées avant la publication de l'ordre général sont prises ici, où l'on voudrait nous faire publier notre mobilisation les premiers pour nous en attribuer la responsabilité. » Un journal, généralement bien informé, avait même publié l'ordre de mobilisation ; et, renseignements puisés à bonne source, on apprenait que la décision de le lancer avait effectivement été prise, puis contremandée au dernier moment.

***

Le 31 juillet, l'Autriche parut disposée à causer avec la Russie dans un esprit moins intransigeant. Mais, précisément ce jour-là, M. de Jagow pria M. Jules Cambon de le venir voir Il lui annonça en même temps la proclamation de « *l'état de danger de guerre* » et l'envoi à la Russie d'un ultimatum. Il l'avertit aussi que l'ambassadeur d'Allemagne à Paris venait d'être chargé de demander au gouvernement français quelle attitude il comptait adopter. Ces communications entendues, M. Jules Cambon s'était levé pour sortir et se dirigeait vers la porte, accompagné par M. de Jagow : « Savez-vous, lui dit-il en s'arrêtant devant une fenêtre, que vous allez à une guerre avec l'Angleterre ? — Non, répondit M. de Jagow. — Je crois être, reprit M. Jules Cambon, un des hommes en Europe qui sont le mieux renseignés sur ce qui arrivera en Angleterre et je vous dis que vous marchez à la guerre avec elle. — Vous vous trompez », maintint M. de Jagow. Et les deux interlocuteurs se séparèrent sur cet échange de prévisions contradictoires. En sortant de la *Wilhemstrasse*, M. Jules Cambon s'arrêta chez son collègue d'Angleterre et lui répéta ce qu'il venait de dire au ministre. « Ce que vous lui avez dit est ce

que je crois qui arrivera, observa Sir Edward Goschen. Mais je ne suis malheureusement pas encore autorisé à le déclarer. »

Les Allemands n'avaient jamais pu se résoudre à admettre que l'Angleterre leur fît la guerre. Les déceptions que l'attitude du gouvernement britannique leur avait infligées dans des crises, il est vrai, moins tragiquement graves, comme celles d'Algésiras et d'Agadir, ne leur avaient pas servi de leçon. Ils étaient convaincus que, les ressources de la diplomatie épuisées, le cabinet anglais reculerait devant le recours aux armes contre l'Allemagne. Ils faisaient fond sur un désir d'entente avec eux et sur un pacifisme dont des négociations, avortées, mais poussées assez loin, leur avaient fourni des preuves réitérées de 1912 à 1914. Et, enfin, ils s'imaginaient faire jouer en leur faveur, dans la cité, dans la société de Londres, à la cour de Saint-James, des ressorts dont ils s'exagéraient l'effet. Rien de tout cela n'empêche, d'ailleurs, que leurs plans n'eussent pu changer, s'ils avaient été détrompés plus tôt.

Après avoir appris l'ultimatum de l'Allemagne à Saint-Pétersbourg, M. Jules Cambon avait écrit que cet acte était « significatif de sa politique belliqueuse ». « Si l'Allemagne, avait-il dit, ne désirait pas la guerre pour son propre compte, il est incompréhensible qu'elle envoie un ultimatum à la Russie. » Ne pouvant plus douter désormais de ce qui les attendait à bref délai, l'ambassadeur de France et le personnel de son ambassade commencèrent leurs préparatifs de départ. Le 31 juillet, M. Jules Cambon passa chez son banquier, M. Bleichroeder, et s'y munit d'une petite provision d'or. Bien lui en prit : on verra bientôt pourquoi. Le 1er août, fut décrétée la mobilisation générale de l'armée et de la flotte allemandes. Le 2, la guerre fût déclarée par le gouvernement allemand au gouvernement russe et l'ambassadeur de Russie, M. Sverbeief, reçut ses passeports : il venait à peine de rentrer de congé ; son dernier séjour à Berlin avait duré moins d'une semaine. M. Jules Cambon fut prendre congé de lui à la gare et eut la curiosité intéressée de visiter le train spécial mis à la disposition de son collègue russe ; c'était un train de voitures de wagons-lits, très confortables. Notre ambassadeur en conclut qu'il serait traité de la même manière, quand viendrait son tour. En attendant, quittaient précipitamment Berlin ou d'autres villes d'Allemagne toutes les personnes, même et

surtout royales, qui avaient quelque accointance avec l'Empire russe : la reine douairière de Grèce, dont le train chauffait près de celui de M. Sverbeief, l'impératrice mère de Russie. Ce même jour, éclatèrent les premiers coups de fusil sur la frontière française, ou plutôt sur le sol même de la France, avec laquelle l'Allemagne n'était pas en état de guerre.

A partir de ce moment, les télégrammes chiffrés de Paris continuèrent bien à être délivrés à notre ambassade, mais lui parvinrent brouillés. Le déchiffrement n'en fut plus possible qu'avec une perte de temps considérable et avec des lacunes, c'est-à-dire sous réserve d'erreurs sur le sens. Notre ambassadeur, incertain de ce qui se passait en France, devait donc être d'autant plus attentif à ne rien dire à Berlin qui pût contredire Paris. Heureusement, notre cause était pure et, dans ce cas-là, le proverbe connu, « il n'y a que la foi qui sauve », peut être tranformé en celui-ci : « Il n'y a que la bonne foi qui sauve. » La précaution de brouiller les messages chiffrés qu'un gouvernement éventuellement ennemi adresserait à son ambassade à Berlin faisait sans doute l'objet d'une de ces consignes, qui avaient dormi pendant des années dans les tiroirs de quelque administration d'Allemagne, où il est de tradition d'avoir des plans faits d'avance pour toutes les circonstances et où tout s'exécute *planmässig* : mot intraduisible en français, ni par l'adverbe méthodiquement, ni par l'adverbe régulièrement.

Le 3 août, M. de Jagow vint voir M. Jules Cambon à l'ambassade, à onze heures du matin, et lui annonça qu'il recevrait ses passeports dans la journée : l'Allemagne déclarait la guerre à la France. « Vous croyez à la victoire? interrogea notre ambassadeur. — Naturellement. — Mon avis est que vous serez déçus. Le vainqueur n'est généralement pas celui qui s'attendait le plus à l'être. Je l'ai dit jadis à Kiderlen. »

M. de Jagow, qui n'avait pas cru devoir s'arrêter à pareille considération, pensa sans doute qu'il était trop tard pour commencer. Il parla d'un prétendu vol d'avions français sur Nuremberg et Coblenz, et justifia par cette invention la déclaration de la guerre. M. Jules Cambon protesta de l'invraisemblance du fait ; il riposta par les violations de la frontière française du nord-est et le meurtre du caporal Peugeot en territoire français. Une protestation écrite venait d'être envoyée par lui à la *Wilhelmstrasse*, sur la base des renseignements, — exacts

ceux-là, — que Paris lui avait télégraphiés. M. de Jagow n'avait pas encore lu cette note. M. Jules Cambon en fit chercher la minute au secrétariat et la lui mit sous les yeux. A l'attaché qui en apporta le texte dans le bureau de l'ambassadeur, — un tout jeune homme, nommé Francez, — était réservé le sort de tomber au champ d'honneur quelques semaines plus tard, un des premiers de ceux que la guerre prit à la Carrière et ne lui rendit pas.

Pendant cette suprême conversation de M. Jules Cambon avec M. de Jagow, des manifestants, dont on voyait les attroupements par la fenêtre entr'ouverte du cabinet de l'ambassadeur, poussaient des cris hostiles à la France, sur le *Pariser Platz*. Les désignant du doigt à son visiteur : « Quand tout cela finira-t-il? » interrogea M. Jules Cambon.

Alors se posa la question de l'itinéraire que suivrait l'ambassade pour être rapatriée. Les hypothèses les plus pessimistes, et par conséquent les plus désobligeantes pour le gouvernement allemand, n'eussent jamais pu faire supposer qu'une question aussi simple pût être aussi longuement débattue ni aussi mal résolue. M. Jules Cambon avait espéré être reconduit à la frontière française. On lui objecta que la concentration des troupes retarderait à l'excès la marche de son train. Il demanda alors à être conduit à la frontière belge. Mais, pour des raisons aussi évidentes que nécessaires à ne pas exprimer, le gouvernement allemand ne se souciait nullement de diriger l'ambassadeur de France du côté de la Belgique, que les troupes du Kaiser étaient sur le point d'envahir. Probablement la même objection s'opposa-t-elle à ce qu'on lui fît prendre la direction de la Hollande, bien que l'ambassadeur d'Angleterre et le ministre de Belgique fussent précisément conduits à cette frontière-là. Toutes les deux heures, pendant les journées du 3 et du 4 août, un fonctionnaire de la *Wilhelmstrasse*, M. de Langwoerth, personnellement très bien connu de M. Jules Cambon, se présenta à l'ambassade pour traiter de cette importante affaire, chaque fois avec des instructions différentes. La France, la Belgique et la Hollande écartées, M. de Langwoerth, au nom de M. de Jagow, annonça à M. Jules Cambon qu'il serait conduit à la frontière autrichienne. M. Jules Cambon s'opposa à être acheminé sur l'Autriche, où son personnel et lui-même, n'étant là que de simples particuliers, pourraient

être internés et où une mobilisation générale en cours rendrait en tout cas leur rapatriement très long. Il n'y consentit à la rigueur que si lui et sa suite étaient mis en possession d'un sauf-conduit du gouvernement autrichien. Mais il demanda, faute de mieux, à être dirigé sur la Suisse : la distance, lui répondit-on, était bien grande : pourtant on verrait.

Pendant ces pénibles pourparlers, le mandataire du gouvernement allemand exclut lui-même que la sortie s'opérât par le Danemark, afin, dit-il, d'épargner aux partants le trajet maritime entre Copenhague et la France. Or, c'est précisément à la solution danoise que le gouvernement devait s'arrêter dans la journée du 4 août. Mais quand, le 3 août à six heures du soir, ses passeports furent apportés à M. Jules Cambon, la voie de la frontière suisse fut celle que M. de Longwoerth lui assura qu'on lui ferait prendre.

* * *

Ces deux dernières journées de leur séjour à Berlin furent extrêmement éprouvantes pour les Français, sans en excepter les diplomates. Dans la soirée du 3 août, à 7 h. 30, M. de Lancken, alors en service à la *Wilhelmstrasse*, se présenta à l'ambassade. Il venait prier l'ambassadeur d'interdire à ses secrétaires et attachés de fréquenter les hôtels où ils avaient coutume de prendre leurs repas, le *Bristol* et le *Kaiserhof*, afin qu'ils ne s'attirassent pas de désagrément de la part des habitués de ces restaurants, ou même de la domesticité, et qu'ils ne s'exposassent pas au refus de les servir. Ils étaient donc, fit observer M. Jules Cambon à M. de Lancken, condamnés à se rendre dans des restaurants de second ordre, où, la clientèle étant encore plus mal élevée, les incidents seraient encore plus probables. L'ambassadeur tourna la difficulté en invitant tout son monde à sa table. Mais c'était sortir d'une difficulté pour tomber dans une autre. Car le cuisinier de l'ambassade ne put plus se faire livrer quoi que ce fût chez les fournisseurs. M. Jules Cambon fit téléphoner à l'hôtel Bristol, dont le gérant était un Belge, pour se faire envoyer les vivres nécessaires à sa subsistance et à celle de son personnel. La direction de l'hôtel eut besoin, pour s'y risquer, de l'autorisation du ministère des Affaires étrangères.

M. Jules Cambon eût désiré, avant de partir, causer person-

nellement avec le chancelier, avec qui il avait été très lié. M. de Jagow l'en dissuada. Pareille entrevue n'aurait pu, objecta-t-il, qu'être pénible aux deux, sans utilité pour aucun. Le 4 août, le chancelier fit au Parlement la déclaration, restée célèbre, sur l'invasion de la Belgique et la violation de sa neutralité. Seulement alors et dans l'après-midi de ce jour-là, M. Jules Cambon fut informé de la frontière à laquelle lui et les membres de son ambassade seraient conduits : celle du Danemark. Ironiquement, il demanda si on le mettrait dans une forteresse, au cas où il refuserait la voie du Danemark ; puis, pour en finir, il se décida à accepter, mais protesta par écrit qu'on le traitait « en prisonnier ». Il lui fut notifié en même temps que personne, sans en excepter lui-même, n'aurait droit qu'à une malle, pour tout bagage. Le départ fut fixé à dix heures du soir. Un instant avant, tout le monde franchit, pour la dernière fois, le seuil de l'ambassade du *Pariser Platz* et la file des automobiles s'ébranla.

De la place à la gare, c'était un déploiement extraordinaire de forces de police, un service d'ordre imposant : il n'avait pas paru en falloir moins pour protéger contre la vindicte publique l'émigration d'une poignée de diplomates français. Et la précaution n'était pas superflue. Empêchés de se porter vers l'ambassade ou sur le passage du nocturne cortège, les manifestants s'étaient rabattus sur l'hôtel Bristol. L'ambassadeur d'Espagne et quelques autres diplomates, qui y avaient dîné, y furent bloqués par la manifestation et ne purent aller dire adieu à M. Jules Cambon sur le quai de la gare. Là se trouvèrent cependant plusieurs chefs de mission, dont l'ambassadeur des États-Unis, M. Gérard. Celui-ci a loué, dans ses mémoires, ce qu'il appelle *M. Cambon's composure*, à la minute solennelle où notre ambassadeur quitta le sol devenu ennemi. *Composure* n'a pas d'équivalent exact en français ; approximativement, le mot signifie bonne contenance. Pour faire bonne contenance, M. Jules Cambon avait la meilleure des raisons : une conscience tranquille, pour lui-même et pour son pays.

Le train mis à sa disposition se composait de voitures ordinaires, sans wagon-restaurant ni wagons-lits. Cependant le trajet devait durer plus de vingt-quatre heures, l'itinéraire le plus long ayant été choisi pour gagner la frontière danoise et le trajet s'effectuant, en outre, avec une extrême lenteur. Rien

n'avait été prévu pour fournir aux voyageurs la moindre nourriture. A l'une des stations où le train stoppa, la foule poussa des cris hostiles, des femmes en costume d'infirmières, qui servaient une cantine de gare, sur le quai, criant plus fort que les hommes et tendant le poing vers les wagons.

Au passage du canal de Kiel, la troupe envahit les compartiments, dont les fenêtres furent fermées et les stores baissés; défense fut faite à quiconque de se lever de sa banquette et de toucher à un sac de voyage; à la porte de chaque compartiment, du côté du couloir, fut placé un factionnaire, revolver au poing et le doigt sur la gachette. Parmi les personnes soumises à ce traitement se trouvaient des femmes et des enfants. « Cette fois, pouvait écrire M. Jules Cambon à M. de Jagow dans une ultime protestation, j'ai été traité en prisonnier dangereux. » A la dernière station allemande, vers onze heures du soir, l'officier de la Garde impériale qui avait le commandement du convoi, le major von Rheinbaben, vint avertir l'ambassadeur que le train ne continuerait pas sa marche jusqu'à la première station danoise, s'il n'en payait pas le prix. M. Jules Cambon offrit de payer par un chèque sur la banque Bleichroeder : ce mode de paiement ne fut pas admis. L'ambassadeur versa alors les pièces d'or dont il s'était muni avant son départ de Berlin et, pour parfaire la somme exigée, qui s'élevait à peu près à 5000 francs de l'époque, organisa une collecte parmi ses compagnons de route. Après quoi, n'y ayant rien à quoi il ne pût s'attendre, il demanda au major von Rheinbaben, tenu à ne pas sortir d'Allemagne, sa parole d'honneur de soldat et de gentilhomme que le train poursuivrait bien jusqu'au territoire danois. Elle lui fut donnée. Il exigea en outre d'être accompagné jusqu'au même point par un fonctionnaire de la police, qui voyageait à sa suite depuis Berlin. Ainsi atteignit-il le sol du Danemark. En y échangeant contre la condition de simples particuliers les immunités spéciales qui les avaient si mal couverts en Allemagne, M. Jules Cambon et le personnel sous ses ordres ne perdirent pas au change.

Un train, préparé par les soins du gouvernement danois, les amena à Copenhague, où ils furent reçus par le ministre de France, M. Edmond Bapst. Le Roi accorda audience à M. Jules Cambon et compatit, dans les sentiments d'un homme d'honneur, aux conditions inattendues dans lesquelles un

ambassadeur et sa suite avaient été évacués d'Allemagne et conduits à l'une des frontières allemandes les plus éloignées qui fussent de la France. A la Cour se trouvait alors la princesse Waldemar, fille du duc de Chartres : cette charmante princesse témoigna, auprès de M. Jules Cambon, du plus émouvant attachement à sa patrie d'origine. Mais la notion d'un danger tout proche, tenant au voisinage de l'Allemagne, était présente à l'esprit de tous les Danois qui avaient quelque responsabilité dans les affaires de leur pays. Elle leur faisait sentir la nécessité d'une extrême circonspection pour prévenir tout prétexte à un empiètement quelconque des Allemands aux dépens du Danemark et soustraire leur petite nation à un sort plus ou moins analogue à celui de la Belgique.

A Copenhague se sépara de M. Jules Cambon son attaché militaire, le colonel Serret. Impatient de prendre part aux opérations, ce brillant officier s'embarqua directement pour l'Angleterre, avec un passeport au nom d'un négociant anglais. Il devait tomber glorieusement, l'année suivante, à l'Hartmannwillerskopf.

L'ambassadeur et ses autres compagnons de route poussèrent jusqu'en Norvège, pour s'embarquer à Bergen à destination de l'Écosse. A Christiania, le Roi tint à recevoir M. Jules Cambon et jugea sévèrement les procédés dont il avait été l'objet. Par le seul fait que la Norvège était déjà plus loin de l'Allemagne, les esprits y étaient plus libres et échappaient à l'inquiétude qui tourmentait le Danemark. De Bergen à Leith, le trajet maritime s'effectua sans incident, grâce aux précautions prises par l'Amirauté britannique pour protéger la navigation du paquebot, dont un bâtiment de guerre éclaira la route. Par Édimbourg continua la pérégrination à travers des villes, où ce qui aurait pu étonner le plus M. Jules Cambon était de s'y voir. Londres fut la dernière étape de son voyage imprévu. Il y retrouva son frère et, dans leur mutuelle affection, la sensation d'être au bout de ses peines. Le roi George n'avait pas attendu de le voir et de l'entendre pour exprimer son dégoût du traitement qu'il avait subi. Une quinzaine de jours après avoir quitté Berlin, il débarquait à Calais.

Ainsi finit l'exode d'une ambassade française en Allemagne.

* * *

LES CARNETS DE CARPEAUX

Le 16 mars 1863, Jules et Edmond de Goncourt se trouvaient chez leur ami, le critique d'art Philippe Burty, quand se présentèrent, dans la soirée, trois jeunes artistes, dont l'un fixa leur attention. Celui-là « avait une tête taillée à la serpe, la tête rude et grossière d'un carrier, avec des moustaches de sergent de ville et des yeux rudement brillants ». Il se nommait Carpeaux, et le groupe d'*Ugolin*, depuis quatre ans, l'avait révélé à Paris. En ce moment même, il escaladait chaque jour les échafaudages qui enserraient jusqu'au faîte le pavillon des Tuileries donnant sur la Seine, vers lequel son bas-relief de *Flore*, encore emprisonné dans la loge de bois où il travaillait, allait faire se lever tous les regards ; et la commande lui avait été confiée d'un groupe destiné à l'Opéra, qui serait *la Danse*. Un jour, enfin, devait venir, où ces mêmes Goncourt diraient du sculpteur disparu, — témoignage confirmé par l'admiration unanime en ce centenaire de sa naissance où nous sommes, — qu'il avait été « le plus grand artiste français de la seconde moitié du XIXe siècle ».

Vite liés avec Carpeaux, ils connurent sa méthode de travail et purent apprécier combien elle se rapprochait de la leur : « C'est un artiste capable de faire un croquis en omnibus », écrivent-ils le 3 septembre 1865. A coup sûr, ce soir-là, dans le train qui les ramène ensemble de Saint-Gratien, où ils ont passé la journée chez la princesse Mathilde, le sculpteur a-t-il sorti de sa poche le carnet qui s'y trouve tou-

jours, entamé par les deux bouts, couvert de dessins rapides, et remplacé par un autre avant d'être entièrement rempli.

Autant que le *Journal* des romanciers naturalistes, l'ensemble de ces carnets, aujourd'hui au musée de Valenciennes, est le vivant reflet d'une époque, et présente un miroir du monde. Incomparable document autobiographique, par surcroît, les éléments d'une sûre information s'y trouvent, — encore que, souvent, à l'état d'indications, dont il faut posséder la clef. Il est indispensable d'avoir déjà fréquenté Carpeaux et de savoir le comprendre à demi-mot, pour déchiffrer les premiers jets de ses esquisses et sa fiévreuse écriture. Mais ces broussailles écartées, quels jalons dans sa vie, quels points de repère, quelle contribution à la connaissance du prodigieux créateur né il y a un siècle, l'année où mourait Beethoven !

Dans une vitrine, les voici : cent six carnets de toute dimension, susceptibles toutefois, même les plus grands, d'entrer dans la poche, — en la forçant un peu, au besoin. Du même format oblong, par exception, les dix premiers sont des albums à l'italienne, munis de fermoirs en métal anglais, dont l'un parfois sauta, et fut remplacé par un simple fil de fer. Puis, à partir de 1853 environ, l'infinie diversité commence : recouverts de toile grise ou de maroquin rouge, de papier marbré ou de soie verte, épais ou minces, ne tenant pas plus de place qu'un petit livre de prières, voire qu'une boîte d'allumettes, aptes à se glisser dans le gousset sans le déformer, ou, sans la gonfler, sous une redingote strictement boutonnée, l'un fut acheté à Valenciennes, chez Descamps, « rue du Quesnoy, 28 », au temps où le jeune sculpteur exécutait chez Foucart le bas-relief de *la Sainte-Alliance* ; un autre, à Rome, chez Ferrini, piazza Colonna; et l'étiquette d'un troisième porte : « Papeterie et lithographie D. Leroy, rue des Petites-Écuries, Compiègne. » Certains sont des agendas, certains même, totalement dénués d'élégance, carnets de blanchisseuses oubliés chez Carpeaux et dont il se servit sans plus de façon, ne peuvent provenir que de l'épicerie du coin.

Comme autant de témoins, ils nous font pénétrer dans la vie de Carpeaux, assister à cette furie de travail parfois mêlée d'une fièvre de plaisir, depuis le temps, où, pâle et maigre enfant, admirateur passionné des maîtres, il copie leurs œuvres dans les musées, jusqu'au jour où, à force de persévérante

énergie, il en devient un lui-même ! Et qu'à bon droit il peut inscrire sur une page telle devise latine retenue, *Per ardua surgo*, le seul épisode du bas-relief d'*Abd-el-Kader* le prouverait (1) ! Nous verrons s'éclaircir cette histoire significative et jusqu'ici tant soit peu mystérieuse, grâce à l'un de ces carnets, et aux lettres écrites vers le même temps à M. Delerue.

Ce qu'il considérait comme son plus précieux trésor ne quitta jamais l'artiste « Ce carnet appartient à Carpeaux, sculpteur, 9, rue de l'Est. Celui qui le trouvera est prié de le rapporter à son adresse. Il en recevra une récompense digne de son action. » (N° 7.) Et encore : « Ce carnet appartient à J.-B. Carpeaux, 235, faubourg Saint-Honoré, Paris. Vingt francs de récompense à celui qui le rapportera. » (N° 45.) Ces inscriptions décèlent sa crainte de les perdre.

Dans ses dernières années, au cours des répits partiels que lui laissait la maladie, il les avait constamment à sa portée, les revisant et les étiquetant, y inscrivant parfois de sévères appréciations sur les premiers essais de sa jeunesse. C'est en exécution de son vœu le plus cher qu'ils sont conservés au musée de Valenciennes (2).

PER ARDUA SURGO

En octobre 1844, à dix-sept ans, Carpeaux vient d'entrer à l'École des beaux-arts, et il est soutenu par un de ses parents, Victor Liet, qui, voisin de Rude, rue d'Enfer, le fait entrer la même année dans cet atelier, une grange au vrai, mais dont un plâtre de la *Marseillaise* à la bouche terrible occupe le mur du fond.

Il a fait de celle-ci un dessin que possède le Louvre; c'est la grande admiration du sculpteur débutant. Il subit toutefois pour une part égale l'influence d'un tout autre artiste, Valenciennois comme lui et son proche cousin, l'auteur oublié du fronton de la Madeleine, Henri Lemaire. A la première page du carnet qui,

(1) Numéro 32.

(2) Ils furent inventoriés en 1881, par une commission locale dont faisait partie l'un des intimes de Carpeaux, l'avocat Foucart, et numérotés d'une façon quelque peu arbitraire : par exemple, le carnet qui porte aujourd'hui le chiffre 7 avait été rangé par Carpeaux sous le numéro 25. — Nul historien d'art, à ma connaissance, n'a jusqu'ici tiré parti de ce rare ensemble documentaire; je crois avoir été le premier à m'en servir.

dès lors, gonfle toujours la poche de l'élève des Beaux-Arts, on reconnaît la pécheresse agenouillée, le bel ange intercesseur auprès du Christ (1). Carpeaux s'est placé en face de l'église, rue Royale, et dérangé sans cesse par le mouvement des voitures, a fait un rapide croquis de ce qu'il veut un jour égaler.

Chez Rude, il s'était présenté en compagnie de Liet, pliant, lui chétif, sous le poids de son premier bas-relief, non pas *Joseph reconnu par ses frères* comme l'ont dit tous ses biographes à la suite de Chesneau (2), mais *la Coupe de Benjamin*, œuvre aujourd'hui disparue. J'ai été assez heureux pour retrouver dans le carnet n° 2 l'esquisse de cette œuvre qui provoqua l'intérêt du grand Bourguignon.

Naïf et innocent comme l'agneau, l'enfant se tient immobile au centre du groupe formé par ses frères, dont les attitudes expriment la surprise, la douleur, l'angoisse d'avoir à rendre compte à Jacob de la perte d'un second fils. L'officier égyptien qui a retrouvé la coupe dans le sac de Benjamin, debout auprès de lui et grave, la lui montre en l'interrogeant du regard. Sinon de la vie, il y a de l'émotion déjà dans cette œuvre, autant que l'esquisse échappée par bonheur à la destruction permet d'en juger. Une première fois, le jeune sculpteur mit tout son espoir en ce bas-relief, et ce ne sera pas la dernière jusqu'à l'*Abd-el-Kader*, jusqu'à l'*Ugolin*, jusqu'à *la Danse*, autant de témoignages de ses efforts acharnés ! Telle est la première marche, insensible et comme encore souterraine, de l'escalier lentement gravi dans l'ombre pour parvenir en pleine lumière.

Joseph, à son tour, dont la prodigieuse aventure est retracée en maints épisodes dans le carnet n° 1, soit qu'il explique le songe de Pharaon, soit qu'il abandonne son manteau à l'impudique Égyptienne, Joseph occupe la place centrale sur le bas-relief qui le représente reconnu par ses frères. A l'exception du doux visage de Benjamin, les autres expriment la stupeur et l'effroi, tandis que celui du tout-puissant ministre rayonne de sérénité et de miséricorde. Et ainsi semble-t-il préfigurer le Juste unique, l'Homme-Dieu absolvant la pécheresse tombée à ses pieds, tel que le plaça Henri Lemaire au milieu du fronton de la Madeleine.

(1) Carnet numéro 1.

(2) Voir *Carpeaux inconnu* (Van Oest éditeur; Paris et Bruxelles).

Mais ce ne sont pas les seules scènes de l'histoire de Joseph qui se retrouvent dans les premiers dessins de Carpeaux ; les deux Testaments y reparaissent commentés. Le carnet n° 1 nous montre ainsi, selon les pages où on l'ouvre, Adam et Ève chassés du Paradis terrestre par l'ange à l'épée de feu, Abraham bénissant Jacob qui, poussé par sa mère, lui apporte tout fumant le plat qu'il aime, Moïse recueilli sur le Nil par la compassion de la fille du Pharaon. Puis c'est une Nativité où ne sont oubliés ni les anges entr'ouvrant les cieux, ni les bergers que Joseph encourage du geste à s'approcher de l'Enfant, ni le bœuf et l'âne dont le souffle réchauffe les membres divins exposés à l'injure du froid. On sent que la vie intérieure de l'artiste adolescent s'est nourrie de ces scènes tendres ou sublimes, et qu'il ne les a pas considérées d'un œil indifférent, parce qu'il croit et qu'il prie, — lui naguère prêt à se faire prêtre. Ainsi, du commencement à la fin, la vie du Christ déroule ses miracles jusqu'aux épisodes de la Passion étudiés, peut-être, en vue d'un chemin de croix. Parmi ses œuvres de jeunesse, n'y eut-il pas quatre statues des Docteurs de la Loi exécutées pour une église d'Artois, Monchy-le-Preux, que la grande guerre vient de réduire en poudre avec tout ce qu'elle contenait?

Vers la fin de 1847, on trouve Carpeaux à Valenciennes, hôte de l'avocat Foucart pour qui il exécute un bas-relief humanitaire, *la Sainte-Alliance des Peuples*, inspiré du froid Lemaire — toujours — pour le moins autant que de David d'Angers.

Heureusement, le sculpteur n'a pas oublié ce conseil d'observer directement la nature trouvé dans *la méthode Jacotot*, l'un des livres prêtés par Liet, — et davantage sans doute dans son propre instinct. Deux carnets (nos 3 et 4) sur lesquels il a inscrit ces mots : « Croquis d'après nature, Valenciennes 1847-1848 », nous montrent, par exemple, un paysan à blouse portant sous le bras son parapluie refermé, ou une femme allant emplir son seau à la fontaine, et encore une jeune fille rêvant sous un berceau de verdure. Tout cela, malheureusement, tracé sur le papier glacé par une fine pointe, froidement linéaire et peu réel. L'élève des Beaux-Arts stylise malgré lui ; le *peplos* le hante, — l'ennuyeux *peplos*, osera dire Renan, — jusque dans ses essais de silhouettes féminines contemporaines ; si bien que la grisette prend des airs, quoi qu'elle en ait, de prêtresse

et même de vestale. Ce révolutionnaire a commencé par être terriblement académique, et l'on peut croire qu'il le fut d'abord avec conviction. Un peu plus tard, au contraire, il ne le demeurera plus que par calcul, en vue du prix de Rome : il quittera Rude parce « qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois », et que suivre les directives d'un membre de l'Institut, tel Duret, est pour lui « une question d'avenir et d'existence ».

Il écrit ceci de Paris, le 15 janvier 1850, à un autre ami valenciennois, l'architecte Dutouquet, dont il faut joindre le nom à celui de Foucart, et qui, guère plus âgé que Carpeaux, s'institua cependant son Mentor, — ce nom est bien dans le style de l'époque. Leur correspondance, telle qu'il m'a été donné de la publier (1), suffirait à attester que le génie est la longue patience que l'on a dite. Entré aux Beaux-Arts en 1844, Carpeaux avait osé tenter le prix de Rome l'année suivante : il ne devait l'obtenir qu'en 1854, après dix ans d'efforts véritablement surhumains.

Certains jours, il se rend dans les bibliothèques publiques. « Le mardi et mercredi, note-t-il dans le carnet n° 3, il n'y a pas ouverture à la bibliothèque de l'Institut. Les lundis et vendredis, on ne donne de livres que jusqu'à deux heures. » Il travaille aussi dans les musées, où, dès ses débuts il a copié la lente procession des vierges des Panathénées (2). Ainsi se rend-il peu à peu familière toute cette mythologie antique que l'École lui impose de traduire en œuvres. Et parfois une réussite se produit, la vie commence à palpiter. Dans une scène inventée plutôt que copiée, semble-t-il, où l'on voit une jeune femme s'arracher à l'étreinte d'un vieillard, son corps délicat montre déjà quelque chose de ce « gras des contours » qu'il n'aurait trouvé qu'à Rome, si nous en croyons les Goncourt. De même, dans le carnet qui porte cette inscription de la main de Carpeaux : « Commencement de dessins pris dans la nature. Valenciennes 1847-1848 », on rencontre d'expressives physionomies; et l'étude d'une jambe de femme, laissant voir la chair au-dessus de la jarretière dans un retroussis à la Fragonard, annonce déjà l'effrénée sensualité de *la Danse* (3).

(1) *Carpeaux inconnu.*
(2) Carnet n° 1.
(3) Carnet n° 5.

Quand il est à Paris, le jeune sculpteur loge rue de l'Est dans un galetas, couche sur des sacs de plâtre, use ses nuits à travailler à la lueur d'une lampe suspendue, et abîme son estomac en lui refusant le nécessaire. Parfois, heureusement, se produit la diversion d'un confortable séjour à Valenciennes ou aux environs. Il était installé chez Foucart quand il modelait le bas-relief de *la Sainte-Alliance :* il conçoit l'idée d'un autre, *un Poète de la Nature inspiré par les Muses des champs*, chez un cousin de Dutouquet, M. Delerue, fabricant de sucre au village de Raismes. Cette œuvre, aujourd'hui disparue sans qu'on en possède même un croquis, est reçue au Salon de 1852 ainsi que le buste de Mme Delerue ; mais Carpeaux a dû s'imposer trop de privations pour l'achever, il est tombé malade et a dû entrer à l'hôpital Cochin.

Cette même année, il croit toucher au prix de Rome. Son *Philoctète*, loué par Delécluze dans les *Débats*, a été remarqué par le jury. Aussi quels cris jette-t-il à Dutouquet quand il échoue ! « Maudit soit le jour où j'ai pris l'ébauchoir... je suis tombé entre les mains de la fatalité.. Qu'est-ce que j'ai donc fait à Dieu pour mériter de semblables épreuves? Faut-il que je meure à la tâche ou suis-je marqué au front du mot malheur? »

Douleur de l'homme du peuple qu'il est demeuré. On sent les soubresauts de son génie sous ceux de son cœur révolté. On lui fait injure et injustice ; il a des ennemis, il en est sûr. Pour les combattre, ce n'est pas assez de ces amis de province qui le soutiennent, de loin, dans les remous de Paris. Il veut pouvoir leur opposer, ici même, de puissants protecteurs; voilà longtemps qu'il y songe.

Un vieux proverbe lui revient en mémoire : Mieux vaut s'adresser à Dieu qu'à ses saints, et il vise haut, jusqu'au trône où vient de monter Louis-Napoléon Bonaparte.

ABD-EL-KADER OU L'APPEL A CÉSAR

Carpeaux était encore en loge, travaillant à l'œuvre qui ne devait pas lui ouvrir cette fois les portes de Rome, quand il avait reçu de M. Delerue une invitation à venir se reposer dans sa propriété de Raismes après le verdict prononcé. Il répondit :

Paris, ce 22 août 1852.

Mon cher monsieur,

Je suis très reconnaissant de l'offre que vous avez la bonté de me faire et je l'accepterais avec grand plaisir si mes projets et mes devoirs ne m'en empêchaient formellement. Je ne dois pas vous faire un mystère de ce qui me concerne. Voici mes projets : si je ne réussis pas dans mon concours, je me vois obligé de remplir quelques obligations envers des personnes qui ont bien voulu m'ouvrir un crédit afin de me donner la facilité de travailler à mon concours. Je dois à cet effet travailler en sortant de loge pour m'acquitter selon ma promesse. — En seconde idée, j'ai l'intention de faire un travail pour la prochaine exposition, et tout cela me demande du temps. Vous voyez, mon cher monsieur, que je suis tout à fait dans l'impossibilité de me rendre à votre invitation sans compromettre mes intérêts.

. . . . . .

Adieu, monsieur Delerue, je voudrais pouvoir vous serrer la main et vous dire combien je suis désolé de n'avoir pas fait tout ce que je croyais dans mon concours. Aussi, je suis furieux contre moi, car je ne puis rien espérer cette année. Je suis vraiment malheureux dans mes concours de Loges, et suis prêt à renoncer à tout ce qui concerne l'École des beaux-arts... (1).

Dans cette lettre que j'abrège, incorrecte de style et d'orthographe comme toutes celles de Carpeaux, une ligne est à retenir. Encore en loge, sans grand espoir de réussir, — par la suite, au contraire, l'article de Delécluze devait lui donner un espoir que suivit une violente déception, — il a, écrit-il, l'intention de faire un travail pour la prochaine exposition, c'est-à-dire pour le Salon de l'an suivant. Le sujet en est-il, dès lors, arrêté dans son esprit ? peut-être. En tout cas, après son échec de septembre, son dessein est net : l'œuvre nouvelle doit constituer un appel à César. Il s'agit, pour lui, de vaincre ou de périr.

Désireux d'attirer à toute force l'attention du souverain, la soumission d'Abd-el-Kader, telle qu'elle avait été entourée d'un certain éclat au palais de Saint-Cloud, lui parut propre à servir ce projet. On connaît ce bas-relief, dont le plâtre original est à Versailles : sur un fond de portique à la romaine, parmi des généraux attentifs et empressés, l'artiste a campé le prince-

(1) Les lettres de Carpeaux à M. Delerue, inédites jusqu'ici, nous ont été communiquées par le petit-fils de celui-ci, M. Georges Delerue, à qui nous exprimons nos remerciements.

président rendant la liberté à Abd-el-Kader agenouillé qui baise sa main. « Magnifique exemple de clémence, un trait de Plutarque habillé à la moderne », pensa Carpeaux sans nul doute. Et plus bas dans son for intérieur : « J'obtiendrai à la fois la faveur du prince et celle de la fortune. » Il ne fit, à vrai dire, qu'une œuvre d'école ; mais cet acte de volonté, en l'amenant d'un coup de talon à la surface, lui permit de respirer. Médiocre dans ses résultats, l'énergie déployée par Carpeaux à l'occasion de ce bas-relief fut inouïe.

Le travail était en train à la fin de novembre 1852, si nous en croyons une lettre écrite le 28 à Dutouquet : « Je suis à la recherche de mes costumes et de mes portraits, j'espère obtenir toutes mes audiences et surtout les séances des généraux qui doivent figurer dans mon bas-relief. Ma composition en sculpture est bien arrêtée... J'ai pris le plus de renseignements possible à Versailles et à la Bibliothèque... » Au début de 1853, un billet à M. Delerue tracé d'une main rapide montre Carpeaux affairé autour de la pressante réalisation de l'*Abd-el-Kader*.

Nous venons de le voir préoccupé d'obtenir des séances de pose des généraux qui doivent y figurer. De l'Empereur lui-même eut-il une audience ? c'est peu probable. Mais il dut l'entrevoir en quelque lieu public : un des carnets de Carpeaux nous montre, esquissé deux fois au crayon, puis tracé à l'encre, le portrait d'un personnage portant moustaches et impériale, qui ressemble beaucoup à Napoléon III. Or, ce carnet porte ces mots tracés de la main de Carpeaux : « Paris, *1853-1854*. Croquis divers (1). »

Et voici que, le 15 mai 1853, après deux visites au Salon où il est allé juger de l'effet du fameux bas-relief, Carpeaux écrit en même temps à Dutouquet et à M. Delerue des lettres enragées de douleur, rédigées presque dans les mêmes termes. Pour le comprendre, et l'excuser de ses violences de langage, il faut se souvenir de la vie qu'il mène depuis dix ans, toujours près de sombrer dans les vagues indifférentes de l'océan qu'est Paris. Que fût-il devenu si, parfois, il n'avait pu reprendre pied et respirer grâce à ses obligeants amis?

(1). Carnet n° 8.

Paris, ce 15 mai 1853.

Mon cher monsieur,

Je suis désolé du peu de bonheur que j'ai dans toutes mes œuvres! J'attendais, comme vous le savez, un certain succès avec mon bas-relief qui est au Salon, mais toutes mes prévisions seront effacées par la vengeance que l'on exerce sur moi avec acharnement. Figurez [-vous], mon cher monsieur Delerue, que mon œuvre est reléguée dans le coin le plus obscur, et dans la demi-teinte la plus détestable qu'il soit possible d'imaginer, de telle sorte que je ne reconnaissais plus mon travail lorsque je me suis trouvé en face.

J'ai fait des réclamations, mais elles sont toutes inutiles. J'ai été trouver M. Lemaire pour le prier de vouloir bien me servir d'appui dans la demande que j'ai adressée au directeur, M. le comte de Nieuwerkerke, mais il m'a refusé (ce que j'attendais). Cependant, il m'a promis d'aller le voir et de lui laisser un mot s'il ne le rencontrait pas.

Ce matin, je me suis transporté de nouveau à l'Exposition sous le prétexte de réparer quelques dégradations faites à mon bas-relief. Là je rencontrai M. le directeur à qui j'adressai mes plaintes. Ce monsieur, ou plutôt ce gredin, est venu me soutenir que mon œuvre était parfaitement placée et que mes réclamations étaient inutiles.

Je me sentais disposé à me disputer avec lui et même de l'injurier (*sic*), mais la raison m'a fait concentrer la vengeance qui me ronge le cœur.

En attendant, je ne sais comment j'ai pu faire une bonne composition. C'est du moins l'avis des concurrents. Demain a lieu le jugement.

Recevez, mon cher monsieur, l'assurance de ma sincère affection.

J.-B. Carpeaux.

Les Goncourt ont dit de Carpeaux qu'il avait « des yeux d'ouvrier en colère » : il lui arrivait aussi, comme on voit, d'en avoir des expressions. Le sang vif de ses pères, carriers et maçons du Hainaut, n'a fait qu'un tour en lui devant son œuvre mal placée. Peut-il se douter qu'il dînera un jour, à la table de la princesse Mathilde, avec ce même directeur des Beaux-Arts qu'il voudrait couvrir d'injures, et que ce « gredin » accordera les honneurs du bronze à son colossal *Ugolin*?

Il y avait un post-scriptum à la lettre du 15 mai :

« Le jugement du premier essai pour l'admission aux Loges

vient d'être jugé. Je n'ai obtenu que le n° 4. J'espère mieux finir que je n'ai commencé. »

Mais non, Carpeaux, cette année-là encore, se vit refuser le prix de Rome, — qui, au reste, ne fut pas décerné, l'ensemble du concours ayant été jugé trop faible. Et le voilà qui se reporte avec fièvre à tout ce qu'il a mis de ses ambitions dans le bas-relief d'*Abd-el-Kader*.

On ne l'a pas vu au Salon, n'importe, il attirera ailleurs l'attention de l'Empereur et même de l'Impératrice. Au cours du voyage qu'ils entreprennent dans le Nord, en l'été de 1853, ils doivent s'arrêter à Valenciennes. Carpeaux l'apprend le 8 septembre ; le 13, il écrit à Dutouquet : « J'ai l'intention de faire emballer mon bas-relief d'Abd-el-Kader et de l'exposer dans une des salles du Musée. Là seulement j'aurai des chances d'être apprécié, surtout de l'homme auquel ce travail est destiné. »

La caisse, adressée au maire, M. Carlier-Mathieu, parvient sans encombre à Valenciennes, et Carpeaux y rejoint peu après son œuvre qui doit être placée, non dans les salles du Musée, que le couple impérial n'aura pas le temps de visiter, mais dans celle de l'Hôtel de ville où il doit être reçu. Une question, toutefois, s'est posée. Lemaire, l'artiste célèbre, membre de l'Institut, après avoir d'abord encouragé l'élève des Beaux-Arts dans sa tentative hardie, entend maintenant faire passer en première ligne son groupe de la *Prière des Orphelins*, et c'est celui-ci qui est finalement installé en face du trône. Tout ce que Carpeaux peut obtenir, c'est que le bas-relief, fruit de tant de peines, soit placé sur le palier au débouché du grand escalier qui conduit à la salle d'honneur.

Le 23 septembre, il y met la main lui-même avec une fiévreuse agitation, tandis que le Conseil municipal est allé en corps chercher les souverains à la gare, accompagné de quarante jeunes filles en robes blanches qui portent dans leurs cheveux des guirlandes de violettes de Parme. Vers une heure et demie de l'après-midi, des musiques militaires, puis des chœurs, se font entendre sous les fenêtres de l'Hôtel de ville. Avec tout le cortège, l'Empereur et l'Impératrice gravissent les marches de l'escalier, et avant de pénétrer dans la salle de réception, s'arrêtent quelques instants sur ce palier où le bas-relief d'*Abd-el-Kader* frappe leur vue. Ils demandent de qui est

cette œuvre, et on le leur dit. Mais à cette heure où la Fortune s'offre enfin à lui, Carpeaux n'est pas là pour la saisir. Encore sous le coup de la déception qu'il eut, de l'injustice qu'il estime lui avoir été faite, de sa colère contre Henri Lemaire, il s'est enfui de l'Hôtel de ville au moment où retentissaient les premières fanfares, et a eu « l'étrange idée de choisir un pareil moment pour aller s'enfouir chez le notaire Beauvois, un des adversaires acharnés de l'Empire, au fond d'une tabagie ténébreuse où ne parvenaient pas les bruits du dehors (1) ». — Ce Beauvois, c'est le « Vitellius de la basoche » ont dit les Goncourt, et dont le buste par Carpeaux est au Louvre.

Quand il apprend que le souverain a remarqué son œuvre et désiré le connaître, il accourt cependant, mais trop tard : le train impérial est reparti. Et voilà Carpeaux à sa suite, avec la caisse monumentale qui contient *la Soumission d'Abd-el-Kader*, le manquant à Lille, allant donner inutilement de la tête à Arras, le joignant enfin à Amiens. Le 29 septembre, le porche accueillant de la cathédrale s'ouvre à son œuvre, placée en dernier lieu dans une exposition locale que visite l'Empereur. Celui-ci s'étonne de retrouver dans la cité picarde l'œuvre qu'il remarqua à Valenciennes, et peut-être plus encore de voir surgir auprès d'elle le maigre et fiévreux jeune homme. Aux premiers signes de sa bienveillante attention, celui-ci s'est élancé :

Sire, dit-il, le maire et le Conseil municipal de la ville de Valenciennes m'ont informé de l'intérêt que vous avez daigné porter à mon œuvre lors de votre réception dans la localité.

Je viens, Sire, vous faire juge de mon travail qui est traduit sur des actes que vous avez accomplis. Si vous trouvez mon œuvre digne de mériter une récompense, daignez me l'accorder, je vous en prie, car je saurai la porter dignement en traduisant vos actes du passé par des œuvres dignes de vous.

Cependant, Sire, si je n'atteins pas ce mérite à vos yeux, daignez m'encourager dans la voie nouvelle que j'ai embrassée, en me faisant la commande de ce bas-relief en marbre ou en bronze.

A cette harangue embarrassée et balbutiante, encore qu'apprise par cœur, l'Empereur répond brièvement avec bonté :

(1) Note manuscrite de l'historien valenc ennois Émile Carlier (communiquée par son petit-fils du même nom).

— Ah ! c'est vous qui avez fait cela, c'est bien, fort bien. L'Impératrice et moi, nous avons vu cela à l'Hôtel de ville de Valenciennes. Adressez la demande au ministre d'État, je lui parlerai de vous.

Mais qu'accorde-t-il ainsi ? Une commande ou un simple espoir ? L'audacieux jeune homme ne craint pas de demander des précisions ; et Napoléon III, un peu agacé peut-être, lui répond :

— Puisque je l'ai dit et que je vous l'ai promis.

Le couple impérial ne s'est pas éloigné d'une minute que Carpeaux, radieux, sort de sa poche le carnet sur lequel il a griffonné sa requête au souverain, et, pour plus de sûreté, enregistre à la suite une réponse déjà gravée dans sa mémoire.

C'est là que je les ai retrouvées toutes deux (1).

En tournant la page, une esquisse au crayon apparaît, une scène où, avec l'Empereur et l'Impératrice, la reconnaissance joue un rôle. Debout, auprès d'un malade couché sur un lit de misère, ils le regardent avec bienveillance, et celui-ci baise la main de l'Impératrice comme pour la remercier d'un bienfait reçu.

On peut croire que Carpeaux s'est ainsi représenté lui-même, au terme d'une période de sa vie consumée jusque-là en vains efforts, et dont l'a sorti la faveur impériale. A partir de cette date, son existence émerge de l'ombre ; il y a place désormais au soleil pour le fils du maçon, destiné à devenir le sculpteur attitré de la Cour. On ne sait quel mauvais sortilège, — il dut le croire, — est rompu par le miracle d'énergie que représente, du début à la fin, l'histoire du bas-relief d'*Abd-el-Kader* ; c'est pourquoi cette œuvre si quelconque, si éloignée des conceptions futures de Carpeaux, a, dans sa vie, une si grande importance. Dernière brasse d'un malheureux en lutte avec les flots depuis un temps qui lui parut une éternité : tel Ulysse, le voici enfin abordant sur la plage dorée, où des vierges, semblables aux déesses, nouent leurs danses.

L'ÉCLAIR DE LA VIE

En septembre 1854, *Hector et Astyanax*, œuvre où respire une mâle jeunesse mêlée à la gravité du sentiment paternel, ouvre à Carpeaux les portes de la villa Médicis.

(1) Carnet n° 6. Il porte ces mots, écrits de la main de Carpeaux : « Valenciennes. Très peu de croquis. Tous nuls. »

Il ne s'y rendit pas tout de suite. Un carnet étiqueté : « Rouen. Jean Goujon et divers. 1854 », nous révèle un voyage. Dans la cité normande il copie, outre les élégantes figures du grand sculpteur de la Renaissance, la statue de Corneille, par David d'Angers, et note les monuments qui l'ont frappé : « Église Saint-Ouen. Chapelle de Bonsecours. Maison natale de Corneille. Musée. Le port. Cathédrale. Palais de justice. Hôtel du duc de Bourgogne. Notre-Dame. Saint-Laurent. » Dans le même carnet, un curieux dessin semble reproduire le cauchemar d'une mauvaise nuit : enterré vivant, un homme soulève à demi la lourde pierre du sépulcre au-dessus duquel un saule pleureur jette son ombre romantique (1).

Il est certain qu'à cette époque la santé de Carpeaux inquiéta ses amis, d'autant qu'il souffrit d'une ophtalmie assez grave. L'excellent M. Delerue lui écrivit à ce sujet, et reçut cette réponse :

Ce 10 juillet 55.

Mon cher monsieur Delerue,

L'écho de ma maladie n'est que trop vrai, il y a près de quatre mois que je souffre d'un mal d'yeux qui a compromis ma vue, j'ai été deux mois complètement aveugle. Je dois mes souffrances aux médecins, car le début du mal n'avait rien de grave.

Heureusement pour moi, j'ai trouvé un médecin qui a compris l'erreur de ses confrères et qui m'a rendu la vue.

Je suis en ce moment hors de danger.

Mes yeux se refusent à vous en dire davantage, sauf les engagements que j'ai à remplir envers vous, ce qui me tourmente beaucoup.

. . . . . .

Sorti de cette épreuve, plus cruelle pour un sculpteur que pour quiconque, Carpeaux songea enfin à se rendre à Rome ; et le carnet n° 8, qui porte l'indication des départs de bateau de Marseille pour Civita-Vecchia, nous apprend qu'une partie du trajet s'effectua par mer. Arrivé à la villa Médicis seulement dans les derniers jours de janvier 1856, il avait eu le temps de mûrir le programme des études qu'il comptait y poursuivre. Le voici, révélé par le carnet n° 14.

(1) Carnet n° 6.

Projets d'études Rome

Anatomie de l'homme, de la femme, de l'enfant, du cheval, du chien, etc. — Ostéologie de l'homme, lutte (?) des squelettes. — Types et caractères à étudier. — Voir les mœurs des mendiants, brigands, etc. — *Peintures Michel-Ange.* — Étude des différents âges. — Rêves et variétés de nature. — Entretenir des relations avec le général Damas, pour voyager dans les pays orientaux. — Dessiner et peindre les meilleurs croquis de nature.

De fait, ses carnets d'Italie concordent avec son programme, et attestent la ténacité qu'il apporta à l'exécuter point par point. En voici un dont l'étiquette porte cette inscription autographe : « Rome. Dessins pris dans la rue » (1). Les têtes d'expression y foisonnent, *lazzaroni* déguenillés, hommes nerveux maîtrisant des chevaux, jeunes Romaines graves et robustes. Telle est *la Palombella*, cette fille du peuple qu'il aima passionnément et dont le buste, beau comme un antique, montre le fier profil.

Quelques indications, de la main de Carpeaux, toujours, sont significatives : « Antiques. Phidias. — Rome. Abattoirs. — La mer. Chevaux. Scènes de la rue » (2). Une vieille moissonneuse chargée d'une faux chemine le long des épis demeurés debout, comme une image de la mort (3). Et à la dernière page du même carnet, ce croquis à peine indiqué d'un enfant écoutant la mer sonner dans une coquille : c'est pourtant la première idée du fameux *Petit pêcheur napolitain.*

Dans l'été de 1856, il s'est rendu à Naples, en touriste, peut-on dire déjà après Stendhal, et une dose excessive de calomel l'y a mis à deux doigts de la mort. Je cueille cette phrase romantique jetée avec des points de suspension sur le carnet n° 13 : « Empoisonné à Naples, seul, sans espoir de revoir ma patrie, avant de mourir, je jetais sur le rivage un regard... » — Fut-ce alors que lui apparut l'enfant vif et gamin, comme un souvenir de sa propre enfance à Valenciennes, mais combien plus heureux sous le tiède climat? Quoi qu'il en soit, élaborée durant l'année 1857, l'œuvre est exposée à Paris en 1858, et le

(1) N° 10. Élégant carnet anglais recouvert de cuir rouge et fermé par une courroie.

(2) N°s 31, 23, 25.

(3) N° 11.

Petit pêcheur, en qui l'Institut crut reconnaître « un jeune berger », eut assez de succès pour être traduit en bronze, puis en marbre.

Ce dernier exemplaire fut acheté par l'Empereur, peut-être grâce à l'entremise du marquis de Piennes, chambellan à la Cour et dès lors ami de Carpeaux. Le brouillon d'une lettre relative à cette vente, se retrouve dans le carnet étiqueté « Rome et Paris. Dessins insignifiants » (n° 39).

Le désir que j'ai de me livrer tout entier à la grande sculpture, me fait prendre cette prétention. Je perdrai tout sans doute, mais je vous le dis en vérité (*deux mots illisibles*), je serais aussi malheureux en vendant mon Pêcheur aux conditions ordinaires qu'en le gardant.

Quoi qu'il arrive, cher (*illisible*), je suis et serai toujours votre bien reconnaissant et dévoué protégé.

Ce ne serait qu'à l'extrême fin de l'année 1859, quand Carpeaux revint faire en France un long séjour, qu'il aurait connu l'heureux résultat de la démarche tentée en sa faveur, si nous en croyons cet autre brouillon tracé sur le même carnet :

Sire,

En arrivant de Rome, j'ai été émerveillé de l'honneur que vous avez daigné faire à mes œuvres, en apprenant par un protecteur et par M. de Nieuwerkerke que vous m'avez acheté mon Petit Pêcheur à la coquille (1).

Vous ne sauriez croire, Sire, combien je suis pénétré de reconnaissance et d'ardeur, heureux et fier d'avoir pu mériter un semblable encouragement.

Vous avez provoqué mon ardeur et justifié la bienveillance avec laquelle vous avez protégé mes débuts artistiques en commandant il y a six ans, à Amiens, lors de votre voyage dans le Nord, le bas-relief de la mise en liberté d'Abd-el-Kader. [Votre bonté] m'a fait faire des efforts inouïs pour justifier cette distinction.

Aujourd'hui, Sire, j'ose vous demander d'avoir l'honneur de ma présentation à vous.

(1) Ce fut pour 10 000 francs d'après le carnet n° 51, où Carpeaux inscrivit vers 1865 ce que ses principales œuvres à cette date lui avaient rapporté. L'*Ugolin* y figure pour 30 000 francs, le pavillon de *Flore* pour 32 000, le groupe assez insignifiant de la Trinité (*la Charité*) pour 10 000, divers bustes pour 24 000. Carpeaux a inscrit le total en dessous : 106 000 francs. On songe à Stendhal, plus assuré avec de l'or dans ses poches.

* * *

Ne nous arrêtons pas à la façon dont ce désir est formulé, n'examinons que l'impérieuse nécessité qui le dicte. A cette date, en lutte depuis un an avec le directeur de la villa Médicis au sujet du groupe fameux d'*Ugolin*, Carpeaux ne peut poursuivre son œuvre sans l'approbation directe ou indirecte de son souverain.

Ce fut peut-être sa songerie devant quelque vieillard courbé en deux, assis enveloppé dans son manteau sur les rives du Tibre, — type fixé plusieurs fois dans les carnets n° 15 et n° 17, — qui fit jaillir en lui la conception du groupe futur. Il avait formé ce projet dès l'été de 1858 sous l'influence d'une lecture de Dante, ou plutôt, peut-on croire, de la livraison du *Cours familier de littérature* que Lamartine avait consacrée l'an précédent au poète florentin. Dans cette livraison, qui débute par un admirable éloge de l'Italie, le poète français reproduit textuellement, en effet, l'épisode d'Ugolin enfermé avec ses enfants dans la tour de la faim (1).

Ainsi que plus tard Lefuel à la *Flore*, et même Garnier à *la Danse*, ce que Schnetz, directeur de la villa Médicis et gardien scrupuleux du règlement, reprochait au groupe d'*Ugolin*, c'était d'être touffu avec exagération, de comporter trop de personnages, et d'être animé par une excessive exubérance d'inspiration. L'Institut était bousculé sans ménagement aucun. Carpeaux jusque-là assez fidèle aux souvenirs de l'École, — car pour vif et malicieux qu'il soit, son *Pêcheur napolitain*, autant qu'à l'*Enfant à la tortue*, de Rude, s'apparente au *Tireur d'épines*, — Carpeaux, fort de la faveur impériale, entame décidément la révolution qu'il doit introduire dans la sculpture. Avant lui, sans doute, un Rude, un David d'Angers s'étaient efforcés de la tirer du linceul où l'avaient couchée Canova et ses froids imitateurs. C'est à Carpeaux pourtant qu'il reviendra d'accomplir dans le domaine de son art une rénovation comparable à celle apportée par Hugo et Lamartine dans la littérature, de briser les cadres, d'écarter les poncifs, de reproduire — on pourrait dire de recréer — la Création.

A cette période de son existence où nous sommes, l'éclair de

(1) Écrivant le 28 septembre 1858 à son ami Chérier, Carpeaux dit qu'il pense à ce sujet depuis un an, ce qui concorde avec la date de publication du fascicule.

la vie jaillit double pour lui. A Rome, il retrouve l'antique, enfoui à Paris sous l'académisme. A Valenciennes, où il séjourne longuement en 1860, nous le voyons charmé par la grâce d'une arrière-petite-fille spirituelle de Watteau, Anna Foucart. Il l'a connue et maintes fois dessinée dès l'enfance, hôte fréquent qu'il fut de l'avocat, mais la voici soudain révélée à l'artiste dans le rayonnement de sa prime aube de jeunesse : seize ans. Le rosier a fleuri, le miracle de la sève humaine s'est produit. Cette souriante malice, cette abondance d'esprits vitaux qu'elle tient de son père, ce pétillement de chaque minute... elle met le feu aux poudres, et le buste que Carpeaux fait d'elle contient son rêve amoureux (1). Nous retrouverons la ravissante créature, fantôme féminin qui ne cessera de le hanter, dans *Flore* éparpillant autour d'elle tout un printemps parfumé, et dans les plus gracieuses des folles nymphes de *la Danse*.

1860, où il a trente-trois ans, — l'âge parfait, — est donc une grande date dans l'existence de Carpeaux. A Valenciennes, il a si bien redécouvert le charmant génie du peintre des fêtes galantes, qu'il médite dès lors la statue qu'il doit lui élever. Dans le carnet (n° 17) que je crois correspondre à cette époque, se trouve l'esquisse d'un jeune homme dont l'attitude et le costume sont entièrement watteaques. Et il copiera ailleurs l'*Embarquement pour Cythère* (2).

D'autre part, le génie de Rome l'a imprégné autant que, jadis, Poussin. Retourné là-bas au début de 1863, il se remet avec fièvre à la grande œuvre inachevée. « Je ne veux rien faire autre que mon *Ugolino* », telle est la brève expression de sa volonté opiniâtre que je relève dans le carnet étiqueté par lui : « Rome. Carnet de Soumy. Ses croquis et les miens », qui réunit, en effet, des paysages dessinés par le graveur, et des indications de groupes par le sculpteur (3).

Tous deux prix de Rome en 1854, la ressemblance intime de leurs natures les avait liés. Soumy, maladivement mélancolique et qui devait se tuer en 1863, exerça en tout genre une action considérable sur Carpeaux, lui-même enclin à la manie de la persécution. On a dit qu'il lui avait suggéré le thème pathétique d'*Ugolin* : il lui donna certainement le goût de

(1) Il est entré au musée de Valenciennes en 1919.
(2) Carnet n° 87.
(3) Carnet n° 18.

graver et de peindre. Pendant son séjour de 1860 à Valenciennes, le sculpteur fit deux portraits à l'huile d'un puissant caractère : ceux du jeune Paul Foucart et du peintre Rossy. C'est alors, peut-être, qu'il griffonna sur le carnet n° 36 cette note révélatrice de ses admirations : « Velasquez plaçait son travail auprès de son modèle et il courait çà et là pour confondre la nature avec sa sublime peinture. Rembrandt peignait avec quatre couleurs, ce qui permet de le copier avec la même quantité. »

A Valenciennes, à Paris parfois, à Rome le plus souvent, les jours ont coulé; et même s'il n'y travaille pas, sans cesse est-il hanté par l'idée de son groupe. Quand il se retrouve face à lui, c'est pour y ajouter des retouches qui, chaque fois, l'approchent de la cime qu'il veut passionnément atteindre. Et enfin, le 2 novembre 1861, jaillit ce cri à Dutouquet : « Mon *Ugolin* est terminé, et le comte de Nieuwerkerke vient de me prévenir qu'il sera fondu aux frais de l'État pour l'Exposition de Londres. »

C'est le bronze que nous voyons aujourd'hui au Louvre, après qu'il eut été placé d'abord dans le jardin des Tuileries où, certes, enveloppé d'air et de lumière, il était mieux en valeur. Qui n'a admiré en lui un pendant du *Laocoon*? Dans l'une et l'autre œuvre, le désespoir est traduit avec un pathétique égal, et l'on ne sait à qui accorder la palme, du sculpteur grec, ou du sculpteur français qui allait renouveler l'art de son temps.

LE DÉCORATEUR DE PARIS

Carpeaux a la chance de rentrer dans son pays à un instant unique, celui où Haussmann entreprend la transformation de la capitale. Paris, si l'on ose dire, change de peau : cela n'était pas arrivé depuis que, au début du XVIIe siècle, il avait dépouillé le vêtement médiéval devenu trop étriqué.

L'artiste s'insère dans ce grand mouvement. Déjà son *Génie de la Marine* avait contribué à orner le vaste poème, mais ce n'y était qu'un détail perdu, généralement ignoré aujourd'hui encore. Revenu de Rome, Carpeaux se détache de l'équipe anonyme pour prendre place au premier rang des décorateurs de Paris avec le bas-relief de *Flore*, le groupe de l'Opéra qui, non sans une certaine effronterie, bouscule tous les autres, et,

romaine à la fois et française, la sublime fontaine de l'Observatoire.

***

Un des carnets d'Italie (1) nous montre une nymphe couchée se jouant avec des enfants, motif affectionné par Carpeaux, car il l'y traça deux fois en marquant de légères variantes. A ces dessins correspond la maquette d'un premier projet pour le pavillon de Flore, aujourd'hui conservée au musée des Arts décoratifs. Ensuite Carpeaux releva la jeune déesse et la fit animer, genou en terre et son écharpe volant au zéphyr, le piétinement joyeux des amours autour d'elle.

« De la muraille sort une nymphe aux formes luxuriantes, qui joue avec des enfants vivaces, joufflus, rebondis, d'une merveilleuse liberté d'exécution. » Ainsi Théophile Gautier, dans *le Moniteur* du 3 août 1866, louait-il avec lyrisme la *Flore;* ainsi saluait-il en Carpeaux un novateur ou plutôt un rénovateur, proche parent dans son art de ceux qui, vers 1830, avaient permis à la littérature de respirer. Sans doute l'ancien combattant d'*Hernani* pensait-il à Victor Hugo : ne faudrait-il pas plutôt comparer Carpeaux à Ronsard, quand il fait aboutir la révolution entamée par Rude vingt ans auparavant? Tous deux, le Bourguignon et le Wallon, à l'heure où l'art, comme au temps des « rhétoriqueurs », était perdu d'académisme, épanouissent la robuste fleur d'une renaissance septentrionale. Mais il n'y avait guère de grâce chez Rude, la vénusté manque à son œuvre : Carpeaux, au contraire, restitue à son siècle l'éternelle rêverie de l'homme autour de la jeunesse et du printemps. Sa *Flore* a le mouvement de la strophe fameuse :

Mignonne, allons voir si la rose...

Mais passons sur la ravissante odelette. Acheminons-nous à l'ode pure et grave en passant par l'épithalame enflammé : cette *Danse* qui porta à son comble la renommée, sinon la gloire de Carpeaux.

Ici encore nous sont précieux les carnets de l'artiste. Dès celui qui, numéroté le premier, nous reporte vers 1845, apparaissent deux figures de danseuses vraisemblablement copiées

(1) Carnet n° 12.

sur l'antique. L'une, tous voiles emportés sur l'aile des vents, montre un corps gracieux au sein parfait; l'autre, vue de face, accentue le rythme d'une bacchanale. Un peu plus tard, dans le carnet n° 5, une ballerine à falbalas arrondit ses bras en l'air, comme enivrée. Et, surprise en Italie, une ronde d'enfants autour d'un *pifferaro* semble la lointaine esquisse de celle des nymphes qu'excite le génie de *la Danse* (1). Il est sûr que toujours ce thème sollicita un artiste, lui-même danseur prodigieux, dépeint d'une façon vivante par cette phrase d'une lettre intime à son ami Chérier : « Tu connais mes entrechats : il fallait dissimuler, dans les salons on ne lève pas la jambe. »

Mais dans la distribution des projets destinés à la façade de l'Opéra, la *Musique* échut d'abord à Carpeaux; c'est ce qui explique une ébauche et une maquette de ce groupe entrées au Louvre il y a peu de temps. De même qu'un dessin conservé au musée de Valenciennes, l'ébauche montre le génie des Nombres planant au-dessus d'un couple humain et lui versant l'harmonie. Sur la maquette, qui est extrêmement poussée, l'homme tient deux torches renversées; plongé dans une méditation presque douloureuse, il a le front voilé par un pan de manteau qui revient sur sa tête. La femme l'enlace de la main droite, et de la gauche tient un tambour de basque; elle porte au dos les ailes de Psyché, comme si la musique consolait de tous ses maux, et même de la mort, la race issue du premier couple. Au-dessus de leurs têtes, un génie ailé, porteur d'un flambeau, semble murmurer quelque apaisante confidence (2).

Carpeaux s'était donc attaché à l'idée de ce groupe; il lui plut, cependant, de faire l'échange avec son camarade Guillaume, chargé de *la Danse*.

Un agenda pour 1864 montre, — et parmi les notations prises sur le vif, c'est l'un des plus ravissants dessins, — un couple dansant, la femme abandonnée dans les bras de l'homme comme si rien, hormis lui, n'existait plus au monde (3). Un autre, pour 1865, contient plusieurs croquis faits évidemment en vue de l'œuvre future : bacchante esquissant un pas vif,

(1) Carnet n° 13.

(2) On a douté que cette maquette, assez énigmatique, en effet, représentât *la Musique*. L'inscription portée par la colonne sur laquelle s'appuie l'homme suffirait à le prouver : on y déchiffre ce titre d'un opéra de Rossini, *Guillaume Tell*.

(3) Carnet n° 37.

génie *féminin* de la danse, s'élevant au-dessus de plusieurs figures (1). Une note écrite au crayon se trouve quelques feuillets plus loin : « Remercier l'Empereur de l'audience, exposer la situation, tous les efforts, le crédit épuisé après s'être adressé à des banquiers qui ne veulent que s'immiscer dans l'opération et m'enlever le bénéfice. Être à la veille de tout perdre sans le... » — secours de Napoléon III, pouvons-nous compléter. Voilà pourtant parmi quelles obsédantes préoccupations d'argent, Carpeaux, comme Balzac, réalisa ses plus grandes œuvres.

Et enfin le carnet n° 54, qui, fortement usagé, a dû traîner plus longtemps qu'aucun autre dans la poche du sculpteur, porte cette étiquette de sa main : « Groupe de la Danse (2). » S'y trouvent, en effet, plusieurs croquis s'y rapportant, avec parfois cette macabre singularité de la substitution d'une tête de mort à celle du Génie. Parmi eux, il en est un qui rend nettement l'aspect du groupe dans sa conception définitive, la folle ronde des nymphes lascives autour de l'éphèbe ailé dont le tambourin redouble leur plaisir.

***

Si Carpeaux n'avait pas hésité à solliciter l'Empereur au cours de l'exécution du groupe de *la Danse*, c'est qu'il était assuré d'une bienveillance dont plusieurs preuves lui avaient été données déjà. La plus insigne fut la commande de la statue du petit prince impérial. Plusieurs attitudes de l'enfant, enregistrées notamment, semble-t-il, au cours d'exercices de gymnastique suédoise, se retrouvent dans les dessins du sculpteur (3). En outre, invité à Compiègne, on le voit multiplier les croquis de Napoléon III, César chauve et préoccupé, des quadrilles dansants où la crinoline tient une place démesurée, et des dames d'honneur inclinées en longues révérences sur le passage de l'Impératrice (4).

Ce fut à la Cour qu'il fit la connaissance du général de Montfort et de sa fille ; et il épousa celle-ci, ancienne élève

(1) Carnet n° 47.

(2) Rassemblées en un même cadre, il existe aussi au musée de Valenciennes cinq feuilles de griffonnis pour *la Danse*, don du marquis de Piennes.

(3) Carnets n°s 32 et 93.

(4) N° 49.

du Sacré-Cœur, grâce à l'amicale protection des souverains.

Il lui écrivait, en mars 1869, cette lettre qui montre un croyant dans l'auteur du groupe dont, peu de mois ensuite, Paris allait être scandalisé :

Vendredi-Saint, 1869 (1).

Fiancée bénie,

Vos bontés pour moi, comme je vous le disais hier, ouvrent mon cœur aux saintes inspirations et me préparent dans la voie nouvelle que vous m'avez tracée en me montrant le chemin du ciel. Cette renaissance sera bientôt marquée par une œuvre dont le sujet sera éternellement sensible à tous les cœurs. C'est le Christ sur la Croix, vie divine sacrifiée pour sauver l'humanité. N'est-ce pas l'exemple le plus grand qu'il y ait au monde de l'amour du prochain ? Quel sujet de méditation ! Quelle force doit-on trouver en s'appuyant sur le Calvaire, en comparant le sacrifice divin aux souffrances que Dieu nous envoie, quand nous les avons méritées ou pour nous éprouver dans la vie !

Oui, tendre Amélie, charmante fiancée, vous me soutiendrez, vous m'inspirerez pour faire un Christ en croix ; j'en fais le vœu aujourd'hui. Cette grande image de la résignation me fera penser comme les Michel-Ange, Léonard, Raphaël, et leurs nobles accents viendront à mon aide pour accomplir cette œuvre que je vous dédie à l'avance.

Je vais prier avec ferveur ce soir à Notre-Dame, pour que ce vœu puisse être agréable à Dieu. Aidé par l'ange qui doit m'y accompagner, j'espère obtenir cette faveur...

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance et de la mort de Raphaël, le plus grand peintre chrétien.

Votre fiancé qui vous aime.

JEAN.

Ainsi Carpeaux réalisait-il un rêve déjà ancien chez lui : s'unir à « une jeune fille bien élevée ». On en voit plus d'une dessinée sur ses carnets, douce figure naïve et rêveuse, vierge gothique à missel (2). Cette fois il touche au but : après la gloire, l'amour. Et ce qu'il esquisse au crayon sur le confident habituel de ses pensées, c'est un couple agenouillé sous le poêle nuptial et la bénédiction du prêtre (3).

(1) Lettre inédite communiquée par Mme Clément-Carpeaux au journal hebdomadaire *le Petit Valenciennois* (1er novembre 1925).

(2) N° 7.

(3) N° 91.

Il fait de sa fiancée un buste où elle apparaît charmante avec une ombre de mélancolie, et sur le ruban du corsage qui sert d'épaulette, il inscrit à la pointe cette date chère : « Souvenir du 13 mars 1869. »

* * *

Va-t-il enfin se reposer, délasser à loisir un frais bonheur sous les ombrages depuis si longtemps désirés? On ne lit pas sans tristesse ces lignes écrites le 28 mai par Mme Carpeaux au maire de Valenciennes, qui avait rappelé le *Watteau* inachevé ainsi que *la Cité défendant la Patrie* : « Ne croyez pas que les douceurs de la lune de miel soient cause de son silence! Dès le lendemain de notre mariage, M. Carpeaux était au travail : son groupe de l'Opéra, sa grande fontaine du Luxembourg, etc., ne lui laissent point de répit. » On peut dire qu'il n'en eut jamais.

Or, sa santé commence à s'altérer sérieusement. Sur ses carnets qui, entamés de chaque côté, rappellent ainsi la locution populaire : brûler la chandelle par les deux bouts, — sur ses carnets, fidèle représentation de sa vie, on trouve à plus d'une page des adresses de médecins parmi celles qu'il note (1). Dès la fin du second Empire, au milieu de travaux harcelants, il ne se maintient debout que par un miracle d'énergie. Et c'est l'heure des grandes conceptions.

L'année même où il se marie, où il ébauche, d'après nombre de dessins antérieurs (2), ce Christ en croix (3) promis à la fiancée, il expose au Salon une tête de négresse, qui n'est autre qu'une étude pour l'*Afrique*. Car il sait qu'il doit dresser devant l'Observatoire la prodigieuse fontaine où s'uniront les figures des Quatre parties de l'univers. Le projet est déjà vivant dans son esprit, déjà il enchaîne leurs pas selon un rythme aussi grave et lent que la ronde des nymphes fut rapide et folle. C'est bien une danse sacrée, cette fois, aussi religieuse que celle du prophète devant l'arche, qui, sous la sphère du monde, unit à la sereine Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

(1) Remarquons-y la préoccupation des jugements de la presse. Dans le carnet n° 5, à côté de lignes datées du 25 mars 1853, on trouve les adresses de l'*Illustration*, du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*, alors logée 20, rue Saint-Benoît.

(2) Notamment dans les carnets nos 2 et 39.

(3) Mme Clément-Carpeaux en possède la maquette originale.

L'Empire s'est écroulé, le bonheur et la santé de Carpeaux sont en ruines, quand, en 1874, cette grande œuvre se trouve en place; mais, telle qu'à la regarder longuement s'émeut notre être le plus profond, elle atteste la pérennité du globe roulant à travers l'espace, chargé des générations humaines ainsi qu'un fruit recouvert de fourmis. « L'artiste est comme le prêtre, — avait écrit Carpeaux sur un de ses carnets (n° 88), — il ne travaille pas pour le temps, mais bien pour l'éternité. »

Sur le point d'y entrer lui-même, agonisant à l'automne de 1875 et proférant alors ce cri recueilli par Chérier : « Qu'il est difficile de mourir ! », l'incomparable créateur se retourne vers cet amas frêle de papier où gisent les souvenirs d'une vie prête à lui échapper, et les premières pensées de son œuvre : ses carnets. Sur le cent-sixième, le dernier sans doute que sa main fébrile ait couvert de dessins inachevés, des formes vagues s'estompent, comme voilées; et l'on croit reconnaître dans leur chœur la figure de cette antique Cybèle, qui symbolisa longtemps la terre où, séparé de l'esprit agile, le corps de Carpeaux allait enfin se reposer.

André M. de Poncheville.

POUR L'ALSACE

LA VIE ET LA MORT DU GÉNÉRAL SERRET

II [1]

A LA 66e DIVISION

LA PRISE DU « VIEIL ARMAND »

L'année 1915 fut la plus noire, la plus douloureuse de la Grande Guerre, parce qu'elle fut l'année des opérations à courte vue. Sauf l'offensive d'Artois (mai), et surtout l'offensive de Champagne (septembre), elle s'égrena en coûteuses attaques locales pour des observatoires et quelquefois pour des tranchées. Attaques trop souvent répétées où s'engloutissaient les meilleurs parmi les officiers et les hommes, sans qu'ils fussent environnés dans la mort par la gloire sanglante et nécessaire de la victoire de la Marne ou du salut de Verdun.

Toute cette dure année, les Vosges furent ravagées par une lutte opiniâtre et quasi quotidienne. Les trois vallées d'Alsace que nous tenions dès le début de la guerre avaient déjà pris, comme Verdun plus tard, un sens symbolique. L'ennemi voulait nous en déloger et nous ne pouvions plus les perdre. Qui, des deux adversaires, occuperait les sommets,

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

serait maître à son heure de descendre dans la plaine. De là, cette bataille incessante dans les bois peu à peu dégarnis et dévastés. Le général de Maud'huy, un chasseur à pied lui aussi, quand il prit le commandement de la VIIe armée (du 3 avril au 3 novembre 1915), voyant la progression de la division Serret, aurait souhaité une manœuvre de plus grande envergure qui eût dégagé tout le massif de l'Hartmann jusqu'à la descente sur Cernay et Guebwiller et qui nous eût dès lors assuré une position stable, une sorte de forteresse naturelle. Mais, ne pouvant obtenir les dotations suffisantes en artillerie et en hommes, il ne crut pas possible l'opération que devait tenter avec sa foi inébranlable Serret en décembre et il quitta son commandement.

La bataille de l'Hartmann a donc duré toute une année. Le sommet de la fatale montagne avait été occupé à la fin de décembre 1914 par une section du groupe Regnault. Mais le petit fortin, établi en hâte sur la cime, avait été aussitôt entouré par les Allemands. Il résista plusieurs jours. La faim devait avoir raison de la petite garnison que les chasseurs, leurs camarades, tentèrent en vain de sauver par des attaques de flanc improvisées à la hâte. Des prisonniers ayant révélé le sort de la garde isolée, on dut se résigner à attendre. C'est alors que Serret prit le commandement de la division. Certes, il voulait l'Hartmann, mais il saurait reprendre l'opération à pied d'œuvre. Déjà, le 25 janvier, le 334e régiment, et les 6e et 24e bataillons de chasseurs s'étaient emparés du Sudelkopf qui commande l'entrée de la vallée de la Fecht, et garantirait sur la gauche une offensive sur l'Hartmann. Mais une attaque ne pouvait aboutir qu'en organisant avec soin les tranchées de départ. Le général employa tout un mois à préparer ses lignes, ses parallèles, ses boyaux, ses abris, ses pistes, ses transports, ses emplacements et ses installations de batteries. Il était de ceux qui ne laissent rien au hasard avant de se confier à l'élan et à l'endurance de ses hommes. Les difficultés, dans la guerre de montagne, sont plus grandes, à cause du sol chaotique et des forêts de sapins qui dissimulent plus complètement les travaux et défenses adverses. Un premier assaut, tenté le 27 février, avait échoué, mais non pas inutilement, non plus que celui du 5 mars, car ces tâtonnements avaient enfin contraint l'ennemi à révéler ses positions. Dès lors, le chef est

éclairé. Il reprend et complète sa préparation, et l'attaque se déclenchera le 23 mars pour aboutir, le 26, à la conquête.

Le voici dans son rôle d'animateur. La lettre porte trois dates : c'est presque un journal quotidien qu'il envoie à son foyer :

16 mars 1915. — « Ce matin, à quatre heures, debout. Départ en auto avec mon fidèle porte-fanion (1).

« Toute la matinée, course aux avant-postes pour observer sous toutes ses faces, tous ses éclairages, une position que je veux faire attaquer ; voir les batteries que je fais mettre dans des endroits invraisemblables ; m'assurer que toutes les liaisons téléphoniques, optiques et autres sont prêtes à fonctionner ; que tous ceux qui commandent ont bien, comme je dis, leurs ficelles dans les mains.

« Je répète à tous qu'il faut tout arranger pour que cela marche, même si on a toutes les guignes, et que, le jour de l'action, il faut se dire qu'on aura toutes les veines. »

17 mars. — « Vous ai-je dit, que dimanche, nous avons eu une très belle messe en musique à Bitschwiller? Les populations sont très catholiques. C'est d'un grand effet sur elles qui nous croyaient des parpaillots, de montrer que les autorités vont à la messe, en font célébrer de solennelles. Et cela a été aussi une vraie surprise pour ces bons Alsaciens, de voir dans nos rangs un certain nombre de prêtres, officiers ou sous-officiers. Tout cela, c'est du travail pour la France. »

Enfin, le 23 mars, c'est l'assaut.

23 mars. — « Ce matin, parti à quatre heures trente, pour aller voir un régiment qui attaque cet après-midi. Je vais toujours, avant les attaques, voir ceux que j'envoie plus ou moins à la mort. Et je vais, aussitôt après, voir ceux qui restent.

« Ceux que j'ai vus ce matin avaient vraiment l'air décidé à se faire casser la g..... au besoin, mais en la faisant payer cher.

« Et ils ont l'air de le faire, comme je le pensais. On vient de me téléphoner qu'ils avaient déjà enlevé plusieurs morceaux successifs de cette vieille carcasse d'Hartmann que je suis en train de dépecer. Quand on m'annonce de telles choses,

(1) Maurice Chabrières.

c'est une jouissance vraiment intense. Et puis, on tremble que quelque contre-attaque ne vienne remettre tout en question. Mais j'ai foi en mon étoile et dans ces braves chasseurs. »

Ce régiment dont parle le général, qui attaquera dans l'après-midi du 23, c'est le 152e, le vainqueur de Steinbach. Il entend bien ne pas être inférieur à cette première brigade de chasseurs (7e, 27e, 13e, 53e), qui depuis trois mois bat les flancs de l'Hartmann à coups de poitrines humaines.

Pour bien lire dans ce cœur ouvert de Serret qui se livre dans ses lettres intimes, il faut se rappeler sans cesse qu'il fait abstraction de sa personne dans la poursuite du but. Son but, c'est la préservation de ce sol alsacien redevenu français, et c'est la conquête de la montagne, et c'est, au delà de ces résultats partiels, la préparation de la victoire finale qui doit être méritée par un sacrifice journalier. Ses correspondantes, sa femme, sa fille, savent parfaitement que, si elle est exigée, il donnera sans une hésitation sa vie, et quand il mourra, leur désolation ne sera pas étonnée. Il est prêt à donner l'exemple dès qu'il sera nécessaire. Son stoïcisme s'adresse à lui-même avant de s'imposer. Il y a là, dans ces sentiments échangés à distance, le rayonnement d'un foyer cornélien.

Quatre heures de préparation d'artillerie. Canons lourds et canons légers concentrent sur l'objectif des centaines de tonnes de mitraille. Les observateurs, juchés sur des sapins, règlent le tir. Puis l'infanterie jaillit des tranchées, fantassins d'un côté, chasseurs de l'autre. Deux lignes, un fortin sont enlevés. Près de trois cents prisonniers sont poussés à l'arrière. Le sommet est là, rapproché, tentant, fascinateur, et loin pourtant. Mais l'ennemi, qui patiemment a formé lui aussi de résistantes troupes alpines, ne cesse pas de contre-attaquer, et déjà la nuit vient. C'est assez d'organiser le terrain conquis. Le lendemain, c'est l'ennemi qui se jette sur nous. Un observateur a pu signaler à temps cette coulée de casques et de baïonnettes dans les bois déchiquetés, et l'artillerie, avec une effrayante rapidité, les a pris sous son feu au sortir des boyaux. Le canon allemand se tait. La nuit du 25 au 26 est presque silencieuse. Il semble que la terrible montagne ait retrouvé la paix.

Selon son habitude, le général Serret est venu aux troupes après l'assaut, comme il les avait visitées avant :

24 mars. — « Depuis hier, jouissances fortes : annonce du succès de l'attaque.

« Ce matin, dès l'aube, et même avant, je suis parti pour voir et féliciter tous mes braves sur le terrain même du combat.

« La forêt, de grands sapins, littéralement rasée par les projectiles, — les arbres, abattus par les obus et les balles, sont à peu près déchiquetés, réduits en copeaux, — le sol retourné par notre artillerie, ensevelissant pêle-mêle armes, cadavres, vivants, mitrailleuses, lance-bombes, etc... On déterre tout cela peu à peu et on a fait ainsi 60 à 80 nouveaux prisonniers. Cela a été une jolie affaire, c'est-à-dire un résultat sérieux : car, au point de vue beauté, on ne peut imaginer quelque chose de plus effroyable.

« J'ai parcouru ce dédale de trous d'obus, de tranchées, pendant deux heures, félicitant les uns, encourageant les autres, par exemple ceux qui n'avaient qu'un bras fracassé ou la mâchoire traversée, — obligé de grimper sur des tas de Boches pour passer d'une tranchée dans l'autre... Et pour finir, j'ai donné la croix à un capitaine tué à la tête de sa compagnie dans des conditions très belles. J'ai donné l'accolade à ce cadavre étendu. On a ouvert et fermé le ban par des salves sur l'ennemi.

« Sensations fortes et saines. Les caractères des différents chefs se montrent à nu dans dans des circonstances poignantes comme celles de tels combats, et certains « brillants officiers » en paix le sont moins au danger et d'autres, modestes et peu fringants, révèlent des âmes d'élite. Il y a des choses très grandes au milieu desquelles certaines gens paraissent de taille, et d'autres tout petits.

« Enfin nous commençons à entrevoir le bout de cette forteresse de l'Hartmann qui nous aura coûté tant de vies et d'énergies. Les Allemands ont constamment mis là de très bonnes troupes. Nous avons constamment mordu sur elles, enlevant parfois quelques mètres de terrain, d'autres fois, comme hier, plusieurs ouvrages successifs. Ils ont riposté plus de quinze fois sans jamais rien nous reprendre. On ne dira plus, je pense, que nous ne sommes pas susceptibles de ténacité... »

Imaginons pieusement cette scène : le décor, des sapins déchiquetés, un terrain défoncé par les obus, au premier plan

le général embrassant le front mort de son camarade après lui avoir donné la croix, et pour musique le ban ouvert et fermé par les balles. Quelles ne sont pas les rigueurs du commandement, et surtout du commandement direct, — celui des divisionnaires, des brigadiers, des commandants de régiment ou de bataillon, — en contact immédiat avec les hommes dont la vie et la mort sont suspendus à un ordre ? « Ils agissent, disait un chef, le général Dufort, sur des êtres faits d'une chair qui souffre et d'un cœur qui s'émeut, et ils opèrent sur des éléments variables, avec une part redoutable d'inconnu. Il faut organiser, prévoir, peser, puis oser et commander, et toujours dans des conditions critiques et émouvantes, quand tout concourt à rendre plus difficile l'exercice du jugement et de la volonté. Et puis, il y a le hasard, le hasard avec lequel il faut toujours compter, contre lequel il faut lutter par surcroît, s'il est contraire, et dont il faut savoir profiter à temps, s'il est favorable... »

Le général Dufort ajoute, visant cette fois le haut commandement : « Et quelle responsabilité formidable à porter, puisque ce qui est en jeu c'est, avec la vie d'une masse d'hommes, l'existence et l'honneur d'un peuple ! » Je me souviens d'un propos que me tint un jour pendant la guerre, comme nous gravissions ensemble à Verdun la cote 304 que son corps d'armée défendait ou attaquait tour à tour, le général de Maud'huy : « La bataille de la Marne, me dit-il, n'aurait pu être risquée par un général de corps d'armée tout à coup investi du commandement en chef. » Et comme je lui répliquais : « Sans doute, on ne franchit pas l'étape si vite », il expliqua : « Ce n'est pas cela seulement. Mais, à partir de l'échelon de corps d'armée, le contact avec la troupe qui battait en retraite depuis quinze jours et avait déjà fourni un effort surhumain aurait empêché de croire qu'on pût être impitoyable au point de lui ordonner de se retourner et de se jeter dans une offensive sans arrêt. Il faut quelquefois au chef une poitrine d'airain. » Oui, il faut quelquefois au chef une poitrine d'airain. Son humanité peut être plus nuisible et plus meurtrière que sa dureté. Il voit plus loin et le sacrifice immédiat peut être compensé par les avantages futurs. Mangin, dont l'inflexibilité n'est qu'une légende, a pu démontrer en toute équité qu'en prenant l'offensive sur le front de Verdun dès que le secteur le plus menacé lui fut confié, il éprouva moins de pertes que ses prédécesseurs sur le

défensive. Les attaques de Serret sur les Vosges ont été coûteuses, moins certes que ne l'eussent été pour nous les attaques menées par un ennemi qui voulait à tout prix reconquérir les vallées alsaciennes et ne nous laissa en repos que lorsqu'il fut maté !

Le 26 mars, c'est, enfin, l'assaut de l'Hartmann dont les bataillons de chasseurs et le 152e régiment se sont rapprochés sensiblement. L'opération est si bien machinée que le général pourra dire à son état-major : « J'aurais pu disparaître, tout se serait passé de la même façon. » Le brouillard, qui tant de fois a protégé les Allemands, s'est dissipé. Les premiers rayons du printemps courent dans les bois. Entre nos lignes de départ et le sommet, il faut encore s'emparer de trois ou quatre lignes de tranchées renforcées de blockhaus à mitrailleuses. Des arbres marquent les défenses ennemies. Notre artillerie entre en action à dix heures et demie et pendant quatre heures elle pilonne, elle écrase la position.

Les grands sapins, raconte un témoin, s'écroulent avec fracas, sciés à hauteur d'homme par les éclats, et tombent dans les larges cuvettes qu'ont creusées les obus. Le terrain est un chaos de trous, de branches et de tranchées. Des cris de douleur partent des abris ennemis, dont la résistance est brisée. Des dépôts de cartouches explosent.

Cette destruction continue, implacable, jusqu'à 14 h. 45; elle a duré quatre heures un quart. A ce moment, l'infanterie sort.

A 14 h. 55, dans une ruée magnifique, elle est au sommet, et sur la crête découronnée de ses arbres, un fantassin, au mépris des balles allemandes, agite un grand fanion pour annoncer notre succès aux artilleurs, qui maintenant arrosent les pentes est. Les mitrailleuses allemandes détruites ou sans serveurs n'ont pas tiré.

A quinze heures, le régiment d'infanterie s'organise au haut de l'Hartmannswillerkopf. Des compagnies appartenant à deux bataillons de chasseurs enlèvent à coups de grenades les tranchées à droite. Deux compagnies d'un autre bataillon progressent à gauche et tout le flot se rejoignant dévale sur le flanc est, poursuivant les Allemands.

Ceux-ci, dont le moral est en déroute, jettent leurs armes. Toute une compagnie, — ou ce qui en reste, 80 hommes, — lève les mains et se rend. Plusieurs officiers sont pris.

Plus de 400 Allemands dans nos mains, tout l'Hartmannswillerkopf conquis, voilà le bilan des deux attaques du 24 et du 26.

Par les prisonniers interrogés, nous mesurons avec précision

l'effet de notre action. Certains de ces hommes pourraient être justement fusillés, car ils se sont rendus coupables de lâches traîtrises : feignant de se rendre, ils ont assassiné à bout portant nos soldats à coups de grenades.

On les pousse vers la vallée, encore anéantis par le feu infernal qu'ils ont subi. Tout à l'heure, coiffés de képis français, ils défileront en ordre devant le général de division, dont l'énergie méthodique a préparé notre triomphe...

Que de noms héroïques il conviendrait de citer ici parmi nos morts ! Quelque pieux et fidèle historien un jour se penchera sur tous ces chasseurs, sur tous ces fantassins tombés. Pour ma part, je n'ose choisir, de peur d'être oublieux ou injuste. La victoire s'attache à un nom. Qu'il soit ambitieux ou désintéressé, le chef prend ce titre ou le reçoit. Mais la gloire du chef, précisément, n'est point uniquement personnelle. Elle recouvre tout un ensemble d'efforts, de dévouements, de sacrifices anonymes et ne doit jamais s'en isoler. Un Serret ne songe guère à se séparer de ses hommes. Le voici qui monte au sommet conquis de l'Hartmann pour leur apporter son témoignage de confiance et de gratitude. Il y cueille deux petites anémones qu'il encastre dans sa lettre du 27 mars à sa femme :

« Ces deux petites anémones bleues que je vous envoie, je les ai cueillies sur l'Hartmann, sur ce sommet qui a coûté tant de sang. Je les ai aperçues tout d'un coup, seules, timides et fraîches, au milieu de cette scène de désolation et d'horreur de lendemain de combat, comme seraient deux petits bébés au milieu d'un charnier de fauves.

« C'était bien un charnier en effet. Une vigoureuse attaque, le 23, nous avait presque amenés au sommet. On a recommencé hier, couronné et dépassé la crête. Ç'a été une jolie affaire, brillamment terminée. Le morceau est enlevé définitivement, et les gens qui le tiennent ne sont pas disposés à en laisser reprendre un pouce. J'ai passé ce matin en revue les prisonniers et les ai fait défiler au pas de parade. Cela fait bon effet sur les populations.

« Ce matin, j'ai remis une médaille militaire à un bon petit bougre qui ne s'y attendait pas, dans les tranchées de première ligne encore à peine creusées. J'ai demandé aux hommes de sa compagnie si vraiment ce petit gars méritait la médaille. Tous ces braves types m'ont crié : « Oui, oui, il la mérite bien. —

Il n'y aura pas de jaloux? ai-je encore demandé. — Non, non. » Alors je lui ai donné la médaille et j'ai embrassé ce brave petit tout rouge d'émotion sur ses deux joues couvertes d'une crasse épaisse : sueur, poussière, boue, fumée, tout cela accumulé depuis plusieurs jours. Mais, comme je l'ai dit à quelqu'un qui m'en faisait la remarque : la gueule d'un brave est toujours propre. »

Après les morts, les vivants sont à l'honneur. Non seulement le sommet de l'Hartmann est pris, mais dans leur élan nos soldats ont dépassé la crête et ont commencé de redescendre sur l'autre versant. Les Allemands ont dû s'accrocher plus bas. Notre nouveau poste les domine. Il domine toute la plaine. L'ennemi a perdu son plus fameux observatoire. Sur le terrain crevassé par les trous d'obus, dans la neige, entre les arbres abattus, les vainqueurs ont ramassé plus de sept cents cadavres ennemis. Ils ont fait plus de quatre cents prisonniers, dont plusieurs officiers. Le matériel abandonné est considérable.

Ainsi les morts du 19 janvier sont-ils vengés. Le commandement a mené l'opération avec une perfection minutieuse et un ardent apostolat, pour employer un mot cher à Serret. Les hommes — chasseurs, fantassins, artilleurs, sapeurs — se sont donnés à l'œuvre commune avec la plus rare abnégation et une admirable émulation dans la camaraderie. La prise de l'Hartmannswillerkopf le 26 mars est une des plus belles pages de la guerre de montagne.

Le 27 mars, du Grand Quartier général où les opérations ont été suivies et contrôlées, le général Joffre adresse au général Serret cette lettre personnelle :

« Il m'a été rendu compte de la méthode et du soin avec lesquels ont été préparées les dernières opérations entreprises dans la région de l'Hartmannswillerkopf, aussi bien en ce qui concerne la progression des attaques d'infanterie qu'au point de vue de l'organisation du tir de l'artillerie. Au moment où le succès couronne vos efforts, je suis heureux de vous exprimer toute ma satisfaction pour le zèle intelligent dont vous avez fait preuve et vous prie de transmettre mes félicitations aux troupes sous vos ordres pour leur entrain patriotique et leur belle endurance. »

Zèle intelligent : est-il possible de mieux définir en deux mots Serret?

METZERAL

Le vainqueur organise sa conquête, car il n'est pas douteux que l'ennemi réagira. Il réagit en effet les jours suivants, et spécialement le 6 avril, mais sans succès. Et le 6 avril, Serret, qui l'a repoussé, écrit :

« Dans cette guerre de montagne, il faut que toute attaque soit très minutieusement préparée. Je prétends organiser mieux que les Boches. En artillerie en particulier, j'ai un colonel qu'aucune difficulté n'arrête, qui les aime comme moi et joue avec. Vous rappelez-vous ces vers :

Puisqu'il faut des combats, puisqu'il est bon qu'on aime
La victoire et ses voluptés,
Remercions le sort des obstacles qu'il sème
Sous les pas de nos volontés.

Et ces autres du même poète, jolis aussi :

Soyez ingénument ces pèlerins sublimes
Qui s'en vont, ne doutant jamais,
Et suivez, éperdus, dans votre amour des cimes,
Ceux qui montent vers les sommets.

« Alors nous grimpons vers les sommets, vers l'idéal, avec le sourire, en passant les obstacles. »

Il ne cessera pas de monter, jusqu'à la fin. Cependant la bataille ne cesse pas dans les Vosges. Le 17 avril, deux bataillons de chasseurs, les 28e et 68e, s'emparent du Schnepfenriethkopf : « Bonne nouvelle encore, écrit le général. Hier j'ai fait attaquer et on a enlevé brillamment le Schnepfenriethkopf. J'avais fait monter dans la montagne un certain nombre de bons vieux canons. Les Boches ont dû être médusés quand, de ces massifs, jusque-là si paisibles, est sorti cet ouragan d'acier... Cette affaire m'a fait gagner quatre kilomètres en avant, rien que ça!... » Toujours le maximum de préparation avant d'ordonner l'assaut. Mais l'Hartmann continue de nous être disputé. Le 25 avril, une violente attaque allemande nous rejette sur nos positions du 23 mars : le sommet est perdu. Perdu? pas encore, le lendemain 26, le 7e bataillon de chasseurs, commandant Hellé, l'enlève à nouveau et s'y installe.

Serret a vu redescendre, le 25, les hommes de l'Hartmann,

le bataillon de chasseurs qui a été relevé. « Des figures noires, hirsutes, des vêtements en loques, mais des yeux brillants, des têtes de guerriers. Autrefois, on s'imaginait que les soldats de la Révolution, les vieux grognards de la Grande Armée étaient des gens extraordinaires qu'on ne verrait plus. C'étaient seulement des Français. Ceux-ci sont de taille... »

Les voilà peints en deux lignes à la Raffet.

« Délogés un soir du sommet de l'Hartmann, constate-t-il le 29, nous avons ressauté dessus le lendemain même. » Et ce lendemain même, le général de Maud'huy qui commande l'armée des Vosges cite à l'ordre du jour le général Marcel Serret : « A conduit une série d'opérations difficiles, et notamment les attaques sur l'Hartmannswillerkopf et le Schnepfenriethkopf avec une énergie magnifique et une habileté consommée. »

Cependant les lettres du général Serret ne cessent pas d'exiger la confiance, l'acceptation, la volonté de sacrifice. Il ne veut ni attendrissement, ni faiblesse : de l'intérieur au front ne doivent s'échanger que des actes de foi et d'espérance. Recueillons ses conseils en ce beau printemps de 1915 qui fut ensemble si lumineux et si chargé d'angoisse :

9 mai. — «... Priez aussi pour toutes les femmes de France qui écrivent à leurs maris et peuvent contribuer grandement à leur courage ou découragement. Il est bien certain que le pauvre soldat qui est dans les tranchées a besoin de n'être pas attendri ni attristé, et « l'air de l'intérieur » qui lui arrive sous enveloppe peut être anémiant ou vivifiant. Il faut qu'il soit vivifiant. C'est ainsi que les femmes peuvent contribuer à l'énergie des opérations. Donc, pas d'attendrissement. Il y a des gens très chic : c'est la race qui se retrouve. Mais dans l'ensemble, je secoue, je cravache, et c'est nécessaire. »

15 mai. — «... Nous sommes sûrs de vaincre. Il est sûr que la France en sortira meilleure et plus grande. Est-ce que cela ne vaut pas des mois et des années de lutte ? Après s'être démoralisés ou pourris, et parfois les deux à la fois pendant vingt-cinq ans, on voudrait avoir expié et vaincu en quelques mois. Ce serait injuste. Si les gens de l'intérieur ne sont pas indignes, ils doivent, hommes ou femmes, envoyer sur le front, au lieu de jérémiades, des paroles de réconfort. Ça vaut encore mieux que des chaussettes de laine.

« La foi implique l'apostolat et le martyre. Peu importe que la guerre dure encore un an ou plus, qu'il y ait des milliers de tués, moi ou d'autres. En face de la victoire finale, est-ce que cela compte? »

20 mai. — « ... Je regrette constamment de ne pouvoir me couper en trois ou quatre pour aller plus souvent faire de l'apostolat auprès de tous mes gens. Il en est qui en ont besoin, qui s'imaginent encore qu'il y aura bientôt en Allemagne une crise économique qui mettra fin à la guerre. Quels insensés et comme c'est immoral! Cela prouve simplement le caractère indélébile de la nature humaine mal éduquée. On espère en les autres, en des causes extérieures. On aime mieux cela que se donner de la peine, compter sur soi et rien d'autre. Comme si le succès, la défaite, le bonheur ne dépendaient pas toujours de nous-mêmes avant tout!... »

La foi implique l'apostolat et le martyre. Il se consacre à l'un, dès qu'il peut disposer de quelques heures, et il est prêt à l'autre. J'ai lu bien des correspondances de la guerre : je n'en connais pas qui soient plus simplement cornéliennes. Une mystique de la guerre s'y fait jour : la guerre acceptée comme un moyen de s'améliorer soi-même et d'améliorer tout un peuple, la guerre rédemptrice des individus et de la nation. Les douleurs, les sacrifices qu'elle impose ne doivent pas être perdus. A nous d'en tirer un principe de vie intérieure. Vue ainsi, elle a sa grandeur et sa beauté. Les hommes se transforment au feu purificateur. Nous devons sortir d'elle, — nous, peu importe, les survivants, — avec une énergie plus haute, un amour du pays plus complet, un détachement plus absolu de tout ce qui n'est pas l'essentiel de l'âme. Cette flamme si pure, un Marcel Serret veut l'allumer dans chaque cœur, comme la flamme du tabernacle qui ne doit pas s'éteindre.

Le 27 mai, il avertit les chères gardiennes de son foyer que la bataille va recommencer ailleurs :

« Le temps ici continue à être superbe. Fleurs partout. De la verdure toute fraîche jusque sur les hauts, et toutes ces sources, tous ces ruissellements d'eau, dont les Vosges ont le secret. Cela met le cœur en joie.

« Et puis là-bas, du côté de Metzeral, deux de mes bataillons attaquent aujourd'hui un point fortifié et j'espère qu'ils

vont réussir. Il y aura encore un certain nombre de braves par terre. Tout ordre d'attaque est une condamnation à mort qu'on signe avec les noms en blanc. Si on y pensait trop, on ne ferait rien. On se contenterait de durer, et cette forme contemplative de la guerre n'amènerait pas la décision de si tôt.

« Il est certain que nous avons fait reculer très loin les limites de l'effort. Le possible, ici, est à la portée de tout le monde, c'est devenu vulgaire. Nous ne traitons que l'impossible. »

Nous ne traitons que l'impossible : ne semble-t-il pas qu'un Marcel Serret se relie, en parlant ainsi, à toute une ancienne France, celle des Légendes épiques, de la Chanson de Roland, des quatre fils Aymon et de Guillaume d'Orange, et celle encore, moins lointaine, qui s'est exprimée dans *le Cid*, et plus tard dans le Napoléon raconté dans une page de Balzac, dans l'*Eviradnus* de Victor Hugo, dans Marbot et dans le capitaine Coignet? Mais qu'est-ce donc que ce Metzeral dont les syllabes harmonieuses viennent remplacer les dures consonnances de l'Hartmannswillerkopf? Comme l'Hartmann, pourtant, et comme le Linge, Metzeral fait entendre, dans la Grande Guerre, un chant à part dans un décor de ravins sauvages et de sapins foudroyés.

A gauche de la 66e division dont le front s'étendait du Sudel au devant du Vieux-Thann et dont le quartier général était à Wesserling, la 47e, sous les ordres du général de Pouydraguin dont le quartier général était à Gérardmer, entreprenait le siège du Reichsackerkopf. La liaison entre les deux divisions au début de 1915 était assurée sur la crête principale des Vosges d'une façon assez précaire par la compagnie de skieurs du colonel Gélinet qui échangeaient des escarmouches quotidiennes avec les skieurs wurtembergeois. Mais les Allemands, utilisant une première fonte de neige, commencèrent à progresser dans la zone, neutre jusque-là, de la haute vallée de la Fecht de Metzeral dont ils occupèrent les côtes avoisinantes, menaçant ainsi nos communications. Les deux voisins, Serret et de Pouydraguin, pareillement intéressés par ces prodromes d'une dangereuse offensive ennemie, s'entendirent pour obtenir du général de Maud'huy qui commandait l'armée des Vosges l'autorisation d'entreprendre une opération dont le but serait de chasser les Allemands de cette haute vallée de la Fecht

et de reporter le front au delà de la chaîne frontière, de façon à procurer aux 47e et 66e divisions un lien plus solide et moins menacé et à couvrir contre tout danger d'offensive les hautes vallées de la Vologne et de la Moselotte, comme aussi de préserver contre toute attaque de flanc la vallée de la Thur.

Les mois d'avril et mai (1915) furent employés à obtenir la progression favorable qui permettrait l'assaut libérateur. Qui dira les luttes entreprises sur le kiosque et la cote 830, protections directes de Metzeral? Enfin, le 15 juin, après une préparation méthodique d'artillerie, l'ordre d'attaque est exécuté. Les fanfares des bataillons de chasseurs sonnent *la Sidi Brahim* qu'entonne le 6e bataillon, colonel Meullé-Desjardins en tête. La musique du 133e régiment joue *la Marseillaise* avec une telle furie que la grosse caisse en est crevée. Les premières lignes du Braunkopf sont enlevées. A la cote 830, les fantassins du 133e, perçant la ligne ennemie, dévalent les pentes abruptes du rocher et prennent à revers les tranchées ennemies où ils font deux compagnies prisonnières et s'emparent d'un important matériel dont un minenwerfer lourd qui est aujourd'hui dans la cour des Invalides. A l'Eichwald, la progression est moins heureuse, car les chasseurs du 27e bataillon se heurtent sous bois à des murs organisés garnis de mitrailleuses. Mais le lendemain, l'Eichwald est encerclé et évacué de suite par ses défenseurs. Le chemin de Metzeral est ouvert de ce côté.

Sur l'autre rive de la Fecht, la 1re brigade de chasseurs de la division Serret (colonel Tabouis) s'est heurtée à une terrible résistance à l'Hilsenfirst. La compagnie Manhès du 7e bataillon est même coupée de la colonne et, trois jours entourée dans les bois sans se rendre, mais, au contraire, organisant le terrain conquis, est délivrée par le bataillon (commandant Laudat). Elle a gardé ses mitrailleuses et ses prisonniers. Ce jeune capitaine Manhès est embrassé par son commandant. — A-t-on fait mieux à Sidi-Brahim? dira le colonel Tabouis. Et le général ajoutera dans son rapport : « Ce jeune cavalier, devenu capitaine de chasseurs à pied, s'est montré un vrai chef à tous égards. Il faut avoir l'œil sur lui. »

Le 18, le 20, le 21 juin, les attaques reprennent en accord avec la 27e division. Le commandant Colardelle qui commande le 5e bataillon et le lieutenant-colonel Danvillier, qui commande le 213e régiment, sont tués. Tué le lieutenant de Rocham-

beau, blessé le commandant Hellé qui commande le 7e B.C.A. Mais nous avons atteint la 2e ligne des tranchées allemandes, en même temps que les compagnies Engel et de Lagoutte du 13e B. C. A. ont pris pied sur la rive droite du Wüstenrun. Le 21, c'est l'assaut général de Metzeral par les deux divisions. Le 15e et le 27e bataillons de chasseurs ont pour direction la chapelle qui est sur la route de Sondernach.

Le 28e bataillon n'a pu avancer qu'au prix de grandes pertes : le capitaine Robert Dubarle, ancien député de l'Isère, est parmi les morts. Et le 152e régiment parvient aux lisières de Sondernach, qu'il occupera un peu plus tard avec le 133e régiment et le 27e bataillon. Dès lors, c'est la lutte aux portes de Metzeral que les Allemands évacuent après l'avoir incendié. Toute la nuit du 21 au 22 juin le village brûle, tandis que les chasseurs en occupent les ruines fumantes. Le communiqué allemand du 23 se contente d'annoncer : « Conformément à notre plan, nous avons évacué Metzeral et la vallée de la Haute-Fecht. » C'est l'aveu de la défaite.

J'ai visité Metzeral en ruines au mois d'août 1917, pendant une mission en Alsace. J'avais couché à Mittlach, dans l'abri du docteur Faussié qui dirigeait une ambulance alpine. De là, nous étions partis à cheval pour gagner les observatoires à travers la forêt, presque avant le jour, car les postes ennemis pouvaient nous voir et leurs mitrailleuses étaient proches. Mais le front d'Alsace était calme à cette date. Ainsi ai-je pu me rendre compte de la bataille menée par nos deux divisions conjuguées sur les deux rives de la Fecht. L'observatoire Robinson donnait sur le fameux kiosque, et celui de la cote 855 prenait d'enfilade toute la vallée de Munster, Munster avec le Bois Noir aux arbres déchiquetés. Là, avant de descendre sur Metzeral dont l'église percée était encore debout, je m'arrêtai dans un bois, devant le monument élevé à la mémoire du capitaine Dubarle : un obélisque de pierre entouré d'une clôture, proche le cimetière des chasseurs commandé par une petite chapelle appelée Sainte-Marie-au-Bois et surmontée d'un clocheton dont la niche contenait une statuette charmante de la Vierge prise à Metzeral. L'ensemble portait le nom du camp Dubarle avec cette inscription : « Le capitaine Dubarle, du 68e B.C.A., est tombé glorieusement au champ d'honneur le 15 juin 1915 au moment où, sortant des tranchées de la cote 915, il entraînait

sa compagnie au cri de Vive la France. Il fut un modèle d'énergie et de force morale. »

J'aime à rapprocher du nom de Robert Dubarle celui d'un autre capitaine de chasseurs alpins, officier de réserve lui aussi, qui fut tué à l'Hartmann le 28 décembre 1915, parce que tous deux ont été dans leurs lettres, dont les recueils publiés devraient être dans toutes les bibliothèques de France, les poètes lyriques et douloureux de cette guerre de montagne : Belmont plus sensible à la nature et plus religieux peut-être, peintre des crépuscules lumineux dans les grands chênes et évocateur des *grandes vérités silencieuses qui dorment au fond des âmes;* Dubarle plus ardent, plus entraînant, plus éloquent et dont on relira longtemps, il le faut espérer, la lettre sur *le courage de la gaîté* qu'il adresse à une jeune fille pour l'engager à soutenir autour d'elle le moral du pays. Plus coupée et fragmentée par les soucis, les obligations, les responsabilités du commandement, la correspondance du général Serret nous amène, elle aussi, sur les hauts plateaux où, dans le voisinage même de la mort et le fracas de la guerre, l'esprit se meut dans la paix et la sérénité. Il y a même chez lui un stoïcisme plus complet, une volonté d'exemple plus tendue et plus expresse. Là encore il demeure le chef.

Voici donc la bataille de Metzeral vue à travers ses lettres :

21 juin 1915. — « En ce moment, c'est bataille à jet continu dans la région de Metzeral. C'est à la fois Pouydraguin (sa droite) et moi (ma gauche) qui attaquons. On a eu quelques succès, pas autant que je l'aurais voulu, et on continue.

« Mon quartier général est sur un plateau à 1 250 m. de haut la nuit, et le jour à une lisière de bois, un peu en avant de nos lignes, à un endroit qui est un tel défi que le Boche ne saurait me soupçonner là.

23 juin. — « On s'est battu pas mal, j'aurais voulu mieux encore, parce que je suis difficile et qu'on est toujours très loin de l'idéal que j'ai devant mes yeux. Mais, tout de même, on a fait reculer le Boche; on en a tué et pris un grand nombre. Bonne affaire que nous reprendrons un de ces jours.

« Quand les Boches ont vu qu'ils devraient céder, ils ont systématiquement mis le feu à Metzeral que nos projectiles avaient d'ailleurs partiellement incendié. Ce gentil village que

vous connaissez n'est plus maintenant qu'un amas de ruines fumantes, avec des cadavres autour et dedans. C'est là que sont entrées à la fois la droite de Pouydraguin et ma gauche qui, en dépassant Metzeral vers l'est, s'est ainsi trouvée sur la rive droite de la Fecht de Sondernach : le village, menacé de tous côtés, a été évacué la nuit suivante par l'ennemi.

« Après huit jours de combat continu, il fallait bien remettre les troupes en ordre et au repos... Et je suis rentré ce matin ici après avoir couché depuis une semaine avec mes bottes. Un recoin dans le grand salon avec, sur ma table, une gerbe de roses. Un de mes capitaines joue avec assez d'âme la sonate du *Clair de lune*. Impression reposante et douce, contraste saisissant avec les horreurs vues ces jours-ci.

27 juin. — « Au total, ç'a été un succès très net que cette affaire Metzeral-Sondernach; mais j'espère que ce sera mieux la prochaine fois. Vous savez que je suis très difficile. Je vois rouge quand on me dit cette phrase si commune, qui sent si fort la médiocrité : « Enfin, c'est déjà bien! » Il faut mieux, toujours mieux.

2 juillet. — « Hier après-midi, nouveau bombardement féroce. Les Boches ont repris un des ouvrages de l'Hilsenfirst, enlevé la semaine dernière. Ce matin, je l'ai fait réattaquer, on l'a repris. Cet après-midi, nouveau bombardement féroce par les Allemands. Attaques à la nuit tombante. On a tenu parce que j'y avais mis une troupe merveilleuse. Il est probable que cela recommencera encore un certain nombre de fois, jusqu'à ce que l'ennemi ait encaissé un échec définitif.

« Le plus obstiné l'emporte. J'ai idée que ce sera moi.

3 juillet. — « Ce qu'il faut par-dessus tout au chef, c'est l'absence de nervosité. Il faut, pendant la bataille, savoir attendre, inactif, et impuissant, et calme, le résultat, — toujours long à venir, — de ce qu'on a ordonné, et ne s'exciter sur aucune des nouvelles, bonnes ou mauvaises, qui affluent, soit par téléphone, soit on sait comment, par quelque estafette ou cuisinier.

10 juillet. — « Avec les gens qui n'ont jamais eu qu'un idéal médiocre, on n'obtient que des résultats médiocres. Le secret de la vie forte, c'est : avoir un idéal assez élevé pour qu'il faille sans cesse se donner la peine de grimper vers lui.

« Et puis, avoir des règles de vie, c'est si utile et on en a

si peu! Celle-ci par exemple dont je parle si souvent : se demander, quand on fait quelque chose ou quand on s'abstient de la faire, à quelle idée on obéit, — idée belle ou faiblesse. — Il n'y a pas de jour où je n'en trouve l'application utile... »

Le salon où, après huit jours de combat, il se repose en écoutant du Beethoven et respirant des roses, est celui de M. Jacques Gros, l'industriel de Wesserling qui abrite l'état-major de la division. Une charmante théorie de jeunes filles passe timidement dans le jardin, pour ne pas troubler le travail. Elles se forment à la dure école de la guerre. Elles ressemblent à ces jolies Anglaises des tableaux de Gainsborough ou de Lawrence, longues, minces, élégantes et un peu mélancoliques. Et le général songe à sa propre fille dont la présence lui est refusée. Mais s'attendrir est faiblesse. Il écarte les roses et la musique. Il reprend son apostolat. Tant de faiblesses dépendent de sa force.

Cependant, le 3 juillet, il a été nommé officier de la Légion d'honneur avec cette citation : « Officier général de la plus haute valeur, d'une grande bravoure, d'une activité inlassable, a montré toutes ces qualités dans la longue lutte qui s'est déroulée dans le secteur de sa division. »

Le *zèle intelligent* du chef ne s'est jamais ralenti.

LA VIE EN ALSACE

Le 12 juillet, le général Serret a pour une fois d'autres préoccupations que celle de l'éternelle bataille dans la montagne. Comme l'ennemi paraît dompté dans la vallée de la Fecht et sur le sommet de l'Hartmann, il cherche un terrain de revue pour le 14 juillet : « Je veux, écrit-il, qu'on fasse la fête nationale d'autant mieux que nous sommes en Alsace. Il faut que les populations nous voient célébrer une fête de bon aloi : Revue, grand messe avec le concours de musiques militaires. »

La fête a été belle. Mais pourquoi donc, à l'intérieur, ne l'a-t-on pas célébrée? Il s'en indigne.

17 juillet. — « ... Comment! on n'a même pas le courage de célébrer la fête nationale à l'intérieur? Il est entendu qu'elle devait être plus sérieuse, plus pieuse, mais aussi plus grande que de coutume. Ici, on l'a véritablement célébrée

avec éclat. Visite du général Joffre, les revues, retraite en musique aux flambeaux la veille, concert dans l'après-midi, et demain, dimanche, prières solennelles à la messe militaire. J'ai vu des tranchées pavoisées hier...

« Vous voyez que je ne suis pas à plaindre. Il y a bien, de temps en temps, quelque décision grave à prendre, qui rendrait malheureux quelqu'un d'indécis. Je réfléchis, je pèse, après m'être renseigné sur la valeur des poids et, une fois la chose décidée, j'ai la conscience bien en repos, quoi qu'il advienne, parce que je fais tout pour que ça marche. Et ça ne marche pas mal... »

C'est l'application du *Fais ce que dois, advienne que pourra* : elle est le contraire de l'insouciance quand la notion du devoir est aussi raffinée. Le commandement de la division d'Alsace lui impose des obligations civiles, un rôle d'administrateur, de gouverneur. Ne faut-il pas veiller sur les trois vallées, sur leur vie économique, sur leur moral? Ainsi importe-t-il de rester en contact régulier avec la population. La fête nationale en offre une occasion. Mais le général Serret les multiplie. Après la grand messe le dimanche à Saint-Amarin, il tient ses assises, il accueille tout le monde. Désireux d'offrir quelque distraction à des troupes que risque de harasser le régime sévère de la montagne, il crée des cercles, il organise des jeux, un concours hippique, un salon d'automne, assiste aux classes des instituteurs militaires et des religieuses de Ribeauvillé; il préside des distributions de prix.

Cependant la visite officielle des trois vallées d'Alsace prend dans tout le pays l'importance d'une démonstration. Elle signifie clairement notre volonté de ne pas terminer la guerre sans la reprise des provinces perdues en 1870. Après le général Joffre devant qui fut passée la revue du 14 juillet, le président de la République, M. Poincaré, renouvelle à son tour le voyage du début de 1915. Il veut revoir Thann et Saint-Amarin. Le *Journal officiel* du 1er août rend compte de sa venue : « Dans toutes les communes d'Alsace qu'il a traversées, la population s'est livrée à de chaleureuses manifestations pour la France. » Puis ce sont les parlementaires qui, avec ostentation, s'annoncent aux armées. Ou ces écrivains plus utiles dont la voix est entendue chez nous jusque dans les villages les

plus éloignés du front, et par delà les frontières : Maurice Barrès, dans son article fameux sur la mort de Serret, a fait allusion à son passage à Wesserling. Le général Serret qui recevait tout ce monde à son quartier général, ayant traversé la diplomatie et vécu à l'étranger, s'était bientôt rendu compte que là encore il pouvait exercer une sorte d'apostolat, en se servant de ses visiteurs pour vivifier l'arrière avec l'air salubre de l'avant. Ainsi les accueillait-il de l'humeur la plus courtoise, gardant souvent pour lui l'ennui qu'il en éprouvait, quand il aurait souhaité d'être dans les bois avec ses chasseurs.

Et puis, il y avait des compensations, par exemple la venue simultanée de Barrès et d'Edmond Rostand. Celui-ci, — a raconté M. Louis Barthou (1), fidèle à la mémoire de ses amis, un Loti, un Rostand, — curieux de tout savoir, l'interrogeait sur ce qui se passait dans les autres secteurs du front. Le général regarda le poète avec ce sourire qui donnait tant de charme à sa parole et lui valait tant de sympathies, et il répondit :

> Moi, je chante pour mon vallon en souhaitant
> Que dans chaque vallon un coq en fasse autant.

L'auteur de *Chantecler* fut enchanté de la citation. « Je crois bien que cette fois, ajoute M. Barthou, la seule à coup sûr, il ne trouva pas de réplique. »

De cette part civile de son existence ses lettres de juillet-août-septembre 1915 vont nous donner le reflet. Le front des Vosges est alors relativement calme, sauf la prise d'un éperon boisé au sud de Sondernach dans la vallée de la Fecht par deux compagnies du 152e régiment le 17 août, sauf la perte du sommet de l'Hartmann le 9 septembre et sa reprise le lendemain 10 par une compagnie du 213e. Serret a la riposte immédiate. N'a-t-il pas dit que la rapidité est une forme de l'énergie? L'offensive de Champagne se prépare, et les Allemands la flairent. Sur l'un et l'autre front plane l'inquiétude de l'attente. Le commandant de la 66e division a donc quelques loisirs dont il use pour le mieux du service :

19 juillet. — « La plupart du temps, je suis bien libre de l'emploi de mes journées et je pourrais avoir beaucoup de

(1) *Annales* du 27 février 1916.

tranquillité. Mais ma conscience ne serait pas tranquille du tout, si je ne circulais pas sans cesse, ne serait-ce que pour montrer aux gens qui peinent que je ne marchande pas ma fatigue.

« Hier donc j'ai été très occupé, et de façon variée. Toute la matinée très sanctifiante : une grand messe en musique à Saint-Amarin. Le vieux curé et le suisse m'attendaient à la porte : on m'offre l'eau bénite, on me reconduit de même. A la sortie, une petite Alsacienne m'offre un bouquet, je l'embrasse. Après, culte protestant auquel on m'a demandé d'assister pour bien souligner que les représentants d'une démocratie anticléricale peuvent être très religieux et que la France n'est pas si impie que les Boches le disaient.

« J'ai été content d'ailleurs d'avoir assisté à ce culte dans la petite église de l'usine. Le pasteur, M. Monnier, aumônier protestant, a fait un sermon tout à fait beau, d'une élévation d'idées et d'une forme impeccables. Et comme c'était, ainsi que la messe, de réelles manifestations politiques, un grand nombre de protestants étaient à la messe, et une foule de catholiques au temple. On a les idées larges et on vibre ici, dès qu'il s'agit de patriotisme. »

Ces sorties de messe, à Saint-Amarin, sont demeurées quasi célèbres. Le général Serret recevait alors tout le monde, écoutait tout le monde, était accessible à tous. Et puis, il y avait là, — spectacle émouvant, — les vétérans de 1870, se soutenant les uns les autres, s'appuyant les uns aux autres, vieilles silhouettes branlantes, avec de hauts chapeaux antiques à bords plats, des redingotes luisantes mais propres, et la médaille de 1870 épinglée sur le cœur. Ils étaient bien assurés d'être fusillés en cas de retour de l'ennemi. Et pourtant ils portaient fièrement leur insigne, et leurs yeux brillaient de satisfaction quand nos pièces d'artillerie lourde faisaient retentir les échos de la vallée. Quarante-quatre ans d'occupation allemande n'avaient pu les écraser. Ils se redressaient avec fierté, n'ayant pas douté de la France.

Juillet, août, sont des mois de préparation, de calme relatif :

27 juillet. — « J'ai fort à combiner tous ces temps-ci, et cela fait faire au cerveau une excellente gymnastique, et aussi aux jambes, car je veux qu'on aille voir, ou voir moi-même sur place ce qu'on peut faire. Je m'aperçois tous les jours que rien

ne remplace cette action personnelle du chef et que souvent la paresse intervient, plus que la fatigue, pour arrêter les gens.

« Paresse ou mollesse, ce qui est un peu la même chose. Ah ! le goût de l'effort, le culte de l'énergie, l'éducation de la volonté ! Est-on assez nul là-dessus dans les établissements d'instruction, et aussi dans les familles !

2 août. — « Pendant cette période de calme, je fais améliorer l'organisation. Je soigne le moral de tous, qui est, d'ailleurs, excellent. Je pense à créer... un concours hippique ! avec présentation d'attelages de mulets, concours de conduite de voitures, sauts d'obstacles, etc.

« Dans huit jours, je vais présider une distribution de prix à Saint-Amarin, avec tous les maires, curés et instituteurs de mon territoire. Il faudra que je fasse un discours. Enfin, la grande cérémonie ! A l'inverse de ce qui se passe en France, on a envoyé pour les petits Alsaciens un lot de prix superbes. Ce ne sont pas des occupations très guerrières, et j'aimerais mieux qu'on me dise d'attaquer à fond. Cela viendra un de ces jours.

5 août. — « On ne s'imagine pas les actes de bravoure, les paroles superbes qu'on découvre dans le moindre combat. On finissait par croire, en temps de paix, que l'héroïsme était une vertu disparue et que les mots dits *antiques* n'étaient vraiment plus de notre époque. On en voit, et on en entend constamment. Et cela prouve combien les qualités de race sont stables et combien la pourriture est en surface.

8 août. — « Ma distribution de prix, qui a duré de deux heures et demie à cinq heures dans un grand atelier d'usine, très bien décoré, a été une très jolie fête. Des enfants ont récité, sans trop d'accent, de très jolies choses, chanté des chœurs. J'y suis allé d'un discours aux enfants, mais qui, par-dessus leur tête, s'adressait aux parents. Il me fallait parler un peu de tout et à tout le monde, et dans la note juste, pour donner aux populations toutes les confiances. Si mon discours paraissait dans un journal radical, cela pourrait peut-être donner lieu à quelques polémiques Mais j'ai la jouissance, ici, d'être le grand chef de tout. Prenant, seul, les décisions les plus graves, cela me donne, en revanche, mon franc parler, et j'en use... »

Deux ans plus tard, j'assistai à une cérémonie toute pareille à Thann Elle était présidée par le général de Mitry et

je n'ai pas oublié la gentillesse de ces petits Alsaciens, récitant avec humour l'une ou l'autre fable de La Fontaine, en y mettant l'accent, non pas seulement le leur, mais celui des plus fines nuances à la française que leur intelligence éveillée n'avait pas laissé échapper. Le discours, ou plutôt l'allocution du général Serret, prononcée le 8 août 1915 à la distribution de prix de Saint-Amarin, a été retrouvé, et comment n'en pas détacher la partie essentielle ? Il vient faire aux enfants d'Alsace la dernière leçon de l'année, et c'est un petit cours d'histoire de France, un résumé des origines de la guerre, une promesse de victoire, une annonce de rattachement durable des provinces recouvrées :

Depuis un demi-siècle, la France a tout fait pour éviter la guerre . malgré la tendresse éternelle qu'elle avait vouée à ses deux filles chéries, l'Alsace et la Lorraine, arrachées par la force, malgré les occasions qui, certes, n'ont pas manqué, il lui semblait qu'elle n'avait pas le droit de déchaîner une pareille lutte, de causer tant de misères et de ruines pour servir ses intérêts et ses amours.

Mais ses vainqueurs d'il y a quarante-cinq ans, race de proie, aveuglés par une ambition et un orgueil démesurés, ne rêvaient rien moins que l'asservissement du monde et, d'abord, la radiation de la France de la liste des grandes nations. Combinant erreurs et calomnies, ils n'hésitaient pas à nous signaler comme affaiblis, divisés, impies. Leur hypocrisie proclamait la mission divine de l'Allemagne, pendant qu'ils se préparaient à violer tous les traités, à semer sur leur passage toutes les atrocités et tous les excès.

Ils ont voulu cette guerre, provoquée, déchaînée pour assouvir leur convoitise. Malheur à eux!...

En commençant la lutte, la France avait des raisons d'espérer. Elle a maintenant la certitude de vaincre.

Vous pensez bien que, si les armées allemandes, il y a un an, alors qu'elles disposaient d'une écrasante supériorité numérique, matérielle et morale, n'ont pas pu entamer, bien mieux, se sont fait battre sur la Marne par nos armées encore mal outillées et livrées à leurs propres forces, ce n'est pas maintenant qu'elles peuvent espérer vaincre... Elles se débattront un certain temps encore, longtemps peut-être. Elles n'échapperont pas à l'étreinte et le jour vient, à pas lents, mais à pas sûrs, où cette formidable puissance matérielle s'effondrera dans la boue et dans le sang.

Une fois de plus, la France aura été le champion par excellence de la civilisation, du droit et de la justice, contre l'esprit de tyrannie, contre la barbarie et tous ses excès. Elle sera ce qu'elle est et veut

toujours être, respectueuse des traditions et des consciences dans une paix féconde. Elle fera de vous ses enfants de prédilection, ceux qu'une mère serre plus passionnément sur son cœur parce qu'ils ont échappé à un seul danger.

Une telle harangue s'adresse en effet aux parents par delà les enfants. Elle fait écho aux instructions précises données par Joffre, dès 1914, lors de l'occupation des trois vallées alsaciennes. Instructions qui, appliquées avec tant de tact et d'autorité par un général Serret, seront reprises et interprétées plus d'une fois par les commandants successifs de la VIIe armée, l'armée des Vosges, par un général de Maud'huy, par un général de Boissoudy.

Celui-ci, dans une circulaire qui mérite d'être commentée, fixe le statut des troupes en Alsace dans leurs rapports avec la population. Il appartient, explique-t-il, aux officiers d'éclairer leurs hommes sur l'union de l'Alsace à la France, sur leurs gloires communes, sur les conditions dans lesquelles l'Alsace nous a été arrachée, sur la protestation qu'elle a fait alors entendre, sur la dure destinée qu'elle a dû subir malgré elle. Ils leur rappelleront que quelques-uns des plus illustres généraux de la République et de l'Empire ont vu le jour en Alsace, et que c'est à Strasbourg, par l'armée du Rhin, que *la Marseillaise* fut chantée pour la première fois. Les cadres s'attacheront à maintenir les bons rapports qui n'ont cessé d'exister entre nos troupes cantonnées et leurs hôtes, et à assurer, par tous les moyens, le développement de la vie économique. Ils s'emploieront à rendre service aux habitants, dont un grand nombre continuent à travailler jusque sous le feu de l'ennemi. Ils séviront avec rigueur contre toute déprédation qui leur serait signalée, les conséquences morales en étant plus graves encore en Alsace qu'ailleurs. Ils veilleront à atténuer, dans la mesure du possible, les charges de l'occupation, à donner sans retard et sur place des solutions judicieuses et équitables aux petits conflits qui ne peuvent être évités. Ils se rappelleront que leur exemple personnel, le tact et le sang-froid dont ils font preuve, la modération de leurs expressions ont, chez leurs hôtes, une importance essentielle. Tous propos blessants doivent être évités à l'égard des familles dont l'attitude est loyale, mais dont les parents ont été légalement contraints de servir dans l'armée ennemie.

De même, on ne saurait trop s'élever contre l'injustice qui consiste à traiter injurieusement d'Allemands ou de « Boches » des hommes et des femmes auxquels l'usage de la langue française a été interdit depuis 1870, qui parlent allemand ou alsacien parce qu'ils n'ont pu apprendre que l'allemand ou l'alsacien, et qui se sont vus en majeure partie privés par la force des choses de toutes relations suivies avec notre pays. Et cependant, l'Alsace n'a cessé de donner à la France des milliers de soldats, des milliers d'officiers, des centaines de généraux, alors qu'à l'heure actuelle on ne trouve pour ainsi dire pas d'Alsaciens comme officiers de carrière dans l'armée allemande. Plus de 17 000 Alsaciens se sont engagés sous nos drapeaux depuis le commencement des hostilités. Les Alsaciens doivent être traités comme des compatriotes malheureux qui retrouvent aujourd'hui leur place dans la vie nationale. Aux troupes, il appartient de le leur prouver.

En vérité, il y a dans les instructions militaires de Joffre et de ses subordonnés une sorte de charte alsacienne, qu'il aurait suffi au régime civil d'appliquer après l'armistice pour éviter tant d'errements néfastes dont le résultat fut d'aboutir au malaise actuel. Le général Serret eut sa part, sa grande part, dans le rattachement amical des trois vallées. Il était de cette race d'officiers qui se transforment aisément, par l'habitude qu'ils ont de s'occuper à la fois de l'organisation matérielle et de l'autorité morale, en administrateurs de territoires. Race merveilleuse à qui nous devons les Joffre et les Galliéni, les Lyautey, les Mangin, les Weygand. Combien il est déplorable que si peu de grands noms d'administrateurs civils se présentent à la mémoire en regard de ces créateurs ou de ces mainteneurs !

Le 10 août, Serret accompagne le Président de la République dans sa visite à notre Alsace. « La visite présidentielle s'est très bien passée, écrit-il. Le Président est ensuite allé à Massevaux où l'enthousiasme a été indescriptible. Il avait été déjà l'objet d'une très chaude ovation le matin, en passant à mon quartier général, puis à Saint-Amarin. A Massevaux, ç'a été encore plus chaud, plus spontané aussi. Personne n'était prévenu de son arrivée. Personne dans les rues. Aucun drapeau. En un quart d'heure, toute la ville était pavoisée. La foule grouillait et criait. Manifestation impressionnante. Le

Président en a été frappé, et a senti combien toutes ces populations étaient sûres du succès. Je regrette que quelques hommes politiques n'aient pas pu assister à cette fête. Ils eussent été édifiés... Ici, joie, travail, calme, confiance. »

Ces acclamations ne sont pas de commande. Parmi les innombrables témoignages qui m'ont passé sous les yeux, il me suffira d'en cueillir au hasard quelques-uns pour rendre sensible l'état d'esprit qui fut alors celui des trois vallées. Voici des lettres de jeunes filles. Mlle M..., à Moosch : « Quand la tourmente sera passée, nous raconterons à nos enfants et petits-enfants le courage des soldats français, nos frères. » Mlle A... de Massevaux : « La France, c'est quelque chose qu'on a dans le sang. » Mlle K..., à Sentheim : « Nous avons le bonheur d'être Français depuis un an, c'est tout un autre genre de vie au village. Nous avons tous les dimanches une messe militaire avec un beau sermon d'un aumônier ou prêtre-soldat. J'y assiste aussi souvent que possible. Entre trois et quatre heures de l'après-midi, nous entendons la musique sur la place de l'église. Comme finale, c'est toujours *la Marseillaise* vivement applaudie... » L'une de ces jeunes filles est tuée dans la cour de l'hôpital de Malmerspach, comme elle allait soigner les blessés. Car il y a des morts dans ces riantes vallées. A Massevaux, Mlle R... décrit le poignant spectacle des soldats qui viennent cantonner après s'être battus à l'Hartmann, souillés, crottés, fatigués, sous la pluie. Une de ses compagnes s'irrite contre ces Parisiens, et surtout ces Parisiennes, pour qui tout ce qui parle allemand est boche : « Ils ne savent donc pas qu'ici les Parisiens sont traités comme de vrais frères, et que leurs soldats sont mieux cantonnés ici que partout ailleurs. » Une émigrée de Strasbourg, à Bâle, écrit à sa sœur à Thann : « Je tremble à la pensée que les Allemands pourraient revenir. Il nous serait impossible de revivre avec eux. Si je pouvais seulement faire quelque chose pour soutenir la France ! »

Des revenants venaient avertir les Alsaciens libérés du régime de terreur imposé par l'Allemagne de l'autre côté des lignes. C'était un faire-part comme celui-ci venu de Suisse, annonçant la mort « cruelle, mais héroïque » d'Alfred Meyer, né à Mulhouse et fusillé par les Allemands le 13 septembre 1915, et se terminant ainsi : « Dans notre douleur, un seul cri s'échappe de notre cœur, le seul qui réconforte et qui console,

celui-là même que jetait au moment suprême celui que nous pleurons. Ce cri, nous le répétons, afin que Dieu exauce notre prière : Vive la France! Vive l'Alsace française! » Quelquefois, le revenant est en chair en os, comme le maire d'Entre-Deux-Eaux renvoyé par la Suisse après avoir été condamné à mort, qui fait le récit de son arrestation le 2 septembre 1914. On l'arrête « sous prétexte, dit-il, que je faisais de l'espionnage, que je renseignais les troupes françaises, que je faisais des feux et des signes avec mon bâton. Je leur répondis que ce n'était pas un homme de mon âge, qui ne voit plus clair, qui entend sourd et ne peut plus marcher, qui pouvait faire de l'espionnage. » Il est conduit à Wissembach, on le frappe à coups de crosse de fusil, on lui arrache ses souliers. Puis on le pousse revolver au poing à la cote Sainte-Marie pour l'exécuter avec trois autres civils. Il est le dernier, on fusille les trois autres. Quand son tour est venu, on le fouille et on trouve dans sa poche le sceau de la mairie. Le commandant, alors, décide de l'interroger. On l'interne à Schlestadt, toujours pieds nus, en cellule. Puis on l'expédie à Strasbourg, et de là dans un camp. Enfin, comme il est malade, on s'en débarrasse.

Les échos qui franchissent les lignes ne rapportent que condamnations en conseil de guerre à Mulhouse, à Colmar, à Strasbourg. Le peintre Michel Sittler reçoit quinze mois de prison pour avoir fabriqué des statuettes en plâtre de Napoléon Ier et avoir tenu des propos anti-allemands dans le goût de celui-ci : « On ne peut pas dire de quelqu'un qu'il est Alsacien lorsqu'il pense en Allemand. » Clémentine Bachmann se voit octroyer six semaines de prison pour avoir osé dire que si les Allemands triomphaient, il n'y aurait pas de Dieu. L'instituteur en retraite Jules Théophile Adam, de Reguisheim, est condamné à mort pour avoir été trouvé porteur de carnets de notes contenant des descriptions de positions et fortifications allemandes. Six semaines de prison à Lucien Giesmann, ancien maître tailleur, âgé de soixante-dix ans, pour avoir salué de plusieurs coups de chapeau une troupe de prisonniers français traversant Strasbourg, et avoir assisté tête nue à leur défilé. Vingt mois de prison à Antoine Grillinger, menuisier, né à Turchtersheim, pour avoir couvert d'injures l'Empereur qui envoie les jeunes gens à l'abattoir, nié ses victoires et affiché un libelle diffamatoire pour les armées allemandes où l'on

croit reconnaître son écriture. Etc., etc., car les condamnations sont sans nombre. Et de même les désertions d'Alsaciens. Dans nos trois vallées alsaciennes, aucun conseil de guerre ne vit jamais comparaître des habitants pour mauvais propos tenus sur la France, aucun soldat alsacien ne déserta jamais (1).

Cependant la *Frankfurter Zeitung* du 10 novembre (1915) consacre une longue étude à la *Question d'Alsace-Lorraine*. Étude non point brutale et violente, mais souple, insinuante, perfide, certainement due à la plume d'un juriste chargé d'exposer la thèse officielle. La victoire allemande, naturellement, n'est pas mise en doute. Quel sera, après la victoire, le régime de l'Alsace-Lorraine? Incorporation à la Bavière qui croit y avoir acquis des droits pour le rôle important de ses troupes dans la guerre? Que deviendrait alors la primauté prussienne? Non, non, mais incorporation à la Prusse, seul État possédant la *poigne* nécessaire pour assurer à la *Terre d'Empire* la discipline qui lui fait défaut. Il est vrai que certains Prussiens pourraient craindre l'apport catholique de l'Alsace à la protestante Prusse : c'est pourquoi l'auteur de l'article incite, en fin de compte, la Prusse à réserver un bon accueil aux quelques gouttes de sang du sud dont l'infusion ne saurait lui être que salutaire (2). Ainsi l'on discute à l'avance en Allemagne sur le sort réservé à l'Alsace-Lorraine après l'inévitable défaite française. A quelle sauce sera-t-elle mangée? La sauce prussienne est la plus recommandée. Mais les cuisiniers sont un peu pressés.

Tel est l'état d'esprit en Alsace de l'un et l'autre côté des lignes. Cependant cette fin d'août 1915 apporte au commandant de la 66e division la seule détente qu'il eût désirée. Une permission? non pas, les chefs n'y ont pas droit, mais une rencontre. Celle qui fut au foyer sa confidente et m'a confié les seuls fragments de ses lettres susceptibles de continuer son action, son apostolat par delà la mort, s'est trop pliée à son refus de ne jamais s'attendrir pour y faire la moindre allusion. Mais une lettre à Mme Jules Cambon, femme de notre ancien ambassadeur à Berlin, nous permettra de découvrir son unique oasis de quelques jours dans le désert de la guerre, dans la solitude maintenue par sa volonté de servir :

(1) Voir le *Bulletin Alsacien-Lorrain*, année 1915.
(2) *Bulletin Alsacien-Lorrain* du 16 novembre 1915.

31 août.

« Madame l'ambassadrice,

« Je suis indignement en retard avec vous et ne sais vraiment comment m'en excuser...

« L'ambassadeur n'aura plus aucune raison pour différer son départ et je compte bien avoir sous peu l'annonce de son arrivée. Je serai extrêmement content de le voir et je reçois par ici tant de visites ennuyeuses qu'en vérité je mérite bien un sérieux dédommagement. Ce me serait une grosse déception, si je ne l'avais pas.

« Ces visites « ennuyeuses » ne sont cependant pas inutiles, je crois, et cette pensée me les fait accepter maintenant avec une résignation presque joyeuse. C'est du bon air qu'on vient respirer chez nous. On y trouve des gens sains de corps et d'âme, parfois même d'esprit, qui se disent que faire la guerre a toujours consisté à se battre, qu'en se battant fort on bat l'autre et qu'alors l'autre en a assez au bout de quelque temps et demande merci. Si tout le pays avait toujours eu cette notion saine, nous serions vainqueurs depuis longtemps. Mais à quoi bon récriminer? Peu importe que cela dure encore un an ou deux, puisque la certitude de vaincre est acquise; et cela, il n'y a personne par ici, militaire ou civil, qui ne le sente.

« On ne comprend pas très bien la soi-disant inaction dans laquelle on se trouve et dans laquelle certains se complaisent peut-être, parce qu'on ne comprend pas que les deux fronts de France sont devenus deux murailles de forteresse. On ne fait pas reculer un mur, on n'a donc pas à avancer contre lui. On ne peut qu'organiser, monter un ou plusieurs énormes béliers pour battre ce mur et y pratiquer une brèche par laquelle on jettera dans la place la plus grande masse de troupes possible, et si cela ne finit pas la guerre, ce sera du moins un coup terrible donné à la balance. Les parties voisines de la brèche s'effondreront d'autant mieux que toutes les forces de l'autre sont ou seront cristallisées sur cette muraille pour la soutenir, la maintenir en équilibre.

« Et cet effondrement sera même bien plus étendu, — général peut-être, — si partout on fait ce que je cherche constamment à faire : montrer à ceux qui me font face que s'il me plaît de les déloger d'un point, je le fais, tandis qu'eux n'y pourraient

parvenir. C'est ce qu'on appelle l'ascendant moral, que ma division est bien sûre d'avoir.

« Je suis d'ailleurs tout à fait d'accord sur ce point avec M. Millerand qui est venu me voir hier. Je souhaite vivement qu'il y ait beaucoup de gens de son espèce.

« L'ambassadeur a d'autant plus de raisons de venir me voir que monsieur votre fils est dans mes parages. Je l'ai découvert, il y a très peu de temps, — plus exactement, c'est son ami, et mon ami Chabrières, en allant à Remiremont retenir des chambres pour ma femme et ma fille venues pour quatre jours. Les commandants de division n'ont pas droit aux permissions, mais ils sont autorisés à faire venir leur famille pour quatre jours à proximité. J'en ai usé avec joie, et j'ai constaté que, quand on s'aime fortement, on peut fort bien se retrouver et se quitter à nouveau sans aucune secousse. Je compte nous revoir vers Pâques, puis vers l'automne, et ainsi de suite tant que durera la guerre. Les marins, il y a un demi-siècle, se voyaient moins souvent, et les Croisades duraient plus longtemps.

« Ma femme et ma fille passent quelques jours à Nancy auprès d'une de mes belles-sœurs dont le fils a été tué et rallieront ensuite à Saint-Jean-de-Luz, emportant dans le Midi des effluves de l'apostolat que je fais sans cesse, conséquence inéluctable de la Foi, foi dans le succès, sans réserves, et qui ne peut manquer de germer dans toutes les âmes qui viennent frôler les nôtres...

« Serret. »

Comme il avait raison de se comparer à un Croisé! Ces dames, cependant, après l'oasis de Remiremont, prenaient le chemin de Saint-Jean-de-Luz, au bord de l'Océan, leur désert à elles. Elles ne devaient plus le revoir que mourant.

« Ce qu'on doit faire, écrit-il le 7 septembre après la séparation, il faut le faire de bonne grâce, sous peine de diminuer beaucoup l'esprit de sacrifice. » Et, revenant au but souverain de ses pensées, il ajoute : « Je considérerais comme un malheur une solution autre qu'une victoire des armées françaises sur les allemandes. Il faut que les troupes allemandes soient battues par les nôtres, et elles le seront. Toutes mes pensées sont tendues vers ce but, même quand je fais organiser des fêtes, car elles n'ont d'autre objet que fortifier le moral et augmenter par suite l'aptitude à vaincre. »

Les nuages s'amoncelaient derrière la noire montagne, et la tempête allait se déchaîner sur l'Hartmann.

L'ORAGE S'AMASSE A L'HORIZON

L'orage s'amasse à l'horizon, mais lentement. L'ennemi n'a pas perdu de vue l'un de ses buts de guerre immédiats : nous reprendre le morceau d'Alsace que nous détenons et qui s'est rattaché si vite et si scandaleusement à la mère patrie, et tout d'abord ce sommet de l'Hartmann que nous lui avons arraché et qui nous permet de le voir et de le dominer. Notre offensive de Champagne (25 septembre) suspend momentanément toutes ses initiatives. Mais il a formé peu à peu, lui aussi, au contact des nôtres, d'excellentes troupes alpines avec lesquelles il compte bien tôt ou tard nous attaquer.

Le général Serret ne cesse de tenir ses troupes en haleine. On composerait un manuel de formation militaire avec la série des ordres de sa division. Avant les assauts de Metzeral, quand il dressait les élèves chefs de section, il terminait son instruction par ces mots : «... Donner pardessus tout la notion du combat à plein, attaque à fond, défense jusqu'au dernier, sans jamais se soucier d'être en flèche ou tourné. Ne penser aux camarades que pour leur donner un coup d'épaule, jamais pour les attendre. En un mot les candidats doivent sortir du peloton non pas savants, mais sachant et sachant bien, et pardessus tout mordants et vibrants. » Former des hommes, c'est à quoi il attache le plus de prix.

Pour l'organisation des attaques, il ordonne l'évacuation momentanée des tranchées de première ligne pendant le tir de destruction, et le franchissement de la tranchée en multipliant les ponts, un par escouade, car il y a intérêt à sortir en lignes de tirailleurs. Pas de sac, toile de tente et couverture en sautoir contenant deux jours de vivres; 300 cartouches par homme dans les compagnies de première ligne, 500 dans les compagnies de deuxième ligne; pour les grenadiers, cinq grenades dans la musette.

Recevant du Grand Quartier l'étude sur l'attaque dans la période actuelle de la guerre, étude destinée à l'offensive de Champagne, il la commente ainsi le 21 septembre : « L'attaque consiste à jeter sur l'ennemi d'un élan irrésistible une pre-

mière ligne aussi forte que possible, poussant devant elle jusqu'à la limite du terrain vu et désorganisé par le tir préparatoire, et là, à transformer instantanément la formation dense de l'assaut initial en une formation de combat en profondeur comportant une première ligne très diluée — petits groupes dilués à grands intervalles — suivie par une ligne de section remise en ordre. Cette première ligne diluée assure la poursuite, la continuité nécessaire de l'attaque, tout en évitant la rencontre de la ligne d'assaut, dense et en désordre, avec le bec imprévu, seconde ligne ou contre-attaque. C'est cette forme d'attaque, avec transformation instantanée de la formation d'assaut, qui doit être surtout travaillée à la division. »

Il songe à protéger mieux l'observatoire de l'Hartmann que nous occupons d'une façon précaire. Sans doute faudrait-il, pour le dégager, s'emparer du massif et descendre sur Cernay et sur Guebwiller. Que n'a-t-il l'artillerie et les troupes suffisantes? Il est de l'école de l'offensive, comme un Mangin, lui aussi cultivé, lettré, diplomate, organisateur et d'une énergie de fer.

Donc l'ennemi lui a repris le 9 septembre ce sommet tant convoité qu'il réoccupe en partie le 10. Comme il rattrape en automobile les troupes qui montent dans la nuit du 9 au 10, afin de leur donner, comme il le dit, sa bénédiction, il est reconnu à la lumière des phares par des chasseurs qui lui crient familièrement : « Bonsoir, mon général, on part pour la gloire! » — Quelle belle race tout de même! murmure-t-il. La suite de la correspondance jusqu'aux affaires du 15 au 18 octobre va nous le montrer de plus en plus détaché de tout ce qui n'est pas le devoir et pareil à un religieux dans sa retraite des Vosges. L'amateur de Beethoven qui respirait des roses est encore sensible au charme de l'automne dans la forêt toute en couleurs aux derniers soleils, mais l'âme s'épure. Nous assistons véritablement à une ascension :

12 septembre. — « Ce matin je suis parti vers trois heures et demie pour aller voir le théâtre des combats des jours précédents et le résultat du bombardement. Cette hauteur que j'ai baptisée *Armand* est vraiment le champ de désolation le plus complet qu'on puisse voir : les tranchées, les boyaux de communication, les abris ou postes d'observation, aussi bien ceux

des Boches que les nôtres d'ailleurs, sont en loques, informes, et là, dans ces trous, on reste à sa place, guettant l'ennemi qui nous guette.

« Je me suis traîné ce matin à plat ventre ou à quatre pattes dans quelques-uns de ces trous, et j'ai eu la joie de voir à tous mes types de bonnes figures souriantes.

« Ceux qui sont là se disent : Je l'ai échappé belle encore une fois. Les petits blessés sont enchantés. Les grands blessés pensent qu'ils auraient pu être tués. Les morts ne se disent probablement rien : j'espère seulement que le bon Dieu leur fait un traitement de faveur quand il sait d'où ils viennent.

15 septembre. — « Vous rappelez-vous ce que je disais souvent en temps de paix : les ennuis, ça n'existe pas.

« Maintenant que tout est grand, c'est bien plus juste. On arrive à mépriser non seulement les ennuis, mais encore bien des tourments ou des peines. On arrive à s'expliquer très bien l'état d'âme du religieux qui garde toujours, malgré tout, le visage serein.

« ... Les petites choses se haussent quand elles ont un fil directeur qui les guide vers un idéal.

21 septembre. — « Ce matin je suis parti de très bonne heure et ne suis rentré qu'à midi, et j'ai grande envie de repartir tout à l'heure pour voir, bien éclairées par le soleil couchant, des choses que j'ai mal vues ce matin par la brume. Le temps est si beau que je veux en profiter : ciel d'une pureté limpide, air frais, presque froid au petit jour que j'ai vu lever ce matin, par-dessus la plaine d'Alsace et le Rhin. Avec les tons d'automne qui commencent, la montagne, la forêt et la vallée prennent un charme encore plus grand. Je voudrais pouvoir y circuler toute la journée. Mais il y a bien des choses à faire à mon bureau. Au total, vingt-quatre heures, comme c'est court ! et dire qu'il y a des gens qui trouvent le temps si long !... La méthode me paraît simple pourtant : se vouer entièrement à ce qu'on fait, sans s'occuper du reste...

26 septembre. — « Je prétends que la guerre aura fait renaître de grands et beaux sentiments d'énergie et de foi et que, si elle avait été finie en trois mois, c'eût été un malheur. Les deuils eussent été moins nombreux, mais le bénéfice nul au point de vue moral. Il fallait que l'empreinte fût profonde pour être durable; au fer rouge pour être indélébile.

« Sur le front proprement dit, quand on n'y est pas comme un paquet ou une loque, c'est-à-dire quand on médite un peu, on se rapproche de l'état d'âme du missionnaire, on comprend le renoncement. Ceux qui ne peuvent aller jusque-là, c'est qu'ils ne sont pas d'une trempe suffisante.

« L'activité, la vie règnent, et je cherche à la développer encore, en faisant mettre cette devise en pratique, qui est la nôtre : bravoure et gaîté ! Il faudrait nous envoyer, pour faire une retraite, tous les gens moralement malades. Même les officiers qui viennent de l'armée ou du groupe des armées de l'Est se sentent réconfortés avec nous.

7 octobre. — « ... C'est le manque d'équilibre physique et moral qui est la cause de toutes maladies, physiques ou morales. Pour arriver à avoir un bon équilibre, il faut avoir une base solide : au point de vue physique, de bonnes jambes qui travaillent ; au point de vue moral, de solides principes de vie : culte de l'énergie, de la bonté, mépris des petits ennuis. Avec cela on traverse les terrains et les époques difficiles sans culbuter. C'est l'éducation forte qu'il faut chercher à donner à tous les petits.

9 octobre. — « Les gens vaillants dans le malheur, ce sont les croyants qui ont un idéal élevé. Le chagrin peut les meurtrir un instant. Il ne leur enlève pas leur vigueur morale. C'est vers cet idéal qu'il faut tendre pour être toujours prêt à tout. »

Ainsi voit-il dans la guerre une école de sacrifice. S'il souhaite sa durée, c'est pour le réveil des âmes amollies par les jouissances de la paix, par la vie facile et médiocre, et non pour ses horreurs et ses cruelles saignées. Un homme qui prêche d'exemple, qui chaque jour s'expose à la mort, a le droit de parler de la sorte : un homme qui a subordonné toutes ses pensées et tous ses actes au bien du service, qui voit et veut la grandeur de son pays, et qui par la méditation est arrivé au plus complet renoncement. Il se dépouille peu à peu de tout but personnel. Pas une fois, dans ses lettres, n'apparaît la moindre préoccupation d'une récompense, le moindre désir d'un commandement plus important, le moindre souci d'avancement. Il ne connaît ni l'ambition ni l'envie. Ce sont de ces misères qu'il a dépassées. Il est entré dans la forêt d'où l'on ne peut sortir que pour trouver la lumière. Peu de caractères se

sont pareillement ennoblis au feu de la terrible tragédie. Et dans son optimisme héroïque — cet optimisme fréquent chez les saints, — il ne devine pas que la trop longue guerre fatiguera les esprits trop tendus, provoquera des convoitises et des lassitudes par excès de tension nerveuse.

Cependant, le 15 octobre, par quatre ou cinq brèches l'ennemi envahit nos tranchées de première ligne au nord, nord-ouest, et est du sommet de l'Hartmann, tenues par deux compagnies du 334e régiment. C'est lui maintenant qui occupe la cime et qui nous domine. Le capitaine Toussaint, qui commande la 17e compagnie du 334e, deux officiers et sept escouades sont entourés dans leurs tranchées au Rehfelsen et sommés de se rendre : ils résistent et font eux-mêmes des prisonniers. Quatre tentatives pour les rejoindre échouent successivement.

La rapidité est une forme de l'énergie. Le général Serret ne va pas laisser l'ennemi s'installer. Dès le lendemain il attaquera avec le 15e bataillon (commandant Dussauge) qui s'élance à l'assaut à 11 heures du matin. A 11 h. 4 le sommet est repris, à 11 h. 35 les boyaux et tranchées de première ligne sont réoccupés et même dépassés sur certains points. Dans son rapport, le général rend hommage à tout son monde et n'oublie que lui-même. Il montre que la préparation remarquable du tir d'artillerie par le commandant Verguin a été pour beaucoup dans la réussite de l'opération : s'il ne dispose pas d'un matériel aussi important que celui de l'ennemi, il faut savoir s'en mieux servir. « La précision et la virtuosité de ce tir, déclare-t-il, ont arraché des cris d'admiration aux chasseurs et fantassins qui attendaient le signal du départ avec la plus grande impatience. L'attaque des chasseurs a été superbe d'entrain, de rapidité et de réussite. Le commandant Dussauge avait préparé dans les moindres détails son opération. Rien n'était laissé à l'imprévu et, pendant le tir de notre artillerie, se portant d'une compagnie à l'autre, il communiquait à tous son ardeur, son calme et sa confiance. Les 18e, 19e et 20e compagnies du 334e régiment, ainsi qu'une demi-compagnie de réserve du 57e territorial, n'ont pas voulu se trouver en reste avec les chasseurs. Progressant en même temps qu'eux des pentes sud vers le sommet, et à l'est du sommet, elles ont contribué au recul précipité des Allemands sur tout le front, sous l'habile com-

mandement du lieutenant-colonel Hennequin et l'énergique impulsion du commandant Belhumeur. Nous avons fait plus de 50 prisonniers non blessés. De nombreux morts sur le terrain, 5 mitrailleuses, un grand nombre de fusils, des munitions, du matériel de tranchée, des outils, un téléphone de campagne plus de 10000 grenades, pris. »

Enfin le chef ajoute : « Le plus obstiné l'emporte. Donc nous aurons le dernier mot, mais cette affaire a coûté cher, puisque l'ennemi a pu faire plus de 200 prisonniers. L'attaque menée par l'ennemi le 15 a été en somme une attaque brusquée très réussie. Le tir court et violent précédant l'attaque a couvert le bruit qu'a pu faire l'assaillant en déblayant les rares fils de fer qu'on peut entretenir sur le terrain sans cesse broyé par les projectiles. Le brouillard a masqué la vue... Sur ce piton sanglant, la situation aux abords du sommet sera toujours précaire. Il faudra se décider à liquider cette question... »

Serret ne mésestime pas un adversaire qu'il connaissait déjà à Berlin avant la guerre. Il ne le mésestime pas, et cependant il ne doute pas de notre supériorité finale. Imbu des principes de Foch enseignés à l'École de guerre, — principes inspirés sans le savoir d'une page de Joseph de Maistre, — il sait que la victoire doit être méritée par celui qui tiendra le dernier, ne fût-ce qu'un quart d'heure de plus. *Mériter* : voilà le mot véritable, celui qu'il n'emploie pas, celui qu'il met en pratique. Le chef, encore, se remarque, après cette justice rendue à l'ennemi, à la façon dont il couvre ses subordonnés. Aucune plainte sur l'affaire du 15 octobre qui nous a fait perdre le sommet de l'Hartmann et que l'habileté du tir, la brusquerie de l'offensive et le brouillard expliquent. Au contraire, il a plaisir à s'étendre sur l'affaire du lendemain 16 qui répare si vite et si bien l'accident de la veille. Avec quel contentement il note : « Le 15e bataillon de chasseurs, selon son habitude, a été superbe! » Nous le verrons, au jour néfaste, pratiquer de la façon la plus magnanime cette revendication des responsabilités pour se les attribuer toutes quand elles sont lourdes à porter. Sa grandeur d'âme ne sera jamais en défaut.

HENRY BORDEAUX.

(A suivre.)

NOS GRANDES ÉCOLES

LA SORBONNE

FACULTÉ DES LETTRES

II [1]

LA NOUVELLE SORBONNE

Dans l'œuvre de reconstitution nationale entreprise, après 1870, avec un esprit de suite, un esprit d'union que purent cacher aux contemporains les querelles politiques, mais que l'événement de 1914 a jugés, l'instruction publique tient une des premières places. On ne cesse, durant de longues années, de répéter que c'est le maître d'école allemand qui a vaincu, et aussi le professeur d'université. La science française, qui compte Claude Bernard, Berthelot et Pasteur, croit avoir pourtant des revanches à prendre. L'enseignement supérieur apparaît comme une autre forteresse à bâtir. On se met de tous côtés à la besogne. Toute une littérature se crée autour de cette besogne. Une société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur se fonde. Bientôt elle aura son organe. Les professeurs de lettres mènent le train. Les noms des protagonistes sont des noms littéraires : Bréal, Monod, Lavisse, Albert Dumont.

Un mouvement d'idées, dont l'origine et l'inspiration étaient différentes, s'était produit au même moment, et avait même eu

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1927.

des effets plus rapides. Le législateur de 1850 n'avait pas légiféré pour l'enseignement supérieur. Mais la question restait pendante, et déjà,sous l'Empire, une commission avait été nommée, avec Guizot comme président, en vue de préparer une loi sur l'enseignement supérieur libre. Cette loi fut votée en 1875, avec la collaboration des grands libéraux d'alors. Le problème de la collation des grades souleva seul des conflits et, au bout de peu de temps, la loi fut retouchée sur ce point. Il arriva que la concurrence créée fut un stimulant puissant. Et d'ailleurs, la loi de 1875 comprenait, comme un post-scriptum, cet article impératif : « Dans le délai d'un an, le gouvernement présentera un projet de loi ayant pour objet d'introduire dans l'enseignement supérieur de l'État les améliorations reconnues nécessaires. » Cette loi de 1875 créait donc pour l'État une raison de plus d'agir, loin d'avoir été, comme on eût pu le craindre, un dérivatif aux préoccupations patriotiques dont l'enseignement supérieur devenait l'objet inaccoutumé. L'avènement au pouvoir du parti républicain accéléra le mouvement. Si l'enseignement supérieur ne soulève pas les mêmes passions que l'enseignement primaire, il bénéficie de l'impulsion donnée. Sans être l'enfant turbulent, il sera, lui aussi, l'enfant gâté du régime.

On ne peut pas dire que les facultés libres des lettres se soient signalées par beaucoup d'innovations; elles imitèrent plus qu'elles ne donnèrent à imiter. Elles rendirent cependant un grand service aux autres facultés des lettres : elles décidèrent d'être des facultés d'étudiants, obligeant les facultés de l'État à suivre cet exemple, même si elles n'en avaient pas eu, depuis longtemps, le désir. Le cardinal Guibert écrivait en effet ce qui suit : « Pour ne pas faire moins bien que l'État, pour arriver à faire mieux, il faut faire autrement, il faut renoncer à cet enseignement, qui s'adresse aux amateurs, qui s'éternise sur une curiosité littéraire, ou sur une particularité scientifique; en un mot, il faut faire des élèves. » Il faut faire des élèves. La faculté libre avait, sous la main, les élèves de l'École des Carmes. A la Sorbonne de trouver les siens.

La construction de la Nouvelle Sorbonne est l'un des premiers actes et le symbole de la reconstitution de l'enseignement supérieur français tout entier. De cette construction nous avons dit qu'il était question, depuis le gouvernement de Juillet. Le second Empire avait, avec quelque solennité, posé une première pierre,

mais n'était jamais allé jusqu'à la seconde. Cette fois, on est décidé à aboutir. Paul Bert voulait donner tout le terrain disponible, sur l'ancien emplacement et autour, à la faculté des lettres réunie aux services généraux, et installer les services de la faculté des sciences dans le petit Luxembourg. Haussmann avait vu plus grand encore et offrait à la faculté des sciences toute la Halle aux vins. La tradition fut la plus forte. Et voilà pourquoi, bien qu'on ait pris tout ce qu'on pouvait prendre de terrain, et qu'on n'ait pas ménagé la pierre de taille, la Sorbonne est déjà à l'étroit. La décision prise, on fit diligence. En un mois, du 30 juin à la fin de juillet 1881, Conseil municipal, Chambre et Sénat avaient voté. Jules Ferry était le ministre de l'Instruction publique. Gréard, qui devait rester recteur (on disait alors vice-recteur) de l'Académie de Paris jusqu'en 1902, et avec quelle autorité ! avait été l'habile et heureux négociateur de toute l'affaire. En 1889, année du centenaire de la convocation des États généraux, au cours d'une brillante Exposition universelle, coïncidences voulues, a lieu l'inauguration. En 1901, tout était achevé.

Le maître de l'œuvre avait été M. Nénot, qu'un éclatant succès avait signalé, alors qu'il était encore pensionnaire de la villa Médicis. Il avait concouru pour un monument à élever à Victor-Emmanuel. Sur trois cent quarante projets, son projet fut classé premier par seize voix sur dix-sept. Les Italiens rouvrirent le concours, en le réservant à des architectes italiens. A Paris, M. Nénot fut aussi classé premier pour la Sorbonne, mais eut l'exécution. La Sorbonne, par son grand amphithéâtre, par la fresque de Puvis de Chavannes, fut aussitôt célèbre. Mais ces chefs-d'œuvre risquent de faire tort à d'autres œuvres admirables. Ce qu'il faut savoir, c'est que tous les maîtres d'alors apportèrent leur collaboration. Les œuvres d'art abondent, en même temps que les dispositions pratiquement utiles. D'autres régimes ont eu leurs monuments historiques, cathédrales, hôtels de ville, théâtres. C'est la marque de la troisième République qu'une maison d'étude ait été le premier monument qu'elle ait élevé. Les amphithéâtres Richelieu, Descartes, Turgot, Guizot, et la salle de doctorat, depuis appelée salle L. Liard, sont, avec de nombreuses salles de conférences et d'autres où sont réunis des instruments d'étude, bibliothèques et collections, le domaine propre de la faculté des lettres.

En même temps que se construit la maison, elle se peuple. Ce qui caractérise l'histoire que nous racontons, c'est que l'impulsion est donnée partout à la fois, et que chaque mesure vient à point. Avait-on cherché assez longtemps des étudiants pour les facultés des lettres, avec la conscience qu'il y avait là un devoir qui n'était pas rempli? Quelques maîtres d'études ne suffisaient pas. Les étudiants en droit étaient trop, et le cumul des tâches ne convenait qu'à une élite. Les autres seraient venus à contre-cœur et auraient fait de mauvaise besogne. Quelques boursiers furent donc nommés, d'abord pour la licence, puis pour l'agrégation. Ils furent le levain qui souleva la masse. L'Allemagne et l'Amérique avaient des boursiers de même catégorie. Et notre enseignement secondaire, auquel l'École normale ne parvenait pas à fournir assez de maîtres, eut un meilleur recrutement. Bientôt le nombre d'étudiants fut égal à dix fois le nombre des boursiers. Il n'y avait donc pas que des boursiers à la Sorbonne. Une loi militaire favorable aux licenciés ès lettres et ès sciences put donner à la licence une vogue qu'elle n'avait pas pour elle seule. Mais ces lois sont à double effet: elles risquent de faire baisser la qualité, en faisant monter la quantité. Aussi la Sorbonne tenait-elle peu à cette « licence militaire », qui a cessé d'exister.

De cette espèce nouvelle d'étudiants, les étudiants en lettres, Lavisse se fait le patron et l'éducateur. Il leur parle de cette voix, aux inflexions nettes et prenantes, qui avait le double don de séduire et de commander. Il propage, dans la France entière, le type qu'il a tant contribué à créer. Il porte avec lui, dans cette campagne, le retentissement de son enseignement personnel, sa réputation d'écrivain et l'autorité qui se dégage de toute sa personne. Grâce à lui, l'étudiant en lettres prend conscience de lui-même, et aussi prend confiance. Bientôt, dès 1884, une association des anciens élèves de la faculté des lettres se fonde, qui eut la sagesse d'élever de raisonnables exigences pour l'admission de ses membres. Il ne suffit pas d'avoir passé par la faculté. Aussi l'annuaire de cette jeune association, par les grades conquis, les fonctions obtenues, les livres publiés, lui fait-il honneur. Plus tard, son livre d'or met en présence non seulement d'espérances fauchées, mais de réputations déjà mûries. Toutes ces forces aidant, le nombre d'étudiants français de la faculté des lettres atteint aujourd'hui 1 699. Nous parlerons tout à l'heure des étudiantes, et des étudiants étrangers.

Avec les élèves nouveaux, et à cause d'eux, la Sorbonne s'enrichit de nouveaux maîtres. Ce fut une habileté, quand il fallut inaugurer un mode nouveau d'enseignement, de ne pas demander aux professeurs en fonctions de rompre, du jour au lendemain, avec de vieilles et nobles habitudes. On désigna donc, pour commencer, cinq maîtres de conférences, trois pour les littératures classiques, un pour le vieux français, un pour le sanscrit. A leur usage, on construisit des baraquements près de la salle Gerson, où notre génération fit ses compositions du concours général. La disposition de ces baraquements exprimait une organisation de travail qui était une nouveauté. Chaque groupe d'études comprenait une salle pour les conférences, un cabinet pour le maître et une salle d'étude pour les élèves. Cette nouveauté eut du succès. De jeunes maîtres se firent une réputation de bon aloi sans être celle d'un cours public. Et il apparut bientôt, aux yeux de tous, qu'enseigner à des étudiants n'était pas, pour un professeur, un emploi inférieur de son activité. D'autant plus qu'à ces étudiants d'autres auditeurs continuent de se mêler. C'est la proportion entre les uns et les autres, c'est la direction de l'attention du professeur, et son ton qui seuls ont subi un imperceptible, mais significatif changement. Nous avons déjà vu que la Sorbonne, devinant un danger avant même qu'il ne soit déclaré, serait prête à réagir contre une excessive clôture. Nous savons qu'elle n'a pas désappris le goût des grands auditoires.

En attendant, le nombre de ses maîtres se multiplie. Nous venons de parler de cinq maîtres de conférences ajoutés aux douze titulaires. Chaires nouvelles, conférences nouvelles, charges de cours : avant la guerre, le chiffre de 75 enseignements était acquis, que nous avons dépassé encore de quelques unités dont les événements, nés de la guerre, ont eux-mêmes le plus souvent provoqué l'addition. L'introduction de lecteurs de langues étrangères, de maîtres de conférences adjoints, de professeurs d'échange, dont la présence parmi nous est compensée, il est vrai, par l'absence de professeurs français, allonge encore une liste dont les frontières sont rendues, par ces échanges en particulier, quelque peu flottantes. Ajoutons que dans une faculté des lettres, la différence entre les titulaires d'une chaire et ceux qui enseignent à un autre titre est une différence d'âge, de dignité, de traitement, mais pas du tout

une différence d'enseignement. Nous avons énuméré les douze chaires d'il y a cinquante ans. Il serait trop long d'énumérer les cours d'aujourd'hui. Contentons-nous de citer, pour une seule discipline, l'histoire (à l'exclusion de la géographie), afin d'en faire constater la richesse et la variété, les enseignements qui ont succédé aux deux chaires de 1875 : archéologie, histoire grecque, histoire hellénistique, histoire ancienne de l'Orient, papyrologie, histoire romaine, histoire du christianisme, histoire byzantine, histoire du moyen-âge, histoire générale de l'Europe jusqu'au XVIe siècle, histoire de l'art au moyen-âge, histoire moderne, histoire moderne et contemporaine, histoire contemporaine (trois enseignements), histoire de la Révolution française, histoire de l'art moderne, histoire économique des temps modernes, histoire et civilisation des Slaves, civilisation chinoise, civilisation japonaise, histoire de la musique, sciences auxiliaires de l'histoire. Les noms propres, mis à côté de ces titres, évoqueraient beaucoup de savoir et de notoriété. Ce seul groupe d'historiens comprend six membres de l'Institut, et d'autres disciplines sont aussi bien servies. Lorsque, pendant la guerre, l'idée vint d'opposer aux collections allemandes de livres classiques, trop facilement incontestées, une collection française, les professeurs de la Sorbonne et des autres facultés des lettres se trouvèrent, sans effort, à la hauteur de l'énorme tâche. La collection Budé est une victoire qui continue.

Une autre transformation, liée aux précédentes, fut la transformation des examens. La licence n'était, à l'origine, disions-nous, qu'un baccalauréat supérieur. De bons élèves de lycée pouvaient en subir les épreuves, sans autre préparation. Peu à peu, les facultés des lettres ayant des études propres, ces études s'insérèrent dans l'examen, dont ce fut alors un problème de maintenir en même temps la tradition classique. La licence se spécialisa selon la vocation philosophique, historique ou linguistique des candidats. Elle eut des parties communes et des parties spéciales selon cette vocation. L'évolution de la licence est achevée, comme s'achèvent les choses d'ici-bas, — provisoirement, — et déjà la nécessité de retouches, et un besoin renaissant d'unité et de cohésion apparaissent. Il n'y a plus aujourd'hui d'examen de licence, il y a des certificats d'études supérieures, au nombre de quarante-neuf, correspondant aux divers enseignements de la faculté. Quatre certificats, avec le baccalauréat

préalable, donnent le titre de licencié. Mais c'est la licence libre. Il y a des groupes déterminés de certificats qui conditionnent la licence d'enseignement, selon l'enseignement auquel se destine le candidat. Celle-ci semble répondre à l'ancien sens du mot : *licentia docendi*. La faculté délivre en outre des diplômes d'études supérieures de lettres, d'un degré plus élevé, et d'un caractère plus scientifique. Ce sont des doctorats au petit pied. Les agrégations, qui ne sont pas des grades universitaires, mais auxquelles l'Université prépare, ont subi le mouvement d'ascension vers plus de science, et vers un niveau plus difficile à atteindre. Les doctorats, enfin, ne sont plus les dissertations du commencement du siècle, ils ne sont même plus ces brillants débuts de jeunes maîtres que l'on connut ensuite; ils sont devenus des œuvres de la maturité, parfois des œuvres d'une vie presque entière, et souvent des chefs-d'œuvre. On a entendu les membres d'un jury, interpellant le candidat, l'appeler : mon cher maître. Il y a là un excès que beaucoup ont signalé. Il n'en reste pas moins que la collection des thèses de la faculté des lettres de Paris est sans comparaison avec les collections analogues d'autres pays, et qu'elle est une sorte de monument national.

Même à la Sorbonne, et pour achever d'en pénétrer la vie, il faut parler argent, quoique l'argent ne soit pas ce qui y abonde le plus. La règle, qui ne souffre que de rares exceptions, est que les maîtres sont rétribués directement par l'État, la faculté ayant la gestion de ses dépenses de matériel. On s'étonnera à la pensée que, avant la guerre, ces dépenses n'avaient pas triplé; et pourtant, que de moulages, de cartes et de collections avaient pu être achetés! Les facultés des lettres sont peu dépensières, et ce préjugé qu'un étudiant en lettres ne doit pas avoir à verser de droits de travaux pratiques a ralenti l'accroissement de leurs ressources. Elles ont recouvré maintenant, comme toutes les facultés, la personnalité civile qu'elles avaient autrefois possédée. Et ce droit de posséder, partant de recevoir et d'acquérir, a déjà donné plus que des espérances. Des chaires ont pu être créées. Il y a d'autres subventions. Prix, bourses de voyage ou de séjour, prêts aux étudiants figurent au budget annuel, comme provenant de donations ayant une affectation spéciale. Une subvention a ce caractère que souhaitent depuis longtemps Universités et Académies, d'être

sans affectation : la subvention Blumenthal met cent mille francs à la disposition de la faculté pour des besoins dont elle est juge.

S'administrer soi-même est la méthode que le prédécesseur de Liard à la direction de l'Enseignement supérieur, un directeur qui eut des vues d'avenir, Albert Dumont, avait dictée à nos facultés : « Ni les arrêtés, ni les décrets ne feront faire à l'enseignement supérieur de véritables progrès... Il faut que les corps se sentent responsables... qu'ils se critiquent... qu'il se forme ainsi un esprit d'activité et de progrès, et que cet esprit soit assez fort pour obliger l'administration à le suivre. » L'administration hérita d'Albert Dumont cet art de se faire imposer par l'opinion les arrêtés qu'elle voulait prendre, de façon à ne détacher de l'arbre que des fruits mûrs, comme on le disait de Liard hier encore. La même méthode est appliquée en tout. Personne civile, la faculté des lettres est aussi une personne morale; elle a sa vie collective indépendante. Les programmes d'enseignement ne viennent plus du ministère, où le maître souvent illustre devait jadis les soumettre à correction, mais du maître même qui, les ayant conçus, les appliquera. Une grande confiance faite aux hommes, faite à la liberté, quand il s'agit de professeurs de Sorbonne, cela comporte plus d'avantages que de risques ; cela est tout de même une nouveauté. L'administration se donne pour objet de seconder les initiatives, plutôt que de les surveiller et les gêner. On le sait. Y aller de tout son cœur est le mot d'ordre spontané que tous se sont donné. L'enseignement supérieur français, et la Sorbonne en particulier, ont connu ces heures d'unanimité.

Une idée joua, pendant ces heures, un rôle comparable à celui d'idée-force ou de mythe, l'idée d'Université, une idée venant de la Révolution. Cette idée signifiait la vie commune des facultés qui est passée dans la loi, et un peu dans les faits. Elle signifiait aussi, il faut le rappeler, le choix fait de groupes provinciaux de facultés en petit nombre, pour devenir des centres où la vie intellectuelle du pays s'alimenterait. Ceux de ces centres, où elle ne devait pas s'alimenter, protestèrent contre le sort qui leur était fait. Et l'idée prise par ce côté n'est pas allée jusqu'au bout. Elle servit du moins d'excitant à l'émulation ; et de la concurrence provoquée naquirent des surprises. La Sorbonne semblait peu engagée dans la bataille d'idées qui

se livrait alors. Elle savait bien que, réussît-on à le décongestionner, comme on disait, le cerveau de la France serait toujours dans la ville où elle siège. Elle savait d'autre part que, à Paris même, la gloire consacrée d'autres établissements créait des bornes à son action. Elle fut engagée davantage dans l'effort accompli pour rapprocher les hommes et les enseignements. Les tableaux de cours qui voisinent, et forment, en dehors des frontières où les facultés s'opposent, des ensembles, furent suggérés par elle. Étant, avec la faculté des sciences peut-être, la moins professionnelle des facultés, moins liée que les facultés de médecine et de droit par des traditions et l'habitude d'une vie séparée, elle apporta plus d'entrain à réaliser ce qui pouvait être réalisé de vie commune dans un cadre aussi vaste que l'Université de Paris, et à maintenir présente à l'esprit de tous l'idée de l'unité de la science, qui domine la diversité des professions et des sciences même.

Un homme, dont le nom est déjà venu plusieurs fois sous notre plume, a été, comme directeur de l'enseignement supérieur, puis comme recteur de l'Académie de Paris, l'animateur de l'histoire que nous avons racontée, Louis Liard. Une médaille, qui reproduit ses traits, porte ces mots en exergue : tout idéal, toute réalité. C'est un idéaliste que ce disciple de Lachelier et de Renouvier, et il dut à l'inspiration reçue d'eux des livres qui suffiraient à illustrer un philosophe, et que sa carrière d'administrateur n'a pas réussi à faire oublier. Mais l'administrateur se défie en effet de ce que la réalité ne peut étreindre. La matière qu'il est appelé à modeler a donné lieu à tant de projets inconsistants et à tant d'espoirs déçus! Il vint sans doute à l'heure des réalisations, mais il l'aida à sonner. On a souvent vanté la fermeté de ses vues et la ténacité de ses desseins. Et sa physionomie, qui fait penser à un compagnon de Guillaume le Conquérant, évoque des dons d'énergie. Mais il aimait rappeler que le Normand, qu'il se flattait d'être, a d'autres qualités traditionnelles. En fait, ce rude homme fut un homme habile, avec cette nuance importante que cet homme habile inspira toujours une confiance absolue. Peu de paroles administratives eurent un tel crédit dans les grandes, comme dans les petites affaires. Cet ensemble de qualités, qui ne se contredisaient pas en lui, fit son extraordinaire succès. Avoir réussi à gouverner, pendant un long quart de siècle, des hommes qui

ne sont pas toujours faciles à gouverner, chacun ayant le souci légitime de son individualité et la conscience de sa valeur, avoir eu, parmi ces hommes, beaucoup d'amis, d'ardents amis, et pas un ennemi, que je sache, cela témoigne de qualités d'homme en même temps que de qualités de chef, quoiqu'il ne fît rien pour les faire valoir. Et d'un tel concours d'amitiés le pays lui-même tirait profit ; car ainsi étaient entretenus d'utiles dévouements, ce chef ayant su choisir les hommes.

Liard ne connut pas, ou connut à peine une partie de la population de la Sorbonne, qui va croissant d'année en année, les étudiantes. Il avait vu sans sympathie les débuts du baccalauréat féminin. Que dirait-il aujourd'hui de l'aspect de sa Sorbonne? Dans les couloirs, dans les cours, surtout au moment des examens, c'est évidemment, pour des gens qui avaient d'autres habitudes, un spectacle un peu surprenant. Assise au pied de la statue de Pasteur, une jeune fille, avec le minimum de vêtements et de cheveux qui convient, bavarde et fume au milieu de camarades de l'autre sexe. Pasteur semble regarder, et celui qui observe interroge à son tour ce regard d'une statue. Que peut bien penser Pasteur? Mais entrez dans une salle de cours. Il y a moins de changement que vous n'auriez pu croire. L'enseignement est le même. Le silence, le respect sont les mêmes. Le buste en partie caché par la table, le sexe se distingue à peine. Et tous écoutent et prennent des notes pareillement. Et la bavarde de tout à l'heure n'est ni la moins attentive, ni la moins ardente au travail. Donc des visages nouveaux dans des salles toujours les mêmes, une clientèle nouvelle pour de vieilles études. L'auditoire a doublé, la Sorbonne n'a pas changé. En 1923, elles étaient 1446, en ne comptant que les Françaises. Les hommes ne les distançaient que de 250 unités. Ils les distançaient de 500 en 1924.

Les étrangers, auxquels il faut joindre les étrangères, complètent le public de la faculté des lettres. Rien que pour cette faculté, ils étaient 1277 en 1923, le nombre des hommes étant de peu supérieur à celui des jeunes filles. Toutes les nations sont représentées, même l'Allemagne et même la principauté de Monaco. Celles qui fournissent les plus gros effectifs sont, dans l'ordre de ces effectifs : la Pologne, les États-Unis, l'Angleterre, la Russie. Viennent ensuite, à quelque distance, la Suisse, la Yougoslavie, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la

Lithuanie, la Chine, le Canada. Plus d'un quart de l'effectif total de la Sorbonne est ainsi fourni par des étrangers. Cela cette fois pourrait ne pas être sans conséquence sur l'enseignement. Cela modifie aussi les conditions de vie extérieure de l'étudiant français, qui se sent moins complètement chez lui. Ces étudiants ont leurs associations nationales; quelques-uns aussi voisinent, dans d'autres groupements, avec des étudiants français, ce qui vaut mieux pour leur culture, et pour ce qu'ils sont venus chercher à Paris, que de rester entre eux, ou de voisiner avec des étrangers de nationalité différente.

Comme d'un mal naît souvent un bien, de l'encombrement du quartier latin l'idée de la cité universitaire est née. Une générosité, d'une ampleur américaine, a permis de la réaliser. La fondation Deutsch de la Meurthe est inaugurée depuis le 9 juillet. La Maison canadienne a été inaugurée le 30 octobre. Une maison destinée à deux cents étudiants belges est prête. Que ce soient ces deux pays qui aient donné l'exemple est une rencontre pleine de signification. Mais d'autres suivent et se hâtent. En tout ceci, la Sorbonne n'a que sa petite part, comptant relativement peu, pour le nombre, dans cette grande chose qu'est l'Université de Paris. Mais comment aurions-nous pu ne pas jeter un regard sur ces horizons qui, à la ceinture de Paris, s'ouvrent à son influence? Les temps sont revenus où l'on peut parler d'un Collège des Nations.

Non seulement l'étranger vient à la Sorbonne; la Sorbonne elle-même va à l'étranger. Nous ne parlons pas seulement des conventions passées avec quelques Universités pour l'échange des professeurs. Or nous donnons en cet ordre beaucoup plus que nous ne recevons. Tel maître a adopté un pays qui l'a aussi adopté. Tel autre, spécialiste sans rival dans une science, la porte partout, et un peu de France avec elle. Des instituts français fondés à l'étranger s'ouvrent périodiquement à quelques-uns de nos maîtres. A l'heure où ces lignes sont écrites, il y a, pour la seule philosophie, qui ne semble pas être ce qui doit s'exporter le plus, trois maîtres de la Sorbonne à l'étranger, deux en Amérique, un en Égypte. C'est un mode d'enseignement nouveau, auquel se plient peu à peu nos mœurs universitaires, devançant les règlements et l'administration, qui ne résiste qu'avec bonne grâce. C'est, par surcroît, la meilleure

propagande nationale. Car il n'y a pas de propagande du tout. Chaque professeur se montre tel qu'il est, avec ce qu'il sait, ce qu'il pense, dans l'exercice de son métier. Et cela suffit.

PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

L'histoire présente de la Sorbonne est celle d'un organisme en plein développement, qui cherche à s'adapter à une variété imprévue de besoins nouveaux et de fonctions nouvelles. Les problèmes qui se posent à elle sont comparables à ceux que toute croissance fait naître. Il ne s'agit pour elle que de savoir grandir. Assimiler, organiser, garder dans la prospérité même la mesure nécessaire sont des qualités peut-être de second ordre, mais d'autant plus indispensables que l'élan a été plus vigoureux et le progrès plus rapide. Le nombre des étudiants est une difficulté dont nous nous réjouissons, une difficulté tout de même ; le mélange des sexes en est une autre qui paraissait plus grande avant l'expérience qu'elle ne paraît après ; la proportion des étrangers dans la masse totale des étudiants en deviendrait une redoutable au delà de certaines limites. La cité universitaire apporte une solution qui, pour heureuse qu'elle soit, n'atténue pas le tort que les études risqueraient de subir, — nous ne disons pas : qu'elles subissent, car le remède sera trouvé à temps. Nous ne parlons pas des locaux dont nous étions si fiers, et où déjà nous étouffons. Hier, le recteur Lapie prononçait publiquement les mots de remaniements, d'agrandissements. Il serait indiscret de préciser, et d'en dire plus que lui. On se rappelle le temps peu éloigné où des services de la faculté des sciences devaient chercher au dehors les développements nécessaires. C'est déjà au tour de la faculté des lettres de coloniser. Cette expansion entraîne des difficultés supplémentaires d'organisation.

Mais, au dedans même de la maison, une organisation a été nécessaire. Elle s'est faite spontanément, sans plan d'ensemble et sans idée préconçue. Les organes nouveaux sont nés d'eux-mêmes des fonctions nouvelles. La Faculté, trop nombreuse pour la collaboration continue des maîtres, s'est divisée en sections : section de philosophie, d'histoire et géographie, de lettres et philologie anciennes, de lettres et philologie modernes, de langues et littératures étrangères. Chaque section établit son

programme d'enseignement et répartit les tâches sauf, pour les affaires importantes, pour la présentation des maîtres nouveaux en particulier, à soumettre ses décisions au contrôle (qui serait sollicité s'il n'était réglementaire) de la faculté entière. Trop de maîtres, et trop d'étudiants aussi pour les relations utiles de ceux-ci avec ceux-là. Des directeurs d'études pour chacune des sections sont désignés, afin que l'étudiant embarrassé sache à qui s'adresser, de qui recevoir les conseils généraux, quoique chaque maître ait sa porte ouverte à la faculté, ou à son domicile, à des heures fixées.

Il est facile de se rendre compte que la section constitue déjà un groupement qui enferme, sous une unité nominale, de réelles diversités. D'autre part, il en est des facultés différentes comme des arbres que des murs séparent, et qui se rejoignent souvent par leurs branches. De là l'idée d'une formation à la fois plus étroite et plus souple : l'institut. Les instituts sont de date récente dans les facultés des lettres. Il y a deux espèces d'instituts : l'institut d'université qui rapproche des maîtres de différentes facultés. Des établissements étrangers peuvent aussi y trouver place. Tel l'institut de psychologie auquel collaborent, avec les facultés des lettres et des sciences, le Collège de France et l'École des hautes études. Les instituts de statistique, de linguistique, celui de phonétique, auquel sont rattachées les Archives de la parole, sont du même type. L'institut de faculté ressortit à une seule faculté. Il y en a beaucoup à la Sorbonne.

Il y a ceux qui rapprochent des étudiants de même origine entre eux et avec leurs maîtres. L'association franco-slave avait été fondée sous les auspices de l'Université de Paris, avant la guerre. Elle fut l'origine modeste de l'institut actuel des études slaves, fondation du gouvernement tchécoslovaque. Cet institut a élu domicile dans le petit hôtel de la rue Michelet, où habita Ernest Denis, et où battit, ranimée par lui, en attendant la paix qui devait assurer la résurrection d'un peuple, l'âme de ce peuple.

Tous les instituts, même ceux qui ont un domicile à eux, n'en ont pas un aussi plein d'histoire. La plupart d'ailleurs sont indépendants de toute idée de nationalité. Mais les instituts ont le vent en poupe et, quoiqu'ils soient d'importance inégale, quoiqu'ils n'aient peut-être pas encore trouvé leur forme définitive, et peut-être pour cette raison, d'aucuns prétendent

que de ce côté est l'avenir, la faculté appartenant à ce qui sera demain le passé. Les facultés correspondent à des divisions professionnelles entre les étudiants (ce qui garde un intérêt pratique), les instituts à des divisions scientifiques entre les études elles-mêmes. Le mot d'institut doit son prestige à d'autres raisons encore. Qui dit institut dit outillage propre, espérance d'un gîte à part, soit à la Sorbonne, soit ailleurs. Qui dit institut dit encore des facilités plus grandes dans le choix d'un personnel enseignant auxiliaire, des possibilités de ressources versées par les étudiants en échange de moyens de travail. L'idée d'institut enfin exerce une fascination comparable, quoique pour des raisons différentes, à celle que l'idée d'université exerça sur une génération antérieure. Dans un institut, chaque science se trouve mieux chez elle, et cependant plus ouverte à tous les échanges avec le dehors, rien de rigide n'ayant eu le temps de se fixer autour de ce cadre neuf et élastique.

Parlons d'instituts particulièrement enviés, parce qu'ils sont logés chez eux, ou le seront bientôt (1). Le temps n'est pas loin où la géographie, parente pauvre de l'histoire, n'occupait qu'une humble place dans l'enseignement supérieur. Elle a maintenant sa vaste maison à elle, près de l'institut du radium, et de l'institut d'océanographie, deux nobles voisinages. Une libéralité de la marquise Arconati-Visconti fut à l'origine de la construction. Une collection de 30 000 cartes, 800 plans en relief à grande échelle, permettant des représentations fidèles du terrain, des photographies, des clichés, des échantillons de roches, un atelier de photographie, une bibliothèque indépendante du fonds géographique de la bibliothèque de la Sorbonne, bibliothèque provenant d'un legs de Vidal de la Blache, le grand patron de la géographie française, voilà l'outillage. Aussi les étudiants affluent-ils. Ils sont 200, participant aux travaux pratiques. Des thèses importantes de géographie ont été soutenues. D'autres se préparent. Y a-t-il un autre enseignement français, si l'on pense à ce qui existait il y a moins de cinquante ans, qui ait fait de semblables progrès? La physique du globe, la géologie appliquée, l'ethnologie, sciences voisines, sont hospitalisées à l'institut de géographie.

(1) Nous remercions MM. Gallois et Fougères des précisions qu'ils nous ont aimablement fournies.

Voici maintenant deux instituts frères, l'institut d'archéologie et celui d'histoire de l'art, qu'un bâtiment en construction doit prochainement fondre en un institut unique. En attendant, le frère aîné, l'institut d'archéologie décore de ses moulages et garnit de ses vitrines, où l'on admire jusqu'à des originaux, — vases confiés par le Louvre, fragments de vases peints et échantillons de marbres rapportés de Grèce par le professeur même, — des salles, des galeries, des couloirs, où toutes ces richesses paraissent se sentir mal à l'aise, mais sont bien sous l'œil de l'étudiant. En attendant aussi, l'institut d'histoire de l'art a une « salle des arts », qui n'est pas indigne de son nom, mais qui apparaîtrait insuffisante, si le musée du Trocadéro n'était pas là pour suppléer, un peu loin. L'enseignement se donne *de visu*, les étudiants collaborent à la confection de catalogues méthodiques et descriptifs. Il y a des excursions d'art faites sous la direction du professeur, même hors Paris, comme il y a, depuis longtemps, des excursions d'histoire naturelle. Cela, c'est le présent. Regardez avenue de l'Observatoire, vous verrez monter l'avenir : un superbe monument, qu'une importante subvention (3 millions) de la marquise Arconati-Visconti, déjà nommée, subvention grossie par l'État et par la Ville, permet d'élever à l'institut « d'archéologie et d'histoire de l'art ». Ce n'est pas tout : une bibliothèque, l'ancienne bibliothèque Doucet, constitue une annexe lointaine de cet institut, royalement installée dans un immeuble légué par Mme Salomon de Rothschild.

La Faculté a d'autres annexes encore que ses instituts. Il n'y a pas à parler, à ce propos, du bloc d'étudiants primaires qui, par son origine et les grades qu'il prépare, forme bien une catégorie à part, mais qui n'a pas éprouvé le besoin de se distinguer davantage, et reste sagement dans le rang. Mais les futurs professeurs de français à l'étranger, Français ou étrangers eux-mêmes, ont une école à eux, sous la direction technique de la faculté. Grammaire, vocabulaire, composition française, civilisation française forment, bien entendu, les principaux objets d'étude. Mais il faut aussi documenter les futurs maîtres sur les pays où ils seront appelés à enseigner. Cette école a dépassé les espérances qu'elle avait fait concevoir. Elle a plus de deux cent cinquante élèves. Les étrangers sont les plus nombreux. Il leur arrive aussi d'être les premiers aux

examens, même de français. Des cours d'extension universitaire, plus larges encore, ont été organisés sous les auspices de la Société des Amis de l'Université, ce sont les cours de civilisation française. Ces cours sont d'un niveau supérieur à ceux que l'étranger peut trouver à l'Alliance française. Ils se divisent en cours d'hiver, d'été, de vacances, qui se répètent d'ailleurs, et semblent bien faits pour la commodité de l'étranger, lequel reçoit là, sur toutes les choses de France, littérature, art, idées, histoire, économie sociale, les leçons des maîtres mêmes de la faculté des lettres, auxquels se joignent quelques-uns de leurs collègues de la faculté de droit. Ils ont un grand succès. Nous dirons franchement cependant ce que quelques étrangers leur reprochent.

Non seulement la Faculté des lettres s'enrichit de ramifications qui tiennent de plus ou moins près au tronc initial, mais on a pu croire qu'elle tendrait à absorber des établissements voisins. Une croissance exceptionnelle fait soupçonner un excès d'appétit. Et l'histoire de l'École normale a semblé prouver que les soupçons ne manquaient pas de fondement. L'École normale avait été une faculté des lettres, quand il n'y avait pas de vraie faculté des lettres, de faculté ayant non seulement des maîtres, mais des étudiants. Au début, la Sorbonne se contenta de fournir aux lycées un personnel de maîtres complémentaire. Mais ce début fut dépassé; faculté et École en étaient venues à faire la même chose, et à constituer deux maisons rivales. Il faut ajouter que la division croissante du travail dans l'enseignement supérieur rendait l'École normale, avec son nombre de maîtres limité, de plus en plus incapable de soutenir la concurrence. Les élèves seraient allés chercher ailleurs leurs maîtres ordinaires, et non plus seulement quelques enseignements d'exception. Comment l'École normale a su garder des raisons de vivre tirées à la fois de son internat et de ses traditions, et comment une organisation enrichie à peu de frais, conforme elle-même à la pensée des fondateurs, pourrait les accroître, il faut le demander à celui qui continue noblement la lignée des directeurs illustres de l'illustre maison, et qui l'a expliqué ici-même (1).

Il n'est pas impossible que, pour des raisons budgétaires, le

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1926.

législateur demande un jour à la Sorbonne d'accueillir d'autres écoles, comme elle a accueilli l'École normale supérieure. La Sorbonne, qui a tant de tâches déjà, et qui en prévoit d'autres, ne demande rien pour elle-même. Elle estime plutôt, comme le disait M. Lanson, qu'il est toujours mauvais pour une société de détruire un organisme vivace, actif et productif. Elle souhaiterait, en tout cas, aux organismes visés de se survivre comme fait l'École normale, et de rester eux-mêmes dans l'ensemble plus vaste auquel ils seraient rattachés.

Ensemble si vaste que la Sorbonne éprouve plutôt, par moments, le besoin de se ramasser sur elle-même et de reprendre conscience de son unité. La foule d'étudiants de toutes nationalités qui, à chaque rentrée, se déverse vers les certificats divers n'est pas sans lui causer des scrupules. On a voulu sacrifier à la science. Mais ne lui sacrifie-t-on pas justement les jeunes intelligences qui ne sont pas mûres pour cette spécialisation hâtive? On a voulu rompre avec tout souvenir de la faculté des arts, et avec une méthode qui consistait à continuer indéfiniment la classe de rhétorique d'ailleurs elle-même supprimée. Mais, pour ne parler que des futurs professeurs, leur éducation professionnelle n'aurait-elle pas à souffrir, si la direction générale de leurs études les inclinait à considérer la formation proprement littéraire comme quelque chose d'inférieur et de déjà indigne d'eux? Les maîtres y veillent, mais il ne faudrait pas que leur autorité personnelle, qui est grande, parût un seul instant être en opposition avec un courant plus fort qu'eux. L'enseignement supérieur des lettres a mis du temps, nous l'avons vu, à se dégager de l'enseignement secondaire. Mais la rupture n'est-elle pas trop complète, et la transition n'est-elle pas devenue trop brusque de l'un à l'autre?

Ce sont ces réflexions qui ont fait naître l'idée d'un certificat d'aptitude pour les futurs professeurs, distinct des certificats délivrés par la faculté, une complication encore. Ce sont elles qui ont fait naître surtout l'idée d'un enseignement propédeutique qui serait un cours de civilisation française, mais s'adressant à des Français, qui comprendrait des leçons générales de philosophie, d'histoire et de littérature, supérieures à celles que donne l'enseignement secondaire, que l'on appellerait, si l'on veut, le P. H. L., par analogie avec le P. C. N. enseigné par une faculté voisine, et qui aurait, entre autres avantages,

celui de refaire l'unité, par la base au moins, d'un auditoire dont le régime des certificats achève l'émiettement. L'idée, à vrai dire, est très ancienne. Dès le gouvernement de Juillet, quand la Sorbonne était vide d'étudiants, on avait pressenti le danger, et d'aucuns avaient imaginé le remède avant le mal. La seule conséquence redoutable serait pour l'enseignement secondaire, victime désignée, depuis quelque temps, de toutes les réformes. Les premières supérieures seraient attirées des lycées vers les facultés, et peut-être même les classes de philosophie. L'enseignement secondaire serait découronné. Entre l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur, l'entamant chacun d'un côté, il resterait à l'état d'enseignement moyen, comme on dit aujourd'hui; l'enseignement secondaire traditionnel n'existerait plus. En revanche, nous aurions sans doute un examen de plus dans une carrière d'étudiant. L'idée, dont il faut voir ainsi toutes les faces, n'en garde pas moins des aspects séduisants; les normaliens d'autrefois devaient débuter eux-mêmes par une année d'études communes. Et cette idée vient d'être rajeunie par l'autorité qui l'avait faite sienne à la dernière séance de rentrée de l'Université et dont la voix vient de se prématurément éteindre.

Elle aurait cet effet supplémentaire de donner à une partie intéressante de notre clientèle étrangère une satisfaction désirée. Il n'est pas facile en effet de trouver pour les étudiants étrangers juste ce qu'il leur faut. Beaucoup, en s'adressant à la Sorbonne, avaient visé trop haut, et il a fallu leur indiquer doucement d'autres directions. Quelques-uns au contraire peuvent entrer d'emblée dans nos méthodes et préparer les examens français. Une catégorie intermédiaire trouve dans les cours de civilisation française la forme et le degré de culture qui lui convient Parmi ceux-ci toutefois, quelques-uns voudraient que l'enseignement reçu par eux ne les classât pas d'emblée comme étrangers, et ne fît pas d'eux, dans la Sorbonne, une bande à part. Ils désirent, et nous ne pouvons qu'applaudir à ce désir, fraterniser, non seulement dans les couloirs, mais sur les bancs, avec les étudiants français, et recevoir un enseignement qui soit commun aux uns et aux autres. Il ne leur suffit pas d'avoir les mêmes maîtres à des heures différentes. La Sorbonne à laquelle ils aspirent, c'est la Sorbonne des étudiants français. L'enseignement annoncé répondrait à ces conditions. — La Sorbonne,

on le voit, n'est pas près de se contenter du présent, si honorable soit-il, et d'être condamnée à l'immobilité.

Demeure-t-elle semblable à elle-même au travers du changement ? Il serait vain de nier que, si les études grecques et latines ont toujours chez elle leur sanctuaire, et si les maîtres qui leur restent fidèles sont des maîtres pour le monde entier, leur prédominance n'est plus exclusive. On l'a bien vu, lorsque fut discutée la réforme de l'enseignement secondaire, et que la Sorbonne, semblant prendre parti contre elle-même, se rangea du côté qu'on appelait celui des modernistes. A vrai dire, dans la variété d'études qui constituent les études dites littéraires, c'est la langue et la littérature françaises, n'est-ce pas justice ? qui seraient au premier plan, s'il y avait un premier plan, et une hiérarchie quelle qu'elle soit. Elles constitueraient ce que des pédagogues d'un autre pays appellent l'épine dorsale de l'enseignement. Le doyen de la faculté des lettres est le professeur de langue française ; ce n'est qu'un hasard, mais c'est un heureux hasard. Qu'il s'agisse d'étudiants étrangers ou d'étudiants français, notre langue et notre littérature sont le cher objet d'étude dans lequel les uns et les autres doivent communier. Elles restent, quelles que soient les grandeurs de notre histoire et de notre pensée philosophique, ce qu'il y a de mieux pour enseigner la France.

Enseignement d'un caractère scrupuleusement scientifique. On a parlé d'un esprit de la Sorbonne. Il ne faut pas le chercher ailleurs que dans le culte de la vérité, sous quelque forme qu'elle se présente. Même la culture générale, autrefois en si grand honneur, n'apparaît plus sans discussion comme supérieure à l'acquisition d'une science, voire d'une vérité particulière. Dans la trilogie du vrai, du beau et du bien, c'est le vrai qui, pour l'instant, règne en Sorbonne, quoique le beau ait longtemps détenu cette prééminence, et qu'il soit impossible qu'une éducation littéraire ne reste pas, pour une part, une éducation esthétique. Faguet traita jadis ce sujet dans la *Revue* (1). Mais il semble que la faculté des lettres, longtemps brouillée avec l'idée de science, veuille aujourd'hui réparer, et fasse, comme on dit familièrement, un peu de zèle. Elle est presque devenue la plus scientifique de nos facultés; avec un objet

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1910.

différent, ses méthodes sont apparentées à celles de la faculté des sciences elle-même. Elle est la faculté des « sciences de l'esprit ».

Faut-il aller plus loin, et lui attribuer un dogmatisme à elle frisant l'intolérance? On a parlé aussi, en ce sens, d'esprit de la Sorbonne. S'il y avait vraiment là un problème, nous n'aurions pas attendu une fin d'article pour le discuter. Que des maîtres aient eu une influence personnelle due à leur science, à leur talent, au rayonnement de leurs idées, de leur personne, ils ne seraient pas des maîtres sans cela. Accordons même qu'il y ait eu, à certaines heures, des affinités entre certaines doctrines relevant de disciplines différentes; l'histoire de ces courants d'idées est l'histoire même de la pensée humaine; et un des objets des universités, telles qu'elles ont été conçues, est justement de les aider à se propager. Mais il faut mal connaître l'organisation de notre enseignement supérieur pour supposer qu'il était loisible à certains hommes de se retrancher dans une Sorbonne bien à eux pour, de là, régenter la pensée française. Ce fut une vacance opportune de chaire qui fit qu'un Bergson appartint au Collège de France, plutôt qu'à la Sorbonne. Il faut mal connaître l'esprit d'indépendance des universitaires pour avoir imaginé une tyrannie intellectuelle qui serait supportée par eux. Il faut enfin n'avoir pas le sens du travail collectif, mais si personnel qui s'accomplit chez nous, que les générations se succédant continuent et renouvellent tout à la fois, pour avoir même l'idée d'une science officielle qui durerait. Où est-elle déjà, la science officielle d'il y a dix ou quinze ans? Des noms ont grandi, même quand ceux qui les portaient ne sont plus. Mais d'autres noms déjà sont nés; d'autres notes dans ce libre concert d'esprits se font entendre. Devant quelques-uns de ces noms, on n'ose plus dire que la Sorbonne a perdu le souci des idées, pas plus que, depuis la guerre, on n'ose parler d'une « Sorbonne germanique ». La Sorbonne avait pu se rappeler parfois que, pour une heure de synthèse, il en faut beaucoup d'analyse. Mais c'est Fustel de Coulanges qui l'avait invitée à cette méditation.

La liberté de chacun est sa seule loi. Il est bien rare, s'il y a même des exemples, qu'elle ait perdu l'occasion de se recruter comme l'opinion compétente, et comme la justice voulaient qu'elle le fît. Et, les hommes une fois choisis, quelle est la

liberté de penser qui a été opprimée? S'il y a une lutte des doctrines, c'est la condition même du progrès; et il n'y aurait à blâmer que l'emploi, dans cette lutte, de moyens autres que la parole et la pensée. Il n'y a pas chez nous de doctrine d'État. Même en face de l'étranger, qui ne se faisait pas faute d'avoir la sienne, la Sorbonne a maintenu intacts ses scrupules, et n'a jamais reconnu d'autre fin spirituelle que la vérité. C'était sa façon à elle de servir le pays. Il n'appartenait pas à la Sorbonne, mais il est de ceux que la Sorbonne vénère, comme elle vénère ses gloires propres, ce Gaston Paris, qui, en 1870, écrivait ces lignes justement célèbres : « Celui qui pour un motif patriotique, religieux ou même moral, se permet, dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté. Ainsi comprises, les études communes... forment, au-dessus des nationalités restreintes, diverses et trop souvent hostiles, une grande patrie qu'aucune guerre ne souille, qu'aucun conquérant ne menace, et où les âmes trouvent le refuge et l'unité que la cité de Dieu leur a donnés en d'autres temps. »

Un laboratoire, une libre cité des esprits, voilà des définitions de son rôle que la Sorbonne accepterait volontiers. Doctrine d'État en face de l'étranger, *a fortiori* doctrine d'État en face d'autres Français sont au contraire conceptions qui lui répugnent. En matière d'enseignement supérieur, l'État doit se tenir sur la réserve, indépendant de toute doctrine. Mais la recherche de la vérité et le culte de la liberté ont en Sorbonne comme une patrie. Certaines conditions historiques, certains concours de volontés humaines créent ainsi un lien entre certains coins de terre et certaines idées. Celui-là ne semblait peut-être pas prédestiné à cette vocation. Mais l'histoire parcourue nous a appris aussi quelle puissance d'adaptation et de transformation, quelle vitalité, que difficultés ou nouveautés attirent et stimulent, quelle jeunesse en un mot habite dans les murs reconstruits de la vieille Sorbonne.

Raymond Thamin.

LETTRES DE RENAN

AU DOCTEUR GAILLARDOT

II[1]

Dès qu'il fut en état de supporter le voyage, Renan s'embarqua le 10 octobre 1861 à Beyrouth pour rentrer en France. Il était encore très faible et n'avait même pu aller visiter la tombe de sa sœur à Amschit. A peine fut-il de retour à Paris qu'il écrivit à Gaillardot, à celui qui l'avait arraché à la mort et qui avait enseveli Henriette, à l'ami dévoué dont le cœur lui était désormais connu. Les lettres qu'il lui a adressées dans les derniers mois de cette année 1861 et celles de 1862 ont pour nous d'autant plus d'intérêt que, durant la même période, sa correspondance avec Berthelot avait naturellement cessé par le fait même de leur réunion à Paris.

Paris, 23 octobre 1861.

Mon cher ami,

Me voici enfin à Paris, assez bien de santé, mais le cœur toujours bien malade. La traversée a été un peu dure ; mais j'y ai bien résisté. Ici, je me sens un peu faible, et vers le déclin du jour j'éprouve quelques petits accès fébriles. Mais c'est peu sensible ; j'espère dans quelques jours être réacclimaté.

Ai-je besoin de vous dire, cher ami, quel précieux souvenir j'ai gardé de vous, de votre amitié, de vos soins ? Vous savez, mon cher, que le plaisir de vous avoir connu et d'avoir travaillé

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

avec vous à une œuvre commune est la meilleure des bonnes fortunes de ma mission. Je n'ai encore vu que quelques amis intimes. Mme Cornu n'est pas à Paris. L'Empereur a envoyé un de ses secrétaires particuliers savoir si j'étais arrivé et m'inviter à passer à Compiègne. J'irai demain ou après-demain; il y sera question de vous. Votre première lettre est entre les mains de l'Empereur. Je dis votre première lettre; car il est arrivé des malentendus déplorables. Évidemment, vos exprès sont arrivés à la poste en retard et ont manqué les paquebots. Votre première lettre n'est arrivée qu'il y a quelques jours, et quant à votre seconde, nous n'en avons pas encore de nouvelles. Mme Cornu étant en Allemagne, les lettres, pour comble de malheur, ont été l'y chercher. Ma pauvre femme, privée de nouvelles et sachant par un mot d'une lettre de M. Grasset, partie par le premier courrier, que j'étais gravement malade, a cru qu'on lui cachait ma mort. Tout cela a fait un affreux gâchis, que ma dépêche de Marseille (le fil de Malte par surcroît d'infortune était rompu) a seul éclairci.

Je m'arrête, car je sens que je ne dois pas me fatiguer. Ma prochaine vous en dira davantage. Croyez, cher ami, à ma bien vive amitié.

Paris, 21 novembre 1861

Mon cher ami,

J'ai reçu vos précieuses notes, qui vont faire le fond de mon troisième rapport. Vos détails sont d'une précision, et vos inductions d'une solidité qui ne laissent rien à désirer. Je commencerai mon rapport demain ou après-demain. Je suis fort arriéré avec les affaires de la mission. D'une part, le souvenir de ce que j'ai perdu me cause des découragements que je n'avais pas connus jusqu'ici. De l'autre, mon système nerveux a encore des hauts et des bas. J'ai eu un assez mauvais accès, semblable à celui qui précéda à Amschit l'accès pernicieux. On l'a empêché de se reproduire; mais il me reste encore des moments d'agitation et de faiblesse qui me prouvent que je ne suis pas tout à fait dans mon état normal. Ce que vous me dites de la santé de Mme Gaillardot m'afflige beaucoup; j'espère que votre prochaine lettre me portera de meilleures nouvelles.

J'ai déjeuné à Compiègne et longuement causé avec l'Empereur et l'Impératrice. L'Empereur est très satisfait de la mission

et de ses résultats. Il est en ce moment possédé du goût le plus vif pour les études historiques et archéologiques. Nous avons naturellement parlé de vous et des services que vous avez rendus à la mission. Mais comme je m'étais interdit dans cette première visite de parler d'affaires, nous n'avons pas traité ce qui concerne votre nouvelle position. Tout cela d'ailleurs peut beaucoup mieux se faire par écrit, l'Empereur ayant l'habitude de remettre les notes qu'on lui fait passer de la sorte aux ministres que cela concerne. Je n'ai pas encore envoyé la note; car il est une autre affaire qui doit être terminée dans quelques jours sous peine de manquer, et je n'ai pas voulu compliquer l'une par l'autre. Cette autre affaire est ma nomination au Collège de France. Elle est décidée en principe; il n'y a plus que des petites difficultés de détail. Malheureusement, le ministre perd du temps, et je crains que tous ces retards ne fassent ébruiter la chose et n'amènent quelque esclandre de la part du clergé, qui il y a trois ans fit de ma nomination un *casus belli*. Aussitôt que ce sera fait, j'enverrai la note qui nous concerne à l'Empereur, en insistant sur la place de Jérusalem...

Rien de décidé pour la suite de la mission l'hiver prochain. L'état de ma santé, l'état de fatigue et de maladie où se trouve aussi Mme Cornu et les lenteurs relatives au Collège de France nous ont fort retardés. Je vais dans quelques jours reprendre tout cela...

Cette nomination au Collège de France à laquelle Renan fait allusion et dont il va reparler plus d'une fois, était depuis longtemps une de ses plus chères ambitions. En 1857, à la mort de Quatremère, il avait fait ses visites de candidature à ses confrères des Inscriptions et Belles-Lettres et aux professeurs du Collège. Mais il y avait contre lui, en dehors du monde savant, de vives et tenaces rancunes. L'Église, qui le tenait pour un transfuge depuis sa sortie du séminaire, eût admis qu'il occupât une chaire de philologie latine ou grecque; il s'agissait d'une chaire d'hébreu, et bien des gens se demandaient s'il était homme à étudier l'hébreu sans critiquer les livres qui sont le fondement de la religion chrétienne. De là une opposition dont le gouvernement avait eu d'abord si grand peur qu'au lieu de demander selon l'usage au Collège et à l'Académie de présenter leurs candidats, il avait tourné la difficulté en désignant un simple

« chargé de cours ». Tout récemment, néanmoins, alors que Renan était en Syrie, des avances officielles venaient de lui être faites, grâce encore, j'imagine, à Mme Hortense Cornu. Il avait répondu qu'en tout cas il n'accepterait jamais d'autre chaire que celle d'hébreu. En apprenant son retour à Paris, l'Empereur, très satisfait des résultats de sa mission, lui offrit de le nommer de sa seule autorité, sans consulter personne, sans présentations.

Une telle faveur n'eût pas laissé d'être un peu humiliante : si désireux qu'il fût d'être nommé, Renan voulait l'être par ses pairs, et non par le chef de l'État.

Paris, 6 décembre 1861.

Mon bien cher ami,

Je vous écris encore bien à la hâte, quoique j'eusse longuement à causer avec vous, si j'avais une heure de loisir. Mais depuis que je suis sorti du repos absolu que je m'étais donné les premiers jours, je suis tiraillé dans les sens les plus divers. Ce que vous m'apprenez de la santé de Mme Gaillardot m'afflige beaucoup. Quant à la suite de nos travaux, il eût fallu en tout cas vous reposer un peu, et ici nous avons aussi bien des retards, bien qu'on soit aussi bien disposé que possible.

Le Collège de France m'absorbe toujours beaucoup. J'ai voulu la voie la plus longue, mais la plus honorable, la voie des présentations. Une foule d'intrigues sont venues à la traverse, et surtout un clabaudage énorme des journaux catholiques. Mais j'arriverai tout de même. Seulement, quand je vois le temps que cela me fait perdre, je regrette presque de ne pas m'être laissé nommer directement par l'Empereur...

Paris, 18 décembre 1861.

Mon cher ami,

Cette lettre vous sera remise par M. de Vogüé qui prend la partie de notre mission relative à Chypre. Ce sera sans doute pour vous un vif plaisir de connaître une personne aussi distinguée. Remettez-lui les firmans pour Chypre, et soyez pour lui ce que vous avez été, ce que vous seriez encore pour moi-même... Mon affaire du Collège de France va bien... Croyez, cher ami, à ma bien vive amitié.

Paris, 2 janvier 1862.

Mon cher ami,

Enfin, je respire un peu. Ma nomination au Collège de France est signée de l'Empereur, les affiches sont apposées, quoique le décret, et le rapport de M. Rouland qui doit l'accompagner, n'aient pas encore paru au *Moniteur*. Le titre de la chaire est conservé tel qu'il était; c'est donc pour moi une victoire complète, victoire sur laquelle j'osais compter à peine. Je persistais dans ma résolution de ne pas accepter d'autre enseignement comme dans un devoir; mais je croyais, je vous l'avoue, que cette persistance serait fatale pour moi. L'opposition du clergé n'a pas été cette fois moins vive que l'autre fois. L'Empereur a tenu ferme et a fait tenir le ministre de l'Instruction publique. L'Académie des Inscriptions m'a fort soutenu pour le maintien du titre. Quant au rapport de M. Rouland, c'est moi qui en ai fourni les éléments. Tout a donc été pour le mieux. Cette victoire est sans contredit la circonstance de ma vie qui, vu la difficulté de l'entreprise, m'aurait causé le plus de joie, si désormais j'étais capable d'une joie sans mélange. La pensée du plaisir que tout ceci eût fait à ma pauvre sœur empoisonne toute ma fête. Elle croyait que je ne réussirais pas à maintenir le titre. Ah! mon ami, quelle perte j'ai faite, et que le succès m'a coûté cher!

Demain j'écrirai pour demander une audience à l'Empereur pour le remercier et terminer ce qui concerne votre place.

J'hésite de la façon la plus cruelle sur ce que je dois faire pour ma pauvre sœur. L'idée de voir transporter ses restes comme un poids vulgaire me révolte. Elle eût voulu et moi je voulais comme elle que nous fussions un jour rapprochés. Mais qui de nous peut dire où il reposera? Peut-être lui ferons-nous un tombeau à Amschit. En tout cas, si elle revient en France, ce sera avec moi...

D'une lettre du 7 février de la même année que remplit le récit de ses incessantes démarches auprès de l'Empereur ou des ministres en faveur de Gaillardot, je ne retiens que ce cri : « Que de fois je regrette ma profonde paix de Ghazir! J'ai passé là les meilleures heures de ma vie. » Il était, en effet, à la veille de commencer son cours, et s'attendait à de rudes attaques.

Il fit sa leçon d'ouverture le 22 février au milieu d'un énorme brouhaha, applaudi des uns, sifflé par les autres. Certaine phrase, restée fameuse, déchaîna les passions : « Un homme incomparable — si grand que, bien qu'ici tout doive être jugé au point de vue de la science positive, je ne voudrais pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu... » Les étudiants l'escortèrent en l'acclamant jusqu'à son logis de la rue Madame. Mais dès le 26 février, le cours fut suspendu par décret, cependant que la bataille se prolongeait dans la presse jusqu'à la fin de mars. Renan crut que cette suspension serait de peu de durée. Huit années devaient s'écouler avant qu'il pût remonter dans sa chaire.

Paris, 14 mars 1862.

Mon cher ami,

Pardonnez-moi mon long silence. Je ne vous raconterai pas mes préoccupations de ces derniers temps. Vous les devinez sans peine, d'après ce que vous avez probablement vu dans les journaux. Tout cela m'a peu atteint, mais m'a fort occupé. Je rouvre mon cours dans quelques jours; cela va être à recommencer, et cette perspective ne répond guère au besoin que j'ai de repos....

... Ma femme, qui m'a donné une petite fille il y a quelques jours, est au lit, aussi bien du reste que l'on peut être...

Paris, 18 avril 1862.

Mon cher ami,

... Regardez-vous décidément comme impossible d'élever à ma pauvre sœur un petit monument à Amschit? Serait-il assez sauvegardé? Si on le mettait dans l'église avec l'autorisation du patriarche? Il me répugne de la ramener à Beyrouth, et je ne puis me prêter à l'idée qu'elle fasse la traversée sans moi. Dites-moi votre avis là-dessus dans votre prochaine lettre. Nous pourrions employer à ce triste usage le grand sarcophage sans ornement, en le laissant tel qu'il est. Dès que j'aurai reçu votre réponse, je prendrai un parti sur ce douloureux sujet.

Suivent trois lettres du 4 mai, du 24 mai et du 20 juin, où Renan lui parle des antiquités de toute sorte rapportées par lui de Syrie et qui sont exposées, en même temps que la

collection Campana, au Palais de l'Industrie. Il travaille à rédiger sa *Mission de Phénicie*, qu'il espère achever dans un an. Il se faisait grande illusion, puisqu'elle ne s'acheva qu'en 1874.

Paris, 4 juillet 1862.

Mon cher ami,

... Il y a dans le gouvernement tant de négligence et d'apathie que tout est hérissé de difficultés. L'Empereur est supérieur à son gouvernement; mais sur cent affaires, une se fait par l'Empereur, et 99 par son gouvernement, c'est-à-dire que 99 se font très mal...

Comme à vous, cette mission m'a fait matériellement plus de tort que de bien (hélas! si ce n'était que cela encore!). Elle m'a pris deux années de travaux qui eussent été lucratifs, et m'étant imposé de n'accepter que mes déboursés, je me trouve en face d'un vrai arriéré que mon augmentation du Collège de France ne comblera qu'au bout de plusieurs années. Il faut avouer que si l'on ne faisait ce qu'on croit le mieux qu'en vue de la récompense, on perdrait bien souvent sa peine...

Paris, 23 octobre 1862.

Mon excellent ami,

Voilà un siècle que je ne vous ai écrit. J'ai passé une partie de l'été à la campagne, plongé dans le travail qui m'absorbait l'an dernier à Ghazir, auprès de ma pauvre sœur...

Notre grande publication (*la Mission de Phénicie*) est décidément engagée. Lévy, mon éditeur, publie le tout, avec une souscription du ministère d'État couvrant le devis évalué à 25 000 francs. Mais je crois que ce devis sera fort dépassé: la vente couvrira le surplus pour le libraire. Lévy comptera en outre à Thobois 4 000 francs en trois termes, pour le travail des dessins qu'il a faits depuis son retour ou qui restent à faire, et pour la direction de l'exécution des planches. Je ne prends rien pour moi, ayant eu pour principe d'accomplir toute cette mission sur le pied d'une entière gratuité. Tel est aussi (je le dis et le dirai bien haut) le point de vue auquel vous vous êtes placé, et qui vous fait ainsi qu'à moi une place toute distincte des *gagistes* de la mission. M. Thobois sera payé quand il aura touché ses gages; vous, vous ne le serez pas. Toutefois, comme il eût été injuste de ne pas faire mention dans notre contrat

des dessins que vous avez faits, je vous ai fait inscrire pour une somme de 1500 francs qui sont également à la charge de Lévy. Vous recevrez par un des prochains courriers le premier tiers. Notre volume sera in-folio, même format pour les planches et le texte. Il paraîtra par livraisons de 10 planches ou 100 pages. Je suivrai l'ordre géographique... Je rencontrerai à chaque pas de grosses lacunes; je ne m'y arrêterai pas, renvoyant aux suppléments du volume les additions et rectifications. C'est le seul moyen d'aller vite; or, quand ces sortes de publications sont trop différées, elles perdent tout leur prix...

Pourvu que nous ayons terminé dans un an, on n'aura pas à se plaindre... Reverrai-je encore ce pays qui m'a laissé de si chers et si douloureux souvenirs? Je l'ignore. J'aimerais bien cependant aller camper un mois avec vous à Oum el Awamid et remuer encore cette colline. Je vous enverrai par Suquet (1) un souvenir de ma pauvre sœur, quelques pages où j'ai esquissé son visage, uniquement pour ceux qui l'ont connue. Le désir de donner à ma pauvre amie une sépulture définitive est un de ceux qui m'attireraient le plus en Syrie. L'idée de la transporter à Beyrouth ne me sourit guère. Si nous placions le tombeau dans l'église de Gébeil, avec la permission du patriarche, ou dans le baptistère extérieur? Que dites-vous de cela? On pourrait alors utiliser le grand sarcophage de marbre sans ornements, en y mettant une simple inscription...

Quel est donc le nom d'une sorte de caprier, très commun en Syrie dans les endroits rocailleux près des eaux, par exemple sur le bord du lac de Tibériade, belle touffe d'un violet clair, pétales très légers?

Je vous fatigue de mes questions. C'est maintenant que nous aurions besoin d'être ensemble. En fait de voyage, on s'exténue pour être exact, et encore on n'y réussit pas...

Paris, 7 février 1863.

Mon cher ami,

Ce que vous me dites de votre santé m'inquiète vivement. Reposez-vous, ne vous tourmentez pas pour les dessins; ils viendront assez tôt vers moi; avant tout, ménagez-vous. Vous y avez bien droit, après avoir tant fait pour la science et votre

(1) Médecin sanitaire de France à Beyrouth, très lié avec Renan depuis son voyage en Syrie.

pays. Quelquefois, je pense qu'un voyage en France vous ferait du bien. Si vous y étiez disposé, je tâcherais de faire en sorte que vous pussiez l'exécuter. Vous viendriez, je suppose, pendant l'été. Vous le passeriez avec nous, à la campagne, où je tâcherais de trouver quelque abri pour l'été prochain.

Je crois qu'un changement d'air vous ferait du bien. Si vous agréez ce plan, dites-le moi; sans être sûr de le faire réussir (car ma situation est fort délicate), j'espère bien cependant le rendre possible. On vous le doit si complètement qu'il n'y aura à le demander et à l'obtenir aucune faveur...

***

« Je suis dans un coup de feu terrible », écrit Renan le 27 mars 1863; et, le 6 juin, Mme Renan, qu'il prie d'écrire à sa place faute de loisir, précise : « La *Vie de Jésus*, que vous lui avez vu commencer en Orient, est sur le point de paraître. Il faut absolument que les épreuves soient terminées la semaine prochaine. Vous comprendrez dans quelle fièvre de travail il est, et l'excuserez de son silence. Il pense toujours que vous ne vous remettrez complètement qu'en France et voudrait bien que vous y vinssiez. Vous savez combien il serait heureux de vous revoir. Il a laissé là-bas une trop chère partie de lui-même pour ne pas désirer y retourner, et repartirait peut-être avec vous. La prochaine fois qu'il vous écrira, il vous dira ce qu'il aura décidé pour les sarcophages de marbre que vous avez. Il vous prie en attendant de réserver le plus beau et le plus complet pour le cas où il voudrait s'en servir à Amschit pour notre chère Henriette. » — « Hier, dit à son tour Renan le 17 juin, j'ai fini le travail qui m'absorbait tout entier depuis quelques semaines, celui-là même que vous m'avez vu commencer à Ghazir. »

Personne n'ignore quelles tempêtes souleva la *Vie de Jésus*, presque aussitôt traduite en plusieurs langues, et dont 60 000 exemplaires se vendirent en moins de cinq mois. Le nom de l'auteur fut soudain connu dans le monde entier. Très fatigué de l'effort qu'il venait de donner et désireux de « s'abstraire totalement de ce tapage » (1), Renan s'en alla au bord

(1) A Berthelot, 4 août 1863.

de la mer avec sa femme et ses enfants, à Dinard, à Jersey, et enfin à Saint-Pair.

Saint-Pair, près Granville, 21 septembre 1863.

Mon cher ami,

J'ai bien tardé à vous écrire depuis quelques semaines. Mes petits voyages de vacances en sont la cause. Depuis plus de deux mois, je rôde autour des côtes de la Manche, ne pouvant pas faire de grandes courses à cause de ma petite famille qui me suit, et d'un autre côté ne m'écartant pas du bord de la mer, qu'on recommande par-dessus tout à mon petit garçon. Le 1er octobre, je serai à Paris. Entre les nombreuses affaires que j'aurai alors à reprendre, je mets avant tout la vôtre. J'irai au ministère... Enfin, je vous promets que je ne négligerai rien pour faire réussir une affaire que j'ai embrassée comme une dette d'amitié et de justice. J'ai tout espoir de réussir.

Vous n'avez pas douté un instant, je pense, que je ne vous visse avec grand plaisir suivre Saulcy. Saulcy a le tort de porter dans les questions scientifiques un esprit de petites personnalités. Vous savez que ce n'est pas là mon défaut. J'ai donc évité de me brouiller avec lui, quoique je ne lui aie pas cédé d'une semelle dans la nouvelle discussion qu'il a soulevée à propos des murs de Jérusalem. Quand M. de Vogüé est arrivé et nous a donné pleinement raison, à M. Thobois et à moi, j'ai évité d'abuser de notre victoire, et c'est à peine si j'en ai fait la remarque. Saulcy a de bonnes qualités; je n'oublie pas que c'est en partie à lui que je dois de vous avoir pour collaborateur. Par reconnaissance, tâchez de l'empêcher de s'enferrer de plus en plus dans des thèses impossibles, et de lui ôter de devant les yeux ces lunettes qui lui font voir partout des traces d'une colossale antiquité.

Dès mon retour, je me remets à notre publication, et je ne la quitte plus qu'entièrement terminée. Cela marche très rondement; préparez donc tout ce que vous avez à m'envoyer sur Saïda pour le mois de décembre à peu près. Je regrette tous ces retards; mais l'heure pressait pour ma *Vie de Jésus*, et elle est bien tombée...

Tant de questions se posent devant moi, pour l'hiver pro-

chain, que je ne pense pas pour la fin de cette année à un nouveau voyage. Mais plus que jamais j'en nourris la pensée, et le triste anniversaire qui s'approche me la remet plus vivement au cœur.

Ces questions qui se posaient devant lui, c'était avant tout sa rentrée au Collège de France. Berthelot avait beau lui écrire : « Quant au cours, n'y comptez plus une seule minute », il ne voulait pas s'avouer vaincu. Au cas où la réouverture du cours lui serait refusée, il parlait de « se porter à la députation de Paris en posant nettement la question scientifique au peuple de Paris », et garantissait qu'il n'irait pas « de main morte ». Les sages conseils de Berthelot eurent raison de cette effervescence. Mais il avait à tenir tête à bien des adversaires. Une lettre à Gaillardot du 27 février 1864 (le docteur venait enfin d'être nommé médecin sanitaire de France en Égypte, à Alexandrie) relate un épisode peu connu de ces luttes. Elle commence par le récit que j'écourte d'une petite discussion qu'il vient d'avoir de nouveau avec Saulcy sur l'antiquité des murs et des tombeaux de Jérusalem :

Quel dommage que Saulcy porte dans les questions scientifiques cet esprit personnel et passionné ! Tout ceci est entre nous, bien entendu. Car, sans fléchir le moins du monde sur ce que je crois vrai, je suis resté avec lui dans des termes excellents.

Je vous ai dit que j'avais été extrêmement content de lui dans une circonstance récente. C'est à propos d'une frasque incroyable de ce pauvre fou de P. Bourquenoud. Cet homme, dont j'avais d'abord accueilli les travaux avec faveur, en faisant seulement mes réserves sur ce qu'ils avaient de tout à fait défectueux au point de vue philologique, a publié contre moi, dans la *Revue* des Jésuites, deux articles où la mauvaise foi, la rage et l'extravagance sont poussées au dernier degré. Cela en serait resté là, naturellement (je ne réponds jamais à ces sortes de diatribes), si le P. Bourquenoud n'avait demandé à être chargé d'une mission permanente en Syrie. La demande a été renvoyée par le ministre à l'Académie. Là, j'ai dû dévoiler les impostures de ce malheureux. J'ai montré, pièces en main, les calomnies et les inventions grotesques dont étaient pleins les deux articles de la *Revue*; j'ai prouvé de plus que le P. Bour-

quenoud n'était pas étranger à une série d'articles ridicules publiés par *le Figaro*, et où on racontait comme des faits avérés des épisodes prétendus historiques qui étaient censés s'être passés au sein de l'Académie, et où tout, dans le fond comme dans les détails, était une complète mystification. L'Académie a adopté à l'unanimité un rapport très sévère où ces manœuvres sont caractérisées comme elles le méritent, et repoussant la demande du P. Bourquenoud. Quel fou, mon Dieu! S'il avait voulu rester un homme sérieux, nous eussions tous été pour lui ; moi-même, j'aurais été son premier soutien. Mais ce qu'il y a de très bien de la part de Saulcy, c'est que le P. Bourquenoud avait essayé de flatter sa vanité et de l'intéresser à ses mensonges. Saulcy s'était même un peu engagé envers lui à Beyrouth. Or, quand il a eu connaissance des articles susdits, il s'est complètement rallié à l'opinion de tous ses confrères, et a pris lui-même la parole pour flétrir avec plus d'énergie que personne de tels procédés...

Ce P. Berquenoud était un archéologue. Il était allé en Syrie avant Renan, il y avait travaillé avec Gaillardot, et en 1861 Renan, dans ses rapports à l'Empereur, avait, comme il l'indique, parlé de lui favorablement. Les deux articles qui firent scandale à l'Institut ont paru en septembre et octobre 1863 dans les *Études religieuses, historiques et littéraires*, et peu après en une mince plaquette. Renan y est accusé d'avoir commis des bévues en matière d'archéologie hébraïque et dans la transcription de certains noms arabes. Querelle d'érudits dans laquelle je me garde d'intervenir. Mais outre que les sarcasmes du P. Berquenoud sont bien lourds, je remarque que la brochure débute par ces mots : « Au point de vue de la philosophie, de l'exégèse et de la critique, M. Renan est désormais jugé » : ce qui revient à dire que l'attaque visait moins ses rapports à l'Empereur que sa *Vie de Jésus*, et n'était pas exempte de parti pris.

S'il n'y avait pas là de quoi l'émouvoir beaucoup, Renan fut très sensible en revanche au décret du 12 juin qui le révoquait, le chassait du Collège de France. Trois jours après, sa femme, installée avec lui à Sèvres, faisait part à Gaillardot de la fâcheuse nouvelle. En vain Duruy, le nouveau ministre de l'Instruction publique, avait offert, à titre de compensation, une

place de sous-directeur au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale; il avait naturellement essuyé un refus.

Sèvres, 15 juin 1864.

Cher monsieur et ami,

Mon mari a été si occupé depuis quelque temps qu'il a laissé passer bien des courriers sans vous donner de ses nouvelles. Les journaux vous auront sans doute appris tout ce qui s'est passé au Collège de France Il a été plus affecté de ces fâcheuses mesures pour les études auxquelles il est tout dévoué que pour lui-même, mais cela l'a beaucoup dérangé de ses travaux depuis quelques semaines et en particulier l'a empêché de vous écrire. Aujourd'hui encore, je lui sers de secrétaire et d'autant plus volontiers que c'est à vous que j'écris...

La santé de notre petit garçon nous a obligés à nous établir à la campagne cet été. Nous sommes tout près de Paris, mais en bon air et il s'en trouve bien. Nous sommes dans un très joli endroit, tout près de bois magnifiques, et fort bien installés. Mon mari espère y passer un été tranquille et y faire presque entièrement son second volume, l'*Histoire des Apôtres*. Mais tout cela ne vaut pas le Liban!..

Cornélie Renan.

Sèvres, le 6 septembre 1864.

C'est encore moi, mon cher docteur, qui sers aujourd'hui de secrétaire à mon mari. Il travaille sans relâche...

Il a travaillé tout l'été à son second volume des *Origines du christianisme*, et il en a presque achevé la première rédaction.

Nous sommes d'ailleurs en ce moment très préoccupés d'un projet de voyage qui nous ramènerait pour quelque temps en Syrie et nous réunirait ainsi. Vous savez par expérience combien on s'attache à ce pays ; on ne peut pas le quitter sans se dire qu'on y reviendra, et pour mon mari vous comprenez quelles raisons lui font désirer de retourner en un lieu où sont les restes de sa sœur et qu'il a tant aimé. Il voudrait faire quelques fouilles à Oum el Awamid, puis faire un voyage d'Asie-Mineure pour écrire l'histoire de saint Paul avec le secours que donne toujours la vue d'un pays où se sont passés les événements que l'on raconte. Il emporterait votre congé et

espère que vous voudriez bien vous joindre à lui dans les fouilles d'Oum el Awamid.

Ce n'est pas encore un plan définitivement arrêté. Bien des choses obligent à le laisser en suspens. Je ne vous cacherai pas que, tout en désirant ce voyage autant que lui, je crains parfois qu'il ne reprenne là-bas ses accès de fièvre. Puis il faudrait encore laisser nos enfants. En tout cas, si nous nous décidons, nous partirons sans beaucoup tarder, afin que, si le voyage se prolongeait un peu plus que nous ne pensons, nous ne soyons pas exposés à de trop grandes chaleurs. Nous partirions pour Alexandrie par le paquebot du 19 ou celui du 29 octobre. Ce serait pour nous un grand bonheur, vous le savez, de vous retrouver là-bas. Mon mari vous fait en attendant ses meilleurs et plus affectueux compliments, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments tout dévoués.

Cornélie Renan.

Renan reprend la plume le 6 octobre :

Eh bien ! mon cher ami, il est probable que nous allons bientôt nous revoir. Ma femme vous a écrit pour vous dire nos projets; nous y persistons, et notre départ reste fixé au 29 de ce mois. Mon itinéraire serait Alexandrie, Beyrouth, Oum el Awamid, Damas, Antioche, Tarse, Éphèse (Smyrne), Constantinople, Thessalonique, Athènes. En Syrie, je voudrais d'abord donner une sépulture définitive à ma pauvre sœur, puis fouiller environ un mois à Oum el Awamid. J'espère bien que vous pourrez être avec nous. Mme Cornu est absente depuis longtemps ; je ne sais encore ce qu'est devenue votre demande de congé. En tout cas, j'espère bien ne pas partir sans l'emporter.

Nous n'arrêterons notre place que jusqu'à Alexandrie. Nous causerons alors à loisir de ce que nous aurons à faire; il est probable, en ce cas, que nous resterons en Égypte l'intervalle de deux bateaux, intervalle durant lequel nous verrons un peu l'Égypte, je veux dire le Caire. Je désirerais bien voir M. Mariette. Si vous êtes en rapport avec lui, avertissez-le de mon prochain voyage, et tâchez de savoir où il est...

C'est pour moi une joie bien vive de vous revoir, et si, comme je l'espère, nous refaisons cette petite campagne de Syrie ensemble, ce sera double fête...

***

Las des luttes qu'il avait dû soutenir, et avide de « prendre de nouveau le grand air de l'antiquité », Renan débarqua le 16 novembre avec sa femme à Alexandrie, où Gaillardot l'accueillit pour l'accompagner jusqu'au Caire. Là, Mariette l'attendait, et lui fit remonter le Nil jusqu'à Assouan. Il y rédigea l'article sur *l'Ancienne Égypte*, qui devait paraître à la *Revue* le 1er avril 1865. Au mois de janvier, il rejoignit Gaillardot en Syrie. « J'ai eu, enfin, écrivait-il de Beyrouth à Berthelot, cette consolation à laquelle j'aspirais depuis si longtemps : j'ai vu le lieu où repose ma sœur bien aimée. » Il la laissa dans le tombeau d'Amschit, où elle avait été ensevelie en 1861, et fit célébrer un service dans une jolie chapelle maronite toute proche de là. Le 11 janvier, il partait pour Damas, où il notait des impressions qu'il se proposait d'utiliser dans son *Saint Paul*, gagnait Antioche, puis Smyrne. A la mi-février, il était à Athènes, qui allait lui inspirer son immortelle *Prière sur l'Acropole*, et d'où il écrivait à Berthelot : « Je suis ébloui... Mon impression dépasse de beaucoup ce que j'imaginais. C'est l'absolu, c'est la perfection. » « C'est, dira-t-il plus tard dans ses *Souvenirs*, l'idéal cristallisé en marbre pentélique. » Le même enthousiasme respire dans ses lettres à Gaillardot, et l'expression n'y est guère moins belle.

Athènes, 5 mars 1865

Mon cher ami,

Nous voici à bon port après des fortunes bien diverses. Cette lettre vous sera remise par M. Gebhart, élève de l'École d'Athènes, et jeune homme de vrai mérite que je recommande vivement à vos bons soins.

En vous quittant sur le quai de Beyrouth, j'avais le cœur fort serré, et je regrettais vivement que d'impérieuses nécessités ne vous permissent pas de rester plus longtemps avec nous. Je vous avoue, mon ami, que, plus tard, je me suis réjoui, au contraire, que vous ne vous soyez pas engagé avec nous dans cette rude excursion d'Antioche. Des pluies torrentielles nous ont pris, au pied de l'Amanus, en entrant dans la plaine d'Antioche. Dans cette ville inhospitalière, ce n'est pas sans peine que nous avons réussi à nous caser; enfin, les diffi-

culiés de ce pays perdu se sont traduites pour nous en une série de mésaventures, qui ont mis à de terribles épreuves le courage de ma femme. J'ai pu, néanmoins, remplir mon programme. J'ai bien vu Antioche, Séleucie, Daphné, et j'y ai fait quelques bonnes trouvailles. J'ai reconnu, en particulier, sur les rochers qui dominent la ville, à l'est, le *Charonium caput*, tête colossale d'un fort beau travail, qu'Antiochus Épiphane fit graver à cet endroit pour conjurer la peste. C'est le seul reste qui ait subsisté de la vieille Antioche grecque. Quelle destruction, grand Dieu! Le mur lui-même disparaît de jour en jour. Mais la nature des environs m'a enchanté. Ces belles plantes, qui remplissent les ravins et couvrent les collines autour de la ville, m'ont fait bien souvent penser aux jouissances de botaniste qu'elles vous eussent causées. Je regrettais sans cesse que vous ne fussiez pas là pour me dire leur nom.

D'Alexandrette à Smyrne, nous avons subi aussi plus d'une éclaboussure. Nous avons passé cinq jours à Smyrne, attendant le bateau qui devait nous conduire au Pirée. Le voyage d'Asie-Mineure était impossible, comme je l'avais toujours pensé. Nous sommes donc venus à Athènes, conformément à notre plan, en attendant la belle saison. Nous sommes enchantés d'Athènes. La ville moderne est très agréable et très gaie. Nous y sommes fort bien installés, et entourés d'attentions. Quant à l'antiquité, elle dépasse tout ce qu'on peut imaginer. C'est la perfection. Le soin, la conscience, la réflexion apportés à ces ouvrages sont une éternelle leçon de goût et d'honnêteté. Le Parthénon dépasse en impression de grandeur tout ce que j'ai vu. L'Erechthéion est un prodige d'élégance et de grâce. Quel miracle que ces merveilles soient venues jusqu'à nous! Quand on pense qu'il eût suffi du caprice d'un aga pour détruire tout cela!

Nous resterons ici jusqu'au 20 mars à peu près. Puis nous regagnerons Smyrne pour notre voyage d'Asie-Mineure. Et notre retour en Syrie?... Hélas! mon ami, je l'avais rêvé de bien bon cœur; mais la froide raison m'oblige vraiment d'y renoncer. Ce qui me reste à faire en Grèce et en Asie-Mineure remplira pleinement tout le temps disponible avant les chaleurs. Et puis, il faut se borner; de sérieuses raisons m'obligent à limiter mes sacrifices et à songer au retour. Enfin, des bruits fort graves circulent ici touchant la Syrie. J'y

suppose de l'exagération; cependant, le départ précipité de l'amiral pour Beyrouth prouve qu'il y a quelque chose de sérieux, et après ce que nous avons vu et entendu dans la montagne, je trouve tout croyable. Ceci n'aurait pas suffi pour m'arrêter; mais, vraiment, je dois me borner. A moins d'avis contraire, ne comptez donc pas sur moi. Faites ce que vous voudrez pour Oum el Awamid. Vous avez le plan et les notes que je vous avais transmises. Fouillez, si vous voulez, conformément aux idées dont nous avons causé, c'est-à-dire en démolissant les masures et en examinant attentivement chaque pierre. Prenons garde que d'autres ne nous enlèvent ce trésor. En un mot, tout ce que vous ferez sera bien fait. Allez-y au moins avec quelques hommes, et remuez quelques pierres, pour que vous me disiez aussi votre avis sur l'opportunité de telles fouilles.

Écrivez-moi ici avant le 20 et, passé cela, à Smyrne. Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments; croyez à ma vive amitié.

Athènes, 26 mars 1865.

... Après-demain, nous quittons définitivement Athènes, non sans de vifs regrets. Notre séjour ici a été extrêmement agréable. L'incomparable beauté des monuments frappe et attache d'autant plus qu'on les étudie davantage. Nous aurons passé six semaines à Athènes; nous y reviendrons encore pour quinze jours, et je vous assure que ce n'est pas trop. La nature est charmante aussi, et presque égale en beauté à celle de Syrie. Le climat est bien plus doux et, sûrement, sous le rapport des habitants, il n'y a nulle comparaison possible.

Après-demain, 28, nous partons donc pour Smyrne. Nous ferons notre voyage d'intérieur, qui durera environ vingt jours. Puis, nous irons à Constantinople, puis à Thessalonique et Philippes; puis, nous reviendrons à Athènes, d'où nous ferons la course de Corinthe. Tout cela nous ramènera à Paris vers le 15 juin. Vous voyez que nous reculons toujours; c'est la faute des admirables choses que nous voyons.

J'ai enfin trouvé le loisir d'achever la lettre d'Égypte que je destinais à la *Revue*, et je l'ai envoyée à Buloz. Ma lettre, transmise par M. Gebhart, vous aura dit pourquoi j'ai dû renoncer à voir la Syrie pour cette fois. Je le regrette sans

doute ; mais qui ne sut se borner ne sut jamais voyager. J'ignore ce que vous aurez décidé pour votre printemps ; tout ce que vous ferez sera bien fait. Écrivez-moi le plus tôt possible, et croyez, cher ami, à mon vif attachement.

Athènes, 25 mai 1865.

Mon cher ami,

Nous quittons aujourd'hui Athènes, et pour la dernière fois. Notre voyage, depuis que je ne vous ai écrit, s'est continué heureusement, quoique non sans de grandes fatigues. Du 28 mars au 7 mai, nous avons battu l'Asie-Mineure. Les voyages en ce pays sont bien plus difficiles que ceux de la Syrie, au moins de la région du Liban. Les dangers y sont réels. Des bandes de brigands de vingt et trente hommes parcourent le pays. Les escortes n'y font rien, et la plupart du temps les mudhirs n'ont pas à leur disposition un seul zaptié ; et quels zaptiés, grand Dieu ! Nous n'avons fait aucune mauvaise rencontre ; mais pendant plusieurs jours, nous avons eu de graves préoccupations ; ces pays sont dans une anarchie impossible à décrire. Les déserts de Syrie sont des pays d'ordre auprès de cela. Là, une fois qu'on a fait pacte avec un chef, on est en sûreté. Ici, il n'y a de pouvoir d'aucune sorte. L'autorité ottomane finit à quatre jours de la côte ; plus loin, on nous a déclaré que nul bouyourdi (1) n'avait de valeur et qu'un firman du Sultan lui-même ne serait pas reconnu. Nous avons vu, outre Smyrne, Éphèse, Tralles, Aphrodisias, Colones, Laodicée, Hiérapolis, Philadelphie, Sardes. J'ai voulu aussi voir Pathmos ; mais là, nous avons eu toute sorte de mésaventures. Nous avons pris à Scala Nova une barque grecque, qui, par suite des calmes d'abord, des vents contraires ensuite, nous a tenus cinquante-deux heures en mer, sans que nous ayons pu aborder. Les deux points vraiment curieux de ce pays sont Aphrodisias et Hiérapolis ; tout y est grec ou romain, mais d'une étonnante conservation.

De retour à Smyrne, après toutes ces courses, nous avons hésité si nous irions d'abord à Constantinople, ou si nous retournerions à Athènes. La saison est si peu avancée cette année à Constantinople, que nous avons pris le dernier parti.

(1) Espèce de passeport que les pachas turcs délivrent aux voyageurs : la véritable orthographe est, je crois, *bouyourouldi*.

Nous venons donc de passer une seconde quinzaine en Grèce, et nos impressions n'ont pas été moins vives que la première fois. Nous avons battu l'Attique, l'Argolide et la Corinthie. Tirynthe et Mycènes sont deux points d'un intérêt hors ligne. Après les monuments de l'Égypte, voilà sûrement le groupe archéologique daté avec certitude le plus ancien que nous connaissions. Les voyages ici sont de la plus grande facilité. Les gens sont aimables, hospitaliers dans le sens vrai et complet du mot. Le brigandage est réel, mais ne fait courir aucun danger sérieux. Le brigand grec est un homme très bien élevé, qui parlemente avec vous, entend raison, tandis que le brigand d'Asie-Mineure commence par vous tirer des coups de fusil à distance du haut des rochers.

Aujourd'hui, nous partons pour Salonique par un vapeur grec qui nous mène fort lentement le long de la côte, en faisant escale à tous les ports. Nous serons à Salonique le 28. De là nous irons à Philippes, je ne sais pas encore comment. Nous serons à Constantinople vers le 6 juin et à Paris vers le 20. Et vous, mon cher ami, quand y serez-vous? Vous n'oubliez pas sans doute votre promesse, pas plus que nous ne l'oublions. Nous comptons sur vous, soit à Sèvres, où notre famille est déjà installée, soit à Paris. Arrivez dans les derniers jours de juin; nous aurons le loisir alors de vous raconter nos aventures et de mettre en commun nos souvenirs.

Gebhart m'a donné de vos nouvelles. Il est enchanté de vous, mais pas très content de Mariette. Mariette a bien tort de porter dans ses études et ses relations cet esprit exclusif et jaloux. Il se fera tort par là, et quel bien cela fait-il à la science? La culture intellectuelle se compose de mille directions diverses qui doivent se croiser sans se contrarier...

Renan était de retour le 30 juin à Paris, ou plus exactement à Sèvres, et y apprenait que le choléra faisait d'effroyables ravages à Alexandrie.

Sèvres, 20 juillet 1865.

Que j'ai pensé à vous, cher ami, durant ce temps d'épreuve! Je connaissais trop votre caractère pour ne pas savoir où vous entraînerait votre dévouement. Chaque jour, je recherche avec avidité dans les journaux les nouvelles de l'état sanitaire

d'Alexandrie, et je vois qu'heureusement il s'améliore. Mais j'ai bien pensé, en effet, que ce fatal événement nous priverait cet été du plaisir de vous voir. Pourquoi, cependant, cher ami, voulez-vous remettre votre voyage à l'an prochain ? L'été n'a pas de charme à Paris ; on n'y trouve personne : je n'ai jamais éprouvé dans aucun voyage un temps plus fatigant que celui que nous avons ici depuis notre retour. A votre place, je n'hésiterais pas à partir à la fin de septembre, si vous êtes libre à ce moment. Vous éviteriez ainsi la plus mauvaise saison d'Alexandrie, et vous prendriez un repos dont vous devez avoir tant besoin...

Nous avons longuement parlé de vous avec Mme Cornu. Elle avait parlé de votre affaire à l'Empereur. L'Empereur paraissait décidé à réunir les deux places de médecin sanitaire du Caire et d'Alexandrie, en augmentant les appointements de la personne chargée du double service. M. Drouyn de Lhuys avait dû être informé de cette combinaison. Mme Cornu était surprise que vous n'en eussiez pas entendu parler. Depuis qu'elle avait vu l'Empereur à ce sujet, elle avait entendu dire que le docteur Burguières avait à peu près réussi à rétablir son crédit près du vice-roi par sir Henry Bulwer, et qu'il annonçait l'intention de retourner au Caire. L'Empereur connaît bien la ligne de conduite suivie par le docteur Burguières. Elle ne savait au juste que croire. Elle ne verra pas l'Empereur avant le mois d'octobre. Tenez-moi au courant de ce que vous savez de votre côté et de ce que vous désirez...

Sèvres, 24 novembre 1865.

Qu'il y a longtemps que je ne vous ai écrit, cher ami ! Pardonnez-moi. J'ai travaillé cet été comme un lion ; je commence à peine à respirer. Suquet, qui nous est arrivé il y a quelques jours, nous a donné de bien bonnes nouvelles de vous. Nous en avons été bien heureux. Mais savez-vous, cher ami, que, contre vent et marée, et malgré vous, vous finirez par faire fortune ? Quand Suquet nous a conté vos récentes faveurs, nous nous sommes tous écriés : « Oh ! l'intrigant ! Nous avions bien dit qu'il ferait son chemin. » Plaisanterie à part, votre conduite dans l'épidémie a été admirable. Recevez-en mes meilleures félicitations. Et quelle joie si vous pouviez nous venir ! Suquet me le laisse espérer. Ne vous laissez pas arrêter par

l'hiver. C'est la seule saison pour voir Paris. Pendant l'été, tout le monde est absent. Venez; nous sommes en train de nous réinstaller; nous aurons une chambre à vous donner.

Comme vous m'aviez dit que vous ne songiez à venir avec vos fils que vers Pâques, je n'ai pas fait de démarches pour la bourse dans un lycée. Il n'y aurait pas eu d'avantage à s'y prendre si longtemps à l'avance. Quand nous nous y mettrons, je regarde le succès comme très problable.

La mort de Mme Mariette nons a fort affligés. La maison de notre pauvre ami va devenir bien difficile. J'ai reçu ces jours-ci divers envois de lui, en particulier son catalogue, qui m'a semblé précieux. Voici enfin un beau commencement dans la carrière des publications, où il est temps qu'il entre.

Je suis bien contrarié pour la *Mission*. Voilà près de trois mois que j'ai remis à l'Imprimerie impériale la copie de près de deux livraisons de texte, et je n'ai pas encore reçu une épreuve. Cet établissement traverse une crise des plus tristes. Un sot directeur qu'on y a mis désorganise tout et encombre cette typographie-modèle d'impressions de pacotille, qui ne laissent plus de temps pour les travaux scientifiques. Je suis bien fâché maintenant de m'être adressé là, d'autant plus que je suis très mécontent des bois insérés dans le texte de la livraison qui a paru durant mon absence. Mais c'est trop tard.

Mes *Apôtres* avancent beaucoup. Le volume paraîtra vers la fin de janvier. Je suis plongé en ce moment dans d'innombrables vérifications de détail, qui me prennent beaucoup de temps et me coûtent infiniment de peine...

Mille compliments à M. Outrey et à Mariette. Tâchez de venir; écrivez-moi de suite, et croyez à ma vive amitié.

Paris, 23 avril 1866.

Mon cher ami,

Il y a un siècle que je ne vous ai écrit. Vous me l'avez pardonné; car vous avez pensé sans doute que l'unique cause de ce retard a été la publication de mes *Apôtres*. Je suis libéré depuis quelques jours de cet énorme travail; j'ai donné ordre qu'on vous l'envoie; à l'heure qu'il est, vous l'avez peut-être déjà reçu. Cela a traîné plus longtemps que je ne le croyais. J'espérais toujours paraître vers le 1er janvier de cette année. Les innombrables vérifications de détail qu'exigeait ce volume

m'ont pris un temps infini. Vous y trouverez une partie de nos impressions de Syrie. Le reste du voyage se retrouvera dans le volume de *Saint Paul*, auquel je vais maintenant travailler et qui est déjà ébauché.

La *Mission* a souffert par suite de tout ceci des retards dont j'ai de véritables remords. Je vais m'y mettre dans huit jours. La troisième livraison de textes est presque prête. Je vais pousser maintenant ce travail très vigoureusement. Combien de livraisons avez-vous reçues? Vous savez qu'il y en a deux de texte et quatre de planches parues.

J'ai mille fois songé à vous dans les circonstances difficiles que vous venez de traverser. Vous avez montré beaucoup de tête et de courage, et tous les vrais appréciateurs placent très haut vos services. Espérons que la situation sanitaire de l'Orient se détendra et que vous pourrez enfin réaliser cet été votre projet d'un voyage parmi nous. Nous l'attendons avec impatience. Nous partons pour la campagne dans huit jours. De toute manière, nous aurons à vous caser. Tâchez donc de venir. Justement, j'aurai grand besoin de vous à ce moment pour rédiger ce qui concerne Saïda. Votre venue serait une bonne fortune pour la mission. L'affaire relative à l'obtention d'une bourse pour vos jeunes gens en serait aussi bien avancée.

Nous allons tous bien. Pour notre pauvre Ary, cette expression est un peu relative. Il est toujours bien courbé; mais il est gai, vif, alerte; nous nous consolons de son infirmité, quand nous songeons aux craintes que nous avons eues pour sa vie.

Je n'ai pas de nouvelles de Mariette depuis la mort de sa femme. Comment va ce bon ami? Ce matin même, je lisais dans les *Débats* une note relative au monument persépolitain de Challouf. Mariette a probablement oublié combien j'insistai près de lui sur l'existence d'une partie du monument cachée dans le sable. Cette existence était évidente, les affleurements du monument apparaissant au sommet d'une corne de sable, isolée au milieu d'une plaine. Il était clair que la corne de sable s'était formée par l'accumulation du sable autour du monument, et que le haut seul, qui émergeait, avait été martelé. A-t-on eu soin de recueillir les débris? Je suis persuadé qu'aucun morceau n'a disparu, vu qu'il n'y a pas d'habitation à l'entour...

Sèvres, 27 juin 1866.

Mon cher ami.

Quand donc recevrons-nous une lettre qui nous annoncera votre prochaine arrivée? Nous le souhaitons bien vivement, et pour la *Mission*, nous aurions, je vous assure, le plus grand besoin de vous. Nous arrivons à Saïda aussi bien pour les planches que pour le texte. A chaque instant, M. Thobois et moi aurions besoin de vous consulter.

Ces jours-ci, nous avons repris votre précieux carton de dessins et de plans, et nous y avons fait choix de ce qui doit être reproduit. Où est votre plan de la nécropole? La place naturelle de ce plan dans la série des planches serait après le plan de Saïda. Voulez-vous que nous réservions là une place pour lui? Ou bien préférez-vous que nous le donnions plus tard hors rang, quand il sera prêt? Ce plan formera-t-il une planche simple ou double, ou bien formera-t-il plusieurs planches? Outre ce plan et les dessins que vous m'avez déjà envoyés, avez-vous encore quelque chose à nous donner de Saïda? Et le plan de Sour, à quoi vous arrêtez-vous? Ce dernier point est moins pressé. Quant aux questions relatives à Saïda, elles nous tiennent tout à fait en suspens; écrivez-nous un mot à ce sujet.

Quelle admirable découverte votre Égypte vient de produire encore! Certes, il est fâcheux que le hasard ait amené ici une sorte de passe-droit. Mais, pour tout homme sensé, l'honneur de la découverte appartient en réalité à notre ami Mariette, puisque c'est lui qui a commencé et dirigé les fouilles où elle a été faite (1). Seulement, qu'il prenne donc des collaborateurs. Deux yeux ne suffisent pas pour le monde qu'il remue. Il ressemble à un chasseur qui lèverait des centaines de lièvres et n'aurait qu'un chien. Quelle chose étrange que ce nom de *Kefiou* répondant au nom grec de la Phénicie! C'est là probablement comme *Rotennon* un nom de géographie anté-sémitique.

Voilà d'immenses événements qui se déroulent et un avenir bien incertain (2). Je ne crois pas cependant que la

(1) Il s'agit, me dit-on, de la découverte à Abydos d'une grande inscription dite « inscription des rois » dont l'honneur revenait en effet à Mariette. Avant qu'il pût la publier, l'Allemand Duemichel, passant par là, en prit copie et la fit connaître.

(2) La guerre de 1866 entre la Prusse et l'Autriche.

France soit sitôt entraînée. En tout cas, venez-nous, et venez le plus tôt possible. Nous allons tous assez bien ; croyez à ma parfaite amitié.

Paris, 27 août 1866.

Mon cher ami,

En venant ce matin à Paris, je trouve votre lettre du 15 août. Je m'étais adressé au ministère de l'Instruction publique pour savoir le sort de la pétition. Je trouve aussi, en arrivant, la réponse ci-jointe de M. Bellaguet (1), que je vous transmets. Vous voyez qu'il faut que vos jeunes gens viennent, au moins l'un des deux. A votre place, j'amènerais les deux : on s'arrangera. J'ai écrit à Mme Cornu : elle est, je crois, maintenant en Allemagne ou en Suisse. Hélas! cette pauvre dame ne pourra plus nous rendre beaucoup de services. Sa santé est atteinte de la façon la plus grave. Je crains beaucoup que nous ne la conservions pas longtemps ; c'est là pour moi un vif chagrin. A son défaut, je ferai agir une personne non moins distinguée qu'elle et tout aussi dévouée au bien, la princesse Julie Bonaparte, qui peut beaucoup sur M. Duruy. Venez donc et amenez vos jeunes gens...

J'ai appris il y a quelques jours avec un vrai chagrin le départ de Ferdinand Suquet pour cause de santé. J'ai été désolé qu'il ne nous ait pas informés de sa maladie, nous serions allés le voir. Je m'étais fort attaché à ce jeune homme. Faites-lui mes amitiés, ainsi qu'à notre cher Suquet. Ne m'oubliez pas près de nos autres connaissances de Syrie.

Paris, 27 septembre 1867.

Cher monsieur et ami,

... Ernest a travaillé cet été avec plus d'ardeur que jamais. Cette seconde édition de la *Vie de Jésus* qui lui a coûté plus d'une année de travail a paru enfin, et le manuscrit de *Saint Paul* sera prêt à imprimer dans quelques jours. Il se trouve un peu fatigué d'un travail si assidu, et voudrait bien faire un petit voyage pour se reposer pendant que l'on imprimera son manuscrit. C'est naturellement vers le Midi que nous songeons

(1) Fonctionnaire du ministère de l'Instruction publique. La lettre est jointe à celle de Renan. Gaillardot demandait des bourses pour ses deux fils dans un lycée de France.

à aller; d'abord, nous voulions partir pour l'Italie, mais le choléra m'inquiète bien un peu. Peut-être irons-nous encore à Athènes, faute de savoir où aller en hiver et pour un mois, l'Italie nous étant interdite. Nous avons d'ailleurs passé un été très tranquille et très agréable à Sèvres. Notre maison est située tout près des bois, et je crois que cela a été fort sain pour les enfants, car ils se sont très bien portés. Ary se fortifie et commence à travailler. Noémi est toujours la grosse fille que vous avez vue. Ma belle-mère seule est moins bien que vous ne l'avez laissée. Son âge et surtout une maladie survenue cet été et fort grave, car c'est un cancer au sein, nous donnent beaucoup d'inquiétude. Ernest vous fait toutes ses amitiés et vous prie de lui donner de vos nouvelles, et moi, je vous envoie l'assurance de mes sentiments bien affectueux.

CORNÉLIE RENAN.

Sèvres, 26 octobre 1867.

Mon cher ami,

Notre départ est fixé au 9 novembre de Marseille. Vous trouverons-nous à Alexandrie? Serez-vous en Syrie? La première hypothèse nous paraît la plus probable. Nous n'arrêtons en tout cas notre place que jusqu'à Alexandrie.

Ainsi donc, à bientôt, cher ami. Je ne vous parle pas de mes projets ultérieurs, puisque nous allons avoir le loisir d'en causer. Ne parlez de mon voyage à personne; je désire le faire aussi *incognito* que possible.

Ce projet ne se réalisa pas. Jusque dans sa vieillesse, Renan a souhaité de revoir la Grèce et le Liban; il en avait la nostalgie. Nous l'entendrons annoncer à Gaillardot, en 1880, son départ « pour l'année prochaine »; en 1881, il l'annoncera de même à Berthelot. Mais sa vie devait s'achever sans qu'il retournât jamais vers ces pays de lumière et de souvenir dont il sentait si vivement la beauté.

ANDRÉ LE BRETON.

(*A suivre.*)

LA FRANCE
DES CINQ PARTIES DU MONDE

VI [1]

DANS L'OCÉAN INDIEN

LES RELIQUES D'UN GLORIEUX PASSÉ

D'escale en escale, de Madagascar à la Réunion, nous avons vu les Français s'avancer vers les Indes. Dans la pensée de nos pères, ces îles n'étaient que des relais sur la longue route qui les séparait des domaines du Grand Mogol. Certes, pour Louis XIV, Madagascar valait en soi la peine d'être colonisée, mais les actionnaires de la Compagnie qu'il avait créée et « lancée » avec tant de soin pensaient d'une façon différente. C'était une part du commerce des Indes qu'il fallait arracher au monopole de fait qu'exerçaient les Hollandais.

Les réclamations des actionnaires, trop fondées sur les premiers résultats obtenus par notre petite colonie de Fort-Dauphin, engagèrent le Roi, dès l'automne de 1669, à adopter le point de vue de la Compagnie. D'ailleurs, à cette date, la guerre de Hollande lui paraissait inévitable. En cherchant à obtenir des succès militaires sur les côtes de la Péninsule indienne, voulut-il simplement obtenir des avantages commerciaux, ou rêva-t-il d'un établissement politique, pensa-t-il créer un « empire des Indes » ? Il chercha surtout, nous semble-t-il,

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1926, 1er janvier, 1er et 15 février, 1er mai, 1er juin 1927.

à prendre à revers la Hollande, comme plus tard Napoléon Ier et le grand état-major allemand voudront prendre à revers l'Angleterre.

A cette époque, l'entreprise coloniale apparaissait comme une exploitation commerciale des ressources locales plutôt que sous la forme d'une occupation politique du pays. Si l'on cherchait, par des ambassades chargées de riches présents, à se concilier l'amitié des souverains indigènes, on ne songeait manifestement pas à les priver de leur souveraineté. Nos navigateurs n'élevaient de padrons fleurdelysés que sur les terres où ils ne trouvaient aucun Européen déjà installé, et où les indigènes peu nombreux leur apparaissaient comme des sauvages.

Au XVIIIe siècle, l'optique deviendra différente : les Anglais donneront l'exemple; un Dupleix, après avoir pesé ce que recouvraient de faiblesse militaire le faste des souverains indous et le nombre de leurs soldats, songera à faire des conquêtes, à fonder un empire français en face de l'empire anglais dont il aura vu s'élever les fondements. Ni Dupleix, ni Suffren ne pourront réaliser ce dessein; après les guerres de l'Empire, la France ne gardera aux Indes que cinq comptoirs, isolés les uns des autres, colonnes rompues d'un édifice à peine commencé. La superficie de ces comptoirs est si faible en regard des immenses territoires où ils semblent perdus, que nous devrons parler moins de leurs productions propres que de leur commerce de transit. Mais ici ce n'est pas le présent qui importe, ni les statistiques douanières impressionnantes, c'est le passé grandiose dont ces comptoirs nous imposent le souvenir, c'est aussi l'attachement des indigènes qui restent fidèles à ce passé. Si petits qu'ils soient, ces comptoirs des Indes nous demeurent infiniment chers, car ils attestent encore à nos yeux, et aux yeux du monde, l'incomparable grandeur de la tradition coloniale française. Ce sont des titres de noblesse que la France doit conserver avec fierté.

* * *

C'est en 1527, de Dieppe, patrie de hardis marins, que la *Marie de Bon Secours* et deux autres vaisseaux appareillèrent pour les Indes, première expédition française dans l'Océan indien dont nous ayons retrouvé les traces. Elle parvint à Diu le 25 mai 1528, mais les équipages ne revirent jamais ni le

« sourcilleux » château, ni la plage de galets de leur patrie. Ils restèrent prisonniers du sultan de Diu. Autres précurseurs qui ne revinrent pas : les frères Parmentier (Jean sur la *Pensée*, Raoul sur le *Sacre*), qui firent le voyage Dieppe-Sumatra entre le 28 mars et le 31 octobre 1529.

Après les Dieppois, les Malouins.

La première *Compagnie des Indes*, constituée en France, fut fondée le 13 novembre 1600 (1), au capital de 80 000 écus, par quelques commerçants de Saint-Malo, Vitré et Laval. En mai 1601, partirent de Saint-Malo le *Croissant* et le *Corbin*, sous le commandement du général Frotet de La Bardelière et du connétable de Saint-Malo, François Grout du Clos-Neuf. Comme les navires précités, ceux-ci touchèrent à Madagascar et laissèrent dans la baie de Saint-Augustin un premier établissement : un cimetière, où ils couchèrent 41 matelots. Le 2 juillet, le *Corbin* fit naufrage aux Maldives, mais cette infortune servit peut-être mieux qu'un succès le prestige de la France : dans la grande péninsule voisine, parmi tous les souverains hindous, il ne fut bruit que des prodigieux canons du *Corbin*, et le roi du Bengale envoya 16 galères pour les « sauveter ». Le *Croissant* continua sa route, passa successivement à Sumatra, Ceylan, aux îles Nicobar, à Achem. La Bardelière, malade, se voyant perdu, ordonna à son lieutenant de rentrer sans lui, pour que le vaisseau ne fût pas confisqué à sa mort, en vertu du droit d'aubaine. Le 21 mai 1603, une escadrille hollandaise rencontrait ce bâtiment par le travers du cap Finisterre; sous prétexte de le « sauver », car il était en fâcheux état, elle s'en emparait, ainsi que de la cargaison, évaluée à deux millions de livres; 14 survivants seulement revirent leur patrie, les remparts de Saint-Malo et les tours du château de Vitré.

Après Dieppe et Saint-Malo, voici Brest : en 1604, Henri IV accueille les propositions du marchand hollandais, Pieter Linghens, tendant à créer une Compagnie française des Indes, à 3 000 livres la part. Les nobles pourront souscrire sans déroger. Brest servira de base à la Compagnie. Un entrepreneur propose de construire une flotte de 30 longs courriers *doublés d'airain de la quille à la ligne de flottaison*, véritables transatlantiques.

(1) La Compagnie hollandaise des Indes ne fut fondée que le 20 mars 1602.

Les Français restent indifférents à ces projets mirifiques, tandis que certains armateurs hollandais ou flamands s'enthousiasment. Sully boude l'entreprise, il peut se faire qu'il ait été trop... sensible à quelques cadeaux somptueux envoyés par la Compagnie hollandaise des Indes. En vain Charles de L'Hospital, comte de Choisy, et son frère Achille, reçurent-ils du Roi, en 1607, l'autorisation de fonder une colonie française au Cap, tous ces beaux espoirs restèrent lettre morte.

Sous Louis XIII, nous notons quelques voyages à demi heureux : celui du *Saint-Louis*, en 1616-1617, qui revint sans son matelot, le *Saint-Michel*, avec 28 hommes sur 200, mais avec une cargaison de 1 million et demi ; celui du *Montmorency* (1616-1618), parti avec la *Marguerite*, revenu seul aussi avec un profit de 400 pour 100; celui du *Montmorency*, de l'*Espérance* et de l'*Hermitage*, sous les ordres d'un de nos amis de Madagascar, Augustin de Beaulieu (1620-1622) ; le *Montmorency* retourna seul à Honfleur.

***

Quels que fussent les risques, ils n'étaient pas, on le voit, sans profits, et l'on conçoit que le souvenir de certains dividendes ait pu faire rêver les marchands parisiens auxquels s'adressa Louis XIV pour créer sa Compagnie des Indes orientales. Nous ne reviendrons pas sur la constitution de cette Société. Toutefois, le moment est venu de dire quelques mots du directeur général qu'elle s'était donné : François Caron, ancien employé supérieur de la Compagnie hollandaise des Indes qui, pour elle, avait fondé, jadis, le comptoir d'Hirado au Japon, conquis Ceylan et Formose. Les actionnaires n'avaient d'yeux que pour lui ; glorieux d'avoir obtenu en France une direction générale qu'il n'eût probablement jamais reçue en Hollande, il sembla nous apporter d'abord un concours dévoué ; mais lorsqu'il comprit que l'ambition de la France était de ruiner le commerce hollandais, lorsqu'il vit surtout les hostilités ouvertes entre sa vraie patrie et la nation qui le gageait, il n'hésita pas à nous trahir.

Le 12 mars 1669, accompagné de son collègue de Faye, il prit possession solennellement de Surate qu'Aureng Zeb, le grand Mogol, nous avait concédé par firman du 4 septembre 1666. En peu de temps, il établit des comptoirs à Guitapour,

Belepatam, Mazulipatam, jusqu'à Bassorah. En fin septembre 1671 arrive devant Surate l'escadre de la Haye. Pour occuper la terre d'Allicot que nous a concédée le samorin de Calicut, nous nous emparons du fort hollandais de Crancanor. Aussitôt l'amiral hollandais Reyclof van Goens arrive avec 12 vaisseaux. De la Haye, suivant à la lettre ses instructions, s'apprête à le combattre, s'il nous refuse le salut. C'est ici que Caron commence à trahir. Il empêche la rencontre et force de la Haye à faire « fausse route » au large. Étant donné la bravoure dont fit preuve plus tard le chef d'escadre, il est hors de doute qu'il eût détruit en ce jour la flotte de Reyclof. Tout le sort de la campagne eût été changé, et probablement toute la fortune de la France aux Indes. Jamais occasion ne fut plus belle, plus lourde de fruits précieux. Caron nous empêcha de la saisir.

L'escadre se dirige alors sur Ceylan, où le roi Kandy vient de nous octroyer (par lettres en bonne forme du 8 mai 1672 écrites sur feuilles de latanier) la possession de la baie de Trinquemale sur la côte orientale. Chose étrange, un petit fort hollandais y est déjà installé, — est-ce sur un renseignement de Caron? On le supprime, et les Français se « débrouillent »; l'aumônier du vaisseau amiral, le père Maurice, se sacre lui-même ingénieur. Il construit batteries et redoutes. Mais voici de hautes mâtures à l'entrée de la baie; c'est Reyclof avec 17 vaisseaux : il capture des navires chargés de vivres qui devaient nous rallier. De la Haye veut l'attaquer avec ses trois bâtiments. Caron encore une fois l'en empêche. Mais il faut se ravitailler, sortir de cette baie où nous avons perdu par maladies 350 hommes en quelques semaines. De la Haye force le blocus, *sans combat*, laissant une petite garnison. Le lendemain, Reyclof débarque 1 200 hommes : il leur faut trois jours de luttes meurtrières pour forcer à capituler les 65 Français du capitaine de Lesbory et du lieutenant de Teyssières. Les rares survivants reçurent tous les honneurs de la guerre. Ceylan était perdu.

Où trouver des vivres? Sur la côte de Coromandel? La Haye en demande les cartes à Caron : celui-ci prétend les avoir laissées à Surate. De la Haye le convainc de mensonge et l'expédie en France à bord du *Jules*.

« La justice immanente » se chargea de lui : le *Jules* sombra à l'embouchure du Tage en mai 1673 et le cadavre du traître fut retrouvé parmi les noyés.

Il faut manger. A San Thomé, ancienne place portugaise, reprise par le roi de Golconde, on nous offre du sable en guise de vivres. Le 25 juillet 1672, en quelques heures, l'insolence est châtiée, la place prise. La Haye va y soutenir, avec une éclatante bravoure, un siège de deux ans. Il débarque les canons du *Triomphe* et de la *Navarre*. Avec le *Breton* et le *Flamand*, il fait des sorties foudroyantes : dans l'une, il détruit six vaisseaux indigènes près de Mazulipatan. Intimidé, le 15 mai 1673, le roi de Golconde nous fait offrir la place par François Martin, si nous lui donnons en échange quelque argent. La Haye, qui ne connaît rien à l'Orient, refuse l'argent et propose quelques armes; François Martin échoue. Deuxième occasion perdue.

L'issue était fatale. Bientôt La Haye n'a plus qu'un seul bâtiment, le *Breton*; le *Flamand* a succombé à l'embouchure du Gange dans un combat contre trois flûtes hollandaises. Fier sous son grand pavois, La Haye revient devant San Thomé que bloquent les 17 vaisseaux de Reyclof. Faisant feu des deux bords, il passe au milieu d'eux comme un éclair et lorsqu'il arrive à l'abri des canons de la place, il ne lui reste plus ni un grain de poudre, ni un boulet (21 juin 1673). Le 20 août, il sort de la place et bouscule le camp hindou. Un peu d'espoir : 3 bâtiments de secours arrivent de Surate. Avec eux, le 28 octobre, le vieux soldat inflige de lourdes pertes à la division de blocus. Mais le 1er mai 1674, se produit une catastrophe : le *Breton* sombre par grosse mer avec ses 56 canons. La garnison mange de l'herbe. Le 23 septembre, il faut capituler. Les nôtres sortiront de la place « enseignes déployées, tambour battant, mèche allumée et balle en bouche ». Les Hollandais fourniront à de La Haye deux vaisseaux de guerre avec huit mois de vivres pour ramener en France les 519 braves compagnons qui lui restent encore. On ne lui demanda que sa parole de ne pas attaquer en chemin ni vaisseau, ni colonie de Hollande. Il mit à la voile le 23 septembre 1674 et revint en France en mai 1675. De tout l'effort accompli par Louis XIV pour armer « l'escadre de Perse », pour lui assurer à Madagascar une base sûre, il ne restait plus un vaisseau, plus une terre, sinon le comptoir de Surate, celui de Pondichéry que le Vendômois Bellanger de Lespinay avait acheté le 4 février 1673 au roi de Viziapour et celui de Chandernagor dont l'achat avait été négocié pendant le siège de San Thomé par François Martin et Bourreau Deslandes.

De cet échec aussi bien aux Indes qu'à Madagascar la cause principale fut le manque d'esprit politique de La Haye. Ce fut une lourde faute de choisir comme chef de l'expédition un colonel de cavalerie qui ne pouvait avoir la plus vague idée des méthodes à employer avec les indigènes, qu'ils fussent pasteurs malgaches ou potentats hindous. Les causes secondaires furent la dualité de commandement établie entre les militaires et les marchands, entre les officiers de l'escadre et les directeurs de la Compagnie, et le manque de discipline des officiers de la marine. Nous parlons seulement des fautes qu'il eût été possible d'éviter, car si un peu plus de prudence eût été de mise avec Caron, il était difficile de prévoir toute l'étendue de la trahison dont il se rendrait coupable. Comme la plupart des leçons que l'histoire donne aux dirigeants des peuples, celles-ci devaient demeurer vaines, et l'insuccès de Mahé de la Bourdonnais fut déterminé par les mêmes erreurs.

*
* *

La seconde Compagnie des Indes ne survécut pas longtemps à ces revers; elle fut dissoute en 1685; mais le droit de trafiquer dans ses anciens établissements fut repris en 1707 moyennant sept millions, par un groupe d'armateurs malouins. Lorsque Law, en 1719, voulut donner à une nouvelle Compagnie fondée par ses soins le bénéfice de ces avantages, le Parlement ne manqua pas de protester au nom de ces négociants. Mais on sait ce que pesait une remontrance du Parlement devant la faveur toute-puissante du génial Écossais. En mai 1719, des lettres patentes conféraient à la nouvelle Compagnie des Indes le privilège exclusif de faire le commerce depuis les côtes de Guinée jusqu'au Japon. Lorient, fondé pour servir de base aux flottes de la Compagnie précédente et dont la fortune avait périclité avec elle, rouvrait les portes de ses entrepôts et de ses ateliers. Lorsque le fameux « système » fit naufrage, seule de toutes les entreprises de Law surnagea la Compagnie des Indes. Les actionnaires furent assurés d'un dividende fixe de 150 livres (qui fut payé jusqu'en 1744). Il fallut pour la ruiner les insuccès que la France connut aux Indes pendant le cours du XVIIIe siècle et dont il nous reste à parler. Cette troisième Compagnie des Indes, fille chérie de Law, ne fut supprimée que par ordonnance royale de 1769.

Ce fut encore Saint-Malo qui donna à la Compagnie des Indes un des meilleurs serviteurs qu'elle eut jamais à son service. Mahé de la Bourdonnais avait trente-six ans, nous l'avons vu, lorsqu'il prit en mains son gouvernement de l'Ile de France et de Bourbon. Entre 1719, où il était entré à la Compagnie, et 1734, il avait eu le temps, au cours de nombreux voyages aux Indes, de gagner une fortune ; il savait mieux que personne ce que pouvaient rapporter dans ces mers lointaines l'initiative et l'audace.

Après avoir commencé à organiser supérieurement sa base de départ, les Iles, il rentre en France en 1740 et propose au Roi d'armer six vaisseaux et deux frégates pour faire la course dans l'Océan indien. Le souverain lui donne une commission de capitaine de frégate dans la marine royale, lui promet deux vaisseaux de guerre, le *Mars*, de 60 canons (dont il assumera le commandement) et le *Griffon*, de 50 canons. Mais sans obtenir ces vaisseaux, au dernier moment, il part avec cinq navires de la Compagnie. A la mer, il s'aperçoit que les trois quarts des matelots n'avaient jamais navigué, et que la plupart, même les soldats, ignoraient ce qu'étaient un canon ou un fusil. Au grand scandale des officiers, il ordonne en cours de route de faire de « l'instruction ». Arrivé à l'Ile de France avec les trois plus gros vaisseaux, le 14 août 1741 (les deux autres étaient à la « traîne »), il apprend que Pondichéry, menacé par les Mahrattes, avait demandé du secours. Il reprend la mer le 22 août et se montre devant Pondichéry le 30 septembre. Dumas avait détourné les Mahrattes de leur entreprise et la ville n'était plus en danger. La Bourdonnais se rend alors à Mahé, et écrase sur son chemin une escadrille de pirates (22 octobre). La paix une fois signée en février 1742, il rentre aux Iles.

Le 1er septembre 1744 lui parvient la nouvelle de la guerre entre la France et l'Angleterre. Les Compagnies française et anglaise des Indes se promettent la neutralité mutuelle de leurs navires marchands. Mais La Bourdonnais sait pertinemment que si des vaisseaux de la marine royale britannique croisent au détroit de la Sonde ou au détroit de Malacca, c'en est fait de tout notre commerce dans ces parages. Or, justement, le commodore Barnett a pris la première direction, le capitaine Peyton la seconde. La Compagnie comprend trop tard qu'elle

a été trop confiante, elle annonce des vaisseaux d'Europe, mais l'Europe est loin et le temps presse. Déjà Pondichéry appelle au secours. Fièvreusement, La Bourdonnais arme à l'île Bourbon trois vaisseaux portant 120 canons, un petit bâtiment de 26 pièces, et un voilier léger capable de servir d'éclaireur. Les convois coupés par les croisières anglaises n'arrivent plus, le *Saint-Géran* (1) fait naufrage devant le port, il faut rationner la population et aller pour la flotte chercher des vivres à Madagascar.

Le 4 avril, les bâtiments sont à Foulpointe, lorsqu'un typhon terrible vient les disperser, démâter les uns, couler les autres. Devant ce coup du sort La Bourdonnais montre, avec un stoïcisme inébranlable, toute la fécondité de son talent : il se fait bûcheron pour abattre des arbres et remâter ses navires, forgeron pour frapper les pièces diverses qui assembleront les membrures; le 1er juin 1746, il peut enfin quitter la baie d'Antongil avec neuf vaisseaux, 310 canons, 3349 hommes. Le 1er juin 1746, il y avait près de deux ans que la guerre était déclarée. Si Mahé eût possédé dès le début des hostilités la flotte qu'il avait demandée, c'en était fait peut-être de la puissance anglaise aux Indes. Troisième occasion perdue.

Il marche cependant à l'ennemi qui s'est renforcé. « Il était essentiel, écrit-il, de commencer par la destruction de l'escadre anglaise pour assurer le succès des entreprises que je méditais. » Parole de soldat, doctrine très supérieure à celle de tous les marins de ce temps, qui cherchaient volontiers des buts secondaires, mais productifs et faciles, comme la course aux bâtiments de commerce, au lieu de l'essentiel : la destruction des forces organisées de l'adversaire. Par cette volonté, La Bourdonnais s'apparente à tous ceux qui sur la mer ont bien servi leur patrie : il est la préfigure de Suffren.

Le 6 juillet, il rencontre l'escadre de Peyton, forte maintenant de cinq vaisseaux portant 266 canons, d'un calibre en général supérieur à celui des pièces françaises. La lutte est sévère, mais elle ne peut être décisive, car l'ennemi se dérobe pendant la nuit. Le 9 juillet au soir, nos vaisseaux sont à Pondichéry.

Pendant deux mois, il cherche, au cours de diverses croisières, une affaire décisive avec la division anglaise. Il ne peut l'obtenir

(1) Celui de *Paul et Virginie*. Bernardin de Saint-Pierre garda de son séjour aux îles une rancune tenace contre l'idée coloniale.

et doit se résoudre à essayer de réaliser, sans avoir obtenu cette sûreté, le grand projet qu'il caresse depuis 1741 : la prise de Madras, principal comptoir de la Compagnie anglaise des Indes. Le 13 et le 15 septembre 1746, il débarque ses troupes (1 900 hommes) à proximité de la ville. Le 18, le 19 et le 20, il bombarde énergiquement la place. Le 20, celle-ci tente sans succès de négocier. L'assaut est prévu pour la nuit du 21 au 22. Le 21 au matin, les parlementaires acceptent toutes les clauses de la capitulation que leur impose le vainqueur. A deux heures de l'après-midi, le gouverneur Morse remet son épée à Mahé de La Bourdonnais et celui-ci entre dans la ville à la tête de 1 500 hommes.

Alors éclata, dans toutes ses funestes conséquences, la mésintelligence qui grandissait depuis deux mois entre Dupleix et La Bourdonnais. Ce dernier avait reçu comme instructions formelles du Roi et de la Compagnie de ne prendre définitivement aucune place, les actionnaires voulant seulement « quelques établissements en petit nombre, et quelques augmentations de dividendes ». A ce titre, s'il s'emparait d'une ville remplie de richesses comme Madras, il croyait de son devoir de suivre les usages du temps et de la rendre contre rançon; d'ailleurs, plus « marin » que Dupleix, il craignait de voir revenir l'escadre anglaise et il savait combien sa conquête était précaire. Dupleix suivait une politique différente : il jugeait avec raison fragile la puissance des souverains hindous, si impressionnante en apparence; en prenant adroitement parti dans leurs constantes querelles, en les opposant les uns aux autres, on était certain de les affaiblir et de recueillir les fruits assurés d'interventions tardives et prudentes. Aussi jaloux l'un que l'autre de l'autorité qu'ils détenaient, Dupleix et La Bourdonnais devaient entrer fatalement en conflit un jour ou l'autre. Les clauses de la capitulation de Madras provoquèrent ce conflit.

Le 26 septembre, La Bourdonnais avait engagé sa parole aux parlementaires anglais de leur restituer la place moyennant le paiement d'une rançon de neuf millions de livres françaises (plus 4 millions et demi environ de prises). D'autre part, Dupleix avait promis la ville, aussitôt qu'elle serait prise, au nabab d'Arcate. Dupleix et le conseil de Pondichéry, tout dévoué à ses ordres, envoyèrent à Madras, aussitôt connue cette promesse de rançon, des députés chargés de s'assurer de la per-

sonne de La Bourdonnais. Après des scènes scandaleuses en présence de l'ennemi vaincu, après un terrible ouragan qui dispersa notre flotte, le 13 octobre, Mahé de la Bourdonnais rentrait à Pondichéry le 27 octobre, et deux jours après appareillait pour les îles où il était de retour le 10 décembre (1).

Le 7 novembre 1646, les lieutenants de Dupleix annulaient la promesse de rançon, le gouverneur anglais était conduit à Pondichéry où le triomphe de nos armes était célébré avec une pompe tout orientale, après avoir écarté le chef qui l'avait remporté.

Ce succès, comme l'avait prévu La Bourdonnais, devait avoir de pénibles lendemains : Dupleix, attaqué par les Anglais et le nabab d'Arcate, fut une première fois sauvé par le combat heureux que leur livre, à San Thomé, son lieutenant Paradis, le 4 octobre 1747. L'année suivante, assiégé pendant cinq semaines à Pondichéry, il dut son salut aux secours amenés par Kersaint, et à un revirement des indigènes.

Ensuite ce fut pendant quelques années une série de succès éclatants ou s'illustrèrent Bussy, Kerjean et bien d'autres officiers (conquête du Dekkan et d'une partie du Carnatic). Mais, à son tour, Dupleix devait connaître l'inconstance de la fortune. Relevé de son commandement en août 1754 par Godeheu, celui-ci signait le 26 décembre 1754 le honteux traité de Madras, où la France renonçait à la plupart de ses conquêtes. Cet acte, qui ne fut en fait jamais complètement appliqué, porta au point de vue moral un préjudice incalculable au prestige de la France dans toutes les Indes.

(1) On sait la suite : à son retour de l'île de France, Mahé de la Bourdonnais trouva un certain M. David que la Compagnie des Indes avait envoyé enquêter contre lui. Celui-ci ne put relever contre le gouverneur aucun chef d'accusation. Mahé partit pour la France avec six petits vaisseaux. Ce convoi fut dispersé à la hauteur du Cap par une terrible tempête. Faisant passer sa femme et ses enfants sur un navire hollandais qui ralliait l'Europe, Mahé se rendit d'abord à la Martinique, de là (et non sans péril) à Saint-Eustache, où il prit lui aussi un hollandais pour rentrer en France. En approchant des côtes européennes, le capitaine du vaisseau apprit que les hostilités étaient déclarées entre la Hollande et la France. Son passager devenait son prisonnier. Il le débarqua à Falmouth, d'où notre compatriote gagna Londres. Il y fut courtoisement reçu et fut échangé le 22 février 1748. Le 25, La Bourdonnais arrivait à Paris. Dans la nuit du 1er au 2 mars, il était interné à la Bastille, tenu au secret vingt-six mois. Enfin libéré et absous de tous les crimes qu'on lui imputait, il mourait le 9 septembre 1753, de maladie et de chagrin.

*
* *

Nous passerons brièvement sur les événements dont la péninsule fut le théâtre pendant la guerre de Sept ans. Nous avions cependant fait un effort, armé une escadre confiée à d'Aché et organisé un corps de 4 000 hommes de troupes commandé par Lally-Tollendal. Une fois encore, on vit un amiral perdre son temps dans de trop nombreuses relâches, mettre un an à parvenir au but qui lui était assigné, hésiter à livrer à l'ennemi un engagement décisif, dans la crainte de risquer ses vaisseaux. Une fois encore, on vit un général, brave certes mais complètement dénué de sens politique, faire autour de lui un cercle de haines : rancune inexpiable des indigènes pour ses brutalités et ses pillages; indiscipline de ses propres soldats, causée par sa dureté dans le commandement; hostilité des agents civils de la Compagnie, déterminée par ses exigences tracassières et hautaines. On ne peut toutefois oublier le siège d'un an (1760), qu'il soutint dans Pondichéry contre les 15000 hommes de Cote, contre les 16 vaisseaux de Cornish, contre le bombardement, la famine, l'émeute menaçante. Et toutes ses fautes, il les expia durement.

L'Inde était perdue pour nous; les actions de la Compagnie tombèrent à 725 livres; le traité de Paris, du 10 février 1763, nous laissait seulement nos cinq comptoirs et une quinzaine de loges : il nous interdisait d'y élever aucune fortification, d'y entretenir aucune force militaire autre que les troupes nécessaires à la police. Nous nous engagions à ne plus tenter aucune immixtion dans les affaires indigènes.

« La guerre de Sept ans, a écrit Green, avait décidé de l'avenir de l'Angleterre et du monde. »

*
* *

L'expédition de Suffren en 1781-1783 fut le dernier effort de la France pour lutter contre la puissance anglaise aux Indes. Suffren fut un marin complet; aucune partie de ce métier qui exige à la fois tant d'art et tant de science où il n'ait brillé par son savoir et par des dons hors de pair. Pour réussir pleinement, un seul de ces dons lui fut refusé : celui de se faire aimer par ses officiers, celui de leur infuser cette foi dans le succès qui fait vibrer d'une même âme le chef et ses lieutenants. On ne saurait le lui reprocher à lui seul ; à ce moment, il n'y avait

pas dans notre marine un corps d'officiers assez instruits, au double point de vue technique et militaire, pour fournir à un tel amiral des états-majors dignes de lui. Les équipages, en revanche, adoraient ce chef rude, familier, soucieux de leur bien-être, parlant leur langage brutal et, surtout, fin manœuvrier et follement brave (1).

Marin achevé, Suffren fut en même temps un grand militaire : il sut qu'une seule chose compte à la guerre comme à l'épée, frapper l'adversaire au cœur. « De toutes les combinaisons possibles, a-t-il écrit, il n'y a que celle où je battrai l'escadre anglaise qui puisse nous donner une existence dans l'Inde. »

De toute sa volonté tendue, il rechercha l'engagement décisif, et c'est ici que l'on comprend les marins, habitués à lutter contre des éléments dont ils ne sont pas maîtres, lorsqu'ils placent au-dessus de la volonté humaine une force supérieure, appelée la Providence par les croyants, appelée par les autres la chance ou le destin : six fois dans cette campagne, Suffren rencontra l'Anglais (à la Praya, le 16 avril 1781 ; les 16 et 17 février 1782, devant Madras et Sadras ; le 12 avril, à Provedien ; le 6 juillet, près de Negapatam ; le 2 septembre, devant Trinquemale ; en 1783, non loin de Goudelour) ; six fois il l'attaqua à fond (un contre trente-cinq à la Praya), mais jamais, par l'incapacité, la maladresse, la mauvaise volonté peut-être de ses subordonnés, il ne put obtenir la destruction complète de l'ennemi.

Et il avait dit vrai : sans bataille navale décisive nous ne pouvions obtenir aux Indes aucun succès assuré. Le corps de débarquement mis à terre à Goudelour sous les ordres de Duchemin et dont faisaient partie quelques beaux régiments de France, comme le régiment d'Austrasie (2), fut impuissant à rétablir sur terre la fortune de la France. Il convient de reconnaître qu'en plaçant à la tête de cette expédition le vieux lieutenant de Dupleix, Bussy, on ne lui avait pas donné le chef audacieux et jeune qui eût pu la conduire à la victoire. Le 3 septembre 1783, la paix était signée à Versailles, où Suffren devait recevoir peu après un accueil triomphal.

(1) La plus belle page qui ait été écrite sur Suffren, c'est sans doute la chanson de Maître Ambroise dans *Mireille* ; elle prouve que le souvenir du grand Bailli est déjà, en Provence, entré dans l'épopée.

(2) Lire le pittoresque récit de cette campagne dans les *Mémoires du Chevalier de Mautort*, publiés par son petit-neveu, le baron Tillette de Clermont-Tonnerre ; Paris, Plon, 1895, in-8°.

*
* *

Nous nous bornerons à mentionner une quatrième Compagnie des Indes, entreprise de pure spéculation, dont la vie éphémère ne dura pas plus de quatre ans (1785-3 avril 1790). Pendant la Révolution, tous nos comptoirs furent pris par les Anglais. Ils nous furent restitués à la paix d'Amiens.

Le général Decaen, confident de la pensée de Napoléon, fit en 1803 une croisière sur la côte de Coromandel. En 1804, l'Empereur songea à envoyer aux Indes 30 vaisseaux, 20 frégates et 20 flûtes. Les armements devaient être poussés activement à la fois à Brest, à Rochefort et au Ferrol. Le corps expéditionnaire serait composé de 20 000 Français et 3 000 Espagnols. Ces effectifs suffiraient largement à bousculer les 8 000 soldats britanniques et les 11 000 mercenaires allemands que l'Angleterre entretenait aux Indes. Decrès, ministre de la Marine, s'opposa à l'exécution de ce plan. Decaen lui-même, confiant dans le secours que pourrait nous apporter la Confédération mahratte, estimait que trois à quatre mille Français eussent suffi.

Les affaires d'Europe forcèrent Napoléon à ajourner ce grand dessein. Il le reprit en 1807, après avoir négocié avec le Schah de Perse par l'intermédiaire du général Gardanne, envoyé à cette fin à Téhéran (traité de Finckenstein, du 10 mai 1807). Il ordonna de préparer 29 vaisseaux. Cette fois, ce fut la guerre d'Espagne qui vint le paralyser.

D'ailleurs, l'Empereur n'avait plus à ce moment la marine de ses ambitions : de 1802 à 1806, la marine française avait perdu 13 vaisseaux, 14 frégates, 28 bâtiments inférieurs, 36 000 prisonniers. Sur 1 500 navires de commerce armés au long cours en 1801, il n'en restait plus en 1810 que 343. Pendant ce temps en Angleterre le taux des assurances pour les Indes, qui avait été de 25 pour 100 de 1793 à 1800, était tombé à 12 pour 100 à partir de 1802, avait été réduit à 6 pour 100 à partir de 1810. Ces chiffres, autant que les victoires de Wellesley, nous prouvent à quel point l'Angleterre était sûre de sa conquête.

Le 30 mai 1814, le traité de Paris nous restituait nos cinq comptoirs : l'Angleterre n'attachait aucune valeur à ces fantômes d'un glorieux passé (1).

(1) Nos établissements ne furent entièrement réoccupés qu'en 1817.

* * *

La vie économique de l'Inde française est représentée par quelques cultures et quelques industries. La production d'un territoire d'une superficie totale de 50 000 hectares ne peut être très abondante. Les récoltes varient d'une année à l'autre suivant la régularité de la mousson pluvieuse, ou suivant l'abondance des eaux que distribuent les chefs des grands systèmes d'irrigation britanniques. La principale culture est l'arachide ; aux exportations (commerce général de l'ensemble de la colonie) cette graine figure pour près de 29 millions de francs en 1925, représentant 69 000 tonnes. On conçoit que des arrivages de cette importance puissent exercer une influence sur les cours de l'arachide à Marseille et que les planteurs de l'Afrique occidentale française soient obligés d'en tenir compte. Ensuite viennent le riz pour un peu plus de 2 000 tonnes et de 3 millions de francs, les oignons pour 1 269 tonnes et 530 000 francs, le tabac, le coton, l'indigo, pour quelques tonnes et quelques dizaines de milliers de francs chacun.

L'industrie la plus importante est celle de la filature; à Pondichéry, elle représente environ 75 000 broches et 8 000 ouvriers. Aux exportations de 1925, les tissus de coton sont évalués à 16 millions de francs environ. Cette industrie textile a fait naître quelques teintureries, dont certaines transforment en « guinées » pour les indigènes de la côte occidentale d'Afrique des toiles de coton importées de la métropole. La culture de l'arachide a suscité la création de quelques huileries. Il convient de noter enfin la survivance de plusieurs anciennes petites industries familiales, comme celles des « Madras », ou mouchoirs de couleur, des dentelles, des meubles incrustés de nacre.

De Colombo jusqu'à Calcutta, toute la côte orientale de la péninsule indienne est inhospitalière. Bien que foraine, la rade de Pondichéry offre sans doute le meilleur accès. Nous aurions pu, nous pourrions et devrions encore l'aménager et notre établissement y gagnerait, presque à coup sûr, de devenir une station de transit assez achalandée. Il suffirait de quelques travaux dont on parle depuis longtemps, mais qui n'ont jamais été sérieusement étudiés. Le prolongement et le renforcement

du *pier* actuel constituent une entreprise modeste, mais d'un rendement certain, qui elle-même est indéfiniment ajournée. L'entretien même de ce *pier* est une histoire locale, qui a des dessous singuliers et évoque le cas de ces dentistes peu consciencieux qui, plutôt que de guérir la dent malade et de perdre leur client, appliquent le régime du pansement provisoire, sans cesse renouvelé.

C'est que dans l'Inde française on cultive la politique, plus encore que l'arachide. Alors que toute l'Indochine n'est représentée au Parlement que par un député, nos petits établissements de l'Inde élisent un sénateur et un député. Et comment les élisent-ils? Les histoires électorales de l'Inde ont jadis beaucoup fait rire ou beaucoup scandalisé, suivant le point de vue, du temps où l'illustre Chanemougan, qui disposait de 40 000 voix, les donnait ou les retirait à son bon plaisir. De telles pratiques étaient de puissants arguments contre la représentation coloniale elle-même. Aujourd'hui, le vrai Chanemougan est mort, mais on dit qu'il s'est réincarné en un tyranneau local, contre lequel d'ailleurs s'élève parmi les Hindous une protestation grandissante. Des rangs de ceux-ci est sortie une élite cultivée, pourvue de diplômes, qui s'indigne de servir de pâte électorale. La fabrication de deux parlementaires ne doit pas être la principale industrie locale de ces établissements, vestiges d'un si glorieux passé. L'Inde française, petite et morcelée, a ses intérêts et ses aspirations; France d'outre-mer, elle aussi, elle n'est pas faite pour être exploitée, mais servie dans son développement, qui se confond avec celui de la patrie commune.

Malgré tout et en dépit de cet effort nécessaire, le présent de l'Inde française ne peut nous apparaître très riche de ressources; aussi est-ce parce que son histoire est, au point de vue colonial, si fertile en enseignements que nous avons cru devoir en résumer les phases les plus poignantes. Ce fut pour nous un grand échec, — dont nous devions prendre plus tard de glorieuses revanches. A quoi était-il dû, sinon qu'au cours de ses rivalités avec d'autres Puissances, Hollande, Angleterre, la France n'a jamais su organiser l'*unité de commandement* dans les expéditions qu'elle envoyait si loin de la mère patrie. C'est Caron contre de la Haye, c'est Mahé de la Bourdonnais contre Dupleix, c'est Bussy sans liaison avec Suffren. Dans un rapport conservé

aujourd'hui aux Archives anciennes de Batavia, le chef de la factorerie hollandaise de Bantam écrivait, le 15 février 1617 : *les Français s'entendent si mal que leur ruine est à prévoir*; jugement sèvère et clairvoyant qui pourrait servir d'épigraphe à toute l'histoire de nos établissements français de l'Inde.

Ensuite, la cause principale de nos échecs fut le manque de discipline et d'entraînement militaire de nos officiers de marine. Tous les chefs qui ont gravé leurs noms glorieusement dans ces annales, de la Haye, La Bourdonnais, Suffren, ont souffert cruellement de cette insuffisance. Une marine ne s'improvise pas, surtout l'esprit d'une marine. C'est la force de la marine anglaise d'avoir sans défaillance maintenu toujours ses traditions. La France trouvera toujours dans sa population côtière d'admirables équipages; elle doit préparer avec soin un corps d'officiers de marine instruits, disciplinés, militaires de cœur. Il a fallu attendre la fin de la grande tourmente mondiale pour que fût créée une *École de guerre* de la Marine. Ce foyer intellectuel manquait; nous espérons de tout cœur qu'il est appelé à rendre les mêmes services que l'École de guerre de l'armée où Foch, Pétain et d'autres formèrent les états-majors non seulement de la France, mais de toutes les nations alliées.

Enfin, nos revers furent, en partie, une série d'occasions manquées. En dehors des événements que les hommes peuvent prévoir, sur quoi leur volonté peut agir, il en est qui se présentent avec une soudaineté capable de surprendre les peuples mal dirigés. Des chances se présentent; elles se tourneront contre vous, si vous ne savez pas les utiliser. Une Puissance coloniale doit donc, si elle veut conserver ses colonies, penser à diverses grandes éventualités possibles dans le proche avenir du monde, et concentrer à tout hasard, en quelques points judicieusement choisis, des moyens d'action prêts à entrer en jeu.

Je devine l'objection : tout cela coûte cher. Je répondrai : l'enjeu vaut plus cher encore. N'hésitez pas à payer une prime pour être valablement assurés. Et cela est moins une question d'argent qu'une question de méthode dans l'esprit... et d'ordre dans la maison.

Octave Homberg.

(A suivre.)

SPECTACLES

ARGENTINA

La grande Argentina vient de donner à la salle Gaveau un unique récital de danse. Unique, hélas ! parce qu'on ne pourra pas revenir la voir et l'applaudir ; unique en un autre sens, par sa variété et par sa beauté. C'est une créature belle et diverse que la danseuse Argentina, faite de contrastes, souple, tendre, forte ; gracieuse et puissante, simple et compliquée, ardente et grave, flamboyante et fraîche et tour à tour étrange comme une Salomé ou populaire et joyeuse comme une petite épousée villageoise, ou fleur énigmatique en ses pétales chatoyants échevelés de franges et de châles, fleur qui change de corolles et de couleurs après chaque balancement dans le vent des danses et leur tournoiement orageux.

Elle entre et, d'abord, avant de danser, elle frappe, mains levées, ses castagnettes. Elle en joue avec une maîtrise et une perfection sans rivales. Et déjà nos nerfs se tendent, happés par cette dure musique de bois. Coups à la porte close des cruelles bien aimées ; heurts sourds à la porte du destin qui n'écoute pas. Galop redoublé vers les bonheurs impossibles. Halètement excitant et sombre, fait pour accélérer quelque ballet macabre, où s'entrechoqueront les os des squelettes, et par là même donnant aux vivants un enragé désir de vibrante vie, de beauté charnelle, de rythme ondoyant et voluptueux. A demi détournée, la danseuse ploie ; va-t-elle se briser comme la tige cassante de l'œillet, dont sa bouche a l'incarnat déchiré par le long sourire ? Mais non : redressée, cambrée, si souple,

tour à tour, elle penche et se déplie, écharpe-femme ; puis, durement campée, provocante, la hanche saillante, le cou dressé, les talons trépignants avec un sens du rythme barbare et superbe, d'un tour de rein elle capte notre enthousiasme, soulève notre acclamation et nous emporte avec elle en une inexorable envolée.

Car, après avoir été fleur, liseron volubile enroulé, jusqu'au jet de sa corolle vers le ciel ; biche à l'œil plein de promesses fuyantes ; beau serpent aux anneaux lascifs, charmé par lui-même, tête dardée vers l'enchantement musical ; après avoir été jeune fille innocente et dansant ingénument sa joie d'exister, femme moqueuse, spirituelle, se dérobant ou se promettant avec la plus espiègle et charmante mutinerie, amoureuse languissante, voluptueuse, passionnée, elle se transforme en déesse ailée qui disparaît presque à nos yeux éblouis dans le frémissement nuageux des jupes, et des volants effrangés.

Argentina, tournoyante comme un astre, Argentina aux jeux de flamme ondoyante et déchiquetée au gré rompu des dissonances rauques et des rythmes syncopés, Argentina, danseuse de grande race, instinctive et pourtant savante, sauvage et en même temps d'une distinction innée, être si mystérieux au centre de vos couleurs véhémentes, vous semblez parfois vous demander, au cœur de l'ivresse dansante, ce que cette ivresse va créer. Ce vertige, cette rapide folie, ce crépitement ne vont-ils pas s'épanouir en feu, noyau d'un monde tournoyant ? Ou bien, une rose immense ne va-t-elle pas naître des combinaisons arrondies de vos pas ? Enroulez-vous autour de vos gestes les fils invisibles et magiques qui vous tisseront un cocon de chrysalide, où vous pourrez vous reposer, papillon éperdu d'avoir trop palpité, jusqu'à la prochaine danse ? Ou bien, debout et balancée comme un grand sauvage primitif, ramez-vous sur la pirogue des rêves au gré du flot scandé qui vous soulève et où vous enfoncez à gestes larges cet aviron que nous ne voyons pas ? Argentina, vous qui savez des secrets, des magies, le sens des songes, le but harmonieux des mouvements, ne jouerez-vous plus *l'Amour sorcier* où vous triomphâtes ? Songez que beaucoup de vos admirateurs n'ont pu, pour des causes malchanceuses, vous y applaudir et contempler ! Argentina, un récital unique c'est trop peu ; car nous voudrions vous revoir...

EXPOSITION DES FLEURS

J'aime trop les fleurs pour aimer les expositions des fleurs. Devant leurs grâces, leurs beautés trop prodiguées comme pour les noces de Flore ou les obsèques de la nature, je pense à la fleur cueillie au détour secret d'une allée, inattendue et solitaire. Donc, si j'écris que cette exposition-ci fut belle, prodigieuse, et plus variée que jamais, c'est que la vérité m'y oblige, malgré ma pitié pour toutes ces esclaves amoncelées dans un air lourd, chairs offertes aux yeux de tous ces visiteurs, avides, curieux, amoureux.

C'est au moment de ces grands spectacles, de ces répétitions générales de l'immense ballet des fleurs, que je songe sans réprobation au jardin clos d'un roi égoïste, et jaloux de ce jardin plus que de ses maîtresses. Lui seul, une fois ses jardiniers chenus écartés, pénétrait dans l'enclos plein de fleurs heureuses et s'enivrait des aromes et des couleurs immobiles. Tout y était rafraîchi par la danse des jets d'eau dont toutes les jambes fluides levées ensemble se dispersent sur les pelouses en gouttelettes qui sont des pas, en entrechats humides, en pointes diamantées. Là, ce jaloux souverain devait goûter des moments ineffables de solitude, de rêverie, d'enchantement mystérieux. Je l'envie à chaque exposition des fleurs, lorsque, pour contempler une rose, je suis d'abord obligée de renifler une grosse dame ou de partager mon ravissement avec un étranger sans séduction.

Maintenant que j'ai avoué mes mauvais sentiments, il ne me reste plus qu'à admirer. Rien de plus beau, de plus glorieux, de plus triomphal, comme entassement et contrastes de couleurs, vibrations de nuances, chairs sensibles aux jeux de la lumière (malheureusement amortie) que la palette immense du hall fleuri. Tous les velours chatoyants des bégonias, velours sourds des gloxinias, tous les orangés, roses, mauves, les soies effeuillées des pavots, les taffetas gommés des iris de tous les violets et de tous les bruns ; les rosés, les grenats, les ors de milliers de roses, les tons mats et ailés des cyclamens, les bleus graves et les tons amarantes des cinéraires, les tulles lourds des rhododendrons, les jaunes désaltérants d'une gigantesque citronnade d'azalées, les bleus pensifs des trop gros hortensias, toutes ces masses colorées à la fois violentes et

délicates, commencent par émerveiller les yeux, puis les fatiguent : coup lumineux trop fortement porté. Et, enfin habitués à ces véhémences muettes, à ces violences, à cet éclat, d'abord informe en sa diversité, peu à peu, nous nous penchons, nous découvrons, nous admirons le détail, la personnalité de chaque corolle. Vous sentez-vous trop éblouis par le prisme ensoleillé de ces pétales aux chairs d'or ou de feu? Eh bien! reposez-vous dans le clair de lune délicieux des blancs; certaines giroflées, grandes digitales, lis des Bermudes, ont des pâleurs divines et aussi ces lilas, ces lilas immatériels qui, chaque matin, arrivent de Hollande en avion et, d'un mauve irréel presque gris, d'un blanc d'ombre, semblent, non pas être venus par les airs, mais avoir été cueillis dans les nuages!

Aux flancs de ce petit mont, alpe restreinte et doucement humide, verdoient les fougères d'un émail translucide et frais, trempent les iris, et des fleurs montagnardes dont je ne sais pas les noms; le tout est dominé par les hampes pâles de ces admirables digitales blanches déjà nommées, et dont Vilmorin aussi, dresse au-dessus de la pyramide de ses mufliers et de ses grandes campanules les espèces les plus magnifiques : aux mains de bergers fantômes, bâtons fleuris, elles semblent avoir gardé le troupeau des âmes. Et, — toujours, — Vilmorin expose au centre de ce hall le plus étincelant, le plus admirable groupement de fleurs simples. Un escalier de giroflées blanches dont quelques degrés sont tachés de giroflées amarantes, descend jusqu'à un petit bassin carré et, là, de trois autres côtés se groupe, se presse ou s'élève toute une profusion de ces fleurs jadis réservées au charmant jardin du curé. Et sans doute lui étaient-elles réservées, ces fleurs, plus aimables que les plus belles, parce qu'elles ont jailli de la vieille terre, non par la volonté de l'homme mais par celle de la nature. En maintes contrées, à l'état sauvage, poussent ces formes et ces couleurs voulues par un dieu floral. Nous les retrouvons ici à peine embellies par les soins humains, couvrant les gradins d'un tapis nuancé de vingt teintes : gueules de loup d'un grenat profond, quarantaines violâtres, pavots cueillis par le vent, mignardises embaumées, capucines naines qui reflètent à terre le manteau du soleil couchant, soucis couleur de l'aurore, ageratums gris, pétunias chiffonnés de tous les violets, bordure de vermeil des minuscules chrysan-

thèmes simples et plats, dont l'ancêtre est sans doute cette petite marguerite sauvage de Crète, dont les colliers antiques reproduisent si bien la forme, la couleur, presque la matière. Là, sans doute, vient s'asseoir la nuit la rose la plus fatiguée, le lis le plus las ; assis, enfin ! sur une marche douce, ils enlèvent leurs souliers verts et trempent leurs tiges dans la fontaine...

En cette simplicité somptueuse, tous les tons contrastés des groupes de fleurs donnent par voisinage et opposition d'étonnants dégradés de couleurs, comme si certaines fleurs servaient de miroirs à d'autres. Mais à côté, voici la belle boutique du fleuriste, avec ses bouquets parés, coupés, arrangés. Et c'est très amusant de contempler ces fleurs de ville à côté des fleurs des jardins. Le bouquet de lis ressemble à une mariée photographiée dans *Femina* ; les touffes de pois de senteur, jeunes, frais, sont « demoiselles d'honneur » autant que possible ; les riches œillets sont des houppes à poudre rosée, pour joues de dames riches ; les roses y ont là des airs de mondaines influentes, et l'orchidée s'y contourne, symbole d'un sentiment compliqué, à moins que, tombante et charnue, elle ne s'ouvre aux sollicitations, telle une oreille de ministre. Mais, n'est-ce pas, aujourd'hui, nous n'allons pas voir les fleurs « gens du monde ». Passons aux pavots (et je les préfère simples, et naïvement dangereux, aux espèces doubles par trop pompons) ; passons aux pivoines... dont également une variété simplifiée, et de Chine, m'a ravie par sa forme, — que nous avons vue maintes fois sur les estampes d'Orient, — et la perfection de son cœur, bijou gonflé et filigrané d'un or si pur.

Voilà, aussi, les belles feuilles étranges aux tons maléfiques : les anthuriums de tous les tons du corail, les collections hollandaises d'admirables orchidées mi-plantes, mi-papillons, mi-insectes et qui, peut-être réunies et combinées, referaient un oiseau d'une espèce disparue. Certaines ont des ailes, ou un gosier prêt au chant, prêt au cri ; et des balancements mystérieux dont l'essor n'est pas loin. Et quelles couleurs ! quelles transparences ! Pétales diaphanes ou chairs opaques, saugrenues ou délicieuses, faites pour verser un vin magique, un philtre d'amour ou un poison mortel, elles sont incomparables !

Mais il faut partir, car, de plus en plus, les admirateurs affluent. Et si, parmi eux, il en est d'importuns, d'incompé-

tents et d'inutiles, il en est aussi de particulièrement touchants. Que de visages se penchent avec amour sur les fleurs, qui ne sont, eux, plus aimés ni regardés par personne ! Que de vieux messieurs au jeune cœur errent avec béatitude dans les détours du harem des roses, houris sans nombre et enivrantes de couleur, de pulpe et de parfum !

Une vaste consolation monte de toutes ces fleurs qui sont pleines d'amour et d'indulgent silence. Allons, je cède la place à cette vieille dame qui se courbe sur ces fleurs basses avec autant de tendresse que sur des petits enfants. Je m'en vais, je suis ivre et ravie, et je sens que, malgré tout mon désir d'en voir davantage, je ne serai pas invitée au grand spectacle que les fleurs donneront cette nuit. Les humains dormiront et les portes seront fermées. La nuit seule, entrée à pas muets, sur l'eau de la Seine voisine, assistera à la fête. Les étoiles allumées à giorno illumineront la féerie et toutes les fleurs, sachant bien leur rôle et leur danse, secouant leurs tulles, leurs satins, leurs gazes, leurs soies, afin de se désengourdir les tiges, s'arrachant aux vases, aux pots, aux parterres plats dont la terre n'est pas assez profonde pour les retenir, les fleurs sans nombre, levant leurs jambes vertes aux sons gambadants du jazz — qu'exécutera ce groupe sorcier de légumes bariolés, — les fleurs vont danser enfin leur ballet. Elles s'emmêlent, s'entrecroisent, pirouettent, volent, voltent, valsent, cependant qu'à feuilles tendues cet arbuste soulève vers le vélum ces cyclamens Karsaviniens ; les fleurs grimpantes exécutent des tours de grâce, qui feraient pâlir les Hoffmann girls de glorieuse mémoire ; les lilas blancs, soulevant leurs plumes, plus duveteux qu'une Pavlowa, éventent la mort du cygne au bord du bassin carré, pendant qu'applaudissent les giroflées ; les roses claires, enlevées par les sombres iris, miment la mort de Shéhérazade ; les hortensias, malgré le poids de leur grosse tête, réussissent des charlestowns burlesques ; les souples lis s'enlacent en des tangos blancs ; les orchidées suspendues imitent les voltiges de l'équivoque Barbette ; une folie générale mêle les formes et les couleurs, cependant que, tout près du sol, enfants charnus couleur de jour, les bégonias trébuchent et sont les Bébés-gonias. Puis tout redeviendra silencieux, immobile. Mais, au matin, toutes ces fleurs seront très fripées. Et on ne saura pas pourquoi.

Il faudrait toute cette revue pour bien parler d'elle... Car elle contient des trésors et l'on pourrait y passer des heures et des jours dans une contemplation minutieuse et passionnée. Je songeais, en gravissant l'escalier de cette charmante maison de la place des Vosges, que l'on devrait y donner une fête où tous les invités seraient obligés de venir habillés à la mode de 1827. Et j'y pensais parce que, tout le long du mur, montent, avec le visiteur, les plus amusantes gravures de modes. Et je me suis sentie accompagnée, pendant le moment charmant que j'ai passé là, par un étonnant dandy aux favoris ras, à la tête abondamment bouclée, à la taille pincée en guêpe, devinée par éclairs sous le flottement d'une immense cape marron à col de loutre... Oui, ma chère! malgré la chaleur!... Il est très amusant de feuilleter ainsi de l'œil, si j'ose dire, ces pages d'album. Vraiment, la mode de nos jours n'a rien de plus bizarre que ces chapeaux, ces robes en cloches, ces ornements saugrenus, ces volants, ces pendants... Ceux des oreilles ont, avec les bracelets, reparu de nos jours; une bien jolie vitrine de bijoux nous séduit, nous attire...

Mais nous préférons nous précipiter vers les visages et les manuscrits. Quel accueil que celui-là! Le magnifique portrait de Delacroix jeune, par Géricault, nous regarde, tout resplendissant d'une sombre lumière; Hector Berlioz, tout enflammé, affreux et magique, grimace; lord Byron, vêtu en palikare, détourne de nous sa bouche cruellement sensuelle, son regard froid; Marceline Desbordes Valmore songe, accoudée; Delphine Gay médite; et voici de jeunes Victor Hugo : presque enfant, adolescent à l'œil génial, jeune homme; et le buste magnifique de David d'Angers; et puis dans les dessins, le visage divin du jeune Lamartine, la petite George Sand à cinq ans ouvrant ses immenses yeux sur la vie et ses propres songes. Voici un portrait de jeune Vigny en lieutenant aux mousquetaires rouges et un Vigny enfant (pastel fait par sa mère), un Vigny tout irréel de suavité, assis dans un petit tub et buvant à une petite tasse quelque nectar... il ressemble à l'enfant céleste qui aurait pu naître de son Eloa.

Et Alfred de Musset enfant! qu'il est gentil, qu'il est blond, qu'il est rose! Impayable est ce tableau où, demi-nu, il trempe

ses jambes dans une source comme un fils de naïade et garde auprès de lui une petite épée pour pêcher les grenouilles! Son autre portrait auprès de son frère Paul représente deux délicieux petits garçons; et dans l'album de Panckoucke, on contemple un Alfred de quinze ans, tout blond, bouclé comme une jeune fille, vêtu de bleu sombre, élégant, fantasque, frais, d'une jeunesse de page et tenant sa grosse danseuse d'un air dégoûté. Portraits des illustres romantiques et aussi de leurs mères, de leurs parents, de leurs enfants, de leurs amis: manuscrits célèbres, dessins, livres aux rares reliures, gazettes romantiques, objets, reliques sacrées (tel le crucifix d'Elvire); devoirs d'écoliers, premiers vers, albums, caricatures, scènes de mœurs signées Daveria... Peintures, miniatures, sculptures, tableaux de maîtres, dessins, aquarelles, lithographies, meubles, que sais-je?...

Pour bien retenir l'enseignement de tout cet ensemble, il faudrait, je le répète, un long temps et une attention minutieuse. Mais, d'une simple visite, on garde une impression émouvante et charmante. Tous ces beaux fantômes nous sont si chers, si familiers que leur compagnie admirable nous est souvent plus proche que celle des vivants. Leurs visages d'enfants surtout, nous plaisent et nous attirent avec attendrissement. Et, pendant que les petits enfants de nos jours jouent et crient dans le square vert, encadré par les maisons aux façades roses, on imagine spontanément les jeux, par exemple, — si les combinaisons de leurs âges l'avaient permis, — d'un petit Mérimée, d'un petit Vigny, d'un petit Musset, de la petite Léopoldine Hugo, toute vivace de sève géniale, et qui devait mourir si vite; de la petite Aurore Dupin, qui devait être immortelle. L'un, concentré, déjà sarcastique; l'autre, doux et rêveur; le troisième, turbulent, impatient, malicieux; les petites filles, autoritaires et inventives, et ce petit monde déjà se chamailler, pousser des cris... les fameux cris qui devaient être qualifiés de romantiques... Alors je regarde par la fenêtre et je vois des mioches qui se battent à coups de pelles de bois... Et sans doute sont-ils en train de fonder pour l'avenir une nouvelle école littéraire.

Gérard d'Houville.

REVUE LITTÉRAIRE

L'ACTUALITÉ DE SAINTE-BEUVE

Que faut-il entendre en littérature par ce mot d'*actualité*, néologisme si trivial que l'on hésite même à l'employer à propos des travaux de l'esprit? Il correspond pourtant à un phénomène très réel. Dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie, ce terme d'*actuel* était rangé parmi les dérivés du verbe agir, et traduit par *effectif;* c'est le sens de l'étymologie latine, *actualis*, qui agit. En se conformant à cette signification, on peut dire qu'une œuvre littéraire est actuelle tant qu'elle agit sur l'imagination et la sensibilité d'un grand nombre de lecteurs. Cette action peut se prolonger bien au delà de la génération à laquelle appartenait l'écrivain. Elle peut au contraire s'arrêter sans que cette œuvre cesse de conserver une très grande valeur, mais ce n'est plus une valeur d'action. Et cette œuvre, qui ne peut plus être dite actuelle, prend un caractère que j'appellerai historique. Tel est le cas, pour ne citer que des noms illustres, des tragédies de Voltaire, du *René* et de l'*Atala* de Chateaubriand, chez nous, et en Angleterre des romans de Walter Scott et des poèmes de Byron. Entendez par là que ces créations demeurent comme des témoignages d'un état particulier des esprits et des cœurs, qui correspondait à des mœurs aujourd'hui profondément modifiées. Ces œuvres ne sont pas mortes, mais leur vitalité n'est plus agissante. Elles durent, mais comme des signes et seulement pour ceux qui veulent se représenter le passé.

Nous assistons aujourd'hui à la rentrée dans cette catégorie des œuvres historiques, de quelques-uns des livres qui furent dans la seconde moitié du XIXe siècle le plus passionnément discutés. La

Madame Bovary de Flaubert, par exemple, est-elle maintenant, pour les lecteurs de ce beau roman, autre chose qu'une peinture infiniment curieuse de la province française du temps de Louis-Philippe? Les drames de Hugo, une évocation de la jeunesse romantique de 1830? La grande fresque sociale qu'Émile Zola composait, parmi des dénigrements et des enthousiasmes également ardents, recule déjà dans le passé, comme les poèmes d'histoire religieuse de Renan, comme les puissantes comédies dramatiques de Dumas et d'Augier. Ce n'est pas seulement la date qui produit ce caractère d'historicité, c'est, comme je le disais plus haut, que l'imagination et la sensibilité de l'époque ont changé. Sauf un très petit nombre d'exceptions, toutes les œuvres littéraires sont destinées sans doute à le subir, ce recul. Il se produit plus ou moins tard, suivant que les écrivains d'une génération ont plus ou moins participé à l'effort durable de leur siècle. *Candide*, ce pamplet improvisé par Voltaire en quelques jours, demeure actuel, parce qu'il a su, par-dessous le criticisme idéologique du XVIIIe siècle, traduire, dans ce conte, le nihilisme devant l'effort humain de l'observateur désabusé de l'au-delà.

I

Cette loi de la durée agissante par dégagement des éléments les plus profonds d'une époque, nous pouvons la vérifier aujourd'hui à l'occasion de deux écrivains, dont la réputation était à la fois très grande et très contestée voilà près d'un siècle, et l'opinion s'émeut encore autour d'eux comme s'ils dataient d'hier. Je veux parler de Sainte-Beuve et de Balzac. L'un et l'autre suscitent des travaux et des controverses qui se multiplient sans que l'attention de la critique et du public paraisse se lasser. Je signalais ce fait ici même à propos de Balzac, au lendemain de la pathétique biographie écrite par M. René Benjamin. Les conférences de M. André Beliessort (1), cette année, et leur retentissant succès, nous permettent de constater la même vitalité posthume de Sainte-Beuve, attestée déjà par les polémiques qu'a suscitées le volume *Mes Poisons*, édité par M. Victor Giraud.

Ces deux hommes, Balzac et Sainte-Beuve, se sont détestés. Les preuves de cette haine surabondent. L'article de *la Revue parisienne* consacré au *Port Royal* par l'auteur de *la Comédie humaine*, peut être

(1) *Sainte-Beuve et le XIXe siècle*, dix conférences prononcées à la Société des Conférences, publiées à la *Revue Hebdomadaire* (janvier-avril 1927) et en volume à la Librairie Perrin.

donné comme un modèle de ce que l'argot brutal de la presse appelle un complet éreintement. « M. Sainte-Beuve, commence-t-il, a eu la pétrifiante idée de restaurer le genre ennuyeux. » Et le reste suit, pour se terminer par la condamnation la plus féroce : « Examinons le style. Sur ce point, il suffit d'un mot, le style de M. Sainte-Beuve est intolérable... Les poésies de M. Sainte-Beuve paraissent traduites d'une langue étrangère par quelqu'un qui ne connaîtrait cette langue qu'imparfaitement. Il a la prétention de se comprendre lui-même, mais c'est une vanité d'auteur. » Sainte-Beuve, de son côté du vivant de son ennemi, n'a jamais perdu l'occasion de lui rendre coup pour coup. Il le confesse dans ses *Poisons*. « Chaque critique a son gibier favori sur lequel il tombe et qu'il dépèce de préférence ; pour moi, c'est Balzac. »

Oui, ils se haïssaient, et cependant la raison de leur actualité présente est la même. L'un et l'autre ont à l'origine de leur travail littéraire une conception et une éducation scientifiques. M. Bellessort l'a très finement remarqué dans sa conférence sur *les Lundis*. « Un jour viendra, disait Sainte-Beuve, où la science sera constituée, où les grandes familles d'esprit et leurs principales divisions seront déterminées et connues. » Il rêve d'établir une histoire naturelle des talents, et quand on lit *Volupté*, qu'il faut considérer comme la plus sincère autobiographie psychologique, on y rencontre des pages sur Lamarck qui prouvent la connaissance la plus exactement renseignée des théories de ce prédécesseur de Darwin. Balzac, lui, ambitionne d'appliquer à la société la doctrine de Charles Bonnet et de Geoffroy Saint-Hilaire sur les espèces. « Il a existé, il existera de tous temps, écrit-il, des espèces sociales comme il existe des espèces zoologiques. » *La Comédie humaine* devait être, dans sa pensée, une histoire naturelle de ces espèces sociales. Ces deux génies hostiles partaient donc du même principe, celui de l'application de la méthode scientifique à la littérature, l'un dans la critique, l'autre dans le roman.

Quand on cherche à dégager la pensée maîtresse de notre XIXe siècle et son legs, on trouve qu'il est avant tout le siècle de la Science, comme le XVIIIe siècle avait essayé d'être le siècle de la Raison, — pour aboutir d'ailleurs à la pire des folies, — et le XVIIe siècle celui de l'Ordre. Sur ce point, Sainte-Beuve et Balzac sont donc deux représentants très significatifs d'un âge dont nous avons hérité, en faisant le départ de ce qu'il y avait de caduc dans ses idées. Leur puissante originalité est de l'avoir fait eux-mêmes, ce départ. Ils ont été

des esprits scientifiques, qui n'ont pas abouti au scientisme. Quand Brunetière proclamait dans une célèbre polémique la faillite de la Science, il entendait dénoncer l'erreur des intelligences qui ont cru que les phénomènes, objets de la connaissance scientifique, pouvaient rentrer les uns dans les autres, le monde psychique dans le biologique, le biologique lui-même dans le physico-chimique. On commet une erreur pareille, quand, s'appuyant sur le fait que l'écrivain est un homme, on dénature la critique, en substituant à l'étude de ses créations de simples recherches de documents, ou que l'on réduit l'art du roman à une notation de menus détails de mœurs. La science qui ramène la psychologie à la biologie détruit son propre objet, de même que celle qui ramène la biologie à la chimie. Pareillement, le critique qui prétend expliquer l'œuvre d'un artiste par de simples notations de vie privée, anéantit pour lui cette œuvre qui ne devient qu'un prétexte à ragots. Le romancier anéantit de même le roman et sa raison d'être, quand il supprime le drame, l'imagination, le mouvement, pour les remplacer par un inventaire minutieux de petits détails sans perspective, par suite, sans signification. Non, la Science n'a pas fait faillite en tant qu'elle s'est conformée à son principe fondamental : la soumission devant l'objet. Ce principe enveloppait cette affirmation qu'elle doit, si les objets sont différents, changer ses méthodes, étudier les phénomènes psychologiques du point de vue psychologique, les phénomènes biologiques du point de vue biologique, les phénomènes physico-chimiques du point de vue physico-chimique. Elle en est là aujourd'hui, et encore une fois, c'est la portion valable du legs intellectuel du XIXe siècle.

Balzac et Sainte-Beuve la représentent chacun dans son domaine, cette portion valable. Pour Balzac, c'est l'évidence même. Ses romans sont des études de sociologie nettement, systématiquement scientifiques et ce sont des romans, avec toutes les qualités particulières de cet art de conter dont il a toujours respecté les règles. Je voudrais montrer que Sainte-Beuve a, de même, maintenu dans sa tentative d'une critique scientifique toutes les règles observées par ses prédécesseurs et qui demeurent les conditions essentielles du genre auquel il a voué son effort.

II

Traditionnellement, et dans le sens où l'entendaient nos pères : qu'est-ce qu'un critique ? C'est d'abord un juge, et qui a pour pre-

mière qualité ce don que le langage courant appelle d'un mot si clair à la fois et si imprécis : le goût. Le goût! Voltaire le définit très finement dans son *Dictionnaire philosophique* : « Un sentiment prompt d'une beauté parmi les défauts et d'un défaut parmi les beautés. » Il y a donc un bon et un mauvais goût. C'est un point de vue que les scientistes de la critique ne pouvaient admettre. L'attitude intellectuelle de Taine dans son *Histoire de la littérature anglaise* permet de le constater: pour lui l'œuvre littéraire est aussi intéressante par ses défauts que par ses beautés, et pour Émile Zola, plus intéressante encore. Celui-ci n'a-t-il pas défini l'art : « la nature vue par un tempérament », et les défauts d'un tempérament ne sont-ils pas sa caractéristique la plus expressive? Sainte-Beuve, lui, n'a jamais cessé, tout en reconnaissant le lien vivant qui unit les qualités d'un écrivain à ses insuffisances, de distinguer les uns et les autres et de marquer ses préférences pour les parties saines et supérieures de l'homme. Car le goût n'est pas seulement une vertu de l'intelligence. Mérimée rapporte un mot de Stendhal qui semble un paradoxe et qui traduit une vérité profonde : « Le mauvais goût mène au crime. » Autant dire que l'intelligence ne fonctionne pas seule dans les travaux de la littérature. Le vieux Boileau n'exprimait pas une autre vérité quand il disait :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

M. Bellessort nous a tracé un tableau ému de Sainte-Beuve s'accablant de travail pour tromper le désenchantement de ses dernières années, où il professait un matérialisme de plus en plus radical. Il ajoute, et c'est un trait qui va loin, « que c'était là comme une façon brutale d'imposer silence aux questions inquiètes de son âme; il les bâillonnait avec cette poignée de terre glaise. » C'est ce mot d'*âme* qu'il faut en effet prononcer, si étrange que cela paraisse, quand on veut définir la façon dont a pratiqué la critique cet athée qui disait : « Un degré de chaleur de plus ou de moins, et l'humanité pouvait ne pas éclore. »

Pour expliquer cette contradiction, il faut encore reprendre *Volupté* et considérer quelles sortes d'impressions le héros de ce roman demande à ses lectures, elles ne sont jamais d'ordre purement intellectuel; dans tout poète, dans tout moraliste, dans tout philosophe même, il aperçoit des manières de sentir ou voluptueuses ou mystiques, ou dégradantes ou exaltantes. Autant dire, pour reprendre l'expression de M. Bellessort, qu'il identifie la litté-

rature avec la vie de l'âme. Les théories de Sainte-Beuve ont pu, sur le tard, démentir sa conception première; elles ne l'ont pas abolie. Feuilletez les trente volumes des *Lundis*, vous n'y trouverez pas un article qui ne touche par quelque point à un problème moral. J'en prends un dans ma bibliothèque, au hasard, le onzième des *Nouveaux Lundis*, je tombe sur une page consacrée à Virgile où il commente ce vers...

Ut caderem meruisse manu...

« J'ai tout fait pour mériter de mourir », traduit-il, et il ajoute : « Quelle plus belle manière et plus touchante pour un soldat de s'excuser de n'être point mort et d'avoir survécu à un immense désastre? » Quelques pages plus loin et à propos des mémoires de Malouet, parlant d'une lettre sévère adressée à Raynal par le courageux André Chénier, on lit ces lignes : « Il le prenait à partie et lui rendait *la leçon que toute jeunesse généreuse qui se respecte a droit de renvoyer à la vieillesse inconsidérée qui s'oublie.* » Et à propos de Lamennais quelques pages encore, plus loin, démêlant la part de mensonge qui peut se dissimuler sous l'éloquence du style : « Que le talent est donc une puissance trompeuse et capable de faire illusion ! La flamme fait croire à l'ardeur. »

On multiplierait les exemples, et c'est peut-être la plus sûre raison de l'actualité de Sainte-Beuve, qu'un enseignement se dégage de ses études en apparence les plus étrangères aux questions d'éthique. Ce botaniste des esprits ne nous apporte pas un herbier de fleurs desséchées et cataloguées. Il nous convie à nous promener dans un jardin peuplé de plantes vivantes, il nous apprend leurs propriétés bienfaisantes ou vénéneuses. Son souci d'exactitude scientifique veut qu'il nous donne sur chacune d'elles des renseignements d'une scrupuleuse vérité. Ce n'est pas assez pour lui. Il ne se contente pas de les classer, il les qualifie. Avec lui la littérature n'est plus un simple objet de curiosité, c'est à la fois un laboratoire et un oratoire. M. Bellessort termine son étude par une citation où le grand critique répond à un injurieux pamphlétaire en affirmant, en ces termes, sa foi littéraire : « Ayez de la conscience et du sérieux en tout... Maintenez votre indépendance et votre humble dignité... Si vous ne dites pas tout le vrai, n'écrivez jamais le faux... Ne vous croyez jamais arrivé ; à l'âge où d'autres se reposent, recommencez comme un débutant. » Sont-ce des conseils pour une carrière? Non, mais pour un développement de vie intérieure. Comme nous le retrouvons là, cet Amaury

qui, dans *Volupté*, lisait avec passion et dans ses pires moments les livres du *Philosophe inconnu* et le tome des *Pensées* du Père Bourdaloue, où il est parlé « des amitiés prétendues innocentes »!

III

Comment se fait-il que cet admirable ouvrier littéraire, d'une si constante tenue de moraliste dans ses moindres essais, traîne derrière lui une fâcheuse légende de basse envie et de honteuse déloyauté? Celle-ci repose sur la publication de ce *Livre d'amour* qui serait en effet très coupable s'il fût exact qu'il y eût consigné l'histoire d'une liaison que l'honneur lui ordonnait de cacher à tout prix. Mais quelle a été la nature de cette liaison? C'est un problème qui passe pour tranché; à mon sens, il reste à résoudre. Et d'abord les divers poèmes de ce *Livre d'amour* se rapportent-ils à la même femme? Sainte-Beuve n'a-t-il pas essayé là, en utilisant des pièces composées pour des personnes différentes, d'écrire en vers un roman où seraient notés des états d'âme, comme indépendants des personnes qui les provoquaient? Cette hypothèse rendrait ce recueil analogue à ces *Nuits* de Musset, consacrées à des femmes si évidemment différentes. Comparez la *Nuit d'octobre* où le poète maudit celle qui l'a trahi :

Et dans cette source amère
Du moins, je me laverai
Et j'y laisserai, j'espère,
Ton souvenir abhorré...

Et celle de *Décembre* où il s'écrie :

Ah! pauvre enfant qui voulez être belle
Et ne savez pas pardonner!

Nous saisissons ici avec une pleine évidence le procédé d'un artiste qui risque de mal calculer le sens que les témoins de sa vie réelle peuvent donner à cette juxtaposition de vers inspirés par des aventures différentes. L'amitié de Sainte-Beuve avec le ménage Victor Hugo, — une triste publicité oblige à écrire des noms, — avait été trop connue, la rupture trop éclatante pour que la malignité ne saisît pas cette occasion de s'exercer contre deux personnes célèbres, et il reste que Sainte-Beuve eût dû, en tout état de cause, prévoir cet éclat. Ce *Livre d'amour* apporte-t-il cependant un témoignage décisif sur la double trahison dont il se serait ainsi rendu cou-

pable, envers son ami dont il aurait déshonoré le foyer, et envers la femme de cet ami, livrée ensuite en pâture aux commentaires des anecdotiers? J'incline, pour ma part, à préférer un autre témoignage, celui de la confession si transparente que j'ai déjà mentionnée à plusieurs reprises : je veux parler de *Volupté*. Les *Consolations* qui s'ouvrent par la belle pièce à Mme Victor Hugo :

Fleur qui deviez fleurir sous les pas du génie...

sont de 1830. *Volupté* a paru en 1834. On est donc en droit de considérer ce roman imaginaire comme une transposition du roman véritable que l'auteur a vécu pendant ces années. Or c'est l'étude, poussée très à fond, d'une anomalie toute voisine de troubles que la psychiatrie moderne qualifie de l'étiquette de « schizophrénie ». Ce mot, qui vient du verbe grec σχίζω, *je divise*, désigne la co-existence, dans un même psychisme, de personnalités différentes jusqu'à être irréductibles les unes aux autres. Ces contradictions de la nature humaine ne sont pas une découverte moderne. Faut-il rappeler le cantique de Racine tiré de l'épître de saint Paul aux Romains :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi.

Racine souffre de cet état. « Viens! » s'écrie-t-il en s'adressant à la Grâce.

Viens me mettre avec moi d'accord.

Le jeune homme de *Volupté*, tout au contraire, loin de souhaiter cet accord intérieur, se réjouit dans cette contradiction. L'amour s'est éveillé en lui, un sentiment tout à la fois ardent et respectueux, idéal et passionné pour une femme unie à un mari qu'il admire. Combien cette femme ressemble à Mme Victor Hugo! Il suffit de comparer les discours qu'elle lui tient dans le roman, à ceux que Mme Hugo tenait au poète des *Consolations* et qu'il versifie dans les premiers vers de ce recueil. Mais, à côté de cet amour dont on pourrait dire qu'il est une piété, la vie des sens est éveillée chez Amaury et il se laisse entraîner par eux à la luxure la plus grossière. Il vient de passer des heures auprès de celle qu'il aime, à s'enivrer de pureté. Il la quitte pour se plonger dans le tumulte de la vie parisienne et s'assouvir dans des rencontres de hasard, avec des prostituées dont il ne cherche même pas à plaindre la déchéance et à savoir la mélancolique histoire. A travers ces expériences, il constate que la débauche

est une libération des plus hautes parties de son être et que ses expériences de libertin exaltent en lui son culte pour cette créature idéale qu'il croirait profaner en osant la désirer. Non seulement il l'accepte, cette dualité de sa personne, mais il s'y complaît. Il l'exaspère avec frénésie. Il s'avilit de toutes les forces de sa nature animale pour vivifier davantage les forces de sa nature spirituelle. C'est un paradoxe, semble-t-il, mais il est vrai. Toutes ces pages de *Volupté* ont un accent qui ne permet pas le doute : une conscience se révèle à nous dans sa sincérité la plus intime. Cette étrangeté n'est pas le jeu d'un écrivain en quête d'originalité, c'est l'aventure vécue par Sainte-Beuve que nous revivons avec lui, transposée, certes, mais à peine; et nous souvenant de l'histoire de Mme Hugo, il est impossible de fermer le livre sans se demander si le frère réel d'*Amaury* a jamais éprouvé pour elle un autre sentiment que le culte idéal que son sosie littéraire professait pour Mme de Couaën. Il resterait alors la victime d'une calomnie posthume provoquée par une imprudence difficilement justifiable d'ailleurs chez un écrivain qui aurait dû savoir que ce *Livre d'amour* ne lui serait point pardonné. Il l'a été pourtant, et par Mme Hugo elle-même, puisque leurs relations n'ont pas été brisées. Comment ne pas se dire encore que si les vers de ce livre eussent cyniquement raconté leur faute commune, elle n'eût jamais continué de correspondre avec l'auteur d'un tel outrage?

Ces contradictions singulières que *Volupté* nous détaille dans l'ordre passionnel, Sainte-Beuve les subissait dans l'ordre intellectuel avec une complaisance pareille. Quand il écrivait (c'est un mot des *Poisons*) : « Aujourd'hui, 13 septembre 1846, j'ai achevé la lecture des Lettres de Rancé et j'ai traduit la quatrième idylle de Théocrite. *Varions nos plaisirs*, » il donnait la formule même d'une dualité qui fut à la fois le vice et la supériorité de son esprit. Il écrivait encore : « La critique est pour moi une métamorphose. Je tâche de disparaître dans le personnage que je reproduis. Je me fais identique à lui, même par le style. J'emprunte et je revêts sa diction. » C'était pratiquer la méthode enseignée par Gœthe qui déclarait : « Quand on ne parle pas des choses et des gens avec une partialité pleine d'amour, ce que l'on en dit ne vaut pas la peine d'être dit. » Cette partialité, Sainte-Beuve la recherchait, comme on voit, d'instinct. Appelons-la d'un mot plus simple : la compréhension. Mais il en était chez lui des impressions littéraires comme des impressions sentimentales. Une réaction se pro-

duisait aussitôt, qui le mettait à l'état d'hostilité contre le génie ou le talent avec lequel il venait de s'identifier ainsi. En parlant de ce recueil des *Poisons*, il disait qu'il lui avait été utile pour s'apaiser et « se dégorger ». Il souligne ce terme qui décèle l'ancien carabin, et l'élément de morbidité de ces durs revirements antagonistes à propos desquels on a prononcé le mot déshonorant d'envie.

L'Envie! Avant d'accuser d'un vice aussi bas un homme de la distinction d'esprit de Sainte-Beuve, il convient d'étudier de plus près les documents qui justifieraient cette flétrissure. Il est certain que le poète de *Joseph Delorme* et des *Consolations* n'a pas été mis à son rang de mérite par ses contemporains et qu'il en a souffert; certain aussi que *Volupté* n'a pas connu le succès de vogue des premiers romans de Balzac, et que l'auteur en a été peiné. Mais que ce froissement d'amour-propre l'ait incité à de vilaines représailles de plume contre ses rivaux triomphants, par le sursaut d'une rancune consciente de son triste motif, comment l'admettre, quand toute son œuvre atteste un sentiment si vif de la beauté littéraire? La goûter à ce degré, cette beauté, c'est éprouver pour les artistes capables de la produire, une invincible et secrète reconnaissance. Quand les Goncourt nous montrent l'âcre distillateur des *Poisons*, défendant avec passion Hugo contre Taine, nous nous rendons compte qu'il n'a pas cessé d'admirer les nobles côtés de ce génie. Mais il en est d'autres, et qu'il a dû, avec sa dualité foncière, discerner dès le premier jour. Que les déceptions de sa propre destinée l'amènent, sinon à se complaire, du moins, à s'attarder dans la notation des défaillances de ce même Hugo, de Lamartine, de Vigny, de Musset, de Balzac, c'est possible et c'est humain. Mais nulle part vous ne surprendrez chez lui cette affreuse joie de la tare longuement et cruellement constatée, qui est comme la signature de l'envie.

Il la découvre, cette tare, il la met à jour, mais avec une crispation douloureuse, qui témoigne qu'il s'irrite contre elle. Il en veut à Hugo de sa démesure grandissante et de son charlatanisme : « Ame grossière de barbare énergique, qui a passé par le Bas Empire », écrit-il ; et, tout de suite, il ajoute : « Avec cela, qualités immenses et puissance. » Il s'afflige de la décadence morale où sa vulgaire ambition de politicien conduira Lamartine. Il en distingue les pires symptômes dans *les Girondins*, mais, aussitôt, il y reconnaît « un immense déploiement de talent », et, les beaux vers d'autrefois lui revenant à la mémoire, il continue : « Primitivement et poétiquement, ce talent est beaucoup plus vaste et plus puissant que beau-

coup de gens ne l'ont cru. Se rappeler la pièce des *Préludes*, où il touche toutes les cordes. » Il se lamente que Musset pousse dans la « soûlerie et les ordures musquées ». Et immédiatement : « Le succès du charmant *Caprice* d'Alfred de Musset fait honneur au public et montre qu'il y a encore de l'émotion littéraire délicate, pour qui sait la réveiller. » Même sur ce Balzac qui l'a tant attaqué, et qu'il a tant attaqué, il y voit juste, comme malgré lui, par son goût du talent qui l'emporte sur sa haine : « Acceptons, écrit-il, au lendemain de la mort de son ennemi, acceptons du talent qui n'est plus, l'héritage opulent et complexe qu'il nous a laissé. L'auteur d'*Eugénie Grandet* vivra. » Et parlant des autres romanciers de l'époque : « M. de Balzac est celui qui étreint et qui creuse le plus. » Et encore, après avoir mentionné le succès fou de Balzac à un moment donné : « Pour soutenir cette victoire, pour porter cette vogue, n'en être ni effrayé, ni découragé, ne pas défaillir et ne pas abdiquer sur le coup, comme fit Léopold Robert, il faut avoir une force réelle et se sentir arrivé seulement à son niveau. M. de Balzac avait ce genre de force et il l'a prouvé. »

Ces textes suffisent, et il serait aisé de les multiplier pour laver Sainte-Beuve des reproches qui donneraient, s'ils étaient reconnus exacts, une physionomie équivoque à sa gloire. Défendons-la plutôt, cette gloire, car elle est celle d'un des grands serviteurs de la pensée française. En conciliant, comme il l'a fait, la plus rigoureuse discipline scientifique avec la plus exquise délicatesse du goût, il a tout ensemble continué et renouvelé l'art du portrait littéraire en le poussant à une perfection qui ne sera pas dépassée. Et remercions M. André Bellessort de nous avoir donné à son tour un portrait si exact, si intelligent et si vivant de ce grand portraitiste.

PAUL BOURGET.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Le Coq d'or*, conte-fable de V. Belsky, d'après Pouchkine (traduction française de M. Calvocoressi); musique de Rimsky-Korsakow. — *Résurrection*, drame lyrique tiré du roman de Tolstoï; paroles de César Hanau, traduction française de M. Paul Ferrier, musique de M. Franco Alfano. — Le quatuor Rosé.

Le Coq d'or est un plaisant mélange de féerie et d'opérette, avec une pointe de malice et d'irrévérence à l'adresse de la monarchie et des militaires. Le roi Dodôn et son général Polkân sont un peu les anciens du général Boum (*Grande-Duchesse*) et du roi Bobèche (*Barbe-Bleue*). Ainsi Pouchkine apparaît ici comme un précurseur ignoré (par nous du moins) de Meilhac et Halévy.

Dodôn est un vieux bonhomme de roi, fainéant, indolent, plus soucieux de son repos et de ses aises que de la sûreté de son royaume. Un jour cependant, afin d'y pourvoir, il se décide à consulter un astrologue. Celui-ci fait présent au souverain d'un oiseau merveilleux, un coq d'or, qui chante, et qui, sentinelle attentive, à la moindre alarme chantera. Aussitôt installé sur un haut perchoir, le coq annonce l'approche de l'ennemi. Avant de se déranger lui-même, le gros Dodôn commence par expédier ses deux fils avec une poignée de soldats. Mais le temps passe et, nul n'étant revenu, Dodôn se décide à partir en personne. Il prend le casque, la cuirasse, le sabre, et sur son cheval, — de bois, — il marche à la frontière. Au lieu d'une armée, ou de deux, la sienne et l'autre, il n'y trouve qu'une belle princesse d'Orient, la reine de Chémakhâ. Tout de suite charmé par elle, il lui propose de le suivre en son propre royaume. Elle l'accepte. Il l'y ramène. Mais Dodôn a promis à l'astrologue, en récom-

pense du coq avertisseur, qu'il souscrirait à son premier vœu. Le sorcier ne demande rien moins que la reine. Pour toute réponse, le roi, d'un coup de sceptre, lui casse la tête. Le ciel s'obscurcit et le peuple tremble. Le coq s'envole de son observatoire et vient se poser sur le crâne de Dodôn, qu'il perce de son bec doré. La reine disparaît et l'astrologue ressuscité nous assure que tout cela n'est qu'un conte.

Conté en musique et par la musique de Rimsky-Korsakow, nous y avons pris un plaisir extrême. Elle est délicieuse, cette musique, dernière œuvre que le grand artiste russe ait composée, en 1907, peu de mois avant sa mort. Elle est pleine de vie et de mouvement, de couleur, de brillant et par moments de poésie. La bouffonnerie n'y tombe jamais dans la grossièreté. Le roi Dodôn est un fantoche, mais il l'est avec bien de l'esprit, de la finesse, et surtout avec une bonhomie, une cordialité, qui le rend tout à fait sympathique. Personnage burlesque, il nous fait rire, mais d'un rire bienveillant, affectueux. Partout ainsi le comique musical garde la mesure, la discrétion et la distinction. Partout circule et se joue une ironie légère. Au premier acte, l'assemblée des conseillers de guerre autour de leur pacifique souverain peut sembler une plaisante réminiscence, et nullement la caricature d'autres réunions analogues, mais plus graves ou plus tragiques : au premier acte de *l'Africaine*, celle des évêques, ou celle des boyards à l'acte final de *Boris Godounow*. Le cortège du roi Dodôn et de la reine Chemakhâ revenant ensemble se déroule avec une pompe dérisoire et magnifique, triomphale et cocasse à la fois. Sous une apparence funèbre, la déploration du peuple autour de feu Dodôn trahit un deuil à demi souriant et moqueur. Ainsi le plaisant et le sérieux se mêlent ou s'effleurent l'un l'autre, et leur alliance ou leur contact a le plus vif agrément.

Ce n'est pas tout. Au cours de la comédie, la musique nous a ménagé des haltes, des repos délicieux. Après nous avoir égayés, elle n'est pas loin de nous émouvoir. Les personnages ont beau n'être que des marionnettes, une atmosphère de poésie et de rêve à de certains moments les enveloppe, et nous avec eux. Les cantilènes et les danses féminines qui bercent au premier acte l'éternelle somnolence royale sont d'une grâce enchanteresse. Un charme subtil se dégage ici de la symphonie et des voix. A ce propos, quelqu'un ne nous disait-il pas un jour que la musique de Rimsky-Korsakow ne sait pas chanter? La vérité, c'est qu'en elle, comme généralement dans la musique russe, tout chante, l'orchestre autant que les chanteurs.

Orchestre sans cesse ingénieux, subtil et transparent, voix mélodieuses toujours. Le second acte du *Coq d'or*, l'acte de la reine, est à peine autre chose qu'un chant, le chant d'une voix unique, d'une voix de femme, et cette voix étant celle de Mme Ritter-Ciampi, jugez de notre plaisir. C'est ici que la comédie se change en poème sonore. Ici la pure musique suffit à nous ravir. Elle est originale, et prend des formes changeantes. Elle se plaît aux traits brillants, hardis et rapides, à ces « vocalises » qui faisaient les délices de Balzac et qu'on méprise injustement aujourd'hui. Placées quand et comment il convient, elles se justifient, elles se fondent sur la raison non moins que sur leur propre beauté. Mais nous avons ici, dans le genre ou le style vocal, plus et mieux que des roulades ou des fioritures. Un air, un air véritable, et qui ne craint pas de l'être, évoque, — si nous en avons bien saisi les paroles, — en un pays lumineux, un palais de cristal et d'or. Mais le pittoresque ne suffit pas à cette musique. Une pensée, un sentiment l'anime et l'émeut : amour de la nature, vague tendresse que les choses inspirent, qu'elles ressentent peut-être, et dont nous sommes, en écoutant l'exquise cantilène, secrètement attendris.

Ce n'est pas tout. Les pages qui précèdent sont d'un autre style et, peut-être, d'une beauté plus singulière. Au lieu d'un air, il n'y a là qu'une lente et libre mélopée, une ligne chromatique et sinueuse de notes étranges, tenues longuement. Chacune éveille aussitôt dans l'orchestre une note de harpe, une seule, qui répond à la première et, sur le fond uni de la cantilène, pique de place en place un point lumineux. Il semble que chaque note de ce chant, fût-elle isolée, suffirait encore à nous ravir. Qu'il faut peu de chose à la musique! En écoutant celle-là, je me souvenais de certain violoniste que dans un de ses récits, *le Musicien pauvre*, Grillparzer a montré. Quelquefois il ne donnait qu'une note unique. Il la tenait longuement, avec pureté. Très douce d'abord, il l'enflait jusqu'à la plénitude, puis il la réduisait à la faiblesse d'un soupir. Ainsi, pour s'enivrer en quelque sorte de la musique entière, il n'avait besoin que d'un son. C'est tout à fait comme jouait le violoniste, avec le même sentiment, le même amour de la pure beauté sonore, qu'a chanté Mme Ritter-Ciampi.

Aussi bien la représentation du *Coq d'or* à l'Opéra ne laissa rien à désirer. Chanteur et comédien, M. Huberty a figuré la ganache royale avec ampleur et sans grossièreté. M. Rambaud n'a pas bronché ni tremblé sur les hauteurs d'un rôle qu'on dirait écrit pour super-ténor. Enfin décors et costumes ont réjoui tous les yeux.

A propos de la musique russe, il nous plaît de signaler ou de rappeler le nom d'un de ses meilleurs interprètes. Après quelques représentations de *Boris Godounow* à l'Opéra et, à l'Opéra-Comique, du *Don Quichotte* de Massenet, on a laissé M. Mozjoukine aller se faire applaudir à l'étranger. C'est dommage. Une puissante, émouvante voix, un masque tragique, un chant qu'anime une flamme intérieure et sombre, l'artiste a tout ce qu'il faut pour qu'on souhaite et qu'on demande son retour.

Le livret de *Résurrection*, drame lyrique, n'est pas et ne pouvait guère être autre chose qu'un raccourci banal et mélodramatique, une véritable mise en morceaux du célèbre, admirable et chimérique roman de Tolstoï. Ces fragments détachés, au nombre de quatre (un par acte), sont ainsi désignés sur la partition : « Dans la maison de campagne. — A la station d'une bourgade de la Petite Russie. — Dans la grande salle de la prison des femmes à Saint-Péterbourg. — Dans un campement de déportés politiques sur la route de la Sibérie. » Rien d'autre que les quatre épisodes principaux ou les étapes du sujet : la séduction, l'abandon, le revoir et la « résurrection ». Mais la version lyrique ne nous donne ainsi que le sommaire et comme le squelette ou la carcasse du roman. Les faits nous sont rappelés, non les âmes, ou si peu ! Préparation, évolution, analyse des sentiments, peinture des caractères et des mœurs, y compris les mauvaises, tout ce qui faisait la grandeur, la beauté morale, de l'histoire a disparu, surtout l'idée maîtresse et directrice, ou plutôt l'idéal que naguère, à propos d'un autre ouvrage de Tolstoï, Jules Lemaître définissait ainsi : « Les méchants (qui ne sont que des malheureux) ont toujours en eux de quoi connaître Dieu et lui revenir, surtout si les bons aiment les méchants. » Et Lemaître ajoutait : « Cela me rappelle des vers très candides que j'écrivais il y a bien longtemps » :

Heureux qui sur le mal se penche, et souffre, et pleure,
Car la compassion refleurit en vertus ;
Et sur l'humanité, pour la rendre meilleure,
Nos pleurs n'ont qu'à tomber, n'étant jamais perdus.

De Lemaître encore : « Mais pour cela, il faut croire que l'univers existe uniquement afin que la justice y règne un jour entre les hommes et pour que, en attendant, l'amour de la justice (qui implique la pitié et la charité) soit engendré dans les âmes par l'épreuve même de la vie. » Graves et mystiques considérations, où le grand

romancier russe n'eut d'autre dessein que de nous induire. Plus modeste, le librettiste n'a pris du sujet que le dehors, la lettre et non l'esprit. Il serait donc inutile, et même injuste, en étudiant son œuvre, d'aller plus loin et plus haut qu'il n'est monté lui-même.

Le musicien ne s'est guère élevé davantage. Il est vrai que sa musique, à de certains moments, est animée et vivante, mais d'une vie élémentaire autant qu'extérieure. Elle a trop l'air d'illustrer une suite de faits divers. Elle peut nous toucher, et même nous frapper, elle ne nous pénètre pas. Elle agit en général autour de nous, rarement en nous, et par des moyens trop faciles ou vulgaires, ne consistant qu'en banales effusions mélodiques, en éclats ou secousses brutales. Que si d'aventure nous y prenons un certain plaisir, force nous est de confesser tout bas qu'il n'est pas d'ordre ou de qualité supérieure. Il y a quelque trente ans, consulté par un critique de ses amis et des nôtres, à propos de Puccini, sur la valeur de l'école italienne, celle qu'alors on appelait « vériste », Arrigo Boïto s'exprimait ainsi : « Vous me demandez s'il y a quelques pages à écrire sur les jeunes musiciens d'Italie (les jeunes de ce temps-là) ? Que dois-je vous répondre ? Si je vous encourage à le faire, je crains pour eux ; mais si je vous conseille de ne point écrire et si leur mérite est plus considérable que je ne pense, le tort que je leur ferai sera peut-être plus grave encore. Je suis mauvais juge en cette question ; mes admirations sont ailleurs depuis trop longtemps, et sur de trop hauts lieux. Vous me demandez s'ils ont un principe qui les relie. Non, mais ils écrivent tous la même musique. Quant au principe, ils s'en moquent et, sur ce point, je les approuve. L'instinct, ou le calcul, les porte à choisir leurs sujets dans une époque très rapprochée de la nôtre. Ils pensent, en agissant de la sorte, toucher le public de plus près et le mettre pour ainsi dire en cause... Ils ont cet avantage sur vos jeunes musiciens à vous qu'ils ne sont pas prétentieux et que le succès les accompagne partout. Ils abandonnent toute la besogne aux librettistes et ne se mêlent pas de bouleverser le monde avec des théories. Parfois l'intention scénique les visite. Ils possèdent l'orchestre comme les vôtres, et la clarinette basse (voix mystérieuse) n'a pas de secrets pour eux. »

« Ils écrivent tous la même musique. » Oui : de même nature, c'est-à-dire naturellement vocale et chantante, mais non de même qualité. « Je chante, donc je suis », fut toujours et pourrait être encore aujourd'hui la devise de l'art italien, et comme la meilleure preuve de son être. Mais il y a chanter et chanter, mélodie et mélodie. Il nous est arrivé récemment, après une longue abstinence,

de reprendre contact avec les *Tosca*, les *Bohême* et autres *Cavalleria*. Cette reprise ne fut pas tout à fait perdue. *Résurrection* appartient à la même famille, qui n'est pas la première d'Italie. Ou plutôt, elle en descend. Comme fond et comme forme, *la Tosca*, *la Bohême* surtout valent mieux. Il n'est pas jusqu'à la violence, à la brutalité de *Cavalleria* qui ne triomphe par moments de nos réserves ou de nos répugnances. Pendant un entr'acte de *Résurrection*, quelqu'un proposait un classement de ces divers ouvrages : au sommet, pourvu qu'il ne soit pas trop élevé, *la Bohême ;* au-dessous, *la Tosca ;* plus bas, *Cavalleria*. Quant à l'affreux *Paillasse*, on le mettrait tout en bas, ou plutôt nulle part. L'avenir fixera dans ce répertoire le rang de *Résurrection*.

« Mes admirations sont ailleurs depuis trop longtemps et sur de trop hauts lieux. » Les nôtres aussi, veuillez le croire, y compris nos admirations italiennes. Mais, sans admirer, on peut n'être pas tout à fait insensible et, puisque « les délicats sont malheureux », ne pas faire voir trop de délicatesse. Si toute cette musique, celle de *Résurrection* et autres œuvres supérieures mais similaires, manque de profondeur et de « dessous », la surface a parfois du brillant, même de l'éclat. Et cela nous change, nous délasse de telle autre musique dont le « dessous » est épais et le « dessus » affreux. Estimable, intéressante peut-être, consciencieuse, et plus laborieuse encore, cette dernière a le défaut d'être morte. Alors on pardonne à l'autre, que dis-je, on lui sait gré de n'être qu'instinctive, on la remercie d'être vivante. « Je vis, s'écriait Henri Heine, la rouge liqueur de la vie fermente dans mes veines. » Et sans doute c'était la vie physique seule qu'il célébrait. Mais elle a bien son prix, même sa joie. On l'a trop oublié. Faut-il alors s'étonner que dans la musique elle ait son tour, ou son retour, et prenne sa revanche? C'est à force de la mépriser qu'on risque d'en réveiller le goût et d'en exaspérer le désir.

Et puis, que voulez-vous ? cette musique d'Italie, d'une certaine Italie, fût-elle triviale, grossière même, il nous arrive, soit dit vulgairement aussi, d'être « empoignés » par elle. « *Straziante* », « *con slancio* », ces mots, qui la définissent, lui ressemblent. Nous avons beau nous défendre, et, quand on nous parle de ces mélodies-là, faire les fiers et les forts, à peine les entendons-nous, qu'aussitôt et malgré nous elles nous ressaisissent. Nous en aurons peut-être, — après, — un peu de honte. Mais trop tard. Aussi bien elles nous viennent encore de la vieille terre illustre où naquit la mélodie elle-même, où, si appauvrie, si dégénérée qu'elle puisse être, elle s'est juré de ne pas

mourir. Là-bas, comme dans *les Huguenots*, « ils chantent encore », et dès qu'un de leurs chants arrive à nos oreilles, est-ce notre faute, notre très grande faute, si nous sentons, comme a dit Musset, croyons-nous, notre Italie nous battre dans le cœur!

Voilà pourquoi, s'il y a peu de chose dans *Résurrection*, nous y trouvons pourtant quelque chose. Mais surtout il y a quelqu'un, et c'est la principale interprète. Une jeune fille, une malheureuse fille, enfin une fille, Mme Mary Garden a été ce triple personnage avec autant ed gentillesse et de vivacité que de puissance et d'horreur tour à tour. Elle a suivi, marqué de traits justes et vigoureux la gradation, ou plutôt la dégradation du rôle. Tendre, puis douloureuse, puis emportée, insultante et cynique, elle a donné de la beauté même à l'ignominie. Je ne vois pas un talent et d'abord une nature plus originale que celle de l'artiste qui figura Mélisande, Salomé, et bien d'autres encore, parmi lesquelles je n'oublierai jamais la « Traviata ». Un débutant, M. Maison, le partenaire de Mme Mary Garden, est un grand, très grand ténor, car sa taille n'est pas moins haute que sa voix. Et cette voix, qui ne manque ni de force ni de douceur, a besoin d'acquérir la souplesse et la variété.

Le célèbre quatuor Rosé, de Vienne, devenu quintette pour la circonstance, a joué salle Érard, en trois fois, les neuf quintettes qui forment au-dessus des dix dernières années de Mozart une ligne de faîte, une chaîne de sommets radieux. La beauté de l'exécution fut égale à celle de la musique. La grâce et la grandeur, la gaîté, la poésie, l'infini de la joie et par moments celui de la mélancolie, de la douleur même, il n'est rien de ces chefs-d'œuvre que leurs interprètes n'aient compris et révélé. A les entendre, les soirs lointains et magnifiques du quatuor Joachim nous semblaient revenus. Concert admirable, et surtout unanime, où vit en cinq personnes, où chante par cinq voix un seul esprit. « Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier. » En vérité, l'on ne saurait dire de tels musiciens qu'ils « font de la musique ». Mais plutôt, ils sont la musique même et elle est eux, n'étant que l'exercice naturel de leur activité, le mode essentiel de leur être.

CAMILLE BELLAIGUE.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu, à la date du 23 mai, la lettre suivante :

A M. RENÉ DOUMIC,
DIRECTEUR DE LA *REVUE DES DEUX MONDES*

Monsieur,

Depuis de longues années, vous attaquez mon théâtre avec une régularité à peu près parfaite. Vos articles seraient plutôt d'un polémiste que d'un critique, car souvent les violences y tiennent lieu d'arguments.

Je ne saurais être très sensible à cette hostilité systématique : à Paris, comme par toute la France, un public fidèle et de plus en plus nombreux se presse aux représentations de ces pièces, dont vous dénoncez le « lourd ennui ».

Toutefois, vos dons d'administrateur et votre compétence commerciale n'ont jamais été mis en doute par personne et il est certain que sous votre direction la *Revue des Deux Mondes* jouit d'une grande prospérité. C'est cette considération qui me décide à ne pas laisser sans réponse votre chronique sur *le Venin*, ma pièce la plus récente.

Vous l'avez traitée comme les précédentes, et même plus durement encore. Votre article est tout entier de négation brutale et presque injurieuse. Quoique la loi m'y autorise, je n'entamerai pas avec vous, dans votre journal, une discussion sur le ton que vous avez choisi.

Je noterai seulement que vous avez négligé de signaler à vos

lecteurs une des particularités de ma pièce. Au cours du troisième acte, votre nom est prononcé et mes personnages échangent quelques plaisanteries sur l'ignorance des titres de vos livres, où peuvent croupir certains hommes de lettres et d'autres personnes distinguées. La bonne humeur de ce petit dialogue met chaque soir tout le public en joie.

Je ne m'attarderai pas davantage à relever les inexactitudes matérielles de votre compte rendu. Il me suffit de noter que, très vite à court d'arguments critiques, vous comparez mon œuvre à celle de Zola!... L'idée de comparer aux grandes fresques impressionnistes de ce romancier une pièce tout intérieure, un drame de pure analyse tel que *le Venin*, c'est en soi quelque chose de si risible, que le moindre commentaire semblerait superflu.

Je désire simplement mettre sous les yeux de ceux de vos lecteurs qui n'auraient d'autres lumières du théâtre contemporain que vos études, des extraits des critiques les plus importantes publiées par les grands journaux français sur *le Venin*.

Conformément à la loi, je vous invite à publier la présente lettre, suivie des douze citations ci-dessous, dans votre plus prochain numéro, aux lieu et place où a paru votre critique, c'est-à-dire en tête de la Chronique dramatique, et dans les mêmes caractères.

Croyez, monsieur, à ma considération distinguée.

HENRY BERNSTEIN.

M. Robert de Flers, de l'Académie française, dit dans *le Figaro :*

« De toutes les pièces de M. Henry Bernstein, celle-ci est assurément la plus rare, la plus puissante, la plus chargée d'humanité douloureuse. Si nous l'envisageons du point de vue de la vie, c'est une œuvre frémissante et terrible qui, sans une timidité, sans une défaillance, poursuit son objet jusqu'au tréfonds de l'âme et de la chair. Considéré du point de vue de l'art, *le Venin* nous apparaît dépouillé de tout intermédiaire, de tout discours, réduit dans les mots et élevé par la pensée jusqu'à l'essentiel. C'est une très belle chose. »

M. Gaston de Pawlowski dit dans *le Journal :*

« Dans la forêt dramatique, où le déboisement laisse maintenant une si large place au maquis, l'œuvre de Bernstein apparaît comme un chêne gigantesque chaque année plus élevé, non seulement parce qu'il grandit, mais aussi parce que les quelques cimes qui l'entouraient ont disparu. Bernstein est arrivé au point de sa carrière où il

peut dédaigner l'opinion de la foule et ne plus s'inquiéter que de poursuivre éperdument les grandes vérités humaines. »

M. Henry Bidou dit dans le *Journal des Débats :*

« J'ignore quel rang *le Venin* tiendra entre les pièces de M. Bernstein, et il faut un peu de recul pour en juger. Ce qui me paraît hors de doute, c'est la vie puissante de l'œuvre, son bouillonnement sourd et ses rythmes profonds. »

M. Lucien Dubech dit dans *l'Action française :*

« La volonté de M. Bernstein paraît fixe : il veut être, au grand sens du mot, un classique. De toute cette violence, où l'on sent si proche la cause individuelle, il tirera par transposition l'œuvre d'art. Il fait dire quelque part à son personnage que l'intelligence ne compte pas et que, ce qui compte, c'est le don de l'artiste créateur. Ainsi, M. Bernstein entend combler le vœu qu'on lisait en filigrane dans *Judith*... Il veut montrer à la France ce dont peut à son sens l'enrichir l'aristocratie d'Israël : souplesse de l'intelligence, force de l'imagination, ardeur des sens, la richesse fabuleuse de l'Orient, qui peut devenir matière splendide, si elle est ordonnée par la discipline de l'art français. »

M. Étienne Rey dit dans *Comœdia :*

« Aux cœurs tourmentés, les faits extérieurs importent peu; des désirs, des rêves, de brusques élans, de profondes dépressions, enfin tous les mouvements secrets de l'âme, ne sont pas déterminés du dehors; ils se jouent à eux-mêmes leur comédie ou leur tragédie. Aussi, M. Bernstein a-t-il, dans *le Venin*, réduit l'intrigue au minimum. Et son analyse semble procéder de l'art du roman plus que de l'art du théâtre. La réalité n'y est pas reconstruite, ordonnée par ces bâtisseurs que sont les auteurs dramatiques. Elle est plus souple, plus vraie, moins rigoureuse; elle est la vie même. »

M. Pierre Brisson dit dans *le Temps :*

« Le théâtre de M. Henry Bernstein prend un caractère étrangement pathétique. Il semble que l'homme se mêle à l'œuvre avec une violence de plus en plus intime. Une pièce comme *le Venin* montre le débat aigu d'une âme avec elle-même. »

M. Paul Souday dit dans la *Revue de Paris :*

« On attend chacune des œuvres de M. Henry Bernstein avec une curiosité d'autant plus intense qu'il a magistralement prouvé dans les deux dernières, *la Galerie des Glaces* et *Félix*, son désir et son pouvoir de se renouveler. *Le Venin* attirera tout Paris au Gymnase. »

M. Paul Ginisty dit dans *le Petit Parisien :*

« Voici une grande œuvre d'analyse aiguë et d'une modernité toute frémissante, sobre d'action extérieure, riche d'expérience psychologique. En se renouvelant, l'art de M. Henry Bernstein s'élève. »

M. Fortunat Strowski, de l'Institut, dit dans *Paris-Midi :*

« Le héros de la pièce, le romancier Gabriel Pécaud, se fâche si on lui reproche de faire entendre dans ses œuvres « le ronron du succès ». Voilà un reproche qu'on n'adresse pas à M. Henry Bernstein. Sa vitalité puissante et inquiète ne s'attarde pas au succès. Il suffit qu'une chose lui ait réussi, pour qu'il en essaie une opposée. Il suffit qu'il ait trouvé quelque part un tranquille abri pour qu'il coure à la recherche de tempêtes nouvelles.

« *Le Venin* ne ressemble à rien et ne ressemble même pas à soi-même. On le juge ; on se déjuge ; on conclut enfin. On conclut que c'est une grande et belle œuvre. »

M. Robert Kemp dit dans *la Liberté :*

« *Le Venin* est une pièce profondément vraie. D'une vérité commune, mais multipliée ; d'une vérité mise sous le réflecteur et sous la loupe, voilà tout. Et c'est d'être profondément vraie qu'elle est belle. »

M. Benjamin Crémieux dit dans *la Nouvelle Revue française :*

« Tel qu'il est, *le Venin* est sans aucun doute l'œuvre la plus riche et la plus significative qu'ait réalisée M. Henry Bernstein. »

M. Gaston Rageot dit dans *la Revue Bleue :*

« Henry Bernstein est à la période la plus belle et la plus heureuse de la carrière d'un artiste : celle où l'art et la vie se confondent... »

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les exploits sportifs deviennent, à notre époque, des événements politiques. Paris et la France ont été heureux d'acclamer et de fêter l'oiseau qui venait des États-Unis ; la foule, d'un même cœur et dans une même pensée, associait l'échec héroïque de Nungesser et Coli au succès triomphal de Charles Lindbergh. Ce jeune homme intrépide et simple est aussi fort avisé ; il a prouvé, sachant trouver partout et toujours le mot ou le geste qui convenait, qu'une certaine qualité de courage ne peut exister qu'associée à l'élévation de l'âme et à la distinction de l'esprit. N'était-ce pas d'avance conquérir la France que de baptiser l'avion destiné à traverser l'Océan l'*Esprit de Saint-Louis* ? C'était rappeler la grande épopée des explorateurs français qui, les premiers, relièrent le Canada à la Louisiane et qui, fondant une ville non loin du confluent du Missouri et du Mississipi, la baptisèrent du nom, noble et pur entre tous, du grand saint qui fut aussi un grand roi de France. Lorsque, pour la première fois, en d'inoubliables circonstances, un président des États-Unis en exercice mit le pied sur le continent européen, M. Woodrow Wilson, auquel l'avenir rendra justice même dans son propre pays, expliqua, en quelques paroles émues, pourquoi il faisait élection de la France pour y débarquer, et il évoqua les grands souvenirs, depuis Champlain jusqu'à Pershing en passant par La Fayette, et il dit pour quelles grandes tâches les cœurs des deux pays vibrent à l'unisson. Voici qu'aujourd'hui Charles Lindbergh, qui, dans la fleur de sa jeunesse héroïque, nous est tombé du ciel comme une vivante incarnation de son pays et de son peuple, faisant écho au Président de 1919, nous dit, lui aussi, pourquoi c'est en France qu'il a choisi son point d'atterrissage. C'est un retour au bercail de l'*Esprit de Saint-Louis*. Un nouveau trait d'union est établi entre le cœur de la France et le cœur des États-Unis.

Le président Coolidge n'a pas manqué, par un message au prési-

dent Doumergue, d'attester l'importance politique d'un tel événement et des manifestations de sympathie dont il a été l'occasion :

« La magnifique réception faite à Lindbergh par le gouvernement et le peuple de France est allée droit au cœur du peuple américain. C'est la preuve éclatante que la communauté de sentiment forgée sur les champs de bataille par nos peuples alliés et par les hommes de notre temps reste forte et inébranlable comme une consécration du passé et un gage pour l'avenir. »

Il n'y a rien à ajouter à la haute signification de ces paroles : le cœur a sa politique qui achève et vivifie celle des chancelleries. Le peuple français s'affligeait de voir, dans la question des dettes, ses intentions mal comprises et parfois dénaturées chez ses amis des États-Unis. L'habile initiative de M. Poincaré a montré que la France non seulement ne renie pas ses dettes, mais les paye dans toute la mesure où elle le peut; les nuages ont été dissipés et, dans l'atmosphère purifiée, Lindbergh a volé d'un élan de New-York à Paris. « Le véritable ambassadeur, c'est lui », disait M. Myron T. Herrick, les larmes aux yeux, lors de la réception de l'aviateur au Palais Bourbon. Non. Toute la France sait que le véritable ambassadeur, c'est M. Herrick lui-même, l'ambassadeur de 1914, celui qui avait résolu de rester dans Paris face à l'invasion; mais elle sait aussi que Charles Lindberg nous apporte un message nouveau d'amitié et que nous l'aimons parce qu'il a rapproché, matériellement et moralement, les États-Unis et la France : « Je suis persuadé, a dit le jeune et audacieux capitaine, que la traversée de l'Atlantique en avion va entrer, d'ici peu d'années, dans le domaine des réalisations et qu'on arrivera à établir un service régulier aérien reliant New-York et Paris et qui resserrera encore les liens qui unissent les deux nations. »

De ces paroles et des jours d'émotion que nous venons de vivre, une double leçon est à retenir. C'est d'abord que les grands États doivent établir sans délai une nouvelle politique des routes, à travers les déserts par l'automobile et le chemin de fer, à travers les océans par l'avion. Le globe, avec les nouveaux moyens de transport, devient de plus en plus petit, les limites de notre cage se rétrécissent; du moins convient-il de l'aménager pacifiquement et confortablement. Occupons-nous tout de suite d'organiser des liaisons rapides avec nos colonies, comme nous y invite un remarquable rapport de M. de Warren sur le Transsaharien, et d'aménager en passant par nos territoires les grandes voies mondiales. La position de la France qui, à l'extrémité du continent eurasien, tend les bras vers les Amériques,

est pour elle un gage d'avenir : le navigateur comme l'aviateur trouvera toujours chez nous un havre de grâce.

C'est ensuite que la politiquaille parlementaire, les nuances et les intérêts qui divisent les partis, les formules désuètes où les professionnels balancent le péril révolutionnaire et le péril réactionnaire, les sempiternels « ni réaction, ni révolution » et autres accessoires de la comédie politique, ne répondent plus ni aux nécessités de la vie actuelle, ni au sentiment des peuples : c'est pour Nungesser et Lindbergh, pour l'exploit sportif et le résultat pratique qu'ils se passionnent. Et combien ils ont raison, même dans leurs engouements excessifs ! Nous n'arriverons à éliminer le virus de la mauvaise politique, qu'en déplaçant le plan des préoccupations nationales. La découverte d'un savant, la prouesse d'un aviateur, la création d'un artiste, surtout la réalisation pratique qui améliore la vie et l'effort moral qui l'ennoblit, tout ce qui élève l'intelligence et l'éloigne des vulgarités quotidiennes, est infiniment plus important que la sophistique des bâtisseurs de systèmes politiques ; que la cuisine répugnante des conflits parlementaires et des batailles électorales.

C'est, au contraire, à mesure que s'approche la fatidique année électorale 1928, à une recrudescence des passions et des intrigues politiques que nous assistons. Maintenant que M. Poincaré a remis la France en selle, nos radicaux s'imaginent qu'elle pourrait bien trotter sans lui ; ils se figurent qu'ils n'auraient qu'à continuer ce que fait avec tant d'autorité le président du Conseil, comme si la confiance se commandait et comme si le programme radical teinté de socialisme n'était pas à lui seul suffisant pour mettre la confiance en déroute et la France en déconfiture ! Certes, il est vexant, pour la majorité radicale-socialiste de la Chambre, d'avoir donné de telles preuves d'incapacité qu'il ne se soit trouvé d'autre issue à la situation qu'elle avait créée que le recours à l'homme d'État que l'on se plaît à appeler « le vaincu du 11 mai ; » mais à qui la faute ? M. Poincaré a révélé, à l'une des récentes séances de la Chambre, qu'au moment où la détresse publique a imposé son retour aux affaires, le ministre des Finances, son prédécesseur, était réduit à de tels expédients qu'il avait essayé de négocier la vente des stocks de cuivre appartenant au ministère de la Guerre ! La situation s'améliore chaque jour ; le succès éclatant de l'emprunt de consolidation (plus de 18 milliards) en est une preuve nouvelle ; mais la guérison complète n'est possible que par une longue période de calme et de sagesse politique ; une rechute serait mortelle.

Les journaux et les chefs du radicalisme discutent à perte de vue sur la réforme électorale et sur l'attitude du parti à l'égard du communisme. M. Maurice Sarraut, président du comité exécutif, déclare que, si le scrutin d'arrondissement n'est pas rétabli, les radicaux seront obligés, pour « barrer la route à la réaction », de faire alliance avec les communistes. Voilà qui cadre mal avec les déclarations de guerre réitérées de M. Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur, au communisme, à moins que M. Maurice Sarraut n'ait cherché, par une tactique d'intimidation, à obtenir le scrutin d'arrondissement qu'il considère comme le moyen le plus efficace d'arrêter les progrès du communisme au Parlement. C'est là, d'ailleurs, un point de vue étroit, car il importe peu que le communisme soit moins représenté à la Chambre, s'il prend racine dans le pays. Ce n'est point aux moyens parlementaires que les chefs de la IIIe Internationale se préparent à recourir pour réaliser la révolution mondiale; l'action parlementaire est pour eux une réclame et un masque. Là, précisément, gît l'erreur profonde des radicaux, qui ne veulent voir dans le communisme qu'un parti comme les autres, plus à gauche que les autres. Que ce soit le cas de bon nombre d'électeurs mécontents qui votent pour les candidats communistes sans se douter de ce qu'est le communisme, c'est évident; mais il s'agit précisément de détromper ces citoyens de bonne foi et de leur montrer le péril, car, une fois embrigadés, ils seront pris dans l'engrenage d'une discipline rigoureuse servie par des moyens de police et d'espionnage inconnus aux vieux partis. Il appartient aux préfets de prémunir les hésitants et de leur montrer le piège que le communisme tend à leur candeur; le ministre de l'Intérieur exigera sans doute d'eux l'obéissance et le zèle, car il vient, dans un discours à Châteauneuf-sur-Loire, de stigmatiser fortement « l'œuvre louche de dissociation, de désagrégation, de découragement qui est faite par la propagande communiste », et de conclure en disant : « Nous entendons ne pas tolérer la propagande de crime qui s'efforce de saper la république et de détruire la patrie. »

Si le groupe radical, qui garde une nombreuse clientèle en France, prétend encore jouer un rôle, l'heure est venue pour lui de prouver sa capacité politique en se faisant l'axe d'un grand parti national de gouvernement. Et qu'on ne cherche pas d'équivoque en dénonçant je ne sais quelle ombre de dictature : elle ne prendrait corps que si la France se sentait abandonnée sans résistance aux propagandes de subversion. Dans toute l'Europe, en face des diffi-

cultés nées de la guerre et des crises économiques et financières qui en sont la conséquence, les faiblesses du système parlementaire apparaissent; le besoin d'une concentration de l'autorité, d'une action plus rapide et plus efficace du pouvoir exécutif, se fait sentir. Il s'agit de savoir si le régime républicain parlementaire sera assez souple pour s'adapter à des nécessités nouvelles ou s'il s'ankylosera jusqu'à la mort dans des formules désuètes. M. Poincaré a commencé de démontrer la possibilité d'un fonctionnement amélioré de l'État libéral que Lénine et M. Mussolini condamnent l'un et l'autre avec la même rigueur; il s'agit de savoir si l'expérience pourra être continuée et menée jusqu'au succès, car il y a une place à prendre et une formule à trouver entre ces systèmes nouveaux, qui ne s'adapteraient ni les uns ni les autres aux besoins et au tempérament des Français. Seulement, il serait mortel de s'endormir dans la trompeuse sécurité des mares stagnantes et dans les commodités de la « défense laïque ».

L'Angleterre, en rompant les relations diplomatiques avec Moscou et en déchirant une fois pour toutes l'hypocrisie réelle de la distinction théorique entre le gouvernement soviétique et la IIIe Internationale, a pris nettement position; sa décision entraîne, pour la plupart des États d'Europe, la nécessité d'une option. L'Allemagne commence à comprendre que la politique de Rapallo, le traité d'alliance avec la Russie soviétique, n'est guère compatible avec la politique de Locarno; entre l'Est et l'Ouest, il faut choisir. L'homme d'État aux larges vues qu'est M. Myron T. Herrick, devant la tombe des soldats américains morts durant la guerre, a condamné avec toute la force de sa loyauté révoltée la « menace insidieuse » du bolchévisme. « Le fait qu'un gouvernement envoie secrètement contre nous les germes d'une maladie infâme, au lieu d'envoyer ouvertement contre nous des armées, ne rend pas l'invasion moins félone et n'affaiblit pas notre devoir de la repousser. » Le Canada a suivi l'exemple de l'Angleterre. Ainsi les grandes démocraties anglo-saxonnes, mères et gardiennes de la liberté politique, prennent résolument leurs responsabilités et définissent leur attitude. Les documents saisis au siège social de l'Arcos par la police anglaise ont servi à M. Baldwin et à sir Austen Chamberlain à justifier la politique du gouvernement et à démontrer le caractère intolérable, attentatoire à l'indépendance et à la sécurité des nations, de l'espionnage politique et de la propagande méthodiquement organisés, à l'abri des immunités diplomatiques, par les dirigeants russes du communisme interna-

tional. L'opposition travailliste a faiblement réagi, soit que la plupart de ses membres ne soient pas fâchés d'être débarrassés d'un voisinage compromettant, soit que d'autres se sentent gênés par les documents que le gouvernement n'a pas encore publiés et qui, dit-on, renfermeraient la preuve de collusions suspectes entre les agents bolchévistes de Londres et certains agitateurs. La rupture est définitive; la Chambre des communes l'a ratifiée par 367 voix contre 118. La lutte est entamée : l'Angleterre défend son empire : elle défend aussi ses traditions, son caractère national, le salaire de ses ouvriers, la liberté politique et la civilisation.

Les mauvais bergers qui ont ruiné la Russie et réduit à la misère le prolétariat ouvrier russe, voudraient aujourd'hui solidariser leur cause avec celle du prolétariat universel. M. Rykof, président du Conseil des commissaires du peuple de l'U. R. S. S., a prononcé le 1er juin un discours où il feint de croire que l'Empire britannique prépare la guerre contre la Russie. Le Comité exécutif de l'Internationale communiste adresse aux ouvriers et paysans du monde un appel : « La guerre contre l'U. R. S. S. est la guerre contre le prolétariat... Toute attaque contre l'État prolétarien est en fin de compte dirigée contre vous. Levez-vous par millions pour combattre la guerre impérialiste. » La propagande communiste se fait nationaliste, dès qu'elle s'adresse aux populations d'Asie et d'Afrique qui sont administrées par des Puissances européennes ou à qui, comme à la Chine, on voudrait faire croire qu'elles ne sont pas libres. Insurrection prolétarienne et guerre de classes dans les pays européens ou européanisés, révoltes coloniales et guerres nationales dans les pays non européens, voilà l'avenir que les chefs de l'U. R. S. S. préparent à l'humanité. Ils ont complètement manqué leur expérience communiste, parce qu'elle allait à l'encontre de toutes les lois économiques et morales, et ils prétendent noyer leur lamentable échec, que Lénine avouait et qu'aucun homme éclairé ne conteste, dans la subversion totale de toutes les sociétés civilisées et dans le déluge de la barbarie inorganique. On retrouve, dans ce satanique amalgame, l'orgueil ulcéré de l'inventeur dont la machine s'obstine à ne pas fonctionner; on y décèle des traces du vieux prophétisme juif, et surtout des vestiges transformés des rêveries palingénésiques des panslavistes. Le triomphe du prolétariat apparait, en définitive, comme l'établissement de la suprématie russe par la guerre universelle et la conquête. La Russie actuelle ne représente ni une force militaire redoutable, du moins pour une entreprise offensive, ni une force économique. Sa

puissance ne réside que dans sa capacité de propagande et dans son habileté à dissimuler derrière la sonorité des mots le vide des institutions et l'effroyable détresse des individus. Le gouvernement anglais a compris que l'heure était venue de dissiper ce redoutable mirage. Il mérite d'être aidé : contre le bolchévisme, puissance internationale de destruction et de ruine, la lutte ne peut être qu'internationale.

M. Mussolini se flatte, dans son pays, d'être venu à bout du danger ; il a reconnu que ses tentatives d'accord commercial avec les Soviets ne donnaient aucun résultat avantageux : aussi a-t-il fini, après de longs atermoiements, par prendre position, à propos de la Bessarabie, contre les Soviets avec la Grande-Bretagne et la Roumanie. Mais il ne se contente pas de conduire la lutte contre les éléments de destruction et de désordre, il cherche à réaliser une forme nouvelle de l'État dont il a fait, dans sa harangue du 26 mai, l'apologie. Le *Duce* n'abuse pas des discours, mais il leur donne un cachet bien personnel ; c'est un alliage plein de saveur, de vigoureuse franchise, d'âpres invectives, de truculence méridionale, de vibrante fierté nationale. Son discours à la Chambre est intéressant à plus d'un titre. Il contient d'abord un programme de gouvernement et une philosophie politique en opposition directe avec celle qui prévaut dans la plupart des autres pays d'Europe : « Nous avons créé un État corporatif et qui pose le problème du Parlement... Aujourd'hui, 26 mai, nous ensevelissons solennellement le mensonge du suffrage universel démocratique. Aussi, demain, il y aura une Chambre, mais elle sera élue par l'intermédiaire des organisations corporatives de l'État. » Les modalités de ce nouveau mode électoral ne sont pas encore fixées, mais, conclut M. Mussolini, « le fascisme, en cinq années, a réalisé un fait monumental en créant l'État unitaire de l'Italie. Depuis l'Empire [romain] l'Italie n'a plus été un État unitaire. Tout pour l'État, rien contre l'État, rien en dehors de l'État, c'est l'État seul qui donne la vigueur aux peuples. Dans dix années, l'Italie ne sera plus reconnaissable, car nous l'aurons transformée radicalement dans sa figure et surtout dans son esprit. » Ainsi le parti fasciste organisé, discipliné et armé est maître de l'État et l'État est maître de tout. Pas de place pour l'opposition : « l'opposition n'est pas nécessaire au fonctionnement d'un régime politique sain et elle est superflue dans un régime complet tel que le régime fasciste. Il n'y a de place en Italie que pour les fascistes et pour les « afascistes » lorsqu'ils sont des citoyens exemplaires. »

Le fascisme a trois objets : réaliser une réforme constitution-

nelle, être capable d'engager une bataille économique, « mettre au point toutes les forces armées pour le temps de guerre ». Nous venons d'indiquer les conceptions constitutionnelles antilibérales, — au sens philosophique du mot, — de M. Mussolini et nous n'avons pas à les discuter. Au point de vue économique, le programme du *Duce* paraît plein de bonnes intentions, mais est-il réalisable? Il exige que le peuple italien soit de plus en plus prolifique et compte, dans la seconde moitié du siècle, 50 ou 60 millions d'âmes, ce qui lui paraît encore maigre en face de 90 millions d'Allemands, 200 millions de Slaves, 40 millions de Français dans la métropole et 90 millions dans les colonies, 46 millions d'Anglais dans les Iles britanniques et 450 dans les dominions et colonies. Ce qui est plus curieux que ces chiffres fantaisistes, c'est la méthode que préconise M. Mussolini : retour à la vie rurale, pourvu que ce soit la grande culture : « L'urbanisme industriel et la petite propriété rurale conduisent à la stérilité de la population... Je suis partisan de l'agriculture; je ne veux pas d'industrie autour de Rome; je n'admets en Italie que les saines industries agricoles et maritimes. » Il est exact que les ressources naturelles de l'Italie, qui n'a ni charbon, ni pétrole, ne sont pas très favorables à la grande industrie. Mais, sans industrie, comment le *Duce* compte-t-il donner du travail et des salaires à cette population qu'il veut toujours plus nombreuse? Sans doute il ne faut pas prendre ce programme au pied de la lettre, car on le trouverait fourmillant de contradictions et de paradoxes économiques qui n'ont guère de chances de devenir les vérités de demain.

Pour le moment, M. Mussolini est en lutte ouverte contre les principes économiques le plus généralement admises. Depuis quelques mois il poursuit la revalorisation de la lire; de 150 pour une livre sterling, elle s'est relevée à 88 environ. Il en résulte tout ce qui ne peut manquer de suivre un brusque et considérable abaissement du cours de l'or, c'est-à-dire la hausse relative des prix, qui ne suivent pas le mouvement de l'or, l'accroissement du poids de la dette, l'augmentation des frais de production et par suite la diminution des exportations. Pour que la vie devint possible, il faudrait provoquer la baisse des prix ; M. Mussolini s'y applique par voie de persuasion et, au besoin, de contrainte. Les syndicats fascistes s'efforcent de faire accepter aux ouvriers des réductions de salaires. L'Etat supprime des indemnités de vie chère ; mais les loyers, qui ont augmenté de 500 pour 100 par rapport au taux de 1914, écrasent les commerçants et les particuliers. Le gouvernement procède avec rigueur contre les com

merçants qui refusent de baisser leurs prix ou qui ont recours à des dissimulations ou à des ristournes; de là un régime de dénonciations, de tracasseries, de relégation administrative dans les îles pour les fraudeurs ou les récalcitrants, qui jusqu'à présent n'a abouti qu'à des résultats insuffisants : l'Italie est devenue l'un des pays où le prix de la vie atteint les plus hauts cours. Les podestats des villes font fermer pour un mois les boutiques dont les propriétaires refusent de baisser les prix et l'on annonce un décret pour la réduction des loyers. M. Mussolini, avec les pouvoirs absolus dont il dispose, parviendra-t-il à imposer sa volonté et à violenter le jeu des lois économiques? L'expérience est intéressante à suivre, surtout pour la galerie.

Le *Duce*, dans son discours, touche aussi à la politique extérieure. Au contraire de ses journaux, il s'est abstenu de toute attaque contre la politique française. En réponse à la manifestation du « Casque d'acier », à Berlin, qui affichait le programme « de Riga à Trieste », il a, une fois de plus, déclaré intangible la frontière du Brenner et l'Italie prête à la défendre au besoin par la guerre. C'est son droit et son devoir. Il était peut-être inutile d'ajouter : « même s'il y avait des centaines de milliers d'Allemands dans le Haut-Adige. » Cette simple incidente sonne comme un reniement du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et du principe des nationalités auxquels historiquement l'Italie doit son unité. Les traités de paix de 1919, pour diverses raisons de haute valeur, n'ont pas pu toujours tenir un compte absolu des préférences de certains petits groupes, mais est-ce une raison pour contester la valeur d'un principe de justice internationale, sur lequel sont fondés les traités, auquel la Pologne doit sa résurrection et la France son intégrité restaurée? On dirait que M. Mussolini se fait un malin plaisir de piétiner les principes idéalistes acceptés par la civilisation européenne; il s'apparente par là à ses ennemis les bolchévistes de Russie; si, parmi ces principes, il en est de contestables, celui-là du moins, qui affirme que les peuples, comme les individus, ont des droits dont le respect s'impose au nom de la justice, marque un progrès dans le domaine des relations internationales.

De même, M. Mussolini foule aux pieds, au nom de l'intérêt italien, les efforts et les aspirations vers un régime de paix européenne. Sous le prétexte, d'ailleurs mal fondé, que les puissances de Locarno ne cessent de s'armer, le *Duce* déclare : « C'est un devoir pour l'Italie fasciste de mettre au point toutes ses forces armées sur terre, sur mer et dans le ciel. Il faut pouvoir mobiliser, à un moment donné,

cinq millions d'hommes, il faut pouvoir les armer; il faut renforcer notre marine; il faut que l'aviation, dans laquelle nous avons toujours plus de confiance, soit si nombreuse et si puissante que la surface de ses ailes puisse obscurcir le soleil sur notre terre. » Léonidas aurait répondu : « Tant mieux, nous combattrons à l'ombre! » Otez la grandiloquence méridionale, il reste une déclaration bien nette qui est une réponse catégorique à la récente conférence de Genève : l'Italie ne désarme pas, elle arme. C'est un fait. A-t-elle raison ou tort? C'est son affaire; mais il faut bien constater qu'elle fait, en Europe, bande à part, comme la Russie des Soviets. En face de ces deux exceptions, l'organisation d'une Europe pacifique, avec la Société des nations comme organe régulateur et arbitral, risque de devenir irréalisable : mieux vaut le savoir.

Et à quoi sont destinés ces armements? M. Mussolini, sans ambages, le dit : « Nous pourrons alors, lorsque, entre 1935 et 1940, nous serons à un moment vital de l'histoire européenne, faire écouter notre voix et voir finalement reconnus nos droits. » De 1935 à 1940, c'est la période critique où les nations qui ont perdu deux millions de leurs enfants dans la grande guerre seront presque privées de conscrits. C'est le moment que choisira M. Mussolini pour faire valoir les droits de l'Italie. Quels droits? Il ne le dit pas. Ce sont là des propos que nous préférons ne pas commenter et qui, d'ailleurs, n'en ont pas besoin. Pour le moment, de nouvelles menaces de troubles graves surgissent du côté de l'Adriatique : la Yougoslavie, à la suite d'incidents sur lesquels nous aurons, sans doute, à revenir, a rompu ses relations avec l'Albanie. Or, celle-ci est liée à l'Italie par le traité de Tirana. La Société des nations est saisie du différend. Voilà une nouvelle crise qui s'ouvre.

En Chine, la complexité des événements laisse apercevoir quelques résultats très importants. Jusqu'ici, on discernait Chang-kai-sek, chef des sudistes, débarrassé des éléments bolchévisants et russes de Hankéou, s'avançant vers le nord, avec une armée d'environ 50 000 hommes, le long du chemin de fer de Changhaï à Pékin, tandis que descendait vers le sud, le long de l'autre ligne de chemin de fer, celle de Pékin à Hankéou, une armée de Chang-tso-lin. Tout est changé. Une diversion, venue du Chen-si, c'est-à-dire de l'ouest, prend en flanc les forces nordistes et les oblige à reculer au delà du Hoang-ho ou Fleuve jaune. Au contraire, toute résistance s'évanouit devant Chang-kai-sek : le « Panache » du Chantoung, abandonné de ses soldats, s'est enfui au Japon où, sans doute, il vivra, dans une

douce opulence, du fruit de ses exactions. Pékin et Tien-tsin sont directement menacés par les Cantonais; il semble que Chang-tso-lin ait renoncé à les défendre et se confine dans son fief de Mandchourie où les Japonais ne le laisseront pas attaquer, à moins qu'ils n'aient conclu quelque accord avec Chang-kai-sek. Chang-tso-lin fait même des propositions de paix, ce qui révèle sa détresse; ses arsenaux de Moukden regorgent d'armes et de munitions, mais l'argent et les soldats font défaut. Tout l'intérêt du drame se transporte dans le nord, aux alentours de Pékin. Les Japonais et les puissances européennes retirent leurs troupes de Changhaï, où règne la tranquillité depuis que les armées chinoises se sont éloignées, et les ramènent en hâte à Pékin et à Tien-tsin afin de protéger leurs nationaux et d'épargner à ces villes le pillage et la ruine. Les bolchévistes de Hankéou semblent s'être évanouis, au moins pour un temps. Le nationalisme modéré a cause gagnée. Mais qui délivrera la Chine de tous ces généraux et de ces armées qui ravagent le pays? Peut-être le Japon, où le baron Tanaka attend le moment d'agir et qui sera, quand il le voudra, le maître de la situation.

Nos amis de Tchéoslovaquie savent que tout ce qui les touche nous intéresse. Aussi ne laisserons-nous pas passer sans en faire mention la réélection de M. Masaryk à la Présidence de la République tchécoslovaque. Il a, le 27 mai, au premier tour, dépassé de 13 voix la majorité des trois cinquièmes requise par la Constitution, obtenant 274 voix sur 434 votants. Un communiste a eu 54 voix et 104 députés ont voté blanc. Même devant les services et la gloire du grand citoyen qui est le premier chef d'État tchécoslovaque indépendant, les oppositions parlementaires et les inimitiés personnelles n'ont pas désarmé; mais la nation, presque sans exceptions, même parmi les Allemands, acclame l'illustre vieillard qui incarne si noblement ses aspirations et sa liberté recouvrée. Tous les amis de la Tchécoslovaquie adressent au Président leurs félicitations et leurs vœux. Ceux des Français sont parmi les plus fervents.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCVII^e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-HUITIÈME VOLUME

MAI — JUIN

Livraison du 1er mai

Pages.

O SOLEILS DISPARUS..., troisième partie, par M. EDMOND JALOUX 5
MES SOUVENIRS. — I. *LA PASSION*, par LA COMTESSE D'AGOULT. 36
L'INQUIÉTUDE DE L'ORIENT. — XI. *LE RÉVEIL TURC*, par M. MAURICE PERNOT. 75
LA CLEF DES ALLÉGORIES PEINTES ET SCULPTÉES. — I. *EN ITALIE*, par M. ÉMILE MÂLE, de l'Institut 106
LA MAITRISE DE L'AIR. — II. *LE MATÉRIEL*, par M. LE GÉNÉRAL NIESSEL. . . . 130
SUR LES BANCS DE FLANDRE (1918). — V. *DERNIERS COMBATS*, par M. PAUL CHACK. 163
LA FRANCE DES CINQ PARTIES DU MONDE. — IV. *DANS L'OCÉAN INDIEN*, par M. OCTAVE HOMBERG. 193
REVUE LITTÉRAIRE. — *L'AVENTURE MORALE DE J.-K. HUYSMANS*, par M. VICTOR GIRAUD. 213
REVUE MUSICALE. — *NAÏLA. SAINT FRANÇOIS D'ASSISE*, par M. CAMILLE BELLAIGUE. 225
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON. . . 229

Livraison du 15 mai

QUAND LYAUTEY PARLE..., par M. LOUIS BARTHOU, de l'Académie française. . 241
MES SOUVENIRS. — II. *LE MONDE DES LETTRES EN 1840*, par LA COMTESSE D'AGOULT 264
LE CALVAIRE DES HUMANITÉS, par M. H. PARIGOT. 294
O SOLEILS DISPARUS..., dernière partie, par M. EDMOND JALOUX. 311
L'INQUIÉTUDE DE L'ORIENT. — XII. *LE RÉVEIL DE L'EUROPE*, par M. MAURICE PERNOT 344
LA CLEF DES ALLÉGORIES PEINTES ET SCULPTÉES. — II. *EN FRANCE*, par M. ÉMILE MÂLE, de l'Institut 375
SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE, quatrième partie, par GYP. 393
LE LIVRE AUX ÉTATS-UNIS. — I. *LE LIVRE AMÉRICAIN*, par M. ÉDOUARD CHAMPION. 420
UN GRAND ROMAN OUBLIÉ : *CORINNE*, par M. PAUL GAUTIER 435

Pages.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — *LA VIE DE LA MATIÈRE ET LA CHIMIE DU TEMPS*, par M. LOUIS DE LAUNAY, de l'Académie des Sciences. 432
LES ACADÉMIES DE PROVINCE AU TRAVAIL, par M. C.-M. SAVARIT. 464
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 470

Livraison du 1er juin

COMÉDIES ET PROVERBES. — UNE HIRONDELLE NE FAIT PAS LE PRINTEMPS, par GÉRARD D'HOUVILLE 481
POUR L'ALSACE. — LA VIE ET LA MORT DU GÉNÉRAL SERRET. — I. *UN CHEF*, par HENRY BORDEAUX, de l'Académie française 537
LETTRES D'ERNEST RENAN AU DOCTEUR GAILLARDOT. *PUBLIÉES PAR M. ANDRÉ LE BRETON*. — I. 565
NOS GRANDES ÉCOLES : LA SORBONNE. — *DE LA RÉVOLUTION A NOS JOURS*, par M. RAYMOND THAMIN, de l'Institut. 591
SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE, cinquième partie, par GYP. 612
LE LIVRE AUX ÉTATS-UNIS. — II. *LE LIVRE FRANÇAIS*, par M. ÉDOUARD CHAMPION. 628
LA FRANCE DES CINQ PARTIES DU MONDE. — V. *LA RÉUNION, DJIBOUTI*, par M. OCTAVE HOMBERG. 647
LES TROIS *SALONS* DE 1927, par M. ROBERT DE LA SIZERANNE 662
ÉTIENNE MOREAU-NÉLATON, par M. LOUIS DE LAUNAY, de l'Académie des Sciences 683
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — *UN ROMAN DE L'INQUIÉTUDE ANGLAISE*, par M. LOUIS GILLET. 687
REVUE LITTÉRAIRE. — *LES JEUNES ET L'EXOTISME*, par M. ANDRÉ CHAUMEIX. . 699
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 710

Livraison du 15 juin

HAUDEQUIN, DE LYON. Première partie, par Mme COLETTE YVER. 721
FIN D'AMBASSADE A BERLIN 1914, par *** 760
LES CARNETS DE CARPEAUX, par M. A. M. DE PONCHEVILLE 794
LA VIE ET LA MORT DU GÉNÉRAL SERRET. — II. *A LA DIVISION D'ALSACE*, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française. 819
NOS GRANDES ÉCOLES. — LA NOUVELLE SORBONNE, par M. RAYMOND THAMIN, de l'Institut. 855
LETTRES D'ERNEST RENAN AU DOCTEUR GAILLARDOT. *PUBLIÉES PAR M. ANDRÉ LE BRETON*. — II. 876
LA FRANCE DES CINQ PARTIES DU MONDE. — VI. *L'INDE FRANÇAISE*, par M. OCTAVE HOMBERG 901
SPECTACLES. — *ARGENTINA*. — *L'EXPOSITION DES FLEURS*. — *LA JEUNESSE DES ROMANTIQUES*, par GÉRARD D'HOUVILLE. 918
REVUE LITTÉRAIRE. — *L'ACTUALITÉ DE SAINTE-BEUVE*, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française 926
REVUE MUSICALE. — *LE COQ D'OR*. — *RÉSURRECTION*, par M. CAMILLE BELLAIGUE. 937
CORRESPONDANCE, par M. HENRY BERNSTEIN. 944
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON. . . . 948

Paris, 1927. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 58476.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 2600